220

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES

OU

NOUVELLE COLLECTION DE TOUTES LES RELATIONS DE VOIAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées juſqu'à preſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE', DANS LES PAÏS OU LES VOÏAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Diviſions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui repreſentera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES,

Nouvellement compoſées ſur les Obſervations les plus authentiques ;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES ; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME QUATORZIEME.

A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. LVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

Bibliothèque, Le Séminaire de Québec, 3, rue de l'Université, Québec 4, QUE.

AVERTISSEMENT.

QUELQUE jugement qu'on puiſſe porter de mon travail, on doit des louanges à ma conſtance. Ce pénultieme Tome ſera bientôt ſuivi du dernier (1); c'eſt-à-dire que dans quelques mois, j'aurai rempli mes engagemens avec toute la fidélité qu'on doit au Public.

Mon attention n'a pas été moins exacte, à ſuivre les loix que je me ſuis impoſées dans l'Avertiſſement du douzieme Tome; ſurtout celles qui pouvoient reſſerrer l'immenſe étendue de mon ſujet, & me conduire plus promptement à la fin d'une ſi longue carriere. On ſera ſurpris de la quantité de Voïageurs que j'ai réduits à mes bornes, en me contentant de les nommer lorſqu'ils ne méritoient pas d'autre honneur, ou faiſant entrer dans le cours de ma narration ce que je leur ai trouvé d'utile, ſans m'aſſervir à les faire paroître ſucceſſivement dans une multitude d'Extraits. Je n'ai accordé cette diſtinction qu'à ceux qui m'en ont paru dignes, par un caractere particulier d'utilité, de mérite ou de réputation. Combien d'Articles de moins, combien de répétitions épargnées dans les premiers Tomes, ſi les Fondateurs Anglois avoient ſuivi la même méthode ?

De tous les Voïageurs Etrangers, que j'ai cités ſans explication, ou que j'ai mis formellement ſur la ſcene, il n'y en a pas un ſeul dont le témoignage ſoit conteſté. Ainſi, pour ne pas groſſir inutilement ce Tome, qui eſt déja d'une épaiſſeur extraordinaire, je remets, à la Table Alphabétique des Noms, les éclairciſſemens qu'on peut deſirer ſur leurs Ouvrages. Mais on ſeroit étonné de ne pas trouver, dans l'Article de la Nouvelle France, diverſes Relations qui jouiſſent d'une certaine célébrité, ſi je n'expliquois ici les raiſons qui m'ont porté à les ſupprimer.

Il eſt queſtion particulierement des Voïages du P. *Hennepin*, Récollet, & de ceux du Chevalier de Tonti. L'opinion que j'ai des lumieres & de la probité du P. de Charlevoix, dont les Ouvrages m'ont été fort utiles pour le mien, ne me permet point d'appeller du rigoureux jugement qu'il a prononcé contre le P. Hennepin; ſurtout, ſi j'ajoute que mes propres recherches ne m'ont rien fait découvrir en faveur de ce pauvre Récollet.

(1) Actuellement ſous preſſe.

Il avoit été fort lié avec M. de la Salle, & l'avoit ſuivi aux Illinois, d'où il remonta le Miſſiſſipi. C'eſt ce Voïage, qu'il publia en 1683, ſous le titre de *Deſcription de la Louiſiane, nouvellement découverte au Sud-Oueſt de la Nouvelle France &c.* [in-12. à Paris, chez *Auroy*.]. Voici le Jugement du P. de Charlevoix:

» Ce titre n'eſt pas juſte; car le Païs que le P. Hennepin » & le Sieur Dacan découvrirent, en remontant ce Fleuve de- » puis la Riviere des Illinois juſqu'au Saut Saint Antoine, n'eſt » pas de la Louiſiane, mais de la Nouvelle France. Celui d'un » ſecond Ouvrage, qui ſe trouve dans le cinquieme Recueil » des Voïages au Nord, ne l'eſt pas davantage : il porte; » *Voïage en un Païs plus grand que l'Europe, entre la Mer* » *Glaciale & le Nouveau Mexique.* Auſſi loin que l'on ait » remonté le Miſſiſſipi, on a toujours été bien éloigné de la » Mer Glaciale. Lorſque l'Auteur publia cette ſeconde Rela- » tion, il étoit brouillé avec M. de la Salle. Il paroît même » qu'il avoit défenſe de retourner dans l'Amérique; & que » ce fut le chagrin qu'il en conçut, qui le porta à s'en aller » en Hollande, où il fit imprimer un troiſieme Ouvrage, in- » titulé : *Nouvelle Deſcription d'un très grand Païs, ſitué dans* » *l'Amérique, entre le Nouveau Mexique & la Mer Glaciale,* » *depuis l'an 1670 juſqu'en 1682 &c.* [in-12. à Utrecht 1697; » & l'année ſuivante à Utrecht & à Amſterdam.] Il n'y dé- » charge pas ſeulement ſon chagrin ſur M. de la Salle; il le » fait encore retomber ſur la France, dont il ſe croïoit mal- » traité, & croit ſauver ſon honneur en déclarant qu'il étoit » né Sujet du Roi Catholique. Mais il devoit ſe ſouvenir que » c'étoit aux frais de la France qu'il avoit voïagé dans l'A- » mérique, & que c'étoit au nom du Roi Très Chretien que » lui & le Sieur Dacan avoient pris poſſeſſion des Païs qu'ils » avoient découverts. Il ne craignit pas même d'avancer que » c'étoit avec l'agrément du Roi Catholique, ſon premier Sou- » verain, qu'il dédioit ſon Livre au Roi Guillaume III d'An- » gleterre, & qu'il ſollicitoit ce Monarque à faire la conquête » de ces vaſtes Régions, à y envoïer des Colonies & y faire » prêcher l'Evangile aux Infideles; démarche qui ſcandaliſa » les Catholiques, & fit rire les Proteſtans, ſurpris de voir un » Religieux, qui prenoit les titres de Miſſionnaire & Notaire » Apoſtolique, exhorter un Prince Hérétique à fonder une

» Egliſe dans le Nouveau Monde. Au reſte, tous ces Ouvrages » ſont écrits d'un ſtyle de déclamation, qui choque par ſon en- » flure, & révolte par les libertés que ſe donne l'Auteur, & par » ſes invectives indécentes. Pour ce qui eſt du fond des choſes, » le P. Hennepin a cru pouvoir profiter du privilege des Voïa- » geurs : auſſi eſt-il fort décrié en Canada ; & ceux, qui l'a- » voient accompagné, ont ſouvent proteſté qu'il n'étoit rien » moins que véritable dans ſes Hiſtoires «.

Le P. de Charlevoix juge de la Relation, publiée ſous le nom du Chevalier de Tonti, qu'elle n'auroit pû mériter que des éloges, ſi c'eût été l'Ouvrage de cet Officier, qui étoit fort capable de donner de bons Mémoires, ſur une Colonie à l'établiſſement de laquelle il avoit travaillé plus que perſonne : mais il aſſure que M. de Tonti a deſavoué cette production, *qui ne lui feroit honneur par aucun endroit.* Ce ſont les termes du religieux Critique ; & l'on verra d'ailleurs que M. d'Iberville reconnut la fauſſeté de cette Relation.

Le Journal Hiſtorique de M. Joutel, Compagnon de M. de la Salle dans ſon dernier Voïage, n'a vu le jour qu'en 1713 ; & le P. de Charlevoix a connu l'Auteur en 1723. C'étoit, dit-il, un fort honnête homme, qui avoit rendu d'importans ſervices à M. de la Salle, & le ſeul de toute la Trouppe ſur lequel ce célebre & malheureux Voïageur pût compter. Son Ouvrage avoit été retouché par M. *de Michel.* » Il ſe plaignoit » qu'on l'avoit un peu altéré ; mais il ne paroît pas qu'on y » ait fait des changemens eſſentiels.

A l'égard du fameux Baron de la Hontan, il eſt aſſez naturel qu'un Jéſuite, ami de la Religion & de la décence, n'en ait pas porté un jugement favorable ; mais on ne voit pas ſi bien ſur quels fondemens le Critique attaque ſa bonne-foi, ſurtout dans ſon Voïage de la *Riviere Longue*, qui ne paroît pas moins vérifié par le témoignage de ſes Soldats, que par le ſien.

POUR ÉCLAIRER le chemin qui me reſte à faire, j'annonce, à mes Lecteurs, qu'ils trouveront, dans le quinzieme & dernier Tome, les Mœurs & les Uſages des Indiens de l'Amérique Septentrionale ; les Voïages au Nord, au Nord-Eſt & au Nord-Oueſt ; les Voïages aux Antilles & autres Iles de la Mer du Nord ; &, pour concluſion abſolue, l'Hiſtoire naturelle de toutes ces Contrées.

TABLE
DES CHAPITRES ET DES DIVISIONS
DE CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS EN AMERIQUE.

CHAPITRE VI. *Voïages ſur le Marañon, ou la Riviere des Amazones.* page 1
Introduction. 1
§. I. *Pluſieurs Voïages, tentés en différens tems.* 2
Orſua. ibid.
Ferrier. 3
Villalobos & Miranda. 4
Bonito Macul. ibid.
Carvalho. ibid.
Brito & Tolede. ibid.
Pedro Texeira. 5
§. II. *Voïage des PP. d'Acuña & d'Artieda.* 7
§. III. *Voïage de M. de la Condamine.* 24
CHAPITRE VII. §. I. *Voïages ſur la Riviere de la Plata.* 55
Sebaſtien Cabot. 57
Pedre de Mendoze. 63
Alfonſe de Cabrera. 67
Deſcription du Chaco. 70
Rétabliſſement & Deſcription de Buenos Ayres. 78
§. II. *Eclairciſſement ſur la Terre Magellanique.* 82
§. III. *Voïage du P. Quiroga ſur la Côte de la Terre Magellanique.* 83
§. IV. *Côte du Gouvernement de Rio de la Plata juſqu'au Breſil.* 100
CHAPITRE VIII. *Hiſtoire naturelle des Régions Eſpagnoles de l'Amérique méridionale.* 103
§. I. *Iſthme de l'Amérique.* ibid.
§. II. *Païs de Guayaquil.* 127
§. III. *Pérou, & Contrées voiſines.* 135
CHAPITRE IX. *Voïages au Breſil.* 180
§. I. *Voïages & Etabliſſement des Portugais, au Breſil.* 181
§. II. *Etabliſſement des François, au Breſil.* 183
Voïage de Jean de Lery. ibid.
§. III. *Voïages & Etabliſſement des Hollandois, au Breſil.* 206
§. IV. *Deſcription du Breſil.* 222

Capitainie de Saint Vincent. 223
Capitainie de Rio Janeiro. 226
Capitainie de Spiritu Santo. 227
Capitainie de Porto Seguro. 229
Capitainie d'Ilheos. ibid.
Capitainie de Bahia. 230
Capitainie de Fernambuc. 232
Capitainie de Tamaraca. 235
Capitainie de Paraiba. 238
Capitainie de Rio Grande. 241
Capitainie de Ciara, & reſte de la Côte juſqu'à la Riviere des Amazones. 245
Ile de Maragnan, & Etabliſſement des François. 245
Intérieur du Breſil. 251
Caractere, Mœurs, Uſages, &c. des Braſiliens. 264
§. V. *Hiſtoire naturelle du Breſil.* 289
Productions naturelles, & Oiſeaux de l'Ile de Maragnan. 315
§. VI. *Inſectes & Plantes de Surinam.* 317
CHAPITRE X. *Voïages ſur l'Orinoque, & ſur la ſuite des Côtes de l'Amérique Méridionale.* 335
§. I. *Voïage de Sir Walter Raleigh, dans la Guiane.* 336
Témoignages ſur la Guiane. 359
Autres témoignages ſur l'exiſtence del Dorado. 360
§. II. *Voïage de Laurent Keymis dans la Guiane.* 362
§. III. *Guiane Françoiſe.* 374
§. IV. *Etabliſſement de la nouvelle Andalouſie, depuis l'Orinoque juſqu'à Rio de la Hacha.* 392
§. V. *Gouvernemens de Rio de la Hacha & de Sainte Marthe.* 404
§. VI. *Nouveau Roïaume de Grenade.* 410
CHAPITRE XI. *Voïages & Etabliſſemens dans l'Amérique Septentrionale.* 415
Etabliſſement des François dans la Floride. ibid.
Ribaut. I. Voïage. 416
Laudoniere. 419
Ribaut. II. Voïage. 426
De Gourgues. 448
Remarques ſur la Floride Françoiſe. 455
CHAPITRE XII. *Voïages, Découvertes & Etabliſſemens des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.* 459
§. I. *Etabliſſement de la Virginie.* ibid.
Voïages d'Amidor & Barlow. ibid.
Greenwill. 460
Le Chevalier Raleigh. 461
White. ibid.
Goſnold. 462
Autres Voïages des Anglois. ibid.
Jean Smith. 463
§. II. *Deſcription de la Virginie & de Maryland.* 484
§. III. *Etat actuel de la Virginie.* 495

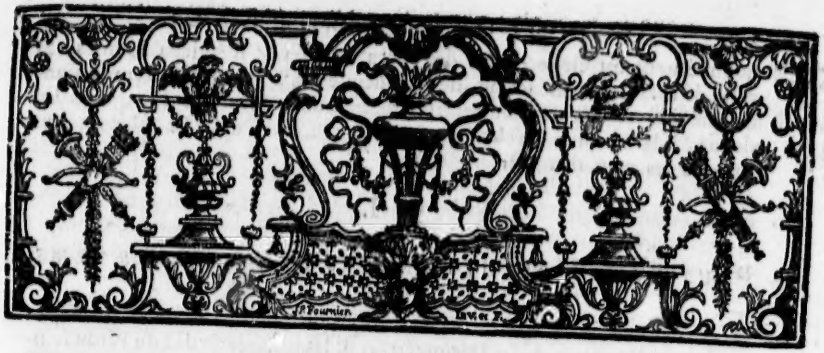
§. IV. *Etabliſſement de la Nouvelle Angleterre.* 525
Deſcription de la Nouvelle Angleterre. 527
§. V. *Etabliſſemens de la nouvelle York & de la nouvelle Jerſey.* 544
§. VI. *Etabliſſement de la Penſylvanie.* 555
Deſcription de la Penſylvanie. 556
§. VII. *Etabliſſement des Anglois à la Caroline.* 561
Deſcription de la Caroline Angloiſe. 564
§. VIII. *Floride Eſpagnole, & Voïage du P. de Charlevoix ſur ſes Côtes.* 569
§. IX. *Etabliſſement & Deſcription de la Nouvelle Georgie.* 577
Voïage de M. Oglethorpe. 578
Obſervations générales ſur les Colonies Angloiſes du Continent. 586
CHAPITRE XIII. *Suite des Voïages, des Découvertes, & des Etabliſſemens des François dans l'Amérique Septentrionale.* 589
De la Roche. ibid.
Chauvin. 591
Champlain. I. Voïage. ibid.
L'Eſcarbot. 594
Champlain. II. Voïage. 595
Champlain. III. Voïage. 599
Autres Voïages de Champlain. 603
Le P. Marquette. 608
Cavelier de la Salle. 609
D'Iberville. 624
Saint Denis. 632
Etabliſſement dans la Baie d'Hudſon. 637
Jeremie. 649
Caractere & uſages des Indiens de la Baie d'Hudſon. 659
Etabliſſement des François dans l'Ile Roïale, ou le Cap Breton. 671
Deſcription du Canada, ou de la Nouvelle France, contenant les Relations de divers Voïageurs. 684
Voïage & Obſervations du P. de Charlevoix. 690
Voïage du Baron de la Hontan ſur la Riviere Longue. 719
Voïage du P. de Charlevoix à la Louiſiane par le Fleuve Miſſiſſipi. 729
Suite de la Côte du Continent, Iles du Golfe Saint Laurent, & Grand Banc de Terre-Neuve. 745
Eclairciſſemens ſur les Différends des François & des Anglois dans l'Amérique Septentrionale. 756

Fin de la Table des Diviſions.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le quatorzieme Tome de *l'Hiſtoire générale des Voïages*; & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, le 21 Novembre 1757.

CAPPERONNIER.



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOÏAGES.

TROISIEME PARTIE.

SUITE DU LIVRE SIXIEME.

CONTINUATION DES VOÏAGES, DES DECOUVERTES ET DES ETABLISSEMENS, dans l'Amérique Méridionale.

CHAPITRE VI.

VOÏAGES SUR LE MARANON, OU LA RIVIERE DES AMAZONES.

INTRODUCTION.

ON ne penſe point à répéter ce qui regarde la Découverte de ce grand Fleuve. Les avantures d'Orellana, qui ont été rapportées dans une juſte étendue (1), & les remarques hiſtoriques qu'on n'a pû ſe diſpenſer de joindre à la Deſcription du Gouvernement de Maynas, ſuffiſent pour nous conduire à quelques célebres Voïages, auxquels nous devons un rang honorable dans ce Recueil. Mais quoiqu'ils puiſſent être réduits à deux

(1) Tome précedent, pag. 106.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

qui méritent cet éloge, celui des Peres d'Acuña & d'Artieda Jéſuites, & celui de M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences; le premier aïant été précédé de diverſes entrepriſes tentées dans la même vue, nous les devons à la curioſité du Lecteur, telles que le P. d'Acuña même a pris ſoin de les recueillir (1).

§ I.

PLUSIEURS VOÏAGES TENTÉS EN DIFFERENS TEMS.

ORSUA. 1560. Son Caractere, & ſon départ.

LE mauvais ſuccès d'Orellana n'avoit pû manquer de refroidir les Eſpagnols pour le progrès de ſes Découvertes, & les guerres civiles du Pérou ſembloient en avoir éteint juſqu'au deſir; lorſqu'en 1560, ſous le Gouvernement du Marquis de Cañete, Viceroi du Perou, un Gentilhomme Navarrois, nommé Pedro d'Orſua, diſtingué par ſon eſprit & ſon courage, lui offrit ſes ſervices pour cette importante Expédition. Ils furent acceptés. L'opinion, qu'on avoit de ſon mérite, attira ſous ſon Enſeigne un grand nombre d'Officiers & de vieux Soldats. Il partit de Cuſco, la même année, avec un corps d'environ ſept cens Hommes, des Chevaux & des proviſions. Une parfaite connoiſſance de la Côte du Pérou, & de longues réflexions ſur ſon entrepriſe, le firent marcher droit à la Province de Moſilones, pour rencontrer la Riviere de Moyabamba, par laquelle il ſe propoſoit d'entrer dans celle des Amazones. On ſe promettoit beaucoup, d'un Voïage commencé avec tant de ſageſſe: cependant il n'y en eut jamais de ſi malheureux.

Il eſt aſſaſſiné par deux Traîtres.

Orſua comptoit entre ſes Officiers, Dom Fernand de Guſman, jeune homme nouvellement arrivé d'Eſpagne, & d'une conduite peu réglée, mais plein de réſolution, & Lopez d'Aguirre, Gentilhomme Baſque, du même caractere, mais de petite taille & de mauvaiſe mine, qu'il avoit fait ſon Enſeigne. Ces deux Avanturiers, que la reſſemblance de leurs inclinations avoit rendus fort amis, conçurent en même-tems une paſſion déréglée pour la Femme de leur Général, nommée Agnès, qui s'étoit déterminée à ſuivre ſon Mari dans toutes ſes courſes. L'ambition, jointe à l'amour, leur fit trouver le moïen de révolter les Trouppes d'Orſua contre lui; & dans le trouble, ils l'aſſaſſinerent. Après une action ſi noire, quelques Traîtres, qui l'avoient favoriſée, élurent Guſman pour Chef, & lui donnerent le titre de Roi. Sa vanité l'aveugla juſqu'à l'accepter; mais il en jouit peu: ceux qui le lui avoient accordé, picqués de l'en voir abuſer tout d'un coup pour les maltraiter, le tuerent preſqu'auſſi-tôt. D'Aguirre lui ſucceda; & prenant auſſi le titre & les honneurs de la Roïauté, il eut l'impudence d'y joindre lui-même les noms de Rebelle & de Traître. Son regne fut ſi tyrannique & ſi ſanglant, qu'il paſſe encore en proverbe chez les Eſpagnols. Cependant le deſſein qu'il publia de ſe rendre maître du Pérou & de la Nouvelle Grenade, après avoir commencé par s'établir

Ses Meurtriers prennent ſucceſſivement le titre de Rois.

Regne furieux de d'Aguirre.

(1) Dans la Relation de ſon Voïage, traduite en François par M. de Gomberville, de l'Académie Françoiſe. Edition d'Amſterdam 1725, avec la Carte de Guillaume de l'Iſle, & une Diſſertation ſur la Riviere des Amazones. Voïez, ci-deſſous, p. 8, note 9.

dans la Guiane, & la promeſſe qu'il fit aux Soldats de leur abandonner toutes les richeſſes de ces trois grandes Contrées, les diſpoſerent à le ſuivre. Il deſcendit avec eux, par le Coca, dans la Riviere des Amazones: mais il n'en put vaincre le courant. Le Pere d'Acuña raconte » qu'aïant été » contraint de s'y livrer juſqu'à l'embouchure d'une Riviere, qui étoit à » plus de mille lieues de l'endroit où il s'étoit embarqué, il fut porté » dans le grand Canal qui mene au Cap de Nord. C'étoit la même route » par laquelle Orellana étoit ſorti du Fleuve. En arrivant à la Mer, il » prit vers la Marguerite; il y aborda, dans un lieu qui conſerve encore » le nom de Port du Tyran; il y tua Dom Ircan de Villa-Andrada, Gou- » verneur de l'Ile, & Dom Juan Sarmiento ſon Pere. Après leur mort, » le ſecours d'un certain Jean Burq, que le P. d'Acuña ne fait pas con- » noître autrement, le rendit maître de l'Ile. Il la pilla auſſi-tôt, avec des » cruautés inouies. Delà, paſſant à Cumana, il y exerça les mêmes fu- » reurs. Il déſola toutes les Côtes qui portent le nom de Caracas, & les » Provinces de Venezuela & de Baccho. Enſuite il ſe rendit à Sainte » Marthe, où il continua ſes ravages, & » où il pénétra dans la Nou- » velle Grenade, pour s'avancer vers Quito, dans la réſolution de porter » la guerre au ſein du Pérou: mais aïant rencontré quelques Trouppes » Eſpagnoles, qu'il ne put éviter de combattre, il fut entierement défait, » & contraint de chercher ſon ſalut dans la fuite. On avoit pris de juſtes » meſures pour lui fermer les chemins. Il crut ſa perte certaine, & ſon » deſeſpoir lui fit commettre une barbarie ſans exemple. Une Fille, qu'il » avoit eue de Donna Mendoza, ſa Femme, l'avoit ſuivi dans tous ſes » voïages. Il l'aimoit fort tendrement: ma Fille, lui dit-il, il faut que » tu reçoives la mort de moi. Mon eſpérance étoit de te mettre ſur le » trône; mais puiſque la fortune s'y oppoſe, je ne veux pas que tu vives » pour devenir l'Eſclave de mes Ennemis, & pour t'entendre nommer la » Fille d'un Tyran & d'un Traître. Meurs de la main de ton Pere, ſi tu » n'as pas la force de mourir de la tienne. Elle lui demanda quelques » heures pour ſe préparer à la mort. Il y conſentit: mais trouvant ſes » prieres trop longues, à genoux comme elle étoit, il lui tira un coup de » carabine au travers du corps; & ne l'aïant pas tuée à l'inſtant, il » l'acheva de ſon poignard, qu'il lui enfonça dans le cœur. Elle lui dit » en expirant: ah! mon Pere, c'eſt aſſez.

» Il fut ſaiſi quelques jours après, & conduit Priſonnier à l'Ile de la » Trinité, où il avoit laiſſé beaucoup de bien. Son Procès fut fait dans » les formes; & ſa Sentence, qui fut exécutée à la lettre, portoit qu'il » ſeroit écartelé, que ſa Maiſon ſeroit raſée juſqu'aux fondemens, & » qu'on y ſemeroit aſſez de ſel pour rendre la place à jamais ſtérile (3).

De ſi malheureux évenemens firent perdre juſqu'à l'idée de pouſſer la découverte du Marañon; & cet oubli dura plus de quarante ans. En 1606 & 1607, quelques Jéſuites, animés du ſeul deſir de la converſion des Sauvages, partirent de Quito & pénétrerent juſqu'au Païs des *Cofanes*, qui habitent les lieux voiſins de la ſource du Coca. Mais, aïant voulu commencer par la prédication de l'Evangile, ils trouverent des Hommes ſi féroces, qu'au

(3) Relation du P. d'Acuña, chap. 10.

Voïages ſur le Marañon, Orsua. 1560.

Ses ravages.

Action barbare.

Punition de d'Aguirre.

Ferrier. 1606.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

lieu de ſe faire écouter de ces Barbares, ils eurent la douleur de voir maſſacrer un de leurs Confreres, nommé le P. Raphael Ferrier. Les autres furent forcés à la fuite.

VILLALOBOS ET MIRANDA. 1621.

En 1621, Vincent de los Reyes de Villalobos, Sergent, Gouverneur & Capitaine Général du Païs de Quixos, réſolut de tenter la navigation de la Riviere des Amazones, & ſe diſpoſoit à cette entrepriſe, lorſqu'aïant été rappellé de ſon Gouvernement, il fut obligé d'abandonner ſes préparatifs. Alonze Miranda, qui paroît lui avoir ſuccedé, forma le même deſſein, & partit avec toutes les précautions néceſſaires pour ſurmonter les obſtacles; mais la mort le ſurprit en chemin. Avant l'un & l'autre, le Général Joſeph de Villa-Mayor Maldonado, Gouverneur de la même Province, avoit emploïé tout ſon bien, avec auſſi peu de ſuccès, pour former un établiſſement ſur la même Riviere.

BONITO MACUL. 1626.

Les Eſpagnols n'étoient pas les ſeuls qui fiſſent éclater cette ardeur pour s'établir dans des Régions encore inconnues; quelques Portugais, qui n'étoient pas éloignés de l'embouchure de l'Amazone, ſe perſuaderent, en 1626, que cette Découverte leur étoit réſervée. Bonito Macul, alors Gouverneur du Para, obtint de la Cour d'Eſpagne, la Commiſſion d'entrer dans cette Riviere avec de bons Vaiſſeaux, & de ne rien épargner pour vaincre la difficulté du courant: mais dans le tems qu'il y emploïoit tous ſes ſoins, il fut rappellé par d'autres ordres, qui l'obligerent d'aller ſervir à Fernambuc.

CARVALLO. 1633.

En 1633 & l'année ſuivante, la Cour d'Eſpagne, dont l'impatience ſembla renaître pour le ſuccès d'une entrepriſe tant de fois avortée, chargea par des lettres très preſſantes, Franciſco Carvallo, Gouverneur, Capitaine Général de l'Ile de Maragnan & de la Ville du Para, de faire un armement ſi conſidérable, qu'aucun obſtacle humain ne fût capable de l'arrêter. Ses ordres portoient, que s'il n'avoit point d'Officier ſur lequel il pût ſe repoſer de l'exécution, il partît lui-même, pour s'aſſurer une fois s'il étoit impoſſible de remonter cette Riviere, & d'en connoître la longueur & la ſource. Carvallo, dont les forces étoient partagées par l'attention qu'il devoit aux deſcentes continuelles des Hollandois dans le Breſil, ne pût en raſſembler aſſez pour obéir ſur-le-champ; & pendant qu'il s'occupoit de ce ſoin, un heureux hazard fit diſparoître les difficultés que tant d'efforts n'avoient pû vaincre depuis un ſiecle.

BRITO ET TOLEDE. 1635.

On a vu, d'après Dom d'Ulloa, dans la Deſcription du Gouvernement de Maynas, comment deux Freres lais de Saint François, nommés Dominique *Brito* (4) & André de *Tolede*, ſe trouverent engagés à partir de Quito avec le Capitaine Jean de Palacios; quelle fut leur fermeté après avoir vu périr cet Officier par les armes des Indiens; avec quel courage ils pénétrerent juſqu'au bord de la Riviere des Amazones; enfin avec quel bonheur, dans une frêle Barque qu'ils laiſſerent aller au gré des vents & des flots, ils arriverent l'année ſuivante à l'Embouchure, d'où ils furent conduits au Para. On ne doit pas avoir oublié que Dom Jacques Raymond de *Noroña*, qui venoit de ſucceder à Carvallo dans le Gou-

(4) Dom d'Ulloa le nomme *Brieda*. Tom. I, l. 6, ch. 5.

vernement de cette Ville, charmé d'un récit qui lui préſentoit l'occaſion de plaire au Roi ſon Maître, prit auſſi-tôt la réſolution de faire remonter le Fleuve par une Flotille de Canots, ſous la conduite de Dom Pedro Texeira. Mais les circonſtances de ce voïage ont été renvoïées à cet article.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

Texeira mit à la voile, le 28 Octobre 1637, avec quarante-ſept Canots de différentes grandeurs, qui portoient, outre les munitions de bouche & de guerre, ſoixante-dix ſoldats Portugais, & douze cens Indiens amis, capables de manier également la rame & les armes. Avec les Femmes & les Gens de ſervice, tous les équipages montoient à deux mille perſonnes. On entra dans l'embouchure de la Riviere des Amazones, du côté le plus proche du Para. Mais quoique les deux Franciſcains fuſſent du voïage, ce n'étoit pas des Guides ſur l'expérience deſquels il y eut beaucoup de fond à faire pour la connoiſſance de la route. On ſe vit porté, tantôt au Sud & tantôt au Nord, par la violence des Courans; ce qui rendit la navigation d'une extrême lenteur. Les vivres diminuerent. Il fallut envoïer des Partis de Canots pour s'en procurer, & faire ſouvent des deſcentes dont on ne retiroit aucun fruit.

PEDRO TEXEIRA. 1637.

La crainte d'un ſort beaucoup plus triſte ne tarda point à faire impreſſion ſur les Indiens. On n'étoit pas encore fort avancé, dans une navigation ſi pénible, lorſque ſe plaignant du travail ils quitterent leurs rames, & demanderent leur congé au Général. Ses premieres exhortations eurent néanmoins la force de les raſſurer: mais n'entendant parler que d'eſpérances, & les voïant remettre de jour en jour, pluſieurs tournerent bruſquement la proue de leurs Canots, & prirent la fuite vers le Para. Le Général ſentit de quelle importance il étoit de ne pas emploïer la rigueur: loin de faire ſuivre les Fuïards, il parla d'eux avec le mépris qu'ils méritoient; & mettant tous ſes ſoins à s'attacher les autres, non-ſeulement il leur prodigua les liqueurs fortes, qu'il avoit tenues juſqu'alors en réſerve, mais après leur avoir fait promettre, à ce prix, de ne pas l'abandonner, il s'aviſa d'un ſtratagême, qui les affermit dans cette réſolution: ce fut de choiſir quelques-uns des meilleurs Canots, qu'il fit charger de vivres, & dans leſquels il mit quelques Soldats, avec les plus habiles Rameurs. Il donna pour Chef à cette petite Eſcadre Rodriguez d'Oliveira, natif du Breſil; & l'aïant inſtruit de ſes intentions, il le fit partir, en lui recommandant à haute voix d'envoïer ſouvent à la Flotte des nouvelles qui fuſſent agréables aux Indiens. Oliveira n'étoit pas un homme ordinaire. Avec un eſprit vif & pénétrant, il avoit acquis une ſi parfaite connoiſſance des Indiens, par l'étude continuelle de leurs viſages & de leurs actions, que d'un clin d'œil il pénétroit ce qu'ils avoient dans le cœur. Auſſi le regardoient-ils comme un Devin (5); & cette opinion leur avoit donné tant de vénération pour lui, qu'ils lui rendoient une obéiſſance aveugle. Ceux qui furent choiſis pour le ſuivre s'applaudirent de cette préférence. L'uſage, qu'il fit de leur confiance & de leur ſoumiſſion, fut premierement pour les faire ramer avec une extrême diligence. En ſecond lieu, il détachoit, par intervalles, un de ſes Canots, avec un Soldat Portugais, qui portoit à la Flotte des in-

(5) *Ibid.* ch. 14.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. TEXEIRA. 1638.

formations auſſi flatteuſes que le Général les avoit demandées. Mais ſa principale commiſſion étoit de découvrir ſur les bords du Fleuve, quelque Nation traitable, avec laquelle on pût lier commerce d'amitié. Il continua ſa navigation juſqu'au 24 de Juin 1638. Enfin, dans l'endroit où la Riviere de Pagamino ſe joint à celle des Amazones, découvrant les reſtes d'un Fort Eſpagnol, anciennement bâti pour tenir en reſpect les Quixos, qui n'étoient pas encore bien ſoumis, il ne douta point qu'un lieu, que les Eſpagnols avoient habité, n'eût pour voiſins quelques Indiens moins barbares. Cette eſpérance lui fit prendre le parti d'y deſcendre. Le P. d'Acuña remarque que s'il eut continué de voguer quelque tems de plus, il auroit rencontré l'embouchure de la Riviere de Napo, où les Portugais auroient été mieux reçus, & moins expoſés aux incommodités qu'ils eurent à ſouffrir.

Le jour même de la deſcente, Oliveira dépêcha un Canot au Général, pour confirmer toutes les eſpérances qu'il n'avoit pas ceſſé d'entretenir, & lui donner avis du choix qu'il avoit fait. Cette nouvelle, répandue dans l'armée, rendit le courage & les forces à ceux que la longueur du travail & la faim avoient épuiſés. Texeira fit redoubler la diligence des rames. Les Portugais & les Indiens faiſoient leur devoir à l'envi. Il ne ſe paſſoit pas un jour, qu'ils ne cruſſent le dernier du voïage. Enfin ce jour arriva; & le Général, pour exciter plus que jamais la confiance, fit débarquer tout ſon monde.

Les Indiens, près deſquels Oliveira s'étoit arrêté, étoient d'une Nation qui porte les cheveux auſſi longs que ceux des Femmes. Ils avoient été liés, en effet, avec les Eſpagnols; ils avoient même conſenti à leur laiſſer prendre un établiſſement ſur leurs terres; mais en aïant reçu quelques mauvais traitemens qui les avoient fait recourir aux armes, ils étoient demeurés leurs Ennemis irréconciliables. Le Général Portugais, qui n'étoit point encore inſtruit de cette rupture, ſe détermina facilement à faire rafraîchir ſes Trouppes dans ce Canton, qu'il trouva très fertile & très commode. Il choiſit, pour ſon camp, l'angle de terre formé par les deux Rivieres; & l'aïant bien retranché du côté de la Plaine, il y fit entrer ſes Portugais & les Indiens, ſous la conduite de Pierre d'Acoſta Favulta, & du Capitaine Pierre Bayere. Ces deux Officiers donnerent, à leur Général, les plus hautes preuves de bonne conduite & de fidélité. Ils paſſerent onze mois dans ce Camp, avec des incommodités fort preſſantes; obligés ſouvent d'en venir aux mains avec les Indiens aux longs cheveux, pour en obtenir des vivres. Quantité de leurs Soldats tomberent malades, ſans aucun remede contre la qualité de l'air, qui ne pouvoit être que fort mal ſain entre deux grandes Rivieres.

Oliveira étoit parti à l'arrivée de la Flotte, pour chercher d'avance le chemin de Quito. Texeira ne tarda point à partir auſſi, avec quelques Canots, qui le tranſporterent juſqu'au lieu où le Fleuve ceſſe d'être navigable. Delà il ſe mit en chemin à pié. Son voïage fut heureux. Oliveira étoit à Quito depuis quelques jours: mais ſon récit n'avoit encore perſuadé perſonne, juſqu'à l'arrivée du Général, qui répandit une joie fort vive dans toute la Ville. » Tous ces Portugais, dit le P. d'Acuña, furent

» reçus & careſſés des Eſpagnols avec une tendreſſe de Freres, non-ſeu-
» lement parcequ'ils étoient tous Sujets d'un même Roi, mais auſſi parce-
» qu'ils leur apprenoient une route qu'ils avoient cherchée ſi long-tems
» ſans ſuccès : les uns ſe vantoient d'avoir été les premiers qui avoient
» navigué ſur le grand Fleuve, depuis ſa ſource juſqu'à la Mer ; les au-
» tres prétendoient l'avoir remonté, découvert entierement & reconnu
» tout-à-fait, depuis ſon embouchure du côté du Breſil, juſqu'à ſa ſource
» la plus proche de Quito. Toutes les Communautés Religieuſes de cette
» Ville en firent une réjouiſſance particuliere, pour remercier le Ciel de
» leur avoir ouvert une Vigne qui n'avoit pas encore été cultivée, &
» s'offrirent toutes, avec la même ardeur, à ſervir pour la prédication
» de l'Evangile (6) «.

L'affaire fut miſe en délibération, le Conſeil de Lima conſulté ; & cette Cour ſuprême d'un grand Roïaume répondit au Préſident de Quito, Dom Alonſe de *Salazar*, par un ordre daté le 10 de Novembre 1638, qui portoit de renvoïer le Géneral Texeira, avec tout ſon Monde, par le même chemin qu'il avoit pris pour venir, & de lui faire donner tout ce qui pouvoit ſervir à la commodité de ſon voïage : elle preſcrivoit, en particulier, de choiſir deux Eſpagnols de conſidération, & de faire agréer au Géneral Portugais qu'ils s'embarquaſſent avec lui, pour ſe mettre en état de faire un rapport fidele de la route, & d'informer S. M. C. de tout ce qu'ils auroient obſervé.

§ II.

VOÏAGE DES PP. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA SUR LA RIVIERE DES AMAZONES.

Circonſtances de leur départ.

PLUSIEURS Perſonnes de diſtinction ſe préſenterent pour une ſi glorieuſe entrepriſe. On nomme dans ce nombre, Dom Vaſquez d'Acuña, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, Lieutenant du Capitaine Général du Vicerroi, & Corrégidor de Quito. » Son zele pour la gloire du Roi, lui fit
» ſaiſir l'occaſion de le ſervir, avec le zele qu'il avoit eu dans les expe-
» ditions de cette nature, depuis plus de cinquante ans, & que ſes Aïeux
» avoient témoigné toute leur vie. Il obtint du Viceroi la permiſſion de faire
» à ſes propres frais l'armement & l'équipage de cette Entrepriſe, ſans autre
» intérêt que le ſervice d'un bon Maître (7) «. Mais le Viceroi, qui avoit beſoin de ſes lumieres, ſe contenta de louer ſes offres, & l'obligea de continuer ſes fonctions. Cependant, pour le ſatisfaire en quelque choſe, il choiſit, à ſa place, le P. Chriſtophe d'Acuña ſon Frere, qui, rempli des mêmes ſentimens, ſe crut fort honoré de ſervir ſon Prince dans une occaſion de cette importance (8). On lui donna, pour Aſſocié, le P. André d'Artieda, Profeſſeur en Théologie au College de Cuenca, dont le P.

(6) *Ibid.* ch. 17.

(7) On juge bien que c'eſt le P. d'Acuña qui parle ici, & l'on applaudit au témoignage qu'il rend de lui-même & de ſa Famille.

(8) *Ibid.* ch. 18.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. ACUÑA ET ARTIEDA. 1639.

d'Acuña étoit Recteur. Ils reçurent leurs ordres par des Patentes, expediées à la Chancellerie de Quito, qui leur enjoignoient de partir incessamment avec le Général Texeira, & de passer en Espagne après leur voïage, pour rendre compte au Roi de leurs Observations. Le jour du départ fut reglé au 16 de Janvier 1639 (9).

En sortant de Quito, ils prirent le chemin de ces hautes Montagnes, au pié desquelles sont les sources de la Riviere des Amazones. Le P. d'Acuña commence par une idée générale de cette Riviere, qu'il donne pour le plus grand & le plus célebre de tous les Fleuves du Monde. Après la déclaration qu'on vient de citer, cette peinture ne sauroit passer pour une exagération.

Idée générale de l'Amazone.

» Il traverse, dit-il, des Roïaumes de plus grande étendue & les enrichit » plus que le Gange, plus que l'Eufrate & le Nil. Il nourrit infiniment » plus de Peuples; il porte ses eaux douces bien plus loin dans la Mer; il » reçoit beaucoup plus de Rivieres. Si les bords du Gange sont couverts » d'un sable doré, ceux de l'Amazone sont chargés d'un sable d'or pur; » & ses eaux, creusant ses rives de jour en jour, découvrent par degrés les » Mines d'or & d'argent que la terre qu'elles baignent cache dans son sein. » Enfin les Païs qu'elle traverse sont un Paradis terrestre; & si leurs Habitans » aidoient un peu la nature, tous les bords d'un si grand Fleuve seroient » de vastes Jardins, remplis sans cesse de fleurs & de fruits. Les débordemens de ses eaux fertilisent toutes les terres, qu'elles humectent, » non-seulement pour une année, mais pour plusieurs. Elles n'ont pas » besoin d'autre amélioration. D'ailleurs, toutes les richesses de la nature » se trouvent dans les Régions voisines; une prodigieuse abondance de » Poissons dans les Rivieres, mille Animaux differens sur les Montagnes, » un nombre infini de toutes sortes d'Oiseaux, les arbres toujours chargés de fruits, les champs couverts de moissons, & les entrailles de la » Terre farcies de pierres précieuses & des plus riches Métaux. Enfin, » parmi tant de Peuples qui habitent les bords de l'Amazone, on ne voit que » des Hommes bien faits, adroits, & pleins de génie, pour les choses du » moins qui leur sont utiles (10) «.

Etendue des Païs qui la bordent.

Nous ne rentrerons point, avec le P. d'Acuña, dans des Descriptions de Sources & de Rivieres que nous avons déja données avec une juste étendue, sur des recherches postérieures, que le tems doit avoir rendues plus exactes (11), & qui seront perfectionnées dans l'article suivant par les observations de M. de la Condamine. Mais les remarques du savant Jésuite sur l'étendue du Païs, sur la multitude de ses Habitans, & sur leur caractere ou leurs usages, doivent être d'autant moins négligées, qu'elles ont eu peu de part à l'attention des deux Mathématiciens. Cette grande

(9) Le P. d'Acuña proteste qu'il croiroit sa conscience blessée par la moindre atteinte qu'il donneroit à la vérité, & nomme pour garans de sa bonne foi dans toute sa Relation, plus de trente Espagnols ou Portugais qui étoient du voïage. *chap.* 19. Elle fut publiée à Madrid, avec permission du Roi, immédiatement après son retour. Cependant des raisons de politique aïant fait ensuite supprimer cette édition, les Exemplaires en devinrent si rares, qu'on n'en connoissoit que deux, du tems de M. de Gomberville, le sien, & un autre qui étoit dans la Bibliotheque Vaticane. *Dissertation* sur la Riviere des Amazones, p. 20.

(10) Relation d'Acuña, ch. 20.

(11) V. le T. XIII de ce Rec. à la descript. du cours de l'Amazone, tirée de M. d'Ulloa.

Région,

Région, dit le P. d'Acuña, peut avoir quatre mille lieues de circuit. » Si » la longueur du Fleuve eſt de mille trois cens cinquante-ſix lieues, me- » ſurées avec exactitude, ou, ſuivant la ſupputation d'Orellana, mille » huit cens lieues; ſi la plûpart des Rivieres, qui s'y joignent du côté du » Nord ou du Midi, viennent de deux cens lieues, & pluſieurs de plus » de quatre cens, ſans approcher d'aucune Terre peuplée d'Eſpagnols; » on conviendra que cette étendue de Païs doit avoir au moins quatre » cens lieues de largeur, dans ſa plus étroite partie. Ainſi, conclut le ſavant » Jéſuite, avec les mille trois cens cinquante lieues que l'on compte de » longueur, ou les mille huit cens lieues d'Orellana, c'eſt fort peu moins » de quatre mille lieues de circuit par les regles de l'Arithmétique & de » la Coſmographie (12). «

Habitans.

Tout cet eſpace étoit peuplé, au tems de ſa Découverte, d'une infinité de Barbares, répandus en différentes Provinces, qui faiſoient autant de Nations particulieres. Les deux Voïageurs en connurent plus de cent cinquante, dont ils étoient en état de donner les noms, & la ſituation; des unes pour les avoir vues; des autres, pour en avoir obtenu la connoiſſance de divers Indiens parfaitement informés. Le Païs étoit ſi peuplé, & les Habitations ſi proches l'une de l'autre, que du dernier Bourg d'une Nation on entendoit couper le bois dans pluſieurs Peuplades d'une autre. Cette grande proximité ne ſervoit point à les faire vivre en paix. Ils étoient diviſés par des guerres continuelles, dans leſquelles ils s'entretuoient, ou s'enlevoient mutuellement pour l'eſclavage. Mais quoique vaillans entr'eux, ils ne tenoient pas ferme contre les Européens. La plûpart prenoient la fuite, ſe jettoient dans leurs Canots, qui ſont fort legers, abordoient à terre en un clin d'œil, ſe chargeoient de leurs Canots, & ſe retiroient vers quelqu'un des Lacs que la Riviere forme en grand nombre.

Leurs Armes.

Leurs armes ordinaires étoient des javelines, d'une médiocre longueur, des dards d'un bois très dur, dont la pointe étoit fort aigüe, & qu'ils lançoient avec beaucoup de force & d'adreſſe. Ils avoient auſſi une ſorte de lance, qu'ils nommoient *Eſtolica*, platte, & longue d'une toiſe ſur trois doigts de large, au bout de laquelle un os, de la forme d'une dent, arrêtoit une fleche de ſix piés de long, dont le bout étoit armé d'un autre os, ou d'un morceau de bois, fort pointu, & taillé en barbillons. Ils prenoient cet inſtrument de la main droite; & fixant leur fleche de la main gauche, dans l'os d'enhaut, ils la lançoient avec tant de vigueur & de juſteſſe, que de cinquante pas ils ne manquoient point leur coup. Pour Armes défenſives, ils avoient des Boucliers d'un tiſſu de cannes fendues, & ſi ſerrées entr'elles, que leur legereté n'en diminuoit pas la force. Quelques Nations n'emploïoient que l'arc & les fleches, dont ils empoiſonnoient la pointe avec des ſucs ſi venimeux, que la bleſſure en étoit toujours mortelle.

Leurs Outils.

Leurs Outils, pour la conſtruction de leurs Canots & de leurs Edifices, n'étoient que des coignées & des haches. La nature leur avoit appris à couper l'écaille de Tortue la plus dure, par feuilles de quatre ou cinq doigts de large, qu'ils affiloient ſur une pierre, après l'avoir fait ſé-

(12) *Ibid.* ch. 37. Voïez, ci-deſſous, la Relation de M. de la Condamine.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1639.

cher à la fumée. Ils les fichoient dans un manche de bois, pour s'en ſervir à couper les bois tendres & legers, dont ils faiſoient non-ſeulement des Canots, mais encore des tables, des armoires & des ſieges. Pour abattre les arbres, ou couper du bois plus ferme, ils avoient des coignées de pierre fort dure, qu'ils affiloient à force de bras. Leurs ciſeaux, leurs rabots & leurs vibrequins étoient des dents de ſangliers & des cornes d'Animaux, entés dans des manches de bois. Ils s'en ſervoient, comme du meilleur acier. Quoique toutes leurs Provinces produiſent naturellement diverſes ſortes de coton, ils ne l'emploïoient point à ſe vêtir. Ils alloient nus, preſque tous, & ſans diſtinction de ſexe, avec auſſi peu de honte que les Peres de la race humaine, dans le premier état d'innocence (13).

Leur Religion.

La Religion de tous ces Peuples eſt preſque la même. Ils ont des Idoles fabriquées de leurs mains, auxquelles ils attribuent diverſes opérations. Les unes préſident aux eaux, d'autres aux moiſſons & aux fruits. Ils ſe vantent que ces Divinités ſont deſcendues du Ciel, pour demeurer avec eux, & pour leur faire du bien; mais ils ne leur rendent pas le moindre culte. Elles ſont gardées à l'écart, ou dans un étui, pour les occaſions où l'on a beſoin de leur ſecours. C'eſt ainſi que prêts à marcher pour la guerre, ils élevent à la proue de leurs Canots l'Idole dont ils attendent la victoire; ou qu'en partant pour la pêche, ils arborent celle qui préſide aux eaux. Cependant ils reconnoiſſent qu'il peut exiſter des Dieux plus puiſſans. Le P. d'Acuña raconte qu'un de ces Barbares, qui ne l'étoit pas trop, dit-il, dans ſa converſation, voulut parler aux Portugais, après leur avoir fourni des vivres, & que marquant beaucoup d'admiration pour le bonheur qu'ils avoient eu de ſurmonter les difficultés de la grande Riviere, il leur demanda en grace, & par reconnoiſſance pour le bon traitement qu'il leur avoit fait, de lui laiſſer un de leurs Dieux, qui fût capable de le ſervir avec autant de puiſſance & de bonté dans toutes ſes entrepriſes (14). Un autre Cacique fit juger au P. d'Acuña qu'il ſe formoit auſſi quelque idée d'un Dieu ſupérieur aux ſiens, par la folle vanité qu'il avoit de vouloir paſſer lui-même pour le Dieu de ſon Païs. » C'eſt ce que nous apprîmes, dit le Voïageur, quelques lieues avant » que d'arriver à ſon Habitation. Nous lui fîmes annoncer que nous lui » apportions la connoiſſance d'un Dieu plus puiſſant que lui. Il vint au » rivage, avec toutes les apparences d'une vive curioſité. Je lui donnai » les explications qu'on lui avoit promiſes : mais demeurant dans ſon » aveuglement, ſous prétexte qu'il vouloit voir de ſes propres yeux le » Dieu que je lui prêchois, il me dit qu'il étoit Fils du Soleil; que » toutes les nuits il alloit en eſprit dans le Ciel, donner ſes ordres pour

(13) *Ibid.* ch. 39.

(14) On n'ajoute point la réponſe, qui ſe préſente d'elle-même : mais l'honnête Jéſuite ajoute qu'il ne jugea point à propos de lui laiſſer une Croix, à l'exemple des Portugais, qui avoient coutume d'en placer une ſur quelque lieu élevé des Bourgades Indiennes, en recommandant aux Habitans d'en prendre grand ſoin. Enſuite ſi ces pauvres Idolâtres la perdoient ou la mettoient en pieces, ils les déclaroient condamnés à l'Eſclavage, eux & leurs Enfans, pour avoir profané la Croix, & les enlevoient ſans pitié.

» le jour ſuivant, & regler le Gouvernement général du monde (15). Un » autre (16) me marqua plus de raiſon : Je lui demandai pourquoi ſes » Compagnons avoient pris la fuite à la vue de notre Flotte, tandis qu'il » étoit venu librement au-devant de nous, avec quelques-uns de ſes Pa- » rens. Il me répondit que des Hommes qui avoient été capables de re- » monter la Riviere, malgré tant d'ennemis, & ſans eſſuïer aucune perte, » devoient en être un jour les Seigneurs ; qu'ils reviendroient pour la » ſoumettre, & la peupleroient de nouveaux Habitans ; qu'il ne vouloit » pas toujours vivre en crainte & trembler dans ſa Maiſon ; qu'il ai- » moit mieux ſe ſoumettre de bonne heure, & recevoir pour ſes Maî- » tre & ſes Amis, ceux que les autres ſeroient un jour contraints de recon- » noître & de ſervir par force (17) «.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1639.

Tous ces Indiens ont, comme les Habitans des autres parties de l'Amérique, autant de confiance que de reſpect pour leurs Devins, qui leur tiennent lieu de Médecins & de Prêtres. A l'égard des Morts, les uns font ſecher les corps par un feu lent, & les gardent dans leurs Cabanes, pour avoir toujours devant les yeux le ſouvenir de ce qui leur étoit cher. D'autres les brulent dans de grandes foſſes, avec tout ce qu'ils ont poſſedé pendant leur vie. Les funérailles durent pluſieurs jours, qui ſe partagent entre l'ivrognerie & les larmes (18).

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de

Le Général Portugais avoit appris, à Quito, que le Bourg près duquel il avoit laiſſé ſon Camp, ſe nommoit *Anoſc*, & que c'étoit dans ce Canton que le Capitaine *Palacios* avoit été tué avec la plus grande partie de ſon eſcorte. Vingt lieues au-deſſus, on rencontre la Riviere Agaric, célebre par la quantité d'or qu'elle roule dans ſes ſables, & que cette raiſon a fait nommer *Rio d'Oro*. C'eſt à ſon embouchure, de l'un & de l'autre côté de la Riviere des Amazones, que commence la grande Province des Indiens chevelus, qui s'étend plus de cent quatre-vingt lieues du côté du Nord, & où les eaux du Fleuve forment de grands Lacs. La premiere connoiſſance, qu'on avoit eue de ce Païs, avoit fait naître aux Habitans de Quito l'envie d'en faire la Conquête ; mais juſqu'alors ils l'avoient tentée inutilement, & le ſort de Palacios avoit achevé de les rebuter.

Le Général Portugais rejoint ſon Camp au Bourg d'Anoſc.

Il s'étoit paſſé près d'onze mois, depuis que le Général avoit établi, dans le Camp d'Anoſc, quarante Portugais & la plus grande partie de ſes Indiens. Ils s'y étoient ſoutenus, mais avec une grande inquiétude & des peines continuelles. Les Habitans du Païs, après avoir commencé par leur faire un bon accueil & par leur fournir des vivres, s'étoient perſuadés qu'on penſoit à vanger la mort de Palacios. Cette crainte leur avoit fait prendre les armes, pour défendre leurs vies & leurs terres. Ils avoient enlevé quelques Indiens du Para. Les Portugais s'étoient mis en état de leur réſiſter dans l'enceinte de leur Camp ; mais depuis près d'un an, ils étoient réduits à chercher des vivres à la pointe de l'épée. Dans une néceſſité ſi preſſante, qui diminuoit inſenſiblement leur nombre, l'arrivée de la Flotte les jetta dans des tranſports de joie. Le nom de Che-

1640.

(15) *Ibidem*, ch. 40.
(16) C'eſt-à-dire auſſi dans un autre lieu.
(17) *Ibid.*
(18) *Ibid.* ch. 42.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

velus, que les premiers Eſpagnols donnerent aux Peuples de cette Province, venoit de leur chevelure, que les Hommes & les Femmes y portent fort longue (19). Leurs armes ne ſont que des dards. Au Sud, c'eſt-à-dire de l'autre côté du Fleuve, on trouve quatre autres Nations, nommées les Avixiras, les Yurufnies, les Yquitos & les Zapotas, avec leſquelles les Chevelus étoient ſans ceſſe en guerre, ſur l'une & l'autre rive. Cent quarante lieues au-deſſous, commence la grande Province des Aguas, la plus fertile & la plus ſpacieuſe de toutes celles que la Flotte eut à traverſer. C'eſt par corruption, que les Eſpagnols la nomment *Omaguas*. Dans une étendue de plus de deux cens lieues, elle eſt ſi peuplée, & les Villages ſe ſuivent de ſi près, qu'à peine ſort-on de l'un ſans en découvrir un autre. Sa largeur eſt peu conſidérable, parceque la plûpart des Habitations étant ſur les rives de l'Amazone, & dans les Iles, qui ſont en grand nombre, on peut dire qu'elle n'eſt gueres plus large que le Fleuve. La Nation des Aguas, ou Omaguas, eſt plus raiſonnable & mieux policée que toutes les autres; avantage dont elle eſt redevable aux Indiens de Quixos, qui, laſſés des mauvais traitemens qu'ils recevoient des Eſpagnols, monterent ſur leurs Canots, & ſe laiſſerent conduire au fil de l'eau juſqu'aux Iles des Aguas, où ils compterent de trouver du repos, au milieu d'une puiſſante Nation. Ils y introduiſirent une partie des uſages qu'ils avoient obſervés dans les Etabliſſemens Eſpagnols, ſurtout celui de faire des Etoffes de coton, dont ils recueillent une prodigieuſe quantité, & de ſe vêtir avec bienſéance. Leurs toiles ſont claires, & tiſſues, avec beaucoup d'or, de fils de differentes couleurs. Ils en fabriquent aſſez pour en faire un continuel commerce avec leurs Voiſins. Leur reſpect pour leurs Caciques va juſqu'à la plus aveugle ſoumiſſion. Ils ont conſervé, de leur ancienne barbarie, l'uſage d'applatir la tête de leurs Enfans, avec une planche dont ils la preſſent. Mais leur plus grand malheur eſt d'être ſans ceſſe en guerre avec diverſes Nations, telles que les Curinas au Sud, & les Zeunas au Nord.

Nation des Aguas, ou Omaguas.

Le Pere d'Acuña, ménageant peu les Portugais, quoique ſes Compatriotes, les accuſe d'avoir publié malignement que les Aguas refuſoient de vendre leurs Eſclaves, parcequ'ils les engraiſſoient pour les manger. » C'eſt, dit-il, une calomnie qu'ils ont inventée, dans la ſeule vue » de colorer leurs propres cruautés contre cette innocente Nation «. Il aſſure que deux Indiens, natifs du Para, qui avoient été, pendant huit mois, Eſclaves des Aguas, lui proteſterent qu'ils ne leur avoient jamais vu manger de chair humaine; qu'à la vérité, lorſqu'ils faiſoient, parmi leurs Ennemis, quelques Priſonniers qui avoient une grande réputation de bravoure, ils les tuoient dans leurs Fêtes, ou leurs Aſſemblées, pour ſe délivrer d'un ſujet de crainte; mais qu'après leur avoir coupé la tête, qu'ils pendoient en trophée dans leurs Caſes, ils jettoient les corps dans le Fleuve. » Je ne deſavoue pas, continue-t'il, qu'il » ne ſe trouve dans ces Régions quelques Barbares, qui n'ont point hor- » reur de manger leurs Ennemis; mais ils ſont en petit nombre. On peut » compter d'ailleurs qu'il ne s'eſt jamais vendu de chair humaine dans

Le P. d'Acuña reconnoit fort peu d'Antropophages.

(19) Le P. d'Acuña dit nettement juſqu'aux genoux.

» les Boucheries de cette Nation, comme l'ont écrit les Portugais, qui, » ſous prétexte de vanger cette barbarie, en commettent eux-mêmes une » plus grande, lorſqu'ils réduiſent à l'eſclavage des Peuples nés libres & » indépendans (20) «.

Vers le milieu du Païs des Aguas, la Flotte aborda fort librement près d'un Bourg, où le Général Texeira la fit relâcher pendant trois jours. Les Portugais y reſſentirent un froid ſi vif, qu'ils furent contraints d'y prendre des habits plus épais. Ce changement de température les ſurprit; ils ſurent, des Habitans, qu'il n'étoit point extraordinaire dans leur Canton, & que tous les ans, pendant trois Lunes, qui étoient celles de Juin, de Juillet & d'Août, ils éprouvoient la même rigueur de l'air. C'étoit confirmer le fait, ſans répondre à la queſtion. Le P. d'Acuña, l'aïant examiné lui-même, trouva que du côté du Sud, bien loin dans les Terres, il y avoit une chaîne de Montagnes couvertes de nége, & que dans l'eſpace de ces trois mois le vent ſouffloit de ce côté là; ce qui devoit rafraîchir l'air juſques ſous la Ligne équinoxiale. Il ne s'étonna plus que la Terre y produiſît du froment en abondance, avec toutes ſortes de légumes.

On continue de paſſer ſur les ſources & les embouchures des Rivieres, dans la ſuppoſition qu'elles ont été plus exactement repréſentées par le Mathématicien Eſpagnol dont on a donné les Deſcriptions (*); mais à l'occaſion du Putu-mayo, qui en reçoit trente autres avant que de ſe joindre à l'Amazone, & qui, deſcendant des Montagnes de Paſto dans la Nouvelle Grenade, prend le nom d'Iza vers ſon embouchure, le P. d'Acuña rend témoignage qu'on trouve quantité d'or dans ſon ſable, & que les Nations, qui habitent ſes bords, ſe nomment les Yurimos, les Guaraicas, les Porianas, les Zias, les Ahyves & les Cavos. Cinquante lieues au-deſſous, les bords de l'Yotau ſont peuplés par les Topanas, les Gavains, les Ozuanas, les Morvas, les Naunas, les Cenomonas, & les Mariaves. On croit ces Nations fort riches en or, parcequ'elles en portent de grandes plaques aux narines & aux oreilles. Le courant de l'Yotau eſt fort doux, & propre à la navigation.

La derniere Habitation des Aguas, en continuant le cours de l'Amazone, eſt un Bourg très peuplé, & la principale Forteresſe de cette Nation du même côté. Ils y tiennent une forte garniſon, quoiqu'ils ſoient les ſeuls maîtres des bords du Fleuve; mais ils s'étendent ſi peu en largeur, que de la rive on voit leurs derniers Hameaux dans les Terres. Mille petites Rivieres, qui viennent tomber dans l'Amazone, leur procurent tous les biens des Païs qu'elles arroſent. Du côté du Nord, ils ont pour ennemis les Curis & les Quirabas; & du côté du Sud, les Cachiguraas & les Incuris. Le P. d'Acuña ne put viſiter ces Nations; ſes ordres ne lui permettoient pas de s'écarter ſi loin de la Flotte: mais il découvrit au Sud l'embouchure d'une Riviere, qu'il croit pouvoir appeller la Riviere de Cuſco, parceque ſuivant la Relation d'Orellana, la Riviere de cette Ville eſt Nord & Sud de cette Ville, & qu'elle entre dans le grand Fleuve des Amazones vers les cinq degrés de hauteur Auſtrale, à

(20) *Ibid.* chap. 42.

(*) Empruntées de M. de la Condamine.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

vingt-quatre lieues du dernier Bourg des Aguas. Les Habitans du Païs la nomment Yuma.

Vingt-huit lieues plus bas, du même côté, commence la grande & puiſſante Nation des Curuzicaris, dans un Païs couvert de Montagnes. Elle occupe, pendant plus de quatre-vingt lieues, le bord du Fleuve. Le Peuple en eſt ſi nombreux, qu'on ne fait pas quatre lieues ſans trouver des Habitations, entre leſquelles il s'en trouve pluſieurs, d'une demie journée de chemin. La crainte avoit fait diſparoître une grande partie des Habitans : mais ſi cette Nation parut timide, les Portugais y trouverent, dans les cabanes, toutes les marques d'une bonne œconomie & d'une extrême propreté. On y voïoit, avec quantité de vivres, des uſtenſiles fort propres, & d'un travail recherché, ſurtout ceux qui ſervoient pour les alimens. L'or y eſt auſſi très commun ; mais ces Indiens remarquant l'avidité des Portugais pour ce métal, cacherent ſoigneuſement les plaques qu'ils portoient à leurs oreilles. L'Armée Portugaiſe n'avoit pû prendre beaucoup d'informations en remontant le Fleuve, parcequ'elle manquoit d'Interpretes. Le Pere d'Acuña, qui s'en étoit procuré de fort habiles, apprit, par leur miniſtere, qu'en remontant une Riviere, nommée Yurupail, qui ſe joint ici à l'Amazone, on arrive dans un lieu où l'on quitte les Canots, pour faire par terre un chemin de trois jours de marche, & qu'alors on trouve ſucceſſivement deux autres Rivieres, dont la ſeconde a ſa ſource au pié d'une Montagne où les Habitans recueillent une prodigieuſe quantité d'or. Ces Peuples en tirent le nom de *Yuma Guaris*, qui ſignifie Tireurs de métal ; & les Portugais obſerverent, en effet, que dans tout le Païs on appelloit *Yuma* leurs outils de fer, comme le nom général de toute ſorte de métaux. Mais la route, qu'il falloit tenir pour ſe rendre aux Mines, parut ſi difficile au P. d'Acuña, que ſans avoir plus de paſſion pour l'or qu'il ne convient à un Jéſuite, il n'eut pas de repos, dit-il (21), juſqu'à ce qu'il en eut découvert une autre. Vis-à-vis des Curuzicaris, c'eſt-à-dire, ſur la rive oppoſée du Fleuve, on voit regner une Terre fort platte, entrecoupée de Rivieres, qui forment de grands Lacs & quantité d'Iles ; & toutes ces eaux vont ſe jetter dans Rio Negro. Au contraire, dans l'eſpace des quatre-vingt lieues que les Curuzicaris occupent, la terre eſt élevée.

Informations que le P. d'Acuña prend ſur des Mines d'or très riches.

Quatorze lieues plus bas, les recherches du Pere d'Acuña eurent le ſuccès qu'il s'étoit promis, pour découvrir un chemin plus court vers la Montagne des Mines. C'eſt l'embouchure d'une Riviere, qui vient du côté du Nord, & dont la poſition eſt à deux degrés & demi de hauteur, comme celle d'une Bourgade qui lui fait preſque face du côté du Sud, ſur le bord d'un précipice, au pié duquel paſſe une autre Riviere, dont les rives ſont habitées par la nombreuſe Nation des *Paguaros*. Vingt-ſix lieues au-deſſous, en continuant de ſuivre le Fleuve, on trouve d'autres Peuples, qui ſe nomment les *Yacarets*. Ces Nations parlent des Langues différentes ; & c'eſt dans leur Païs, du côté du Nord, qu'on place le fameux Lac d'or, cherché ſi long-tems par les Voïageurs de diverſes Nations (24).

Court chemin qui mene à ces Mines.

(21) *Ibid.* ch. 47.

(22) C'eſt le Lac de Parimé, ſur lequel on ſuppoſoit une Ville nommée Manoa del Dorado, qui paſſe aujourd'hui pour fabu-

Nations des Yorimaux.

Du même côté, la Nation des Curuzicaris est suivie le long du Fleuve par celle des *Yorimaux*, la plus belliqueuse de toutes celles qu'on a nommées. Elle avoit fait trembler l'armée Portugaise en remontant du Para, pendant plus de soixante lieues qu'elle occupe, sur la rive & dans les Iles. Mais les Interpretes aïant fait entrer ces farouches Indiens dans une disposition plus douce, il n'y eut point de jour où l'on ne vit venir à la Flotte plus de deux cens Canots, remplis de Femmes & d'Enfans, qui apportoient toutes sortes de rafraîchissemens. Les Yorimaux sont aussi nombreux, qu'aucune autre Nation des bords du Fleuve. La plûpart sont mieux faits, & de plus belle taille. Ils vont nus, comme les autres; mais, à leur air seul, on reconnoissoit qu'ils étoient pleins de courage. Ils venoient à bord, & s'en retournoient avec une fermeté qui causoit de l'étonnement aux Portugais. Vingt-deux lieues au-dessous de leur premiere Habitation, la même rive du Fleuve en offroit une autre, dont les Maisons étoient régulierement contigües, & s'étendoient ainsi plus d'une lieue. Le Général y obtint, pour de petites boules de verre, des aiguilles & des couteaux, environ cinq cens mesures de Farine de Manioc, qui lui suffirent pour le reste du Voïage. Quelque peuplé que parût ce Bourg, le nombre de ses Habitans n'approchoit point de la multitude d'Indiens de la même Nation, qui peuplent une grande Ile, située trente lieues plus bas. C'est à dix lieues au-dessous de cette Ile, que la Province des Yorimaux finit.

Cuchigaras & autres Nations.

Deux lieues plus loin, on trouve la Nation des Cuchigaras, sur une Riviere de même nom, poissoneuse & navigable, quoiqu'en plusieurs endroits elle soit parsemée de rochers. En la remontant, on trouve, au-dessus des Cuchigaras, les Cumayaris; & plus haut, vers ses sources, les *Curiguires*, » qui sont des Géans de seize palmes de hauteur. Le P. d'Acuña ne donne ici que le témoignage de plusieurs personnes qui les » avoient vus, & qui lui offroient de le conduire dans le Païs de cette » race gigantesque; mais il fut rebuté par la longueur du chemin, qui » demandoit deux mois entiers depuis l'embouchure de la Riviere (23).

Curiguires Nation de Géans.

Nation de Sculpteurs.

Plus loin, sur le bord méridional de l'Amazone, il trouva des Peuples, nommés les *Caupanas* & les *Zurinas*, d'une adresse admirable pour les Ouvrages de main. Sans autres outils que ceux des autres Indiens, ils faisoient des siéges en forme d'Animaux, des statues humaines, & d'autres figures, dans un degré de perfection surprenant (24).

Nation qui avoit des armes de fer.

Trente-deux lieues après les Cuchigaras, le Païs est coupé par plusieurs Lacs, qui forment des Iles fort peuplées. Les Habitans portent en général le nom de Carabuyavas; mais ils sont distingués entr'eux par des noms particuliers, dont le Pere d'Acuña ne cite que celui des Caraguanas. » Quoique ces Indiens, dit-il, se servent d'arcs & de fleches, je vis » à quelques-uns, des armes de fer, telles que des haches, des halle- » bardes, des serpes & des couteaux. Je leur fis demander, par nos In-

leuse. Cependant on verra quelques éclaircissemens là-dessus dans la Relation suivante, & plus encore dans celles de Voïageurs Anglois sur l'Orinoque. Le P. d'Acuña se contente de dire modestement qu'un jour, » peut-être, Dieu permettra qu'on sorte du doute. *Chap.* 50.

(23) *Ibid.* chap. 63.

(24) *Ibidem.*

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» terpretes, d'où leur venoient ces inſtrumens : ils répondirent qu'ils les » achetoient des Indiens les plus proches de la Mer, qui les tiroient, » en échange pour leurs denrées, de certains Hommes blancs comme » nous, dont les Habitations étoient ſur la Côte maritime ; & que la ſeule » différence qu'il y avoit entr'eux & nous, étoit qu'ils avoient les che- » veux blonds. A ces marques, nous crûmes reconnoître avec certitude les » Hollandois, qui s'étoient mis, depuis quelque tems, en poſſeſſion » de l'embouchure de la *Riviere douce*, ou de la Riviere Philippe. Etant » venus deſcendre, en 1638, dans la Guiane, qui eſt une dépendance » du Gouvernement de la Nouvelle Grenade, ils s'étoient rendus maî- » tres de toute l'Ile (25), & l'avoient ſurpriſe avant que les Eſpagnols » euſſent eu le tems d'emporter le Saint Sacrement de l'Autel, qui de- » meura captif entre leurs mains. Ils ſe promettoient d'en tirer une gran- » de rançon ; mais nos gens prirent un autre parti, qui fut de courir aux » armes, & ſe diſpoſoient à cette entrepriſe, lorſque nous nous mîmes » en mer pour aller rendre compte en Eſpagne de notre Voïage (26) «.

Deſcription poétique de Rio Negro.

Le P. d'Acuña fait une deſcription fort poétique de Rio Negro, ſituée dit-il, un peu moins de trente lieues au-deſſous de la Riviere de Baſurura, qui arroſe le Païs des Carabuyavas. C'eſt la plus belle & la plus grande de toutes celles qui ſe joignent à l'Amazone, dans l'eſpace de 1300 lieues. » On peut dire que cette puiſſante Riviere eſt ſi orgueilleuſe, » qu'elle ſemble chocquée d'en trouver une plus grande qu'elle. Auſſi » l'incomparable Amazone ſemble lui tendre les bras ; tandis que l'autre, » dédaigneuſe & ſuperbe, au lieu de ſe mêler avec elle, s'en tient ſé- » parée, & qu'occupant ſeule la moitié de leur lit commun, elle fait » diſtinguer ſes flots pendant plus de douze lieues. Les Portugais ont eu » quelque raiſon de la nommer Riviere noire, parcequ'à ſon embouchu- » re, & pluſieurs lieues au-deſſus, ſa profondeur, joint à la clarté de » toutes ces eaux qui tombent de pluſieurs grands Lacs dans ſon lit, la » fait paroître auſſi noire que ſi elle étoit teinte ; quoique dans un verre, » ſes eaux aient toute la clarté du cryſtal (27). Les Peuples qui habitent ſes bords ſe nomment les Canicuaris, les Caruparabas, & les Quaravaguazanas. Toutes ces Nations ont pour armes des arcs & des fleches empoiſonnées. Leur Païs fournit de très bonnes pierres, & toutes ſortes de Gibier.

Sédition des Portugais de la Flotte.

La Flotte étoit encore à l'embouchure de Rio Negro le 12 d'Octobre, lorſque les ſoldats Portugais, chagrins d'avoir recueilli ſi peu de fruit de leur voïage, depuis plus de deux ans qu'ils avoient commencé à remonter le Fleuve, prirent la réſolution d'enlever du moins un grand nombre d'Eſclaves, pour ſe dédommager de tant de fatigues, par leurs propres mains. Le Général, qu'ils informerent tumultueuſement de leur deſſein, y conſentit, dans la crainte de les irriter. Mais le Pere d'Acuña & ſon Aſſocié s'y oppoſerent avec tant de force, par une proteſtation qu'ils

(25) L'Auteur nomme la Guiane une Ile, apparemment parcequ'elle eſt entre deux grands Fleuves, l'Orinoque & l'Amazone ; à moins qu'il n'entende ſeulement l'Ile de Cayenne, qui eſt à peu de diſtance de la Côte Maritime.

(26) *Ibid.* chap. 64.

(27) *Ibid.* ch. 69.

eurent

eurent la hardieſſe de publier, que Texeira, fortifié par l'exemple de leur fermeté, en prit occaſion de faire remettre auſſi-tôt à la voile.

Quarante lieues plus loin, on arriva devant l'embouchure de la Riviere de Cayari, qui vient du Sud, & par laquelle on prétend que les Topinambous ſont deſcendus dans l'Amazone (28). Ils s'arrêterent, dit-on, vingt-huit lieues au-deſſous, dans une grande Ile, qui n'aïant pas moins de 60 lieues de large, doit en avoir plus de deux cens de circuit. En effet, les Portugais la trouverent fort bien peuplée par cette vaillante Nation, dont le Pere d'Acuña nous donne l'Hiſtoire.

Ile des Topinambous & leur hiſtoire.

Après la Conquête du Breſil, les Topinambous, Habitans de la Province de Fernambouc, aimant mieux renoncer à toutes leurs poſſeſſions que de ſe ſoumettre aux Portugais, ſe bannirent volontairement de leur Patrie. Ils abandonnerent environ 84 gros Bourgs, où ils étoient établis, ſans y laiſſer une créature vivante. Le premier chemin qu'ils prirent fut à la gauche des Cordillieres. Ils traverſerent toutes les eaux qui en deſcendent. Enſuite, la néceſſité les forçant de ſe diviſer, une partie pénétra juſqu'au Pérou, & s'arrêta dans un Etabliſſement Eſpagnol, voiſin des ſources du Cayari. Mais, après quelque ſéjour, il arriva qu'un Eſpagnol fit fouetter un Topinambou, pour avoir tué une Vache. Cette injure cauſa tant d'indignation à tous les autres, que s'étant jettés dans leurs Canots, ils deſcendirent la Riviere, juſqu'à la grande Ile qu'ils occupent aujourd'hui.

Ces Indiens parlent la Langue générale du Breſil, qui s'étend dans toutes les Provinces de cette Contrée, juſqu'à celle du Para. Ils raconterent, au Pere d'Acuña, que leurs Ancêtres, n'aïant pû trouver, en ſortant du Breſil, dequoi ſe nourrir dans les déſerts qu'ils eurent à traverſer, furent contraints, pendant une marche de plus de 900 lieues, de ſe ſéparer pluſieurs fois, & que ces différens corps peuplerent diverſes parties des Montagnes du Pérou. Ceux qui étoient deſcendus juſqu'à la Riviere des Amazones, eurent à combattre les Inſulaires dont ils prirent la place, & les vainquirent tant de fois, qu'après en avoir détruit une partie, ils forçerent les autres d'aller chercher une retraite dans des Terres éloignées.

Les Topinambous de l'Amazone ſont une Nation ſi diſtinguée, que le Pere d'Acuña ne fait pas difficulté de les comparer aux premiers Peuples de l'Europe; & quoiqu'on s'apperçoive, dit-il, qu'ils commencent à dégénérer de leurs Peres, par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du Païs, ils s'en reſſentent encore par la nobleſſe du cœur, & par leur adreſſe à ſe ſervir de l'arc & des fléches. Ils ſont d'ailleurs fort ſpirituels. Comme les Portugais, dont la plûpart ſavoient la Langue du Breſil, n'avoient pas beſoin d'Interpretes pour converſer avec eux, ils en tirerent des informations fort curieuſes; & le Pere d'Acuña ne croit pas qu'on en puiſſe douter ſur leur témoignage (29). » Proche de leur Ile, du côté

Caractere extraordinaire des Topinambous.

Récits qu'ils font aux Portugais.

(28) Les Nations de cette Rivieres ſont les Zurinas, les Cayanas, les Uraſchaus, les Anamaris, les Guarinumas, les Curanaris, les Papunacas, & les Abacaris. Depuis l'embouchure, on trouve, ſur les bords de l'Amazone, les Guaranacacos, les Maraguas, les Guſmagis, les Burais, les Punovis, les Oroquaras & les Aperas.

(29) *Ibid.* chap. 79. Voïez ci-deſſous la Deſcription du Breſil.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

» du Sud, il y avoit alors deux Nations également remarquables; l'une » de Nains, nommés *Guayaxis*; l'autre, d'une race d'Hommes & de Femmes, qui naiſſoient avec le devant des piés en arriere, de ſorte qu'en » marchant ſur leurs traces on s'éloignoit d'eux. Leur nom étoit les *Marayus* (30). Ils étoient Tributairees des Topinambous, auxquels ils fourniſſoient des haches de pierre. Le Nord de la Riviere étoit peuplé par ſept Nations nombreuſes, mais ſans courage, qui ne penſant qu'à vivre en paix, de leurs Beſtiaux & de leurs fruits, n'avoient jamais eu rien à démêler avec les Topinambous. Mais plus loin, il y avoit une autre Nation, dont ceux-ci tiroient, par un commerce reglé, mille choſes néceſſaires à la vie, particulierement du ſel, qu'elle avoit en abondance dans quelques Terres voiſines. » J'eus d'autant moins de peine à le croire, » continue le Pere d'Acuña, qu'en 1638, lorſque j'étois à Lima, deux » Hommes, partis en différens tems pour en chercher, revinrent avec » une bonne charge. Ils s'étoient embarqués ſur une des Rivieres qui » tombent dans l'Amazone, & qui les avoit conduits au pié d'une Montagne de ſel, dont les Habitans en faiſoient un grand commerce.

Eclairciſſemens du P. d'Acuña ſur les Amazones de l'Amérique.

Les Topinambous confirmerent, aux Portugais, qu'il exiſtoit de vraies Amazones, dont le Fleuve a tiré ſon ancien nom. Cet article ſemble mériter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte ici en faveur d'un fait ſi long-tems douteux, ont été adoptées par M. de la Condamine, & fortifiées par ſes propres recherches. Le Pere d'Acuña les trouvoit ſi fortes, » qu'on ne peut les rejetter, dit-il, ſans renoncer » à toute foi humaine (31) : mais c'eſt dans les termes de ſon Traducteur qu'il faut les citer :

» Je ne m'arrête point aux perquiſitions ſérieuſes que la Cour Souve» raine de Quito en a faites. Pluſieurs Natifs des lieux mêmes ont atteſté » qu'une des Provinces voiſines du Fleuve étoit peuplée de Femmes bel» liqueuſes, qui vivent & ſe gouvernent ſeules, ſans Hommes; qu'en cer» tains tems de l'année, elles en reçoivent pour devenir enceintes, & » que le reſte du tems elles vivent dans leurs Bourgs, où elles ne ſon» gent qu'à cultiver la terre, & à ſe procurer, par le travail de leurs bras, » tout ce qui eſt néceſſaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas » non plus à d'autres informations qui ont été priſes dans le nouveau » Roïaume de Grenade, au Siége Roïal de Paſto, où l'on reçut le témoi» gnage de quelques Indiens, particulierement celui d'une Indienne, qui » avoit été dans le Païs de ces vaillantes Femmes, & qui ne dit rien que » de conforme à ce qu'on ſavoit déja par les Relations précédentes. Mais » je ne puis taire ce que j'ai entendu de mes oreilles, & que je voulus » vérifier auſſi-tôt que je me fus embarqué ſur le Fleuve. On me dit, » dans toutes les Habitations où je paſſai, qu'il y avoit, dans le Païs, » des Femmes telles que je les dépeignois; & chacun en particulier m'en » donnoit des marques ſi conſtantes & ſi uniformes, que ſi la choſe n'eſt » point, il faut que le plus grand des menſonges paſſe dans tout le nou» veau Monde pour la plus conſtante de toutes les vérités hiſtoriques. » Cependant nous eûmes de plus grandes lumieres ſur la Province que

(30) *Ibidem.* (31) *Ibid.* ch. 70.

» ces Femmes habitent, ſur les chemins qui y conduiſent, ſur les Indiens » qui communiquent avec elles, & ſur ceux qui leur ſervent à peupler, » dans le dernier Village, qui eſt la Frontiere entr'elles & les Topi- » nambous.

» Trente ſix lieues au-deſſous de ce dernier Village en deſcendant le » Fleuve, on rencontre, du côté du Nord, une Riviere qui vient de la » Province même des Amazones, & qui eſt connue par les Indiens du » Païs, ſous le nom de Cunuris. Elle prend ce nom de celui d'un Peu- » ple, voiſin de ſon embouchure. Au-deſſus, c'eſt-à-dire, en remontant » cette Riviere, on trouve d'autres Indiens, nommés *Apotos*, qui par- » lent la Langue générale du Breſil. Plus haut ſont les *Tagaris* : ceux » qui les ſuivent ſont les *Guacares*, l'heureux Peuple qui jouit de la fa- » veur des Amazones. Elles ont leurs Habitations ſur des Montagnes d'u- » ne hauteur prodigieuſe, entre leſquelles on en diſtingue une, nommée » Yacamiaba, qui s'éleve extraordinairement au-deſſus de toutes les au- » tres, & ſi battue des vents, qu'elle en eſt ſtérile. Ces Femmes s'y main- » tiennent ſans le ſecours des Hommes. Lorſque leurs Voiſins viennent » les viſiter, au tems qu'elles ont reglé, elles les reçoivent l'arc & la » fleche en main, dans la crainte de quelque ſurpriſe ; mais elles ne les » ont pas plutôt reconnus, qu'elles ſe rendent en foule à leurs Canoës, » où chacune ſaiſit le premier Hamac qu'elle y trouve, & le va ſuſpen- » dre dans ſa Maiſon, pour y recevoir celui à qui le Hamac appartient. » Après quelques jours de familiarité, ces nouveaux Hôtes retournent chez » eux. Tous les ans, ils ne manquent point de faire ce voïage dans la » même ſaiſon. Les Filles qui en naiſſent ſont nourries par leurs Meres, » inſtruites au travail & au maniment des armes. On ignore ce qu'elles » font des mâles ; mais j'ai ſû d'un Indien, qui s'étoit trouvé à cette en- » trevue, que l'année ſuivante, elles donnent aux Peres les Enfans mâ- » les qu'elles ont mis au monde. Cependant la plûpart croient qu'elles » tuent les mâles au moment de leur naiſſance, & c'eſt ce que je ne » puis décider ſur le témoignage d'un ſeul Indien. Quoi qu'il en ſoit, el- » les ont, dans leur Païs, des tréſors capables d'enrichir le Monde en- » tier ; & l'embouchure de la Riviere, qui deſcend de leur Province, eſt » à deux degrés & demi de hauteur méridionale (31).

Traitement que les Portugais faiſoient aux Indiens.

Vingt-quatre lieues au-deſſous, la Flotte Portugaiſe arriva dans un lieu où le Fleuve eſt reſſerré par les Terres, & forme un détroit qui n'a gueres plus d'un quart de lieue de largeur. Dans cet endroit, que le Pere d'Acuña juge très favorable pour y bâtir deux Forts, qui non-ſeulement fermeroient le paſſage, mais dont on pourroit faire des Bureaux de Douanes, ſi la Riviere, dit-il, étoit jamais peuplée d'Européens, les Marées ſe font ſentir, quoiqu'il n'y ait pas moins de trois cens lieues juſqu'à la Mer. Quarante lieues plus bas, la Nation des Tapajocos donne ſon nom à une belle Riviere, qui arroſe cette Province. Le Païs eſt très fertile, & ſes Habitans ſont redoutés des Nations voiſines, parceque le poiſon de leurs fleches eſt ſi mortel qu'on n'y trouve aucun remede. Ils inſpiroient de la terreur aux Portugais mêmes, quoiqu'au fond ils fuſſent Amis des

(31) *Ibid.* ch. 61 & 62. Voïez la Relation de M. de la Condamine, dans l'article ſuivant.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

Etrangers, & qu'au paſſage de la Flotte ils s'empreſſaſſent d'y porter toutes ſortes de proviſions. Mais le Pere d'Acuña nous explique librement d'où venoit la haine des Portugais pour ces malheureux Indiens : ils vouloient en faire des Eſclaves, & cette cruelle réſolution avoit beſoin d'un prétexte. Déja leurs Trouppes étoient raſſemblées pour l'exécuter. Elles ſe diſpoſoient à partir d'un de leurs Forts, nommé *el Deſtierro*, lorſque la Flotte y arriva. » Je m'efforçai, en honnête Voïageur, d'arrêter une ſi » barbare entrepriſe, ou du moins de la retarder, juſqu'à l'explication » que je comptois d'avoir bientôt avec le Gouverneur du Para ; & Benoît » Maziel, ſon Fils, Commandant de l'Expédition, me promit de ne rien » tenter ſans avoir reçu de nouveaux ordres de ſon Pere. Mais à peine » l'eus-je quitté, qu'embarquant ſes Soldats ſur un Brigantin armé de quel- » ques Pieces de canon, & ſur d'autres Bâtimens de moindre grandeur, » il alla porter la guerre aux Tapajocos. Envain accepterent-ils la paix, » avec mille témoignages de ſoumiſſion. Maziel leur ordonna d'apporter » toutes leurs fleches empoiſonnées ; & lorſqu'il les vit ſans armes, il » les fit enfermer ſous une bonne garde, comme un Troupeau de Mou- » tons dans un Parc. Les Indiens Amis, qu'il avoit amenés ſur ſa Flotte, » vrais démons lorſqu'il s'agit de faire du mal, furent lâchés ſur ces Mi- » ſérables, & commirent de ſi grands excès contre leurs Femmes & leurs » Filles, aux yeux mêmes des Peres & des Maris, qu'à leur retour, un » des Portugais, qui avoit été témoin de cette horrible ſcene, me jura » qu'il aimeroit mieux renoncer au commerce des Eſclaves que d'en » avoir à ce prix. On en prit mille, qui furent envoïés au Para, où je » les vis arriver ; & cette capture cauſa tant de plaiſir aux Portugais, qu'ils » en entreprirent bientôt une autre, dans une Province plus éloignée, » où ils auront ſans doute exercé les mêmes cruautés. Voilà ce qu'on » nomme les Conquêtes du Breſil (33).

Curupatubas, & richeſſe de leur Païs.

Les Curupatubas, qu'on trouve à 40 lieues de la Riviere des Tapajocos, & qui prennent auſſi leur nom, d'une Riviere qui arroſe leur Païs, étoient alors la premiere Nation d'Indiens qui vécut en bonne intelligence avec les Portugais. En remontant leur Riviere, l'eſpace d'environ ſix journées, on en rencontre une autre, dont le ſable & les bords offrent beaucoup d'or, depuis une Montagne médiocre, nommée Yuquaratinci, dont elle baigne le pié. Les Habitans aſſuroient que dans le même Canton, ils tiroient ſouvent, d'un lieu nommé *Picari*, une autre ſorte de métal, plus dur que l'or, mais blanc, dont ils avoient fait anciennement des haches & des couteaux ; & qu'enſuite, éprouvant que ces outils s'émouſſoient facilement, ils avoient ceſſé d'en faire. Ils racontoient auſſi que dans un autre endroit, il y avoit deux Collines, dont l'une, ſuivant l'idée qu'ils en donnoient par leurs expreſſions, étoit vrai-ſemblablement d'Azur ; l'autre, qu'ils nommoient *Penagara*, ſi brillante pendant le jour, & même dans les nuits claires, qu'elle paroiſſoit couverte de Diamans

(33) *Ibid.* ch. 74 & 75. On remarque ici que quelques années auparavant, un gros Vaiſſeau Anglois avoit remonté la Riviere des Tapajocos, pour y établir le Commerce du Tabac, qui croît en abondance dans le Païs ; mais que loin d'écouter les Anglois, cette Nation en avoit tué une partie, dont elle conſervoit encore les armes.

fins. Sur la ſeconde, on entendoit quelquefois d'effroïables bruits ; ſigne certain, ſuivant le Pere d'Acuña, qu'elle renfermoit dans ſes entrailles, des pierres de grand prix (34).

Voïages sur le Marañon. d'Acuña et d'Artieda. 1640.

Il ne vante pas moins la Province de Ginapape, qui tire auſſi ſon nom d'une Riviere, à ſoixante lieues des Habitations du Curupatuba. Les Indiens, dit-il, relevent tant la richeſſe de cette Province, que s'il faut s'en rapporter à leur témoignage, elle poſſede plus d'or qu'il ne s'en trouve dans tout le Pérou. Les terres, que leur Riviere arroſe, ſont compriſes dans le Gouvernement du Marañon. Mais ſans compter leurs Mines, qui ſont réellement en grand nombre, & leur étendue, qui eſt plus vaſte que toute l'Eſpagne enſemble, ces terres l'emportent, pour la fertilité, ſur toutes celles qui bordent la Riviere des Amazones. Elles renferment de grandes Nations d'Indiens Barbares. Les Hollandois en avoient ſi bien reconnu l'excellence, qu'ils ont fait diverſes tentatives pour s'y établir : mais ils en ont toujours été chaſſés par les Portugais. Le Pere d'Acuña croit pouvoir aſſurer que ce terroir eſt du moins fort propre pour le Tabac & les Cannes de Sucre, & que ſes vaſtes pâturages peuvent nourrir une infinité de Beſtiaux. C'étoit ſix lieues au-deſſus de l'embouchure du Ginapape, que les Portugais avoient leur Fort del Deſtierro, c'eſt-à-dire du Banniſſement. Diverſes raiſons l'ont fait démolir. Dix lieues au-deſſous, on trouve, ſur la Riviere de Paranaïba, une Nation Indienne, amie des Portugais ; & plus loin dans les Terres, pluſieurs autres Peuples, que le Pere d'Acuña ne put reconnoître. Mais toutes les Iles, que l'Amazone forme enſuite, ſont encore plus peuplées : ces Iles & leurs Habitans ſont en grand nombre ; les Nations ſe reſſemblent ſi peu ; leurs Langues & leurs Coutumes ſont ſi différentes, quoique la plûpart entendent fort bien la Langue générale, qui eſt celle du Breſil ; enfin la matiere eſt ſi vaſte pour un Ecrivain, qu'elle demanderoit plus d'un volume (35). Les plus conſidérables de ces Peuples étoient alors les *Tapuyas* & les *Pacaxas*. Ici le Pere d'Acuña commence à faire obſerver que depuis la Conquête du Breſil, preſque tous ces Peuples ont abandonné leur Païs, pour s'éloigner des Vainqueurs. Quarante lieues au-deſſous des Pacaxas, qui habitoient les bords d'une Riviere à 80 lieues du Paranaïva & du même côté, on voit encore le Bourg de *Commuta*, célebre autrefois par le nombre de ſes Habitans, & par l'uſage où les Indiens étoient d'y aſſembler leurs Armées, lorſqu'ils ſe diſpoſoient à la guerre. Il eſt réduit preſqu'à rien. Cependant le terroir y eſt très fertile, les Païſages y ſont charmans ; & rien n'y manque, pour la douceur & les commodités de la vie (36). La Riviere des Tocantins, qui paſſe derriere le Bourg, eſt un de ces lieux riches, dont le Pere d'Acuña ſe plaint que perſonne ne connoiſſe la valeur. Il parle néanmoins d'un François, qui y venoit tous les ans, avec pluſieurs Vaiſſeaux, & qui s'en retournant chargé du ſable de cette Riviere, dont il ſavoit tirer l'or, n'avoit jamais voulu apprendre aux Habitans du Païs, l'uſage qu'ilen faiſoit, dans la crainte de s'attirer leur

Tentatives des Hollandois pour s'y établir.

Combien la Région étoit alors peuplée.

Fuite des Peuples.

Bourg de Commuta.

Voïage annuel d'un François.

(34) On a peine à concevoir ces idées phyſiques ; mais ce n'eſt pas le ſeul endroit où l'on ſoupçonne M. de Gomberville de n'avoir pas rendu fidellement le texte Eſpagnol.

(35) *Ibid.* ch. 79.

(36) *Ibid.* chap. 80.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. D'ACUÑA ET D'ARTIEDA. 1640.

haine (37). Depuis peu d'années, quelques Soldats Portugais de Fernambuc, aïant traverſé toutes les Montagnes de la Cordilliere, accompagnés d'un Prêtre de leur Nation, avoient abordé à la ſource de la même Riviere, dans l'eſpérance de faire de nouvelles découvertes, & de revenir chargés d'or : mais étant deſcendus juſqu'à l'embouchure, ils ſe virent enveloppés par les Tocantins, qui les tuerent tous. Lorſque le Pere d'Acuña paſſoit dans cette Contrée, on venoit de retrouver le Calice, que le Prêtre portoit pour ſes fonctions Eccléſiaſtiques.

Remarques & conſeils du Pere d'Acuña.

La Ville du Para, que le Pere d'Acuña nomme la grande Forteresſe des Portugais, eſt à trente lieues de Commuta. Il y avoit alors un Gouverneur, & trois Compagnies d'Infanterie, avec tous les Officiers qui en dependent : mais le judicieux Voïageur obſerve que les uns & les autres relevoient du Gouverneur Général du Marañon, qui étoit à plus de 130 lieues du Para, vers le Breſil ; ce qui ne pouvoit cauſer que de fâcheux délais pour la conduite du Gouvernement. » Si nos gens, dit-il, étoient » aſſez heureux pour s'établir ſur l'Amazone, il faudroit néceſſairement » que le Gouverneur du Para fût abſolu, puiſqu'il auroit entre les mains » la clé du Païs. Ce n'eſt pas que le lieu, où le Para eſt ſitué, ſoit le meilleur qu'on puiſſe choiſir : mais il ſeroit facile de le changer, ſi la découverte étoit pouſſée plus loin. Pour moi, je n'en trouverois pas de » plus commode que l'Ile *du Soleil*, qui eſt quatorze lieues plus bas, » vers l'embouchure du Fleuve (38). C'eſt un Poſte ſur lequel on doit » abſolument jetter les yeux, parceque le terroir y fournit toute ſorte » de vivres, que les Vaiſſeaux y ſont à l'abri des vents les plus incommodes, & qu'ils en peuvent ſortir dans les hautes Marées de la pleine » Lune. D'ailleurs cette Ile a plus de dix lieues de circuit, de fort bonnes eaux, une grande abondance de Poiſſon de Mer & d'eau douce, » ſurtout une multitude infinie de Crabes, qui ſont la nourriture ordinaire des Indiens & des Pauvres. Ajoutez qu'ajourd'hui même, il n'y » a point d'Ile dans tout le voiſinage, qui fourniſſe plus de Gibier pour » la Garniſon & les Habitans du Para.

Explication des vues de la Cour d'Eſpagne dans ce Voïage.

C'eſt par ce fruit politique de ſes Obſervations que le Pere d'Acuña termine ſon Ouvrage (39), pour répondre aux vues de la Cour d'Eſpagne, qu'il ne laiſſe qu'entrevoir (40), mais qui ſe trouvent bien expliquées dans la Diſſertation qu'on a citée (41). Les François, les Anglois & les Hollandois avoient commencé depuis long-tems à faire des courſes incommodes dans les Mers voiſines des Etabliſſemens Eſpagnols, & juſqu'à celle du Sud, d'où ils étoient revenus comblés de gloire & de richeſſes. Il

(37) *Ibid.* chap. 81.

(38) Remarquons que le P. d'Acuña lui donne quatre-vingt-quatre lieues de large, vingt-ſix lieues au-deſſous de l'Ile du Soleil, depuis Zapara au Sud juſqu'au Cap de Nord, & qu'il repete ici nettement que ſon cours eſt de treize cens cinquante-ſix lieues. ch 81.

(39) Sans oublier néanmoins le devoir de ſa Profeſſion ; car il s'étend auſſi ſur les avantages qui peuvent en revenir à la Religion.

(40) Dans les remarques qu'on vient de rapporter, & dans l'endroit où il parle de bâtir deux Forts pour fermer le paſſage de la Riviere & ſervir de Douane.

(41) Celle qui eſt à la tête de la traduction de ſon Ouvrage, p. 16 & ſuiv. Elle eſt aſſez curieuſe ; mais l'Auteur n'en eſt pas nommé. Il paroît ſeulement qu'elle n'eſt pas du Traducteur.

n'avoit pas été facile de faire ceſſer ce déſordre ſous le regne de Charles-Quint, parceque toutes les Côtes de l'Amérique n'étoient pas encore aſſez connues, pour permettre à ce Prince de changer la route ordinaire de ſes Galions, non plus que le lieu dans lequel ils s'aſſembloient pour retourner en Eſpagne. Philippe II ne vit pas d'autre remede, à des maux preſqu'inévitables, que d'impoſer aux Capitaines de ſes Flottes la Loi de ne ſe pas ſéparer dans leur navigation : mais un ordre ſeul ne ſuffiſoit pas pour les garantir. Il étoit preſque impoſſible que pendant un Voïage de mille lieues pluſieurs Vaiſſeaux fuſſent toujours ſi ſerrés, qu'il ne s'en écartât pas un ; & tel Corſaire ſuivoit les Galions depuis la Havane juſqu'à San Lucar, pour enlever ſa proie. Auſſi Philippe III jugea-t'il ce expédient trop incertain. Il voulut qu'on trouvât le moïen de dérober la route de ſes Galions ; & de toutes les ouvertures qui lui furent propoſées, il n'en trouva point de plus propre à donner le change aux Armateurs, que d'ouvrir la navigation ſur la Riviere des Amazones, depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource. En effet les plus grands Vaiſſeaux pouvant demeurer à l'ancre ſous la Forteresſe du Para, on y auroit pu faire venir toutes les richeſſes du Pérou, de la Nouvelle Grenade, de Tierra-Firme & même du Chili. Quito auroit pû ſervir d'Entrepôt, & Para de Rendez-vous pour la Flotte du Breſil, qui ſe joignant aux Galions pour le retour en Europe, auroit effraïé les Corſaires par la force & par le nombre. Ce projet n'étoit pas ſans vraiſemblance. L'exemple d'Orellana prouvoit que la Riviere étoit navigable en deſcendant. La difficulté ne conſiſtoit qu'à trouver la véritable embouchure, pour remonter juſqu'à Quito. Delà toutes les tentatives qu'on a rapportées, juſqu'à celle de Texeira, qui fut plus heureuſe. Mais quoique ſa découverte ſemblât perfectionnée par ſon retour & par les Obſervations du Pere d'Acuña, tous les projets de l'Eſpagne s'évanouirent, auſſi-tôt que les Portugais eurent élevé le Duc de Bragance ſur le Trône. Ils venoient d'apprendre à remonter l'Amazone depuis ſon embouchure juſqu'à ſa ſource ; & le Roi d'Eſpagne craignit avec raiſon qu'étant devenus ſes Ennemis, ils ne lui tombaſſent ſur les bras juſques dans le Pérou, le plus riche de ſes Domaines, lorſqu'ils auroient chaſſé les Hollandois du Breſil. Comme il y avoit lieu de craindre auſſi que la Relation du Pere d'Acuña ne leur ſervît de *Routier*, Philippe IV prit le parti, qu'on a rapporté, d'en faire ſupprimer tous les Exemplaires.

Depuis ce tems-là, les entrepriſes des Eſpagnols ſe ſont bornées, ſur l'Amazone, à réduire les Indiens de cette grande partie du Fleuve qui eſt renfermée dans le Gouvernement de Maynas. On a vu que s'ils ont eu quelque ſuccès, ils le doivent moins à leurs armes qu'au zele infatigable des Miſſionnaires. L'état de leur Domaine & de leurs poſſeſſions étoit tel qu'on l'a repréſenté dans la Deſcription de l'Audience de Quito, lorſque le Voïage & la Carte de M. de la Condamine ont jetté un nouveau jour ſur le Païs, ſur le cours du Fleuve, & ſur divers points mal éclaircis dans les Relations précédentes.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

§ III

VOÏAGE DE M. DE LA CONDAMINE.

CE ſecond Voïage de l'illuſtre Académicien n'eſt proprement que la ſuite & la concluſion (42) de ſon Journal, dont on a déja donné l'extrait. On y a vû qu'après avoir terminé ſes travaux Académiques ſur les Montagnes de Quito, & fait élever ſes fameuſes Pyramides, il ſe trouvoit, vers la fin de Mars 1743, à Tarqui, près de Cuenca au Pérou. » Nous étions con-» venus, dit-il, M. Godin, M. Bouguer & moi, pour multiplier les » occaſions d'obſerver, de revenir en Europe par des routes différen-» tes (43), J'en choiſis une preſque ignorée, & qui ne pouvoit m'ex-» poſer à l'envie; c'étoit celle de la Riviere des Amazones, qui traverſe, » d'Occident en Orient, tout le continent de l'Amérique méridionale, » & qui paſſe avec raiſon pour la plus grande Riviere du Monde. Je me » propoſois de rendre ce Voïage utile, en levant une Carte de ce Fleu-» ve, & recueillant des obſervations en tout genre ſur une Région ſi peu » connue. M. de la Condamine obſerve que la Carte très défectueuſe (44) du cours de ce Fleuve, par *Sanſon*, dreſſée ſur la Relation purement Hiſtorique du Pere d'*Acuña*, a depuis été copiée par tous les Géographes, faute de nouveaux Mémoires, & que nous n'en avons pas eu de meilleure juſqu'en 1717. Alors parut pour la premiere fois, en France, une copie de celle qui avoit été dreſſée dès l'année 1690 par le P. *Fritz*, & qui fut gravée à Quito en 1707 : mais pluſieurs obſtacles n'aïant jamais permis à ce Miſſionnaire, de la rendre exacte, ſurtout vers la partie inférieure du Fleuve, elle n'eſt accompagnée que de quelques Notes, ſans preſqu'aucun détail hiſtorique; de ſorte que juſqu'à celle de M. de la Condamine, on ne connoiſſoit le Païs des Amazones, que par la Relation du Pere d'Acuña, dont on vient de lire l'extrait.

Motifs de ce Voïage.

Anciennes Cartes de l'Amazone.

Comme nous avons déja donné, d'après M. d'Ulloa (45), d'exactes remarques ſur le nom, la ſource, & le cours général du Marañon, ſur les trois chemins qui conduiſent de Quito à ce Fleuve, ſur celui de Jaen où cette Riviere commence à devenir navigable, & ſur les principales Rivieres dont elle ſe forme & ſe groſſit, & que tous ces détails paroiſſent tirés du Voïage de l'*Amazone* de M. de la Condamine, le ſeul des Voïageurs modernes qui ait pénétré dans ces Régions, il ne nous reſte qu'à ſuivre l'Académicien depuis Tarqui juſqu'à Jaen, depuis Jaen juſqu'à ſon entrée dans la Mer du Nord, & delà juſqu'en Europe.

(42) C'eſt néanmoins le premier Ouvrage qu'il ait publié depuis ſon retour, ſous le titre de *Relation abregée d'un Voïage dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale*, &c. *par M. de la Condamine, de l'Académie des Sciences, avec une Carte du Marañon levée par le même* : à Paris chez la *Veuve Piſſot*, 1745, in-8°. Il l'avoit fait imprimer auparavant en Eſpagnol, à Amſterdam.

(43) Ces motifs ſont expliqués plus au long dans ſon Journal.

(44) *Ibid.* pp. 15 & préced.

(45) Voy, Tome XIII, la Deſcription de l'Audience de Quito, & l'Avertiſſement, où l'on a fait remarquer que M. d'Ulloa a tout emprunté de M. de la Condamine.

Il

Il partit de Tarqui, à cinq lieues au Sud de Cuenca, le 11 de Mai 1743. Dans son Voïage de Lima, en 1737, il avoit suivi le chemin ordinaire, de Cuenca à Loxa. Cette fois, il en prit un détourné, qui passe par Zaruma, pour le seul avantage de pouvoir placer ce lieu sur sa Carte. Il courut quelque risque en passant à gué la grande Riviere de *los Jubones*, fort grosse alors, & toujours extrêmement rapide : mais ce danger le garantit d'un plus grand qui l'attendoit sur le chemin de Loxa (45).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Route de M. de la Condamine, depuis Tarqui jusqu'à Jaen.

D'une Montagne, où l'Académicien passa sur sa route, on voit le Port de Tumbez. C'est proprement de ce point qu'il commençoit à s'éloigner de la Mer du Sud, pour traverser tout le Continent. Zaruma, situé par 3 degrés 40 minutes de Latitude Australe, donne son nom à une petite Province à l'Occident de celle de Loxa. Les Mines de ce Canton, autrefois célebres, sont aujourd'hui presqu'abandonnées. L'or en est mêlé d'argent, & ne laisse pas d'être fort doux sous le marteau ; mais l'aloi n'en est que de quatorze carats. La hauteur du Barometre, à Zaruma, se trouva de vingt-quatre pouces deux lignes. On sait que cette hauteur ne varie pas dans la Zone torride comme dans nos climats. Les Académiciens avoient éprouvé, à Quito, pendant des années entieres, que sa plus grande difference ne passe gueres une ligne & demie. M. Godin remarqua, le premier, que ses variations, qui sont à peu près d'une ligne en vingt-quatre heures, ont des alternatives assez régulieres ; ce qui étant une fois connu fait juger de la hauteur moïenne du Mercure, par une seule expérience. Toutes celles qu'on avoit faites sur les Côtes de la Mer du Sud, & celles que M. de la Condamine avoit répétées dans son voïage de Lima, lui avoient appris que cette hauteur moïenne, au niveau de la Mer, étoit de vingt-huit pouces (46) ; d'où il crut pouvoir conclure que le terrein de Zaruma est élevé d'environ sept cens toises ; ce qui n'est pas la moitié de l'élevation de celui de Quito (47).

Situation de Zaruma.

On rencontre, sur cette route, plusieurs de ces Ponts, de cordes d'écorce d'arbre & de lianes, dont nous avons donné différentes Descriptions. Loxa est moins élevé que Quito, d'environ trois cens cinquante toi-

Hauteur des Montagnes de Loxa.

(45) M. Seniergues, Chirurgien de la Compagnie Académique, aïant été assassiné à Cuenca, en 1737, M. de la Condamine emportoit une Copie authentique du Procès criminel, qu'il a publié depuis son retour, avec les circonstances du meurtre. Il eut avis que les Complices, qui craignoient d'être punis par la Cour d'Espagne, avoient apposté des Gens pour l'attendre sur la route qu'il devoit prendre.

(46) Voïez le Journal historique, Inscription contenant les Observations faites à Quito, p. 163.

(47) L'Auteur observe que Laët n'en fait aucune mention dans sa Description de l'Amérique. Il se servit, pour ce calcul, d'une Table dressée par M. Bouguer, sur une hypothese qui répond jusqu'ici, mieux que toute autre, à diverses expériences du Barometre, faites à diverses hauteurs déterminées géométriquement. Venant de Tarqui, Païs assez froid, il ressentit une grande chaleur à Zaruma, quoiqu'il ne fût gueres moins élevé que sur la *Montagne Pelée* de la Martinique, où il avoit éprouvé un froid piquant, en venant d'un païs bas & chaud. Je suppose, ajoute M. de la Condamine, qu'on est informé que pendant notre long séjour dans la Province de Quito, sous la Ligne équinoxiale, nous avons constamment reconnu que l'élevation du sol, plus ou moins grande, décide presqu'entierement du degré de chaleur, & qu'il ne faut pas monter deux mille toises pour se transporter d'un Vallon brûlé des ardeurs du Soleil, jusqu'au pié d'un amas de nége aussi ancien que le Monde, dont une Montagne voisine sera couronnée. *Ubi sup.* p. 22.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

ſes, & la chaleur y eſt ſenſiblement plus grande ; mais quoique les Montagnes du voiſinage ne ſoient que des collines, en comparaiſon de celles de Quito, elles ne laiſſent pas de ſervir de partage aux eaux de la Province ; & le même côteau, appellé *Caxanuma*, où croit le meilleur Quinquina, à deux lieues au Sud de Loxa, donne naiſſance à des Rivieres qui prennent un cours oppoſé, les unes à l'Occident, pour ſe rendre dans la Mer du Sud, les autres à l'Orient, qui groſſiſſent le Marañon.

Plantes de Quinquina.

L'Académicien paſſa le troiſieme jour de Juin entier ſur une de ces Montagnes, pour y recueillir du Plan de l'arbre du Quinquina ; mais, avec le ſecours de deux Indiens, qu'il avoit pris pour Guides, il n'en put raſſembler, dans toute ſa journée, que huit à neuf jeunes Plantes, qui puſſent être tranſportées en Europe. Il les fit mettre, avec de la terre priſe au même lieu, dans une Caiſſe qu'il fit porter avec précaution ſur les épaules d'un Homme, juſqu'à ſon embarquement.

De Loxa à Jaen, on traverſe les derniers côteaux de la Cordilliere Dans toute cette route, on marche preſque ſans ceſſe par des Bois, où il pleut chaque année pendant onze mois, & quelquefois l'année entiere : il n'eſt pas poſſible d'y rien ſecher. Les paniers couverts de peau de Bœuf, qui ſont les coffres du Païs, ſe pourriſſent, & rendent une odeur inſupportable. M. de la Condamine paſſa par deux Villes, qui n'en ont plus que le nom, *Loyola* & *Valladolid* ; l'une & l'autre opulentes & peuplées d'Eſpagnols il y a moins d'un ſiecle, mais aujourd'hui réduites à deux petits Hameaux d'Indiens ou de Metifs, & tranſférées de leur premiere ſituation. Jaen même, qui conſerve encore le titre de Ville, & qui devroit être la réſidence du Gouverneur, n'eſt plus aujourd'hui qu'un Village ſale & humide, quoique ſur une hauteur, & renommé ſeulement par un Inſecte dégoûtant, nommé *Garrapata*, dont on y eſt dévoré. La même décadence eſt arrivée à la plûpart des Villes du Pérou éloignées de la Mer, & fort détournées du grand chemin de Carthagene à Lima. Cette route offre quantité de Rivieres, qu'on paſſe, les unes à gué, les autres ſur des Ponts, & d'autres ſur des radeaux, conſtruits dans le lieu même, d'un bois fort leger, dont la nature a pourvu toutes les Forêts. Ces Rivieres réunies en forment une grande & très rapide, nommée Chinchipé, plus large que la Seine à Paris. On la deſcend en radeau, pendant cinq lieues, juſqu'à *Tomependa*, Village Indien dans une ſituation agréable, à la jonction de trois Rivieres. Le Marañon, qui eſt celle du milieu, reçoit du côté du Sud la Riviere de Chachapoyas, & celle de Chinchipé du côté de l'Oueſt, à cinq degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Depuis ce point, le Marañon, malgré ſes détours, va toujours en ſe rapprochant peu à peu de la Ligne équinoxiale, juſqu'à ſon embouchure. Au-deſſous du même point, le Fleuve ſe rétrecit, & s'ouvre un paſſage entre deux Montagnes, où la violence de ſon courant, les rochers qui le barrent, & pluſieurs ſauts le rendent impratiquable. Ce qu'on appelle le Port de Jaën, c'eſt-à-dire le lieu où l'on s'embarque, eſt à quatre journées de Jaën, ſur la petite Riviere de Chuchunga, par laquelle on deſcend dans le Marañon, au-deſſous des ſauts.

Décadence de pluſieurs Villes.

Diverſes formes du Marañon.

Un Exprès que M. de la Condamine avoit dépêché de Tomependa,

avec des ordres du Gouverneur de Jaën à ſon Lieutenant de Sant'Iago, pour faire tenir prêt un Canot au Port, avoit franchi tous ces obſtacles ſur un Radeau, compoſé de deux ou trois pieces de bois. De Jaën au Port, on traverſe le Marañon, & l'on ſe trouve pluſieurs fois ſur ſes bords. Dans cet intervalle, il reçoit du côté du Nord, pluſieurs Torrens, qui pendant les grandes pluies charient un ſable mêlé de paillettes & de grains d'or; & les deux côtés du Fleuve ſont couverts de Cacao, qui n'eſt pas moins bon que celui qu'on cultive, mais dont les Indiens du Païs ne font pas plus de cas que de l'or, qu'ils ne ramaſſent que lorſqu'on les preſſe de païer leur tribut.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Le quatrieme jour après être parti de Jaën, M. de la Condamine traverſa vingt & une fois à gué le Torrent de Chuchunga, & la vingt-deuxieme fois en Batteau. Les Mules, en approchant du gîte, ſe jetterent à la nage toutes chargées, & l'Académicien eut le chagrin de voir ſes papiers, ſes livres & ſes inſtrumens mouillés. » C'étoit, le quatrieme acci-» dent de cette eſpece, qu'il avoit eſſuïé, depuis qu'il voïageoit dans les » Montagnes: ſes naufrages, dit-il, ne ceſſerent qu'à ſon embarque-» ment «.

Le Port de Jaën, qui ſe nomme Chuchunga, eſt un Hameau de dix Familles Indiennes, gouvernées par un Cacique. M. de la Condamine avoit été obligé de ſe défaire de deux jeunes Métifs, qui auroient pû lui ſervir d'interpretes. La néceſſité lui fit trouver le moïen d'y ſuppléer. Il ſavoit à peu près autant de mots de la langue des Incas que parloient ces Indiens, que ceux-ci en ſavoient de la Langue Eſpagnole. Ne trouvant à Chuchunga que de très petits Canots, & celui qu'il attendoit de Sant'Iago ne pouvant arriver de quinze jours, il engagea le Cacique à faire conſtruire une Balſe aſſez grande, pour le porter avec ſon bagage. Ce travail lui donna le tems de faire ſécher ſes papiers & ſes livres (48). Le Soleil ne ſe montroit gueres qu'à midi; c'étoit aſſez pour prendre hauteur. Il trouva 5 degrés 21 minutes de Latitude Auſtrale; & le Barometre, plus bas de ſeize lignes qu'au bord de la Mer, lui apprit que deux

Chuchunga ou Port de Jaen.

Hauteur de ce lieu.

(48) Il fait une peinture charmante des huit jours qu'il paſſa dans le Hameau de Chuchunga: » Je n'avois, dit-il, ni Vo-» leurs, ni Curieux à craindre. J'étois au » milieu des Sauvages. Je me délaſſois par-» mi eux d'avoir vécu avec des Hommes; » &, ſi j'oſe le dire, je n'en regrettois pas » le Commerce. Après pluſieurs années paſ-» ſées dans une agitation continuelle, je » jouiſſois pour la premiere fois d'une dou-» ce tranquillité. Le ſouvenir de mes fati-» gues, de mes peines & de mes périls paſ-» ſés, me paroiſſoit un ſonge. Le ſilence qui » regnoit dans cette ſolitude me la rendoit » plus aimable; il me ſembloit que j'y reſ-» pirois plus librement. La chaleur du cli-» mat étoit tempérée par la fraîcheur des » eaux d'une Riviere, à peine ſortie de ſa » ſource, & par l'épaiſſeur du Bois qui en » ombrageoit les bords. Un nombre prodi-» gieux de Plantes ſingulieres & de Fleurs » inconnues m'offroit un ſpectacle nouveau » & varié. Dans les intervalles de mon tra-» vail, je partageois les plaiſirs innocens » de mes Indiens; je me baignois avec eux, » j'admirois leur induſtrie à la Chaſſe & à » la Pêche. Ils m'offroient l'élite de leur » Poiſſon & de leur Gibier. Tous étoient à » mes ordres: le Cacique, qui les comman-» doit, étoit le plus empreſſé à me ſervir. » J'étois éclairé avec des bois de ſenteur & » des réſines odoriférantes. Le ſable ſur le-» quel je marchois étoit mêlé d'or. On » vint me dire que mon Radeau étoit prêt, » & j'oubliai toutes ces délices. *Mem. de l'Acad. des Sciences pour 1745.*

Voïages sur le Marañon.

cens trente-cinq toises au-dessus de son niveau, il y a des Rivieres navigables sans interruption (49).

M. de la Condamine. 1743.

Le 4 de Juillet après midi, il s'embarqua dans un petit Canot de deux Rameurs, précédé de la Balse, sous l'escorte de trois Indiens du Hameau, qui étoient dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour la conduire de la main, ou la retenir contre la violence des Courans, entre les rochers & dans les petits sauts. Le jour suivant, il déboucha dans le Marañon, à quatre lieues vers le Nord du lieu de l'embarquement; c'est là proprement qu'il est navigable. Le Radeau, qui avoit été proportionné au lit de la petite Riviere, demandoit d'être aggrandi & fortifié. On s'apperçut, le matin, que le Fleuve étoit haussé de dix piés. L'Académicien, retenu par l'avis de ses Guides, eut le tems de se livrer à ses Observations. Il mesura géométriquement la largeur du Marañon, qui se trouva de cent trente-cinq toises, quoique déja diminuée de quinze à vingt. Plusieurs Rivieres, que ce Fleuve reçoit au-dessus de Jaen, sont plus larges; cequi devoit faire juger qu'il étoit d'une grande profondeur. En effet, un cordeau de vingt-huit brasses ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur. Il fut impossible de sonder au milieu du lit, où la vîtesse d'un Canot, abandonné au Courant, étoit d'une toise & un quart par seconde. Le Barometre, plus haut qu'au Port de plus de quatre lignes, fit voir à l'Académicien que le niveau de l'eau avoit baissé d'environ cinquante toises, depuis Chuchunga, d'où il n'avoit mis que huit heures à descendre. Il observa, au même lieu, la Latitude, de cinq degrés une minute du Sud.

M. de la Condamine s'embarque.

Il débouche dans le Marañon.

Profondeur de ce Fleuve.

Détroits, & dangers que l'Auteur y courut.

Le 8, continuant sa route, il passa le Détroit de Cumbinama, dangereux par les pierres dont il est rempli. Sa largeur n'est que d'environ 20 toises. Celui d'Escurrebragas, qu'on rencontra le lendemain, est d'une autre espece. Le Fleuve, arrêté par une Côte de roche fort escarpée, qu'il heurte perpendiculairement, se détourne tout-d'un-coup, en faisant un angle droit avec sa premiere direction; & par la vîtesse qu'il tire de son rétrécissement, il a creusé dans le roc une anse profonde, où les eaux de son bord, écartées par la rapidité de celles du milieu, sont retenues comme dans une prison. Le Radeau sur lequel M. de la Condamine étoit alors, poussé dans cette caverne par le fil du courant, n'y fit que tournoïer pendant plus d'une heure. A la vérité, les eaux, en circulant, le ramenoient vers le milieu du lit du Fleuve, où la rencontre du grand courant formoit des vagues capables de submerger la Balse, si sa grandeur & sa solidité ne l'eussent bien défendue: mais la violence du courant la repoussoit toujours dans le fond de l'Anse; & l'Académicien n'en seroit jamais sorti, sans l'adresse des quatre Indiens, qu'il avoit eu la précaution de garder avec un petit Canot. Ces quatre Hommes, aïant suivi la rive, terre à terre, & fait le tour de l'Anse, gravirent sur le rocher,

(49) L'Académicien n'affirme point qu'elles ne puissent l'être à une plus grande hauteur, & s'en rapporte simplement à la conséquence qu'il tire de son expérience. Cependant, il y a, dit-il, assez d'apparence que le point où une Riviere commence à porter Bateau, lorsque du même lieu elle a plus de mille lieues de cours, doit être plus élevé que celui où les Rivieres ordinaires commencent à être navigables, *p.* 53.

d'où ils lui jetterent, non sans peine, des Lianes, qui sont les cordes du Païs, avec lesquelles ils remorquerent le Radeau, jusqu'au fil du courant. Le même jour, on passe un troisieme détroit, nommé *Guaralayo*, où le lit du Fleuve, resserré par les Rochers, n'a pas trente toises de large; mais ce passage n'est périlleux que dans les grandes crûes d'eau. Ce fut le soir du même jour, que l'Académicien rencontra le grand Canot, qu'on lui envoioit de Sant'-Iago, & qui auroit eu besoin encore de six jours, pour remonter jusqu'au lieu d'où le Radeau étoit descendu en dix heures.

Sant'Iago de las Montañas.

M. de la Condamine arriva, le dix, à *Sant'-Iago de las Montañas*, Hameau situé aujourd'hui à l'embouchure de la Riviere de même nom, & formé des débris d'une Ville, qui avoit donné le sien à la Riviere. Ses bords sont habités par une Nation Indienne nommée les *Xibaros*, autrefois Chrétiens, & révoltés depuis un siecle contre les Espagnols, pour se soustraire au travail des Mines d'or du Païs. Ils vivent indépendans, dans des Bois inaccessibles, d'où ils empêchent la navigation de la Riviere, par laquelle on pourroit descendre, en moins de huit jours, des environs de Loxa & de Cuenca. La crainte de leur barbarie a fait changer deux fois de demeure aux Habitans de Sant'Iago, & leur a fait prendre depuis 40 ans, le parti de descendre jusqu'à l'embouchure de la Riviere dans le Marañon. Au-dessous de Sant'Iago, on trouve Borja, Ville à-peu-près semblable aux précédentes, quoique Capitale du Gouvernement de Maynas, qui comprend toutes les Missions Espagnoles des bords du Fleuve. Elle n'est séparée de Sant'Iago que par le fameux *Pongo* de *Manseriché*. On a vu, dans les Descriptions précédentes, que *Pongo* signifie Porte, & qu'on donne ce nom à tous les passages étroits, dont celui-ci est le plus célebre. C'est un chemin que le Marañon, tournant à l'Est, après un cours de plus de deux cens lieues au Nord, s'ouvre au milieu des Montagnes de la Cordilliere, en se creusant un lit entre deux murailles paralleles de rochers, coupés presqu'à plomb. Il n'y a gueres plus d'un siecle que quelques Soldats Espagnols de Sant'Iago découvrirent ce passage & se hazarderent à le franchir. Deux Missionnaires Jésuites de la Province de Quito les suivirent de près, & fonderent en 1639, comme on l'a déja rapporté, la Mission de Maynas, qui s'étend fort loin en descendant le Fleuve. En arrivant à Sant'Iago, l'Académicien se flattoit d'être à Borja le même jour, & n'avoit besoin en effet que d'une heure pour s'y rendre : mais malgré ses Exprès réitérés, & des recommandations auxquelles on n'avoit jamais beaucoup d'égard, le bois du grand Radeau sur lequel il devoit passer le Pongo n'étoit pas encore coupé. Il se contenta de faire fortifier le sien par une nouvelle enceinte, dont il le fit encadrer, pour recevoir le premier effort des chocs qui sont inévitables dans les détours, faute d'un gouvernail, dont les Indiens ne font point usage pour les Radeaux. Ils n'ont aussi, pour gouverner leurs Canots, que la même Pagaie qui leur sert d'aviron.

Borja.

Pongo de Manseriché.

A Sant'Iago, M. de la Condamine ne put vaincre la résistance de ses Mariniers, qui ne trouvoient pas la Riviere assez basse encore, pour risquer le passage. Tout ce qu'il put obtenir d'eux fut de la traverser,

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

& d'aller attendre le moment favorable dans une petite Anſe voiſine de l'entrée du Pongo, où le courant eſt d'une ſi furieuſe violence, que ſans aucun ſaut réel, les eaux ſemblent ſe précipiter, & leur choc contre les rochers cauſe un effroïable bruit. Les quatre Indiens du Port de Jaen, moins curieux que le Voïageur François de voir de près le Pongo, avoient déja pris le devant par terre, par un chemin de pié, ou plutôt par un eſcalier taillé dans le roc, pour aller l'attendre à Borja. Il demeura, comme la nuit précédente, ſeul avec un Negre ſur ſon Radeau; mais une avanture fort extraordinaire lui fit regarder comme un bonheur de n'avoir pas voulu l'abandonner. Le Fleuve, dont la hauteur diminua de 25 piés en 36 heures, continuoit de décroître. Au milieu de la nuit, l'éclat d'une très groſſe branche, d'un arbre caché ſous l'eau, s'étant engagé entre les pieces du Radeau, où elle pénétroit de plus en plus à meſure qu'il baiſſoit avec le niveau de l'eau, l'Académicien ſe vit menacé de demeurer accroché & ſuſpendu en l'air avec le Radeau; & le moindre accident qui lui pouvoit arriver étoit de perdre ſes papiers, fruits d'un travail de huit ans. Enfin il trouva le moïen de ſe dégager & de remettre ſon Radeau à flot (50).

Etrange avanture de M. de la Condamine.

Il avoit profité de ſon ſéjour forcé à Sant'Iago, pour meſurer géométriquement la largeur des deux Rivieres, & pour prendre les angles qui lui devoient ſervir à dreſſer une Carte particuliere du Pongo. Le 12 Juillet à midi, s'étant remis ſur le Fleuve, il fut bientôt entraîné, par le courant, dans une Galerie étroite & profonde, taillée en talus dans le roc, & en quelques endroits à plomb. En moins d'une heure, il ſe trouva tranſporté à Borja, où l'on compte trois lieues de Sant'Iago. Cependant le train de bois, qui ne tiroit pas un demi pié d'eau, & qui, par le volume ordinaire de ſa charge, préſentoit à la réſiſtance de l'air une ſurface ſept ou huit fois plus grande qu'au courant de l'eau, ne pouvoit prendre toute la vîteſſe du courant; & cette vîteſſe même diminue conſidérablement, à meſure que le lit du Fleuve s'élargit vers Borja. Dans l'eſpace le plus étroit, M. de la Condamine jugea qu'il faiſoit deux toiſes par ſecondes, par comparaiſon à d'autres vîteſſes exactement meſurées.

Meſure du Pongo de Manſériché.

Le Canal du Pongo, creuſé naturellement, commence une petite demie lieue au-deſſous de Sant'Iago, & continue d'aller en rétréciſſant; de ſorte que de 250 toiſes, qu'il peut avoir au-deſſous de la jonction des deux Rivieres, il parvient à n'en avoir pas plus de vingt-cinq. Juſqu'alors, on n'avoit donné de largeur au Pongo que 25 vares Eſpagnoles, qui ne font qu'environ dix de nos toiſes; & ſuivant l'opinion commune, on pouvoit paſſer, en un quart d'heure, de Sant'Iago à Borja. Mais une obſervation attentive fit connoître à M. de la Condamine que dans la plus étroite partie du paſſage, il étoit à trois longueurs de ſon Radeau de chaque bord. Il compta 57 minutes à ſa Montre, depuis l'entrée du Pongo juſqu'à Borja; & malgré l'opinion reçue, à peine trouva-t-il deux lieues de 20 au degré (moins de 6000 toiſes) de Sant'Iago à Borja, au lieu de trois qu'on eſt dans l'uſage d'y compter. Deux ou trois chocs des plus

(50) *Ibidem*, p. 43.

nales, qu'il ne put éviter dans les détours, l'auroient effraïé, s'il n'eut été prévenu. Il jugea qu'un Canot s'y briſeroit mille fois & ſans reſſource. On lui montra le lieu où périt un Gouverneur de Maynas : mais les Pieces d'un Radeau n'étant point enchevêtrées, ni clouées, la flexibilité des Lianes qui les aſſemblent produit l'effet d'un reſſort qui amortiroit le coup. Le plus grand danger eſt d'être emporté dans un tournant d'eau hors du courant. Il n'y avoit pas un an qu'un Miſſionnaire, qui eut ce malheur, y avoit paſſé deux jours entiers ſans proviſions, & ſeroit mort de faim, ſi la crûe ſubite du Fleuve ne l'eut remis dans le fil de l'eau. On ne deſcend en Canot que dans les eaux baſſes, lorſque le Canot peut gouverner ſans être trop maîtriſé du courant.

Danger de ce paſſage.

L'Académicien ſe crut dans un nouveau Monde à Borja (51). » Il s'y trouvoit, dit-il, éloigné de tout commerce humain, ſur une Mer d'eau douce, au milieu d'un labyrinthe de Lacs, de Rivieres & de Canaux, qui pénetrent de toutes parts une immenſe Forêt, qu'eux ſeuls rendent acceſſible. Il rencontroit de nouvelles Plantes, de nouveaux Animaux & de nouveaux Hommes. Ses yeux, accoutumés depuis ſept ans à voir des Montagnes ſe perdre dans les nues, ne pouvoient ſe laſſer de faire le tour de l'Horizon, ſans autre obſtacle que les Collines du Pongo, qui alloient bientôt diſparoître à ſa vue. A cette foule d'objets variés, qui diverſifient les campagnes cultivées des environs de Quito, ſuc-cédoit ici l'aſpect le plus uniforme. De quelque côté qu'il ſe tournât il n'appercevoit que de l'eau & de la verdure. On foule la terre aux piés ſans la voir; elle eſt ſi couverte d'herbes touffues, de plantes de Lianes & de broſſailles, qu'il faudroit un long travail pour en découvrir l'eſpace d'un pié. Au-deſſous de Borja, & 4 à 500 lieues plus loin en deſcendant le Fleuve, une pierre, un ſimple caillou eſt auſſi rare qu'un Diamant. Les Sauvages de cette Région n'en ont pas même l'idée. C'eſt un ſpectacle divertiſſant que l'admiration de ceux qui vont à Borja, lorſqu'ils en rencontrent pour la premiere fois. Ils s'empreſſent de les ramaſſer; il s'en chargent comme d'une Marchandiſe précieuſe, & ne commencent à les mépriſer que lorſqu'ils les voient ſi communes.

Situation de l'Auteur à Borja.

M. de la Condamine étoit attendu à Borja par le Pere Magnin, Miſſionnaire Jéſuite. Après avoir obſervé la latitude de ce lieu, qu'il trouva de quatre degrés 28 minutes du Sud, il partit le 14 de Juillet avec ce Pere, pour la Laguna. Le 15, ils laiſſerent au Nord, l'embouchure du Mocona, qui deſcend du Volcan de Sangay, dont les cendres, traverſant les Provinces de Macas & de Quito, volent quelquefois au-delà de Guayaquil. Plus loin, & du même côté, ils rencontrerent les trois bouches de la Riviere de Paſtaca, ſi débordée alors, qu'ils ne purent meſurer la vraie largeur de ſa principale bouche; mais ils l'eſtimerent de 400 toiſes, & preſqu'auſſi large que le Marañon (52).

Volcan de Sangay.

(51) Voïez, ci-deſſus, les remarques de M. d'Ulloa, dans la Deſcription du Gouvernement de Maynas.

(52) L'obſervation du Soleil, à ſon coucher & à ſon lever, donna, comme à Quito, des déclinaiſons de la Bouſſole, de huit degrés & demi du Nord à l'Eſt. De deux Amplitudes, ainſi obſervées conſécutivement le ſoir & le matin, on peut conclure la déclinaiſon de l'Aiguille aimantée, ſans

M. de la Condamine eſt attendu à la Laguna par Dom Pedro Maldonado.

Le 19, ils arriverent à la Laguna, où M. de la Condamine étoit attendu depuis ſix ſemaines par Dom Pedro Maldonado, Gouverneur de la Province d'Eſmeraldas, qui s'étoit déterminé, comme lui, à prendre la route de la Riviere des Amazones pour repaſſer en Europe : mais aïant ſuivi le ſecond des trois chemins qui conduiſent de Quito à Jaen, il étoit arrivé le premier au rendez-vous (53). La Laguna eſt une groſſe Bourgade, de plus de mille Indiens, raſſemblés de diverſes Nations. C'eſt la principale de toutes les Miſſions de Maynas. Elle eſt ſituée dans un terrein ſec & élevé (54), ſituation rare dans ce Païs, & ſur le bord d'un grand Lac, cinq lieues au-deſſus de l'embouchure du Guallaga, qui a ſa ſource, comme le Marañon, dans les Montagnes à l'Eſt de Lima. Ce fut par cette Riviere, que Pedro d'Orſoa deſcendit dans l'Amazone. La mémoire de ſon Expédition, & celle des évenemens qui cauſerent ſa perte, ſe conſervent encore à Lamas, petit Bourg voiſin du Port où il s'embarqua. L'Académicien donne environ 250 toiſes de largeur à l'embouchure du Guallaga.

Forme des Canots ſur leſquels ils partirent.

Il partit de la Laguna, le 23, avec M. Maldonado, dans deux Canots de 42 à 44 piés de long, ſur trois ſeulement de large, & formés chacun d'un ſeul tronc d'arbre. Les Rameurs y ſont placés depuis la proue juſques vers le milieu. Le Voïageur eſt à la poupe avec ſon Equipage, à l'abri de la pluie ſous un toît long, d'un tiſſu de feuilles de Palmiers entrelaſſées, que les Indiens compoſent avec aſſez d'art. C'eſt une eſpece de berceau, interrompu & coupé au milieu de l'eſpace, pour donner du jour au Canot & pour en faire l'entrée. Un toît volant, de même matiere, & qui gliſſe ſur le toît fixe, ſert à couvrir cette ouverture, & tient lieu tout-à-la-fois de porte & de fenêtre. La réſolution des deux Voïageurs aſſociés étoit de marcher nuit & jour, pour atteindre, s'il étoit poſſible, les Brigantins, ou grands Canots, que les Miſſionnaires Portugais dépêchent tous les ans au Para, pour en faire venir leurs proviſions. Les Indiens ramoient le jour ; & deux ſeulement faiſoient la garde pendant la nuit, l'un à la proue, l'autre à la pouppe, pour contenir le Canot dans le fil du courant.

M. de la Condamine fait remarquer qu'en s'engageant à lever la Carte du cours de l'Amazone, il s'étoit ménagé une reſſource contre l'inaction, dans un voïage que le défaut de variété, dans les objets même les plus nouveaux, auroit pû rendre fort ennuïeux. » J'avois beſoin, dit-il, d'une » attention continuelle pour obſerver, la Bouſſole & la montre à la » main, les changemens de direction dans le cours du Fleuve & le tems » que nous mettions d'un détour à l'autre ; pour examiner les différentes

connoître celle du Soleil ; il ſuffit d'avoir égard au changement de celle-ci, dans l'intervalle des deux obſervations, s'il eſt aſſez conſidérable pour être apperçu avec la Bouſſole, *ibid.* p. 59.

(53) M. Maldonado avoit fait en route, avec la Bouſſole, & un Gnomon portatif, les Obſervations néceſſaires pour décrire le cours du Paſtaca ; & M. de la Condamine lui en avoit donné les moïens. Un Billet qu'il avoit laiſſé à un Arbre, en paſſant, le 1 de Juin, avoit inſtruit M. de la Condamine de ſa marche, comme ils en étoient convenus.

(54) Pluſieurs obſervations, que M. de la Condamine y fit par le Soleil & par les Etoiles, lui firent déterminer la Latitude à 5 degrés 14 minutes. *Ibid.* p. 62.

» largeurs

» largeurs de ſon lit & celles des embouchures des Rivieres qu'il reçoit, » l'angle que celles-ci forment en y entrant, la rencontre des Iles & » leur longueur, & ſurtout pour meſurer par diverſes méthodes, la vî- » teſſe du courant & celle du Canot, tantôt à terre, tantôt ſur le Canot » même. Tous mes momens étoient remplis. Souvent j'ai ſondé & me- » ſuré géométriquement la largeur du Fleuve & celle des Rivieres qui » viennent s'y joindre, j'ai pris la hauteur méridienne du Soleil preſque » tous les jours, & j'ai obſervé ſouvent ſon amplitude à ſon lever & à » ſon coucher. Dans tous les lieux où j'ai ſéjourné, j'ai monté le Baro- » metre, &c. (55).

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Le 25 il laiſſa au Nord la Riviere du Tigre, qu'il juge plus grande que le Fleuve d'Aſie du même nom ; & le même jour il s'arrêta, du même côté, dans une nouvelle Miſſion de Sauvages, récemment ſortis des Bois & nommés Yaméos. Leur Langue eſt d'une difficulté inexprimable, & leur maniere de prononcer eſt encore plus extraordinaire. Ils parlent en retirant leur haleine, & ne font ſonner preſqu'aucune voïelle. Une partie de leurs mots ne pourroient être écrits, même imparfaitement, ſans y emploïer moins de 9 ou 10 ſyllabes ; & ces mots, prononcés par eux, ſemblent n'en avoir que trois ou quatre. *Poettarraro incouroac* ſignifie, dans leur Langue, le nombre de trois. Leur Arithmétique ne va pas plus loin ; c'eſt-à-dire qu'ils ne ſavent point compter au-delà de ce nombre. Ces Peuples ſont d'ailleurs fort adroits à faire de longues ſarbacanes, qui ſont leur arme ordinaire de chaſſe, auxquelles ils ajuſtent de petites fleches de bois de Palmier, garnies, au lieu de plumes, d'un petit bourlet de cotton, qui remplit exactement le vuide du tuïau. Ils les lancent, du ſeul ſouffle, à 30 & 40 pas, & rarement ils manquent leur coup. Un inſtrument ſi ſimple ſupplée avantageuſement, dans toute cette Contrée, au défaut des armes à feu. La pointe de ces petites Fleches eſt trempée dans un poiſon ſi actif, que lorſqu'il eſt récent, il tue en moins d'une minute l'Animal à qui la fleche a tiré du ſang ; & ſans danger pour ceux qui en mangent la chair, parcequ'il n'agit point s'il n'eſt mêlé directement avec le ſang même. Souvent, en mangeant du gibier tué de ces fleches, l'Académicien rencontroit la pointe du trait ſous la dent. Le contrepoiſon pour les Hommes qui en ſont bleſſés eſt le ſel, & plus ſurement le ſucre (56) pris intérieurement.

Sauvages Yaméos.

Difficultés de leur Langue.

Leurs armes de chaſſe.

Fleches empoiſonnées.

Le 26, Meſſieurs de la Condamine & Maldonado rencontrerent, du côté du Sud, l'embouchure de l'Ucayale, une des plus grandes Rivieres qui groſſiſſent le Marañon. M. de la Condamine doute même laquelle des deux eſt le tronc principal, non-ſeulement parcequ'à leur rencontre mutuelle l'Ucayale ſe détourne moins, eſt plus large que le Fleuve dont il prend le nom : mais encore parcequ'il tire ſes ſources de plus loin, & qu'il reçoit lui-même pluſieurs grandes Rivieres. La queſtion ne peut être entierement décidée que lorſqu'il ſera mieux connu. Mais les Miſſions établies ſur ſes bords furent abandonnées en 1695, après le ſoulevement

Riviere d'Ucayale.

(55) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(56) Voïez, plus bas, les expériences faites à Cayenne, avec ce poiſon.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

des Cunivos & des Piros, qui maſſacrerent leurs Miſſionnaires. Au-deſſous de l'Ucayale, la largeur du Marañon croît ſenſiblement, & le nombre de ſes Iles augmente.

M. DE LA CONDAMINE, 1743.

Le 27, les deux Voïageurs aborderent à la Miſſion de Saint Joachim, compoſée de pluſieurs Nations Indiennes, ſurtout de celle des Omaguas, Nation autrefois puiſſante, qui peuploit les Iles & les bords du Fleuve, dans l'eſpace d'environ 200 lieues au deſſous de l'embouchure du Napo. On les croit deſcendus du nouveau Roïaume de Grenade, par quelqu'une des Rivieres qui y prennent leur ſource, pour fuir la domination des Eſpagnols dans les premiers tems de la Conquête. Une autre Nation, qui ſe nomme de même, & qui habite vers la ſource d'une de ces Rivieres, l'uſage des vêtemens établi chez les ſeuls Omaguas parmi tous les Indiens qui peuplent les bords de l'Amazone, quelques veſtiges de la cérémonie du Baptême, & quelques Traditions défigurées, confirment la conjecture de leur tranſmigration. Ils avoient été convertis tous à la foi Chrétienne vers la fin du dernier ſiecle, & l'on comptoit alors, dans leur Païs, trente Villages marqués de leur nom ſur la Carte du Pere Fritz; mais, effraïés par les incurſions de quelques Brigands du Para, qui venoient les enlever pour les faire Eſclaves, ils ſe ſont diſperſés dans les Bois & dans les Miſſions Eſpagnoles & Portugaiſes. Leur nom d'Omaguas, comme celui de *Camberas*, que les Portugais du Para leur donnent en Langue Braſilienne, ſignifie *tête platte*. En effet, ils ont le bizarre uſage de preſſer entre deux planches le crâne des Enfans qui viennent de naître, & de leur applatir le front, pour leur procurer cette étrange figure, qui les fait reſſembler, diſent-ils, à la pleine Lune. Leur Langue n'a aucun rapport à celle du Pérou, ni à celle du Breſil, qu'on parle, l'une au-deſſus, l'autre au-deſſous de leur Païs, le long de la Riviere des Amazones. Ces Peuples font un grand uſage de deux ſortes de Plantes, l'une que les Eſpagnols nomment *Floripondio*, dont la fleur a la figure d'une cloche renverſée, & qui a été décrite par le P. Feuillée; l'autre qui ſe nomme en Langue du Païs, *Curupa*; toutes deux purgatives. Elles leur procurent une ivreſſe de 24 heures, pendant laquelle on prétend qu'ils ont d'étranges viſions. La Curupa ſe prend en poudre, comme nous prenons le Tabac, mais avec plus d'appareil. Les Omaguas ſe ſervent d'un tuïau de roſeau, terminé en fourche, & de la figure d'un Y grec, dont ils inſerent chaque branche dans une des narines. Cette opération, ſuivie d'une aſpiration violente, leur fait faire diverſes grimaces. Les Portugais du Para ont appris d'eux à faire divers uſtenſiles, d'une réſine fort élaſtique, commune ſur les bords du Marañon (53), & qui reçoit toute ſorte de formes, dans ſa fraîcheur, entr'autres celle de Pompes ou de Seringuès, qui n'ont pas beſoin de piſton. Leur forme eſt celle d'une Poire creuſe, percée d'un petit trou à la pointe, où l'on adapte une canule. On les remplit d'eau; & preſſées, lorſqu'elles ſont pleines, elles font l'effet des Seringues ordinaires. Ce meuble eſt fort en honneur chez les Omaguas. Dans toutes leurs Aſſemblées, le Maître de la Maiſon ne manque

Nation des Omaguas, & ſon origine.

Signification de leur nom.

Plante qui leur procure des viſions.

Leurs Seringues.

(56) Voïez les Mémoires de l'Académie des Sciences, 1751.

point d'en préſenter une à chacun des Aſſiſtans; & ſon uſage précede, toujours, les repas de cérémonie (57).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

En partant de Saint Joachim, les Voïageurs reglerent leur marche pour arriver à l'embouchure du Napo la nuit du 3 d'Août, dans le deſſein d'y obſerver une émerſion du premier Satellite de Jupiter. M. de la Condamine n'avoit, depuis ſon départ, aucun point déterminé en longitude pour corriger ſes diſtances eſtimées d'Eſt à Oueſt. D'ailleurs les Voïages d'Orellana, de Texeira, & du Pere d'Acuña, qui ont rendu le Napo célebre, & la prétention des Portugais ſur le Domaine des bords de l'Amazone depuis ſon embouchure juſqu'au Napo, rendoient ce point important à fixer. L'obſervation ſe fit heureuſement malgré les obſtacles, avec une Lunette de 18 piés, qui n'avoit pas coûté peu de peine à tranſporter dans une ſi longue route. L'Académicien aïant d'abord obſervé la hauteur méridienne du Soleil, dans une Ile vis-à-vis de la grande embouchure du Napo, trouva trois degrés 24 minutes de latitude auſtrale. Il jugea la largeur totale du Marañon, de 900 toiſes au-deſſous de l'Ile, n'en aïant pû meſurer qu'un bras géometriquement; & celle du Napo, de 600 toiſes au-deſſus des Iles qui partagent ſes bouches. L'émerſion du premier Satellite fut obſervée avec le même ſuccès (58), & la longitude de ce point déterminée.

Obſervations aſtronomiques à l'embouchure du Napo.

Le lendemain, premier jour d'Août, on ſe remit ſur le Fleuve, juſqu'à *Pevas*, où l'on prit terre à dix ou douze lieues de l'embouchure du Napo. C'eſt la derniere des Miſſions Eſpagnoles ſur le Marañon. Elles s'étendoient à plus de 200 lieues au-delà; mais en 1710 les Portugais ſe ſont mis en poſſeſſion de la plus grande partie de cette Contrée. Les Nations Sauvages, voiſines des bords du Napo, n'aïant jamais été ſubjuguées par les Eſpagnols, quelques-unes ont maſſacré, en divers tems, les Gouverneurs & les Miſſionnaires qui avoient tenté de les réduire. Cependant les Jéſuites de Quito ont renouvellé d'anciens Etabliſſemens, & formé depuis une cinquantaine d'années, ſur cette Riviere, de nouvelles Miſſions, aujourd'hui très floriſſantes. Le nom de Pevas eſt tout-à-la-fois celui d'une Bourgade, & d'une Nation Indienne qui fait partie de ſes Habitans; mais on y a raſſemblé des Indiens de différentes Nations, dont chacune parle une Langue différente; ce qui eſt aſſez ordinaire dans toutes ces Colonies, où quelquefois la même Langue n'eſt entendue que de deux ou trois Familles, reſte miſerable d'un Peuple détruit & dévoré par un autre. Il n'y a point aujourd'hui d'Antropophages ſur les bords du Marañon; mais il en reſte encore dans les terres, ſurtout vers le Nord; & M. de la Condamine nous aſſure qu'en remontant l'Yu-

Pevas, derniere miſſion Eſpagnole ſur le Marañon.

(57) Mémoires de l'Académie des Sciences, 1745.

(58) Après avoir obſervé l'émerſion, l'Académicien prit auſſi-tôt la hauteur des deux Etoiles, pour en conclure l'heure. Les intervalles de tems entre l'émerſion, l'obſervation du Satellite & celle des hauteurs d'Etoiles furent meſurés avec une bonne montre; ce qui diſpenſa de monter & de regler une Pendule. Par le calcul, la différence de Méridiens, entre Paris & l'embouchure du Napo, fut trouvée de quatre heures trois quarts; détermination qui ſera plus exacte quand on aura l'heure de l'obſervation actuelle, en quelque lieu dont la poſition en Longitude ſoit connue, & où cette émerſion ait été viſible. p. 82.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

pura, on trouve encore des Indiens qui mangent leurs Priſonniers.

Entre les bizarres uſages de ces Nations, dans leurs Feſtins, leurs danſes, leurs inſtrumens, leurs armes, leurs uſtenſiles de chaſſe & de pêche, leurs ornemens ridicules d'os d'Animaux & de Poiſſons paſſés dans leurs narines & leurs levres, leurs joues criblées de trous, qui ſervent d'étui à des plumes d'Oiſeaux de toutes couleurs, on eſt particuliérement ſurpris dans quelques-unes, de la monſtrueuſe extenſion du lobe de l'extrêmité inférieure de leurs oreilles, ſans que l'épaiſſeur en paroiſſe diminuée. On voit de ces bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, percés d'un trou de dix-ſept à dix-huit lignes de diametre, & ce ſpectacle eſt commun. Tout l'art conſiſte à inſérer d'abord, dans le trou, un petit cylindre de bois, auquel on en ſubſtitue un plus gros, à meſure que l'ouverture s'aggrandit, juſqu'à ce que le bout de l'oreille pende ſur l'épaule. La grande parure de ces Indiens eſt de remplir le trou, d'un gros bouquet, ou d'une touffe d'herbes & de fleurs, qui leur ſert de Pendant d'oreille.

Bizarres uſages.

Saint Paul, premiere Place Portugaiſe.

On compte ſix ou ſept journées, de Pevas, derniere des Miſſions Eſpagnoles qui ſont à la charge des Jéſuites, juſqu'à *Saint Paul*, premiere des Miſſions Portugaiſes deſſervies par des Carmes. Dans cet intervalle, les bords du Fleuve n'offrent aucune Habitation. Là commencent de grandes Iles, anciennement habitées par les Omaguas; & le lit du Fleuve s'y élargit ſi conſidérablement, qu'un ſeul de ſes bras a quelquefois 8 à 900 toiſes. Cette grande étendue donnant beaucoup de priſe au vent, il y excite de vraies tempêtes, qui ont ſouvent ſubmergé des Canots. Les deux Voïageurs en eſſuïérent une, contre laquelle ils ne trouverent d'abri que dans l'embouchure d'un petit Ruiſſeau; c'eſt le ſeul Port en pareil cas. Auſſi s'éloigne-t'on rarement des bords du Fleuve. Il eſt dangereux auſſi de s'en trop approcher. Un des plus grands périls de cette navigation eſt la rencontre des troncs d'arbres déracinés, qui demeurent engravés dans le ſable ou le limon, proche du rivage, & cachés ſous l'eau. En ſuivant de trop près les bords, on eſt menacé auſſi de la chûte ſubite de quelque arbre, ou par caducité, ou parceque le terrein qui le ſoutenoit, s'abîme tout-d'un-coup, après avoir été longtems miné par les eaux. Quant à ceux qui ſont entraînés au courant, comme on les apperçoit de loin, il eſt aiſé de s'en garantir.

Dangers de la navigation du Fleuve.

Quoiqu'il n'y ait à préſent, ſur les bords du Marañon, aucune Nation Ennemie des Européens, il ſe trouve encore des lieux où il ſeroit dangereux de paſſer la nuit à terre. Le fils d'un Gouverneur Eſpagnol, connu à Quito de M. de la Condamine, aïant entrepris de deſcendre la Riviere, fut ſurpris & maſſacré par des Sauvages de l'intérieur des Terres, qui le rencontrerent ſur la rive, où ils ne viennent qu'à la dérobbée.

Le Miſſionnaire de Saint Paul fournit aux deux Voïageurs, un nouveau Canot, équipé de quatorze Rameurs, avec un Patron pour les commander, & un Guide Portugais dans un autre petit Canot. Au lieu de Maiſons & d'Egliſes de roſeaux, on commence à voir, dans cette Miſſion, des Chapelles & des Preſbyteres de maçonnerie, de terre & de

brique, & des murailles proprement blanchies. Il parut encore plus surprenant à M. de la Condamine, de remarquer, au milieu de ces Déserts, des chemises de toile de Bretagne à toutes les Femmes Indiennes, des coffres avec des serrures & des clés de fer dans leur ménage, & d'y trouver des aiguilles, de petits miroirs, des couteaux, des cizeaux, des peignes, & divers autres petits meubles d'Europe, que les Indiens se procurent tous les ans au Para, dans les Voïages qu'ils y font pour y porter le Cacao, qu'ils recueillent sans culture sur le bord du Fleuve. Ce commerce leur donne un air d'aisance, qui fait distinguer, au premier coup d'œil, les Missions Portugaises des Missions Castillanes du haut Marañon, dans lesquelles tout se ressent de l'impossibilité où l'éloignement les met de se fournir des commodités de la vie. Elles tirent tout de Quito, où à peine envoient elles une fois l'année, parcequ'elles en sont plus séparées par la Cordilliere, qu'elles ne le seroient par une Mer de mille lieues.

VOÏAGES SUR LE MARANON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Les Canots des Indiens soumis aux Portugais sont beaucoup plus grands & plus commodes que ceux des Indiens Espagnols. Le tronc d'arbre, qui fait tout le corps des derniers, ne fait dans les autres que la carene. Il est fendu, premierement, & creusé avec le fer. On l'ouvre ensuite, par le moïen du feu, pour augmenter sa largeur : mais comme le creux diminue d'autant, on lui donne plus de hauteur par les bordages qu'on y ajoute, & qu'on lie par des courbes au corps du Bâtiment. Le Gouvernail est placé de maniere, que son jeu n'embarrasse point la Cabane, qui est ménagée à la pouppe. On les honore du nom de Brigantins. Quelques-uns ont soixante piés de long, sur sept de large, & trois & demi de profondeur ; & portent jusqu'à 40 Rameurs. La plûpart ont deux mâts, & vont à la voile ; ce qui est d'une grande commodité pour remonter le Fleuve à la faveur du vent d'Est, qui y regne depuis le mois d'Octobre jusques vers le mois de Mai.

Canots des Indiens Portug.

Cinq jours & cinq nuits de navigation rendirent les deux Voïageurs, de Saint Paul à *Coari*, sans y comprendre environ deux jours qu'ils passerent dans les Missions intermédiaires d'Yviratuba, Trapuatuba, Paraguari & Tefé. Coari est la derniere des six Missions des Carmes Portugais, dont les cinq premieres sont formées des débris de l'ancienne Mission du Pere Fritz, & composées d'un mêlange de diverses Nations, la plûpart transplantées. Elles sont situées, toutes six, sur la rive méridionale du Fleuve, où les terres sont plus hautes & par conséquent à l'abri des inondations. Entre Saint Paul & Coari, on rencontre plusieurs belles Rivieres, qui viennent se perdre dans celle des Amazones, toutes assez grandes pour ne pouvoir être remontées, de leur embouchure, que par une navigation de plusieurs mois. Divers Indiens rapportent qu'ils ont vu, sur celle de Coari, dans le haut des terres, un Païs découvert, des mouches à miel, & quantité de Bêtes à cornes ; objets nouveaux pour eux, & dont on peut conclure que les sources de cette Riviere arrosent des Païs fort différens du leur, voisins sans doute des Colonies Espagnoles du haut Pérou, où l'on sait que les Bestiaux se sont fort multipliés. L'Amazone, dans cet intervalle, reçoit aussi, du côté du Nord, d'autres grandes Rivieres, dont on a donné les noms dans la Description générale de son

Coari, & autres Colonies Portugaises.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

cours. C'eſt dans ces quartiers qu'étoit ſitué un Village Indien, où Texeira, remontant le Fleuve en 1637, reçut en troc, des anciens Habitans, quelques bijoux d'un or qui fut eſſaïé à Quito, & jugé de 23 Carats. Il en donna le nom de Village d'or à ce lieu; & dans ſon retour, le 26 d'Août 1639, il y planta une borne & en prit poſſeſſion pour la Couronne de Portugal, par un Acte qui ſe conſerve dans les Archives du Para, où M. de la Condamine l'a vu. Cet Acte, ſigné de tous les Officiers du Détachement, porte que ce fut ſur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la Riviere d'or. Le P. d'Acuña & le P. Fritz confirment la réalité des richeſſes du Païs, & du commerce de l'or qui s'y faiſoit entre les Indiens, ſurtout avec la Nation des *Manaves* ou *Manaous*, qui venoient à la rive Septentrionale de l'Amazone; & tous ces lieux ſont placés ſur la Carte du Pere Fritz. Cependant le Fleuve, le Lac, la Mine, la Borne & le Village d'or, atteſtés par la dépoſition de tant de Témoins, tout a diſparu; & ſur les lieux mêmes, on en a perdu juſqu'à la mémoire.

M. de la Condamine obſerve que dès le tems du Pere Fritz, c'eſt-à-dire cinquante ans après le Pere d'Acuña, les Portugais, oubliant le titre ſur lequel ils fondent leur prétention, ſoutenoient déja que la borne, plantée par Texeira, étoit ſituée plus haut que la Province d'Omaguas; & que dans le même tems, le Pere Fritz, Miſſionnaire Eſpagnol, donnant dans une autre extrêmité, prétendoit qu'elle n'avoit été poſée qu'aux environs de la Riviere de Cuchivara, c'eſt-à-dire plus de 200 lieues plus bas. L'Académicien, reproche de l'exagération aux deux Parties, & juge qu'à l'égard de la borne plantée dans le Village d'or, ſi l'on examine bien le Canton où eſt ſituée la quatrieme Miſſion Portugaiſe, en deſcendant, nommée *Paraguari*, ſur le bord méridional de l'Amazone, quelques lieues au-deſſus de l'embouchure du Tefé, à 3 degrés 20 minutes de Latitude auſtrale par ſa propre obſervation, on trouvera qu'il réunit tous les caracteres qui déſignent la ſituation de ce fameux Village, dans l'Acte de Texeira & dans la Relation du Pere d'Acuña. Il confirme ſon opinion par divers Eclairciſſemens (59).

Eclairciſſemens ſur les Amazones de l'Amérique Méridionale.

Dans le cours de ſa navigation, il n'avoit pas ceſſé de demander aux Indiens des diverſes Nations, s'ils avoient quelque connoiſſance de ces Femmes belliqueuſes, dont le Fleuve a tiré ſon nom parmi les Européens, & s'il étoit vrai, comme le P. d'Acuña le rapporte avec confiance, qu'elles vécuſſent éloignées des Hommes, avec leſquels il ne leur attribue de commerce qu'une fois l'année. L'Académicien obſerve que cette tradition eſt univerſellement répandue chez toutes les Nations qui habitent les bords de l'Amazone dans l'intérieur des Terres & les Côtes de l'Océan juſqu'à Cayenne, dans une étendue de 12 à 1500 lieues de Païs; que pluſieurs de ces Nations n'ont point eu de communication les unes avec les autres; que toutes s'accordent à indiquer le même Canton, pour le lieu de la retraite des Amazones; que les différens noms, par leſquels ils les déſignent dans les différentes Langues, ſignifient *Femmes ſans mari*, *Femmes excellentes*, &c; qu'il étoit queſtion d'Amazones dans ces Contrées,

(59) *Ibid.* pp. 101 & 126.

avant que les Eſpagnols y euſſent pénétré, ce qu'il prouve par la crainte qu'un Cacique inſpira d'elles en 1540, à Orellana, le premier Européen qui ait deſcendu ce Fleuve. Il cite les anciens Hiſtoriens & Voïageurs de diverſes Nations, antérieurs au P. d'Acuña, qui diſoit, comme on l'a vu, en 1641, que les preuves en faveur de l'exiſtence des Amazones ſur le bord de cette Riviere *étoient telles, que ce ſeroit manquer tout-à-fait à la foi humaine, que de les rejetter.* Il rapporte des témoignages plus récens, auxquels il joint ceux que lui & Dom Pedro Maldonado, ſon compagnon de Voïage, ont recueillis dans le cours de leur navigation. Il ajoute que ſi jamais il a pû exiſter une Societé de Femmes indépendantes, & ſans un commerce habituel avec les Hommes, cela eſt ſurtout poſſible parmi les Nations Sauvages de l'Amérique, où les Maris réduiſent leurs Femmes à la condition d'Eſclaves & de Bêtes de ſomme. Enfin il paroît perſuadé, par la variété des témoignages non-concertés, qu'il y a eu des Amazones Amériquaines; mais il y a toute apparence, dit-il, qu'elles n'exiſtent plus (60).

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Il partit de Coari, le 20 d'Août, avec un nouveau Canot & de nouveaux Guides. La Langue du Pérou, qui étoit familiere à M. Maldonado, & dont l'Académicien avoit auſſi quelque teinture, leur avoit ſervi à ſe faire entendre dans toutes les Miſſions Eſpagnoles, où l'on s'eſt efforcé d'en faire une Langue générale. A Saint Paul, ils avoient eu des Interpretes Portugais, qui parloient la Langue du Breſil, introduite auſſi dans les Miſſions Portugaiſes; mais n'en aïant point trouvé à Coari, où toute leur diligence ne put les faire arriver avant le départ du grand Canot du Miſſionnaire, pour le Para, ils ſe virent parmi des Indiens avec leſquels ils ne pouvoient converſer que par ſignes, ou à l'aide d'un court vocabulaire, que M. de la Condamine avoit fait de diverſes queſtions dans leur Langue, mais qui malheureuſement ne contenoit pas les réponſes. Ces Peuples connoiſſent pluſieurs Etoiles fixes, & donnent des noms d'Animaux à diverſes conſtellations. Ils appellent les Hyades, ou la tête du Taureau, d'un nom qui ſignifie aujourd'hui, dans le Païs, mâchoire de Bœuf; parceque depuis qu'on a tranſporté des Bœufs en Amérique, les Braſiliens, comme les Naturels du Pérou, ont appliqué à ces Animaux le nom qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle à l'Elan, le plus grand des Quadrupedes qu'ils connuſſent avant l'arrivée des Européens.

Les Indiens ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie.

Le ſecond jour après avoir quitté Coari, on laiſſa du côté du Nord une embouchure de l'Yupura, à cent lieues de la premiere; & le jour ſuivant, on rencontra, du côté du Sud, les bouches de la Riviere, nommée aujourd'hui *Purus*, mais anciennement *Cuchiyara*, du nom d'un Village voiſin. Elle n'eſt pas inférieure aux plus grandes, de celles qui groſſiſſent le Marañon. Sept ou huit lieues au-deſſous, M. de la Condamine voïant le Fleuve ſans Iles & large de 1000 à 1200 toiſes, y jetta la ſonde, qui ne lui fit pas trouver fond à 103 braſſes.

Extrême profondeur du Fleuve.

Rio Negro, ou la Riviere noire, dans lequel il entra le 23, eſt, dit-

(60) Pour concluſion, il renvoie à l'Apologie du premier Tome du Théâtre critique du R. Feijo, par le P. Sarmiento.

VOYAGES MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

il, une autre Mer d'eau douce, que l'Amazone reçoit du côté du Nord. Malgré la Carte du Pere Fritz & celle de Deliſle, qui font courir cette Riviere du Nord au Sud, il établit ſur le témoignage de ſes propres yeux, qu'elle vient de l'Oueſt, & qu'elle court à l'Eſt, en inclinant un peu vers le Sud, du moins dans l'eſpace de pluſieurs lieues au-deſſus de ſon embouchure dans l'Amazone, où elle entre ſi parallelement, que ſans la tranſparence de ſes eaux, qui l'ont fait nommer Riviere noire, on la prendroit pour un bras de ce Fleuve, ſéparé par une Ile. Il la remonta deux lieues, juſqu'au Fort que les Portugais y ont bâti ſur le bord Septentrional, à l'endroit le moins large, qu'il trouva de 1203 toiſes, & dont la Latitude, qu'il ne manqua point d'obſerver, eſt 3 degrés neuf minutes Sud. C'eſt le premier Etabliſſement Portugais qu'on trouve au Nord, en deſcendant l'Amazone. Sa Riviere eſt fréquentée depuis plus d'un ſiecle, par cette Nation, qui y fait un grand commerce d'Eſclaves. Un Détachement de la Garniſon du Para, campé continuellement ſur ſes bords, tient en reſpect les Nations Indiennes qui les habitent, pour favoriſer le commerce des Eſclaves, dans les bornes preſcrites par les Loix de Portugal; & chaque année ce Camp volant, à qui l'on donne le nom de *Trouppe de rachat*, pénetre plus avant dans les terres. Toute la partie découverte de Rio Negro eſt peuplée de Miſſions Portugaiſes, gouvernées par des Carmes. En remontant quinze jours ou trois ſemaines dans cette Riviere, on la trouve encore plus large qu'à ſon embouchure, parcequ'elle forme un grand nombre d'Iles & de Lacs. Le terrein, dans tout cet eſpace, eſt élevé ſur ſes bords. Les Bois y ſont moins fourrés, & le Païs eſt tout différent des bords de l'Amazone.

Rio Negro, & ſon Fort Portugais.

Camp volant pour le Commerce des Eſclaves.

Communication trouvée entre l'Orinoque & le Marañon.

M. de la Condamine trouva, au Fort de Rio Negro, des preuves de la communication de l'Orinoque avec cette Riviere, & par conſéquent avec l'Amazone, ſur leſquelles il ſe croit diſpenſé de s'étendre depuis la confirmation de ce fait, en 1744, par un Voïage ſur lequel il ne peut reſter aucun doute (61). C'eſt dans la grande Ile, formée par l'Amazone & l'Orinoque, auxquels Rio Negro ſert de lien, qu'on a longtems cherché le Lac doré de *Parimé*, & la Ville de *Manoa del Dorado*. M. de la Condamine trouve la ſource de cette *erreur*, ſi c'en eſt une (62), dans quelques reſſemblances de noms, qui ont fait transformer en Ville dont les murs étoient couverts de plaques d'or, le Village des *Manaous*, cette même Nation dont on a parlé. L'Hiſtoire des Découvertes du Nouveau Monde fournit plus d'un exemple de ces Métamorphoſes. Mais la préoccupation, obſerve l'Académicien, étoit encore ſi forte en 1740, qu'un Voïageur, nommé Nicolas *Hortſman* (63), natif de Hildesheim, eſpérant découvrir le Lac doré & la Ville aux Toits d'or, remonta la Riviere d'Eſſequebe, dont l'embouchure eſt dans l'Ocean, entre la Riviere de

Manoa del Dorado, Ville fabuleuſe.

(61) Celui du Supérieur des Jéſuites des Miſſions Eſpagnoles des bords de l'Orinoque, qui vint de ce Fleuve au Fort de Rio Negro. *Voiez*, ci-deſſus, la Deſcription du Gouvernement de Maynas. M. de la Condamine a tracé en points, dans ſa Carte de l'Amazone, le cours du Rio Negro, ſelon la Carte du P. Samuel Fritz.

(62) Voïez, ci-deſſous, la Relation de Sir Walter Raleigh.

(63) M. de la Condamine poſſede un Extrait du Journal de ce Voïageur, & une Carte de ſa route, faite de ſa main.

Surinam & l'Orinoque. Après avoir traverſé des Lacs & de vaſtes Campagnes, traînant ou portant ſon Canot avec des peines incroïables, & ſans avoir rien trouvé qui reſſemblât à ce qu'il cherchoit, il parvint au bord d'une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il deſcendit dans Rio Negro, où elle entre du côté du Nord. Les Portugais lui ont donné le nom de Riviere Blanche; les Hollandois, celui d'Eſſequebé, & celui de Parimé, ſans doute parcequ'ils ont cru qu'elle conduiſoit au Lac de ce nom. On croira, ſi l'on veut, qu'il étoit un de ceux que Hortſman traverſa, mais il leur trouva ſi peu de rapport à l'idée qu'il s'étoit faite du Lac doré, qu'il étoit très éloigné lui-même d'applaudir à cette conjecture.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1743.

A peu de diſtance de l'embouchure du Rio Negro, on rencontre, du côté du Sud, celle d'une autre Riviere, qui n'eſt pas moins fréquentée des Portugais, & qu'ils ont nommée Rio de Madera, ou Riviere du Bois, apparemment parcequ'elle charie quantité d'arbres dans ſes débordemens. On donne une grande idée de l'étendue de ſon cours, en aſſurant qu'ils la remonterent, en 1741, juſqu'aux environs de Santa Cruz de la Sierra, Ville Epiſcopale du haut Pérou, ſituée à 17 degrés & demi de Latitude Auſtrale. Cette Riviere porte le nom de Manure dans ſa partie ſupérieure, où ſont les Miſſions des Moxes (64), dont les Jéſuites ont donné une Carte en 1713 (65). Mais ſa ſource la plus éloignée eſt voiſine du Potoſi, & par conſéquent de celle du Pilcomayo, qui va ſe jetter dans le grand Fleuve de la Plata.

Rio Madera.

Extrême étendue de ſon cours.

L'Amazone, au-deſſous du Rio Negro & de la Madera, a communément une lieue de large. Lorſqu'elle forme des Iles, elle a juſqu'à deux & trois lieues; & dans le tems des inondations, elle n'a plus de limites. C'eſt ici que les Portugais du Para commencent à lui donner le nom de Riviere des Amazones; tandis que plus haut ils ne la connoiſſent que ſous celui de Rio de *Solimoës*, Riviere des Poiſons, qu'ils lui ont donné, vraiſemblablement, parceque les fleches empoiſonnées ſont la principale arme de ſes Habitans.

Le 28, M. de la Condamine, aïant laiſſé à gauche la Riviere de Jamundas, que le P. d'Acuña nomme Cunuris, prit terre un peu au-deſſous, du même côté, au pié du Fort Portugais de *Pauxis*, où le lit du Fleuve eſt reſſerré dans un Détroit de 905 toiſes. Le flux & le reflux de la Mer ſe font ſentir juſqu'ici, par le gonflement des eaux, qui arrive de douze en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme ſur les Côtes. La plus grande hauteur du flux, que l'Académicien meſura proche du Para, n'étant gueres que de dix piés & demi dans les grandes Marées, il conclut que le Fleuve, depuis Pauxis juſqu'à la Mer, c'eſt-à-dire ſur plus de deux cens lieues de cours, ou ſur trois cens ſoixante, ſelon le Pere d'Acuña, ne doit avoir qu'environ dix piés & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du Mercure, que l'Académicien trouva, au Fort de Pauxis, 14 toiſes au-deſſus du niveau de l'eau, d'environ une ligne un quart moindre qu'au Para au bord de la Mer. Il fait là-deſſus d'utiles réflexions.

Fort de Pauxis.

Le flux de la Mer s'y fait ſentir.

(64) Voïez la Deſcription du Pérou, en divers endroits.
(65) Elle eſt dans le Tome XII des Lettres édifiantes & curieuſes.

VOIAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Réflexions sur ces Marées.

» On conçoit bien, dit-il, que le flux qui arrive au Cap du Nord, » à l'embouchure de la Riviere des Amazones, ne peut parvenir au Dé- » troit de Pauxis, c'eſt-à-dire, ſi loin de la Mer, qu'en pluſieurs jours, » au lieu de cinq ou ſix heures, qui eſt le tems ordinaire que la Mer » emploie à remonter. En effet, depuis la Côte juſqu'à Pauxis, il y a » une vingtaine de Parages, qui déſignent pour ainſi dire les journées de » la Marée en remontant le Fleuve. Dans tous ces endroits, l'effet de la » haute Mer ſe manifeſte à la même heure que ſur la Côte; & ſi l'on » ſuppoſe que ces différens Parages ſoient éloignés l'un de l'autre d'en- » viron douze lieues, le même effet des Marées ſe fera remarquer dans » leurs intervalles à toutes les heures intermédiaires; ſavoir, dans la ſup- » poſition des douze lieues, une heure plus tard de lieue en lieue, en » s'éloignant de la Mer. Il en eſt de même du reflux, aux heures correſpon- » dantes. Au reſte, tous ces mouvemens alternatifs, chacun en ſon lieu, » ſont ſujets aux retardemens journaliers, comme ſur les Côtes. Cette » eſpece de marche des Marées, par ondulations, a vrai-ſemblablement » lieu en pleine Mer, & doit retarder de plus en plus, depuis le point où » commence le refoulement des eaux, juſques ſur les Côtes. La proportion » dans laquelle décroît la vîteſſe des Matées en remontant dans le Fleu- » ve; deux courans oppoſés qu'on remarque dans le tems du flux, l'un » à la ſurface de l'eau, l'autre à quelque profondeur; deux autres, dont » l'un remonte le long des bords du Fleuve & s'accélere, tandis que » l'autre, au milieu du lit de la Riviere, deſcend & retarde; enfin deux » autres encore, oppoſés auſſi, qui ſe rencontrent ſouvent, proche de » la Mer, dans des Canaux naturels de traverſe, où le flux entre à la » fois par deux côtés oppoſés; tous ces faits, dont j'ignôre que pluſieurs » aient été obſervés, leurs différentes combinaiſons, divers autres acci- » dens des Marées, ſans doute plus frequens & plus variés qu'ailleurs, » dans un Fleuve où elles remontent vraiſemblablement à une plus gran- » de diſtance de la Mer qu'en aucun autre endroit du Monde connu; » donneroient lieu à des remarques également curieuſes & nouvelles.

Mais pour s'élever au-deſſus des conjectures, il faudroit une ſuite d'Obſervations exactes; ce qui demanderoit un long ſéjour dans chaque lieu, & un délai qui ne convenoit point à l'impatience où M. de la Condamine étoit de revoir ſa Patrie. Il ſe rendit, en ſeize heures, de Pauxis à *Topayos*, autre Forteresſe Portugaiſe à l'entrée de la Riviere de même nom, qui en eſt une du premier ordre. Elle deſcend des Mines du Breſil, en traverſant des Païs inconnus, mais habités par des Nations ſauvages & guerrieres, que les Miſſionnaires Jéſuites s'efforcent d'apprivoiſer. Des débris du Bourg de Tupinambara, autrefois ſitué dans une grande Ile, à l'embouchure de la Riviere de Madera, s'eſt formé celui de Topayos, dont les Habitans ſont preſque l'unique reſte de la vaillante Nation des *Tupinambas*, ou Topinamboux, dominante il y a deux ſiecles dans le Breſil, où ils ont laiſſé leur Langue. On a vû leur Hiſtoire & leurs différentes tranſmigrations dans la Relation du P. d'Acuña. C'eſt chez les Topayos, qu'on trouve aujourd'hui plus facilement qu'ailleurs, de ces pierres vertes, connues ſous le nom de Pierres des Amazones,

Riviere & Fort de Topayos.

Pierres des Amazones.

dont on ignore l'origine, & qui ont été long-tems recherchées pour la vertu qu'on leur attribuoit de guérir de la pierre, de la colique néphrétique & de l'épilepsie. Elles ne different, ni en dureté, ni en couleur, du Jade Oriental; elles réſiſtent à la Lime, & l'on a peine à s'imaginer comment les anciens Habitans du Païs ont pû les tailler, & leur donner diverſes figures d'Animaux. Cette difficulté a fait juger à quelques Navigateurs, mauvais Phyſiciens, qu'elles n'étoient que du limon de la Riviere, auquel on donnoit aiſément une forme, & qui ne devoit enſuite ſon extrême dureté qu'à l'air. Mais quand une ſuppoſition ſi peu vraiſemblable n'auroit pas été démentie par des eſſais, il reſteroit le même embarras pour ces Emeraudes arrondies, polies, & percées, dont on a parlé dans l'article des anciens Monumens du Pérou. M. de la Condamine obſerve que les Pierres vertes deviennent plus rares de jour en jour, autant parceque les Indiens, qui en font grand cas, ne s'en défont pas volontiers, que parcequ'on en a fait paſſer un fort grand nombre en Europe.

VOYAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE, 1743.

Le 4 Septembre, les deux Voïageurs commencerent à découvrir des Montagnes du côté du Nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. C'étoit un ſpectacle nouveau pour eux, après avoir navigué deux mois, depuis le Pongo, ſans voir le moindre côteau. Ce qu'ils appercevoient étoit les Collines antérieures d'une longue chaîne de Montagnes, qui s'étend de l'Oueſt à l'Eſt, & dont les ſommets ſont les points de partage des eaux de la Guiane. Celles qui prennent leur pente du côté du Nord forment les Rivieres de la Côte de Caïenne & de Surinam, & celles qui coulent vers le Sud, après un cours de peu d'étendue, viennent ſe perdre dans l'Amazone. C'eſt dans ces Montagnes, ſuivant la tradition du Païs, que ſe ſont retirées les Amazones d'Orellana : mais une autre tradition, qu'on prétend mieux prouvée, quoiqu'auſſi mal éclaircie, aſſure qu'elles abondent en Mines de divers Métaux.

Montagnes riches en Métaux, où l'on ſuppoſe que les Amazones ſe ſont retirées.

Le 5 au ſoir, la variation de l'aiguille, obſervée au Soleil couchant, étoit de cinq degrés & demi du Nord à l'Eſt. Un tronc d'arbre déraciné, que le courant avoit pouſſé ſur le bord du Fleuve, aïant ſervi de théâtre pour cette Obſervation, M. de la Condamine, ſurpris de ſa grandeur, eut la curioſité de le meſurer. Quoique deſſeché, & dépouillé même de ſon écorce, ſa circonférence étoit de 24 piés, & ſa longueur de 84 entre les branches & les racines. On peut juger de quelle hauteur & de quelle beauté ſont les Bois des bords de l'Amazone, & de pluſieurs autres Rivieres qu'elle reçoit. Le 6, à l'entrée de la nuit, les deux Voïageurs laiſſerent le grand Canal du Fleuve, vis-à-vis du Fort de *Paru*, ſitué ſur le bord Septentrional, & rebâti depuis peu par les Portugais, ſur les ruines d'un vieux Fort, où les Hollandois s'étoient établis. Là, pour éviter de traverſer le Xingu à ſon embouchure, où quantité de Canots ſe ſont perdus, ils entrerent de l'Amazone dans le Xingu même, par un Canal naturel de communication : les Iles, qui diviſent la bouche de cette Riviere en pluſieurs Canaux, ne permettent point de meſurer géométriquement ſa largeur ; mais, à la vue, elle n'a pas moins d'une lieue. C'eſt la même Riviere que le P. d'Acuña nomme Paranaïba, & le P. Fritz, dans ſa Carte, *Aoripana*; diverſité, qui vient de celle

Prodigieuſe grandeur des Arbres.

Paru, ancien Fort Hollandois.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

des Langues. Xingu eſt le nom Indien d'un Village, accompagné d'une Miſſion ſur le bord de la Riviere, à quelques lieues de ſon embouchure. Elle deſcend, comme celle de Topayos, des Mines du Breſil; & quoiqu'elle ait un ſaut à ſept ou huit journées de l'Amazone, elle ne laiſſe pas d'être navigable en remontant plus de deux mois. Ses rives abondent en deux ſortes d'arbres aromatiques (66) dont les fruits ſont à peu-près de la groſſeur d'une Olive, ſe rapent comme la noix Muſcade, & ſervent aux mêmes uſages. L'écorce du premier a la ſaveur & l'odeur du clou de girofle, que les Portugais nomment *Cravo*; ce qui a fait donner, par les François de Caïenne, le nom de *Crabe* au bois qui porte cette écorce. L'Académicien obſerve que ſi les épiceries orientales en laiſſoient à deſirer d'autres, celles-ci ſeroient plus connues en Europe. Cependant il a ſu, dans le Païs, qu'elles paſſoient en Italie & en Angleterre, où elles entrent dans la compoſition de diverſes liqueurs fortes.

Deux Arbres aromatiques, l'un nommé Crabe à Cayenne.

L'Amazone devient ſi large, après avoir reçu le Xingu, que d'un bord on ne pourroit voir l'autre, quand les grandes Iles, qui ſe ſuccedent entr'elles, permettroient à la vue de s'étendre. Il eſt fort remarquable qu'on commence ici à ne plus voir, ni Mouſtiques, ni Maringoins, ni d'autres Moucherons de toute eſpece, qui ſont la plus grande incommodité de la Navigation ſur ce Fleuve. Leurs piquûres ſont ſi cruelles, que les Indiens mêmes n'y voïagent point ſans un Pavillon de toile, pour ſe mettre à couvert pendant la nuit. C'eſt ſur la rive droite, qu'il ne s'en trouve plus; car le bord oppoſé ne ceſſe point d'en être infecté. En examinant la ſituation des lieux, M. de la Condamine crut devoir attribuer cette différence au changement de direction du cours de la Riviere. Elle tourne au Nord; & le vent d'Eſt, qui y eſt preſque continuel, doit porter ces Inſectes ſur la rive Occidentale.

Forteresse de Curupa.

La Forteresse Portugaiſe de Curupa, où les deux Voïageurs arriverent le 9, fut bâtie par les Hollandois lorſqu'ils étoient maîtres du Breſil. Elle eſt peuplée de Portugais, ſans autres Indiens que leurs Eſclaves. La ſituation en eſt agréable, dans un terrein élevé, ſur le bord méridional du Fleuve, huit journées au-deſſus du Para. Depuis cette Place, où le flux & le reflux deviennent très ſenſibles, les Canots ne vont plus qu'à la faveur des Marées. La Deſcription de M. d'Ulloa ne nous empêche point de remarquer plus exactement, avec M. de la Condamine, qui parle en témoin oculaire, que, quelques lieues au-deſſous du même Fort, un petit bras de l'Amazone, nommé *Tajipuru*, ſe détache du grand Canal qui tourne au Nord, & que prenant une route oppoſée vers le Sud, il embraſſe la grande Ile de *Joanes*, ou *Marajo*, défigurée dans toutes les Cartes. Delà, il revient au Nord par l'Eſt, décrivant un demi-cercle; & bientôt il ſe perd en quelque ſorte, dans une Mer formée par le concours de pluſieurs grandes Rivieres, qu'il rencontre ſucceſſivement. Les plus conſidérables, ſont premierement *Rio de dos Bocas*, Riviere des deux Bouches, formée de la jonction des deux Rivieres de *Guanapu* & de *Pacajas*, large de plus de deux lieues à ſon embouchure, & que toutes les

Rivieres, qui forment une eſpece de Mer.

(66) Ils ſe nomment, l'un *Cuchiri*, & l'autre *Puchiri*.

anciennes Cartes nomment, comme Laet, Riviere du Para; en second lieu la Riviere des Tocantins, plus large encore que la précédente, & qu'il faut pluſieurs mois pour remonter, deſcendant, comme le Topayos & le Xingu, des Mines du Breſil, dont elle apporte quelques fragmens dans ſon ſable; enfin, la Riviere de Muju, que l'Académicien trouva large de 749 toiſes à deux lieues dans les terres, & ſur laquelle il rencontra une Frégate Portugaiſe qui remontoit à pleines voiles, pour aller chercher, quelques lieues plus haut, des bois de Menuiſerie, rares & précieux dans d'autres Régions (67).

Situation de la Ville du Para.

C'eſt ſur le bord Oriental du Muju, qu'eſt ſituée la Ville du Para, immédiatement au-deſſus de l'embouchure du Capim, qui vient de recevoir une autre Riviere, appellée Guama. Il n'y a, ſuivant M. de la Condamine, que la vue d'une Carte, qui puiſſe donner une juſte idée de la poſition de cette Ville, ſur le concours d'un ſi grand nombre de Rivieres. Ses Habitans ſont fort éloignés, dit-il, de ſe croire ſur le bord de l'Amazone, dont il eſt même vrai-ſemblable qu'il n'y a pas une ſeule goutte, qui baigne le pié de leurs murailles; à-peu-près comme on peut dire que les eaux de la Loire n'arrivent point à Paris, quoique cette Riviere communique avec la Seine par le Canal de Briare. On ne laiſſe pas, dans le langage reçu, de dire que le Para eſt ſur l'embouchure Orientale de la Riviere des Amazones.

L'Académicien fut conduit de Curupa au Para, ſans être conſulté ſur la route, entre des Iles, par des Canaux étroits, remplis de détours qui traverſent d'une Riviere à l'autre, & par leſquels on évite le danger de leurs embouchures. Tous ſes ſoins ſe rapportant à dreſſer ſa Carte, il fut obligé de redoubler ſon attention, pour ne pas perdre le fil de ſes routes dans ce Dédale tortueux d'Iles & de Canaux ſans nombre.

Arrivée de Mr de la Condamine dans cette Ville.

Le 19 de Septembre, c'eſt-à-dire près de 4 mois après ſon départ de Cuenca, il arriva heureuſement à la vue du Para, que les Portugais nomment le *grand Para*, c'eſt-à-dire la *grande Riviere* dans la Langue du Breſil. Il prit terre dans une Habitation de la dépendance du Collége des Jéſuites, où il fut retenu huit jours par les Supérieurs de cet Ordre, pendant qu'on lui préparoit un logement dans la Ville, en vertu des ordres de S. M. Portugaiſe adreſſés à tous ſes Gouverneurs. Il y trouva, le 27, une Maiſon fort commode & richement meublée, avec un Jardin d'où l'on découvroit l'horizon de la Mer, & dans une ſituation telle qu'il l'avoit deſirée pour la commodité de ſes Obſervations. » Nous crûmes, dit-» il, en arrivant au Para, à la ſortie des Bois de l'Amazone, nous voir » tranſportés en Europe. Nous trouvâmes une grande Ville, des rues bien » alignées, des Maiſons riantes, la plûpart rebâties depuis trente ans en » pierre & en moîlon, des Egliſes magnifiques. Le Commerce direct » des Habitans avec Liſbonne, d'où il leur vient tous les ans une Flotte » marchande, leur donne la facilité de ſe pourvoir de toutes ſortes de » commodités. Ils reçoivent les Marchandiſes de l'Europe en échange » pour les denrées du Païs, qui ſont, outre quelque or en poudre qu'on

Idée de la Ville du Para.

(67) Les Obſervations de M. de la Condamine ſur quelques Animaux des Païs qu'il avoit traverſés, ſont réſervées pour l'Article qui leur convient.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

» apporte de l'intérieur des terres, du côté du Breſil, l'écorce du bois » de crabe, ou de clou de la Salſe-pareille, la Vanille, le Sucre, le » Caffé, & ſurtout le Cacao (67).

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Jamais la Latitude du Para n'avoit été obſervée à terre, & l'on aſſura M. de la Condamine, à ſon arrivée, qu'il étoit préciſément ſous la ligne équinoxiale. Il trouva, par diverſes obſervations, 1 degré 28 minutes du Sud (68). A l'égard de la Longitude, une Eclipſe de Lune, qu'il obſerva le premier de Novembre 1743, & deux immerſions du premier Satellite de Jupiter (69) lui firent juger, par le calcul, la différence du Méridien du Para à celui de Paris, d'environ trois heures 24 minutes à l'Occident.

Sa Latitude & ſa Longitude.

Autres Obſervations.

Entre pluſieurs autres Obſervations, les unes ſur la déclinaiſon & l'inclinaiſon de l'aiguille, les autres ſur les Marées, qui ſont aſſez irrégulieres au Para, la plus importante, & qui avoit un rapport immédiat à la figure de la Terre, objet principal de ſon Voïage, fut celle de la longueur du Pendule de tems moïen, ou plutôt la différence de longueur de ce Pendule à Quito & au Para (70). Neuf expériences, dont les deux plus éloignées ne donnerent que trois oſcillations de différence ſur 98740, lui firent trouver qu'en 24 heures de tems moïen, ſon Pendule à verge de Métal faiſoit, au Para, 31 ou 32 vibrations plus qu'à Quito, & 50 ou 51 plus qu'à Pichincha, 150 toiſes au-deſſus de Quito: d'où il conclut que ſous l'Equateur, deux corps, dont l'un peſeroit 1600 livres, & l'autre 1000 livres au niveau de la Mer, étant tranſportés le premier à 1450, le ſecond à 2200 toiſes de hauteur, perdroient chacun plus d'une livre de leur poids (71).

Il étoit néceſſaire de voir la véritable embouchure de l'Amazone, pour achever la Carte de ce Fleuve, & de ſuivre même ſa rive Septentrionale juſqu'au Cap de Nord, où ſe termine ſon cours. Cette raiſon ſuffiſoit pour déterminer M. de la Condamine à prendre la route de Cayenne, d'où il pouvoit paſſer droit en France. Ainſi, n'aïant pas profité, comme M. Maldonado, de la Flotte Portugaiſe qui partit pour Liſbonne le 3 de Décembre, il ſe vit retenu au Para juſqu'à la fin de l'année, moins ce-

(67) *Ibid.* pp. 177 & 178.

(68) La Carte du P. Fritz place cette Ville par un degré du Sud. Celle de Laet ne differe pas ſenſiblement de M. de la Condamine. Le nouveau Routier Portugais porte 1 degré 40 minutes du Sud.

(69) Des 6 & 29 Décembre de la même année.

(70) L'une de ces deux Villes eſt au bord de la Mer, l'autre quatorze à quinze cens toiſes au-deſſus de ſon niveau; & toutes deux ſous la Ligne équinoxiale; car un degré & demi n'eſt ici d'aucune conſéquence. L'Académicien étoit en état de déterminer cette différence par le moïen d'un Pendule invariable de vingt-huit pouces de long, qui conſervoit ſes oſcillations pendant plus de vingt-quatre heures, & avec lequel il avoit fait un grand nombre d'Obſervations à Quito, & ſur un endroit de la Montagne du Pichincha, qui eſt élevé de ſept cens cinquante toiſes au-deſſus du Sol de Quito. *Ibid.* p. 181.

(71) A peu près comme il devroit arriver, ſi l'on faiſoit les mêmes expériences ſous le vingt-deuxieme & le vingt-huitieme parallele, ſuivant la Table de Newton; ou vers le vingt & vingt-cinquieme, à juger par la comparaiſon des Expériences immédiates faites ſous l'Equateur & en divers endroits de l'Europe. Au reſte, M. de la Condamine avertit que les nombres précédens ne ſont qu'approchés. p. 182.

pendant par les vents contraires, qui regnent en cette saison, que par la difficulté de former un Equipage de Rameurs. La petite vérole avoit mis en fuite la plûpart des Indiens. On remarque, au Para, que cette maladie est encore plus funeste aux Indiens des Missions, nouvellement tirés des Bois, & qui vont nus, qu'à ceux qui vivent depuis longtems parmi les Portugais, & qui portent des habits. Les premiers, espece d'Animaux amphibies, aussi souvent dans l'eau que sur terre, endurcis depuis l'enfance aux injures de l'air, ont peut-être la peau plus compacte que celle des autres Hommes; & M. de la Condamine est porté à croire que cette seule raison peut rendre pour eux l'éruption plus difficile. D'ailleurs l'habitude où ils sont de se frotter le corps de Roucou, de Genipa, & de diverses huiles grasses & épaisses, peut encore augmenter la difficulté. Cette derniere conjecture semble confirmée par une autre remarque: c'est que les Esclaves Negres, transportés d'Afrique, & qui ne sont pas, dans le même usage, résistent mieux au même mal, que les Naturels du Païs. Un Indien Sauvage, nouvellement sorti des Bois, est ordinairement un Homme mort, lorsqu'il est attaqué de cette maladie. Cependant une heureuse expérience a fait connoître qu'il n'en seroit pas de même de la petite vérole artificielle, si cette méthode étoit une fois établie dans les Missions; & la raison de cette différence n'est pas aisée à trouver. M. de la Condamine rapporte que quinze ou seize ans avant son arrivée au Para, un Missionnaire Carme, voïant tous ses Indiens mourir l'un après l'autre, & tenant d'une Gazette le secret de l'Inoculation, qui faisoit alors beaucoup de bruit en Europe, jugea qu'elle pouvoit rendre, au moins douteuse, une mort qui n'étoit que trop certaine avec les remedes ordinaires. Un raisonnement si simple avoit dû se présenter à tous ceux qui entendoient parler de la nouvelle opération; mais ce Religieux fut le premier, en Amérique, qui eut le courage de la tenter. Il fit inférer la petite vérole à tous les Indiens de la Mission qui n'en avoient pas encore été attaqués; & de ce moment, il n'en perdit plus un seul. Un autre Missionnaire de Rio Negro suivit son exemple avec le même succès. Après deux expériences si authentiques, on s'imagineroit que dans la contagion qui retenoit M. de la Condamine au Para, tous ceux qui avoient des Esclaves Indiens eurent recours à la même recette pour les conserver. Il le croiroit lui-même, dit-il, s'il n'avoit été témoin du contraire. On n'y pensoit point encore, lorsqu'il partit du Para (72).

VOYAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1743.

Remarque sur la petite Vérole qui fait de fréquens ravages au Para.

Inoculation tentée avec succès, dans les Missions.

(72) *Ibid.* p. 186. On trouve dans le Journal Historique de M. de la Condamine, diverses circonstances, qu'il n'a point ici répétées. Para, dit-il, est le Siege d'un Evêché, & peut-être l'unique Colonie Européenne où l'argent n'eut point de cours. Les especes monnoïées y ont été introduites depuis; mais alors la seule monnoie courante étoit le Cacao. A l'occasion du départ de M. Maldonado, qui s'embarqua pour Lisbonne sur une Flotte Portugaise: » L'exemple du P. Fritz, dit il, Missionnaire d'Espagne à Maynas, qui descendit le Fleuve » jusqu'au Para, en 1689, pour y rétablir » sa santé, & que le Gouverneur de cette » Ville retint plus d'un an, avoit fait craindre à M. Maldonado de se déclarer Espagnol parmi les Portugais. Ses Parens » & ses Amis le lui avoient bien recommandé avant son départ de Quito, & je lui » avois promis le secret. Après que le Gouverneur du Para m'eut remis copie des ordres de S. M. P., & que nous eûmes éprouvé les manieres franches & ouvertes de ce » Commandant, je fis mon possible pour » engager M. Maldonado à y répondre. Je

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

M. de la Condamine quitte Para.

Il s'embarqua, le 29 Décembre, dans un Canot du Général (73), avec un Equipage de 22 Rameurs, & muni de recommandations pour les Miſſionnaires Franciſcains de l'Ile Joanes ou Marajo, qui devoient lui fournir un nouvel Equipage pour continuer ſa route : mais, n'aïant pû trouver un bon Pilote, dans quatre Villages de ces Peres, où il aborda les premiers jours de Janvier 1744, & livré à l'inexpérience de ſes Indiens & à la timidité du *Mamelus* (74) qu'on lui avoit donné pour les commander, il mit deux mois à faire une route qui ne demandoit pas quinze jours.

Obſervations ſur les deux embouchures de l'Amazone.

Quelques lieues au-deſſous du Para, il traverſa la bouche orientale de l'Amazone, ou le bras du Para, ſéparé de la véritable embouchure, qui eſt la Bouche occidentale, par la grande Ile de Joanes, plus connue au Para ſous le nom de Marajo. Cette Ile occupe, ſeule, preſque tout l'eſpace qui ſépare les deux embouchures du Fleuve. Elle a, dans une figure irréguliere, plus de 150 lieues de tour. Toutes les Cartes lui ſubſtituent une multitude de petites Iles (75). Le Bras du Para, cinq ou ſix

» lui repréſentai que le Paſſeport ne diſtinguoit aucune Nation ; puiſqu'il s'étendoit à tous ceux qui m'accompagneroient ; » que l'ancien Gouverneur, qui avoit retenu le P. Samuel Fritz, en avoit été blâmé par ſa Cour, & avoit reçu ordre de le » faire reconduire à ſa Miſſion avec de » grands honneurs ; que les circonſtances » préſentes étoient beaucoup plus favorables, puiſque les deux Cours d'Eſpagne » & de Portugal étoient depuis long-tems » en bonne intelligence. Il ſentoit la force » de ces raiſons ; mais une mauvaiſe honte » le retenoit. Il avoit paſſé pour François, » & reçu, en cette qualité, des Lettres de » recommandation du Gouverneur pour Liſbonne : il n'oſoit avouer les ſoupçons » qu'on lui avoit inſpirés. Ce n'eſt pas tout, » il exigea de moi que je lui gardaſſe le ſecret, même après ſon départ. Je ne me » ſuis trouvé, de ma vie, dans une ſituation » plus embarraſſante. D'un côté, je me reprochois de païer par une diſſimulation » qui reſſembloit à une tromperie, la franchiſe d'un homme de beaucoup d'eſprit & » de mérite, qui me combloit de politeſſes ; » & d'un autre côté, je ne pouvois trahir » la confiance de mon Ami. J'évitai, autant qu'il me fut poſſible, les converſations particulieres avec le Gouverneur, » qui me parloit ſouvent de M. Maldonado «. L'Académicien, pendant ſon ſéjour au Para, fut fort lié avec un Eccléſiaſtique, homme de lettres, Fils d'un François établi en cette Ville. C'étoit Dom Laurenço Alvares *Roxo de Potſlis*, Grand-Chantre de l'Egliſe Cathédrale & Grand-Vicaire de l'Evêque. Il avoit beaucoup de goût pour l'Hiſtoire naturelle & pour la Méchanique. Pluſieurs morceaux curieux, dont il fit préſent à M. de la Condamine, & d'autres qu'il lui a envoïés depuis, font partie de ceux qu'il a remis au Cabinet du Jardin du Roi. Dom Potſlis eſt aujourd'hui Correſpondant de l'Académie des Sciences, *p.* 196 *& ſuiv.* du Journal.

(73) M. d'Abreu de Caſtelbranco, dont M. de la Condamine vante beaucoup la politeſſe. Ses Titres étoient, *Excellentiſſimo ſenhor Governador e Capitan General do Eſtado do Maranhom.* Celui, que M. d'Abreu avoit chargé d'équiper le Canot, avoit refuſé, dit l'Académicien, de recevoir l'argent que je lui avois offert. Je portai ſecretement, au moment de mon départ, deux cens cruzades (environ cinq cens livres de France) à un riche Négociant, que je chargeai de les remettre de ma part, pour le fret du Canot. J'ai appris, depuis mon retour en France, que la ſomme n'avoit point été acceptée, & qu'elle étoit reſtée en dépôt par ordre du Gouverneur : c'eſt à cette occaſion, que j'ai ſû juſqu'où s'étoient étendus les ordres & les libéralités de Sa Majeſté Portugaiſe. p. 199. du Journal.

(74) On appelle *Mamelus*, au Breſil, certains Enfans des Portugais & des Femmes Indiennes. Voïez, ci-deſſous, la Deſcription du Breſil.

(75) Elles ſembleroient placées au hazard, s'il ne paroiſſoit qu'elles ont été copiées ſur la Carte du Flambeau de Mer, remplie de faux détails dans cette partie.

lieues

lieues au-dessous de la Ville, a déja plus de trois lieues de large, & continue de s'élargir. M. de la Condamine côtoïa l'Ile du Sud au Nord, pendant trente lieues, jusqu'à sa derniere Pointe, qui se nomme Magnan, très dangereuse même aux Canots par ses écueils. Au-delà de cette pointe il prit à l'Oueſt, en suivant toujours la Côte de l'Ile, qui court plus de 40 lieues sans presque s'écarter de la ligne Equinoxiale. Il eut la vue de deux grandes Iles, qu'il laissa au Nord, l'une appellée *Machiana*, & l'autre *Caviana*, aujourd'hui désertes, anciennement habitées par la Nation des *Arouas*, qui bien que dispersée aujourd'hui, a conservé sa Langue particuliere. Le terrein de ces Iles, comme celui d'une grande partie de celle de Marajo, est entierement noïé, & presque inhabitable. En quittant la Côte de Marajo, dans l'endroit où elle se replie vers le Sud, l'Académicien retomba dans le vrai lit, ou le Canal principal de l'Amazone, vis-à-vis du nouveau Fort de Macapa, situé sur le bord oriental du Fleuve, & transferé par les Portugais deux lieues au Nord de l'ancien. Il seroit impossible, en cet endroit, de traverser le Fleuve dans des Canots ordinaires, si le Canal n'étoit rétréci par de petites Iles, à l'abri desquelles on navigue avec plus de sûreté, en prenant son tems pour passer de l'une à l'autre. De la derniere à Macapa, il reste encore plus de deux lieues. Ce fut dans ce dernier trajet que M. de la Condamine repassa enfin, & pour la derniere fois, la ligne Equinoxiale. L'observation de la Latitude, au nouveau Fort de Macapa, lui donna seulement trois minutes vers le Nord.

Changement du Sol vers le Nord.

Le sol de Macapa est élevé de deux ou trois toises au-dessus du niveau de l'eau. Il n'y a que le bord du Fleuve, qui soit couvert d'arbres; le dedans des terres est un Païs uni, le premier qu'on rencontre de cette nature, depuis la Cordilliere de Quito. Les Indiens assurent qu'il continue de même en avançant vers le Nord, & que delà on peut aller à cheval jusqu'aux sources de l'Oyapoc, par de grandes Plaines découvertes. Du Païs voisin des sources de l'Oyapoc, on voit au Nord les Montagnes de l'Aprouague qui s'apperçoivent aussi fort distinctement en Mer, de plusieurs lieues au Nord de la Côte; à plus forte raison se doivent-elles découvrir des hauteurs voisines de Cayenne (76).

Phénomene singulier de la Marée.

Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve est le plus resserré par les Iles, surtout vis-à-vis de la grande Bouche de l'Araouary, qui entre dans l'Amazone du côté du Nord, le flux de la Mer offre un Phénomene singulier. Pendant trois jours, les

(76) De toutes ces suppositions, M. de la Condamine conclut qu'en partant de Cayenne, par cinq degrés de Latitude du Nord, & marchant vers le Sud, on auroit pû mesurer commodément deux, trois, & peut-être quatre degrés du Méridien, sans sortir des terres de France, & reconnoître, chemin faisant, cet intérieur des terres, qui ne l'a point été jusqu'ici; enfin que si l'on eût voulu, on eût pû, avec des Passeports de Portugal, pousser la mesure jusqu'au Parallele de Macapa, c'est-à-dire jusqu'à l'Equateur même. L'exécution de ce projet eut été, dit-il, plus facile qu'il ne l'avoit cru lui-même, lorsqu'il l'avoit proposé à l'Académie des Sciences, un an avant qu'il fut question du Voïage de Quito, où l'on crut trouver plus de facilité. Mais il avoue que l'inspection des lieux étoit nécessaire pour s'assurer de ce qu'il proposoit. *Ibid.* p. 192.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

plus voiſins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes Marées, la Mer, au lieu d'emploïer près de ſix heures à monter, parvient en une ou deux minutes à ſa plus grande hauteur. On entend d'abord, d'une ou deux lieues de diſtance, un bruit effraïant, qui annonce la *Pororoca*; c'eſt le nom que les Indiens donnent à ce terrible flot. A meſure qu'il approche, le bruit augmente; & bientôt on apperçoit un Promontoire d'eau, de 12 à 15 piés de hauteur, puis un autre, puis un troiſieme, & quelquefois un quatrieme, qui ſe ſuivent de près, & qui occupent toute la largeur du Canal. Cette Lame avance avec une rapidité prodigieuſe, briſe & raſe en courant tout ce qui lui réſiſte. M. de la Condamine vit, en quelques endroits, un grand terrein emporté par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, & des ravages de toute eſpece. Le rivage, partout où elle paſſe, eſt auſſi net que s'il avoit été ſoigneuſement balaïé. Les Canots, les Pirogues, les Barques mêmes ne ſe garantiſſent de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans quelque endroit où il y ait beaucoup de fond. L'Académicien, ſe contentant d'indiquer les cauſes du fait, a remarqué dans pluſieurs autres lieux, dit-il, où il a examiné les circonſtances de ce Phénomene, » que cela n'arrive que lorſque » le Flot, montant & engagé dans un Canal étroit, rencontre en ſon » chemin un Banc de ſable ou un haut fond qui lui fait obſtacle; que » c'eſt là, & non ailleurs, que commence le mouvement impétueux & » irrégulier des eaux, & qu'il ceſſe un peu au-delà du Banc, quand le » Canal redevient profond, ou s'élargit conſidérablement (77). Il ajoute qu'il arrive quelque choſe de ſemblable aux Iles Orcades, & à l'entrée de la Garonne, où l'on donne le nom de *Maſcaret* à cet effet des Marées.

Son explication.

M. de la Condamine échoue ſur un Banc de ſable.

Les Indiens & leur Chef, craignant de ne pouvoir, en cinq jours qui reſtoient juſqu'aux grandes Marées, arriver au Cap de Nord, qui n'étoit plus qu'à quinze lieues, & au-delà duquel on peut trouver un abri contre la Pororoca, retinrent M. de la Condamine dans une Ile déſerte, où il ne trouva pas dequoi mettre le pié à ſec, & où malgré ſes repréſentations il fut retenu neuf jours entiers, pour attendre que la pleine Lune fût bien paſſée. Delà, il ſe rendit au Cap de Nord, en moins de deux jours; mais, le lendemain, jour du dernier quartier & des plus petites Marées, ſon Canot échoua ſur un Banc de vaſe; & la Mer, en baiſſant, s'en retira fort loin. Le jour ſuivant, le flux ne parvint point juſqu'au Canot. Enfin, il paſſa ſept jours dans cette ſituation, pendant leſquels ſes Rameurs, dont la fonction avoit ceſſé, n'eurent d'autre occupation que d'aller chercher fort loin de l'eau ſaumâtre, en s'enfonçant dans la vaſe juſqu'à la ceinture. Il eut le tems, dit-il, de répéter ſes Obſervations (78) à la vue du Cap de Nord, & de s'ennuïer beaucoup d'être tou-

Il y paſſe ſept jours.

(77) *Ibid.* p. 195.

(78) Il remarqua, dans les Cartes marines, une erreur très dangereuſe pour l'atterrage des Vaiſſeaux, & qui peut-être en a fait périr pluſieurs, comme ceux dont il vit les débris ſur la Côte voiſine, qui court au Nord juſqu'au Cap d'Orange. L'importance de la matiere demande que ſes explications ſoient ici rapportées. » Rien, dit-il, n'eſt » moins conforme à la vérité que la vue » & l'aſpect de cette Côte, telle qu'elle eſt » deſſinée dans le Flambeau de la Mer, li- » vre traduit du Hollandois dans toutes les » Langues. On y voit la repréſentation d'une » longue chaîne de Montagnes, dont les » diverſes pointes & les inflexions ſont figu-

jours par 1 degré 51 minutes de Latitude Nord. Son Canot, enchaſſé dans un limon durci, étoit devenu un Obſervatoire ſolide. Il trouva la variation de l'aiguille de 4 degrés Nord-Eſt, c'eſt-à-dire, de deux degrés & demi moindre qu'à Pauxis. Pendant une ſemaine entiere, il eut auſſi le loiſir de promener ſa vue de toutes parts, ſans découvrir rien de plus, que des Mangliers, au lieu de ces hautes Montagnes, dont les pointes ſont repréſentées avec un grand détail, dans les Deſcriptions jointes aux Cartes du Flambeau de la Mer. Enfin, aux grandes Marées de la nouvelle Lune ſuivante, la Barre même le remit à flot; mais avec un nouveau danger, car elle enleva le Canot & le fit labourer dans la vaſe avec plus de rapidité que l'Académicien n'en avoit éprouvé au Pongo.

VOÏAGES SUR LE MARAÑON. M. DE LA CONDAMINE. 1744.

Quelques lieues à l'Oueſt du Banc, auquel ſon avanture lui fait donner le nom de *Banc des ſept jours*, & par la même hauteur, il rencontra une autre Bouche de l'Araouari, aujourd'hui fermée par les ſables. Cette Bouche, dit-il, & le Canal large & profond qui y conduit en venant du côté du Nord, entre le Continent du Cap de Nord & les Iles qui couvrent ce Cap, ſont la Riviere & la Baie de Vincent Pinçon; ſurquoi il obſerve que les Portugais ont eu leurs raiſons pour les confondre avec la Riviere d'Oyapoc, dont l'embouchure ſous le Cap d'Orange eſt par 4 degrés 15 minutes de latitude du Nord, & que l'article du Traité d'Utrecht, qui paroît ne faire de l'Oyapoc & de la Riviere de Pinçon qu'une ſeule & même Riviere, n'empêche pas qu'elles ne ſoient en effet à plus de 50 lieues l'une de l'autre (79). La Latitude du Fort François d'Oyapoc, ſitué ſur le bord Septentrional de la Riviere du même nom à ſix lieues de ſon embouchure, eſt de trois degrés 55 minutes Nord.

La Riviere d'Oyapoc confondue avec celle de Vincent Pinçon.

Fort François d'Oyapoc.

Après deux mois d'une navigation par Mer & par Terre, comme M. de la Condamine croit pouvoir la nommer ſans exagération, parceque la Côte eſt ſi plate entre le Cap de Nord & la Côte de Cayenne, que

M. de la Condamine arrive à Cayenne.

» rées dans le plus grand détail; il eſt pour-
» tant très vrai qu'on n'apperçoit pas ſur le
» terrein la moindre apparence de Colline,
» tant que la vue peut s'étendre. La Côte eſt
» une terre baſſe & noïée, couverte de Man-
» gliers qui avancent fort loin dans la Mer.
» Les mêmes Cartes Hollandoiſes, & d'après
» celles-ci toutes les autres, défigurent auſſi
» l'Ile de Marayo, ou *de Joanes*; & d'une
» ſeule Ile elles font un Archipel, avec des
» Canaux où les ſondes ſont marquées «.
L'Académicien ne trouve qu'un moïen de concilier ce qu'il a vû, avec la Carte: c'eſt de ſuppoſer que les terres & le limon, chariés par l'Amazone & par le reflux de la Mer, ont uni, avec le tems, pluſieurs Iles en une ſeule, dont le terrein s'affermit & s'éleve depuis qu'elle eſt défrichée par ceux du Para, qui y ont pluſieurs Etabliſſemens & beaucoup de gros Bétail. Cette cauſe, jointe à la propriété que les Mangliers ont de ſe reproduire par leurs branches, qui deviennent des racines, peut avoir auſſi fait avancer la Côte du Continent pluſieurs lieues vers l'Eſt, & & même aſſez pour que les Montagnes de l'intérieur des terres ne puiſſent plus être viſibles en Mer, comme elles l'étoient peut-être il y a plus d'un ſiecle, lorſque les vues en ont été deſſinées. Cette conjecture, que la vue du terrein fit naître à M. de la Condamine ſur le lieu même, lui avoit échappé, lorſqu'il donna ſa Relation en 1745. Elle ne manque pas de vrai-ſemblance: du moins eſt-elle plus probable, qu'il ne l'eſt de ſuppoſer que l'Auteur des Cartes du Flambeau de la Mer n'ait cherché qu'à tromper ſes Lecteurs. *pp.* 202 & 203. du Journal.

(79) Il donne pour garants de ce fait les anciennes Cartes, & les Auteurs originaux, qui ont écrit de l'Amérique avant l'établiſſement des Portugais au Breſil.

VOYAGES SUR LE MARANON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

le gouvernail ne ceſſoit pas de ſillonner dans la vaſe, il toucha, le 26 de Février, au rivage de Cayenne. On ſait que ce fut dans cette Ile, que M. Richer, de l'Académie des Sciences, fit en 1672 la découverte de l'inégalité de la peſanteur ſous les différens Paralleles, & que ſes expériences ont été les premiers fondemens des Théories de MM. Huygens & Newton ſur la figure de la Terre. M. de la Condamine s'étoit propoſé d'y répéter les mêmes expériences, auxquelles il étoit fort exercé, & qui ſe font aujourd'hui avec beaucoup plus d'exactitude qu'autrefois. Elles n'appartiennent point à l'objet de cet article ; mais elles ne firent pas l'unique ſoin du ſavant Académicien, & parmi quantité d'autres Obſervations (80), l'étendue de ſes connoiſſances nous en fournit quelques-unes qui conviennent mieux à notre deſſein.

Premierement, il fit l'eſſai de ſes graines de Quinquina, qui n'aïant alors que huit mois, lui donnoient l'eſpérance de réparer la perte des jeunes Plantes du même arbre, qu'il n'avoit pû conſerver, & dont les dernieres venoient de lui être enlevées par un coup de Mer, qui avoit failli de ſubmerger ſon Canot ſur le Cap d'Orange. Mais des ſemences ſi délicates, & qui avoient eſſuïé de ſi grandes chaleurs, ne leverent point à Cayenne.

Expériences du Poiſon des fleches indiennes.

M. de la Condamine eut la curioſité d'eſſaïer, à Cayenne, ſi le venin des fleches empoiſonnées, qu'il gardoit depuis plus d'un an, conſervoit encore ſon activité, & ſi le Sucre étoit un contrepoiſon auſſi efficace qu'on l'en avoit aſſuré. Ces deux expériences furent faites ſous les yeux de M. d'Orvilliers, Commandant de la Colonie, de pluſieurs Officiers de la Garniſon, & du Médecin du Roi. Une Poule, légerement bleſſée par une petite fleche, dont la pointe étoit enduite du venin depuis 13 mois, & qui lui fut ſoufflée avec une Sarbacane, vécut un demi quart d'heure. Une autre, piquée dans l'aîle avec une des mêmes fleches nouvellement trempée dans le venin délaïé avec de l'eau, & retirée ſur-le-champ de la plaie, parut s'aſſoupir une minute après : bientôt les convulſions ſuivirent ; & quoiqu'on lui fit avaler alors du Sucre, elle expira. Une troiſieme, piquée avec la même fleche retrempée dans le poiſon, aïant été

(80) M. de la Condamine fit des expériences ſur la vîteſſe du ſon, pour les comparer à celles qu'il avoit faites dans un climat fort différent. Il détermina géometriquement la poſition de trente ou quarante points, tant dans l'Ile de Cayenne, que dans le Continent & ſur la Côte, entr'autres celle de quelques Rochers, & particulierement de celui qu'on nomme le *Connétable*, qui ſert de point de reconnoiſſance aux Vaiſſeaux. Il prit les angles d'élévation des Caps & des Montagnes les plus apparentes. Leur hauteur bien connue ſeroit d'une grande utilité pour connoître, en Mer, la diſtance où l'on eſt d'une Côte ; ce qui eſt fort important dans les atterrages. Il remonta quelques Rivieres du Continent, pour meſurer leurs détours par routes & diſtances, & pour obſerver diverſes Latitudes. Ce ſont des matériaux, qui pourront ſervir à faire une bonne Carte de cette Colonie. Son obſervation de Latitude, pour la Ville même de Cayenne, lui donna, comme celle de M. Richer, environ 5 degrés 56 minutes du Nord ; & quatre obſervations du premier Satellite de Jupiter, conformes entr'elles, lui firent trouver la différence des Méridiens, entre Cayenne & Paris, d'environ un degré moindre qu'elle n'eſt marquée dans le Livre de la *Connoiſſance des Tems*. M. Richer n'avoit fait aucune obſervation des Satellites de Jupiter à Cayenne. *Ibid.* p. 204 & *ſuiv.*

secourue à l'instant avec le même remede, ne donna aucun signe d'incommodité (81). Ce Poison est un extrait, tiré, par le feu, des Sucs de diverses Plantes, particulierement de certaines Lianes. On avoit assuré l'Académicien qu'il entre plus de trente sortes d'herbes, ou de racines, dans celui des *Ticunas*, qui est le plus célebre entre les Nations des rives de l'Amazone; & ce fut celui dont il fit l'épreuve. Il est assez surprenant, dit-il, que parmi des Peuples qui ont sans cesse un instrument si sûr & si prompt, pour satisfaire leurs haines, leurs jalousies & leurs vangeances, un poison de cette subtilité ne soit funeste qu'aux Singes & aux Oiseaux (82).

Diverses tentatives, pour vérifier sur de grands Polypes de Mer, fort communs sur cette Côte, le fait merveilleux & toujours nouveau de la multiplication (83), ne réussirent point à l'Académicien. La jaunisse, dont il fut attaqué & dangereusement malade, l'empêcha de les répéter.

Tentatives sans succès sur la multiplication des Polypes.

L'Académicien, retenu à Cayenne par divers obstacles, en partit après un séjour de six mois, dans un Canot que lui fournit le Commandant, & se rendit à Surinam où il étoit invité par M. *Mauricius*, Gouverneur de cette Colonie Hollandoise. Il fit heureusement le trajet en soixante & quelques heures. Le 27 d'Août, il entra dans la Riviere de Surinam, qu'il remonta l'espace de cinq lieues, jusqu'à *Paramaribo*, Capitale de la Colonie. Son Observation de la Latitude de cette Place lui donna 5 degrés 49 minutes du Nord. Il ne cherchoit qu'une occasion pour repasser en Europe. Le Navire le plus prompt à partir fut le meilleur pour lui. Il s'embarqua le 3 de Septembre, sur une Flutte Hollandoise de 14 Canons, qui n'avoit que douze Hommes d'équipage: il courut un grand danger à l'atterrage sur les Côtes de Hollande (84). Enfin il entra le 30 de

Retour de M. de la Condamine en Europe.

(81) M. de la Condamine fit les mêmes expériences à Leyden, en présence de MM. Musſenbrock, Vansvieten, & Albinus, Professeurs célebres, le 23 de Janvier de l'année suivante. Le Poison, dont la violence devoit être rallentie par la longueur du tems & par le froid, ne fit son effet qu'après cinq ou six minutes, mais le sucre fut donné sans succès. La Poule, qui avoit avallé le sucre, parut seulement vivre un peu plus long-tems que l'autre. L'expérience ne fut pas répétée. *Ibid.* p. 209.

Nous avons appris, depuis, que M. de Reaumur & M. Hérissant, de l'Académie des Sciences, ont fait à Paris (deux ou trois ans après) d'autres expériences du Poison Indien, qui a fait périr en peu de minutes un Aigle, un Cheval & un Ours, qu'une once d'arsenic n'avoit fait que purger legerement; & que le sucre qu'on a fait avaller à plusieurs Animaux, blessés avec ces fleches empoisonnées, ne les a point préservés de la mort.

(82) *Ibid.* p. 210.

(83) On sait que la multiplication des Polypes a été découverte par M. Trembley, & confirmée depuis par les Expériences de MM. de Reaumur, de Jussieu, & d'un grand nombre de Physiciens.

(84) Ne dérobons point ce court détail aux Curieux. » Avec un si petit équipage, » on peut juger quelle devoit être la len- » teur de notre manœuvre: mais il seroit » difficile de se figurer ce que j'eus à souffrir » de la grossiereté des gens à qui j'avois af- » faire. Le 29 du même mois, nous écha- » pâmes, graces au mauvais tems, à un » Corsaire Anglois, qui devoit être un For- » ban, puisque le Pavillon des Etats Géné- » raux ne l'empêcha point de nous lâcher de » près sa bordée. Le 6 Novembre, en ap- » prochant des Côtes de Bretagne, nous » raisonnâmes avec un Corsaire de Saint » Malo, le *Lys*, commandé par M. de *la* » *Cour-Gaillard*. Je satisfis à toutes ses » questions; ce qui épargna au Capitaine » Hollandois le risque de mettre la Cha- » loupe en Mer par un gros tems. Il n'en » refusa pas moins, en passant devant Ca- » lais, de me descendre dans une Barque

VOÏAGES SUR LE MARAÑON.

M. DE LA CONDAMINE. 1744.

Accueil qu'il reçoit dans sa Patrie.

Novembre dans le Port d'Amſterdam ; & le 23 de Février 1745 il ſe revit à Paris, après une abſence d'environ dix ans.

Une réputation éclatante & bien méritée, c'eſt-à-dire fondée ſur un mérite connu, & ſur des travaux également utiles & pénibles, tenoit en France des applaudiſſemens prêts pour ſon retour. A ſon arrivée, il eut l'honneur d'être préſenté au Roi. Il lut, dans l'Aſſemblée publique de l'Académie, la Relation de ſon Voïage ſur la Riviere des Amazones, qui lui appartenoit proprement, & qui fut publiée dans le cours de la même année. Il remit, au Cabinet du Jardin du Roi, une collection de deux cens morceaux d'Hiſtoire Naturelle, & de différens Ouvrages de l'Art, qu'il avoit raſſemblés dans ſes glorieuſes courſes. Enfin, ſûr d'une eſtime qui doit le rendre content de ſon ſort, il jouit paiſiblement de la reconnoiſſance de ceux qu'il a bien ſervis ; c'eſt-à-dire de ſa Patrie & de toute l'Europe (85).

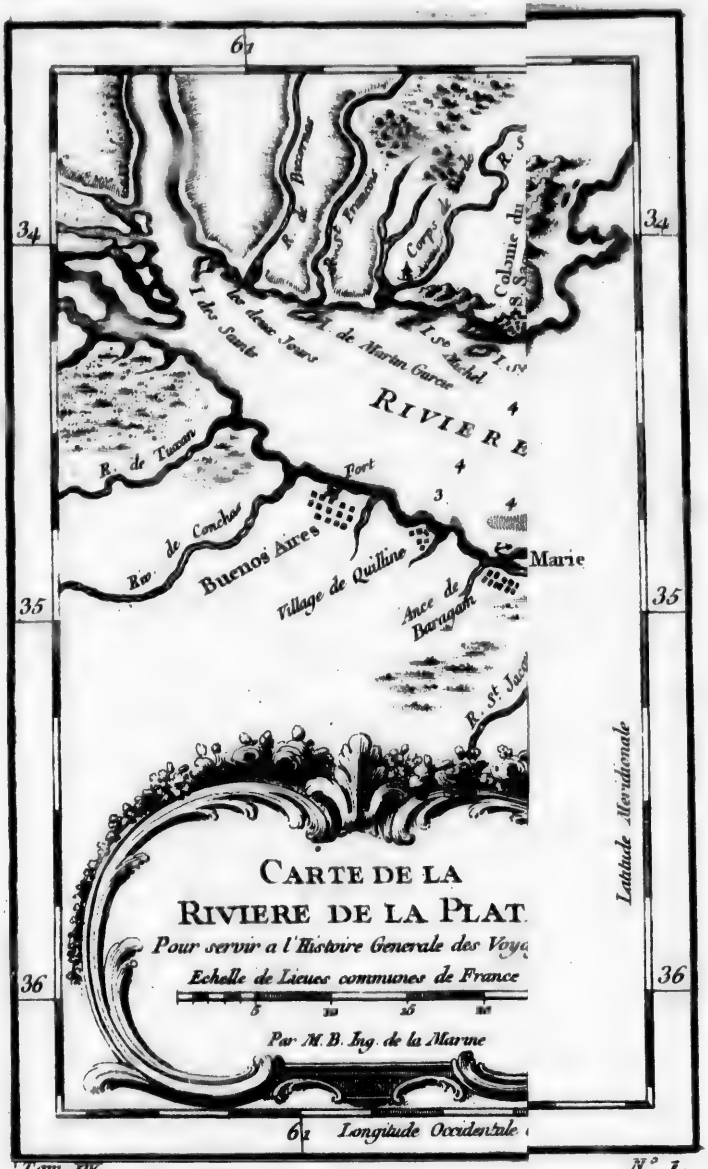
» de Pêcheur, comme il l'avoit promis au » Gouverneur de Surinam. Juſques-là, notre » navigation avoit été heureuſe. Elle le fut » encore à l'entrée du Texel, où nous prî- » mes, le 16, un Pilote Côtier. Le Bôt, ſur » lequel il étoit venu, lui troiſieme, rentra » ſous nos yeux dans le Canal : quel fut » mon regret de ne m'y être pas embarqué ! » Le vent aïant redoublé en ce moment, » nous errâmes, le reſte du mois, dans la » Mer de Hollande, ſur des Bas-fonds, d'un » très gros tems, par une brume continuel- » le, & toujours la ſonde en main. Ce fut » par cette même tempête que périt dans la » Manche le Vaiſſeau de l'Amiral *Balchen*, » monté de cent vingt pieces de canon. Le » peu d'eau que tiroit notre Navire nous » préſerva d'échouer ſur la Côte, dont nous » vîmes ſouvent les feux de trop près. J'a- » vois couru quelques riſques ſur Mer, dans » mes voïages du Levant & d'Amérique ; » mais je n'avois jamais vû le Capitaine fer- » mer tous ſes coffres, ſe charger d'un ſac » qui contenoit ſes Lettres & ſes Papiers les » plus importans, n'attendre que le moment » de toucher, & n'avoir qu'une foible eſpé- » rance de ſe ſauver dans la Chaloupe. Nous » reconnûmes enfin Wlie-land, dont nous » nous jugions très éloignés, & nous entrâ- » mes dans le Zuiderzée. En mettant pié à » terre le 30, à Amſterdam, tout le reſte fut » oublié. *pag.* 206. du Journal.

(85) Ajoutons que M. de la Condamine s'étant marié en 1756, le Roi l'a gratifié, à cette occaſion, d'une Penſion de 4000 livres. *Voïez*, dans l'Avertiſſement de ce Tome, quelques éclairciſſemens *ſur ſa Carte* de la Province de Quito, qui eſt au Tome XIII.

745 il ſe re-

ndée ſur un
bles, tenoit
n arrivée, il
e publique de
Amazones,
cours de la
collection de
Ouvrages de
in, ſur d'une
ſiblement de
e ſa Patrie &

es ſur Mer, dans
& d'Amérique ;
le Capitaine fer-
charger d'un ſac
& ſes Papiers les
e que le moment
'une foible eſpé-
Chaloupe. Nous
and, dont nous
s, & nous entrâ-
En mettant pié à
, tout le reſte fut
nal.
e la Condamine
Roi l'a gratifié, à
on de 4000 livres.
t de ce Tome,
r *ſa Carte* de la
t au Tome XIII.


61
34
35
36
R. de Buenos
Corps de Garde
Isle St. Michel
Isle de Martin Garcie
RIVIERE
R. de Tuzan
Port
Buenos Aires
Riv. de Conchas
Village de Quilline
Ance de Barragan
Marie
R. St. Jacq
CARTE DE LA
RIVIERE DE LA PLAT
Pour servir a l'Histoire Generale des Voya
Echelle de Lieues communes de France
Par M. B. Ing. de la Marine
Latitude Meridionale
Longitude Occidentale

CHAPITRE VII.

§ I.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Introduction.

C'Est pour achever tout ce qui concerne les Voïages & les Poſſeſſions des Eſpagnols dans l'Amérique Méridionale, qu'avant que d'entrer au Breſil avec les Portugais, on revient ici à la fameuſe Riviere de la Plata, qui le borne au Sud, comme celle des Amazones au Nord. On a déja eu l'occaſion de repréſenter ſon embouchure, d'après le Pere Feuillée (*); mais, ſans compter les circonſtances du premier Etabliſſement des Eſpagnols, il reſte quantité d'obſervations à recueillir ſur la Colonie de Buenos-Aires, & ſur l'intérieur du Païs.

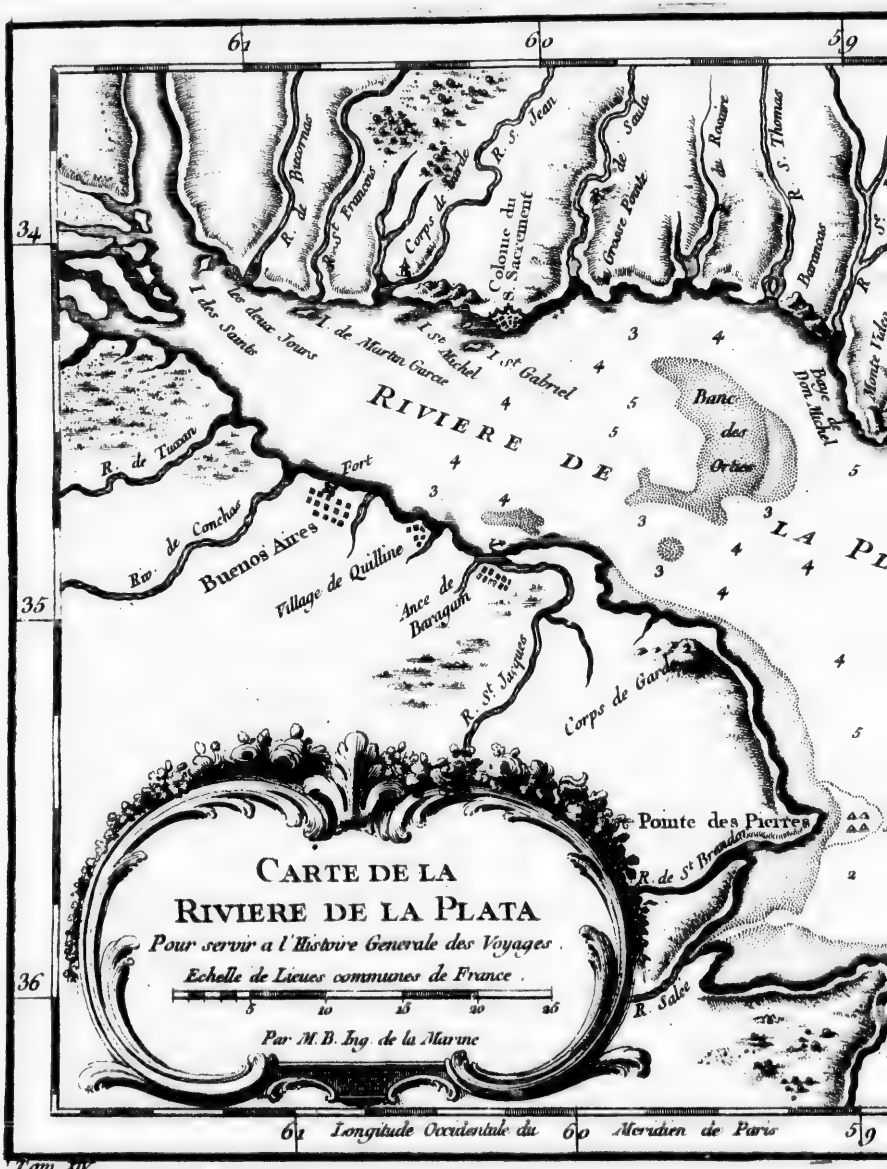
Source & cours de Rio de la Plata.

Rio de la Plata, ou la Riviere d'argent, qui ſe jette dans la Mer du Nord par les 35 degrés de Latitude du Sud, ne deſcend pas de ſa ſource ſous ce nom. Elle part du Lac des Xarayès, vers les ſeize degrés trente minutes, ſous celui de *Paraguay* (86), qu'elle donne à une immenſe étendue de Païs (87), qui n'a point d'autres bornes, au Nord, que le Lac des Xarayès, la Province de Santa-Cruz de la Sierra, & celle des

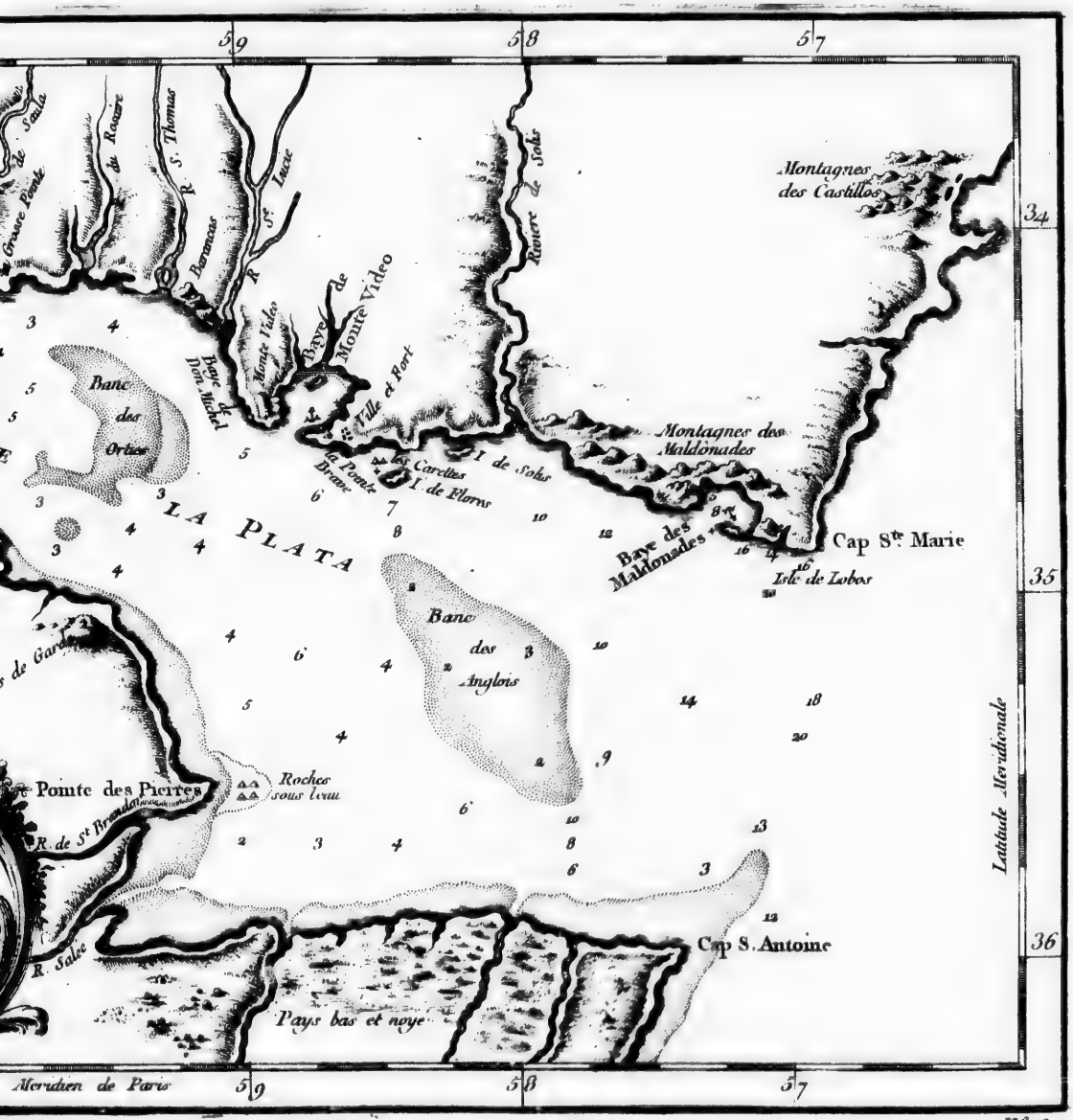
(*) Tome XIII. pag. 329. not. 9.

(86) Paraguay ſignifie tête couronnée, comme ſi le Lac d'où il ſort lui formoit une couronne. Dom Martin del Barco, Auteur d'un Poëme hiſtorique qu'on a déja cité, prétend que le Lac des Xarayès n'eſt pas la ſource de ce Fleuve, qu'on a, dit-il, remonté fort loin, après avoir paſſé le Lac qu'il traverſe, ſans en avoir pû trouver l'origine. Il ajoute que quelques-uns la lui font tirer du Lac Parimé, dans la Province d'el Dorado. L'Hiſtorien du Paraguay, qui ſemble adopter cette idée, n'a pas fait réflexion que tous ceux qui ont parlé du Lac Parimé & d'el Dorado, fabuleux ou non, les placent entre l'Amazone & l'Orinoque; & certainement il n'y auroit pas de vraiſemblance à faire paſſer le Paraguay ſous l'Amazone, comme il le faudroit néceſſairement pour le faire venir du Lac de Parimé à celui des Xarayès. Ne laiſſons point de rapporter, comme lui, un autre fait, tiré d'un Hiſtorien Eſpagnol nommé *Loçano* : » Jean Garcie, natif de l'Aſſomption, Capitale du » Paraguay, aïant été pluſieurs années Eſclave des Payaguas, revint dans ſa Patrie » au commencement du dix huitieme ſiecle, » raconta que dans un Voïage qu'il avoit » fait à la ſuite de ces Indiens, après » qu'ils eurent remonté le Paraguay & traverſé le Lac des Xarayès, ils ſe trouverent ſur une Riviere qui s'y décharge; » que l'aïant remontée quelques jours, ils » arriverent vis-à-vis d'une Montagne, ſous » laquelle elle coule; qu'alors les Payaguas, » avant que de s'engager dans ce Canal ténébreux, allumerent des flambeaux d'une » eſpece de réſine, pour ſe précautionner » contre des chauve-ſouris, qu'ils nomment Andiras, d'une groſſeur énorme, » & qui ſe jettent ſur les Voïageurs lorſqu'ils ne prennent pas cette précaution; » qu'ils mirent deux jours à la remonter; » qu'après en être ſortis, ils avoient continué quelque tems la même route, & » s'étoient trouvés à l'entrée d'un Lac, » dont on ne voïoit point l'autre bord; » qu'ils n'allerent pas plus loin, & qu'ils » retournerent chez eux par la même route. *Hiſtoire du Paraguay*, *l.* 1. *p.* 6. Admettons ce fait ſi l'on veut; mais ne le regardons point, avec l'Hiſtorien, comme une confirmation de l'exiſtence du Lac Parimé & d'el Dorado.

(87) Voïez, au Tome XIII, la Deſcription de l'Audience de Quito.


61
60
59
34
35
36
R. de Bizcornus
R. S.t Francois
Corps de Ile
R. S. Jean
Colonie du Sacrement
R. de Saula
Grosse Pointe
R. du Rosaire
R. S. Thomas
Paraneas
I. des deux Saints
I. des deux Jours
I. de Martin Garcia
I. S.te Michel
I. S.t Gabriel
RIVIERE DE LA PLATA
Banc des Orties
Barre de Dom. Michel
R. de Tuzuan
Port
R. de Conchas
Buenos Aires
Village de Quilline
Ance de Barragan
R. S.t Jacques
Corps de Garde
Pointe des Pierres
R. de S.t Brandon
R. Salee
CARTE DE LA
RIVIERE DE LA PLATA
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25
Par M.B. Ing. de la Marine
Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Tom XV.


59
58
57
34
35
36
Montagnes des Castillos
Montagnes des Maldonades
Cap Ste Marie
Isle de Lobos
Baye des Maldonades
I. de Solis
Rivere de Solis
Baye de Monte Video
Monte Video
Ville et Port
Les Carettes
I. de Flores
La Pointe Brave
Baye de Dom. Michel
R. Ste Lucie
R. Thomas
Banc des Orties
LA PLATA
Banc des Anglois
Pointe des Pierres
Roches sous leau
R. de St Brandon
R. Salee
Cap S. Antoine
Pays bas et noye
Latitude Meridionale
Meridien de Paris

N°. 1.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

INTRODUCTION.

Charcas ; au midi, que le Détroit de Magellan ; à l'Orient, que le Breſil ; à l'Occident, que le Pérou & le Chili. Après ſa ſortie du Lac, le Paraguay groſſit ſes eaux de celles de pluſieurs Rivieres, quelques-unes aſſez grandes ; juſqu'au vingt-ſeptieme degré, où il ſe joint avec un autre Fleuve qui coule preſque parallelement avec lui, après avoir tourné de l'Eſt à l'Oueſt & coulé long-tems au Nord-Eſt, & que ſa largeur a fait nommer *Parana*, c'eſt-à-dire, Mer. Après cette jonction, plus profond mais moins large, il tourne droit au Sud juſqu'aux trente-quatre degrés, où il reçoit une autre grande Riviere, qui vient du Nord-Eſt, & qui ſe nomme l'Urugay. Il coule enſuite, ſous le nom de la Plata, à l'Eſt Nord-Eſt juſqu'à la Mer.

Tems de ſa découverte par les Eſpagnols.

On a vu (88) que les Eſpagnols furent redevables de la premiere découverte de ce Fleuve en 1515, à Jean Diaz de Solis, Grand Pilote de Caſtille, qui lui donna ſon nom (89), mais qui eut le malheur d'y périr par les fleches des Sauvages, avec une partie de ſes gens. Le ſort de quelques Portugais, qui entrerent, quelques années après, dans le Fleuve du Paraguay par le Breſil, ne fut gueres plus heureux. Sur le bruit, qui commençoit à ſe répandre, que les Eſpagnols avoient trouvé d'immenſes richeſſes au Pérou, Dom Martin de Soſa, Gouverneur & Capitaine Général du Breſil, conçut le deſſein de les partager avec eux. Il chargea de cette entrepriſe Alexis *Garcia*, qui, partant avec ſon fils & trois autres Portugais, prit ſa route à l'Occident. Le bord du Paraguay ne lui fut pas difficile à trouver. Il y rencontra un grand nombre d'Indiens, dont il engagea, dit-on, mille à le ſuivre ; & traverſant le Fleuve, il pénétra juſqu'aux frontieres du Pérou, où il recueillit un peu d'or & beaucoup d'argent. Enſuite, étant revenu à l'endroit du Fleuve d'où il étoit parti, il réſolut d'y faire un Etabliſſement, pour ſervir comme d'entrepôt aux Avanturiers de ſa Nation qui voudroient profiter de ſes Découvertes. Dans cette vue, il renvoïa deux de ſes gens au Général, pour l'informer du ſuccès de ſon Voïage & lui communiquer ſon projet. Mais c'étoit pouſſer trop loin la confiance pour ſes Indiens, que de reſter ſeul parmi eux, avec ſon Fils & le troiſieme de ſes Aſſociés. A peine les deux autres furent partis, que ces Barbares le maſſacrerent, lui & le Portugais, firent priſonnier ſon fils, qui étoit fort jeune, & s'emparerent de toutes ſes richeſſes.

Malheureuſes tentatives des Portugais.

Sort d'Alexis Garcia & de ſon Fils.

Cependant l'arrivée de ſes deux Envoïés, la nouvelle d'un chemin découvert juſqu'au Pérou, & quelques lingots d'or & d'argent qui en faiſoient foi, cauſerent une joie fort vive aux Portugais du Breſil. Soixante des plus ardens partirent auſſi-tôt avec une Trouppe de Braſiliens, ſous la conduite de *Seldeno*, pour aller joindre Garcia. En approchant du lieu où ils devoient le trouver, ils eurent quelques ſoupçons de la perfidie des Indiens : mais envain s'armerent-ils de précaution ; ils furent prévenus, à la faveur des Bois, & taillés en piéces, à l'exception de quelques-uns, qui ſe ſauverent heureuſement vers le Parana. Ils avoient à paſſer

(88) Voïez le Tome XII de ce Recueil, pag. 205.
(89) Les Indiens le nommoient auparavant, *Amaraya*.

ce

ce Fleuve, pour se dérober à l'Ennemi qui les poursuivoit ; & d'autres Indiens leur offrirent leurs Pirogues. Nouvelle trahison, à laquelle ils se livrerent sans défiance. Ces Pirogues étoient percées, & les trous bouchés. A peine les Portugais furent au milieu du courant, que leurs conducteurs, sautant dans l'eau, regagnerent le bord à la nage ; tandis que ces malheureux Fugitifs, qui voïoient l'eau pénétrer autour d'eux, & qui en cherchoient la cause sans pouvoir la comprendre, coulerent à fond & périrent tous ensemble. On n'apprit leur sort que l'année suivante, de quelques Indiens qui furent enlevés par leur Nation.

VOYAGES SUR LE FLEUVE DE LA PLATA.

Autres Portugais qui périssent sur le Paraguay & le Parana.

Malgré l'émulation, qui regnoit alors entre les Espagnols & les Portugais, il sembloit que rien ne dût leur faire souhaiter de s'établir dans un Païs, qu'ils ne connoissoient que par de si tragiques avantures. Aussi l'Espagne y songeoit-elle peu, lorsque sur des fondemens assez légers, elle conçut l'espérance de tirer, du Paraguay, autant de richesses que de toute autre partie de l'Amérique. Sebastien Cabot, ou *Gabot*, dont le nom a déja paru dans ce Recueil, & qui avoit fait, en 1496, avec son Pere & ses Freres, la découverte de l'Ile de Terre-Neuve & d'une partie du Continent voisin pour Henri VII d'Angleterre, se voïant négligé par les Anglois, alors trop occupés dans leur Ile pour songer à faire des Etablissemens dans le Nouveau Monde, se rendit en Espagne, où sa réputation lui fit obtenir l'emploi de grand Pilote de Castille (90). La *Victoire*, ce Navire si fameux, par l'honneur qu'il avoit eu d'être le seul de l'Escadre de Magellan qui fût revenu en Espagne, & le premier qui eut fait le tour du Monde, avoit rapporté, des Iles Moluques, diverses sortes d'Epiceries & de précieuses Marchandises. Quelques Négocians de Seville proposerent à Cabot d'y conduire une Flotte, dont ils offrirent de faire les frais. Il y consentit ; mais croïant sa gloire intéressée à ne pas servir uniquement une Compagnie de commerce, il voulut être honoré d'une Commission de l'Empereur ; & s'étant rendu à Madrid, il fit avec Charles-Quint un Traité, qui fut signé le 4 de Mars 1525. Herrera nous en a conservé les principaux articles. » Cabot devoit commander une Escadre de quatre Vaisseaux, en qualité de Capitaine Général ; on lui donnoit pour Lieutenant Martin Mendez, qui avoit été » Trésorier de celle de Magellan, & qui étoit revenu sur la Victoire. Il » devoit passer le Détroit, se rendre aux Moluques, aller faire ensuite » la découverte de Tharsis, d'Ophir & de Cipango, noms d'une grande » antiquité, par lesquels on entendoit le Japon, y charger son Navire » d'or & d'argent, & revenir en Espagne par la même route. » C'étoit lui-même, qui avoit proposé ce projet à l'Empereur ; mais avec quelque air de confiance qu'il garantît l'exécution d'une si belle promesse, les Armateurs de Seville, aïant remarqué un commencement de mésintelligence entre lui & Mendez, regretterent de l'avoir choisi pour commander leurs Vaisseaux. Ils firent même représenter à l'Empereur, que s'il n'étoit pas trop tard, ils lui demanderoient volontiers la permission de nommer un autre Chef.

VOYAGE DE SEBASTIEN CABOT. 1526.

D'où Cabot vient en Espagne.

Il est nommé Chef d'un Escadre pour les Moluques.

On regrette ce choix.

(90) Herrera, Decad. 3. l. 9. chap. 3 & suiv.

VOÏAGES SUR LE FLEUVE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526.

Ces mouvemens furent inutiles. Cabot mit à la voile, le premier d'Avril 1526, après avoir augmenté ſon Eſcadre d'un cinquieme Vaiſſeau, fretté par un Particulier. Herrera l'accuſe de ne s'être conduit, dans ce Voïage, ni en Capitaine, ni en habile Homme de Mer. Les proviſions, dit-il, lui manquerent bientôt, faute d'œconomie; il ne ménagea point ceux qui ne chercherent pas à lui plaire. En arrivant, ſans eau & ſans vivres, à l'Ile de *Patos*, ou *des Oies*, qui n'eſt pas eloignée du Cap Saint Auguſtin au Breſil, il fut bien reçu des Habitans, qui l'aiderent de tout leur pouvoir; & loin de reconnoître ce bon office, il eut l'odieuſe ingratitude de faire enlever quelques Enfans des Chefs de l'Ile; enfin, lorſqu'il fut arrivé à l'embouchure (91) du Fleuve qu'on nommoit alors *Rio de Solis*, il réſolut de ne pas pouſſer ſa navigation plus loin, ſous prétexte qu'il manquoit de vivres pour paſſer le Détroit; mais plus vraiſemblablement parceque ſes Equipages commençoient à ſe mutiner. Il prit même le parti de dégrader, dans une Ile déſerte, Martin Mendez, François de Rojas, & Michel de Rodas, qui blâmoient librement ſa conduite.

Son départ.

Il ſe rend odieux.

Réſolution qu'il prend de renoncer au voïage des Moluques.

Quoique l'embouchure du Fleuve ſoit une des plus difficiles, comme une des plus grandes que l'on connoiſſe, ce qui lui a fait donner, par les gens de Mer, le nom d'*Enfer des Navigateurs*, il franchit heureuſement tous les écueils, juſqu'aux Iles de Saint Gabriel, auxquelles il donna ce nom, & qui commencent un peu au-deſſus de Buenos-Aires. La premiere, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laiſſa ſes Vaiſſeaux, pour entrer avec les Chaloupes dans le Canal que ces Iles forment avec le Continent qu'il avoit à ſa droite, & delà dans l'Urugay, qu'il prit pour le véritable Fleuve. Cette mépriſe eut deux cauſes; l'une que les Iles de Saint Gabriel, qu'il laiſſoit à ſa gauche, lui cachoient la vue du Fleuve; l'autre, que l'Urugay eſt très large, lorſqu'il ſe joint à Rio de la Plata. Il le remonta, dans la même erreur; & trouvant à droite une petite Riviere, qu'il nomma *Rio de San Salvador*, il y conſtruiſit un Fort, où il laiſſa Alvarez *Ramon* & quelques Soldats, avec ordre de pouſſer les Obſervations ſur le Fleuve: mais, trois jours après, cet Officier, aïant échoué ſur un Banc de ſable, y fut tué par quelques Indiens avec une partie de ſes gens. Les autres ſe ſauverent à la nage, & rejoignirent Cabot, qu'une ſi triſte avanture fit retourner aux Iles de Saint Gabriel.

Il s'arrête à Rio de Solis.

Son erreur.

Fort qu'il conſtruit ſans ſuccès.

Il y reconnut l'erreur, qui lui avoit fait prendre un Canal pour l'autre; & remontant l'eſpace d'environ trente lieues dans le véritable Fleuve, il bâtit une Forteresſe à l'entrée d'une Riviere qui ſort des Montagnes de Tucuman, & dont les Eſpagnols ont changé le nom Indien de

(91) L'Hiſtorien du Paraguay dit *la Baie*, parcequ'il ne paroît pas à bien des gens qu'on doive marquer l'embouchure du Fleuve au Cap de Sainte Marie, où la Terre commence à tourner du Sud-Oueſt à l'Oueſt, ni au Cap Saint Antoine, qui en eſt éloigné de quarante-cinq lieues communes d'Eſpagne, c'eſt-à-dire, de toute la largeur de l'entrée de la Baie, mais qu'il faut ſuivre le ſentiment de ceux qui la mettent à la Puerta de la Piedra, vis-à vis de Monte-video, à plus de cinquante lieues du Cap Saint Antoine. L'Hiſtorien n'a pas conſulté le P. Feuillée, qui donne là-deſſus des idées fort préciſes, quoiqu'il ſe trompe en faiſant Sebaſtien Cabot Anglois de nation. Voïez ſon Journal, pp. 281 & ſuiv. & ci-deſſus, Tom. XIII, p. 309.

Zacariona en celui de *Rio Tercero*. Il donna, au Fort, celui de *S. Esprit*; mais il eſt plus connu, dans les Relations (92) ſous celui de Tour de Cabot. Il y laiſſa une Garniſon, & continua de remonter juſqu'au confluent du Paraguay & du Parana. Alors, ſe trouvant entre deux grandes Rivieres, il entra dans celle qui lui parut la plus large. On a déja remarqué que c'eſt le Parana; mais voïant qu'il tournoit trop à l'Eſt, il retourna au confluent & remonta le Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Breſil. Il y fut attaqué par des Indiens, qui lui tuerent vingt-cinq Hommes, & firent trois Priſonniers. Bientôt, il eut laſatisfaction d'être vangé, par un grand carnage qu'il fit de ces Barbares. On les croit les mêmes qui avoient tué Alexis Garcia, & l'on aſſure que le fruit de ſa victoire fut une grande partie du butin qu'ils avoient enlevé aux Portugais. Mais n'aïant eu aucune connoiſſance de cette avanture, il jugea que tant d'or & d'argent venoit des Mines du Païs; & cette idée lui parut certaine, lorſqu'aïant fait alliance avec d'autres Indiens, non-ſeulement ils lui fournirent abondamment des vivres, mais ils lui donnerent des lingots d'or, pour de viles Marchandiſes d'Eſpagne. Alors, ne doutant plus que le Païs n'eût des Mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de *Rio de la Plata*.

Il ſe diſpoſoit à retourner vers ſa Flotte avec ſes tréſors, lorſqu'il vit arriver un Officier Portugais, nommé Diegue *Garcias*, envoïé par le Capitaine Général du Breſil, pour reconnoître le Païs, & pour en prendre poſſeſſion au nom du Portugal, mais avec trop peu de monde pour exécuter ſa Commiſſion malgré les Eſpagnols, qu'il ne s'étoit pas attendu à trouver en ſi grand nombre ſur les bords du Paraguay. Cabot n'en comprit pas moins que ſi les Portugais revenoient avec des forces ſupérieures, que la proximité du Breſil les mettroit toujours en état d'envoïer, il ne pourroit les empêcher de ſe rendre maîtres du Païs. Il prit le parti de traiter civilement Garcias, & de l'engager à le ſuivre au Fort du Saint Eſprit. Mais après l'avoir congédié avec la même diſſimulation, il crut devoir renoncer au deſſein qu'il avoit eu de repaſſer en Eſpagne. Quelques vues qu'on puiſſe lui ſuppoſer, ſa préſence lui parut néceſſaire au Paraguay. Il chargea Fernand Calderon, qu'il avoit nommé Tréſorier de l'Eſcadre à la place de Mendez, de toutes les richeſſes qu'il avoit recueillies, & d'une Lettre par laquelle il rendoit compte à l'Empereur des raiſons qui l'avoient arrêté. Il faiſoit à ce Prince la deſcription du Païs qu'il avoit découvert; il lui marquoit par quelles meſures il croïoit pouvoir en aſſurer la poſſeſſion à l'Eſpagne; & pour concluſion, il lui demandoit des ſecours qu'il croïoit également néceſſaires contre les Portugais & les Indiens.

Calderon, & Barloque, que Cabot fit partir avec lui, arriverent en Eſpagne au commencement de l'année 1527: ils eurent une Audience favorable de l'Empereur, dans laquelle ils obtinrent tout ce qu'ils avoient ordre de lui demander. La vue des tréſors qu'ils lui préſenterent, les premiers, dit-on, qui fuſſent paſſés du Continent de l'Amérique en Eſpa-

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT.

1526. Il en bâtit un autre ſous le nom de Saint Eſprit, ou Tour de Cabot.

Il vange la mort d'Alexis Garcia.

Origine du nom de Rio de la Plata.

Cabot ſe détermine à demeurer au Paraguay.

1527. Raiſons qui le font repaſſer en Eſpagne.

(92) Voïez, ci-deſſus, Tom. XIII.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

SEBASTIEN CABOT. 1527.

gne, & plus encore les eſpérances que la Cour en conçut pour l'avenir, firent approuver la conduite de Cabot. Charles-Quint ordonna même un grand armement, & voulut qu'une partie des frais fût priſe ſur ſes Finances. Cependant cet ordre demeura deux ans ſans exécution. Cabot ſe laſſa d'attendre, & ſe crut néceſſaire en Eſpagne, pour hâter des ſecours ſans leſquels il déſeſpéroit de pouvoir réſiſter aux Portugais du Breſil. Il quitta ſon Fort du Saint Eſprit, où il laiſſa Nuño de *Lara* pour Commandant, avec ſix vingts Hommes; & rejoignant ſon Eſcadre, il fit mettre auſſi-tôt à la voile.

Il laiſſe Lara pour Gouverneur du Fort.

Lara, qui ſentit le danger de ſa ſituation, au milieu de pluſieurs Peuples, dont il ne pouvoit eſpérer de la ſoumiſſion qu'autant qu'il ſeroit en état de les contenir par la force, penſa d'abord à mettre dans ſes intérêts les *Timbuez*, ſes plus proches Voiſins, & n'y emploïa pas inutilement ſes offres. Bientôt cette alliance lui devint funeſte, par de malheureux évenemens qu'il n'avoit pu prévoir. Ici l'Hiſtoire prend une face un peu romaneſque, mais ſans y rien perdre, parcequ'il ne lui manque rien du côté de la vérité ni de la nobleſſe (93). *Mangora*, Cacique de Timbuez, rendoit de fréquentes viſites au Commandant. Un jour, aïant eu l'occaſion de voir une Dame Eſpagnole, nommée Luce *Miranda*, Epouſe de Sebaſtien Hurtado, un des principaux Officiers du Fort, il en devint éperdûment amoureux. Elle ne l'ignora pas longtems, & ſa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avoit à craindre de cette paſſion, dans un Barbare, dont il importoit d'ailleurs au Commandant de ménager l'amitié. Son premier ſoin fut d'éviter de ſe laiſſer voir, & d'être conſtamment ſur ſes gardes. Mangora n'expliqua rien à ſon déſavantage, & ſe flatta au contraire que s'il pouvoit l'attirer chez lui, il la feroit entrer dans toutes ſes vues. Il invita Hurtado à l'aller voir, & le pria d'amener ſa Femme. L'Eſpagnol donna pour excuſe, qu'il ne pouvoit ſortir du Fort ſans la permiſſion du Commandant, & qu'il la demanderoit envain. Cette réponſe fit concevoir, au Cacique, qu'il ne pouvoit rien ſe promettre que par la mort d'Hurtado. Pendant qu'il ſe livroit aux plus noirs deſſeins, il apprit que cet Officier avoit été détaché avec cinquante Soldats, pour aller chercher des vivres. L'affoibliſſement de la Garniſon Eſpagnole étoit une occaſion qu'il réſolut de ne pas manquer: il aſſembla quatre mille Indiens, & les poſta dans un Marais fort couvert, qui n'étoit pas éloigné du Fort. Enſuite, ſe préſentant à la porte de la Place, avec trente Hommes chargés de vivres, il fit dire au Commandant, que ſur la nouvelle qu'il avoit eue qu'on y manquoit de proviſions, il lui en apportoit aſſez pour attendre l'arrivée de ſon Convoi. Lara le reçut avec de grands témoignages de reconnoiſſance, & voulut le traiter avec ſa Trouppe. Le Cacique, qui s'y étoit attendu, avoit donné des inſtructions à ſon Eſcorte, & des ſignaux à ceux qu'il avoit laiſſés derriere lui.

Hiſtoire tragique d'une Dame Eſpagnole.

Le Feſtin commença fort gaîment, & dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Eſpagnols aïant propoſé de ſe retirer, Mangora donna le

(93) Ajoutons qu'elle a paru digne, au Religieux Hiſtorien, d'exercer ſa plume & ſes ſentimens. La tendreſſe de cœur n'eſt point incompatible avec la vertu.

premier signal, qui étoit de mettre le feu au Magasin, lorsque les Officiers seroient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en étant apperçu, le Commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques Soldats, qui voïoient déja les flammes. Tous les Espagnols coururent au Magasin, & les Indiens prirent ce moment, pour fondre sur eux. Plusieurs furent massacrés, sans avoir le tems de se reconnoître; & les quatre mille Hommes, qui s'étoient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même-tems dans la Place, elle fut bientôt remplie d'horreur & de carnage. Le Commandant, quoique déja fort blessé, aïant apperçu le perfide Cacique, qui sembloit s'applaudir du succès de sa trahison, courut à lui, & le perça d'un grand coup d'épée; mais plus occupé de sa vangeance que du soin de sa propre vie, il ne cessa de plonger son épée dans le corps du Traître, que lorsqu'il le vit expirer; & percé lui-même par les Barbares qui l'environnoient, il tomba mort presqu'au même instant.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

Sebastien Cabot. 1527.

Il ne restoit dans le Fort, que l'infortunée Miranda, cause innocente d'une scene si tragique, quatre autres Femmes & autant de petits Enfans, qui furent liés, & menés à *Siripa*, Frere & Successeur du Cacique. Le Ciel permit qu'à la vue de Miranda, il prît pour elle la même passion qui venoit de coûter la vie à son Frere. Il ne se réserva qu'elle, de cette petite Trouppe de Captifs, & se hâta de la faire délier; il lui déclara qu'elle n'étoit point Esclave, qu'il dépendoit d'elle de regner chez lui, & qu'il ne la croïoit pas assez aveugle pour préférer un Mari indigent & sans ressource, au Chef d'une puissante Nation, qui lui offroit un Empire absolu sur lui-même & sur tous ses Peuples. Miranda ne pouvoit douter que son refus ne l'exposât à passer le reste de ses jours dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir & sa crainte. Elle fit même, au Cacique, une réponse capable de l'irriter, dans l'espérance de le faire passer de l'amour à la fureur, & de mettre son honneur à couvert par une prompte mort.

Elle fut trompée: sa résistance ne fit qu'enflammer la passion de Siripa. Il ne désespera point du succès, & continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le respect & la complaisance à des excès surprenans dans un Barbare. Quelques jours après, Hurtado, arrivant à la tête du Convoi, fut étrangement surpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avoit laissé le Fort; son premier empressement fut pour sa Femme. On lui apprit qu'elle étoit chez le Cacique de Timbuez. Il y courut, sans considérer à quoi cette hardiesse l'exposoit. En effet, à la vue d'un Mari uniquement aimé, le Cacique ne se posseda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, en ordonnant qu'il y fût percé de fleches. On se disposoit à lui obéir, lorsque Miranda vint se jetter à ses piés, & fondant en larmes lui demanda la grace pour son Mari. Effet surprenant de l'Amour! s'écrie l'Historien. Il calma le furieux transport qu'il avoit produit dans le cœur d'un Anthropophage. Hurtado fut délié, & reçut même la permission de voir quelquefois son Epouse; mais le Cacique lui déclara que la premiere familiarité qu'ils auroient ensemble leur coûteroit la vie. Peut-être ne lui avoit-il accordé la liberté de se voir, que pour tendre un piége à l'Espagnol, & pour se

SEBASTIEN CABOT. 1527.

donner un prétexte de révoquer ſa promeſſe. Hurtado ne tarda point à lui en fournir l'occaſion. Peu de jours après, la Femme de Siripa, excitée par ſon intérêt propre, l'avertit que Miranda étoit couchée avec ſon Mari. Il s'en convainquit auſſi-tôt par ſes yeux; & dans le premier mouvement de ſa fureur, ſervant mieux la jalouſie de ſa Femme, qu'il n'avoit fait la ſienne, il condamna Miranda au feu, & Hurtado à être percé de fleches. La Sentence fut exécutée ſur-le-champ; & les deux Epoux expirerent à la vue l'un de l'autre, dans des ſentimens dignes de leur vertu.

La Tour de Cabot eſt abandonnée.

Cependant les Eſpagnols, qui étoient reſtés ſous la conduite d'un Officier nommé *Moſchera*, avoient fait quelques réparations à la Tour de Cabot; mais ils déſeſpérerent bientôt de pouvoir s'y ſoutenir contre les Indiens, que leur perfidie rendoit irréconciliables avec leur Nation. Moſchera prit le parti de s'embarquer avec ſa Trouppe, ſur un petit Bâtiment qui étoit demeuré à l'ancre. Il deſcendit le Fleuve juſqu'à la Mer; & rangeant la Côte, il s'avança vers les 32 degrés de Latitude, où il trouva un Port commode, qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit Fort. Les Naturels du Païs étoient fort humains. Il enſemença un terrein qu'il jugea fertile; & ſa petite Colonie s'établiſſoit fort heureuſement, lorſqu'il y fut joint par un Gentilhomme Portugais, nommé Edouard *Perez*, qui avoit été banni dans un lieu voiſin, par le Capitaine Général du Breſil. Il le reçut avec amitié: mais leur tranquillité dura peu. Perez reçut ordre, du Capitaine Général, de retourner au lieu de ſon exil; & Moſchera fut ſommé par la même voie, de prêter ſerment de fidélité au Roi de Portugal, à qui ſes Officiers attribuoient la Souveraineté du Païs. Perez obéit: mais l'Eſpagnol répondit de bouche que le partage des Indes n'étant pas encore reglé entre les Rois leurs Maîtres, il étoit réſolu de ſe maintenir dans ſon Poſte. Les armes & les munitions lui manquoient; mais un Navire François étant venu mouiller à l'Ile de Canancé, vis-à-vis de ſon Fort, il profita de l'occaſion que la fortune lui offroit; & s'embarquant avec toute ſa Trouppe, ſoutenu de deux cens Indiens dans leurs Canots, il ſurprit les François pendant la nuit & ſe rendit maître de leur Vaiſſeau. Le Canon qu'il en tira, & de nouveaux retranchemens qu'il fit à ſon Fort, le mirent en état de réſiſter aux premieres attaques des Portugais. Après les avoir repouſſés avec vigueur, il uſa de ſes avantages juſqu'à les attaquer lui-même à Saint Vincent, où il pilla les Magaſins de la Ville; cependant, aïant compris que ce ſuccès ne pouvoit tourner qu'à ſa ruine, en attirant ſur lui toutes les forces du Capitaine Général, il alla chercher, avec tout ſon monde, une retraite plus paiſible dans l'Ile de Sainte Catherine.

Les Eſpagnols s'établiſſent dans un autre lieu.

Ils ſont chaſſés par les Portugais.

Du côté de l'Eſpagne, les récits & les ſollicitations de Cabot avoient diſpoſé la Cour à ſuivre l'entrepriſe du Paraguay; mais lorſqu'on eut appris qu'il n'y reſtoit pas un Eſpagnol, & qu'il falloit recommencer ſur de nouveaux frais, les réſolutions devinrent ſi lentes, que la Cour de Liſbonne eut le tems d'armer une nombreuſe Flotte, qui paroiſſoit deſtinée à la même Expédition. On ſut néanmoins qu'elle avoit pris une autre route; & les Eſpagnols, que la nouvelle de cet armement avoit paru réveiller, retomberent dans leur premiere léthargie. Sébaſtien Cabot, dont le nom ne paroît plus entre les Voïageurs du même tems, étoit mort, ou

Indolence de la Cour d'Eſpagne.

rebuté d'une ſi longue indolence. Sept ou huit ans, qui s'étoient paſſés depuis ſon retour, ſembloient avoir fait oublier toutes ſes propoſitions; lorſque de nouveaux motifs, quoiqu'ignorés des Hiſtoriens, firent penſer plus ſérieuſement que jamais, à former un Etabliſſement ſur Rio de la Plata.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

Jamais Entrepriſe pour le Nouveau Monde ne s'étoit faite avec plus d'éclat. Dom Pedro de Mendoze, grand Echanſon de l'Empereur, en fut déclaré le Chef, ſous le titre d'Adelantade, & Gouverneur Général de tous les Païs qui ſeroient découverts juſqu'à la Mer du Sud. A la vérité il devoit y tranſporter à ſes frais, en deux Voïages, mille Hommes & cent Chevaux, des armes, des munitions, & des vivres pour un an; mais outre une penſion viagere de deux mille Ducats, qui lui étoit accordée par la Cour, on lui donnoit à prendre de groſſes ſommes, ſur les fruits de ſa Conquête: il étoit nommé grand Alcalde & Alguaſil Major de trois Fortereſſes, qu'il avoit ordre de faire conſtruire; & ces deux charges devoient être héréditaires dans ſa Famille. Après trois ans de ſéjour, il pouvoit revenir en Eſpagne, & nommer à ſa place un Gouverneur, avec la liberté de lui communiquer toutes ſes prérogatives. Quoique ſuivant les Loix du Roïaume, les Rois, ou les Caciques Indiens, pris en guerre, dûſſent païer leurs rançons au Domaine, la Cour trouvoit bon qu'elles fuſſent diſtribuées au profit du Gouverneur & des Trouppes, ſans autre diminution que celle d'un dixieme, pour le Tréſor Roïal; ſi les tréſors des Caciques, tués en guerre, tomboient au pouvoir des Eſpagnols, ils devoient être également partagés entre le Roi & le Gouverneur: enfin, il devoit mener avec lui huit Religieux, pour prêcher l'Evangile aux Naturels du Païs, & pourvoir tous les Poſtes, de Médecins, de Chirurgiens & de remedes. Après avoir ſigné ces conditions, l'Empereur déclara lui-même à Mendoze, qu'il chargeoit ſa conſcience des injuſtices & des vexations qu'on pourroit faire aux Indiens; & que leur converſion au Chriſtianiſme étant ce qu'il avoit le plus à cœur, il ne feroit grace à perſonne ſur cet important article.

PEDRE DE MENDOZE. 1535. Conditions de ſon Voïage.

Les ordres étoient déja donnés, pour armer à Cadiz une Flotte de quatorze voiles (94). Oſorio, Capitaine Italien, qui s'étoit fort diſtingué dans les guerres d'Italie, en reçut le Commandement, ſous les ordres de Mendoze. De ſi grands préparatifs, & le bruit des richeſſes de Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirerent tant d'Avanturiers, que le premier armement, qui ne devoit être que de cinq cens Hommes, fut de douze cens, parmi leſquels on comptoit plus de trente Seigneurs, la plûpart aînés de leurs Maiſons, pluſieurs Officiers, & quantité de Flamands. On aſſure que nulle Colonie Eſpagnole du Nouveau Monde n'eut autant de noms illuſtres, parmi ſes Fondateurs, & que la poſtérité de quelques-uns ſubſiſte encore au Paraguay, ſurtout dans la Capitale de cette Province. La Flotte mit à la voile, dans le cours du mois d'Août 1585; ſaiſon la plus propre pour ce voïage, parceque ſi l'on n'arrive point avant la fin de Mars à l'entrée de Rio de la Plata, on court riſque de manquer les Bri-

Empreſſement des Eſpagnols à le ſuivre.

Son départ.

(94) Herrera dit douze.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1535.

ſes du Nord & du Nord-Eſt, & d'être ſurpris par les vents de Sud & de Sud-Oueſt, qui obligeroient d'hiverner au Breſil.

Mendoze eut cette précaution, & n'en fut pas plus heureux. La Flotte, après avoir paſſé la Ligne, fut priſe d'une violente tempête. Pluſieurs Vaiſſeaux ne ſe rejoignirent qu'au terme. Celui de Dom Diegue de Mendoze, Frere de Dom Pedre, & un petit nombre d'autres, arriverent heureuſement aux Iles de Saint Gabriel; mais l'Adelantade, avec tous les autres, fut obligé de relâcher dans le Port de Rio Janéiro (95), & ce contretems fit comme l'ouverture de ſes malheurs, qui ne finirent qu'avec ſa vie. Le mérite d'Oſorio, & peut-être ſa qualité d'Etranger, lui avoient fait des jaloux, qui le rendirent ſuſpect à Mendoze. Ils lui firent entendre qu'il aſpiroit au Commandement général. Sur ce ſeul ſoupçon, il donna ordre qu'on le défît de ce prétendu Rival, & le malheureux Oſorio fut poignardé. Une partie des Trouppes en fut indignée. Pluſieurs vouloient demeurer au Breſil, & d'autres étoient réſolus de retourner en Eſpagne; lorſque l'Adelantade, qui en fut informé, fit mettre à la voile.

Il fait poignarder Oſorio ſon Lieutenant.

En arrivant au Cap de Sainte Marie, il apprit que ſon Frere, & tous ceux que la Tempête avoit écartés, étoient aux Iles de Saint Gabriel. Il ne tarda point à les y joindre. Dom Diegue ne put entendre ſans douleur la mort d'Oſorio. Il dit aſſez haut qu'une action ſi indigne attireroit la malédiction du Ciel ſur ſon Frere & ſur toute ſon Entrepriſe. Alors, toute la Flotte ſe trouvant réunie entre les Iſles de Saint Gabriel & la rive Occidentale du Fleuve, Dom Pedre choiſit ce lieu pour ſon premier Etabliſſement, & chargea Dom Sanche del Campo, de choiſir un emplacement ſûr & commode. Cet Officier ſe détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'Oueſt, ſur une pointe qui avance dans le Fleuve, vers le Nord. L'Adelantade y fit auſſi-tôt tracer le plan d'une Ville, qui fut nommée *Nueſſa Señora de Buenos-Aires*, parceque l'air y eſt très ſain. Tout le monde s'emploïa au travail, & bientôt les édifices furent aſſez nombreux pour ſervir de Camp.

Fondation de Buenos Aires.

1536. Famine dans la nouvelle Colonie.

Mais les Peuples du Canton ne virent pas, de bon œil, un Etabliſſement étranger ſi près d'eux. Ils refuſerent des vivres. La néceſſité d'emploïer les armes, pour en obtenir, donna occaſion à pluſieurs combats où les Eſpagnols furent maltraités. De trois cens Hommes, qui furent détachés ſous Diegue de Mendoze, à peine en revint-il quatre vingt. Il périt lui-même, avec pluſieurs Officiers de diſtinction, entre leſquels un Capitaine, nommé *Luzan*, fut tué au paſſage d'un Ruiſſeau qui conſerve encore ſon nom. La diſette devint extrême à Buenos-Aires; & l'Adelantade n'y pouvoit remédier, ſans riſquer de perdre tout ce qui lui reſtoit d'Eſpagnols. Comme il étoit dangereux d'accoutumer les Infideles à verſer le ſang des Chrétiens, il défendit, ſous peine de mort, de paſſer l'enceinte de la nouvelle Ville; & craignant que la faim ne fît violer ſes ordres, il mit des Gardes de toutes parts, avec ordre de tirer ſur ceux qui chercheroient à ſortir.

Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une ſeule Femme, nommée *Maldonata*, qui trompa la vigilance des Gardes. L'Hiſtorien du Paraguay, ſe fiant ici au témoignage des Eſpagnols, raconte ſans

Avanture extraordinaire d'une Femme Eſpagnole.

(95) *Ubi ſupra.* Liv. 1. p. 38.

aucune

aucune marque de doute l'avanture de cette Fugitive, & la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne, qui lui parut une retraite sure contre tous les dangers : mais elle y trouva une Lionne, dont la vue la saisit de fraïeur. Cependant les caresses de cet Animal la rassurerent un peu. Elle reconnut même que ces caresses étoient intéressées ; la Lionne étoit pleine, & ne pouvoit mettre bas : elle sembloit demander un service, que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnoissance ne se borna point à des témoignages présens : elle sortit, pour chercher sa nourriture ; & depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter, aux piés de la Libératrice, une provision qu'elle partageoit avec elle. Ce soin dura aussi long-tems que ses Petits la retinrent dans la Caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, & fut réduite à chercher sa subsistance elle-même. Mais elle ne put sortir souvent, sans rencontrer des Indiens, qui la firent Esclave. Le Ciel permit qu'elle fût reprise par des Espagnols, qui la ramenerent à Buenos-Aires. L'Adelantade en étoit sorti. Dom François *Ruiz de Galan*, qui commandoit dans son absence, Homme dur jusqu'à la cruauté, savoit que cette Femme avoit violé une Loi Capitale, & ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre, en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avoit voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque Bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle étoit devenue. Quelques Soldats, qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoiqu'environnée de Tigres & de Lions, qui n'osoient s'approcher d'elle, parce que la Lionne, qui étoit à ses piés avec plusieurs Lionceaux, sembloit la défendre. A la vue des Soldats, la Lionne se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa Bienfaictrice. Maldonata leur raconta l'avanture de cet Animal, qu'elle avoit reconnu au premier moment ; & l'ayant, lui avoir ôté ses liens ils se disposoient à la reconduire à Buenos-Ayres, il la caressa beaucoup, en paroissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au Commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvoit, sans paroître plus féroce que les Lions mêmes, se dispenser de faire grace à une Femme, dont le Ciel avoit pris si sensiblement la protection (96).

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

L'Adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remede à la famine, qui lui avoit déja fait perdre deux cens Hommes, avoit remonté le Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la Terre de Cabot. Là, Jean d'Ayolas son Lieutenant, par lequel il s'étoit fait précéder, l'aïant assuré que les Timbuez ne desiroient que de bien vivre avec les Espagnols, & qu'il trouveroit toujours des vivres chez eux ou chez les Curacoas, il fit rebâ-

Entreprises de Jean d'Ayolas.

(95) *Ubi supra*, liv. 1. p. 38.

(96) L'Historien, trop sensé pour se reposer sur le seul témoignage de l'Auteur de l'Argentina, quoique ce Poëte fasse profession de tenir le fait de la bouche de Maldonata, cite le Pere *del Techo*, qui l'apprit au Paraguay même, comme un fait certain & peu éloigné.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

PEDRE DE MENDOZE. 1536.

tir l'ancien Fort, ſous le nom de *Bonne Eſpérance* (97). Enſuite il donna ordre à ſon Lieutenant de pouſſer les découvertes ſur le Fleuve, avec trois Barques & cinquante Hommes, entre leſquels on nomme Dom Martinez d'*Irala*, Dom Jean Ponce de *Leon*, Dom Charles *Dubrin*, & Dom Louis *Perez*, Frere de Sainte Thereſe (98). Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'eſpace de quatre mois, s'ils ne pouvoient lui en apporter eux-mêmes; & retournant à Buenos-Aires, pour y faire ceſſer les horreurs de la famine (99), il eut bientôt la ſatisfaction d'y voir arriver des ſecours, qui n'en laiſſerent plus que le ſouvenir. Non-ſeulement Gonzale de Mendoze, qui étoit allé chercher des vivres au Breſil, revint ſur un Navire qui en étoit chargé, mais il fut ſuivi preſqu'auſſitôt de deux autres Bâtimens, qui amenoient Moſchera & toute ſa Colonie, de l'Ile Sainte Catherine, avec une grande abondance de proviſions. La ſituation des Eſpagnols devint plus douce à Buenos-Aires; cependant elle étoit troublée par la crainte de retomber dans le même état, ſurtout avec les obſtacles que la haine de quelques Peuples voiſins apportoit à la culture des terres.

Ses eſpérances.

Ayolas, aïant remonté long-tems le Fleuve, fut bien reçu des *Guaranis*, qui occupoient une aſſez grande étendue de Païs ſur la rive Orientale, & plus encore dans l'intérieur des Terres, juſqu'aux frontieres du Breſil. Il continua de s'avancer juſqu'à la hauteur de vingt degrés 40 minutes, où il trouva ſur la droite, un petit Port, qu'il nomma *la Chandeleur*. Les Guaranis l'avoient aſſuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'Oueſt, il trouveroit des Indiens qui avoient beaucoup d'or & d'argent. Il ſe fit débarquer vis-à-vis du Port de la Chandeleur, où il renvoia ſes Bâtimens; & les y laiſſant ſous la conduite d'Irala, avec un petit Détachement d'Eſpagnols ſous celle du Capitaine Vergara, il ſe livra aux grandes eſpérances qu'il avoit conçues ſur le témoignage des Guaranis.

Retour de Pedre de Mendoze.

On ne peut douter qu'avant ſon départ il n'eût écrit à l'Adelantade, pour lui communiquer ſes projets; mais ſes Lettres ne parvinrent point à Buenos-Aires. Les quatre mois s'étoient écoulés. Ce ſilence, de l'Officier de la Colonie auquel l'Adelantade avoit le plus de confiance, & qui la méritoit le mieux, lui cauſa tant d'inquiétude, qu'il fit partir pluſieurs perſonnes, pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Il avoit déja formé le deſſein de retourner en Eſpagne. Une maladie conſidérable, qui augmenta ſon chagrin, lui fit hâter cette réſolution. A peine fut-il en état de ſouffrir la Mer, qu'il mit à la voile avec Jean de Caceres, ſon Tréſorier, après avoir nommé en vertu de ſes pouvoirs, Ayolas même, Gouverneur & Capitaine Général de la Province. Il partit, le déſeſpoir dans le cœur, maudiſſant le jour auquel il avoit quitté l'Eſpagne pour courir après une chimere, & ſe déshonorer dans une Région ſauvage. Lorſqu'il fut en Mer, tous les élémens ſemblerent conſpirer contre lui. Ses proviſions ſe trouvant épuiſées ou corrompues, il fut réduit à manger d'une

Sa funeſte mort.

(97) On le trouve auſſi nommé, *Corpus Chriſti*.

(98) Suivant quelques Mémoires.

(99) Elle avoit fait manger de la chair humaine apparemment de quelque Indien. Ceux qui s'étoient rendus coupables de cet excès reçurent enſuite une amniſtie & l'abſolution d'Eſpagne.

Chienne, qui étoit prête à faire ſes Petits ; & cette chair infectée, joint à ſes noires agitations, lui cauſa une aliénation de tous les ſens, qui ſe changea bientôt en phrénéſie. Il mourut dans un accès de fureur : & cette fin tragique fut regardée comme une punition du meurtre d'Oſorio.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

La Ville de Buenos-Aires, née ſous de ſi malheureux auſpices, eut encore à lutter longtems contre l'infortune. Alfonſe de Cabrera, qui fut envoié d'Eſpagne en qualité d'Inſpecteur, ne put empêcher que la Famine n'y redevînt exceſſive. Dans l'intervalle, Salazar & Gonzale Mendoze, qui cherchoient Ayolas, arriverent au Port de la Chandeleur, ſans avoir pû ſe procurer la moindre information ſur ſon ſort. On leur dit qu'Irala étoit chez les Payaguas, Nation voiſine du Fleuve. Ils s'y rendirent ; & l'aïant rencontré, ils firent avec lui pluſieurs courſes, qui ne furent pas plus utiles au ſuccès de leur commiſſion. Enfin, ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre, un Ecrit, par lequel ils eſpéroient d'apprendre à Dom Jean d'Ayolas, s'il revenoit dans ce Port, tout ce qu'il lui importoit de ſavoir. Ils l'avertiſſoient ſurtout de ſe défier de la Nation des Payaguas, dont ils avoient éprouvé la perfidie. On prétend qu'en effet il n'y en a point de plus dangereuſe au monde, parcequ'elle ſait allier des manieres fort douces avec un naturel extrêmement féroce, & que jamais elle n'eſt plus careſſante que lorſqu'elle médite une trahiſon.

ALFONSE DE CABRERA. 1538.

Dans quel état il trouve Buenos Aires.

Indiens perfides.

En quittant le Port de la Chandeleur, Mendoze & Salazar deſcendirent le Fleuve juſqu'un peu au-deſſous de la branche Septentrionale du Pilco Mayo, qui s'y jette vers les 25 degrés de Latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouverent une eſpece de Port, formé par un Cap qui s'avance au Sud, à l'Occident du Fleuve. Cette ſituation leur aïant paru commode, ils y bâtirent un Fort, qui devint bientôt une Ville, aujourd'hui la Capitale de la Province du Paraguay, à diſtance preſqu'égale du Pérou & du Breſil, & loin d'environ trois cens lieues du Cap de Sainte Marie en ſuivant le Fleuve. Ses Fondateurs lui donnerent le nom de *l'Aſſomption*, qu'elle porte encore.

Fondation de l'Aſſomption, Capitale du Paraguay.

Mendoze y reſta ſeul ; & Salazar en partit pour aller rendre compte de leur Voïage à l'Adelantade, qu'il croïoit encore à Buenos-Aires. Il y trouva Cabrera ; mais la Ville étoit déja dans une extrême diſette. Une guerre avec les Indiens, où la perfidie fut emploïée des deux parts, augmenta la déſolation. Les Eſpagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces ; & ranimés enſuite par l'arrivée de deux Brigantins de leur Nation, ils remporterent une victoire éclatante. Leurs Ennemis publierent, pour excuſer leur défaite, qu'ils avoient vu, pendant le combat, un Homme vêtu de blanc, l'épée nue à la main, & jettant une lumiere qui les avoit éblouis. On ne douta point, parmi les Vainqueurs, que ce ne fût Saint Blaiſe, dont la Fête ſe célébroit le même jour ; & le panchant de leur Nation pour le merveilleux leur fit choiſir Saint Blaiſe pour le principal Patron de la Province. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raſer le Fort de Bonne Eſpérance, qu'ils déſeſpérerent de pouvoir conſerver.

Prodige, pour les Indiens.

Leur joie ne fut pas moins diminuée, par les fâcheuſes informations

VOIAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

qu'ils reçurent d'Irala. Cet Officier n'avoit pas ceſſé de chercher Dom Jean d'Ayolas. Un jour, à l'entrée de la nuit, aïant mouillé ſur le Fleuve, il entendit une voix qui l'appelloit de la rive : il y envoïa un Canot. On y trouva un Indien, qui demanda d'être conduit au Chef des Eſpagnols, & qu'on ne fit pas difficulté de prendre à bord. Il fit le récit de la mort d'Ayolas, qui avoit été tué par les Payaguas, en revenant des frontieres du Pérou, chargé de richeſſes. Irala brûloit de châtier ces Perfides, autant que de leur enlever les tréſors qui étoient demeurés entre leurs mains ; mais n'aïant pas un Homme qui ne fût malade, il ſe rendit à l'Aſſomption, où perſonne ne lui conteſta l'autorité qu'Ayolas lui avoit remiſe à ſon départ. Cependant il ſe vit bientôt des Rivaux. Sa retraite à l'Aſſomption, joint au triſte avis qu'il donnoit de la mort d'Ayolas, fit prendre aux Habitans de Buenos-Aires, dont le nombre diminuoit de jour en jour, la réſolution de le ſuivre dans ce nouvel Etabliſſement. Cabrera & Galan ſe déterminerent eux mêmes à remonter le Fleuve, avec tous ceux qui purent trouver place dans le Bâtiment qui les portoit. En arrivant à l'Aſſomption, qui commençoit à prendre l'air d'une Ville, ils y remarquerent quelque partage ſur l'autorité d'Irala ; & Galan ſe rangea d'abord parmi ceux qui lui étoient oppoſés : mais Cabrera termina ce différend, en produiſant un ordre de l'Empereur, que ce Prince lui avoit remis lui-même, & qui portoit pour date le 12 Septembre 1737. Il contenoit que ſi le Gouverneur, nommé par Dom Pedre Mendoze, étoit mort ſans s'être donné un Succeſſeur, Cabrera, revêtu de la Dignité d'Inſpecteur, aſſembleroit les Fondateurs & les Conquérans de la Province, leur feroit prêter ſerment de choiſir celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place, & feroit reconnoître, au nom de Sa Majeſté, celui qui ſeroit élu à la pluralité des ſuffrages. L'ordre du Souverain fut reſpecté, & le choix tomba ſur Dominique Martinez d'Irala. Il propoſa auſſi-tôt d'abandonner Buenos-Aires, où l'expérience faiſoit trop connoître qu'il étoit impoſſible de ſubſiſter, tant qu'on ne ſeroit point en état de ſoumettre les Nations voiſines. L'Aſſemblée ſe partagea. Pluſieurs repréſenterent la néceſſité d'un Port, pour les Vaiſſeaux qui arriveroient d'Eſpagne, & demanderent ce que deviendroit l'Aſſomption, dans l'éloignement où cette Ville étoit de la Mer, s'il ne lui venoit pas de puiſſans ſecours. Le nouveau Gouverneur répondit qu'il n'étoit pas difficile d'établir une communication avec le Pérou, d'où l'on tireroit aiſément tous les ſecours néceſſaires ; & ſon avis aïant paſſé ſans oppoſition, Dom Diegue d'Abreu reçut ordre de partir avec trois Brigantins, pour l'évacuation de Buenos-Aires.

CABRERA. 1538.

Sort de Jean d'Ayolas.

Etat de Buenos Aires.

Election d'Irala.

Buenos-Aires eſt abandonné.

Son arrivée y répandit une vive joie, & n'en cauſa pas moins à l'Equipage d'un Vaiſſeau de Genes, qui avoit échoué ſur un Banc à l'entrée du Fleuve. Ce Bâtiment étoit parti pour le Pérou, avec la valeur de cinquante mille Ducats en Marchandiſes ; il avoit été arrêté par les vents contraires au Détroit de Magellan, d'où étant venu relâcher dans Rio de la Plata, il y avoit péri par l'ignorance des Pilotes, & l'on n'en avoit ſauvé que les Hommes, qui couroient riſque de mourir de faim dans le Port. On comptoit parmi eux quelques Gentilshommes Italiens, dont il paroît que la poſtérité ſubſiſte encore au Paraguay, tels qu'Antoine d'*Aquino*,

Naufrage d'un Vaiſſeau Genois.

Thomas *Rizo*, & Jean-Baptiſte *Trochi*. Le Convoi de Buenos-Aires aïant remonté heureuſement le Fleuve ſous la conduite d'Abreu, l'Aſſomption ſe trouva tout-d'un-coup aggrandie par l'augmentation de ſes Habitans & par celle de ſes Edifices. Il paroît qu'elle étoit encore ſans enceinte, puiſqu'on remarque ici qu'Irala la fit entourer alors d'une paliſſade, & qu'il y établit la Police. On y comptoit ſix cens Hommes, ſans y comprendre les Femmes & les Enfans.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

CABRERA. 1538.

L'Aſſomption s'accroît des Habitans de Buenos-Aires.

Les Femmes n'y étoient point en grand nombre, & c'étoit un obſtacle qui devoit retarder longtems les progrès d'une ſi belle Colonie; mais il fut levé fort heureuſement, par une avanture également plaiſante & tragique, qui tourna au bonheur des Eſpagnols, après les avoir menacés de leur ruine. Quelques Miſſionnaires avoient commencé à répandre les lumieres de la Foi, & pluſieurs Indiens demandoient ardemment le Baptême. Irala, pour leur donner une haute idée de la Religion Chrétienne, imagina une Proceſſion générale, qui devoit ſe faire en mémoire de la Paſſion de N. S., avec toutes les cérémonies qui ſont particulieres à l'Eſpagne; c'eſt-à-dire que tous les Eſpagnols y devoient paroître, les épaules découvertes, & le fouet à la main, pour ſe *flageller*. Il y invita les Indiens voiſins: mais la maniere dont on les traitoit déja ne leur donnant pas beaucoup d'affection pour les Eſpagnols; & la plûpart n'aïant embraſſé le Chriſtianiſme que par des motifs de crainte ou d'intérêt, ils n'y vinrent que pour chercher l'occaſion de ſecouer un joug, qui leur devenoit inſupportable. On aſſure qu'ils s'y trouverent au nombre de huit mille, ſans autres armes que l'arc & la fleche, qu'on ſavoit qu'ils ne quittoient jamais, & qui leur ſuffiſoient pour l'exécution de leur deſſein; car ils étoient informés de l'état où les Eſpagnols devoient paroître. Au moment que la Proceſſion alloit commencer, une Indienne, qui étoit au ſervice de Salazar, entra dans ſa Chambre, &, le voïant prêt à ſortir dans ſon burleſque équipage, lui dit les larmes aux yeux, qu'elle regrettoit de le voir courir à ſa perte. Il exigea des explications. Elle lui découvrit le complot. Le Gouverneur, qu'il avertit auſſi-tôt, prit le ſeul parti qui s'offroit dans un péril ſi preſſant. Il feignit d'apprendre que les *Tapiges*, Nation redoutable & déclarée contre les Eſpagnols, étoient preſqu'aux Portes de la Ville; & donnant ordre aux Habitans de ſe tenir ſous les armes, il fit prier les principaux Chefs des Indiens de le venir trouver, pour délibérer avec eux, ſur un incident, dont il affectoit de les croire menacés comme lui. Ils y allerent ſans défiance: mais à meſure qu'ils arrivoient, ils furent liés, & gardés ſéparément. Lorſqu'il les eut tous en ſon pouvoir, il les fit paroître devant lui, pour leur déclarer qu'il étoit inſtruit de leur projet, & qu'il les condamnoit à la mort. L'exécution ſe fit à la vue d'une multitude de leurs Sujets qui environnoient la Ville, & qui voïant les Eſpagnols bien armés, non-ſeulement perdirent la hardieſſe de s'y oppoſer, mais confeſſerent qu'ils avoient auſſi mérité la mort. Entre les réparations qu'ils firent aux Eſpagnols, ils offrirent des Femmes à ceux qui n'en avoient point: & cette offre fut acceptée. Les Indiennes ſe trouverent fécondes, & de bon naturel; ce qui porta dans la ſuite une grande partie des Habitans à continuer ces alliances. Quelques-uns même

1539.

Avanture extraordinaire qui lui procure des Femmes.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

ont épouſé des Negreſſes ; & delà vient le grand nombre de Metifs & de Mulâtres qu'on voit aujourd'hui dans ces Provinces (1).

DESCRIPTION DU CHACO.

ON ne penſe point à ſuivre ici les Eſpagnols de l'Aſſomption dans toutes leurs Conquêtes, ni même tous les Voïageurs du Païs dans leurs courſes (2). La Deſcription (*), qu'on a déja donnée, de cette partie de l'Amérique, contient les noms & la ſituation des Villes qui furent ſucceſſivement fondées, avec leur diviſion chorographique & celle de leurs Gouvernemens. Mon deſſein, après avoir fait connoître Rio de la Plata par les premiers Voïages ſur ce Fleuve, n'eſt que de ramener bientôt mes Lecteurs au rétabliſſement de Buenos-Aires, qui mérite ce ſoin par la célébrité de ſon Port, & à l'origine des fameuſes *Réductions* du Paraguay. Cependant je donnerai place, dans l'intervalle, à la Deſcription d'une grande Province du même Païs, dont le nom n'eſt gueres connu que par les Relations des Miſſionnaires. C'eſt celle qu'ils nomment *Chaco*. N'aïant jamais été conquiſe par les Eſpagnols, elle paroît également ignorée du commun des Hiſtoriens & des Voïageurs. Le P. Loçano, Miſſionnaire Jéſuite, dont l'Hiſtorien du Paraguay emprunte cet article (3), place le Chaco entre la Province particuliere du Paraguay & celle de Rio de la Plata, qui n'en ont fait longtems qu'une ſeule, & lui donne une étendue qui borne les deux autres, du côté de l'Occident, au grand Fleuve qui porte ces deux noms (4). Le nom de Chaco ne paroît pas fort ancien ; & l'Hiſtorien obſerve qu'il ne ſe trouve pas même dans la vie de Saint François Solano (5), Religieux de l'Ordre de Saint François, qui avoit parcouru ce Païs d'un bout à l'autre, pour y prêcher l'Evangile. Mais, dans la Langue naturelle du Pérou, on nomme Chaco ces grands Troupeaux de Bêtes fauves, que les Peuples de cette partie de l'Amérique raſſemblent dans leurs chaſſes ; & l'on a donné le même nom au Païs dont il eſt queſtion, parcequ'après la Conquête du Pérou un grand nombre de Péruviens s'y réfugierent. De *Chacu*, que les Eſpagnols prononcent *Chacou*, l'uſage a fait *Chaco*. Il paroît même qu'on n'a d'abord compris, ſous ce nom, que le Païs renfermé entre les Montagnes de la Cordilliere, le Pilco-Mayo & la Riviere rouge, & qu'enſuite on l'a étendu plus loin, à meſure que d'autres Nations ſe ſont jointes aux Péruviens qui s'y étoient réfugiés.

Beauté du Païs.

On s'accorde à repréſenter le Chaco comme un des plus beaux Païs du Monde : mais cet éloge n'appartient réellement qu'à la partie que les Péruviens occuperent d'abord. Une chaîne de Montagnes, qui commence à la vue de Cordoue, & qui s'étend juſqu'à Santa-Cruz de la Sierra en

(1) Hiſtoire du Paraguay, l. 1. pp. 49 & 50.

(2) Outre pluſieurs Voïageurs Eſpagnols, les Lettres curieuſes & édifiantes ſont remplies de Relations d'un grand nombre de Miſſionnaires.

(*) Au Tome XIII, dans celle des Provinces du Pérou.

(3) Relacion chorographica del gran Chaco.

(4) Sauf, dit-il, le droit de ces deux Provinces, de celle de Tucuman, & même de celle des Charcas, qui peuvent avoir des prétentions ſur ce qui eſt compris ſous le nom de Chaco, parcequ'elles ne reconnoiſſent point de Limites marquées de ce côté là, & dont les Gouverneurs ſont même obligés, par la néceſſité de réprimer les hoſtilités des Peuples du Chaco, à n'en pas reconnoître. *ubi ſup.* p. 145.

(5) Canoniſé en 1725.

DESCRIPT. DU CHACO.

tournant de l'Oueſt au Nord, forme de ce côté-là une Barriere ſi bien gardée, ſurtout dans ce qu'on nomme la Cordilliere des Chiriguanes, qu'elle le rend inacceſſible. Pluſieurs de ces Montagnes ſont ſi hautes, que les vapeurs de la Terre ne parviennent point à leur ſommet, & que l'air y étant toujours ſerein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuoſité des vents y eſt telle, que ſouvent ils enlevent les Cavaliers de la ſelle, & que pour y reſpirer à l'aiſe, il faut chercher un abri. La ſeule vue des précipices feroit tourner la tête aux plus intrépides, ſi d'épaiſſes nuées qu'on voit ſous les piés n'en cachoient la profondeur. On ne peut gueres douter que ces Montagnes, qui ſont une des branches de la grande Cordilliere, ne renferment quelques Mines. On y en a même découvert depuis peu; mais on nous laiſſe encore ignorer ce qu'elles contiennent. Cependant c'eſt une tradition conſtante au Pérou, que les Chicas & les Orejones, qui habitoient autrefois ces mêmes Montagnes, & dont pluſieurs ſe ſont réfugiés, les uns dans le Chaco, & d'autres dans une Ile qui eſt au milieu du Lac des Xarayès, portoient de l'or & de l'argent à Cuſco, avant l'arrivée des Eſpagnols. Il ſort auſſi de la plûpart de ces Montagnes un aſſez grand nombre de Rivieres, dont les eaux, qui ſont fort ſaines, contribuent beaucoup à fertiliſer le Chaco; ſans compter celles qui coulent au Nord, telles que le *Guapay* & le *Pirapiti*, qui ſe déchargeant dans le Mamoré, vont ſe joindre enſemble au Marañon. Les plus conſidérables de celles qui traverſent le Chaco ſont le *Pilco-Mayo*, *Rio Salado*, & *Rio Vermejo*.

Rivieres qui l'arroſent.

Le Pilco-Mayo, qui l'emporte ſur toutes les autres, ſuffiroit ſeul pour enrichir ce Païs, s'il étoit toujours navigable: mais dans quelques endroits il n'a pas aſſez d'eau, & dans d'autres il en a trop. On a vu qu'il ſort des Montagnes qui ſéparent le Potoſi du Pérou: & quelques Relations aſſurent qu'une petite Riviere, nommée *Taxavaïan*, que le Pilco-Mayo reçoit aſſez près de ſa ſource, contient quantité d'argent, qu'on ne ſauroit en tirer, parcequ'il s'y enfonce dans la vaſe. Les Mineurs ont ſupputé qu'en cinquante-ſix ans, cette perte étoit de quarante millions. On ajoute qu'il paſſe auſſi, par la même voie, tant d'argent dans le Pilco-Mayo, que pendant pluſieurs lieues aucun Poiſſon n'y peut vivre. Cette grande Riviere, après avoir traverſé les Plaines de Manſo, ſe diviſe en deux bras navigables pour d'aſſez gros Bâtimens, dont le ſeptentrional a ſes eaux preſque ſalées; auſſi trouve-t'on beaucoup de Salpêtre ſur ſes bords. Ce n'eſt qu'à ſon entrée dans le Chaco, que le Pilco-Mayo commence à devenir fort poiſſoneux, & qu'il contient beaucoup de Caymans. Ses deux bras ſe déchargent dans le Paraguay; l'un un peu au-deſſous du confluent de ce Fleuve avec le Parana, l'autre un peu au-deſſous de l'Aſſomption, qui ſe trouve ainſi dans une Ile dont la largeur moïenne eſt de cinq lieues, & la longueur de quatre-vingt. Cette Ile eſt aſſez baſſe, & par conſéquent marécageuſe, juſqu'à une certaine diſtance de la ſéparation des deux bras. Dans la ſaiſon des pluies, les deux bras ſont confondus; car alors ils s'enflent ſi fort, qu'ils ſe réuniſſent enſemble & même avec Rio Vermejo, & qu'après être rentrés dans leur lit, ils laiſſent dans le terrein qu'ils ont couvert, pluſieurs Lagunes qui ne ſe ſechent jamais. Suivant Garcilaſſo de

Le Pilco-Mayo.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

la Vega, le nom de Pilco-Mayo signifie en Langue Péruvienne, *Riviere des Moineaux*; & l'*Araguay*, qui est le plus septentrional de ses deux bras, signifie, dans la Langue des Guaranis, *Riviere d'entendement*, parcequ'il y faut naviger avec beaucoup de précaution, pour ne pas perdre le fil de l'eau, au risque de s'engager dans les Lagunes, qui forment un labyrinthe, dont il ne seroit pas aisé de sortir.

Rio Salado.

Rio Salado entre dans le Chaco, sous le nom de *Riviere du passage*. Il est alors d'une si grande rapidité, qu'on ne le remonte point sans danger. Dans l'endroit où les Espagnols avoient bâti, en 1562, une Ville nommée Sant'Iago d'Estero, il change son premier nom en celui de Rio de Valbuena; & depuis sa source jusques-là, c'est-à-dire, dans l'espace d'environ 40 lieues, ses eaux ont une teinture de couleur de sang, qu'on attribue au terroir de la Vallée de Calchaqui, où cette Riviere passe, & qui diminue à mesure qu'elle reçoit d'autres eaux. Elle ne commence à porter le nom de *Salado*, ou Riviere salée, qu'à la hauteur de Sant'Iago, sans qu'on sache d'où elle le tire. Enfin, avant que de se perdre dans Rio de la Plata, elle fait un détour à l'Est; & recevant une petite Riviere, nommée *Saladillo*, elle forme une Ile, qui fait comme un arc, dont le Fleuve est la corde : cette courbure porte le nom de *Rio de Corunda*.

Rio Vermejo.

Rio Vermejo traverse le Chaco, du Nord-Oueſt au Sud-Est, & change aussi fort souvent de nom. On ignore d'où vient à cette Riviere le nom de *Vermeille*, qui paroît convenir mieux à Rio Salado. Elle se perd, dans Rio de la Plata, sous celui de *Rio grande*. Son cours est si tranquille, qu'il est presqu'aussi facile à remonter qu'à descendre, surtout avec un petit vent de Sud, qui s'y leve tous les matins vers neuf heures, & qui rafraîchit beaucoup l'air. Ses bords sont charmans. Elle est fort poissonneuse, & l'on attribue plusieurs vertus à ses eaux, telles que de guérir la gravelle, la pierre, tous les maux d'urine, la colique, la goutte, l'hydropisie & l'indigestion. Elle les tire, dit-on, d'une herbe fort commune sur ses bords, que les Espagnols ont nommée *Yerva de Urina*. On ajoute que ceux, qui en boivent habituellement, vivent jusqu'à une extrême vieillesse, sans rides & sans maladie. C'est du moins une tradition bien établie parmi les Espagnols, que de tous les Soldats qui travaillerent depuis 1628 jusqu'en 1635 à bâtir la Ville de Sant'Iago de Guadalcazar, aucun ne mourut, & ne fut malade dans cet intervalle, quoique le seul remûment des Terres fût capable de causer des maladies; & qu'en 1710 & 1711, Dom Estevan d'Urizar, qui côtoïa long-tems cette Riviere dans le Chaco, y étant venu en fort mauvaise santé, n'eut pas plutôt fait usage de ses eaux, qu'il se trouva parfaitement rétabli. C'est dans une Lagune, qu'elle forme sous le nom de Rio grande, qu'on pêche les Perles dont on a parlé dans un autre article (7).

Autres Rivieres, & leurs propriétés.

La plûpart des autres Rivieres du Chaco ont quelque proprieté remarquable. On en distingue une, dont les eaux sont vertes, & qui se nomme *Rio verde*, sans qu'on ait pû découvrir d'où lui vient cette couleur,

(7) Voïez l'Article des Mines, dans la Description du Pérou.

qui

qui n'empêche point qu'elles ne soient agréables & saines. Cette Riviere se décharge dans le Fleuve du Paraguay, environ soixante lieues au-dessus de l'Assomption. On avoit bâti sur ses bords, une Ville, nommée *Nueva Rioja* (7) qui n'a pas long-tems subsisté. Une Riviere du Chaco, nommée *Guayru*, qui descend de la Cordilliere Chiriguane, & qui coule entre le Pilco-Mayo & Rio Vermejo, a ses eaux fort salées. Quelques autres rentrent dans le sein de la Terre, comme on l'observe aussi de celles du Tucuman. Il en sort un si grand nombre de la Cordilliere, qu'à la fonte des néges, dont elle est couverte, & qui est aussi la saison des pluies, elles se débordent, & ne faisant plus d'une partie du Chaco, qu'une vaste Mer, elles laissent pendant toute l'année quantité de Lagunes qui se trouvent remplies de Poissons. Alors les Habitans sont obligés de passer le tems dans leurs Pirogues, ou de monter sur les arbres, dont ils font leur demeure, jusqu'à la retraite des eaux. Mais ces inconvéniens sont compensés par de fort grands avantages : à peine l'inondation est passée, que les Plaines du Chaco deviennent comme de grands Parterres, qui forment une perspective admirable, du haut des Montagnes. Il manque à cette belle Contrée, que des Habitans plus industrieux ; car les Indiens du Chaco se bornent à remuer un peu la terre, lorsqu'elle est découverte : ce qui n'empêche point qu'elle ne leur fournisse d'abondantes productions ; quoique la pêche & la chasse puissent suffire pour leur subsistance. Une partie de cette Province est couverte de vastes Forêts, dont quelques-unes n'ont pas d'autre eau que celle qu'on trouve dans le creux des arbres. Ce sont comme autant de réservoirs, d'une eau très claire & très saine. Les chaleurs devroient naturellement y être excessives ; d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du sec : mais le vent du Sud, qui y souffle régulierement tous les jours, y répand beaucoup de fraîcheur. Dans les parties méridionales, le froid est quelquefois dur & piquant.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

Inondations & leurs effets.

On remet, à l'Histoire naturelle de l'Amérique méridionale, les observations du Pere Loçano sur les Animaux & les Plantes du Chaco, pour ne s'arrêter ici qu'à la curieuse peinture qu'il fait de ses Habitans. A juger par le nombre des Nations dont il donne la liste, on s'imagineroit que le Monde n'a pas de Région plus peuplée ; & l'Historien du Paraguay assure qu'il l'est plus, en effet, qu'aucun des Païs qui l'environnent, quoiqu'il ne le soit pas autant que la douceur du climat & la fertilité du terroir portent à le croire. Chacune de ces Nations ne peuple pas plus de trois ou quatre Bourgades ; & soit que la facilité d'y vivre sans travail y rende les Hommes plus vicieux & par conséquent plus foibles, ou que les querelles, & les guerres, qui naissent de l'ivrognerie, fassent périr plus d'Hommes qu'il n'en peut naître, on en voit diminuer sensiblement le nombre. D'ailleurs on sait, par une tradition assez récente, que les maladies épidémiques, assez fréquentes dans les Régions voisines, surtout dans le Tucuman, en ont fait sortir quantité d'Habitans pour se réfugier

Usages & caractere des Habitans du Chaco.

(7) On trouve sa Description, dans une Lettre du Pere Cattanco, Jésuite, imprimée à la suite de l'Ouvrage de M. Muratori, qui a pour titre ; *Il Christianismo felice nelle Missioni del Paraguay.*

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

dans le Chaco, où ils ont porté la corruption. Ces tranſmigrations, auxquelles on peut joindre celle des Péruviens, & les divers Etabliſſemens de tant de Nations errantes, n'ont pû ſe faire ſans perte, ni ſans mille obſtacles nuiſibles à la propagation. Rien ne fait mieux connoître le mélange des Peuples qui habitent le Chaco, que la différence de leur figure, de leur caractere & de leurs uſages. Le Pere Loçano en remarque deux ſi ſinguliers, que le témoignage d'un Miſſionnaire ne pouvant être ſuſpect, ce qu'il en rapporte eſt ſeul capable de donner de la vraiſemblance aux Acéphales de Raleigh & de Keymis (8). Il donne au premier le nom de *Cullus*, ou *Cullugas*; en Langue Péruvienne, *Suripchaquins*, qui ſignifie piés d'Autruche. On les nomme ainſi, parcequ'ils n'ont point de mollet aux jambes; & qu'aux talons près, leurs piés reſſemblent à ceux des Autruches. Ils ſont d'une taille preſque giganteſque. Un cheval ne les égale point à la courſe. Leur valeur eſt redoutable; & ſans autre arme que la lance, ils ont détruit les *Palomos*, Nation fort nombreuſe. Le ſecond n'a de monſtrueux que la taille, qui eſt encore au-deſſus de celle des Cullugas. Il n'eſt pas nommé; mais un Miſſionnaire, honoré depuis de la palme du Martyre (9), aſſuroit qu'aïant rencontré une Troupe de ces Indiens, il avoit été ſurpris de les trouver ſi grands, qu'en levant le bras il ne pouvoit atteindre à leur tête. » Il n'avoit pas moins admiré la délicateſſe » & la richeſſe de leur Langue, la beauté de leur caractere, leur politeſſe, la vivacité & la pénétration de leur eſprit: enfin, il regrettoit » qu'on ne traitât pas mieux une Nation, ſi eſtimable par ſa valeur, ſa » politeſſe, ſa bonne conduite & ſa modeſtie, & qu'on n'eût pas commencé par lui faire goûter les maximes du Chriſtianiſme, avant que » de lui impoſer un joug qu'on lui rendoit encore plus peſant de jour en » jour (10).

Deux Nations extraordinairement ſinguliers.

Air terrible des Indiens du Chaco.

En général, les Indiens du Chaco ſont d'une taille avantageuſe. Ils ont les traits du viſage fort différens de ceux du commun des Hommes; & les couleurs, dont ils ſe peignent, achevent de leur donner un air effraïant. Un Capitaine Eſpagnol, qui avoit ſervi avec honneur en Europe, aïant été commandé pour marcher contre une Nation du Chaco, qui n'étoit pas éloignée de Santa-Fé, fut ſi troublé de la ſeule vue de ces Barbares, qu'il tomba évanoui. La plûpart vont nus, & n'ont abſolument ſur le corps qu'une ceinture d'écorce, d'où pendent des plumes d'Oiſeaux de différentes couleurs: mais, dans leurs Fêtes, ils portent ſur la tête un bonnet des mêmes plumes. En [illegible], ils ſe couvrent d'une cappe de peaux aſſez bien paſſées, & orné[illegible]verſes figures. Dans quelques Nations, les Femmes ne ſont pas r[illegible]ues que les Hommes. Leurs défauts communs ſont la férocité, l'i[illegible]nce, la perfidie & l'ivrognerie. Ils ont tous de la vivacité, mais [illegible] la moindre ouverture d'eſprit pour tout ce qui ne frappe point les ſe[illegible]. On ne leur connoît aucune forme de Gou-

(8) Voïez, ci-deſſous, leurs Relations. Le P. Loçano ne dit point qu'il ait vu ces deux Peuples; mais il aſſure qu'il avoit eu toutes les preuves qu'on peut deſirer de la vérité de ce recit.

(9) Le Pere Gaſpard Oſorio, maſſacré en 1618, par les Chiriguanes.

(10) Hiſtoire du Paraguay, liv. 3. pag. 155.

vernement : chaque Bourgade ne laiſſe pas d'avoir ſes Caciques ; mais ces Chefs n'ont pas d'autre autorité, que celle qu'ils peuvent obtenir par leurs qualités perſonnelles. Pluſieurs de ces Peuples ſont errans, & portent avec eux tous leurs meubles, qui ſont une narte, un hamac & une calebaſſe. Les Edifices de ceux qui vivent dans des Bourgades méritent à peine le nom de Cabanes. Ce ſont de miſérables hutes de branches d'arbres, couvertes de paille ou d'herbe. Cependant quelques Nations, voiſines du Tucuman, ſont vétues & mieux logées.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. CHACO.

Peuples errans.

Preſque tous ces Indiens ſont Antropophages, & n'ont pas d'autre occupation que la guerre & le pillage. Ils ſe ſont rendus formidables aux Eſpagnols, par leur acharnement dans le combat, & plus encore par les ſtratagêmes qu'ils emploient pour les ſurprendre. S'ils ont entrepris de piller une Habitation, il n'y a rien qu'ils ne tentent pour endormir dans la confiance, ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils cherchent, pendant une année entiere, le moment de fondre ſur eux ſans s'expoſer ; ils ont ſans ceſſe des Eſpions en Campagne, qui ne marchent que la nuit, ſe trainant, s'il le faut, ſur les coudes, qu'ils ont toujours couverts de calus. C'eſt ce qui a fait croire, à quelques Eſpagnols, que par des ſecrets magiques ils prenoient la forme de quelque Animal, pour obſerver ce qui ſe paſſe chez leurs Ennemis. Lorſqu'eux mêmes ils ſont ſurpris, le déſeſpoir les rend ſi furieux, qu'il n'y a point d'Eſpagnol qui voulût les combattre avec égalité d'armes. On a vu des Femmes vendre leur vie bien cher, aux Soldats les mieux armés.

Stratagemes des Peuples du Chaco.

Leur fureur dans les combats.

Leurs armes ne ſont pas différentes de celles des autres Indiens du Continent : c'eſt l'arc, la fleche, le Macana, avec une eſpece de lance d'un bois très dur, & bien travaillé, qu'ils manient avec beaucoup d'adreſſe & de force ; quoique fort peſant, car ſa longueur eſt de quinze palmes, & la groſſeur proportionnée. Sa pointe eſt de corne de cerf, avec une languette crochue, qui l'empêche de ſortir de la plaie ſans l'aggrandir beaucoup. Une corde, à laquelle il eſt attaché, ſert à le retirer après le coup ; ainſi lorſqu'on eſt bleſſé, le ſeul parti eſt de ſe laiſſer prendre, ou de ſe déchirer à l'inſtant pour ſe dégager. Si ces Barbares font un Priſonnier, ils lui ſcient le cou avec une machoire de Poiſſon. Enſuite ils lui arrachent la peau de la tête, qu'ils gardent comme un monument de leur victoire, & dont ils font parade dans leurs Fêtes. Ils ſont bons Cavaliers, & les Eſpagnols ſe ſont repentis d'avoir peuplé de Chevaux toutes ces parties du Continent. On raconte qu'ils les arrêtent à la courſe, & qu'ils s'élancent deſſus indifféremment par les côtés ou par la croupe, ſans autre avantage que de s'appuier ſur leurs javelots. Ils n'ont pas l'uſage des étriers ; ils manient leurs Chevaux avec un ſimple licou, & les pouſſent ſi vigoureuſement, que l'Eſpagnol le mieux monté ne ſauroit les ſuivre. Comme ils ſont preſque toujours nus, ils ont la peau extrêmement dure. Le Pere Loçano vit la tête d'un *Mocovi*, dont la peau avoit ſur le crâne un demi doigt d'épaiſſeur.

Leurs armes.

Danger de leurs bleſſures.

Ils ſont excellens Cavaliers.

Les Femmes du Chaco ſe piquent le viſage, la poitrine & les bras, comme les Moreſques d'Afrique. Les Meres piquent leurs Filles, dès qu'elles ſont nées ; & dans quelques Nations elles arrachent

Leurs Femmes.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

le poil à tous leurs Enfans, dans la largeur de ſix doigts, depuis le front juſqu'au ſommet de la tête. Toutes les Femmes du Chaco ſont robuſtes. Elles enfantent aiſément. Auſſi-tôt qu'elles ſont délivrées, elles ſe baignent, & lavent leurs Enfans dans le Ruiſſeau le plus proche. Leurs Maris les traitent durement; peut-être, ſoupçonne l'Hiſtorien, parce-qu'elles ſont jalouſes. Il ajoute que, de leur côté, elles n'ont aucune tendreſſe pour leurs Enfans. L'uſage du Chaco eſt d'enterrer les Morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot ſur la Foſſe, & l'on y attache le crâne d'un Ennemi, ſurtout d'un Eſpagnol: enſuite on abandonne la place, & l'on évite même d'y paſſer, juſqu'à ce que le Mort ſoit tout-à-fait oublié.

Leurs Sépultures.

Nation des Chiriguanes, & ſon origine.

L'Hiſtorien obſerve que le plus grand obſtacle, non-ſeulement à la Conquête, mais à la converſion du Chaco, eſt venu juſqu'à préſent des Chiriguanes. Les opinions, dit-il, ſont fort partagées ſur l'origine de cette Nation. Techo (11) & Fernandez (12) ont cru, ſur la foi d'un Manuſcrit de Ruy Diaz de Guſman, qu'elle deſcend de ces Indiens qui tuerent Alexis Garcia, à ſon retour du Pérou, & qui, dans la crainte que les Portugais du Breſil ne penſaſſent à vanger ſa mort, ſe réfugierent dans la Cordilliere Chiriguane. Fernandez ajoute qu'ils n'étoient pas alors plus de quatre mille: mais Garcilaſſo de la Vega, dont l'autorité doit l'emporter, raconte que l'Inca Yupanqui, dixieme Empereur du Pérou, entreprit de ſoumettre les Chiriguanes, déja établis dans ces Montagnes, où ils ſe faiſoient également redouter par leur bravoure & leur cruauté. Il ajoute que l'expédition de l'Inca fut ſans ſuccès. On ſait d'ailleurs qu'ils n'ont pas d'autre Langue que celle des Guaranis: ce qui ſemble obliger de les prendre pour une Colonie de cette Nation, qui en a fondé pluſieurs autres au Paraguay comme au Breſil, où leur Langue ſe parle, ou du moins, s'entend de toutes parts. Mais il paroît que les Eſpagnols n'ont pas d'ennemis plus irréconciliables que les Chiriguanes, répandus en pluſieurs endroits des Provinces de Santa Cruz de la Sierra, de Charcas & du Chaco. Quoique dans ces derniers tems, ils aient eu, dans cette Nation, des Alliés qui les ont bien ſervis, ils ne peuvent compter ſur eux qu'autant qu'ils peuvent les conduire par la crainte; & l'entrepriſe n'eſt pas aiſée. On ne connoît point, dans cette Contrée, de Nation plus fiere, plus dure, plus inconſtante, & plus perfide. Toutes les forces du Tucuman n'ont pû les réduire. Ils ont fait impunément quantité de ravages dans cette Province; & le malheureux ſuccès d'une Expédition, tentée en 1572 pour les ſoumettre, par Dom François de Tolede, Viceroi du Pérou, n'a fait qu'augmenter leur inſolence.

Ils ſont ennemis irréconciliables des Eſpagnols.

Leurs uſages.

On nous apprend que les Chiriguanes n'ont ordinairement qu'une Femme; mais que ſouvent, parmi les Priſonnieres qu'ils font à la guerre, ils choiſiſſent les plus jeunes Filles, pour en faire leurs Maîtreſſes. Ce goût ne prouve pas clairement leur barbarie. Ce qu'ils ont de plus ſingulier, ajoute l'Hiſtorien, c'eſt que d'un jour à l'autre, ils ne ſont plus les mêmes hommes; aujourd'hui pleins de raiſon, & d'un bon Commerce; de-

(11) Hiſtoria Paraquarienſis, lib. II.
(12) Relacion hiſtorical de los Chiquitos.

main, pires que les Tigres de leurs Forêts. On obtient tout d'eux, lorſqu'on les prend par l'intérêt : s'ils n'eſperent rien, tout Homme eſt leur ennemi. Enfin la diſſolution & l'ivrognerie ſont portées à l'excès dans leur Nation.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

DESCRIPT. DU CHACO.

En ſuivant à l'Oueſt, Rio Vermejo, ou la Riviere Vermeille, on trouve pluſieurs Nations pacifiques, qui n'attaquent jamais, mais qui ſe réuniſſent pour leur défenſe commune, lorſqu'elles ſont attaquées. L'Hiſtorien, auquel on s'attache ici, dit après un Auteur Eſpagnol (13), que ces Peuples avoient reçu le Baptême dans le tems de la Découverte, mais que maltraités par leurs nouveaux Maîtres, ils prirent le parti de s'éloigner; qu'ils ont conſervé quelques pratiques du Chriſtianiſme, ſurtout la priere, pour laquelle leurs Caciques les aſſemblent; qu'ils cultivent la terre, & qu'ils nourriſſent des Beſtiaux. En 1710, ajoute le même Hiſtorien, Dom Eſtevan d'*Urizar*, Gouverneur du Tucuman, fit avec eux un Traité, dont ils conſervent l'Original, comme une ſauvegarde contre les entrepriſes des Eſpagnols ſur leur liberté. Ils ſont d'ailleurs d'un bon naturel, & les Etrangers ſont reçus chez eux avec beaucoup d'humanité.

Nations anciennement chrétiennes.

Dom Hurtado de Mendoze, Marquis de Cañete, & Viceroi du Pérou, fut le premier qui forma le deſſein d'aſſurer la poſſeſſion du Chaco à la Couronne de Caſtille. Il y envoia, en 1556, le Capitaine *Manſo*, qui s'avança, ſans obſtacles, juſqu'aux grandes Plaines qu'on rencontre entre le Pilco mayo & Rio grande. Cet Officier avoit entrepris d'y bâtir une Ville, lorſqu'au milieu du travail, & dans la plus grande ſécurité, il fut maſſacré par les Chiriguanes, avec tous ſes ſoldats. Le nom de *Manſo* eſt demeuré aux Plaines, que ſon malheur a rendues célebres (14).

Plaines de Manſo.

Malheur qui leur donne ce nom.

La Ville de Santa Fé, fondée en 1573 par Jean de Garay, dix lieues au-deſſus de la jonction de Rio Salado avec Rio de la Plata, fut regardée d'abord comme une Ville du Chaco, parcequ'elle étoit bâtie ſur le bord Oriental de ce Fleuve, juſqu'où pluſieurs étendent cette Province; mais depuis, aïant changé de ſituation, elle eſt aujourd'hui trop éloignée des limites qu'on donne au Chaco. On avoit bâti une autre Ville, ſous le nom de la *Conception*, ſur le bord de la Riviere Vermeille, ou plutôt d'un Marais que cette Riviere forme à trente lieues de ſon embouchure dans Rio de la Plata; mais à peine ſe ſoutint-elle ſoixante ans, & l'on n'en voit plus même les ruines. Rien ne marque mieux, obſerve l'Hiſtorien, la foibleſſe des Eſpagnols au Paraguay, que de n'avoir pû conſerver un Etabliſſement qui leur ouvroit une ſi belle Porte pour pénétrer dans le Chaco. Enfin, il eſt devenu fort difficile de retrouver le lieu où étoit ſituée la Ville de Guadalcazar, qu'ils ont été contraints d'abandonner auſſi. On apprend du Pere Loçano, que pendant qu'ils la bâtiſſoient, ſous les ordres de Dom Martin de Ledeſma, ils ne purent pénétrer chez les Chicas Orejones, ni chez les Churumacas, établis à l'Oueſt dans les Vallées qui ſont au bas de la Cordilliere, & ſi près de lui, qu'il voïoit la fumée de leurs Villages, dont ſon Camp n'étoit qu'à dix ou douze lieues. Le Guide que Ledeſma prenoit, pour s'y faire conduire

Ville de Santa Fé.

Foibleſſe des Eſpagnols au Paraguay.

(13) Xarque, livre 3, chap. 28.

(14) On les appelle *Llanos de Manſo*.

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

avec ſes Trouppes, ne parvenoit jamais qu'à les égarer. Un jour qu'ils le convainquirent de ſa mauvaiſe foi, & qu'ils lui en faiſoient un reproche, il leur confeſſa qu'il y alloit de ſa vie. » Mais pourquoi, lui demanderent-ils, ces Peuples ne veulent-ils pas qu'on aille chez eux? Parcequ'ils craignent, répondit-il, que ſi vous en ſaviez le chemin, vous ne les fiſſiez tous mourir, comme vos Prédéceſſeurs ont fait l'Inca, pour s'emparer de ſon Empire & de ſes richeſſes «. Le Guide ajouta que les Chicas Orejones étoient ceux que les Incas emploïoient à faire valoir leurs Mines, & qu'après la funeſte mort d'Atahualipa ils s'étoient réfugiés chez les Churumacas, qui les avoient bien reçus. Ces Chicas, ſuivant le P. Loçano, deſcendoient des Nobles Orejones du Pérou, auxquels les Incas devoient leurs Conquêtes, & du nombre apparemment de ceux à qui Raleigh & Keymis attribuent la fondation d'un nouvel Empire dans la Guiane (15). Enfin, ſoit foibleſſe dans l'attaque, ou force extraordinaire dans la réſiſtance, il eſt certain que les Eſpagnols n'ont encore pû forcer les barrieres qui rendent la Conquête du Chaco fort difficile. Ils comptent, dit l'Hiſtorien, ſur une Prophétie de Saint François de Solano, dont ils prétendent qu'une grande partie a déja reçu ſon accompliſſement. » C'eſt une tradition conſtante parmi eux, que ce Saint Miſſionnaire a prédit la deſtruction de la Ville d'Eſteco, la découverte de pluſieurs nouvelles Mines, la fondation d'une nouvelle Ville entre Salta & Saint Michel, & la converſion du Chaco. Or Eſteco ne ſubſiſte plus, & l'on a trouvé des Mines entre Salta & Jujuy; mais les deux autres parties de la Prophétie ſont encore dans les ſecrets de la Providence (16).

DESCRIPT. DU CHACO.

Nations qu'ils ne peuvent connoître.

Prédiction de S. François Solano.

RÉTABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

L'Eſpagne apporta auſſi beaucoup de lenteur à ſe rendre un Port, dans la Riviere de la Plata. La Ville de Buenos Aires demeura plus de quarante ans deſerte; & l'ardeur des Conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînoit les Eſpagnols au fond des Terres, ſembloit leur avoir fait oublier qu'ils avoient beſoin d'une retraite, à l'entrée du Fleuve, pour les Vaiſſeaux dont ils recevoient leurs Trouppes & leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le Port & la Ville, abandonnés en 1539. Cette entrepriſe étoit devenue plus facile, depuis les nouveaux établiſſemens qu'on avoit faits dans les Provinces intérieures, d'où l'on pouvoit tirer des ſecours d'hommes, pour tenir les Barbares en reſpect. Ce fut en 1580, que Dom Jean Ortiz de Zarate, alors Gouverneur du Paraguay, aïant commencé par ſoumettre ceux qui pouvoient s'oppoſer à ſon deſſein, fit rebâtir la Ville dans le même lieu où Dom Pedre Mendoze l'avoit placée, & changea ſon premier nom de *Notre Dame*, en celui de *la Trinité de Buenos Aires*.

Ortiz de Zarate eſt ſon Reſtaurateur.

Cependant elle reſta long-tems encore dans un état, qui ne faiſoit pas honneur à la Province, dont elle eſt comme l'échelle & la clé. Elle fut d'abord compoſée de differens quartiers, entre leſquels on avoit laiſſé

(15) Voïez, ci-deſſous, leurs Relations.
(16) Hiſtoire du Paraguay, liv. 3. p. 163.

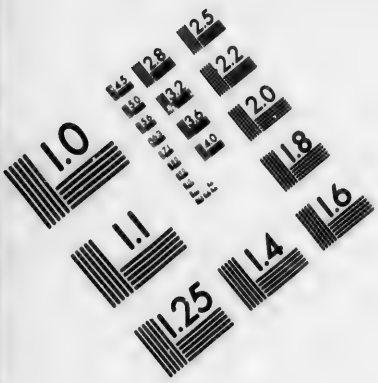
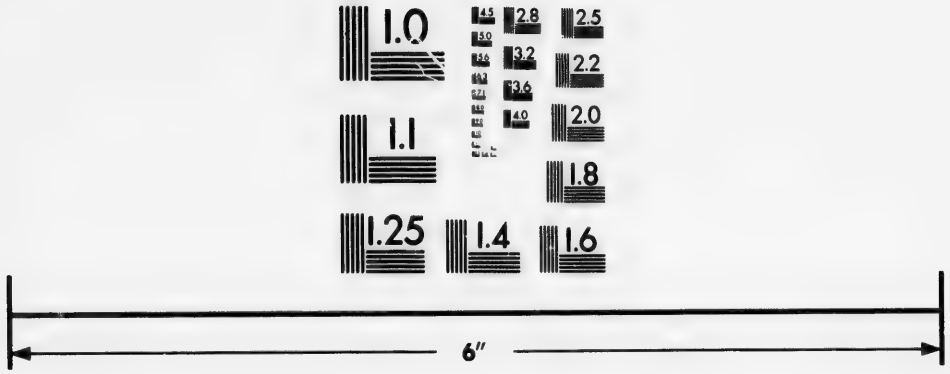
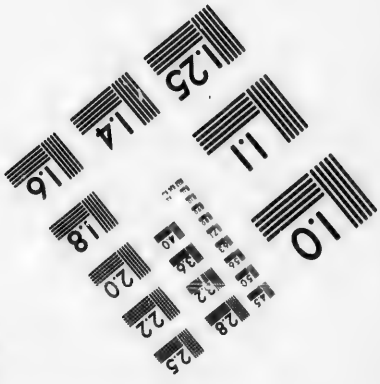


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

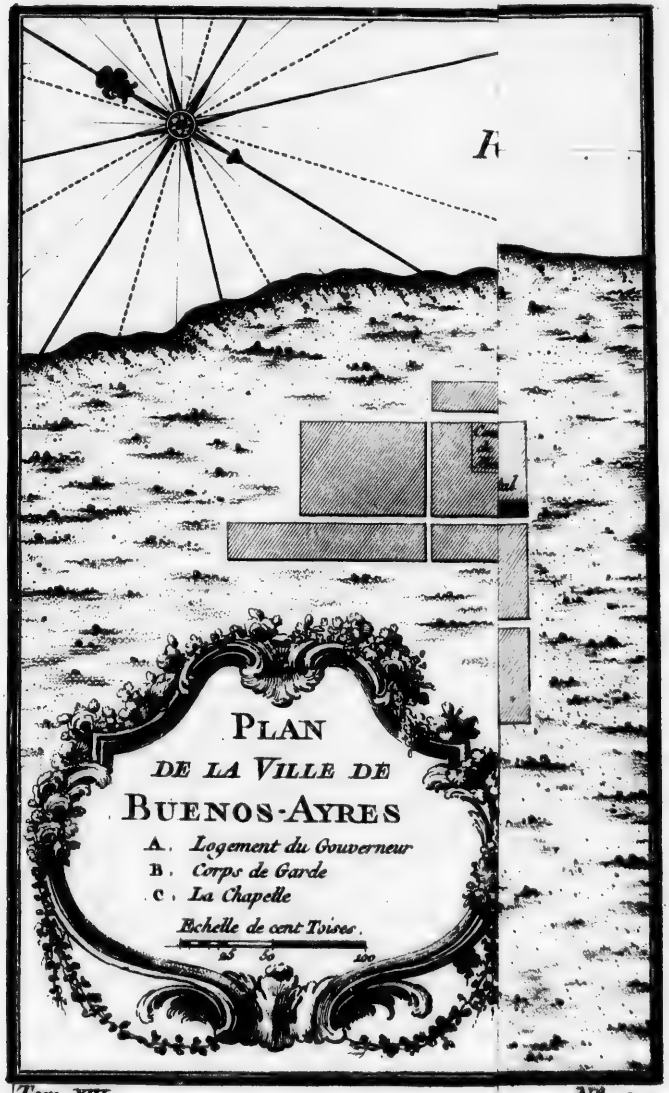




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0


PLAN
DE LA VILLE DE
BUENOS-AYRES
A. Logement du Gouverneur
B. Corps de Garde
C. La Chapelle
Echelle de cent Toises.
25 50 100

des Vergers & des Plaines. Les Maiſons, bâties la plûpart de terre, n'avoient qu'un étage. C'étoient des quarrés longs, qui n'avoient qu'une fenêtre ; & pluſieurs même ne recevoient de jour que par la porte. Il n'y a pas plus de trente ou quarante ans qu'elle conſervoit encore cette forme : mais un Frere Jéſuite, qu'on avoit fait venir pour bâtir l'Egliſe du College, apprit aux Habitans à faire des carreaux, des briques, & de la chaux. Depuis, les Maiſons ont été bâties de pierres & de briques, & pluſieurs à double étage. Deux autres Freres du même Ordre, l'un Architecte & l'autre Maçon, tous deux Italiens, après avoir achevé l'Egliſe du College, bâtirent celle des Peres de la Merci, celle des Religieux de Saint François, & le Portail de la Cathédrale ; tous édifices qui pourroient figurer, dit-on, dans les meilleures Villes d'Eſpagne. On avoit engagé auſſi ces deux Artiſtes, à bâtir un Hôtel de Ville ; mais l'Ouvrage aïant été commencé ſur un Plan trop magnifique, les fonds manquerent en 1730, & cette entrepriſe demeura ſuſpendue. Cependant la Ville avoit déja changé fort avantageuſement de face. On y comptoit déja ſeize mille Ames, dont près des trois quarts étoient à la vérité des Negres, des Metifs & des Mulâtres. Les premiers, dont le nombre l'emporte beaucoup ſur celui des autres, font vivre les Eſpagnols, qui croiroient ſe deshonorer par le travail ; ceux même, qui ſont nouvellement arrivés d'Eſpagne, affectent de prendre un air noble, & mettent en habits tout ce qu'ils ont apporté. Il ne s'en trouve pas un qui veuille s'emploïer au ſervice d'autrui ; & l'on n'a pas moins de peine à faire travailler les Indiens libres, qui ont d'ailleurs la liberté de venir dans la Ville, & de s'établir dans les Campagnes voiſines. Cette averſion, pour le travail, leur vient d'y avoir été forcés à l'excès dans le premier établiſſement des *Commandes* ; nom qu'on a donné ici, comme dans les autres Conquêtes de l'Eſpagne, à certains partages des Terres, faits en faveur des Conquérans, & dans leſquels les Indiens qui s'y trouvoient compris étoient aſſujettis au ſervice perſonnel. On voit, aux environs de Buenos Aires, quelques Bourgades qui portent encore ce joug, & dont les Habitans ont leur Paroiſſe à l'extrémité de la Ville, qui n'en a point d'autre pour les Eſpagnols que l'Egliſe Cathédrale. Elle fut érigée en Siege Epiſcopal, dans le cours de l'année 1620 (17).

VOYAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

Etat de cette Ville.

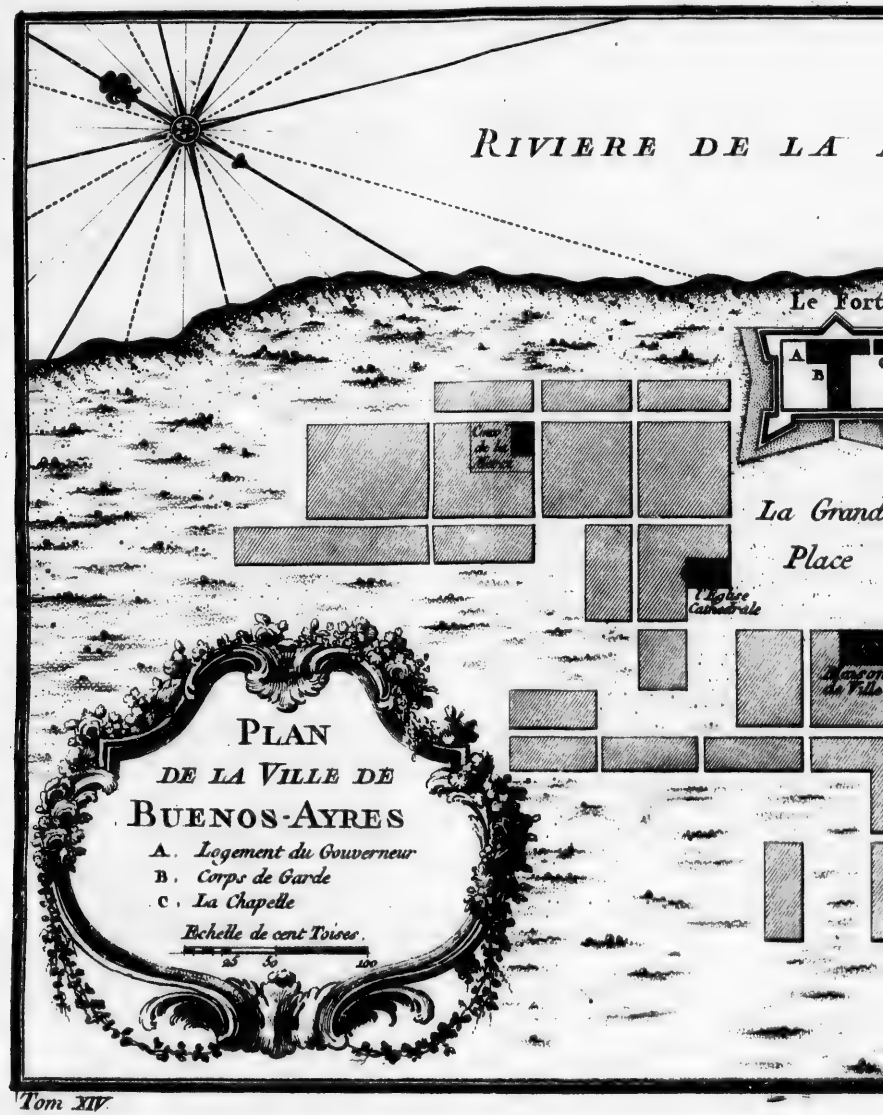
Averſion des Eſpagnols & des Indiens libres pour le travail.

La Ville de Buenos Aires eſt aſſez grande (18). Un Ruiſſeau la ſépare de la Forteresſe, qui eſt le logement du Gouverneur. Elle a d'ailleurs, par ſa ſituation & par la bonté de l'air qu'on y reſpire, tout ce qui peut rendre une Colonie floriſſante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend ſur de vaſtes Campagnes, toujours couvertes d'une belle verdure. Le Fleuve fait les deux autres tiers de ſon circuit, & paroît au Nord comme une vaſte Mer, qui n'a de bornes que l'horiſon. L'Hiver commence, dans ce Païs, au mois de Juin ; le Printems, au mois de Septembre ; l'Eté, en Décembre ; l'Automne, en Mars ; & ces quatre Saiſons y

Avantages de Buenos-Aires.

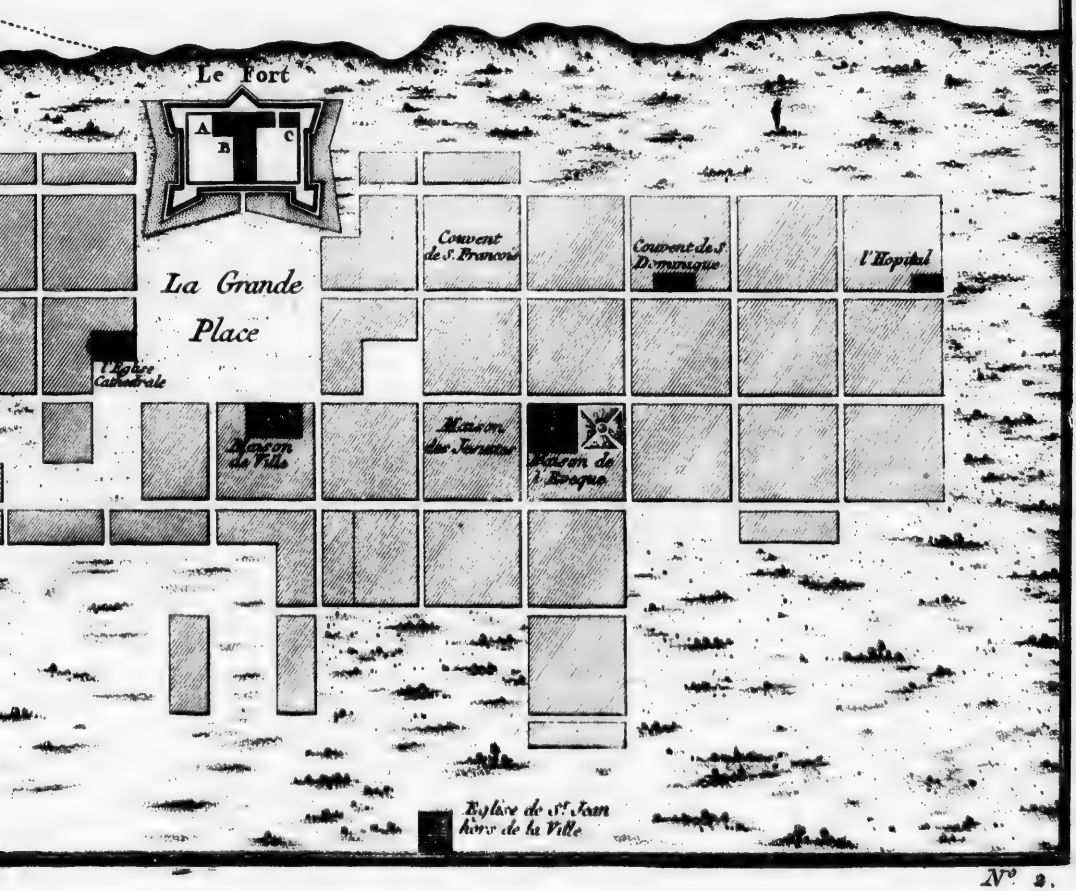
(17) L'Aſſomption avoit eu cet honneur dès l'année 1547.

(18) On y a fait, depuis quelques années, de nouveaux accroiſſemens. Voïez, à la fin de cet article, quelques éclairciſſemens ſur la fameuſe Bourgade du Saint Sacrement, qui en eſt voiſine, & ſur les bruits qu'on a répandus au déſavantage des Jéſuites.


RIVIERE DE LA
Le Fort
A
B
La Grand
Place
l'Eglise Cathedrale
PLAN
DE LA VILLE DE
BUENOS-AYRES
A. Logement du Gouverneur
B. Corps de Garde
C. La Chapelle
Echelle de cent Toises.
25
50
100

Tom XIV

RE DE LA PLATA



N° 2.

VOÏAGES SUR LA RIVIERE DE LA PLATA.

sont fort réglées. En Hiver, les pluies y sont abondantes, & toujours accompagnées de tonnerres & d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'Eté, l'ardeur du Soleil est tempérée par de petites brises, qui se levent régulierement entre huit & neuf heures du matin.

RETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE BUENOS-AIRES.

La fertilité du terroir, autour de la Ville, répond à l'excellence de l'air, & la Nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux. Le bois y est rare, parcequ'on ne s'est point encore avisé d'y planter des arbres: mais on en trouve beaucoup dans les Iles dont le Fleuve est couvert. Le seul arbre fruitier, qu'on trouve aux environs de Buenos-Aires, est le Pêcher, dont les fruits y sont excellens. Il y est d'ailleurs si commun, qu'on en coupe des branches, pour divers usages. La vigne n'y réussit point, parcequ'on n'est point encore parvenu à la garantir d'une espece de Fourmis, qui la rongent jusqu'à la racine, dès qu'elle commence à pousser (19). Les autres productions du Païs sont remises à l'Histoire naturelle.

Premiere entrée des Jésuites dans cette Contrée.

L'année du rétablissement de Buenos-Aires reçoit un autre éclat de la premiere admission des Jésuites, dans cette Contrée, non-seulement pour travailler à la conversion des Infideles, mais pour administrer aux anciens Chrétiens les secours spirituels qui leur manquoient. Les premiers Missionnaires, que l'Espagne y avoit envoïés, étoient quelques Religieux de Saint François, qui n'avoient encore trouvé que des obstacles à leur zele. On a déja nommé le Pere François de Solano, qui y étoit venu du Pérou, & dont les vertus ont mérité l'honneur de la Canonisation: mais ces Hommes apostoliques étoient en si petit nombre, que les Chrétiens du Païs ne cessoient pas de faire des instances auprès du Conseil des Indes, pour en obtenir des Ministres de la Religion. » On commençoit » alors à connoître les Jésuites dans l'Amérique: ils étoient même, de- » puis trente ans, au Bresil, que le P. Anchieta rempliſſoit de l'odeur » de sa sainteté & de l'éclat de ses miracles. Depuis peu, ils s'étoient éta- » blis au Pérou. Ils avoient déja fait, dans ces deux Roïaumes, un nombre » infini de conversions; &, partout l'on disoit hautement que ce nouvel » Ordre, dont le Fondateur étoit né dans le tems que Christophe Co- » lomb commençoit à découvrir le nouveau Monde, avoit reçu du Ciel » une mission spéciale & une grace particuliere, pour y établir le Roïau- » me de J. C. (20) «. Ce fut du Païs des Charcas, qu'on vit passer d'abord au Tucuman deux Jesuites, déja exercés aux travaux de leur profession, qui firent faire au Christianisme de merveilleux progrès dans cette Province. Ensuite trois autres Missionnaires du même Corps arriverent du Bresil à Buenos-Aires; & bien-tôt le Paraguay en reçut un plus grand nombre. Le recit de leurs courses & de leurs opérations évangéliques (21)

Opinion qu'ils avoient donnée d'eux.

Arrivée extraordinaire de quelques Missionnaires.

(19) Cette Description, la plus récente que je connoisse, est tirée des Lettres du P. Cataneo, déja citées.

(20) Histoire du Paraguay, liv. 4. p. 172.

(21) Quoiqu'il n'appartienne point à cet Ouvrage, j'en puis détacher le premier trait, qui est une avanture de Voïageurs, & si singuliere, que je n'aurois pas la hardiesse de la donner, sur des témoignages moins respectables. Ils étoient partis cinq du Bresil; le Pere *Arminio*, Supérieur de la Troupe, & les Peres Jean *Salonio*, Thomas

fait

fait le fond de la nouvelle Hiſtoire du Paraguay, & ſans doute une très édifiante partie de celle de l'Egliſe. On vit naître en 1594 un College à l'Aſſomption, avec tant d'ardeur de la part des Habitans, que tous, juſqu'aux Dames (22), voulurent mettre la main au travail. Les Miſſionnaires, diſtribués entre les objets de leur zele, donnerent l'exemple des plus hautes vertus. Ils trouverent des obſtacles; & ſouvent de la part des Eſpagnols, plus que de celle des Indiens: mais le Ciel prodigua les miracles en leur faveur; & la Cour d'Eſpagne les ſoutint par ſa protection.

Voïages ſur la Riviere de la Plata.

Retabliſſement et Deſcription de Buenos-Aires.

Ils avoient conçu, dans le cours de leurs travaux, que les converſions étoient retardées par deux principales cauſes; l'une qu'on rendoit le chriſtianiſme odieux aux Naturels du Païs, par la maniere dont on traitoit ceux qui l'avoient embraſſé; l'autre, que tous les efforts des Miſſionnaires, pour en perſuader la ſainteté aux Néophytes, étoient rendus inutiles par la vie licentieuſe des anciens Chrétiens. Là-deſſus, ils formerent le projet d'une République chrétienne, qui pût ramener, dans cette barbarie, les plus beaux jours du Chriſtianiſme naiſſant, en écartant les rigueurs, par l'abolition des Commandes, & le ſcandale du mauvais exemple, par l'éloignement des Eſpagnols. Ce Plan fut préſenté à Phi-

Leur progrès.

Projet qu'ils forment d'une République chrétienne.

Exécution de leur projet.

Filds, Etienne de *Grao*, & Emmanuel *Ortega*: ils firent le voïage par Mer. » Arrivés, dit l'Hiſtorien, à l'entrée de la Baie » de Rio de la Plata, ils ſe croïoient hors » de tous riſques, lorſque leur Bâtiment » fut attaqué par un Navire Anglois, qui » s'en rendit aiſément le maître. Le Capitaine, à la vue des cinq Jéſuites, s'emporta contr'eux d'une maniere indécente, » &, après les avoir chargés d'injures, les » débarqua dans une Ile déſerte, réſolu de » les y faire mourir de faim. Il changea » enſuite de penſée, & les fit revenir à ſon » bord, en diſant qu'il vouloit les faire » pendre à la grande vergue. Ils trouverent, en arrivant, qu'on avoit pillé toute » leur bagage, & ils s'y étoient bien attendus: un moment après, ils apperçurent » un Anglois qui mettoit ſur le Pont des » *Agnus Dei*, & qui jurant contre le Pape, » ſe mettoit en devoir de les fouler aux » piés. Le P. Ortega ne put ſouffrir cette » impiété, il courut à l'Hérétique; & ne » pouvant rien gagner ſur lui par ſes remontrances, il le prit par le pié pour » l'écarter. Ce Malheureux, en ſe débattant, ſe coigna la tête contre une piece » de bois, & ſe bleſſa legerement. Cependant, à la vue du ſang, qui couloit de » ſa bleſſure, l'Equipage entra en fureur, » & dans le premier tranſport jetta le Jéſuite à la Mer. Comme ce Pere ſavoit » fort bien nager, il regagna aiſément le » Navire, & les Anglois l'aiderent à remonter, pour lui faire, diſoient-ils, ſouffrir un genre de mort plus cruel. Tandis » qu'ils en délibéroient, le Sacrilege, qu'ils » vouloient vanger, ſe mit à crier qu'il » ſentoit des douleurs très vives au pié, » qu'il avoit mis ſur les *Agnus Dei*: on » apperçut, en effet, une apoſtume, & la » gangrenne y étoit déja. On ſe hâta de » lui couper la jambe, mais il étoit trop » tard: la gangrenne avoit déja gagné la » maſſe du ſang, & le Malade expira le » même jour. Un châtiment de Dieu, ſi viſible, ſaiſit tous les Anglois de fraïeur. On » ne parla plus de faire mourir le Miſſionnaire; & le Navire appareilla, pour gagner le Détroit de Magellan. Au bout de » quelques jours, que les Jéſuites paſſerent » ſans qu'on leur donnât rien à manger, » le Capitaine les fit embarquer dans un petit Bateau, ſans rames, ſans voiles, ſans » aucunes proviſions, & leur dit d'aller où » ils voudroient. Livrés ainſi à la merci des » flots, ils ne voïoient aucune apparence » de pouvoir éviter, ou d'y être ſubmergés, ou de mourir de faim. Mais ils » étoient ſous la ſauvegarde de celui qui » commande aux Elemens. Leur Bateau, » conduit comme par une main inviſible, » alla, ſans s'arrêter, ſurgir au Port de » Buenos-Aires. « La ſeule foi hiſtorique ne ſuffit point ici: mais *voïez l'Hiſtoire du Paraguay*, *l.* 4. *pp.* 175 *&* 176.

(22) *Ibid.* p. 137.

Voïages sur la Riviere de la Plata.

lippe III, avec un engagement ſolemnel à lui conſerver tous les droits de la ſouveraineté. Il l'approuva, il l'autoriſa par des Ordonnances; & tous ſes Succeſſeurs l'ont confirmé après lui. Quelques Jéſuites en avoient déja tenté la pratique, dans quatre Réductions (23) qu'ils avoient formées d'avance, & dont le ſuccès les avoit encouragés. On compte, pour la premiere, en 1610, & par conſéquent pour le Berceau de toutes les autres, celle de *Lorette*, ſur la Riviere de *Paranapané*. Avec le ſecours du Ciel & l'approbation de la Cour, cette méthode parvint, en peu d'années, à la perfection qu'on a repréſentée dans un autre article (24). Cependant depuis près d'un ſiecle & demi qu'elle proſpere, que n'a-t-elle pas ſouffert de la haine & de l'envie? Mais ceux qui ſont demeurés incertains, ſur de malignes ſuppoſitions, trouvent enfin, dans la nouvelle Hiſtoire du Paraguay, des éclairciſſemens pour tous leurs doutes; & les dernieres nouvelles de Buenos-Aires ont détruit des accuſations encore plus injurieuſes, qui n'ont jamais été mieux fondées (*).

§ II.

Eclaircissement sur la Terre Magellanique.

Nulle Côte habitée au Sud de Buenos-Aires.

C'Est Buenos-Aires qui doit être regardée, non-ſeulement comme le terme des Colonies Eſpagnoles du côté du Sud, mais comme celui de toutes les Habitations humaines ſur cette Côte. Les plus anciennes Relations n'y préſentent que des Déſerts, juſqu'au Détroit de Magellan. Les Patagons mêmes, & d'autres Nations errantes qui occupent l'intérieur des Terres au-delà du Chili & du Paraguay, n'approchent gueres de ces rivages ſteriles. Cependant on ne peut ſe diſpenſer de recueillir quelques lumieres incertaines, qui ont fait quelquefois ſoupçonner que toutes les parties n'en étoient pas également déſertes, & qui ont même fait naître l'eſpérance d'en trouver les Habitans. Commençons par le témoignage du P. Feuillée.

Témoignage du P. Feuillée ſur le Païs & la République des Céſaréens.

Il rapporte, comme on l'a déja fait, ſur des témoignages plus anciens, qu'en 1539 Charles-Quint aïant permis à . . . . . , alors Evêque de Placentia, d'envoïer quatre Vaiſſeaux aux Iles Moluques par le Détroit de Magellan, ils entrerent dans le Détroit après une heureuſe navigation, le 20 Janvier de l'année ſuivante. Lorſqu'ils y furent avancés d'environ 25 lieues, un vent d'Oueſt en jetta trois ſur la Côte, & les y briſa, mais avec tant de bonheur, que leurs Equipages, parmi leſquels on comptoit quelques Prêtres & 18 à 20 Femmes, parvinrent à ſe ſauver. Le Capitaine du quatrieme Vaiſſeau, qui étoit demeuré au large, ſans

(23) Ce nom a commencé au Pérou. On l'y donnoit à toutes les Bourgades chrétiennes formées par des Infideles & dirigées par des Religieux.

(24) Voïez, Tome XIII, dans la Deſcription de l'Audience de la Plata, l'état des Miſſions du Paraguay. Tout y eſt emprunté d'un Voïageur étranger, avant la publication de la nouvelle Hiſtoire.

(*) On avoit fauſſement répandu qu'un Jéſuite avoit pris le titre de Roi au Paraguay, & faiſoit la guerre aux Eſpagnols. Ce qui eſt vrai, c'eſt que les Indiens des Réductions ſe ſont ſoulevés, malgré leurs Guides ſpirituels, à l'occaſion de la Bourgade du S. Sacrement, qu'ils étoient fâchés de voir entre les mains des Portugais; & qu'aïant livré Bataille aux Trouppes réunies de l'Eſpagne & du Portugal, ils ont été battus, avec perte de 1000 ou 1200 hommes. Mais cette querelle eſt terminée par d'heureuſes conciliations dont les deux Couronnes ont été redevables aux Jéſuites.

avoir rien souffert de la tempête, fut peu sensible aux cris & aux larmes de ses Compagnons. La crainte de manquer de vivres, & de charger trop son bord, lui fit abandonner cette trouppe de Malheureux, pour suivre sa route jusqu'à l'entrée de la Mer du Sud, d'où il alla porter à Lima la nouvelle de leur avanture. » On croit, dit le Pere Feuillée, que ceux » qui resterent dans le Détroit ont été l'origine d'un Peuple, nommé les » *Césaréens*, qui habitent une Terre à 43 ou 44 dégrés de hauteur du » Pôle Antarctique, au milieu du Continent qui sépare la Mer du Nord » de celle du Sud, Païs extrêmement fertile & très agréable, fermé, du » côté de l'Oüest, par une Riviere grande & rapide. Ceux qui en ont » visité les bords ont vû, de l'autre côté, des Peuples fort différens des » Naturels du Païs, & des linges blancs mis à secher. Ils ont même en- » tendu des Cloches. J'appris au Chili, continue le Mathématicien Mi- » nime, que l'entrée dans les Terres des Césaréens est défendue par une » Loi Capitale à tous les Etrangers, sans en excepter les Espagnols. C'est » ce qu'on a sû d'un Indien, leur Espion, qui, s'étant laissé gagner par » un Missionnaire zelé, promit de lui faciliter le passage de la Riviere, » le conduisit en effet à l'autre rive, & le cacha dans un Bois avec son » Valet, après s'être engagé à les y venir prendre la nuit suivante, pour » les introduire dans la Ville. Il vint à l'heure marquée; mais loin d'exé- » cuter le reste de ses promesses, il assassina le Missionnaire; & n'auroit » pas plus épargné le Valet, s'il ne s'étoit dérobé par une heureuse fuite, » qui le fit arriver au Chili, où il rapporta l'infortune de son Maître. » Le Pere Feuillée paroît persuadé (25) de la vérité de cette Histoire. « La nécessité, dit-il, aïant contraint les Espagnols des trois Vaisseaux d'en recueillir les débris après leur naufrage, on peut croire qu'ils chercherent, dans cette vaste Région, une Terre qu'ils pussent habiter, & dans laquelle s'étant multipliés, ils forment aujourd'hui une République bien ordonnée. Ces Peuples, ajoute-t'il, n'aïant rien à desirer, parcequ'ils trouvent chez eux dequoi satisfaire à tous leurs besoins, veulent conserver leur tranquillité, qu'ils craindroient de perdre en se liant avec d'autres Nations.

Eclaircissemens sur la Côte de la Terre Magellanique.

Césaréens, Peuple formé d'Espagnols.

Mais ceux qui trouveroient de l'incertitude dans les conjectures du Pere Feuillée, & qui croiroient devoir attendre des éclaircissemens plus surs, en vont trouver dans la Relation d'une entreprise, également importante par son objet, par le caractere de ceux qui y furent emploïés, & par la Majesté du nom Roïal, dont elle porte les auspices.

§ III.

Voïage du Pere Quiroga *Sur la Côte de la Terre Magellanique.*

En 1745 (26), on vit arriver à Buenos-Aires une Frégate Espagnole, nommée le *Saint Antoine*, de cent cinquante Tonneaux, montée

Observations faites depuis Buenos-Aires jusqu'au Détroit.

(25) Journal des Observations, &c. Tome I, pp. 295 & 296.

(26) On a l'obligation de ce Journal au P. Loçano, qui l'a mis en ordre sur les Mémoires des PP. Quiroga & Cardiel.

VOÏAGES SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1745.

de huit pieces de Canon, & commandée par Dom Joachim d'Olivarez, Régidor de Cadiz, d'où elle étoit partie. Philippe V en avoit choiſi les Pilotes, entre les plus habiles d'Eſpagne. Le premier étoit Dom Diegue *Varela*, Baſque; le ſecond, Dom Baſile *Ramirez* de Séville : & ce Monarque voulut que le P. Joſeph *Quiroga*, Jéſuite, qui s'étoit fait, avant que de renoncer au Monde, la réputation d'un très habile Homme de Mer, fît le voïage avec eux. La Fregate étoit deſtinée à ranger, auſſi près qu'il ſeroit poſſible, la Côte occidentale de la Mer Magellanique, depuis Buenos-Aires juſqu'au Détroit de Magellan, & le Pere Quiroga étoit chargé des Obſervations. Il avoit ordre de ſe faire accompagner de deux autres Jéſuites du Paraguay, & ce fut ſur les PP. Mathias Strobl & Joſeph Cardiel que le choix tomba. La premiere vue du Roi d'Eſpagne, dans cette entrepriſe, étoit de faire chercher, ſur cette Côte, des Peuples, diſpoſés à ſe réunir ſous la conduite des Jéſuites, pour embraſſer le Chriſtianiſme & former des *Réductions* ſur le modele du Paraguay; la ſeconde, de trouver quelque Port commode, qui pût être fortifié, pour ſervir de retraite aux Navires Eſpagnols, pour s'aſſurer d'une entrée facile dans le Continent, & pour empêcher d'autres Nations de s'y établir.

Projet de la Cour d'Eſpagne.

Le Gouverneur de Rio de la Plata, qui étoit prévenu ſur cette Expédition, aïant déja fait ſes préparatifs, la Frégate remit à la voile le 15 Décembre de la même année. Elle ſe rendit d'abord à *Monte-Video*, où la Garniſon de cette Place lui fournit 25 Soldats, deſtinés à garder le Port qu'on choiſiroit pour un Etabliſſement. Les Peres Strobl & Cardiel devoient s'y arrêter auſſi, dans l'eſpérance d'y raſſembler un grand nombre d'Indiens. Quoique Monte-Video ne ſoit qu'à cinquante lieues de Buenos-Aires, on ne put y mouiller que le 13; & les 25 Soldats furent embarqués ſur la Fregate, aux ordres de l'Alferez Roïal Dom Salvador Martin *del Olmo*. On leva l'ancre le 17, avec un vent entre Nord & Nord-Oueſt. Mais la nége, qui tomba tout le jour, fit paſſer l'Ile de Flores ſans la voir.

Le Dimanche 19, on mouilla trois lieues au-deſſous de l'Ile de Lobos, qui reſtoit au Nord-Nord-Oueſt, & qui a trois quarts de lieue de long. Elle court Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt. A l'Eſt-Sud-Eſt elle a une chaîne de Rochers dangereux, qui ne s'élevent point au-deſſus de la ſurface de l'eau. Le 21, on ſe trouva par les 35 degrés onze minutes de Latitude Auſtrale; le Dimanche 26, par les 38 degrés 34 minutes, vent de Sud-Eſt; & le Mardi 28, à 39 degrés 9 minutes, où les Pilotes s'eſtimerent par les 323 degrés 57 minutes de Longitude. La ſonde, jettée l'après-midi, fit trouver 52 braſſes, ſable fin & gris, & les Baleines commencerent à ſe faire voir. Mercredi, 5 de Janvier, 1746, à dix heures du matin, on découvrit le Cap blanc au Sud-Sud-Eſt, & la Côte du Nord, qui forme une grande Plage en forme d'Anſe, où les Navires peuvent mouiller à l'abri d'une Terre haute, & raſe comme celle du Cap Saint Vincent. Le Pere Quiroga l'aïant eſtimée au Sud-Eſt-quart-de-Sud, par les 46 degrés 48 minutes de Latitude, jugea que le Cap blanc étoit par les 47; ce qui doit être bien obſervé, pour ne pas confondre ce Cap avec une autre Pointe, d'une Terre blanche, haute & plate auſſi, qui s'étend juſqu'à la Mer, avec une ouverture ſemée de pointes de Ro-

chers. Suivant la route qu'on avoit faite depuis Buenos-Aires, la Longitude du Cap blanc doit être de 308 degrés 30 minutes. La ſonde ne trouve point de fond ſur toute cette Côte ; mais, à la pointe du Cap Blanc, on voit comme un Rocher, qui ſemble coupé en deux ; & plus au Sud, une pointe de terre baſſe. Enſuite la Côte court Nord & Sud ; & forme une Anſe fort grande, juſqu'au Port *Deſiré*.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Le Jeudi 6, on ſe trouva au Sud du Cap Blanc, à quatre lieues de la Côte, portant ſur la grande Ile, qui ſe préſente à l'entrée du Port Deſiré. A l'honneur de la Fête du jour, on lui donna le nom d'Ile des Rois, qu'elle portoit déja dans quelques Relations. Toute l'Anſe, qui eſt entre le Cap Blanc & le Port Deſiré, eſt aſſez haute, avec quelques ouvertures pleines de Buiſſons & de Salines. La Frégate entra, le même jour, dans le Port, par le Nord de l'Ile des Rois. Cette entrée eſt reconnoiſſable par un Ilot, blanc comme la nége, qui eſt un peu en dehors. Du côté du Sud, on voit une Terre aſſez élevée, ſurmontée d'un Rocher, qu'on prendroit pour un tronc d'arbre coupé & fourchu. Les deux côtés de l'entrée du Port offrent auſſi des Rochers aſſez hauts, qui ſemblent avoir été coupés ; & celui qui eſt du côté du Nord a toute l'apparence d'un Château. Vers le ſoir, le Pere Cardiel, étant deſcendu à terre avec les deux Pilotes, trouva que la Marée commençoit à monter vers ſept heures du ſoir. Ils apperçurent, ſur le rivage, de petites Lagunes, dont la ſuperficie étoit une croute de ſel, de l'épaiſſeur d'une Réale d'argent. Le Vendredi 7, le commencement de la Marée fut à ſept heures 15 minutes du matin.

Port Deſiré.

Le Pere Cardiel deſcendit à terre une ſeconde fois, avec l'Alferez & 16 Soldats, dans l'eſpoir de rencontrer quelques Indiens. D'un autre côté, le Capitaine, les deux Pilotes, le P. Quiroga & le P. Strobl, ſe mirent dans la Chaloupe, pour achever de reconnoître le Port. Ils tournerent à l'Oueſt, & côtoïerent toute la partie méridionale de l'Ile des Pingouins ; ils ſonderent le Canal, juſqu'à l'Ile de Los Paxaros ; & paſſant entre cette Ile & la Terre-ferme, ils remonterent un petit courant tout couvert de Cannes, qui paroiſſoit une Riviere, à l'abri de tous les vents. Enfin, étant deſcendus ſur le continent, ils monterent ſur les plus hautes collines, pour obſerver le Païs, qui leur parut fort ſec, plein de creva ſſes, ſemé de Monticules, de rochers, & de pierres à chaux, & ſans aucun arbre, ſi ce n'eſt dans quelques fonds, où il s'en trouve de fort petits, avec beaucoup de buiſſons & de halliers. Telle eſt toute la Côte Septentrionale de ce Port, depuis l'Ile de los Paxaros, qui couvre une petite Anſe fort ſure, où toutes ſortes de Bâtimens pourroient hiverner. Ils en trouverent une autre plus à l'Oueſt, ſur la même Côte, & vis-à-vis de l'Ile des Rois. Toutes leurs recherches pour trouver de l'eau ne leur firent découvrir qu'un ancien Puits, dont l'eau leur parut fort ſaine. C'eſt la ſeule, dit-on, que les Hollandois aient pû trouver dans ce Port.

Le P. Cardiel eut la curioſité de monter, avec ſa Trouppe, ſur une très haute Montagne. Il trouva, ſur la cime, un grand monceau de pierres, qui couvroient un Squelette, preſque pourri, d'une taille ordinaire, & non de cette taille giganteſque que la Relation du Voïage de Jacques

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

le Maire donne aux Habitans de cette Contrée (*). Du reſte, après avoir parcouru tout le Païs, il ne trouva aucun veſtige qui put lui faire juger qu'on y eût paſſé ; pas un ſeul arbre, mais ſeulement quelques buiſſons ; point d'eau douce ; & peut-être y ſeroit-il mort de ſoif, avec tous ſes Compagnons, ſi la pluie, qui étoit tombée quelques jours auparavant, ne leur eut fait trouver un peu d'eau dans le creux des Rochers. La Terre ne leur parut pas même capable de culture, & l'on n'y trouve pas une Vallée. Le Païs qu'ils découvrirent, du ſommet des plus hautes Montagnes, avoit meilleure apparence : mais, dans celui qu'ils eurent le courage de viſiter, un Homme ne trouveroit pas dequoi vivre, ni dequoi ſe bâtir une Cabane. Ils n'y virent pas un Animal, ſi l'on excepte quelques petits Oiſeaux, & les traces d'un ou deux Guanacos. Vers le ſoir du même jour, ceux qui étoient reſtés ſur la Frégate virent un chien, qui leur parut domeſtique, & qui aboïoit de toute ſa force, comme s'il eut demandé d'y être reçu : mais l'Equipage ne jugea point à propos de s'en charger.

Le lendemain, le P. Cardiel, & ceux qui l'avoient accompagné la veille, ſe firent débarquer du côté du Sud ; tandis que ceux qui s'étoient mis dans la Chaloupe y rentrerent, pour faire le tour du Port. Ceux-ci tournerent, par l'Oueſt, juſqu'à la pointe Orientale d'une Ile, à laquelle ils donnerent le nom d'Olivarès, à l'honneur du Capitaine. Delà, étant entrés dans un Canal étroit, qui ſépare cette Ile du Continent, dont la Pointe Occidentale forme une petite Anſe, ils eurent beaucoup de peine à s'avancer vers le rivage ; & la Marée baſſe aïant fait échouer leur Chaloupe, ils furent contraints d'attendre qu'elle remontât. Enſuite, aïant débarqué dans l'Ile, ils obſerverent, de l'endroit le plus élevé, que le Canal du Port court pendant quelques lieues à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Le P. Quiroga & les deux Pilotes s'aſſurerent de la poſition de l'Ile de *las Peñas* & de celle des Rois. Ils virent, dans l'Ile d'Olivarès, quelques Lievres, des Autruches, & du marbre de différentes couleurs, mais point d'eau douce, & partout un terrein ſec. Ils trouverent quelques Huîtres, à la Pointe occidentale ; & les Matelots y pêcherent de groſſes & de petites Perles, mais de nulle valeur.

Ile d'Olivarès.

Le Dimanche 9, on rangea une autre fois la Côte du Sud, vers l'Oueſt Sud-Oueſt : enſuite, on paſſa à la Côte du Nord, pour chercher de l'eau. Sur les dix heures du matin, on trouva un petit Ruiſſeau, formé par une ſource aſſez abondante, qui tombe du haut d'une Colline, à cinq lieues de la Mer ; mais l'eau qu'on en tira reſſembloit moins à l'eau de Fontaine ou de Riviere qu'à celle d'un Puits ; l'endroit eſt d'ailleurs commode, pour en tirer autant qu'on en veut. Comme c'étoit le ſecond Pilote, qui avoit fait cette découverte, la ſource fut nommée *Fontaine de Ramirez*. Tout le Païs d'alentour reſſemble à celui qu'on avoit vû juſqu'alors, & n'eſt pas mieux pourvu d'arbres.

Le Lundi 10, en continuant d'avancer ſur le même Canal, toujours à l'Oueſt-Sud-Oueſt, on rencontra une Ile, toute couverte de Rochers, qui fut nommée l'*Ile de Roldan*. Elle fut leur terme, parcequ'ils trouverent que le fond alloit toujours en diminuant, depuis quatre braſſes juſ-

(*) Voïez, ci-deſſus, Tome XI.

qu'à une, & qu'alors le Canal n'étoit plus qu'un Bourbier. Ils retournerent vers la Frégate, où ils arriverent presqu'en même-tems que le P. Cardiel. Ce Missionnaire avoit trouvé, partout, un Païs de même nature que les autres, mais moins rude. A deux milles de la Mer, il avoit découvert une source d'eau potable, quoiqu'un peu saumâtre.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga, 1746.

De toutes ces Observations, l'Auteur du Journal conclut que le Port Desiré est un des meilleurs Ports du monde, mais que manquant de tout & le Païs ne pouvant rien produire d'utile à la vie, la découverte en est inutile pour un Etablissement. On y trouve néanmoins dequoi faire du verre & du savon, beaucoup de marbre, veiné de blanc, de noir & de verd, quantité de pierre à chaux, de grands rochers de pierre à fusil, blanche & rouge, qui renferme un talc aussi brillant que le Diamant, des pierres à aiguiser, & d'autres qui paroissent du Vitriol. A l'égard des Animaux, on n'a vu, dans le Continent voisin, qu'un petit nombre de Guanacos, quelques Lievres & quelques petits Renards. Dans les Iles que renferme l'enceinte du Port, on trouve des Lions marins : c'est le nom que quelques Navigateurs donnent à un Amphibie, qu'ils représentent sur leurs Cartes avec de longues crinieres qu'il n'a point : il a seulement, au cou, un peu plus de poil que sur le reste du corps ; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long : du reste, il tient plus du Loup marin, que de tout autre Animal connu. Les plus grands sont de la taille d'un Bœuf de trois ans. Ils ont la tête & le cou d'un Veau. Les piés de devant sont des nageoires, qu'ils étendent comme des aîles ; ceux de derriere ont cinq doigts, dont il n'y en a que trois qui aient des ongles. Ils ne sont pas tous de même couleur : on en voit de rouges, de noirs & de blancs. Leur cri ressemble au meuglement des Vaches, & se fait entendre d'un quart de lieue. Leur queue est celle d'un Poisson. Ils marchent fort lentement, mais se défendent fort bien lorsqu'on les attaque ; & dès qu'on en attaque un, tous les autres viennent à son secours (27). Ils vivent de Poisson, ce qui est cause apparemment de sa rareté dans tout ce Port. L'Equipage de la Fregate n'y put prendre qu'un Coq marin, quelques Anchois & quelques Calemars.

La Latitude du Port Desiré, suivant le P. Quiroga & les deux Pilotes, est de 47 degrés 44 minutes ; & sa Longitude, de 313 degrés 16 minutes. Son entrée est fort étroite, & très aisée à fortifier. On peut même fermer, par une chaîne de fer, non-seulement ce passage, mais encore le Canal, qui court Est & Oüest jusqu'à la pointe Orientale de l'Ile d'Olivarès, où il ne peut entrer à la fois qu'un seul Vaisseau. Il n'y en a point qui ne puissent mouiller jusqu'à l'Ile de Roldan ; mais le meilleur ancrage est à l'Oüest de l'Ile des Pingouins, où les Navires sont à l'abri de tous les vents. On peut mouiller aussi, entre l'Ile de Paxaros & le Continent : quelques raffales, qui viennent de terre entre les Montagnes, n'y peuvent incommoder les Vaisseaux, & n'agitent pas même beaucoup la Mer.

Le Mardi 11, on leva l'ancre, pour prendre la route du Port Saint

(27) Les noms des Animaux marins different dans les Relations ; & les Descriptions même se ressemblent quelquefois si peu, qu'il reste presque toujours de l'embarras. *Lion*, *Veau*, & *Loup*, *marins*, paroissent les noms du même Animal. Voïez la Relation d'Anson, au Tome XI.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Julien. Depuis les 48 degrés 48 minutes de Latitude juſqu'à 52 minutes, la Côte forme une Anſe, au milieu de laquelle on rencontre une petite Ile, & un écueil à demie lieue de terre. Cette Terre court Sud-Oueſt, & Sud-Oueſt-quart-de-Sud : elle eſt haute : mais au bas de la Côte elle forme une Plage, qui empêche d'en approcher. On n'y voit point d'arbres, ni rien qui puiſſe plaire à la vue ; & la perſpective conſiſte dans une chaîne de Montagnes pelées. La ſonde, jettée vers ſix heures du ſoir, parcequ'on appercevoit des Bas-fonds, fit trouver quinze braſſes, fond de gravier : mais le Jeudi 13, on mouilla ſur vingt braſſes. Le Vendredi 14, on tira au Sud-Eſt, pour ſe dégager des Baſſes, qui s'étendent au Nord-Oueſt, & ſur leſquelles il n'y a que ſix braſſes d'eau. Elles ſont à deux lieues & demie de la Côte, qui dans cet endroit, par les 48 degrés 56 minutes, court Sud-Oueſt-quart-de-Sud, & Sud-Sud-Oueſt. A trois heures après-midi, une de ces Trompes de Mer, qui font la terreur des Mariniers, parut au Sud-Oueſt : c'étoit un vent de Tourbillon, qui partoit d'une nuée fort obſcure ; Phénomene rare, car les Trompes ſortent preſque toujours d'une petite nuée blanche. Celle-ci eut l'effet de toutes les autres, qui eſt d'attirer l'eau de la Mer, & d'en former une Colomne, que le vent chaſſe. Malheur au Vaiſſeau qu'elle rencontreroit ſur ſa route. Quoiqu'on tire ordinairement, deſſus, un coup de Canon pour la faire crever, la Fregate en fut quitte pour carguer toutes ſes voiles. Après avoir rangé la Côte juſqu'au quarante-neuvieme degré 15 minutes, on fut ſurpris de ne pas voir l'entrée du Port Saint Julien ; ce qui le fit juger plus au Sud qu'il n'eſt dans les Cartes. Alors, le vent ne ceſſant point d'être favorable, on réſolut de faire route juſqu'au Détroit, & de remettre au retour la viſite de ce Port. A cette hauteur, la variation de l'Aiguille étoit de 19 degrés.

Le Samedi 15, on gouverna au Sud-Oueſt avec un bon vent. Depuis le quarante-neuvieme degré 18 minutes, la Côte court au Sud-Oueſt. Elle eſt droite, & ſi ſaine, qu'on peut la ranger de près ſans aucun riſque. La terre eſt baſſe. On n'y trouve qu'une avenue fort haute, qui ſe préſente d'abord comme une grande muraille. Le même jour, à trois heures du ſoir, on découvrit au Sud-Oueſt la Montagne de *Rio de Santa-Cruz*, Pointe de terre fort haute, & terminée par un Rocher qui s'éleve beaucoup auſſi. On en étoit Eſt & Oueſt, à cinq heures, ſur 14 braſſes, fond de gravier, loin de terre d'environ deux milles. Quelques Cartes marquant une Baie au Sud du Cap *de Sainte Agnès*, on fit route pour y aller mouiller pendant la nuit, & pour ranger enſuite la Terre : mais on ne trouva point de Baie ; & la Côte, au contraire, s'étend droit au Sud-Eſt-quart-de-Sud. A neuf heures du ſoir, le vent augmenta juſqu'à rendre la Mer fort groſſe, & toute la nuit ſe paſſa dans un grand danger. La Fregate eſſuïant des coups de Mer qui la rempliſſoient d'eau, les coffres, & tout ce qui n'étoit pas bien amarré, étoient emportés d'un bout à l'autre, entre les Ponts. On ne pouvoit ſe tenir debout ni couché. Le ſecond Pilote reçut un coup à la tête, dont il eut le viſage dangereuſement meurtri. Enfin le lendemain, à deux heures après-midi, le tems devint plus calme, à 50 degrés 11 minutes de Latitude, & par eſtime, à 311 degrés 3 minutes de Longitude.

Le

Le 17, appercevant à l'Oueſt la Riviere de Sainte Croix, on rangea la Côte, qui forme une grande Anſe, en demie Lune, depuis cette Riviere juſqu'à l'Anſe de Saint Pierre. Cette terre eſt auſſi aride, auſſi dépourvûe d'arbres, que toutes celles qu'on avoit déja vûes. Le 18, après avoir rangé l'Anſe, on découvrit une ſéparation, qu'on prit pour l'embouchure d'une Riviere; mais, en y arrivant, on n'y vit que des Bas-fonds, où les vagues alloient s'amortir. Les recherches n'y aïant pas fait trouver de bon mouillage, on ſuivit la Côte, pour chercher *Rio de Gallejos*, qu'on croïoit un peu plus au Sud. La hauteur, priſe à midi, donna 51 degrés 10 minutes de Latitude; & par eſtime, 308 degrés 40 minutes de Longitude. On prit un peu le large, le Mercredi 19, ſans ceſſer de ſuivre la Côte juſqu'à un Cap fort haut, duquel ſort une pointe, qui forme un Bas-fond, où l'on ne trouve que 6 braſſes. Un peu plus loin au Sud, on apperçut une grande ouverture, & l'on y jetta l'ancre, dans l'opinion que c'étoit l'embouchure de Rio de Santa-Cruz, ou de Rio Gallejos. Un Pilote, qui ſe chargea de l'Obſervation, & qui ne revint qu'à l'entrée de la nuit, rapporta que l'ouverture étoit au Sud, & que pour y arriver il falloit paſſer ſur la pointe d'un Bas-fond. Il avoit trouvé ſur cette Plage, une Baleine morte, les traces de divers Animaux, & les reſtes d'une ſorte de Camp, où l'on avoit mis le feu. On en conçut l'eſpérance de trouver bien-tôt un Port & des Indiens. La hauteur du Pôle étoit alors de 52 degrés 28 minutes, & la Marée montoit fort haut dans ce lieu. Après avoir mouillé par ſix braſſes, on trouva que dans l'eſpace de trois heures elle avoit baiſſé de trois baſſes. On avoit reconnu que toute la Côte, juſqu'au Cap des Vierges, qui eſt à l'entrée du Détroit de Magellan, eſt une Terre baſſe qui court au Sud-Eſt, & que l'on n'étoit plus qu'à 14 lieues de ce Cap. Comme l'ordre de la Cour d'Eſpagne ne portoit point qu'on entrât dans le détroit, & que dans l'eſpace des quatorze lieues qui reſtoient, aucun Routier ne marquoit, ni Port, ni Riviere, le Capitaine prit le parti de ſe borner à reconnoître ſoigneuſement la Riviere de Sainte Croix. Il jugea qu'elle ne devoit pas être ſi loin au Sud qu'elle eſt marquée ſur les Cartes, & que par conſéquent il falloit remonter vers le Nord.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Cette idée fut ſuivie. On ſe trouva le lendemain, 21, à midi, par les 51 degrés 24 minutes. Le 22, aïant fait Nord-Eſt, la pluie & le tonnerre qui ne ceſſerent point, n'empêcherent pas d'avancer heureuſement; & le 23, à la pointe du jour, on arriva ſur la Côte qui court au Sud du Port de Sainte Croix, à l'Eſt duquel on mouilla vers dix heures & demie, à un demi mille de Terre, ſur 9 braſſes d'eau, par les 50 degrés 20 minutes. Le premier Pilote alla chercher une entrée: il en trouva une du côté du Nord, & la prit d'abord pour l'embouchure de la Riviere: mais reconnoiſſant bientôt qu'il s'étoit trompé, il fut contraint de revenir à bord, par l'impoſſibilité de réſiſter au courant de la Marée. A trois heures du ſoir, elle avoit baiſſé de ſix braſſes; on craignit alors de ſe trouver à ſec, parcequ'on commençoit à découvrir, autour du Vaiſſeau, des ſables & des écueils. Il fallut chercher un mouillage plus ſûr; mais à peine eut-on commencé à manœuvrer, qu'on ſe vit environné de Bancs

Port de Sainte Croix.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

de ſable, qui ne permirent point de quitter ce lieu. La Marée ſe retrouvant haute à minuit, on voulut en profiter; mais elle commençoit à baiſſer lorſque l'ancre fut levée, & la prudence ne permettoit point de riſquer le paſſage dans les ténebres.

On attendit à faire voiles, avec la Marée haute du lendemain 24; & quoiqu'on fut délivré de tous les écueils, dont l'entrée de la Riviere de Sainte Croix eſt embarraſſée, on ſe contenta d'avoir reconnu que ce Port eſt impraticable. Cependant il ne l'a pas toujours été (28). Depuis l'embouchure, on trouve un Païs fort uni, mais d'une ſtérilité abſolue, ſans arbres & ſans collines, juſqu'au quarante-neuviéme degré 26 minutes de Latitude: mais delà, juſqu'à la vue du Cap Blanc, qui eſt par les 47 degrés, on voit quelques chaînes de Montagnes, & d'aſſez hautes Collines qui s'étendent au Nord.

Le mauvais tems n'aïant permis que de louvoïer avec de grandes difficultés, juſqu'au Lundi 31, on fit l'Oueſt pour ſe rapprocher de la Terre, qu'on avoit perdue de vue. Le 1 de Février, la route fut continuée à l'Oueſt, mais les courans faiſoient dériver au Sud. On reconnut enfin la Terre, par les 49 degrés cinq minutes; mais la nuit vint, ſans qu'on pût s'en approcher. Il fallut mouiller à trois lieues de la Côte, qui depuis les 48 juſqu'aux 49 degrés eſt bordée d'écueils, à trois lieues en Mer, ſans qu'on y puiſſe trouver le moindre abri. Le 3 & le 4, on ne put encore rien découvrir. On étoit le 4 à trois heures après-midi, Eſt & Oueſt des écueils que le P. Feuillée place par les 48 degrés 17 minutes. Celui qui avance le plus en Mer, & qui eſt à ſix lieues de Terre, reſſemble à un Navire ſans Mâts & ſans agrêts. Sous la même Latitude, il y en a quatre ou cinq autres, qui n'en ſont qu'à une lieue & demie, & dont on n'apperçoit que les Pointes. Toute cette Côte eſt baſſe, aride, & le Païs plat, à l'exception de quelques rochers, ou collines peu élevées, qu'on découvre de diſtance en diſtance. Le 6, à 48 degrés 34 minutes, on étoit fort éloigné de Terre; & delà, juſqu'aux 49 degrés 17 minutes, la Côte forme deux grandes Anſes, dont les Pointes ſont au Sud-quart-de-Sud. La terre eſt haute; & d'eſpace en eſpace, on y apperçoit de grandes Plages. Au coucher du Soleil, on fut étonné de ſentir un air fort chaud, qui eſt très rare ſur ces Côtes. Enfin le 7, à midi, par les 48 degrés 48 minutes, on jetta l'ancre à deux lieues d'une Baie, qui ne paroît d'abord qu'une petite Anſe, à l'Eſt de la même colline, fond de terre graſſe & forte. Le lendemain, on trouva 14 braſſes à l'entrée de la Baie, fond gras & noir, où l'on peut mouiller facilement; & du côté du Sud, depuis cinq juſqu'à ſept braſſes, même fond. Toute l'entrée eſt nette, excepté qu'à la pointe du Sud elle a deux petits Ilots, qui ne ſe montrent qu'en baſſe Marée.

(28) On a vu, au dixieme Tome de ce Recueil, qu'en 1526 le Commandeur de Loayſa y mouilla paiſiblement avec ſon Eſcadre: & ſix ans auparavant, le fameux Magellan y avoit paſſé deux mois. De notre tems même, les Freres Nodales y paſſerent en 1715, en allant au Détroit de le Maire, & leur Relation en parle comme d'un bon Port; mais il paroît que les Marées, qui y ont toujours été très fortes, y ont formé des Bancs de ſable, qui le rendent inacceſſible. Le P. Quiroga obſerve que le flux y eſt de ſix heures, & le reflux d'autant.

Le vent d'Oueſt étant tombé à neuf heures du matin, il s'éleva un petit vent de Nord, à la faveur duquel on entra dans la Baie. Elle fut reconnue d'abord pour celle de Saint Julien, & l'on y avança l'eſpace d'une lieue. A deux heures après-midi, la Marée, qui devenoit plus rapide à meſure qu'elle baiſſoit, obligea de jetter l'ancre. Le P. de Quiroga & le premier Pilote allerent à terre. Ils obſerverent les détours & les Basfonds du Canal. Le rivage offroit quelques Buiſſons, auxquels il paroiſſoit qu'on avoit mis nouvellement le feu. Vers le ſoir, la Fregate, s'étant avancée plus loin dans la Baie, mouilla ſur douze braſſes, fond de terre graſſe & blanche.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746. Baie & Port de Saint Julien.

L'Alferez & le P. Strobl deſcendirent le lendemain avec quelques Soldats, dans l'eſpérance de trouver des Indiens; & les PP. Quiroga & Cardiel ſe mirent dans la Chaloupe avec le premier Pilote, pour ſonder la Baie, & chercher la Riviere qui eſt marquée dans les Cartes. Ils firent le tour entier de la Baie, ſans voir aucune apparence de Riviere; mais ils s'aſſurerent que les plus grands Navires peuvent pénétrer une lieue & demie dans le Canal. Pour trouver le meilleur fond, il faut paſſer une petite Ile fort baſſe, que la pleine Marée couvre preſqu'entierement. Ce qui n'eſt jamais couvert eſt toujours plein d'Oies & de Poules d'eau. Dans la Marée haute, toute la partie du Sud & de l'Oueſt paroît comme un Golfe; mais de baſſe Mer, elle demeure à ſec. Au Sud-Oueſt, on apperçoit des rochers, qu'on prendroit pour des Paliſſades blanches, à trois quarts de lieue deſquels on ſe trouve encore à ſec. Le P. Cardiel deſcendit & marcha juſqu'à la Côte, cherchant la Riviere de Saint Julien, qu'il ne trouva point, ni rien de ce qui eſt marqué dans les Cartes, & dans les deux Planches gravées, qu'on a jointes au Journal de l'Amiral Anſon (*). Sur les pointes des rochers blancs, on trouve de grandes couches de Talc.

Après de ſoigneuſes Obſervations, on revint à bord, où l'on prit un peu de repos juſqu'au lendemain. A huit heures, la Chaloupe échoua, & l'on profita de cet accident pour achever la viſite de la Baie; mais on ne put trouver, ni d'eau douce, ni d'autre bois que quelques Buiſſons armés d'érez, rapporta auſſi que tout ce [illegible] des environs de la Baie ne différoit point des lieux voiſins du Port Deſiré, mais qu'il avoit découvert, ſur le bord de la Mer, quelques Puits de trois ou quatre piés de profondeur, & remplis d'une eau ſaumâtre. Il ajouta qu'ils paroiſſoient être l'ouvrage de quelques Voïageurs; qu'ils étoient aſſez récens, & qu'à une lieue & demie de la Mer, il avoit vû une Lagune, dont la ſuperficie n'étoit qu'une croute de ſel. Les Matelots n'aïant pas laiſſé d'y jetter leurs filets, ils y prirent quantité de grands Poiſſons d'un fort bon goût, qui reſſembloient beaucoup aux Morues, cependant quelques-uns aſſurerent que c'étoit ce que les Eſpagnols nomment *Peje Palo.*

Le 12, les deux Pilotes deſcendirent, pour obſerver la ſituation des Salines, & revinrent le ſoir avec deux Soldats de moins, qui s'étoient perdus, pour s'être trop écartés. Dans un Conſeil général, le P. Quiroga voulut entendre le ſentiment du Capitaine, des deux Pilotes, de l'Alferez

(*) Dans le Tome XI de ce Recueil.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

& de ſes deux Confreres, ſur l'Etabliſſement qu'on avoit deſſein de faire dans cette Baie. Il fut arrêté qu'avant que de prendre une derniere réſolution, l'Alferez & le P. Strobl, ſuivis de huit Soldats d'un côté, & de l'autre le P. Cardiel avec dix Soldats, feroient le tour entier de la Baie. Ils prirent des vivres pour quatre jours. Au moment de leur départ, les deux Soldats, qui s'étoient égarés la veille, arriverent en bonne ſanté, & rapporterent qu'à quatre lieues de la Mer ils avoient trouvé une Lagune d'eau douce; qu'ils avoient vû des Guanacos & des Autruches, mais qu'autant que la vue pouvoit s'étendre, ils n'avoient pas découvert un arbre.

Les PP. Strobl & Cardiel étant retournés à terre, le premier prit vers l'Orient, & le ſecond vers le côté oppoſé. Leur deſſein étoit de faire tout le tour de la Baie, à une grande diſtance de la Mer. Après avoir fait environ ſix lieues, le P. Strobl trouva au Sud de la Côte, à trois quarts de lieue de la Mer & à la même diſtance de l'extrêmité de la Baie, une Lagune d'une lieue de circuit, dont toute la ſuperficie étoit couverte de ſel. Les Soldats, qui l'accompagnoient, mirent le feu à quelques buiſſons qui ſe trouvoient ſur les bords, & la flamme ſe répandit juſqu'à deux lieues. Ceux qui ſuivoient le P. Cardiel ſe donnerent le même amuſement. Ce Miſſionnaire fit, le premier jour, ſix lieues au Couchant, & trouva de l'eau douce. Il paſſa la nuit dans ce lieu, & le lendemain il ſe remit en marche. Après avoir fait une heure de chemin, il vit un ſpectacle, qui dût lui cauſer beaucoup d'étonnement dans cette ſolitude: ce fut une maiſon, d'un côté de laquelle il y avoit ſix bannieres déploïées, de différentes couleurs, attachées à des poteaux fort élevés & plantés en terre; de l'autre, cinq chevaux morts, enveloppés de paille, chacun fiché ſur trois pieux fort hauts, & plantés auſſi en terre. Le Miſſionnaire, étant entré dans la maiſon avec ſes ſoldats, y trouva des couvertures étendues, qui couvroient chacune un corps mort: c'étoient deux Femmes & un Homme, qui n'étoient point encore corrompus. Une des Femmes avoit ſur la tête une plaque de laiton, & des Pendans d'oreilles de même métal. Sur le rapport que le P. Cardiel & ſes [illegible] firent à leur retour, on reconnut [illegible] étoient de la Nation [illegible], & ce Miſſionnaire ſe flatta de trouver plus loin quelque Païs habité; mais après avoir fait plus de trois lieues, ne découvrant aucune trace d'Hommes, & ſes proviſions étant épuiſées, il prit le parti de s'arrêter. Ses ſoldats virent des Oies ſur les bords de quelques lagunes. L'eſpérance qu'il conſervoit, de découvrir des Indiens, lui fit entreprendre de joindre le P. Strobl, en ſe faiſant précéder de deux ſoldats, avec une lettre, par laquelle il demandoit trente hommes & des vivres.

Etrange rencontre de pluſieurs Cadavres.

On étoit au 15. Le même jour, un des Pilotes & le P. Quiroga s'embarquerent dans la chaloupe, pour ſonder l'entrée de la Baie, & pour en remarquer tous les Bancs: mais un vent forcé les obligea de deſcendre à terre, dans une petite Anſe où les Matelots aïant jetté leurs filets prirent quantité d'une eſpece de Truites, qui ne peſoient pas moins de ſept ou huit livres. La Côte étoit toute couverte d'arbres, dont le bois ne paſſe bon qu'à brûler. Le P. Strobl, que les deux ſoldats du P. Cardiel

avoient inutilement cherché, arriva le soir à bord, & rapporta que dans une Lagune qu'il avoit rencontrée, il y avoit du sel de la hauteur d'une aune, blanc comme la nége & fort dur, mais qu'il n'avoit vû, de ce côté là, aucune apparence d'Habitation. Il reçut, le lendemain, la lettre du P. Cardiel; & non-seulement il fit accorder le secours d'hommes & de vivres qu'il demandoit, mais il repassa lui-même à terre avec l'Alferez & les Soldats, pour l'aller joindre. Dans le même tems, le Capitaine, le premier Pilote, & le P. Quiroga, voulant achever de sonder la Baie, descendirent près d'une assez haute colline, qui est au Nord de la Baie, & du haut de laquelle ils découvrirent une Lagune, qui s'étend d'environ trois lieues à l'Oueſt, & presque aussi loin au Nord: mais ils ne purent savoir si l'eau en étoit douce, & toute leur attention fut à s'assurer qu'elle n'avoit aucune communication avec la Mer.

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

D'un autre côté, le P. Strobl, après avoir fait environ quatre lieues, détacha un soldat au P. Cardiel, pour le prier de le venir joindre. Ce Pere vint, mais extrêmement fatigué; & le P. Strobl lui déclara qu'après une juste délibération, il ne croïoit pas que la prudence permît d'aller plus loin, au hazard de rencontrer des Sauvages bien montés, & n'aïant à leur oppoſer que des gens haraſſés d'une longue marche. Le P. Cardiel, qui se tenoit comme sûr d'avoir été fort proche de quelque Habitation Indienne, parcequ'il avoit vû un chien blanc, qui après avoir long-tems aboïé contre sa Trouppe, s'étoit retiré apparemment vers ses Maîtres, insista sur l'importance de l'occasion. Mais le P. Strobl, à qui les deux autres Missionnaires avoient ordre d'obéir, n'écouta rien, & fit valoir son autorité. Sa principale raison étoit, que les provisions ne suffisoient pas pour sa Trouppe. On retourna au Vaisseau.

Cependant le P. Cardiel, qui n'en étoit pas moins attaché à son opinion, proposa au Supérieur de la mettre du moins en délibération, & de consulter les Officiers du Vaisseau. Le P. Strobl y consentit; & le résultat du Conseil fut que le P. Cardiel continueroit ses découvertes, avec les Soldats & les Matelots qui s'offriroient volontairement, & qu'il prendroit des vivres pour huit jours. Il partit le 20, jour de la Nouvelle Lune. Le P. Quiroga & les deux Pilotes avoient observé, avec soin, le tems de la haute & de la basse Mer: ils avoient trouvé qu'elle seroit basse à cinq heures du matin, & haute à onze heures; observation, dont ce Pere releve la nécessité pour ceux qui entrent dans ce Port, parceque la différence de la haute & de la basse Mer est de six brasses en ligne perpendiculaire, & que dans la Mer haute un grand Vaisseau peut passer sur des Bancs, qui sont à sec lorsqu'elle est basse.

Le P. Cardiel, parti avec trente-quatre hommes, marcha d'abord à l'Oueſt. Il étoit au milieu de sa Trouppe, qui formoit deux aîles, pour observer mieux les Lagunes, les Bois, les Animaux, & la fumée qui pouvoit indiquer le voisinage de quelques Indiens. Cette marche fut continuée pendant quatre jours, le plus souvent par des sentiers d'un pié de large, où l'on ne pouvoit méconnoître la trace des Indiens; & chaque journée fut de six à sept lieues. Le soir de la quatrieme, on apperçut un peu à l'écart une colline assez haute, d'où l'on découvrit une grande étendue de

Marche du P. Cardiel.

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Païs, tout ſemblable à celui qu'on avoit parcouru juſqu'alors, c'eſt-à-dire ſans arbres & ſans la moindre verdure; mais il ſe trouvoit aſſez d'eau, le long des chemins battus par les Indiens, & pluſieurs Lagunes d'une eau potable. On n'y vit pas d'autres Animaux que quelques Guanacos, qui prenoient la fuite d'une demie lieue, & quelques Autruches. Mais la force & le courage ne parurent manquer à perſonne. Pluſieurs Soldats, néanmoins, dont les ſouliers n'avoient pû réſiſter à des chemins ſi rudes, marchoient piés nus, & ſouffroient beaucoup, des plaies qu'ils ſe faiſoient continuellement. Le P. Cardiel, aïant commencé par ſentir de grandes douleurs dans la hanche, ſe trouva, le cinquieme jour, hors d'état de marcher ſans une bequille. Ce qui les incommodoit le plus étoit le froid de la nuit : quoiqu'ils trouvaſſent des buiſſons pour faire du feu, la rigueur de l'air les geloit d'un côté, tandis qu'ils étoient brûlés de l'autre. Toutes ces difficultés n'auroient pas arrêté le P. Cardiel, ni ceux à qui ſes exhortations inſpiroient le même courage, s'ils n'euſſent compris que n'aïant des vivres que pour huit jours, dont quatre ou cinq étoient déja paſſés ſans ſuccès, ils n'avoient pas d'autre parti à prendre que de retourner ſur leurs pas.

Pendant leur abſence, le P. de Quiroga avoit obſervé, avec le Quart-de-cercle, la Latitude de la Baie de Saint Julien, qu'il trouva de 49 degrés 12 minutes. Les Pilotes, l'Alferez & le P. Strobl découvrirent pluſieurs nouvelles Lagunes, les unes d'eau douce, les autres couvertes d'une croûte de ſel, d'une blancheur éblouiſſante. Ils apperçurent ſept ou huit Vigognes & un Guanaco. Mais ils demeurerent perſuadés que les Indiens mêmes ne pouvoient habiter la Baie de Saint Julien; que leurs Habitations en devoient être éloignées; que ceux dont on avoit trouvé des veſtiges étoient des *Aucaés*, des *Peguenchés*, des *Puelchés*, ou des Indiens du Chili, qui pouvoient y venir chercher du ſel. A la vérité, il étoit ſurprenant qu'on y eût trouvé des Chevaux morts; mais les Cavaliers devoient être venus d'ailleurs, ſurtout du côté du Chili, où ces Animaux ſont en grand nombre; au lieu que les Peuples de l'extrémité méridionale du Continent n'en ont pas l'uſage.

Les eſperances de la Cour manquent.

Enfin, le Samedi 28, il fut décidé, au Conſeil, que l'intention du Roi n'étoit point que les Miſſionnaires s'arrêtaſſent dans un Païs, où non-ſeulement il n'y avoit point d'Infideles à convertir, mais où il n'étoit pas poſſible de ſubſiſter. Le même jour, on ſe diſpoſoit à partir, lorſque le vent tourna au Sud-Oueſt. La Chaloupe étant allée à terre, un des Soldats qu'on y avoit envoïés trouva, au milieu d'un champ, un Poteau, avec cette Inſcription : JOOHN WOOD. Le vent, qui ne changea point le jour ſuivant, ne permit point encore de quitter la Baie; & ce tems fut emploïé à planter auſſi un Monument, vis-à-vis du mouillage, avec ces quatre mots Eſpagnols : *Reynando Phelipe V, año de 1746.* Le même jour, qui étoit le premier de Mars, le vent aïant tourné à l'Oueſt, l'ancre fut levée à cinq heures du ſoir, & l'on ſortit de la Baie, pour mettre le Cap au Nord-Eſt.

Erreur du Journal de l'Amiral Anſon.

Après tant d'exactes obſervations, comparées avec celles qui s'étoient faites juſqu'alors, on n'aura point d'embarras ſur le parti qu'on doit pren-

dre, entre le Chapelain de l'Amiral Anſon, qui, ſur la foi de quelques Voïageurs, aſſure que la Baie de Saint Julien reçoit une grande Riviere, ſortie d'un grand Lac, d'où ſort auſſi une autre Riviere, qu'il nomme *la Campana*, & qui va ſe décharger dans la Mer du Sud; où tant d'habiles Obſervateurs, qui ont fait pluſieurs fois le tour de cette Baie, par terre & par mer, & qui aſſurent qu'elle ne reçoit pas même un Ruiſſeau. C'étoit néanmoins cette prétendue communication des deux Mers, par deux Rivieres auxquelles on ſuppoſoit leur ſource dans un grand Lac, qui avoit fait former, au Conſeil Roïal des Indes, un projet d'établiſſement dans la Baie de Saint Julien. Son entrée, ſuivant le P. de Quiroga, étant par les 49 degrés 12 minutes de Latitude auſtrale, ceux qui l'ont marquée aux 49 degrés, avec difference de quelques minutes, ne ſont pas tombés dans une grande erreur. Le même Miſſionnaire marque ſa Longitude, priſe du Pic de Tenerife, où les Eſpagnols ont fixé leur prémier Méridien, par les 311 degrés 40 minutes. L'entrée en eſt d'autant plus difficile, qu'il n'y a preſque rien qui la faſſe reconnoître, & que ſi l'on n'a pû prendre hauteur, on n'en peut juger que par l'eſtime, qui n'eſt jamais une regle ſûre. Avec la hauteur même, on ne doit jamais s'en approcher qu'avec de grandes précautions, parceque la premiere Anſe qu'on découvre eſt pleine de bas fonds dès l'entrée. Les trois Miſſionnaires n'ont pas manqué de donner ici de bonnes leçons, vérifiées par leur expérience.

Voïage sur la Côte la la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

Preſqu'à l'Oueſt de l'entrée du Port, on voit une Colline fort haute, qui ſe fait appercevoir de loin à ceux qui viennent du Nord-Eſt, & qu'on prendroit d'abord pour une Ile : mais à meſure qu'on en approche, on découvre les pointes de trois autres Collines, qui ont auſſi l'apparence d'autant d'Iles. Si l'on vient de l'Ile des Rois, il faut s'éloigner un peu de terre, parceque la Côte eſt bordée d'écueils; mais quand on eſt par les 49 degrés, il faut ſuivre des yeux la plus haute des quatre Collines, & s'approcher de terre pour ſe mettre Eſt & Oueſt de cette Colline. Alors on trouvera la premiere Anſe, qui eſt reconnoiſſable du côté du Nord-Eſt, parcequ'elle forme, vers le Nord, une barriere de rochers fort blancs. La terre qui eſt au Sud, juſqu'à Santa Cruz, eſt baſſe, & bordée auſſi de rochers, qui forment comme une grande muraille blanche.

Obſervations nautiques, ſur le Port de Saint Julien.

De Marée baſſe, les Navires ne peuvent entrer dans le Port. Il n'y reſte alors qu'un Canal fort étroit, qui n'a que deux braſſes & demie d'eau, ou trois au plus, & qui court au Sud-Oueſt juſqu'au pié d'une Pointe où il y a quelques rochers; delà il tourne au Sud, aſſez près de la Côte de l'Oueſt. En haute Mer, l'accès en eſt facile aux plus grands Vaiſſeaux, parcequ'il s'y trouve ſix braſſes de plus. Cependant ſi l'on n'a point un Pilote expert, il faut jetter la ſonde avant que d'entrer, & faire reconnoître l'embouchure du Canal. On conſeille même de prendre le tems où la Marée commence à n'être plus ſi forte, pour être en état de mouiller lorſqu'elle commence à perdre. Les grands Vaiſſeaux peuvent avancer juſqu'à ce qu'ils ſoient derriere les Iles, où, de baſſe Marée, il y a toujours treize ou quatorze braſſes d'eau, ſur un bon fond de terre graſſe,

Voïage sur la Côte de la Terre Magellanique.

Quiroga. 1746.

noire, & mêlée d'un sable fin. Les vents forts n'y agitent point les flots; parceque la Terre y couvre tout le Port. Il renferme deux Ilots, que la haute Mer ne couvre pas, & qui ne sont jamais sans quelques Poules d'eau. Lorsque la Marée est baissée de moitié, un enfoncement, qui se trouve au Sud, & qu'on prend de haute Marée pour la Mer même, est entierement à sec.

Le Port de Saint Julien est absolument sans eau douce, pendant l'Eté. Les Sources & les Lagunes qu'on trouve à l'Oueſt en sont éloignées de trois ou quatre lieues; & la plus proche, qui est au Nord-Oueſt de l'entrée, est fort élevée entre deux Collines, qui la rendent difficile à trouver. Mais, en Hiver, la fonte des néges forme de petits Ruisseaux, qui viennent se décharger dans la Mer. On prétend qu'il seroit aisé de fortifier ce Port, en plaçant une batterie sur la Pointe de pierre qui est au Sud-Oueſt de la premiere entrée, parceque cette entrée est fort étroite, que le Canal n'en est qu'à une portée de fusil, & que de basse Mer toute l'Anse étant presqu'à sec, excepté à sa Pointe, jusqu'à n'avoir que trois brasses d'eau dans le Canal même, les Navires n'y pourroient faire usage de leur canon. D'ailleurs la pierre n'y manqueroit pas, pour les Fortifications; & des écailles d'huitres, qui se pétrifient, on pourroit faire de très bon ciment. On trouve aussi, dans les Collines qui sont au Sud du Port, un Talc très propre à faire du plâtre. Dans le Port même, la Pêche seroit abondante: il est rempli d'une espece de Poisson, qui ressemble beaucoup au Cabillau. On y voit quantité de Poules d'eau, d'Oies & d'autres Oiseaux de Mer. Les Animaux terrestres les plus communs sont les Autruches, les Guanacos, les Renards, les Vigognes & les Quichinchos. Mais tout le Païs est stérile & plein de salpêtre. Les Troupeaux n'y trouveroient aucun pâturage, si ce n'est autour des buissons, & parmi les cannes, près des sources. Il n'y a nulle part un seul arbre, dont le bois puisse être mis en œuvre. A l'égard de la Température, l'air y est sec, & le froid très piquant en Hiver.

La Frégate, qu'on ne peut se dispenser de suivre dans son retour, ne trouva rien de remarquable jusqu'au 10, qu'étant par les 45 degrés, à la hauteur d'une Anse qui est au Sud du Cap de *las Matas*, elle y trouva la Mer fort grosse. Vis-à-vis de ce Cap, il y a deux Iles, dont la plus grande est à une lieue du Continent, & la plus petite, qui est aussi la plus basse, à quatre lieues; toutes deux sur la même Ligne, Sud-Est & Nord-Oueſt. Plus près, autour du Cap, il y en a quatre autres, une grande à la Pointe du Sud, & trois autres dans l'intérieur de la Baie. Au reste ce Cap a reçu fort mal à propos le nom de Cap *des Buissons*. Les Observateurs Espagnols n'y en virent pas un. C'est la terre du monde la plus aride. Les Courans y sont très forts au Sud & au Nord, & suivent la même regle que les Marées. La Côte est d'une hauteur moïenne, coupée de tems en tems par quelques Rochers. Les deux Pointes du Cap forment une Anse. On entra dans la Baie sans aucun obstacle, & l'on mouilla presqu'au centre, par trente brasses, à une lieue & demie ou deux lieues de terre. L'Alferez, le premier Pilote, & le P. Quiroga se mirent dans la Chaloupe, & trouverent, dans l'intérieur de l'Anse formée par les deux Pointes du Cap,

Cap, une fort bonne Baie, ſi profonde dans toutes ſes parties, qu'à dix toiſes du rivage on trouve ſept à huit braſſes, fond de ſable noir, à l'abri de tous les Vents, excepté de ceux de l'Eſt & du Nord-Eſt, qui ne ſont pas fort à craindre dans ce Parage.

Ils monterent enſuite ſur les plus hautes Collines, pour découvrir, au Nord, la Baie de *los Camarones*, qui en renferme une autre, & un petit bras de Mer au Sud du Cap. S'étant rembarqués à ſix heures du ſoir, ils revinrent extrêmement fatigués d'une marche de trois lieues, dans un Païs compoſé de pierres. Le lendemain, on alla mouiller, à l'entrée de la nuit, dans la Baie de los Camarônes, par vingt-cinq braſſes d'eau, ſur un fond de ſable fin, à une lieue & demie de terre. Cette Baie eſt fort grande. On y ſeroit expoſé à tous les vents, ſi du côté du Sud on ne pouvoit mouiller aſſez près de terre, à l'abri des vents de Sud-Oueſt, de Sud & de Sud-Eſt. Il paroît même que du côté du Nord, on ne ſeroit pas moins à couvert de ceux du Nord & du Nord-Eſt. Le milieu de la Baie offre une Ile d'une lieue de long, dont la Pointe orientale forme une ſuite de bas-fonds & de petits Ilots, couverts d'Oiſeaux de Mer & de Loups marins. Les Obſervateurs donnerent, à l'Ile le nom de Saint Joſeph; & ſa hauteur, priſe au centre, ſe trouva de quarante-quatre degrés trente-deux minutes.

Le 13, l'Alferez, le P. Strobl & ſix Soldats, allerent obſerver la qualité du terrein, & chercher quelques Indiens. Ils retournerent à bord vers le ſoir, après avoir fait inutilement quatre lieues, parmi des rochers & des épines, dont ils avoient les piés tout enſanglantés. Un eſpace d'eau, qu'ils avoient apperçu dans l'éloignement, leur avoit paru d'abord une Riviere; mais s'en étant approchés, ils n'avoient trouvé qu'une Ravine, qui, dans les tems de pluie & de la fonte des néges, ſe remplit d'eau, & demeure à ſec le reſte de l'année. Telle eſt la Riviere qu'on trouve marquée dans quelques Cartes, & qu'on fait tomber dans cette Baie, autour de laquelle on ne trouve ni eau douce, ni bois, ni le moindre veſtige de Sauvages: auſſi le Païs ne peut-il être habité. On ne trouve des *Camarones* que dans cette Baie & dans celle de Saint Julien.

Le 14, on appareilla, pour chercher *Rio de los Sauces*; & le lendemain on ſe mit Nord & Sud du Cap de Sainte Helene, qui eſt au Nord de la Baie dont on étoit ſorti le jour précédent. La hauteur du Pôle ſe trouva de 44 degrés 30 minutes. Cette Côte eſt preſque partout fort baſſe; on y voit ſeulement quelques rochers, qui s'élevent un peu, & qui ſe préſentent de loin comme des Iles. On ſe trouvoit, le 18, à 42 degrés 33 minutes, hauteur à laquelle on place ordinairement *Rio de Sauces*: mais le vent ne permit point d'approcher de la Côte; & l'eau commençant à manquer, on jugea que cette Riviere, qui eſt aſſez proche de Buenos-Aires pour être aiſément viſitée, demandoit d'autant moins d'obſervations, que c'étoit beaucoup plus près du Détroit, qu'on penſoit à faire un établiſſement. D'ailleurs l'Hiver, où l'on étoit déja; obligeoit de profiter du vent, & des Courans, qui commencent à ſe rendre ſenſibles par les 41 degrés, pour retourner à Buenos-Aires. Ainſi, gouvernant au Nord, on arriva le 31 au Cap de Sainte Marie; & le lendemain, on décou-

VOÏAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

vrit, à l'Oueſt, le *Pain de Sucre*. Le même jour, on apperçut, au vent, un Navire qui étoit près d'entrer dans Rio de la Plata. C'étoit une Tartane Eſpagnole, commandée par Dom Joſeph *Marin*, François de nation, mais établi en Eſpagne, & parti de Cadix, au mois de Janvier, avec de nouveaux ordres pour le Gouverneur de Rio de la Plata. Les dangers d'une Riviere, qu'il ne connoiſſoit pas, lui firent regarder comme un bonheur d'avoir rencontré la Frégate. Le lendemain, à ſix heures, on ſe trouva devant Maldonado; & le 4 d'Avril, à cinq heures du ſoir, on mouilla heureuſement à trois lieues de Buenos-Aires.

Tableau général de la Côte, depuis Buenos-Aires juſqu'au Détroit de Magellan.

Le P. Quiroga finit par un Tableau général de la Côte, depuis la Baie de Rio de la Plata juſqu'au Détroit de Magellan. Elle eſt ſituée entre les 36 degrés 40 minutes, & les 52 degrés 20 minutes de Latitude Auſtrale. Depuis le Cap de Saint Antoine, où commence du côté de l'Oueſt l'embouchure de Rio de la Plata, juſqu'à la Baie de Saint Georges, elle court au Sud-Oueſt juſqu'au Cap Blanc; du Cap blanc juſqu'à l'Ile des Rois, Nord & Sud; delà juſqu'à Rio Gallejos, Sud-Sud-Oueſt, & dans cet intervalle elle forme pluſieurs Anſes. Depuis Rio Gallejos juſqu'au Cap des Vierges, c'eſt-à-dire preſqu'à l'entrée du Détroit de Magellan, elle court au Sud-Eſt. La Terre eſt ſi baſſe juſqu'aux 40 degrés, que les Vaiſſeaux n'en peuvent gueres approcher; mais depuis cette hauteur, en tirant au Sud, on la trouve fort haute juſqu'à la Baie de Saint Julien. On trouve, juſqu'à la hauteur de 46 degrés, quarante braſſes d'eau juſqu'à une demie lieue de terre. Depuis la Baie de Saint Julien juſqu'à la Riviere de Sainte Croix, la terre eſt baſſe, avec très bon fond partout, mais peu de rivage. Depuis la Riviere de Sainte Croix, juſqu'à Rio Gallejos, elle eſt médiocrement haute; enſuite, fort baſſe juſqu'au Cap des Vierges. On ne peut s'approcher de nuit du Cap de las Matas, ſans courir quelque danger proche des Iles qu'il a vis-à-vis, & qui s'avancent beaucoup en Mer. Enfin la Côte, depuis l'Ile des Rois juſqu'à l'Ile Saint Julien, eſt peu ſure; & la prudence oblige d'y tenir le large.

Quant aux Vents, ce ſont ceux de Nord, de Nord-Eſt, d'Oueſt & de Sud-Oueſt, qui regnent dans ces Mers pendant tout le cours du Printems & de l'Eté. L'Eſt & le Sud-Eſt, qui ſeroient les plus dangereux, n'y ſoufflent point dans ces deux Saiſons. Le vent de Sud-Oueſt y groſſit extrêmement la Mer; & l'on eſt preſque ſûr de la trouver groſſe dans les conjonctions, les oppoſitions, & les changemens des quartiers de la Lune. Les Marées ſont une des plus grandes difficultés de cette navigation; en quelques endroits, elles montent juſqu'à la hauteur de ſix braſſes perpendiculaires, & ſont beaucoup varier les courans, dont les uns portent au Nord, les autres au Sud; ou s'ils ſe rencontrent, ils ſe réflechiſſent à l'Eſt & au Sud-Eſt.

Ce vaſte eſpace n'offre point d'autre aſyle, pour les Vaiſſeaux, que le Port Deſiré, la Baie de Saint Julien, & celle de Saint Gregoire. On trouve, dans le premier, une ſource où l'on peut faire de l'eau; mais tout le reſte de la Côte eſt ſi aride, qu'on n'y voit pas même un arbre. Il n'y a gueres que la Baie de Saint Julien, où l'on puiſſe trouver du bois de chauffage, une pêche abondante & beaucoup de ſel. Le froid ſe fait reſſen-

tir sur toute cette Côte, même en Eté ; & l'on juge qu'il doit être excessif en Hiver, quand on considere l'extrême quantité de nege qui tombe sur la Cordilliere, & sur le plat Païs, qu'elle ne fertilise point, & que son aridité continuelle rend incapable de rien produire. Delà vient que toute la Côte est sans Habitans.

VOIAGE SUR LA CÔTE DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

QUIROGA. 1746.

Il paroît que depuis la Riviere de *los Sauces*, ou des Saules, que quelques-uns ont nommée *el Desaguadero*, il ne s'en trouve aucune autre sur toute cette Côte. Ceux qui se sont vantés d'en avoir vu, & qui les ont marquées sur leurs Cartes, ont pris, pour des Rivieres, quelques Ravines qui se remplissent d'eau à la fonte des neges & pendant les grandes pluies. Cependant il n'est pas impossible qu'il n'en soit échappé quelques-unes aux Espagnols, quoiqu'ils aient examiné la Côte avec plus d'exactitude qu'on ne l'avoit fait avant eux, & que celles dont quelques autres Navigateurs ont parlé n'existent point. On ne doit pas faire plus de fond sur quantité de circonstances, qui se trouvent dans les Journaux de ces premiers Voïageurs. L'un assure, par exemple, qu'il a vu, sur les plus hautes Côtes du Port Desiré, des ossemens d'Hommes de seize piés de long ; cependant les trois seuls cadavres, que les Observateurs Espagnols aient trouvés, n'avoient rien d'extraordinaire. D'autres disent que dans une Anse du même Port on pêche beaucoup de Poisson ; & les Espagnols y tendirent inutilement leurs filets. Enfin un autre Journal donne au Port de Saint Julien des Huîtres d'onze palmes de diametre ; & l'Equipage du Saint Antoine, qui examina soigneusement toutes ces Baies n'y apperçut rien de semblable.

La Côte de la Terre Magellanique ne peut être habitée.

On doit conclure que cette derniere visite d'une Côte si peu fréquentée en a donné une connoissance beaucoup plus exacte qu'on ne l'avoit eue jusqu'alors. Il est devenu certain, qu'elle n'a ni ne peut avoir d'Habitans, & les Missionnaires ont renoncé à l'espérance d'y exercer leur zele. Dans les entretiens que le P. Cardiel eut, l'année d'après, avec quelques Montagnards de l'extrêmité des Terres connues, il apprit d'eux quelques singularités de leur Païs, qu'un autre Missionnaire fut chargé de vérifier (29) ; l'une, qu'il y avoit, dans leurs Montagnes, une Statue de pierre, enterrée jusqu'à la ceinture, dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine ; & que tout ce qui paroissoit du corps, étoit proportionné à la grosseur des bras. Un autre fait, beaucoup plus important, & confirmé par le rapport de tous les Indiens de ces quartiers, regardoit la Riviere des Saules : on dit au P. Cardiel qu'en s'approchant de la Mer elle se sépare en deux bras, & que dans l'Ile formée par cette séparation, il y a des Espagnols, c'est-à-dire des Européens, car les Indiens du Païs donnent à tous les Européens le nom d'Espagnols. On remarque néanmoins que les Jésuites du Paraguay ignorent si cette Ile est habitée. Ceux qui faisoient ce récit ajouterent que leurs Ancêtres avoient trafiqué avec ces Espagnols, mais qu'en aïant tué quelques-uns, leur communication avoit été interrompue ; qu'on ne laissoit pas de les voir encore passer quelquefois dans la grande Terre, avec des Chaloupes, & que les plus vieux Indiens n'avoient jamais su comment, & dans quel tems, ils s'étoient établis dans cette Ile.

Deux singularités nouvellement connues.

(29) Le P. Falconner. Mais on n'ajoute point quel fut le succès de sa commission.

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

§ IV.

CÔTE DU GOUVERNEMENT DE RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

Il reſte à faire, pour la ſuite de la Côte juſqu'au Breſil, ce qu'on a fait juſqu'ici pour les parties précédentes. Quoiqu'elle appartienne au Gouvernement de la Plata, on n'en a qu'une connoiſſance imparfaite, qui devient encore plus obſcure par la variété des Relations & des témoignages. Mais entre pluſieurs Journaux de différentes Nations, nous nous arrêterons à ceux d'Emmanuel *Figueredo*, Portugais, & de Theodore *Reuter*, Hollandois, qui paſſent pour les plus exacts.

Figueredo compte ſoixante-dix lieues, du Cap de Sainte Marie au Port de Saint Pierre, & ne nomme rien dans cet intervalle. Reuter met, à dix lieues du même Cap, une autre Pointe; & devant elle deux Iles, dont l'une ſe nomme *Ilha dos Caſtilhos*, & ſe préſente de loin avec l'apparence d'un Fort. Sa ſituation, dit-il, eſt à 34 degrés 40 minutes du Sud. De cette Ile, il compte 26 lieues juſqu'à *Marmanto*; & 26 de Marmanto au Fleuve *Grande*, qui eſt le même que celui de Saint Pierre. Toute cette Côte, qui s'étend entre Oueſt & Nord, eſt continuellement bordée de petites hauteurs ſabloneuſes. On voit que la différence de calcul, entre les deux Pilotes, eſt de huit lieues. Le Fleuve Grande, ou de Saint Pierre, a peu de largeur à ſon embouchure; mais s'élargit dans les Terres, & remonte vers le Nord-Oueſt, juſqu'au Païs des Indiens, qu'on nomme *Patos*. On le regarde comme un des plus profonds & des plus navigables de cette partie du Continent.

Enſuite Figueredo nomme le Fleuve de *Tamarandahu*, ſans expliquer la diſtance; & Reuter compte dix lieues entre ces deux Fleuves. Figueredo en met quatorze & demie, depuis Tamarandahu juſqu'à Rio Iboipetinhi; delà, dix juſqu'à Arrarangué, & plus loin cinq juſqu'au Fleuve de Lagoa. Reuter en compte quatorze, de Tamarandahu à Arrarangué, & neuf d'Arrarangué à Lagoa. Ce dernier Fleuve, que d'autres nomment le Port de *Biaza*, ne reçoit que de petits Bâtimens du côté qui incline vers le Midi, & préſente une petite Ile, nommée *Réparo*, ſous laquelle on mouille commodément dans une Anſe.

De Lagoa à Upaba, huit lieues ſuivant Figueredo, & ſix ſuivant Reuter. Les Eſpagnols donnent indifféremment à Upaba le nom de Barra de Ibuaſup & celui de Rio d'Upaba: ils le font remonter auſſi juſqu'au Païs des Patos. Son embouchure a peu de largeur, & n'a pas plus de ſix palmes d'eau; mais il eſt plus large & plus profond dans l'intérieur.

D'Upaba, Figueredo compte dix lieues à l'Ile Sainte Catherine, vis-à-vis laquelle il fait ſortir Rio Patos du Continent, à 29 degrés de Latitude du Sud; mais Reuter ne met que ſept lieues entre Upaba & Rio de Patos, qu'il fait ſortir devant la Pointe méridionale de l'Ile Sainte Catherine.

Côte depuis Rio de la Plata jusqu'au Brésil.

Toute la Côte qu'on vient de parcourir eſt habitée par des Antropophages, dont la plûpart ſont Ennemis mortels des Portugais, & ne ſont gueres moins redoutables pour les autres Européens. Ceux mêmes qui ont reçu le joug du Portugal n'en ſont pas mieux diſpoſés pour les Etrangers des autres Nations. D'un autre côté la Mer étant ici fort orageuſe, & le froid très vif depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Août, on ne conſeille à perſonne de s'approcher alors de cette Côte.

L'Ile de Sainte Catherine, dont on a donné la Deſcription dans un autre Tome, s'étend de huit lieues en longueur, du Midi au Nord; elle n'a point de ſtation commode du côté de l'Eſt, excepté peut-être ſous une petite Ile, qui borde ſa pointe méridionale, & qui ſe nomme *Iſla de Arvoredo*, parcequ'elle eſt revêtue en effet d'un grand nombre d'arbres. On y trouve de l'eau & du bois en abondance; ſecours aſſez rare ſur cette Côte.

De Sainte Catherine, les deux Pilotes comptent trois lieues juſqu'à l'Ile qu'ils nomment Galé. Après le Cap de *Mondivi*, vers le Sud, Reuter place dans le Continent, une Baie remplie de petites Iles, qui n'eſt connue, dit-il, que ſous le nom Indien de *Toyagua*: il met la ſituation de ce Cap à 28 degrés 15 minutes de Latitude Auſtrale. Du Cap de Mandivi, ſuivant Figueredo, au Nord-Oueſt pour ceux qui ſuivent la Côte, on rencontre une Baie que les Portugais nomment *Enſeada de Garoupas*, & delà une Côte haute, juſqu'au Fleuve que les Indiens nomment *Tajahug*. L'intervalle eſt de ſix lieues. Du Fleuve Tajahug juſqu'à celui de Saint François, le même Voïageur compte 27 lieues & fait ſortir dans l'intervalle la Riviere d'Yapuca.

Reuter compte ſeulement cinq lieues, du Cap de Mandivi au Fleuve Tajahug, & repréſente ici la Côte entre Oueſt & Nord. Il place, dans l'intervalle, une très grande Baie, qu'il nomme *Garoupas*. Le Fleuve Tajahug, ſuivant ſon obſervation, eſt à vingt-huit degrés de Latitude Auſtrale.

Celui de Tapuca, qui le ſuit ſur la même Côte, n'eſt connu juſqu'à préſent que de nom. Delà au Fleuve Saint François, Reuter compte douze lieues, entre Nord-Oueſt & Nord-Eſt; il donne, au Fleuve Saint François, deux embouchures, qui ont deux lieues de long juſqu'à la Mer, & qui ſont fermées par trois Iles; de ſorte que les Navires y entrent du Sud & du Nord. Le premier de ces deux canaux, c'eſt-à-dire celui où l'on entre du Sud, ſe nomme *Aracari*, & l'autre *Bopitanga*: mais ce Fleuve eſt peu fréquenté des Navigateurs.

Du Fleuve Saint François au Lac de *Paruagua*, Reuter compte douze lieues; Figueredo quinze. Ce Lac eſt ſitué à 25 degrés 10 minutes, 40 minutes ſuivant Figueredo, dans le Païs montagneux de Pernacapiaba, & n'a pas moins de cinq ou ſix lieues de long, dans la même direction que le rivage de la Mer, à laquelle il communique par trois canaux: le plus méridional, que les Indiens nomment *Ibopupetuba*, a ſix braſſes d'eau vers l'embouchure; & préſente, à une lieue de la Côte, une retraite fort commode aux Vaiſſeaux; celui du milieu, éloigné du premier d'une ou deux lieues, & nommé *Baiſaguazu*, eſt profond de cinq braſſes à l'embou-

CÔTE DEPUIS RIO DE LA PLATA JUSQU'AU BRESIL.

chure ; le troiſieme, qui n'eſt qu'à deux milles de celui du milieu, a ſix braſſes de profondeur, & ſe nomme *Suparabu*.

Entre le Lac de Paruagua & le Fleuve *Ararapira*, on compte cinq ou ſix lieues. Ce Canton offre de l'eau douce & toutes ſortes de proviſions. Les Habitans ſont Ennemis des Portugais, & ne marquent d'affection que pour ceux qui leur portent la même haine. L'Ararapira ſe jette dans l'Océan vis-à-vis de la Pointe méridionale de l'Ile Cananée, qui eſt ſituée dans une Baie qu'elle remplit, & dont l'autre Pointe, c'eſt-à-dire celle du Nord, regarde un autre Fleuve, nommé Itacuatiara, qui eſt la meilleure ſtation de l'Ile ; on lui donne environ cinq braſſes d'eau. Figueredo compte deux lieues & demie entre l'Ararapira & l'Itacuatiara. Les Portugais y ont des Habitations.

Du ſecond de ces deux Fleuves à celui d'*Uguaa*, on compte dix lieues ; & dix, ſuivant Reuter, au Capivari, mais douze ſuivant Figueredo. La Côte s'étend ici entre Oueſt & Nord. C'eſt à deux lieues du Capivari que commence la Capitainie de Saint Vincent, premiere Province du Breſil. Figueredo nous apprend que les Portugais ont à l'embouchure de ce Fleuve une Ville nommée la Conception, & que la Rade ſe nomme *Itatiano*.

CHAPITRE VIII.

Histoire Naturelle des Regions Espagnoles de l'Amérique Méridionale.

Introduction.

En abandonnant ici le Domaine d'Eſpagne, pour ſuivre mes Voïageurs dans les autres Colonies Européennes de l'Amérique, je ne dois point oublier que j'ai nommé plus d'une fois un article d'Hiſtoire Naturelle, auquel j'ai renvoïé toutes les curioſités qui peuvent être compriſes ſous ce titre. Il eſt tems de remplir des promeſſes, que je n'ai pas faites au hazard. J'oſe me faire un mérite du ſoin que j'ai pris, dans les Deſcriptions Géographiques, de diſtribuer avec quelque méthode, ce qui regarde la température du climat, les qualités générales du Terroir, en un mot tout ce qui appartient à la conſtitution phyſique de chaque Région : c'eſt avoir épargné d'ennuïeux détails, à ceux qui n'ont pas de goût pour les connoiſſances de cette nature. Mais il me reſte à traiter des productions naturelles, dans l'ordre que j'ai ſuivi pour les Relations de Voïages & pour les Deſcriptions.

§ I.

Isthme de l'Amérique.

Arbres, Fruits et Plantes.

Tout ce Païs, étant plein de Bois, contient une grande variété d'arbres, de Plantes & de fruits, dont les eſpeces ſont non-ſeulement inconnues en Europe, mais different de celles des autres parties de la même Région. Lionnel Waffer, qui s'étoit attaché particulierement à ces Obſervations, donne le premier rang à l'arbre qui porte le Coton. C'eſt dit-il, le plus gros Arbre de l'Iſthme ; & l'abondance en eſt ſurprenante (30). Il porte une gouſſe de la groſſeur des noix muſcades, remplie d'une eſpece de Duvet, ou de Laine courte, qui n'eſt pas plûtôt mure qu'elle creve la gouſſe, & qu'elle eſt emportée par le vent. Les Indiens font un grand uſage de ce Coton ; mais ils emploient le bois à faire des Pirogues, eſpece de Bâtimens à rames, qui different autant des Canots, que nos Barques different des Bateaux. Ils brulent les arbres creux ; mais les Eſpagnols, aïant reconnu que le bois en eſt tendre & facile à travailler, les coupent ſoigneuſement, pour en faire divers Ouvrages.

Cotonier de l'Iſthme.

Les Cedres du Païs, ſurtout ceux des Côtes du Nord, ſont célebres non-ſeulement par leur hauteur & leur groſſeur, mais encore par la beauté de leur bois, qui eſt fort rouge, avec de très belles veines, & dont l'odeur

Cedres.

(30) L'Auteur avertit qu'il ne parle que du Continent. Il ne ſe ſouvient pas, dit-il, d'en avoir vu dans les Iles Sambales, ou Saint Blaiſe, ni dans aucune autre des Iles voiſines. p. 95.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

mérite le nom de parfum. Cependant il n'eſt pas de meilleur uſage que l'arbre à Coton, & les Indiens l'emploient auſſi à faire des Canots & des Pirogues.

Maca, & ſes propriétés ſingulieres.

Le Maca eſt un arbre fort commun, dont le tronc s'éleve toujours droit, & n'a pas plus de dix piés de hauteur : mais ſes propriétés ſont tout-à-fait ſingulieres. Il eſt couronné d'une ſorte de guirlandes, qui ſont défendues par des pointes longues & piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moelle ſemblable à celle du Sureau. Le tronc eſt nu juſqu'au ſommet, mais delà ſortent des branches, qui forment ce qu'on a nommé des guirlandes, parcequ'aïant un pié & demi de large ſur onze ou douze de long, & diminuant inſenſiblement juſqu'à l'extrêmité, leur ordre & leur épaiſſeur préſente cette apparence. D'ailleurs ces branches, couvertes, comme on l'a dit, de longues pointes, ſont entremêlées du fruit, qui eſt une eſpece de grappe, de figure ovale, formée de pluſieurs fruits, de la groſſeur d'une petite poire. Leur couleur eſt d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en meuriſſant. Chaque fruit a ſon noïau. La chair, quoiqu'un peu aigre, eſt également agréable & ſaine. Les Indiens coupent ſouvent l'arbre, dans la ſeule vue d'en manger le fruit. Cependant, comme le bois en eſt dur, peſant, noir, & facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à conſtruire leurs Maiſons. Les Hommes en font auſſi des têtes de fleches ; & les Femmes, des navettes pour le travail du coton.

Bibby, & ſa liqueur.

Le *Bibby*, eſpece de Palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il diſtille, eſt un arbre commun dans l'Iſthme, que ſon uſage rend fort cher aux Indiens. Il a le tronc droit, mais ſi menu, que malgré ſa hauteur, qui va juſqu'à ſoixante-dix piés, il n'eſt gueres plus gros que la cuiſſe. Il eſt nu, armé de piquans, comme le Maca ; & ſes branches, qui ſortent auſſi du haut de l'arbre, portent une grande abondance de fruits ronds, de couleur blanchâtre, & de la groſſeur des noix. Les Indiens en tirent une eſpece d'huile, ſans autre art que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir & de les preſſer. Enſuite, écumant la liqueur, à meſure qu'elle ſe refroidit, ce deſſus, qu'ils enlevent, devient une huile très claire, qu'ils mêlent avec les couleurs dont ils ſe peignent le corps. Dans la jeuneſſe de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille, roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment Bibby. On l'en voit ſortir à groſſes gouttes. Le goût en eſt aſſez agréable, mais toujours un peu aigre. Ils la boivent après l'avoir gardée un jour ou deux.

Cocotiers & Platanes.

Il ſe trouve des Cocotiers dans les Iles de l'Iſthme ; mais Waffer n'en vit pas un ſur le Continent. Au contraire la plûpart des Iles n'ont point de Platanes, & le Continent en eſt rempli. Les Platanes de l'Iſthme n'ont pas d'autre bois que leur tronc, autour duquel pluſieurs longues & groſſes feuilles croiſſent les unes ſur les autres, & forment des eſpeces de pannaches, vers le haut deſquels les fruits s'élevent en long. Les Indiens plantent ces arbres en allées & en boſquets, qui rendent le Païſage fort agréable, par la ſeule verdure des troncs. On diſtingue une autre eſpece de Platanes, nommés *Bonanos*, qui ne ſont pas moins communs dans l'Iſtme,

l'Iſthme, mais dont le fruit eſt court, épais, doux, farineux, & ſe mange cru; au lieu que celui des autres ſe mange bouilli. HISTOIRE NATURELLE.

Le *Mammey* ne croît que dans les Iles; ou du moins Waffer n'en vit point dans les parties de l'Iſthme qu'il parcourut. Son tronc eſt droit & ſans branches, & n'a pas moins de ſoixante piés de haut. On fait beaucoup de cas de ſon fruit, qui a la forme d'une Poire, & qui eſt ici beaucoup plus gros que dans la Nouvelle Eſpagne. Au contraire, celui du Mamey Sapota eſt plus petit, mais plus ferme, & d'une plus belle couleur: mais cet arbre eſt rare dans les Iles de l'Iſthme, & ne croît pas même ſur le Continent. Il n'y vient pas non plus de Sapadilles, tandis qu'elles ſont fort communes dans les Iles. Ce fruit n'y eſt pas plus gros qu'une Poire de Berganiotte, & ſa peau reſſemble à celle de la Reinette. L'arbre differe peu du Chêne. ISTHME DE L'AMERIQUE. Mammey.

L'Ananas, que tous les Voïageurs Anglois appellent *Pomme de Pin* (31), eſt fort commun dans l'Iſthme, & meurit dans toutes les Saiſons. On y trouve, avec la même abondance, un autre fruit, que les Indiens ne mangent pas moins avidement, & que Waffer nomme la *Poire piquante*. Sa Plante eſt haute d'environ quatre piés, & fort épineuſe. Elle a des feuilles épaiſſes, à l'extrêmité deſquelles s'éleve la Poire, que les Etrangers regardent comme un très bon fruit. Ananas & Poire piquante.

Les cannes de Sucre croiſſent ici ſans culture; mais les Indiens n'en font pas d'autre uſage que de les mâcher & d'en ſucer le jus, tandis que les Eſpagnols n'épargnent rien dans leurs Plantations pour en faire de bon Sucre.

Waffer ajoute, à la Deſcription qu'on a déja donnée de la Manzanille, que dans les Iles de l'Iſthme, cette Pomme funeſte joint, à la beauté de ſa couleur, une odeur fort agréable; que l'arbre croît dans des Terres couvertes de la plus belle verdure; qu'il eſt bas, & bien revêtu de feuilles, mais que le tronc en eſt ſi gros & le bois ſi bien grainé, qu'on en fait des pieces de rapport dans les Ouvrages de Marqueterie; que cependant on ne peut le couper ſans péril, & que la moindre goutte de ſon ſuc produit une veſſie ſur le membre qu'elle touche. » Un François de » notre Compagnie, dit le même Voïageur, s'étant aſſis ſous un de ces » arbres, après une légere pluie, il en tomba, ſur ſa tête & ſur ſon eſ» tomac, quelques gouttes d'eau, qui y formerent de ſi dangereuſes puſ» tules, qu'on eut de la peine à lui ſauver la vie. Il lui en reſta des » marques, ſemblables à celles de la petite vérole (32). Remarques ſur les Mazanilles.

Le Maho de l'Iſthme eſt de la groſſeur du Frêne: mais il s'y en trouve une autre eſpece, moins groſſe & plus commune, qui croît dans les lieux humides. Son écorce eſt auſſi claire que notre Canevas. Si l'on en veut prendre un morceau, elle ſe déchire en laniere juſqu'au haut du tronc. Ces lanieres ſont minces, mais ſi fortes, qu'on en fait toutes ſortes de cables & de cordages. Waffer donne la méthode des Indiens de Comment ſe font les cordes de Maho.

(31) Apparemment d'après le Piña des Eſpagnols, qui lui donnerent d'abord ce nom. On ne peut ſe méprendre à la deſcription de Waffer. p. 102.

(32) *Ibidem*, p. 104. Herrera dit que l'Huile commune eſt un puiſſant antidote contre ce poiſon. Décad. 1. liv. 7. ch. 16.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

l'Iſthme. » Ils commencent, dit-il, par ôter toute l'écorce de l'arbre, & » la mettre en pieces. Ils battent ces pieces, les nettoient, les tordent » enſemble, & les roulent entre leurs mains, ou ſur leurs cuiſſes, com- » me nos Cordonniers font leur fil, mais beaucoup plus vîte. C'eſt à quoi » ſe réduit tout leur art. Ils en font auſſi des filets, pour pêcher le gros » Poiſſon.

Célebres calebaſſes du Darien.

Les fameuſes Calebaſſes du Darien y croiſſent, comme dans les autres parties de l'Amérique, ſur un arbre aſſez petit, mais fort épais, & ſe trouvent diſperſées ſur les branches, comme nos pommes. La groſſeur du fruit eſt inégale; & ſa coquille, qui eſt toujours ronde, contient dans ſa capacité depuis deux juſqu'à cinq pintes. Mais l'Iſthme en a deux eſpeces, l'une douce & l'autre amere, quoique leurs arbres aient une exacte reſſemblance. La ſubſtance de l'un & l'autre fruit eſt ſpongieuſe & pleine de jus. Les Calebaſſes douces ſervent de rafraîchiſſement aux Indiens dans leurs voïages; c'eſt-à-dire qu'ils en ſucent le jus, & qu'ils en jettent le reſte. L'autre eſpece eſt d'une amertume qui ne permet pas d'en manger; mais, en décoction, elle a des vertus admirables pour la guériſon des fievres tierces & pour la colique. Les coquilles des Calebaſſes de l'Iſthme ſont preſqu'auſſi dures que celles du Coco, ſans approcher de leur épaiſſeur. Les Indiens, qui les emploient à divers uſages, ſavent les peindre avec une ſorte d'art, & les vendent aſſez cher aux Eſpagnols. Ils ont auſſi des Gourdes, qu'ils laiſſent ramper comme les nôtres, ou qu'ils prennent ſoin d'élever à l'appui des arbres. On en diſtingue auſſi deux eſpeces; la douce, qui ſe mange; & l'amere, qui n'a d'utile que ſa coquille, dont on ſe ſert pour puiſer de l'eau, comme celles des Calebaſſes ſervent de Plats & de Vaſes.

Herbe à ſoie de l'Iſthme.

L'herbe à Soie de l'Iſthme, n'eſt qu'une eſpece de jonc plat, qui croît en abondance dans les lieux humides. Sa racine eſt pleine de nœuds. Ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, ſont quelquefois longues de deux aunes, & toujours dentelées comme une ſcie, ſur les bords. Les Indiens coupent ces herbes, les font ſecher au Soleil, & les battent dans un morceau d'écorce, pour les réduire en filets; enſuite, les tordant comme ceux du Maho, ils en font des cordes pour les hamacs & pour la pêche. Cette eſpece de Soie eſt recherchée à la Jamaïque, où les Anglois la trouvent plus forte que leurs chanvres. Mais les Femmes Eſpagnoles en font des bas, qu'elles vendent fort cher, & des Lacets jaunes, dont les Negreſſes des Plantations ſe croient fort parées.

Bois nommé leger, & ſon uſage.

L'Iſthme produit un Arbre, nommé *Bois-leger*, qui tire ce nom de ſon extrême légereté, quoiqu'il ſoit de la groſſeur ordinaire de l'Orme. Le tronc en eſt droit, & ſa feuille reſſemble beaucoup à celle du Noïer. Il en faut une quantité ſurprenante pour la charge d'un Homme. Waffer ignore s'il eſt ſpongieux comme le liége; mais il vit avec admiration, que quatre petites planches de ce bois, liées avec des chevilles de Maca, ſoutenoient ſur l'eau deux ou trois Hommes. Les Indiens emploient cette eſpece de Radeaux, pour traverſer les Rivieres ou pour la pêche, dans les lieux où ils manquent de Canots. Ils ont un autre Arbre, nommé Bois-blanc dans leur Langue, dont la hauteur ordinaire eſt de dix-huit

ou vingt piés, & dont la feuille reſſemble à celle du Senné. Le bois en eſt fort dur, ſerré, peſant, & plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il eſt d'un ſi beau grain, qu'il n'y a point d'Ouvrage de Marqueterie auquel il ne put être emploïé. Cet Arbre ne ſe trouve que dans l'Iſthme. Les Tamarins bruns y ſont fort gros & fort hauts : ils croiſſent près des Rivieres, dans les terreins ſabloneux. Le Canelier bâtard eſt commun dans toutes les Forêts du Païs, & porte un fruit ſans uſage, dont l'odeur tire ſur celle de la Canelle, dans une gouſſe plus courte & plus épaiſſe que celle des Féves.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Tamarins bruns & Canéliers bâtards.

Les Bambous épineux croiſſent dans toutes les parties de l'Iſthme. Waffer les compare à des ronces, ou à des Bois taillis, qui rendent impraticables les Cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine, dit-il, produit à la fois vingt ou trente branches, défendues par des pointes fort piquantes. On voit peu de ces Arbriſſeaux dans les Iles ; mais il ne s'y trouve aucun Bambou creux, quoique cette eſpece ſoit fort commune auſſi ſur le Continent, & qu'elle y croiſſe juſqu'à trente & quarante piés de hauteur, avec une groſſeur proportionnée. Le tronc a, de diſtance en diſtance, des nœuds, qui contiendroient douze ou quinze pintes de liqueur. On emploie cet arbre à divers uſages. Ses feuilles ne reſſemblent pas mal à celles du Sureau.

Deux eſpeces de Bambou.

On ne parleroit point des Mangliers, qui ſont auſſi communs dans l'Iſthme que dans toutes les Régions voiſines, & qui n'y cauſent pas moins d'embarras, par l'entortillement ordinaire de leurs branches, ſi Waffer ne faiſoit, ſur cette incommode eſpece d'arbres, deux Obſervations qui ne ſe trouvent dans aucun autre Voïageur : l'une que l'écorce des Mangliers, qui croiſſent dans l'eau ſalée, eſt rouge, & peut ſervir à la teinture du Cuir ; l'autre, que l'écorce du Pérou, ſi fameuſe ſous le nom de Quinquina, eſt de la même eſpece. » Dans le dernier Voïage, » dit-il, que j'ai fait au Port d'Arica, j'y vis arriver une Caravane d'en» viron vingt Mules, chargées de cette écorce. Un Homme de ma com» pagnie aïant demandé d'où elle venoit, l'Eſpagnol, qui conduiſoit la » Caravane, nous montra, du doigt, de hautes Montagnes, fort éloignées » de la Mer, & répondit que cette Marchandiſe venoit d'un grand Lac » d'eau douce, qui étoit derriere une de ces Montagnes. J'examinai l'é» corce avec attention, & je dis à l'Eſpagnol ; c'eſt de l'écorce de Man» glier. Il me répondit, dans ſa Langue, qu'elle étoit de Manglier » d'eau douce, ou d'un petit arbre de la même eſpece. Nous emportâ» mes quelques paquets de cette écorce ; & j'ai éprouvé, en Virginie, » que c'étoit effectivement de l'écorce de Manglier (36).

Obſervations ſur les Mangliers.

Le Quinquina eſt de leur eſpece.

L'Iſthme a deux ſortes de Poivre ; l'une qu'on y appelle, en Langue du Païs, *Poivre à la Cloche* ; & l'autre, *Poivre à l'Oiſeau*. Les deux eſpeces y ſont dans une égale abondance, & ſont le fruit de deux Arbriſſeaux. Les Indiens en font un grand uſage, ſurtout de la ſeconde eſpece, qu'ils préferent à la premiere.

Deux Poivres de l'Iſthme.

Entre pluſieurs Bois de teinture, ils en ont un rouge, dont Waffer croit qu'il y auroit beaucoup d'avantages à tirer pour nous. Ces arbres

Excellent bois de teinture.

(36) *Ibid.* p. 114.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

croiſſent, dit-il, en fort grande quantité, vers la Côte du Nord, ſur une Riviere qui coule du côté des Iles Sambales, à deux milles & demi de la Mer. Il en parle ſur le témoignage de ſes propres yeux. Leur hauteur eſt de trente ou quarante piés. L'écorce eſt rude & fort inégale. A peine le bois eſt coupé, qu'il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens, le mêlant avec une ſorte de terre, qu'ils ont dans le Païs, en teignent le coton pour les Hamacs & pour leurs robbes. Ce bois & cette eau ne demandent que de bouillir deux heures enſemble, dans de l'eau claire, pour lui donner la rougeur du ſang. » J'en fis l'épreuve, ajoute Waffer : Je » trempai, dans cette eau, une piece de coton qui devint très rouge. A » la vérité, elle pâlit un peu, quand je l'eus lavée; mais je m'en impu- » tai la faute, & je jugeai que j'avois manqué à quelque choſe pour fixer » la couleur, car il eſt certain que l'eau ne ſauroit effacer cette teinture.

Les plus grands arbres du Païs de Carthagene.

Aux environs de Carthagene, les plus grands & les plus gros arbres, ſont le *Caobo*, ou Acajou, le Cedre, le Baumier, l'Arbre Marie & les Palmiers. Le bois des premiers ſert à fabriquer des Canots, & particulierement des Champanes, ſorte de Barques que les Habitans emploient pour leur commerce le long de la Côte & ſur les Rivieres. On y voit deux ſortes de Cedres : les uns blancs; & les autres rougeâtres, qui ſont les plus eſtimés. Le Baumier & l'arbre Marie diſtillent une liqueur réſineuſe de différente eſpece; l'une appellée *Huile-Marie*, & l'autre Baume *Tolu*, du nom d'un Village autour duquel cet arbre croît en abondance. Les Palmiers, élevant leurs têtes touffues ſur les Montagnes, y forment une très agréable perſpective. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, peu différentes à la vue, mais remarquables par la différence de leurs fruits; quoiqu'elles donnent preſque toutes une ſorte de vin, qui fait la liqueur ordinaire des Indiens du Païs. Le meilleur eſt celui qu'on tire du Palmier roïal, & du *Corozo*. Après avoir fermenté, pendant cinq ou ſix jours, il mouſſe comme le vin de Champagne; il eſt agréable, piquant & capable d'enivrer. Son défaut eſt de s'aigrir trop tôt; ce qui oblige ſans ceſſe d'en renouveller les proviſions.

Habilla de Carthagene & ſes vertus extraordinaires.

Le Gayac & l'Ebenier des Montagnes de Carthagene ont preſque la dureté du Fer. On y trouve auſſi quantité de Bejuques, eſpece de Saule pliant & propre à faire des liens, qui croît de même dans les autres parties de l'Amérique méridionale, mais qui eſt ici plus varié dans ſes eſpeces. On en diſtingue une, dont le fruit ſe nomme, par excellence, *Habilla*, ou Feve, *de Carthagene*. C'eſt en effet une ſorte de Feve, large d'un pouce ſur neuf lignes de long, platte, à-peu-près en forme de cœur. Sa gouſſe eſt blanchâtre, dure & rude, quoique déliée. Elle renferme un noïau peu différent de l'Amande ordinaire, mais un peu moins blanc & fort amer. On aſſure que c'eſt le plus excellent de tous les Antidotes, contre la morſure de toute ſorte de Serpens. Il ſuffit d'en manger immédiatement après la bleſſure, pour arrêter auſſi-tôt le cours du venin, & pour en diſſiper tous les effets. C'eſt un préſervatif, comme un remede; & cette opinion eſt ſi bien établie, que les Chaſſeurs & les Ouvriers ne vont jamais ſur les Montagnes, ſans en avoir pris un peu, à jeun; après quoi ils marchent & travaillent librement, comme ſi cette précaution les

rendoit invulnerables. L'Habilla de Carthagene eſt chaude au plus haut degré. Auſſi en mange-t'on ſi peu, que la doſe ordinaire n'eſt que la quatrieme partie d'un noïau; & lorſqu'on l'a priſe, il faut ſe bien garder de boire ſur-le-champ aucune liqueur capable d'échauffer. Dom Antoine d'Ulloa, qui donne ici ſon témoignage pour garant, fondé, dit-il, ſur l'expérience, ajoute que ce fruit n'eſt point inconnu dans d'autres Contrées des Indes, & que ſes vertus y ſont même renommées, mais qu'il y porte le nom de Habilla de Carthagene, parceque c'eſt dans le terroir de cette Ville qu'il croît avec toutes ſes perfections.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

La Plante, qu'on nomme *Senſitive*, y eſt auſſi très commune, entre celles qui naiſſent ſous les arbres & dans les Bois. Elle eſt aujourd'hui trop connue pour demander une Deſcription; mais le même Voïageur nous apprend qu'elle porte, à Carthagene, un nom que la pudeur lui défend d'écrire, & que les Eſpagnols, plus modeſtes dans quelques autres lieux, lui donnent celui de *Vergonzoſa* (33), & de *Donzella* (34). Il ajoute que ſa hauteur ordinaire, aux environs de Carthagene, n'eſt que d'un pié & demi, & que chacune de ſes feuilles n'a pas plus de quatre ou cinq lignes de long, ſur un peu moins d'une ligne de large; au lieu qu'à Guayaquil, où elle eſt auſſi fort commune, elle a trois ou quatre piés de haut, & ſes feuilles à proportion (35).

Plante ſenſitive fort commune.

Sa hauteur à Guayaquil.

Le climat de l'Iſthme eſt trop humide & trop chaud pour l'Orge, le Froment, & les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de Maïz & de Riz. Un boiſſeau de Maiz en donne cent. Ce blé Indien ſert non-ſeulement à faire le *Bollo*, eſpece de gâteau, qui tient lieu de pain dans toutes ces Contrées, mais à nourrir auſſi les Porcs & toute ſorte de Volaille. Le Bollo de Maïz eſt blanc, mais fort inſipide. Les Eſpagnols, comme les Indiens, n'ont pas d'autre méthode pour le faire, que de laiſſer tremper quelque tems le Maïz dans de l'eau fort pure, & de l'écraſer enſuite entre deux pierres. A force de le broïer & de le changer d'eau, ils viennent à bout d'en ſéparer la peau & les autres excrémens; après quoi ils le pêtriſſent; & dans cet état ils recommencent à le broïer entre deux pierres. Il ne reſte alors qu'à l'envelopper dans des feuilles d'arbre, & qu'à le faire cuire à l'eau. Le grain ou le gâteau de Bollo devient pâteux en vingt-quatre heures, & n'eſt bon que dans cet eſpace. On peut le pêtrir au lait, & peut-être en eſt-il meilleur; mais jamais on ne parvient à le faire lever, parceque les liquides ne peuvent le pénétrer parfaitement. Il n'y a point de mélange, qui puiſſe lui faire perdre ſa couleur & ſon goût naturels.

Blés & Grains.

Comment ſe fait le Bollo dans l'Iſthme.

Les Negres des Plantations de l'Iſthme ſont nourris, comme dans les autres Colonies de l'Amérique, de cette eſpece de pain, qu'on nomme Caſſave, compoſé de racines d'*Yuca*, de *Nagmes*, & de *Manioc*. On ne s'arrête à leur méthode, que pour donner occaſion de la comparer avec celle des Iles Françoiſes. Ils commencent par dépouiller ces racines de leur peau, pour les raper enſuite avec une rape de cuivre, de quinze à

Comment s'y fait la Caſſave.

(33) Pudique.
(34) Pucelle.
(35) Voïage de Dom Antoine d'Ulloa, l. 1, chap. 8.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

dix-huit pouces de long. Leur ſubſtance, réduite en farine, ſemblable à la groſſe ſciure de bois, eſt jettée dans l'eau, pour en ôter un ſuc âcre & fort, qui eſt un vrai poiſon. Elle y demeure quelque tems, & l'eau eſt ſouvent changée. Enſuite, l'aïant fait ſécher, on la pêtrit en forme de gâteau rond, large d'environ de deux piés de diametre, & de quatre lignes d'épaiſſeur, qu'on fait cuire dans de petits Fours, ſur de grandes plaques de cuivre, ou ſur une eſpece de brique. C'eſt une nourriture fort ſubſtantielle, mais fade. Elle ſe conſerve long-tems ſans ſe corrompre; & quoiqu'elle ſe durciſſe, ſon goût eſt le même au bout de deux mois que le premier jour.

Uſage qui s'y fait du Pain de froment.

L'uſage du pain de Froment eſt rare dans l'Iſthme, parceque la farine n'y venant que d'Eſpagne, elle n'y ſauroit être à bon marché. On n'en trouve gueres que chez les Européens établis dans les Villes, & chez les riches Créoles; encore n'en uſent-ils qu'en prenant le Chocolat, ou en mangeant des Confitures au Caramel. Dans tous leurs autres repas, l'habitude leur fait préferer le Bollo, & même la Caſſave, qu'ils aſſaiſonnent avec du miel. D'ailleurs ils font d'autres pâtiſſeries de Maïz, & divers mets, dont ils ſe trouvent auſſi bien pour leur ſanté que du Bollo, qui eſt d'un uſage fort ſain.

Remarques ſur les Camotes.

Entre diverſes racines communes à toute l'Amérique, l'Iſthme produit beaucoup de *Camotes*, que les Voïageurs comparent pour le goût aux Patates de Malaga, mais qui leur reſſemblent peu par la figure. Elles ſont preſque rondes, & fort raboteuſes. Les Créoles en font des conſerves, & les emploient dans leurs ragoûts. M. d'Ulloa leur reproche de n'en pas tirer un autre avantage, qui ſeroit d'en faire entrer dans la compoſition de leur Caſſave. Elle en auroit, dit-il, beaucoup meilleur goût.

Diverſes ſortes de fruits.

Le Cacaotier croît naturellemont en divers endroits de l'Iſthme; mais le fruit n'y eſt pas ſi gros, ni ſi huileux, que dans la Province de Carthagene. Les Melons communs & les Melons d'eau, le raiſin de treille, les Oranges, les Neſles & les Dattes, ſont des fruits auſſi communs aujourd'hui dans les Villages Indiens que dans les Plantations Eſpagnoles: mais le Raiſin n'y eſt pas d'auſſi bon goût qu'en Eſpagne. En récompenſe, les Neſles y ſont beaucoup plus délicates. On y diſtingue trois ſortes de

Trois eſpeces de Plantains.

Plantains, toutes trois dans une égale abondance: les *Bananes*, qui ſont la plus groſſe, & qui n'y ont pas moins d'un pié de long; les *Dominicos*, moins gros & moins longs que les Bananes, mais d'un goût fort ſupérieur; & les *Guineos*, plus petits & meilleurs que les deux précédens. Il ne manque, à ce dernier fruit, que d'être plus convenable à la ſanté; mais il échauffe beaucoup. Sa longueur ordinaire eſt de quatre pouces. Dans ſa maturité il a l'écorce jaunâtre, plus luiſante & plus unie que celle des deux autres, & le noïau auſſi délicat que la chair. Les Créoles ne manquent point de boire de l'eau, après en avoir mangé; mais les Equipages des Vaiſſeaux de l'Europe, bûvant au contraire de l'eau-de-vie, comme ils y ſont accoutumés avec tout ce qu'ils mangent, s'attirent de cruelles maladies, ou des morts ſubites. Cependant un Voïageur éclairé (36) croit

Dangereuſe propriété de l'une.

(36) Le même, *ibid.* p. 46.

avoir vérifié que c'eſt moins la qualité de l'Eau-de-vie que la quantité, qui cauſe le mal. Il en vit boire moderément à quelques perſonnes de ſa connoiſſance, après avoir mangé des Guineos, & réiterer pluſieurs fois l'expérience, ſans en reſſentir de mauvais effet. Cet exemple lui fit même eſſaïer de mettre avec ces fruits rôtis ſur la braiſe, un peu d'Eau-de-vie & de Sucre, qui ne ſervit qu'à les lui faire trouver meilleurs. Il s'en faiſoit ſervir tous les jours; & les Créoles mêmes y prirent beaucoup de goût.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

Les Papaies de l'Iſthme ſont longues de ſix à huit pouces, & reſſemblent aux Limons; mais leur écorce demeure toujours verte. Elles ont la chair blanche & pleine de jus, un goût acide qui n'a rien de trop piquant, & toutes les qualités des meilleurs fruits. La *Guanabane*, fruit d'un arbre comme les Papaies, reſſembleroit beaucoup au Melon, ſi ſon écorce n'étoit plus liſſe, & toujours verdâtre. Sa chair eſt d'ailleurs un peu jaune, & tire ſur le goût du Melon; mais leur principale différence eſt dans l'odeur. Celle de la Guanabane eſt rebutante. Ses pepins ſont ronds, luiſans quoiqu'obſcurs, & d'environ deux lignes de diametre. Ce n'eſt qu'une moelle un peu ferme, & pleine de jus, revêtue d'une peau fort mince & tranſparente. Son odeur eſt plus déſagréable encore que celle du fruit, c'eſt-à-dire plus fade. Les Habitans du Païs aſſurent qu'en mangeant cette ſemence, on n'a rien à craindre du fruit, qu'ils croient fort indigeſte ſans cette précaution: mais quoique le goût n'en ſoit pas mauvais, elle révolte les Etrangers par l'odeur.

Papaie & Guanabane.

Tout le Païs produit naturellement une ſi grande abondance de Limons, que ſans culture & ſans ſoins les Campagnes en ſont couvertes: mais ils ne ſont pas de la même eſpece que ceux de l'Europe; ou du moins ceux de l'eſpece Européenne ſont rares dans l'Iſthme. On y donne le nom de *Sutiles*, à ceux qui s'y trouvent en ſi grand nombre. L'arbre n'a que huit ou dix piés de haut. En ſortant de terre, il ſe diviſe en pluſieurs branches, qui forment enſemble une houpe aſſez agréable; mais les feuilles, quoique ſemblables à celles de nos Citroniers, ſont plus petites & fort liſſes. Le fruit n'eſt pas plus gros qu'un œuf ordinaire, & l'écorce en eſt très fine. A proportion de ſa groſſeur, il contient plus de jus que les Citrons d'Europe; mais il eſt beaucoup plus acide. On ne laiſſe point de l'emploïer dans toutes les ſauces, ſans s'appercevoir qu'il nuiſe à la ſanté. Les Habitans l'emploient même pour faire cuire la viande au pot; c'eſt-à-dire qu'en la mettant ſur le feu, ils expriment dans l'eau le jus d'un certain nombre de Limons, qui l'amollit ſi vîte, que dans l'eſpace de trois quarts d'heure, elle ſe trouve en état d'être ſervie. Cet uſage étant commun dans le Païs, on s'y mocque des Européens, qui emploient toute une matinée, pour une préparation qu'ils pourroient rendre auſſi courte.

Eſpece de Limons, nommés Sutiles.

Leur propriété pour cuire les viandes.

Les Amandiers & les Oliviers ne croiſſent pas mieux dans l'Iſthme que le raiſin de Vignoble; on eſt obligé d'y tirer, de l'Europe ou du Pérou, les Amandes, l'Huile & les Vins; ce qui ne peut manquer de rendre toutes ces Marchandiſes fort cheres. Quelquefois même elles manquent tout-à-fait; & c'eſt un mal dont les Habitans ont beaucoup à ſouf-

Fruits qui ne viennent point dans l'Iſthme.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

frir, ſans autre exception que les Indiens & les Negres, qui ſont accoutumés aux liqueurs du Païs. Les autres, étant dans l'habitude de boire du vin aux repas ordinaires, ne peuvent en être privés ſans une prompte révolution dans leur tempéramment. L'eſtomac perd ſon activité pour la digeſtion. Il s'affoiblit; & le déſordre croît, juſqu'à devenir la ſource de diverſes maladies épidémiques. M. d'Ulloa nomme un tems où le vin étoit ſi rare à Carthagene, qu'on n'y diſoit la Meſſe que dans une ſeule Egliſe. On s'apperçoit moins que l'Huile manque, parceque tous les mets s'apprêtent avec le Sain-doux, qui eſt toujours en ſi grande abondance, qu'une partie s'emploie à faire du Savon. On a d'ailleurs des chandelles de ſuif, pour la nuit. Ainſi l'uſage de l'Huile eſt preſque réduit aux Salades.

Danger de la privation du vin.

Tabac du Païs.

Il croît du Tabac dans l'Iſthme: mais les Européens le trouvent moins fort que celui de la Virginie; ce que Waffer n'attribue qu'à la pareſſe des Indiens, qui le cultivent mal & qui ne le tranſplantent jamais. Ils ſe bornent à le ſemer dans leurs Plantations; & l'abandonnant à la Nature, ils attendent qu'il ſoit ſec pour le dépouiller de ſes feuilles, qu'ils roulent en cordes de deux ou trois piés de longueur, au milieu deſquelles ils laiſſent un petit trou. Lorſqu'ils veulent fumer en Compagnie, un petit Garçon allume un bout du rouleau, & mouille l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vîte. Le Fumeur met le bout mouillé dans ſa bouche, comme on y met une Pipe; & ſoufflant par le trou, il pouſſe la fumée au viſage de ceux qui l'environnent. Chacun a ſous le nez un petit entonnoir, qui leur ſert à la recevoir; & pendant plus d'une demie heure, ils la reſpirent voluptueuſement.

Comment les Indiens fument dans l'Iſthme.

ANIMAUX.

Le même Voïageur, dont le témoignage mérite beaucoup de diſtinction ſur des proprietés qu'il avoit connues dans un long ſéjour avec les Indiens de l'Iſthme, aſſure qu'il ne s'y trouve pas une grande variété d'Animaux, mais que la terre y étant très fertile, » il ne ſeroit queſtion » que d'en défricher une partie conſidérable, qui conſiſte en Bois, pour » en faire d'excellens pâturages, où tous les Animaux de l'Europe s'en» graiſſeroient merveilleuſement (37). Cependant M. d'Ulloa ſe plaint que la chair des Vaches, qui ſont en abondance dans les Colonies Eſpagnoles, eſt ſeche & peu ſubſtantielle; effet, dit-il, de la chaleur du Climat. D'un autre côté, il avoue que les Porcs de race d'Europe y ſont extrêmement délicats, & qu'ils paſſent même pour les meilleurs de toutes les Indes. C'eſt auſſi le mets favori des Eſpagnols, qui croient cette viande plus ſaine que toute autre, juſqu'à la préférer dans leurs maladies, aux Perdrix, aux Poules, aux Pigeons & aux Oies, dont ils ne manquent point, & qui ſont de fort bon goût (38).

Remarque ſur le terroir de l'Iſthme.

Porcs ſauvages.

C'eſt particulierement dans l'Iſthme qu'on trouve un grand nombre de cette eſpece de Sangliers, ou de Porcs ſauvages, que les Indiens nomment *Peccaris*. Ils ſont faits, ſuivant Waffer, comme les Cochons de Virginie. Leur couleur eſt toujours noire. Ils ont de petites jambes, qui ne les empêchent pas de courir fort vîte. Ce que le Peccari a de plus ſin-

(37) Voïages de Lionnel Waffer, p. 119.
(38) Voïage de M. d'Ulloa, l. 1. ch. 5.

gulier,

gulier, c'eſt qu'au lieu d'avoir le nombril ſous le ventre, il l'a ſur le dos; & qu'après l'avoir tué, pour peu que l'on tarde à lui couper cette partie, ſa chair ſe corrompt en deux ou trois heures, & ne peut être mangée; au lieu que ſi le nombril eſt coupé, elle ſe conſerve très fraîche pendant pluſieurs jours. Elle eſt d'ailleurs très nourriſſante, ſaine, & de bon goût. Ces Animaux vont ordinairement en troupes. Les Indiens les chaſſent avec leurs chiens, & les tuent à coups de lances ou de fleches. Ils ont une autre eſpece de Porc ſauvage, qu'ils nomment *Varé*, couvert d'une ſoie fort épaiſſe, avec de grandes défenſes & de petites oreilles. C'eſt un Animal féroce, qui attaque toutes les autres Bêtes. On le chaſſe comme le Peccari, & ſa chair n'eſt pas moins eſtimée: il n'a pas le nombril ſur le dos (39).

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amerique. Varé.

On rencontre dans les Bois de l'Iſthme une aſſez grande quantité de Bêtes fauves, qui reſſemblent beaucoup à nos Daims. Non-ſeulement les Indiens ne les chaſſent jamais, quoique la chair en ſoit excellente; mais ils refuſent d'en manger, par une ſuperſtition ignorée: ils paroiſſent même affligés d'en voir manger aux Européens; & s'ils en trouvent des cornes, que ces Animaux perdent en certains tems, ils les conſervent avec beaucoup de ſoin.

Bêtes fauves.

Les Chiens de l'Iſthme ſont fort petits & mal faits. Ils ont le poil rude & long. Quelque ſoin qu'on apporte à les dreſſer pour la Chaſſe, ils ne ſervent qu'à faire lever le Gibier; & de quatre cens Bêtes, qu'ils font partir dans un jour, ils n'en prennent pas quatre à la courſe: mais s'ils les font entrer dans quelque détroit, ils les y tiennent aſſez fidelement bloquées juſqu'à l'arrivée des Chaſſeurs.

Chiens de l'Iſthme.

Les Lapins du Païs different des nôtres, non-ſeulement par leur groſſeur, qui eſt égale à celle du Lievre, mais encore par les oreilles qu'ils ont fort courtes, & par les ongles, qu'ils ont fort longs. Ils n'ont pas de queue. Jamais ils ne ſe font de terriers. Leur retraite eſt entre les racines des arbres. Les Indiens aiment leur chair, & Waffer en vante l'excellence. Il ne vit point de Lievres dans l'Iſthme.

Lapins extraordinaires.

Les Singes y ſont en grand nombre, & de différentes eſpeces, dont la plus commune eſt une ſorte de Sapajous, que les Indiens nomment *Micos*, de la groſſeur d'un Chat, & de couleur griſe.

Le Renard de l'Iſthme n'excede gueres, non plus, la groſſeur d'un Chat ordinaire. Son poil eſt très fin, & tire ſur la couleur de canelle. Il n'a pas la queue longue; mais il l'a fort épaiſſe, & compoſée d'un poil ſpongieux, qui ne ſert pas moins à ſa défenſe qu'à ſon ornement. S'il eſt pourſuivi d'un Chien, ou d'autres Animaux qui lui font la guerre, il mouille ſa queue de ſon urine, en fuïant, & la leur fait jaillir au muſeau; l'odeur en eſt ſi puante, qu'elle ſuffit pour les arrêter. M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'aſſurer qu'elle ſe fait ſentir d'un quart de lieue, & ſouvent, dit-il, pendant une demie heure entiere (40).

Renard & ſon étrange propriété.

La Nature n'a pas moins pourvu à la défenſe de l'*Armadille*, Animal

Armadille; ſa deſcription.

(39) M. d'Ulloa parle d'un autre, que les Indiens, dit-il, nomment *Sajones*.
(40) *Ididem.*

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

singulier, qu'on a déja nommé plusieurs fois sans avoir donné sa Description. Il est de la grosseur d'un Lapin d'Europe, mais d'une figure fort différente. Par le grouin, les piés & la queue, il ressemble au Cochon. Tout son corps est couvert d'une écaille dure & forte, qui se conformant aux irrégularités de sa structure, le met à couvert de toute sorte d'insultes, & n'apporte point d'obstacle à sa marche. Cette écaille est accompagnée d'une autre, en forme de mantille, unie à la premiere par une jointure. Elle sert à garantir sa tête; de sorte que toutes les parties de son corps sont dans une égale sûreté. La surface des deux écailles représente diverses figures en relief, de couleur foncée, mais avec des nuances si différentes, que la vue en est fort agréable. Les Indiens & les Negres sont les seuls qui mangent la chair de cet Animal, & qui la trouvent excellente.

Multitude de Rats.

On ne trouve point, dans l'Isthme, d'autres Chevreaux, ni d'autres Moutons, que ceux qu'on y apporte d'Espagne; & ces Animaux n'ont jamais pû s'y multiplier. Les Rats & les Souris y sont fort incommodes par leur voracité & par leur nombre. Leur couleur est grise, & leur grosseur, extraordinaire. Une race de Chats, dit Wasser, seroit un des beaux présens qu'on pût faire aux Indiens (41); ce qui doit faire juger que le climat n'est pas favorable non plus à leur multiplication, puisqu'il n'est pas vraisemblable que les Espagnols n'y en aient jamais porté. Le même Voïageur raconte qu'étant aux Iles Sambales, & voulant marquer sa reconnoissance par quelques présens, à des Indiens qui l'avoient bien servi, ils n'en voulurent point d'autre qu'un Chat qu'il avoit à bord.

Le Perico ligero.

Du côté de Porto-Belo, on trouve un Animal, qu'on croiroit avoir déja décrit, sous le nom de *Paresseux*, dans l'Histoire Naturelle du Mexique, si quelques propriétés singulieres qu'on n'y a pas remarquées, beaucoup plus que la différence du nom, ne portoient à croire qu'il n'est pas ici le même, ou que la premiere description demande un Supplément. On l'appelle ici *Perico ligero* (42), nom ironique, pour marquer son extrême lenteur. Il a la figure d'un Singe de grosseur médiocre; mais il est de la plus hideuse laideur. Sa peau est ridée, & d'un gris brun. Ses pattes & ses jambes sont presque sans poil. Il a tant d'aversion pour le mouvement, qu'il ne quitte la place où il se trouve que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des Hommes & celle des Bêtes féroces ne paroissent pas l'effraïer. S'il se remue, chaque mouvement est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mélange de pitié & d'horreur. Il ne remue pas même la tête, sans ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ses nerfs & de ses muscles. Toute sa défense consiste dans ces cris lugubres. Il ne laisse pas de prendre la fuite, lorsqu'il est attaqué par quelque autre Bête; mais, en fuïant, il redouble si vivement les mêmes cris, qu'il épouvante ou qu'il trouble assez son Ennemi, pour le faire renoncer à le poursuivre. Il continue de crier, en s'arrêtant, comme si le mouvement qu'il a fait lui laissoit de cruelles peines: avant que de se remettre en marche, il de-

(41) *Ubi suprà*, p. 125.
(42) C'est-à-dire Pierrot Coureur.

meure long-tems immobile. Cet Animal vit de fruits sauvages. Lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé. Il en abbat autant qu'il peut, pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, & se laisse tomber de l'arbre, pour éviter la fatigue de descendre. Ensuite il demeure au pié, jusqu'à ce qu'il ait consumé ses vivres, & que la faim l'oblige d'en chercher d'autres (43).

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

Du côté de Panama, le mets le plus ordinaire des Habitans est l'*Iguana*, ce fameux Amphibie, qu'on a si souvent nommé sans en donner la description. Il a la figure d'un Lézard, mais sa longueur commune est d'environ quatre piés. Sa couleur est jaune, mêlée de verd, & d'un jaune plus clair sous le ventre que sur le dos, où le verd domine. Il a quatre piés, comme le Lézard, avec cette différence que les doigts en sont plus grands à proportion, & qu'ils sont unis par une membrane déliée qui les couvre, à peu-près comme ceux de l'Oie, excepté que les ongles sont plus longs, & s'élevent au-dessus de la membrane. Sa peau est couverte d'une écaille, qui, lui étant attachée, la rend dure & rude. Depuis la partie supérieure de la tête, jusqu'à la naissance de la queue, dont la longueur ordinaire est d'environ deux piés, il est armé d'une file d'écailles, tournées verticalement, & longues de trois à quatre lignes sur une & demie ou deux de large. Elles sont séparées l'une de l'autre, & forment une sorte de scie; mais, depuis l'extrêmité du cou, elles vont en diminuant, jusqu'à n'être presque plus sensibles à la racine de la queue. Le ventre est disproportionément plus gros que le corps. La gueule est garnie de dents aigües, & séparées l'une de l'autre. On croiroit que l'Iguana marche plutôt sur l'eau, qu'il n'y nage, car il n'y enfonce que la membrane des piés, qui le soutient. Il y court avec tant de vîtesse, que dans un instant on le perd de vue. Sur terre, sans être lent, il marche beaucoup moins vîte. Les Femelles pleines ont le ventre d'une excessive grosseur, & donnent plus de soixante œufs d'une seule ventrée : ils sont de la grosseur des œufs de Pigeon, enveloppés dans une membrane déliée, & passent à Panama, comme dans plusieurs autres lieux, pour un mets fort délicat. On écorche l'Animal pour en manger la chair, qui est très blanche, & que les Habitans du Païs ne trouvent pas moins bonne que ses œufs. Elle parut à M. d'Ulloa un peu moins mauvaise, quoique douçâtre, & d'une odeur forte; mais il trouva les œufs pâteux, & d'un goût qu'il traite de détestable. Cuits, ils ont la couleur des jaunes d'œuf de Poule : mais le savant Espagnol ne convient pas que la chair ait le goût de celle de Poulet, que les Habitans de Panama lui attribuent.

Iguana de l'Isthme.

Les Oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre, & d'especes si variées, qu'on ne trouve point de Voïageurs qui aient entrepris d'en donner une exacte Description. » Les cris & les croassemens des uns, » confondus avec le chant des autres, ne permettent pas de les distin- » guer. Dans cette confusion, on ne laisse pas de remarquer, avec éton- » nement, que la Nature a fait une espece de compensation du chant &

OISEAUX.

Remarque sur leur chant & leur beauté.

(43) Voïage au Pérou, l. 2. ch. 5.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

» du plumage ; c'eſt-à-dire que les Oiſeaux, qu'elle a parés des plus beſ-
» les couleurs, ont un chant déſagréable, & qu'au contraire, elle a donné
» un chant très mélodieux à ceux dont le plumage a peu d'éclat. Le *Gua-*
» *nayo*, qui ſe fait admirer par ſa beauté, pouſſe des cris aigus & fort
» importuns. Ce déſavantage lui eſt commun avec tous ceux qui ont le
» bec gros & court, & la langue épaiſſe, tels que les *Lorros*, les *Lotor-*
» *ras* & les *Periquitos* (44).

Le Chicaly.

Le *Chicaly*, dont les plumes ſont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & ſi belles que les Indiens en font leur plus brillante parure, a le chant du Coucou, avec quelque choſe de plus triſte encore dans le ſon. C'eſt un gros & long Oiſeau, qui porte toujours la queue droite, & qui ſe tient ſur les arbres, volant de l'un à l'autre, ſans deſcendre preſque jamais à terre. Il ſe nourrit de fruit. Sa chair eſt noirâtre, mais de bon goût.

Le Tulcan, ou le Prêcheur.

Ses ſingularités.

Toutes les ſingularités des volatiles ſemblent unies dans le *Tulcan*. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un Ramier ; mais il a les jambes plus longues. Sa queue eſt courte, bigarrée de bleu Turquin, de pourpre, de jaune, & d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde ſur un brun obſcur qui domine. Il a la tête exceſſivement groſſe, à proportion du corps : mais il ne pourroit pas ſoutenir autrement le poids de ſon bec, qui n'a pas moins de ſept ou huit pouces, de ſa racine juſqu'à la pointe. La partie ſupérieure a, près de la tête, environ deux pouces de baſe, & forme dans toute ſa longueur une figure triangulaire, dont les deux ſurfaces latérales ſont relevées en boſſe. La troiſieme, c'eſt-à-dire celle du dedans, ſert à recevoir la partie inférieure du bec, qui s'emboîte avec la ſupérieure ; & ces deux parties, qui ſont parfaitement égales dans leur étendue, comme dans leur ſaillie, diminuent inſenſiblement juſqu'à leur extrêmité, où leur diminution eſt telle, qu'elles forment une pointe auſſi aigüe que celle d'un poignard. La langue eſt faite en tuïau de plume : elle eſt rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui raſſemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues ſur les plumes des autres Oiſeaux. Il eſt ordinairement jaune à la racine, comme à l'élévation qui regne ſur les deux faces latérales de la partie ſupérieure ; & cette couleur forme, tout autour, une ſorte de ruban, d'un demi pouce de large. Tout le reſte eſt d'un beau pourpre foncé, à l'exception de deux raies d'un beau cramoiſi, qui ſont à la diſtance d'un pouce l'une de l'autre, vers la racine. Les levres, qui ſe touchent quand le bec eſt fermé, ſont armées de dents, qui forment deux mâchoires en maniere de ſcie. Les Eſpagnols ont donné le nom de *Precheur* à cet Oiſeau, & la raiſon qu'on en apporte eſt une autre ſingularité ; c'eſt ſuivant M. d'Ulloa (45), qu'étant perché au ſommet d'un arbre, pendant que d'autres
» Oiſeaux dorment plus bas, il fait, de ſa langue, un bruit qui reſſem-
» ble à des paroles mal articulées, & le répand de toutes parts, dans la
» crainte que les Oiſeaux de proie ne profitent du ſommeil des autres
» pour les dévorer. Au reſte, les Tulcans, ou Precheurs, s'apprivoiſent

(44) *Ibidem.*
(45) *Ibidem*, liv. 1. chap. 7.

ſi facilement, qu'après avoir paſſé quelques jours dans une Maiſon, ils viennent à la voix de ceux qui les appellent, pour recevoir ce qu'on leur offre. Ils ſe nourriſſent ordinairement de fruits; mais lorſqu'ils ſont apprivoiſés, ils mangent tout ce qu'on leur préſente.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

L'Oiſeau, que les Eſpagnols ont nommé *Gallinazo*, parcequ'il reſſemble aux Poules, eſt de la groſſeur d'un Panneau, excepté qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Depuis le jabot juſqu'à la racine du bec, il n'a point de plumes: cet eſpace eſt entouré d'une peau noire, âpre, rude & glanduleuſe, qui forme pluſieurs verrues & d'autres inégalités. Les plumes dont il eſt couvert ſont noires, comme cette peau, mais d'un noir qui tire ſur le brun. Le bec eſt bien proportionné, fort & un peu courbe. Ces Oiſeaux ſont familiers dans les Villes & dans les autres Habitations. Les toîts des Maiſons en ſont couverts. On ſe repoſe ſur eux du ſoin de les nettoïer. Il n'y a point d'Animaux dont ils ne faſſent leur proie; & quand cette nourriture leur manque, ils ont recours à d'autres ordures. Ils ont l'odorat ſi ſubtil, que ſans autre guide, ils cherchent les charognes à trois ou quatre lieues, & ne les abandonnent qu'après en avoir mangé toutes les chairs. On nous fait obſerver que ſi la Nature n'avoit pourvu cette Contrée d'un ſi grand nombre de Gallinazos, l'infection de l'air, cauſée par des corruptions continuelles, la rendroit bientôt inhabitable. En s'élevant de terre, ils volent fort peſamment; mais enſuite, ils s'élevent ſi haut, qu'on les perd de vue. A terre, ils marchent en ſautant, avec une eſpece de ſtupidité. Leurs jambes ſont dans une aſſez juſte proportion. Ils n'ont, aux piés, que trois doigts par devant; mais un quatrieme qu'ils ont à côté, inclinant un peu ſur le derriere, & quelques autres, qui ſont placés entre les jambes, s'accrochent ou s'embarraſſent tellement, que ne pouvant marcher d'un pas meſuré, ils ſont obligés de bondir pour avancer. Chaque doigt eſt terminé par une ſerre, longue & forte. Si les Gallinazos ſont preſſés de la faim & ne trouvent rien à dévorer, ils attaquent les Beſtiaux qui paiſſent. Une Vache, un Porc, qui a la moindre bleſſure, ne peut éviter leurs coups par cet endroit. Il ne lui ſert de rien de ſe veautrer par terre & de faire entendre les plus hauts cris. Ces inſatiables Animaux ne lâchent pas priſe; à coups de bec ils aggrandiſſent tellement la plaie, qu'elle devient mortelle (46).

Le Gallinazo.

Ses étranges propriétés.

On diſtingue d'autres Gallinazos, un peu plus gros, qui ne quittent jamais les champs. La tête & partie du cou ſont blanches dans quelques-uns, rouges dans les autres, ou mêlées de ces deux couleurs. Au-deſſus du jabot, ils ont un collier de plumes blanches. Ils ne ſont pas moins carnaciers que les précédens. Les Eſpagnols leur donnent le nom de *Reyes Gallinazos*, non-ſeulement parceque le nombre en eſt petit, mais parcequ'on prétend avoir obſervé que ſi l'un deux s'attache à quelque proie, ceux de l'autre eſpece n'en approchent point juſqu'à ce qu'il ait mangé les yeux, premiere partie à laquelle il s'attache, & qu'il ſe ſoit retiré volontairement.

Autre eſpece de Gallinazos.

Les Chauve-ſouris ſont non-ſeulement innombrables dans l'Iſthme,

Chauve-ſouris, leur groſſeur.

(46) M. d'Ulloa, *ibidem*.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE.

mais si groſſes que Waffer les compare à nos Pigeons. Leurs aîles, dit-il, ſont larges & longues à proportion de cette groſſeur, & ſont armées de griffes aigües, à cette jointure. La Province de Carthagene s'en reſſent juſqu'au point, que dans la Ville même, le nombre en eſt ſi grand au coucher du Soleil, qu'il en arrive des nuées qui couvrent les rues. On les repréſente d'ailleurs, comme d'adroites Sangſues, qui n'épargnent, ni les Hommes, ni les Bêtes. L'exceſſive chaleur du Païs obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes & les fenêtres des Chambres où l'on couche, elles y entrent; & ſi quelqu'un dort, le bras ou le pié découvert, elles le piquent à la veine auſſi ſubtilement que le plus habile Chirurgien, pour ſucer le ſang qui en ſort; » j'ai vu, dit M. d'Ulloa, plu» ſieurs perſonnes à qui cet accident étoit arrivé, & qui m'ont aſſuré que » pour peu qu'elles euſſent tardé à s'éveiller, elles auroient dormi pour » toujours; car elles avoient déja perdu tant de ſang, qu'il ne leur ſeroit » pas reſté aſſez de force pour arrêter celui qui continuoit de ſortir par » l'ouverture. Il ne paroît pas étonnant au même Voïageur, qu'on ne ſente point la piqûre; » parcequ'outre la ſubtilité du coup, l'air, » dit-il, agité par les aîles de la Chauve-Souris, rafraîchit le Dormeur, » & rend ſon aſſoupiſſement plus profond (47).

Comment elles attaquent la vie des hommes.

Les Quams, les Corroſous, les Pélicans, les Perroquets bleus & verds, les Paraquites, les Macas, & la plûpart des Oiſeaux qu'on a nommés dans la Deſcription du Mexique, ſont communs auſſi dans l'Iſtme. Waffer fait une peinture curieuſe du Corroſou. C'eſt un grand Oiſeau de terre, noir, peſant, & de la groſſeur d'une Poule d'Inde; mais la femelle n'eſt pas ſi noire que le mâle. D'ailleurs il a ſur la tête, une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à ſon gré. Sa gorge eſt celle du Coq d'Inde. Il vit ſur les arbres & fait ſa nourriture de fruits. Les Indiens prennent tant de plaiſir à ſon chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire; & la plûpart y réuſſiſſent dans une ſi grande perfection, que l'Oiſeau s'y trompe & leur répond. Cette ruſe ſert à le faire découvrir. On mange ſa chair, quoiqu'elle ſoit un peu dure. Mais, après avoir mangé un Corroſou, les Indiens ne manquent jamais d'enterrer ſes os, ou de les jetter dans une Riviere, pour les dérobber à leurs chiens, auxquels ils prétendent que cette nourriture donne la rage.

Autres Oiſeaux.

Le Corroſou.

Les Indiens imitent ſon chant.

On trouve, dans l'Iſthme, un Oiſeau rouſſâtre, aſſez ſemblable à la Perdrix, mais qui a les jambes plus longues, la queue encore plus petite, & qui court ſur la terre, ſans ſe ſervir preſque jamais de ſes aîles: la chair en eſt excellente.

Les Indiens ont autour de leurs Cabanes un grand nombre de Poules apprivoiſées, dont les unes, ſemblables aux nôtres, ont toutes une houpe ſur la tête, & un plumage fort varié: les autres ſont plus petites, ont un cercle de plumes autour des jambes, une queue fort épaiſſe, qu'elles portent dreſſée, & le bout des aîles, noir. Cette ſeconde eſpece ne ſe mêle point avec la premiere, & chante un peu avant le jour, comme nos Coqs. Jamais elles ne s'éloignent des Habitations. La chair & les œufs de ces deux ſortes de Poules ſont une excellente nourriture. Elles

Deux eſpeces de Poules.

(47) *Ubi ſuprà*, p. 53.

ſont fort graſſes, parceque les Indiens leur prodiguent le Maïz.

Autour des Iles Sambales, & ſur la Côte de l'Iſthme, particuliere-ment du côté du Nord, on voit continuellement une infinité d'Oiſeaux de Mer. Il n'y en a pas moins à l'Occident, ſur la Côte de la Mer du Sud; mais on en voit peu ſur la Côte Méridionale, du moins en com-paraiſon de celle du Nord. Waffer en donne pour raiſon que la Baie de Panama n'eſt pas auſſi poiſſonneuſe, à beaucoup près, que celle des Sambales, ſur laquelle on voit en particulier quantité de Pélicans. Cet Oiſeau ne differe point ici, de celui dont on a donné la deſcription.

HISTOIRE NATURELLE. ISTHME DE L'AMERIQUE. Oiſeaux de Mer.

Les Inſectes & les Reptiles ſont en ſi grand nombre dans toute cette Région, que non-ſeulement les Habitans en reçoivent beaucoup d'incom-modité, mais que leur vie même eſt ſouvent en danger par la morſure de ces dangereux Animaux. Tels ſont les Serpens, les Centipedes, les Scorpions & les Araignées. Entre les Serpens, il n'y en a point d'auſſi venimeux au monde, ni de plus communs dans l'Iſthme, que les *Corales*, les *Serpens à Sonnette* & les *Saules*.

INSECTES ET REPTILES.

Les premiers ſont longs de quatre ou cinq piés, ſur un pouce d'épaiſ-ſeur. La peau de leur corps eſt tachetée de quatrés rouges, jaunes & verds, avec toute la régularité d'un damier. Ils ont la tête platte & groſſe, com-me les Viperes de l'Europe. Leurs machoires ſont garnies de dents, ou de crochets, dont la morſure fait paſſer dans la plaie un venin ſi ſubtil, qu'il fait enfler auſſi-tôt le corps. Le ſang ſe corrompt enſuite dans tous les organes, juſqu'a ce que les tuniques des veines ſe rompent à l'extré-mité des doigts. Alors le ſang jaillit avec violence, & la mort ne tarde point à ſuivre.

Serpent nommé Corale.

Le Serpent à ſonnettes, que les Eſpagnols nomment auſſi *Caſcabela*, n'eſt pas auſſi grand, dans l'Iſthme, que le précédent. Sa longueur n'eſt que de deux ou trois piés, & très rarement d'un demi pié de plus. Sa cou-leur eſt un gris de fer, cendré, & régulierement ondé. A l'extrémité de ſa queue eſt attachée ce qu'on nomme ſa Caſcabele, ou ſa ſonnette, qui reſſemble à la coſſe des pois, ſechée ſur la plante : elle eſt diviſée de même en pluſieurs monticules, qui contiennent des oſſelets ronds, dont le mou-vement produit un ſon aſſez ſemblable à celui de deux ou trois ſonnet-tes. La morſure de ce Serpent eſt ſi dangereuſe, que les Habitans du Païs doivent louer le Ciel de leur avoir donné un ſigne qui les avertit de ſon approche; ſans quoi, ſa couleur differant peu de celle de la terre, il ſe-roit fort difficile de l'éviter. M. d'Ulloa trouve auſſi dans les couleurs vi-ves du Corale, un avertiſſement pour s'en garantir.

Serpent à Son-nettes, ou Caſ-cabela.

On donne le nom de *Saule* à un autre Serpent, dont l'eſpece eſt fort nombreuſe; non-ſeulement parcequ'il reſſemble au bois de ſaule par la couleur, mais encore plus, ſans doute, parcequ'il eſt toujours collé aux branches de cet arbre, dont il ſemble qu'il faſſe partie. Sa pi-qûre, quoique moins dangereuſe que celle des deux autres eſt tou-jours mortelle, pour peu que les remedes ſoient différés. Il y en a d'infailli-bles, qui ſont connus de certains Indiens, auxquels les Eſpagnols ont re-cours, & que cette raiſon leur a fait nommer *Curandores*, c'eſt-à-dire *Guériſſeurs*. Le plus ſûr eſt la *Habilla*, dont on a rapporté la vertu. Au

Serpent nom-mé Saule.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

reſte, M. d'Ulloa ne fait pas difficulté d'aſſurer, que les plus redoutables de ces Animaux ne nuiſent jamais s'ils ne ſont offenſés ; que loin d'être agiles, ils ſont d'une lenteur qu'il nomme pareſſe ; qu'on paſſe vingt fois devant eux, ſans qu'ils faſſent le moindre mouvement ; que s'ils n'en faiſoient quelque fois pour ſe retirer dans les feuilles, on ne diſtingueroit pas s'ils ſont morts ou vivans, enfin qu'il n'y a de danger que pour ceux qui marchent deſſus, ou qui ont l'imprudence de les irriter autrement (48).

Deux ſingularités de Panama.

Serpent à deux têtes.

Les Habitans de Panama ſont infatués à l'excès de deux ſingularités dont ils font honneur à la Nature. C'eſt une opinion génerale dans la Ville, que les Campagnes voiſines produiſent une eſpece de Serpent, qui a deux têtes, une à chaque extrémité du corps, & que ſon venin n'eſt pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Il ne fut pas poſſible aux Mathématiciens des deux Couronnes, pendant leur ſéjour à Panama, de voir un de ces merveilleux Animaux : mais, ſuivant la deſcription qu'on leur en fit, ils ont environ deux piés de long, le corps rond comme un ver, de ſix à huit lignes de diametre, & les deux têtes de la même groſſeur que le corps, ſans aucune apparence de jointure. M. d'Ulloa eſt beaucoup plus porté à croire qu'ils n'en ont qu'une ; & que tout le corps étant d'une groſſeur égal, ce qui paroît aſſez ſingulier, les Habitans ont conclu qu'ils avoient deux têtes, parcequ'il n'eſt pas aiſé de diſtinguer la partie qui en mérite réellement le nom. Ils ajoutent que ce Serpent eſt fort lent à ſe mouvoir, & qu'il eſt de couleur griſe, mêlée de taches blanchâtres.

Ils vantent beaucoup une Herbe, qu'ils appellent *Herbe de Coq*, & dont ils prétendent que l'application eſt capable de guérir ſur-le-champ un Poulet, à qui l'on auroit coupé la tête en reſpectant une ſeule vertebre du cou. Les Mathématiciens ſolliciterent envain ceux qui faiſoient ce recit, de leur montrer l'Herbe ; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on les aſſurât qu'elle étoit commune : d'où l'Auteur conclut que ce n'eſt qu'un bruit populaire, dont il ne parle, dit-il, que pour éviter le reproche d'avoir ignoré ce qu'on en raconte.

Centipedes.

Leur deſcription.

Les Centipedes ſont une eſpece de Cloportes, d'une groſſeur monſtrueuſe, dont cette Région eſt infeſtée de toutes parts. M. d'Ulloa donne la deſcription de ceux qu'il vit à Carthagene, où ils pullulent dans les Maiſons, beaucoup plus encore qu'à la Campagne. Leur longueur ordinaire eſt de deux tiers d'aune (49). Il y en a même qui ont près d'une aune de long, ſur cinq à ſix pouces de large. Leur figure eſt preſque ovale. Toute la ſuperficie, ſuperieure & latérale, eſt couverte d'écailles dures, couleur de muſc, tirant ſur le rouge, avec des jointures qui leur donnent de la facilité à ſe mouvoir. Cette eſpece de toît eſt aſſez fort pour défendre l'Animal contre toutes ſortes de coups. Auſſi, pour le tuer, ne doit-on le frapper qu'à la tête. Il eſt extrêmement agile, & ſa piquûre eſt mortelle. De prompts remedes en arrêtent le danger ; mais ils n'ôtent point la douleur, qui dure juſqu'à ce qu'ils aient détruit la malignité du poiſon.

(48) *Ibidem*,

(49) L'aune, ou vare, de Caſtille, dont on a donné la longueur ; Tom. XIII, p. 646. note 54.

Les

Les Scorpions ne ſont pas moins communs que les Centipedes. On en diſtingue pluſieurs ſortes ; les noirs, les rouges, les bruns & les jaunes. Ceux de la premiere eſpece s'engendrent dans des bois ſecs & pourris ; les autres, dans les coins des Maiſons & dans les armoires. Leur groſſeur eſt différente ; les plus grands ont trois pouces de long, ſans y comprendre la queue. On remarque auſſi de la différence dans la qualité de leur poiſon. Celui des noirs paſſe pour le plus dangereux ; mais, ſi l'on y remédie promptement, il n'eſt pas mortel. La malignité de celui des autres ſe réduit à cauſer la fievre ; à répandre dans la paume des mains & dans la plante des piés une ſorte d'engourdiſſement, qui ſe communique au front, aux oreilles, aux narines & aux levres ; à faire enfler la langue, à troubler la vue : on demeure dans cet état pendant un jour ou deux ; après quoi le venin ſe diſſipe inſenſiblement, ſans qu'il y en ait à craindre aucune ſuite. Les Habitans du Païs ſont perſuadés qu'un Scorpion purifie l'eau, & ne font pas ſcrupule d'en boire lorſqu'ils l'y voient tomber. Ils ſont ſi familiariſés avec ces Inſectes, qu'ils les prennent avec les doigts ſans aucune crainte, en obſervant de les ſaiſir par la derniere vertebre de la queue, pour n'en être pas piqués. Quelquefois ils leur coupent la queue même, & badinent enſuite avec eux. M. d'Ulloa obſerve que le Scorpion, mis dans un vaſe de cryſtal, avec un peu de fumée de tabac, devient comme enragé, & qu'il ſe pique la tête de ſon aiguillon juſqu'à ce qu'il ſe ſoit tué lui-même. Cette expérience, dit-il, répétée pluſieurs fois, lui a fait conclure que le venin de cet Animal produit, ſur ſon corps, le même effet que ſur celui des autres (50).

Le *Caracol ſoldado*, ou Limaçon ſoldat, eſt un dangereux inſecte de l'Iſthme, qui, depuis le milieu du corps juſqu'à l'extrémité poſtérieure, a la figure des Limaçons ordinaires, c'eſt-à-dire tournée en ſpirale, & de couleur blanchâtre : mais par l'autre moitié du corps, juſqu'à l'extrémité contraire, il reſſemble à l'Ecreviſſe, en groſſeur, comme dans la forme & la diſpoſition de ſes pattes. La couleur de cette partie, qui eſt la principale, eſt d'un blanc mêlé de gris ; & ſa grandeur eſt de deux pouces de long, ſur un pouce & demi de large. Il n'a point de coquille ni d'écaille, & tout ſon corps eſt flexible ; mais, pour ſe mettre à couvert, il a l'induſtrie de chercher une coquille de vrai Limaçon, proportionnée à ſa grandeur, & de s'y loger. Quelquefois il marche avec cette coquille ; quelquefois il la laiſſe, pour chercher ſa nourriture ; & lorſqu'il ſe voit menacé de quelque danger, il court vers le lieu où il l'a laiſſée. Il y rentre, en commençant par la partie poſtérieure, afin que celle de devant ferme l'entrée, & pour ſe défendre avec ſes deux pattes, dont il ſe ſert comme les Ecreviſſes. Sa morſure cauſe, pendant vingt-quatre heures, les mêmes accidens que la piquûre du Scorpion. Il faut ſe garder de boire de l'eau pendant toute la durée du mal : l'expérience a fait reconnoître que dans ces circonſtances, l'eau cauſe une ſorte de paſme, ou d'étourdiſſement convulſif, qui eſt ordinairement mortel (51). Waſfer, qui n'avoit vû de ces Inſectes que dans les Iles Sambales, dit que

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Pluſieurs ſortes de Scorpions.

Ils purifient l'eau.

Comment ils ſe tuent eux-mêmes.

Caracol Soldado.

Deſcription de cet étrange Animal.

Comment il ſe loge.

Danger de ſa piquûre.

(50) *Ibidem.*
(51) *Ibidem*, p. 56.

HISTOIRE NATURELLE.

leur queue eſt un fort bon aliment, & lui attribue un goût de moelle ſucrée. Il ajoute qu'ils ſe nourriſſent de ce qui tombe des arbres, & qu'ils ont, ſur le cou, un petit ſac, dans lequel ils conſervent une petite proviſion de nourriture; qu'ils en ont un ſecond, en dedans, qui eſt rempli de ſable; que lorſqu'ils ont mangé de la Manzanille, leur chair devient un poiſon, & que pluſieurs Anglois, en aïant mangé ſans précaution, furent dangereuſement malades. Suivant le même témoignage, l'huile de ces Inſectes eſt un ſpécifique admirable pour les entorſes & les contuſions. » Les Indiens, dit-il, nous l'apprirent : nous en fîmes ſouvent l'expé-» rience; & nous cherchions moins ces Animaux pour les manger, que » pour en tirer l'huile, qui eſt jaune comme la cire, & qui a la même » conſiſtance que l'huile de Palme (52)«.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Témoignage de Waffer.

Singularité vérifiée par M. d'Ulloa.

Mais toutes ces ſingularités n'approchent point de celle qu'on va lire. Les Habitans du Païs avoient raconté, à M. d'Ulloa, que lorſque le Caracol Soldado croît en groſſeur, juſqu'à ne pouvoir plus rentrer dans la coquille qui lui ſervoit de retraite, il va, ſur le bord de la Mer, en chercher une plus grande, & qu'il tue le Limaçon dont la coquille lui convient le mieux, pour s'y loger à ſa place. Un récit de cette nature fit naître au Mathématicien la curioſité de s'en aſſurer par ſes propres yeux. Il vérifia tout ce qu'on vient de rapporter d'après lui; à l'exception, dit-il, de la piquûre, dont il ne jugea point à propos de faire l'épreuve (53).

Crapauds de Carthagene & de Porto-Belo.

Carthagene & Porto-Belo ſont peut-être les deux lieux du Monde où les Crapauds ſont en plus grand nombre. On en trouve, non-ſeulement aux environs, dans les terres humides & marécageuſes, mais dans les rues, dans les Cours des Maiſons, & généralement dans tous les lieux découverts. Ceux, qui paroiſſent après la pluie, ſont ſi gros, que les moindres ont ſix pouces de long; ce qui ne permet pas de croire leur formation momentanée, ſuivant l'opinion qui ſuppoſe un développement de germes, cauſé tout-d'un-coup par la chaleur du Soleil. M. d'Ulloa ſe perſuade plus volontiers, fondé, dit-il, ſur ſes propres Obſervations, que l'humidité du Païs le rend propre à la production de ces Inſectes; qu'aimant les lieux aquatiques, ils fuient ceux que la chaleur deſſeche; qu'ils ſe tapiſſent dans les terres molles, au-deſſus deſquelles il ſe trouve aſſez de terre ſeche pour les cacher, & que lorſqu'il pleut ils ſortent de leurs terriers, pour chercher l'eau, qui eſt comme leur élément. C'eſt ainſi que les rues & les Places ſe rempliſſent de ces Reptiles, dont l'apparition ſubite fait croire aux Habitans que chaque goutte de pluie eſt transformée en Crapaud. Si c'eſt pendant la nuit qu'il pleut, le nombre en eſt ſi grand, qu'il forme comme un pavé; & perſonne ne peut ſortir ſans les fouler aux piés. Il en arrive des morſures d'autant plus fâcheuſes, qu'outre leur groſſeur ces odieux Animaux ſont fort venimeux.

PAPILLONS ET MOSQUITES.

M. d'Ulloa fait une peinture charmante des Papillons de l'Iſthme: mais il trouve une fâcheuſe compenſation pour leur beauté, dans la laideur & l'incommodité de diverſes ſortes de Mouches. On ne ſera pas ſurpris qu'il

(52) Waffer, *ubi ſup.* pp. 126 & 127.
(53) *Ubi ſup.* p. 57.

s'arrête uniquement aux Moſquites, ou Maringouins, ſi l'on ſe rappelle ce qu'il en eut à ſouffrir dans ſon Voïage de Guayaquil à Quito. De pluſieurs eſpeces, il en diſtingue quatre principales, dont on voit des nuées dans les Savanes, & qui rendent ces chemins impraticables. La premiere, qu'il nomme *Zancudos*, eſt la plus groſſe. Ceux de la ſeconde ne different point des Moſquites d'Eſpagne. La troiſieme eſpece, qu'il nomme *Gegenes*, eſt petite, & reſſemble à ces petits vers qui mangent le blé. Leur groſſeur n'excede pas celle d'un grain de moutarde, & leur couleur eſt cendrée. Les *Manteaux-blancs*, qui font la quatrieme eſpece, ſont une ſorte de Cirons, ſi petits qu'on ſent l'ardente cuiſſon de leur piquûre, ſans appercevoir ce qui la cauſe. Ce n'eſt que par la quantité, qui s'en répand dans l'air, qu'on obſerve qu'ils ſont blancs; & delà vient leur nom. Les deux premieres eſpeces cauſent une groſſe tumeur, dont l'inflammation ne ſe diſſipe que dans l'eſpace de deux heures. Les deux autres ne cauſent point de tumeur, mais leur piquûre laiſſe une demangeaiſon inſupportable. Ainſi, conclut douloureuſement M. d'Ulloa, ſi l'ardeur du Soleil rend les jours du Païs longs & ennuïeux, ces cruels Inſectes ne rendent pas les nuits plus amuſantes. Envain l'on recourt aux *Moſquiteros* contre les petits, ſi la toile n'eſt ſi ſerrée qu'ils ne puiſſent pénétrer au travers; & l'on s'expoſe alors à étouffer de chaleur.

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Quatre eſpeces de Moſquites.

Plaintes de M. d'Ulloa.

Donnons, d'après le même Voïageur, la Deſcription du petit Inſecte qui ſe nomme *Nigua* au Mexique & dans l'Iſthme, *Pique* au Perou, & dont on ne trouve nulle part une peinture ſi curieuſe. Il eſt ſi petit, qu'il eſt preſqu'imperceptible. Ses jambes n'ont pas les reſſorts de celles des Puces; ce qui n'eſt pas une petite faveur de la Providence, puiſque ſuivant M. d'Ulloa, » s'il avoit la faculté de ſauter, il n'y a point de » corps vivant qui n'en fût rempli, & cette engeance feroit périr les trois » quarts des Hommes, par les accidens qu'elle pourroit leur cauſer. Elle eſt toujours dans la pouſſiere, ſurtout dans les lieux mal-propres. Elle s'attache aux piés, à la plante même, & aux doigts.

Deſcription de la Nigua.

Elle perce ſi ſubtilement la peau, qu'elle s'y introduit ſans qu'on la ſente. On ne s'en apperçoit que lorſqu'elle commence à s'étendre. D'abord, il n'eſt pas difficile de l'en tirer: mais quand elle n'y auroit introduit que la tête, elle s'y établit ſi fortement, qu'il faut ſacrifier les petites parties voiſines pour lui faire lâcher priſe. Si l'on ne s'en apperçoit pas aſſez tôt, l'Inſecte perce la premiere peau ſans obſtacle, & s'y loge. Là il ſuce le ſang, & ſe fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une Perle platte. Il ſe tapit dans cet eſpace, de maniere que ſa tête & ſes piés ſont tournés vers le côté extérieur, pour la commodité de ſa nourriture, & que l'autre partie de ſon corps répond au côté intérieur de la tunique, pour y dépoſer ſes œufs. A meſure qu'il les pond, la petite Perle s'élargit, & dans l'eſpace de quatre ou cinq jours, elle a juſqu'à deux lignes de diametre. Il eſt alors très important de l'en tirer; ſans quoi, crevant de lui-même, il répand une infinité de germes, ſemblables à des lentes, c'eſt-à-dire, autant de Nigues, qui occupant bientôt toute la partie, cauſent beaucoup de douleur; ſans compter la difficulté de les déloger. Elles pénetrent quelquefois juſqu'aux os; & lorſqu'on eſt parvenu

Comment elle s'inſinue, & ſes progrès.

HISTOIRE NATURELLE.

à s'en délivrer, la douleur dure juſqu'à ce que la chair & la peau ſoient entierement rétablies.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Opération pour s'en délivrer.

Cette opération eſt longue & douloureuſe. Elle conſiſte à ſéparer, avec la pointe d'une aiguille, les chairs qui touchent à la membrane où réſident les œufs; ce qui n'eſt pas aiſé, ſans crever la tunique. Après avoir détaché juſqu'aux moindres ligamens, on tire la Perle, qui eſt plus ou moins groſſe, à proportion du ſéjour qu'elle a fait dans la partie. Si par malheur elle creve, l'attention doit redoubler pour en arracher toutes les racines, & ſurtout pour ne pas laiſſer la principale Nigue: elle recommenceroit à pondre, avant que la plaie fut fermée; & s'enfonçant beaucoup plus dans la chair, elle donneroit encore plus d'embarras à l'en tirer. On met, dans le trou de la Perle, un peu de cendre chaude de tabac mâché. Pendant les grandes chaleurs, il faut ſe garder, avec un ſoin extrême, de ſe mouiller le pié. Sans cette attention, l'expérience a fait connoître qu'on eſt menacé du Paſme, mal ſi dangereux, qu'il eſt ordinairement mortel.

Quoique l'Inſecte ne ſe faſſe pas ſentir, dans le tems qu'il s'inſinue; dès le lendemain, il cauſe une démangeaiſon ardente & fort douloureuſe, ſurtout dans quelques parties, telles que le deſſous des ongles. La douleur eſt moins vive à la plante du pié, où la peau eſt plus épaiſſe.

On obſerve que la Nigue fait une guerre opiniâtre à quelques Animaux, ſurtout au *Cerdo*, qu'elle dévore par degrés, & dont les piés de devant & de derriere ſe trouvent tout percés de trous après ſa mort.

Deux eſpeces de Nigues.

La petiteſſe de cet Inſecte n'empêche point qu'on n'en diſtingue deux eſpeces, l'une venimeuſe, & l'autre qui ne l'eſt pas. Celle-ci reſſemble aux Puces par la couleur, & rend blanche la membrane où elle dépoſe ſes œufs. L'autre eſpece eſt jaunâtre; & ſon nid, couleur de cendre. Un de ſes effets, quand elle ſeroit logée à l'extrêmité des orteils, eſt de cauſer une inflammation fort ardente aux glandes des aînes, accompagnée de douleurs aigües, qui ne finiſſent qu'après l'extirpation des œufs. M. d'Ulloa, déſeſperant de pouvoir expliquer un effet ſi ſingulier, s'en tient à l'opinion commune, qui ſuppoſe, dit-il, que » l'Inſecte pique de pe» tits muſcles qui deſcendent des aînes au pié, & que ces muſcles, in» fectés du venin de la Nigue, le communiquent aux glandes; mais il ajoute » qu'il ne put douter d'un fait qu'il eut le chagrin d'éprouver plu» ſieurs fois, & que les Académiciens François éprouverent comme lui, » particulierement M. de Juſſieu, à qui l'on doit la diſtinction des deux » eſpeces de Nigues (54).

Deux ſortes d'Abeilles.

L'Iſthme a des Abeilles, & par conſéquent du miel & de la cire. Waffer y vit deux ſortes d'Abeilles; les unes épaiſſes & courtes, de couleur rougeâtre; les autres, noires, longues & déliées. Elles ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent les bras pour la prendre, & les retirent tout couverts de ces petits Animaux, qui ne les piquent jamais. J'en conclurois volontiers, dit le Voïageur Anglois, qu'elles n'ont pas d'aiguillon; mais je n'ai pû le vérifier. Les Indiens mêlent

(54) M. d'Ulloa, *ubi ſup.*

le miel avec l'eau, ſans autre préparation, & s'en font une liqueur très fade. Ils ne font aucun uſage de la cire, à laquelle ils ſuppléent par une ſorte de bois léger, qui leur ſert de chandelles (55).

HISTOIRE NATURELLE.

ISTHME DE L'AMERIQUE.

Ils ſont fort incommodés des Fourmis, qui non-ſeulement ſont fort groſſes, mais qui ont des aîles, dont elles ſe ſervent pour voler près des Côteaux. Elles piquent vivement, ſurtout lorſqu'elles entrent dans les Maiſons. On évite de ſe repoſer ſur la terre, dans les endroits où elles ſont en grand nombre; & les Indiens qui voïagent ne manquent pas d'obſerver le terrein, avant que d'attacher leurs Hamacs aux arbres. Toutes les Marchandiſes tiſſues, les toiles de lin, les étoffes de ſoie, d'or & d'argent, ont d'autres Inſectes pour ennemis. M. d'Ulloa en nomme un, qui eſt à peine connu dans l'Iſthme, mais qui fait un extrême ravage dans le Païs de Carthagene. C'eſt le *Comégen*, » eſpece de Tigne, ſi prompte & » ſi vive dans ſes opérations, qu'en moins de rien elle convertit en pouſ» ſiere le Ballot de marchandiſes où elle ſe gliſſe. Sans en déranger la » forme, elle le perce de toutes parts avec tant de ſubtilité, qu'on ne » s'apperçoit point qu'elle y ait touché; juſqu'à ce qu'en y portant les » mains, on n'y trouve, au lieu de toile ou d'étoffe, que des retailles » & de la pouſſiere. Cet accident eſt ſurtout à craindre après l'arrivée » des Gallions, qui offrent toujours une proie fort abondante au Come» gen. On n'a pû trouver d'autre préſervatif que de placer les Ballots ſur » des bancs élevés, dont les piés ſont enduits de Goudron, & de les éloi» gner des murs. Cet Inſecte, quoique ſi petit, qu'on a de la peine à le » diſcerner, n'aïant beſoin que d'une nuit pour détruire toutes les Mar» chandiſes d'un Magaſin, on ne manque point, dans le Commerce de » Carthagene, de ſpécifier, entre les pertes dont on demande l'indemnité, » celle qu'on peut craindre du Comegen (56). Il eſt ſi particulier à cette » Ville, qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo ni à Panama.

Fourmis ailées.

Comégen, Inſecte dangereux à Carthagene.

Ses ravages.

On a déja remarqué qu'il y a peu de Côtes auſſi abondantes en Poiſſon, que celle du Nord de l'Iſthme. Waffer eut ſouvent l'occaſion d'en diſtinguer les principales eſpeces.

POISSONS.

Le Tarpon, dit-il, eſt un gros Poiſſon ferme, qui ſe coupe par tranches, comme le Saumon & la Morue. Il s'en trouve, qui peſent juſqu'à cinquante livres. On tire de leur graiſſe une bonne quantité d'huile. Le Goulu, que les Anglois nomment *Sharks*, eſt moins commun ici que ſur les Côtes voiſines; mais on y voit un Poiſſon aſſez ſemblable, dont le bec eſt ſeulement plus long & plus étroit, & le corps moins gros. La chair en eſt beaucoup plus fine. Sans nous apprendre ſon véritable nom, on ajoute que les Matelots Anglois lui ont donné celui de *Seq-dog*, qui ſignifie Chien de Mer, & qu'il n'a qu'une rangée de dents. Le *Cavelly* eſt commun aux environs des Iles Sambales; c'eſt un Poiſſon long, menu, & d'excellent goût, qui reſſemble fort au Maquereau. La *Vieille* n'y eſt pas moins commune, & paſſe auſſi pour un excellent mets.

Le Tarpon.

Le Goulu.

Le Chien de Mer.

Le Paracod eſt rond, & de la groſſeur d'un grand Brochet; mais il eſt ordinairement plus long. On ne le trouve auſſi bon, nulle part, que ſur cette

(55) M. d'Ulloa, p. 140.

(56) *Ibidem.*

Histoire Naturelle. Isthme de l'Amerique.

Côte. Cependant on observe qu'elle a quelques parties, où l'on n'en pêche point qui ne soient empoisonnés. Wasser n'en soupçonne point d'autre cause que la nourriture qu'ils y prennent : mais il a connu, dit-il, plusieurs personnes qui sont mortes pour en avoir mangé, ou qui en ont été si malades, que les cheveux & les ongles leur sont tombés. Il ajoute qu'à la vérité le Paracod porte avec lui son contrepoison : c'est l'épine de son dos, qu'on fait secher au Soleil, & qu'on réduit en poudre très fine. Une pincée de cette poudre, avallée dans quelque liqueur, guérit sur-le-champ. Wasser en fit une heureuse épreuve. On l'assura que pour distinguer les Paracods empoisonnés, de ceux qui ne le sont point, il suffit d'examiner le foie. Il n'y a rien à craindre, lorsqu'il est doux; & le danger n'est que dans ceux qui l'ont amer.

Le Gar.

La même Côte offre en abondance un Poisson que Wasser nomme *Gar*, & qu'on prendroit pour l'Epée, ou la Bécune, s'il ne bornoit pas sa longueur à deux piés. Il a, dit-il, sur le museau, un os long du tiers de son corps. Il nage à fleur d'eau, presqu'aussi vîte qu'une Hirondelle vole, avec des bonds continuels; & son os étant si pointu, qu'il en perce quelquefois les canots, il est extrêmement dangereux, pour un Nageur, de se rencontrer sur son passage. La chair en est excellente. Celle du *Soulpin* n'est pas moins bonne : c'est un poisson armé de piquans, & de la longueur d'un pié.

Le Soulpin.

Les Raies piquantes, les Perroquets de Mer, & les Congres, sont en si grand nombre, que la facilité de les prendre diminue le plaisir de la pêche.

Coquillages.

Toutes les Sambales sont bordées de coquilles. Celle que Wasser nomme *Conque*, est grande, torse en dedans, platte du côté de l'ouverture, qui est proportionnée à sa grosseur, raboteuse dans toute sa surface, mais intérieurement plus unie que la nacre de perle, dont elle a la couleur. Elle contient un Poisson fort limoneux, qu'on ne fait rôtir pour le manger, qu'après l'avoir nettoïé long-tems avec du sable : on le bat long-tems aussi, parcequ'il a la chair très ferme; mais on est bien païé de toutes ces peines, par le plaisir de la trouver délicieuse. Il n'y a point d'Huitres, ni d'Ecrevisses de Mer sur la Côte de l'Isthme. On voit seulement, entre les rochers des Sambales, quelques grosses Ecrevisses, auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de Mer.

Pour les Rivieres de l'Isthme, Wasser doute qu'aucun Voïageur ait donné plus de tems que lui à ses observations : cependant, loin d'avoir connu toutes les especes de Poisson d'eau douce, il n'en décrit que deux : l'une semblable, dit-il, à nos Roches, noirâtre & pleine d'arrêtes, longue d'un pié, fort douce, & même de fort bon goût : l'autre, beaucoup plus singuliere, de la taille du Brochet, avec la tête d'un lapin, les dents enfoncées, & les lévres pleines de cartilages; sa chair est d'un goût exquis.

Pêche des Indiens de l'Isthme.

La pêche des Indiens du Païs se fait avec de grands filets d'écorce de Maho, ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos Tiraſſes. Dans les Courans rapides & traversés de Rochers, ils se jettent à la nage, pour suivre le Poisson, qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils

ont des torches, du même bois, qu'ils emploient à s'éclairer; & leur adreſſe eſt extrême à ſaiſir le Poiſſon qui s'avance vers la lumiere. Leur maniere de le préparer eſt d'en ôter les boïaux, & de le faire cuire à l'eau, ou griller ſur le charbon. Ils le mangent, ſans autre ſauſſe que du ſel d'eau de mer, qu'ils font eux-mêmes, en faiſant évaporer l'eau ſur le feu, & quantité de leur poivre, qui eſt leur aſſaiſonnement univerſel.

HISTOIRE NATURELLE.

§ II.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

EN ſe rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un Voïageur curieux s'arrête volontiers ſur la Côte de Punta de Santa Elena, ſecond Bailliage de cette Juriſdiction, pour y vérifier cequ'on raconte d'une propriété, qu'on ne connoît, dans toute l'Amérique, qu'aux rochers de cette Côte & à ceux du Port (57) de Nicoya, Province de la Nouvelle Eſpagne : c'eſt de produire, dans une coquille de limaçon, tout-à-fait ſemblable à celle des limaçons ordinaires, le petit Animal qui contient l'ancienne pourpre, & dont quelques Modernes ont cru l'eſpece tout-à-fait perdue, parcequ'il n'en reſtoit aucune connoiſſance. Cette ſorte d'Eſcargot eſt d'environ la groſſeur d'une noix. On attribue ſa production aux Rochers de la Côte, parcequ'il ne s'en trouve que ſur ceux que la Mer baigne. Il renferme une liqueur, qui eſt la véritable pourpre des Anciens, & qui paroît n'être que ſon ſang. Un fil de ſoie, ou de coton, qu'on y trempe, prend bientôt une couleur ſi vive & ſi forte, qu'il n'y a point de leſſive qui puiſſe l'effacer : au contraire, elle en devient plus éclatante, & le tems même ne peut la ternir. On l'emploie, non-ſeulement à teindre le fil de coton & de ſoie, mais à donner la même couleur aux Ouvrages déja tiſſus, tels que des rubans, des dentelles & d'autres parures.

Pourpre de Punta de Santa Elena.

Animal qui la produit.

La maniere d'extraire la liqueur eſt différente. Les uns tuent l'Animal; & leur méthode eſt de le tirer de ſa coquille, de le poſer enſuite ſur le revers de la main, de le preſſer avec un couteau, depuis la tête juſqu'à la queue, & de ſéparer, du reſte du corps, la partie où s'eſt amaſſée la liqueur. Ils font la même opération ſur un grand nombre d'autres, juſqu'à ce qu'ils en aient une quantité ſuffiſante. Alors réuniſſant toute la liqueur enſemble, ils ne font qu'y paſſer les fils qu'ils veulent teindre. Mais la couleur ne paroît pas tout-d'un-coup : on ne la diſtingue qu'à meſure que le fil ſeche. Elle eſt d'abord blanchâtre, tirant ſur le lait; enſuite elle devient verte, enfin pourpre. D'autres la tirent ſans tuer le limaçon, & ſans l'arracher entierement de ſa coquille Ils ſe contentent de le preſſer, pour lui faire rendre l'humeur dont ils teignent le fil; après quoi, le remettant ſur le roc où ils l'ont pris, ils lui laiſſent le tems de ſe rétablir. Ils le reprennent, & le preſſent encore; mais ils n'en tirent pas tant de liqueur que la premiere fois, & dès la quatrieme il en rend

Maniere de l'extraire.

(57) Voïez cequ'on en a dit dans la Deſcription & dans les Notes, au Tome précédent.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

très peu. Si l'on continue, il meurt, en perdant le principe de ſa vie; qu'il n'a plus la force de renouveller. M. d'Ulloa, ſe trouvant, en 1744, à Punta de Santa Elena, eut l'occaſion d'examiner l'Animal, de voir extraire ſa liqueur par la premiere méthode, & de voir teindre des fils. Il fut ſatisfait de l'opération : mais il nous avertit qu'il ne faut pas s'imaginer, d'après quelques Ecrivains mal informés, que ce fil teint en pourpre ſoit fort commun. Quoique le limaçon multiplie aſſez, il en faut une ſi grande quantité pour teindre quelques onces de fil, qu'on ne ſe la procure point aiſément; ce qui rend cette teinture fort chere. Elle n'en eſt que plus eſtimée. Entre pluſieurs propriétés, la plus ſinguliere eſt qu'elle donne au fil une différence de poids, ſuivant les différentes heures du jour. Un Marchand, qui en achete avec cette connoiſſance, ne manque point de ſpécifier l'heure à laquelle le fil & les ouvrages teints ſeront peſés. Une autre particularité, aſſez remarquable, c'eſt que cette teinture n'eſt jamais ſi belle & ſi parfaite dans le fil de lin, que dans celui de coton; ſur quoi, M. d'Ulloa ſouhaiteroit que les expériences fuſſent multipliées ſur toutes ſortes de fils.

Raiſon qui la rend rare.

Deſcription du Cacaotier.

On a remarqué, à l'occaſion de Guayaquil, que les Champs de cette Juriſdiction produiſent naturellement une ſi prodigieuſe quantité de Cacaotiers, qu'une partie des fruits eſt abandonnée aux Singes. Cet arbre demande une Deſcription. Sa hauteur ordinaire eſt de 18 à 20 piés, & non de quatre à cinq, comme l'ont prétendu quelques Ecrivains, qui n'en avoient peut-être vû que de jeunes. Lorſqu'il commence à pouſſer, il ſe diviſe en quatre ou cinq troncs, plus ou moins, ſuivant la vigueur de ſa principale racine. Chaque tronc a depuis 4 juſqu'à 7 pouces de diametre. A meſure que l'arbre croît, il panche vers la terre; ce qui fait que ſes branches ſont éparſes, c'eſt-à-dire éloignées les unes des autres. Leurs feuilles ſont longues de 4 juſqu'à 6 pouces, ſur 3 ou 4 de large, fort liſſes, d'une odeur agréable, & terminées en pointe; fort ſemblables, en un mot, à celle de l'Oranger connu en Europe ſous le nom d'Oranger de la Chine, & au Pérou ſous celui d'Oranger de Portugal. Elles different un peu, dans la couleur ſeulement, que la feuille du Cacaotier a d'un verd plus foncé & moins luiſant. Des troncs de l'arbre, comme de ſes branches, naiſſent les gouſſes qui contiennent le Cacao. Elles ſont précédées d'une fleur blanche & fort grande, dont le piſtil contient la gouſſe, qui croît en ſe développant, juſqu'à 6 ou 7 pouces de longueur ſur 4 à 5 de large. Sa figure eſt celle d'un Melon pointu, & diviſé en côtes, depuis la tige juſqu'à la pointe, avec un peu plus de profondeur que dans le Melon. Toutes ces gouſſes ne ſont pas néanmoins de la même grandeur, & leur volume n'eſt pas toujours proportionné à la groſſeur de la branche ou du tronc. Il s'en trouve de beaucoup plus petites; & ſouvent une petite eſt attachée au tronc principal, tandis qu'une grande l'eſt à un rameau très foible. On obſerve qu'ordinairement, de deux gouſſes qui croiſſent l'une près de l'autre, l'une tire à ſoi tout le ſuc nutritif, & devient parconſéquent fort grande aux dépens de l'autre.

La gouſſe eſt verte, comme les feuilles, pendant le cours de la végétation, & ſon écorce eſt mince, liſſe & unie; mais en ceſſant de croître, elle

elle devient jaune. La cueillant alors, & la coupant en ruelles, on découvre sa chair, qui est blanche, pleine de jus, & qui renferme de petits pepins, disposés le long des côtes, de la même consistance que la chair même, mais plus blancs, revêtus d'une membrane; ils se mangent, comme tout autre fruit; & leur goût, qui tire sur l'aigre, n'a rien de désagréable : mais ils passent pour fievreux dans le Païs. Dès que la gousse est jaune en dehors, on juge que le Cacao commence à se nourrir de sa propre substance; que le pepin durcit en croissant, & que le fruit touche à sa parfaite maturité. Bientôt la couleur jaune devient pâle. Ensuite les pepins aïant achevé de meurir, l'écorce de la gousse prend une couleur de Musc foncée; & c'est le tems où l'on doit cueillir le fruit. L'épaisseur de l'écorce est alors d'environ deux lignes, & chaque pepin se trouve renfermé dans les divisions des membranes de la gousse.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

Aussitôt qu'elle est détachée de l'Arbre, on l'ouvre, pour en vuider les pepins sur des cuirs de Bœufs secs, ou plus ordinairement sur des feuilles de Vijahuas. On les y laisse secher. Ensuite, on les renferme dans des peaux : & c'est dans cet état qu'ils sont transportés pour être vendus. La vente s'en fait par charges, dont chacune contient 81 livres de poids. Le prix n'en est pas fixe. Quelquefois la disette d'Acheteurs les fait donner à six ou sept Réales la charge; ce qui ne monte point aux frais de la récolte. Si les débouchés sont plus heureux, le prix courant est de trois à quatre Piastres. A l'arrivée des Galions, & dans d'autres occasions de cette nature, il augmente à proportion du débit.

La récolte du Cacao se fait deux fois par an, sans aucune différence dans l'abondance & la qualité. Ces deux récoltes produisent, dans l'étendue de la Juriſdiction de Guayaquil, environ 50000 charges de Cacao. Les Cacaotiers, pour être cultivés régulierement, demandent beaucoup d'eau, sans quoi, ils se dessèchent & dépérissent bientôt : il faut aussi qu'ils aient continuellement de l'ombrage, ou du moins que les raïons du Soleil ne tombent pas directement dessus. On ne manque point de planter autour d'eux des arbres plus robustes, à l'abri desquels ils puissent croître & fructifier. Le terroir de Guayaquil leur est d'autant plus favorable, qu'il est composé de grandes Plaines, qui sont inondées pendant l'Hiver, & qu'on peut arroser en Eté par les Canaux tirés des Rivieres. Un autre avantage pour le Cacaotier, c'est que tous les autres Arbres y croissent facilement. Toute la culture consiste à sarcler les petites Plantes, qu'un terroir si humide ne peut manquer de produire en abondance, & qui ôtent aux Arbres la meilleure partie de leur nourriture.

Récolte du Cacao.

On vante beaucoup une laine, particuliere au Païs de Guayaquil, qui s'appelle *Laine de Leibo*, du nom d'un Arbre qui la produit. Il est fort haut & fort touffu. Le tronc en est droit; les feuilles rondes, & de grandeur médiocre. Il pousse entre ses feuilles une petite fleur, dans laquelle se forme une espece de coccon, d'un pouce & demi ou deux pouces de longueur sur dix ou douze lignes de diametre, qui contient cette Laine. Dans sa maturité, le coccon s'ouvre, & laisse voir un floccon de petits fils, qui tire un peu sur le rouge, beaucoup plus doux & plus fin que le Coton. Cette espece de laine est si déliée, que les Habitans du Païs

Laine de Ceibo.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

ne croient pas qu'on puiſſe la filer. Mais le Voïageur qu'on cite (58) n'en accuſe que leur ignorance, & juge que s'ils parviennent à trouver une méthode, qu'il croit poſſible, l'extrême fineſſe de cette laine lui fera mériter le nom de ſoie. Juſqu'à préſent le ſeul uſage qu'on en faſſe, eſt d'en remplir des Matelas. Elle y eſt d'autant plus propre, qu'outre ſa molleſſe naturelle, elle ſe leve & ſe gonfle, au Soleil, juſqu'à rendre la toile du Matelas auſſi tendue qu'un tambour, ſans s'affaiſſer enſuite à l'ombre, ſi le lieu n'eſt humide; qualité contraire, qui ne manque point de l'applatir. On lui attribue, dans le Païs, le défaut d'être extrêmement froide: mais d'une infinité de perſonnes, qui avoient couché toute leur vie ſur des Matelas de cette laine, l'Auteur n'en a pas connu qui s'en fuſſent trouvées mal.

Comment on prend le Poiſſon.

Les Indiens de la même Juriſdiction emploient à la pêche, ſurtout dans les Eſteros, ou les Canaux, une herbe du Païs, qu'ils nomment Barbaſco. Leur méthode eſt d'en prendre une bouchée, qu'ils machent ſoigneuſement, & qu'ils incorporent enſuite dans leurs amorces. Le jus de cette herbe eſt ſi fort, qu'il enivre le Poiſſon, juſqu'à le faire ſurnager comme s'il étoit mort; de ſorte qu'il ne reſte au Pêcheur que la peine de le prendre. Toutes les eſpeces de petit Poiſſon, qui goûtent de ce jus, meurent de leur ivreſſe; mais le gros revient à ſon état naturel, du moins lorſqu'il n'en a pas trop pris. On pourroit craindre d'en manger, après cette épreuve, ſi l'expérience n'avoit appris qu'on le peut ſans danger.

Bagre, gros poiſſon.

Le plus gros Poiſſon, qu'on prenne dans les Eſteros de Guayaquil, eſt celui qu'on nomme le *Bagre*. Sa longueur eſt de quatre ou cinq piés. Il eſt fade & malſain dans ſa fraîcheur; mais il ſe mange, gardé. Le *Robalo*, qu'on nous donne pour une eſpece de Loup marin, eſt un Poiſſon de très bon goût dans les Eſteros éloignés de la Ville. La grande Riviere, où l'on ne peut ſuppoſer que le Poiſſon ne ſoit pas dans une extrême abondance, eſt continuellement appauvrie par une ſi grande quantité de Caymans, qu'on en prend occaſion de décrire ici ceux de l'Amérique méridionale.

Caymans de la Riviere de Guayaquil.

Cet Animal, qui eſt une ſorte de Crocodile, & que les Eſpagnols nomment *Lagarto*, ou Lezard, parcequ'il lui reſſemble beaucoup, differe moins ici par la forme, que par quelques proprietés inconnues dans les autres, ou peut-être plus mal obſervées. Quoiqu'Amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher ſa nourriture; & ſon ſéjour ordinaire eſt ſur le bord des Rivieres. Il y en a de ſi monſtrueux, que M. d'Ulloa leur donne juſqu'à dix-huit ou vingt piés de long. Tandis qu'ils ſont à terre, ils s'y tiennent couchés ſur la rive, ſemblables à ces troncs d'arbres à demi pourris, que l'eau laiſſe quelquefois dans ſon cours. Ils ont ſans ceſſe la gueule ouverte, pour attendre qu'il s'y raſſemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaller. Malgré ce que d'autres Voïageurs ont écrit de leur audace, M. d'Ulloa reconnut, par l'expérience, qu'ils fuient les Hommes, & que s'ils en apperçoivent un, ils ſe précipitent auſſitôt dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles ſi

(58) M. d'Ulloa, *ubi ſup.* l. 4. ch. 10.

fortes, qu'elles réſiſtent aux balles, à l'exception de l'aiſſelle, qui eſt le ſeul endroit pénétrable.

HISTOIRE NATURELLE.

Ici, comme dans les autres parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépoſe ſes œufs ſur le bord de la Riviere, & n'en pond pas moins de cent dans l'eſpace d'un ou deux jours : mais l'Auteur obſerve qu'après avoir eu ſoin de couvrir de ſable le trou qu'elle a fait pour les y laiſſer, elle a celui de ſe rouler deſſus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire diſparoître toutes les marques. Elle s'éloigne enſuite de ce lieu, pendant quelques jours, dont il ne paroît pas qu'on ait obſervé le nombre, après leſquels elle revient, ſuivie du mâle; elle écarte le ſable, & découvrant les œufs, elle en caſſe la coque. Auſſitôt les Petits ſortent, avec ſi peu de peine, que de la ponte entiere il n'y a preſque pas un œuf perdu. La Mere les met ſur ſon dos & ſur les écailles de ſon cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle Peuplade : mais dans l'intervalle, les Gallinazos en enlevent quelques-uns; & le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la Mere dévore ceux qui ſe détachent d'elle, ou qui ne ſavent pas nager tout-d'un-coup; & ſur ce compte, qui doit avoir demandé des Obſervations extrêmement attentives, on aſſure que d'une ſi nombreuſe couvée, à peine en reſte-t-il cinq ou ſix.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

Guerre que les Gallinazos font à leurs œufs.

Les Gallinazos ſont les plus cruels ennemis des Caymans. Ils en veulent ſurtout à leurs œufs, dont la coque eſt blanche comme celle d'un œuf de Poule, mais beaucoup plus épaiſſe; & leur adreſſe eſt extrême pour les enlever. En Eté, qui eſt la ſaiſon de cette ponte, lorſque les bords du Fleuve ceſſent d'être inondés, ils demeurent comme en ſentinelle ſur les arbres, le corps caché ſous les feuilles, & ſuivent, des yeux, tous les mouvemens de la Femelle. Ils la laiſſent pondre tranquillement, ſans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ſes œufs : mais à peine s'eſt-elle retirée, que fondant ſur le nid, ils les découvrent avec le bec, les ſerres & les aîles. Le feſtin ſeroit grand pour les premiers, s'il n'en arrivoit auſſi-tôt un beaucoup plus grand nombre, qui leur raviſſent une partie de leur proie. » Je me ſuis ſouvent amuſé, dit le » grave & ſavant Voïageur, à voir cette manœuvre des Gallinazos; & » la curioſité me fit prendre auſſi quelques-uns de ces œufs. Les Habi» tans du Païs ne font pas difficulté d'en manger, lorſqu'ils en trouvent » de frais. Sans cette guerre, que les Hommes & les Animaux font aux » Caymans, toutes les eaux du Fleuve & toute la Plaine ne ſuffiroient » pas pour contenir ceux qui naîtroient de ces nombreuſes pontes, puiſ» qu'après cette deſtruction, il eſt impoſſible de s'imaginer combien il » en reſte encore (59).

Non-ſeulement ils font leur nourriture ordinaire du Poiſſon; mais ils le pêchent avec autant d'art que les plus habiles Pêcheurs. Ils ſe joignent, huit ou dix enſemble, & vont ſe placer à l'embouchure d'un Eſtero, d'où il ne ſort aucun Poiſſon dont ils n'aient ainſi le choix; & pendant qu'ils forment ce cordon, à l'entrée du Canal, d'autres ſont placés à l'autre bout, pour donner la chaſſe, devant eux, à tout ce qui ſe trouve

Comment ils dépeuplent les Rivieres.

(59) Voïage au Pérou, liv. 4. chap. 9.

HISTOIRE NATURELLE.

PAÏS DE GUAYAQUIL.

dans l'intervalle. Le Cayman ne peut manger ſous l'eau. Lorſqu'il tient ſa proie, il s'éleve au-deſſus, & peu à peu il l'introduit dans ſa gueule, où il la mache pour l'avaller.

Voracité de ces Animaux.

Quand ces Animaux ſont preſſés de la faim, & que le Poiſſon ne ſuffit pas pour les raſſaſier tous, ils quittent le bord de l'eau pour ſe répandre dans les Plaines voiſines. Les Veaux & les Poulains ne ſont pas à couvert de leurs attaques ; & lorſqu'une fois ils ont goûté de leur chair, ils en deviennent ſi avides, qu'ils renoncent à la chaſſe des Rivieres. Ils prennent le tems des ténebres, pour celle des Hommes & des Bêtes. On a de triſtes exemples de leur voracité, ſurtout à l'égard des Enfans, qu'ils ſe hâtent d'emporter au fond de l'eau, comme s'ils craignoient que leurs cris ne leur attirent du ſecours ; & lorſqu'ils les ont étouffés, ils viennent les manger au-deſſus. Un Canotier, qui s'endort imprudemment ſur les planches de ſon Canot, ou qui allonge dehors le bras ou la jambe, eſt ſouvent tiré dans l'eau, & dévoré ſur-le-champ. Les Caymans, qui ont goûté de la chair humaine, ſont toujours les plus terribles. Entre divers piéges qu'on emploie pour les prendre ou les tuer, celui qu'on nomme *Caſoneta* eſt une eſpece d'hameçon, compoſé d'un morceau de bois fort, & pointu par les deux bouts, qu'on enveloppe dans le foie de quelque Animal. On l'attache au bout d'une groſſe corde, liée par l'autre bout à quelque pieu. Il flotte ſur l'eau ; & le premier Cayman qui l'apperçoit ne manque point de l'engloutir : mais les pointes du bois lui perçant les deux machoires, il demeure pris, ſans pouvoir ouvrir ni fermer la gueule. On le tire à terre : là, devenant furieux, il s'élance contre les Aſſiſtans, qui ne craignent point de l'irriter, parcequ'il ne peut plus leur faire d'autre mal que de les renverſer par terre.

Les Caymans de Guayaquil ont la tête plus longue que celle du Lezard, quoique les Eſpagnols leur en donnent le nom. Elle ſe termine en pointe, formant un muſeau comme le grouin du Cochon. Dans les Rivieres, ils tiennent continuellement cette partie hors de l'eau, d'où l'on conclut qu'ils ont beſoin de reſpirer ſouvent un air groſſier. Leurs deux machoires ſont garnies de dents fort ſerrées, très fortes, & très pointues.

Prodigieux nombre de Serpens & d'autres Inſectes.

Le même climat, qui rend les Caymans ſi nombreux à Guayaquil, y produit une quantité innombrable d'Inſectes, qui infectent l'air & la terre. Les Couleuvres, les Viperes, les Scorpions, les Centipedes, entrent familierement dans les Maiſons, au riſque, pour les Habitans, de recevoir à tous momens quelque piquûre mortelle. C'eſt un danger, qui dure pendant toute l'année, mais qui redouble dans le tems de l'inondation. Il ſemble, dit M. d'Ulloa, qu'il pleuve alors des Inſectes par milliers, & qu'ils aient plus d'agilité qu'en tout autre tems. On ſe garde bien, alors, de ſe coucher, ſans avoir ſoigneuſement viſité les lits. Quelques-uns de ces Animaux s'y trouvent toujours cachés. Il n'y a perſonne, ſans excepter les Eſclaves Negres & les Indiens, qui ne dorme environné d'un *Toldo* ; grand drap, qui ne laiſſe aucun paſſage. La perſécution des Inſectes volans va ſi loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes, hors d'un Fanal. Ils voltigent autour de la lu-

miere, & se précipitent, si furieusement dessus, qu'elle est éteinte aussitôt. Une autre plaie de la Ville est une espece de Rats, qu'on y nomme *Pericotes*, dont toutes les Maisons se trouvent remplies. A peine la nuit arrive, qu'ils sortent de leurs retraites, pour trotter dans les Appartemens, avec tant de bruit, que le sommeil n'y résiste point. Ils escaladent les Lits & les Armoires. Si l'on pose une Chandelle allumée dans un lieu où ils puissent atteindre, ils l'enlevent aux yeux des Habitans, & vont la manger dans un coin de la même Chambre : le danger du feu, auquel on seroit sans cesse exposé, est une autre raison pour n'en tenir jamais d'allumée que dans une Lanterne. Avec toutes ces incommodités & celle d'une chaleur insupportable (60), les Naturels du Païs en préferent le séjour à celui des Montagnes ; tant ils en craignent le froid, que les Européens néanmoins y trouvent médiocre. L'Été, suivant M. d'Ulloa, est la saison la plus supportable à Guayaquil, parcequ'alors l'on y est à couvert d'une partie de ces peines. Il reproche, à quelques Auteurs, de s'être trompés sur ce point. La chaleur, dit-il, est moins étouffante, parceque les vents de Sud-Oueſt & d'Oueſt-Sud-Oueſt y soufflent alors : on les appelle *Chandui*, du nom d'une Montagne d'où ils viennent. Ils soufflent régulierement, depuis midi, jusqu'à cinq ou six heures du matin. Le Ciel, pendant ce tems, est toujours serein ; les pluies sont rares, les vivres en abondance, & les fruits de meilleur goût, principalement les M[illegible] & cette autre espece du même fruit, nommée *Sandias* ou *Anguries*, qu'on apporte par la Riviere, dans de grandes Balses. En Hiver, on est sujet, dans Guayaquil, aux fievres tierces & quartes, qui deviennent mortelles, parcequ'on y rejette l'usage du Quinquina ; spécifique du Païs, qui n'y est pas négligé, suivant M. d'Ulloa, parceque ses propriétés y sont inconnues, mais parcequ'on se figure qu'avec une qualité chaude il ne peut convenir à ceux qui sont nés dans ce climat. Les Habitans des Montagnes, accoutumés à la fraîcheur de leur air, ne peuvent supporter celui de Guayaquil, qui les affoiblit jusqu'à la langueur. D'ailleurs ils s'y laissent tenter par la beauté des fruits, qui leur causent bientôt des fievres, aussi communes pour eux dans une saison que dans l'autre.

A Guayaquil, on est fort sujet aussi à la Cataracte ; sans compter d'autres maladies des yeux, qui vont quelquefois jusqu'à faire perdre entierement la vue. M. d'Ulloa ne les attribue qu'aux vapeurs continuelles du Païs, que la qualité du terroir, toute de craie, rend extrêmement vis-queuses (61).

On a parlé, dans la Description du même Païs, de quelques productions de son terroir, entre lesquelles on n'a fait que nommer les *Vijahuas* & les *Bejuques* ; deux Plantes dont les propriétés méritent plus d'attention. Les Vijahuas sont des feuilles si grandes, qu'elles pourroient servir de draps dans un lit. Elles naissent sans tige. Leur longueur commune est de cinq piés, sur deux piés & demi de large ; & la principale

(60) On a déja dit que suivant les expériences du Barometre, l'Hiver de ce climat est plus chaud que celui de Carthagene.
(61) M. d'Ulloa, *ubi sup.* liv. 4. chap. 6.

Histoire Naturelle. Païs de Guayaquil.

Rats nommés Péricotes.

Leur audace.

Observations sur le climat du Païs.

Maladies.

Vijahuas.

HISTOIRE NATURELLE. PAÏS DE GUAYAQUIL.

côte, qui sort immédiatement de terre, est large de 4 à 5 lignes. Tout le reste de la feuille est fort lisse & fort uni. La couleur en est verte en dedans, blanche en dehors ; & le côté extérieur se trouve naturellement couvert d'une poussiere fine & gluante. On a remarqué que dans les Déserts de Guayaquil, ces feuilles servent à bâtir sur le-champ des hutes : mais elles s'emploient, dans tout le Païs, à couvrir les Maisons ; sans compter qu'elles servent d'enveloppe pour transporter le Poisson, le Sel, & toutes les Marchandises qu'on veut garantir de l'humidité.

Bejuque.

Le Bejuque est une sorte de lien de bois ou de corde naturelle, dont on distingue deux especes ; l'une, qui croît de la Terre, & qui s'entortille autour des arbres ; l'autre qui n'est que les branches souples de certains arbres, & qui a les mêmes propriétés que la premiere ; ce qui fait juger que Bejuque est moins le nom de la Plante, que celui de ses qualités. Les Bejuques des deux especes croissent en se courbant, jusqu'à ce qu'ils touchent la terre, & qu'en s'étendant ils joignent un autre tronc, autour duquel ils montent & s'entortillent jusqu'à sa cime ; & delà ils continuent de croître en descendant jusqu'à terre. Ainsi, formant un lien entre plusieurs, on les y voit tenir comme une corde, qu'on y auroit attachée par les deux bouts. Ils sont si souples & si flexibles, qu'on peut les tordre & les plier sans les rompre. On en fait même des nœuds très serrés & très fermes. Ceux qu'on ne prend pas la peine de couper deviennent excessivement gros, mais les plus minces ont depuis quatre à cinq jusqu'à sept ou huit lignes de diametre. A l'exception des plus gros, dont la dureté les rend peu propres au même usage, ils servent tous à faire diverses sortes de liens. On en joint même plusieurs ensemble, comme autant de Torons, pour faire des cables d'amarre, qui servent aux Balses, & qui se conservent fort bien dans l'eau.

Matapalo.

La singularité du *Matapalo*, mérite aussi une Description. Ce nom, qui signifie *Tue-pieu*, est celui d'un arbre, qui n'a dans son origine, que l'apparence d'une foible Plante. Il croît fort mince, à côté d'un puissant arbre auquel il se joint, & le long duquel il monte ; jusqu'à ce qu'il soit parvenu à le dominer. Alors sa houpe s'élargit assez pour dérober, à son soutien, les raïons & l'influence du Soleil. Il se nourrit de sa substance ; & le consumant par degrés, il prend à la fin sa place. Ensuite, il devient si gros, qu'on en fait des Canots de la premiere grandeur ; à quoi la quantité de ses fibres & sa légereté le rendent très propre.

Le Manglier.

Le Manglier, qu'on n'a décrit que dans les Voïages d'Afrique & qu'on y trouve nommé *Mangrove* par les Anglois, *Paletuvier* par les François, *Mangle* par les Traducteurs des Relations Hollandoises, croît avec quelques differences dans l'Amérique méridionale. On en a déja distingué deux especes, dont l'une, suivant Waffer, peut servir à la teinture : mais ses propriétés générales sont, premierement de naître & de se nourrir dans les Terres que le flot de la Mer inonde tous les jours, c'est-à-dire dans des lieux bourbeux, où la corruption s'engendre aisément. Aussi tous les lieux de l'Amérique, où l'on trouve des Mangliers, répandent-ils une fort mauvaise odeur. 2°. En sortant de terre, cet Arbre commence à se diviser en branches noueuses & torses, & produit par chaque nœud

une infinité d'autres branches, qui se multiplient jusqu'à former un entrelassement impénétrable. Lorsqu'il devient un peu grand, on ne distingue plus les rejettons, des principales branches : outre leur confusion, celles de la premiere production & de la sixieme sont d'une égale grosseur, qui est, dans toutes, d'environ deux pouces de diametre. Elles sont si souples, qu'on les tort inutilement pour les rompre, & qu'elles ne peuvent être coupées qu'avec le tranchant d'un fer. Quoiqu'elles s'étendent presqu'horizontalement, les troncs principaux ne laissent pas de croître en hauteur. Les feuilles sont petites, en comparaison des branches : elles n'ont pas plus d'un pouce & demi ou de deux pouces de long. Elles sont rondes, épaisses, & d'un verd pâle. La hauteur commune des plus grands troncs est de dix-huit à vingt piés, sur huit, dix & douze pouces de diametre. Ils sont couverts d'une écorce mince & raboteuse, qui n'a gueres plus d'une ligne d'épaisseur. Leur bois est si pesant, si compact, & si solide, qu'il s'enfonce dans l'eau, & qu'il est fort difficile à couper ; deux propriétés qui ne permettent pas de l'emploïer souvent en Mer, quoiqu'elles lui donnent l'avantage de ne pas s'y corrompre aisément.

§ III.

Perou et Contrées voisines.

En traitant des Plantes & des Animaux du Pérou, il ne sera pas inutile de rappeller la différence qu'il faut mettre entre les situations de ses Provinces, qui doivent toujours en faire supposer beaucoup dans la nature & les qualités de leurs productions. Ainsi les unes croissent dans les Contrées chaudes, qui portent le nom de Vallée, ou de Yungas ; quoique ces deux mots aient un sens différent, car on entend, par le premier, les petites Plaines, enfoncées entre les collines, & par le second celles qui sont au pié des Cordillieres : mais le climat des unes & des autres est chaud. C'est delà qu'on tire, non-seulement les Cannes de Sucre, mais les Plantains, les Guinéos, l'Agi ou Piment, les Chirimoyas, les Aguacates, ou Avocats, les Grenadilles, les Ananas, les Gouyaves, les Guabas, & d'autres fruits qui sont communs aux autres Régions chaudes de l'Amérique. Les Contrées froides produisent de petites Poires, des Pêches, des Pavis, des Brugnons, des Guaitambos, des Aurimales, des Abricots & différentes especes de Melons. Ceux qu'on appelle Melons d'eau ont une saison déterminée, & les autres croissent dans tous les tems. Enfin les Contrées, où le climat n'est proprement, ni chaud, ni froid, produisent aussi toute l'année, des *Frutilles*, ou Fraises du Pérou, des Figues de Tuna & des Pommes. Les Fruits qui ont beaucoup de jus, tels que les Oranges douces & les Oranges ameres, les Citrons roïaux & les petits Limons, les Limes douces & aigres, les Cédrats, & les Toronjes, autre espece de Citrons, distingués par leur petitesse & leur rondeur, ne cessent pas non plus de porter des fleurs & des fruits dans toutes les saisons. On ne pense point à répéter ce qu'on a déja dit dans d'autres

HISTOIRE NATURELLE. PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

Descriptions ; mais tout ce qui est propre au Païs, ou qui s'y distingue par quelque différence remarquable, demande une explication particulière.

Chirimoya, fruit délicieux.

La Chirimoya, par exemple, y passe pour le plus délicieux de tous les fruits ; & les Européens ne lui refusent pas cet honneur. Sa grosseur n'est pas égale. Il s'en trouve, depuis un & deux jusqu'à cinq pouces de diametre. Elle est ronde, un peu applatie par la tige, où elle forme une espece de nombril. Son écorce est mince, molle, unie à la chair, dont elle ne peut être séparée qu'avec un coûteau, & d'un verd obscur avant sa maturité ; mais, en meurissant, sa couleur devient plus claire. Elle a plusieurs côtes, ou veines, qui la couvrent comme autant d'écailles. Le dedans est blanc, mêlé de quelques fibres, presqu'imperceptibles, dont se forme un trognon, qui s'étend d'un bout du fruit à l'autre. Le jus en est doux, avec un léger mélange d'acide, & l'odeur si agréable, qu'elle n'en releve pas peu le goût. Les pepins, ou la graine, sont enveloppés dans la chair. Leur grandeur est d'environ sept lignes de long, sur trois à quatre de large. Ils sont un peu plats, avec des raies, qui rendent leur surface inégale.

Son Arbre.

L'Arbre, qui porte cet agréable fruit, est haut & touffu. Le tronc en est rond, gros, un peu raboteux. Ses feuilles sont arrondies, mais un peu moins larges que longues, & se terminent en pointe : elles ont environ trois pouces de long, sur deux & demi de large ; & leur couleur est un verd foncé. C'est une singularité, dans ce climat, que la propriété qu'a cet arbre de se dépouiller de ses feuilles pour en prendre de nouvelles, qui se sechent à leur tour, & tombent tous les ans. Sa fleur jouit aussi d'une propriété distinguée : elle est d'abord verte, c'est-à-dire de la couleur des feuilles ; & dans sa perfection, elle prend un beau verd jaunâtre. Par la forme, elle ressemble à la fleur du Caprier, quoiqu'un peu plus grosse & plus épaisse. Elle s'ouvre en quatre pétales, qui ne font pas le plus beau Calice du monde ; mais son odeur est d'un agrément, dont on assure que rien n'approche. Ces fleurs ne sont pas nombreuses : l'arbre n'en produit pas plus qu'il ne peut nourrir de fruits ; & ce nombre même est diminué par la passion des Femmes pour leur odeur. On en cueille beaucoup, parcequ'elles se vendent fort cher.

Guabas ou Pacaès.

Dans toute la Province de Quito, on donne le nom de *Guabas* à un fruit, qu'on appelle Pacaès dans tout le reste du Pérou. Il consiste dans une cosse, un peu platte des deux côtés, longue ordinairement d'environ quatorze pouces, quoique cette longueur varie suivant le terroir ; & d'un verd foncé. Elle est toute couverte d'un duvet, qui est doux lorsqu'on y passe la main de haut en bas, & rude, au contraire, en remontant. On l'ouvre en long ; & d'un bout à l'autre ses diverses cavités sont remplies d'une moelle spongieuse & legere, de la blancheur du coton. Cette moelle renferme des pepins noirs d'une grosseur démesurée, puisqu'ils ne laissent autour d'eux qu'une ligne & demie d'espace à la moelle, qui fait d'ailleurs un jus frais & doux. L'arbre ressemble à celui de l'Aguacate, c'est-à-dire qu'il est haut & touffu. Ses feuilles sont un peu plus grandes que celles du Chirimoïer.

La

La Grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de Poule, mais elle eſt plus groſſe. L'écorce en eſt fort liſſe, luiſante en dehors, & de couleur incarnate. En dedans, elle eſt blanche & molle. Son épaiſſeur eſt d'environ une ligne & demie. La ſubſtance qu'elle renferme eſt viſqueuſe & liquide. On y trouve une infinité de petits grains, ou pepins, moins durs que ceux des Grenades ordinaires; & toute cette ſubſtance eſt ſéparée de l'écorce par une membrane extrêmement fine. Le goût de la Grenadille eſt aigre-doux, mais ſi rafraîchiſſant & ſi cordial, qu'on peut manger de ce fruit avec excès, ſans aucun danger. Il ne croît point ſur un arbre, mais ſur une Plante, dont la fleur reſſemble à celles qu'on nomme Fleurs de la Paſſion, & répand une odeur fort douce. On remarque de la Grenadille, comme de la plûpart des fruits du Pérou, que pour la manger bonne, il faut la garder quelque tems après l'avoir cueillie (62). Loin d'acquérir cette bonté ſur l'arbre, elle ſe flétrit, lorſqu'elle eſt mûre, & ſe deſſéche au point de perdre entierement ſon goût.

Grenadille du Pérou.

La Frutille, ou Fraiſe du Pérou, eſt fort différente des Fraiſes de l'Europe, non-ſeulement par ſa grandeur qui eſt d'un bon pouce de long ſur huit lignes de diametre, mais encore par ſon goût, qui eſt plus aqueux, ſans être moins agréable. Auſſi renferme-t-elle beaucoup plus de jus. Cependant la Plante ne differe des nôtres que par les feuilles, qui ſont un peu plus grandes.

Frutille ou Fraiſe du Pérou.

L'*Oca* eſt une racine du Pérou, longue de deux ou trois pouces, & groſſe d'environ ſix lignes dans une partie de ſa longueur; car elle forme divers nœuds qui la rendent inégale & tortue. Elle eſt couverte d'une peau mince, jaune dans quelques-unes & rouge dans d'autres, ou mêlée quelquefois de ces deux couleurs. Cette racine ſe mange, a le goût de la châtaigne, avec cette différence, commune aux fruits des Indes, qu'elle eſt douce. Elle ſe mange bouillie ou frite. On en fait des conſerves au ſucre, qui paſſent pour délicieuſes dans le Païs. La Plante eſt moins grande que celle des Camotes & des Yucas.

Oca.

La *Quinoa*, graine particuliere & naturelle au Païs de Quito, reſſemble aux lentilles par la forme, mais elle eſt beaucoup plus petite, & de couleur blanche. Elle ſert de nourriture & de remede. Dans la premiere acception, elle eſt de fort bon goût; & dans la ſeconde, c'eſt un ſpécifique admirable contre toutes ſortes d'abcès & d'apoſtumes. Lorſqu'on la fait cuire, elle s'ouvre, & laiſſe ſortir un petit filament tourné en ſpirale, qui a l'apparence d'un vermiſſeau, & qui eſt plus blanc encore que la graine. Cette eſpece de légume ſe ſeme & ſe coupe tous les ans. Sa Plante croît à la hauteur de trois ou quatre piés. Ses feuilles ſont grandes, aſſez ſemblables à celles de la Mauve, mais pointues. Du milieu de la tige, elle pouſſe une fleur de cinq à ſix pouces de long, ſemblable à celle du Maïz, dans laquelle les grains de la ſemence forment une ſorte d'épi. On mange la Quinoa cuite à l'eau, comme le riz; & l'eau, qui ſert à la faire cuire, paſſe pour un excellent apozème. Pour appliquer extérieurement la graine, on la moud, & l'on en fait bouillir la farine,

Quinoa.

(62) Il en eſt de même des Fruits de l'Inde Orientale.

HISTOIRE NATURELLE.

dont on fait enſuite un cataplaſme. Appliqué ſur une contuſion, il attire promptement l'humeur corrompue qui commençoit à former un dépôt.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Cochenille.

On ne parle point de la Cochenille, qui n'eſt pas différente au Pérou de celle du Mexique ; mais on doit remarquer, avec M. d'Ulloa, que juſqu'à préſent elle n'y croît que dans les Corrégimens de Hambato & de Loja, & dans quelques endroits du Tucuman.

Coca.

La fameuſe Herbe, qui ſe nomme la *Coca*, & qui étoit autrefois particuliere à quelques Cantons du Pérou, eſt aujourd'hui fort commune dans toutes ſes Provinces méridionales, par le ſoin que les Indiens prennent de la cultiver. Elle croît même dans le Popayan : mais juſqu'aujourd'hui la Province de Quito n'en produit point, & ſes Habitans en font peu de cas, tandis que tous les Péruviens la préferent aux pierres précieuſes. C'eſt une Plante foible, qui s'entrelaſſe aux autres Plantes. La feuille en eſt fort liſſe, & longue d'environ un pouce & demi. Les Indiens la mâchent, mêlée en portion égale avec une ſorte de craie, ou de terre blanche, qu'ils nomment *Mambi*. Ils crachent d'abord ; mais enſuite ils avallent le jus avec leur ſalive, en continuant de mâcher la feuille & de la tourner dans leur bouche, juſqu'à ce qu'elle ceſſe de rendre du jus. Elle leur tient lieu de toute nourriture, auſſi long-tems qu'ils en ont ; & quelque travail qu'ils faſſent, ils ne ſouhaitent pas d'autre ſoulagement. L'expérience fait voir, en effet, que cette herbe les rend vigoureux, & qu'ils s'affoibliſſent lorſqu'elle leur manque. Ils prétendent même qu'elle raffermit les gencives, & qu'elle fortifie l'eſtomac. La meilleure eſt celle qui croît aux environs de Cuſco. Il s'en fait un grand commerce, ſurtout dans les lieux où l'on exploite les Mines ; car les Indiens ne peuvent travailler ſans cet aliment, & les Propriétaires des Mines leur en fourniſſent la quantité qu'ils deſirent, en rabattant ſur leur ſalaire journalier.

M. d'Ulloa eſt perſuadé que la Coca eſt abſolument la même Plante, que celle qui n'eſt pas moins en uſage dans les Indes Orientales, ſous le nom de Betel. Il n'y a, dit-il, aucune différence, ni dans la tige, ni dans les feuilles, ni dans l'uſage qu'on en fait, ni dans ſes propriétés (63).

Gomme de Mopamopa.

Dans le Bailliage de Paſto, qui appartient au Popayan, & qui eſt la partie la plus méridionale de ce Gouvernement, il ſe trouve des arbres, d'où l'on voit diſtiller ſans ceſſe une ſorte de gomme, ou de réſine, que les Habitans nomment *Mopamopa*. Elle ſert à faire toutes ſortes de laque, ou de vernis en bois ; & ce vernis eſt non-ſeulement ſi beau, mais ſi durable, qu'il ne peut être détaché, ni même terni, par l'eau bouillante. La maniere de l'appliquer eſt fort ſimple. On met dans la bouche un morceau de la réſine ; & l'aïant délaïé avec la ſalive, on y paſſe le pinceau ; après quoi, il ne reſte qu'à prendre la couleur qu'on veut, avec le même pinceau, & qu'à la coucher ſur le bois, où elle forme un auſſi bel enduit que ceux de la Chine. Les Ouvrages que les Indiens font, dans ce genre, ſont fort recherchés.

Canelier du Pérou.

Le Païs de Quixos, reconnu pour la premiere fois en 1536, par Gonzale Diaz de Piñeda, viſité par Gonzale Pizarre en 1539, & ſoumis en

(63) Voïage au Pérou, liv. 6. chap. 3.

1559 par Gil Ramirez d'Avalos, est dans un climat fort chaud, où les pluies sont continuelles, & qui ne differe de celui de Guayaquil qu'en ce que l'Eté n'y est pas si long. Cette ressemblance s'étend jusqu'aux différentes sortes d'incommodités & de maux, qu'on y éprouve les mêmes; & les parties montagneuses n'y sont pas moins fourrées de Bois épais, & d'arbres d'une prodigieuse grosseur. Mais on trouve, sur-tout vers les parties du Sud & de l'Oueſt, des Caneliers, qui ne sont point connus à Guayaquil; & delà est venu, dès le tems de Piñeda, le nom de *Canelos*, que cette Province conserve encore. On en tire une certaine quantité de Canelle, qui se distribue dans le Païs de Quito & dans les Vallées. Quoique moins fine que celle des Indes Orientales, elle lui ressemble par l'odeur, par l'épaisseur de l'écorce & par la grosseur du tuïau: sa couleur est un peu plus foncée; mais la plus grande différence est dans le goût, que celle-ci a moins délicat & plus piquant. La feuille est parfaitement semblable, & ne répand pas moins d'odeur que l'écorce. La fleur & la graine jettent un parfum si doux, surtout la fleur, que si ces arbres recevoient un peu de culture, il y a beaucoup d'apparence que leur Canelle égaleroit celle de Ceylan. Dans les Forêts du même Païs, on a découvert un autre arbre, dont la gomme, qui est une espece de *Storax*, est d'une odeur à laquelle on ne connoît rien d'égal. Elle est rare, par la même raison qui s'oppose à la culture des Caneliers; c'est la crainte des Indiens sauvages, que leur haine contre les Espagnols tient sans cesse à l'affut, pour les tuer comme des Bêtes féroces.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

On trouve aussi des Caneliers dans le Gouvernement de Macas. M. d'Ulloa paroît même persuadé, sur des témoignages de grand poids, que leur Canelle est réellement supérieure à celle de Ceylan. Aussi, pour la distinguer de celle de Quixos, la nomme-t-on *Canelle de Castille*. On donne pour raison de cette excellence, que les Caneliers de Macas sont ordinairement dans des lieux découverts, où rien ne leur dérobbe l'influence du Soleil, & qu'ils n'ont par conséquent rien à souffrir du voisinage des autres arbres, dont les racines ne peuvent diminuer leur nourriture. On tire, du même terroir, beaucoup de Copal, & de la Cire, qu'on distingue par le nom de *Cera de Palo*, mais qui a le défaut d'être rouge, & de ne pas durcir. En général, toutes les cires de ces Régions ne valent pas celle de l'Europe. M. d'Ulloa doute néanmoins si ce n'est pas faute de préparation, & parcequ'on ignore l'art de la nettoïer.

Canelle de Castille.

Entre les Reptiles du Païs de Macas, le plus extraordinaire, comme le plus redoutable, est un Serpent, nommé *Cuvi-Mullinvo*, qui a la peau de couleur d'or, régulierement tigrée, couverte d'écailles, & dont toute la figure est affreuse. Sa tête est d'une grosseur démesurée; sa gueule est armée de dents longues & pointues. Jamais il ne lache prise, lorsqu'il a saisi sa proie, & ses moindres blessures sont mortelles. Les Bravos, pour se rendre plus terribles, peignent sur leurs rondaches la figure de ce Monstre.

Reptiles de Macas.

Dans les Montagnes du Pérou, qu'on nomme *Paramos*, c'est-à-dire, les plus élevées & les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général il n'y a point d'Animaux qui puissent y faire un continuel séjour (64). Ce-

Animaux des Paramos.

(64) Voïage au Pérou, liv. 6. chap. 8.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Chaſſe du Chevreuil.

pendant quelques-uns, dont la conſtitution s'en accommode mieux, y vont paître quelques herbes qui leur conviennent. Tels ſont les Chevreuils, dont on rencontre quelquefois des trouppes dans les plus hautes parties de ces lieux deſerts, où par conſéquent l'air eſt le moins ſupportable. La chaſſe de ces Animaux eſt un exercice pour lequel on eſt fort paſſionné au Pérou. Il eſt remarquable, d'ailleurs, par l'intrépidité qu'il demande, » & qu'on pourroit nommer témérité, ſuivant M. d'Ulloa, ſi les » hommes les plus ſages n'y prenoient le même goût, après en avoir » une fois eſſaïé. Leur confiance eſt dans la bonté de leurs chevaux, qui » courent avec tant de vîteſſe & d'un pas ſi ſûr au travers des rochers & » des Montagnes, que la legereté la plus vantée des nôtres n'eſt que » lenteur en comparaiſon «. Un prélude ſi curieux ne nous permet pas de paſſer ſur cet article.

La chaſſe ſe fait entre pluſieurs perſonnes, diviſées en deux claſſes; l'une d'Indiens à pié, pour faire lever les Chevreuils, l'autre de Cavaliers pour la courſe. On ſe rend, dès la pointe du jour, au ſommet du Paramo; chacun avec un Lévrier en leſſe. Les Cavaliers prennent poſte ſur les plus hautes roches, tandis que les Piétons battent le fond des coulées, & joignent un grand bruit à ce mouvement. On embraſſe ainſi un terrein de trois ou quatre lieues, à proportion du nombre des Chaſſeurs. S'il part un Chevreuil, le Cheval le plus proche s'en apperçoit auſſi-tôt, & part après lui, ſans qu'il ſoit poſſible au Cavalier de le retenir, ni de le gouverner, quelques efforts qu'il y emploie. Il court pas des deſcentes ſi roides, qu'un homme à pié n'y paſſeroit pas ſans précaution. Un Etranger, témoin pour la premiere fois de ce ſpectacle, eſt ſaiſi d'effroi, & juge qu'il vaudroit mieux ſe laiſſer tomber de la ſelle, & couler juſqu'au bas de la deſcente, que de ſe livret au caprice d'un Animal, qui ne connoît, ni frein, ni danger. Cependant le Cavalier eſt emporté, juſqu'à ceque le Chevreuil ſoit pris, ou que le Cheval, fatigué de l'exercice, après deux ou trois heures de courſe, cede la victoire à la Bête qui continue de fuir. Ceux qui ſont poſtés dans d'autres lieux n'ont pas plutôt vû le mouvement du prenner, qu'ils partent de même, les uns pour couper le chemin au Chevreuil, les autres pour le prendre de front. Leurs Chevaux n'ont pas beſoin d'être animés : il leur ſuffit, pour s'élancer, de voir le départ d'un autre, d'entendre les cris des Chaſſeurs & des Chiens, ou d'appercevoir ſeulement l'agitation du premier qui découvre la Bête. Alors le meilleur parti qu'on puiſſe prendre eſt de leur laiſſer la liberté de courir, & de les animer même de l'éperon & de la voix; mais en même-tems, il faut être aſſez ferme ſur l'arçon, pour réſiſter aux ſecouſſes qu'on reçoit de ſa monture, en courant par les deſcentes, avec une rapidité capable de précipiter mille fois le Cavalier par deſſus la tête du Cheval. Il en coûte infailliblement la vie à celui qui tombe, ſoit par la violence de ſa chûte, ou par l'emportement du Cheval même, qui, pourſuivant ſa courſe, ne manque gueres de l'écraſer ſous ſes piés.

On donne le nom de *Parameros* à ces chevaux, parcequ'à peine ont-ils la force de remuer les jambes, qu'on les exerce à courir dans les Paramos. La plûpart ſont trotteurs, ou traquenards. D'autres, qu'on nomme

Aguilillas, ne ſont ni moins fermes, ni moins agiles. Ils ne vont que le pas ſimple, mais un pas ſi vif, qu'il égale le plus grand trot des autres; & quelques-uns même ſont ſi legers, qu'on ne connoit rien à leur comparer. Leur pas conſiſte à lever en même-tems le pié de devant & celui de derriere, du même côté; &, ſuivant l'explication du même Voïageur, au lieu de porter, comme les autres Chevaux, le pié de derriere dans l'endroit où ils ont eu le pié de devant, ils le portent plus loin, vis à-vis & même au-delà du pié de devant de l'autre côté; cequi rend leur mouvement plus prompt du double que celui des Chevaux ordinaires, & d'ailleurs beaucoup plus doux pour le Cavalier. Cette allure leur eſt naturelle; mais on l'enſeigne à des Chevaux qui ne ſont pas de la même race, & l'on a des Ecuïers exprès pour les dreſſer. Les uns & les autres ne ſont pas diſtingués par leur beauté. On ne vante que leur legereté, leur douceur & leur courage.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Oiſeaux, qu'on trouve dans les Paramos, ne ſont gueres que des Perdrix, des *Condors* ou *Buytres*, & des *Zumbadors* ou *Bourdonneurs*. On a déja remarqué que les Perdrix du Pérou ne reſſemblent pas tout-à-fait à celles de l'Europe, & qu'elles peuvent être comparées plutôt à nos Cailles : elles n'y ſont pas en abondance.

Oiſeaux des Paramos.

Le Condor ne paſſera plus pour un Etre imaginaire, depuis que les Mathématiciens de France & d'Eſpagne en ont vérifié l'exiſtence par leurs yeux (65). C'eſt le plus grand Oiſeau de l'Amérique. Il reſſemble, par la couleur & la forme, aux Gallinazos, dont on a donné la deſcription. Jamais on ne le voit dans les lieux bas; ce qui fait juger que ſa complexion demande un air fort ſubtil. On l'apprivoiſe néanmoins dans les Villages. Il eſt carnacier. On le voit ſouvent enlever des Agneaux, du milieu des Troupeaux qui paiſſent au bas des Montagnes. M. d'Ulloa en fut témoin. Un jour qu'il alloit, du ſignal de *Lalanguſo* à la Hazienda de *Pul*, qui eſt au pié de cette Montagne, il remarqua une confuſion extraordinaire dans un Troupeau de Moutons. Tout-d'un-coup il en vit partir un Condor, qui enlevoit dans ſes ſerres un Agneau, & qui le laiſſa tomber d'une certaine hauteur. Enſuite il le vit fondre une ſeconde fois ſur ſa proie, la ſaiſir, l'enlever, & la laiſſer retomber, pour la ſaiſir encore une fois. Enfin il le perdit de vue, parcequ'il s'éloigna de cet endroit, fuïant les Indiens, qui accouroient aux cris des Bergers qui étoient à la garde du Troupeau.

Condor.

Dans quelques Montagnes, cet Oiſeau eſt plus commun que dans d'autres. Comme les Beſtiaux y ſont toujours menacés de ſes ravages, les Indiens lui tendent des piéges. Ils tuent quelque Animal inutile, dont ils frottent la chair du jus de quelques herbes fortes; après quoi ils l'enterrent, pour diminuer l'odeur des herbes : car on repréſente le Condor ſi ſoupçonneux, que ſans cette précaution, il ne toucheroit point à la chair. On la déterre. Auſſi-tôt les Condors accourent, la dévorent, & s'enivrent, dit-on, juſqu'à demeurer ſans mouvement. Dans cet état, il eſt facile de les aſſommer. On les prend auſſi, près des charognes, avec

(65) M. de la Condamine en vit pluſieurs, (Voïage ſur l'Amazone, pag. 175), & l'on ſuit ici M. d'Ulloa.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

des piéges proportionnés à leur force ; car ils ſont d'une vigueur ſi ſurprenante, qu'ils terraſſent, d'un coup d'aîle, & qu'ils eſtropient quelquefois ceux qui les attaquent (66).

Le Zumbador.

Le Zumbador eſt un Oiſeau nocturne, qui ne ſe trouve que dans les Paramos, & qu'on voit rarement, mais qui ſe fait ſouvent entendre, ſoit par ſon chant, ou par un bourdonnement extraordinaire, d'où lui vient ſon nom. Ce bruit, qui ſe fait entendre à la diſtance de plus de cinquante toiſes, eſt attribué à la violence de ſon vol. Il eſt plus fort, à meſure qu'on s'en approche. De tems en tems, le Zumbador pouſſe un ſifflement, aſſez ſemblable à celui des autres Oiſeaux nocturnes. C'eſt dans les termes de M. d'Ulloa, qu'il faut donner ſa Deſcription. » Dans » les nuits claires, dit-il, qui ſont les tems auxquels il ſe fait le plus » entendre, nous nous mettions aux aguets, pour obſerver ſa groſſeur » & la violence de ſon vol : mais quoiqu'il en paſſât près de nous, il » nous fut toujours impoſſible de diſtinguer leur figure : nous n'apperce- » vions que la route qu'ils tenoient, & qu'ils traçoient dans l'air, com- » me une ligne blanche, par la ſeule impreſſion de leurs aîles. Elle ſe » diſtinguoit facilement, à la diſtance où j'étois. La curioſité, de voir » de plus près un Oiſeau ſi ſingulier, nous fit ordonner à quelques In- » diens de nous en procurer un. Leur zele ſurpaſſa notre attente. Ils en » découvrirent une nichée entiere, qu'ils ſe hâterent de nous apporter. » A peine les Petits avoient des plumes ; cependant ils étoient de la groſ- » ſeur des Perdrix. Leurs plumes étoient mouchetées de deux couleurs » griſes, l'une foncée, & l'autre claire ; le bec, droit & proportionné ; » les narines beaucoup plus grandes, que dans aucun autre Oiſeau ; la » queue petite, & les aîles aſſez grandes. Si l'on en croit les Indiens, » c'eſt par l'ouverture des narines, que le Zumbador pouſſe ſon bour- » donnement ; mais, quoiqu'elle ſoit aſſez conſiderable, elle ne me pa- » roît pas ſuffiſante pour cauſer un ſi grand bruit : ſurtout au moment » qu'il ſiffle ; car il fait en même-tems l'un & l'autre : mais je ne diſcon- » viens point qu'elle n'y puiſſe contribuer beaucoup (67).

Le Canelon.

Dans les *Cannades*, c'eſt-à-dire les Vallons des hautes Montagnes, que les eaux diſperſées rempliſſent de marécages, on voit un Oiſeau que les Habitans du Païs nomment *Canelon* ; nom, dit M. d'Ulloa, qui exprime aſſez bien ſon chant. Avec la groſſeur & la tête de l'Oie, il a le cou long & épais, le bec droit & gros, les piés & les jambes proportionnés au corps, le plumage ſupérieur des aîles, gris, & l'inferieur, blanc. A la jointure des aîles, il a deux éperons, qui ſortent de près d'un pouce & demi, & qui ſervent à ſa défenſe. Le Mâle & la Femelle ne ſont jamais l'un ſans l'autre, ſoit qu'ils volent, ou qu'ils ſoient à terre, leur ſéjour aſſez conſtant ; car ils ne volent que pour paſſer d'un Vallon à l'autre, ou pour fuir la chaſſe qu'on leur donne. On mange leur chair, qu'on vante même, lorſqu'elle eſt un peu mortifiée. Ils ſe tiennent auſſi dans les parties moins froides des Montagnes ; mais leur figure y eſt un peu différente : ils y ont, ſur le front, une petite corne calleuſe & molle ; & ſur la tête, une petite touffe de plumes.

(66) *Ibidem.*

(67) *Ibid.* p. 364.

Dans les Jardins du Pérou, on trouve communément un Oiſeau ſingulier par ſa petiteſſe & par le coloris de ſes plumes, que ſa deſcription fait prendre pour le Colibri, mais dont le nom Péruvien eſt *Quinde*; quoiqu'on le nomme auſſi *Robilargue*, *Liſongere*, & plus ordinairement encore *Bequefleurs*; parcequ'il voltige ſans ceſſe ſur les fleurs, & qu'il en ſuce fort légerement le jus. Tout le volume de ſon corps, avec ſes plumes, n'eſt pas plus gros qu'une noix muſcade. Il a la queue trois fois plus longue que le corps, le cou fort étroit, la tête proportionnée au corps & les yeux fort vifs: ſon bec eſt blanc vers la racine, noir à l'extrêmité, long & fort mince; ſes aîles ſont longues & déliées. Le fond de ſon plumage eſt verd, mais tacheté preſque partout de jaune & de bleu. On diſtingue diverſes eſpeces de Quindes, qui different un peu en groſſeur, & dans la couleur des taches de leur plumage. La Femelle ne pond que deux œufs, de la groſſeur d'un pois. Ils font leur nid ſur les arbres, des plus petites pailles qu'ils puiſſent trouver.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES. Le Quinde, ou Bequefleurs.

Dans la partie du Pérou, qui n'a ni Bruïeres ni Montagnes, on ne voit que des Animaux Domeſtiques & la plûpart de leurs eſpeces étant venues d'Eſpagne, à l'exception des Llamas; on peut juger qu'avant l'arrivée des Eſpagnols celles qui ſont particulieres au Païs étoient en fort petit nombre. *Llama* eſt un nom général, qui ſignifie Bête brute; mais les Péruviens y joignent un autre mot, pour marquer l'eſpece. Ainſi *Runa* ſignifient Brebis; ils nomment *Runa Llama* l'Animal qu'on trouve nommé, dans les Relations, Brebis des Indes. Cependant il a moins de reſſemblance avec la Brebis qu'avec le Chameau, dont il a la tête, le poil, & toute la figure du corps, à l'exception de la boſſe. Il eſt plus petit; mais, quoiqu'il ait le pié fourchu, ſa marche eſt auſſi celle du Chameau. Toutes les Llamas ne ſont pas de la même couleur: il y en a de brunes, de noires, de tigrées, & beaucoup de blanches. Leur hauteur eſt à peu-près celle d'un Anon. Elles ſont aſſez fortes pour porter un poids de quatre-vingt à cent livres; auſſi les Indiens s'en ſont-ils toujours ſervis pour Bêtes de charge. Avant la Conquête, ils mangeoient leur chair, qui a le goût de celle de Mouton, mais un peu plus fade. Aujourd'hui même, ils mangent encore celles que leur vieilleſſe met hors d'état de ſervir. Ces Animaux ſont extrêmement dociles, & d'un entretien fort aiſé. Toute leur défenſe conſiſte dans leurs narines, d'où ils lancent une humeur viſqueuſe, qui cauſe la galle à ceux qu'elle touche. Il n'y a point de Juriſdiction où l'on trouve un plus grand nombre de Llamas que dans celle de Riobamba, parcequ'elles y ſervent au commerce, qui s'y fait d'un Village à l'autre.

La Llama, Brebis du Pérou.

Les Provinces méridionales, telles que Cuſco, la Paz, la Plata, &c. ont deux autres eſpeces d'Animaux, aſſez ſemblables à la Llama, qui ſe nomment *la Vicuña* & le *Guanaco*. La premiere ne differe de la Llama, qu'en ce qu'elle eſt plus petite, ſa laine plus fine & plus déliée, brune par tout le corps, à l'exception du ventre, qui eſt blanchâtre; Au contraire, le Guanaco eſt plus grand; il a le poil plus long & plus rude; mais, c'eſt auſſi ſa ſeule différence. Les Guanacos ſont d'une grande utilité dans les Mines, pour tranſporter le Minerai, par des chemins ſi ru-

La Vicuña ou Vicogne, & le Guanaco.

HISTOIRE NATURELLE.

PÉROU ET CONTRÉES VOISINES.

des & ſi difficiles, que d'autres Animaux n'y peuvent paſſer.

Le Chucha, ou Muca muca.

On trouve dans les Edifices de cette Région, un Animal que les Indiens nomment *Chucha*, & ceux des Provinces méridionales *Muca-muca*. Il a la figure d'un Rat; mais il eſt plus gros qu'un Chat ordinaire. Son muſeau, ſemblable au grouin d'un petit Cochon, eſt d'une extrême longueur. Ses piés & ſon dos ſont ceux d'un Rat, mais le poil en eſt plus long & plus noir. La Nature a partagé le Chucha Femelle d'une bourſe, qui s'étend depuis l'entrée de l'eſtomac juſqu'à celle des parties naturelles, & qui conſiſte en deux peaux membraneuſes, tenant aux côtes inférieures, & jointes au milieu du ventre, dont elles ſuivent la configuration & qu'elles enveloppent. Au milieu de cette bourſe eſt une ouverture, qui occupe environ les deux tiers de ſa longueur, & que l'Animal ouvre & ferme à ſon gré, par le moïen de quelques muſcles. Lorſqu'elle a mis bas, elle y renferme ſes Petits & les porte comme une ſeconde ventrée, juſqu'à ce qu'elle veuille les ſevrer: alors elle lâche ſes muſcles, pour ſe délivrer de ſon fardeau. M. de Juſſieu & M. Seniergues firent à Quito, ſur cet Animal, une expérience dont MM. Juan & d'Ulloa furent témoins. C'étoit une Femelle, morte depuis trois jours, & qui commençoit à ſe corrompre: cependant l'orifice de la bourſe étoit encore aſſez ſerré, pour contenir les Petits tous vivans. Chacun d'eux tenoit une mamelle dans ſa gueule; & lorſqu'on les en ſépara, les Académiciens en virent ſortir quelques gouttes de lait. M. d'Ulloa, de qui ce récit eſt emprunté, déclare qu'il n'a jamais vû de Chucha mâle, mais que ſuivant la peinture qu'on lui en fit à Quito, il eſt de la même grandeur & de la même figure que la Femelle, à l'exception de la bourſe, qu'il n'a point; & que ſon partage le plus remarquable conſiſte en deux teſticules de la groſſeur des œufs de Poule; ce qui paroît monſtrueux par comparaiſon à celle de ſon corps. Au reſte, le Mâle & la Femelle ſont mortels Ennemis de la Volaille & de tous les Oiſeaux Domeſtiques. Ils ſe trouvent, non-ſeulement dans les Maiſons, mais juſqu'au milieu des Champs, où ils font beaucoup de dégât dans le Maïz. Les Indiens font la guerre à ces Animaux, en mangent la chair, & la trouvent bonne: mais l'Auteur obſerve qu'en fait de goût, leur ſentiment eſt toujours fort ſuſpect (67).

Contra-Yerva.

C'eſt ſur les Paramos que croît la *Contra-Yerva*, cette Plante fameuſe par ſa vertu contre toute ſorte de poiſon. Elle s'éleve peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus, à proportion. Ses feuilles ſont longues de trois à quatre pouces, ſur un peu plus d'un pouce de large, épaiſſes, veloutées en dehors & d'un verd pâle. En dedans, elles ſont liſſes & d'un verd plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, compoſée de fleurs plus petites, qui tirent un peu ſur le violet.

Calaguela.

Une autre Plante, qui ne mérite pas moins d'obſervation, eſt *la Calaguela*. Elle croît dans les lieux que le froid & les néges continuelles rendent ſteriles, ou dont le ſol eſt de ſable. Sa hauteur eſt de ſept ou huit pouces; & ſa tige conſiſte en divers petits troncs, qui ſe font jour au travers du ſable ou des pierres. Ces petits rameaux, qui ne peuvent être

(67) Voïage au Pérou, liv. 6. chap. 9.

mieux

mieux comparés qu'aux racines des autres Plantes, n'ont que deux ou trois lignes d'épaiſſeur; ils ſont remplis de nœuds, à peu de diſtance les uns des autres, & couverts d'une pellicule, qui ſe détache d'elle-même lorſqu'elle eſt ſéche. La Calaguela eſt un ſpécifique admirable pour diſſiper les Apoſtumes. Elle produit cet effet en fort peu de tems. Trois ou quatre priſes, c'eſt-à-dire trois ou quatre morceaux, en décoction ſimple, ou infuſée dans le vin, ſuffiſent, dans l'eſpace d'un jour; ſans compter qu'étant chaude au premier degré, elle deviendroit nuiſible ſi l'on en prenoit exceſſivement. On remarque, néanmoins, que ſur les Paramos, elle n'eſt pas de ſi bonne qualité que dans les autres Parties du Pérou. Auſſi la recherche-t-on moins. Les feuilles en ſont fort petites, en petit nombre, & ſortent immédiatement des troncs.

Quinoal.

Dans les lieux où il ne croît que du petit jonc, & où la terre ne peut recevoir aucune ſemence (68), on trouve un arbre que les Habitans du Païs nomment *Quinoal*, dont la nature répond à la rudeſſe du climat. Il eſt de hauteur médiocre, touffu, d'un bois fort, & la feuille même eſt épaiſſe dans toute ſa longueur. Sa couleur eſt un verd foncé. Quoique cet arbre porte à-peu-près le même nom que la graine dont on a parlé ſous celui de *Quinoa*, elle n'en vient point, & la Plante n'a rien de commun avec lui.

Bâton de lumiere, ou Palo de Luz.

Le même climat eſt ami d'une petite Plante, que les Indiens nomment dans leur Langue *Bâton de lumiere* (69). Sa hauteur ordinaire eſt d'environ deux piés. Elle conſiſte, comme la Calaguela, en pluſieurs petites tiges qui ſortent de la même racine; droites & unies juſqu'à leur ſommet, où elles pouſſent de petits rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette Plante fort près de terre, où ſon diametre eſt d'environ trois lignes; on l'allume; & quoique verte, elle répand une lumiere qui égale celle d'un Flambeau, ſans demander d'autre ſoin que celui d'en ſéparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

Achupalla.

La Terre produit, dans les mêmes lieux, une Plante que les Indiens nomment *Achupalla*, compoſée de diverſes côtes, peu différentes de celle de la Sabine; mais à meſure qu'elle en produit de nouvelles, les premieres ſechent. Ces côtes forment une eſpece de tronc, creux & garni de feuilles horizontales, qui peut ſe manger, comme celui des Palmites.

Puchugchu.

Au-deſſus du lieu où croît le petit jonc, & où le froid devient plus ſenſible, on trouve une eſpece d'Oignons, nommés *Puchugchu* dans la Langue du Païs, & formés d'une herbe dont les feuilles, rondes, ſont ſi preſſées les unes contre les autres, qu'elles compoſent une bulbe fort unie. Le dedans ne contient que les racines, qui, à meſure qu'elles groſſiſſent, ne font qu'élargir cette maſſe de feuilles, & lui donnent la figure d'un pain arrondi, d'environ deux piés de haut ſur preſque le même diametre. Cet Oignon, ou ce Pain, eſt ſi dur lorſqu'il eſt verd, que le pié d'un Homme, ni d'un Cheval, ne peut l'écraſer: mais auſſi-tôt qu'il eſt ſec, il s'égruge facilement. Entre verd & ſec, ſes racines ont le jeu d'un reſ-

(68) Voïez l'article des Montagnes, au Tome précédent.
(69) Les Eſpagnols l'ont appellé auſſi, *Palo de Luz*.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

fort ; c'eſt-à-dire qu'en le comprimant, on l'applatit, & qu'il reprend enſuite ſa rondeur, quand on ceſſe de le preſſer.

Le même terrein, où croiſſent les Puchugchus, produit auſſi la *Canchalagua*, Plante dont les vertus ne ſont pas inconnues à l'Europe. Elle reſſemble aux plus petits joncs, ſans aucune feuille, & ſa graine croît aux extrêmités. Le goût en eſt amer, & ſe communique à l'eau, dans laquelle on le fait infuſer : mais elle eſt fort vantée, pour la guériſon de toutes ſortes de fievres, & pour la purification du ſang.

Canchalagua.

Algarrobale.

L'*Algarrobale*, qu'on a nommé pluſieurs fois ſans explication, eſt le fruit d'un Arbre légumineux de même nom, qui croît particulierement au-deſſus de Tumbez, dans l'intérieur des Terres. C'eſt une eſpece d'Haricot fort réſineux, avec lequel on nourrit toute ſorte de Beſtiaux. Ses coſſes ont quatre ou cinq pouces de long, ſur environ quatre lignes de large. Il eſt blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes. Non-ſeulement cette nourriture fortifie les Bêtes de charge, mais elle engraiſſe extrêmement les Bœufs & les Moutons ; & l'on aſſure même qu'elle donne à leur chair un excellent goût, qu'il eſt facile de diſtinguer.

Herbe du Paraguay. Sa deſcription.

On a parlé pluſieurs fois de l'Herbe du Paraguay, comme de la principale richeſſe des Eſpagnols & des Indiens qui appartiennent à cette Province, ſoit par leur ſéjour, ou par des liaiſons de commerce. C'eſt du nouvel Hiſtorien, qu'il faut emprunter ici des lumieres, puiſqu'aïant tiré les ſiennes des Miſſionnaires du Païs, on ne peut rien ſuppoſer de plus exact & de plus fidele. Tout en eſt curieux, juſqu'à ſon prélude. » On » prétend, dit-il, que le débit de cette Herbe fut d'abord ſi conſidéra» ble, & devint une ſi grande ſource de richeſſes, que le luxe s'introduiſit bientôt parmi les Conquérans du Païs, qui s'étoient trouvés réduits » d'abord au pur néceſſaire. Pour ſoutenir une exceſſive dépenſe, dont le » goût va toujours en croiſſant, ils furent obligés d'avoir recours aux Indiens aſſujetis par les armes, ou volontairement ſoumis, dont on fit » des Domeſtiques, & bientôt des Eſclaves. Mais, comme on ne les ménagea point, pluſieurs ſuccomberent ſous le poids d'un travail auquel » ils n'étoient point accoutumés, & plus encore ſous celui des mauvais » traitemens dont on puniſſoit l'épuiſement de leurs forces plutôt que » leur pareſſe : d'autres prirent la fuite, & devinrent les plus irréconciliables Ennemis des Eſpagnols. Ceux-ci retomberent dans leur premiere » indigence, & n'en devinrent pas plus laborieux. Le luxe avoit multiplié leurs beſoins ; ils n'y purent ſuffire, avec la ſeule Herbe du Paraguay : la plûpart même n'étoient plus en état d'en acheter, parceque » la grande conſommation en avoit augmenté le prix (70).

Cette herbe, ſi célebre dans l'Amérique méridionale, eſt la feuille d'un arbre de la grandeur d'un Pommier moïen. Son goût approche de celui de la Mauve, & ſa figure eſt à-peu-près celle de l'Oranger. Elle a auſſi quelque reſſemblance, avec la feuille de la Coca du Pérou ; mais elle eſt plus eſtimée au Pérou même, où l'on en tranſporte beaucoup, principalement dans les Montagnes, & dans tous les lieux où l'on travaille aux Mines. Les Eſpagnols l'y croient d'autant plus néceſſaire, que l'uſage

(70) Hiſtoire du Paraguay, Tom. 1. p. 13.

des vins du Païs y eſt pernicieux. Elle s'y tranſporte ſeche, & preſque réduite en pouſſiere ; jamais on ne la laiſſe infuſer longtems, parcequ'elle rendroit l'eau noire comme de l'encre. On en diſtingue communément deux eſpeces, quoique ce ſoit toujours la même feuille : la premiere ſe nomme *Caa*, ou *Caamini* ; & la ſeconde *Caacuys*, ou *Yerva de Palos*. Mais le P. del *Techo* (*) prétend que le nom générique eſt Caa, & diſtingue trois eſpeces, ſous les noms de *Caacuys*, *Caamini*, & *Caaguazu*.

Suivant le même Voïageur, qui avoit paſſé une grande partie de ſa vie au Paraguay, le Caacuys eſt le premier bouton, qui commence à peine à déploier ſes feuilles. Le Caamini eſt la feuille qui a toute ſa grandeur, & dont on tire les côtes avant que de la faire griller. Si les côtes y reſtent, on l'appelle Caaguazu, ou Palos. Les feuilles qu'on a grillées ſe conſervent dans des foſſes creuſées en terre, & couvertes d'une peau de Vache. Le Caacuys ne peut ſe conſerver auſſi longtems que les deux autres eſpeces, dont on tranſporte les feuilles au Tucuman, au Pérou, & même en Eſpagne ; il ſouffre difficilement le tranſport. On aſſure même que cette herbe, priſe ſur les lieux, a je ne ſais quelle amertume qu'elle n'a point ailleurs, & qui augmente ſa vertu comme ſon prix. La maniere de prendre le Caacuis eſt de remplir un vaſe d'eau bouillante, & d'y jetter la feuille pulvériſée & réduite en pâte : à meſure qu'elle ſe diſſout, le peu de terre, qui peut y être reſté, ſurnage aſſez pour être écumé. On paſſe enſuite l'eau dans un linge ; & l'aïant laiſſée un peu repoſer, on la prend avec un chalumeau. Ordinairement on n'y met point de Sucre ; mais on y mêle un peu de jus de Citron, ou certaines paſtilles, d'une odeur fort douce. Quand on la prend pour vomitif, on y jette un peu plus d'eau, qu'on laiſſe tiédir.

La grande fabrique de cette herbe eſt à *la Villa*, ou la nouvelle *Villaricca*, qui eſt voiſine des Montagnes de Maracayu, ſituées à l'Orient du Paraguay, vers les 25 degrés 25 minutes de Latitude Auſtrale. On vante ce Canton, pour la culture de l'arbre ; mais ce n'eſt point ſur les Montagnes qu'il y croît, c'eſt dans les fonds marécageux qui les ſéparent. On en tire, pour le Pérou, juſqu'à cent mille *Arrobes*, de vingt-cinq livres ſeize onces de poids ; & le prix de l'Arrobe eſt de ſept écus de France. Cependant le Caacuys n'a point de prix fixe ; & le Caamini ſe vend le double du Caaguazu. Les Indiens qui ſont établis dans les Provinces d'Uraguay & de Parana, ſous le Gouvernement des Jéſuites, ont ſemé des graines de l'arbre, qu'ils ont apportées de Maracayu, & qui n'ont preſque pas dégénéré. Elles reſſemblent à celles du Lierre : mais ces nouveaux Chrétiens ne font point d'herbe de la premiere eſpece ; ils gardent le Caamini pour leur uſage, & vendent le Caaguazu, ou Palos, pour païer le Tribut qu'ils doivent à l'Eſpagne.

Grande Fabrique de l'Herbe du Paraguay.

Les Eſpagnols croient trouver, dans cette herbe, un remede, ou un préſervatif, contre tous leurs maux. Perſonne ne diſconvient qu'elle ne ſoit apéritive & diurétique. On raconte que dans les premiers tems, quelques-uns en aïant pris avec excès, elle leur cauſa une aliénation totale des ſens, dont ils ne revinrent que pluſieurs jours après : mais il paroît

Propriétés qu'on lui attribue.

(*) Déja cité, dans les Voïages ſur la Riviere de la Plata.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

certain qu'elle produit ſouvent des effets fort oppoſés entr'eux, tels que de procurer le ſommeil à ceux qui ſont ſujets à l'inſomnie, & de réveiller ceux qui tombent en léthargie ; d'être nourriſſante & purgative. L'habitude d'en uſer la rend néceſſaire ; & ſouvent même elle fait trouver de la peine à ſe contenir dans un uſage modéré, quoiqu'on aſſure que l'excès enivre, & cauſe la plûpart des incommodités qu'on attribue aux liqueurs fortes (71).

Prodigieuſe quantité de Taureaux du Paraguay.

Le même Hiſtorien a pris ſoin de recueillir les autres productions naturelles du Paraguay & de quelques Provinces voiſines. Dans ces vaſtes Plaines, dit-il, qui s'étendent depuis Buenos-Aires juſqu'au Chili, & vers le Sud, quelques Chevaux & quelques Vaches, que les Eſpagnols, en abandonnant cette Ville peu de tems après ſa fondation, avoient laiſſés dans les Campagnes, ont multiplié avec tant d'abondance, que dès l'année 1628, on avoit un très bon Cheval pour deux aiguilles, & un Bœuf à proportion. Aujourd'hui, il faut aller aſſez loin pour en trouver ; cependant il y a trente ans qu'un Vaiſſeau ne ſortoit pas du Port de Buenos-Aires, ſans être chargé de quarante ou cinquante mille cuirs de Taureaux. Il falloit en avoir tué quatre-vingt mille, pour en fournir cette quantité, parceque toutes les peaux qui ne ſont point d'aloi, c'eſt-à-dire, de Taureaux, & d'une certaine meſure, n'entrent point dans le commerce. Enfin une partie des Chaſſeurs, après avoir tué ces Animaux, ne prennent que les langues, & la graiſſe, qui, dans ce Païs, tient lieu de beurre, de lard, d'huile & de ſain-doux.

Chiens ſauvages, & autres Animaux.

Ce récit ne donne point encore une juſte idée de leur multiplication. Les Chiens, dont un très grand nombre eſt devenu ſauvage, les Tigres & les Lions, en détruiſent plus qu'on ne peut ſe l'imaginer. On raconte même que les Lions n'attendent point que la faim les preſſe, pour tuer des Taureaux & des Vaches ; qu'ils ſe font un amuſement de leur donner la chaſſe, & qu'ils en égorgent quelquefois dix ou douze, dont ils ne mangent qu'un ſeul. Mais les plus grands Ennemis de ces Animaux ſont les Chiens. Il y a plus de vingt ans, que le prix des cuirs & des

(71) M. d'Ulloa nous apprend que la liqueur de l'Herbe du Paraguay ſe nomme Maté au Pérou. » Pour la préparer, dit-» il, on en met une certaine quantité dans » une coupe de Calebaſſe, ornée d'argent, » qu'on appelle auſſi Maté, ou *Totumo*, » ou *Calabacito*. On jette, dans ce vaſe, » une portion de ſucre, & l'on verſe un » peu d'eau froide ſur le tout, afin que » l'Herbe ſe détrempe : enſuite, on rem-» plit le vaſe d'eau bouillante ; & comme » l'Herbe eſt fort menue, on boit par un » tuïau, aſſez grand pour laiſſer paſſage » à l'eau, mais trop petit pour en laiſſer » à l'Herbe. A meſure que l'eau diminue, » on la renouvelle, ajoutant toujours du » ſucre, juſqu'à ceque l'Herbe ceſſe de » ſurnager. Alors on met une nouvelle doſe » d'Herbe. Souvent on y mêle du jus d'o-» range amere, ou de citron, & des fleurs » odoriférantes. Cette liqueur ſe prend or-» dinairement à jeun : cependant pluſieurs » en prennent auſſi dans l'après-dîner. Il ſe » peut que l'uſage en ſoit ſalutaire ; mais » la maniere de la prendre eſt extrêmement » dégoûtante : quelque nombreuſe que ſoit » une Compagnie, chacun boit par le mê-» me tuïau, & tour à tour, faiſant ainſi » paſſer le Maté de l'un à l'autre. Les Cha-» petons (Eſpagnols Européens) ne font » pas grand cas de cette boiſſon, mais les » Créoles en ſont paſſionnément avides. Ja-» mais ils ne voïagent, ſans une proviſion » d'Herbe du Paraguay, & ne manquent » point d'en prendre chaque jour, la pré-» férant à toutes ſortes d'alimens, & ne » mangeant qu'après l'avoir priſe. *Voïage au Pérou, liv. 5. chap. 5.*

suifs étoit augmenté des deux tiers à Buenos-Aires ; & l'Historien juge que si les Taureaux disparoissent jamais de ce Païs, ce sera surtout par la guerre des Chiens, qui dévoreront les Hommes, dit-il, lorsqu'ils ne trouveront plus de Bêtes. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on ne peut faire entendre raison là-dessus aux Habitans. Un Gouverneur de la Province aïant envoïé quelques Compagnies militaires pour donner la Chasse à ces cruels Animaux, elles n'en furent récompensées que par des railleries piquantes. Les Soldats, à leur retour, furent traités de *Tueurs de Chiens*. Aussi n'a-t'on pu les engager, depuis, à rendre le même service au Païs (72).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Les Chevaux se prennent avec des lacets. Ils sont beaux, & d'une légereté, qui ne dément point leur origine Espagnole. Les Mulets ne sont pas moins communs au Paraguay, que dans le Tucuman, d'où l'on a déja remarqué qu'il en passe tous les ans un très grand nombre au Pérou. Ces Animaux sont d'une grande ressource, dans des Païs où il y a tant à monter & à descendre, & souvent des pas fort difficiles à franchir.

On trouve, presque partout, dans les Forêts de ces Provinces méridionales, des Abeilles qui prennent le creux des arbres pour ruches ; & l'on en compte jusqu'à dix especes différentes. La plus estimée, pour la blancheur de sa cire, se nomme *Opemus*. Le miel en est aussi plus délicat. Abeilles des Provinces Méridionales.

Le coton est naturel à tout ce Païs ; & l'arbre qui le porte y croît en buisson. Il demande d'être taillé tous les ans, comme la Vigne. Sa fleur approche de la Tulipe jaune. Elle s'ouvre, aux mois de Décembre & de Janvier. Trois jours après, elle se fane & se seche. Le bouton qu'elle renferme a toute sa maturité, au mois de Février, & contient une laine fort blanche, d'une bonne qualité. Les Indiens, des deux Provinces qu'on a nommées, avoient commencé à semer du Chanvre ; mais ils ont trouvé de la difficulté à le mettre en fil, & la plûpart y ont renoncé. Les Espagnols, qui ont été plus constans, en font un usage assez avantageux.

Outre le Maïz, le Manioc & les Patates, qui sont communs dans plusieurs parties de ces Provinces, & dont les Indiens faisoient leur nourriture ordinaire avant l'arrivée des Européens, on y trouve plusieurs fruits, & divers Simples, qui sont propres au Païs. Les Espagnols, aussi passionnés ici qu'au Pérou pour les Confitures, en font d'excellentes, de quelques fruits qui leur plaisent. Quelques-uns y ont planté des Vignes, mais avec un succès inégal. A Rioja, & à Cordoue, deux Villes du Tucuman, ils font beaucoup de Vin. Celui de Cordoue est gros, fort, & monte à la tête. Celui de Rioja n'a point ces défauts ; mais on en fait, à Mendoze, Ville dépendante du Chili, & située dans la Cordilliere à 25 lieues de Cordoue, qui n'est pas fort inférieur à celui d'Espagne. On a semé du Froment en quelques endroits, pour en faire des gâteaux & d'autres pâtisseries. Vins de Rioja, de Cordoue & de Mendoze.

Si ce Païs est rempli d'herbes venimeuses, dont les Indiens empoisonnent leurs fleches, il y a partout des contrepoisons ; & telle est particu- Herbe au Moineau.

(72) Histoire du Paraguay, liv. 1. pp. 11 & 12.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

lierement l'*Herbe au Moineau*, qui forme d'assez gros buissons. On nous apprend d'où lui vient son nom, & comment elle fut connue. Parmi les différentes especes de Moineaux, qu'on voit dans ces Provinces, & dont la plûpart sont de la grosseur de nos Merles, on en distingue un fort joli, qui se nomme Macagua. Ce petit Animal fait une guerre continuelle aux Viperes, dont il est fort friand. Dès qu'il en apperçoit une, il cache sa tête sous une de ses aîles, & demeure immobile, dans la forme d'une boule. La Vipere s'approche; & comme sa tête n'est pas si couverte, qu'il ne puisse voir au travers de ses plumes, il ne la remue que lorsqu'il est à portée de donner un coup de bec à son Ennemie. Elle lui rend aussi-tôt un coup de langue: mais dès qu'il se sent blessé, il va manger de son herbe, qui le guérit dans l'instant. Il se hâte de retourner au combat; & chaque fois qu'il est piqué, il a recours à son spécifique. Ce jeu dure jusqu'à ce que la Vipere, qui n'a pas la même ressource, ait perdu tout son sang. Alors, le Moineau la mange; & lorsqu'il est rassasié, il fait encore usage de son contrepoison.

Comment elle fut connue.

Serpens du Tucuman & du Paraguay.

Le Tucuman & le Paraguay nourrissent un nombre extraordinaire de différentes especes de Reptiles: mais tous les Serpens n'y sont pas venimeux. Ils sont connus des Indiens, qui les prennent vivans, avec la main, & qui s'en font des ceintures, sans qu'il en arrive aucun accident. On en trouve de vingt-deux piés de long, & d'une grosseur proportionnée, qui avallent des Cerfs entiers, si l'on s'en rapporte aux Espagnols qui prétendent en avoir été témoins. Les Indiens assurent qu'ils s'accouplent par la gueule, & que les Petits déchirent le ventre de la Mere pour en sortir; après quoi les plus forts dévorent les plus foibles: sans quoi, dit un célebre Missionnaire (73), on seroit sans cesse exposé aux attaques de ces monstrueux Reptiles. Entre ceux qui sont ovipares, quelques-uns font de fort gros œufs, que les Meres font éclôre en les couvant. Le Serpent à sonnettes n'est nulle part si commun qu'au Paraguay. On y observe que lorsque ses gencives sont trop pleines de venin, il souffre beaucoup; que pour s'en décharger, il attaque tout ce qu'il rencontre; & que par deux crochets creux, assez larges à leur racine & terminés en pointe, il insinue, dans la partie qu'il saisit, l'humeur qui l'incommodoit. L'effet de sa morsure, & de celle de plusieurs autres Serpens du même Païs, est fort prompt. Quelquefois le sang sort en abondance par les yeux, les narrines, les oreilles, les gencives, & les jointures des ongles: mais les Antidotes ne manquent point contre ce poison. On y emploie surtout avec succès, une pierre, qu'on nomme *Saint Paul*; le Bezoard; & l'Ail, qu'on applique sur la plaie après l'avoir mâché. La tête de l'Animal même, & son foie qu'on mange pour purifier le sang, ne sont pas un remede moins vanté; cependant le plus sûr est de commencer par faire sur-le-champ une incision à la partie piquée, & d'y appliquer du souffre; ce qui suffit même quelquefois pour la guérison.

Serpens Chasseurs.

Le Paraguay a des Serpens qu'on nomme Chasseurs, qui montent sur les Arbres pour découvrir leur proie, & qui s'élançant dessus, quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, &

(73) Le P. de Montoya, dans la Conquête spirituelle, &c, déja cité.

la dévorent toute vivante : mais lorſqu'ils ont avallé des Bêtes entieres, ils deviennent ſi peſans, qu'ils ne peuvent plus ſe traîner. On ajoute que n'aïant pas toujours aſſez de chaleur naturelle pour digérer de ſi gros morceaux, ils périroient, ſi la Nature ne leur avoit pas ſuggeré un remede fort ſingulier. Ils tournent le ventre au Soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent ; & les Oiſeaux, fondant deſſus, ſe nourriſſent de ce qu'ils peuvent enlever. Le Serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin ; & bientôt ſa peau ſe rétablit. Mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en ſe rétabliſſant elle renferme des branches d'arbre, ſur leſquelles l'Animal ſe trouvoit couché ; & l'on ne nous apprend point comment il ſe tire de ce nouvel embarras (74).

Pluſieurs de ces monſtrueux Reptiles vivent de Poiſſon ; & le Pere de Monto[illegible], de qui ce détail eſt emprunté, raconte qu'il vit un jour une Couleuvre, dont la tête étoit de la groſſeur d'un Veau, & qui pêchoit ſur le bord d'une Riviere. Elle commençoit par jetter, de ſa gueule, beaucoup d'écume dans l'eau ; enſuite, y plongeant la tête & demeurant quelque tems immobile, elle ouvroit tout-d'un-coup la gueule, pour avaller quantité de Poiſſons que l'écume ſembloit attirer. Une autre fois, le même Miſſionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui étant dans l'eau juſqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une Couleuvre, qui le lendemain le rejetta tout entier. Il avoit tous les os auſſi briſés, que s'ils l'euſſent été entre deux meules de Moulin. Les Couleuvres de cette eſpece ne ſortent jamais de l'eau ; & dans les endroits rapides, qui ſont aſſez fréquens ſur la Riviere de Parana, on les voit nager la tête haute, qu'elles ont très groſſe, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les Animaux terreſtres, & que les Mâles attaquent les Femmes, de la maniere qu'on le rapporte des Singes. Le Pere de Montoya fut un jour appellé pour confeſſer une Indienne, qui, étant occupée à laver du linge ſur le bord d'une Riviere, avoit été attaquée par un de ces Animaux, & qui en avoit ſouffert une amoureuſe violence. Le Miſſionnaire la trouva étendue au même endroit. Elle lui dit qu'elle ne ſe ſentoit plus que quelques momens à vivre ; & ſa confeſſion ne fut pas plutôt achevée, qu'elle expira.

Caymans & Requins.

Les Caymans ſont ici d'une prodigieuſe groſſeur, avec une propriété qu'on ne remarque point dans ceux de Guayaquil ; c'eſt d'avoir ſous les pattes de devant, des bourſes remplies d'une ſubſtance dont l'odeur eſt ſi forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Sechée au Soleil, elle a toute la douceur du Muſc. Les Requins du Fleuve de la Plata ſont auſſi plus grands que ceux des autres Rivieres ; ils attendent les Taureaux qui viennent y boire, les ſaiſiſſent par le muſle, & les étouffent.

Caméléons d'une grandeur ſinguliere.

On voit, dans quelques Cantons de ces Provinces, des Caméléons d'une eſpece bien ſinguliere, puiſqu'on leur donne cinq ou ſix piés de long ; ſans compter qu'ils portent leurs Petits avec eux, & qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute

(74) Ce trait, comme celui qui va le ſuivre, a beſoin ſans doute d'un témoignage tel que celui qu'on a cité. Mais qui oſera ſe défier de la bonne-foi d'un Miſſionnaire, qui ne rapporte ici que ce qu'il a vu ?

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

que c'eſt un Animal fort doux, mais d'une ſtupidité ſurprenante. Les Singes de ce Païs ſont preſque de grandeur humaine, ont une grande barbe & la queue fort longue. Ils jettent des cris effroïables lorſqu'ils ſont atteints d'une fleche, la tirent de la plaie, & la rejettent contre ceux qui les ont bleſſés. Les Renards ſont fort communs. Du côté de Buenos-Aires, ils tiennent beaucoup du Lievre, & leur poil eſt d'une belle variété. On aſſure que rien n'eſt ſi joli que cet Animal. Il eſt ſi familier, qu'il vient careſſer les Paſſans; mais ſon urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, eſt d'une telle infection, qu'on eſt obligé de jetter au feu tout ce qui en eſt mouillé. On diſtingue deux eſpeces de Tatares: les uns, qui ſont de la taille d'un Cochon de ſix mois, ont dans le ventre une ſorte de nacre, ou de coquille, & une autre dans la région des reins: tous ont le muſeau allongé: les deux pattes de devant leur ſervent de mains, & chaque patte a cinq doigts. Les Lapins du Païs, que les Eſpagnols nomment *Apercos*, n'ont preſque point de queue, & ſont d'un gris argenté. Une eſpece, qu'on diſtingue ſans la nommer, a la gueule ſi petite, qu'à peine une Fourmi peut y entrer.

Singes. Renards. Tatares. Apercos.

Trois eſpeces de Cerfs.

On connoît, dans les mêmes Provinces, trois eſpeces de Cerfs. Les uns, qui ſont preſque de la taille des Bœufs, & qui ont le bois fort branchu, ſe tiennent ordinairement dans des lieux marécageux. D'autres, un peu plus grands que la Chevre, paiſſent dans les Plaines. Les troiſiemes ne ſont gueres plus grands qu'un Taureau de ſix mois. Les Chevreuils du Paraguay n'ont preſque rien qui les diſtingue des nôtres. Les Sangliers, dont on a déja parlé ſous le nom de Pecaris, ont, comme dans tout le reſte de l'Amérique, le nombril, ou peut-être une eſpece d'évent ſur le dos; mais, ici, leur chair eſt ſi délicate & ſi ſaine, qu'on en fait manger même aux Malades. Les Daims & les Chevreuils vont toujours en troupes.

Anta.

Un Animal aſſez commun, dans cette partie du Continent, eſt une eſpece de Bufle, qu'on appelle *Anta* ou *Denta*. Il eſt de la groſſeur d'un Ane, dont il approche beaucoup auſſi par la figure, à l'exception des oreilles qu'il a fort courtes. Ce qu'on lui connoît de plus ſingulier eſt une trompe, qu'il allonge & qu'il retire à ſon gré, & par laquelle on croit qu'il reſpire. Chacun de ſes piés a trois ongles, auxquels on attribue une vertu ſouveraine contre toutes ſortes de poiſons; ſurtout à ceux du pié gauche de devant, ſur lequel il ſe couche, lorſqu'il ſe trouve mal (75). Il ſe ſert des deux piés de devant, comme les Singes & les Caſtors. On lui a découvert, dans le ventre, des pierres de Bezoard, qui ſont eſtimées. Il broute l'herbe, pendant le jour; & la nuit il mange d'une eſpece d'argile, qu'il trouve dans les Marais, où il ſe retire au coucher du Soleil. Sa chair eſt fort ſaine, & ne differe de celle du Bœuf, qu'en ce qu'elle eſt plus legere & plus délicate. Il a la peau ſi forte, que lorſqu'elle eſt ſeche, on la croit à l'épreuve des balles de mouſquet: auſſi les Eſpagnols s'en font-ils des caſques & des cuiraſſes. La chaſſe de l'Anta eſt fort aiſée; mais elle ne ſe fait que la nuit. On attend ces Animaux dans leurs retraites, où ils ſe rendent ordinairement en troupes. Lorſqu'on les voit paroître,

(75) On lit, dans les Mémoires de Trévoux, (Octobre 1751) qu'il reſſemble beaucoup aux Orignaux du Canada.

on

on va au-devant d'eux avec des torches allumées, qui les éblouiſſent; & pendant qu'ils ſe renverſent les uns ſur les autres, on tire ſur eux avec tant de ſuccès, qu'à la lumiere du jour on ne manque point d'en trouver pluſieurs couchés par terre, ou morts, ou dangereuſement bleſſés.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU' ET CONTRÉES VOISINES.

La Province du Chaco, dont on a donné une deſcription particuliere, eſt couverte de vaſtes Forêts, dont quelques-unes n'ont point d'autre eau, que celle qui ſe trouve dans le creux des arbres. La chaleur devroit naturellement y être exceſſive, d'autant plus que la température de l'air y tient beaucoup du chaud & du ſec : mais le vend du Sud, qui y ſouffle tous les jours, y apporte de la fraîcheur. Dans les parties méridionales, on éprouve quelquefois des froids très piquans. Les arbres y ſont d'une beauté ſinguliere. Le long d'une petite Riviere nommée Sinta, on trouve des Cedres, qui ſurpaſſent, en hauteur, ceux de tous les autres Païs; & du côté de l'ancienne Ville de Guadalcazar, on en voit des Forêts entieres, dont les troncs ont plus de trois braſſes de circonférence. Le Quinaquina y eſt fort commun : c'eſt un grand arbre dont le bois eſt rouge, d'une agréable odeur, & d'où découle une réſine odoriférante. Son fruit eſt une groſſe Féve, fort dure, & célebre par ſes vertus médicinales. Le même Païs a des Forêts de dix ou douze lieues de long, uniquement compoſées de grands Palmiers. Le cœur de ces arbres, cuit avec ſa moelle, eſt un aliment ſain & de très bon goût. Ceux qui croiſſent le long du Pilco-mayo, ſont auſſi hauts que les grands Cedres. Le *Rival* eſt un arbre tout hériſſé d'épines larges & dures, dont les feuilles mâchées paſſent pour ſouveraines contre tous les maux des yeux; ſon fruit eſt doux & agréable. Le Chaco a deux eſpeces de Gayac, dont la plus eſtimée eſt celle que les Eſpagnols nomment *Santo Palo*.

Arbres du Chaco.

Les Lions de cette Province ont le poil rouge & fort long. Ils ſont aſſez doux, & même ſi timides, qu'ils prennent la fuite au cri d'un chien, & que s'ils n'ont pas le tems de grimper ſur un arbre, ils ſe laiſſent prendre. Les Tigres ne ſont, nulle part, plus grands & plus furieux. On y a remarqué qu'ils ne peuvent ſouffrir l'urine d'un homme, & l'on ſe ſert de cette connoiſſance pour ſe garantir de leurs inſultes. On obſerve auſſi qu'ils perdent toute leur force lorſqu'ils ſont bleſſés au rable, du côté des reins. Du reſte, ils ſont auſſi bons Chaſſeurs, dans l'eau, que ſur terre. Cette Province a des Peccaris, ou des Sangliers, de deux couleurs; de gris & de noirs. Les Chevres y ſont noires, ou rouges, comme dans le Tucuman; & l'on n'en voit de blanches, que ſur les bords du Pilco-mayo. On trouve dans ce Païs, juſqu'à ſix différentes eſpeces d'Oies, & toute ſorte de Volaille.

Ses Animaux.

L'Anta du Chaco eſt un peu différent (76) de celui qu'on a déja décrit. Les Eſpagnols le nomment la *grande Bête*. Il a le poil chatain & fort long, la tête d'un Cheval, les oreilles d'un Mulet, les levres d'un Veau, les piés de devant fourchus en deux, & ceux de derriere en trois. Il a ſur le muſeau, comme l'autre, une trompe qu'il allonge dans ſa colere;

Anta de cette Province.

(76) Si ce n'eſt pas une autre eſpece, on peut ſuppoſer que cette différence n'eſt que dans les deux Deſcriptions. La premiere eſt du P. de Montoya, & celle-ci du P. Loçano; tous deux Miſſionnaires.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

ſa queue eſt courte, ſes jambes déliées & ſes dents pointues. Il a deux eſtomacs, dont l'un lui ſert de Magaſin, où l'on trouve quelquefois du bois pourri & des pierres de Bezoar. Sa peau, durcie au Soleil, & paſſée en buſle, eſt impénétrable aux coups de feu, & ſa chair ne differe point de celle d[illegible] corne de ſon pié gauche de devant a la même vertu qu'on a[illegible] de l'Elan, ou l'Orignal du Canada; il en fait le même uſage dans ſes accès d'épilepſie, auxquels il eſt ſujet comme l'Orignal. Enfin l'on aſſure que lorſqu'il a trop de ſang, il ſe perce la veine avec la pointe d'une canne, & que les Indiens ont appris de lui ce remede.

Guanaco, ou Wanotta.

Le Guanaco, eſpece de Llama du Pérou, qu'on trouve nommé *Wanotra* par les Anglois, apparemment parceque d'autres Peuples de l'Amérique lui donnent ce nom, n'eſt pas moins commun dans le Chaco, & porte des pierres de Bezoar du poids de trois livres & demie. On raconte que l'Indien, de qui les Eſpagnols en reçurent la prémiere connoiſſance, fut maſſacré par ſes Compatriotes. En 1723, quelques Anglois eurent la curioſité de porter en Angleterre deux Guanacos, qu'ils avoient achetés à Buenos-Aires; mais perſonne n'a pris la peine de publier ſi ces Animaux ont multiplié dans un climat ſi différent de celui de leur origine. On ne les voit jamais qu'en trouppes, ſi ce n'eſt peut-être dans les Cantons deſerts; & pendant qu'ils paiſſent, il y en a toujours un qui ſe tient en ſentinelle ſur une hauteur, pour avertir les autres du moindre danger, par une eſpece de henniſſement. Alors ils ſe réfugient tous dans des lieux bordés de précipices, & les Femelles marchent les premieres avec leurs Petits. La chair du Guanaco eſt blanche, & d'aſſez bon goût, mais un peu ſéche.

Zorillo, Capivara. Quinquinchon, Animal rare.

Les autres Animaux du Chaco ſont le *Zorillo*, qui ne paroît pas différer de la *Bête puante* du Canada; le *Capivara*, qui eſt un Amphibie de la figure d'un Porc; l'*Iguana*, peu différent de celui de l'Iſthme; le *Quinquinchon*, qui eſt très rare, & qui porte avec lui ſa maiſon; c'eſt-à-dire une écaille fort dure, dans laquelle il ſe replie tout entier. Il a d'ailleurs la figure du Porc. Avec ſes pattes & ſon muſeau, il ſe creuſe en terre un trou de trois ou quatre piés de diametre, dans lequel il ſe tapit. Des écailles qu'il a ſous le ventre, il ſort un poil fort long & fort épais. On aſſure que lorſqu'il pleut, il ſe renverſe ſur le dos pour recevoir la pluie, & qu'il paſſe un jour entier dans cette poſture, attendant que quelque Daim altéré vienne boire l'eau dont ſa coque eſt remplie; mais qu'auſſi-tôt que le Daim y a fourré ſon muſeau, il ſe trouve pris ſans pouvoir reſpirer, & que tous ſes efforts ne pouvant le dégager, il ſert de nourriture au Quinquinchon. Quelques Anglois préſenterent, en 1728, deux de ces Animaux vivans au Roi leur Maître. Leur chair jette un fumet, qui en rend le goût [illegible] agréable. On en diſtingue une autre eſpece, nommée *Tatou* au Paraguay, & *Mulica* au Tucuman, qui forme dans ſa coque une boule ſi bien fermée, qu'on n'y apperçoit pas même une jointure. Il n'a pas de poil, & ſa chair n'eſt pas différente de celle du Cochon de lait. Enfin les Vallées, qui ſéparent les Montagnes par leſquelles on entre dans le Chaco, ont cette eſpece de Moutons qu'on

Tatou, ou Mulica.

nomme Llamas au Pérou, & qu'on prendroit pour de petits Chameaux s'ils avoient une bosse. Les Indiens du Païs s'en servent, comme les Péruviens, pour Bêtes de charge.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Quelques Voïageurs assurent que le Chaco ne produit aucun Animal venimeux. Cependant les Missionnaires y en ont trouvé un assez grand nombre. Ils nous apprennent aussi que le Païs est riche en contre-poisons, & que dans ce nombre les plus souverains sont, la Contra-yerva male & femelle, & la *Viperina*, que le P. Loçano prend pour le *Trissago* de Dioscoride. Les autres sont le *Colmillo de Vibora*, ou *Soliman de la Tierra*, la feuille de tabac, l'épi & le tuïau du Maïz, & l'os de la jambe d'une Vache, grillé & appliqué sur la plaie. On ajoute que pour donner plus de force à ce dernier Antidote, il faut laver l'os avec du vin & du lait; & le laisser sur la plaie jusqu'à ce qu'il s'en détache; ce qui arrive lorsqu'il n'y reste plus de venin.

Poisons & Antidotes.

Toutes les Forêts du Chaco sont pleines d'Abeilles; & dans la plûpart il n'y a pas un Arbre d'une certaine grosseur, qui ne renferme une ruche. Aussi cette Province pourroit elle fournir de miel & de cire une grande partie de l'Amérique, & l'on n'en connoît point de meilleure qualité. On ne dit rien des Oiseaux de ce Païs; d'où l'Historien du Paraguay conclut que, comme dans tout le reste du Nouveau Monde, ils n'y charment pas autant les oreilles par leur mélodie, que les yeux par l'éclat & la variété de leur plumage.

Oiseaux du Chaco.

Dans le Païs des Magnacicas, qui est à l'extrêmité Septentrionale de celui des Chiquites, à deux journées de la Réduction de Saint François Xavier, la terre produit partout, sans culture, diverses sortes de fruits. La Vanille y est assez commune, aussi bien qu'une espece de Cocotier, qui n'est autre de la nature de ceux des autres Contrées, & dont le fruit est plutôt un melon qu'un coco. Entre les Animaux, on distingue par sa singularité celui qui se nomme *Famacosio*. Il a la tête d'un Tigre, le corps d'un Mouton, & n'a point de queue. Sa legereté & sa férocité n'ont rien d'égal lorsqu'on en est apperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré, qu'en montant au plus vîte sur un arbre: encore n'y trouve-t'on de sûreté que pour quelques momens; car l'Animal, qui ne peut grimper, demeure au pié de l'Arbre, & jette un cri qui en attire plusieurs autres. Alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, & n'auroient pas besoin d'un tems fort long, si l'homme n'étoit assez bien armé pour les percer tous de fleches; s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les Missionnaires n'ont trouvé qu'un moien pour diminuer le nombre de ces redoutables Animaux, dont la multiplication rendroit le Païs absolument inhabitable: ils se réunissent dans une enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris, qui font accourir les Famacosios de toutes parts; & tandis qu'une légion de ces Monstres s'occupe à renverser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de coups sans aucun risque. Les *Morsicas*, qui faisoient un des plus puissans Cantons de même Païs, ont été moins heureux à se délivrer d'un ennemi moins terrible en apparence, puisque ce n'étoit qu'une espece d'Oiseaux, auxquels l'Historien donne

Productions du Païs des Magnacicas.

Famacosio, Animal terrible.

Moineaux qui ont dépeuplé d'hommes un Païs entier.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

même le nom de *Moineaux* (77): mais ſi ce pieux Ecrivain n'abuſe point de la confiance qu'on doit à ſon caractere, il faut croire avec lui, » que ces » petits Animaux fondoient ſi furieuſement ſur les hommes, qu'ils les » tuoient ſans qu'ils puſſent s'en défendre, & qu'ils ont preſqu'entierement » dépeuplé tout le Canton. Obſervons que le Païs des Magnacicas eſt arroſé de pluſieurs Rivieres poiſſonneuſes, & ceint de Forêts qui s'étendent fort loin à l'Orient & à l'Occident, ſi épaiſſes qu'on n'y voit preſque jamais le Soleil; qu'au-delà de ces Forêts, on trouve de vaſtes ſolitudes, preſque toujours inondées; & que les Habitans ſont ſujets à une eſpece de lépre, qui leur couvre tout le corps de croûtes aſſez ſemblables à des écailles de poiſſon (78), quoique trop foibles pour réſiſter au terrible bec des Moineaux.

Pexe-buey, ou Poiſſon-bœuf de la Riviere des Amazones.

M. de la Condamine n'a pas manqué, dans la relation de ſon Voïage ſur la Riviere des Amazones, de donner la deſcription des Animaux les plus ſinguliers qu'il eut l'occaſion d'obſerver. » Je deſſinai, dit-il, d'après nature, à S. » Paul d'Omaguas, le plus grand des Poiſſons connus d'eau douce, à qui les » Eſpagnols & les Portugais ont donné le nom de Pexe-buey, ou Poiſſon-» bœuf, qu'il ne faut pas confondre avec le *Phoca*, ou Veau marin. Ce-» lui dont il eſt queſtion paît l'herbe des bords de la Riviere; ſa chair » & ſa graiſſe ont aſſez de rapport à celle du Veau. La Femelle a des » mamelles, qui lui ſervent à allaiter ſes Petits. Le P. d'Acuña rend la » reſſemblance avec le Bœuf encore plus complette, en attribuant à ce » Poiſſon des Cornes, dont la Nature ne l'a pas pourvu. Il n'eſt pas am-» phibie, à proprement parler, puiſque jamais il ne ſort entierement de » l'eau, & qu'il n'en peut ſortir, n'aïant que deux nageoires à côté de » la tête, plates & rondes, en forme de rames de quinze à ſeize pouces » de long, qui lui tiennent lieu de bras & de piés, ſans en avoir la fi-» gure, comme Laet le ſuppoſe fauſſement, d'après l'Ecluſe. Il ne fait » qu'avancer ſa tête hors de l'eau, pour atteindre l'herbe ſur le rivage. » Celui que je deſſinai étoit femelle; ſa longueur étoit de ſept piés & » demi de Roi, & ſa plus grande largeur de deux piés. J'en ai vu de » plus grands. Les yeux de cet Animal n'ont aucune proportion avec la » grandeur de ſon corps; ils ſont ronds, & n'ont que trois lignes de » diametre: l'ouverture de ſes oreilles eſt encore plus petite, & ne pa-» roît qu'un trou d'épingle. Quelques-uns ont cru ce Poiſſon particulier » à la Riviere des Amazones; mais il n'eſt pas moins commun dans » l'Orinoque. Il ſe trouve auſſi, quoique moins fréquemment, dans l'Oya-» poc, & dans pluſieurs autres Rivieres des environs de Cayenne, de la » Côte de Guiane & des Antilles: c'eſt le même qu'on nommoit au-» trefois *Manati*, & qu'on nomme aujourd'hui *Lamentin* dans les Iles » Françoiſes d'Amérique. Cependant je crois l'eſpece de la Riviere des » Amazones un peu différente. Il ne ſe rencontre pas en haute Mer; » il eſt même rare d'en voir près des embouchures des Fleuves; mais » on le trouve, à plus de mille lieues de la Mer, dans le Guallaga,

(77) Hiſtoire du Paraguay, Tom. 2, liv. 15. pag. 273.
(78) *Ibidem.*

» le Pastaca, &c. Il n'est arrêté, dans l'Amazone, que par le Pongo, » au-dessus duquel on n'en trouve plus (79).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Cette barriere n'est pas un obstacle pour un autre Poisson, nommé *Mixano*, aussi petit que l'autre est grand; car il s'en trouve de la petitesse du doigt. Les Mixanos arrivent tous les ans, en foule, à Borja, quand les eaux commencent à baisser, vers la fin de Juin. Ils n'ont de singulier, que la force avec laquelle ils remontent contre le courant. Comme le lit étroit de la Riviere les rassemble nécessairement près du Détroit, on les voit traverser en trouppes, d'un bord à l'autre, & vaincre, alternativement sur l'une ou sur l'autre rive, la violence avec laquelle les eaux se précipitent dans ce Canal étroit. On les prend à la main, quand les eaux sont basses, dans les creux des rochers du Pongo, où ils se reposent pour reprendre des forces, & dont ils se servent comme d'échelons pour remonter. Mixanos.

L'Académicien vit, aux environs du Para, un Poisson qui se nommé *Puraqué*, dont le corps, comme celui de la Lamproie, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, & qui a, de plus, la même propriété que la Torpille : celui qui le touche de la main, ou même avec un bâton, ressent dans le bras un engourdissement douloureux, & quelquefois en est, dit-on, renversé. M. de la Condamine ne fut pas témoin de ce fait; mais il assure que les exemples en sont si fréquens, qu'il ne peut être révoqué en doute (80). Puraqué.

Les Tortues de l'Amazone sont fort recherchées à Caïenne, comme les plus délicates. Ce Fleuve en nourrit de diverses grandeurs & de diverses especes, en si grande abondance, que seules, avec leurs œufs, elles pourroient suffire à la nourriture des Habitans de ses bords. Il y a aussi des Tortues de terre, qui se nomment *Sabutis*, dans la Langue du Brésil, & que les Habitans du Para préferent aux autres especes. Toutes se conservent, particulierement les dernieres, plusieurs mois hors de l'eau, sans nourriture sensible. Tortues de l'Amazone.

La Nature semble avoir favorisé la paresse des Indiens, & prévenu leurs besoins : les Lacs & les Marais, qui se rencontrent à chaque pas sur les bords de l'Amazone, & quelquefois bien avant dans les Terres, se rempliſſent de toutes sortes de Poissons dans le tems des crues de la Riviere; & lorsque les eaux baissent, ils y demeurent renfermés, comme dans des Etangs & des réservoirs naturels, où la facilité ne manque point pour les pêcher. Pêches à discrétion.

Les Crocodiles (81) sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, & même dans la plûpart des Rivieres que l'Amazone reçoit. On assura M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt piés de long, & même de plus grands. Il en avoit déja vu un grand nombre, de 12, 15 piés, & plus, sur la Riviere de Guayaquil (82). Comme ceux de l'Ama- Crocodiles du même Fleuve.

(79) Voïage sur la Riviere des Amazones, édit. de 1749 in-4°. p. 77.

(80) M. de Reaumur a développé le ressort caché qui produit cet effet dans la Torpille.

(81) M. de la Condamine paroît les confondre avec les Caymans, quoique la plûpart des Voïageurs y mettent quelques différences.

(82) Voïez, ci dessus, dans cet article, ce qui regarde Guayaquil.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

zone ſont moins chaſſés & moins pourſuivis, ils craignent peu les Hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les Cabanes des Indiens. Leur plus dangereux Ennemi, & peut-être l'unique qui oſe entrer en lice avec lui, eſt le Tigre. Ce doit être un ſpectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut gueres être que l'effet d'un heureux hazard. Voici ce que les Indiens en raconterent à M. de la Condamine. Quand le Tigre vient boire au bord de la Riviere, le Crocodile met la tête hors de l'eau pour le ſaiſir, comme il attaque dans la même occaſion, les Bœufs, les Chevaux, les Mulets, & tout ce qui ſe préſente à ſa voracité. Le Tigre enfonce ſes griffes dans les yeux de ſon Ennemi, ſeul endroit que la dureté de ſon écaille lui laiſſe le pouvoir d'offenſer; mais le Crocodile, ſe plongeant dans l'eau, y entraîne le Tigre, qui ſe noie plutôt que de lâcher priſe. Les Tigres, que l'Académicien vit dans ſon Voïage, & qui ſont communs dans tous les Païs chauds & couverts de Bois, ne lui parurent point différens, en beauté ni en grandeur, de ceux d'Afrique. Ils n'attaquent gueres l'Homme, s'ils ne ſont fort affamés. On en diſtingue une eſpece, dont la peau eſt brune, ſans être mouchetée. Les Indiens Maynas ſont fort adroits à combattre les Tigres, avec la demi-pique, qui eſt leur arme ordinaire.

Combat du Crocodile & du Tigre.

Fauſſe eſpece de Lions.

M. de la Condamine ne rencontra point, ſur les bords de l'Amazone, l'Animal que les Indiens du Pérou nomment dans leur Langue, *Puma*, & les Eſpagnols d'Amérique *Lion*. » C'eſt, dit-il, une eſpece abſolument » différente de ceux que nous connoiſſons: le Mâle n'a point de criniere; il eſt beaucoup plus petit que les Lions Afriquains. Je ne l'ai pas » vu vivant, mais empaillé.

Ours nommé Ucumari.

Il ne ſeroit pas étonnant que les Ours, qui n'habitent gueres que les Païs froids, & qu'on trouve dans pluſieurs Montagnes du Pérou, ne ſe rencontraſſent point dans les Bois du Maranon, dont le climat eſt ſi différent: cependant les Indiens du Païs parlent d'un Animal, nommé *Ucumari*; & c'eſt préciſément le nom de l'Ours dans la Langue du Pérou. L'Académicien ne put s'aſſurer ſi l'Animal eſt le même.

Différens noms de l'Anta.

A l'occaſion de l'Anta, qui n'eſt pas rare dans les Bois de l'Amazone, & dont on a déja donné la Deſcription (83), il nous apprend qu'Anta eſt le nom que les Portugais lui donnent au Para; que les Eſpagnols du Pérou le nomment *Danta*, les Péruviens *Uagra*, les Braſiliens *Tapiira*, & les Galibis, ſur la Côte de Guyane, *Maypouri*.

Le Coati.

En paſſant chez les *Yameos*, il deſſina une eſpece de Belette, qui s'apprivoiſe aiſément: mais il ne put écrire, ni prononcer, le nom qu'elle porte dans cette Langue. Enſuite, l'aïant retrouvée aux environs du Para, il ſut qu'elle ſe nomme *Coati* dans la Langue du Breſil (84).

Singes de l'Amazone.

Les Singes ſont le gibier le plus ordinaire, & le plus recherché des Indiens de l'Amazone. Lorſqu'ils ne ſont pas chaſſés, ni pourſuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'Homme; & c'eſt à quoi les Sauvages de l'Amazone reconnoiſſent, quand ils vont à la découverte des Terres,

(83) M. de la Condamine ne parle point de la trompe de cet Animal, dans la deſcription qu'il en fait.

(84) Laet en fait mention.

ſi le Païs qu'ils viſitent eſt neuf, ou n'a pas été fréquenté par des Hommes. Dans tout le cours de ſa navigation ſur ce Fleuve, M. de la Condamine vit un ſi grand nombre de Singes, en ouit nommer tant d'eſpeces, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'auſſi grands qu'un Levrier, & d'autres auſſi petits qu'un Rat, c'eſt-à-dire plus petits que les Sapajoux, & difficiles à apprivoiſer, dont le poil eſt long, luſtré, ordinairement couleur de maron, & quelquefois moucheté de fauve. Ils ont la queue deux fois auſſi longue que le corps, la tête petite & quarrée, les oreilles pointues & ſaillantes, comme les Chiens & les Chats, & non comme les autres Singes, avec leſquels ils ont peu de reſſemblance, aïant plutôt l'air & le port d'un petit Lion. On les nomme *Pinches* à Maynas, & Tamarins à Cayenne. L'Académicien en eut pluſieurs, qu'il ne put conſerver. Ils ſont de l'eſpece appellée *Sahuins*, dans la Langue du Breſil, & par corruption en François, Sagouins (85). Le Gouverneur du Para en fit préſent d'un, à M. de la Condamine, qui étoit l'unique de ſon eſpece qu'on eut vû dans le Païs : le poil de ſon corps étoit argenté, & de la couleur des plus beaux cheveux blonds : celui de ſa queue étoit d'un maron luſtré, approchant du noir. Il avoit une autre ſingularité, plus remarquable encore ; ſes oreilles, ſes joues & ſon muſeau, étoient teints d'un vermillon ſi vif, qu'on avoit peine à ſe perſuader que cette couleur fût naturelle (86).

Le Païs a d'autres Quadrupedes rares, mais qui ſe rencontrent en diverſes autres parties de l'Amérique, ou qui ont déja été décrits, tels que diverſes eſpeces de Sangliers & de Lapins, le *Pac*, le *Fourmilier*, qui ſe nomme *Tamandua-ullaſſu* en Langue du Bréſil ; un autre plus petit, appellé *Tamandua-hi* ; le Porc-epi ; le Pareſſeux, que les Eſpagnols nomment *Perico-ligero* & les Braſiliens Unau ; le Tatou, ou l'Armadille, & quantité d'autres dont M. de la Condamine deſſina quelques-uns, ou dont les Deſſeins (87), exécutés par M. de Morainville, ſont reſtés entre les mains de M. Godin.

Autres Quadrupedes rares, du Païs.

On lit, dans quelques Relations, que les Serpens de l'Amazone ſont ſans venin ; mais l'Académicien aſſure que quoiqu'en effet il y en ait quelques-uns qui ne ſont pas mal-faiſans, les morſures de pluſieurs ſont preſque toujours mortelles. Un des plus dangereux eſt le Serpent à Sonnettes. Telle eſt encore la Couleuvre, dont on a déja parlé ſous le nom de *Coral*, qu'elle tient des Eſpagnols. L'Animal, le plus rare & le plus ſingulier de ce genre, eſt un grand Serpent Amphibie, de vingt-cinq à trente piés de long, & de plus d'un pié de groſſeur, que les Indiens nomment *Yacu-Mama*, c'eſt-à-dire *Mere de l'eau*, & qui habite ordinairement, dit-on,

Si les Serpens y ſont ſans venin.

Yacu-mama, prodigieux Serpent.

(85) Laet en parle, d'après l'Ecluſe & de Lery.

(86) Je l'ai gardé pendant un an, dit M. de la Condamine ; & lorſque j'écrivois ceci, preſqu'à la vue des Côtes de France, où je me faiſois un plaiſir de l'apporter vivant, il étoit encore en vie. Malgré mes précautions pour le garantir du froid, la rigueur de la ſaiſon l'a vraiſemblablement fait mourir. Les commodités me manquant ſur le Vaiſſeau Hollandois pour le faire ſécher au four, je n'ai pû le conſerver que dans l'eau-de vie ; ce qui ſuffira peut-être pour faire voir que ma deſcription n'eſt pas exagérée. *Ubi ſup.* pag. 82.

(87) Il a rapporté, de Cayenne, ceux du Fourmillier & du Maypouri.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

les grands Lacs, formés par l'épanchement des eaux du Fleuve au dedans des Terres. Attachons-nous ici aux termes de M. de la Condamine, pour comparer ce qu'il penſe de ce Monſtre avec ce qu'on en lit dans la Relation de M. d'Ulloa. » On en raconte, dit-il, des faits dont je doute-

Jugement de M. de la Condamine ſur cet Animal.

» rois encore, ſi je croïois les avoir vus, & que je ne me hazarde à ré-
» péter ici que d'après l'Auteur de l'*Orinoque illuſtré* (*), qui les rapporte
» fort ſérieuſement. Non-ſeulement, ſelon les Indiens, cette monſtrueuſe
» Couleuvre engloutit un Chevreuil tout entier, mais ils aſſurent qu'elle
» attire invinciblement, par ſa reſpiration, les Animaux qui l'approchent,
» & qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprirent de me per-
» ſuader des choſes preſqu'auſſi peu vraiſemblables, de la maniere dont
» une groſſe Couleuvre tue un Homme, en s'entortillant autour de ſon
» corps, & l'empalant avec ſa queue. A juger par la taille, ce pourroit
» être la même qui ſe trouve dans les Bois de Cayenne, où l'expérience
» a fait connoître qu'elle eſt plus effraïante que dangereuſe. J'y ai con-
» nu un Officier, qui en avoit été mordu à la jambe, ſans aucune ſuite
» fâcheuſe; peut-être ne fut-il pas mordu juſqu'au ſang. J'en ai apporté
» deux peaux, dont l'une, toute deſſéchée qu'elle eſt, a près de quinze piés
» de long & plus d'un pié de large. Sans doute il y en a de plus grandes (88) «.

Jugement de M. d'Ulloa.

C'eſt le récit de M. d'Ulloa, qu'on va faire ſucceder avec la même fidélité. » Dans les Païs que le Marañon arroſe, on trouve un Serpent
» auſſi affreux par ſa groſſeur & ſa longueur, que par les propriétés qu'on
» lui attribue. Pour donner une idée de ſa grandeur, pluſieurs diſent
» qu'il a le goſier & la gueule ſi larges, qu'il avalle un Animal, &
» même un Homme entier. Mais ce qu'on en raconte de plus étrange,
» c'eſt qu'il a dans ſon haleine une vertu ſi attractive, que ſans ſe mou-
» voir il attire à lui un Animal, quel qu'il ſoit, lorſqu'il ſe trouve dans
» un lieu où cette haleine peut atteindre. Cela paroît un peu difficile à
» croire. Ce monſtrueux Reptile s'appelle, en Langue du Païs, *Yacu-*
» *Mama*, Mere de l'eau, parcequ'aimant les lieux marécageux & humi-
» des, on peut le regarder comme Amphibie. Tout ce que j'en puis dire,
» après m'en être exactement informé, c'eſt qu'il eſt d'une grandeur ex-
» traordinaire. Quelques perſonnes graves mettent auſſi cet Animal dans
» la Nouvelle Eſpagne, l'y ont vu, m'en ont parlé ſur le même ton; &
» tout ce qu'ils m'ont dit de ſa groſſeur s'accorde avec ce qu'on raconte
» de ceux du Marañon, à l'exception ſeulement de la vertu attractive.

Explication phyſique.

En ſuppoſant, qu'on peut ſuſpendre ſon opinion ſur les particularités du récit vulgaire, ou même les rejetter comme ſuſpectes, parcequ'elles peuvent être l'effet de l'admiration & de la ſurpriſe, qui font adopter aſſez communément les plus grandes abſurdités, ſans examiner le degré de certitude; M. d'Ulloa entreprend d'examiner la cauſe du Phénomene, & ſe contente, dit-il, d'en changer un peu les accidens. » Premierement, on
» raconte que dans ſa longueur & dans ſa groſſeur cette Couleuvre reſſem-

(*) Le P. *Gumilla*, Jéſuite Portugais, déja cité.

(88) Il étoit redevable de ces Peaux & de diverſes autres curioſités d'Hiſtoire naturelle, aux Jéſuites de Cayenne, à M. de *l'Isle-Adam*, Commiſſaire de la Marine, à M. *Artur*, Médecin du Roi, & à pluſieurs Officiers de la Garniſon, pag 83.

» ble

» ble beaucoup à un vieux tronc d'arbre abattu, qui ne tire plus aucune » nourriture de ſes racines. 2o. Son corps eſt environné d'une eſpece de » mouſſe, ſemblable à celle qui ſe forme autour des arbres ſauvages. » Cette mouſſe, qui eſt apparemment un effet de la pouſſiere ou de la » boue, qui s'attache à ſon corps, s'humecte par l'eau, & ſe deſſéche » au Soleil. Delà il ſe forme une croute ſur les écailles de la peau. Cette » croute, d'abord mince, va toujours en s'épaiſſiſſant, & ne contribue » pas peu à la pareſſe de l'Animal, ou à la lenteur de ſon mouvement; » car s'il n'eſt preſſé de la faim, il demeure, pendant pluſieurs jours, » immobile dans un même lieu; & lorſqu'il change de place, ſon mou- » vement eſt preſqu'imperceptible. Il fait ſur la terre une trace continue, » comme celle d'un Mât ou d'un gros Arbre, qu'on ne feroit que traî- » ner. 3°. Le ſouffle que la Couleuvre pouſſe eſt ſi venimeux, qu'il étourdit » l'Homme ou l'Animal qui paſſe dans la ſphere de ſon action, & lui fait » faire un mouvement forcé, qui le mene vers elle juſqu'à ce qu'elle puiſſe » le dévorer. On ajoute que le ſeul moïen d'éviter un ſi grand péril eſt » de couper ce ſouffle, c'eſt-à-dire de l'arrêter par l'interpoſition d'un » corps étranger, qui en rompe le fil, & de profiter de cet inſtant pour » prendre une autre route.

Toutes ces circonſtances ſemblent fabuleuſes, & n'ont pas même l'apparence de la vérité : mais pour peu qu'on les change, M. d'Ulloa juge qu'on ſera moins chocqué de la choſe même : ce qui paroît extrêmement fabuleux, ſous un point de vue, devient, dit-il, fort naturel ſous un autre. » On ne peut nier abſolument que l'haleine du Serpent n'ait » la vertu de cauſer une forte d'ivreſſe, à quelque diſtance, puiſqu'il eſt » certain que l'urine du Renard produit cet effet, & que très ſouvent les » baillemens des Baleines ont tant de puanteur qu'on ne peut les ſup- » porter. Il n'y a donc aucune difficulté à croire que cette haleine a quel- » que choſe de la propriété qu'on lui attribue, & que le Serpent ſup- » plée par cette vertu à la lenteur de ſon corps, pour ſe procurer des ali- » mens. Les Animaux, frappés d'une odeur ſi forte, peuvent bien per- » dre le pouvoir de fuir, ou de continuer leur chemin : ils ſont étour- » dis, ils perdent l'uſage des ſens, ils tombent; & la Couleuvre, par ſon » mouvement tardif, qui ne laiſſe pas d'augmenter la force de la vapeur, » s'approche, juſqu'à les ſaiſir & les dévorer. A l'égard du préſervatif, » qu'on fait conſiſter à couper le fil de l'haleine, c'eſt une vaine imagi- » nation, à laquelle on ne peut ajouter foi ſans ignorer la nature & la » propagation des odeurs. Les circonſtances de cette eſpece ſont des in- » ventions du Païs, qui en impoſent d'autant plus, que perſonne, pour » ſatisfaire ſa curioſité, ne veut s'expoſer au danger de l'examen (89).

Le Ver, qui ſe nomme chez les Maynas *Suglacuru*, & Ver *Macaque* à Cayenne, c'eſt à dire *Ver Singe*, prend ſon accroiſſement dans la chair des Animaux & des Hommes. Il y croît juſqu'à la groſſeur d'une Féve, Le Suglacuru, ou Ver Macaque.

(89) Voïage au Pérou, Tom. I. liv. 6. ch. 6. Remarquons ici, comme nous l'avons fait dans l'Avertiſſement du Tome XII de ce Recueil, qu'à la réſerve de cette explication, tout ce qui regarde le Maraſion, dans la Relation de M. d'Ulloa, paroît emprunté de celle de M. de la Condamine.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

& cause une douleur insuportable : mais il est assez rare. M. de la Condamine dessina l'unique qu'il ait vu, & le conserve dans l'Esprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piquûre d'une sorte de Moustique ou de Maringoin ; mais l'Animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu.

Oiseaux de l'Amazone.

La quantité de différentes especes d'Oiseaux dont les Forêts de l'Amazone sont peuplées, est plus grande encore & plus variée que celle des Quadrupedes : mais on remarque ici, comme dans le reste du nouveau Monde, qu'avec le plus charmant plumage, il n'y en a presqu'aucun qui ait le chant agréable. La plûpart sont communs aux autres parties de l'Amérique méridionale. Le *Colibri*, qui s'y trouve dans toute la Zône torride, porte ici le nom de *Quindé* comme au Paraguay. Les especes de Perroquets & d'Aras sont sans nombre, & ne different pas moins en grandeur, qu'en couleur & en figure. Les plus ordinaires, qu'on connoît à Cayenne sous le nom de *Tahouas*, ou de Perroquets de l'Amazone, sont verds, avec le haut de la tête, le dessous & les extrêmités des aîles, d'un beau jaune. Une autre espece, nommée aussi Tahouas à Cayenne, est de la même couleur, avec cette seule différence que ce qui est jaune dans les autres, est rouge dans ceux-ci. Mais les plus rares sont ceux qui sont entierement jaunes, couleur de citron, à l'extérieur, avec le dessous des aîles, & deux ou trois plumes de leur bout, d'un très beau verd. On ne connoit point, en Amérique, l'espece grise, qui a le bout des aîles couleur de feu, & qui est si commune en Guinée. Les Indiens des bords de l'Oyapoc ont l'adresse de procurer artificiellement, aux Perroquets, des couleurs naturelles, différentes de celles qu'ils ont reçues de la Nature, en leur tirant des plumes en différens endroits, sur le col & sur le dos, & en frottant l'endroit plumé, du sang de certaines grenouilles. C'est ce qu'on nomme, à Cayenne, tapirer un Perroquet : sur quoi l'Académicien remarque que peut-être le secret ne consiste-t-il qu'à mouiller la partie plumée, de quelque liqueur âcre, ou que peut-être même n'est-il besoin d'aucun apprêt. C'est une expérience qu'il ne fit pas ; mais il ajoute qu'il ne lui paroît pas plus extraordinaire de voir renaître, dans un Oiseau, des plumes rouges ou jaunes, au lieu des vertes qui ont été arrachées, que de voir repousser du poil blanc, à la place du noir, sur le dos d'un Cheval qui a été blessé. Une preuve, dit-il, que la liqueur dont on frotte la peau n'a aucune influence sur la couleur des nouvelles plumes, c'est que quoiqu'on emploie la même liqueur, elles renaissent toujours rouges dans l'espece qui a du rouge aux aîles, & toujours jaunes dans ceux qui ont le bout des aîles jaunes. Les Maynas, les Omaguas, & divers autres Indiens, font quelques Ouvrages de plumes ; mais qui n'approchent pas de l'art, ni de la propreté, de ceux des Mexiquains.

Maniere Indienne d'embellir les Perroquets.

Le Cahuitahu.

Entre plusieurs Oiseaux singuliers, le même Voïageur vit au Para le *Cahuitahu*, Oiseau de la grandeur d'une Oie, dont le plumage n'a rien de remarquable, mais dont le haut des ailes est armé d'un ergot, ou corne tres aigüe, semblable à une grosse épine d'un demi pouce de long. Cette propriété lui est commune avec l'Oiseau, nommé *Canelon* à Quito : mais outre qu'il est plus grand, il a de plus, au-dessus du bec, une autre petite

corne, droite, déliée & flexible, de la longueur du doigt. Son nom exprime son cri.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

L'Oiseau, nommé *Trompetero* par les Espagnols dans la Province de Maynas, est le même qu'on nomme *Agami*, au Para, & dans l'Ile de Cayenne. Il est très familier, & n'a rien de plus particulier que le bruit qu'il fait quelquefois, & qui lui a fait donner son nom. C'est mal-à-propos, suivant M. de la Condamine, que quelques-uns ont pris ce son pour un chant, ou pour un ramage. Il paroît qu'il se forme dans un organe tout différent, & précisément opposé à celui de la gorge.

L'Oiseau trompette.

Le fameux Oiseau, qu'on appelle Contur au Pérou, & par corruption Condor, n'avoit point échappé, aux yeux de l'Académicien, dans plusieurs endroits des Montagnes de la Province de Quito. On lui assura qu'il se trouve aussi dans les Païs bas des bords du Marañon. Il ne balance point à le nommer le plus grand des Oiseaux, non-seulement de l'Amérique, mais de tous ceux qui s'élevent dans l'air; ce qui semble renfermer une exception en faveur de l'Autruche. Les Indiens lui tendent différentes sortes de piéges, dont le plus ingénieux consiste, dit-on, à lui présenter, pour appât, une figure d'Enfant, d'une argile très visqueuse, sur laquelle fondant d'un vol rapide, il y engage tellement ses serres, qu'il ne lui est pas possible de les en tirer.

Condor, ou Contur des Païs bas du Marañon.

Les Chauve-souris, de l'espece de celles qui sucent le sang des Chevaux, des Mulets, & même des Hommes, s'ils ne s'en garantissent pas en dormant sous un Pavillon, sont un fléau de l'Amazone comme de la plûpart des Païs chauds de l'Amérique. Il y en a de monstrueuses, pour la grosseur, qui ont entierement détruit, à Borja & dans d'autres lieux, le gros Bétail que les Missionnaires y avoient introduit, & qui commençoit à s'y multiplier.

Chauve-souris qui détruisent le Bétail.

M. de la Condamine vit le *Tucan*, Oiseau qu'on a déja nommé entre ceux du Paraguay: mais sa singularité mérite une description plus étendue, d'après le P. Feuillée (90), & dans ses termes. Il est de la grosseur d'un Pigeon, & si célebre par son bec, qu'on l'a placé dans le Ciel entre les constellations Australes. Le bec de celui, dont on fit présent au P. Feuillée, avoit à sa naissance deux pouces & demi de grosseur, & sa longueur étoit de six pouces. Ce savant Minime crut d'abord qu'un si grand poids devoit être à charge au Tucan: mais l'aïant examiné de près, il le trouva creux & fort leger. La partie supérieure, arrondie au-dessus, étoit en forme de faulx, émoussée à sa pointe. Les deux bords qui la terminoient étoient découpés en dents de scie, d'un tranchant subtil, prenant leur naissance vers la racine du bec, & continuant jusqu'à son extrêmité. On voioit, le long du sommet de cette partie, une bande jaune, large d'environ quatre lignes, qui regnoit sur toute sa longueur. Cette même couleur s'étendoit, depuis l'origine du bec, jusqu'à un demi pouce au-delà, embrassant toute cette partie terminée vers ses bords par une petite bande azurée, d'une ligne & demie de largeur, qui faisoit un effet charmant. Tout

Description du Tucan.

(90) Journal des Observations, &c, Tom. I. p. 428. Le P. Feuillée écrit *Tocan*, M. de la Condamine *Toucan*, les Missionnaires *Tucan*. Ma seule raison, pour m'en tenir au dernier, est que je l'ai déja écrit de même.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

le reſte de cette partie étoit un mélange de noir & de rouge, tantôt clair & tantôt obſcur. La partie inférieure du bec, un peu recourbée, avoit à ſa naiſſance une bande azurée, de huit lignes de longueur, & tout le reſte étoit un mélange ſemblable à celui de la partie ſupérieure. Ses bords étoient ondés, à la différence de l'autre partie, qui étoit en dents de ſcie.

La langue de l'Animal, preſqu'auſſi longue que le bec, étoit compoſée d'une membrane blanchâtre, fort déliée, découpée profondément de chaque côté, avec tant de délicateſſe qu'on l'auroit priſe pour une plume; ſes yeux, plaqués ſur deux joues nues & couvertes d'une membrane azurée, étoient grands, ronds, d'un noir vif & étincelant. Son couronnement, le deſſus de la tête, tout ſon manteau & ſon vol, étoient noirs, hors une grande bande d'un beau jaune, un peu diſtante du deſſus de la queue, & terminée à la naiſſance de cette partie. Son parement étoit d'un blanc de lait, qui continuoit juſqu'à la poitrine, où une bande jaune, large de deux lignes, diviſoit ce beau blanc, d'une couleur rouge d'environ quatre lignes de largeur; après quoi ſuivoit une couleur noire, qui alloit ſe perdre au-deſſous du ventre, où un rouge clair prenoit naiſſance & continuoit juſqu'à l'Anus. La queue, toute noire, avoit quatre pouces de longueur, & ſon extrêmité étoit arrondie. Ses jambes, bleuâtres, couvertes de grandes écailles, avoient deux pouces de longueur; chacun des piés étoit compoſé de quatre ſerres, deux devant & deux derriere; les deux premieres, longues d'un pouce & demi, & les deux autres d'un pouce, toutes terminées par un ongle de trois lignes, noir & émouſſé. On diſtingue ſi peu les narines du Tucan, qu'on croiroit qu'il n'en a point, parcequ'elles ſont cachées entre la tête & la racine du bec. Cet Oiſeau s'apprivoiſe auſſi facilement que les Poules. Il vient à la voix de ceux qui l'appellent, & mange indifféremment tout ce qu'on lui préſente.

Deſcription du Chinche.

Le même Voïageur, ſe trouvant à Buenos-Aires, y vit d'autres Animaux ſinguliers, dont il donne auſſi la deſcription. Un jour, dit-il (91), j'apperçus dans les herbes le derriere d'un Animal, que les herbes, aſſez hautes, me firent prendre d'abord pour un Renard. Je m'approchai; il prit la fuite: un coup de fuſil, que je lui tirai, le fit tomber mort. Mon deſſein étoit de l'emporter; mais une odeur inſupportable qui ſortoit de ſon corps me fit reculer, & je me bornai à le deſſiner ſur le lieu.

Cet Animal, nommé *Chinche* par les Naturels du Païs, eſt de la groſſeur d'un C[illegible] a la tête longue, ſe rétréciſſant depuis ſa partie antérieure ju[illegible]trêmité de la machoire ſupérieure, qui avance au-delà de l[illegible]re inférieure; & les deux forment une gueule fendue juſqu'aux [illegible] *Canthus*, ou angles extérieurs des yeux. Ses yeux ſont longs, & [illegible]roits: l'uvée eſt noire, & tout le reſte eſt blanc. Ses oreilles ſont l[illegible], & preſque ſemblables à celles d'un homme: les cartilages qui les compoſent ont leurs bords renverſés en dedans; leurs lobes, ou partie inférieure, pendent un peu en bas; & toute la diſpoſition de ces oreilles marque que l'Animal a l'ouie très délicate. Deux bandes blanches, prenant leur origine ſur la tête, paſſent au-deſſus des oreilles, en

(91) *Ibidem*, pag. 272.

s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses piés sont courts, & les pattes divisées en cinq doigts, munis, à leurs extrémités, de cinq ongles noirs, longs & pointus, qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est voûté, semblable à celui d'un Porc, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue, aussi longue que son corps, ne differe pas, dans sa construction, de celle du Renard. Son poil est d'un gris obscur, & long comme celui de nos Chats. Il fait sa demeure en terre; mais son trou n'est jamais si profond que celui de nos Lapins.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

La puanteur insupportable que le P. Feuillée attribue au Chinche, & quelques autres traits de cette description, ne laissent presqu'aucun doute que ce ne soit une des especes de Renards Amériquains, dont on a déja parlé sans les avoir décrits.

Un autre jour on apporta au P. Feuillée une sorte de Macreuse du Fleuve de la Plata, dont la grosseur égaloit celle de nos Poules domestiques. Son bec, dur, ouvert par une grande narine, & semblable d'ailleurs à celui de nos Poules, étoit blanc, avec une tache d'un brun rouge au milieu. Son couronnement, c'est-à-dire la partie qui divise le dessus du bec d'avec la tête, étoit relevé par une bosse blanche, ronde, en forme de calus, dont la grosseur égaloit celle du bout du pouce. Ses paupieres étoient d'un beau blanc; ses yeux, d'un rouge de sang, & la prunelle, d'un bleu azuré : sa tête d'un noir obscur, dont l'obscurité diminuoit insensiblement vers le manteau, descendant de son parement sous le ventre : elle devenoit d'une couleur d'ardoise, qui s'étendoit jusqu'au bout d'une queue fort courte. Tout le parement & le vol étoient de la même couleur; le plumage, à l'exception des aîles, d'un duvet extrêmement fin, fort épais, & qui s'arrachoit très difficilement. Les jambes étoient de la longueur de celles des Poules, d'un verd jaunâtre, excepté la partie de dessus du genou, qui étoit d'un rouge d'écarlate, augmentant à mesure qu'il s'approchoit du plumage des cuisses. Le *Tibia* étoit un peu plus grêle sous le genou, que vers le *carpe*. Les piés de même couleur que les jambes, étoient composés de quatre serres, trois fort longues sur le devant, & d'une petite sur le derriere, armées d'ongles durs, noirs & pointus. Les trois serres de devant étoient bordées d'un cartilage, qui servoit de nageoire, taillé à triple bordure, & toujours étranglé à l'endroit des articulations ou jointures des phalanges, dont trois composoient la serre du milieu, deux l'intérieure, quatre l'extérieure, & une seule de derriere, qui étoit fort courte. Cet Oiseau est rare; & quoiqu'il s'en trouve en Europe, dont le corps est presque semblable, la tête est tout-à-fait différente (91).

Macreuse de Rio de la Plata.

C'est d'après un Observateur aussi exact que le P. Feuillée, qu'il faut donner aussi la description du *Quinde*, ou Colibri, tel qu'il le vit dans la Zône torride. Il en avoit déja vu un grand nombre, dans les Iles de l'Amérique; mais ceux du Pérou lui paroissant encore plus petits, il entreprit d'en représenter un au naturel. Ces Oiseaux sont beaucoup moins gros que les Roitelets de l'Europe. Leur bec est extrêmement pointu,

Description du Colibri de la Zone torride.

(91) *Ibidem*, p. 276.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

noir & délié. Les plumes de leur tête commencent vers le milieu de la partie supérieure du bec ; elles sont fort petites à leur naissance, rangées en écailles, augmentant toujours en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, avec un ordre admirable. Elles forment, en cet endroit, une petite huppe d'une beauté sans égale, par l'éclat d'un coloris doré, & diversifié selon les différens aspects de l'œil qui les regarde. Tantôt il paroît d'un noir égal au plus beau velours ; tantôt d'un verd naissant ; tantôt azuré, & tantôt couleur d'aurore. Tout le manteau des Colibris est d'un verd obscur, mais doré : les grandes plumes des aîles sont d'un violet foncé, un peu pâle : la queue est composée de neuf petites plumes, & aussi longue que tout le corps, en quoi ils sont différens des Oiseaux de la même espece que le P. Feuillée avoit vus aux Iles de l'Amérique. Cette queue est d'un noir mêlé de violet & de verd, dont le mélange fait une diversité surprenante, suivant la position de l'œil. Leur parement est d'un gris foncé ; & tout le dessous du ventre jusqu'à la queue, tire sur le noir, mêlé de violet, de verd & d'aurore, toujours d'une apparence différente, suivant la situation de l'Observateur. Leurs yeux, vifs & luisans, sont de la noirceur du jais, & proportionnés à la grosseur de la tête. Ils ont les jambes courtes, & les piés fort petits, composés de quatre serres, dont trois sont sur le devant, & la quatrieme sur le derriere, chacune armée d'un petit ongle noir & fort pointu.

Ces Oiseaux voltigent continuellement, d'une vîtesse admirable ; ils vont de fleurs en fleurs, chercher dans leur fond, avec une langue fort déliée, le suc qui leur sert de nourriture. Leur langue est longue d'un pouce & demi, cartilagineuse ; & depuis son milieu jusqu'à sa pointe, elle est dentelée comme une petite scie. Leur chant n'est qu'un petit grincement, que sa vivacité fait assez entendre, mais qui dure peu. Ils ne pondent ordinairement que deux œufs, de la grosseur de nos pois. Leurs nids, qu'ils font de coton, ne sont pas plus gros qu'une coque d'œuf, & sont d'une fort jolie structure. Ils sont ordinairement suspendus entre des herbes, ou entre les branches des petits arbrisseaux (92).

Effet du poison d'un Serpent à sonnettes.

Pour donner quelque idée de la violence du poison, dans quelques Serpens du même Païs, le P. Feuillée raconte ce qui arriva de son tems près d'une source qui est entre le 5 & 6e degré de latitude Australe, à 70 lieues de la Mer du Sud. Une Indienne, âgée d'environ 18 ans, étoit allée puiser de l'eau dans une source, éloignée de cinquante pas de sa Maison ; & n'aïant point apperçu un Serpent à Sonnettes, qui étoit caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée. Elle cria au secours. Un Medecin Flamand, que la seule curiosité avoit attiré au Pérou, & qui faisoit un Voïage dans les Terres, se trouvoit alors dans ce Canton avec un Ami, pour y chercher de nouvelles Plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, & furent informés de l'accident ; & connoissant par d'autres expériences combien ces Animaux sont terribles, l'un deux courut à la Maison du Curé, pour demander les secours de son ministere, pendant que l'autre s'efforçoit de soulager la Malade. Le Curé ne put être assez prompt ; il la trouva mor-

(92) *Ibidem*, pag. 414.

te : & ce qui doit paroître fort étrange, c'eſt qu'aïant voulu relever le corps, les chairs s'en détacherent, comme s'il eut été déja pourri, de ſorte qu'on fut obligé de le mettre dans un drap, pour le porter à l'Egliſe. L'Auteur admire une diſſolution ſi précipitée, qui prouve, dit-il, la violence avec laquelle les parties, dont le venin de ces Serpens eſt compoſé, agiſſent ſur les corps animaux. Il ajoute qu'un fait ſi ſingulier rapporté à lui-même par un Homme éclairé, qui n'étoit aux Indes que pour acquérir de nouvelles lumieres & pour diſtinguer le vrai du faux, méritoit bien qu'il manquât à la parole qu'il avoit donnée, en commençant ſon Journal, de n'y rien mêler qu'il n'eût vu ou expérimenté lui-même (93).

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le même Médecin avoit découvert, dans les Campagnes de *Bambon*, Province des plus élevées du Pérou, à dix degrés de la Ligne du côté du Sud, la célebre Plante, dont les Indiens font tant de cas pour rendre leurs Femmes fécondes. Ils la nomment *Macha*; & des expériences ſans nombre ne permettent point de douter qu'elle ne ſoit un ſpécifique admirable contre la ſtérilité, dans les Femmes qui s'en nourriſſent pendant quelques jours. Sa tige n'a pas plus d'un pié de hauteur. Ses feuilles & ſes graines reſſemblent à celles du *Naſturſium hortenſe*. Sa racine eſt un Oignon ſemblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité chaude (94).

Plante qui rend les Femmes fécondes.

On a donné, d'après M. d'Ulloa, une Deſcription de la *Contra-Yerva* qui croît ſur les Paramos du Pérou. Le P. Feuillée décrit cette fameuſe Plante, telle qu'il la vit ſur le penchant de la Montagne de *Video*, du côté ſeptentrional de Rio de la Plata. On y trouve des différences fort remarquables, qui n'empêchent point qu'elle n'ait la même vertu contre les poiſons. Au-deſſous de la partie inférieure de ſa tige, elle a quelques fibres, & des tubercules attachés les uns aux autres par la continuation d'une même ſubſtance. Ces tubercules ont, au-deſſous de leur partie inférieure, des fibres ſemblables aux premieres, chargées de quelque petit velu, qui ne s'éloignent pas, dans leur direction, de la perpendiculaire, excepté qu'elles rencontrent dans leur naiſſance, & pendant que la Nature travaille à l'union des ſemences, quelque oppoſition dans la terre, comme ſi c'étoit quelque pierre qui obligeât ces ſemences de chercher ailleurs une autre route, pour augmenter leur aſſemblage, & finir le compoſé que la Nature ſe propoſe.

Contra-yerva de Monte video.

Les tubercules ſont couverts d'une peau de couleur griſe, qui, en ſe ſéchant, ſe change en blanc ſale; ils ſont venimeux, & leur ſubſtance intérieure eſt d'un blanc un peu jaunâtre.

La tige de cette Plante s'éleve, ſur la ſuperficie de la terre, d'un pouce de plus. Son épaiſſeur eſt de ſix lignes, & ronde. Les écailles, qu'on découvre ſur ſon contour, ſont les loges des baſes des queues des feuilles, qui, étant tombées, laiſſent les petits enfoncemens & les irrégularités qui y paroiſſent. Ce contour eſt d'un verd fané; & le dedans de la tige, entouré de ces écailles, eſt d'un blanc jaunâtre.

L'extrêmité de la partie ſupérieure de la tige reſte toujours couronné de

(93) *Ibidem*, Pag. 418.
(94) *Ibidem*, pag. 422.

Histoire Naturelle.

Perou et Contrées voisines.

cinq ou six feuilles, naissantes sur cette même extrêmité, dont les queues rondes, couvertes d'un petit velu blanc imperceptible, ont environ trois pouces de longueur, & sont épaisses de deux lignes à leur naissance. Le petit velu, dont elles sont chargées, les représente d'un verd blanchâtre. Elles portent, à leur sommet, des feuilles recourbées en ovillettes à leur base, dont les moïennes sont longues de deux pouces, & larges d'un pouce & demi. Leur contour est ondé, & la pointe qui les termine est émoussée: la côte, qui passe par le milieu, & qui est une prolongation de la queue, terminée à leur pointe, est arrondie sur le revers, & élevée d'une ligne sur leur plan, sillonée en dedans, chargée de chaque côté de huit autres petites côtes arrondies de même sur le revers & sillonées aussi en dedans, s'étendant de chaque côté des feuilles jusqu'à leur contour, divisées en plusieurs petits nerfs qui sont encore subdivisés. Le dessus, ou revers des feuilles, couvert d'un velu blanchâtre, semblable à celui de leur queue, les représente aussi d'un verd blanchâtre, quoiqu'on ne découvre le velu qu'à la faveur du Microscope; & le dedans, ou dessous des mêmes feuilles, est d'un verd gai, où il ne paroit aucun velu.

Les fleurs sont portées sur le sommet d'un pédicule arrondi, couvert d'un velu blanc imperceptible, long de deux pouces & épais d'une ligne & demie. Les fleurs sont des bouquets non radiés, représentés sur un disque rond de quinze lignes de diametre. Ce disque est un amas de petits fleurons fort serrés, d'un violet clair, portés chacun sur un embrion de graine. La fleur étant passée, chaque embrion devient une semence sans aigrette. Ces semences, ou ces graines, sont semblables à celles du Chanvre, un peu lenticulaires, couvertes d'une peau d'un gris clair, & d'une ligne & demie de diametre (95).

Grosseur extraordinaire d'une Pepite d'or.

A l'occasion du nom de *Pepite*, que les Espagnols donnent à un monceau d'or ou d'argent qui n'a pas encore été purifié, & tel qu'il sort de la Mine, le P. Feuillée confirme ce qu'on a dit de la grosseur dont sont quelquefois ces masses, par celle qu'il vit à Lima dans le Cabinet de Dom Antoine Porto-Carrero. Elle pesoit 33 livres & quelques onces. Un Indien l'avoit trouvée dans une ravine, que les eaux avoient découverte. Sa partie supérieure étoit beaucoup plus parfaite que l'inférieure, & cette différence se faisoit remarquer par degrés avec une admirable proportion: c'est-à-dire que vers l'extrêmité de la partie supérieure, l'or étoit de 22 Carats, deux grains; un peu plus bas, de 21 Carats $\frac{1}{2}$ grain; deux pouces plus loin, de 21 Carats; & vers l'extrêmité de la partie inférieure, de 17 Carats $\frac{1}{2}$ grain seulement. D'où l'Observateur conclut que la Nature, en travaillant à sa formation, étoit aidée des influences du Soleil pour la purifier. Cette chaleur primitive, dit-il, qui vient tous les ans redonner la vie aux Plantes, repoussant de haut en bas les parties hétérogenes mêlées avec les petites parties dont l'assemblage fait l'or, les oblige de descendre insensiblement, d'abandonner ce précieux métal, & de le laisser entiérement pur (96).

Le travail de la Nature n'est pas moins remarquable dans l'observation

(95) *Ibidem*, pag. 281.
(96) *Ibidem*, pag. 478.

suivante

suivante. On voit à *Guanca-Velica*, Ville du [illegible], célebre par ses Mines de vif-argent, à 60 lieues de Lima, une fo[illegible]e, qui sort du milieu d'un Bassin quarré dont les côtés ont environ dix toises, & dont les eaux, extrêmement chaudes à leur sortie, se pétrifient dans les Campagnes, en s'y répandant, à peu de distance de leur source. La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune, & leurs superficies sont semblables à celles des glaces, qui, sortant des mains de l'Ouvrier, attendent d'être polies pour devenir transparentes. On s'est servi de ces pierres, pour bâtir la plus grande partie des Maisons de Guanca-Velica. Leur coupe donne peu de peine aux Ouvriers; ils n'ont qu'à remplir, de ces eaux, des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres; & sans regle ni Marteau, ils trouvent, peu de jours après, des pierres telles qu'ils les desirent. Les Sculpteurs mêmes sont dé[illegible]long travail qu'il faut employer à la recherche de la Draperie [illegible]raits de leurs Statues: lorsque leur moule est bien fait, ils n'on[illegible] à le remplir d'eau de cette source, qui ne manque point de se pétrifie[illegible]ors tirant, des moules, leurs Statues toutes faites, il ne reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. » J'ai vu, dit le P. Feuillée, une infinité de ces » Statu[illegible] Tous les Benitiers de la plûpart des Eglises de Lima sont de « la m[illegible]atiere, & d'une telle beauté, qu'on ne croiroit jamais l'Hist- » toire [illegible]ur formation, si l'on n'en jugeoit que par les apparences. La » grande [illegible]ine de Mercure, qui sert dans toutes les Mines de l'Amérique méridionale à purifier l'argent, est creusée, proche de Guanca-Velica, dans une Montagne fort vaste, qui menaçoit ruine en 1709. Les bois, qui la soutenoient en plusieurs endroits, étoient à demi pourris; & les dépenses qu'on y avoit faites jusqu'alors, en bois seulement, montoient à trois millions deux cens mille livres. On trouve, dans cette Mine, des Places, des rues, & une Chapelle où la Messe est célebrée les jours de Fête. On y est éclairé par une grande quantité de chandelles allumées. Les parties subtiles du Mercure, qui s'évaporent, y rendent l'air fort dangereux (97).

Singuliere pétrification des eaux d'une source.

Mercure de Guancavelica.

Un autre Voïageur nous apprend que la terre, qui contient le vif-argent de cette Mine, est d'un rouge blanchâtre, comme de la Brique mal cuite. On la concasse, pour la mettre dans un fourneau de terre, dont le chapiteau est une voute en cul de Four, un peu sphéroïdale, où elle est étendue sur une grille de fer recouverte de terre, sous laquelle on entretient un petit feu de paille [illegible]cho, qui est plus propre à l'opération que toute autre espece de matiere combustible: aussi est-il défendu de couper cette herbe à vingt lieues à la ronde. La chaleur, se communiquant au travers de cette terre, échauffe tellement le Minerai concassé, que le vif-argent en sort volatilisé en fumée; mais comme le chapiteau est exactement bouché, elle ne trouve d'issue que par un petit trou, qui communique ensuite à des Cucurbites de terre, rondes, & emboîtées par le cou les unes dans les autres. Là, cette fumée circule, & se condense par le moien d'un peu d'eau qui est au fond de chaque Cucurbite, où le vif-argent tombe condensé, & en liqueur bien formée. Dans les premie-

Comment on le tire.

(97) *Ibid.* pp. 433 & 434.

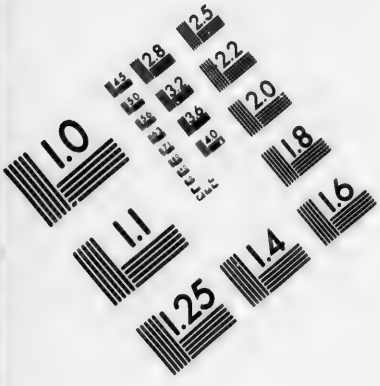
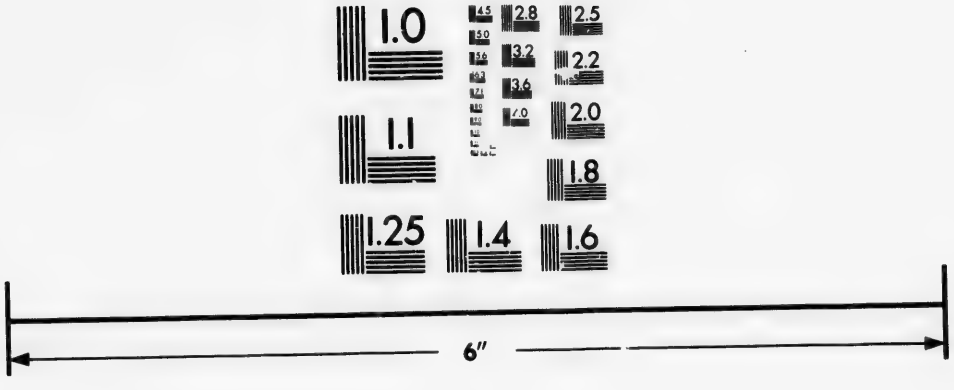
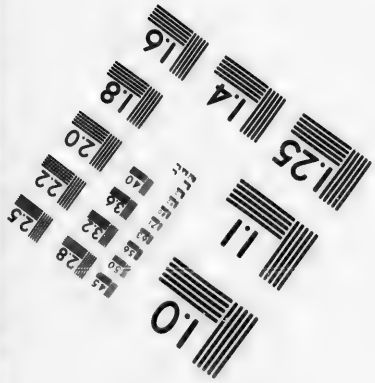
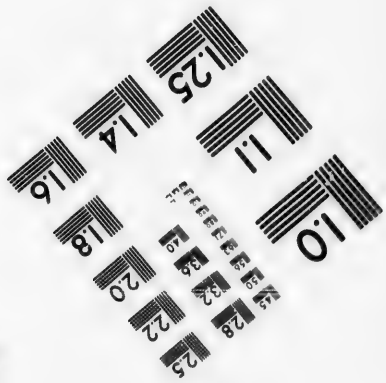


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

res Cucurbites, il s'en forme moins que dans les dernieres ; & de peur qu'elles ne s'échauffent jusqu'à se briser, on a soin de les rafraîchir par dehors avec de l'eau. Tout le profit de cette Mine appartient au Roi ; c'est-à-dire que, païant aux Particuliers, qui la travaillent à leurs frais, un prix fixe, qui étoit, en 1712, 60 Piastres le quintal, il vend le Mercure 80 Piastres, pour l'exploitation des Mines d'or & d'argent. Lorsqu'on en a tiré une quantité suffisante, il fait fermer l'entrée de la Mine, & personne n'en peut avoir que dans ses Magasins (98). M. Frezier rend témoignage aussi, de la pétrification presque subite de l'eau.

Aper Marinus, ou Sanglier Marin.

Les Observations du savant Minime s'étant étendues à tous les regnes, il donne la description de quelques Poissons fort singuliers, qu'il dessina dans la Baie de la Conception, au Chili. Un Pêcheur Indien, dans la Maison duquel il s'étoit logé, lui en apporta un, dont la figure lui parut approchante de celle de l'*Aper* de Rondelet (99), & que cette raison, jointe à diverses singularités qu'il décrit, lui fit nommer *Aper marinus aureus maculatus*. Il a presque la forme du Turbot, pressé de même dans son épaisseur. Son corps est un peu plus long que large. Sa longueur, depuis l'extrêmité du museau jusqu'à la naissance de la queue, n'excede pas dix pouces ; & sa largeur, depuis le dos jusqu'au dessous du ventre n'en a pas moins de sept. Sa gueule, qui est extrêmement petite, avance en maniere de petit grouin : elle est garnie de quelques petites dents, si serrées les unes contre les autres, qu'elles paroissent n'en composer qu'une. Ses yeux sont fort grands, comparés à la tête ; ils sont ronds, dorés & ornés d'une petite prunelle d'un gris noir. La tête même est renfermée, presque toute, dans la substance du corps, & couverte de fort petites écailles. Sa queue ressemble à un petit éventail arrondi, dont le manche est une petite portion du corps, couvert de petites écailles.

Le corps, couvert d'écailles semblables à celles de la queue, est de quatre couleurs différentes. Tout le fond est d'une belle couleur d'or, traversée de quelques bandes grises & noires. La premiere, qui est noire, prend son origine au commencement de la nageoire, ou aileron du dos, passe par le milieu de l'œil ; & formant un grand arc de cercle, elle va se terminer au-dessous de la tête. Deux autres grandes bandes grises traversent le corps, prennent leur naissance sur le dos, se terminent au-dessous du ventre, & divisent tout le corps en quatre parties égales. On voit encore deux autres bandes, dont l'une est grise, & entoure le manche de la queue, comme celle qui suit, qui est d'un beau noir, & qui divise la queue, du corps. Toute la queue est argentée, & bordée d'un beau cercle jaune. Les deux extrêmités du corps, séparées par la queue, sont ceintes d'un beau noir, un peu clair, & toutes deux bordées d'une petite nageoire, semblable à une belle crête dorée. Vers l'extrêmité du

(98) Relation d'un Voïage à la Mer du Sud, pag. 165.

(99) Histoire des Poissons, liv. 5, ch. 27. Cet Auteur aïant laissé aux Curieux le soin de déterminer quel est le véritable *Aper Marin* des Anciens, le P. Feuillée aima mieux donner à celui-ci le nom qu'il lui donne, & le constituer pour genre, que de s'arrêter à prouver que c'est le véritable Aper Marin d'Aristote & d'Athénée, qu'on nomme en François *Sanglier*.

dos, entre cette couleur noire & la couleur d'or du corps, on voit une grande tache ovale, beaucoup plus noire que tout le reſte du corps. Chaque côté a ſa petite nageoire argentée & triangulaire, attachée près des ouies. Tout le dos eſt ſurmonté par une rangée d'arrêtes pointues & noires, jointes par un cartilage un peu épais, mêlé de brun & de jaune, formant une très belle crête qui lui ſert de nageoire. Le deſſous du ventre eſt garni auſſi de deux petites nageoires noirâtres, & de deux petits aiguillons noirs, joints par un cartilage jaune, qui accompagne une autre rangée de petites arrêtes, couvertes d'une peau noire bordée de jaune, qui va ſe terminer au manche de la queue.

Ce Poiſſon eſt de très bon goût. Il eſt rare dans ces Mers mêmes; & celui qu'on apporta au P. Feuillée eſt le ſeul qu'il y ait vû (1).

Salamandre aquatique.

Sur les Côtes de la même Baie, en allant chercher des Plantes ſur une Montagne, le P. Feuillée, vit dans les eaux d'une belle ſource, un Animal qui cherchoit à ſe cacher, mais qu'il prit heureuſement. Il lui donna le nom de *Salamandre* aquatique, parcequ'aïant la queue longue, plate, arrondie à ſon extrêmité, & preſque ſemblable à une ſpatule, il lui trouva quelque reſſemblance avec la Salamandre de Fabius Columna.

Sa deſcription.

Sa longueur, depuis ſes levres juſqu'au bout de ſa queue, étoit de quatorze pouces ſept lignes; ſa peau ſans écailles, différente de celle des Lézards, délicatement chagrinée, ſemblable à celle des Caméléons qu'on apporte d'Alexandrie, & qui ſe trouvent auſſi dans les Campagnes de Smirne, d'où l'Auteur en rapporta deux en France en 1701, qu'il avoit trouvés, dans les anciennes ruines d'un Château bâti ſur une Montagne, à l'Eſt de cette Ville. Cette peau étoit d'un noir, tirant ſur le bleu d'Indigo; excepté la paupiere, & un peu au-deſſous du ventre, où ce noir devenoit plus clair, & paroiſſoit de couleur d'ardoiſe. Son muſeau étoit un peu plus aigu que celui des Lézards; & ſa tête, beaucoup plus élevée, avoit, au-deſſus de ſon ſommet, une eſpece de crête ondée, qui commençant au-devant du front s'étendoit juſqu'au bout de la queue, où elle étoit beaucoup plus élargie, & perpendiculairement élevée au-deſſus du plan.

Entre le muſeau & le front, on voïoit de chaque côté, une narine fort ouverte, bordée par un grand cercle charnu que l'Animal ouvroit & fermoit par intervalles, comme deux eſpeces de paupieres. Ses yeux étoient directement ſitués au milieu des côtés de la tête: ils étoient grands, plus longs que larges, & couverts par deux grandes paupieres ardoiſées. Leur couleur étoit d'un jaune de ſafran, à la réſerve de la prunelle, qui étoit d'un bleu foncé. Il avoit la gueule fendue, armée de deux rangées de très petites dents pointues, & un peu crochues. Sa langue épaiſſe, large, vermeille, eſt entierement attachée dans le goſier par ſa partie inférieure, qui s'étend au dehors par un grand goître, qu'il gonfle & rétrécit à la maniere d'une veſſie. Ses bras ſont fort courts, à proportion des jambes; les pattes de devant plus petites que celles de derriere; les doigts, tant des piés que des mains, joints par un cartilage ſemblable à ceux des Canards, & des Oies; leur extrémité, terminée par un autre cartilage arrondi, plat,

(1) *Ibidem*, pp. 337 & 338.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

large, & relevé par une crête qui leur tient lieu d'ongle. Son *Thorax* eſt fort étroit & fort court; mais l'Abdomen, partie contenue par le dos & le ventre, eſt fort enflé, & relevé par quatorze ou quinze côtes, tant vraies que fauſſes, qui l'environnent comme les cercles d'une barrique.

Ce que cet Animal a de plus ſingulier eſt la queue : elle eſt longue, étroite & ronde à ſa naiſſance; enſuite elle s'élargit peu-à-peu, juſqu'à deux pouces, comme l'aviron d'une ſpatule, s'arrondiſſant à l'extrémité, avec ſes bords dentelés en forme de ſcie, & le deſſus relevé par une crête large & ondée.

Mes bornes ne me permettant point de ſuivre les Voïageurs dans toutes leurs deſcriptions, je m'attache à cequ'ils ont de plus curieux & de mieux vérifié dans chaque genre. Le P. Feuillée rencontra, un jour, ſur le rivage du Chili, un Corps extraordinaire, que la Mer avoit jetté ſur le ſable. C'étoit une *Veſcie*; ouvrage des plus merveilleux que cet Elément produiſe. Ceux, qui n'en ont pas examiné le mouvement, croient qu'elle ne ſe meut qu'au gré des vents & des ondes. Mais le Minime, aïant bientôt remarqué, par ſon mouvement périſtaltique, qu'elle étoit vivante, crut pouvoir mettre les Veſcies de cette eſpece dans le genre de celles que les Naturaliſtes appellent *Holotures*, qui ſans être Plantes, ni Poiſſons, ne laiſſent pas d'avoir une véritable vie, & de ſe tranſporter par leur propre mouvement, d'un lieu à un autre, indépendamment du ſecours des vents & des ondes.

Sa deſcription.

Cette Holoture eſt une veſſie oblongue, ronde dans ſon contour, & comme émouſſée par les deux extrémités, mais plus par l'une que par l'autre. Elle eſt compoſée d'une ſeule membrane, très déliée & tranſparente, ſemblable à ces demi globes qui s'élevent ſur la ſurface des eaux en tems de pluie, particulierement lorſqu'elle tombe à groſſes gouttes. Cette membrane eſt compoſée de deux ſortes de fibres, les unes circulaires, & les autres longitudinales, par leſquelles on découvre un mouvement de contraction ſemblable à celui que les Anatomiſtes donnent aux inteſtins & au ventricule. Elle eſt toujours vuide, mais enflée comme un Balon plein de vent. A ſon extrémité la plus aigüe, elle a un peu d'eau très claire, renfermée par une eſpece de cloiſon, tendue comme la peau d'un tambour, ou le tympan de l'oreille; on lui voit, le long du dos, une autre membrane fort déliée, étendue en maniere de voile, ondée ſur ſes bords, ſemblable à une belle crête pliſſée, qui deſcend en forme de ſillons juſques ſur le dos. Cette membrane, qui lui ſert comme de voile pour naviger, ſe baiſſe, ſe hauſſe, s'appareille à toutes ſortes de vents, & ne garantit pas l'Animal du naufrage, puiſqu'il étoit venu échouer ſur le rivage par la violence d'une tempête. Il a, ſous le ventre, pluſieurs jambes fort courtes, de l'épaiſſeur du petit doigt, diviſées en deux branches, qui ſe ſubdiviſent en pluſieurs autres beaucoup plus menues, mais plus longues. Ces jambes, mêlées enſemble, ont l'apparence de pluſieurs vermiſſeaux, entrelaſſés les uns dans les autres, tous articulés par quantité de petits anneaux circulaires, auxquels on voit un mouvement périſtaltique. Toutes ces jambes, diviſées en pluſieurs, reſſemblent à de très belles houpes, pendantes, & tranſparentes comme le plus beau cryſtal de roche, accompagnées d'autres jambes très longues, ſem-

blables à des cordons azurés, de l'épaiſſeur des plumes à écrire, & brodées dans toute leur longueur par de petites veines circulaires, de couleur de feu, & rangées en maniere de petite dentelle. L'Obſervateur s'apperçut que toutes ces petites veines remuoient inceſſamment, quoique les jambes qu'elles parcourent demeuraſſent toujours pendantes.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Il ne peut déterminer, dit-il, la vraie couleur de cet Holoture : mais il ſe promet d'en donner quelque idée, en la faiſant conſidérer comme celle qu'on verroit dans un feu grégeois, ou dans le plus violent embraſement d'une fournaiſe de ſouffre ; c'eſt une confuſion de bleu, de violet & de rouge, ſi bien mêlés enſemble, qu'on ne ſauroit diſtinguer lequel des trois l'emporte ſur les deux autres. Enfin cet Animal ne repreſente pas ſeulement le feu grégeois au naturel, par ſes couleurs ; il l'imite encore, par les douloureuſes cuiſſons, qu'il cauſe à ceux qui le touchent. L'expérience en inſtruiſit le P. Feuillée. Il y fut ſurpris, quoiqu'il s'en défiât. Un bâton lui avoit ſervi à mettre l'Holoture dans ſon mouchoir, pour le deſſiner : le lendemain, ne faiſant pas réflexion à l'uſage qu'il avoit fait de ſon mouchoir, il voulut s'en eſſuïer les mains, après les avoir lavées. Il ſentit, auſſi-tôt, un feu violent, qui augmenta juſqu'à lui cauſer des convulſions par tout le corps, avec une douleur inſupportable, dont il ne ſe délivra qu'à force de tenir ſes mains dans un bain de vinaigre & d'eau (2).

Sa couleur, difficile à déterminer.

Danger d'y toucher.

On a parlé, plus d'une fois, du vin & des vignes du Pérou (3) ; M. Frezier nous donne ſes remarques ſur celui du Chili. Après avoir regreté en général qu'on n'entende pas mieux la culture des terres, dans un Païs où elles ſont ſi fertiles, & ſi faciles à labourer, qu'en les grattant ſeulement avec une branche d'arbre crochu, tirée par deux Bœufs, le grain à peine couvert n'y rend gueres moins du centuple, il ſe plaint qu'on ne travaille pas mieux les vignes. Elles ne laiſſent pas d'être abondantes : mais faute d'induſtrie pour verniſſer les couches de terre, où l'on met le vin, on les enduit d'une ſorte de réſine, qui, joint aux peaux de Boucs dont on ſe ſert enſuite pour le tranſporter, lui donne un goût amer, ſemblable à celui de la Thériaque, & une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement.

Vignes & Vin du Chili.

Les fruits du même Païs viennent auſſi ſans culture. On n'y greffe point les Arbres. Cependant la quantité de Poires & de Pommes, dont on n'y eſt redevable qu'à la Nature, fait trouver de la peine à comprendre, comment ces Arbres, qui n'y étoient pas connus, dit-on, avant la Conquête, ont pu ſe multiplier juſqu'à cette exceſſive abondance. On voit des Campagnes entieres d'une eſpece de Fraiſiers, différens des nôtres par les feuilles, qui ſont plus arrondies, plus charnues & fort velues. Leurs fruits ſont ordinairement de la groſſeur d'une noix, & quelquefois de celle d'un œuf de Poule. Ils ſont d'un rouge blanchâtre, un peu moins

Fraiſiers.

(2) *Ibid.* pp. 380 & ſuiv. Il vit quelques autres de ces Veſcies en divers endroits de l'Amérique, ſur les bords de la Mer, particulierement dans les Baies ſabloneuſes, après un grand vent ; mais il n'eut pas le tems d'obſerver ſi elles reſſembloient à celle qu'il a décrite.

(3) Voïez la deſcription des Corrégimens du Pérou.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

délicats, pour le goût, que nos Fraiſes de Bois : mais les Bois du Chili n'en manquent point, de l'eſpece des nôtres ; comme les champs y ſont remplis de toutes nos eſpeces de Légumes, dont quelques-unes, telles que les Navets, les Patates, la Chicorée des deux eſpeces, &c. y croiſſent même naturellement.

Légumes & Herbes aromatiques.

Les herbes aromatiques de notre climat, telles que le petit Baume, la Méliſſe, la Taneſie, les Camomilles, la Menthe, la Sauge, une eſpece de Pilofelle, dont l'odeur approche de celle de l'Abſynthe, y couvrent toutes les terres. On y diſtingue une petite eſpece de Sauge, qui s'éleve en Arbriſſeau, dont la feuille reſſemble un peu au Romarin, & qui doit contenir beaucoup de principes volatils, ſi l'on en juge par l'odeur & par le goût. Les Collines ſont embellies de Roſiers qui n'ont point été plantés, & l'eſpece la plus fréquente y eſt ſans épines. On voit auſſi, dans les Campagnes, une eſpece de Lis, que les Habitans nomment *Liuto* (4). Il s'en trouve de différentes couleurs ; & des ſix feuilles qui la compoſent, il y en a toujours deux panachées. La racine de l'Oignon de cette fleur donne une farine très blanche, dont on fait des pâtes de confiture.

Liuto.

Herbes médicinales.

On cultive, dans les Jardins, un Arbre, qui donne une fleur blanche, en forme de cloche (5), dont l'odeur eſt fort agréable, ſurtout à la fin du jour & pendant la nuit ; ſa longueur eſt de huit à dix pouces, ſur quatre de diametre par le bas. La feuille eſt velue, un peu plus pointue que celle du Noïer. C'eſt un réſolutif admirable pour certaines tumeurs. Les Habitans du Chili ont un remede infaillible, pour l'effet des chûtes violentes qui font jetter du ſang par le nez : c'eſt la décoction d'une herbe, nommée *Quinchamali*, eſpece de Santoline, dont la petite fleur eſt jaune & rouge. Outre la plûpart de nos Vulnéraires & de nos autres Plantes médicinales, ils en ont quantité de particulieres au Païs. Les herbes de teinture n'y ſont pas moins abondantes ; tel eſt celle qu'ils nomment *Reilbon*, eſpece de Garance, qui a la feuille plus petite que la nôtre, & dont ils font cuire la racine, pour teindre en rouge. Le *Poquell* eſt une ſorte de Bouton d'or, qui ne teint pas moins parfaitement en jaune. L'*Anil* du Chili eſt une eſpece d'Indigo, qui teint en bleu. La teinture noire ſe fait avec la tige & la racine du *Panqué*, dont la feuille, ronde, & tiſſue comme celle de l'Acante, a deux ou trois piés de diametre (6). Lorſque ſa tige eſt rougeâtre, on la mange crue pour ſe rafraîchir : elle eſt d'ailleurs fort aſtringente. Bouillie avec le Maki & le Gouthiou, arbriſſeaux du Païs, la teinture qu'elle donne en noir eſt non-ſeulement très belle, mais elle ne brûle point les Etoffes, comme les noirs de l'Europe. Cette Plante ne ſe trouve que dans les lieux marécageux.

Herbes de teinture.

Arbres aromatiques.

Les Forêts ſont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes eſpeces de Myrthes ; une ſorte de Laurier dont l'écorce a l'odeur du Saſſafras ;

(4) M. Frezier reproche au P. Feuillée d'avoir changé ce nom en celui de *Lietu*. La fleur reſſemble à l'eſpece de Lis qu'on nomme *Guerneziaiſe* en Bretagne, & que le P. Feuillée appelle *Hemoracalis floribus purpureſcentibus ſtriaſis*.

(5) Le P. Feuillée l'appelle *Stramonoides arboreum, oblongo & integro folio, fructu levi*.

(6) M. Frezier reproche encore, au Minime, qui l'appelle Panké Anapodiphyli, de borner ſon diametre à dix pouces.

le *Boldu*, dont la feuille jette l'odeur de l'encens, & dont l'écorce tient un peu du goût de la Canele ; le Canelier même, qui a les qualités de celui d'Orient ſans lui reſſembler, & dont la feuille approche beaucoup de celle du grand Laurier, quoiqu'un peu plus grande, &c.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Le *Licti* eſt un Arbre fort commun au Chili, dont l'ombre fait enfler tout le corps à ceux qui dorment deſſous. M. Frezier en fut convaincu par l'exemple d'un Officier François ; mais le remede n'eſt pas difficile : c'eſt une herbe nommée *Pelboqui*, eſpece de Lierre terreſtre, qu'on pile avec du ſel, & dont il ſuffit de ſe frotter, pour diſſiper promptement l'enflure. L'écorce du *Peumo*, en décoction, eſt d'un grand ſoulagement dans l'Hydropiſie : cet Arbre porte un fruit rouge de la forme d'une Olive ; ſon bois peut ſervir à la conſtruction des Vaiſſeaux : mais le meilleur du Païs, pour cet uſage, eſt une eſpece de Chêne, dont l'écorce comme celle de l'Ieuſe, eſt un Liege. Les bords de la Riviere de Biobio ſont couverts de Cedres, qui peuvent ſervir, non-ſeulement à toute ſorte de conſtruction, mais même à faire de très bons mâts. Cependant la difficulté de les tranſporter par la Riviere, dont l'embouchure n'a point aſſez d'eau pour un Navire, les rend inutiles.

Le Licti, arbre dont l'ombre fait enfler.

Les Oiſeaux, dont ces Campagnes ſont peuplées, different peu de ceux des autres Contrées méridionales. On y trouve d'ailleurs une partie des nôtres, tels que des Pigeons ramiers, des Tourterelles, des Perdrix, des Becaſſines, toutes ſortes de Canards, dont on diſtingue une eſpece, nommée *Patos Reales*, qui ont ſur le bec une crête rouge ; des Courlis & des Sarcelles. Les *Pipelienes*, dont je ne trouve le nom qu'ici, & qui ont, ſuivant M. Frezier, quelque reſſemblance avec l'Oiſeau de Mer qu'on appelle *Mauve*, ſont d'un très bon goût. » Ils ont le bec rouge, droit, » long, étroit en largeur & plat en hauteur, avec un trait de même cou- » leur ſur les yeux, & les piés du Perroquet. Les *Pechiolorados* ſont une » eſpece de Rouge-gorges, d'un beau ramage. On voit quelques Cignes, » & quantité de Flamans, dont les plumes, qui ſont un beau mélange » de blanc & de rouge, ſervent de parure aux bonnets des Indiens. Mais » le plaiſir de la chaſſe eſt ici fort interrompu par la multitude de ces » Oiſeaux, qu'on nomme *Vyolos*, & que les François du Vaiſſeau de M. Frezier nommoient *Criards*, parcequ'à la vue d'un homme ils viennent crier & voltiger autour de lui, comme pour avertir les autres Animaux, qui fuient ou qui s'envolent auſſitôt qu'ils les entendent. Obſervons que tout ce qu'on vient de lire, du Chili, regarde particulierement les Cantons voiſins de la Conception (7).

Variété d'Oiſeaux.

Pipelienes.

Pechiolorados.

Trouble pour la chaſſe.

Aux environs de Valparaïſo, les Montagnes, quoique fort ſeches par la rareté des pluies, produiſent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée eſt le *Cachinlagua*, eſpece de petite Centaurée, plus amere que celle de France, & par conſéquent plus abondante en ſel : elle paſſe pour un excellent fébrifuge. La *Vira-verda* eſt une ſorte d'Immortelle, dont l'infuſion, éprouvée par un Chirurgien François, guérit de la fievre tierce. L'*Unoperquen* eſt un Senné, tout-à-fait ſemblable

Herbes médicinales des Montagnes de Valparaiſo.

(7) M. Frezier, pp. 74 & précédentes.

HISTOIRE NATURELLE.

PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

à celui qui nous vient du Levant. L'*Alva-quilla*, nommé *Culen* par les Indiens, eſt un arbriſſeau dont la feuille a l'odeur du Baſilic, & contient un Baume d'un grand uſage pour les plaies. M. Frezier en vit des effets ſurprenans. Sa fleur eſt longue, diſpoſée en épi, de couleur blanche tirant ſur le violet. Un autre arbriſſeau, nommé *Havillo*, différent de la Havilla du Tucuman, n'eſt pas moins célebre par les mêmes vertus : il a la fleur du Genet, la feuille très petite, d'une odeur forte, qui tient un peu de celle du miel, & ſi pleine de baume qu'elle en eſt toute gluante.

Le Payco eſt une Plante de moïenne grandeur, dont la feuille eſt fort déchiquetée, & jette une odeur de Citron pourri. Sa décoction eſt ſudorifique, & vantée pour la Pleuréſie. Le *Palqui*, eſpece d'Hieble à fleur jaune, guérit la teigne. On nomme *Thoupa* un arbriſſeau ſemblable au Laurier-Roſe, dont la fleur eſt d'un jaune aurore, approchant, pour la figure (8) de celle de l'Ariſtoloche. Il rend, par les feuilles & l'écorce, un lait jaune, dont on guérit certains chancres. Le P. Feuillée en parle comme d'un Poiſon : mais, ſans le contredire ſur ce point, M. Frezier aſſure ſeulement, ſur ſa propre expérience, qu'il ſe trompe en lui attribuant un effet ſi prompt. Les *Biſnagues*, dont on fait des Curedents en Eſpagne, & dont la Plante reſſemble fort au Fenouil, couvrent les Vallées autour de Valparaïſo. Le *Quillay* eſt un Arbre du même Païs, dont la feuille a quelque reſſemblance avec celle du Chêne verd. Son écorce fermente dans l'eau, comme le Savon, & la rend bonne pour le lavage des laines, quoiqu'elle le ſoit moins pour le linge, qu'elle jaunit. Les Indiens l'emploient à ſe nettoïer les cheveux ; & c'eſt, dit-on, ce qui leur donne cette noirceur, qui eſt leur couleur commune.

On trouve, dans les mêmes lieux, le *Mollo*, que les Indiens nomment *Ovighan*, ou *Huinam*. Cet Arbre, dont la feuille eſt à-peu-près ſemblable à celle de l'Acacia, porte, pour fruit, une grappe compoſée de petits grains rouges, qui ont le goût du Poivre & du Genievre. Les Indiens en font une liqueur, plus forte que le vin. La gomme de l'Ovighan eſt purgative. On tire, de cet Arbre, du miel & du vinaigre. En ouvrant un peu l'écorce, il en diſtille un lait, qui diſſipe les taies des yeux. Du cœur de ſes rejettons, on fait une eau qui éclaircit & fortifie la vue. Enfin la décoction de ſon écorce fait une teinture, couleur de Caffé, tirant ſur le rouge, dont les Indiens teignent particulierement leurs filets de pêche, pour les rendre moins viſibles au Poiſſon.

Poiſſons.

Entre les Poiſſons, dont la plûpart ſont ceux des autres parties de la Côte, tels que les Corbins, les Tolles, les Pejes-Reyes, les Gournaux, les Languados, les Mulets, les Aloſes, les Carreaux, les Sardines, les Anchois, le Cheval marin, la Scie, le Petinbuaba, & une eſpece de Morue, qui donne à la Côte dans le cours d'Octobre & des deux mois ſuivans, M. Frezier s'arrête particulierement au *Peje-Gallo*, *Poiſſon-Coq*, que les François de ſon Vaiſſeau nommerent l'Elephant, parcequ'il a ſur le bec une véritable trompe (9). La pointe de ſes nageoires, qui, dans

Peje-Gallo.

(8) Le P. Feuillée, qui la donne, nomme cet arbriſſeau *Rapontium ſpicatum, foliis acutis.*

(9) Le P. Feuillée donne une deſcription fort curieuſe de ce Poiſſon. Les Indiens, dit-il, l'appellent *Alca-Achagual-Challgua.*

la

la figure, se divisent de chaque côté comme en deux aîles, est un aiguillon si dur, qu'elle peut servir d'alêne pour percer les cuirs les plus secs. Le même Voïageur a jugé digne d'une figure & d'une description, une espece singuliere d'Ecrevisse de Mer, semblable, dit-il, à celle que *Rondelet* nomme *Thetis*, & *Rumphius*, *Squilla Lutaria*. Ses couleurs sont extrêmement vives & d'une grande beauté.

Pulpo, animal extraordinaire.

Mais un Animal beaucoup plus singulier, est celui que les Chiliens nomment *Pulpo*. A le voir sans mouvement, on le prend pour un morceau de branche d'arbre, couvert d'une écorce semblable à celle du Châtaignier. Il est de la grosseur du petit doigt, long de six à sept pouces, & divisé en quatre ou cinq nœuds, ou articulations, qui vont en diminuant du côté de la queue. Cette queue ne paroît, comme la tête, qu'un bout de branche cassée. Lorsque l'Animal déploie ses jambes, qui sont au nombre de six, & qu'il les tient rassemblées vers sa tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. On assure que manié avec la main nue, il l'engourdit un moment, sans causer d'autre mal. M. Frezier le croiroit une Sauterelle, de la même espece que la Cocsigrue du P. du Tertre, dessinée dans l'Histoire des Antilles, s'il ne lui manquoit une queue à deux branches, & les petites excrescences en pointes d'epingle, que cet Ecrivain donne à sa Cocsigrue. D'ailleurs le Pere du Tertre ne parle point d'une vessie, qui se trouve dans le Pulpo, pleine d'une liqueur noire, dont on fait une très belle encre (10). On trouve aussi, à Valparaïso, des Araignées monstrueuses & velues, mais qui ne passent point pour venimeuses.

Aux environs de Coquimbo, on voit une espece de *Ceterach*, que les

Il a jusqu'à trois piés de long; & son épaisseur, vers le milieu, est de cinq pouces. Il va, en grossissant, depuis la tête jusqu'au milieu du ventre, & delà il diminue jusqu'à la queue, qui est faite en forme de faulx, recourbée vers le ventre. Il a cinq nageoires, quatre au-dessous du ventre, & une sur le dos; celle-ci en triangle, semblable à une voile de Barque, ou d'artimon de Navire: elle est appuiée sur une arrête fort pointue, qui passe au-delà de l'angle aigu de l'extrémité de la nageoire, & prend naissance au derriere de la tête: c'est l'unique arrête qu'on trouve à ces Poissons; tout n'étant que cartilages. Des quatre autres, deux sont au-dessous de l'anus, faites en palette, & les deux autres, fort larges, prennent naissance au-dessous des Bronchies. L'épine du dos est un corde, qui s'étend depuis l'occiput, où elle a son origine, jusqu'à la queue, semblable à celle de la Lamproie, & qui n'aiant, ni moelle, ni cavité, ni nerfs, n'est qu'une espece de cartilage. Le fond de leurs yeux est noir, & le tour jaune. La trompe, qu'on voit allongée à l'extrémité de la tête, est aussi un cartilage, couvert d'une peau d'un gris bleuâtre. La gueule a deux pouces de largeur: on y voit un rang de dents, en forme de scie, composé d'un cartilage, semblable à celui de la c[illegible]e qui tient lieu de l'épine du dos. La peau [illegible] ce Poisson est lisse, sans écailles, d'une couleur bleuâtre sur le dos, qui diminue en approchant du ventre, où elle devient argentée. Sa chair est blanche, d'un goût assez agréable. Son seul défaut est d'être un peu fade. *Journal du P. Feuillée*, tom. 1. p. 219. Ce Voïageur dit, qu'il avoit parcouru longtems les Mers sans avoir jamais vû un Poisson si singulier. Il le vit à Buenos-Aires: mais il dût le trouver ensuite fort commun au Chili, puisque M. Frezier assure qu'à deux lieues de Valparaïso, dans une anse où se décharge la Riviere d'*Aconcagua*, ou de *Chille*, qui passe à Quillota, on fait la pêche des Corbinos, des Tollos & des Peje-Gallos, qu'on fait sécher pour envoïer à Sant'Iago, Capitale du Chili, qui tire aussi delà le Poisson frais. *Ubi supra*, p. 110.

(10) C'est sans doute l'*Arumaxia Brasilia* de Margrave: liv. 7. p. 251.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Eſpagnols ont nommée *Doradilla*, dont la feuille eſt toute friſée, & dont on vante beaucoup la décoction. Elle ſert à purifier le ſang, & ſurtout à rétablir un Voïageur, des fatigues d'une longue marche. Dans le même Païs, on cultive une eſpece de Citrouille, nommée *Lacatoya*, qu'on fait ramper ſur les toîts des Maiſons, & qui dure toute l'année. De ſa chair, on fait une excellente confiture, Là commence à croître, un Arbre qui ne ſe trouve nulle part au Chili, & que M. Frezier croit particulier au Pérou. Il le nomme *Lucumo*. Sa feuille, dit-il, reſſemble un peu à celle de l'Oranger; & ſon fruit eſt fort ſemblable à la Poire qui contient la graine du Floripondio. Dans ſa maturité, l'écorce eſt un peu jaunâtre, & la chair fort jaune, à-peu-près du goût & de la conſiſtance du fromage frais. Le noïau ne peut être mieux comparé qu'à une Châtaigne, pour la peau, la couleur, & la conſiſtance; mais il eſt amer & ne ſert à rien. Les Vallées, qui approchent de la Cordilliere, produiſent une herbe qu'on peut manger en ſalade, dans ſa naiſſance; mais, en croiſſant, elle prend une qualité ſi funeſte aux Chevaux, qu'à peine en ont-ils mangé qu'ils deviennent aveugles, & qu'en peu de tems ils enflent juſqu'à crever.

Doradille de Copiimbo.

Lacatoya.

Lucumo.

Herbe ſingulière.

Le *Pacay*, que M. Frezier vit dans la Vallée d'Ilo, eſt un Arbre dont les feuilles ſont ſemblables à celles du Noïer, mais d'inégales grandeurs. Elles ſont rangées, deux à deux, ſur une même côte, de maniere qu'elles vont en augmentant, à meſure qu'elles s'éloignent de la tige. Ses fleurs ſont à-peu-près les mêmes que celles de l'Inga du P. *Plumier*, mais ſes fruits ſont différens. La gouſſe du premier eſt exagone; & celle du Pacay eſt à quatre faces, dont les deux grandes ſont larges de 16 à 18 lignes, & les petites, de ſept à huit. Leur longueur eſt fort inégale. Il ſe trouve des gouſſes de quatre pouces, & d'autres d'un pié de long. Elles ſont diviſées en pluſieurs petites loges, dont chacune renferme un grain, de la forme d'une Féve plate, enveloppée dans une ſubſtance blanche & filamenteuſe, qu'on prendroit pour du coton: mais ce n'eſt réellement qu'une huile cryſtalliſée, qu'on mange pour ſe rafraîchir, & qui laiſſe dans la bouche un goût muſqué des plus agréables. Les François lui donnerent le nom de *Pois ſucrin*.

Pacay, & ſes Pois ſucrins.

Entre les fleurs de Jardin, ils n'en virent qu'une particuliere au Païs, ſemblable à la fleur de l'Oranger, & d'une odeur plus ſuave, quoique moins forte. Elle ſe nomme *Niorbes*. On regrete que M. Frezier & les Compagnons de ſon Voïage n'aient pu rendre auſſi un témoignage oculaire à quatre Plantes fort étranges, dont ils ne connurent les propriétés que ſur le rapport d'autrui. Dans les Plaines de Truxillo, il croît un Arbre qui porte 20 ou 30 fleurs, toutes différentes par la couleur & la forme, & qui forment enſemble une eſpece de grappe. On l'appelle *Flor del Paraiſſo*, Fleur du Paradis. Aux environs de *Caxa-Tambo*, & *San Matheo*, Village du Païs de Lima, à la chûte des Montagnes, on trouve certains Arbriſſeaux, qui portent des fleurs bleues, dont chacune, en ſe changeant en fruit, produit une Croix ſi parfaite, qu'on ne la feroit pas mieux avec l'Equerre & le Compas. Dans la Province de Charcas, ſur les bords de la grande Riviere de Miſco, il croît de grands arbres, qui ont la feuille de l'Arrayan, ou du Myrthe, & dont le fruit eſt une grappe de

Fleurs & Plantes ſingulieres. Niorbes.

Fleurs du Paradis.

cœurs verds, un peu plus petits que la paume de la main. Ouverts, ils offrent plusieurs petites toiles, blanches comme les feuilles d'un Livre, & dans chaque feuille un cœur, au centre duquel on voit une Croix, avec trois clous au pié. Dans la même Province, on trouve l'herbe nommée *Pito real*, qui, réduite en poudre, dissout le fer & l'acier. Elle prend son nom de celui d'un Oiseau qui s'en purge, & qu'on représente verd, à-peu-près de la forme d'un Perroquet, s'il n'avoit pas le bec long, & sur la tête une espece de Couronne. Nous avons déja parlé de cette herbe, dans la Description du Mexique (11), où, pour en avoir, on rapporte que les Habitans bouchent, avec des fils de fer, les nids que ces Oiseaux font dans les Arbres. Bientôt, dit-on, ces fils se trouvent coupés, par une herbe que les Oiseaux apportent, & qu'on recueille soigneusement à l'entrée des nids. Mais dans la Nouvelle Espagne, comme au Pérou, ce récit ne paroît fondé que sur le témoignage des Indiens.

HISTOIRE NATURELLE. PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

Pito real, herbe qui dissout le fer & l'acier.

M. Frezier confirme tout ce qu'on a dit du Condor. Il en tua un près de Valparaïso, qui avoit neuf piés de vol : sa crête étoit brune, & n'étoit pas déchiquetée comme celle du Coq. Il avoit le devant du gosier rouge, sans plumes, comme le Coq-d'Inde. Ce qu'on peut recueillir de plus, de la Description de M. Frezier, c'est que cet Oiseau, loin d'être rare au Pérou, y est si commun qu'on en voit quelquefois plusieurs rassemblés pour attaquer les Troupeaux (12).

Condor de Valparaïso.

Le *Curvi*, est un Poisson d'une extrême singularité. Sa longueur n'est que d'un pié : mais il a, sur la levre inférieure, deux cornes, flexibles de chaque côté, longues de huit pouces, épaisses d'une ligne à leur naissance, terminées en pointe, & de couleur d'or. A l'extrêmité de la levre inférieure, il a quatre autres cornes, deux desquelles ont six pouces de long, & les deux autres trois ; toutes de la même couleur que les deux de la levre supérieure, avec la même flexibilité. Sa tête est plate. Vers le haut, il a six nageoires ; deux au-dessous des ouies, qui commencent par une arrête fort dure, découpée en scie. Au-dessous & vers le milieu du ventre, on lui voit une autre nageoire, composée de sept épines, qui se divisent en plusieurs branches vers leurs extrêmités, entre lesquelles est une pellicule mince, de couleur grise. Au-delà de l'Anus, & toujours au-dessous du ventre, une autre nageoire est également composée de sept épines, divisées vers leurs extrêmités, couvertes aussi d'une pellicule grise. Deux autres nageoires ont leur siége sur le dos : la premiere prend son origine derriere la tête, commence par une arrête, découpée d'un côté en dents de scie, aux Mâles, & toute unie, aux Femelles ; celle-ci, suivie de six autres, qui sont couvertes d'une peau semblable aux autres : la seconde, qui est vers la queue, & fort différente dans sa composition, a ses épines fort minces, en grand nombre, sans aucune division vers leur extrêmité, & couvertes comme toutes les autres. La queue du Curvi est divisée en deux parties, vers le milieu, par une ligne bleuâtre, qui prend son origine aux Bronchies, & va se terminer à l'angle de division, formé

Curvi de Buenos-Aires.

(11) Au Tome XII de ce Recueil.
(12) *Ubi suprà*.

HISTOIRE NATURELLE, PEROU ET CONTRÉES VOISINES.

par les deux parties. Sur la partie ſupérieure de chaque côté du corps, il y a trois rangs de taches griſes, qui commencent derriere la tête, & ſe terminent vers la queue. Toute cette partie eſt d'une couleur pâle d'or, qui diminue en s'approchant de la ligne de diviſion. La partie inférieure n'a que deux rangs, d'un gris clair, ſur un fond argenté qui rend cette partie agréable ; & la variation des deux couleurs, qui ſe confondent inſenſiblement, donne un éclat charmant à ce Poiſſon. Sa chair eſt d'ailleurs d'un excellent goût. Il n'a point d'écailles ; mais toutes les parties extérieures ſont couvertes d'une très belle peau (13).

CET OUVRAGE a peu d'articles, où l'on trouve autant de recherches curieuſes ; & tout étant tiré des meilleures ſources, on ne nous refuſera point ici la confiance qui eſt le tribut naturel de l'exactitude & de la vérité. L'arbre du *Quinquina*, ſur lequel notre ſilence pourroit paſſer pour une omiſſion, ſe trouve décrit, comme pluſieurs autres, dans les Voïages du XIII. Tome.

CHAPITRE IX.

VOÏAGES AU BRESIL.

INTRODUCTION.

ON comprend, ſous le nom de Breſil, de vaſtes Provinces de l'Amérique Méridionale, qui bordent, à l'Eſt, l'Océan Atlantique, & ſur les limites deſquelles les Eſpagnols & les Portugais ne s'accordent point. La Longitude du Breſil, ſuivant les premiers (14), eſt compriſe entre les 29 & 39 degrés, Oueſt du Méridien de Tolede, en vertu d'un ancien Traité des Rois de Caſtille & de Portugal, & d'une ligne de ſéparation, tirée du Cap de *Humos* par l'Ile de *Buenabrigo*. Les Portugais, étendant plus loin leurs droits, tirent cette ligne par l'embouchure du Fleuve des Amazones, au Nord, & par celle de Rio de la Plata, au Midi. On doit ſe rappeller les cauſes de cette différence. Le Pape Alexandre VI, Eſpagnol de Nation, aïant accordé aux Rois de Caſtille une Bulle qui les appelloit fort avantageuſement au partage du Nouveau Monde, par la fameuſe ligne de Démarcation dont on a rapporté les bornes (15), les Portugais s'en crurent aſſez bleſſés pour faire retentir leurs plaintes. On convint d'un autre Reglement entre les deux Cours : & d'habiles Géographes furent nommés, de part & d'autre, pour terminer ce grand différend dans l'eſpace de dix mois. Mais de nouvelles difficultés, qui s'éleverent pour la poſſeſſion des Iles Moluques, n'aïant fait que rendre les prétentions plus obſcures, chaque Parti s'en tint à ſes idées, & la concluſion demeura ſuſpendue, juſqu'à ceque les deux Couronnes étant tombées ſur une même tête, l'union des intérêts fit évanouir toutes les

Les Eſpagnols & les Portugais ne s'accordent point ſur les bornes du Breſil.

(13) Le P. Feuillée, *ubi ſuprà*, p. 220.
(14) Herrera, Decad. XX. liv. XX.
(15) Voïez ces détails, & la Bulle même d'Alexandre, au Tome XII de ce Recueil.

oppoſitions. Celles qui ſe ſont renouvellées depuis ſeront rappellées aux tems qu'elles regardent, & ſont encore aujourd'hui l'occaſion des guerres qui s'allument quelquefois dans les mêmes lieux.

INTRODUCTION.

Si l'on en croit Herrera, ce fut ſous les auſpices des Rois Catholiques, que la Côte du Breſil fut découverte, par Vincent Yanez Pinçon en 1499, & par Didace de Lopé en 1500. D'un autre côté, ſi les Relations qui portent le nom d'Americ Veſpuce étoient de lui, on pourroit croire, ſur ſon propre témoignage, qu'il partagea du moins cette gloire. Mais le récit d'Herrera paroît incertain; & l'on a déja fait obſerver que les quatre Relations de Veſpuce portent des caracteres de fauſſeté (16), qui ne permettent point de s'y arrêter. Il auroit été facile à Chriſtophe Colomb, après avoir découvert, dans ſon troiſieme Voiage, l'Ile de la Trinité & les bouches de l'Orinoque, de ſuivre une Côte qui l'auroit conduit juſqu'à l'Amazone : mais rappellé par ſes premiers Etabliſſemens & par l'eſpérance qu'il avoit encore de trouver une route vers la Côte Orientale des Indes, en ſuivant cette Mer qui s'enfonce entre Tierra-Firme au Midi, & la Floride au Nord, il abandonna des ouvertures qu'il auroit pû ſuivre heureuſement.

Différentes opinions ſur ſa découverte.

§ I.

Voïages et Etablissement des Portugais au Bresil.

AINSI ce fut proprement l'année ſuivante, que le Breſil fut découvert, par des Portugais, qui ne penſoient point à le chercher. Pierre Alvarez Cabral, Officier de diſtinction, étant parti, de Liſbonne, au mois de Mars 1500, avec une Flotte de treize Navires, pour Sofala, d'où il devoit ſe rendre à la Côte de Malabar, après avoir paſſé par les Iles du Cap Verd, prit ſi fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 d'Avril il eut la vue d'une Côte inconnue, qui ſe preſentoit à l'Oueſt. Il continua ſa navigation juſqu'au quinzieme degré de Latitude Auſtrale, où il trouva un bon Port, que cette raiſon lui fit nommer *Porto Seguro*; comme il donna le nom de *Sainte Croix* au Païs, parce-qu'il y avoit arboré l'étendart du Chriſtianiſme. On lui donna dans la ſuite celui de *Breſil*, d'une ſorte de bois qu'on y découvrit en abondance, & qui étoit connù trois ſiecles auparavant ſous ce nom. Cabral, aïant fait reconnoître les terres, apprit avec joie qu'elles paroiſſoient fertiles, qu'elles étoient arroſées de belles Rivieres, couvertes de diverſes eſpeces d'arbres, & fort bien peuplées d'Hommes & d'Animaux. Il y deſcendit, pour en prendre poſſeſſion au nom du Portugal. Quelques Habitans, attirés par ſes préſens & ſes careſſes, ne firent pas difficulté d'apporter des

Découverte du Breſil par Alvarez Cabral.

(16) On s'eſt étendu, au Tome XII, ſur les heureuſes impoſtures, qui firent donner ſon nom au nouveau Continent. Il eſt bien étrange que le ſavant Italien, qui a publié, cette année, l'Hiſtoire de la Vie & des Relations de Veſpuce en Italien, & les Auteurs du Journal Etranger, qui en ont donné l'Extrait, n'en aient pas dit un mot. Si c'eſt pour l'avoir ignoré, l'admiration doit augmenter.

Voïages et Etablissem. des Portugais au Bresil.

rafraîchiſſemens à ſa Flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractere : mais ne leur voïant aucune trace de Religion, ni de Gouvernement, ſa compaſſion, pour un état ſi triſte, lui fit ordonner, au Pere Henri (17), Supérieur de cinq Miſſionnaires qu'il menoit aux Indes Orientales, de leur annoncer les Vérités de l'Evangile. On auroit peine à comprendre quel fruit il ſe promettoit d'une Prédication qui ne pouvoit être entendue, ſi l'on n'avoit fait remarquer pluſieurs fois que s'attachant aux termes des Bulles Apoſtoliques, les Portugais & les Eſpagnols emploïoient toujours, au hazard, le prétexte de Religion pour juſtifier leurs invaſions & leurs conquêtes. Auſſi le Général n'oublia-t-il point, après cette cérémonie, de faire planter un poteau, qui portoit les Armes du Portugal, comme s'il n'eut rien manqué déſormais aux droits de cette Couronne. Enſuite, aïant dépêché un de ſes Vaiſſeaux à Liſbonne, pour y porter la nouvelle de ſa découverte, il remit à la voile vers les lieux auxquels ſa Flotte étoit deſtinée.

Fauſſes Relations d'Americ Veſpuce.

Les Relations d'Americ Veſpuce contiennent le récit de deux Voïages, qu'il fit ſur la même Côte, au nom d'Emmanuel Roi de Portugal. Mais les dates en ſont fauſſes, & c'eſt en quoi conſiſte l'impoſture ; car il eſt prouvé, par tous les témoignages contemporains, que dans le tems qu'il nomme, il étoit emploïé à d'autres expéditions (18). Gonzale *Cohelo*, & pluſieurs autres, s'occuperent long-tems à viſiter les Ports, les Baïes & les Rivieres du Païs. Les Terres ne leur parurent pas moins belles & moins fertiles qu'elles avoient été repréſentées par Cabral ; mais comme ils n'en découvrirent pas tout-d'un-coup les Mines & les autres richeſſes, le zele ne devint pas fort ardent pour y établir des Colonies. On ſe contenta d'en apporter du bois de teinture, des Singes & des Perroquets, marchandiſes qui ne coûtoient que la peine de les prendre, & qui ſe vendoient fort bien en Europe. Cependant la Cour de Liſbonne y fit tranſporter quelques Miſérables, condamnés à d'autres châtimens pour leurs crimes, & des Femmes de mauvaiſe vie, dont on vouloit purger le Roïaume : c'étoit les expoſer à mille morts, en leur faiſant grace de la vie ; car les Naturels, ouvrant les yeux ſur le danger de la ſervitude, dont ils étoient menacés, avoient pris les armes pour s'en défendre, & faiſoient la guerre ſans quartier.

Premieres meſures de la Cour de Portugal.

Son indifférence pour le partage des Terres.

Cependant la Cour ne ſe fit pas preſſer pour accorder d'amples Conceſſions, à ceux qui offrirent d'eux-mêmes d'y former des Etabliſſemens. Elle aſſigna même, à quelques Seigneurs, des Provinces entieres, dans l'eſpérance qu'ils y raſſembleroient des Habitans. La Terre coûtoit d'autant moins à donner, que l'Etat n'y faiſoit aucune dépenſe. Enfin le Breſil fut engagé à Ferme, pour un revenu aſſez modique ; & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, ſe réduiſit preſqu'au titre. Les Indes Orientales attiroient alors toute l'attention des Portugais. Non-ſeulement les vertus militaires y trouvoient de l'exercice, mais on y parvenoit, par la valeur, à toutes les diſtinctions militaires & civiles ; au lieu qu'au Bre-

(17) Herrera vante ſon mérite, & dit qu'il fut enſuite Evêque de Ceuta.
(18) Voïez la Relation d'Ojeda, au Tome XII.

fil, il falloit ſe partager ſans ceſſe entre la néceſſité de ſe défendre, & celle de défricher, par un travail aſſidu, des Terres à la vérité très fertiles, mais qui demandoient néanmoins de la culture pour fournir aux beſoins des Habitans. Dans ces premieres entrepriſes, ils eurent beaucoup à ſouffrir des Braſiliens, Sauvages implacables dans leurs haines, & qu'on n'offenſoit jamais impunément. Leur principale vangeance conſiſtoit à manger leurs Priſonniers. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le maſſacrer, & d'en faire un de ces horribles Feſtins qui font frémir la Nature. Tous les Voïages, qui ſe firent alors au Breſil, n'ont de remarquable que ces barbaries. Ils n'appartiennent point d'ailleurs à notre deſſein, parcequ'il ne s'en eſt point conſervé de Relations particulieres, & que juſqu'à préſent nous n'avons fait que recueillir ce qui ſe trouve diſperſé dans les Hiſtoriens.

VOÏAGES ET ETABLISSEM. DES PORTUGAIS AU BRESIL.

Difficultés de la part des Sauvages.

Malgré tant de difficultés, le Païs ne laiſſa point de ſe peupler d'Européens; & les fruits de leurs travaux en exciterent d'autres à les ſuivre. La guerre, qu'ils avoient ſans ceſſe à ſoutenir contre des Légions d'Indiens, les obligea de ſe partager en *Capitainies*; & dans l'eſpace de cinquante ans, on vit naître, le long de la Côte, diverſes Bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto ſeguro* & *Saint Vincent*. Les avantages que ces Colonies tirerent de leur ſituation firent ouvrir enfin les yeux à la Cour de Portugal. Elle ſentit le tort qu'elle s'étoit fait, en accordant des Conceſſions ſans bornes; & Jean III entreprit d'y remédier.

La Cour de Portugal prend le Breſil à cœur.

Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies; & dans le cours de l'année 1549, il envoïa Thomas de *Souſa* au Breſil, avec le titre de Gouverneur général. Six Vaiſſeaux, bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers, compoſoient ſa Flotte. Il avoit ordre, non-ſeulement d'établir une nouvelle adminiſtration, dont il emportoit le plan dreſſé, mais encore de bâtir une Ville dans la Baie de tous les Saints. Le Roi, penſant auſſi à la converſion des Braſiliens, qu'il regardoit comme ſes Sujets, s'étoit adreſſé au Pape Paul III, & à S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jeſus, pour leur demander quelques Miſſionnaires. Il en obtint ſix, qui furent les PP. Jean *Aſpilcueta*, Navarrois, Antoine *Pireo*, Leonard *Nuñez*, Diegue de *Saint Jacques*, & Vincent *Rodriguez*, tous quatre Portugais, ſous la conduite du P. Emmanuel Nobrega de la même Nation. Ces Hommes Apoſtoliques partirent avec Souſa, & prirent terre au Breſil dans le cours de Juin. A leur arrivée, ils bâtirent une Ville, qui fut nommée San Salvador (19). Souſa eut à ſoutenir de ſanglantes guerres; ce qui n'empêcha point les Villes de ſe multiplier. Les premieres n'eurent que des Fortifications très ſimples, qui ſuffiſoient contre les ſurpriſes des Sauvages: mais bientôt, les Européens de diverſes Nations s'étant rendus redoutables dans ces Mers, il fallut ſe mettre à couvert de l'invaſion. Il n'y avoit pas cinq ans que Souſa gouvernoit le Breſil, lorſque les François entreprirent d'y former un Etabliſſement ſous ſes yeux. Les circonſtances de cette entrepriſe ſe ſont conſervées dans leurs propres Relations.

Nouvelle adminiſtration.

Miſſionnaires appellés.

Etat des Etabliſſemens Portugais juſqu'en 1555.

(19) Ou Saint Sauveur. Quelques-uns l'ont nommée ſimplement *la Baie*, parcequ'elle eſt bâtie ſur la Baie de tous les Saints.

§ II.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. VOÏAGE DE JEAN DE LERY.

INTRODUCTION.

Villegagnon entreprend de fonder une Colonie au Bresil.

ON passe legerement sur les motifs & les premiers succès de l'Expédition, parcequ'elle n'a jamais été publiée à titre de Voïage. En 1555, Nicolas *Durand de Villegagnon* (*), Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne, livré aux opinions des nouveaux Sectaires, & piqué de quelques chagrins qu'il avoit essuïés dans l'exercice de son emploi, conçût le projet de former, en Amérique, une Colonie de Protestans. Il étoit brave, entreprenant, homme de beaucoup d'esprit, & plus savant même que ne l'est ordinairement un homme de guerre. Ses desseins furent déguisés, à la Cour, sous la simple vue de faire un Etablissement François dans le Nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Espagnols; & ce prétexte lui aïant fait obtenir de Henri II deux ou trois Vaisseaux bien équipés, qu'il remplit de Calvinistes ouverts ou secrets, il partit du Havre-de-Grace au mois de Mai, & n'arriva que dans le cours de Novembre au Bresil. Sa prudence parut l'abandonner dans le premier choix d'un Poste; il débarqua sur un grand Rocher, d'où la Marée le chassa bien-tôt: mais s'étant plus avancé, il entra dans une Riviere, presque sous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Ile, dans laquelle il bâtit un Fort, qu'il nomma le Fort de Coligny. A peine l'Ouvrage fut commencé, qu'il renvoïa ses Vaisseaux en France, avec des Lettres, où il rendoit compte de sa situation à la Cour; mais il y en joignit d'autres, pour quelques Amis qu'il avoit à Geneve. Cet éclaircissement se trouve dans une Apologie de sa conduite, qu'il publia lui-même après son retour. On y apprend aussi qu'en arrivant au Bresil, il y avoit trouvé quelques Normands, qu'un naufrage avoit jettés sur cette Côte, & qui s'y étant mêlés avec les Sauvages, savoient leur Langue, & servirent d'Interpretes aux François du Fort. Tout le reste est tiré de la Relation du Voïageur, dont cet article porte le nom.

Motifs & préparatifs du Voïage de Lery.

L'EGLISE de Geneve, aïant reçu les Lettres de Villegagnon, saisit ardemment l'occasion de s'étendre, dans un Païs, où toutes les apparences lui promettoient, pour ses Partisans, une liberté dont ils ne jouissoient point en France. L'Amiral de Coligny, leur Protecteur déclaré, à qui Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire aussi, prit cette ouverture fort à cœur. Il connoissoit la prudence & le zele d'un vieux Gentilhomme, nommé *Philippe de Corguilleray*, mais plus connu sous le nom de *Dupont*, qui étoit celui d'une Terre qu'il avoit possedée près de Châtillon sur Loin, où l'Amiral avoit les siennes, & qui s'étoit retiré à Geneve pour y vivre

Corguilleray du Pont est choisi pour Chef.

(*) Natif de Provins en Brie.

paisiblement

paiſiblement dans l'exercice de ſa Religion. Il le ſollicita, par ſes Lettres, de ſe mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Breſil; & ce Vieillard, animé par les exhortations de Calvin, dont la réputation & l'autorité étoient alors au plus haut point dans le Parti oppoſé à l'Egliſe Romaine, ne fit pas difficulté de ſacrifier ſon repos au ſervice de la ſienne (20).

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

Avec un Chef de cette conſidération, il falloit trouver, non-ſeulement des Particuliers de bonne volonté, qui fuſſent diſpoſés à quitter pour jamais leur Patrie, mais encore des Miniſtres de leur Religion, des Artiſans, & tous les ſecours néceſſaires pour jetter les fondemens d'une nouvelle République. Entre quantité de Profeſſeurs & d'Etudians en Théologie, dont Geneve étoit preſqu'auſſi remplie que de Citoïens, on n'eut pas de peine à choiſir deux Miniſtres d'un mérite connu, qui ſe crurent honorés de cette diſtinction : l'un fut Pierre *Richer*, âgé de cinquante ans, & l'autre, Guillaume *Chartier*, que l'Auteur qualifie tous deux de *Maîtres*; » & qui furent entendus, dit-il, ſur l'expoſition de certains paſſa- » ges de l'Ecriture Sainte. Mais du Pont, qui ne vouloit en impoſer à » perſonne, ne diſſimulant point qu'il y avoit cent cinquante lieues à » faire par terre, & plus de deux mille lieues par Mer; qu'en arrivant » au terme, il faudroit ſe contenter, au lieu de pain, de manger des » fruits & des racines, renoncer au vin, dans un Païs qui ne produit point » de vignes, & vivre en un mot d'une maniere tout-à-fait différente de » celle de l'Europe; tous ceux, qui aimoient mieux la théorie que la pra- » tique, perdirent l'envie de changer d'air, de s'expoſer aux dangers de » la Mer, & de ſouffrir les chaleurs de la Zône torride, & par conſé- » quent celle de s'enrôler pour le Voïage (21). Cependant il s'en préſenta quatorze, dont on nous a conſervé les noms (22). Ils partirent de Geneve le 10 de Septembre 1556.

Miniſtres & autres Proteſtans qui partent avec lui.

Leur Chef ne manqua point de les faire paſſer par Chatillon ſur l'Oing, où l'Amiral tenoit un état digne de ſon rang, dans un des plus beaux Châteaux de France. Ils y furent encouragés par ſes exhortations & ſes promeſſes. Delà, s'étant rendus à Paris, quelques Gentilshommes attachés aux mêmes principes, & d'autres Proteſtans de cette Capitale, ſe déterminerent à groſſir leur Trouppe. Leur embarquement devant ſe faire à Honfleur, ils prirent leur route par Rouen, d'où ils tirerent auſſi quelques recrues; & tandis qu'on achevoit d'équiper leurs Vaiſſeaux par les ſoins de l'Amiral, ils ne négligerent point les préparatifs qui pouvoient leur faciliter la découverte & le travail des Mines. Un Officier, nommé Saint Denis, qui avoit la réputation d'exceller dans ces connoiſſances, s'étoit joint à eux dans leur paſſage à Paris. Mais peu de jours avant leur embar-

Ils paſſent chez l'Amiral de Coligny.

Inſulte qu'ils reçoivent à Honfleur.

(20) Hiſtoire d'un Voïage fait en la Terre du Breſil, par Jean de Lery, natif de la Margelle, Terre de Saint Senne, au Duché de Bourgogne; cinquieme édition, dédiée à Madame la Princeſſe d'Orange, pp. 5 & 6. La premiere édition eſt de 1578. L'Auteur, dont la fidélité & le bon ſens ont mérité l'éloge de M. de Thou, attaque dans une fort longue Préface *Thevet*, Hiſtorien d'ailleurs fort décrié, & lui reproche autant de mauvaiſe-foi que d'ignorance.

(21) *Ibidem.*

(22) Pierre *Bourdon*, Mathieu *Verneuil*, Jean *du Bordel*, André *de la Fond*, Nicolas *Denis*, Jean *Gardien*, Martin *David*, Nicolas *Raviquet*, Nicolas *Carnieau*, Jacques *Rouſſeau*, & l'Auteur de cette Relation, qui n'avoit alors que vingt-deux ans. *Ibid.* p. 7.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1556.

quement, quelques Habitans de Honfleur aïant ſu qu'ils avoient célébré la Cene pendant la nuit, contre l'Ordonnance du Roi, qui ne permettoit aux Proteſtans de s'aſſembler que de jour, ils ſe virent attaqués dans leurs logemens avec tant de furie, que Saint Denis fut tué en ſe défendant. La reſſource des autres fut de ſe retirer vers la Mer, & de précipiter leur départ ſous de ſi malheureux auſpices. Dans leur ſéjour au Breſil, ils regretterent plus que jamais la perte d'un Homme, à l'habileté duquel perſonne ne fut capable de ſuppléer.

Le Capitaine Saint Denis eſt tué.

Eſcadre préparée pour ce voïage.

Ils s'embarquerent ſur trois Vaiſſeaux, armés en guerre aux dépens du Roi, par *Bois-le-Comte*, Neveu de Villegagnon. Celui qu'il montoit, avec la qualité de Vice-Amiral, ſe nommoit la *petite Roberge*, & portoit environ quatre-vingts Hommes. Lery ſe trouva ſur le plus grand, commandé par *Sainte Marie de l'Epine*, & nommé la *grande Roberge*, dont l'Equipage étoit de ſix vingts Hommes (23). Le troiſieme, qu'on nommoit *la Roſée*, en avoit quatre-vingt-dix, en y comprenant ſix jeunes Garçons, qui devoient apprendre la Langue du Païs, pour ſe lier plus facilement avec les Sauvages, & cinq jeunes Filles, qu'on ſe réſervoit à marier ſuivant l'occaſion, avec une Femme pour les gouverner. Il paroît que l'éloquence de Calvin & les efforts de du Pont avoient eu peu de pouvoir ſur les perſonnes de ce ſexe, puiſqu'ils n'en avoient pû raſſembler un plus grand nombre.

Départ de Honfleur.

Quoique la Colonie Proteſtante n'eut pas beaucoup à ſe louer des Habitans de Honfleur, elle ne ſortit point du Port ſans avoir reçu les honneurs établis pour les Vaiſſeaux de guerre; c'eſt-à-dire qu'elle fut ſaluée de tout le Canon des Forts, joint, dit l'Auteur, au ſon des Trompettes, des Tambours & des Fifres, qui donnerent un air de triomphe à ſon départ. Mais la joie, que cette pompe avoit répandue ſur les trois bords, fut bientôt ſuivie des plus mortelles allarmes. Une tempête, qui dura douze jours entiers, fit éprouver, à ceux qui ne connoiſſoient pas la Mer, toutes les agitations & les terreurs de cet Elément. Ils s'en crurent délivrés, le treizieme jour, en voïant la tranquillité renaître autour d'eux; mais bientôt les vagues redevinrent ſi furieuſes, qu'ils retomberent dans les mêmes dangers. Tandis que tout le monde frémiſſoit d'une ſituation, qui ne changea qu'au bout de ſept jours, l'Auteur nous apprend qu'elle le rendit Poëte. Il fit quelques Vers, & quantité de bonnes réflexions, ſur la folie des Hommes, qui leur fait braver la mort au milieu des Flots (24).

Longues tempêtes.

(23) Lery vante l'habileté de ſon Pilote, qui ſe nommoit *Humbert*, natif de Harfleur.

(24) Je tournai, dit-il, & amplifiai les vers d'Horace en cette façon:

Quoique la Mer, par ſon onde bruïante,
Faſſe hériſſer de peur cil qui la hante,
Ce nonobſtant, l'homme ſe fie au bois,
Qui d'épaiſſeur n'a que quatre ou cinq doigts,
Dequoi eſt fait le Vaiſſeau qui le porte;
Ne voïant pas qu'il vit en telle ſorte,
Qu'il a la mort à quatre doigts de lui.
Réputer fol on peut donc bien celui
Qui va ſur Mer, ſi en Dieu ne ſe fie;
Car c'eſt Dieu ſeul qui peut ſauver ſa vie.

Il ajoute: » Et voila pourquoi encore un Philoſophe, à qui on demandoit deſquels il

D'ailleurs la consternation, où tous les autres avoient été pendant une si longue tempête, ne les empêcha point d'abuser de leurs forces pour se saisir de quelques Caravelles Espagnoles & Portugaises, qui n'étoient point en état de leur résister; autre sujet, pour Lery, de déplorer le caractere des Hommes.

ETABLISSSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Le vent n'aïant plus cessé d'être favorable, les trois Vaisseaux arrivérent, le 26 de Février, à la vue de l'Amérique, proche d'une Terre fort haute, que les Habitans du Païs nommoient *Huvassou*. On ne nous en apprend point la position; mais l'Auteur aïant remarqué que le 13 du même mois, on étoit par les douze degrés de Latitude Australe, il est vrai-semblable que quelques Mariniers qui avoient déja fait ce Voïage, & qui crurent reconnoître la Terre des *Margajas*, ne se trompoient point. Ils avertirent le Vice Amiral que cette Nation étoit alliée des Portugais: mais on ne laissa point d'envoïer la Chaloupe à terre, après avoir tiré quelques coups de Canon. Une trouppe d'Indiens s'étant avancée sur le rivage, on leur montra de loin, des couteaux, des miroirs & des peignes, dans l'espérance d'en obtenir des vivres, à ce prix. En effet, non-seulement ils comprirent ce qu'on leur demandoit, mais s'étant empressés d'apporter diverses sortes de rafraîchissemens, six d'entr'eux & une Femme ne firent pas difficulté d'entrer dans la Chaloupe, pour se laisser conduire aux Vaisseaux. L'impression, que leur vue fit sur l'Auteur, mérite d'être représentée dans ses termes (25).

Arrivée de l'Escadre à Rio Janeiro.

Indiens qu'elle trouve sur les Côtes.

Portrait qu'en fait Lery.

» étoit le plus, de Vivans ou de Morts? » Répondit, de quel côté on vouloit mettre » ceux qui vont sur Mer; pource, dit-il, » qu'étant si proches de la mort, ils ne doivent être réputés entre les Vivans, p. 15. Il raconte aussi un évenement assez singulier, dont il fut témoin, & qui donne de la vrai-semblance, à ce qu'on lit dans Valere Maxims, (liv. 1. chap. 8.) d'un Matelot enlevé de son Vaisseau par une vague, & ramené par une autre. » Une grande caque de bois, » dans laquelle on faisoit dessaler du lard, » aïant été emportée, dit Lery, plus de la » longueur d'une pique hors du Bord, fut » rapportée soudain par une vague venant à » l'opposite, & ne fut pas même renversée, p. 18.

(25) Et parceque ce fut les premiers Sauvages que je vis de près, je laisse à penser si je les regardai & contemplai attentivement. Premierement, tant les Hommes que les Femmes, étoient aussi entierement nus, que quand ils sortirent du ventre de leur Mere; toutefois, pour être plus bragards, ils étoient peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un Moine, étant tondus fort près sur la tête, avoient sur le derriere les cheveux longs; mais, ainsi que ceux qui portent perruques, par deçà, étoient rognés à l'entour du cou. Davantage, aïant tous les levres de dessous trouées & percées, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquée, & comme enchassée, laquelle étant de la largeur & rondeur d'un teston, ils ôtoient & remettoient quand bon leur sembloit. Pour en dire vrai, quand cette pierre est ôtée, & que cette grande fente en la levre de dessous leur fait comme une seconde bouche, cela les défigure bien fort. Quant à la Femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encore, comme celles de par-deça, portoit-elle cheveux longs: mais pour l'égard des oreilles, les aïant si dépiteusement percées qu'on eut pû mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grands pendans d'os blancs, lesquels lui battoient jusques sur les épaules... Et parcequ'ils n'ont entr'eux nul usage de monnoie, le paiement que nous leur fîmes fut des chemises, couteaux, haims à pêcher, miroirs & merceries. Mais pour la fin & bon du jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avoient pas été chiches de nous montrer tout cequ'ils portoient, aussi au départir, qu'ils avoient vêtu les chemises que leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque,

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Dès le lendemain Bois-le-Comte, craignant de pouſſer trop loin la confiance pour des Barbares qu'il ne connoiſſoit pas mieux, fit lever les ancres & ſuivre la terre. A peine eut-on fait neuf à dix lieues, qu'on ſe trouva devant un Fort Portugais, nommé le *Saint-Eſprit* (26), dans un Canton que les Indiens nommoient *Moab*. Les Portugais de la Garniſon reconnoiſſant une Caravelle que les Proteſtans François avoient enlevée dans leur route, & ne doutant point qu'elle n'eût été priſe ſur leur Nation, tirerent quelques coups auxquels on répondit vigoureuſement, mais ſans leur nuire beaucoup à cette diſtance. On continua d'avancer vers un lieu, nommé *Tapemiry*, dont les Habitans ne donnerent aucun ſigne de haine aux François. Un peu plus loin, par les vingt degrés, on paſſa devant les *Paraïbes*, autres Sauvages, dont les Terres offrent de petites Montagnes en pointes, qui reſſemblent à des cheminées. Le premier jour de Mars, on étoit à la hauteur des petites Baſſes, entremêlées de rochers, qui s'avancent en Mer & qui font l'épouvante des Matelots. Vis-à-vis, on découvroit une Terre unie, d'environ quinze lieues de longueur, poſſedée par les *Ouetacas*, Peuples ſi féroces, qu'ils ſont toujours en guerre avec leurs voiſins, & ſi légers à la courſe, que non-ſeulement cette propriété les dérobe à tous les dangers, mais qu'elle ſert à leur procurer une extrême abondance de vivres, par la facilité qu'ils ont, dans leurs Chaſſes, à prendre toutes ſortes de Bêtes. Au-delà de cette Terre, les Diſciples de Calvin eurent la vue de celle de *Maghé*, dont le rivage préſente un rocher de la forme d'une Tour, ſi brillant, lorſque les raïons du Soleil tombent deſſus, qu'on le prendroit *pour une ſorte d'Emeraude*. Auſſi les François & les Portugais s'accordent-ils à le nommer l'*Emeraude de Maghé*: mais les pointes, qui l'environnent à plus de deux lieues en Mer, ne permettent point aux Vaiſſeaux d'en approcher, & l'on aſſure qu'il n'eſt pas moins inacceſſible du côté de la Terre. Sur la même Côte, on rencontre trois petites Iles, qui portent auſſi le nom d'Iles de Maghé, où l'impétuoſité des flots, redoublée par un vent furieux qui s'éleva tout-d'un-coup, fit voir la mort à Lery, de plus près encore que dans les deux premieres tempêtes. Après trois heures d'un preſſant danger, la grande Roberge ne fut redevable de ſon ſalut, qu'à l'habileté de quelques Matelots, qui jetterent l'ancre aſſez adroitement pour la rendre ferme, au moment que le Vaiſſeau étoit ſur des pointes de rochers, qui l'alloient briſer en mille pieces. Après une avanture, dont le ſeul ſouvenir lui glaçoit le ſang, l'Auteur, qui ſe trouvoit fort mal de l'eau corrompue qu'on buvoit d'abord, fut extrêmement conſolé d'en trouver de fraîche dans une des Iles; ſans compter diverſes eſpeces d'Oiſeaux, qui, n'aïant jamais vu d'Hommes, s'y laiſſoient prendre à la main.

Spiritu Santo, Fort Portugais.

Nation des Paraïbes, & des Ouetacas.

Emeraude de Maghé.

Troiſieme tempête.

On étoit au Mercredi des Cendres. L'Eſcadre eut le lendemain un ſi bon vent, que vers quatre heures du ſoir, elle arriva au Cap *de Frio*, Port qu'elle cherchoit, & renommé alors par la navigation des François.

Arrivée au Cap de Frio.

n'aïant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillemens ſur eux, afin de ne les gâter pas, en les trouſſant juſqu'au nombril, & découvrant ceque plutôt il falloit cacher, ils voulurent encore, en prenant congé de nous, que nous viſſions leur derriere & leurs feſſes, pp. 51 & ſuiv.

(26) *El Spiritu Santo.*

Au ſignal de l'Artillerie, le rivage fut bientôt bordé d'une Trouppe d'Indiens, nommés *Tououpinambaoults* (27), Alliés de Villegagnon, qui reconnoiſſant le Pavillon de France, firent éclater leur amitié par de grands témoignages de joie. Bois-le-Comte ne balança point à faire jetter l'ancre. Outre les rafraîchiſſemens qu'on reçut des Sauvages, on fit une fort heureuſe pêche, où parmi quantité de Poiſſons extraordinaires on en prit un des plus monſtrueux. Lery, qui en fait une courte Deſcription, en parle comme d'un Monſtre inconnu. Il étoit, dit-il, à-peu-près de la groſſeur d'un bon veau d'un an. Son muſeau ſeul étoit long de cinq piés & large de 18 pouces, armé de dents tranchantes. Lorſque nous le vîmes à terre, chacun ſe tint ſur ſes gardes; Lery recommanda le même ſoin à ſes Compagnons, dans la crainte de quelque bleſſure. On le tua. La chair en étoit ſi dure, que malgré la faim dont tous les Equipages étoient preſſés, on le fit bouillir plus de 24 heures ſans en pouvoir manger.

Etabliſſement des François au Breſil. De Lery. 1557. Poiſſon monſtrueux.

Il ne reſtoit que 25 ou 30 lieues juſqu'au terme du Voïage. L'impatience d'y arriver fit remettre à la voile, plutôt qu'on ne ſe l'étoit propoſé; & le reſte de la navigation fut achevé ſi facilement, que le lendemain 7 de Mars, on entra dans l'embouchure de *Rio Janeiro*, nom que l'Auteur traduit par *Genevre*, quoiqu'il prenne ſoin d'ajouter que les Portugais l'ont donné à ce Fleuve, pour l'avoir découvert le premier jour de Janvier. Il prétend d'ailleurs que les Naturels du Païs le nommoient *Ganabara*.

Rio Janeiro, ou Ganabara.

Villegagnon & ſes gens, dont la retraite étoit dans une petite Ile du Fleuve, où ils avoient conſtruit un petit Fort ſous le nom de *Coligny*, ſe hâterent de répondre au bruit du Canon, & comprirent que leurs eſpérances étoient remplies par l'arrivée d'un Convoi. L'empreſſement fut égal, des deux côtés, pour ſe joindre; l'Eſcadre, s'étant avancée juſqu'au bord de l'Ile, y fut reçue avec de vives acclamations. Dans la ferveur dont les Proteſtans étoient animés, ils oublierent, également, les uns une année de ſolitude & d'ennui, les autres tous les dangers qu'ils avoient eſſuïés dans leur navigation; & pour ſe féliciter chrétiennement d'un bonheur commun, ils commencerent enſemble par en rendre graces au Ciel (28).

Situation de Villegagnon dans le Fort de Coligny.

Ce n'eſt point dans cette occaſion qu'on doit ſupprimer le détail des circonſtances, & craindre qu'elles ne jettent de la langueur dans la narration de Lery. Les pratiques & le langage des Proteſtans ont eu quelque choſe de ſi ſingulier dans les premiers tems de la Réformation, qu'un Lecteur qui les ignore ſera peut-être auſſi ſatisfait de la forme, que du fond de ce récit. Je n'y veux changer que les termes abſolument ſurannés, en m'attachant, pour le reſte, au ſtyle, comme au témoignage de l'Auteur.

Cela fait, nous fûmes trouver Villegagnon, qui nous attendoit dans

(27) C'eſt le nom que Lery donne à cette fameuſe Nation; & l'on doit juger qu'en aïant appris la Langue, juſqu'à ſe mettre en état d'en donner un vocabulaire, il n'ignoroit pas comment ſon nom devoit ſe prononcer & s'écrire. Cependant l'uſage en a fait Topinamboux, qui ſe trouve conſacré d'ailleurs par la fameuſe Epigramme de Boileau.

(28) *Ubi ſuprà*, p. 62.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

une Place. Nous le saluâmes tous, l'un après l'autre; & de sa part, nous embrassant avec un visage ouvert, il nous fit un très bon accueil. Ensuite, le sieur du Pont, notre Conducteur, avec Richer & Chartier Ministres de l'Evangile, lui aïant déclaré en peu de mots le principal motif de notre voïage, qui étoit de dresser, suivant les Lettres qu'il avoit écrites à Geneve, une Eglise Réformée d'après la parole de Dieu, il leur répondit dans ces propres termes: » Quant à moi, n'aïant rien de plus à cœur, » je vous reçois très volontiers à cette condition. Je veux même que no- » tre Eglise ait la réputation d'être mieux réformée que toutes les autres; » & dans cette vue, j'entens que dès aujourd'hui les vices soient répri- » més, le luxe des habits corrigé, enfin que tout ce qui pourroit nous » empêcher de servir Dieu disparoisse d'entre nous «. Puis levant les yeux au Ciel, & joignant les mains, il ajouta: » Seigneur Dieu, je te » rens graces de m'avoir envoïé ce que depuis si longtems je te demande » avec tant d'ardeur: & s'adressant encore à notre Troupe; » Mes Enfans, » (car je veux être votre Pere), comme J. C. étant en ce Monde n'a rien » fait pour lui, & que tout ce qu'il a fait a été pour nous, de même » espérant que Dieu me conservera la vie jusqu'à ce que nous soïons » fortifiés dans cette Contrée, & que vous puissiez vous passer de moi, » tout ce que je prétens faire ici est pour vous, & pour tous ceux qui » viendront dans les mêmes intentions. J'ai dessein d'y assurer une re- » traite aux pauvres Fideles qui seront persécutés en France, en Espa- » gne & ailleurs; afin que sans crainte, ni du Roi, ni de l'Empereur, » ou d'autres Puissances, ils y puissent purement servir Dieu, selon sa » volonté. «. Tels furent les premiers propos de Villegagnon à notre arrivée, qui fut un Mercredi 10 de Mars (29).

Comment il reçoit les Protestans.

Circonstances de leur arrivée.

Enfuite, il donna ordre que tous ses gens s'assemblassent promptement avec nous dans une petite Salle qui étoit au milieu de l'Ile. Tout le monde s'y étant rendu, le Ministre Richer invoqua Dieu; & le Pseaume cinquieme, *Aux paroles que je veux dire*, &c (30) fut chanté. Alors Richer, prenant pour texte ces Versets du Pseaume vingt-septieme, *J'ai demandé une chose au Seigneur, laquelle je requerrai encore, c'est que j'habite en la Maison du Seigneur tous les jours de ma vie*, fit le premier Prêche au Fort de Coligny en Amérique. Pendant son discours, Villegagnon, ne cessant de joindre les mains, de lever les yeux au Ciel, de pousser de grands soupirs, nous causoit à tous de l'étonnement. Lorsque les Prieres solemnelles furent achevées, suivant le Formulaire établi dans les Eglises réformées de France, l'Assemblée fut congédiée. Cependant tous les Nouveaux-venus demeurerent, & nous dinâmes ce premier jour dans la même Salle, où pour toute viande, nous eûmes de la farine de racine, du Poisson *boucané*, c'est-à-dire rôti à la maniere des Sauvages, d'autres racines cuites sous la cendre, & pour breuvage, faute de fontaine & de puits dans l'Ile, de l'eau d'une citerne, ou plutôt d'un égoût de toute la pluie qui tomboit, aussi verte & sale qu'un vieux Fossé couvert de

Villegagnon affecte des airs de piété.

Traitement qu'il fait aux Protestans.

(29) *Ibid.* pp. 64 & 65.

(30) Prémier vers de la traduction de Marot, qui étoit introduite dans les Eglises Protestantes.

Grenouilles. Il eſt vrai, qu'en comparaiſon de l'eau puante & corrompue, que nous avions à bord du Vaiſſeau, nous la trouvâmes très bonne. Enfin, pour dernier rafraîchiſſement, après un ſi long travail de Mer, on nous mena tous porter de la pierre au Fort, qu'on continuoit de bâtir.

Etabliſſement des François au Bresil. De Lery. 1557.

Sur le ſoir, lorſqu'il fut queſtion de ſe loger, le ſieur du Pont & les deux Miniſtres furent accommodés d'une eſpece de chambre : mais pour nous gratifier, nous autres Réformés, & nous traiter avec plus de faveur que les Matelots, dont la plûpart étoient Catholiques, on nous mit ſur le bord de la Mer, dans une Cabane, qu'un Indien, Eſclave de Villegagnon, achevoit de couvrir d'herbes, à la mode du Païs, & nous eumes des Hamacs, ou lits de coton, pour nous y coucher en l'air. Dès le lendemain, on nous fit recommencer à porter de la terre & des pierres au Fort, ſans aucun égard à la foibleſſe qui nous reſtoit du voiage, ni à la chaleur exceſſive du Païs. La nourriture, qui nous fut aſſignée, ſe réduiſoit, par jour, à deux gobelets de farine dure, d'une partie de laquelle nous faiſions de la bouillie avec l'eau trouble de la citerne, mangeant le reſte ſec. Nous n'eûmes point d'autre ſecours, pour travailler régulierement depuis le point du jour juſqu'à la nuit. Ce rude exercice ne dura pas moins d'un mois : mais le deſir d'achever les édifices qui devoient ſervir de retraite aux Fideles, & les exhortations de Richer, notre plus ancien Miniſtre, qui nous répétoit ſans ceſſe que nous avions trouvé dans Villegagnon, un ſecond Saint Paul, (& de fait, jamais homme ne parla mieux de la Réformation chrétienne que Villegagnon faiſoit alors) nous firent emploïer joïeuſement toutes nos forces, à faire un mérier, auquel perſonne de nous n'étoit accoûtumé.

Motifs qui les ſoutiennent.

Dès la premiere ſemaine, Villegagnon avoit établi qu'outre les prieres publiques, qui ſe faiſoient chaque jour au ſoir après le travail, & où l'on chantoit, comme nous l'avions toujours fait ſur mer, la Paraphraſe ſur l'Oraiſon Dominicale, telle qu'on l'a miſe en rime Françoiſe, les Miniſtres prêcheroient deux fois le Dimanche, & tous les jours une fois. Il avoit auſſi déclaré qu'il vouloit que ſans aucune addition humaine les Sacremens fuſſent adminiſtrés ſuivant la pure parole de Dieu, & que la Diſcipline Eccléſiaſtique fût exercée rigoureuſement contre ceux qui manqueroient au devoir. Conformément à cette Police, les Miniſtres aïant préparé tout le monde pour la Cene, elle fut célébrée, pour la premiere fois au Fort de Coligny, le Dimanche 21 de Mars, & l'Aſſemblée fut ouverte par deux Spectacles extraordinaires. Un ancien Docteur de Sorbonne, nommé *Jean de Cointa*, qui avoit quitté ce nom pour prendre celui de M. *Hector*, en traverſant la Mer avec nous, fut prié de faire une Confeſſion publique de ſa foi, dont on n'avoit pas bonne opinion. Il donna cette ſatisfaction aux Spectateurs. Enſuite Villegagnon, affectant toujours beaucoup de zele, ſe leva, pour repréſenter que les Capitaines, les Maîtres de Navire, les Matelots, & tous ceux qui n'avoient point encore fait profeſſion de la Religion Réformée, n'étoient pas capables d'aſſiſter au Myſtere de la Cene ; il leur donna ordre de ſortir, & ſes volontés furent ſuivies. Alors, déclarant qu'il vouloit dédier ſon Fort à Dieu, & publier ſes véritables ſentimens à la face de l'Egliſe, il ſe mit à ge-

Etabliſſement Religieux.

Cointa, Docteur de Sorbonne.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

noux ſur un Carreau de velours, qu'il faiſoit porter ordinairement après lui par un Page ; il tira un papier, qui contenoit deux prieres de ſa compoſition, & les prononça d'une voix haute. J'en obtins une copie, que j'inſere dans ma Relation, ſans y changer une lettre (27), pour faire connoître mieux combien ſon cœur étoit difficile à pénétrer. Après une oſtentation ſi ſinguliere, il ſe préſenta le premier, pour recevoir le pain & le vin de la main du Miniſtre.

Zele apparent de Villegagnon.

Il change de conduite. Ses diſputes ſur la Religion.

Mais, comme il eſt mal-aiſé de ſe contrefaire longtems, on s'apperçut bientôt qu'il y avoit peu de fond à faire ſur deux Proſelites, tels que Villegagnon & Cointa. Ils commencerent par ſuſciter des diſputes ſur la Doctrine, particulierement ſur celle de la Cene, qu'ils avoient reçue tous deux avec de ſi grandes apparences de converſion. Quoiqu'ils rejettaſſent encore la tranſubſtantiation des Catholiques, ils ne pouvoient entendre prêcher que le pain & le vin ne fuſſent pas réellement changés au Corps & au Sang du Sauveur. Si l'on demande comment ils l'entendoient, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. Cependant Villegagnon, n'en paroiſſant pas moins attaché à l'Egliſe de Geneve, & proteſtant qu'il ne deſiroit que d'être inſtruit, prit le parti de renvoïer en France le Miniſtre Chartier, pour conſulter les Docteurs du Parti, ſurtout Calvin, dont on lui entendoit dire ſouvent, que c'étoit le plus ſavant perſonnage qui eut exiſté depuis les Apôtres. Il lui écrivit, dans tous les termes de la confiance & du reſpect. Un des trois Vaiſſeaux de Bois-le-Comte étant parti dès le mois d'Avril, il avoit déja profité de cette occaſion, pour faire aſſurer Calvin qu'il feroit graver ſes conſeils en cuivre. Ceux, qu'il avoit chargés de cette Commiſſion, avoient ordre auſſi d'amener de France un nouveau nombre d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, dont il s'étoit engagé à païer les frais ; comme il promettoit encore, par les Lettres qu'il remettoit à Chartier, de fournir à toutes les dépenſes qui regarderoient la Religion. Il lui confia auſſi dix jeunes Sauvages qu'il avoit pris en guerre, & dont le plus âgé n'avoit pas plus de neuf ou dix ans, pour les conduire à la Cour de France. On a ſu depuis qu'ils furent préſentés au Roi Henri II, qui en fit préſent à divers Seigneurs.

Il députe vers Calvin.

Enfans Sauvages conduits en France.

Villegagnon ne ſe relâchoit pas non plus ſur la Diſcipline. Il fit épouſer, à deux jeunes Hommes de ſes Domeſtiques, deux des jeunes Filles que nous avions amenées. Cointa en épouſa une troiſieme, parente d'un Marchand de Rouen nommé *la Roquette*, qui aïant paſſé la Mer avec nous & n'aïant pû ſoutenir longtems l'air du Breſil, l'avoit laiſſée, en mourant, héritiere de tout ſon bien. Les deux autres, car on a dit qu'elles étoient cinq, furent bientôt mariées auſſi, à deux Interpretes Normands. Enſuite Villegagnon choqué de l'incontinence de quelques François, qui s'étant ſauvés ſur la Côte, après y avoir fait naufrage, s'étoient retirés parmi les Indiens, où ils vivoient dans la derniere licence avec les Femmes du Païs, & craignant que la contagion de l'exemple ne pénétrât dans ſon Fort, y fit publier une défenſe ſous peine de mort, à tous les Chrétiens, d'habiter avec les Femmes ou les Filles des Sauvages. Il permettoit

Cinq Filles Françoiſes mariées.

Loi contre l'incontinence.

(31) Il les rapporte en effet : mais il ſuffit ici d'y renvoïer le Lecteur, pp. 70 & ſuiv. La premiere eſt fort longue, & ne manque point d'onction ni de force.

néanmoins

néanmoins d'épouſer celles, qui ſe feroient inſtruire & baptiſer : mais les inſtructions des Miniſtres Proteſtans aïant eu ſi peu de ſuccès, qu'elles n'en convertirent pas une, la Loi ne laiſſa pas d'être fidelement obſervée : & je dois ce témoignage à Villegagnon, qu'il ne la ſoutenoit pas moins par ſon exemple que par ſa fermeté.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

Les ſujets de plainte qu'il donnoit à ſon Egliſe ne regardoient que l'adminiſtration des Sacremens. Il avoit là-deſſus un eſprit de contradiction, qui mettoit continuellement la paix en danger. Le jour de la Pentecote aïant été marqué pour la ſeconde célébration de la Cene, il ſe ſouvint que Saint Cyprien & Saint Clement avoient écrit qu'il falloit mêler de l'eau avec le vin ; & non-ſeulement il voulut qu'on ſe conformât à cette pratique, mais il entreprit de perſuader à l'Aſſemblée, que le pain conſacré n'étoit pas moins utile au corps qu'à l'Ame. Enſuite, il prétendit qu'il falloit mêler du ſel & de l'huile à l'eau du Baptême ; & qu'un Miniſtre Eccléſiaſtique ne pouvoit ſe marier en ſecondes Nôces. Cointa, voulant ſe faire honneur de ſon ſavoir, entreprit auſſi de faire des leçons publiques, qui augmenterent le trouble & la diviſion. En un mot le déſordre alla ſi loin, que Villegagnon, ſans attendre la réponſe de Calvin, & renonçant tout-d'un-coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit » comme un méchant Hérétique, dévoïé de la Foi «. Depuis ce moment, il ceſſa de faire bon viſage aux Proteſtans. Il voulut que le Prêche ne durât plus qu'une demie heure, & rarement il y aſſiſtoit ; enfin ſa diſſimulation fut reconnue. » Si l'on demande quelle fut l'occaſion de » cette révolte, quelques-uns des nôtres diſoient que le Cardinal de Lor- » raine & d'autres, qui lui avoient écrit de France par un Vaiſſeau qui » étoit arrivé vers ce tems au Cap de Frio, lui avoient reproché fort vi- » vement d'avoir abandonné la Religion Romaine, & que la crainte l'a- » voit fait changer d'opinion (32). Mais quoi qu'il en ſoit, je puis aſſurer » qu'après ſon changement, comme s'il eut porté ſon Bourreau dans ſa » conſcience, il devint ſi chagrin, que jurant à tout propos par *le corps* » *Saint Jacques*, ſon ſerment ordinaire, qu'il romproit la tête, les bras » & les jambes au premier qui le fâcheroit, perſonne n'oſoit plus ſe » trouver devant lui.

Autres diſputes de Villegagnon.

Il traite Calvin d'Hérétique.

Lery explique ſon changement.

Ce fut dans cette fâcheuſe humeur, qu'il fit traiter avec une extrême cruauté un François, nommé de la Roche, retenu depuis longtems dans les chaînes, & ſoupçonné d'avoir formé, avec quelques autres, le deſſein de le jetter dans la Mer (33).

Il l'accuſe de cruauté.

(32) On ſe garde bien d'ajouter ce que Lery prétend avoir entendu dire depuis ſon retour ; que Villegagnon, avant même qu'il partît de France, pour ſe ſervir mieux du nom & de l'autorité de M. l'Amiral, & pour abuſer plus facilement de l'Egliſe de Geneve & de Calvin, étoit convenu avec M. le Cardinal de Lorraine de contrefaire le Proteſtant. Lery, lui-même, paroit mépriſer cette atroce impuration, p. 88.

(33) » L'aïant fait coucher tout à plat » contre terre, & par un de ſes Satellites, à » grands coups de bâton, tant fait battre » ſur le ventre, qu'il en perdoit preſque le » ſouffle & l'haleine ; après que le pauvre » homme fut ainſi meurtri d'un côté, cet » inhumain diſoit ; Corps Saint Jacques, » Paillard, tourne l'autre : tellement qu'en- » core qu'avec une pitié incroïable, il laiſſa » ainſi ce pauvre homme tout étendu, briſé » & à demi mort ; ſi ne fallut-il pas moins » qu'il travaillât de ſon métier, qui étoit » de Menuiſier. *Ubi ſup.* p. 98.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1557.

Lery continue de rapporter divers exemples de la cruauté de Villegagnon ; & quoiqu'il laiſſe ſentir que le reſſentiment a beaucoup de part à ſes reproches, on ne peut douter de la vérité d'un récit, ſur lequel il cite autant de témoins qu'il y avoit de François au Breſil. Il convient même que ſi les Proteſtans, qui étoient en aſſez grand nombre pour ſe faire redouter, n'euſſent été retenus par la crainte de déplaire à l'Amiral, ils auroient ſaiſi plus d'une fois l'occaſion de ſe défaire de lui. Mais ils ſe contenterent de tenir leurs Aſſemblées ſans ſa participation, & ſurtout de prendre le tems de la nuit pour célébrer la Cene. Cette conduite, dont il ne put manquer de s'appercevoir, & l'embarras qu'il en eut, lui firent prendre le parti de déclarer enfin qu'il ne vouloit plus ſouffrir de Proteſtans dans ſon Fort. C'étoit riſquer trop, avec des gens qui étoient en état de l'en chaſſer lui-même ; s'il n'eut compris que la raiſon qu'on a rapportée ſeroit toujours capable de les contenir dans la ſoumiſſion (34).

Les Proteſtans ſe lamentent de lui.

Il les chaſſe du Fort.

Ainſi donc, reprend Lery, après avoir paſſé huit mois dans un Fort que nous avions aidé à bâtir, nous fûmes obligés de ſortir de l'Ile pour attendre le départ d'un Vaiſſeau du Havre, qui étoit venu chargé de bois de teinture. Nous nous retirâmes ſur le rivage de la Mer, à gauche de l'embouchure du Fleuve, dans un lieu que les François avoient nommé *la Briqueterie*, & qui n'étoit qu'à une demie lieue du Fort. Les Sauvages, plus humains que Villegagnon, nous y apporterent des vivres. Deux mois entiers, pendant leſquels la bonté de ces Indiens fut notre unique reſſource, me donnerent le tems d'obſerver les lieux voiſins. L'eſpece de Golfe, que forme ici le Fleuve, eſt long d'environ douze lieues dans les Terres, & large, en quelques endroits, de ſept ou huit lieues. Il reſſemble aſſez, par ſa ſituation, au Lac de Geneve ; mais les Montagnes dont il eſt environné ſont moins hautes. L'embouchure en eſt aſſez dangereuſe. Après avoir laiſſé en Mer les trois petites Iles, où nous avions failli de périr, on paſſe par un détroit, qui n'a pas un demi quart de lieue de large, & dont l'entrée eſt reſſerrée, à gauche, par un Mont pyramidal, qu'on prendroit pour un Ouvrage de l'Art. Outre ſon extrême hauteur, qui le fait découvrir de fort loin, il eſt rond, de la forme d'une Tour, & ſi régulierement taillé dans toutes ſes faces, que nous lui donnâmes le nom de Pot au Beurre. Un peu plus loin, on rencontre un Rocher aſſez plat, de cent ou ſix vingt pas de circonférence, qui fut nommé le *Ratier*, & ſur lequel Villegagnon avoit débarqué d'abord ſon Artillerie, dans le deſſein de s'y fortifier : mais la violence de la Marée l'en chaſſa. Une lieue au-delà eſt l'Ile de Coligny, qui étoit déſert[illegible] l'arrivée des François. Dans un circuit d'une demie lieue de Fran[illegible], elle eſt ſix fois plus longue que large, & ceinte de petits Rochers à fleur d'eau, qui ne permettent point aux Navires d'en approcher de plus près qu'à la portée du canon. Les plus petites Barques n'y peuvent aborder que par une ouverture qui lui ſert de Port, oppoſée à la Mer, & ſi facile à garder, que la moindre réſiſtance auroit pu la rendre imprenable à tous les efforts des Portugais. L'Ile a deux Montagnes aux deux bouts, ſur chacune deſquelles

Leur retraite à la Briqueterie.

Deſcription du Fort de Coligny.

(34) *Ibid[illegible]*, pp. 94. & ſuivante

Villegagnon avoit fait conſtruire une Redoute ; comme il avoit bâti ſa Maiſon ſur un Rocher de cinquante ou ſoixante piés de haut, qui eſt au milieu de l'Iſle. Des deux côtes du Rocher, nous avions applani quelques petits eſpaces, qui contenoient aſſez de logemens pour quatre-vingt perſonnes, c'eſt-à-dire pour le nombre que nous étions, avec la ſalle du Prêche, qui ſervoit auſſi de ſalle à manger. Mais, à l'exception de l'édifice du Rocher, où l'on avoit fait entrer un peu de charpente, & de quelques Boulevarts pour le canon, qui étoient revêtus d'une certaine maçonnerie, tout le reſte n'étoit que de ſimples Loges, dont les Sauvages étoient les Architectes ; bâties par conſéquent à leur maniere, c'eſt-à-dire de pieux de bois, & couvertes d'herbe. Tel étoit le Fort que Villegagnon avoit honoré du nom de Coligny (35).

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1557.

A cette deſcription du Fort, l'Auteur joint les obſervations qu'il avoit faites ſur les Naturels du Païs & ſur ſes productions ; détail d'autant plus curieux, qu'il repréſente cette partie du Breſil & ſes Peuples dans l'état qu'on peut nommer de pure nature, c'eſt-à-dire tels qu'ils étoient avant que la culture eût fait changer de face aux terres, & que l'introduction des uſages de l'Europe eût altéré le caractere des Habitans. Mais remettant toutes ces remarques à la deſcription générale, on ſe borne ici à ſuivre le Voïageur dans ſon retour, qui va préſenter une ſcene fort étrange.

Obſervations de Lery ſur le Païs & ſes habitans.

La Briqueterie, où les Proteſtans s'étoient retirés, étoit un lieu dans lequel on avoit conſtruit quelques mauvaiſes Cabanes, pour mettre à couvert les François qui alloient à la Pêche, ou que d'autres raiſons appelloient du même côté. Cette retraite étoit aſſez commode pour faire naître à la Troupe fugitive le deſſein de s'y établir, s'il y avoit eu quelque eſpérance de s'y ſouſtraire à l'autorité de Villegagnon, qui étoit revêtu des ordres du Roi. Lery aſſure même, ſur le témoigne de Fariban, Capitaine du Vaiſſeau, qui étoit à l'ancre dans le Fleuve, que ſans cette difficulté, quantité d'autres Proteſtans ſeroient venus s'établir au même lieu. Fariban n'avoit fait le Voïage, que pour obſerver les circonſtances, à la priere de pluſieurs Perſonnes de diſtinction, qui penſoient à quitter auſſi la France. Dès la même année, ſept ou huit cens Perſonnes devoient paſſer au Breſil, ſur de grandes Hourques de Flandres, pour former une Ville à la Briqueterie. En un mot, Lery paroît perſuadé qu'en

Etabliſſement projetté à la Briqueterie.

Province perdue pour la France.

(35) Lery raille ici Thevet de ce qu'en 1558, pour faire ſa Cour au Roi, il fit faire une Carte de Rio-Janeiro & du Fort de Coligny, dans laquelle il mit à gauche du Fort ſur le Continent, une Ville qu'il nomma *Ville-Henri*. » Et quoiqu'il ait eu » aſſez de tems pour penſer que c'étoit pure » moquerie, l'a néanmoins derechef fait » mettre en ſa Coſmographie. Car pour » moi, quand nous partîmes de ce Païs-» là, qui fut plus de dix-huit mois après » Thevet, je maintiens qu'il n'y avoit au-» cune forme de Bâtimens, moins Village, » ni Ville, à l'endroit où il nous en a forgé » une vraiment fantaſtique. . . Je lui con-» feſſe bien qu'il y a une Montagne, en » ce Païs, laquelle les premiers François » qui s'y habituerent, nommerent le Mont-» Henri ; comme auſſi, de notre tems, » nous en nommâmes une autre *Corguille-» ray*, du nom de Philippe de Corguille-» ray, ſieur du Pont, qui nous avoit con-» duits par-delà : mais il y a bien de la » différence entre une Montagne & une » Ville. pp. 101 & ſuiv.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

peu de tems on auroit vû dix mille François, qui non-seulement eussent mieux gardé l'Ile & le Fort de Coligny, mais qui formeroient à présent, sous l'obéissance du Roi, une bonne Province, qu'on pourroit, dit-il, nommer la France antarctique (36).

DE LERY. 1557.

Villegagnon renvoie les Protestans en France.

Quelques gens de Villegagnon, entre lesquels on nomme *la Chapelle* & *Boissy*, l'aïant quitté, dans l'intervalle, pour se joindre aux Protestans, la crainte d'une plus grande desertion le fit user de son autorité pour hâter leur départ. Il écrivit à Fariban, qu'il pouvoit sans difficulté les prendre à bord; avec la malignité d'ajouter, que » si leur » arrivée lui avoit causé beaucoup de joie, parcequ'il croioit avoir » trouvé cequ'il cherchoit, il souhaitoit leur retour, puisqu'ils ne s'ac- » cordoient point avec lui «. D'un autre côté, il leur envoia un congé signé de sa main: mais Lery le charge ici d'une noire trahison (37).

Trahison qu'on lui attribue.

Le Vaisseau, qui se nommoit le *Jacques*, aïant achevé de charger du Bois de teinture, du Poivre de la Côte, du Coton, des Singes, des Perroquets, & d'autres productions du Païs, se trouva prêt à partir le 4 de Janvier 1558. On s'embarqua aussi-tôt, & l'ancre fut levée dès le même jour. Tout cequ'il y avoit de monde à bord montoit à quarante-cinq hommes, Matelots & Passagers, sans y comprendre le Capitaine, & Martin *Baudouin* du Havre, Maître du Vaisseau.

1558.

Retour des Protestans.

C'est à l'Auteur qu'il faut laisser reprendre sa narration, sans autre soin que de réformer son stile & d'abréger ses longueurs (38). Nous avions, dit-il, à doubler de grandes Basses, entremêlées de rochers, qui s'étendent d'environ trente lieues en Mer. Le vent n'étant pas propre à nous faire quitter la terre sans la côtoïer, nous fûmes d'abord tentés de rentrer dans l'embouchure du Fleuve. Cependant, après avoir navigé sept ou huit jours, sans être fort avancés, il arriva pendant la nuit que les Matelots, qui travailloient à la pompe, ne purent épuiser l'eau, quoiqu'ils en eussent compté plus de quatre mille *Bastonées*. Le Contremaître, surpris d'un accident dont personne ne s'étoit défié, descendit au fond du Vaisseau, & le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau, qu'on le sentoit peu-à-peu comme enfoncer. Tout le monde aïant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avoit

Danger qu'ils courent de périr à leur départ.

(36) Pag. 437.

(37) » Dans un petit coffret qu'il donna » au Maître du Navire, enveloppé de » toile cirée, à la façon de la Mer, & plein » de Lettres qu'il envoïoit pardeça à plu- » sieurs Personnes, il avoit mis aussi un » Procès, fait & formé contre nous à no- » tre insu, avec mandement exprès au » prémier Juge auquel on le bailleroit en » France, qu'en vertu d'icelui il nous re- » tînt & *fît brûler*, comme Hérétiques qu'il » disoit que nous étions. p. 435. Quelque idée qu'on doive prendre de cette accusation, il est certain qu'on brûloit alors les Hérétiques à Paris.

(38) Il fait, à son départ, des réflexions fort singulieres. » Pour dire adieu à l'Amé- » rique, je confesse en mon particulier que » combien que j'aie toujours aimé & aime » encore ma Patrie, voïant néanmoins, » non-seulement le peu & presque point » du tout de fidélité qui y reste, mais qui » pis est les déloïautés dont on y use les » uns envers les autres, & brief que tout » notre cas étant maintenant italianisé, ne » consiste qu'en dissimulations & paroles » sans effets, je regrette souvent que je ne » suis parmi les Sauvages, auxquels j'ai » connu plus de rondeur qu'en plusieurs » de par-deça, lesquels, à leur condam- » nation, portent titre de Chrétiens, p. 438.

tant d'apparence qu'on alloit couler à fond, que la plûpart, deſeſpérant de leur ſalut, ſe préparerent à la mort. Cependant quelques-uns, du nombre deſquels je fus, prirent la réſolution d'emploïer tous leurs efforts pour prolonger de quelques momens leur vie. Un travail infatigable nous fit ſoutenir le Navire avec deux pompes, juſqu'à midi, c'eſt-à-dire près de douze heures, pendant leſquelles l'eau continua d'entrer ſi furieuſement, que nous ne pûmes diminuer ſa hauteur; & paſſant par le bois de Breſil, dont le Vaiſſeau étoit chargé, elle ſortoit, par les canaux, auſſi rouge que du ſang de Bœuf. Les Matelots & le Charpentier, qui étoient ſous le tillac à chercher les trous & les fentes, ne laiſſerent pas de boucher enfin les plus dangereux, avec du lard, du plomb, des draps, & tout ce qu'on n'étoit point avare à leur préſenter. Le vent, qui portoit vers terre, nous l'aïant fait voir le même jour, nous prîmes la réſolution d'y retourner. C'étoit auſſi l'opinion du Charpentier, qui s'étoit apperçu, dans ſes recherches, que le Navire étoit tout rongé de vers. Mais le Maître, craignant d'être abandonné de ſes Matelots, s'ils touchoient une fois au rivage, aima mieux hazarder ſa vie que ſes Marchandiſes, & déclara qu'il étoit réſolu de continuer ſa route. Cependant il offrit aux Paſſagers une Barque pour retourner au Breſil; à quoi du Pont, que nous n'avions pas ceſſé de reconnoître pour Chef, répondit qu'il vouloit tirer auſſi vers la France, & qu'il conſeilloit à tous ſes Gens de le ſuivre. Là-deſſus, le Contremaître obſerva qu'outre les dangers de la Navigation, il prévoïoit qu'on ſeroit long-tems ſur Mer, & que le Navire n'étoit point aſſez fourni de vivres. Nous fûmes ſix, à qui la double crainte du naufrage & de la famine fit prendre le parti de regagner la Terre, dont nous n'étions qu'à neuf ou dix lieues.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

On leur offre de retourner au Breſil.

Six y conſentent.

On nous donna la Barque, où nous mîmes tout ce qui nous appartenoit, avec un peu de farine & d'eau. Tandis que nous prenions congé de nos Amis, un d'entr'eux qui avoit une ſinguliere affection pour moi, me dit, en tendant la main vers la Barque où j'étois déja; je vous conjure de demeurer avec nous. Conſiderez que ſi nous ne pouvons arriver en France, il y a plus d'eſpérance de nous ſauver, ſoit du côté du Pérou, ſoit dans quelque autre Ile, que ſous le pouvoir de Villegagnon, de qui nous ne devons jamais eſpérer aucune faveur. Ces inſtances firent tant d'impreſſion ſur moi, que le tems ne me permettant plus de longs diſcours, j'abandonnai une partie de mon bagage dans la Barque, & je me hâtai de remonter à bord. Les cinq autres, qui étoient Bourdon, du Bordel, Verneuil, la Fond & le Balleur, prirent congé de nous les larmes aux yeux, & retournerent au Breſil. Je ne remettrai pas plus loin à faire obſerver les remercimens que je dois au Ciel, pour m'avoir inſpiré de ſuivre le conſeil de mon Ami. Nos cinq Déſerteurs étant arrivés à terre avec beaucoup de difficultés, Villegagnon les reçut ſi mal, qu'il fit donner la mort aux trois premiers (39).

Comment Lery eſt engagé à demeurer à bord.

Sort de ceux qui quitterent le Vaiſſeau.

Le Vaiſſeau Normand remit donc à la voile » *comme un vrai cercueil*,

(39) L'Auteur ajoute, mais ſans témoignage & ſans preuve, » qu'il les fit mourir » pour la Confeſſion de l'Evangile. pag. 442.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

» dit Lery, dans lequel ceux qui se trouvoient renfermés s'attendoient » moins à vivre jusqu'en France, qu'à se voir bientôt ensevelis au fond » des flots. Outre la difficulté qu'il eut d'abord à passer les Basses, il es- » suïa de continuelles tempêtes pendant tout le mois de Janvier ; & ne » cessant point de faire beaucoup d'eau, il seroit péri cent fois le jour, » si tout le monde n'eut travaillé sans cesse aux deux pompes. On s'éloi-

Départ du Bresil pour le retour.

gna ainsi du Bresil d'environ deux cens lieues, jusqu'à la vue d'une Ile habitable, aussi ronde qu'une Tour, qui n'a pas plus d'une demie lieue de circuit. En la laissant de fort près à gauche, nous la vîmes remplie, non-seulement d'arbres, couverts d'une belle verdure, mais d'un prodigieux nombre d'Oiseaux, dont plusieurs sortirent de leur retraite pour se venir percher sur les Mâts de notre Navire, où ils se laissoient prendre à la main ; il y en avoit de noirs, de gris, de blanchâtres, & d'autres couleurs, tous inconnus en Europe, qui paroissoient fort gros en volant, mais qui, étant pris & plumés, n'étoient gueres plus charnus qu'un Moineau. A deux lieues sur la droite, nous apperçumes des rochers fort pointus, mais peu élevés, qui nous firent craindre d'en trouver d'autres à fleur d'eau ; dernier malheur, qui nous auroit sans doute exemptés pour jamais du travail des Pompes. Nous en sortîmes heureusement. Dans tout notre passage, qui fut d'environ cinq mois, nous ne vîmes pas d'autres Terres que ces petites Iles, que notre Pilote ne trouva pas même sur sa Carte, & qui peut-être n'avoient jamais été découvertes (40).

Premiers malheurs de cette navigation.

Petite Ile sans nom.

On se trouva, le 3 de Février, à trois degrés de la Ligne, c'est-à-dire, que depuis près de sept semaines, on n'avoit pas fait la troisieme partie de la route. Comme les vivres diminuoient beaucoup, on proposa de relâcher au Cap de Saint Roch, où quelques vieux Matelots assuroient qu'on pouvoit se procurer des rafraîchissemens. Mais la plûpart se déclarerent pour le parti de manger les Perroquets & d'autres Oiseaux, qu'on apportoit en grand nombre, & cet avis prévalut. Quelques jours après, le Pilote, aïant pris hauteur, déclara qu'on se trouvoit droit sous la ligne, le même jour où le Soleil y étoit, c'est-à-dire l'onzieme de Mars ; singularité si remarquable, suivant Lery, qu'il ne peut croire qu'elle soit arrivée à beaucoup d'autres Vaisseaux. Il en prend occasion de discourir sur les propriétés de l'Equateur, & sur les raisons qui y rendent la navigation difficile ; mais sa Philosophie, moins éclairée que celle de notre siecle, jette si peu de lumiere sur les difficultés qu'elle se forme, qu'on passe sur cette vaine discussion, pour lui laisser faire un récit beaucoup plus intéressant.

Singularité du Passage sous la Ligne.

Nos malheurs, dit-il, commencerent par une querelle entre le Contre-Maître & le Pilote, qui, pour se chagriner mutuellement, affectoient de négliger leurs fonctions. Le 26 de Mars, tandis que le Pilote faisant son quart, c'est-à-dire conduisant trois heures, tenoit toutes les voiles hautes & déploïées, un impétueux tourbillon frappa si rudement le Vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes & le haut

Source des grands malheurs du retour.

(40) Leur position n'est point marquée. C'est une négligence ordinaire aux anciens Voïageurs. Faisons observer encore que ce n'est qu'à titre de singularité, que la Relation de Lery mérite un Extrait de quelque étendue.

des mâts. Les cables, les cages d'Oiſeaux, & tous les coffres qui n'étoient pas bien amarrés, furent renverſés dans les flots, & peu s'en fallut que le deſſus du Bâtiment ne prît la place du deſſous. Cependant la diligence qui fut apportée à couper les cordages ſervit à le redreſſer par degrés. Le danger, quoiqu'extrême, eut ſi peu d'effet pour la reconciliation des deux Ennemis, qu'au moment qu'il fut paſſé, & malgré les efforts qu'on fit pour les appaiſer, ils ſe jetterent l'un ſur l'autre, & ſe battirent avec une mortelle fureur.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

Ce n'étoit que le commencement d'une affreuſe ſuite d'infortunes. Peu de jours après, dans une Mer calme, le Charpentier & d'autres Artiſans, cherchant le moïen de ſoulager ceux qui travailloient aux Pompes, remuerent ſi malheureuſement quelques pieces de bois au fond du Vaiſſeau, qu'il s'en leva une aſſez grande, par où l'eau entra tout-d'un-coup avec tant d'impétuoſité, que ces miſérables Ouvriers, forcés de remonter ſur le Tillac, manquerent d'haleine pour expliquer le danger, » & ſe mirent à crier, d'une voix lamentable, nous ſommes perdus, nous ſommes perdus ! Sur quoi le Capitaine, Maître & Pilote, ne doutant point de la grandeur du péril, ne penſoient qu'à mettre la Barque dehors en toute diligence, faiſant jetter en Mer les panneaux qui couvroient le Navire, avec grande quantité de bois de Breſil & autres Marchandiſes; & déliberant de quitter le Vaiſſeau, ſe vouloient ſauver les premiers. Même le Pilote, craignant que pour le grand nombre de perſonnes qui demandoient place dans la Barque, elle ne fût trop chargée, y entra avec un grand coutelas au poing, & dit qu'il couperoit les bras au premier qui feroit ſemblant d'y entrer : tellement que nous voïant délaiſſés à la merci de la Mer, & nous reſſouvenant du premier naufrage dont Dieu nous avoit délivrés, autant réſolus à la mort qu'à la vie, nous allâmes nous emploïer de toutes nos forces à tirer l'eau par les Pompes, pour empêcher le Navire d'aller à fond. Nous fîmes tant, qu'elle ne nous ſurmonta point. Mais le plus heureux effet de notre réſolution fut de nous faire entendre la voix du Charpentier, qui étant un petit jeune Homme de cœur n'avoit pas abandonné le fond du Navire comme les autres. Au contraire, aïant mis ſon Caban à la Matelote ſur la grande ouverture qui s'y étoit faite, & ſe tenant à deux piés deſſus pour réſiſter à l'eau, laquelle, comme il nous dit après, de ſa violence le ſouleva pluſieurs fois, crioit en tel état, de toute ſa force, qu'on lui portât des habillemens, des lits de coton & autres choſes, pour empêcher l'eau d'entrer pendant qu'il racoûtreroit piece. Ne demandez pas s'il fut ſervi auſſi-tôt : & par ce moïen nous fûmes préſervés (41).

Le Vaiſſeau s'ouvre.

On continua de gouverner, tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt, qui n'étoit pas notre chemin, dit Lery, car notre Pilote, qui n'entendoit pas bien ſon métier, ne ſut plus obſerver ſa route ; & nous allâmes ainſi, dans l'incertitude, juſqu'au Tropique du Cancer, où nous fûmes pendant quinze jours dans une Mer herbue. Les herbes, qui flottoient ſur l'eau, étoient

Ignorance du Pilote.

(41) *Ubi ſupra*, pp. 455 & précédentes.

ſi épaiſſes & ſi ſerrées, qu'il fallut les couper avec des coignées, pour ouvrir le paſſage au Vaiſſeau (42). Là un autre accident faillit de nous perdre : » Notre Canonier, faiſant ſécher de la poudre dans un pot de fer, » le laiſſa ſi longtems ſur le feu qu'il rougit ; & la flamme, aïant pris à » la poudre, donna ſi rapidement d'un bout à l'autre du Navire, qu'elle » mit le feu aux voiles & aux cordages. Il s'en fallut peu qu'elle ne s'at- » tachât même au bois, qui étant goudronné n'auroit pas manqué de l'al- » lumer promptement, & de nous brûler vifs au milieu des eaux. Nous » eumes quatre Hommes maltraités par le feu, dont l'un mourut peu de » jours après ; & j'aurois eu le même ſort, ſi je ne m'étois couvert le vi- » ſage de mon Bonnet, qui m'en rendit quitte pour avoir le bout des oreil- » les & les cheveux grillés.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Le feu prend au Vaiſſeau.

Mais Lery met encore cette diſgrace au nombre de celles qu'il a nommées ſon prélude. Nous étions, continue-t-il, au 15 d'Avril. Il nous reſtoit environ cinq cens lieues juſqu'à la Côte de France. Nos vivres étoient ſi diminués, malgré le retranchement qu'on avoit déja fait ſur les rations, qu'on prit le parti de nous en retrancher la moitié ; & cette rigueur n'empêcha point que vers la fin du mois, toutes les proviſions ne fuſſent épuiſées. Notre malheur vint de l'ignorance du Pilote, qui ſe croïoit proche du Cap de Finiſtere en Eſpagne, tandis que nous étions encore à la hauteur des Iles Açores, qui en ſont à plus de trois cens lieues. Une ſi cruelle erreur nous réduiſit tout-d'un-coup à la derniere reſſource, qui étoit de balaïer la *Soute*, c'eſt-à-dire la Chambre blanchie & plâtrée, où l'on tient le Biſcuit. » On y trouva plus de vers & de crottes de Rats, que » de miettes de pain. Cependant, on en fit le partage, avec des cuil- » lieres, pour en faire une bouillie auſſi noire & plus amere que ſuie. » Ceux qui avoient encore des Perroquets, car dès longtems pluſieurs » avoient mangé les leurs, les firent ſervir de nourriture dès le commen- » cement du mois de Mai, que tous vivres ordinaires manquerent en- » tre nous. Deux Mariniers, morts de mal-rage de faim, furent jettés hors » le bord : & pour montrer le très pitoïable état, où nous étions lors » réduits, un de nos Matelots, nommé *Nargue*, étant debout, appuïé » contre le grand mât, & les chauſſes avallées, ſans qu'il put les rele- » ver, je le tançai, de ce qu'aïant un peu de bon vent il n'aidoit point » avec les autres à hauſſer les voiles ; le pauvre Homme, d'une voix baſſe » & pitoïable, me dit, hélas ! je ne ſaurois ; & à l'inſtant il tomba roide » mort.

Commencement d'une horrible famine.

A quoi l'on eſt réduit à bord.

L'horreur d'une telle ſituation fut augmentée par une Mer ſi violente, que faute d'art ou de force, pour ménager les voiles, on ſe vit dans la néceſſité de les plier, & de lier même le Gouvernail. Ainſi le Vaiſſeau fut abandonné au gré des vents & des ondes. Ajoutez que le gros tems ôtoit l'unique eſpérance dont on pût ſe flatter, qui étoit celle de prendre un peu de poiſſon. Auſſi tout le monde étoit-il d'une foibleſſe & d'une maigreur extrêmes. » Cependant, la néceſſité faiſant penſer & repenſer à » chacun dequoi il pourroit appaiſer ſa faim, quelques-uns s'aviſerent de » couper des pieces de certaines *Rondelles*, faites de la peau d'un Ani-

Embarras du côté de la Mer.

(42) *Ibid.* p. 456.

» mal

» mal nommé Tapirouſſous, les firent bouillir à l'eau pour les manger : » mais cette recette ne fut pas trouvée bonne. D'autres mirent ces rondelles ſur les charbons ; & lorſqu'elles furent un peu rôties, le brûlé » ôté & raclé avec un couteau, cela ſucceda ſi bien, que les mangeant » de cette façon, il nous étoit avis que ce fuſſent Carbonades de couenne » de Pourceau. Cet eſſai fait, ce fut à qui avoit des rondelles, de les » tenir de court ; & comme elles étoient auſſi dures que cuir de Bœuf ſec, » il fallut des ſerpes & autres ferremens pour les découper. Ceux qui en » avoient, portant les morceaux dans leurs manches, en petits ſacs de toile, » n'en faiſoient pas moins de compte que font par deçà les gros Uſu» riers de leurs bourſes pleines d'écus. Il y en eut qui en vinrent juſ» ques-là, de manger leurs collets de maroquin & leurs ſouliers de cuir. » Les Pages & Garçons du Navire, preſſés de male-rage de faim, man» gerent toutes les cornes des Lanternes, dont il y a toujours grand nom» bre aux Vaiſſeaux, & autant de chandelles de ſuif qu'ils en purent at» trapper. Mais notre foibleſſe & notre faim n'empêchoient pas que, ſous » peine de couler à fond, il ne fallût être nuit & jour à la pompe, avec » grand travail.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Autres effets de la famine.

On regretteroit ſans doute que la ſuite de ce récit fût dans un autre ſtyle que celui de l'Auteur. Combien de détails touchans ne faudroit-il pas ſacrifier à l'élégance ? » Environ le 12 de Mai, reprend Lery, notre » Canonier, auquel j'avois vû manger les trippes d'un Perroquet toutes » crues, mourut de faim. Nous en fûmes peu touchés, car loin de pen» ſer à nous défendre ſi l'on nous eut attaqués, nous euſſions plutôt ſou» haité d'être pris de quelque Pirate qui nous eut donné à manger. Mais » nous ne vîmes, dans notre retour, qu'un ſeul Vaiſſeau, dont il nous » fut impoſſible d'approcher.

» Après avoir dévoré tous les cuirs de notre Vaiſſeau, juſqu'aux cou» vercles des coffres, nous penſions toucher au dernier moment de no» tre vie : mais la néceſſité fit venir à quelqu'un l'idée de chaſſer les Rats » & les Souris, & l'eſpérance de les prendre d'autant plus facilement, » que n'aïant plus les miettes & d'autres choſes à ronger, elles couroient » en grand nombre, mourant de faim, dans le Vaiſſeau. On les pourſui» vit avec tant de ſoin, & tant de ſortes de piéges, qu'il en demeura » fort peu. La nuit même, on les cherchoit à yeux ouverts, comme les » Chats. Un Rat étoit plus eſtimé, qu'un Bœuf ſur terre. Le prix en monta » juſqu'à quatre écus. On les faiſoit cuire dans l'eau, avec tous leurs in» teſtins, qu'on mangeoit comme le corps. Les pattes n'étoient pas ex» ceptées, ni les autres os, qu'on trouvoit le moïen d'amollir. L'eau man» qua auſſi. Il ne reſtoit, pour tout breuvage, qu'un petit tonneau de » Cidre, que le Capitaine & les Maîtres ménageoient avec grand ſoin. » S'il tomboit de la pluie, on étendoit des draps, avec un boulet au mi» lieu, pour la faire diſtiller. On retenoit juſqu'à celle qui s'écouloit par » les égouts du Vaiſſeau, quoique plus trouble que celle des rues. On » lit dans Jean de Leon, que les Marchands qui traverſent les Déſerts » d'Afrique, ſe voïant en même extrêmité de ſoif, n'ont qu'un ſeul re» mede ; c'eſt que tuant un de leurs Chameaux, & tirant l'eau qui ſe trou-

L'eau manque à bord.

Exemples de cette ſituation.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» ve dans ſes inteſtins, ils la partagent entr'eux & la boivent. Ce qu'il dit
» enſuite, d'un riche Négociant qui traverſant un de ces Déſerts & preſſé
» d'une ſoif extrême, acheta une taſſe d'eau, d'un Voiturier qui étoit
» avec lui, la ſomme de dix mille Ducats, montre la force de ce beſoin;
» cependant, ajoute le même Hiſtorien, & le Négociant, & celui qui
» lui avoit vendu ſon eau ſi cher, moururent également de ſoif; & l'on
» voit encore leur ſépulture dans un Déſert, où le récit de leur avanture
» eſt gravée ſur une groſſe pierre (43). Pour nous, l'extrêmité fut telle
» qu'il ne nous reſta plus que du bois de Breſil, plus ſec que tout au-
» tre Bois, que pluſieurs néanmoins, dans leur déſeſpoir, grugeoient en-
» tre leurs dents. Corguilleray du Pont, notre Conducteur, en tenant
» un jour une piece dans la bouche, me dit avec un grand ſoupir; hé-
» las, Lery mon Ami, il m'eſt dû en France une ſomme de quatre mille
» francs, dont plût à Dieu qu'aïant fait bonne quittance je tinſſe main-
» tenant un pain d'un ſou & un ſeul verre de vin. Quant à Maître Ri-
» cher, notre Miniſtre, mort depuis peu à la Rochelle, le bon Homme,
» étant étendu de foibleſſe, pendant nos miſeres, dans ſa petite Cabine,
» ne pouvoit même lever la tête pour prier Dieu, qu'il invoquoit néan-
» moins, couché à plat comme il étoit. Je dirai ici, en paſſant, avoir
» non-ſeulement obſervé dans les autres, mais ſenti moi-même pendant
» les deux cruelles famines où j'ai paſſé, que lorſque les corps ſont at-
» ténués, la nature défaillante, & les ſens aliénés par la diſſipation des
» eſprits, cette ſituation rend les Hommes farouches, juſqu'à les jetter
» dans une colere, qu'on peut bien nommer une eſpece de rage: & ce
» n'eſt pas ſans cauſe que Dieu, menaçant ſon Peuple de la famine, di-
» ſoit expreſſément que celui qui avoit auparavant les choſes cruelles en
» horreur, deviendroit alors ſi dénaturé, qu'en regardant ſon Prochain
» & même ſa propre Femme & ſes Enfans, il deſireroit d'en manger (44);
» car, outre l'exemple du Pere & de la Mere, qui mangerent leur pro-
» pre Enfant au Siége de Sancerre, & celui de quelques Soldats, qui,
» aïant commencé par manger les corps des Ennemis tués par leurs ar-
» mes, confeſſerent enſuite que ſi la famine eut continué, ils étoient ré-
» ſolus de ſe jetter ſur les Vivans, nous étions d'une humeur ſi noire &
» ſi chagrine ſur notre Vaiſſeau, qu'à peine pouvions-nous nous parler
» l'un à l'autre ſans nous fâcher, & même (Dieu veuille nous le pardon-
» ner!) ſans nous jetter des œillades & des regards de travers, accom-
» pagnés de quelque mauvaiſe volonté de nous manger mutuellement.

Cruelle diſpoſition que la Famine inſpire.

» Le 15 & le 16 de Mai, il nous mourut encore deux Matelots, ſans
» autre maladie que l'épuiſement cauſé par la faim. Nous en regrettâmes
» beaucoup un, nommé *Roleville*, qui nous encourageoit par ſon natu-

Lery mange ſon Perroquet chéri.

(43) Hiſtoire d'Afrique, liv. 1. Cette édition du voïage de Lery étant de 1611, il compare ici la famine de ſon Vaiſſeau avec celle de Sancerre, pendant le Siége de 1573, où il s'étoit trouvé, & dont il avoit publié la Relation. » Tant y a, dit-il, com-
» me j'ai là noté, que n'y aïant eu faute,
» ni d'eau, ni de vin, quoiqu'elle fût plus
» longue, ſi puis-je dire qu'elle ne fut ſi
» extrême que celle dont eſt ici queſtion:
» car pour le moins avions-nous, à San-
» cerre, quelques racines, herbes ſauva-
» ges, bourgeons de vignes, & autres cho-
» ſes qui ſe peuvent trouver ſur terre. p. 466.

(44) C'eſt ce qu'on lit, en effet, au chap. 28 du Deutéronome, verſets 53 & 54.

» rel joïeux, & qui dans nos plus grands dangers de Mer, comme dans
» nos plus grandes ſouffrances, diſoit toujours : mes Amis, ce n'eſt rien.
» Moi, qui avois eu ma part à cette famine inexprimable, pendant la-
» quelle tout ce qui pouvoit être mangé l'avoit été, je ne laiſſois pas d'a-
» voir toujours ſecretement gardé un Perroquet que j'avois, auſſi gros
» qu'une Oie, prononçant auſſi nettement qu'un Homme ce que l'Inter-
» prete, dont je le tenois, lui avoit appris de la Langue Françoiſe & de
» celle des Sauvages, & du plus charmant plumage. Le grand deſir que
» j'avois, d'en faire préſent à M. l'Amiral, me l'avoit fait tenir caché
» cinq ou ſix jours, ſans avoir aucune nourriture à lui donner ; mais il
» fut ſacrifié comme les autres à la néceſſité ; ſans compter la crainte qu'il
» ne me fût dérobé pendant la nuit. Je n'en jettai que les plumes : tout
» le reſte, c'eſt-à-dire non-ſeulement le corps, mais auſſi, trippes, piés,
» ongles & bec crochu, ſoutint pendant quatre jours quelques amis &
» moi. Cependant mon regret fut d'autant plus vif, que le cinquieme
» jour nous découvrîmes la terre. Les Oiſeaux de cette eſpece pouvant ſe
» paſſer de boire, il ne m'eut pas fallu trois mois pour le nourrir dans
» cet intervalle.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL. DE LERY. 1558.

» Enfin Dieu, nous tendant la main du Port, fit la grace à tant de Mi-
» ſérables, étendus preſque ſans mouvement ſur le Tillac, d'arriver le
» 24 de Mai 1558 à la vue des Terres de Bretagne. Nous avions été trom-
» pés tant de fois par le Pilote, qu'à peine oſâmes-nous prendre confiance
» aux premiers cris qui nous annoncerent notre bonheur. Cependant nous
» fûmes bientôt que nous avions notre Patrie devant les yeux. Après que
» nous en eûmes rendu graces au Ciel, le Maître du Navire nous avoua
» publiquement que ſi notre ſituation eut duré ſeulement un jour de plus,
» il avoit pris la réſolution, non pas de nous faire tirer au ſort, (com-
» me il eſt arrivé quatre ou cinq ans après, dans un Navire qui reve-
» noit de la Floride (45) ; mais, ſans avertir perſonne, de tuer un d'en-
» tre nous, pour le faire ſervir de nourriture aux autres : ce qui me cauſa
» d'autant moins de fraïeur, que, malgré la maigreur extrême de mes
» Compagnons, ce n'auroit pas été moi qu'il eut choiſi pour premiere
» victime, s'il n'eut voulu manger ſeulement de la peau & des os.

Le Vaiſſeau arrive à la vue des Côtes de France.

Furieuſe réſolution du Maître du Navire.

Nous nous trouvions peu éloignés de la Rochelle, où nos Matelots avoient toujours ſouhaité de pouvoir décharger & vendre leur bois de Breſil. Le Maître, aïant fait mouiller à deux ou trois lieues de terre, prit la Chaloupe avec du Pont & quelques autres, pour aller acheter des vivres à Hodierne, dont nous étions aſſez proche. Deux de nos Compagnons, qui partirent avec lui, ne ſe virent pas plutôt au rivage, que l'eſprit troublé par le ſouvenir de leurs peines, & par la crainte d'y retomber, ils prirent la fuite, ſans attendre leur bagage, en proteſtant que jamais ils ne retourneroient au Vaiſſeau. Fort longtems après, l'un des deux aiant lû les premieres Editions du Voïage de Lery, lui écrivit à Geneve, pour lui marquer combien il avoit eu de peine à rétablir ſa ſanté.

Prem'eres circonſtances de l'arrivée.

(45) Lery raconte qu'en 1564, la Famine fit tuer ſur Mer un Malheureux, nommé *Le Chere*, & que l'Equipage, extrêmement affoibli, commença par boire ſon ſang tout chaud. Il cite l'Hiſtoire de la Floride, où l'on trouve effectivement ce fait, chap. 3.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Les autres revinrent ſur-le-champ avec toutes ſortes de vivres, & recommanderent aux plus affamés d'en uſer d'abord avec modération. On ne penſoit plus qu'à ſe rendre à la Rochelle, lorſqu'un Navire François, paſſant à la portée de la voix, avertit que toute cette Côte étoit infeſtée par certains Pirates. L'impuiſſance où l'on étoit de ſe défendre détermina tout le monde à ſuivre le Vaiſſeau dont on avoit reçu cet avis; & ſans le perdre de vue, on alla mouiller le 26 dans le beau Port de Blavet.

On va mouiller au Port de Blavet.

Inſtruction pour les Voïageurs.

Pour l'inſtruction des Voïageurs, arrêtons-nous un moment aux obſervations de Lery, dont les détails naïfs & curieux ne peuvent être conſervés que dans ſon ſtyle. » Entre pluſieurs Vaiſſeaux de guerre, qui ſe » trouvoient dans ce Port, il y en avoit un de Saint Malo, qui avoit » pris & emmené un Navire Eſpagnol revenant du Pérou, & chargé de » bonne Marchandiſe, qu'on eſtimoit plus de ſoixante mille Ducats. Le » bruit s'en étant divulgué par toute la France, il étoit arrivé à Blavet » quantité de Marchands Pariſiens, Lyonnois, & d'autres lieux, pour en » acheter. Ce fut un bonheur pour nous, car pluſieurs d'entr'eux ſe trou- » vant près de notre Vaiſſeau, lorſque nous en voulumes deſcendre, non- » ſeulement ils nous emmenerent par-deſſous les bras, comme gens qui » ne pouvoient encore ſe ſoutenir, mais apprenant ce que nous avions » ſouffert de la famine, ils nous exhorterent à nous garder de trop man- » ger, & nous firent d'abord uſer peu à peu de bouillons de vieilles » Poulailles bien conſommées, de lait de Chevre, & autres choſes pro- » pres à nous élargir les boïaux, que nous avions, tous, fort rétrécis. Ceux » qui ſuivirent ce conſeil s'en trouverent bien. Quant aux Matelots qui » voulurent ſe raſſaſier dès le premier jour, je crois que de vingt, échap- » pés à la famine, plus de la moitié creverent & moururent ſubitement. » De nous autres quinze, qui nous étions embarqués comme ſimples Paſ- » ſagers, il n'en mourut pas un ſeul, ni ſur Terre ni ſur Mer. A la vé- rité, n'aïant ſauvé que la peau & les os, non-ſeulement on nous auroit pris pour des cadavres déterrés, mais auſſi-tôt que nous eûmes commencé à reſpirer l'air de terre, nous ſentîmes un tel dégout pour toute ſortes de viandes, que moi particulierement, lorſque je fus au Logis, & que j'eus approché le nez, du vin qu'on me préſenta, je tombai à la renverſe, dans un état qui me fit croire prêt à rendre l'eſprit. Cependant, aïant été couché ſur un lit, je dormis ſi bien cette premiere fois, que je ne me réveillai point avant le jour ſuivant.

Avec quelles difficultés les Proteſtans ſont guérir.

Après avoir pris quatre jours de repos à Blavet, nous nous rendîmes à Hennebon, petite Ville qui n'en eſt qu'à deux lieues, où les Médecins nous conſeillerent de nous faire traiter. Mais un bon régime n'empêcha point que la plûpart ne devinſſent enflés, depuis la plante des piés juſqu'au ſommet de la tête. Trois ou quatre ſeulement, entre leſquels je me compte, ne le furent que de la ceinture en bas. Nous eumes tous un cours de ventre ſi opiniâtre, qu'il nous auroit ôté l'eſpérance de pouvoir jamais rien retenir, ſans le ſecours d'un remede, dont je crois devoir la recette au Public. C'eſt du Lierre terreſtre & du riz bien cuit, qu'il faut étouffer enſuite dans le même Pot, avec quantité de vieux draps alentour. On y jette enſuite des jaunes d'œufs; & le tout doit être mêlé enſemble

dans un Plat ſur un réchaud. Ce mets, qu'on nous fit manger avec des cuillieres, comme de la bouillie, nous délivra tout-d'un-coup d'un mal, qui n'auroit pu durer quelques jours de plus ſans nous faire périr tous (46).

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS AU BRESIL.

DE LERY. 1558.

Mais Lery & ſes Compagnons étoient menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient eu juſqu'alors aucune défiance. On doit ſe rappeller que Villegagnon avoit remis au Maître du Navire un petit Coffre, qui contenoit, avec ſes Lettres, un Procès qu'il avoit formé contr'eux, & qu'il envoïoit tout inſtruit aux Juges du premier lieu où le Coffre ſeroit ouvert. Il le fut à Hennebon, parceque Villegagnon, qui étoit né en Bretagne, voulut écrire à diverſes perſonnes de cette Province. Le Procès fut remis aux Juges. Mais du Pont en connoiſſoit quelques-uns, auſſi attachés que lui à l'Egliſe de Geneve, qui loin d'avoir égard à ces odieuſes accuſations, les ſupprimerent, & ne rendirent que de bons offices à ceux dont elles menaçoient la vie.

Inutilité du Procès fait par Villegagnon.

Ils quitterent Hennebon, pour ſe rendre à Nantes, ſans avoir encore la force de conduire leurs Chevaux, ni de ſupporter le moindre trot, obligés même d'avoir chacun leur Homme à pié, pour les conduire par la bride. Nos ſens, dit Lery, étoient comme entierement renverſés. A Nantes, ils eurent encore, pendant huit jours, l'oreille ſi dure, & la vue ſi troublée, qu'ils craignirent d'être devenus ſourds & aveugles, à l'exemple de Jonathas, fils de Saül; car Lery ne perd point une occaſion de s'appuïer du témoignage des Livres Saints. Lorſque Jonathas, dit-il, après avoir gouté du miel au bout d'une baguette, déclara que ſa vue étoit éclaircie, il fit aſſez connoître que c'étoit la faim dont il avoit été preſſé, qui la lui avoit obſcurcie (47). Cependant ils furent ſi bien traités, qu'un mois après il ne leur reſtoit pas la moindre foibleſſe aux yeux. Ils furent guéris auſſi de leur ſurdité. Mais l'eſtomac de Lery demeura fort foible; & les nouveaux malheurs du même genre, dans leſquels il retomba au Siége de Sancerre, acheverent de le ruiner. Il ne nous apprend point quelle fut ſa retraite, en quittant la Ville de Nantes. D'autres circonſtances ont pu faire juger qu'il prit le parti de retourner à Geneve.

Effets des maux qu'avoit ſoufferts Lery.

Mais il ne laiſſe point ſans éclairciſſement ce qu'il a déja dit, avec quelque obſcurité, de l'établiſſement des François au Fort de Coligny. Villegagnon, que quelqu'un, dit-il, a nommé le Caïn de l'Amérique, abandonna cette Place; & par ſa faute elle tomba enſuite au pouvoir des Portugais, avec l'Artillerie marquée aux armes de France. Il revint en France, où il ne ceſſa point de faire la guerre aux Sectateurs de Calvin, & mourut (48) au mois de Décembre 1571, dans une Commanderie de l'Ordre de Malte, nommée Beauvais, en Gâtinois, près de Saint Jean de Nemours.

Eclairciſſement ſur le Fort de Coligny & ſur Villegagnon.

(46) *Ibid.* pp. 476 & précedentes.

(47) Pag. 484.

(48) Saiſi d'un feu au corps, ſuivant quelques Ecrivains Proteſtans.

§ III.

Voïages et Etablissement des Hollandois au Bresil.

Introduction.

On peut dire du Breſil, qu'il n'y a point de grande Région où l'on ait fait ſi peu de Voïages qui en portent le titre, & qu'en récompenſe il n'y en a pas non plus dont tant de Voïageurs aient eu l'occaſion de parler (49); d'où il arrive que nous n'en avons point encore de Relation bien complete, mais que pour en former une on peut s'aider des lumieres qui ſe trouvent diſperſées dans un grand nombre de Relations. Il paroît ſeulement néceſſaire de commencer par l'expoſition de quelques évenemens Hiſtoriques, qui jetteront du jour ſur mille obſervations qui en demandent; & nous l'emprunterons des Hiſtoriens les plus exacts.

Entrepriſes & Conquêtes des Hollandois au Breſil.

Le Portugal continuoit de jouir du Breſil, depuis le regne d'Emmanuel, qui avoit commencé à donner de la ſolidité aux premiers Etabliſſemens. Mais cette Couronne étant paſſée, en 1581, ſur la tête de Philippe II, Roi d'Eſpagne, les guerres que ce Prince eut à ſoutenir contre la France & l'Angleterre, & ſurtout contre les Mécontens des Païs-Bas, qui formerent ſous ſon regne la République des Provinces Unies, lui laiſſerent peu de loiſir pour s'occuper de ſes acquiſitions étrangeres. D'un autre côté, ces nouveaux Républiquains, qu'il n'avoit pû retenir dans ſa dépendance, étoient encore trop foibles, ou trop preſſés de leurs affaires domeſtiques, pour entreprendre d'affoiblir l'Ennemi de leur liberté par des Conquêtes: mais ils firent de ſi grands progrès pendant les regnes de Philippe III & de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureuſement leur Compagnie des Indes Orientales (50), ils ſe virent en état d'en former une des Indes Occidentales, qui n'a pas ceſſé juſqu'aujourd'hui d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette inſtitution devint fatale aux Portugais dès ſon origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans des Flottes Hollandoiſes, commencerent par courir les Côtes de Portugal, & firent des priſes qui augmenterent leurs forces. Après cet eſſai, les Hollandois envoïerent Willekens au Breſil. Ils n'ignoroient point que ce Païs, qui n'a gueres moins de douze cens lieues de Côtes, étoit naturellement riche & fertile. On a vû qu'il y avoit peu de grandes Maiſons, en Portugal, qui n'y poſſedaſſent des terres. Les Braſiliens les plus voiſins avoient été ſoumis par degrés. On y prenoit peu de part aux guerres qui troubloient l'Europe; & ſi l'on excepte l'Entrepriſe des François, dont le ſouvenir commençoit à s'éloigner, on y jouiſſoit depuis longtems d'une paix profonde. Auſſi les Gouverneurs ne s'y

(49) La raiſon en eſt ſimple: c'eſt que les Portugais, ſeule Nation de l'Europe qui faſſe le voïage exprès, ne s'attachent gueres, par une politique qui leur eſt commune avec les Eſpagnols, à faire connoître leurs Domaines; & que d'un autre côté la ſituation du Breſil y fait ſouvent relâcher des Etrangers curieux, qui ne perdent pas l'occaſion de jetter ſur leur Journal ce qu'ils y obſervent en paſſant.

(50) Voïez l'établiſſement de cette Compagnie, au Tome VIII.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

appliquoient-ils qu'au Commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Cependant quelques Particuliers Hollandois, qui s'y étoient présentés pour la Traite, avoient été fort bien reçus des Indiens, parceque donnant les Marchandiſes à bon marché, il y avoit plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandeſtin avoit diſpoſé tous les Naturels du Païs en leur faveur.

Telles étoient les conjonctures, lorſque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. Les Portugais ſongerent moins à ſe défendre, qu'à ſauver la meilleure partie de leurs richeſſes. L'Amiral Hollandois ſe rendit maître de Saint Salvador, Capitale de cette grande Région. Dom Diegue de Mendoça, qui en étoit Gouverneur, n'eut ni le courage de ſe défendre, ni la prudence de ſe ſauver. L'Archevêque ſeul (51), à la tête de ſon Clergé, entreprit de ſoutenir l'honneur de ſa Nation, ſe retira dans un Bourg voiſin, où il ſe fortifia, & cauſa dans la ſuite beaucoup d'embarras aux Conquérans. Mais ils firent un butin ineſtimable dans la Ville, & s'emparerent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Breſil.

Cette nouvelle jetta le Portugal dans une extrême conſternation, qui fut encore augmentée par l'opinion que le Gouvernement Eſpagnol n'étoit pas fâché de voir perdre aux Portugais une partie de ce beau Païs; dans l'eſpérance que n'aïant que cette reſſource, ils en ſeroient plus ſouples & moins fiers. Mais Philippe en jugeoit différemment. Il écrivit de ſa propre main aux Grands de Portugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. En moins de trois mois ils équiperent, à leurs frais, une Flotte de 26 Vaiſſeaux. Toute la Nobleſſe s'empreſſa de contribuer à cet armement, ſoit par des levées de Trouppes, ſoit en s'embarquant elle-même. Cependant, l'Eſpagne voulant y joindre auſſi ſes forces, les deux Flottes ne ſe trouverent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par Frederic *de Tolede Oſorio*, Marquis de *Valdueſa*. Le nombre des Matelots & des Soldats montoit à douze ou quinze mille, & le paſſage fut aſſez heureux juſqu'à la Baie de tous les Saints.

Depuis la conquête, les Hollandois avoient beaucoup ſouffert à San Salvador. L'Archevêque, avec quinze cens Hommes qui s'étoient raſſemblés ſous ſes ordres, avoit ſouvent défait leurs Partis, leur avoit coupé les vivres, & les tenoit étroitement bloqués, lorſqu'il fut enlevé par la mort. Nuñez Marino prit le commandement après lui. Il eut, pour ſucceſſeur, Dom Franciſco de Moura. Mais ces changemens n'aïant point interrompu le blocus, la ſituation des Hollandois n'étoit pas changée à l'arrivée des Flottes combinées d'Eſpagne & de Portugal. On en débarqua quatre mille Hommes, ſous la conduite de Dom Manuel de Menezez. Il n'en falloit pas tant pour forcer une Place déja fatiguée par un long Siége. Le Gouverneur voulut faire quelque réſiſtance; mais la Garniſon, révoltée contre ſes ordres, le força d'accepter une compoſition, le 10 d'Avril. Après cet exploit, la Flotte remit à la voile, & revint en Europe, fort délabrée par la tempête, qui en fit périr une partie.

La République des Provinces-Unies ne ſe borna point à la vangeance

(51) Il ſe nommoit Michel Texeira.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

qu'elle prit en Europe, en faiſant enlever quantité de Vaiſſeaux Portugais, où elle faiſoit ſouvent un riche butin. Vers le milieu de l'année 1629, l'Amiral *Lonk* partit avec une Flotte de vingt-ſept Vaiſſeaux de guerre, fournis par divers Ports de Hollande. Les Trouppes de débarquement étoient commandées par Thierry de Wardenbourg. Cet armement fut augmenté, dans ſa navigation, juſqu'au nombre de quarante-ſix Vaiſſeaux : mais il fit bien du chemin avant que d'arriver au Breſil, puiſqu'il ne découvrit la Côte de Fernambuc que le 3 de Février 1630. Wardenbourg débarqua le 15 dans la Capitainie de ce nom, avec deux mille quatre cens Soldats, & quatre cens Hommes des Equipages. Il s'avança, le 16, vers la Ville d'Olinde, qu'il prit, après s'être rendu maître de trois Forts, qui lui coutèrent trois ſanglans combats. Les Braſiliens, animés par les Portugais, les avoient aidés à diſputer vivement l'entrée de leur Païs. Mais Lonk détermina la victoire, en ſe poſtant ſur le Récif, ſitué au Midi d'Olinde, & ſur la pointe d'une longue Terre, où les Portugais avoient élevé un Fort ſous le nom de Saint George.

Un avantage de cette importance répandit la terreur dans tout le Païs, & les Hollandois en profitèrent pour ſe rendre Maîtres du reſte de la Capitainie : ils en fortifièrent les principaux lieux, ſurtout le Récif, qu'ils rendirent en peu de tems une des meilleures & des plus fortes Places de l'Amérique. On n'épargna rien, en Portugal, pour engager les Miniſtres d'Eſpagne à ſe remettre en poſſeſſion d'un ſi beau Païs. On leva des Trouppes ; on arma une Flotte nombreuſe, & l'on fournit de très groſſes ſommes. Les Eſpagnols s'étant déterminés à faire partir auſſi quelques Vaiſſeaux, *Oquendo* fut nommé pour commander cette nouvelle Flotte, qui auroit ſuffi pour reprendre ce qu'on avoit perdu, ſi la mortalité ne s'étoit pas miſe dans les Trouppes, avant leur embarquement. De cinq mille Hommes dont elles devoient être compoſées, il en mourut deux mille, & la crainte du même ſort diſperſa le reſte. Il fallut emploïer la force, pour ramener les Déſerteurs & pour les faire embarquer. Ils partirent au mois de Mai, ſur trente Vaiſſeaux, dont la moitié étoit à peine en état de ſoutenir un Combat naval. Cependant, cette Flotte aïant été renforcée aux Canaries par quinze Vaiſſeaux de guerre, & par neuf aux Côtes du Cap verd, elle ſe trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois, qui ſur la premiere nouvelle de ſon départ étoient venus au-devant d'elle, avec quatorze Vaiſſeaux & deux Yachts, furent extrêmement ſurpris d'une augmentation à laquelle ils ne s'étoient point attendus. On avoit dit à *Pater*, leur Amiral, qu'elle ne conſiſtoit qu'en huit Galions ; au lieu qu'elle avoit douze Galions de Caſtille & deux Pataches, cinq Galions de Portugal, dix-neuf Vaiſſeaux de Roi, & le reſte de différentes ſortes. L'inégalité des forces n'empêcha point Pater de riſquer un engagement. Il y périt par le feu, qui fit ſauter ſon Vaiſſeau ; & *Thys*, autre Commandant Hollandois, eut le même ſort. Les Hollandois ne laiſſerent point de faire une belle retraite, & d'emmener à Olinde un Vaiſſeau Eſpagnol, qu'ils avoient pris dans le Combat. Oquendo, qui les ſuivoit, mouilla ſur la Côte de Paraïba, mit à terre douze cens Hommes, pour la garde du Païs, pourvut à la ſureté de la Riviere de Saint François, des Capitainies de

Ségeripe

Segeripe & de la Baie de tous les Saints, & rafraîchit l'Armée Portugaise, commandée par d'Albuquerque ; mais il reprit ensuite la route de Lisbonne sans avoir pensé à faire le siége d'Olinde. Dans sa navigation, il fut rencontré par une Flotte Hollandoise, qui maltraita furieusement la sienne.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

L'année suivante, Dom Frederic de Tolede, qui conduisit une autre Flotte au Bresil, causa peu de mal aux Hollandois. Ils ne se saisirent pas moins des Capitainies de Tamaraca, de Paraiba, & de Rio grande, qui ne leur couterent que trois Campagnes.

En 1636, ils firent un dernier effort, pour achever la Conquête du Bresil. Le Comte Maurice de Nassau, qu'ils choisirent pour Général, partit du Texel le 25 Octobre de la même année, & jetta l'ancre, dans la Baie de tous les Saints, le 23 du même mois de l'année suivante. Des Troupes qu'il avoit à bord, & de celles qu'il trouva dans les possessions Hollandoises, il forma une Armée considérable, dont la plûpart des Officiers connoissoient le Païs, & les méthodes militaires des Portugais, contre lesquels ils avoient remporté divers avantages. A peine fut-il arrivé, qu'il tint la Campagne. Il alla chercher le Comte de Banjola, & le mit en fuite, après un combat fort opiniâtre. Porto-Calvo ouvrit ses Portes au Vainqueur, qui assiégea aussitôt la Citadelle de *Porvacaon*. La Garnison Portugaise y fit une fort belle défense ; mais aïant été forcée de capituler, cette Conquête fut suivie de celle d'Openeda, & d'autres succès importans.

Le Comte Maurice, ne voulant pas laisser aux Portugais le tems de respirer, entreprit de les affoiblir encore par une diversion : il envoïa sur la Côte de Guinée, une Flotte considérable, qui y prit le fameux Fort de Saint Georges de la Mina. La Campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les armes du Portugal. Banjola, qui continuoit de les commander, fut défait pour la seconde fois par les Hollandois, dans la Capitainie de Segeripe, dont ils se rendirent maîtres, après avoir mis le feu à la Capitale. Les Nations de *Siara*, l'une des Capitainies Septentrionales du Bresil, se mirent sous leur protection, & leur demanderent du secours contre l'oppression de leurs anciens Maîtres. Le Comte Maurice leur envoïa quelques Trouppes, sous la conduite de *Gartouan*, qui, secondé par *Algodojo*, Cacique de Siara, mit le Siége devant la Ville de ce nom, la prit, & conquit tout le reste de cette Capitainie.

Celles du Paraiba & de Rio Grande paroissoient difficiles à conserver, parceque les Portugais y avoient des intelligences & des Places : le Comte emploïa toutes ses forces à se saisir des Places, s'assura des Indiens par toutes sortes de faveurs, fit rebâtir dans le Paraiba l'ancienne Ville de Philippine, & la nomma Fredericstat, du nom du Prince d'Orange. Il tenta aussi de se rendre maître de San Salvador, où les Portugais s'étoient avantageusement rétablis : mais après s'être saisi des Châteaux d'*Albert*, de Saint Barthelemy & de Saint Philippe, qui couvrent cette Ville, il perdit, dans une sortie vigoureuse, la plûpart de ses Officiers, ses Ingénieurs & quantité de Soldats. Cette disgrace, joint à l'arrivée d'un secours Portugais, qu'il ne put empêcher d'entrer dans la Place, l'obligea d'a-

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

bandonner les Châteaux, & de ſe retirer avec aſſez de précipitation.

L'année 1639 ne fut qu'une ſuite de malheurs pour les entrepriſes de l'Eſpagne & du Portugal. Les deux Nations mirent en Mer, ſous les ordres du brave Fernand de Maſcarenhas, Comte de la Torre, une Flotte de quarante-ſix Vaiſſeaux de guerre, parmi leſquels on comptoit vingt-ſix Galions équipés au double, avec cinq mille Soldats & un nombre proportionné de Matelots. Elle fut encore augmentée ſur la route; & vraiſemblablement elle eut forcé le Comte Maurice d'abandonner le Breſil, ſurtout dans un tems où les Trouppes Hollandoiſes étoient fort diminuées & manquoient de proviſions: mais en raſant les Côtes d'Afrique, cette redoutable Flotte prit au Cap verd un mal contagieux, qui fit périr trois mille Soldats. Le reſte étant arrivé dans un triſte état à San Salvador, Maſcarenhas emploïa le tems à remonter ſes Vaiſſeaux de tout ce qu'il put trouver de monde dans la Capitainie de Rio Janeiro, reſſource heureuſe, qui le mit en état de lever l'ancre avec douze mille Hommes de combat: mais elle fut ſi lente, qu'on étoit au mois de Janvier 1640, & dans l'intervalle Maurice n'avoit pas fait de moindres efforts pour ſa défenſe. Il attendoit, de Hollande, des ſecours qui arriverent à propos. L'Amiral *Loos* s'étoit mis en Mer avec quarante & un Vaiſſeaux, de différentes grandeurs, & ſe trouvoit à quatre mille du Port d'Olinde lorſque les Portugais ſortirent de la Baie de tous les Saints. Les deux Flottes ſe livrerent quatre furieux combats: Loos périt dans le premier, & la victoire n'en demeura pas moins à ſes Trouppes. Jacques *Huygens*, qui ſucceda au commandement, livra les trois autres, & n'y perdit que vingt-huit Hommes, tandis que la perte des Portugais & des Caſtillans fut de pluſieurs mille. Une partie de leur Flotte échoua ſur les écueils, nommés *Baxas de Roccas*, où les uns moururent de ſoif, & les autres n'eurent pas peu de peine à ſe ſauver: le reſte ſe diſſipa. Enfin la diſcorde, qui ſe mit entre les deux Nations, acheva leur perte; & d'un ſi bel armement, il ne revint en Eſpagne que quatre Galions, avec deux Vaiſſeaux Marchands.

Le Comte Maurice aïant embarqué preſque tous ſes Soldats ſur ſa Flotte, ſes Garniſons ſe trouvoient ſi affoiblies, que les Portugais du Breſil ſe flatterent de pouvoir ſe remettre en poſſeſſion de quelques Places. Jean Lopez de Carvalho, à la tête d'un Parti, & les Braſiliens commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé *Cameron*, ravagerent le Breſil Hollandois, y battirent quelques Trouppes & prirent des Villes. Mais ce bonheur dura peu: ils furent défaits à leur tour par *Coine*, qui avoit fait l'expédition du Breſil, & réduits à chercher leur ſalut dans la fuite. En même tems *Lichthart*, étant entré avec vingt-cinq Vaiſſeaux dans la Baie de tous les Saints, répandit de toutes parts les horreurs de la plus cruelle guerre. Montaleran, Viceroi du Breſil Portugais, en fut ſi touché, qu'il propoſa au Comte Maurice une convention ſtable, pour donner enfin des bornes aux hoſtilités: mais tandis que les Commiſſaires étoient occupés de cette négociation, on apprit, au Breſil, la révolution qui venoit de détacher le Portugal de la Couronne d'Eſpagne.

Jean IV, que les Portugais s'étoient donné pour Maître, avoit beſoin de toutes ſes forces pour ſe ſoutenir contre l'Eſpagne, à qui la perte d'un

ſi beau Roïaume cauſoit le plus vif regret. D'ailleurs, l'Eſpagne & le Portugal enſemble n'aïant pû chaſſer du Breſil leurs Ennemis communs, il y avoit peu d'apparence que dans la criſe où l'on étoit, le Portugal en fût capable ſeul. Le nouveau Monarque ne penſa, au contraire, qu'à liguer avec lui les Hollandois contre l'Eſpagne. Triſtan de Mendoça Hurtado, ſon Ambaſſadeur à la Haie, conclut avec eux une alliance offenſive & défenſive pour l'Europe, & une Tréve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce Traité fut ſigné le 23 de Juin, 1641. Chacun étoit conſervé dans la poſſeſſion de ce qu'il tiendroit au jour de la publication; & les Miniſtres des deux Partis devoient s'aſſembler à la Haie, huit mois après la ratification, pour traiter une Paix générale: il étoit même reglé que ſi l'on ne parvenoit point à ce but, la Tréve ne laiſſeroit pas de ſubſiſter & que le Commerce ſeroit libre, avec cette ſeule reſtriction, que les Hollandois ne pourroient envoïer en Portugal des Marchandiſes venues du Breſil, ni les Portugais en Hollande.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Mais il s'éleva des difficultés, qui arrêterent l'effet de ces diſpoſitions. Les Hollandois trouverent des prétextes, pour refuſer de rendre quelques Places, qu'ils avoient priſes depuis le tems marqué par la Tréve; & Jean IV, piqué de cette conduite, prit la réſolution de laiſſer aux Portugais du Breſil, la liberté d'agir pour ſes intérêts, ſans faire paroître qu'il y prît la moindre part. Ses Officiers, feignant par ſes ordres de ne penſer qu'à vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, emploïerent toute leur adreſſe à leur faire prendre le parti de renvoïer leurs Trouppes en Europe. Le Comte Maurice s'y laiſſa tromper lui-même. Il crut la tranquillité ſi bien établie, qu'il ne fit pas difficulté de retourner en Hollande, avec la meilleure partie de ſes forces (52). Les Directeurs, que la Compagnie d'Occident avoient nommés pour gouverner après lui, étoient *Hamel*, Marchand d'Amſterdam, *Baſſis*, Orfévre de Harlem, & *Bulleſtraat*, charpentier de Middelbourg, c'eſt-à-dire des eſprits ſimples, & moins

(52) M. le Clerc, dans ſon Hiſtoire des Provinces Unies, prétend qu'il fut rappellé, parcequ'il faiſoit une ſi grande dépenſe au Breſil, qu'elle avoit fait baiſſer les Actions de la Compagnie; & loin d'avouer qu'il eut été trompé par de fauſſes apparences, il aſſure » qu'il s'étoit déja plaint, aux Etats » Généraux, d'une œconomie mal entendue, qui avoit fait diminuer trop les » appointemens des Officiers de la Compagnie, & ſurtout le nombre des Troupes, qu'on vouloit réduire à dix-huit cens » hommes, forces inſuffiſantes pour tenir » en bride les Ennemis de l'établiſſement » Hollandois «. Suivant le même témoignage, Maurice avoit auſſi repréſenté » que » tout le monde ſe plaignoit du mépris » que la Compagnie témoignoit pour ceux » qui étoient à ſon ſervice; que les Portugais, reſtés dans les Poſſeſſions Hollandoiſes, étoient des Ennemis cachés, qui » ſoupiroient pour ſe revoir ſoumis à leur » Roi, & qui devoient à la Compagnie des » ſommes conſidérables qu'ils ſeroient bien » aiſes de ne pas païer; ce qui pouvoit » cauſer tôt ou tard un ſoulevement; qu'il » n'y avoit pas aſſez de Trouppes pour la » garde des Ports & des Forts; que ces » mêmes Portugais ſe plaignoient qu'on » ne leur laiſſoit point l'exercice de leur » Religion auſſi libre qu'on l'avoit promis, » & que tout cela, joint à la différence de » la Langue & des uſages, leur donnoit une » invincible averſion pour les Hollandois. *Hiſtoire des Provinces-Unies, tom. 1, l. 12. pag. 230.* Ainſi le Comte Maurice ne s'y trompa point, & la ruine des Hollandois étoit comme annoncée: mais la Compagnie, ſuivant le même Hiſtorien, s'affoibliſſoit en formant des entrepriſes au-deſſus de ſes forces. *Ibid.* p. 218.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

propres au Gouvernement qu'au Commerce. Dans un Conſeil qu'ils formoient entr'eux, & qui jouiſſoit de toute l'autorité, ils ne s'occupoient que des moïens d'augmenter leurs richeſſes; ils vendoient des armes & de la poudre aux Portugais, qui leur en donnoient un prix exceſſif; ils négligeoient les Fortifications, dont la plûpart commençoient à tomber en ruines; ils donnoient facilement des congés aux Soldats qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du négoce la dépenſe des Garniſons, qu'ils croïoient inutiles pendant la Tréve.

Les effets d'une ſi mauvaiſe adminiſtration ne tarderent point à ſe faire ſentir. En 1645, un Portugais, nommé Antonio *Calvalcante*, fut échauffer tout-d'un-coup ſa Nation. Il faiſoit ſa demeure dans la Ville-Maurice, qui étoit devenue comme la Capitale du Païs de Fernambuc, où il exerçoit l'Office de Juge des Portugais. Les nôces de ſa Fille devoient ſe faire le 24 de Juin : il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, réſolu de ſe ſaiſir d'eux au milieu du Feſtin, de les maſſacrer, & de faire enſuite main baſſe ſur le Peuple, qui étoit ſans précaution parcequ'il ſe croïoit ſans danger. Les principaux Portugais, qui avoient part à ce deſſein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de Marchandiſes, païables à terme, dans l'eſpérance de les retenir après l'exécution du complot. Mais il fut découvert par un des complices. Cavalcante eut le bonheur de ſe ſauver, avec les principaux Conjurés, & raſſembla quelques Trouppes, avec leſquelles il ſe mit à ravager les Terres Hollandoiſes. Envain le Conſeil ſuprême de Fernambuc envoïa faire ſes Plaintes au Gouverneur Portugais : non-ſeulement il proteſta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoiſſance de cette entrepriſe, mais il promit d'obſerver religieuſement la Tréve. L'Ambaſſadeur de Portugal à la Haie donna les mêmes aſſurances au nom de ſon Roi.

Cependant, dès le mois d'Août ſuivant, il y eut une action fort vive entre quelques Trouppes de la Compagnie & celles de Cavalcante, près de Saint Antoine. L'avantage y fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part : mais peu de tems après, Cavalcante s'étant trouvé en état d'aſſiéger le Fort de Puntal, au Cap S. Auguſtin, avec deux mille quatre cens Hommes & quelque Artillerie, il parut aſſez qu'on lui envoïoit ſous main du ſecours. Le lendemain, une Flotte de 28 Vaiſſeaux Portugais vint mouiller devant le Récif d'Olinde. Ses Chefs proteſterent auſſi qu'ils n'avoient aucune connoiſſance de la conſpiration, & ſe fournirent de rafraîchiſſemens, avec leſquels ils remirent à la voile. Les Hollandois, en commençant à ouvrir les yeux, attribuerent cette conduite à la crainte que la Flotte Portugaiſe avoit eue de huit Vaiſſeaux de guerre, qui étoient reſtés dans la Rade & dans le Port d'Olinde, ſous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans cette opinion, lorſqu'ils eurent appris que ſept des Vaiſſeaux Portugais étoient venus de la Baie de tous les Saints. On ſut enſuite que cette Flotte avoit débarqué au Rio Formoſo quinze cens Hommes, qui s'étant joints aux Rebelles, attaquerent Serinhaim, & forcerent la Garniſon Hollandoiſe de ſe rendre après huit jours de Siége.

Les hoſtilités continuerent vivement, ſans que la Cour de Liſbonne

changeât de conduite ; c'eſt-à-dire que pendant qu'on ſe battoit au Breſil, le Roi de Portugal déclaroit qu'il n'entroit point dans ces démêlés, & promettoit même de punir le Gouverneur du Breſil, ſi l'on pouvoit prouver qu'il y eût quelque part. Cependant l'Hiſtorien des Provinces-Unies aſſure que les preuves ne manquoient point à la Haie. » On y » produiſit, dit-il, une Lettre envoïée à la Baie de tous les Saints, & » ſignée de la propre main du Roi, qu'on avoit trouvée dans un pe- » tit Bâtiment qui y portoit des munitions, & qui avoit été pris par les » Algériens : ils avoient vendu leur priſe, & les papiers étoient tom- » bés entre les mains d'un Juif, qui avoit une Correſpondance à Amſ- » terdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci l'avoient remiſe à la Compagnie, » qui la fit voir aux Etats Généraux. Elle ſervit encore à découvrir qu'un » Juif, arrivé du Breſil avec le Comte Maurice, avoit eu quelque con- » noiſſance du deſſein des Portugais, & que le complot de Cavalcante » avoit été tramé avant le départ du Comte Maurice. Ce Juif fut ar- » rêté, & condamné à une groſſe amende ; mais il eut l'adreſſe de ſe ſau- » ver de ſa Priſon (53).

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Quel moïen de convaincre un Roi, qui s'obſtine à déſavouer toute ſorte de preuves ? Les Etats Généraux n'aïant pas laiſſé de donner des ordres pour armer puiſſamment en Hollande, le Roi de Portugal pouſſa la diſſimulation juſqu'à les faire avertir, par ſon Ambaſſadeur, qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie d'un accommodement ; qu'ils trouve- roient, dans leur entrepriſe, plus de difficultés qu'ils ne s'y attendoient ; que les Soulevés du Breſil avoient ſix mille hommes bien armés, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie ; qu'avec ces forces, il ſeroit difficile aux Hollandois de les réduire, & qu'ils n'avoient point de meilleur parti que d'accepter l'offre qu'il leur faiſoit de les ſoumettre lui-même, s'il pouvoit s'accorder ſur le reſte avec les Etats Généraux. L'Hiſtorien, faiſant obſerver que ſi la Lettre n'étoit pas une ſuppoſition, il étoit viſible que les Etats ſe laiſſoient tromper, n'explique leur aveuglement que par une profonde diſpoſition de la Pro- vidence, qui ne vouloit pas permettre que tout le Commerce de l'O- rient & de l'Occident tombât entre les mains d'une ſeule Nation. L'ex- périence, dit-il, a fait voir qu'elle ne ſeroit pas devenue plus vertueuſe par l'augmentation de ſes richeſſes (54). D'un autre côté, les Portugais comptoient de leur en impoſer facilement, depuis le Traité avantageux qu'ils avoient conclu, le 20 Mars de la même année avec leur Com- pagnie d'Orient, par lequel, ils étoient demeurés, en effet, maîtres de toute la Canelle, en promettant d'en porter au Fort de Gale, où les Hol- landois étoient établis dans l'Ile de Ceylan, cinq cens quintaux à un prix reglé, ſans qu'il leur fût permis d'en prendre eux-mêmes, ni d'en plan- ter, dans l'Ile (55).

Pendant environ dix ans, la guerre fut continuée au Breſil, avec les mêmes déguiſemens de la part du Roi de Portugal & de ſes Gouverneurs,

(53) Le Clerc, *ubi ſup.* p. 232.
(54) *Ibidem.*
(55) Aitzema, Tom. 3. p. 28.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

qui ſe prêtoient même quelquefois à des arrangemens de Commerce, dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats Généraux de ſe contenter. En 1654, après avoir fait la paix avec les Anglois, ils ſentirent enfin l'importance de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales; & reconnoiſſant qu'il n'y avoit rien de ſincere à ſe promettre des Portugais ſur l'affaire du Breſil, ils réſolurent, pour les mettre à la raiſon, de ſe joindre au Protecteur de la République d'Angleterre: mais jugeant auſſi qu'ils devoient commencer par mettre leur Marine en bon état, ils donnerent des ordres pour l'équipement d'une Flotte de trente Vaiſſeaux de guerre, qui devoient ſe rendre d'abord à la Riviere de Liſbonne, & demander raiſon au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On étoit dans la chaleur de cet armement, lorſqu'on reçut, au commencement de Mai, la triſte nouvelle que dès le 25 de Janvier les Portugais s'étoient rendus maîtres de tout ceque les Hollandois avoient poſſedé dans le Breſil.

On douta d'abord d'une ſi fâcheuſe information. Les Commiſſions, qui avoient été données pour courir ſur les Portugais aux Indes Occidentales, ne furent pas révoquées, & l'on en donna même de nouvelles. Mais le malheur de la République fut confirmé dans le cours du mois ſuivant. Il y avoit alors, à Liſbonne, un grand nombre de Vaiſſeaux Marchands d'Amſterdam, que le Roi de Portugal auroit pû faire arrêter; mais il prit le parti de les laiſſer libres, pour ne pas trop irriter les Etats Généraux, & ſe réſerver le pouvoir de faire plus facilement la paix.

Schonembourg, Préſident du Conſeil du Breſil, & *Hacks*, un des Conſeillers, qui arriverent en Zelande le 13 de Juillet, après un voïage de quatre mois, firent, le 4 d'Août, leur rapport aux Etats Généraux: il contenoit en ſubſtance, qu'aïant ſouvent informé les Etats de la ſituation des affaires au Breſil, les explications qu'ils ne s'étoient pas laſſés d'envoïer avoient donné le tems de prévenir les diſgraces qui venoient d'arriver: qu'ils avoient manqué de vivres & d'autres néceſſités; ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoiſe le reſpect qu'elle devoit à ſes Chefs: qu'ils avoient pris patience, dans l'eſpoir qu'on leur donnoit de les ſecourir; mais que ces ſecours aïant été différés trop long-tems, les Portugais avoient enfin ſaiſi l'occaſion, en les attaquant par Mer, le 20 Décembre de l'année précédente, avec une Flotte de ſoixante voiles, & par Terre avec une Armée de Portugais, de Braſiliens, de Negres & de Mulâtres, à qui la Flotte fourniſſoit abondamment des munitions & des vivres: qu'ils avoient eu ſoin de faire un Journal des opérations, qui ſeroit remis aux Etats, & par lequel leur conduite & celle de leurs Trouppes ſeroit juſtifiée: qu'ils n'avoient rendu les Places, qu'avec l'approbation & le conſeil de Schouppe, Général de la République, des autres Officiers, des divers Colleges, & même des Juifs.

Ils repréſenterent que toutes les Trouppes, c'eſt-à-dire celles de Terre comme celles de Mer, ſe plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement à ſervir trois fois plus long-tems qu'elles ne s'y étoient engagées; que long-tems avant le Siege, tous les Soldats avoient manqué de vivres & d'habits; que le deſeſpoir d'être négligés, juſqu'à ne pas recevoir un

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

sou de paie, en avoit porté une partie à passer au service des Portugais; que d'autres s'étant cachés dans les Vaisseaux qui devoient partir, on s'étoit vu dans la nécessité de les en tirer par force & de les faire pendre; qu'entre ceux qui étoient demeurés, loin de penser à combattre, on parloit de l'arrivée des Ennemis, comme d'une heureuse délivrance; que malgré l'ordre du Gouvernement, les trois Vaisseaux qui étoient à la garde de la Côte s'étoient retirés; qu'ils avoient fait, à la vérité, quelques prises, mais insuffisantes pour l'entretien des Garnisons, ou pour empêcher que les Portugais ne se remissent en possession de tous les Païs qu'ils avoient perdus; qu'ensuite il étoit arrivé de l'argent par quelques Navires de Hollande, & que les Trouppes avoient été païées; mais que leur misere n'avoit pas diminué, parcequ'avec de l'argent même elles n'avoient pû trouver des vivres: que si dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrémité, il ne s'ensuivoit pas qu'on ne fût plus menacé d'y retomber; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des Passeports pour se retirer, & qu'ils avoient été confirmés dans cette disposition par des Billets que les Ennemis avoient fait répandre, au nom de *Barretto*, Général Portugais, par lesquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins, un habit neuf, & la liberté de retourner dans leur Patrie, comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns de ces Billets que Schonembourg avoit conservés: que là-dessus les Soldats avoient menacé de piller le Récif, cequ'ils avoient déja fait à Stamarica & dans d'autres lieux, & que le Peuple, voïant ses malheurs augmentés par cette crainte, avoit conjuré ses Magistrats de composer avec les Portugais: enfin que si l'on n'avoit pas pris ce parti, il falloit considerer encore que tous les Brasiliens qui étoient demeurés fideles au Gouvernement de Hollande étoient en danger de tomber dans un esclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à San-Salvador & dans plusieurs autres Villes, lorsque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour conclusion, on répétoit qu'il étoit notoire & certain qu'on n'avoit jamais reçu de secours régulier, quoiqu'on eut fait souvent de tristes peintures de l'état des affaires du Bresil. Cet Ecrit étoit signé du nom de ceux qui le présentoient.

Schouppe, qui étoit arrivé aussi, donna un autre Mémoire, dans lequel il rappelloit aux Etats, que depuis cinq ou six ans qu'il commandoit les Trouppes au Bresil, & qu'il avoit part au Gouvernement, il n'avoit pas manqué de rendre compte de sa situation, surtout par rapport aux Soldats, qu'on avoit dégoûtés par toutes sortes de mauvais traitemens, tels que le retranchement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire passer en Europe ceux qui avoient servi au-delà du terme; qu'il avoit souvent indiqué les seuls moïens qui restoient, pour conserver d'importantes conquêtes qui avoient coûté si cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ses représentations: que des raisons si fortes avoient obligé le Gouvernement du Bresil à rendre Olinde & le Recif aux Portugais, pour sauver un grand nombre de Malheureux qui n'étoient plus en état de s'y défendre; qu'il n'y avoit pas eu d'autre ressource, 1°. parceque le nombre des Trouppes ne suffisoit plus pour la

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

défenſe des Places; 2°. parceque les Soldats, mal païés & mal entretenus, avoient regardé l'arrivée des Portugais devant le Récif, comme la fin de leurs propres maux, & qu'ils avoient déclaré que leur réſolution étoit de piller la Place, pour ſe païer par leurs propres mains, plutôt que de faire aucune fonction militaire; 3°. parcequ'il ne reſtoit qu'un ſeul Vaiſſeau pour la défenſe de la Côte, contre ſoixante-huit Vaiſſeaux Portugais, & que ce Vaiſſeau même, après avoir refuſé d'entrer dans le Port du Recif, avoit mis en Mer; 4°. parceque la Place manquoit de munitions de guerre, & qu'elle étoit particulierement ſans mêche.

Les Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces deux Mémoires, & l'on crut y trouver pluſieurs contradictions. L'Hiſtorien eſt perſuadé que de part & d'autre on avoit commis de grandes fautes; & que les intérêts particuliers avoient prévalu ſur l'utilité publique. Cependant, après une longue diſcuſſion, les Etats Généraux commencerent par faire arrêter le Préſident de Schonembourg, Hacks, & Schouppe. On leur donna des Juges, choiſis d'entre les Officiers Militaires de la République. Schouppe fut privé des appointemens qu'il pouvoit prétendre depuis le 20 de Janvier, jour de la Capitulation du Récif, & condamné à tous les frais de la Juſtice; châtiment leger, s'il étoit coupable. Il paroît que les deux autres furent abſous.

Les Portugais, contens du ſuccès de leur politique, qui ne leur avoit coûté que de la patience par ſa lenteur, ne refuſerent point aux Hollandois, qui ſe trouvoient encore diſperſés en divers lieux du Breſil, la liberté de retourner en Europe. On ne connoît aucune entrepriſe, de la part des Etats Généraux, ou de la Compagnie Hollandoiſe d'Occident, pour réparer leur perte. Ils continuerent la guerre contre le Portugal, mais ſans expliquer d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette diſgrace. Enfin, s'appercevant qu'ils ne faiſoient que nuire aux Sujets de la République, qui avoient des liaiſons de Commerce à Liſbonne, la Province de Hollande fut la premiere qui ſe détermina, le 1 de Mars 1661, à faire une Députation aux Etats Généraux, pour repréſenter aux autres Provinces, que quelques plaintes qu'on eut à faire contre les Portugais, il étoit tems de penſer à la Paix. On en trouvoit une occaſion favorable, dans la médiation du Roi d'Angleterre, Charles II, qui vouloit épouſer l'Infante de Portugal. Ce Prince offroit déja de propoſer une ſuſpenſion d'armes, en attendant qu'il fût aſſez inſtruit des différends de la République avec les Portugais, pour ſe rendre plus utile à la pacification par ſes ſoins. Cependant la Députation de la Chambre de Hollande, qui ſe fit le 5 de Mars, parut d'abord inutile. Les autres Provinces jugerent qu'avant que d'entrer en Traité, le Portugal devoit commencer par la reſtitution du Breſil. A l'égard de la ſuſpenſion d'armes, elles prétendirent auſſi, que loin d'y penſer ſi-tôt, il falloit attendre que le Portugal eût fait quelques propoſitions raiſonnables, & les demander armes en main. On ne laiſſa point de faire paſſer, en Angleterre, les Pieces qui pouvoient faire connoître la mauvaiſe-foi qu'on reprochoit à la Cour Portugaiſe; & quelque parti qu'on pût prendre, ſur les offres de l'Angleterre,

gleterre ; on déclara que l'honneur de la République ne permettoit pas de souffrir que les négociations avec les Portugais se fissent ailleurs qu'en Hollande. Ce reste de fermeté servit peut-être à les avancer : elles commencerent bientôt à la Haie, sans que le Roi de la Grande Bretagne s'en mêlât beaucoup. Leur dénoûment, qui décida du sort d'une grande Région, ne peut être supprimé.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

Les Portugais aiant consenti à traiter, par un Ministre qu'ils envoïerent aux Etats Généraux, leur firent représenter que la proposition, de leur rendre les Terres qu'ils avoient possédées au Bresil, ne pouvoit jamais être acceptée ; mais qu'ils avoient déja offert de donner un équivalent en argent, & fait sentir à la République les avantages que la Paix devoit apporter aux deux Partis ; que les intérêts du Portugal & de la Hollande étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Espagne, qui s'attribuoit des droits sur tout ce que la République y possedoit ; que la Cour de Lisbonne avoit fait publier, l'année précedente, un Ecrit qui contenoit les offres de S. M. Portugaise, & qu'on ne lui avoit fait là-dessus aucune réponse ; enfin qu'elle en demandoit une, qui lui fît connoître la derniere résolution des Etats.

Traité qui rend le Bresil aux Portugais.

On ne se hâta point de s'expliquer sur ces représentations : cependant on prit enfin le parti de commencer sérieusement les conférences avec le Ministre Portugais. La difficulté, entre les Provinces, ne fut que sur les matieres qui en devoient faire l'objet. La Gueldre, la Zelande, & la Province d'Utrecht, ne vouloient traiter que sur les demandes qu'on avoit déja faites au Portugal : mais la Hollande, qui prévoïoit apparemment l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur proposition. Le 23 de Mai, le Ministre Portugais offrit ; 1°. de donner pour équivalent la somme de quatre millions de cruzades, qui revient à huit millions de florins Hollandois, en sucre, en tabac, en sel, & autres marchandises ; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande, touchant le prix du sel qu'elles faisoient prendre à *Saint Ubes* ; 3°. d'accorder la liberté du Commerce, dans toutes les Conquêtes des Portugais, pour toutes sortes de marchandises, à l'exception du Bois de Bresil : 4°. de païer ce qui étoit dû aux Particuliers ; 5°. de faire publier la paix, aussi-tôt que la ratification seroit arrivée.

Après ces offres, il s'éleva une contestation dans l'Assemblée, sur la distribution de la somme offerte : les uns vouloient qu'elle fût livrée aux Actionnaires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Cependant Aitzema rapporte une Lettre des Etats de Zelande, par laquelle il paroît qu'ils se plaignirent amérement de ceque le 18 du même mois les Députés des Etats de Hollande, & ceux des deux autres Provinces, avoient conclu qu'il falloit renouer les Conférences avec le Ministre de Portugal : la Zelande demeuroit ferme à ne recevoir aucune proposition, que le Portugal n'eût du moins offert de rendre les terres du Bresil. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur d'Espagne demanda une Audience aux Etats Généraux, dans laquelle il déclara qu'il avoit ordre du Roi son Maître, par une Lettre du 27 d'Avril, de les assurer qu'aussi-tôt qu'il auroit soumis le Portugal, il leur rendroit fidellement toutes les Places que les Portugais leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient prises à la Com-

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

pagnie des Indes Occidentales, depuis l'année 1641, ſuivant le cinquieme article de la Paix de Munſter. On vit, dans cette occaſion, un parfait accord entre l'Eſpagne & la Zelande, qui avoient toujours été fort oppoſées : mais comme l'Eſpagne ne parvint point à faire rentrer les Portugais dans la ſoumiſſion, les Zelandois ne virent pas retomber, non-plus, le Breſil au pouvoir de la République.

Malgré tous les obſtacles, & ſans égard pour le jugement peu avantageux qu'on porta de la précipitation des cinq Provinces qui ſe déclarerent pour la Paix, elle fut ſignée le 6 d'Août, à la Haie, par le Comte de Miranda, Ambaſſadeur de Portugal, & par ſix Commiſſaires des Etats, & publiée enſuite le 10 du même mois. Cependant, comme il s'étoit fait, entre les Cours de Londres & de Portugal, un Traité qui faiſoit douter s'il ne s'y étoit pas conclu quelque choſe qui ôtat au Roi de Portugal le pouvoir d'obſerver tout ce qu'il venoit de promettre à la Haie, les Etats ſtipulerent, par un article ſéparé, qui fut ſigné le même jour, que s'il arrivoit quelque difficulté de cette nature, le Portugal donneroit un équivalent pour la perte qu'elle pourroit cauſer aux Hollandois, & que le reſte du Traité n'en ſeroit pas exécuté moins fidellement. On convint auſſi avec l'Ambaſſadeur Portugais, qui devoit partir inceſſamment pour Liſbonne, qu'en arrivant dans cette Ville il ſe feroit montrer l'original du Traité de ſa Cour avec les Anglois, pour vérifier s'il renfermoit quelque contrariété avec l'autre, & qu'il en enverroit auſſi-tôt un Extrait authentique à la Haie ; qu'enſuite il ne ſeroit plus permis au Portugal de faire valoir aucune autre contrariété, pour retarder l'accompliſſement du Traité dans cette partie ; & que s'il manquoit ſur ce point, ou s'il ſe paſſoit une année, après la ſignature de cet article, ſans que l'équivalent fût païé & toutes les conditions remplies, la République auroit les mêmes droits contre le Roi de Portugal & ſes Sujets, qu'elle avoit eus avant la concluſion du Traité.

Tous les articles furent dreſſés en Latin, au nombre de vingt-ſix. Quoiqu'on en ait rapporté quelques-uns dans les offres du Comte de la Miranda, l'importance d'une convention ſi ſolemnelle, en vertu de laquelle le Portugal eſt demeuré maître du Breſil, c'eſt-à-dire d'une Contrée qui vaut aujourd'hui le Pérou pour cette Couronne, doit faire ſouhaiter de trouver ici ce que les autres contiennent de plus eſſentiel (56). On n'a pas eu d'autre motif, pour donner tant d'étendue au récit de cette grande négociation.

Le Roi & le Roïaume de Portugal s'engageoient à païer, aux Etats des Provinces-Unies, quatre millions de cruzades, évaluées à huit millions de florins de Hollande, & de faire cette ſomme en argent, en Sucre, en Tabac & en Sel. Ces Marchandiſes devoient être taxées au prix courant. Si la ſomme ne ſe trouvoit pas complette, en argent, ou en Marchandiſes ſtipulées, le Roi ſe réſervoit la liberté d'y ſuppléer à ſon choix, ſoit par quelque Marchandiſe d'une autre eſpece, ſoit en relâchant les droits que les Marchands Hollandois païoient ſur d'autres Marchandiſes, ache-

(56) On le tire d'Aitzema, au Tome II. des Réſolutions ſecretes, pp. 309 & ſuivantes.

ées ou vendues en Portugal, & les Etats auroient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les paiemens devoient ſe faire en ſeize parties égales, dont la premiere ſe paieroit après la ratification du Traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'Artillerie qui avoit été priſe au Breſil, & qui ſeroit marquée des Armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales. Les Hollandois auroient la liberté d'acheter, tous les ans, du Sel à Saint Ubes, au prix qu'il ſe vendoit en Portugal; & ſi l'on ne pouvoit convenir du prix, on ſupprimeroit en leur faveur le partage du Sel, qui y avoit été introduit depuis quelques années; de ſorte qu'il leur ſeroit libre d'en acheter de ceux qui le vendoient, indifféremment & dans la quantité qu'ils le deſireroient. Les Sujets des Etats pourroient négocier en toute ſureté, du Portugal au Breſil, & du Breſil au Portugal, en païant les mêmes droits que les Portugais, & porter ou rapporter de tout, à l'exception du bois de teinture: ils pourroient auſſi naviger, du Breſil aux autres lieux de la domination du Portugal, y charger & décharger librement, avec la ſoumiſſion d'accorder l'entrée de leurs Vaiſſeaux aux Exacteurs des droits, pour y voir les Marchandiſes, les peſer, & recueillir les droits ordinaires. Ils jouiroient, ſans exception, des mêmes priviléges dont les Anglois jouiſſoient alors, ou jouiroient à l'avenir. Après avoir une fois païé les droits, ils pourroient faire voile en tout autre endroit de la domination Portugaiſe ſans en païer de nouveaux; ils pourroient même charger des Marchandiſes, que les Portugais ou les Amis du Portugal voudroient leur confier, pour les tranſporter dans quelque Port appartenant au Portugal, ſans païer rien de plus que les Sujets mêmes de cette Couronne. Ils pourroient naviger dans toutes les Colonies, Iles & Ports de cette Nation, ſur les Côtes d'Afrique, avec la même liberté que les Anglois, ou que les Marchands de tout autre Païs, y ſéjourner, y commercer, y porter toutes ſortes de Marchandiſes par Mer, ou par les Rivieres, ou par Terre, s'y établir des Magaſins & des Maiſons. Ces deux derniers articles ne pourroient être violés ſous aucun prétexte; & ſi ce malheur arrivoit de la part des Portugais, les Etats Généraux auroient droit de leur faire le même traitement, pourroient intenter contre le Portugal la même action qu'ils avoient intentée pendant la guerre, & le Portugal ſeroit obligé de leur donner ſatisfaction; comme il auroit les mêmes droits contr'eux, s'ils tomboient dans le même cas. Toute hoſtilité ceſſeroit de part & d'autre, en Europe, deux mois après la ſignature du Traité, & dans les autres Païs lorſqu'il y auroit été publié. Ce qu'on ſe prendroit mutuellement, dans cet intervalle, ſeroit reſtitué; mais ce qu'on ſe ſeroit pris auparavant, dans les Indes Orientales & Occidentales, demeureroit à ceux qui s'en trouveroient en poſſeſſion; ſeul moïen d'entretenir la paix, qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations (57).

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

(57) On voit par ce dernier article, obſerve l'Hiſtorien, que la Compagnie des Indes Orientales, qui avoit acquis, par le droit de la guerre, ce qu'elle avoit pris ſur les Portugais aux Indes Orientales, étoit confirmée dans ſa poſſeſſion, & qu'elle n'avoit aucun ſujet de plainte: il n'y avoit que la Compagnie Occidentale qui eut à ſe plaindre: mais falloit-il perpétuer la guerre avec le Portugal, pour enrichir des Parti-

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

La plûpart des autres articles regardoient la sureté du commerce Hollandois en Portugal, surtout la liberté d'y exercer leur Religion, sans avoir rien à souffrir, pourvu qu'ils renfermassent cet exercice dans leurs Vaisseaux, ou dans leurs Maisons, s'ils en avoient d'habituelles. Mais quoique le Traité soit formel sur ce point, l'Inquisition est un Tribunal si redoutable aux Protestans, que peu de Hollandois se hazardent à demeurer en Portugal, excepté dans la Capitale & dans quelques Ports de Mer, où ils sont rassurés par la protection des Ambassadeurs & des Consuls. » Au Bresil, remarque l'Historien de leur Nation, & dans les Colo-» nies d'Afrique, où cette ressource manque, il n'est pas sûr de pro-» fesser une autre Religion que celle des Portugais, s'il n'arrive qu'on y » soit jetté par la tempête. D'ailleurs le commerce que les Hollandois y » pourroient faire dépend si fort des Gouverneurs & autres Officiers des » Ports maritimes, qu'on en reçoit des insultes, qui en ont éloigné tou-» tes les autres Nations. S'en plaindre à la Cour, c'est se jetter dans de » si grands frais & de si ennuieuses longueurs, que personne n'aime à » s'y exposer. Ainsi cette liberté, que les Traités de 1661 accordent aux » Hollandois comme aux Anglois, de naviger dans toutes les possessions » Portugaises d'Afrique & d'Amérique, n'est qu'une faveur apparente, » ou qui n'a quelque réalité que dans le Portugal même.

Combien les Hollandois sont gênés dans les Etats Portugais.

Usurpations des Portugais.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés des Hollandois, que ne pensant qu'à s'étendre, ils s'avancerent au Midi vers la Riviere de Plata, qui les sépare des Espagnols à son embouchure, & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Les Iles qui sont à l'entrée de ce dernier Fleuve leur parurent si bonnes, & si convenables à leur Domaine du Bresil, qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils passerent tout-à-fait le Fleuve ; & trouvant d'autres commodités dans la Guiane, ils s'en saisirent de même, & s'en assurerent la possession par des Forts, en continuant de prétendre que toutes ces Terres étoient de la dépendance du Bresil. A ce compte, à force de passer des Rivieres, ils y auroient pû comprendre l'Amérique entiere, s'ils avoient eu dequoi soutenir leurs prétentions. Les désordres qui arriverent dans la Colonie Françoise de Cayenne, établie dès l'an 1635, leur donnerent le tems, jusqu'en 1664, de s'affermir au Nord de l'Amazone, que les François regardoient comme une borne naturelle entr'eux. Ils s'y établirent si bien, que lorsqu'on y fit attention il ne fut pas possible de les en chasser : ils se sont même avancés jusqu'au Cap d'Orange, qui les sépare actuellement des François.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS A SURINAM.

D'un autre côté, les Hollandois, chassés du Bresil, songerent à se dédommager de leurs pertes, par un autre Etablissement dans l'Amérique Méridionale. Dès l'année 1640, les François en avoient formé un sur la Riviere de Suri-

culiers, sans aucune certitude de la finir avec avantage ? D'ailleurs on ne pouvoit espérer de reprendre & de conserver le Bresil, qu'avec une armée considérable & des soins infinis, parceque ce Païs étoit plein de Portugais, qu'il n'étoit pas possible d'en chasser, & qu'on n'avoit pas même assez de monde pour y occuper leur place. On a remarqué, depuis long-tems, que les Habitans des Provinces-Unies ne sont pas propres à faire des Colonies & à les conserver, quoique les Espagnols, les Portugais, les Anglois & les François y aient très bien réussi, surtout en Amérique.

nam ; mais les Terres y étant marécageuſes & mal-ſaines, ils les abandonnerent bientôt. L'Angleterre, qui s'en ſaiſit, n'en fit gueres plus de cas. Les Hollandois, dont la Patrie n'eſt qu'un Marais, s'en accommoderent mieux ; & Charles II n'eut pas de peine à s'en défaire en leur faveur, vers l'année 1668 (58). Il ſemble que la Nation Hollandoiſe ſoit née pour faire valoir des Marais, où les autres Peuples ne trouvent qu'un terroir ingrat & des fonds ſtériles. Elle a trouvé, ſur les bords de la Riviere de Surinam, une Terre humide & bourbeuſe (59) où elle n'a pas laiſſé de bâtir un Fort, nommé *Zelandia*, proche du Bourg de Paramaribo ; & cette Colonie, accrue par des François réfugiés, eſt devenue floriſſante. Elle appartient à différentes Sociétés, dont la Compagnie des Indes Occidentales fait partie. Quelques Particuliers ont commencé des Habitations ſur la *Berbice*, à l'Oueſt de Surinam ; mais ces Etabliſſemens ont été moins encouragés & n'ont pas fait les mêmes progrès.

ETABLISSEMENT DES HOLLANDOIS AU BRESIL.

La même Compagnie, qui avoit fait la Conquête du Breſil, poſſede encore, au Nord de la Côte de Venezuela, trois Iles, de celles qu'on nomme ſous le vent. La principale eſt *Curacao*, qui ſe prononce Curaço : les deux autres ſont *Bonnaire* & *Aruba*, ou *Oruba*. On rapporte l'acquiſition de Curacao à l'année 1634 (60).

Iles qu'ils poſſedent ſur la même Côte.

(58) On verra, dans la ſuite, qu'ils lui céderent la Nouvelle Belge, dans l'Amérique Septentrionale

(59) Voici l'idée qu'en donne l'Hiſtorien de la République : Charles II, dit-il, envoia ordre, le 9 Juillet 1668, à ceux qui tenoient Surinam pour l'Angleterre, de remettre ce Poſte aux Hollandois. Il eſt ſur la Côte Orientale de l'Amérique, au cinquieme degré de Latitude Nord ; (5 dég. 49 min. ſuivant M. de la Condamine). Le terrein y étoit alors extrêmement mal ſain, parce qu'il étoit couvert de Forêts, qui empêchoient que le Soleil, quoique deux fois vertical dans l'année, ne le deſſéchât, & que le vent ne contribuât au même effet. Mais enfin, après avoir vû qu'on en pouvoit tirer beaucoup de ſucre, on y a fait un ſi grand abbatis de bois, qu'il eſt devenu beaucoup plus ſain en ſe deſſéchant ; ce qui a fait groſſir conſidérablement la Colonie. Un Particulier, qui y avoit demeuré long-tems, & qui étoit revenu riche, diſoit que ſi les Provinces Unies n'en tiroient autant, ou plus, que des Indes Orientales, ce ſeroit leur faute. En effet, la Colonie, n'aiant fait qu'augmenter, s'eſt étendue le long de la Riviere, du Nord au Sud. Elle envoïa bientôt une très grande quantité de ſucre brut en Hollande ; & depuis peu de tems on a eſſaïé d'y planter du caſté, qui y a très bien réuſſi, & qui deviendra encore meilleur avec le tems, quand on aura ſu, par l'expérience, la meilleure maniere de le cultiver. *T. 3. l. 13. p. 241.*

(60) Pendant que les Etats, dit le même Hiſtorien, travailloient à faire des Conquêtes au Breſil, ils penſerent à ſe procurer auſſi quelque Ile. Ils jetterent les yeux ſur celle de Curacao : elle eſt au douzieme degré de Latitude Septentrionale, peu éloignée de la Côte de Venezuela ; & ſa longueur eſt de ſept lieues, ſur trois de largeur. Elle eſt fertile ; on y nourrit du Bétail ; il y avoit divers bois de teinture : mais ce n'étoit pas pour cela qu'on voulut en faire la conquête ; c'étoit pour la faire ſervir de retraite aux Vaiſſeaux Hollandois, que la Compagnie envoïoit croiſer dans ces Mers, ſur les Eſpagnols qui alloient, de la Nouvelle Eſpagne & de las Honduras, à la partie Méridionale de l'Amérique. La Compagnie y envoïa quatre Vaiſſeaux & quelques Trouppes, qui réduiſirent facilement le Gouverneur Eſpagnol à ſe rendre, le 21 d'Août, à condition qu'il ſeroit tranſporté au Continent avec toute ſa Colonie, avec liberté néanmoins de demeurer dans l'Ile pour ceux qui le voudroient outre une vingtaine de Familles que les Hollandois furent bien aiſes d'y retenir, parcequ'ils en eſpéroient quelques ſervices pour leur établiſſement. Cette Ile eſt encore entre les mains des Hollandois, & ſert plutôt à recevoir les Vaiſſeaux de cette Nation, qui vont négocier

§ IV.

DESCRIPTION DU BRESIL.

INTRODUCTION.

QUOIQU'UNE partie des noms qu'on va lire ait déja paru dans les Journaux & les autres récits précédens, on ne cherche point à ſe diſpenſer de l'embarras de les recueillir, dans une Deſcription plus réguliere. La Géographie a toujours fait un des principaux objets de ce Recueil, & nous ne commencerons point ſi tard à nous écarter de notre méthode.

C'eſt aux gueres preſque continuelles que les Portugais ont eues à ſoutenir contre les Habitans naturels du Breſil, qu'on attribue l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour s'établir dans l'intérieur des Terres; mais quelqu'autre motif qu'on veuille leur ſuppoſer, la plûpart de leurs Colonies, leurs Villes & leurs Forts, ſont ſitués le long du rivage, à des diſtances inégales, & ſouvent aſſez conſidérables. On a déja remarqué qu'ils donnent à leurs Provinces, ou leurs Gouvernemens, le nom de Capitainies. Comme ils ont affecté, à l'exemple des Eſpagnols, de n'en publier aucun détail qui porte un caractere d'autorité, on eſt réduit à des témoignages particuliers, Etrangers ou Nationaux, & quelquefois avec le chagrin de ne pas les trouver d'accord. Herrera, par exemple, & d'autres Hiſtoriens après lui, ne comptent que neuf Gouvernemens dans toute l'étendu du Breſil. Oliveira, qu'on doit croire mieux inſtruit, puiſqu'il étoit Portugais & qu'il fait profeſſion d'écrire ſur des Mémoires de ſa propre Nation, en compte quatorze, à commencer, dit-il, depuis Para, c'eſt-dire, preſque ſous l'Equateur, juſqu'au 35e degré de Latitude Auſtrale; & ſuivant la Côte dans tous ſes détours, il fait monter cet eſpace à plus de mille & quarante lieues. Qu'on lui donne, ajoute-t'il, le nom de Breſil ou tout autre nom, il comprend quatorze Capitainies, qui ſont *Para*, *Marañon*, *Ciara*, *Rio grande*, *Paraïba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Seregipé*, *Bahia*, *Ilheos*, *Spiritu Santo*, *Porto ſeguro*, *Rio de Janeiro* & *Saint Vincent*; ſix deſquelles appartiennent à des Seigneurs particuliers, qui les ont conquiſes par les armes, & les huit autres au Roi. Il entre même dans le compte de leurs diſtances. Depuis celle de Para juſqu'à la ſeconde qui eſt celle de Marañon, il compte 160 lieues; de Marañon à Ciara, 125;

Nombre des Gouvernemens, ou Capitainies.

ſur la Côte avec les Eſpagnois, malgré les défenſes du Roi d'Eſpagne, qu'à tirer parti des productions du terroir. La Colonie de l'Ile ne peut exciter l'envie: elle dépend d'un Gouverneur, du nombre de ceux qui ne peuvent ſubſiſter en Europe, & qui ne la quittent que pour s'enrichir par toutes ſortes de voies. l. 3. p. 150.

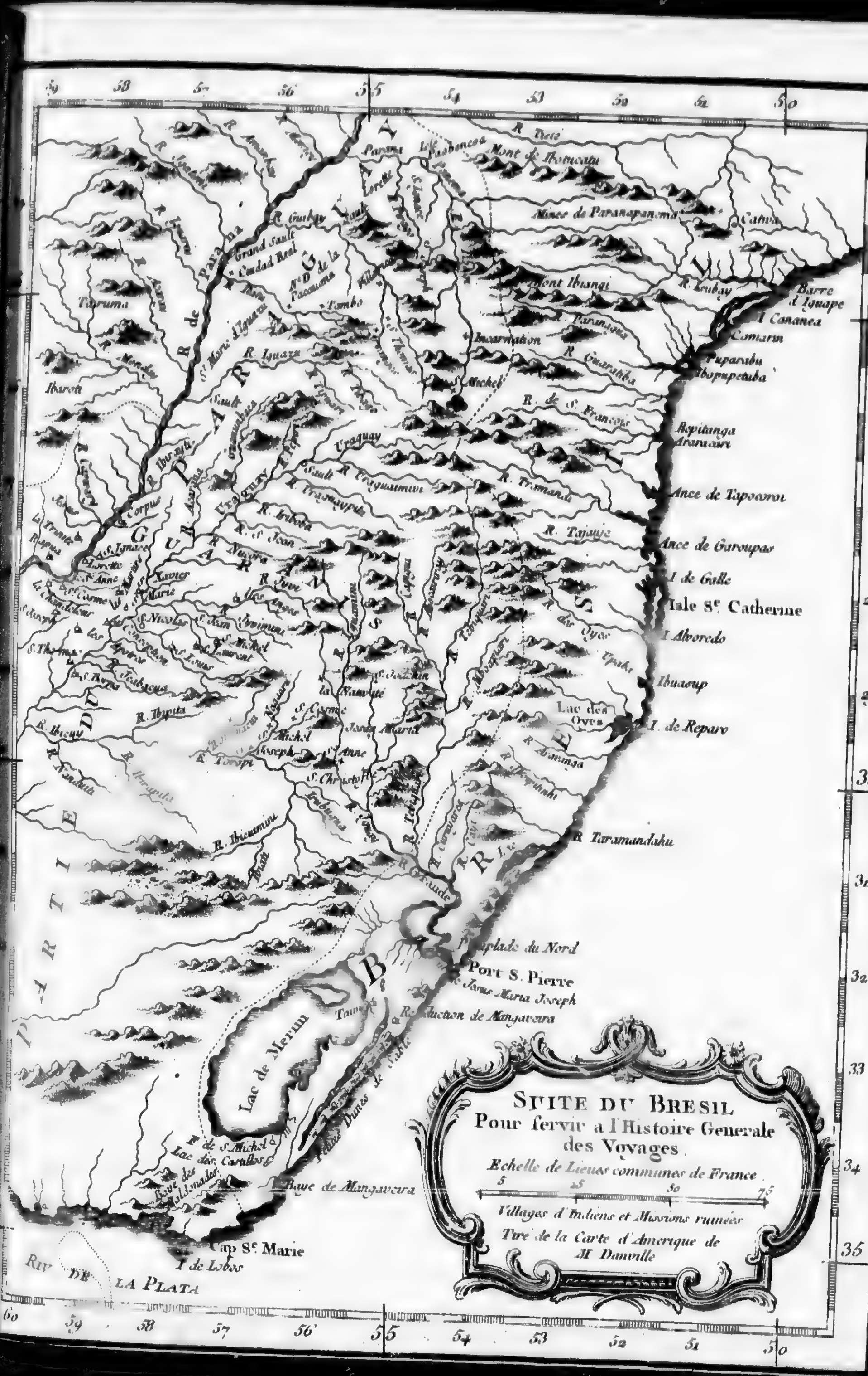
Bonnaire eſt à douze degrés & quelques minutes de la même Latitude. Sa circonférence eſt de ſeize ou dix-ſept milles, & ſes Côtes ſont fort eſcarpées. Elle eſt moins fertile que Curacao, mais le bois de teinture y eſt encore plus abondant. Pour peu que le tems ſoit clair, on voit ces Iles de l'une à l'autre. Aruba n'a pas plus de trois lieues de long, & n'eſt éloignée que d'environ huit milles, du Cap Saint Romain. Entre pluſieurs Montagnes, elle en contient une qui s'éleve en pain de ſucre. Une autre petite Ile, qui en eſt fort voiſine, lui forme un Port commode, de cinq ou ſix braſſes d'eau, ſur un fond de vaſe. De toute autre part, les Côtes ſont eſcarpées. *Laet.* l. 18. c. 16.

E

E S I L.

ru dans les Jour-
à se dispenser de
éguliere. La Géo-
Recueil, & nous
méthode.
is ont eues à sou-
bue l'éloignement
Terres ; mais quel-
t de leurs Colo-
ivage, à des dif-
ja remarqué qu'ils
nom de Capitai-
s, de n'en publier
éduit à des témoi-
uefois avec le cha-
nple, & d'autres
ens dans toute l'é-
it, puisqu'il étoit
oires de sa propre
depuis Para, c'est-
Latitude Australe ;
cet espace à plus
l, le nom de Bre-
s, qui sont *Para*,
ambuc, *Seregipé*,
neiro & *Saint Vin-*
uliers, qui les ont
entre même dans
u'à la seconde qui
on à Ciara, 125 ;

mais le bois de teinture
dant. Pour peu que le
oit ces Iles de l'une à
s plus de trois lieues
née que d'environ huit
Romain. Entre plu-
e en contient une qui
cre. Une autre petite
oisine, lui forme un
nq ou six brasses d'eau,
De toute autre part, les
Laet. l. 18, c. 16.



de Ciara à Rio grande 100 ; de Rio de grande à Paraiba, 45 ; de Paraiba à Tamaraca, 25 ; de Tamaraca à Fernambuc, 6 ; de Fernambuc à Seregipé, 70 ; de Seregipé à Bahia, 25 ; de Bahia à Ilheos, 30 ; d'Ilheos à Porto Seguro, 30 ; de Porto Seguro à Spiritu Santo, 65 ; de Spiritu Santo à Rio Janeiro, 75 ; & de Rio Janeiro à Saint Vincent, 65. On aura l'occaſion de faire pluſieurs remarques ſur ces meſures, d'après quelques Voiageurs plus récens ; mais ne connoiſſant point de meilleur ordre pour la deſcription de ces Provinces, on va le ſuivre, tel qu'il eſt ici tracé.

DESCRIPTION DU BRESIL.

La Province de S. Vincent, qui eſt la plus méridionale, commence, ſuivant Oliveira, au Fleuve qu'on a décrit ſous le nom de Rio de la Plata. Mais ſes limites paroiſſent incertaines & mal expliquées. Un ancien Miſſionnaire en parle dans ces termes : » La Ville de cette Capitainie eſt ſituée dans un petit » Golfe, par les 24 degrés de Latitude Auſtrale, à quarante lieues au Sud » de la Ville de Rio Janeiro. Sept ou huit Jéſuites, qui y font leur ſéjour, » s'emploient avec beaucoup de peine & de zele au Salut des Indiens, qui » ſont répandus aux environs dans pluſieurs Villages. Ils pénetrent ſouvent » dans l'intérieur du Païs, ſurtout vers celui des *Cariges*, qui ſont à 80 » lieues au Sud de la Ville de Saint Vincent, & qui ne s'étendent pas » moins de deux cens lieues ſur cette Côte, juſqu'aux bords de Rio de » la Plata. De tous les Indiens du Breſil, ce ſont les plus policés. Ils ſe » couvrent le corps de peaux de Bêtes. La plûpart ſont d'une belle taille, » & le diſputent en blancheur aux Européens. On leur a toujours trouvé » beaucoup de bonne foi dans le Commerce ; mais la crainte de l'eſclavage, pour lequel ils ſe voient quelquefois enlevés par les Portugais, » leur ôte la hardieſſe de s'approcher de Saint Vincent. On obſerve que » par un juſte Jugement de Dieu, les Colonies, qui traitent ces malheureux Indiens avec cruauté, décroiſſent de jour en jour ; au lieu que celles qui ſe conduiſent plus humainement, proſperent d'une maniere ſenſible (61).

CAPITAINIE DE SAINT VINCENT.

Staden (62) donne le nom de *Tupinikinſes* aux Braſiliens de cette Capitainie qui ont reconnu la domination des Portugais. Ils habitent, dit-il, les Montagnes à plus de 80 lieues dans les Terres, & ne laiſſent pas de s'étendre d'environ 40 lieues ſur la Côte. Leurs Voiſins, au Sud, ſont les Cariges. Du côté du Nord, ils ont les Topinambous, Nation farouche, qui a toujours déteſté les Portugais. Les Miſſionnaires établis dans ces quartiers parlent d'un Peuple barbare, qu'ils nomment les *Miramumins*, dont les Portugais ont eu beaucoup à ſouffrir, mais preſque toujours par leur propre faute. Il n'y avoit point d'artifices & de violences, qu'ils n'employaſſent continuellement pour y faire des Eſclaves, juſqu'à ſe déguiſer ſouvent ſous des habits de Jéſuites, avec des armes cachées ſous leurs robbes.

La principale Ville de cette Capitainie porte le nom de *Santos*. Sa ſituation eſt à 40 lieues de Rio Janeiro, vers le Sud, à 3 ou 4 de la Mer,

Ville de Santos

(61) Le P. Jarric, dans ſon Tréſor.

(62) On a de lui deux Journaux fort informes, qui ſe trouvent dans la Collection de Ramuſio.

DESCRIPTION DU BRESIL.

dans une Baie où les plus grands Vaiſſeaux Marchands peuvent mouiller. On n'y compte gueres plus de quatre-vingt Maiſons. Les Anglois, s'en étant autrefois ſaiſis ſous la conduite du fameux *Candish*, en demeurerent Maîtres environ deux mois, & trouverent dans le butin une bonne quantité d'or, que les Indiens y apportoient d'un lieu nommé Mutinga, où les Portugais ont aujourd'hui des Mines. Il y avoit alors, aux environs de la Ville, trois Moulins à Sucre. Laet raconte, ſur le témoignage d'un Flamand qui avoit paſſé quelque tems dans cette Contrée, que la Ville de Santos eſt ſituée vis-à-vis de la pointe de l'Ile de Saint *Amaro*, à 3 lieues de la Mer; qu'elle eſt fermée d'un mur du côté de la Riviere, à laquelle il donne en cet endroit une demie lieue de large; qu'elle a d'ailleurs deux petits Forts, l'un au Sud, l'autre vers le milieu du mur; qu'elle a plus de cent Maiſons, dont les Habitans ſont un mélange de Portugais & de Metifs, une Egliſe Paroiſſiale, un Monaſtere de Benedictins & un Collége de Jéſuites (63). L'Entrée du Port ſe nomme *Barra grande*.

Ville de Saint Vincent.

Saint Vincent, qui ne paſſe que pour la ſeconde Ville de ce Gouvernement, quoiqu'il en porte le nom, eſt à trois ou quatre milles au Sud de Santos. On vante ſes édifices; mais le Port en eſt moins commode, & preſqu'inacceſſible aux grands Vaiſſeaux. A ſept ou huit milles, dans le Continent, on trouve *Tanſe* & *Cavane*, deux Bourgs habités par des Portugais, & renommés pour la fécondité de leur terroir. C'eſt, de ce côté, le terme des Etabliſſemens du Portugal. Le Flamand de Laet comptoit environ 70 Maiſons à S. Vincent, & trois ou quatre Moulins à Sucre.

Une troiſieme Ville, ou du moins un lieu que les Portugais honorent de ce nom, eſt *Hitauhacin*. Le même Flamand nomme encore *Hangé* & *Cananée*, qui ſont au Sud de Saint Vincent. Hangé en eſt à dix ou onze lieues, & Cananée à quarante. Mais on les donne moins pour des Villes que pour des Cantons peuplés, puiſque l'on fait conſiſter Cananée en deux ou trois Villages, ou petites Villes ſans fortifications, qui ne ſont acceſſibles qu'aux petits Navires.

De Saint Vincent à Barra grande, on compte trois lieues. Les plus grands Vaiſſeaux remontent par cette Barre juſqu'à Santos: mais une autre Barre, nommée *Britioca*, quatre ou cinq lieues au Nord de la grande, ne reçoit que de fort petits Bâtimens pour Santos, quoiqu'on ait pris ſoin de la munir d'un petit Fort de pierre, qui eſt à l'entrée même, ſur une pointe ſabloneuſe.

Monts de Pernabiacaba.

A trois lieues de Santos, en continuant de remonter le Fleuve, on rencontre de très hautes Montagnes, que les Indiens nomment *Pernabiacaba*, & qui s'étendent en longueur, dans la forme d'une Côte de Mer. Le Fleuve même contient pluſieurs Iles, où les Portugais ont des Métairies & des Jardins. On monte, dans des Barques, juſqu'au lieu qu'ils appellent *Cabatra*, où l'eau du Fleuve ſe trouve potable; & deux lieues plus loin, on deſcend, par une pente fort rapide, des Montagnes précédentes. Ainſi les Monts de Pernabiacaba ſont des hauteurs extraordinaires, qu'on n'emploie pas moins de deux heures à monter avec beaucoup de peine, par des chemins taillés en degrés parmi les Arbres, & dont le

(63) Deſcription des Indes Occidentales, liv. 15. chap. 16.

ſommet

ſommet n'a pas plus de cent cinquante pas de large. Il offre un chemin, qui conduit, d'abord au Sud, enſuite à l'Oueſt, par d'autres Montagnes & par une Forêt de ſix ou ſept lieues, vers la Ville de Saint Paul. Ce chemin eſt coupé par deux petites Rivieres, qui ſe réuniſſent hors de la Forêt pour prendre leur cours à l'Eſt, où elles ſe jettent enfin dans le Fleuve *Injambi*. En ſortant de la Forêt, le même chemin continue l'eſpace d'une lieue vers l'Oueſt, & delà vers le Nord, juſqu'à Saint Paul, par une Plaine fort découverte. La Ville de Saint Paul eſt ſituée ſur une Colline, d'environ cent cinquante pas de haut, du pié de laquelle ſortent deux Ruiſſeaux, l'un du côté du Sud, l'autre de celui de l'Oueſt, qui mêlant bientôt leurs eaux, vont ſe jetter auſſi dans l'Injambi. On a, de la Ville, une vue charmante au Sud, à l'Eſt & au Nord, ſur des Plaines ſans bornes; à l'Oueſt, ſur de fort grandes Forêts. Elle contient une centaine de Maiſons; une Egliſe Paroiſſiale; deux Monaſteres, l'un de Bénedictins, l'autre de Carmelites, & un Collége de Jéſuites. Le Commerce n'y conſiſte qu'en Beſtiaux & en fruits de la terre, ſurtout en Froment, dont le ſeul défaut eſt de manquer de couleur. La Nature n'a refuſé, à ce Canton, que de l'huile, du ſel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui deſcend des Montagnes, n'y eſt jamais d'une exceſſive chaleur. L'Hiver y eſt aſſez froid, & quelquefois même accompagné d'un peu de glace.

Le Fleuve Injambi coule au Nord de S. Jean, à près d'une lieue de la Ville. Il eſt fort poiſſoneux, aſſez large, & capable de porter des Bâtimens médiocres. Sa ſource eſt au Levant de la Ville, dans les Montagnes de Pernapiacaba, d'où il deſcend à l'Oueſt: la ſaiſon des pluies le fait quelquefois ſortir de ſes bornes, juſqu'à couvrir tous les champs voiſins. Au Nord du Fleuve, les Montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues en longueur, entre l'Eſt & l'Oueſt, & de dix, ou quelquefois quinze, en largeur. Elles renferment pluſieurs Mines d'or, qui s'y trouve en grains & en poudre, & communément de 22 Carats. Laet en rapporte les noms; celles de Sant'Iago & de Santa Cruz, dans les plus hautes parties des Montagnes; celles de Peſniapiacolba, à quatre ou cinq lieues de la Mer; celles de Geragua, à cinq lieues au Nord de Saint Paul, & dix-ſept ou dix-huit de la Mer; celles de *Sierra Dos Guamuncis*, à deux lieues au-delà de Geragua; celles de Noſtra Señora de Monſeratte, à dix ou douze lieues de Saint Paul à l'Oueſt, où l'on trouve des grains qui peſent juſqu'à trois onces; celles de Buturunde, à deux lieues à l'Oueſt de celles-ci; & celles de *Punta Cattiva*, à trente lieues de Saint Paul, au Sud. Du même côté, preſqu'à la même diſtance de Saint Paul, on rencontre les Montagnes de Berafuëaba, abondantes en veines de fer, & même aſſez riches en or, que les Indiens de Cananea viennent tirer. Les Portugais y ont bâti une petite Ville, nommée Saint Philippe. Le Fleuve Injambi devient ici beaucoup plus grand, par la jonction de pluſieurs Rivieres, qui deſcendent de l'Eſt & de l'Oueſt; & l'on prétend qu'il porte leurs eaux avec les ſiennes dans le Parana; mais ſes fréquentes cataractes le rendent peu navigable juſqu'à ſon embouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vis-à-vis du chemin qui conduit à Berafuëaba, on voit un beau Moulin à ſucre, dont tout le produit eſt emploïé en confitures & en conſer-

Mines d'or de Saint Paul.

Montagnes de Berafuëaba.

DESCRIPTION DU BRESIL.

ve, parceque les citrons & toutes sortes de fruits sont ici dans une extrême abondance.

Enfin, à quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est, on rencontre un gros Bourg d'Indiens, mêlés de quelques Portugais, qui se nomme Saint Miguel, & qui est situé sur la rive même du Fleuve Injambi. Cinq autres lieues plus loin, mais plus droit à l'Est, on arrive à *Magi-Miri*, Village d'un petit nombre de Maisons, peu éloigné de l'Injambi & des Montagnes de Pernapiacaba. C'est à quelques lieues de ce Village, entre l'Est & l'Oueſt, que le Fleuve Injambi sort de trois ou quatre sources. Si l'on traverse ces dernieres Montagnes, on trouve d'autres terres, & de vastes Plaines, arrosées par un assez grand Fleuve, auquel on a donné le nom de *Rio de Sorobis*, qui, après avoir parcouru un vaste Païs & s'être précipité par plus d'une cataracte, va se jetter dans l'Océan entre le Cap *Frio*, & Spiritu Santo. A l'Oueſt de ce Fleuve, on ne trouve que d'immenses Campagnes, la plûpart desertes, ou peu cultivées, & traversées par divers Fleuves, qui coulant au Sud, vont se perdre vrai-semblablement dans celui de la Plata. Elles sont fermées à l'Est par de hautes & rudes Montagnes, qu'on ne croit point sans plusieurs Mines d'or & d'argent. Il en sort plusieurs Fleuves, particulierement celui qui se rend dans l'Ocean entre Bahia & Fernambuc, & qui est connu sous le nom de *Rio S. Francisco*.

Le Port & l'embouchure du Fleuve de Santos ont devant eux, à la distance d'environ vingt milles d'Angleterre, l'Ile de *Saint Sebastien*, assez grande, dans sa forme oblongue; & vers le Sud, à quelque distance de celle-ci, celle d'*Alatrasse*, qui est de moindre grandeur, mais plus haute. Entre l'Ile de Saint Sebastien & le Continent, il n'y a point de grands Vaisseaux qui ne puissent être à couvert des vents, dans un mouillage fort sûr. L'Ile même offre quantité de Havres, où la pêche & l'aiguade sont également faciles. Mais elle est si couverte de Bois & de ronces, qu'on n'y sauroit pénétrer. Son principal Port se nomme *Porto dos Castellanos*. Deux petites Iles voisines portent le nom de *Victorio* & *dos Busios*. Sur le Continent, vis-à-vis de S. Sebastien, on trouve quelques Portugais dans un petit Bourg, que *Knivet*, Voïageur Anglois dont nous avons une petite Relation, nomme *Jaquevere*. Il va plus loin, il place un Village nommé *Pianiteo*, habité par des Indiens qu'il appelle *Pories*.

Oliveira donne, à cette Capitainie, cinquante lieues depuis Santos vers le Sud, & quinze ou vingt vers le Nord. Il y comprend aussi la Colonie de *Paratininga*, qui est à dix ou douze lieues de la Ville de Saint Vincent, dans les grandes Plaines dont on a parlé, où les Jésuites avoient une Maison qui fut ruinée par les Sauvages en 1600, mais qu'on croit bien rétablie.

Colonie de Paratininga.

CAPITAINIE DE RIO JANEIRO.

On donne le second rang à la Capitainie de Rio Janeiro, ou Riviere de Janvier, que Diaz de Solis, à qui l'on attribue sa découverte en 1525, met à 22 degrés 20 minutes de Latitude Australe. On a vu que les François s'y établirent en 1555, sous la conduite de Villegagnon, & nous n'ajouterons rien à la description du Fleuve & de son Ile, que nous avons donnée sur les observations de Lery. Après la retraite des François, qui

furent dépossedés en 1558, par Emmanuel *de Sa*, les Portugais y bâtirent une Ville du côté Méridional du Fleuve, sur une petite Baie qui forme un demi cercle, à deux milles de la Mer, dans un lieu plat, mais entre deux Montagnes d'une pente fort douce. Sa longueur, dans cette situation, est d'une demie heure de chemin, tandis qu'en largeur à peine contient-elle dix ou douze Maisons. Les rues n'en étoient point encore pavées vers le milieu du dernier siecle; elle n'avoit encore ni portes, ni murs : mais elle étoit défendue par quatre Forts, dont le premier s'offroit, du côté de l'Est, sur un Roc fort élevé; le second, dans une Ile ou un Rocher de la forme d'un pain de sucre, à peu de distance de la partie occidentale de la Côte; le troisieme, au Sud de la Ville, & le quatrieme, au Nord. La Ville, d'ailleurs, est comme divisée en trois parties, dont la premiere & la plus haute contient l'Eglise principale & le College des Jésuites; la seconde, un peu plus basse, se nomme *Barrio de S. Antonio*; & la troisieme s'étend sur le rivage même de la Baie, depuis le Fort intérieur, jusqu'aux murs d'un Monastere de l'Ordre de Saint Benoît. Le P. Jarric nous apprend que c'est le Roi Sebastien qui a bâti le College de Rio Janeiro, comme la plûpart de ceux du Bresil. On n'y compte pas ordinairement moins de cinquante Jésuites, en y comprenant néanmoins ceux qui sont dispersés dans d'autres petits établissemens de sa dépendance, surtout dans deux grands Villages voisins de la Ville, composés de plusieurs milliers de Brasiliens, qui ont embrassé le Christianisme.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Cette Province renferme le Cap *Frio*, & la Baie *dos Reyes*, où les Portugais ont une Ville nommée *Angra dos Reyes*, éloignée d'environ douze lieues de l'embouchure de Rio Janeiro, & située dans le Continent, vis-à-vis d'une Ile que les Portugais nomment *Grande*, qui en a près d'elle une plus petite, nommée *Ypoja*. Cette Colonie, qui n'est pas fort ancienne, n'a point fait encore de grands progrès. C'étoit dans le Païs de Rio Janeiro, que la célebre Nation des Topinamboux avoit ses principaux Etablissemens. Il y est resté peu de ces redoutables Indiens, excepté vers la Côte de l'Ile de Marigua, où les Naturels du Païs font gloire d'en tirer leur origine, & leur ressemblent en effet par les mœurs, la figure & le langage. Les autres Brasiliens du Païs sont un mêlange de différentes Nations, qui ont reçu le joug des Portugais, & qui les servent avec une aveugle soumission.

La troisieme Capitainie du Bresil, nommée Spiritu Santo, est située par les 20 degrés de Latitude Australe, à soixante lieues au Nord de Rio Janeiro, & cinquante au Sud de Porto Seguro. On n'y compte gueres plus de deux cens Familles Portugaises, dans deux Villes, dont l'une porte, comme sa Baie ou son Port, le nom de Spiritu Santo. Laet parle d'un petit Fort, assez mal muni, qui se présente à droite en entrant dans le bassin du Port.

CAPITAINIE DE SPIRITU SANTO.

On vante cette Province, comme la plus fertile partie du Bresil. Il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. La chasse y fournit toute sorte d'Animaux, les Rivieres une quantité incroïable de Poisson; & les Terres, arrosées des plus belles eaux du monde, ne refusent rien au tra-

DESCRIPTION DU BRESIL.

vail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples, qui se nommoient Margajats, ont été long-tems mortels Ennemis des Portugais ; mais s'étant apprivoisés par degrés, ils ont fait avec eux des alliances que le tems a confirmées.

Margajats.

Les Contrées, qui séparent cette Capitainie de celle Rio Janeiro, sont arrosées par un grand Fleuve nommé *Parayba*, qui se jette dans l'Ocean par les 21 degrés & quelques minutes, & dont les rives ont pour Habitans la Nation des *Pareybes*. On remarque ici, pour éviter la confusion, que cette Côte a trois Fleuves du nom de Parayba (64); l'un, dont on a parlé, qui tombe dans la Mer, entre Rio de la Plata & la Capitainie de Saint Vincent; le second, dont il est ici question, qu'on fait descendre de fort loin dans les terres, & qui se grossit, dit-on, d'un fort grand nombre d'autres Rivieres; & le troisieme, dans la partie Septentrionale du Bresil, dont il reste à marquer la situation.

Port de Spiritu Santo.

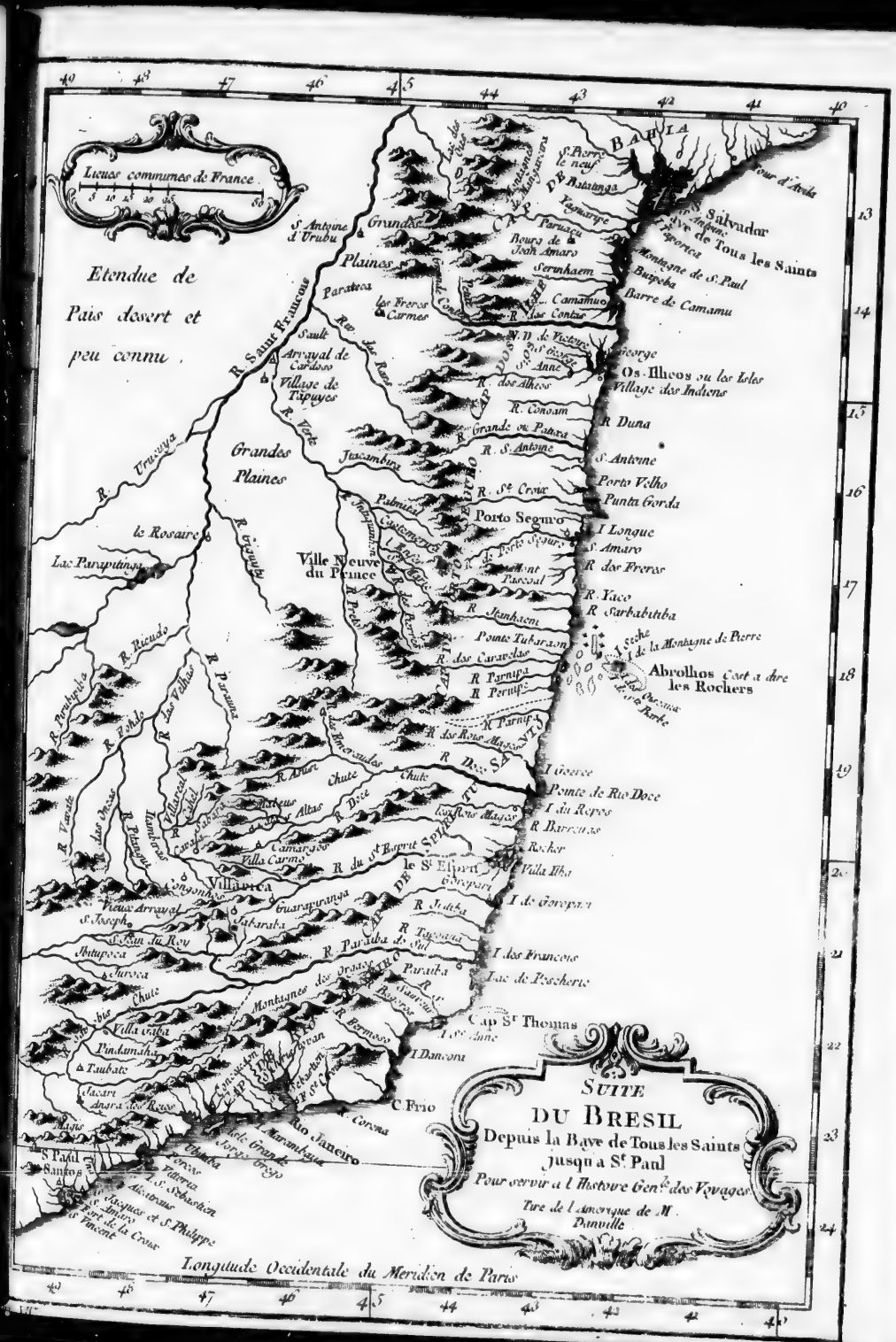
Les Hollandois, aïant observé le Port de Spiritu Santo, pendant qu'ils étoient en possession du Bresil, en ont donné la description suivante : il s'ouvre à l'Est, dans une Baie de médiocre grandeur, qui contient quelques petites Iles, & dont le côté septentrional est parsemé de rocs dangereux. L'entrée du Port se fait reconnoître par une haute Montagne, en forme de cloche, que les Portugais nomment *Alva*, & qui sert comme de but aux Pilotes. Ensuite, avançant un peu, on découvre, sur une hauteur escarpée, une Tour blanche, peu éloignée du rivage, qui étoit autrefois celle d'une Eglise nommée *Noſtra Señora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite Ville, dont quelques Maisons subsistent encore, sous le nom de *Villa veja*. Avant que d'y arriver, on trouve quelque difficulté à passer le col du Port, qui est resserré par une petite Ile oblongue, dont il part un banc de sable; mais après ce passage, la navigation est sans danger. En entrant, on découvre à droite un rocher qui s'éleve en forme de cône obtus; à gauche, sur le bord même du rivage, une Montagne assez haute, que les Portugais ont nommée le Pain de Sucre, parcequ'elle en a réellement la forme; & de l'autre côté, c'est-à-dire au-delà du rocher, un petit Fort quarré, qui mérite peu d'attention. On arrive ainsi à la Ville de Spiritu Santo, qui est située au côté droit du Port, sur la rive même, à la distance d'environ trois lieues de la Mer, & qui n'a, ni fossé, ni mur. On voit, dans sa partie Orientale, un Monastere avec son Eglise, de l'Ordre de Saint Benoît, dont il porte le nom : vers le milieu de la Ville, une autre Eglise, qui se nomme San Francisco; & dans la partie Occidentale, le Collége & l'Eglise des Jésuites.

Villa-veja.

Ville de Spiritu Santo.

Le P. Jarric dit que cette Ville est la quatrieme Résidence de sa Compagnie au Bresil; qu'elle est située au vingtieme degré de Latitude Australe, & qu'elle est à 70 lieues de la Ville de Janeiro. Il compte dix mille Indiens convertis, dans six Villages voisins. Celui qui porte le nom des trois Rois est le plus nombreux. Les *Tapujas* & les *Apiapetanjas*, Indiens barbares du Païs, causent beaucoup de mal aux Portugais, avec lesquels ils ne veulent point de réconciliation.

(64) On a remarqué plusieurs fois que *Para*, dans la Langue de ces Indiens, signifie grande eau.


Lieues communes de France
Etendue de Pais desert et peu connu.
SUITE DU BRESIL
Depuis la Baye de Tous les Saints Jusqu'a St Paul
Pour servir a l'Histoire Gen.le des Voyages
Ture de l'Amerique de M. Danville
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
BAHIA
Salvador
Baye de Tous les Saints
Os Ilheos ou les Isles
Abrolhos C.et a dire les Rochers
Porto Seguro
Ville Neuve du Prince
Villarica
Rio Janeiro
Cap St Thomas
C. Frio
Grandes Plaines
Plaines
le Rosaire
Lac Paraptinga
Pointe de Rio Doce
le St Esprit
S Paul
Santos

Porto Seguro, quatrieme Capitainie du Breſil, conſerve le nom qu'il reçut d'Alvarez Cabral, lorſqu'il deſcendit le premier ſur cette Côte. Il eſt à trente lieues, au Sud, de ce qu'on nomme le Gouvernement des Iles, à cinquante au Nord de Spiritu Santo, & par les 16 degrés 30 minutes de Latitude Auſtrale. On donne à cette Province trois Villes Portugaiſes; Saint *Amaro*, *Santa-Cruz*, & *Porto Seguro*, mais toutes fort mal peuplées. Celle de Porto Seguro eſt ſituée au ſommet d'un Rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre eſt fort haute du côté du Nord; mais du côté oppoſé, le terrein s'applanit, & forme par degrés un rivage ſabloneux. La Ville de Sainte Croix eſt éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, ſur un autre Port, qui ne peut recevoir que de fort petits Vaiſſeaux.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CAPITAINIE DE PORTO SEGURO.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyra; & le Commerce de ſes Habitans, Portugais, conſiſte à porter par Mer, aux autres Provinces du Breſil, des vivres de toute eſpece, que leurs Terres produiſent dans une extrême abondance. C'eſt à peu de diſtance de cette Côte, que commencent les fameux écueils qui ſe nomment *Abrolhos*, & qui s'étendant fort loin en mer, ſans qu'on en ait encore pû fixer les bornes, font la terreur des Pilotes, ſurtout dans les navigations aux Indes Orientales. On y a découvert néanmoins pluſieurs Canaux, par leſquels on trouve un paſſage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions. A ſix ou ſept lieues du Continent, on rencontre, par ces écueils, quatre petites Iles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha Seca*, *Ilha dos Paſſeros*, & *Ilha de Meo*. Les deux premieres ſont extérieures, & laiſſent à leur Oueſt un Canal navigable. Les deux autres, qui ſont intérieures, peuvent être rangées des deux côtés, mais avec une extrême attention. En général, les Ecueils nommés Abrolhos ſont couverts de Mer haute, ou ne paſſent point la ſurface des flots. De Mer baſſe, on découvre leurs pointes; ce qui diminue beaucoup le danger pendant le jour, ſurtout lorſque les vagues s'y briſent aſſez pour ſervir d'avertiſſement aux Navigateurs. L'eau d'ailleurs eſt toujours fort haute alentour.

Elle appartient au Duc d'Aveyra.

Abrolhos, écueils voiſins.

Les Hollandois, qui viſiterent la Côte de Porto Seguro, & qui pénétrerent même dans le Continent, n'y trouverent que de vaſtes ſolitudes, des Terres preſqu'impénétrables, & des Fleuves extrêmement poiſſoneux. Le P. Jarric lui donne cinquante lieues au Nord juſqu'à Bahia, ou la Baie de tous les Saints, & 20 juſqu'à Ilheos. Il y compte, aux environs de la Ville, onze Bourgs ou Villages d'Indiens convertis; ce qui n'a point empêché, dit-il, qu'elle n'ait tant ſouffert de la barbarie d'une Nation Sauvage, nommées les *Guaymurs*, qu'il y reſte à peine vingt Familles, expoſées ſans ceſſe aux mêmes incurſions, & quelquefois réduites à vivre d'herbes & de racines, dans un Païs dont on vient de vanter la fertilité. La même raiſon a fait abandonner Saint Amaro, quoique cette Ville tirât beaucoup d'avantages de cinq Moulins à Sucre, qu'elle avoit fait conſtruire. Les Guaymurs aïant déja dévoré la plus grande partie des Ouvriers & des Domeſtiques, il ne reſta aux Maîtres que le parti de la fuite.

S. Amaro eſt abandonné.

La Capitainie, qu'on nomme *Ilheos*, tire ce nom de pluſieurs Iles, qui couvrent l'entrée d'une Baie où ſa principale Ville eſt ſituée. Elle eſt à 30

CAPITAINIE D'ILHEOS.

DESCRIPTION DU BRESIL.

lieues au Nord de Porto Seguro, & preſqu'à la même diſtance de Bahia au Sud. Sa Latitude, ſuivant Herrera, eſt par les 15 degrés 40 minutes; & ſuivant les Cartes marines, 15 degrés 55 minutes. Cette Colonie renferme environ deux cens Familles Portugaiſes. D'autres ne lui en donnent pas plus de cent cinquante. Elle appartenoit, dans l'origine, à un Portugais nommé Lucas Giraldo. Une Riviere médiocre, qui traverſe la Ville, offre pluſieurs Moulins à Sucre. La principale occupation des Habitans eſt l'Agriculture, dont ils tranſportent les fruits, ſur de petites Barques, à Fernambuc & dans quelques autres lieux.

A ſept lieues de la Ville, dans l'intérieur des Terres, on rencontre un Lac d'eau potable, long & large de trois lieues, profond de quinze braſſes, d'où ſort une Riviere, mais par des Canaux ſi étroits, qu'à peine un Canot y peut paſſer. Les eaux du Lac ne laiſſent pas de s'enfler comme celles de la Mer, lorſqu'elles ſont agitées par le vent. Le Poiſſon, dont il nourrit différentes eſpeces, y eſt excellent, & d'une ſinguliere groſſeur, ſurtout les Manatées, ou Lamentins, dont on a pris pluſieurs qui peſoient quarante Arrobes, c'eſt-à-dire environ mille livres de France. Les Caymans & les Requins y ſont auſſi monſtrueux. On trouve, dans cette Province, des Arbres d'où la moindre inciſion fait découler un Baume, auquel on attribue de merveilleuſes vertus. Le Païs voiſin de celui d'Ilheos s'eſt peuplé, depuis l'arrivée des Portugais, d'une Nation barbare, chaſſée apparemment de ſes propres Terres, & plus blanche que le commun des Indiens, mais ſi belliqueuſe & ſi cruelle, que la Colonie en a toujours eu beaucoup à ſouffrir. On remarque que ces Sauvages, ſoit par un ancien uſage, ou parcequ'aïant perdu leur Patrie ils dédaignent de ſe faire de nouveaux Etabliſſemens, n'habitent jamais deux jours dans le même lieu, & qu'errant dans les Champs & les Forêts, ils n'ont point d'autres lits que la terre. Leurs arcs ſont maſſifs, & leurs fleches d'une longueur extraordinaire.

Le P. Jarric met auſſi la Capitainie d'Ilheos à trente lieues au Sud de Bahia. Il donne le nom d'*Aimurs*, ou Guaymurs, aux Sauvages dont elle eſt infeſtée; & leur barbarie va, dit-il, juſqu'à manger leurs propres Enfans. Cette Province ſeroit une des meilleures du Breſil, ſi le voiſinage de ces Barbares permettoit de la cultiver.

CAPITAINIE DE BAHIA.

On compte, pour ſixieme Capitainie celle qui porte le nom de *Bahia de todos Santos*, Baie de tous les Saints, ou de *Bahia*, *Baie* par excellence, à l'honneur de ſa ſituation ſur une fort grande Baie. Elle eſt à 30 lieues d'Ilheos, au Nord; & cent lieues de Fernambuc au Sud, par les 13 degrés de Latitude Auſtrale. Sa Baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle ſe diviſe en pluſieurs Anſes, qui la font pénétrer juſqu'à plus de quatorze lieues dans les Terres, à l'extrême avantage des Habitans. Elle contient quantité d'Iles, grandes & petites. Trois Fleuves de la même grandeur, nommés le *Pitange*, le *Geréſippe* & le *Gachocira*, y deſcendent de l'intérieur des Terres. On ſe diſpenſe d'en nommer pluſieurs petits.

Deſcription de la Baie de tous les Saints.

La plus grande & la plus extérieure des Iles porte le nom de *Taperica*. C'eſt d'après les obſervations des Hollandois, qu'on entre ici dans un

détail qu'ils ont donné seuls. L'ouverture de la Baie est au Sud, d'où elle s'étend vers le Nord. A l'entrée, elle a sur la droite le Continent du Bresil, & sur la gauche l'Ile de Taperica, dont la forme est oblonge. La distance, d'une rive à l'autre, est d'abord d'environ trois lieues : ensuite elle se rétrécit à droite par une pointe de terre, vis-à-vis de laquelle sont situés le Fort de *Saint Antoine* & ce qu'on nomme *Villa Veja*, dans une Anse fermée au Nord par un Cap, d'où la Côte tourne vers l'Est, & forme un demi cercle, où la Ville de Saint Sauveur est située. De ce côté, la Baie se termine au Nord par une langue de terre assez étroite, qui s'avance en angle, & qui contient le Fort de Tagesipe. La distance de cet angle, à l'Ile de Taperica, est d'environ deux lieues. Delà, la Côte recommence à tourner vers l'Est ; & la Baie s'élargissant pénetre dans les Terres, où elle forme une espece de Détroit de peu de largeur, mais qui se dilate ensuite comme en deux bras, dont l'un s'avance au Nord jusqu'à l'embouchure du Fleuve Pitangé, après laquelle il continue encore près d'une lieue vers le Nord ; & là, fléchissant du côté de l'Oueſt, il forme un petit Golfe demi-circulaire, qui contient une Ile cultivée. La Côte continue delà droit à l'Oueſt, pendant deux lieues ; & dans cet espace on trouve une autre Ile nommée *Marre*, longue d'une lieue sur une demie lieue de large. L'extrêmité de la Côte se termine à l'Oueſt par une Pointe de terre obtuse, qui a devant elle une Ile triangulaire, à laquelle les Hollandois donnent le nom d'*Ile des Moines*. De cette Pointe, elle reprend vers le Nord, en laissant à l'Oueſt, dans l'espace d'un peu plus de deux lieues, l'embouchure du Fleuve Cachocra, celle de deux petites Rivieres, & quatre petites Iles, séparées du Continent par un Canal fort étroit, dont la premiere se nomme *Burapahara*, & la seconde *Porto Madero*. On ne nous apprend point le nom des deux autres. Après la derniere, qui masque l'embouchure d'une petite Riviere, la Côte forme un coude, pour tourner à l'Oueſt ; & devant la pointe du coude est une autre Ile, qui se nomme *Fontes*. Ensuite la Côte tourne droit au Nord, & bientôt elle s'ouvre pour faire place à l'embouchure d'un Fleuve médiocre, qu'on appelle Rio Tambaria. Enfin, par d'autres détours, elle conduit à l'embouchure du Fleuve Geresipe, qui forme le fond de ce grand Détroit, & par conséquent celui de la Baie. Ce fleuve descend du Nord, & reçoit des deux côtés plusieurs Rivieres. Il a devant lui deux petites Iles, sans parler d'une autre, qui est dans l'embouchure même, & qui la divise. Des deux extérieures, la plus proche se nomme *Pyca*, & l'autre, *Caraïba*. Du Fleuve Geresipe, la Côte tourne au Sud, & laisse passage à une Riviere dont l'embouchure est aussi divisée par une petite Ile, & masquée par quelques autres. Ensuite, continuant près de trois lieues dans la même direction, elle parvient à l'embouchure du Fleuve Cachocra, qui, plus large dans les Terres qu'il ne l'est en sortant, y forme une espece de Golfe ou de Lac, où l'on trouve quelques Iles, avec plusieurs Anses par lesquelles il reçoit diverses petites Rivieres. A son embouchure, il a l'Ile de *Mevé*. La Côte ne cesse point d'aller vers le Sud, coupée par quantité d'Anses, & de petites Rivieres, jusqu'à ce qu'elle arrive devant l'Ile de Taperica, qui se présente à l'Est, & dont elle est

DESCRIPTION DU BRESIL.

séparée, comme on l'a dit, par un Détroit assez large. Telle est la fameuse *Baie*, qui est connue sous le nom de Bahia, ou de Baie de tous les Saints.

Villes de la Capitainie de Bahia.

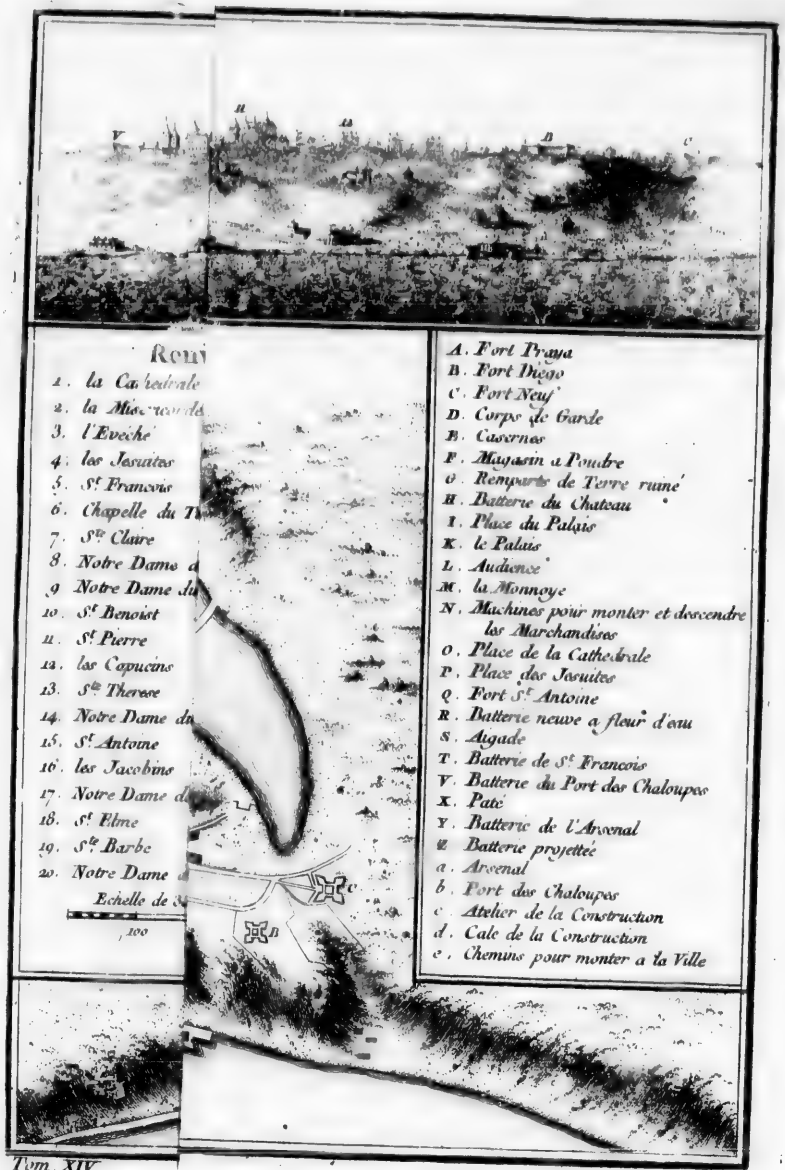
La principale Ville de cette Capitainie est *San Salvador*, ou S. Sauveur, dont on a déja donné une Description particuliere. Il suffira de remarquer ici qu'elle a changé de situation, & qu'avant celle qu'elle occupe aujourd'hui, dans une Anse demi-circulaire, elle étoit dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui Villa Veja, proche du Fort de Saint Antoine. La seconde Ville, nommée *Paripe*, est à quatre lieues de Saint Sauveur dans les Terres. Quelques-uns placent dans la même Capitainie une autre Ville, qui est aussi dans les Terres entre Bahia & Fernambuc, & qu'Oliveira honore elle-même du titre de Capitainie; il la nomme *Seregipe del Rey*. On y va de la Baie par une petite Riviere, qui n'a pas plus de 13 palmes d'eau dans la plus haute Marée. Elle est à dix ou onze lieues du Fleuve Roïal au Nord, & à sept de celui de S. François au Midi.

Le Bresil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bahia. Aussi la Ville de Saint Sauveur est-elle le séjour du Gouverneur Général, de l'Evêque, de l'Auditeur, & de tous les Officiers du Gouvernement.

CAPITAINIE DE FERNAMBUC.

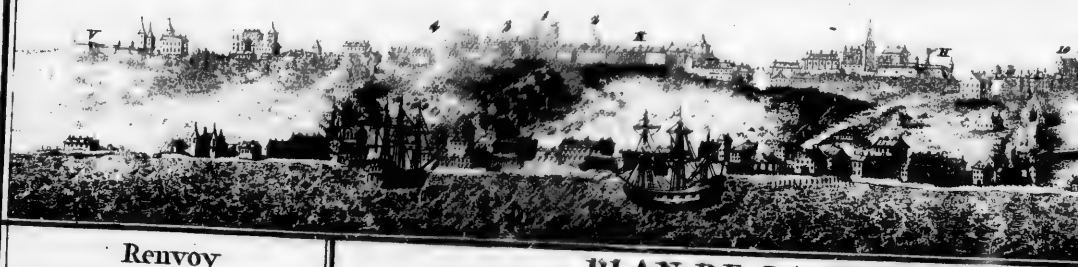
Le nom de Fernambuc, septieme Capitainie du Bresil, est une corruption de *Pernambuc*, sans que Laet ose décider si c'est aux Hollandois ou aux François qu'elle doit être attribuée. Cette Province est à cent lieues de Bahia au Nord, & n'est qu'à cinq de Tamaraca au Sud; distance qui ne doit être entendue que des Villes Capitales, car les limites des Capitainies se touchent. Oliveira nous apprend que celle de Fernambuc eut, pour premier Seigneur, Edouard d'Albuquerque. Il lui donne une vaste étendue. Depuis Olinde, elle s'étend au Sud d'environ 40 lieues jusqu'au Fleuve S. François. Au Nord de ce Fleuve est située la Ville d'*Alagoa*, où deux Rivieres se joignent pour se rendre dans l'Océan. Près delà est Porto Calvo, vis-à-vis duquel, on trouve, au Nord, deux Bourgs qui se nomment *Una* & *Scripham*, & plus loin un autre Bourg, mais plus considérable, qui porte le nom de *Poyucar*, sur le Fleuve de même nom, qui se décharge un peu au-dessus du Cap Saint Augustin. Près du même Cap, est le Bourg de Saint Antoine; & plus bas, l'Eglise de N. S. de la Candelaria, d'où part un chemin qui conduit à des Métairies nommées *Curacanas*, où l'on nourrit un fort grand nombre de Bestiaux. Des Curacanas à Olinde, on compte cinq lieues; & neuf ou dix, de cette Ville à *Malta de Brasil*, Bourg extrêmement peuplé, où l'on fait un commerce de bois de teinture, qui se transporte au Bourg de Saint Laurent. Tout ce Païs, ajoute Oliveira, est riche en Moulins à Sucre.

Les Hollandois, plus exacts, comptent depuis le Fleuve Saint François, qui est en effet à 40 lieues d'Olinde, cinq lieues jusqu'à une petite Riviere, qu'ils nomment *Coreripé*, & qui est bordée, à cinq ou six milles de la Mer, d'un Bourg Indien, où l'on trouve aussi quelques Portugais. Ils assurent que c'est dans ce lieu seul qu'on coupe une grande quantité de ce bois de teinture, qui est distingué par le nom de Bresil. De ce Bourg, ils comptent deux lieues jusqu'au Fleuve de Saint Michel, où l'on coupe


Reni
1. la Cathedrale
2. la Misericorde
3. l'Eveché
4. les Jesuites
5. St. Francois
6. Chapelle du T
7. Ste. Claire
8. Notre Dame d
9. Notre Dame d
10. St. Benoist
11. St. Pierre
12. les Capucins
13. Ste. Therese
14. Notre Dame d
15. St. Antoine
16. les Jacobins
17. Notre Dame d
18. St. Elme
19. Ste. Barbe
20. Notre Dame
Echelle de
100
A. Fort Praya
B. Fort Diego
C. Fort Neuf
D. Corps de Garde
E. Casernes
F. Magasin a Poudre
G. Remparts de Terre ruiné
H. Batterie du Chateau
I. Place du Palais
K. le Palais
L. Audience
M. la Monnoye
N. Machines pour monter et descendre les Marchandises
O. Place de la Cathedrale
P. Place des Jesuites
Q. Fort St. Antoine
R. Batterie neuve a fleur d'eau
S. Aigade
T. Batterie de St. Francois
V. Batterie du Port des Chaloupes
X. Paté
Y. Batterie de l'Arsenal
Z. Batterie projettée
a. Arsenal
b. Port des Chaloupes
c. Atelier de la Construction
d. Cale de la Construction
e. Chemins pour monter a la Ville

Tom. XIV. N°. 5

Vue de la Ville de S.t Salvador du coté



PLAN DE LA VILLE DE S.t SA

Capitale du Bresil

Renvoy

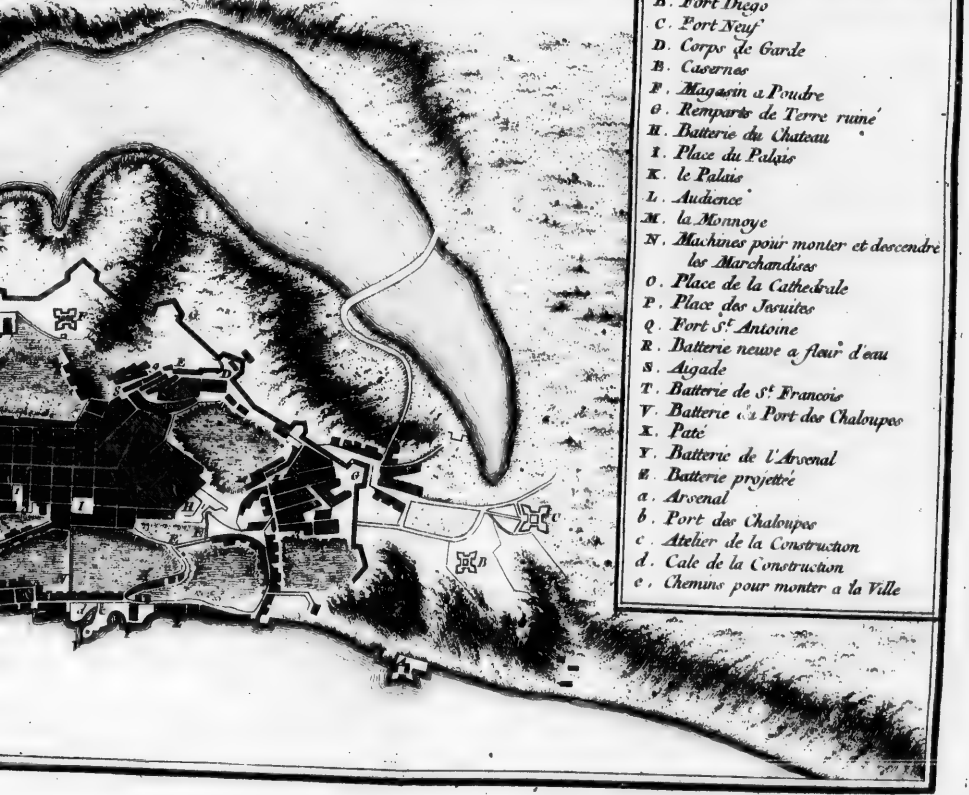
1. *la Cathedrale*
2. *la Misericorde*
3. *l'Evéché*
4. *les Jesuites*
5. *S.t Francois*
6. *Chapelle du Tiers Ordre*
7. *S.te Claire*
8. *Notre Dame de Palme*
9. *Notre Dame du Rosaire*
10. *S.t Benoist*
11. *S.t Pierre*
12. *les Capucins*
13. *S.te Therese*
14. *Notre Dame du Carmel*
15. *S.t Antoine*
16. *les Jacobins*
17. *Notre Dame de la Conception*
18. *S.t Elme*
19. *S.te Barbe*
20. *Notre Dame de Pile*

Echelle de 300 Toises

100 200 300

de S.t Salvador du coté de la Baye.

A VILLE DE S.t SALVADOR
pitale du Bresil



A. Fort Praya
B. Fort Diego
C. Fort Neuf
D. Corps de Garde
E. Casernes
F. Magasin a Poudre
G. Remparts de Terre ruiné
H. Batterie du Chateau
I. Place du Palais
K. le Palais
L. Audience
M. la Monnoye
N. Machines pour monter et descendre les Marchandises
O. Place de la Cathedrale
P. Place des Jesuites
Q. Fort S.t Antoine
R. Batterie neuve a fleur d'eau
S. Aigade
T. Batterie de S.t Francois
V. Batterie du Port des Chaloupes
X. Paté
Y. Batterie de l'Arsenal
Z. Batterie projettée
a. Arsenal
b. Port des Chaloupes
c. Atelier de la Construction
d. Cale de la Construction
e. Chemins pour monter a la Ville

N.o 5

auſſi du même bois, mais apparemment en moindre abondance. Alagoa eſt à trois lieues de Saint Michel : on nomme Alagoa un Lac intérieur, à ſept ou huit milles de la Mer, où l'on entre par une Riviere aſſez difficile à remonter. De l'embouchure de cette Riviere, il y a ſept lieues juſqu'au Fleuve Saint Antoine, & deux enſuite à *Camaragibé*. De Camaragibé à Porto Calvo, il en y a trois, & quatre de Porto Calvo à Barra grande. Le Fleuve tombe ici dans une belle Baie, où le mouillage eſt très bon, & l'entrée ſans danger, du côté du Nord comme de celui du Sud, mais n'eſt commode au Nord que pour les petits Navires. On cultive ici beaucoup de Tabac, parceque le Païs n'a que des Campagnes plattes & ſans arbres. De Barra grande, la diſtance eſt d'une lieue juſqu'à Una, d'où elle eſt de quatre, juſqu'au Fleuve connu ſous le nom de *Rio Formoſo*, qui eſt aſſez grand pour recevoir des Bâtimens de Commerce. De ce Fleuve à Serinhan, on compte deux lieues. Vis-à-vis de l'embouchure du Fleuve, à la diſtance d'une demie lieue, ſe préſente l'Ile de *Saint Alexis*, qui manque d'eau douce. De Serinhan, deux lieues juſqu'à la Riviere de *Macaripo*, où l'on ne trouve pas plus de huit ou neuf palmes d'eau. De cette Riviere à Poyucar, quatre lieues ; & de Poyucar, une au plus juſqu'au Cap de Saint Auguſtin. C'eſt dans le Port de ce Cap, que tombe la Riviere de Morekipu : l'entrée du Port eſt facile ; mais les rocs & les ſables, qui la bordent des deux côtés, en rendent la ſortie fort dangereuſe. Les Hollandois y éleverent un petit Fort, tant qu'ils étoient en poſſeſſion d'Olinde. On rencontre enſuite, au Nord, à quatre lieues d'un Bourg nommé *Peciffa*, le Fleuve qu'on nomme Rio de Sangados, & qui n'a pas plus de ſept ou huit palmes d'eau à ſon embouchure. D'Olinde vers le Nord, on trouve d'abord la Riviere de *Tapado*, enſuite *Rio Dola*, & plus loin *Pao Amorello*, d'où l'on compte deux lieues juſqu'à *Maria Furinha*. Delà il n'en reſte qu'une demie juſqu'à la Riviere de Garaſu, qui fait les limites de cette Capitainie.

Laet obſerve ici, ſur le témoignage d'un Hollandois qui avoit paſſé pluſieurs années au Breſil, que les Portugais tiroient alors, tous les ans, plus de quarante mille Caiſſes de Sucre, des ſeules Capitainies de Fernambuc, de Tamaraca & de Paraïba, juſqu'à Rio grande ; ce qui ne le ſurprend point, dit-il, parcequ'il ſavoit d'ailleurs qu'on comptoit plus de cent Moulins dans la Capitainie de Fernambuc. Il ajoute, ſur les mêmes lumieres, que les grands Moulins emploïoient quinze ou vingt Portugais & cent Negres ; les médiocres, huit ou dix Portugais & cinquante Negres ; les moindres, cinq ou ſix Portugais & vingt Negres. Des grands Moulins, on tiroit annuellement ſept ou huit mille arrobes de Sucre, quatre ou cinq mille des médiocres, & trois des petits (65). Les Vaiſſeaux ordinaires, qui partoient du Breſil avec ce Sucre, en païoient au Roi dix pour cent, ſuivant Oliveira, & cinq de plus en arrivant dans les Terres de Portugal : mais les Seigneurs du Moulin, qui le tranſportoient à leurs propres frais, étoient exempts du cinquieme. Le Bois de teinture appartenoit au Roi, ou à ceux qui achetoient de lui le droit d'en couper, &

(65) *Ubi ſupra*, lib. 15. cap. 24.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Olinde & Garasu.

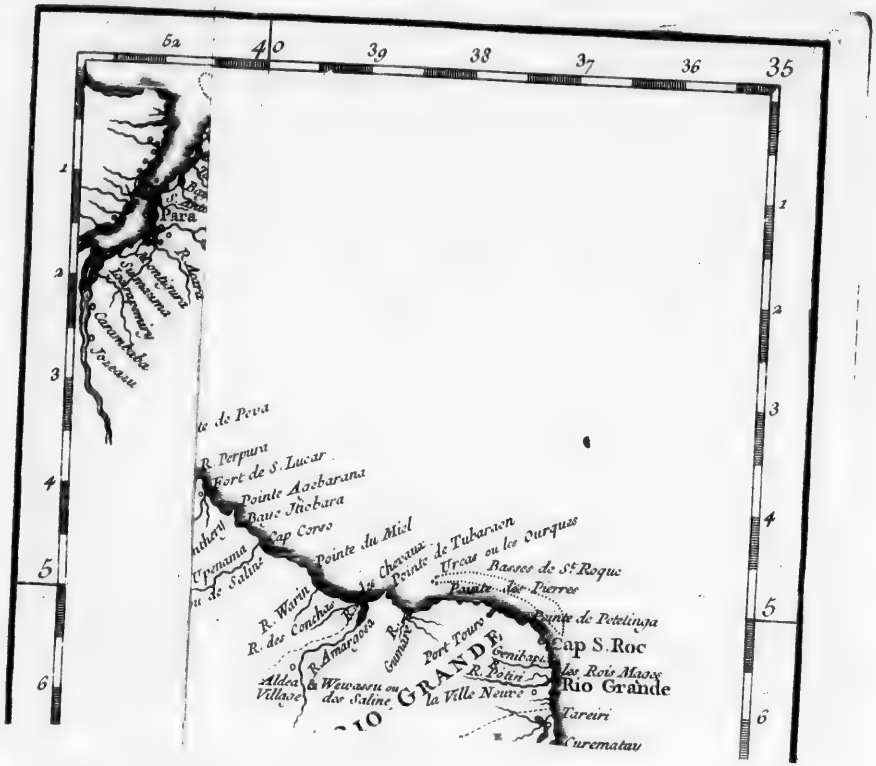
les Vaisseaux, qui servoient au transport, étoient obligés, suivant leur grandeur, d'en prendre un certain poids pour Sa Majesté.

Olinde est une Ville célebre, non-seulement par sa situation & sa grandeur, mais encore plus par la Conquête que les Hollandois en firent, le 10 de Février 1630, & par la possession qu'ils en conserverent pendant quelques années. Elle est bâtie dans un lieu élevé du rivage de la Mer; & renferme plusieurs Collines dans son enceinte. Sa situation est en effet si bizarre, que toute l'industrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ses édifices publics, on distingue le Collége des Jésuites, fondé par le Roi Sebastien, sur la pente d'une fort agréable Colline. C'est le premier objet qui se présente à ceux qui arrivent de la Mer. On y enseigne les Sciences aux jeunes gens du Païs, & jusqu'à lire & écrire aux Enfans. Vis-à-vis, est un Couvent de Capucins; celui des Religieux de Saint Dominique est presque sur le rivage; & les Bénédictins ont, dans la partie supérieure de la Ville, un Monastere naturellement si bien fortifié, qu'il en fait la principale défense. Elle a d'ailleurs un Couvent de Religieuses, sous le titre de *la Conception* de N. D.; deux Eglises Paroissiales, l'une dédiée à Saint Sauveur & l'autre à Saint Pierre; un Hôpital, nommé *la Misericorde*, & situé presqu'au milieu de la Ville, sur une haute Colline, au pié de laquelle est une autre Eglise qui porte le nom de *Nostra Senora del Gonparo*; l'Eglise de Saint Jean; celle de N. S. de la Guadeloupe; & deux autres, N. S. de Monte & Saint Amaro, qui sont hors des murs. Le nombre des Habitans Portugais ne monte qu'à deux mille; mais celui des Indiens, & des Esclaves, ou Domestiques de l'un & de l'autre sexe, est fort grand. Cependant le Bresil n'a point d'Etablissement où les vivres & les autres nécessités de la vie soient plus rares. On les y apporte des autres Cantons, ou des Iles Canaries, & du Portugal même.

Le Port est petit & peu commode. D'ailleurs, il est tellement fermé par une chaîne de Rochers & de Bancs, dont cette Côte est bordée dans une grande étendue, que les grands Vaisseaux Marchands n'y peuvent entrer que par un Canal étroit; & le Bassin, qui reçoit une petite Riviere, est éloigné de plus d'une lieue de la Ville. Mais il a sur ses bords un Village, ou une espece de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des Magasins pour le Sucre & les autres Marchandises, avec un petit Fort, à l'entrée même du Canal, que les Portugais ont élevé sur le roc, depuis l'insulte qu'ils reçurent des Anglois à la fin du seizieme siecle sous la conduite du Capitaine Lancastre, & qui, joint à la disposition naturelle des lieux, rend l'accès du Port presqu'inaccessible.

La Riviere, nommée *Rio Bibiribi*, passe à côté de la Ville, & ne reçoit que de fort petits Vaisseaux. Elle tombe entre le Continent & le Canal, ou le cou du Port, où elle forme une petite Ile, qui se nomme *Vaaz*, en se joignant avec une autre Riviere, nommée *Rio Capefecia*, ou *de Fidalgos*, & par d'autres, *Capibarivi*, qui descend du côté Septentrional de l'Ile, comme Rio Bibiribi descend du côté du Sud. Elles se joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui sépare l'Ile, du Continent.

Garasu mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il est à quatre ou



l'obſcurité. Elle tire ſon nom de l'Ile de *Tamaraca*, ou Tamarica, qui eſt ca.
ſéparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur eſt

Equateur ou Ligne Equinoc
CAPITANIE DE MARAGNAN
CAPITANIE DE
P A R T I E
B R E S
l'Interieur du Pais n'est
Les Nations errantes qui l'habi
TAPUY
CARTE DU BRESIL
Prem. Partie
Depuis la Riviere des Amazones jusqua la
Baye de Tous les Saints
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues Communes de France
0 10 15 30 35 50 75 100
Tiré de la Carte de l'Amerique de Mr Danville
Rivière de Saint Franço
Pointe des Tapuyas de Tapiroca
Mont-Pirauru
Manjiritiuba
Cobite
Senamboca
Paranhuna
Curituba
Caravu
Baye de Carvajocéira
Turiassu
R. Turiassu
Sipotubi
Cabelhe da Velha
Cuma
Tapui-Papeia
S Louis de Maranhã
Lac Maracu
Grande Cerca
I. de St Anne
I. des Marques sec
I. des Marques Verd
Grandes Lancoes
Petites Lancoes
Parnaiba
Parnaimerin
R. Longuas
Ilot Capucin
ou de la Croix
R. Carpeu
Arioutimerin
Pointe de Tortue
R. Mondahu
R. Fapesi
Ba
Tiré de la Carte de l'Amerique de Mr Danville

Tom. XIV.

ateur ou Ligne Equinoctiale
ITANIE DE SEARA
T I E D U
R E S I L
CAPE DE RIO GRANDE
CAPE DE S. ROQUE
CAPE D'OLINDE
Cap S. Roc
Rio Grande
Paraiba
Itamaraca
Olinde ou Fernambouc
Cap S. Augustin
R. de S. Francois
Sergipe ou Rio Real
Baye de Tous les Saints
Longitude Occidentale de Paris
l'Interieur du Pais n'est pas connu
s Nations errantes qui l'habitent sont nommées
TAPUYAS
Riviere de Saint François
CAPE DE SERGIPE
Pointe de Tortuga
Pointe des Basses
Pointe de Mocoripe
Pointe de Peva
Fort de S. Lucar
Pointe Assobarana
Pointe du Miel
Pointe de Tubarao
Basses de St. Roque
Pointe de Petelinga
Port Tours
Genipapo
les Rois Mages
Tareiri
Curematay
Camaratiba
Paraiba
Itapuam
Port Calvo
Mongaruba
Guarayguacu
Tarpura
les Lagunes
R. S. Michel
Isabelle
Sergipe du Roy
R. Vasabarris
Chute ou Canale
Montagne de Guahame
Port des Pambus
Aldea Villaze
Wewassu ou dos Saline
la Ville Neuve
Bogaru
Capibari
Guaramama
Cap S. Augustin

N°. 6.

joignent par un bras, qui part de celle-ci, & qui ſépare l'Ile, du Continent.

Garaſu mérite moins le nom de Ville que de Bourg. Il eſt à quatre ou

cinq lieues d'Olinde, & ſes premiers Habitans étoient de pauvres Artiſans Portugais, qui vivoient de leur métier, ou de la coupe du bois de teinture; mais lorſque les Hollandois ſe furent emparés d'Olinde, ils ſe retirerent dans cette Ville, où ils eſperoient de faire avec eux de plus gros profits. On pénetre auſſi de Garaſu à la Mer par une petite Riviere, qui deſcend du Canton de Tamaraca. DESCRIPTION DU BRESIL.

A neuf ou dix milles d'Olinde, on trouve *Amatta do Braſil*, Bourg extrêmement peuplé, dont les Habitans font leur principale occupation de couper du bois de teinture & d'en tranſporter beaucoup à la Mer. San Laurenzo eſt un autre Bourg, ſitué entre Amatta & la Ville, où l'on fait une grande quantité d'excellent Sucre. Amatta do Braſil.

Enfin, des Curacanas on ne compte que cinq lieues juſqu'à Olinde; & dans cet intervalle on trouve vingt-deux Moulins à Sucre, dont les Cantons ſe nomment *Guarape*, *Moribara*, *Camaſſarim*, & *Vergea* de Capivari, ainſi nommé de ce Fleuve, qui en arroſe les Terres. Tout ce Païs eſt d'un extrême agrément, par la verdure & la fertilité de ſes Campagnes; ſans compter que s'étendant à deux lieues de la Mer, les Negres & les autres Ouvriers y ont la commodité de la pêche. Guarape, Moribara, Camaſſarim, Vergea.

Les Hollandois ne manquerent pas de ſe fortifier, dans la partie de cette Province dont ils s'étoient rendus maîtres. On a dit pluſieurs fois que preſque toute la Côte Orientale du Breſil eſt bordée d'une chaîne de Rochers, qui, de baſſe Mer, ſe montrent comme un mur d'environ quinze toiſes de largeur, & quoiqu'ouverts en pluſieurs endroits, ne donnent paſſage aux Bâtimens que par un petit nombre de canaux fort étroits. Cette eſpece de ceinture paroît ſe terminer vis-à-vis d'Olinde, en angle obtus, où les Portugais avoient conſtruit anciennement un petit Fort dans le roc. Il y avoit auſſi, à l'extrêmité d'une Langue de terre qui deſcend d'Olinde, un Bourg nommé le *Recif*; & cette Langue, ſi étroite qu'elle n'a nulle part plus de cinquante ou ſoixante toiſes de largeur, eſt reſſerrée à l'Occident par Rio Bibiribi, comme elle l'eſt à l'Orient par la Mer. Le Bourg, qui étoit autrefois ouvert, fut fermé d'un mur & de Paliſſades. Le Fort, qui étoit à l'Orient, & que les Portugais nommoient *S. Georges*, fut aggrandi & fortifié par de nouveaux Ouvrages, & les Hollandois lui donnerent le nom de *Brûga*. Ils éleverent au-delà du Fleuve, ſur l'angle du Continent, vis-à-vis de l'Ile de Vaaz, un Ouvrage à cornes, qui reçut le nom de *Wardenbourg*; & dans l'Ile même, preſqu'en face du Recif, ils conſtruiſirent un autre Fort, qui regarde le Sud, & qu'ils nommerent *Erneſt*. A cent vingt pas de cet Ouvrage, ils en firent un autre de figure pentagone, & d'une force ſinguliere, auquel ils donnerent le nom du Prince *Frederic Henri*. Enfin, ils y ajouterent le Fort *Amelie*, & quantité de petites Redoutes, qui fermoient abſolument tous les paſſages. Fortifications des Hollandois au Port d'Olinde.

Tamaraca, huitieme Capitainie du Breſil, paſſe pour la plus ancienne, quoique le voiſinage de Fernambuc & de Paraïba l'ait fait tomber dans l'obſcurité. Elle tire ſon nom de l'Ile de *Tamaraca*, ou Tamarica, qui eſt ſéparée du Continent par un Canal fort étroit, & dont la longueur eſt CAPITAINIE DE TAMARACA.

DESCRIPTION DU BRESIL.

d'environ trois lieues, ſur deux de large. Un Hiſtorien aſſure (68) que les François ont été les premiers Poſſeſſeurs de cette Province, & qu'elle leur fut enlevée par les Portugais. Elle conſerve encore leur nom, dans un Port voiſin de l'Ile, que les Portugais appellent eux-mêmes *Porto dos*

Cette Ile, qui n'eſt qu'à cinq milles d'Olinde, a dans le Sud un aſſez bon Port, dans lequel on entre par un Canal qui n'a jamais moins de quinze ou ſeize palmes d'eau. Il eſt défendu par un Fort Portugais, ſitué ſur une haute Colline, & de très difficile accès. Cependant les Hollandois d'Olinde, pour ôter cette commodité à leurs Ennemis, éleverent à l'entrée même du Canal, un autre Fort, qu'ils nommerent *Orange*, & les réduiſirent au ſeul paſſage qui reſte du côté du Nord, mais qui, n'aiant que neuf ou dix palmes d'eau, ne peut recevoir que de fort petits Navires. Il ſe nomme *Catuaina*.

L'Ile de Tamaraca & la partie du Continent qui porte ſon nom appartiennent aux Comtes de *Monſanto*, qui en tirent annuellement un revenu de trois mille Ducats, par les Moulins à Sucre qu'ils ont particulierement ſur le Fleuve de *Goiana*, ou Govana, & dans les Cantons d'Aracipé & de Paratibé.

Riviere de la Côte.

A la diſtance d'une lieue de l'Ile, ſort du Continent la petite Riviere de *Maſſarandu*, qui peut être remontée par de petits Bâtimens; & devant l'Ile même, vers l'Oueſt, deux autres Rivieres auſſi petites, qui ſe nomment *Aripé* & *Ambor*. A ſix lieues de l'Ile, vers le Nord, on trouve le Fleuve de Govana, qui n'a pas plus de neuf ou dix palmes d'eau à ſon embouchure, mais dont le Canal eſt beaucoup plus profond dans l'intérieur des Terres. A ſept ou huit milles de la Mer, il a ſur ſes rives un petit Bourg, juſqu'où les petits Bâtimens peuvent remonter, pour charger le Sucre de pluſieurs Moulins. C'eſt à deux milles du Govana au Nord, qu'eſt ſitué Porto dos Franceſes, ou le *Port François*. Il eſt fermé par deux rochers, qui en font une retraite aſſez ſure: mais il n'eſt habité aujourd'hui que par quelques Pêcheurs.

Avant que de paſſer à la Capitainie ſuivante, on nous fait revenir ici ſur nos traces, pour nous faire prendre une idée plus exacte de la Côte.

Reviſion de toute la Côte.

De Britioga, Port Septentrional de la Capitainie de Saint Vincent, à l'Ile de Saint Sebaſtien, on compte neuf ou dix lieues. Cette Ile eſt ſituée, ſuivant les Obſervations des Hollandois, par les 24 degrés de Latitude Auſtrale: ſon rivage produit une eſpece de Pois fort venimeux. On compte quatre lieues, de Saint Sebaſtien à l'Ile des Porcs. Le mouillage eſt fort commode, entre ces Iles & le Continent. C'eſt là que ſe trouve la Baie d'*Ubatuba*. De l'Ile des Porcs à l'Ile *Grande*, quelques-uns comptent ſept lieues de ces plus; mais tous s'accordent à repréſenter l'Ile Grande comme une terre haute, couverte de Bois & de rochers, qui abonde en ſources d'eau vive, & qui a pluſieurs Ports commodes pour l'aiguade & pour le bois.

(66) La Popliniere, dans ſon Livre des trois Mondes.

A deux lieues de cette Ile, vers l'Oueſt, on trouve le Cap de *Carouſſu*; & vers le Nord, *Angra dos Reyes*. Elle a, du côté de l'Eſt, *Morembaya*, d'où l'on compte quatre lieues juſqu'à la Riviere de *Garatuba*, comme on en compte auſſi quatre de cette Riviere à celle de *Toyugua*. Ces deux Rivieres ne reçoivent que de petits Bâtimens. A deux lieues de Toyugua, eſt un très haut Rocher, fait en pain de Sucre, mais à pointe plate, qui ſe nomme *Gavea*; & deux lieues encore delà, on arrive au Fleuve de Janeïro. Ainſi ce Fleuve eſt à peu-près à douze lieues de l'Ile Grande. De Rio Janeiro, on en compte 18 juſqu'au Cap Frio, qui eſt ſitué par les 23 degrés. Juſqu'ici la Cote eſt à l'Orient.

Du Cap Frio juſqu'à la Baie de Saint Sauveur, la diſtance eſt de neuf lieues, & la Côte tourne ici au Nord. Du même Cap à l'Ile Sainte Anne, qui fait face au Continent, il y a deux lieues; & cet eſpace forme une ſtation très commode pour les Vaiſſeaux. L'Ile même eſt agréable, & revêtue d'arbres, entre leſquels on trouve une eſpece de Cerifiers, dont le fruit renferme un noïau fort rude, & n'en eſt pas d'une ſaveur moins douce. Mais l'eau douce, manque. De l'Ile Sainte Anne, on compte huit lieues juſqu'au Cap Saint Thomas, dont la ſituation eſt par les vingt-deux degrés; & de ce Cap, huit autres lieues juſqu'au Fleuve de Paraiva. Du Paraiva au Managé, cinq lieues; autant du Managé à l'Itapemeris. Les Hollandois placent à 21 degrés le Fleuve *Dolce*, qui eſt habité par des Portugais; & dix minutes de plus, l'Ile de Sainte Claire, éloignée d'un demi mille du Continent, couverte de Palmiers, & fort bien pourvue d'eau douce. Quatre ou cinq lieues de l'Itapemeris au Gleretebe, qui eſt par les 20 degrés 45 minutes. Sept, de Gleretebe à Guarraparé, que les Portugais nomment *Sierra de Guariparis*. De Guarrapare à la Ville de Spiritu Santo, huit lieues. De la Baie de cette Ville, ſix lieues juſqu'au Fleuve des Rois Mages, qui eſt par les 19 degrés 40 minutes, & delà huit juſqu'au Fleuve Dolce. Sept de ce Fleuve à Criquaré; dix de Criquaré à *Maracré*, ou Mucuripe, ſitué à 18 degrés 15 minutes. De Maranepé, à Paraonepé ou Peſteripé, cinq lieues; & de Paraonepé, trois à *las Caravelas*: ſix enſuite juſqu'à *Barreiras Vermeilhas*, & deux delà au Corebado, qui eſt à 17 degrés & demi de l'Equateur. Du Corebado à Porto Seguro, on en compte dix-huit.

Il n'y a que trois lieues de Porto Seguro à *Santa-Cruz*, où les Portugais aborderent lorſqu'ils découvrirent ce Continent, & neuf ou dix de Santa-Cruz, à Rio grande. C'eſt dans l'intervalle, qu'on rencontre ces fameux Ecueils, qu'ils ont nommés *Baixos de San Antonio*. Dix-huit lieues de Rio grande à Illheos; & l'on trouve, entre deux, de très hautes Montagnes qui bordent le rivage, ſous le nom de *Sierra de Aymures*.

D'Illheos au Fleuve *das Contas* huit ou neuf lieues; ſix delà juſqu'à Camamu, & neuf de Camamu à Gepena. Quatre enſuite juſqu'au Fleuve d'Finhares, qui eſt bordé d'une grande Montagne, nommée Morro de S. Pablo. De ce Fleuve, à la Baie de tous les Saints, il n'en reſte que douze; enſuite on en compte juſqu'au Fleuve roïal, qui eſt par le 11 degrés 30 minutes; de ſept de Fleuve à celui de Saint François; quinze du Fleuve de Saint François à la Pointe qu'on nomme *Guira*; ſix, de cette

DESCRIPTION DU BRESIL.

Pointe aux Rochers de Cameraguba ; cinq de Cameraguba au Fleuve des Pierres ; & delà douze, juſqu'au Cap Saint Auguſtin. L'Ile de Saint Alexis eſt à cinq milles de ce Cap au Sud, par les 8 degrés 45 minutes, & ne manque d'aucune commodité pour faire du bois & de l'eau. Du Cap Saint Auguſtin à Fernambuc, huit lieues ; quatre ou cinq de Fernambuc à Tamarica, & quinze de Tamarica à Paraiba, où l'on s'eſt propoſé de nous ramener par cette longue énumération.

CAPITAINIE DE PARAIBA.

La Capitainie de Paraiba doit ſon origine aux François. Les Portugais, après les en avoir chaſſés en 1584, y bâtirent une Ville & quelques Bourgs, dont les Habitans s'emploient à la culture du Sucre. On prétend qu'ils en recueillent chaque année environ cent cinquante mille arrobes.

En ſuivant la Côte au Nord, depuis Porto dos Franceſes, on rencontre d'abord le *Cap Blanc*, par les ſix degrés 45 minutes ; d'où l'on ne compte que deux lieues juſqu'au Fleuve Paraiba, qui donne ſon nom à la Capitainie. Ce Fleuve entre dans la Mer à l'Eſt, par une aſſez grande embouchure, en déclinant un peu vers le Sud. Il contient une Ile oblongue, entierement couverte d'arbres ſur ſa pointe méridionale ; les François avoient conſtruit un petit Fort, que les Portugais ont aggrandi, ſurtout après que les Hollandois ſe furent ſaiſis d'Olinde. Le Fleuve, dans ſon cours, qui deſcend de l'Oueſt, eſt ſi rempli de rocs & de ſables, qu'il ne peut être remonté que par des Pilotes experts. C'eſt ſur ſa rive méridionale qu'eſt ſituée la Ville de Paraiba, nommée auſſi *Philippea*, dans une ſorte d'Anſe, à trois lieues de la Mer, d'où les Vaiſſeaux Marchands ne laiſſent pas d'y arriver avec peu de difficulté. Cette Ville, qui n'étoit habitée au milieu du ſiecle dernier que par quatre ou cinq cens Portugais, eſt devenue beaucoup plus puiſſante depuis la priſe d'Olinde par les Hollandois. Elle étoit ouverte ; mais le voiſinage de l'Ennemi l'a fait entourer d'un mur & de quelques autres Fortifications.

Ville du même nom.

Cette Capitainie a du côté du Nord un autre Cap nommé *Punta de Lucena*, où l'on trouve un fort bon mouillage, derriere quelques rochers qui s'avancent en Mer. Quelques-uns donnent, au Fleuve de Paraiba, le nom de San Domingo. A deux lieues de ſon embouchure, on trouve un autre Fleuve, qui ſe nomme *Mangiapé*, & qui a devant la ſienne une Ile couverte de Mangliers, dont elle tire ſon nom. Ses bords ſont habités par quelques Portugais, qui y nourriſſent quantité de Beſtiaux.

Tout le terroir de cette Capitainie eſt d'une extrême fertilité, & n'eſt pas ſans agrémens. On y trouve, en pluſieurs endroits, du bois de teinture, & même quelques Mines d'argent, ſurtout dans un Canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du Continent s'appellent *Petivarés*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & leur fidélité ne ſe diſtingue pas moins pour les Portugais : mais ils ont pour voiſins des Peuples Barbares, nommés les Figuarés, avec leſquels ils ſont continuellement en guerre.

Ile de Fernando de Noronha.

C'eſt devant cette Côte, à cinquante lieues, ſuivant les Portugais, & 70 ſuivant les Hollandois, qu'eſt ſituée l'Ile de Fernand de Noronha, ſur laquelle on a déja donné quelques Eclairciſſemens (67), avec ſa vé-

(67) Tome XIII de ce Recueil.

ritable poſition. Sa longueur eſt d'environ deux milles, ſur un de largeur. Ceux, qui ont obſervé ſoigneuſement ſa figure, la comparent à une feuille de Laurier. Elle eſt platte dans ſa plus grande partie, à la réſerve de quelques Montagnes diſperſées, dont l'une s'élevant en forme de Tour, accompagnée d'une autre plus platte, repreſente fort bien une Egliſe avec ſon Clocher (68). On prétend que le terroir eſt ſi nitreux, que les ſources, qui y ſont en grand nombre, & les torrens même qu'on voit tomber des Montagnes pendant la ſaiſon des pluies, ſentent le nitre. Il n'en eſt pas moins fertile. Diverſes ſortes de légumes y croiſſent naturellement. Le P. Claude d'Abbeville, dans ſon paſſage avec les François qui allerent à l'Ile de Marignan (*), y vit des arbres d'une qualité ſi cauſtique, que ceux qui porterent la main aux yeux après en avoir touché les feuilles, ſouffrirent des douleurs aigües, & furent privés de la vue pendant quelques heures. Mais il s'y trouve un autre arbre, dont les feuilles ſervent auſſitôt de remede.

Les Côtes de l'Ile ſont preſque partout fort eſcarpées, ſurtout du côté du Nord, où la Mer eſt ordinairement ſi groſſe, qu'il eſt fort difficile aux Chaloupes d'y aborder. A la pointe Orientale, on voit quelques autres petites Iles, ou plutôt quelques Rochers, qui en ſont ſéparés par des Canaux ſabloneux. Le côté de l'Occident a deux Rades aſſez commodes; l'une proche de la pointe Orientale de l'Ile, où tombe un ruiſſeau favorable pour l'aiguade; l'autre, ſous cette Montagne qui a la forme d'un Temple. Du côté Oriental, & preſqu'au milieu de l'Ile, on trouve une petite Baie en forme de croiſſant. Le Voïageur qu'on vient de nommer parle d'une autre Ile, peu éloignée de celle-ci, mais beaucoup plus petite, qu'il nomme l'Ile de feu, & dans laquelle on trouve une ſinguliere quantité d'Oiſeaux.

Côte depuis Mongiangape juſqu'à Rio grande.

Un Angle, que le Continent forme à l'extrêmité de la Capitainie de Paraiba, eſt le dernier endroit où la Côte du Breſil regarde l'Orient. Elle tourne ici à l'Oueſt, & ſe préſente preſque droit au Nord; ce qui lui a fait donner, par les Hollandois, le nom de Breſil Septentrional. Cette Côte étant peu connue juſqu'à Rio grande, on eſt obligé ici de recueillir des lumieres diſperſées dans l'Itinéraire Portugais de Figueredo, dans les Relations Hollandoiſes, & dans quelques Voïageurs François.

Du Fleuve Mongiangape juſqu'à *Bahia de Treyciaon*, ou la Baie de traiſon, on compte une lieue. Cette Baie, ſuivant les Hollandois, eſt à ſept lieues de Paraiba, par les 6 degrés 20 minutes de Latitude Auſtrale. Elle eſt fermée à l'Eſt par une Pointe baſſe, d'où part un Banc de ſable qui ſe montre au départ de la Marée, & qui couvrant une grande partie de la Baie, laiſſe derriere ſoi un mouillage ſûr & commode pour douze ou quinze Vaiſſeaux. Le Continent offre ici des Bois fort épais, entre leſquels & le rivage on trouve une eſpece d'Etang, large d'un quart de lieue, qui peut être paſſé à gué, excepté dans la ſaiſon des pluies. Au-delà, les Portugais ont une Egliſe, & quelques Métairies, où ils font nourrir des Beſtiaux. Une partie de la Nation des Figuarès, qui habitoit

(68) Auſſi les Hollandois l'ont-ils nommée l'Ile *Kerke*, c'eſt-à-dire Egliſe.

(*) Voïez ci-deſſous.

DESCRIPTION DU BRESIL.

ces lieux, ne reſſembloit aux autres Braſiliens, ni par le langage, ni par les mœurs. Elle portoit tant de haine aux Portugais, qu'elle ne ſe fit pas preſſer pour ſe déclarer contr'eux en faveur des Trouppes Hollandoiſes; mais après leur départ, elle ſe trouva expoſée à la vangeance de ceux qu'elle avoit trahis. Ils en tuerent une partie, & mirent l'autre en fuite. Quelques-uns des Fugitifs ſe réfugierent du côté d'Olinde, d'où les Hollandois en tranſporterent pluſieurs en Europe, leur apprirent leur Langue, & tirerent d'eux des éclairciſſemens utiles ſur le Païs qu'ils avoient habité.

De la Baie de Trahiſon juſqu'au petit Fleuve de *Cromataym*, la diſtance eſt d'une lieue. Figueredo donne à ce Fleuve le nom de Camaratuba, & termine à ſa rive la Capitainie de Paraiba. On ne peut le remonter que dans des Barques. Les Figuarès avoient, à quatre lieues du rivage, un gros Bourg nommé *Tabouſſura*, dont le Cacique ſe nommoit *Yayuari*. A quatre lieues du même Fleuve, on trouve, ſuivant Figueredo, une Pointe de terre, derriere laquelle s'ouvre une Baie que les Portugais nomment *Bahia Formoſa*, d'où ſort vers l'Eſt une petite Riviere, nommée *Rio Huagau* par le même Ecrivain, & *Congaycu* par les Hollandois. Elle reçoit, pendant quatre ou cinq milles, des Bâtimens de médiocre grandeur, juſqu'au lieu où les Portugais ont un Bourg & des Moulins à Sucre. La Baie porte le nom de *Quartapicaba* entre les Indiens. On y trouve quantité de bois de teinture, que les François alloient autrefois couper. De Bahia Formoſa, on ne compte qu'une lieue juſqu'au Port de *Curumatau*, qui eſt également ſûr & commode. Une demie lieue plus loin, on arrive à la Riviere que Figueredo nomme *Rio Subauma*; & peu au-delà, on rencontre une Pointe de terre, nommée *Punta da Piva*, derriere laquelle les Vaiſſeaux trouvent un abri. Enſuite on trouve un rivage ſans Port & couvert de Bois, qui ſe nomme *Parananbuco*, dans le Continent duquel on ne connoît qu'un Lac nommé *Guairara*. Les Figuarès comptoient quatre milles, de Curamatau à ce Lac, & trois enſuite juſqu'à la Riviere de Tareyrik, où l'on trouve, diſoient-ils, une eſpece de Bois jaune, qu'ils nommoient *Tatayouba*. Ils aſſuroient que cette partie du Continent a des Mines de fer, ou d'*Ita*, nom qu'ils donnoient à ce Métal. C'eſt encore ſur leur témoignage qu'on place, une lieue plus loin, le Fleuve de *Pirangue*, & le Port que les Portugais nomment *dos Buſios*, d'où Figueredo compte trois lieues juſqu'à *Punta Nigra*. Les Vaiſſeaux trouvent derriere cette Pointe un mouillage commode; & delà, il ne reſte que deux lieues juſqu'à Rio grande. Punta Pipa eſt par les ſix degrés. A peu de diſtance de dos Buſios eſt un autre Port, nommé Tourous, par les 5 degrés 40 minutes. C'eſt entre ces deux Ports, que le Pirangue a ſon embouchure.

Devant cette Côte, à 10 ou douze lieues du Continent, on rencontre le grand & fameux Ecueil que les Portugais nomment *los Baixos de San Roque*. Il s'étend de pluſieurs lieues entre l'Eſt & l'Oueſt, en s'approchant du Continent, de ce dernier côté, juſqu'à n'en être quelquefois qu'à quatre ou cinq lieues. La prudence ne permet d'en approcher que de jour, parcequ'on eſt alors averti du danger par la blancheur de l'eau.

Le

DESCRIPTION DU BRESIL.

CAPITAINIE DE RIO GRANDE.

Le Fleuve, que les Portugais nomment *Rio grande*, porte entre les Brasiliens le nom de *Poteingi*. Son embouchure eſt par 5 degrés 30 minutes de Latitude Auſtrale. L'entrée en eſt difficile; mais dans l'intérieur, il eſt agréable & ne manque point d'eau. Les François avoient entrepris de s'y établir, après avoir abandonné Rio Janeiro, & s'y étoient fortifiés par une alliance avec les Indiens du Païs, qui ſe nomment les *Petivares*. Mais le Roi d'Eſpagne, alors en poſſeſſion du Portugal, ne ſouffrit pas longtems de ſi dangereux voiſins. Feliciano Cuello de Carvalho, Gouverneur de Paraiba, reçut ordre de les écarter; & dans une Lettre de l'année 1597 il ſe vantoit d'avoir repouſſé ceux qui avoient tenté de ſurprendre le Fort de *Capo delo*, en demandant du ſecours pour les chaſſer de Rio grande, où il confeſſoit qu'il n'étoit point en état de les attaquer. Il ajoutoit qu'ils avoient découvert, dans un lieu du Continent nommé *Capaoba*, pluſieurs Mines d'argent, d'où ils avoient tiré de grandes richeſſes. Cependant il ne paroît point qu'ils aient été forcés d'abandonner leur Etabliſſement avant l'année 1601. *Knivet*, Voïageur Anglois, dont on a déja cité le témoignage, raconte qu'étant parti cette année de Rio Janeiro il ſe rendit à Fernambuc, d'où le Gouverneur, Emmanuel de Maſcarenhas, conduiſit quatre cens Portugais & trois mille Indiens au ſecours de Feliciano Cuello, alors preſſé par une multitude de Barbares, alliés des François, & qu'aiant défait ces Ennemis du Portugal, il leur fit accepter la paix à certaines conditions; qu'enſuite, il fit conſtruire un Fort ſur le bord du Fleuve, & que ce Païs devint un nouveau Gouvernement Portugais, qui eſt aujourd'hui la dixieme Capitainie du Breſil.

Les François s'établiſſent ſur ce Fleuve.

Les Hollandois, partis en 1631 de Fernambuc, avec une Flotte, pour ſe rendre maîtres du Fort de Rio grande, rendirent témoignage qu'il étoit ſitué à gauche de l'embouchure du Fleuve, ſur un Rocher ſéparé du Continent par un Canal fort étroit; qu'il étoit ceint d'un mur de pierre, avec diverſes Fortifications qui s'avançoient juſqu'au Fleuve, & pourvu d'une nombreuſe Artillerie; de ſorte que ſa ſituation & ſes défenſes en rendoient l'approche fort difficile aux Vaiſſeaux; enfin qu'il ne pouvoit être forcé que par la famine, ou par la diſette d'eau douce, que les Habitans étoient obligés de ſe faire apporter d'une petite Riviere voiſine.

Cette Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais: il conſiſte en ſoixante ou quatre-vingts Hommes, qui compoſent la Garniſon du Fort, & quelques autres qui habitent un Village voiſin, pour cultiver les Cannes de Sucre, & nourrir des Beſtiaux. Les Indiens y ſont auſſi fort rares. La plûpart ont été détruits par les Portugais, & le reſte s'eſt retiré chez les Tapuyras.

Côte depuis Rio grande.

Figueredo, entreprenant la deſcription de cette Côte, aſſure qu'il y a deux lieues du Fleuve Grande au Cap de *Siara*, derriere lequel il fait ſortir une Riviere de même nom. Les Hollandois placent dans cet intervalle, à moins d'un mille de Rio grande, une petite Baie fort commode, que les Indiens nomment *Jenipabcu*. Figueredo continue de compter neuf ou dix lieues du Cap de Siara juſqu'à la Baie de *Petitigua*, qui eſt fort grande, & défendue contre toutes ſortes de vents: les Hollandois comptent deux lieues, du Cap de Siara au Fleuve de Morunjape, & ſix

Différence entre Figueredo & les Hollandois.

DESCRIPTION DU BRESIL.

de ce Fleuve jusqu'à une Pointe de terre, qu'ils nomment *Pequetinga*.

De la Baie de Petitigua, suivant Figueredo, la Côte continue de s'étendre à l'Oueſt, tantôt haute, tantôt plus basse, & couverte de Bois en divers endroits, jusqu'à *Omerco*, qui en est à 25 lieues : il paroît, dit le même Ecrivain, que ce lieu faisoit autrefois la séparation des Portugais & des Castillans. Les Hollandois comptent six lieues de Pequetinga à la Pointe de *Chugasu*, ou *Ugassumha*, & font observer que les Ecueils de Saint Roc finissent près de cette Pointe. Elle est suivie, disent-ils, d'une autre Pointe, qu'ils nomment *Ubaranduba*.

Figueredo compte, d'Omarco à Guamaraé, quinze lieues d'une Côte basse, entremêlée de quelques Collines de sable, derriere lesquelles on découvre fort loin, dans le Continent, de hautes Montagnes que les Indiens, nomment *Bututuna*. Les Hollandois placent Guamaré par les 4 degrés 45 minutes de Latitude Australe.

A peu de distance de Guamaré, la Côte, suivant Figueredo, se dérobbe, pour former une Baie, dont les rives sont fort marécageuses & couvertes de Mangliers. Là sont les célebres Salines, qui portent le nom de Guamaré, & d'où l'on tire en abondance un sel d'une extrême blancheur, qui s'y forme naturellement. Les Hollandois observent que c'est un Fleuve, qui se nomme *Caru-Bretuma*, ou *Rio de Salinas*, & qu'il est à trois lieues de Guamaré vers l'Oueſt. Figueredo compte deux lieues des Salines à *Maretuba*, Baie très spacieuse, qui reçoit la Mer par quatre entrées, & d'où la Côte commence à s'élever jusqu'à la Pointe qu'il nomme *Punta do mel*, devant laquelle sort un Torrent nommé *Guararahu*. Les autres avertissent que depuis Rio de Salinas, il faut s'éloigner à deux lieues de la Côte, pour éviter quantité de rocs & de sables, & qu'il sort de cette Côte quatre Rivieres, à demie lieue l'une de l'autre, nommées *Guapetuba*, *Manetuba*, *Gararassu* & *Persin*, peuplées d'une multitude d'Indiens, quoique leurs embouchures soient embarrassées d'un grand nombre de Rocs. Ils ajoutent que Punta do mel se nomme Cucaratuba parmi les Indiens; qu'à deux lieues de Guararahu, sort la Riviere d'*Uquiaguara*, & huit lieues plus loin celle de Hupanema; que la Côte recommence ici à s'abbaisser, jusqu'à certaines Collines rougeâtres, suivies de la Baie d'Ubarana, d'où ils comptent huit lieues jusqu'à *Jaguaribé*, situé par les 4 degrés.

Au delà de Jaguaribé, la Côte devient plus haute, & ne cesse point d'être revêtue d'arbres dans un espace de vingt lieues jusqu'à *Iguapé*, qui est une Baie fort ouverte, mais où l'on ne trouve point d'eau douce.

D'Iguapé à Mocuripa, on compte huit lieues d'une Côte fort haute, derriere laquelle regnent de grandes Montagnes, que les Indiens nomment *Camumé* ou *Aquimumé*. A cinq lieues d'Iguapé sort le Fleuve *Yrocara*, qui est sans Port & sans Rade; & deux lieues plus loin, *Rio Coco*. La Baie de Mocaripé est par les 3 degrés 40 minutes. On trouve ensuite, à peu de distance, le Païs de *Ciara*, où les Portugais commencerent à s'établir vers le milieu du dernier siecle, & qu'Oliveira compte entre les Capitainies du Bresil.

Les Indiens Figuarès, dont les Hollandois prirent des informations,

leur firent de cette Côte une Description un peu differente du Cap de Siara : ils comptoient une lieue juſqu'à la petite Riviere de Piracabuba ; & delà deux à Pecutinga : ſix enſuite juſqu'à la petite Riviere Uguaſu ; dix-huit d'Uguaſu à Kaalſa ; deux de Kaalſa à Guamaré, & une de Guamaréà Carouarchama, où l'on trouve de belles Salines dans les tems ſecs ; une demie lieue des Salines à la petite Riviere de Barituba, & delà une lieue juſqu'à celle de Guararahug. C'eſt au-deſſus de cette Riviere qu'habitent les *Tapouyas*, mortels Ennemis des Portugais, & derriere eux une autre Nation barbare, qui ſe nomme les *Jandaves*. Du Guararahug au Jandupatiſſa, deux jours de chemin ; & delà une demie lieue juſqu'au Torrent de Wupanama, d'où l'on a ſix lieues juſqu'à la Riviere d'Avarance ; delà, ſix lieues encore juſqu'à celle d'Yuguarich ; une demie lieue, enſuite, à celle de Pariporié, & une lieue à Guatapugui. Ces Rivieres ſont habitées par une branche des Tapouyas, nommée les *Japovatons*, & grands ennemis des Portugais. Six lieues plus loin, ſort la petite Riviere de *Wichoro*, dont l'embouchure n'eſt point habitée ; mais dans les terres on trouve la Nation des Hytartayous, deſcendue auſſi des Tapouyas. Figueredo avertit les Portugais d'éviter ſoigneuſement tous ces Barbares. A deux journées du rivage, on voit encore ici les Montagnes de Wichoro, où le Nitre eſt en ſi grande abondance, qu'il diſtille des pierres. De Wichoro, les Figuares comptoient ſix lieues juſqu'à Iguaguaſu, onze enſuite à Moucouru, & delà une enfin à Ciara.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Avant que de paſſer à la Capitainie de Ciara, nos Guides font quelques obſervations ſur Moucouru. Les Hollandois varient ſur la ſituation de ce lieu, que les uns mettent à 3 degrés 20 minutes, & le prennent pour la Baie que les François nomment *les trois Tortues*, tandis que les autres la placent à 3 degrés 52 minutes. Il paroît qu'ils donnent ainſi le même nom à deux Baies différentes, qui ſont à douze milles l'une de l'autre. L'Auteur d'une Relation Hollandoiſe, qui mouilla, au mois de Novembre 1601, dans une Baie qu'il nomme Moucouru, raconte que pluſieurs Indiens, venus à bord, lui apprirent que ce lieu n'eſt pas éloigné d'une Montagne où l'on trouve quantité d'Emeraudes ; qu'étant deſcendu à terre avec eux, il paſſa la nuit dans un Bourg extrêmement peuplé, & que delà il fut conduit au pié d'une très haute Montagne, d'où ſortoit un rocher fort dur & fort blanc, qui paroiſſoit renfermer des Emeraudes du plus beau verd, mais que faute d'inſtrumens de fer, il ne put vérifier cette conjecture. Les mêmes Indiens lui dirent qu'ils avoient quelquefois vu des François ſur leur Côte.

CAPITAINIE DE CIARA, ET RESTE DE LA CÔTE JUSQU'AU MARAÑON.

Entrons dans Ciara, qu'Oliveira compte, avons-nous dit, entre les Capitainies Portugaiſes. Elle a néanmoins peu d'Habitans de cette Nation. Ils y ont conſtruit un Fort, au pié d'une Montagne, du côté droit du [illegible], qui n'eſt pas capable de recevoir de grands Bâtimens. Une petite Riviere, qui s'y jette, eſt la ſeule qu'on rencontre dans l'eſpace de trois milles. Au deſſous du Fort, les Portugais ont une douzaine de Maiſons, entre leſquelles on diſtingue celle de leur Gouverneur. On ne donne pas plus de dix ou douze lieues de circuit à cette petite Province. Deux ou trois Navires, qui y abordent tous les ans, en tirent diverſes

DESCRIPTION DU BRESIL.

Marchandiſes, telles que du chanvre, du cryſtal, quelques autres pierres précieuſes, & pluſieurs eſpeces de bois. Les cannes de ſucre croiſſent ici volontiers; mais dans le tems dont il eſt queſtion, les Portugais y avoient peu de Moulins à ſucre, & n'étoient pas même en état de s'y défendre. Le Païs intérieur eſt habité par des Barbares qui les aiment peu, & dont on prétend que le Chef a pluſieurs autres petits Rois dans ſa dépendance. On aſſure auſſi qu'à deux journées de la Mer, il exiſte un Etat bien ordonné, dont les Peuples ſe nomment *Javarobates*. A quatre lieues de Moucouru, on trouve le Bourg de *Tapirug*, habité par une branche de la Nation des Figuarès; & ſix lieues au-delà de Tapirug, on rencontre une Montagne, nommée *Boraguaba*, qu'on croit riche en veines d'argent.

Figueredo met à ſix lieues de Ciara, ſur la même Côte, une Baie, qu'il appelle *Paramiri*, du nom d'un fort beau Fleuve qu'elle reçoit, dont l'eau eſt fort douce, & les bords couverts d'Acajous. Les Hollandois placent, après Ciara, un Lac d'eau douce, qu'ils nomment *Upezès*. De l'angle occidental de ce Lac, ou de cette Baie, juſqu'à la Pointe que les Indiens nomment *Itajuba*, ou Titajuba, on compte huit lieues; & c'eſt dans cet intervalle que ſort le Fleuve *Tiraiva*. De Titajuba au Fleuve Mondahug, quatre lieues. On rencontre enſuite la Riviere de Satahuba, & la Baie de *Jeruquacuara*, où l'aiguade eſt très commode; mais il faut s'y garder des Tapouyas & des Tabaxares, Indiens qui déteſtent les Portugais. On ne laiſſa point d'y voir naître, en 1613, une Bourgade Portugaiſe, ſous le nom de Noſtra Senhora de Roſario; mais elle fut tranſportée l'année ſuivante ſur le Marañon.

D'ici au Fleuve *Camuſi*, ou Camocipé, on compte huit lieues; cinq, de ce Fleuve à celui de *Guaſipuira*, & trois enſuite juſqu'à *Joſara*; d'où l'on s'avance vers une large & profonde Baie, qui reçoit dans ſon ſein le grand Fleuve de Para, dont l'embouchure eſt fort ſablonneuſe. Un autre Pilote Portugais compte trente lieues, du Camocipé au Fleuve qu'il nomme *Para Ovaſa*, & le place à deux degrés trente minutes de Latitude Auſtrale. Il reſte, delà au Marañon, vingt-cinq lieues d'une côte baſſe & ſans arbres, ſurtout dans l'endroit où elle s'ouvre pour former l'embouchure du Fleuve Maripé, au-delà duquel elle eſt couverte de Mangliers pendant ſix lieues. Le rivage eſt fort ſabloneux juſqu'à la belle Riviere de Perca, dont l'embouchure n'a pas moins d'une lieue de large, & forme l'entrée la plus orientale de la Baie de Maragnan, vers la Ville ou le Fort de Saint Jacques, Etabliſſement commencé par les Portugais en 1614. D'autres Pilotes de la même Nation comptent ſeize lieues, du Fleuve de Para Ovaſu, juſqu'au bord d'un autre Fleuve, qu'ils nomment *Rio das Preguiſas*; & neuf de celui-ci au Fleuve *Mario*, d'où il en reſte ſix juſqu'au Perca. Figueredo parle, dans un autre lieu, d'une grande Baie, qui contient pluſieurs petites Iles, & qu'il nomme *Ototoy*, à vingt lieues du Marañon, vers l'Eſt, par les 2 degrés 40 minutes de Latitude Auſtrale.

Les Hollandois, qui ont viſité ſoigneuſement cette Côte, mettent un Cap, que les Portugais nomment Cabo Blanco, à deux degrés trente-huit

minutes, quoique d'autres l'aient placé preſqu'à trois degrés, & comptent ſix ou ſept lieues delà au Fleuve Camuſi ou Camocipé, qu'ils appellent auſſi *Campocip*. Ils parlent d'un Fleuve, nommé *Rio de Cruz*, à dix milles de Camuſi : mais les Portugais avertiſſent que dans quelques Cartes hydrographiques, Camuſi ou Camocipé, eſt nommé Rio de Cruz, & qu'il eſt à deux degrés quarante minutes de l'Equateur. De ce Fleuve, à celui de Rio grande, ils comptent neuf lieues. Les Figuarès Hollandois mettoient la petite Riviere d'Upeſes, à cinq lieues de Ciara d'un côté, & de l'autre à la même diſtance du Fleuve Para; ils marquoient, dans l'intervalle, *Couru*, *Tarequy*, *Tatayoug*, *Pourafag*, *Aracatihug*, *Paratihug*, *Tiruohug*, *Juriaqueto*, *Upeba* & *Camoſipé*, près duquel ils aſſuroient qu'il ſe trouve des Mines d'argent & de cryſtal. DESCRIPTION DU BRESIL.

Un Pilote Hollandois, qui parcouroit cette Côte en 1600, vit à trois degrés au Sud de l'Equateur, une Baie qu'il appelle *Arrekeytos*; & plus proche, à un degré quarante-cinq minutes, un Fleuve qu'il nomme *Rio de Lies*, dont les Habitans ont la taille fort haute, le viſage difforme, la chevelure longue, les oreilles percées & pendantes juſqu'aux épaules, la peau colorée de noir, excepté depuis les yeux juſqu'à la bouche, la lévre inférieure & les narines percées comme les oreilles, avec de petites pierres & de petits os pour ornement.

Il eſt ſurprenant qu'il reſte encore tant d'incertitude, ſur une Côte ſi fréquentée. Laet l'attribue preſqu'également aux premieres Cartes & aux premiers Hiſtoriens Eſpagnols & Portugais, » qui ont confondu les noms, » dit-il, juſqu'à donner indifféremment celui de Marañon aux trois grands » Fleuves qui ſortent de l'Amérique méridionale, ſur ſa Côte Septen» trionale, c'eſt-à-dire l'Amazone, l'Orinoque, & celui qu'on nomme » ici Maragnan, mais qui paroît moins un Fleuve, qu'une grande Baie » devant laquelle eſt ſituée l'Ile de même nom, & qui reçoit trois Fleu» ves deſcendus du Midi droit au Nord, derriere les Provinces Portu» gaiſes du Breſil «. Au reſte, ces ambiguités n'empêchant point le même Ecrivain de ranger, comme Oliveira, l'Ile & cette partie de la Côte entre les Provinces du Breſil Septentrional, il s'attache, pour la connoiſſance de l'Ile, à la Relation du P. Claude d'Abbeville (69). ILE DE MARAGNAN, ET ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS.

Tous les Géographes, dit-il après ce Miſſionnaire, ont oublié dans leurs deſcriptions du Breſil, l'Ile de Maragnan. La Baie devant laquelle eſt ſituée l'Ile de Maragnan, s'ouvre entre deux Pointes, & s'enfonce d'environ vingt-cinq milles dans le Continent. Elle n'en a gueres moins de l'autre côté, vers le fond. Du côté de l'Eſt, elle eſt fermée d'abord par une petite Ile, que les Indiens nommoient *Upaonmici*, & dont les François ont changé le nom en celui d'*Ilette Sainte Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Ile de Maragnan, qui n'a pas moins d'environ quarante-cinq milles de circuit, & qui eſt ſituée à deux degrés trente minutes au Sud de l'Equateur.

Du fond de la Baie ſortent, vers cette Ile, trois beaux Fleuves, qui

(69) Publiée à Paris en 1612, ſous le titre d'Hiſtoire de la Miſſion de Peres Capucins dans l'Ile de Maragnan. On verra bientôt à quelle occaſion.

DESCRIPTION DU BRESIL.

viennent la ceindre de toutes parts; de sorte que d'un côté elle n'est qu'à cinq ou six milles du Continent, d'un autre à deux ou trois, & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental des trois Fleuves se nomme *Mounin*; & sa largeur, à l'embouchure, est d'un quart de mille. Il ne prend pas sa source à plus de cinquante milles du rivage. Le second, ou celui du milieu, s'appelle *Taboucourou*; & descend par un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure est large d'un demi mille. Le troisieme, qui est l'Occidental, se nomme *Miary*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure, & l'opinion commune est qu'il prend sa source sous le Tropique même du Capricorne. Ce Païs a d'autres Rivieres, telles que le *Pinaré*, qui aïant reçu le *Maracou*, tombe dans le Miary, à soixante ou quatre-vingt milles de son embouchure, & l'*Ouaicou*, qui sort des Forêts pour se jetter aussi dans le Miary; ce qui augmente beaucoup la rapidité de ce Fleuve. Le Taboucourou n'est gueres moins rapide, surtout vers son embouchure, après avoir été resserré par deux rochers. Les grands flots, causés par ces deux Fleuves, rendent l'accès de l'Ile de Maragnan fort difficile; sans compter qu'en dehors, c'est-à-dire vers la Mer, elle est environnée de sables & d'écueils, qui donnent beaucoup d'embarras aux Pilotes. C'est néanmoins comme la clé de toute cette Province, dont la Côte, à l'Est comme à l'Oüest, est bordée de basses, & de monticules de sable encore plus dangereux. Depuis le Cap de la Tortue jusqu'à celui des Arbres secs, noms d'origine Françoise, ces écueils s'étendent de quatre ou cinq milles en Mer, & quelquefois plus. On fait la même peinture de toute la Côte, depuis le Cap de Tapouytapere, qui forme la Baie à l'Occident, jusqu'au grand Fleuve des Amazones: c'est-à-dire qu'elle est masquée par une infinité d'Ilots & de sables, & que le rivage même est couvert de Mangliers si épais, que joint à la nature du terrein, où les traces des piés disparoissent aussitôt, il est impossible d'y pénétrer.

Tous les environs de l'Ile & de la Baie de Maragnan étant tels qu'on les représente, on n'y a découvert que deux passages; l'un entre le Cap des Arbres secs & l'Ilette Sainte Anne, qui n'est pas même sans danger pour ceux qui le connoissent le mieux: les grands Vaisseaux ne peuvent passer au-delà de cette petite Ile; & les petits sont les seuls qui se hazardent jusqu'à la grande. Le second passage est de l'autre côté de Sainte [illegible] il peut recevoir les grands Vaisseaux; mais comme ce n'est qu'en [illegible] tems, & jamais sans quelque danger, on ne sauroit apporter trop [illegible] caution au choix des Pilotes.

[illegible]s Indiens, qui habitent la grande Ile de Maragnan, nomment leurs [illegible]birations *Oc*, ou *Tave*. Elles sont composées de quatre longs édifices, [illegible]ui forment un quarré avec une grande cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cens piés; mais dans quelques-unes il en a jusqu'à cinq cens. Leur largeur est de vingt ou trente piés. Ce sont de grands troncs d'arbres, dont les intervalles sont remplis par des branches entrelacées; & du pié jusqu'au sommet, tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Indiens, qui vivent paisiblement sous le même toît. L'Ile contient vingt-sept Bourgs ou Villages de cette

forme ; & l'évaluation des principaux fit juger aux François qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille Habitans.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Le Ciel eſt ordinairement pur & ſerein dans cette Ile. On n'y ſent preſqu'aucun froid. La ſéchereſſe n'y eſt point immoderée, comme le brouillard n'y eſt jamais épais, ni les vapeurs nuiſibles à la ſanté. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent. Il n'y eſt jamais tombé de grêle, ni de nége. Le tonnerre y eſt très rare, ou ne ſe fait gueres entendre que dans la ſaiſon des pluies. On y voit aſſez ſouvent des éclairs, vers le ſoir, & le matin même, tandis que l'air eſt le plus ſerein. Lorſque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne vers celui du Cancer, il chaſſe des pluies devant ſoi, dans toutes ces Régions, quarante jours au plus avant que d'arriver à leur Zenith ; enſuite, auſſitôt qu'il a paſſé, on eſſuie, pendant deux ou trois mois, des pluies continuelles, ſuivant la différence des climats. Dans l'Ile de Maragnan, il pleut depuis la fin de Février juſqu'au commencement ou vers le milieu de Juin. Après le Solſtice d'Eté, lorſque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne, les vents d'Eſt, qui ſe nomment Briſes, commencent à ſe lever, & ſe fortifient à meſure qu'il s'approche du Zenith, comme ils s'affoibliſſent à meſure qu'il s'en éloigne. Ils ſe levent ordinairement après le crepuſcule, c'eſt-à-dire à ſept ou huit heures du matin, & leur violence augmente à proportion qu'il monte ſur l'Horizon. L'après midi, ils perdent inſenſiblement leur force ; & le ſoir ils ceſſent tout-à-fait de ſouffler. Dans l'Ile & dans le Continent voiſin, on ne ſent point d'autre vent que celui d'Eſt, qui rafraîchit merveilleuſement l'air & le rend fort ſain. A ſi peu de diſtance de l'Equateur, les jours & les nuits ſont égaux, la température preſque toujours la même, & l'on auroit peine à trouver un Païs dont le climat ſoit plus agréable.

Proprietés de l'Ile de Maragnan.

Quoique l'Ile ſoit environnée d'eau de Mer, ou qui en a les qualités, elle n'en abonde pas moins en ſources d'eau douce, la plus pure & la plus ſaine, d'où ſe forment pluſieurs Ruiſſeaux qui l'arroſent. Auſſi la terre y eſt-elle ſi fertile que ſans ſecours & ſans repos elle produit en trois mois une abondante moiſſon de Maïz, avec toutes ſortes de fruits, de légumes & de racines à proportion. Les Marchandiſes qu'elle peut d'ailleurs fournir ſont du Bois de teinture, du Saffran, du Chanvre, cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou*, quelques eſpeces de Laque, du Baume que le P. Claude compare à celui de la Meque, d'excellent Tabac, & cette ſorte de Poivre que les Indiens nomment Axi. Ceux qui ont obſervé les qualités du terroir le croient propre à porter des Cannes de Sucre. On trouve ſouvent de l'ambre gris ſur les Côtes ; & dans les Cailloux, une ſorte de Criſtal blanc & rougeâtre, plus dur que ce qu'on nomme les pierres d'Alençon. L'Ile n'eſt pas non plus ſans d'autres pierres précieuſes, puiſque les Habitans en tirent celles qu'ils portent aux levres, & qu'ils ont l'art de polir eux-mêmes. Ils ſont bien pourvus auſſi de pierres à bâtir, quoiqu'ils n'en faſſent aucun uſage, d'Argile pour faire des Briques, de Ciment & de Chaux. Enfin cette Ile n'aïant ni de trop hautes Montagnes ni des Plaines trop vaſtes, & ſe trouvant partout auſſi riche en bois qu'en eau, elle peut paſſer pour un des plus beaux ſéjour du

DESCRIPTION DU BRESIL.

Monde. Ses Animaux & ſes Plantes ſont peu différens de ceux du Breſil entre leſquels on prendra ſoin de rappeller ceux qui méritent une Obſervation particuliere.

A l'Oueſt de l'Ile de Maragnan, on trouve une petite Province, nommée *Tapouitaperé*, qui n'en eſt ſéparée que par un Détroit de trois ou quatre lieues. Elle fait partie du Continent, quoique dans les hautes marées, elle paroiſſe environnée d'eau. Les Terres baſſes, qui ſe trouvent alors inondées, demeurent à ſec après le reflux. Ce Canton eſt habité, comme l'Ile, par une Colonie de ces braves Topinamboux, qui abandonnerent volontairement leur Patrie pour ſe dérober au joug des Portugais. Ils y ont quinze ou vingt Habitations, bâties comme celles des Inſulaires; & leur Païs eſt encore plus agréable, plus fertile & plus peuplé que l'Ile. De cette Province, on paſſe dans une autre, qui tire ſon nom du Fleuve *Comma*, dont ſes limites ſont arroſées, & qui ſurpaſſe auſſi l'Ile de Maragnan en fertilité. On y compte ſeize Bourgs, dont les Habitans ſont encore une Colonie de Topinamboux. Entre la Province de Comma & celle de Cayeté, qui touche à celle de Para, d'où l'Ile de Maragnan eſt éloignée d'environ 80 lieues, on trouve d'autres Païs habités par des Topinamboux, ſurtout vers la Mer. Ceux de Maragnan, de Tapouitaperé & de Comma vivent dans une étroite alliance, s'uniſſent même par des mariages, & ſont en guerre continuelle avec la Nation des Tapouyas. Pendant les dernieres années du XVIe. Siecle, les Marchands d'Amſterdam & de Rotterdam envoïerent ici pluſieurs Vaiſſeaux. Mais n'oublions pas d'expliquer, d'après le P. Claude d'Abbeville, quelles furent alors les entrepriſes des François.

Comment les François s'établirent dans l'Ile de Maragnan.

Un Capitaine François, nommé *Riffaut*, aïant été preſſé par un Braſilien, qui ſe nommoit *Ouyrapire*, fort accrédité dans ſa Nation, de revenir avec des Marchandiſes & des forces, arma quelques Navires en 1594, pour tenter fortune dans cette partie de l'Amérique : mais la diſcorde, qui ſe mit entre ſes gens, & la perte d'une partie de ſon Eſcadre, ne lui permirent pas de faire un long ſéjour au Breſil. Il y laiſſa néanmoins quelques Soldats, ſous la conduite d'un Gentilhomme nommé *de Vaux*, qui ſe concilia l'affection des Sauvages juſqu'à leur faire deſirer ardemment de voir établir dans leur Canton une Colonie Françoiſe. De Vaux, retourné en France, rendit compte au Roi, de la diſpoſition des Braſiliens, & des propriétés du Païs; & ce Prince en conçut une ſi haute idée, que promettant de ne rien épargner pour le ſuccès d'un Etabliſſement, il réſolut ſeulement de ſe procurer des éclairciſſemens plus certains. La Ravardiere fut envoïé avec de Vaux, pour prendre de nouvelles informations. Ils paſſerent ſix mois entiers dans la Baie de Maragnan. Mais, à leur retour, ils trouverent la France privée du meilleur de tous les Rois, par un affreux parricide; & leur entrepriſe demeura ſuſpendue juſqu'à l'année 1611. Cependant la Ravardiere, s'étant lié d'intérêts avec Raſilly & le Baron de Sanſy, emploïa cet intervalle à former de nouveaux projets. Sur ſes Obſervations, il obtint, de la Reine Mere, quatre Capucins; entre leſquels on comptoit le P. Claude d'Abbeville, Auteur de la Relation; & ne ſe promettant rien moins qu'un

échange

échange, avantageux pour les Braſiliens, de leur or & de leur argent pour les lumieres de la Foi, il partit de Concale en Bretagne, avec trois Vaiſſeaux, le 19 Mars de l'année 1612. DESCRIPTION DU BRESIL.

Une tempête, qui le jetta ſur la Côte méridionale d'Angleterre, l'obligea de s'arrêter cinq ſemaines à Plimouth. Enſuite, aïant remis à la voile, il paſſa, le 7 de Mai, entre Fortaventura & la grande Canarie; & quatre jours après il eut la vue de Rio del oro, ſur la Côte d'Afrique, qu'il continua de ranger preſque juſqu'à l'Equateur. Le 17 de Juin, il ſe trouva par les quatre degrés de Latitude Auſtrale; d'où tournant à l'Oueſt, il arriva le 23 à l'Ile Fernandez de Noronha. Il s'y arrêta juſqu'au 8 de Juillet; & delà s'étant rendu en trois jours à la Baie de Moucouru, où il entra le 11 à midi, il ſuivit la Côte juſqu'au Cap de la Tortue, par les 2 degrés 20 minutes du Sud. Il y paſſa 12 jours; & le 26, il ſe trouva proche de l'Ilette Sainte Anne, d'où il paſſa ſans obſtacle à l'Ile de Maragnan.

Son premier ſoin fut d'y élever un Fort, dans un lieu commode. Il choiſit une Colline aſſez haute, qui commande l'entrée du Port principal, entre deux Rivieres qui tombent dans le Détroit. Cet Etabliſſement reçut le nom de Saint Louis, & fut muni de 22 Pieces de Canon. Pendant qu'on n'épargnoit rien pour le fortifier, les Capucins s'emploïerent à la converſion des Indiens, dont pluſieurs ouvrirent les yeux à la lumiere. Le P. Claude, aïant reçu ordre de repaſſer en France, y en mena quelques-uns, qui furent baptiſés ſolemnellement à Paris.

Les François abandonnent l'Ile de Maragnan.

Il paroît certain que les François ne furent pas long-tems maîtres de l'Ile; mais on ignore en quel tems ils ſe virent forcés de l'abandonner. Laet juge que ce fut en 1614, lorſque Jerôme d'Albuquerque fut envoïé avec une puiſſante Flotte, pour ſoumettre ces Provinces au Portugal. Il aborda, dans le cours du mois d'Octobre, à l'entrée du Fleuve Perea, où l'on a dit que les Portugais avoient formé depuis peu une petite Colonie, nommée *Noſtra Senhora del Roſario*. On ne trouve, dans aucune Relation, ce qui ſe paſſa entre les François & lui; mais il eſt conſtant qu'ils furent contraints de ſe retirer, & que les Portugais s'établirent ſolidement à leur place. La Ravardiere avoit fait alliance avec les Indiens qui habitoient la Montagne d'Yballyahap, & ces Barbares furent auſſi chaſſés par des Ennemis ſupérieurs en nombre. Cette Montagne, qui n'eſt pas éloignée du Fleuve de Camuſi, eſt ſi haute, qu'à peine la peut-on monter en quatre heures; mais ſon ſommet forme une belle & vaſte Plaine, à laquelle on donne vingt-quatre milles de long, ſur vingt de largeur, & qui n'eſt pas moins riche en eau, qu'en arbres & en fruits. On y comptoit alors plus de deux cens Villages Indiens. A peu de diſtance, une autre Montagne, nommée Cotiova, mais beaucoup moins grande, en contenoit ſept ou huit.

Nous avons décrit la Côte du Breſil Septentrional juſqu'au Fleuve Perea, qui fait comme l'entrée de la Province de Maragnan du côté de l'Eſt, & qu'on place à deux degrés 15 minutes au Sud de l'Equateur. De l'embouchure de ce Fleuve, on s'avance à l'Ilette Sainte Anne, qui n'a pas plus d'une grande lieue de circuit; & pour ſe rendre au Fort de Saint

DESCRIPTION DU BRESIL.

Louis, on reconnoît d'abord le Cap de Tapuitaperé, d'où l'on tourne vers la grande Ile, où eſt ſitué ce Fort, que les Portugais ont enlevé aux François. Enſuite on trouve un autre Fort qu'ils ont conſtruit eux-mêmes, ſous le nom de San Franciſco. Celui de Saint Louis eſt par les deux degrés 20 minutes.

Une Carte Portugaiſe, que Laet juge fort exacte, repréſente l'étendue de la Capitainie de Maragnan. Elle place ſur la rive gauche du Fleuve Perea, à quelque diſtance de ſon embouchure, le Fort Portugais de Saint Jacques, dans une petite Anſe, avant laquelle pluſieurs Rivieres qui tombent dans le Fleuve & quantité de petites Iles le rendent fort large. Au-delà des Iles, on trouve un autre Canal, qui ſort de la Baie de Maragnan entre deux petites Iles oblongues, & auprès duquel on voit ſur la gauche un autre Fort Portugais, nommé Sainte Marie. Un peu plus loin, du même côté, on rencontre l'embouchure du Fleuve Mounin, enſuite celle du Tapocoru, vers les trois degrés, d'où la Côte, qui alloit preſque droit au Sud, fait un coude à l'Oueſt juſqu'à l'embouchure du grand Fleuve Meary. Delà elle retourne au Nord juſqu'au Cap de Tapuitaperé. L'Ile de Maragnan, qui eſt au milieu de la Baie, Nord & Sud dans ſa longueur, en remplit preſque toute l'étendue. Le Port, ou l'Anſe qui contient le Fort de Saint Louis devant ſon embouchure, entre deux Rivieres qui en font une petite Ile, s'ouvre à l'Occident. Le Fort de Saint François eſt au fond de cette Anſe, & preſqu'au milieu de ſon entrée. Autour de l'Ile, ſur les Côtes de la Baie, on trouve pluſieurs Habitations, dont les plus conſidérables ſont celle de Saint André, qui eſt preſqu'à la pointe ſeptentrionale de l'Ile, & celle de Saint Jacques à la pointe méridionale.

On lit, ſur la même Carte, que les François avoient remonté le Fleuve de Tapocoru dans des Barques, juſqu'aux cinq degrés de Latitude Auſtrale, où ce Fleuve reçoit une grande Riviere qui deſcend de l'Eſt, & qu'ils avoient remonté auſſi le Meary juſqu'au huitieme degré.

Du Cap de Tapuitaperé, en ſuivant la Côte à quelque diſtance du rivage, qui eſt bas & bordé de Sables, on rencontre d'abord, à dix lieues du Cap, le Port d'Aippe, d'où l'on en compte deux à l'Ile de *Camara*, & deux encore de cette Ile à celle de *Supat-uvé*: Delà, quatre à l'Ile Blanche, ou de Saint Jean, qui n'eſt qu'à un degré 12 minutes au Sud de l'Equateur.

Dans la Carte dont Laet vante l'exactitude, les lieux, qui ſont entre le Cap de Tapuitaperé & la Pointe qui tourne au Sud, ſous le nom de Punta Separata, portent des noms fort différens de ceux qui ſe trouvent dans les autres Cartes. Après la Province de Comma, en ſuivant la Côte à l'Oueſt l'eſpace d'environ 25 lieues, on rencontre, ſuivant cette Carte, une Baie qui s'enfonce de quelques lieues dans le Continent, & qui ſe nomme *Comma Vaſſou*. De cette Baie au Fleuve *Comajamu*, la Carte met cinq lieues; enſuite 15 juſqu'au Fleuve *Joroque*. Elle donne, à toutes les Terres qui ſont dans cet intervalle, le nom de *Coſta Alagoada*, parce-qu'elles ſont remplies de Marais & d'Etangs. Du Fleuve Joroque, qui vient de fort loin dans le Continent, elle marque environ vingt-cinq lieues juſqu'au Fleuve Paraguacoté; & les Terres entre ces deux Fleuves

y portent le nom de *Costa Baxa*. Le P[illegible]ncoté est suivi de la Riviere de *Surianamé*, à 8 ou 9 lieues ; & cette R[illegible]ere, de celle de Surama, presqu'à la même distance. L'*Itata* est à onze lieues de celle-ci ; & le Namé à quatre ou cinq de l'Itata. Enfin, du Namé, au Promontoire qui se nomme Punta Separata, la Carte marque environ neuf lieues. Elle met, devant cette Pointe, une petite Ile qu'elle nomme *Isla de Arca*.

Après Punta Separata, on trouve d'abord une Riviere nommée *do Sol* ; ensuite l'Ile oblongue *das Bandeiras*, & plus loin un angle de Terre qu'on nomme *Punta do mel*, d'où l'on passe à un angle obtus, où est située sur un bras du Fleuve des Amazones, la Forteresse de Para, dont le Païs forme une autre Capitainie Portugaise (70).

Intérieur du Bresil.

Mais nous ne continuerons point [illegible] la Côte, sans avoir recueilli ce qu'on trouve de plus clair & de plus certain sur l'intérieur du Bresil, que l'ordre ne permet point de l[illegible]riere nous. Reprenons à la premiere Capitainie, qui est celle de Saint Vincent. Correal, qui fit un séjour de cinq ans, dans les Terres Portugaises, depuis 1684 jusqu'en 1690, raconte qu'étant à Bahia ou la Baie de tous les Saints, il fut emploïé avec distinction sur quelques Barques qu'on envoïoit à Saint Vincent pour y porter des provisions, ce qui lui donna occasion, dit-il, de s'instruire assez particulierement de l'état de cette Province (71). Santos qui en est la Capitale, est une petite Ville maritime, qui lui parut très bien située. Dans toutes les Indes Occidentales, il n'y a point de Port qui puisse être mieux fortifié, ni qui soit plus propre à contenir de gros Vaisseaux. La Colonie étoit alors composée de trois ou quatre cens Portugais, Métifs, mariés la plûpart à des Indiennes converties, & gouvernés par des Prêtres ou des Religieux, qui possedent toutes les richesses du Païs. Ils ont un grand nombre d'Esclaves & d'Indiens tributaires, qu'ils obligent de leur fournir une certaine quantité d'argent, des Mines qui sont entre Santos & Saint Paul. Ces riches Ecclésiastiques songent peu à l'instruction de leurs Sujets. Correal regarde les Habitans de Santos comme les plus ignorans de toutes les Indes. » Un d'entr'eux lui demanda s'il y avoit des Indiens » en Europe, & si les Hommes y étoient faits comme au Bresil ? La con- » versation étant tombée sur la différente position du Bresil & du Portu- » gal, qui fait que l'un de ces deux Païs a l'Eté lorsqu'on a l'hiver dans » l'autre, & qu'il est nuit ici lorsqu'il est jour au Bresil, Correal ne put » persuader à personne qu'il parlât sérieusement. Son embarras augmenta » beaucoup, par une indiscrétion qui le fit parler des Anglois, parmi les- » quels il avoit servi. On lui demanda vingt fois s'il n'étoit pas Héréti- » que ; & ceux qui l'avoient entendu apporterent de l'Eau-Benite, dont » ils arroserent le lieu où il étoit avec eux.

Ville de Santos, décrite par Correal.

Ignorance de ses Habitans.

Il ne vit point la Ville de Saint Paul, qui est à plus de douze lieues de Santos dans les Terres, enfermée de tous côtés par des Montagnes inaccessibles, & par la grande Forêt de Pernacabiaba ; mais il fut bien informé de ce qu'il n'avoit sû jusqu'alors que par des témoignages incertains. » C'est une espece de République, composée, dans son origine, d'un

République de Saint Paul.

(70) Laet, lib. 16. cap. 20 & præcedent.
(71) Voïages de François Correal, Part. 2. chap. 9.

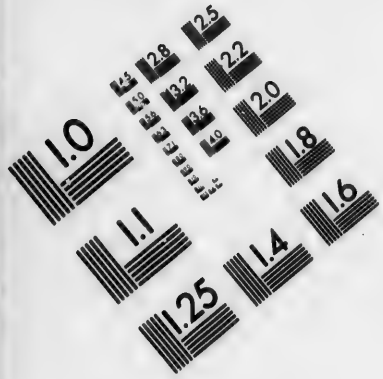
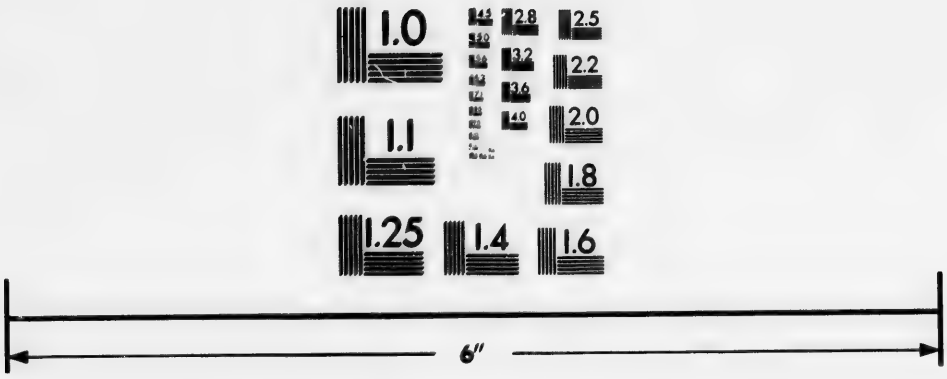
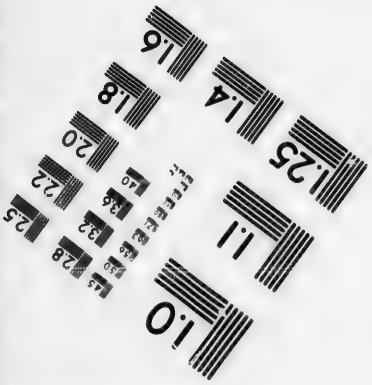
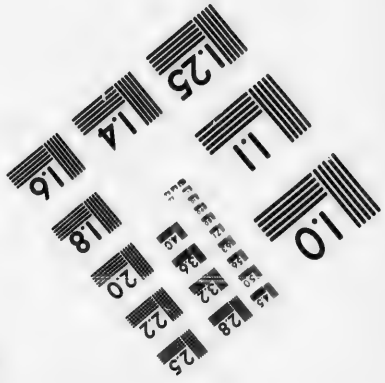


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

DESCRIPTION DU BRESIL.

» mélange d'Habitans ſans foi & ſans loi, que la néceſſité de ſe con-
» ſerver a forcés de prendre une forme de Gouvernement. Il s'y trouve
» des Fugitifs de tous les Ordres & de toutes les Nations; des Prêtres,
» des Religieux, des Soldats, des Artiſans, des Portugais, des Eſpa-
» gnols, des Créoles, des Metifs, des *Caribocts*, qui ſont des Indiens
nés d'un Braſilien & d'une Negreſſe, & des Mulâtres. Elle ne conſiſtoit
d'abord qu'en une centaine de Familles, qui pouvoient monter à trois
ou quatre cens perſonnes, en y comprenant les Eſclaves & quelques Bra-
ſiliens des Cantons voiſins. Dans l'eſpace de quinze ou vingt ans, elle
s'accrut de dix ou douze fois ce nombre Les *Pauliſtes*, c'eſt le ſeul nom
que l'Auteur leur donne, prennent la qualité de Peuple libre, & ne don-
nent pas d'autre marque de dépendance aux Portugais, qu'un tribut an-
nuel du Quint de l'or qu'ils tirent de leur propre fond: on prétend qu'il
monte à huit cens marcs. C'eſt la tyrannie des Gouverneurs, qui a donné
naiſſance à cette petite Société. Elle eſt ſi jalouſe de ſa liberté, qu'elle
ferme l'entrée de ſes Terres aux Etrangers, s'ils ne ſe préſentent dans le
deſſein de s'y établir. Alors on les aſſujettit à de longues épreuves, au-
tant pour s'aſſurer qu'ils ne ſont pas des Eſpions & des Traîtres, que pour
connoître à quoi ils peuvent être emploïés. Lorſqu'on ſe croit ſûr de leurs
diſpoſitions, on leur fait faire de pénibles courſes, dans leſquelles ils ſont
obligés d'enlever chacun deux Indiens, qu'ils doivent amener pour l'eſ-
clavage, & qui ſont emploïés au travail des Mines ou de l'Agriculture.
Si l'on ne ſoutient pas l'examen, où ſi l'on eſt ſoupçonné de quelque per-
fidie, on eſt tué ſans pitié. La permiſſion de ſe retirer ne s'accorde pas
plus aiſément à ceux qui ſe laſſent de cette contrainte. Chaque fois qu'ils
envoient païer le tribut, ils font déclarer que le devoir & la crainte n'y
ont aucune part, & que leur unique motif eſt un ancien ſentiment de
reſpect pour le Roi de Portugal. On aſſure qu'aïant quantité de Mines
d'or & d'argent, ce qu'ils paient aux Officiers du Roi eſt fort éloigné
d'en être le Quint. Les Gouverneurs Portugais en ſont convaincus; mais
comment forcer une Trouppe de Brigands, qui ſont environnés de rochers
inacceſſibles, & qui ajoutent ſans ceſſe de nouvelles défenſes aux paſſages
qu'ils ne croient pas aſſez fortifiés par la Nature? Ils ne marchent qu'en
corps, armés de fleches & d'armes à feu. On ignore s'ils ont l'art de faire
des Fuſils, mais il eſt certain qu'ils n'en ont jamais manqué. Correal juge
que reſpectant peu les Voïageurs qui s'écartent, & recevant quantité de
Negres fugitifs, ils amaſſent des armes à feu par cette voie. Ils font des
courſes de quatre ou cinq cens lieues dans l'intérieur des Terres, entre
les Rivieres de la Plata & des Amazones. Quelquefois même ils ont eu
l'audace de traverſer le Breſil. On a ſu que les Jéſuites du Paraguay avoient
fait divers efforts pour s'introduire dans les Terres des Pauliſtes; mais que
ſoit par défiance de leurs vues, ou par indifférence pour la Religion, ces
indociles Brigands s'étoient obſtinés à les rejetter (72).

Son origine.

Ses Loix & ſes uſages.

Il eſt heureux que le témoignage de Correal ſe trouve ici confirmé par
celui des Miſſionnaires: mais quoique leurs récits ſe reſſemblent pour le

Témoignage des Miſſionnaires.

(72) Correal, *ubi ſup.*

fond, il y a d'autres lumieres à tirer des Obſervations du P. Loçano. Les Portugais, dit-il, après avoir bâti la Ville de Saint Vincent ſur le bord de la Mer, avoient envoïé delà quelques Colonies dans les Terres. Elles y fonderent des Villes, dont une des plus célebres eſt celle de Saint Paul, qui fut bâtie dans un Canton, nommé Piratininga par les Naturels du Païs, d'où elle prit le ſurnom de Piratiningue. Peu de tems après ſa fondation, le P. Emmanuel de Nobrega, qui avoit été envoïé au Breſil par Saint Ignace pour y être le premier Supérieur Provincial de ſa Compagnie, aïant jugé cette petite Ville avantageuſement placée, pour le deſſein d'y former une nombreuſe Egliſe de Braſiliens, qu'il ſe flattoit d'y trouver plus dociles que vers le rivage de la Mer, y transfera le Collége de Saint Vincent. Comme il y étoit arrivé la veille du jour où l'on célebre la Converſion de Saint Paul, en 1554, il dédia l'Egliſe du nouveau Collége à cet Apôtre, dont le nom eſt devenu enſuite celui de la Ville. DESCRIPTION DU BRESIL.

Ses Habitans ſe maintinrent quelque tems dans la piété; & les Indiens du Canton, protegés par les Jéſuites, qui les faiſoient traiter humainement, embraſſoient le Chriſtianiſme à l'envi: mais cette ferveur dura peu, & la Colonie Portugaiſe de Saint Paul de Piratiningue, dont les Miſſionnaires avoient eſpéré toute ſorte de ſecours, devint bientôt leur plus grand obſtacle. La premiere ſource du mal fut une autre Colonie, voiſine de Saint Paul, où le ſang Portugais étoit fort mêlé avec celui des Braſiliens. Cet exemple fut contagieux pour Saint Paul; & par degrés il ſortit, du mélange des deux Sangs, une génération perverſe, dont les déſordres furent pouſſés ſi loin, qu'ils firent donner à ces Metifs, le nom de *Mamelus*, pour exprimer apparemment leur reſſemblance avec ces anciens Brigands d'Egypte. Origine des Mamelus de l'Amérique Méridionale, & leurs ravages.

Les efforts des Gouverneurs, des Magiſtrats, & des Supérieurs Eccléſiaſtiques ne pûrent empêcher que la diſſolution ne devînt générale, & les Mamelus ſecouerent enfin le joug des Loix divines & humaines. Des Bandits de diverſes Nations, Portugais, Eſpagnols, Italiens & Hollandois, qui fuïoient les pourſuites de la Juſtice des Hommes, & qui ne craignoient point celle du Ciel, s'établirent à Saint Paul. Quantité de Braſiliens vagabonds s'y raſſemblerent auſſi; & le goût du brigandage s'étant bientôt ranimé parmi tant de gens accoutumés au crime, ils remplirent d'horreurs une immenſe étendue de Païs. Le plus court, obſerve l'Auteur, eut été d'en purger la Terre; & les deux Couronnes d'Eſpagne & de Portugal, réunies alors ſur une même tête, y étoient également intéreſſées. Mais la Ville, ſituée ſur la cime d'un Rocher, ne pouvoit être ſoumiſe que par la faim. Il falloit des Armées nombreuſes, que le Breſil n'étoit point en état de fournir; ſans compter qu'un petit nombre de gens déterminés pouvoit en défendre les approches, & que pour les réduire il auroit fallu, entre les deux Nations, un concert qui ne s'y eſt jamais trouvé.

Ce qui paroît ſurprenant, & ce qui empêcha peut-être qu'on ne prît du moins quelques meſures contre les Mamelus, c'eſt qu'ils n'avoient pas beſoin de ſortir de chez eux pour jouir de toutes les commodités de la vie. On reſpire, à Saint Paul de Piratiningue, un air pur, ſous un Ciel

DESCRIPTION DU BRESIL.

toujours ſerein. Le climat, quoique par les 24 degrés de Latitude Auſtrale, eſt fort temperé. Toutes les Terres ſont fertiles & portent de très beau Froment. Les Cannes de Sucre y croiſſent en abondance, & les pâturages y ſont excellens. Ainſi l'on ne peut attribuer qu'au goût du vice & du brigandage cette fureur qui leur a fait longtems parcourir, avec des fatigues incroïables & de continuels dangers, de vaſtes Régions ſauvages, qu'ils ont dépeuplées de deux millions d'Hommes. (73). D'ailleurs rien n'étoit plus miſérable que la vie qu'ils menoient dans ces expéditions, qui duroient ſouvent pluſieurs années. Il y en périſſoit un grand nombre. D'autres, à leur retour, trouvoient leurs Femmes remariées. Enfin leur propre Païs auroit été bientôt ſans Habitans, ſi ceux qui ne revenoient point n'euſſent été remplacés par les Captifs qu'on ramenoit de ces longues courſes, ou par des Indiens avec qui la Ville étoit en Société.

Les Eſpagnols du Paraguay n'ont pas moins ſouffert, de ces Ennemis publics, que les Nations Indiennes qui ſe trouvoient expoſées à leurs incurſions. Mais l'Hiſtorien du Paraguay leur reproche de ne pouvoir s'en prendre qu'à eux-mêmes : ils n'avoient, dit-il qu'à ſoutenir les Réductions, c'eſt-à-dire les Bourgades Chrétiennes du Paraguay contre les Mamelus, qui n'auroient jamais pû forcer cette barriere. L'intérêt les aveugla. Ils ne voïoient, dans ces nouvelles Egliſes, qu'une Digue oppoſée à leur cupidité ; & jamais ils n'ont connu l'avantage qu'ils en pouvoient tirer juſtement, qu'après la ruine de cette Frontiere. Cependant comme les Mamelus ne laiſſerent pas de trouver plus de réſiſtance qu'ils ne s'y étoient attendus de la part des nouveaux Chrétiens, & qu'ils ne vouloient pas s'affoiblir à force de vaincre, ils eurent recours à la ruſe, dont ils emploïerent pluſieurs ſortes. Celle qui eut le plus de ſuccès, du moins pendant quelque tems, fut de marcher en petites Trouppes, dont les Commandans étoient vétus en Jéſuites, dans les lieux où ils ſavoient que ces zélés Miſſionnaires cherchoient à faire des Proſelytes ; ils commençoient par y planter des Croix ; ils faiſoient de petits préſens aux Indiens qu'ils rencontroient, ils donnoient des médicamens aux Malades, & ſachant la Langue *Guaranie*, qui eſt la plus commune dans cette Contrée, ils alloient juſqu'à les preſſer d'embraſſer le Chriſtianiſme, dont ils leur donnoient une courte explication. Lorſque ces artifices avoient eu le pouvoir d'en raſſembler un grand nombre, ils leur propoſoient de venir s'établir dans un lieu commode, où rien ne devoit manquer à leur bonheur. La plûpart ſe laiſſoient conduire par ces Traîtres, qui levant enfin le maſque commençoient par leur lier les mains, égorgeoient ceux qui leur faiſoient craindre quelque réſiſtance, & traînoient les autres à l'eſclavage. Cependant il s'en échappa quelques-uns, qui répandirent l'allarme ; mais avant que cette infernale perfidie fut vérifiée, les Jéſuites en reſſentirent de triſtes effets, par les dangers auxquels ils furent expoſés dans leurs courſes Apoſtoliques, & ſurtout par la difficulté qu'ils trouverent longtems à ſe faire ſuivre des Indiens.

Mamelus déguiſés en Jéſuites.

Toute la nouvelle Hiſtoire du Paraguay eſt remplie des ſanglantes en-

(73) Voïez l'Hiſtoire du Paraguay, par le P. Charlevoix.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Comment les Miſſionnaires ont obtenu la permiſſion d'armer les Indiens.

trepriſes des Mamelus ; & ce fut à l'occaſion d'un mal, qui croiſſoit de jour en jour, que les Jéſuites obtinrent enfin du Roi d'Eſpagne la permiſſion d'armer leurs Indiens. On ne me pardonneroit pas de ſupprimer un trait ſi curieux.

Ce n'étoit pas aſſez, dit le pieux Hiſtorien, d'avoir raſſemblé les nouveaux Chrétiens dans les Réductions, & de les y avoir mis même à couvert d'une ſurpriſe. Leurs Chefs repréſenterent au Supérieur des Miſſions, que tandis qu'il n'y auroit point d'égalité dans les armes, les précautions ne pourroent empêcher qu'ils ne ſuccombaſſent aux Mamelus. Les Miſſionnaires n'en étoient pas moins perſuadés qu'eux ; mais on s'étoit fait une maxime d'Etat, en Eſpagne, de ne pas introduire l'uſage des armes à feu parmi les Indiens, & rien n'étoit plus ſage, en effet, pour les Indiens en commande, qui vivoient parmi les Eſpagnols, interreſſés à leur conſervation. On ne pouvoit compter ſur la fidélité de ces eſpeces d'Eſclaves, dont la ſoumiſſion étoit forcée, qu'autant qu'ils étoient dans l'impuiſſance de ſecouer le joug. Mais il n'en étoit pas de même des autres : leur ſoumiſſion étoit volontaire ; & les avantages qu'ils y avoient trouvés leur en aïant fait connoître le prix, rien ne pouvoit les porter à la révolte, auſſi long-tems du moins qu'on n'entreprendroit point ſur leur liberté, que le Souverain s'étoit engagé à maintenir. D'ailleurs, ils étoient les ſeuls ſur leſquels on pût compter, pour la défenſe des Provinces du Paraguay & de Rio de la Plata contre les entrepriſes des Portugais & des Indiens du Breſil, qui n'ont détruit les Villes de Xeres, de Villarica & de Ciudad Real, ne ſe ſont ouvert un chémin au Pérou par le Nord du Paraguay, & ne ſe ſont mis en poſſeſſion de pluſieurs belles Mines d'or, telles que *Montegroſſo* & *Guiaba*, que depuis qu'on leur a laiſſé ruiner les Réductions du Guayra. Il étoit fort ſurprenant que les Gouverneurs Eſpagnols [illegible] qui l'on avoit fait pluſieurs fois ces repréſentations, y euſſent ſi peu [illegible] : ils ſe laiſſoient prévenir par diverſes perſonnes qui n'avoient en vue que leurs intérêts propres, & qui les entendoient même très mal, en leur ſacrifiant celui de l'Etat & de la Religion.

Dans les circonſtances préſentes, où ces fauſſes idées paroiſſoient bien établies, un Gouverneur, le mieux intentionné, n'auroit oſé prendre ſur lui d'autoriſer les armes à feu parmi les nouveaux Chrétiens, & les Miſſionnaires oſoient encore moins le propoſer : mais le P. de Montoya, un des principaux (74), devant faire le voïage de Madrid, on ne manqua point de mettre cet article dans ſes inſtructions. Il en fit l'ouverture au Conſeil Roïal des Indes. Comme il s'étoit attendu à ſe voir objecter, que ſi les Néophytes, une fois armés, ſe révoltoient contre les Eſpagnols, il ſeroit impoſſible de les réduire, puiſqu'on n'avoit pû les ſoumettre lorſqu'ils n'avoient pour armes que leurs fleches & leurs macanas ; il alla au-devant de cette objection, en repréſentant que le deſſein des Miſſionnaires n'étoit point de laiſſer les armes à la diſcrétion de leurs Indiens ; qu'ils comptoient de les garder eux-mêmes, avec toutes les munitions, & de ne les leur mettre en main que lorſqu'ils ſeroient menacés de quel-

(74) Voïez, ci-deſſus, les Voïages ſur la Riviere de la Plata.

DESCRIPTION DU BRESIL.

que irruption de la part de leurs Ennemis ; de n'en garder même, dans les réductions, que ce qui ſeroit néceſſaire pour ſe garantir d'une ſurpriſe, & de mettre tout le reſte en dépôt dans la Ville Eſpagnole de l'Aſſomption. Il ajouta que ces armes ſeroient achetées des aumônes qu'ils recevroient ; qu'il n'en coûteroit pas un ſou à la Caiſſe roïale ; & que pour apprendre aux Indiens à les manier, on feroit venir du Chili quelques Freres Jéſuites, qui avoient ſervi dans les Trouppes.

Enfin la Cour goûta ces raiſons, & fut ſatisfaite des précautions dont on avoit eu ſoin de les appuïer. Tout fut accordé en 1639 ; & les Gouverneurs particuliers, comme le Viceroi, reçurent des ordres qui furent bientôt ſuivis de l'exécution. Quelques Eſpagnols ſe récrierent beaucoup ſur cette innovation : mais le Conſeil Roïal des Indes a tenu ferme, & les Rois Catholiques n'ont pas ceſſé d'approuver ſa déciſion. Dans ces derniers tems, Philippe V, jugeant les Miſſionnaires plus intereſſés que perſonne à ne pas ſouffrir que leurs Indiens abuſent de leurs armes, s'eſt contenté, dans un Decret du 28 Décembre 1743, de recommander au Supérieur des Réductions d'emploïer tous ſes ſoins pour arrêter les abus dans leur ſource, & d'informer le Conſeil des moindres deſordres : mais comme il n'eſt jamais rien arrivé qui puiſſe juſtifier les défiances, la Cour d'Eſpagne a reconnu qu'il n'y avoit point d'établiſſement plus ſage. Depuis plus d'un ſiecle, non-ſeulement les Mamelus & leurs Alliés, n'ont pû entamer les Réductions chrétiennes, ni pénétrer impunément dans les Provinces où elles ſont établies, mais il s'eſt formé, parmi les Néophytes, une Milice qui fait la principale reſſource du Souverain, dans cette partie de l'Amérique Méridionale, & dont l'emploi ne lui coûte pas plus que l'entretien. On en a vu particulierement, des exemples, dans les différends de l'Eſpagne avec le Portugal, pour la fameuſe Colonie du Saint Sacrement (75).

En 1705, lorſque les Portugais ſe furent emparés de cette Colonie, le Sergent Major, Dom Baltazar Garcia de Ros, qui fut chargé d'en faire le Siege, & qui y rétablit les Eſpagnols, déclara, dans un Mémoire public, adreſſé au Roi, au Conſeil Roïal des Indes, au Viceroi du Pérou, à tous les Tribunaux de l'Amérique Eſpagnole, & aux Officiers des Trouppes, qu'il avoit toute l'obligation du ſuccès aux Indiens des Réductions du Parana & de l'Uraguay, » qu'ils s'étoient chargés de tous les travaux, » juſqu'à porter, à force de bras, les canons pour les batteries ; qu'ils » avoient toujours eu la tête des attaques, & qu'ils avoient eſſuïé, avec » la plus grande intrépidité, le feu de la Place. Les Aſſiegés en eurent » tant d'effroi, que les voïant marcher pour l'aſſaut, ils s'embarquerent » ſur pluſieurs Navires, arrivés avec un ſecours qui n'eut pas le tems de

(75) Nous n'entrons point dans la derniere querelle, qui eſt d'une autre nature, & qui a beſoin d'éclairciſſemens, qu'on ne peut attendre que de l'avenir. Il paroît certain que les Réductions ont pris les armes contre l'Eſpagne même, à l'occaſion de l'accommodement des deux Cours pour cette Colonie, & que les Indiens ont été battus cette année (1756) par les Trouppes réunies de l'Eſpagne & du Portugal : mais quelque idée qu'on puiſſe prendre de cette guerre, il n'eſt pas moins vrai que, depuis cent vingt ans, les Réductions avoient été fort utiles à l'Eſpagne ; ce qui porte à croire que l'affaire préſente ne s'éclaircira qu'à leur avantage. Nous avons déja remarqué que les dernieres Nouvelles font honneur à la conduite des Miſſionnaires.

» débarquer,

» débarquer, & laiſſerent dans la Place toute leur artillerie & leurs mu- » nitions «. On ajoute, à l'honneur des mêmes Indiens, que lorſqu'ils furent congédiés, ils refuſerent généreuſement cent quatre-vingt mille piaſtres, que le Gouverneur leur offrit, & qui devoient leur revenir pour le tems de leur ſervice (76).

La Province de Guayra, qu'on vient de nommer, touche au Breſil, du côté de l'Orient, eſt bordée au Nord par un Païs couvert & maréca- geux, qui eſt peu connu; au Midi, par l'Uruguay, & vers l'Oueſt par le Paraguay, quoique dans l'intervalle il ſe trouve pluſieurs Nations, la plûpart errantes. Elle eſt traverſée en largeur, & près de ſon milieu, par le Tropique du Capricorne. Son terroir eſt humide, ſon climat fort inégal, & communément mal-ſain: ſes Terres, à l'exception des Montagnes, ſont aſſez fertiles en légumes, en racines & diverſes autres Plantes qui demandent peu de culture. Le Païs eſt rempli de Serpens, de Viperes & de Caymans. Entre pluſieurs Rivieres qui l'arroſent, les plus conſidérables, après le Parana, ſont le *Paranapané*, qui en reçoit pluſieurs autres, & le

Deſcription de la Province de Guayra.

(76) Nous ne dérobberons point au Lecteur, une autre peinture de ce Siege, qui ne leur eſt pas moins glorieuſe. » Un Navire François étant entré dans le Port » de Buenos-Aires, pendant qu'on y faiſoit les préparatifs de cette expédition, » le Capitaine apprit que les Eſpagnols » étoient ſans Ingénieur, & s'offrit à leur » en ſervir. Son offre fut acceptée. On lui » donna le Plan de la Place qui devoit » être attaquée. Enſuite, s'étant informé » quelles étoient les Trouppes qui devoient » marcher, il fut étonné que dans le dé- » nombrement qu'on lui en fit, le Gou- » verneur parût faire beaucoup de fond ſur » les Indiens des Miſſions des Jéſuites, qui » étoient attendus au premier jour. Que » voulez-vous faire, Monſieur, lui dit-il, » de ces Gens-là? Attendez, pour en juger, » répondit le Gouverneur, que vous les » ayiez vus dans l'action. Peu de jours » après, on vint avertir que leur premiere » diviſion paroiſſoit. Le Gouverneur invita » le Capitaine François à monter à che- » val avec lui. Bien-tôt ils apperçurent les » braves Néophytes, qui ſortoient deux à » deux d'un défilé, & qui ſe formoient en » Bataillons dans la Plaine, leurs armes en » bon état, & ſuivis de quelques Pieces » d'artillerie: l'ordre, le ſilence, & la fa- » cilité de leurs mouvemens, cauſerent de » la ſurpriſe au François. Il voulut parler » en Eſpagnol à ceux qui compoſoient la » prémiere ligne; mais ils ne lui répon- » dirent que par ces deux mots *los Padres*, en lui montrant les Jéſuites qui les » ſuivoient. Il joignit un de ces Miſſion- » naires, qui lui dit que leurs Indiens ne » parloient point d'autre Langue que la » leur; que ſi l'on avoit quelque ordre à » leur donner, lui & les autres Jéſuites » étoient là pour leur ſervir d'Interpretes, » & qu'on pouvoit compter ſur une prompte » & fidelle exécution. On leur aſſigna le » poſte qui étoit expoſé au feu de la Place. » Ils y répondirent vivement, & bientôt ils » demanderent la permiſſion d'aller à l'aſ- » ſaut. On leur dit que la breche n'étoit » pas encore aſſez grande: ils répondirent » que c'étoit leur affaire, & qu'ils ne » comptoient pas moins de la forcer. On » leur permit de ſuivre leurs vues. Lorſqu'ils » commençoient à ſe mettre en marche, » on leur tira, de la Place, une volée de » canon, qu'ils eſſuïerent ſans quitter leurs » rangs. La mouſqueterie, qui leur tua auſſi » beaucoup de monde, n'eut pas plus de » force pour les arrêter. Enfin l'intrépidité, » avec laquelle ils ne ceſſoient point d'a- » vancer, effraïa les Portugais & leur fit » prendre la fuite. Le Capitaine François, » d'après lequel on fait ce récit, n'admira » pas moins le ſang froid des Miſſionnaires, » qui, n'aïant que leur Breviaire à la main, » ne voïoient tomber aucun de leurs Gens » ſans courir à lui, & s'expoſer au feu le » plus vif, pour l'exhorter à mourir chré- » tiennement. Ils ne paroiſſoient pas plus » émus que s'ils euſſent été dans leur Egliſe. *Hiſtoire du Paraguay, liv. 15. pp. 261 & précédentes.*

DESCRIPTION DU BRESIL.

Guibay, ſur lequel étoit bâti la Ville Eſpagnole qui portoit le nom de Villarica, aſſez proche du lieu où il tombe dans le Parana, dont toutes les Rivieres de la même Province ſont tributaires.

Lac des Caracaras.

A l'Oueſt de la Capitainie de Saint Vincent, vers les vingt-huit ou vingt-neuf degrés de Latitude Auſtrale, on trouve un Lac de quarante lieues de long, mais d'une largeur peu proportionnée & fort inégale. Dans les anciennes Cartes, il porte le nom des Caracaras; & dans les plus récentes, celui d'Ibera. Sa figure eſt irréguliere : il a, dans ſa partie Méridionale, deux Pointes qui avancent dans le Lac, & d'où ſortent deux petites Rivieres, dont l'une ſe décharge dans Rio de la Plata, & l'autre dans l'Uruguay; la premiere, ſous le nom de *Rio Mirinay*; la ſeconde, ſous celui de *Rio Corrientes*. Un Miſſionnaire dit que ce Lac, ou, comme il s'exprime, le Marais des Caracaras, communique avec le Parana : mais on a fait obſerver, dans les Voïages ſur Rio de la Plata, qu'on donne ſouvent à ce Fleuve le nom de Parana, depuis ſa jonction avec le Paraguay, juſqu'à ce qu'il reçoive les eaux de l'Uruguay. Le Lac des Caracaras a des Iles flottantes, qui ſervent de retraite à des Sauvages de différentes Nations.

Montagnes de Tapé.

Derriere les premieres Capitainies du Breſil, mais à quinze journées de la Mer, regne pendant deux cens lieues, de l'Eſt à l'Oueſt, une chaîne de Montagnes nommées *Tapé*, qui commence à huit journées de l'Uraguay. On y trouve des Vallées fertiles, & de fort bons pâturages. Les Jéſuites du Paraguay y avoient établi quantité de Réductions, dont la plûpart ont été ruinées par les Mamelus.

Différentes Nations qui habitent le Breſil.

On ne penſe point ici à donner les noms de tous les Païs & de tous les Peuples qui bordent le Breſil, dans une auſſi vaſte étendue que celle qu'on a repréſentée, depuis Rio de la Plata juſqu'au Fleuve des Amazones. Outre que la plûpart n'ont jamais été bien connus, les tranſmigrations continuelles d'un grand nombre de Nations barbares ont mis une extrême confuſion dans les témoignages des Voïageurs & des Hiſtoriens. Ajoutons que les Réductions Chrétiennes, formées ordinairement ſous des noms modernes, & ſouvent ruinées par les Mamelus, ou tranſférées d'un lieu à l'autre, pour éviter leurs incurſions, ſont une autre ſource d'obſcurité (77). Mais il paroît que dans le Breſil même, les Portugais ont apporté plus de ſoin à connoître les premiers Habitans qu'ils y ont trouvés. Un Anglois, auſſi curieux, dans ſes Voïages, de connoître les Hommes que la ſituation des lieux, s'eſt fait auſſi, pendant pluſieurs années de ſéjour en différentes parties du Breſil, une étude d'obſerver les différentes races des Indiens : c'eſt Knivet, qu'on a déja cité. Enfin Laet, perſuadé que cette connoiſſance des noms certains eſt fort importante, pour démêler l'origine des Nations qu'on ne ceſſe point de découvrir dans l'intérieur du Continent, a pris la peine de recueillir ce qu'il a trouvé de mieux éclairci dans ces deux ſources. Nous ferons un court extrait du ſien.

(77) Delà vient, peut-être, que la nouvelle Hiſtoire du Paraguay n'eſt pas auſſi inſtructive qu'il ſeroit à deſirer, pour la connoiſſance Géographique du Païs. C'eſt un reproche qu'on lui a fait dans l'Année litteraire.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Il commence par observer que les Indiens du Bresil ne parlent point la même Langue; que cependant il y en a une qu'on peut nommer plus générale que les autres, parcequ'elle est celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des Terres. La plûpart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante, & même assez agréable. Les Enfans Portugais, nés ou élevés dans le Païs, ne la savent pas moins parfaitement que les Habitans naturels, surtout dans la Capitainie de Saint Vincent; & les Jésuites n'en emploient pas d'autre avec ces Peuples, qui sont d'ailleurs les plus humains de tous les Barbares. C'est avec leur secours que les Portugais ont soumis les autres Nations, & qu'ils ont chassé, ou détruit, celles qui ont entrepris de leur résister.

Leur langue la plus commune.

On donne le premier rang, entre tous les Peuples du Bresil, aux *Petiguares*, qui habitent les environs du Fleuve de Paraiba, à la distance d'environ trente lieues de Fernambuc, & qui ont dans leurs terres le plus précieux bois de teinture. Une Relation anonyme, mais qui passe pour l'Ouvrage d'un Jésuite Portugais, leur attribue beaucoup d'affection pour les François, avec lesquels ils s'allierent même par des Traités & des Mariages, jusqu'à l'année 1584, que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraiba, sous la conduite de Diego de *Flores* & de *Fructuoso Barosa*. Une grande partie de cette Nation conserve encore le souvenir de ses anciens Alliés, qui leur fait détester ses derniers Maîtres, & qui les dispose toujours à prendre parti contr'eux, comme les Hollandois l'ont éprouvé.

Recherches des Portugais.

Petiguares.

Ils avoient pour voisins la Nation des *Viatans*, autrefois nombreuse, mais aujourd'hui presque entierement détruite. Les Portugais, aïant reconnu qu'elle étoit fort unie avec celle des Petiguares, emploïerent l'artifice pour les diviser; & lorsqu'ils furent parvenus à les mettre en guerre, ils donnerent à leurs propres Alliés la permission de manger les Viatans, dont une partie fut cruellement dévorée. Ensuite ils se saisirent facilement du reste, qu'ils vendirent pour l'esclavage, ou qu'ils forcerent de les servir eux-mêmes à Fernambuc, où la plûpart périrent de misere.

Viatans.

Depuis Rio Real jusqu'à l'extrémité de la Capitainie d'Ilheos, on trouve la grande Nation des Tupinabes (78), qui s'est divisée en un grand nombre de branches, entre lesquelles il y a peu d'union. Ceux, qui ont leur établissement vers la Baie de tous les Saints, sont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanu.

Tupinabes.

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du Fleuve de Saint François, & portoient une haine mortelle aux Indiens les plus voisins de Fernambuc.

Caetas.

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo, on trouve les Tupinaques, partis anciennement des environs de Fernambuc, pour s'établir sur cette Côte, où leur Colonie devint très nombreuse; mais elle est aujourd'hui fort diminuée. De tous les Barbares, ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs, pour les plus vindicatifs, & les plus livrés à la Polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent constamment attachés.

Tupinaques.

(78) Apparemment ceux qui ont été nommés Topinamboux, & que leur dispersion fait rencontrer de toutes parts.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Les Tupiques, qui deſcendent des Tupinaques, habitent l'intérieur du Païs, depuis la Capitainie de Saint Vincent juſqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation conſidérable; mais la perſécution des Portugais, qui les enlevoient pour l'eſclavage, a fait chercher d'autres retraites au plus grand nombre. Ils ont pour voiſins les *Apigapitangas*, les *Mariapigtangas*, & les *Guaracas*. Cette derniere Nation, qui ſe nomme auſſi les *Patas*, porte une haine mortelle aux Tupinaques.

Tummimives. Les Tummimives habitent les environs de la Ville de Spiritu Santo, & ne haïſſent pas moins les Tupinaques: mais il n'en reſte aujourd'hui qu'un très petit nombre.

Tamvias. Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités par les Tamvias; mais les Portugais, en s'y établiſſant, ont preſqu'entierement détruit cette Nation. Ses reſtes ſe ſont retirés dans le Continent, où ils portent aujourd'hui le nom d'*Ararapas*.

Caroës. Tout le rivage, dans un eſpace d'environ quatre-vingt lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent & l'embouchure de Rio de la Plata, eſt occupé par les *Caroës*, Nation extrêmement nombreuſe, & mortelle ennemie des Tupinaques.

Tapuyas, & leurs différentes branches. On trouve, de part & d'autre, quantité de branches d'une Nation nommée les *Tapuyas*, qui ont pris différens noms dans cette variété d'établiſſemens. Celle qui ſe nomme les Guaymuras eſt voiſine des Tupinaques, à ſept ou huit lieues de la Mer, & s'eſt fort étendue dans l'intérieur des Terres. Les Indiens de cette Nation ſont de haute taille, infatigables au travail, & d'une agilité ſurprenante. Ils ont les cheveux noirs & longs. On ne leur connoît point de Villages, ou d'autres Habitations régulieres. Ils menent une vie errante, & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs alimens ſont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des arcs d'une grandeur & d'une force ſingulieres, & des maſſues, armées de pierre, dont ils écraſent la tête à leurs Ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres Habitans du Breſil, ſans en excepter les Portugais.

On compte entre les branches des Tapuyas, toutes les Nations ſuivantes: les *Tucanucos*, qui habitent les Plaines de Caatinga, vers Rio grande, derriere la Capitainie de Porto Seguro; les *Nacios*, établis près d'Aquitigpé; plus loin, les *Oquigtaioubas*, & les *Pahis*, qui ſe couvrent le corps d'un tunique de chanvre ſans manches, & qui ont une Langue particuliere; enſuite les *Axos*, les *Aquitigpas*, & les *Laratios*; ſur la même ligne, les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naporas*, qui exercent l'agriculture; les *Cuxaras* & les *Nuhinuos*, qui habitent de grandes Plaines intérieures. Aſſez proche de la Baie de tous les Saints, on trouve les *Guayayas*, qui ont leur propre Langue; & dans le même quartier, les *Taicuivios* & les *Corivios*, qui ont des habitations fixes. Ces trois Peuples ſont liés aux Portugais par d'anciens Traités. Les *Pigruvès* ont auſſi des habitations régulieres. Les *Obacatiarès* occupent les Iles du Fleuve Saint François. Les *Anhelimès*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges ſoûterraines. Les *Canucuiarès* ont les mammel-

les pendantes juſqu'aux cuiſſes, & ſont obligés de ſe les lier dans leurs courſes (79). Les *Jobioras-Apuyarès* ſont un Peuple errant, qui n'a pour armes que des bâtons brûlés par le bout. Dans une multitude d'Antropophages, les *Cumpehas* ſont preſque les ſeuls qui ne mangent point de chair humaine : mais, errans comme les autres, ils coupent la tête à leurs Ennemis, & la portent ſuſpendue à leur côté. Les *Guayos* ont leurs domiciles : ils ſont redoutables par l'art qu'ils ont d'empoiſonner leurs fleches. Les *Cincès*, les *Pahaivès*, les *Jaicuives*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jaracuvès*, les *Tapecuvès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapotes*, les *Caraciboins*, les *Caracuivès*, les *Maimimis*, ſont des Alliés ou des Deſcendans des Guaymurès, qnoiqu'ils parlent une Langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Gruigravibas* & les *Augararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo. DESCRIPTION DU BRESIL.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* poſſedent encore le Païs intérieur, au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers Aquirigpé, on trouve les Apetupas, les Caraguatayras, les Aquigiras, & les Tapiguiris, Peuple ſi petit, quoique robuſte, que les Portugais lui donnent le nom de Pygmées ; les Quinciguigis, qui ſont excellens Cavaliers, les Quajeras & les Anaguigis.

Les *Guaitacas* habitent la Côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le Fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air, & fuient les Bois. Jamais on ne les trouve dans leurs Cabanes, que dans le tems du ſommeil. Les Ighigranupanis, étroitement alliés avec les Guaimures, & leurs Aſſociés ordinaires dans leurs excurſions, jettent la terreur par l'uſage qu'ils ont de faire un grand bruit avec des bâtons de bois ſonore, qu'ils battent l'un contre l'autre. Les *Quirigujas*, chaſſés par les Topinamboux des lieux qu'ils occupoient ſur la Baie de tous les Saints, dont ils étoient les principaux Habitans, & qui tiroient d'eux le nom de *Quirimures*, ont choiſi leur retraite vers le Sud. Les *Maribucos* habitent près de Rio Grande ; les *Cataguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo ; les *Tapuxenquis* & les *Amacaxis*, Ennemis des Tupinaques, vers Saint Vincent, dans l'intérieur des Terres ; & dans la même Contrée les *Noncas*, les *Apuys*, les *Panaguiris*, les *Bigrargis*, les *Pyrivis*, les *Anciuvis*, & les *Guaracativis*.

Ainſi l'on ne compte pas moins de ſoixante-ſeize Sociétés de Tapuyas, dont la plûpart ne parlent plus la même Langue, Peuples féroces, indomptés, qui ſont en guerre continuelle avec tous les autres, à l'exception néanmoins d'un petit nombre, qui habitent les bords du Fleuve Saint François, ou qui ſont voiſins des Colonies Portugaiſes (80).

Knivet nomme quelques autres Nations. Les *Petivares*, auxquels il fait habiter un très grand Païs, dans la partie Septentrionale du Breſil, ſont, dit-il, beaucoup moins barbares que les autres Sauvages de ces Provinces ; ils reçoivent aſſez civilement les Etrangers, & ne laiſſent pas d'être fort. Recherches de Knivet. Petivarès, & leurs uſages.

(79) On ne parle apparemment que de leurs Femmes.
(80) *Laet*, Deſcription des Indes Occidentales, l. 14. c. 3.

DESCRIPTION DU BRESIL.

braves à la guerre. Leur ſtature eſt médiocre. On leur perce les levres, dans l'enfance, avec une pointe de corne de Chevre ; & lorſqu'ils ſont ſortis de cet âge, ils y portent de petites pierres vertes, dont ils tirent tant de vanité, qu'ils mépriſent toutes les Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune Religion. Ils prennent autant de Femmes qu'ils en peuvent nourrir ; mais ils ne permettent aux Femmes que le commerce d'un ſeul Homme. En guerre, elles portent dans des paniers, ſur leur dos, les proviſions de vivres, qui ſont des racines, de la venaiſon & de la volaille. Pendant leur groſſeſſe, le Mari ne tue aucun Animal Femelle dans l'opinion que leur fruit s'en reſſentiroit. Lorſqu'elles ſont délivrées, il ſe met au lit, pour recevoir les félicitations de tous ſes Voiſins. Dans leurs courſes par des Païs déſerts, où ils craignent de voir manquer leurs proviſions, ils portent une grande quantité de Tabac, dont ils mettent les feuilles entre leurs gencives & leurs joues, en laiſſant diſtiller leur ſalive par le trou qu'ils ont aux levres. Leur humanité pour les Etrangers n'empêche point qu'ils n'immolent cruellement leurs Ennemis, pour en dévorer la chair. Ils habitent de grandes Bourgades ; & chacun a ſon champ diſtingué, qu'il cultive ſoigneuſement.

Moroquités.

Le même Voïageur place ſur la Côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de tous les Saints, les *Moriquités*, race de Tapuyas, dont les Femmes, quoique d'une figure agréable, ſont fort belliqueuſes. Cette Nation paſſe la vie dans des Forêts, comme les Bêtes Sauvages, & s'étend juſqu'au Fleuve Saint François. Rarement elle attaque ſes Ennemis à force ouverte ; elle emploie les embuſcades & la ruſe, avec d'autant plus de ſuccès, qu'elle eſt d'une vîteſſe extrême à la courſe. Elle dévore auſſi ſes Captifs.

Tomomymis, & leurs Villes.

Knivet remarque, ſur les Topinamboux qui habitent la Baie de tous les Saints, qu'ils ont les mêmes uſages & les mêmes ornemens que les Petivarès ; qu'ils parlent la même Langue, & que leurs Femmes paſſent pour belles ; mais qu'ils different de tous les autres Indiens par l'uſage qu'ils ont de laiſſer croître leur barbe.

Siege de Morogegés, où Knivet aſſiſta.

Dans la Capitainie de Spiritu Santo, Knivet compte une Nation très féroce, qu'il nomme les *Tomomymis*, & contre laquelle il fit ſouvent la guerre au Service des Portugais. Il attaqua une de leurs Villes, nommée Morogegés ; car il croit pouvoir donner le nom de Villes à leurs Habitations, qui ſont en grand nombre ſur le Fleuve de Paraiba. Elles ſont revêtues, en dehors, d'une enceinte de groſſes pierres, diſpoſées en maniere de Paliſſades ; & par derriere, d'un mur de Cailloux. Les toits des Maiſons ſont d'écorce d'arbres, & les murailles d'un mélange de ſolives & de terre, dans lequel ils laiſſent des trous pour lancer leurs fleches. » Notre Armée, raconte Knivet, étoit compoſée, pour ce Siége, de cinq » cens Portugais & de trois mille Indiens Alliés ; cependant les Tomomymis firent des ſorties ſi violentes, qu'ils nous obligerent de nous retrancher nous-mêmes & de faire demander du ſecours à Spiritu Santo. Ces » Barbares ſe montroient audacieuſement ſur leurs murs, ornés de plumes, & le corps teint de rouge ; ils ſe mettoient ſur la tête une ſorte » de petite roue combuſtible, à laquelle ils mettoient le feu ; & la fai-

» ſant tourner dans cette ſituation, ils nous crioient de toutes leurs forces, *Lovaé eyavé Pomoubana*, c'eſt-à-dire, vous ſerez brûlés de même. » Mais, à l'arrivée de nos Auxiliaires, ils commencerent à ſe retirer furtivement ; & les Portugais ne s'en furent pas plutôt apperçus, que ſe » couvrant de claies de Cannes, à l'épreuve des fleches, ils ſe précipiterent vers le mur, qu'ils ne renverſerent pas ſans peine, & pénétrerent » dans la Ville. Ils y perdirent pluſieurs Soldats ; mais faiſant main-baſſe » ſur les Barbares, ils en tuerent ou prirent environ ſeize mille. Enſuite » ils ſe rendirent maîtres de quelques autres Villes de moindre grandeur, » dont les Habitans éprouverent le même ſort, & tout le Païs fut ravagé. » Delà nous deſcendîmes, par le Fleuve de Paraïba, juſqu'à la Ville de » Morou ; & traverſant la Montagne que les Braſiliens nomment *Para-* » *piaguena*, nous arrivâmes à la vue de *Tupa Boyera*, voiſine de Rio » Janeiro, & nommée *Organa* par les Portugais, d'où nous n'eûmes que le » Fleuve *Maccein* à deſcendre, juſqu'à la Ville de Saint Sebaſtien, où » l'Armée fut congédiée.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Les Ovaitaguaſes habitent les environs du Cap Frio, qui porte le nom de *Jocox* entre les Indiens. Le Païs eſt humide & bourbeux. Ces Indiens, de beaucoup plus haute taille que les Guaymures, laiſſent croître leurs cheveux. Ils ont accoutumé leurs Femmes à faire la guerre. Leurs lits ne ſont point des Hamacs, comme chez les autres Nations ; ils couchent à terre ſur un peu de mouſſe, devant leur Foïer. Ils ne ſont en paix avec perſonne, & leurs plus cruels Ennemis ſont leurs Voiſins.

Ovaitaguaſes, Habitans du Cap Frio.

L'Ile Grande, ſituée à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro, eſt habitée par les Ouaiyanaſſés, qui ont la taille fort courte, le ventre fort gros, & qui ne ſe piquent point de force ni de courage. Leurs Femmes ont le viſage aſſez beau, & le reſte du corps très difforme, quelque ſoin qu'elles apportent à le peindre d'une couleur rouge. Les deux ſexes ſont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonſure ſur la tête, en forme de couronne. Leur principale Habitation ſe nomme *Jaouaripipo*.

Ouaiyanaſſés.

Knivet obſerve, ſur les Tupinaques de la Capitainie de Saint Vincent, qu'ils égorgent leurs Captifs avec beaucoup d'appareil, & qu'ils danſent pendant trois jours à cette barbare cérémonie.

Les *Poriés*, qui demeurent aſſez loin de la Mer, reſſemblent beaucoup aux Ouaiyanaſſes par la taille & les uſages ; mais ils vivent de fruits. Les Hommes ſe couvrent le corps, tandis que leurs Femmes vont nues, & ſe peignent de diverſes couleurs. Cette Nation cultive la Paix avec les Portugais, & n'a pas moins d'éloignement pour la guerre avec ſes voiſins. Elle ne mange point de chair humaine, lorſqu'elle trouve d'autres alimens. Ses Lits ſont une eſpece de Hamacs, d'écorce d'arbres, qu'ils ſuſpendent aux arbres mêmes, & dans leſquels ils ſe garantiſſent des injures de l'air par de petits toîts de branches & de feuilles entrelaſſées. Ils n'ont point d'autre Habitation. On croit que cet uſage vient de la multitude de Lions & de Léopards qu'ils ont dans leur Païs, & dont ils ne peuvent ſe défendre autrement. Leurs ſeules richeſſes ſont un Baume qui découle de leurs Arbres, & qu'ils donnent en échange, aux Portugais, pour des Couteaux & des Peignes.

Poriés.

DESCRIPTION DU BRESIL.

Les Molopagues occupent une vaſte Contrée, au-delà du Fleuve Paraiba. On les compare aux Allemands pour la taille. Cette Nation eſt du petit nombre de celles qui laiſſent croître leur barbe, & qui ſe couvrent aſſez décemment le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui bleſſe l'honnêteté naturelle. Ils ont des Villes, environnées d'un mur de ſoiives, dont les intervalles ſont remplis de terre. Chaque Famille habite une Cabane ſéparée. Ils reconnoiſſent l'autorité d'un Chef, qu'ils nomment *Moroshova*, & qui n'eſt diſtingué d'ailleurs que par le privilége de pouvoir ſe donner plus d'une Femme. Leurs Terres contiennent des Mines, qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir; mais ils recueillent, après les pluies, l'or qu'ils trouvent dans les torrens & les Ruiſſeaux, ſurtout au pié des Montagnes, entre leſquelles on vante les richeſſes de celle qu'ils nomment *Eteperangé*. Il ne manque, ſuivant l'Auteur, à cet heureux Peuple, que les lumieres de la Religion. Leurs Femmes ſont belles, ſages, ſpirituelles, & ne ſouffrent jamais de badinage indécent. Elles portent leurs cheveux fort longs, & ne les ont pas moins beaux que les plus curieuſes Femmes de l'Europe. Toute la Nation a des heures reglées pour les repas. Elle aime la propreté. Enfin les mœurs & les uſages n'y reſſentent point la barbarie, à l'exception du goût pour la chair humaine, auquel les Molopaques n'ont pas renoncé dans leurs guerres.

Molopaques.

Motayès.

Les *Motayes*, qui ſont leurs voiſins, ont la taille courte, & vont nus. Ils ne laiſſent pendre leurs cheveux que juſqu'aux oreilles, & ne ſouffrent point un poil dans toutes les autres parties du corps, ſans excepter les ſourcils. Le voiſinage des Molopagues n'empêche point qu'ils n'aient toute la barbarie des autres Sauvages.

Plus loin, on trouve les Lopis, que les Portugais nomment *Bilvaros*, & qui vivent dans les Montagnes, où ils ſe nourriſſent de fruits. Leur Païs eſt fort riche en métaux & en pierres précieuſes; mais l'accès en eſt ſi difficile, la Nation ſi nombreuſe & ſi féroce, qu'on n'a point encore tenté d'y pénétrer.

On paſſe delà chez les *Ouayanaouaſſonés*, gens ſimples & groſſiers, bien faits, d'une figure agréable, mais ſi pareſſeux, qu'ils paſſent tout le jour à dormir dans leurs Cabanes, pendant que leurs Femmes s'emploient à leur procurer des vivres.

Knivet continue de rapporter les noms de divers autres Peuples, mais ſi éloignés du Breſil, qu'ils ne peuvent appartenir à aucune de ſes Provinces.

Religion des Peuples du Breſil.

On a du remarquer, dans ce détail, que la Religion a peu de part aux idées des Braſiliens. Ils ne connoiſſent aucune ſorte de Divinité, ils n'adorent rien; & leur Langue n'a pas même de mot qui exprime le nom de Dieu. Dans leurs Fables, on ne trouve rien qui ait le moindre rapport à leur origine, ou à la Création du Monde. Ils ont ſeulement quelques Hiſtoires confuſes d'un grand déluge d'eau, qui fit périr tout le genre Humain, à la réſerve d'un Frere & d'une Sœur, qui recommencerent à peupler le Monde. Cependant ils attachent quelque idée de puiſſance au Tonnerre, qu'ils nomment *Tupan*; puiſque non-ſeulement ils le craignent, mais qu'ils croient tenir de lui la ſcience de l'Agriculture. Il ne leur tombe point dans l'eſprit

prit que cette vie puiſſe être ſuivie d'une autre, & par conſéquent ils n'ont pas, non plus, de nom pour exprimer le Ciel & l'Enfer; mais ils ne laiſſent pas de croire qu'il reſte quelque choſe d'eux après leur mort, puiſqu'on leur entend dire que pluſieurs d'entr'eux ont été changés en Démons, & s'amuſent à danſer continuellement dans des Campagnes agréables & plantées de toutes ſortes d'arbres.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Ils ont des Devins, auxquels ils ne s'adreſſent gueres que pour obtenir la ſanté dans leurs maladies. Cependant ces Impoſteurs trouvent le moïen de leur en impoſer par des preſtiges, ou plutôt par des mouvemens & des geſticulations extraordinaires. Ils y joignent des promeſſes & des prédictions, qui produiſent quelquefois des révolutions violentes dans une Nation, par le ſimple effet de l'eſpérance ou de la crainte: mais dans ces occaſions, le Devin riſque beaucoup; car lorſqu'on s'apperçoit de l'impoſture, il eſt maſſacré par ceux qu'il a voulu tromper.

En général, les Braſiliens ont pluſieurs Femmes, & les quittent auſſi facilement qu'ils les prennent. Cependant les Hommes ne peuvent ſe marier ſans avoir pris ou tué quelque Ennemi de leur Nation, & les jeunes Filles doivent attendre les premieres marques de l'état nubile. Juſqu'à ce tems, l'uſage des liqueurs fortes leur eſt interdit.

Leurs Mariages.

Lery, qui de tous les Voïageurs s'eſt le plus étendu ſur le caractere & les mœurs des Braſiliens, l'a fait malheureuſement avec tant de confuſion, que dans le mélange d'exemples, de réflexions, de comparaiſons & de citations étrangeres, dont il orne moins ſa narration qu'il ne l'obſcurcit, il n'eſt pas aiſé de ſuivre le fil du ſujet, ni de le ramener à la méthode qu'on s'eſt impoſée dans les extraits de cette nature. Cependant, c'eſt de cette ſource bourbeuſe qu'il faut tirer ce qui ne ſe trouve point dans les autres, ou ce que les autres mêmes en ont emprunté.

Lery copié par les autres Voïageurs.

Premierement, dans la ſubdiviſion qu'il fait de tous les Habitans naturels du Breſil, il ne nomme que les *Margajas*, les *Ouëtacas*, les *Maguhés*, les *Tapuies*, & les Toupinamboux, qu'il écrit *Tonoupinambaoulis*: mais on n'ignore point combien tous les noms Indiens ſont altérés par les différentes prononciations de l'Europe. En général, ſuivant Lery (81), tous les Braſiliens mangent les Ennemis qu'ils font en guerre. Ils vont nus, & ſe frottent le corps d'une liqueur noire. Les Hommes portent leurs cheveux en couronne, comme les Prêtres, & ſe percent la levre inférieure, où ils mettent une pierre, qui eſt une eſpece de jaſpe vert; ce qui les rend ſi difformes, qu'ils paroiſſent avoir deux bouches. Les Femmes laiſſent croître leurs cheveux, & ne ſe percent point les levres; mais elles ont, aux oreilles, une ouverture où l'on paſſeroit le doigt entier, & qui ſert à ſoutenir un mêlange d'oſſelets blancs & de pierres, qui leur pend ſur les épaules.

Ses obſervations ſur les Braſiliens.

Les Ouetacas ſont ſans ceſſe en guerre avec leurs Voiſins, & ne reçoivent pas même d'Etrangers, chez eux, pour le Commerce. Lorſqu'ils ne ſe croient pas les plus forts, ils fuient d'une vîteſſe que l'Auteur compare à celle des Cerfs. Leur air ſale & dégoûtant, leur regard farouche, &

(81) Hiſtoire d'un Voïage, &c. Chapitre VIII.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

leur physionomie bestiale, les rendent une des plus odieuses Nations de l'Univers. D'ailleurs ils sont distingués des autres Brasiliens par leur chevelure, qu'ils laissent pendre jusqu'au milieu du dos, & dont ils ne coupent qu'un petit cercle sur le front. Leur langage ne ressemble pas non plus à celui de leurs plus proches Voisins. C'est l'extrême barbarie de ces Indiens, qui n'a point encore permis de les engager dans un Commerce reglé. On ne traite avec eux que de loin, & toujours avec des armes à feu, pour réprimer, par la crainte, un appétit désordonné qui se réveille en eux, à la vue de la chair blanche des Européens. Les échanges se font à la distance de cent pas; c'est-à-dire que de part & d'autre, on porte dans un endroit également éloigné les Marchandises qui font l'objet du Commerce. On se les montre de loin, sans prononcer un seul mot, & chacun laisse ou prend ce qui lui convient. Cette méthode s'observe d'assez bonne foi. Mais il paroît que la défiance est mutuelle, & que si les Portugais craignent d'être dévorés, les Ouetacas ne redoutent pas moins l'esclavage.

Pigmées.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer Pygmées, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité dans un même climat, la taille commune des Brasiliens ressemble à la nôtre; mais ils sont plus robustes & moins sujets que les Européens aux maladies. On ne voit gueres entr'eux, de Paralytiques, de Boiteux, d'Aveugles, ni d'Estropiés d'aucun membre. Il n'est pas rare de les voir vivre jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris. Leur humeur est toujours gaie, comme leurs Campagnes sont toujours couvertes de verdure. Dans une continuelle nudité, leur teint n'est pas noir, ni même plus brun que celui des Espagnols. Cependant, à l'exception de leurs jours de Fête ou de réjouissance, Hommes, Femmes, Enfans, ils sont toujours expofés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais, qu'ils ont commencé à se ceindre uniquement le milieu du corps, & dans leurs Fêtes, à porter de la ceinture en bas une toile bleue ou raïée, à laquelle ils pendent de petits os, ou des Sonnettes lorsqu'ils peuvent s'en procurer par des échanges. Les Chefs endossent même alors une espece de manteau; mais on s'apperçoit que cette parure les gêne, & que leur plus grande satisfaction est d'être nus.

Bonne constitution des Brasiliens.

Leur parure.

Ils ne peuvent souffrir aucun poil, dans toute autre partie du corps que la tête. Les ciseaux & les pincettes, qui leur servent à s'en défaire, sont un des plus grands objets du Commerce. Ce qu'on a dit de l'usage qu'ils ont de se percer la levre inférieure, est vrai dès l'enfance; mais dans cet âge tendre, ils se contentent d'y porter un petit os, blanc comme l'ivoire. A l'âge viril, ils y passent une pierre, qui est souvent de la longueur du doigt, & qu'ils ont l'art de faire tenir sans aucune sorte de lien. Quelques-uns s'en enchassent jusques dans les joues. Ils regardent comme une autre beauté d'avoir le nez plat; & le premier soin des Peres, à la naissance des Enfans, est de leur rendre cet important service: la couleur noire, dont ils se peignent tout le corps, à l'exception du visage, n'empêche point qu'ils n'y joignent, en quelques endroits, d'autres couches de

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

diverſes couleurs; mais leurs jambes & leurs cuiſſes conſervent toujours la même noirceur, ce qui leur donne, à quelque diſtance, l'air de culottes noires, abbatues ſur leurs talons. Ils portent, au cou, des colliers d'os, d'une blancheur éclatante, & de la forme d'un croiſſant, enfilés par le haut dans un ruban de coton; mais, pour la variété, ils leur font quelquefois ſucceder de petites boules d'un bois noir, fort luiſant, dont ils font une autre eſpece de collier. Comme ils ont quantité de Poulets, dont la race leur eſt venue d'Europe, ils en choiſiſſent les plus blancs, & leur ôtent le duvet, qu'ils teignent en rouge, pour s'en parſemer le corps avec une gomme fort viſqueuſe. Dans leurs guerres & dans leurs Fêtes ſolemnelles, ils s'appliquent, avec de la cire, ſur le front & ſur les joues, de petites plumes d'un Oiſeau noir qu'ils nomment *Tucan* (82). Pour les Feſtins de chair humaine, qui ſont leurs plus grandes réjouiſſances, ils ſe font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelaſſées ou tiſſues avec tant d'art, qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs maſſues, qui ſont de ce bois dur & rouge, que nous nommons Bois de Breſil, ſont revêtues auſſi de ces plumes. Sur leurs épaules, ils mettent des plumes d'Autruches, » dont ils accommodent, dit Lery, » tous les tuïaux ſerrés d'un côté, & le reſte qui s'éparpille en rond, en » forme d'un petit Pavillon, ou d'une roſe; ce qui forme un grand pan- » nache, qu'ils appellent *Araroya*, lequel étant lié ſur leurs reins avec » une corde de coton, l'étroit vers la chair & le large en dehors, vous » diriez qu'ils portent une mue à tenir les Poulets. S'ils veulent danſer, ils prennent des fruits, qu'ils nomment *Ahouai*, de la groſſeur des Châtaignes; ils les creuſent, les rempliſſent de petites pierres, & ſe les attachent aux jambes. Dans les mains, ils ont des Calebaſſes creuſes, & remplies auſſi de pierres, ou un bâton d'un pié de longueur, auquel ces Calebaſſes ſont attachées.

A l'égard des Femmes, c'eſt dans les termes du Voïageur qu'il faut prendre une juſte idée de leur parure (83).

(82) Lery croit trouver dans ces uſages barbares l'origine de quelques modes Françoiſes de ſon tems. » Outre la couronne ſur » le devant & cheveux pendans ſur le der- » riere, ils lient & arrangent des plumes » d'aîles d'oiſeaux, deſquelles ils font des » fronteaux, aſſez reſſemblans, quant à la » façon, aux cheveux vrais ou faux, qu'on » appelle *Raquettes* ou *Ratepenades*, dont » les Dames & Demoiſelles de France, & » d'autres Païs de deça, depuis quelque » tems ſe ſont ſi bien accommodées; & » diroit-on qu'elles ont eu cette invention » des Sauvages, leſquels appellent cet en- » gin *Yampenambi*. *Ubi ſup. p. 116.*

(83) Il faut bien voir, dit-il; ſi leurs Femmes & Filles, leſquelles ils nomment *Quoniam*, &, depuis que les Portugais ont fréquenté par delà, en quelques endroits *Macia*, ſont mieux parées & attifées. Premierement, outre ce qu'on a dit, qu'elles vont ordinairement toutes nues, auſſi bien que les Hommes, encore ont-elles cela de commun avec eux, de s'arracher tout le poil qui croît ſur elles, juſqu'aux paupieres & aux ſourcils des yeux. Vrai eſt que pour les cheveux elles ne les imitent pas; car au lieu qu'eux les tondent ſur le devant & rognent ſur le derriere, elles, au contraire, non-ſeulement les laiſſent devenir longs, mais auſſi, comme les Femmes de par deçà, les peignent & lavent fort ſoigneuſement, les ſéparent également en deux, les trouſſent quelquefois avec un cordon de coton teint en rouge, & les laiſſent pendre ſur les épaules, comme font celles de Neufchâtel & autres que j'ai vues en quelques endroits des Suiſſes: toutefois elles vont plus communément toutes déchevelées. Au ſurplus elles ne ſe font point fendre les levres ni les joues,

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Nourriture des Brasiliens.

Les Brasiliens se nourrissent ordinairement de deux sortes de racines; l'*Aipy* & le Manioc. Ces Plantes se cultivent, & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre, pour devenir hautes d'un demi pié & de la grosseur du bras. On les fait sécher au feu sur des claies; & les ratissant avec des pierres aiguisées, on en fait une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'Amidon. Cette farine se cuit dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Refroidie, dans une certaine consistance, son goût differe peu de celui du Pain blanc. Celle dont on fait provision, dans les courses & les guerres, est assez cuite pour se dur-

& par conséquent ne portent point de pierreries au visage : mais quant aux oreilles, elles les ont outrageusement percées, & les pendans qu'elles y mettent, faits de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*, étant blancs, ronds, & aussi longs qu'une moïenne chandelle de suif, cela leur battant sur les épaules, même jusques sur la poitrine, il semble, à les voir un peu de loin, que ce soient oreilles de limiers, qui leur pendent de côté & d'autre. Touchant le visage, voici la façon dont elles se l'accoûtrent : la Voisine, ou Compagne, avec un petit pinceau à la main, aïant commencé un petit rond, droit au milieu de la joue de celle qui se fait peinturer, tournoïant tout autour en rouleau & forme de limaçon, non-seulement continuera jusqu'à cequ'avec des couleurs, bleue, jaune & rouge, elle lui ait bigarré toute la face, mais aussi, à la place des paupieres & sourcils arrachés, elle baille le coup de pinceau. Au reste elles font de grands bracelets, de plusieurs pieces d'os blancs, coupés & taillés en maniere de grosses écailles de poisson, lesquelles elles savent si bien rapporter & si proprement joindre l'une à l'autre, avec de la cire & gomme mêlée parmi, qu'il n'est pas possible de mieux. Cela, long d'environ un pié & demi, ne se peut mieux comparer qu'aux brassarts, dequoi on joue au ballon par deça. Elles portent aussi de ces colliers blancs, nommés *Boure* en leur langage, non pas au cou comme les hommes, mais entortillés à l'entour des bras : & voilà pour quel usage elles trouvent si jolis les petits boutons de verre jaunes, bleus, verds, & d'autres couleurs, qu'on leur porte enfilés, pour trafiquer pardelà. Soit que nous allassions en leurs Villages, ou qu'elles vinssent à notre Fort, elles vouloient en avoir de nous, en nous présentant des fruits ou autres choses de leur Païs, avec la façon de parler pleine de flatterie, dont elles usent ordinairement, nous rompant la tête, & étoient incessamment après nous, disant; *Mair, deagatorem amabé maroubi*, c'est-à-dire, » François, tu es » bon; donne-moi de tes boutons de verre. Elles faisoient de même pour tirer de nous des peignes, qu'elles nomment *Guap*, ou *Kuap*, des miroirs, qu'elles appellent *Aroua*, & tout ce dont elles avoient envie.

Mais entre les choses doublement étranges & vraiment émerveillables que j'ai observées en ces Femmes, c'est qu'encore qu'elles ne se peinturent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les jambes, que les Hommes, même qu'elles ne se couvrent, ni de plumasseries, ni d'autres choses, cependant quoique nous leur vouluſſions bailler plusieurs fois des robbes de frise & des chemises, il n'a jamais été en notre puissance de les faire vêtir : vrai est que pour prétexte, nous alléguant leur coutume, qui est qu'à toutes les Fontaines & Rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupissant sur le bord, ou se mettant dedans, elles jettent avec les deux mains de l'eau sur leur tête, & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes, elles disoient que ce leur seroit trop de peine de se dépouiller si souvent : & quoique nous fissions couvrir par force les Prisonnieres de guerre que nous avions achetées, & que nous tenions Esclaves pour travailler dans le Fort, toutefois aussi-tôt que la nuit étoit close, dépouillant secretement leurs chemises & autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit pour leur plaisir & avant que se coucher, qu'elles se promenassent toutes nues parmi notre Ile. Bref, si c'eut été à leur choix, & qu'à grands coups de fouet on ne les eut contraintes de s'habiller, elles eussent mieux aimé endurer le have & chaleur du Soleil, même s'écorcher les bras & les épaules à porter la terre & les pierres, que rien endurer sur elles. Pour les Enfans, qu'ils nomment *Conomi-Miri*, ce nous étoit un grand plaisir de voir les grandets, au-dessous de trois ou quatre ans, lesquels fessus & grassets qu'ils sont,

tir. Elles ſont toutes deux fort nourriſſantes (84) ; & de l'une comme de l'autre, apprêtées avec du jus de viande, on fait un mets qui approche du riz bouilli. Les mêmes racines, pilées dans leur fraîcheur, donnent un jus, de la blancheur du lait, qui ne demande que d'être expoſé au Soleil pour s'y coaguler comme le Fromage, & qui fait enſuite un bon aliment, pour peu qu'il ſoit cuit au feu. Comme on ne fait que le renverſer dans une poelle de terre pour les cuire, Lery le compare à nos omelettes.

Ces racines ſervent auſſi à la compoſition (85) du Breuvage ; & l'on ne ſera point ſurpris de leur abondance, dans un Païs où il ſe trouve des Cantons ſi fertiles, qu'en moins de vingt-quatre heures un jeune Homme peut cultiver aſſez de terre, pour lui rapporter dequoi vivre une année entiere. D'ailleurs, les Indiens du Breſil ne manquent point de Maïz, auquel ils donnent le nom d'Avari.

Lorſqu'ils s'aſſemblent pour quelque Feſtin, dont l'occaſion la plus ordinaire eſt le maſſacre de quelque Captif dont ils doivent manger la chair, les Femmes allument du feu, près des vaiſſeaux qui contiennent les liqueurs. Elles en ouvrent un, dont elles tirent à plein bord, dans une courge que les Hommes prennent l'un après l'autre, en danſant, & qu'ils vuident d'un ſeul trait. Ils y retournent tour à tour, avec les mêmes cérémonies, juſqu'à ce que le vaiſſeau ſoit épuiſé. Pluſieurs jours ſe paſſent dans les mêmes tranſports ; ou, ſi le plaiſir eſt interrompu, c'eſt par le diſcours de quelque Brave, qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les Ennemis de la Nation.

C'eſt un uſage particulier des Indiens du Breſil, de boire & de man-

beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poinçons d'os blanc dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloient jamais de venir en trouppes, danſant au-devant de nous, quand ils nous voïoient arriver dans leurs Villages. Lery aſſure, pour concluſion de ce Tableau, » que la nu» dité des Braſiliennes, quoiqu'en beauté, » dit-il, elles ne cedent rien aux autres, » excite moins les hommes, que les atti» fets, fards, fauſſes perruques, cheveux » tortillés, grands collets fraiſés, vertuga» les, robbes ſur robbes, & autres infinies » bagatelles dont les Filles & Femmes de » par deça ſe contrefont & n'ont jamais » aſſez. *Ubi ſupra.*

(84) La premiere ſe nomme *Oui-pou*, & la ſeconde *Oui-antan.*

(85) Cette opération eſt fort dégoutante. Elle eſt abandonnée aux Femmes, » qui » commencent par découper les racines, & » les faire bouillir à l'eau dans de grands » vaſes de terre. On les retire du feu lorſ» qu'elles ſont amollies, & on les laiſſe un » peu refroidir. Enſuite, pluſieurs Femmes, » accroupies autour des vaſes, y prennent » les molles, ſe les mettent dans la bou» che, & les machent : après quoi les » remettant dans d'autres vaſes de terre, » qu'on leur tient prêts ſur le feu, elles les » font bouillir une ſeconde fois, ſans au» tre peine que de les remuer avec un bâ» ton. Il ne reſte alors que de les verſer » dans de plus grands vaiſſeaux de terre, » où elles les laiſſent un peu écumer & » cuver ; & ces vaiſſeaux, qui ſont étroits » par la bouche, demeurent couverts. Ils » reſſemblent aux grands cuviers de terre » qui ſervent à faire la leſcive en quelques » endroits du Bourbonnois & de l'Auver» gne : les Femmes du Breſil font auſſi » bouillir & mâchent de même les Grains » d'Avari pour en faire une autre ſorte de » breuvage «. L'Auteur répete que ce ſont des Femmes ; car l'opinion des Hommes eſt que ſi les Filles vierges machoient les Racines & l'Avari, la Liqueur en ſeroit moins bonne : ils regarderoient auſſi, comme une indécence pour leur propre ſexe, de mettre la main à ce travail. *Ubi ſup.* p. 142.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

ger à différentes heures ; c'eſt-à-dire qu'ils s'abſtiennent de manger lorſqu'ils boivent, & de boire lorſqu'ils mangent. Dans les mêmes tems, ils rejettent auſſi toute ſorte de ſoins & d'affaires, ſans excepter celles de leurs haines & de leurs vangeances, qu'ils remettent toujours après avoir ſatisfait leurs beſoins. Alors ils parlent, avec chaleur, d'attaquer leurs Ennemis, de les prendre, de les engraiſſer, de les aſſommer ſolemnellement & de les manger.

Leurs guerres.

Ce n'eſt jamais par des motifs d'intérêt ou d'ambition, que les Braſiliens ſe font la guerre. Ils ne penſent qu'à vanger la mort de leurs Parens, ou de leurs Amis, mangés par d'autres Sauvages. Lery aſſure qu'on remonteroit à l'infini, ſans trouver d'autre origine à leurs plus ſanglantes invaſions. La vangeance eſt une paſſion ſi vive dans tous ces Peuples, que jamais ils ne ſe font aucun quartier. Ceux, qui ont formé quelque liaiſon avec les Européens, reviennent par degrés de cette férocité ; ils baiſſent la vue avec une ſorte de confuſion, lorſqu'on leur en fait un reproche.

Il entre peu de formalités dans leurs guerres. Ils n'ont ni Rois ni Princes, ils ne connoiſſent aucune diſtinction de rangs ; mais ils honorent leurs Anciens, & les conſultent, parceque l'âge, diſent-ils, leur donne de l'expérience, & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes, ils ſont capables de fortifier les jeunes Guerriers par leurs conſeils. Chaque *Aldeja*, nom qu'ils donnent à quatre ou cinq Cabanes ſituées dans un même Canton, a pour Directeurs, plutôt que pour Chefs, un certain nombre de ces Anciens, qui ſont en même-tems les Orateurs de la Société, ſurtout lorſqu'il eſt queſtion d'animer les jeunes gens à prendre les armes. Ils donnent le ſignal du départ, & ne ceſſent point, dans leur marche, de faire retentir les termes de haine & de vangeance. A ce cri, les Sauvages frappent des mains, ſe donnent de grands coups ſur les épaules & les feſſes, & promettent de ne pas ménager leur vie. Quelquefois ils s'arrêtent, pour écouter des Harangues emportées, qui durent des heures entieres (86). Enſuite chacun s'arme de ſa *Tacape* (87), qui eſt une ſorte de maſſue de bois de Breſil, ou d'une eſpece d'Ebene noire, fort peſante, ronde à l'extrêmité, & tranchante par les bords. Sa longueur eſt de ſix piés, ſur un de large, & ſon épaiſſeur d'un pouce. Ils ont des Arcs du même bois, dont ils ſe ſervent avec une adreſſe extrême (88). Leurs Boucliers ſont de peau, larges, plats, & ronds. Dans cet équipage, & parés de plumes,

(86) Lery aſſure qu'elles durent quelquefois ſix heures. *Ubi ſup.* p. 232.

(87) Ces maſſues reſſemblent à celles de l'Amérique Septentrionale, qui ſe nomment *Macanas*.

(88) Ils les nomment *Orapats*. Les cordes ſont de fil d'herbe, & ſi fortes, quoique très minces, qu'un cheval, dit l'Auteur, *y tireroit*. Il ajoute que leurs fleches ſont longues d'une braſſe, & compoſées de trois pieces ; le milieu de roſeau, & les deux autres parties de bois noir : & ſont ces pieces, dit-il, très bien rapportés, jointes & liées avec de petites pelures d'arbre. Elles n'ont que deux empennons, chacun long d'un pié, leſquels ſont fort proprement liés avec du fil de coton. Au bout d'icelles, ils mettent aux unes des os pointus, aux autres la longueur de demi pié de cannes ſeches & dures, en façon de lancette, & piquant de même ; & quelquefois le bout d'une queue de raie, laquelle eſt fort venimeuſe : même depuis que les François & Portugais avoient fréquenté ce Païs, à leur imitation ils commençoient d'y mettre, ſinon un fer de fleche, du moins une pointe de clou. *Ibid.*

ils marchent au nombre de cinq ou six mille, formés de plusieurs Aldejas, avec quelques Femmes chargées des provisions. Les Généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'Ennemis. Ils ont, pour les signaux militaires, une espece de cornet, qu'ils nomment *Inubia*, & des flutes d'os, qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Quelquefois leurs Expéditions se font par Mer; mais leurs Canots qui sont d'écorce d'arbre, ne pouvant résister à la force des vagues, ils ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le Païs qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les Femmes, pendant que les Guerriers pénetrent au travers des Bois. Leur premiere attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des Habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre; ils attendent les ténebres, ils y mettent le feu, & profitent de la confusion. Ils y exercent toutes sortes de cruautés. Mais leur principal objet est toujours d'enlever des Prisonniers. Ceux qu'ils tiennent, & qu'ils peuvent emmener dans ces occasions, sont gardés soigneusement, pour être rôtis & mangés après la guerre.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

S'ils ne peuvent éviter de se battre en pleine Campagne, leur emportement, redoublé par la force du péril, devient une vraie fureur. » De» quoi aïant moi-même été Spectateur, dit Lery (89), je puis parler avec » vérité. Un autre François & moi, quoiqu'en danger, si nous eussions » été pris ou tués, d'être mangés des Margajas, eûmes une fois la curio» sité d'accompagner nos Sauvages, lors au nombre d'environ quatre mille, » dans une escarmouche qui se fit sur le rivage de la Mer; & nous vî» mes ces Barbares combattre de telle furie, que *gens forcenés & hors de* » *sens ne sauroient pis faire.* Premierement, quand les nôtres eurent apperçu » l'Ennemi d'environ demi quart de lieue, ils se prirent à hurler de telle » façon, que quand il eut tonné du Ciel, nous ne l'eussions pas entendu. » A mesure qu'ils approchoient, redoublant leurs cris, sonnant de leurs » Cornets, étendant les bras, se menaçant, & montrant les uns aux au» tres les os des Prisonniers qu'ils avoient mangés, & jusqu'aux dents en» filées, dont plusieurs avoient plus de deux brasses pendues à leur cou; » c'étoit une horreur de voir leur contenance: mais ce fut bien pis, lors» qu'ils vinrent à s'approcher; car étant à deux ou trois cens pas les uns » des autres, ils se saluerent d'abord à grands coups de fleches; & dès la » premiere décharge, vous en eussiez vû l'air tout chargé. Ceux qui en » étoient atteints les arrachoient de leur corps avec un merveilleux cou» rage, les rompoient, les mordoient à belles dents, & ne laissoient » pas de faire tête malgré leurs blessures; surquoi il faut observer que ces » Indiens sont si acharnés dans leurs guerres, qu'aussi longtems qu'ils peu» vent remuer bras & jambes, ils ne cessent point de combattre, sans re» culer ni tourner le dos (79). Quand ils furent mêlés, ce fut à faire jouer » des deux mains les massues de bois, & à se charger si furieusement,

(89) Pages 240 & suiv. On ne changera que les termes trop surannés.

(90) L'Auteur en prend occasion de raconter que pendant nos guerres civiles, il y avoit à Saint Jean d'Angely, dans les Troupes Françoises, deux Soldats Brasiliens d'une hardiesse & d'une bravoure extraordinaires, qui s'attirerent l'admiration & les éloges des Officiers, p. 241.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» que celui qui rencontroit la tête de ſon Ennemi non-ſeulement le ren-
» verſoit par terre, mais l'aſſommoit, comme nos Bouchers font les Bœufs.
» On me demandera ce que mon Compagnon & moi nous faiſions dans
» cette rude eſcarmouche ? Je répons, pour ne rien déguiſer, que nous
» contentant d'avoir fait la premiere folie, qui étoit de nous être haſar-
» dés avec ces Barbares, & nous tenant à l'arriere-garde, nous étions ſeu-
» lement occupés à juger des coups. Mais quoique j'euſſe vû de la Gen-
» darmerie en France, tant à pié qu'à cheval, je dois dire que les mo-
» rions dorés & les armes luiſantes de nos François ne m'ont jamais donné
» tant de plaiſir que j'en eus alors à voir combattre les Sauvages. Outre
» leurs ſauts, leurs ſifflemens & leurs adroites paſſades, c'étoit un mer-
» veilleux ſpectacle que celui de voir voler en l'air tant de fleches, avec
» leurs grands empennons de plumes rouges, bleues & vertes, incarna-
» tes & d'autres couleurs, parmi les raïons du Soleil, qui les faiſoient
» comme étinceller, & de voir auſſi tant de bonnets, bracelets & au-
» tres équipages, faits de ces plumes naturelles dont les Combattans étoient
» revêtus.

» Après que le combat eut duré environ trois heures, & que de part
» & d'autre il y eut un bon nombre de tués & de bleſſés, nos Topi-
» namboux, aïant enfin remporté la victoire, firent priſonniers plus de
» trente Margajas, Hommes & Femmes, qu'ils emmenerent dans leur
» Païs : & quoique nous deux François nous n'euſſions fait autre choſe
» que tenir nos épées nues à la main, & tirer quelques coups de piſto-
» let en l'air pour encourager nos gens, nous reconnûmes qu'on ne pou-
» voit leur faire plus grand plaiſir que d'aller à la guerre avec eux ; car
» ils nous eſtimerent tellement depuis, que dans les Villages où nous
» fréquentions, les Vieillards nous en marquerent toujours plus d'amitié.

» Les Priſonniers aïant été mis au milieu de la Trouppe victorieuſe ;
» liés & garottés pour s'en aſſurer mieux, nous retournâmes à notre Ri-
» viere de Janeiro, aux environs de laquelle ces Sauvages habitoient.
» Comme nous étions allés à douze ou quinze lieues loin, ne deman-
» dez pas ſi en paſſant par les Villages de nos Alliés ils venoient au-
» devant de nous, danſant, ſautant, & claquant des mains, pour nous
» careſſer & nous applaudir. Il falloit que les pauvres Priſonniers, ſui-
» vant leur Coutume entr'eux, étant près des Maiſons, chantaſſent & diſ-
» ſent aux Femmes ; voici la viande que vous aimez tant, qui approche
» de vous. Pour concluſion, lorſque nous fûmes arrivés devant notre Ile,
» mon Compagnon & moi, nous nous fîmes paſſer dans une Barque, &
» les Sauvages s'en allerent chacun à leur quartier. Quelques jours après,
» quelques-uns de ceux qui avoient des Priſonniers nous vinrent voir à
» notre Fort ; & ſollicités par nos Interpretes d'en vendre une partie à Vil-
» legagnon, ils y conſentirent pour nous obliger. J'achetai une Femme,
» & ſon petit Garçon, qui n'avoit pas deux ans, leſquels me couterent
» environ trois livres de France en Marchandiſes ; mais ce fut aſſez mal-
» gré les Maîtres ; car, diſoit celui qui me fit cette vente, nous ne ſavons
» ce qui arrivera ! Depuis que *Paycolas*, ainſi nommoient-ils Villega-
» gnon, eſt venu en ce Païs, nous ne mangeons pas la moitié de nos

» Ennemis

» Ennemis. Je penſois bien garder le petit Garçon pour moi ; mais Vil-
» legagnon, me faiſant rendre mes Marchandiſes, voulut l'avoir pour lui.
» Encore, quand je diſois à la Mere que je l'emmenerois en France, elle
» répondoit, tant cette Nation a la vangeance enracinée au cœur, que
» ſans l'eſpérance qu'elle avoit qu'étant devenu grand il pourroit s'échap-
» per, & ſe retirer avec les Margajas pour les vanger, elle eut mieux
» aimé qu'il eut été mangé des Topinamboux que de le laiſſer après elle.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

On aſſure que la plûpart des Braſiliens engraiſſent leurs Priſonniers, pour rendre leur chair de meilleur goût, & que pendant le tems qu'ils les laiſſent vivre ils donnent des Femmes aux Hommes, mais qu'ils ne donnent point d'Hommes aux Femmes. Le Maître d'un Priſonnier ne fait pas difficulté, dit-on, de lui abandonner ſa Fille ou ſa Sœur. Cette Femme lui rend d'ailleurs toute ſorte de ſervices, juſqu'au jour qu'il doit être maſſacré & mangé. Dans l'intervalle, il paſſe le tems à la Chaſſe & à la Pêche. Le jour de la mort n'eſt jamais déterminé ; il dépend de l'embonpoint du Captif. Lorſqu'il eſt venu, tous les Indiens de l'Aldeja ſont invités à la Fête. Ils paſſent d'abord quelques heures à boire & à danſer ; & non-ſeulement le Priſonnier eſt au nombre des Convives, mais, quoiqu'il n'ignore point que ſa mort approche, il affecte de ſe diſtinguer par ſa gaieté. Après la danſe, deux Hommes robuſtes ſe ſaiſiſſent de lui, ſans qu'il faſſe de réſiſtance ou qu'il laiſſe voir la moindre fraïeur. Ils le lient d'une groſſe corde au milieu du corps, mais ils lui laiſſent les mains libres ; & dans cet état, ils le menent, comme en triomphe, dans les Aldejas voiſins. Loin d'en paroître abbatu, il regarde d'un air fier ceux qui ſe préſentent ſur ſon paſſage ; il leur raconte hardiment ſes exploits, ſurtout la maniere dont il a ſouvent lié les Ennemis de ſa Nation, & dont il les a rôtis & mangés ; il leur prédit que ſa mort ne demeurera pas ſans vangeance, & qu'ils ſeront un jour mangés comme lui. Lorſqu'il a ſervi quelque tems de ſpectacle & reçu les injures qu'on lui rend, ſes deux Gardes reculent, l'un à droite & l'autre à gauche, à la diſtance de huit ou dix piés, tirant à meſure égale la corde dont ils le tiennent lié ; de ſorte qu'il ne peut faire un pas au milieu d'eux. On apporte à ſes piés un tas de pierres ; & les Gardes, ſe couvrant de leurs Boucliers, lui déclarent qu'avant ſa mort on lui laiſſe le pouvoir de la vanger. Alors, entrant en fureur, il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'environnent. Avec quelque ſoin qu'ils ſe retirent, il y en a toujours un grand nombre de bleſſés.

Comment ils traitent leurs Priſonniers.

Auſſi-tôt qu'il a jetté toutes ſes pierres, celui dont il doit recevoir la mort, & qui ne s'eſt pas montré pendant toute cette ſcene, s'avance la Tacape à la main, paré de ſes plus belles plumes. Il tient quelques diſcours au Captif, & ce court entretien renferme l'accuſation & la Sentence. Il lui demande s'il n'eſt pas vrai qu'il a tué & mangé pluſieurs de ſes Compagnons ? L'autre ſe fait gloire d'un prompt aveu, & défie même ſon Bourreau, par une formule énergique dans les Langues du Païs ; » rens-
» moi la liberté, lui dit-il, & je te mangerai, toi & les tiens. Hé bien,
» replique le Bourreau, nous te préviendrons. Je vais t'aſſommer, & tu
» ſeras mangé ce jour même. Le coup ſuit auſſi-tôt la menace. La Fem-

Leur avidité pour la chair humaine.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

me, qui a vécu avec le Mort, ſe hâte d'accourir, & ſe jette ſur ſon corps, pour y pleurer un moment. C'eſt une grimace, qui ne l'empêche point de manger ſa part du Malheureux qu'elle a pris ſoin d'engraiſſer. Enſuite d'autres Femmes apportent de l'eau chaude, dont elles lavent le corps. D'autres viennent, le coupent en pieces avec une extrême promptitude, & frottent les Enfans de ſon ſang, pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens, les corps étoient découpés avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Braſiliens ont des couteaux en grand nombre. Il ne reſte qu'à rôtir les pieces du corps, & les entrailles, qui ſont fort ſoigneuſement nettoïées : c'eſt l'office des vieilles Femmes ; comme celui des Vieillards, en mangeant ce déteſtable mets, eſt d'exhorter les Jeunes-gens à devenir bons Guerriers, pour l'honneur de leur Nation, & pour ſe procurer ſouvent le même Feſtin (91).

L'uſage commun des Braſiliens eſt de conſerver, dans leurs Villages, des monceaux de têtes de Morts ; & lorſqu'ils reçoivent la viſite de quelque Etranger, ils ne manquent point de lui donner ce ſpectacle, comme un trophée de leur valeur & des avantages qu'ils ont remportés ſur leurs Ennemis. Ils gardent auſſi fort ſoigneuſement les plus gros os des cuiſſes & des bras, pour en faire diverſes ſortes de Fluttes, & toutes les dents, qu'ils attachent en forme de Chapelets, pour ſe les ſuſpendre au cou. Ceux qui ont fait pluſieurs Priſonniers, croïant leur gloire bien établie, ſe font inciſer, dès le même jour, la poitrine, les bras, les cuiſſes, le gras des jambes & d'autres parties du corps, pour éterniſer la mémoire de leurs Exploits. Lery prit ſoin de faire deſſiner la figure d'un Braſilien, avec toutes ces marques d'honneur. Enfin, s'il arrive que les Captifs aient eu quelque Enfant des Femmes qui ont pris ſoin de les engraiſſer, ces malheureux fruits ſont dévorés, ſoit en naiſſant, ſoit après avoir acquis un peu plus de force.

» Ils nous préſentoient ſouvent, dit Lery, de la chair humaine pour » en manger ; & le refus que nous en faiſions les chagrinoit, comme ſi » nous leur euſſions donné ſujet de ſe défier de notre alliance : ſur quoi » je dois rapporter, à mon grand regret, que quelques Interpretes Nor» mans, qui avoient paſſé huit ou neuf ans dans le Païs, y menant une

(91) Lery *ubi ſupra*, ch. 15. Il raconte qu'arrivant un jour, ſans être attendu, dans un Village nommé *Piravi-iou*, il trouva qu'on y alloit tuer, avec ces formalités, une Femme priſonniere. » M'approchant » d'elle, dit-il, &, pour m'accommoder à » ſon langage, lui diſant qu'elle ſe recom» mandât à *Toupau*, quoique ce mot ne » ſignifie pas Dieu parmi eux, mais ſeule» ment le tonnerre, & que je lui enſeigne» rois à le prier ; pour toute réponſe, ho» chant la tête & ſe moquant de moi, dit : » que me bailleras-tu ? & je ferai ainſi que » tu dis. A quoi lui repliquant, pauvre Mi» ſérable, il ne te faudra tantôt plus rien en » ce monde, & penſe ceque ton ame de» viendra après ta mort : elle, s'en riant » derechef, fut aſſommée & mourut de » cette façon. *Ibid.* p. 252. Au reſte l'Auteur accuſe d'erreur ceux qui ont écrit que les Braſiliens embrochoient les parties du corps pour les rôtir. Ils ont de grandes & hautes claies de bois, entre leſquelles ils les rotiſſent avec un mélange de feu & de fumée ; ce qui reſſemble à ceque les Flibuſtiers ont nommé *Boucaner*. Les vieilles Femmes, ajoute Lery, aimant paſſionnément la chair humaine, recueillent la graiſſe qui dégoûte le long des grilles, en léchant leurs doigts. Voilà, dit-il, ce qu'il a vû. p. 257.

» vie d'Athées, non-seulement se souilloient de toute sorte de désordres,
» avec les Femmes, mais se vantoient d'avoir tué & mangé des Prison-
» niers. Un jour, que j'étois avec quatre ou cinq François dans un Vil-
» lage de la grande Ile, où l'on retenoit dans les fers un jeune Homme,
» que nos Sauvages avoient enlevé sur quelque Européens, nous trouvâ-
» mes l'occasion de nous approcher de lui. Il nous dit, en fort bon Por-
» tugais, qu'il étoit Chrétien, & qu'aïant été conduit en Portugal, il y
» avoit été baptisé sous le nom d'*Antonio*. Quoique Margaja, & déter-
» miné à souffrir courageusement la mort, il nous fit entendre qu'il ne
» seroit pas fâché de nous devoir la vie. Nous fûmes touchés de compas-
» sion. Un des nôtres, Serrurier de profession, qui savoit assez l'Espagnol
» pour entendre quelque chose au Portugais, lui promit une lime pour
» couper ses fers, & convint avec lui que se dérobant à ses Gardes, tan-
» dis que nous nous efforcerions de les amuser, il iroit nous attendre
» dans un petit Bois voisin, où nous aurions pû le prendre en retournant
» à notre Ile. Cette espérance l'avoit jetté dans un transport de joie. Mais,
» sans avoir entendu ce qu'on lui avoit offert, les Sauvages conçurent
» quelque soupçon de notre entretien. A peine fûmes-nous sortis du Vil-
» lage, qu'aïant appellé leurs Voisins, pour assister à la mort du Prison-
» nier, ils le massacrerent ensemble. Le lendemain, nous retournâmes
» chez eux avec une Lime & d'autres secours, sous prétexte de leur de-
» mander des vivres; mais, sans nous répondre, ils nous menerent dans
» un lieu où nous vîmes les pieces du corps d'Antonio sur le Boucan,
» & s'applaudissant de nous avoir trompés, ils finirent par nous montrer
» la tête, avec des éclats de rire. Un autre jour, deux Portugais se lais-
» serent surprendre par nos Sauvages, dans une petite Maison de terre,
» assez voisine d'un de leurs Forts, qui se nommoit Moripione. Quoi-
» qu'ils se fussent défendus avec beaucoup de courage, du matin au soir,
» & qu'après avoir épuisé toute leur provision de poudre, ils fussent sor-
» tis, chacun avec une épée à deux mains, dont ils avoient fait un grand
» carnage, ils n'avoient pû supporter une multitude d'Ennemis, qui s'é-
» toient obstinés à les prendre. Ils eurent le malheur de tomber entre
» leurs mains. J'achetai la dépouille de l'un, qui consistoit en quelques
» habits de Buffle. Un de nos Interpretes eut, pour deux couteaux, un
» grand plat d'argent, qui s'étoit trouvé dans leur Maison. Nous appri-
» mes, des Sauvages mêmes, qu'après les avoir conduits dans leur Ha-
» bitation, ils avoient commencé par leur arracher la barbe; qu'ensuite
» ils les avoient tués & mangés cruellement; & que loin d'être attendris
» de leurs plaintes, ils leur avoient reproché de ne pas savoir mourir avec
» honneur.

DESCRIPTION DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Enfin, comme tout est précieux dans un Voïageur de bonne foi, lorsqu'il ne raconte que ce qui s'est passé sous ses yeux, Lery ajoute qu'un jour, les Topinamboux Alliés des François, las d'une trop longue tranquillité, qui leur faisoit perdre le goût de la chair humaine, se souvinrent qu'ils avoient dans leur voisinage une Habitation de Margajas, qui » s'étoient rendus à leur Nation depuis vingt ans, & qu'ils avoient laissés vivre en paix. Mais sous prétexte qu'ils étoient issus de leurs plus

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

» mortels Ennemis, ils prirent la réſolution de les détruire. La nuit fut » priſe pour cette expédition. Ils firent un tel carnage, que les cris des » Mourans ſe firent entendre de fort loin. Pluſieurs François, qui en » furent informés vers minuit, partirent bien armés dans une grande » Barque, pour ſe rendre à ce Village, qui n'étoit pas éloigné du Fort. » Mais avant qu'ils y puſſent arriver, les furieux Topinamboux avoient » mis le feu aux Maiſons, & fait main-baſſe ſur les Habitans qui en étoient » ſortis. Lery n'étoit pas du détachement François; mais il apprit des au- tres, qu'ils avoient vû quantité d'Hommes & de Femmes en pieces ſur les Boucans, & des Enfans rôtis tout entiers. Quelques-uns néanmoins s'étoient ſauvés par Mer, à la faveur des ténebres, & vinrent demander un azile dans le Fort François. Ils y furent reçus fort humainement; mais les Topinamboux, qui ne furent pas long-tems ſans en être avertis, en firent des plaintes fort vives, & ne conſentirent à les laiſſer ſous la pro- tection des François, qu'après avoir été appaiſés par des préſens.

Obſervation ſur les Braſiliens Anthropophages.

On croit pouvoir conclure, de tous ces récits, qu'avec un goût ſi vif pour la chair humaine, non-ſeulement les Braſiliens ſe bornent à manger leurs Ennemis, mais que dans leurs guerres mêmes, ils ne mangent que ceux qui tombent vifs entre leurs mains, & qu'ils tuent avec certaines formalités. On ne remarque point une ſeule fois, qu'après un combat dont ils ont remporté l'avantage, & qui les a laiſſés maîtres du champ de Ba- taille, ils ſe ſoient arrêtés à dévorer les corps des Vaincus; & tous leurs efforts ſemblent ſe rapporter à faire des Priſonniers, qu'ils vont égorger dans leurs Villages.

Obſervation ſur leur Religion.

Correal, qui paroît avoir emprunté de Lery une grande partie de ſes lumieres, ne laiſſe pas d'y joindre quelquefois ſes propres Obſervations. En reconnoiſſant, par exemple, que les Indiens du Breſil n'ont aucune ſorte de Temples ou de monumens Religieux, & qu'ils n'ont pas la moindre idée de l'origine du Monde, il prétend qu'ils ne ſont point dans une ignorance abſolue de la Divinité, & qu'ils lui rendent même une ſorte d'hommage, en levant ſouvent les mains vers le Soleil & la Lune, avec des mar- ques d'admiration, qu'ils expriment par des interjections fort vives. Il n'aſ- ſure pas moins qu'ils croient l'immortalité de l'ame, & des punitions pour le crime, comme des récompenſes pour la vertu. En effet on a vu, d'a- près Lery, qu'ils font paſſer les gens de bien, après leur mort, derriere de hautes Montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils ne leur don- nent pas d'autre occupation que de rire & de danſer. De mauvais eſprits, qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils ſe plaignent d'être ſouvent maltrai- tés dès cette vie, ſont les Bourreaux qu'ils croient établis dans l'autre à tourmenter les Méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'eſt qu'ils paroiſſent perſuadés que leurs Devins ſont en commerce avec des Puiſſances inviſibles, dont ils reçoi- vent le pouvoir d'inſpirer de la force & du courage aux Guerriers, & de faire croître les Plantes & les fruits. Enfin leurs Fêtes ne laiſſent aucun doute, à Correal, qu'ils n'aient la connoiſſance d'un Etre, ou d'un prin- cipe, ſupérieur à la race humaine (92). On raconte, dit-il, qu'ils s'aſſem-

(92) Voïages de François Correal, Part. 2. chap. 7.

blent, à certains jours. Leurs Devins, qui préſident à ces aſſemblées, entonnent des chants, & commencent une danſe fort vive, en ſecouant leurs Maracas, c'eſt-à-dire des Bâtons garnis de fruits creux & de petites pierres, qu'ils portent à la main. Dans ce mouvement, & ſans ceſſer de chanter, ils prennent tous les Acteurs de la Fête, qui ſe mettent à chanter & à danſer comme eux, avec une exacte imitation des mêmes poſtures. Les Femmes s'agitent, juſqu'à rendre par la bouche des flots d'écume. Les Hommes & les Enfans ſe frappent la poitrine, & font un bruit incroïable. Après cette premiere ſcene, on ſe repoſe; ou du moins on prend un air plus calme, & le ton du chant devient plus doux. Mais cet intermede eſt court. On recommence à danſer, avec cette différence, qu'on ſe place en rond, ſe tenant par la main, & pliant un peu le corps. La danſe continue longtemps dans cet ordre & dans cette poſture. Lorſque tout le monde eſt accablé de fatigue, on ſe diviſe en trois cercles, à chacun deſquels un Devin préſente ſa Maraque, d'où il aſſure que l'Eſprit leur parle. Il prend alors de longs roſeaux, qu'il remplit de tabac allumé; & ſe tournant de divers côtés, pour en ſouffler la fumée ſur les Danſeurs, il les avertit que l'Eſprit leur inſpire de la force & du courage. Cette cérémonie dure au moins ſix ou ſept heures. » Il eſt certain, » conclut Correal, qu'elle ſuppoſe quelque connoiſſance d'un Etre ſupé» rieur, à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que tout ce qui ſe dit dans » ces occaſions n'eſt qu'une formule vuide de ſens, comme je l'ai en» tendu ſoutenir par un Miſſionnaire Portugais. Pour moi, je ſuis per» ſuadé que partout où il y a quelque apparence de raiſon, il y a auſſi » quelque idée, vraie ou fauſſe, d'un pouvoir au-deſſus de nous; & que » ſi les lumieres ne ſont pas aſſez vives pour éclaircir cette connoiſſance, » il s'en conſerve toujours quelques traits groſſiers, que les plus brutaux » ajuſtent à leur maniere (93).

Lery, qui ſe donne ordinairement pour témoin oculaire, fait une peinture beaucoup plus curieuſe de ces Aſſemblées. Un jour, dit-il dans ſon ſtyle naïf, auquel on ne veut changer que les termes hors d'uſage, allant par le Païs avec un autre François, nommé Jacques Rouſſeau, & un Interprete, nous couchâmes dans un Village qui s'appelle *Cotiva*. Le lendemain, de grand matin, lorſque nous nous diſpoſions à partir, nous vîmes arriver de toutes parts les Sauvages des lieux voiſins, avec leſquels ceux du Village ſe joignirent dans une grande Place; & leur nombre fut bientôt de cinq ou ſix cens. La curioſité nous retint. Nous vîmes tout ce monde ſe ſéparer en trois bandes; les Hommes dans une Maiſon, les Femmes dans une autre, & les Enfans dans une troiſieme. Nous nous trouvions dans celle où vinrent les Femmes; & comme nous étions encore à déjeuner, on ne nous preſſa point d'en ſortir, mais on nous recommanda de nous y tenir tranquilles. Celle des Hommes n'en étoit qu'à trente pas. D'abord nous entendîmes un bruit ſourd, tel que celui des Prêtres qui récitent leur Breviaire. Auſſitôt les Femmes, qui étoient au nombre d'environ deux cens, ſe leverent en prêtant l'oreille, & ſe ſerrerent en un

(93) Correal, *Ibidem*, p. 228.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

monceau. Enſuite les Hommes éleverent peu à peu la voix ; & fort diſtinctement nous les entendîmes chanter enſemble, ſur deux Notes fort ſimples, la ſyllabe Hé, Hé, Hé, qu'ils ne ceſſoient point de répéter. Tout d'un-coup, nous fûmes fort étonnés que les Femmes, ſe mettant à leur répondre, & d'une voix tremblante, répéterent auſſi cette même ſyllabe, & commencerent à crier ſi fort, l'eſpace de plus d'un quart d'heure, que les regardant, nous étions fort embarraſſés de notre contenance. Non-ſeulement elles hurloient de toutes leurs forces, mais ſautant avec beaucoup de violence, elles faiſoient branler leurs mamelles, elles écumoient par la bouche, & quelques-unes tomboient évanouies. Je ne puis croire autrement, que le Diable ne leur entrât dans le corps. D'un autre côté, entendant de même les Enfans crier & ſe tourmenter dans une Maiſon ſéparée qui n'étoit pas loin de nous, il eſt vrai que quoiqu'il y eût déja plus d'une demie année que je fréquentois les Sauvages, & que je fuſſe accoutumé à leurs manieres, j'eus alors quelque fraïeur, & j'euſſe bien voulu être dans le Fort. Cependant, après ce bruit & ces hurlemens confus, les Hommes firent une petite poſe ; & les Femmes, comme les Enfans, demeurerent dans un profond ſilence. Bientôt, nous entendîmes recommencer les chants des Hommes, mais avec tant de douceur & d'harmonie, qu'étant un peu raſſuré par des ſons ſi gracieux, je voulus ſortir pour les entendre de près. Les Femmes voulurent me retenir ; & l'Interprete me dit que depuis ſix ou ſept ans qu'il étoit dans le Païs, il n'avoit jamais oſé ſe préſenter à ces Fêtes. Je demeurai un peu en ſuſpens ; mais faiſant réflexion qu'il ne me donnoit aucune raiſon de ſa crainte, & comptant ſur l'amitié de quelques bons Vieillards de ce Village, où j'étois venu pluſieurs fois, je n'écoutai rien, & je me dérobai du lieu où j'étois. Les Maiſons de Sauvages ſont fort longues, ſemblables à nos allées couvertes de treillage, & revêtues d'herbes juſqu'à terre. M'étant approché de celle où j'entendois continuer les chants, je fis avec la main une petite ouverture au paroi, dans le ſeul deſſein de voir librement. Enſuite, ne voïant point qu'on ſe plaignît de ma hardieſſe, je fis ſigne aux deux François, qui avoient les yeux ſur moi. Ils ſuivirent mon exemple. Enfin lorſque nous fûmes aſſurés que les Sauvages n'étoient pas choqués de nous voir, & qu'au contraire, ils ſuivoient joïeuſement le cours de leurs chants & de leurs danſes, nous entrâmes dans la Maiſon, où nous nous retirâmes dans un coin, pour jouir du ſpectacle.

La Deſcription des danſes ſera releguée dans une Note (94) : mais ob-

(94) Ne changeons rien aux termes. » Voici les morgues, geſtes & contenances » qu'ils tenoient : tous, près à près l'un de » l'autre, ſans ſe tenir par la main, & ſans » bouger d'une place, ains étant arrangés » en rond, courbés ſur le devant, guindant » un peu le corps, remuant ſeulement la » jambe & le pié droit, chacun aïant auſſi » la main dextre ſur les feſſes, & le bras & » la main gauche pendans, chantoient & » danſoient de cette façon. Au ſurplus, à » cauſe de la multitude, il y avoit trois » rondeaux, & au milieu de chacun trois » ou quatre de ces Devins, richement paré́s de robbes, bonnets & bracelets, faits » de belles plumes naturelles & de diverſes » couleurs, tenant au reſte en chacune » de leurs mains un *Maraca*, c'eſt-à-dire » ſonnettes d'un fruit plus gros qu'un œuf » d'Autruche, afin, diſoient-ils, que l'eſprit parlât, & les faiſoient ſonner à » toute reſte ; & j'obſervai que preſentant

ſervons que le récit de Correal eſt ici confirmé dans un point fort important, qui eſt la ſuppoſition d'un pouvoir inviſible, ou d'un eſprit de force, inſpiré par les Devins. Pour concluſion, ils frapperent du pié droit, plus fort qu'auparavant ; ils cracherent chacun devant ſoi, & tous chanterent deux ou trois fois en chœur, mais ſur la même note, c'eſt-à-dire ſans aucune varieté de ton, *Hé, hé, hua ; Hé, hua, hua, hua.* Comme je n'entendois pas encore parfaitement leur langage, l'Interprete me dit que dans la grande Ballade ils avoient regreté, en premier lieu, leurs vaillans Ancêtres ; qu'enſuite ils s'en étoient conſolés, par l'aſſurance de les aller rejoindre après la mort & de ſe réjouir avec eux derriere les hautes Montagnes ; qu'ils avoient menacé leurs Ennemis de les prendre & de les manger ; enfin qu'ils avoient célébré un ancien débordement d'eau, qui avoit noié tous les Hommes, à l'exception des Auteurs de leur race.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

On a cru devoir entrer dans ces détails ſur des Peuples qui paſſent avec raiſon pour les plus barbares de l'Amérique, & donner, par leur exemple, quelque idée de toutes les autres Nations qu'on a nommées, ſans avoir pu les faire connoître autrement. Cependant il ne faut pas s'imaginer, ſur des peintures ſi révoltantes, que les Braſiliens manquent de raiſon & de bonté. Le même Voïageur, qu'on cite volontiers lorſqu'il parle de ce qu'il a vu, fait un autre récit qui mérite encore d'être rapporté dans ſes termes. Une autre fois, dit-il, me trouvant avec quelques François dans un Village nommé *Okarentin*, à deux lieues de Cotiva, & ſoupant au milieu d'une place, où les Habitans s'étoient aſſemblés pour nous admirer, car lorſqu'ils veulent faire honneur à quelqu'un ils ne mangent jamais avec lui, nous les avions autour de nous, comme autant de Gardes, chacun armé d'un os de Poiſſon, long de deux ou trois piés, & dentelé en forme de ſcie ; moins pour attaquer ou pour ſe défendre, que pour éloigner les Enfans, auxquels ils diſoient, dans leur langage ; petite Canaille, retirez-vous ; vous n'êtes pas dignes de paroître aux yeux de ces Etrangers. Après nous avoir laiſſés ſouper tranquillement, ſans nous interrompre d'un ſeul mot, un Vieillard, aïant obſervé que nous avions fait notre priere au commencement & à la fin du repas, nous dit d'un ton fort modeſte. » Que ſignifie cet uſage que je vous ai vû, d'ôter vos » chapeaux ſans ouvrir la bouche, tandis qu'un de vous a parlé ſeul ? A » qui s'adreſſoit-il ? Etoit-ce à vous-mêmes, qui êtes préſens, ou à quel- » qu'un dont vous regrettez l'abſence ? Je pris cette occaſion, pour leur donner quelque idée du Chriſtianiſme. C'étoit à Dieu, lui dis-je, que nous avions adreſſé nos prieres ; & quoique ce grand Dieu ne fut pas vi-

Témoignage en faveur de la bonté des Braſiliens.

» ſouvent une canne de bois, longue de » quatre à cinq piés, au bout de laquelle » il y avoit de l'herbe de Petun, ſeche & » allumée, ſe tournant, & ſouffiant de » toutes parts la fumée d'icelle ſur les au- » tres Sauvages, ils leur diſoient : afin que » vous ſurmontiez vos Ennemis, recevez » tous l'eſprit de force ; & ainſi firent par » pluſieurs fois. Or ces cérémonies aïant » duré plus de deux heures, il y eut une » telle mélodie, que ceux qui ne les ont » ouis, ne croiroient jamais qu'ils s'accor- » daſſent ſi bien, ſur-tout pour la cadence » & refrain de la grande Ballade, à cha- » cun couplet traînant leurs voix. « L'Auteur donne les paroles de ce refrain, qui étoient *Heu, Houraure, Heura, Heuraure, Heura, Heura, Ouch* : & les Notes, qu'il réduit à ſol fa mi, la la la, ſol fa mi, fa mi fa re mi. *Ubi ſupra*, pp. 321 & 322.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

sible, non-seulement il nous avoit entendus, mais il savoit ce que nous pensions au fond du cœur. Là-dessus je commençai, avec le secours de l'Interprete, à leur expliquer une partie de notre Religion, & j'y employai plus de deux heures. Ils m'écouterent avec de grandes marques d'admiration. Enfin un autre Vieillard me dit : » Vous nous apprenez plusieurs bonnes choses, que nous n'avions jamais entendues : cependant » vos discours me rappellent ce que nos Peres nous ont souvent raconté. » Long-tems avant eux, & si long-tems qu'ils n'avoient pû tenir le compte » des Lunes, un Etranger, vieux & barbu comme vous, vint dans ce » Païs, tint le même langage que vous, & ne persuada personne. Ensuite il en vint un autre, qui nous donna sa malédiction, avec une » Tacape, dont nous n'avons pas cessé de nous servir pour nous massacrer » l'un l'autre : à présent, c'est un usage établi parmi nous ; si nous venions à l'abandonner, nous deviendrions la risée de tous nos Voisins. Je répliquai, avec toute la force possible, que les lumieres de la vérité devoient leur faire mépriser le jugement d'une multitude d'Aveugles, & que le vrai Dieu, que je leur annonçois, leur feroit vaincre tous leurs Ennemis. Ils furent émus, jusqu'à promettre de suivre la Doctrine qu'ils venoient d'entendre, & de ne plus manger de chair humaine ; ils se mirent à genoux, pour faire la priere à notre exemple, & se la firent expliquer, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention : mais le soir, lorsqu'étant couchés dans nos Hamacs nous nous applaudissions de leur changement, nous les entendîmes chanter plus furieusement que jamais, qu'il falloit se vanger de leurs Ennemis, en prendre un grand nombre & les manger. Telle est l'inconstance de leur naturel.

Tradition qui semble regarder le Christianisme.

Comment Lery s'explique.

Au reste Lery trouve, dans l'Historien Nicephore, la Tradition de ces Sauvages bien éclaircie. On lit expressément, dit-il, » que Saint Ma» thieu prêcha l'Evangile à des Peuples, qui mangeoient les Hommes (95).

Fidélité des Mariages Brasiliens.

Quoique les Brasiliens n'aient pas d'autres Loix que leurs usages, dont quelques-uns blessent ouvertement les principes naturels de justice & d'humanité, on ne laisse pas de remarquer dans cette étrange corruption, quelques traces d'un meilleur ordre, qu'ils ne conservent pas moins fidelement que leurs plus barbares pratiques. L'adultere est en horreur dans toutes ces Nations ; c'est-à-dire que malgré la liberté bien établie de prendre plusieurs Femmes & de les répudier, un Homme n'en doit pas connoître d'autres que celles qu'il prend à ce titre, & les Femmes doivent être fidelles à leurs Maris. Avant le Mariage, non-seulement les Filles se livrent sans honte aux Hommes libres ; mais leurs Parens mêmes les offrent au premier venu, & caressent beaucoup leurs Amans : » de sorte qu'il » n'y en a pas une, suivant la décision de Lery, qui entre vierge dans » l'état du mariage. Mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses, seule formalité qui les lie, on cesse de les solliciter ; elles cessent elles-mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations ; & celles qui manquent à leur engagement sans l'aveu de leur Mari, sont assommées sans pitié. Une Femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun, parcequ'on le

(95) Niceph. l. 2. c. 41.

croit

croit nécessaire pour l'heureux succès de sa délivrance ; car il n'est pas vrai, dit Lery, que les Brasiliennes accouchent sans douleur. Il raconte les circonstances d'un accouchement dont il fut témoin (96).

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

La premiere nourriture des Enfans est non-seulement le lait de la Mere, mais un peu de farine mâchée. On a déja remarqué que c'est le Mari qui se couche tranquillement, pour recevoir les félicitations des Voisins sur l'accroissement de sa Famille. La Femme ne demeure au lit qu'un ou deux jours ; & portant son fruit pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet usage, elle reprend ses occupations domestiques. L'unique éducation qu'on donne aux Enfans regarde la chasse, la pêche, & la guerre : mais Lery s'emporte contre ceux qui ont écrit que les Brasiliens ne connoissent point la pudeur, & qu'ils ne font pas difficulté d'user des droits du mariage en public. Il les représente, au contraire, fort jaloux de l'honnêteté naturelle, sans que leur nudité devienne jamais une occasion d'y manquer ; & par rapport aux Femmes, il nous apprend une singularité si curieuse, qu'elle doit trouver place dans une Note (97).

Education des Enfans.

Toute la férocité des Brasiliens, contre leurs Ennemis, n'empêche point qu'ils ne vivent fort paisiblement entr'eux. Dans l'espace d'un an, Lery ne vit que deux querelles particulieres. Cependant, loin de séparer ceux qui veulent se battre, on leur laisse la liberté de se satisfaire ; mais si l'un des

(96) » Voici ce que j'en puis dire pour l'avoir » vu. Un autre François & moi étant couchés en un Village, ainsi qu'environ minuit nous ouïmes crier une Femme, pensant que ce fut une Bête ravissante, nommée *Janouare*, qui la voulût dévorer, & » y étant soudain accourus, nous trouvâmes que ce n'étoit pas cela, mais que le » travail d'Enfant où elle étoit la faisoit » crier ainsi. Tellement que je vis moi-même le Pere, lequel, après qu'il eut » reçu l'Enfant entre ses bras, lui aïant premierement noué le petit boïau du nombril, le coupa puis après à belles dents. » Secondement, servant toujours de Sage-» Femme, il enfonça & écrasa avec le pouce » le nez de son Fils ; ce qui se pratique » envers tous les autres. Ensuite il le peintura de couleurs rouges & noires ; & sans » l'emmailloter, le couchant en un petit lit » de coton, pendu en l'air, il lui fit une » petite épée de bois, un petit arc, & de » petites fleches, empennées de plumes de » Perroquet ; puis, mettant le tout auprès » de l'Enfant, en le baisant avec une face » riante, lui dit : mon Fils, quand tu seras venu en âge, afin que tu te vanges de » tes Ennemis, sois adextre aux armes, » fort, vaillant, & bien aguerri. Touchant » les noms, le Pere de celui que je vis naître nomma *Oropacom*, c'est-à-dire l'arc » & la corde : & voilà comme ils en font à » tous les autres. *Ubi sup. ch. 18. pp. 351 & suiv.*

(97) » Il y a davantage ; c'est qu'en l'espace d'un an que nous demeurâmes au » Païs, fréquentant parmi eux, nous n'avons jamais vû les Femmes, quoique » toujours nues, avoir leurs ordes fleurs. » Vrai est que j'ai opinion qu'elles les divertissent, & ont une autre façon de se » purger que n'ont celles de par deça ; car » j'ai vu de jeunes Filles, en l'âge de douze » ou quatorze ans, lesquelles les Meres ou » Parentes faisoient tenir debout, les piés » joints, sur une pierre de grais, leur inciſoient jusqu'au sang, avec une dent d'Animal tranchante comme un couteau, » depuis le dessous de l'aisselle, tout le » long de l'un des côtés & de la cuisse » jusques au genou ; tellement que ces Filles, grinçant les dents avec grandes douleurs, saignoient ainsi un espace de tems ; » & pense, comme j'ai dit, que dès le » commencement elles usent de ce remede, » pour obvier qu'on ne voie leurs pauvretés. Si l'on demande comment elles peuvent être si fécondes, vû que cela cessant » aux Femmes, elles ne peuvent avoir d'Enfans ? Je répons que mon sujet ne m'oblige pas de soudre cette question. *Ibid.* p. 357.

DESCRIPTION DU BRESIL.

combattans eſt bleſſé, ſes Parens font la même bleſſure à l'autre; ou le tuent, s'il a tué ſon Adverſaire. La Loi du Talion eſt toujours obſervée dans la derniere rigueur.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

L'occupation des Femmes, après les autres ſoins qu'on a rapportés, eſt de filer du coton, pour en faire des Hamacs & des cordes. Lery nous apprend leur maniere de filer (98) & de faire (99) les tiſſus. Elles font auſſi les vaiſſeaux de terre, qui ſervent pour les liqueurs & les alimens: quoique rudes & groſſiers en dehors, l'intérieur eſt non-ſeulement poli, mais plombé d'une liqueur blanche, qui durcit en ſechant. Elles ont d'ailleurs des couleurs griſâtres, dont elles font, avec des pinceaux, diverſes figures ſur ce fond blanc, ſurtout dans la Vaiſſelle où l'on ſert les viandes; ce qui donne un air fort agréable à leur ſervice de table. Mais l'Auteur obſerve que n'aïant aucune regle de peinture, & ne ſuivant que leur imagination, elles ne font jamais deux fois les mêmes figures, & que cette variété même eſt d'un extrême agrément. Enfin, quoique ces grandes Cabanes, dont on a repréſenté la forme, contiennent pluſieurs Familles, chacune a ſes partitions, qui compoſent des Logemens ſéparés.

Occupations des Femmes.

Si l'on excepte quelques Nations, dont la férocité n'eſt pas différente de celle des Bêtes, la plupart des Braſiliens reçoivent humainement les Etrangers. On eſt même ſurpris de trouver dans leur traitement une reſſemblance d'un Village à l'autre, qui ſemble partir d'un fond de Société. Lery commence par faire obſerver, que ſi l'on doit aller plus d'une fois au même Village, il faut choiſir le *Mouſſacat*, c'eſt-à-dire le Pere de Famille, chez lequel on veut loger conſtamment; parceque celui, auquel on s'eſt d'abord adreſſé, s'offenſeroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. A l'arrivée du Voïageur qui ſe préſente à ſa porte, il le preſſe de s'aſſeoir dans un lit de coton, ſuſpendu en l'air, où il le laiſſe quelque tems ſans lui dire un mot: c'eſt pour ſe donner le tems d'aſſembler ſes Femmes, qui viennent s'accroupir à terre, autour du lit, les deux mains ſur leurs yeux. Bientôt elles laiſſent tomber des larmes de joie; & ſans ceſſer de pleurer, elles adreſſent mille choſes flatteuſes à leur Hôte. » Que tu es bon! Que tu as pris de peine à venir! Que tu es beau! Que » tu es vaillant! Que nous t'avons d'obligation! Que tu nous fais de plaiſir, &c! Si l'Etranger veut donner bonne opinion de lui, il doit répon-

Humanité des Braſiliens pour les Etrangers.

(98) » Après avoir tiré le coton des rouſſeaux où il croît, elles l'éparpillent avec » les doigts, ſans autrement le carder, & le » tiennent par petits monceaux auprès d'elles. Leur fuſeau eſt un bâton rond, de la » groſſeur du doigt, & long d'un pié, lequel » paſſe droit au milieu d'un petit ais arrondi. Elles attachent le coton au plus long » bout de ce bâton, le tournent ſur leurs » cuiſſes, & le lâchent de la main. Le rouleau virevolte ainſi ſur le côté.

(99) Elles ont des métiers de bois, élevés » devant elles comme ceux de nos Tapiſſiers, ſur leſquels elles ourdiſſent, en » commençant leurs tiſſus par le bas; les » uns en façon de rets ou filets à pêcher; » & les autres plus ſerrés, comme gros ca» nevas. Les Hamacs, qui ſe nomment » *Inis* entre les Braſiliens, ſont pour la plû» part longs de cinq à ſix piés, & larges » d'une braſſe, plus ou moins. Tous ont, » aux deux bouts, deux boucles, faites » auſſi de coton, auxquelles on lie deux » cordes, pour les ſuſpendre à quelque » piece de bois qui traverſe exprès les Mai» ſons. Dans leurs courſes, ils les pendent » entre deux arbres. Lorſque les Inis ſont » ſales, on les dégraiſſe avec l'écume d'une » eſpece de courge, qui ſert de ſavon. *Ibid.* pp. 364. *& ſuiv.*

dre par des marques d'attendriſſement. Lery aſſure qu'il a vu des François, réellement attendris du ſpectacle, pleurer auſſi *comme des veaux*; mais il conſeille à ceux qui n'ont pas le cœur ſi tendre, de jetter du moins quelques ſoupirs. Après cette premiere ſalutation, le Mouſſacat, qui s'eſt retiré dans un coin de la Cabane, affectant de faire une fleche, ou quelque autre Ouvrage, comme s'il ignoroit ce qui ſe paſſe, revient vers le lit, demande à l'Etranger comment il ſe porte, reçoit ſa réponſe, & lui demande encore quel ſujet l'amene? On doit ſatisfaire à toutes ſes queſtions. Alors, ſi l'on eſt venu à piés, il fait apporter de l'eau, dont ſes Femmes lavent les piés & les jambes au *Mair*: c'eſt le nom qu'ils donnent aux Européens. Enſuite, il s'informe ſi l'on a beſoin de boire ou de manger. Si l'on répond qu'on deſire l'un & l'autre, il fait ſervir ſur-le-champ tout ce qu'il a de Venaiſon, de Volaille, de Poiſſon, & d'autres mets, avec la même abondance des breuvages du Païs.

DESCRIPTION DU BRESIL. CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Veut-on paſſer la nuit dans le même lieu? Non-ſeulement le Mouſſacat fait tendre un bel Inis blanc; mais, quoiqu'il faſſe ſi peu de froid au Breſil, il prend prétexte de l'humidité de la nuit pour faire allumer autour du lit trois ou quatre petits feux, qui ſont entretenus pendant le ſommeil du Mair, avec une ſorte de petit éventail, nommé *Tatapecoun*, fort ſemblable à nos écrans. Le ſoir, ajoute Lery, qui parle encore de lui-même, pour ne rien ſouffrir de nuiſible à notre repos, il fit éloigner tous les Enfans. Enfin, ſe préſentant à notre réveil, il nous dit; *Atour Aſſaps*, c'eſt-à-dire, parfaits Alliés, avez-vous bien dormi? Nous répondîmes d'un air ſatisfait. N'importe, repliqua-t'il; repoſez-vous encore, mes Enfans; car je vis bien, hier au ſoir, que vous êtiez extrêmement fatigués. Comme c'eſt l'uſage, dans ces occaſions, qu'on leur faſſe quelques préſens, & que nous ne marchions jamais ſans avoir chacun notre ſac de cuir, plein de petites Marchandiſes, qui nous ſervoient de Monnoie d'or ou d'argent, nous fûmes libéraux à notre départ; c'eſt-à-dire que nous donnâmes au Vieillard des couteaux, des cizeaux & des pincettes; des peignes, des Miroirs, des bracelets & des boutons de verre aux Femmes; & des hameçons pour la pêche, aux Enfans (1).

L'Auteur ſe fait ici demander, ſi malgré toutes ces apparences de droiture & de bonté, il ſe croïoit ſans danger parmi des Barbares dont il connoiſſoit la cruauté par d'autres preuves? Il répond » que loin de trembler » pour ſa vie, il dormoit parmi eux d'un profond ſommeil; que s'ils dé» teſtent leurs Ennemis, qu'ils aſſomment & qu'ils mangent, ils portent

(1) C'étoit un préſent roïal pour ces Sauvages. » Je dois faire entendre combien ils » font cas de ces bagatelles. Dans une au» tre Habitation, mon Mouſſacat, m'aïant » prié de lui montrer tout ce que j'avois » dans mon *Carameno*, c'eſt-à-dire dans » mon ſac de cuir, fit apporter une belle & » grande Vaiſſelle de terre, dans laquelle » j'arrangeai tout mon cas. Lui, émerveillé » de ce qu'il voïoit, appella auſſitôt les » autres Sauvages & leur dit: Je vous prie, » mes Amis, conſidérez un peu quel per» ſonnage j'ai en ma maiſon; car puiſqu'il » a tant de richeſſes, ne faut-il pas qu'il » ſoit bien grand Seigneur? Cependant, » tout ce qui lui ſembloit ſi précieux étoit, » en ſomme cinq ou ſix couteaux emman» chés de diverſes façons, autant de pei» gnes, deux ou trois miroirs & autres peti» tes beſoignes, qui n'euſſent pas valu deux » teſtons dans Paris *Ibid.* p. 378.

DESCRIPTION DU BRESIL.

» une extrême affection à leurs Amis & leurs Alliés ; que pour les garantir du moindre déplaiſir, ils ſe feroient hacher en pieces ; enfin, qu'il » ſe croïoit moins expoſé chez les Antropophages du Breſil, qu'on ne » l'étoit alors en France, où les différends de Religion ſembloient autoriſer la perfidie & le meurtre.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Dans leurs maladies, les Braſiliens ſe traitent mutuellement avec des égards ſi tendres, que s'il eſt queſtion d'une plaie, un Voiſin ſe préſente auſſi-tôt pour ſucer celle d'un autre ; & tous les offices de l'amitié ſont rendus avec le même zele. Outre diverſes ſortes de fievres, & d'infirmités communes aux autres Indiens de l'Amérique méridionale, dont on a remarqué néanmoins que leur régime ou leur climat les défendent mieux, ils ont une maladie qui paſſe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des Femmes. Il aſſure qu'ils la nomment *Pian*, ſans expliquer d'où leur vient ce nom, qui eſt celui du même mal dans d'autres parties de l'Amérique & dans les Iles. La deſcription qu'il en fait, & ſes funeſtes communications (2), jettent un nouveau jour ſur l'origine des *maux* vénériens en Europe. Avec les Simples de leurs Forêts & de leurs Montagnes, les Braſiliens n'ont gueres d'autre remede que l'abſtinence : ils ne donnent aucune ſorte de nourriture aux Malades. Leurs funérailles conſiſtent moins en cérémonies, qu'en pleurs, & en chants lugubres, qui contiennent l'éloge des Morts. Ils les enterrent debout, dans une Foſſe ronde, que Lery compare à un Tonneau ; les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles, & liés avec le corps. Si c'eſt un Chef de Famille, on enterre avec lui ſes plumes, ſes colliers, ſon Inis & ſes armes. Lorſque les Habitations changent de lieu, ce qui arrive quelquefois ſans autre raiſon que de changer d'air, chaque Famille met, ſur les foſſes de ſes Morts les plus reſpectés, quelques pierres couvertes d'une grande herbe, qui ſe nomme *Pindo*, & qui ſe conſerve longtems ſeche. Les Sauvages n'approchent jamais de ces Monumens, ſans pouſſer des cris.

Leurs Maladies & leurs remedes.

Exemples de la Langue du Breſil.

On doit reconnoître pour un mérite particulier, dans un Voïageur, l'attention qu'il a donnée aux Langues Etrangeres, ſurtout à celles des Nations les plus barbares, qui peuvent être regardées comme le ſimple ouvrage de la Nature. Lery s'eſt diſtingué par ce ſoin. Non-ſeulement il avoit appris la Langue des Topinamboux ; mais ne ſe fiant point à l'étude d'une année, il s'aida du ſecours d'un Interprete, qui en avoit paſſé ſept ou huit avec ces Peuples, pour recueillir les obſervations qu'il nous a laiſſées : & Laet en confirme l'exactitude (3) par la comparaiſon qu'il ſe

(2) » Cette contagion ſe convertit en » puſtules, plus larges que le pouce, leſ- » quelles s'épandent par tout le corps & » juſqu'au viſage. Ceux qui en ſont entachés en portent les marques toute leur » vie. On voit de jeunes Enfans, nés apparemment de Peres & de Meres attaqués » de ce mal, qui en ſont tout couverts : » & j'ai vu, en France, un Interprete, » natif de Rouen, lequel s'étant vautré en » toute ſorte de débauches avec les Filles » Sauvages, en avoit ſi bien reçu ſon ſa- » laire, que ſon corps & ſon viſage étoient » auſſi défigurés que s'il eut été vrai ladre. » Les plaies y étoient tellement imprimées, » qu'impoſſible lui fut de jamais les effacer. Auſſi eſt cette maladie plus dangereuſe qu'autre part, en cette Terre du » Breſil. *Ubi ſupra*, ch. 20. p. 391.

(3) *Ubi ſupra*, lib. 16. cap. 1.

glorifie d'en avoir faite avec celle d'un Hollandois, qui avoit auſſi vécu long-tems en différentes parties du Breſil. Ce n'eſt pas que la plûpart des Nations de cette grande Contrée n'aient leur propre Langue ; mais on a déja remarqué que celle des Topinamboux eſt dominante. Laet y trouve un ſujet d'étonnement, qui s'explique par le prodigieux nombre de ces Indiens & par leurs fréquentes diſperſions.

Description du Breſil.

Caractere, Mœurs, Usages, &c. des Braſiliens.

Premierement, les Pronoms ſubſtantifs ſont *ché*, moi ; *té*, toi ; *ahé*, lui ; *Or*, nous ; *Pée*, vous ; *Aurahé*, eux. A la troiſieme perſonne du ſingulier, *Ahe* eſt maſculin. Le féminin & le neutre ſont *Aé*, ſans aſpiration. Au pluriel, *Aurahé* eſt pour les deux genres, & par conſéquent peut être commun.

Ce que les Grammairiens nomment *Verbe*, s'appelle en Langue Braſiliene *Guengave*.

L'Auteur conjugue une partie du verbe ſubſtantif *Aïco*, je ſuis. *Ereico*, tu es, *Oico*, il eſt. *Oroico*, nous ſommes ; *Peico*, vous êtes ; *Auraheoico*, ils ſont.

Le tems imparfait, c'eſt-à-dire qui n'eſt point encore accompli, parce-qu'on peut être encore ce qu'on étoit alors, eſt déſigné par *Aquoémé*, qui ſignifie *en ce tems-là*. *Aïco aquoémé*, j'étois alors ; *Ereico aquoemé*, tu étois alors ; *Oico aquoemé*, il étoit alors. Pluriel : *Oroico aquouémé*, nous étions alors ; *Peïco aquoémé*, vous étiez alors ; *Aurahé oico aquoemé*, ils étoient alors.

Tems parfaitement paſſé. On reprend le verbe Oico, auquel on ajoute l'adverbe *Aquoé-mené*, qui ſignifie *tems jadis*, tems accompli. Exemple dans un autre verbe : *Aſſa vouſſou gatou aquoémené*, je l'ai aimé en ce tems-là.

Le Futur d'*Aïco*, je ſuis, eſt *Aïco iren*, je ſerai ; c'eſt-à-dire, qu'*iren* marque l'avenir, & qu'on ne fait que le répéter à chaque perſonne du verbe, & dans les deux nombres.

A l'Imperatif ; *Oico*, ſois ; *Toico*, qu'il ſoit. *Oroico*, que nous ſoïons ; *Tapeico*, que vous ſoïez ; *Aurahe toico*, qu'ils ſoient. Si l'on commande pour le préſent, on ajoute *Taugo*, qui ſignifie à l'inſtant.

L'Optatif : *Aico momen*, que je ſerois volontiers ! & le reſte en continuant d'ajouter *momen*.

Le Participe : *ré coruré*, étant. Mais il ne peut gueres être entendu ſeul. On y ajoute les pronoms, ſinguliers ou pluriels.

Le tems indéfini s'emploie pour l'infinitif.

Autre verbe : *Aiout*, je viens, ou je ſuis venu ; *Ereiout*, tu viens ou tu es venu. *O-out*, il vient, ou il eſt venu. Pluriel : *Oroiout*, nous venons ou vous êtes venus ; *Peiout*, vous venez ou vous êtes venus ; *Aurahé iout*, ils viennent, ou ſont venus. *Aiout aquoémé*, je venois alors. *Aiout aquoémené*, je vins ou ſuis venu en tel tems. *Aiout iren*, je viendrai. En un mot nul verbe n'eſt décliné, ſans un adverbe qui marque le tems. *Eori* ou *Eiot*, vien *Emo out*, fais-le venir. Au pluriel, *Peori* ou *Peiot*, venez. Les mots *Eiot* & *Peiot*, ont le même ſens ; mais Eiot eſt plus civil entre les Hommes, & Peiot ne s'emploie gueres que pour les Bêtes. *Ta iout*, que je vienne. *Teu umé*, venant.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Noms des principales parties du corps. Remarquez que *ché*, qui ſignifie moi, eſt auſſi le pronom poſſeſſif *mon*. *Ché Acan*, ma tête, *ché Avé*, mes cheveux, *ché viva*, mon viſage. *Ché nembi*, mes oreilles. *Ché ſhua*, mon front. *Ché reſſa*, mes yeux. *Ché tin*, mon nez. *Iourou*, la bouche. *Retoupevé*, les joues. *Redmiva*, le menton. *Redmiva avé*, la barbe. *Apécou*, la langue. *Ram*, les dents. *Aïouré*, le col ou la gorge. *Aſſeoc*, le gozier. *Poca*, la poitrine. *Rocapé*, le devant du corps, en général. *Atoucoupé*, le derriere. *Poui aſſoo*, l'échine. *Rousbony*, les reins. *Reviré* les feſſes. *Inuanponi*, les épaules. *Inoua*, les bras. *Papony*, le poing. *Pò*, la main. *Poneu*, les doigts. *Puyac*, l'eſtomac ou le foie. *Requié*, le ventre. *Pourou aſſen*, le nombril. *Cam*, les mamelles. *Oupy*, les cuiſſes. *Roduponam*, les genoux. *Poraca*, les coudes. *Retemen*, les jambes. *Pouy*, les piés. *Puſſempé*, les ongles des piés. *Ponampé*, les ongles des mains. *Cuy*, le cœur. *Eneg*, le poulmon. *Eneg*, l'Ame ou la penſée. *Enegouve*, l'Ame, après qu'elle eſt ſortie du corps. *Rencovam*, l'Anus. Parties honteuſes, *Rementieu*, *Rapoupit*.

Les articles, pour la déclinaiſon des ſubſtantifs, ſont : *ché acan*, ma tête ; *Te acan*, ta tête, *Yacan* ſa tête ; *Oro acan*, notre tête ; *Peacan*, votre tête ; *Aurahe acan*, leur tête.

Lery ajoute pluſieurs locutions ordinaires. *Emiredu tata*, allume le feu. *Emo goap tata*, éteins le feu. *Erout che tata emi-rem*, apporte dequoi allumer le feu. *Emogi pira*, fais cuire le Poiſſon. *Eſſeſſi*, rôtis-le. *Emoui*, fais-le bouillir. *Fa vecu ouy amo* ; fais de la farine. *Emogip caouin amo* ; fais du *Caouin* ; c'eſt le nom de leur breuvage. *Coein upé*, vas à la Fontaine. *Erout u icheſué*, apporte-moi de l'eau. *Queré mé che remiou racoap*, viens me donner à manger. *Taié poé*, que je lave mes mains. *Taié iourou*, que je lave ma bouche. *Ché embouaſſi*, j'ai faim. *Nam che iourou*, je n'ai point d'appétit. *Ché uſſé*, j'ai ſoif. *Ché raïc*, j'ai chaud, je ſue. *Ché rou*, j'ai froid. *Ché racoup*, j'ai la fievre. *Ché carocu aſti*, je ſuis triſte. On remarque que *carocu* ſignifie proprement, le ſoir, l'obſcurité. *Aicotevé*, je ſuis dans l'embarras. *Ché poura ouſſoup*, je ſuis mal, ou pauvrement traité. *Ché rocoup*, je ſuis joïeux. *Aico memovoh*, je ſuis un objet de raillerie. *Aico gatou*, je ſuis dans une ſituation agréable. *Ché remiac ouſſou*, mon Eſclave. *Ché remiboié*, mon ſerviteur. *Ché roïac*, mon inférieur. *Ché Pouracaſſare*, mon Pêcheur, celui qui prend du Poiſſon pour moi. *Ché mac*, mon bien, ma marchandiſe, ce qui eſt à moi. *Ché remimoguem*, je l'ai fait, c'eſt mon ouvrage. *Rerecouaré*, une Garde. *Roubichac*, Chef, Supérieur. *Mouſſacat*, Pere de Famille, qui reçoit les Paſſans. *Querré muhau*, vaillant, redoutable en guerre. *Teuten*, Fanfaron. *Roup*, Pere. *Requeyt*, Frere aîné. *Rebure*, Frere puîné. *Renadire*, Sœur. *Rure*, fils d'une Sœur, ou Neveu. *Tipet*, Fille d'une Sœur, ou Niece. *Aïché*, Tante, *Aï*, ma Mere, en lui parlant. *Ché ſi*, ma Mere, en parlant d'elle. *Ché Ravit*, ma Fille. *Ché rememynou*, les Enfans de mes Fils & de mes Filles. L'Oncle ſe nomme *Roup*, comme le Pere ; & le Pere donne les noms de Fils & de Filles à ſes Neveux & ſes Nieces. *Mac*, le Ciel, *Couaraſſi*, le Soleil. *Iaſcé*, la Lune. *Iaſſi tata ouſſou*, l'Etoile du Berger. *Yaſſi tata miri*, toutes les petites Etoiles. *Ubouy*, la Terre. *Para-*

nan, la Mer. *Uheté*, eau douce. *Uheen*, eau salée. *Uheen buho*, eau saumache. *Ita*, pierre, métal, & tout ce qui sert de fondement pour les édifices. *Aoſa ita*, pilier d'une Maison. *Yapuo ita*, faîte d'une Maison. *Tura ita*, Poutre traversiere. *Igoura houy bairah*, toute espece de bois. *Arapat*, un Arc. *Arre*, l'air. *Arraïp*, mauvais air. *Amen*, pluie. *Amen poiou*, tems tourné à la pluie. *Toupen*, Tonnerre. *Toupen verap*, éclair. *Ibeco-itin*, nuées ou brouillard. *Ibucturé*, Montagne. *Guoum*, Campagnes, ou plat-Païs. *Tavé*, Village. *Aoh*, Maison. *Ohécouap*, Riviere, ou courant d'eau. *Uhpaon*, Ile entourée d'eau. *Kaa*, toute sorte de bois & de Forêts. *Kaa-paou* Bois au milieu d'une Campagne. *Kaa-onan*, Habitant des Bois. *Igat*, Canot ou Nacelle d'écorce, qui contient 30 ou 40 Hommes. *Yguerouſſou*, Navire. *Puiſſa-ouaſſou*, Filet de pêche. *Inguea*, grand Bateau pour la pêche. *Inqueï*, Bateau qui sert dans les inondations. *Mocap*, toutes sortes d'armes à feu. *Mocap-coui*, poudre à tirer. *Oura*, Oiseau. *Pira*, Poisson.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

Les Brasiliens n'ont que cinq noms pour les nombres : *Augépé*, 1 ; *Mocoucin*, 2 ; *Moſſaput*, 3 ; *Oïoucoudic*, 4 ; *Ecoinbo*, 5. Lorsqu'ils ont plus de cinq à compter, ils montrent leurs doigts, & ceux des Assistans, jusqu'au nombre dont ils veulent rendre compte.

De plusieurs Dialogues, que l'Interprete de Lery prenoit soin d'écrire, on ne rapportera que les traits où leur tour d'expression est facile à démêler ; car la traduction en est toujours litterale. Lery se présente, pour la premiere fois chez un Sauvage, & l'Interpre e parle pour lui.

Dialogue Brasilien.

L'*Indien* : *Ere ioubé* : Es-tu arrivé ? L'*Interprete* : *Pa*, *aiout* ; oui je suis venu. *Indien Thé ! augé ni pò*. Que c'est bien fait ! *Mara pé derera*, comment te nommes-tu ? L'*Interpr. Lery-Ouſſou* ; une grosse Huître : Surquoi il faut remarquer que les Topinamboux ne retenant aucun nom, s'il ne leur présente quelque idée qui leur soit familiere, les Européens qui veulent entretenir commerce avec eux sont obligés de prendre celui de quelque substance du Païs : & le hasard fit qu'en Langue de la Nation, *Lery*, joint à *Ouſſou*, signifioit une grosse Huître.

L'*Indien. Ere iacaſſo preneg* ? As-tu laissé ton Païs pour venir demeurer ici ? L'*Interp. Pa* ; oui. L'*Ind. Eori deretani ovani repiaci*, viens-donc voir le lieu où tu demeureras. *Ir endé repiac ! Aout ir endé repiac aout ! ché rairé Thé ! Ouereté Kevoji Lery-Ouſſou Ymeen* ! Le voilà donc venu par deça, mon Fils Lery-Ouſſou ; le voilà, qui nous a portés dans sa mémoire, ce cher Fils, hélas ! *Ererou té carameno* ? As-tu apporté ton sac ? L'*Interpr. Pa*, *arout*. Oui, je l'ai apporté. L'*Ind. Maé pererout te Carameno pouopé* ? Qu'as-tu apporté dans ton sac ? L'*Interpr. A caub*, des vêtemens. L'*Indien. Mara vaé ?* De quelle couleur ? L'*Interp. Soboui eté*, bleu ; *pirenk*, rouge ; *joup*, jaune ; *ſon*, noir, *Souboui maſſou*, verd ; *pirienk*, de plusieurs couleurs ; *tegaſſou avé*, couleur de ramier ; *tin*, blanc. Par blanc, ou *tin*, on entend de la toile & des chemises. L'*Ind. Maé pamo* ; quoi encore ? L'*Interp. A cang aubéroupé* ; des chapeaux. L'*Ind. Seta-pé* ? beaucoup ? L'*Interp. Itacouperé* ; tant, qu'on ne peut les nombrer. L'*Ind. Aïpoguo* ? Est-ce tout ? L'*Interp. Etimen* ; non. L'*Ind. Eſſe non bat* ; nomme-donc tout. L'*Int. Coromo* ; prens un peu de patience.

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

On nomma tout ce que le Sauvage connoiſſoit, & de ſon côté il fit le détail de ce qu'il pouvoit offrir. Enſuite, s'adreſſant aux Indiens qui l'accompagnoient, il leur tint paiſiblement ce diſcours. *Ty ierobah apo ou ari*; tenons-nous glorieux du monde qui nous cherche. *Apoau aé maé gerre Iendeſué*; c'eſt le monde qui nous donne ſes biens. *Ty réco gatou iendeſué*; il faut le traiter de maniere, qu'il ſoit content pour ſes biens. *Iporeneg eté am reco iendeſué*; voilà de beaux biens qui s'offrent à nous. *Ty mara gatou apoan apé*; ſoïons à ce Peuple-ci. *Ty momourou mé maé gerre iendeſué*; ne faiſons point de mal à ceux qui nous donnent de leurs biens. *Ty poih apoaré iendeſué*; donnons-leur des biens pour vivre. *Typorraca apoavé*; travaillons pour leur apporter quelque proie. *Yporraca* ſignifie particulierement quelque pêche. *Tyrrouc maé tyronam ani apé*; apportons-leur tout ce que nous pourrons trouver. *Tyre comremoich meïendé maé recouſſave*; ne traitons pas mal ceux qui nous apportent de leurs biens. *Pé porroinc accu mecharaire ouéh*; ne ſoïez pas mauvais mes Enfans; *Ta peré eo ihmaé*; afin que vous aïez des biens; *To erecoih poaëté amo*, & que vos Enfans en aient. *Niracoïh iendera mouën ma è pouaire*, Nous n'avons point de biens de nos Grands-Peres. *O pap cheramouën maé pouaire aitih*; j'ai jetté tout ce que mon Grand-Pere m'avoit laiſſé; *apocu maé ry oi Jerobiah* me tenant glorieux des biens que le Monde nous apporte; *jenderamouin reſuié pyec potategué aven aire*; ce que nos Grands-Peres voudroient avoir vu, & toutefois ne l'ont pas vu. *Téh! oip otarheté ienderamouïn réco hiaré te iendeſué*; oh! qu'il eſt heureux pour nous que des biens plus grands que ceux de nos grands-Peres nous ſoient venus. *Iendé porrau ouſſou vocare*; c'eſt ce qui nous met hors de triſteſſe: *iende-co ouaſſou gerre*, ce qui nous fait avoir de grands Jardins. *En ſaſſi piram lenderé memy non apé*; il ne fait plus de mal à nos petits Enfans lorſqu'on les tond. *Tyre coih aponau ienderova gere ari*; menons ces Etrangers avec nous contre nos Ennemis: *Toeré coih mocap o maé aé*; qu'ils aient des Arquebuſes, qui ſont leur propre bien, venu d'eux. *Mara mo ſenten gatou merin amé*; pourquoi ne ſeroient-ils point forts? *Mé mé taé morerobiarem*; c'eſt une Nation qui ne craint rien. *Ty ſenanc apouau mar am iendé iron*; éprouvons leur force lorſqu'ils ſeront avec nous. *Mauré taé moretoar roupiaré*; ce ſont ceux qui vainquent les vainqueurs. *Agné hé ouéh*; tout ce que j'ai dit eſt vrai.

Après cette harangue, le Dialogue continue.

L'*Ind. Emourbeou deret anücheſué*; parle-moi de ton Païs & de ta demeure. L'*Interp. Augebé, derenqué eſcourendoub*; C'eſt bien dit. Fais-moi d'abord des demandes. L'*Ind. Iach; marapé deretani reré*? Comment s'appelle ton Païs & ta demeure? L'*Interp.* Rouen. L'*Ind. Tau ouſcou pé ouim*? Eſt-ce un grand Village? L'*Interp. Pa*, oui. L'*Ind. Moboui pe reroupicha gatou*? Combien avez-vous de Seigneurs? L'*Interp. Augepé.* Un ſeulement. L'*Indien. Marape ſeré*? Comment ſe nomme-t'il. L'*Interp.* Le Roi Henri Second. L'*Ind. Tere potene*, voilà un beau nom. *Mara pé perou pichau eta cuim*? Pourquoi n'avez-vous pas pluſieurs Seigneurs? L'*Interp. Moroéré chih gué*, nous n'en avons pas plus; *ore ramouin aré*, dès le tems de nos Grand-Peres. L'*Ind. Mara picue pée*; Comment vous en trouvez-vous? L'*Interp. Oraicogue*; nous en ſommes contens; *oréé mac gerre*, nous ſommes

sommes ceux qui ont des biens. L'*Ind. Epé nocré coih peroupicha mac* ? Votre Prince a-t'il beaucoup de biens ? L'*Interp. Jeré coih*, il en a beaucoup ; *Orée maé gerre, a hepé*, tout ce que nous avons eſt à ſes ordres. L'*Ind. Oraïvi pé oge pé* ? Va-t'il à la guerre ? L'*Interp. Pa* ; oui. L'*Ind. Mobouitave pé-iouca ni mac* ? Combien avez-vous de Villages ? L'*Int. Seta gatou* ; plus que je ne puis dire. L'*Ind. Ntroſée nouih icho perte* ? ne me les nommeras-tu point ? L'*Int. Ipoë copoï* ; il ſeroit trop long. L'*Ind. Iporrenc pé paratani* ? Le lieu dont vous êtes eſt-il beau ? L'*Interp. Iporrota gatou* ; il eſt fort beau. L'*Ind. Eugaïa pé per ance* ? Vos Maiſons ſont-elles comme ici ? L'*Interp. Oicoé gatou*, il y a grande différence. L'*Ind. Mao vaé* ; comment ſont-elles ? L'*Interp. Ita gapé* ; elles ſont toutes de pierre. L'*Ind. Iouroussou pé* ? Sont-elles grandes ? L'*Interp. Iouroussou gatou* ; fort grandes. L'*Ind. Vate gatou pé* ? Sont-elles fort hautes ? L'*Interp. Mahmo* ; merveilleuſement. L'*Ind. Eugaïa pé pet ancinim* ? Le dedans eſt-il comme ici ? L'*Interp. Erimen*, nullement. L'*Ind. Eſoé nonde rete renondau eta icheſué* ; nomme-moi les choſes appartenantes au corps. Ici l'on nomme en François, toutes les parties dont on a donné les noms en Topinambou ; & Lery obſerve avec admiration, que l'Interprete, ſachant fort bien le Grec, trouvoit pluſieurs mots de cette Langue dans celle des Indiens du Breſil (4).

DESCRIPTION DU BRESIL.

CARACTERE, MŒURS, USAGES, &c. DES BRASILIENS.

§ V.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

SI la ſituation de cette vaſte contrée doit faire juger qu'on y trouve tous les Animaux des Régions qui l'environnent, on comprend auſſi qu'étant déſerte dans pluſieurs grandes parties, & ſurtout fort montagneuſe, elle en doit contenir quelques-uns qui lui ſont propres ; ce qu'on attribuera moins, ſi l'on veut, à la différence du climat, qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes, où même à l'inſtinct de la Nature, qui les attache à des lieux tranquilles, où rien ne les allarme pour leur conſervation. Thevet, dont perſonne ne rejette le témoignage ſur ce point, Lery, Knivet, & le Portugais anonyme qu'on a cité pluſieurs fois, ont recueilli là-deſſus ce qu'on ne trouve que répété d'après eux dans les autres Voïageurs.

ANIMAUX DU BRESIL.

Lery commence par déclarer, ſans exception, que dans tout le Breſil on ne voit point un ſeul Animal qui ait une reſſemblance entiere avec les nôtres (5). Il ajoute qu'entre les Animaux du Païs il y en a fort peu que les Habitans ſe plaiſent à nourrir, & que par conſéquent il n'y a point de diſtinction à faire entre les Sauvages & les Domeſtiques.

Le premier & le plus commun eſt celui qui ſe nomme Tapirouſſou (6). Il a le poil aſſez long & rougeâtre. Sa grandeur & ſa forme ſont à peu-

TAPIROUSSOU.

(4) Pages 400 & ſuivantes.
(5) *Ubi ſupra*, pag. 152.
(6) L'Auteur Portugais le nomme *Tapyrete*, & Thevet *Tapihire*.

Histoire Naturelle du Brésil.

près celles d'une Vache ; mais il n'a point de cornes, il a le cou plus court, les oreilles plus longues & pendantes, les jambes plus seches, le pié sans aucune apparence de fente, & fort semblable à celui de l'Ane : aussi prétend-on qu'il participe de l'Ane & de la Vache ; mais il differe encore de l'un & de l'autre par la queue, qu'il a fort courte, & par les dents, qu'il a beaucoup plus aigües & plus tranchantes, sans les faire jamais servir à sa défense. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de fleches, ou le prennent dans des piéges, qu'ils dressent avec assez d'industrie. Ils font un cas extrême de sa peau, dont ils coupent en rond le cuir du dos, pour en faire des Boucliers, de la grandeur du fond d'un tonneau. Après avoir été bien séchée, elle est si dure, que l'Auteur la croit impénétrable aux plus fortes fleches. Il en apportoit deux en France, pour faire d'autres essais ; mais dans l'extrêmité, où l'on a vu que l'Equipage fut réduit par la famine, elles furent mangées toutes deux grillées, comme tous les autres Cuirs du Vaisseau. La chair du Tapirousſou ressemble, pour le goût, à celle du Bœuf ; & les Brasiliens la boucanent. Lery prend cette occasion pour nous apprendre leur maniere de boucaner (7).

Maniere Brasilienne de Boucaner.

Le Sco assou.

Le plus gros Animal du Brésil, après le Tapirousſou, que Lery ne fait pas difficulté de nommer l'*Ane-Vache*, est une espece de Cerf, que les Brasiliens nomment Sco-assou. Il est moins grand que le nôtre ; son bois est plus court, & son poil est de la même longueur que celui de nos Chevres. On ne trouve de grands Cerfs, au Brésil, que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Le Ta jassou.

Le Sanglier du Païs, nommé *Ta-jassou* par les Sauvages, a sur le dos, comme celui des autres Contrées de l'Amérique méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il souffle, & qui sert à la respiration : mais quoiqu'il ait le corps, la tête, les oreilles, les jambes & les piés du nôtre, les mêmes dents, c'est-à-dire, crochetées, pointues, & par conséquent très dangereuses ; il n'en est pas moins différent par son cri, qui est effroïable, que par le trou qu'il a sur le dos.

(7) » Ils fichent, dit-il, assez avant dans » la terre, quatre fourches de bois, de la » grosseur du bras, distantes en quarré d'environ trois piés, & hautes de deux & » demi. Ils mettent sur icelles des bâtons » en travers à un pouce ou deux doigts » près l'un de l'autre ; ce qui fait comme » une grande grille de bois : tellement » qu'en aïant plusieurs plantées dans leurs » Maisons, ceux qui ont de la chair, la » mettant dessus par pieces, & faisant avec » du bois bien sec, qui ne rend pas beaucoup de fumée, un petit feu lent dessous, » en tournant & retournant de demi-quart » en demi-quart-d'heure, la laissent ainsi » cuire autant qu'il leur plaît. Et parceque » ne salant pas leurs viandes pour les garder, » ils n'ont aucun autre moïen de les conserver sinon de les faire cuire, s'ils avoient » pris en un jour 30 Bêtes fauves, elles seroient » incontinent toutes mises par pieces sur le » Boucan, pour éviter qu'elles ne s'empuantissent. Elles y demeurent quelquefois plus » de vingt-quatre heures, jusqu'à ce que le » milieu soit aussi cuit que le dehors. Ainsi » font-ils des Poissons, desquels même, » quand ils en ont en grande quantité, ils » font aussi de la farine. Ces Boucans leur » servant de saloirs, de crocs, & de garde-mangers, vous n'iriez gueres en leurs Villages que vous ne les vissiez garnis, non-» seulement de Venaison ou de Poisson, » mais aussi le plus souvent de cuisses, bras, » jambes, & autres pieces de chair humaine » de leurs Prisonniers de guerre «. Au reste Lery accuse Thevet d'erreur, lorsqu'il assure que les Brasiliens ne mangent jamais de chair bouillie. *Pag.* 155.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'*Agouti* du Breſil eſt une Bête rouſſe, de la grandeur d'un Cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le muſeau & les oreilles d'un Lievre. Sa chair eſt un fort bon aliment. On en diſtingue une autre eſpece, qui ſe nomme *Tapiti*.

L'Agouti du Breſil.

Le Tapiti.

Les Bois ſont remplis d'une ſorte de Rats, de la groſſeur d'un Ecureuil, & de poil rouſſâtre, dont la chair eſt auſſi fort délicate.

Rats des Bois.

Le *Pag* eſt un Animal, de la grandeur d'un Chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre, mais ſa chair a le goût de celle du Veau; & ſa peau, qui eſt tachetée de blanc, de gris & de noir, ſeroit en Europe une fourrure eſtimée.

Le Pag.

L'Auteur Portugais aſſure qu'il ſe trouve au Breſil, ſurtout dans la Capitainie de Saint Vincent, quantité de *Lynx*, & de diverſes eſpeces; les uns roux, d'autres agréablement tachetés, mais tous ſi furieux, que rien ne peut réſiſter à leurs griffes. Il ajoute que c'eſt une gloire égale, pour les Braſiliens, de tuer un Lynx à la chaſſe, ou un Ennemi en guerre.

Lynx.

Le *Sarigoy*, ſuivant Lery, ou *Carigue*, ſuivant l'Auteur Portugais, eſt une eſpece de Putois, dont le poil eſt griſâtre, & pour lequel ſa puanteur donne du dégoût aux Braſiliens; mais Lery, & d'autres François, en aïant écorché quelques-uns, remarquerent qu'ils ne tiroient cette odeur infecte, que de la graiſſe qu'ils ont ſur les rognons. Après la leur avoir ôtée, ils trouverent leur chair très bonne.

Le Sarigoy ou Carigue.

Le *Tatou* du Breſil eſt le même Animal des autres parties de l'Amérique, que les Eſpagnols ont nommé *Armadillo*, & les Portugais *Encubertado*. On a déja donné ſa deſcription: mais Lery nous apprend que les Braſiliens, plus induſtrieux ſur ce point que les autres Indiens, font de ſa peau de petits coffres, d'une dureté impénétrable. Laet rapporte, ſur le témoignage de *Ximenez*, que les écailles de cet Animal, réduites en poudre, & priſes, au poids d'un gros, dans une décoction de Sauge, provoquent une ſueur ſi ſalutaire, qu'elle guérit les Maladies vénériennes. Ce n'eſt pas ſa ſeule vertu: elle fait ſortir les épines de toutes les parties du corps; & ſuivant Monardes, les petits os de la queue du même Animal, guériſſent la ſurdité (8).

Le Tatou du Breſil.

Ses propriétés.

Le *Tamandua* eſt un Animal admirable. Sa grandeur eſt celle d'un Chien. Il a le corps plus gros que long; & ſa queue, qui eſt plus longue que ſon corps, au moins du triple, forme une ſi groſſe touffe de poil, que pour ſe défendre des injures de l'air, il s'en couvre entierement. Il a la tête petite, le muſeau extrêmement allongé, la gueule ronde, & la langue très longue. Elle lui ſert, comme celle du *Fourmillier*, à faire la guerre aux Fourmis. Mais il n'eſt pas moins terrible pour les Hommes, & pour les Bêtes les plus féroces, qu'il attaque lorſqu'il peut les ſurprendre. Sa chair n'eſt d'aucun uſage.

Le Tamandua, Animal ſingulier.

Entre pluſieurs ſortes de Hériſſons, les Braſiliens en ont un fort petit, dont les épines ſont jaunâtres, & noires par le bout. On aſſure qu'étant ôtées à l'Animal, elles pénetrent d'elles-mêmes dans la chair humaine, pour peu qu'on les y faſſe toucher.

Heriſſon, & ſingularité de ſes épines.

Les Braſiliens ont une fort petite eſpece de Caymans, qu'ils nomment

Le Jacaré.

(8) Livre XV, page 552.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Jacaré, dont ils mangent avidement la chair. Leur groſſeur n'excede pas celle de la cuiſſe. Ils ſont d'une longueur proportionnée ; mais loin d'être nuiſibles, on les prend en vie, & les Enfans s'en amuſent. Lery en fut témoin pluſieurs fois : cequi n'empêche point que le grands Caymans ne ſoient auſſi redoutables, au Breſil, que dans les autres parties de l'Amérique. Les Jacarés ont la gueule fort fendue, les cuiſſes hautes, la queue, ni ronde, ni pointue, mais plate & déliée par le bout.

Le Janouare, Animal vorace.

Le *Janouare* eſt un Animal vorace, que ſes jambes hautes & ſéches, comme celles d'un Levrier, rendent extrêmement leger à la courſe. Il a la groſſeur d'un grand Chien, avec de longs poils autour du menton, & la peau bien tigrée, quoique d'ailleurs il ne reſſemble point au Tigre. Toute ſorte de proie lui convient, ſans en excepter les Hommes. Auſſi fait-il trembler les Braſiliens ; & leur horreur va ſi loin pour lui, que lorſqu'ils en prennent un dans leurs pieges, il n'y a point de tourmens qu'ils ne lui faſſent ſouffrir avant que de lui donner le coup mortel.

Hirara.

L'*Hirara* reſſemble à l'*Hyene*, que nous nommons aujourd'hui *Civette* ; mais on aſſure que ce n'eſt pas le même Animal. Il s'en trouve de noirs, de roux, & même de blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adreſſe eſt extrême à le découvrir. Après avoir ouvert, avec la même ruſe, l'entrée des dépôts, ils y amenent leurs Petits, & ne commencent à manger eux-mêmes qu'après leur avoir laiſſé le tems de ſe raſſaſier.

Singes du Breſil.

Il n'y a point de Païs au Monde où les Singes ſoient en plus grande abondance, & leurs eſpeces plus variées. On en diſtingue une, que les Braſiliens nomment *Aquiqui*, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton, & de laquelle ſort un Mâle de couleur rougeâtre, qui paſſe, dans le Païs, pour le Roi des Singes. Il a le viſage aſſez blanc, & le poil ſi régulierement diſpoſé, d'une oreille à l'autre, qu'il ſemble tondu. On raconte que montant quelquefois ſur un arbre, il s'y fait entendre par des ſons, qu'on prendroit pour une harangue ; & que la nature lui a donné, pour cet uſage, un organe creux, compoſé d'une forte membrane, de la grandeur d'un œuf, qui s'enfle facilement ſous le Palais. On ajoute que dans les mouvemens qu'il ſe donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'un autre Singe, qu'on juge deſtiné à lui ſucceder, l'eſſuie fort ſoigneuſement. Knivet aſſure que les Petiguares donnent le nom de *Ouariva* à cette eſpece de Singes.

On en diſtingue d'autres, qui ſe nomment *Cay*, petits, noirs, d'une figure ſi agréable, qu'ils ſe font entendre & voir, avec le même plaiſir. Leur retraite eſt ſur les arbres à ſiliques, où, trouvant leur nourriture, ils ne ceſſent point, ſurtout à l'approche du mauvais tems, de faire retentir l'air d'une étrange mélodie. Ceux, que les Indiens nomment *Sagoins*, ne ſont pas plus gros qu'un Ecureuil. Ils ont auſſi le poil roux ; mais Lery leur donne le muſle, le cou, le devant, & juſqu'à la fierté du Lion. » C'eſt, dit-il, le plus joli Animal qu'il ait vû au Breſil ; & » s'il étoit auſſi facile de lui faire paſſer la Mer qu'à la Guenon, il ſe» roit beaucoup plus eſtimé : mais outre ſa délicateſſe, qui ne lui per» met pas de ſupporter le mouvement d'un Vaiſſeau, il eſt ſi glorieux,

» que pour peu qu'on le fâche, il ſe laiſſe mourir de dépit (8).

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le *Hay* eſt un Animal difforme, de la grandeur d'un Chien Barbet, & dont le viſage tire auſſi ſur celui de l'homme : mais il a le ventre pendant, comme une Truie pleine, le poil d'un gris enfumé, comme la laine des Moutons noirs, la queue fort courte, les jambes auſſi velues que l'Ours, & les griffes très longues. Dans les Bois, il eſt extrêmement farouche; lorſqu'il eſt pris, il s'apprivoiſe aiſément (9). Le Hay.

Le *Coati*, ſuivant l'Auteur Portugais, eſt un Animal de couleur brune, aſſez ſemblable aux Fibris-Caſtors de Portugal. Il monte ſur les arbres comme les Singes, & l'on réuſſit quelquefois à l'apprivoiſer : mais il eſt d'une malice & d'une voracité qui déplaiſent. Lery en fait une peinture plus curieuſe, qui mérite d'être rangée dans une Note (10). Le Coati.

Les *Chats ſauvages* ſont ici dans une variété, qui ne peut être comparée qu'à leur abondance. On en voit de noirs, de blancs & de roux, tous d'une agilité ſurprenante, & fort nuiſibles non-ſeulement aux Oiſeaux, mais aux Indiens mêmes. L'utilité de leurs peaux les fait rechercher. Chats ſauvages.

Le *Jagoarucu* eſt une eſpece de Chien ſauvage ; ou du moins, ſon cri reſſemble à l'aboiement des Chiens domeſtiques. La couleur de cet Animal eſt un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais, & ſa courſe eſt d'une extrême légereté. Il vit de proie, ou de fruits lorſque la chair lui manque. Sa morſure eſt redoutable. Le Jagoarucu, Chien ſauvage.

(8) On ne laiſſe pas d'en faire paſſer quelques-uns en Europe ; & Lery croit que c'eſt de cet Animal dont parle Marot, lorſque mettant en tête *Fripelipes*, ſon Valet, à un certain *Sagon*, dont il ſe croïoit offenſé, il lui fait dire :

Combien que Sagon ſoit un mot
Et le nom d'un petit Marmot.

(9) » Vrai eſt qu'à cauſe de ſes griffes » aigües, nos Toupinamboux, nus qu'ils » ſont, ne prennent pas grand plaiſir à » jouer avec lui. Au demeurant, j'ai entendu non-ſeulement des Sauvages, mais » auſſi des Truchemens, qui avoient demeuré long-tems au Païs, que jamais » homme, ni par les champs, ni à la Mai» ſon, ne vit manger cet Animal ; tellement qu'aucuns eſtiment qu'il vit du vent. *Lery*, *p.* 169. Thevet le nomme *Haüt*, ou *Haüthi* ; & quoiqu'il en parle dans les mêmes termes que Lery, il croit qu'il ſe nourrit de feuilles d'arbres.

(10) L'Animal, dit-il, que les Sauvages nomment *Coati*, » eſt de la hauteur d'un » grand Lievre, a le poil court, poli & ta» cheté, les oreilles petites, droites & poin» tues ; mais, quant à la tête, outre qu'elle » n'eſt gueres groſſe, aïant depuis les yeux » un grouin long de plus d'un pié, rond » comme un bâton, & s'étréciſſant tout-à» coup, ſans qu'il ſoit plus gros par le haut » qu'auprès de la bouche, laquelle il a ſi » petite auſſi, qu'à peine y mettroit-on le » bout du petit doigt, ce muſeau reſſem» blant le bourdon ou le chalumeau d'une » cornemuſe ; il n'eſt pas poſſible d'en voir » un plus bizarre, ni de plus monſtrueuſe » façon. Quand cette Bête eſt priſe, elle ſe » tient les quatre piés ſerrés enſemble ; & » par ce moïen, panchant toujours d'un » côté ou d'autre, ou ſe laiſſant tomber » tout à plat, on ne la ſauroit ni faire te» nir debout, ni manger, ſi ce n'eſt quel» ques Fourmis, dequoi elle vit ordinaire» ment par les Bois. Environ huit jours après » que nous fûmes arrivés en l'Ile où étoit » Villegagnon, les Sauvages nous apporte» rent un Coati, lequel, à cauſe de la nou» velleté, fut admiré d'un chacun. Etant » fort défectueux, j'ai ſouvent prié un » nommé *Jean Gardien*, de notre Com» pagnie, expert en l'art de Pourtraiture, » de contrefaire, tant cet Animal, que beau» coup d'autres extrémement rares ; à mon » regret, jamais il ne voulut s'y adonner. *Ubi ſup.* pp. 169 & 170.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Le Jaguacin.

On compare le *Jaguacin*, en grandeur, au Renard de Portugal; il n'en eſt pas même fort différent par la couleur: mais il vit de coquillages & de cannes de ſucre. C'eſt d'ailleurs un Animal innocent, & qui paſſe une partie du tems à dormir; ce qui le rend facile à ſurprendre.

Biaracata.

Le *Biaracata* eſt de la grandeur d'un Chat, & de la figure de l'Ecureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche, très réguliere. Les oiſeaux & leurs œufs ſont ſa nourriture ordinaire; mais il a tant de goût pour l'Ambre, qu'il paſſe la nuit ſur le rivage de la mer, à chercher cette proie.

Le *Perico ligero*, ou le Pareſſeux, dont on a déja donné la deſcription, eſt un Animal commun au Breſil.

SERPENS.

Le Tonou.

Les Braſiliens mangent, non-ſeulement diverſes ſortes de Lézards & de Serpens, mais de gros Crapauds, boucanés avec la peau & les inteſtins. Le *Tonou* eſt un Lezard gris, qui a la peau fort lice, long de quatre ou cinq piés, & d'une groſſeur proportionnée. Sa forme eſt hideuſe; mais il n'eſt pas plus dangereux que les Grenouilles, entre leſquelles il vit ſur les rives des Fleuves & dans les Marais. Lery, qui en mangea ſouvent, rend témoignage qu'étant écorché, nettoïé ſoigneuſement & bien cuit, il a la chair auſſi blanche, auſſi tendre, & d'auſſi bon goût que le blanc d'un Chapon. » C'eſt, dit-il, une des bonnes viandes qu'il ait mangées » en Amérique. Il voïoit d'abord, avec étonnement, les Sauvages ap» porter ou traîner des Serpens rouges & noirs, gros comme le bras, » & longs d'une aune, qu'ils jettoient au milieu de leurs Maiſons, par» mi leurs Femmes & leurs Enfans; mais les leur voïant manier, ſans » aucune crainte, il s'accoutuma bientôt à ce ſpectacle. Ce n'eſt pas, » ajoute-t'il, que le Breſil n'en ait d'autres eſpeces, dont la piquûre eſt » fort venimeuſe; & l'exemple qu'il en donne eſt effraïant (11).

Le Giboya.

Mais Knivet & l'Auteur Portugais en nomment pluſieurs, que Lery n'a pas connues. Le *Giboïa*, ou *Jaboïa*, Animal quadrupede, qui ne laiſſe pas d'être compté parmi les Serpens, quelquefois long d'environ vingt

(11) Un jour, deux autres François & moi fîmes la faute de nous mettre en chemin pour viſiter le Païs, ſans avoir des Sauvages pour guides. Nous étant égarés par les Bois, ainſi que nous allions par une profonde vallée, entendant le bruit & le trac d'une Bête qui venoit à nous, & penſant que ce fut quelque Sauvagine, nous n'en fîmes pas d'autre compte. Mais incontinent, à dextre, environ à trente pas de nous, nous vîmes ſur le côteau un ſerpent beaucoup plus gros que le corps d'un homme, & long de ſix à ſept piés, lequel paroiſſant couvert d'écailles blanchâtres, âpres & raboteuſes comme coquilles d'Huitres, l'un des piés devant levé, la tête hauſſée & les yeux étincellans, s'arrêta tout court pour nous regarder. Quoi voïant, & n'aïant lors, pas un ſeul de nous, arquebuſes ni piſtoles, ains ſeulement nos épées, & chacun notre arc à la maniere des Sauvages, qui ne pouvoient pas beaucoup nous ſervir contre ce furieux Animal, craignant néanmoins, ſi nous nous enfuyions, qu'il ne courût plus fort que nous & ne nous engloutît, fort étonnés, en nous regardant l'un l'autre, nous demeurâmes tous cois en une place. Après que ce monſtrueux ſerpent, ouvrant la gueule, à cauſe de la grande chaleur qu'il faiſoit, & ſoufflant ſi fort que nous l'entendions aiſément, nous eut contemplés près d'un quart-d'heure, ſe retournant tout d'un coup, & faiſant plus grand bruit & fracaſſement de feuilles & de branches, par où il paſſoit, que ne feroit un Cerf courant dans une Forêt, il s'enfuit contre-mont, & nous paſſâmes outre, louant Dieu qui nous avoit délivrés de ce danger. *Ubi ſup. p.* 162.

piés. Il eſt ſi gros, qu'on lui a vu dévorer un Cerf entier. Lorſqu'il s'eſt ſaiſi d'une Bête fauve, il l'enveloppe avec tant de force, qu'il lui reſſerre tous les os ; enſuite, la lechant de ſa langue, il la met en état d'être facilement avallée. Il n'a d'ailleurs aucune ſorte de venin, & ſes dents ne répondent point à la grandeur du corps.

Giraupiagara.

Le *Giraupiagara*, nom qui ſignifie mangeur d'œufs, eſt noir, aſſez long, jaunâtre ſous le ventre, & monte auſſi légerement ſur les arbres, qu'un Poiſſon nage dans l'eau. Il y fait la guerre aux œufs de toutes ſortes d'Oiſeaux.

Caninana.

Le *Caninana* eſt de couleur verte, & n'a rien que de très agréable dans la figure. Il ſe nourrit auſſi d'œufs.

Le Boytiopua.

Le *Boytiopua* ; Serpent rond & d'aſſez grande longueur, vit uniquement de Grenouilles. Il doit être fort commun, puiſque les Sauvages en frottent les côtés des Femmes ſtériles, pour les rendre fécondes.

Gaytiepua.

Le *Gaytiepu* ne ſe trouve que dans le Païs de *Rarim*. Il eſt d'une groſſeur extraordinaire, & ſi puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en ſupporter l'odeur.

Le Boyuna.

Le *Boyuna* eſt un Serpent noir, long & menu, qui répand auſſi une odeur fort déſagréable.

Le Bom.

Bom, qui ſignifie bruit, eſt le nom d'un gros Serpent qui jette une ſorte de cri, par lequel on eſt averti de ſon approche, quoiqu'il n'ait rien de nuiſible.

Boycupecanga.

Le *Boycupecanga* eſt fort gros ; & les taches dont il a le dos marqueté font juger qu'il eſt des plus venimeux.

Quatre eſpeces de Jararaca.

On comprend quatre eſpeces de Reptiles ſous le nom de *Jararaca*. La plus grande, qui ſe nomme *Jararacucu*, eſt longue de dix palmes. Elle a de longues dents, qui ſemblent s'avancer pour mordre, comme autant de doigts, ou plutôt, qu'elle montre alors en retirant les levres. Ces dents jettent une humeur ſi dangereuſe, qu'elle tue les Hommes en vingt-quatre heures. Une autre eſpece, nommée *Jararcoaypitinga*, eſt auſſi venimeuſe que la Vipere d'Eſpagne, & n'en eſt pas fort différente par la forme & la couleur. La troiſieme eſpece ſe nomme *Jararaepeba* ; elle a ſur le dos une ligne rouge, & le reſte du corps eſt de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables Serpens n'ont pas plus d'un pié de long, & ſont de couleur de terre, avec quelques veines ſur la tête comme les Viperes, dont elles imitent auſſi le ſifflement.

Le Curucucu.

Le *Curucucu* eſt un Serpent affreux & terrible, qui a quelquefois juſqu'à quinze palmes de long. Son poiſon eſt des plus ſubtils ; mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Braſiliens lui coupent cette partie, & l'enterrent avec ſoin.

Boicininga ; ou petit Serpent à ſonnettes.

Outre le grand Serpent à Sonnettes, qui porte au Breſil le nom de *Boicininga*, & qui y rampe ſi vîte qu'il ſemble voler, il s'y en trouve un plus petit, nommé *Briciningpeba*, qui a les mêmes propriétés, la couleur noire, & le venin extrêmement ſubtil.

L'Ibiracua.

L'*Ibiracua* jette un poiſon ſi violent, qu'on voit ſortir preſqu'auſſi-tôt, à ceux qu'il a mordus, du ſang des yeux, des oreilles, des narines, du goſier, & des parties inférieures du corps. Auſſi ſa morſure eſt-elle mortelle, ſi le ſecours n'eſt pas donné ſur-le-champ.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Ibiboca.

L'*Ibiboca* eſt auſſi un des plus dangereux Serpens du Breſil, quoique d'une beauté admirable, par l'ordre des taches & des lignes, rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marquetés. Ses mouvemens ſont d'une lenteur extraordinaire.

Affreuſe quantité de Serpens au Breſil.

Les Voiageurs, dont on emprunte cet article, font une affreuſe peinture des tourmens auxquels on eſt expoſé, au Breſil, par la morſure de ces redoutables Animaux, & du grand nombre des Malheureux qui ne peuvent l'éviter. Il ſe trouve des Serpens à chaque pas, dans les Campagnes, dans les Bois, dans l'intérieur des Maiſons, & juſques dans les Lits, ou les Hamacs. On en eſt piqué la nuit, comme le jour; & ſi l'on n'y remédie pas auſſi-tôt, par la ſaignée, par la dilatation de la bleſſure, & par les plus puiſſans Antidotes, il faut s'attendre à mourir dans les plus cruelles douleurs. Quelques eſpeces, ſurtout celles des Jararacas, jettent une odeur de muſc, qui eſt d'un grand ſecours pour ſe garantir de leurs ſurpriſes. Les Scorpions ſont auſſi fort communs; mais leurs bleſſures ſont rarement mortelles, quoique fort douloureuſes pendant l'eſpace de vingt-quatre heures.

D'autres Inſectes, tels que la *Nigua*, qui ſe nomme ici *Ton*, les Moſquites, qui s'appellent *Yetin*, & les Papillons voraces, nommés *Aravers*, ſont les mêmes, & cauſent les mêmes déſordres, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale.

OISEAUX.

Un Païs, auſſi couvert de Bois que le Breſil, eſt la retraite naturelle d'une infinité de charmans Oiſeaux. Lery n'y compte que trois eſpeces de volailles domeſtiques, que les Braſiliens nourriſſent moins pour les manger, que pour en prendre les plumes, ſurtout les blanches, qu'ils teignent en rouge, & dont ils font leur principal ornement. Les deux premieres ſont des Poules d'Inde (12), production naturelle de leur Païs, d'où le même Auteur aſſure que l'Europe les a reçues; & les Poules communes (13), qu'ils ont reçues eux-mêmes des Portugais. Ils n'en mangent pas même les œufs; & le plus grand reproche qu'ils faſſent aux Européens eſt un excès de gourmandiſe, qui leur fait manger une Poule, à chaque œuf qu'ils avallent. Ils ne font pas plus d'uſage des Cannes d'Inde (14), qu'ils nourriſſent auſſi dans leurs Habitations; & la raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que cet Animal marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'un aliment de cette nature ne les rendît peſans à la courſe. Ils rejettent, par le même motif, la chair de toutes les Bêtes dont la marche eſt lente, & même certains Poiſſons, tels que la Raie, qui nagent moins légerement que les autres.

Trois eſpeces de Faiſans.

Entre les Oiſeaux ſauvages qui ſe mangent, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens*, & aux *Jacouanaſſous*, trois eſpeces d'une ſorte de Faiſans, qui ont tous le plumage noir & gris, & qui ne different qu'en groſſeur. Il aſſure que le Monde entier n'a rien de plus délicat. C'eſt à leur goût, dit-il, qu'il croit les avoir reconnus pour des Faiſans. Les Mutons ſont d'autres Oiſeaux d'une excellente qualité, mais plus rares.

(12) Nommées au Breſil, *Arignan-ouſſou*.
(13) Nommées *Arignan-miri*.
(14) Nommées *Upac*.

Ils

Ils ſont de la groſſeur du Paon, dont ils imitent auſſi le plumage.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Les *Macacouas* & les *Inanbou-ouaſſous* ſont deux eſpeces de Perdrix, de la groſſeur de nos Oies. On peut en regarder comme trois autres eſpeces les *Manbourts*, les *Pegaſſous* & les *Pecacaus*, quoique d'inégale groſſeur: les premiers ont celle des Perdrix communes, les ſeconds celle du Ramier, & les troiſiemes celle de la Tourterelle.

Cinq eſpeces de Perdrix.

Mais laiſſons ce qui n'eſt que Gibier, dont Lery vante extrêmement l'abondance. Il ſe hâte de paſſer à deux Oiſeaux, qu'il traite de merveilles de l'Univers, & qui l'ont excité, dit-il, à l'admiration du Créateur. L'un ſe nomme *Arat*, & l'autre *Canidé*. » Ils ſont de la groſſeur d'un Cor» beau. Ce ne ſont point des Perroquets, puiſqu'ils ne leur reſſemblent » point par le plumage. Cependant, comme ils ont les piés & le bec » crochus, on pourroit les mettre de ce nombre, ſi preſque tous les Oi» ſeaux de l'Amérique n'avoient auſſi ces deux propriétés. Mais la pein» ture de leurs perfections doit demeurer dans les termes de l'Auteur (15).

L'Arat & le Canidé, Oiſeaux merveilleux.

Les Perroquets du Breſil étant les plus célebres des deux Indes, on s'attache à nous en faire connoître les plus belles eſpeces. Le premier rang ſemble appartenir aux *Araras* & aux *Macas*, qui ſont aſſez rares dans les Provinces maritimes. Ils ſont également diſtingués par leur grandeur & par leur beauté. Leurs plumes, ſur l'eſtomac, ſont d'un très beau pourpre; vers la queue, d'un jaune, ou d'un verd, ou d'un bleu, qui n'a pas moins d'éclat, & dans tout le reſte du corps, d'un mélange admirable de ces trois couleurs, plus ou moins claires, ou plus foncées. Ils ont la queue aſſez longue. On ne leur voit jamais pondre plus de deux œufs; & le lieu de ce dépôt eſt ordinairement quelque trou d'un tronc d'arbre, ou d'un Rocher. Ils s'apprivoiſent facilement, & n'apprennent pas moins vîte à parler.

Perroquets du Breſil, & leurs plus belles eſpeces.

La ſeconde eſpece ſe nomme *Anapura*. Ses couleurs ſont un beau mélange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun, diſ-

(15) L'Arat a les plumes des aîles & celles de la queue, qu'il a longue d'un pié & demi, moitié auſſi rouges que fine écarlate, & l'autre moitié de couleur céleſte, auſſi étincellante que le plus fin écarlatin qui ſe puiſſe voir: la tige, toujours au milieu de chaque plume, ſéparant les couleurs oppoſites des deux côtés. Au ſurplus tout le reſte du corps eſt azuré. Quand cet Oiſeau eſt au Soleil, où il ſe tient ordinairement, il n'y a œil qui ſe puiſſe laſſer de le regarder.

Le Canidé a tout le plumage, ſous le ventre, & à l'entour du col, auſſi jaune que fin or; le deſſus du dos, les aîles & la queue, d'un bleu ſi naïf, qu'il n'eſt pas poſſible de plus; étant advis qu'il ſoit vêtu d'une toile d'or par deſſous, & emmantelé de damas violet par deſſus, on eſt ravi de telle beauté. Les Sauvages, en leurs chanſons, font ſouvent mention de ce dernier, diſant & répétant dans leur muſique, *Canidé jouve*, *Canidé jouve heura oueh*; ce qui ſignifie: Oiſeau jaune, Oiſeau jaune, que tu es beau! Combien que ces deux Oiſeaux ne ſoient pas domeſtiques, étant néanmoins plus coutumierement ſur les grands arbres, au milieu des Villages, que parmi les Bois, nos Toupinamboux, les plumant trois ou quatre fois l'année, font fort proprement des robbes, bonnets, bracelets, garnitures d'épées de bois & autres choſes de ces belles plumes, dont ils ſe parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches, & ſurtout de ces grandes queues, ſi bien diverſifiées de rouge & de couleur céleſte; mais à mon retour, paſſant à Paris, un Quidam de chez le Roi ne ceſſa jamais, par importunité, qu'il ne les eut de moi. *Ubi ſup. pp.* 173 & 174.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

tribués avec une variété ſurprenante. On préfere cette eſpece à toutes les autres, parcequ'avec beaucoup de facilité à s'apprivoiſer & à parler, elle eſt la ſeule qui ponde ſes œufs & qui les couve dans l'intérieur des édifices.

L'*Araruna*, ou le *Machao*, mérite le troiſieme rang. A la vérité le fond de ſon plumage eſt noir ; mais ſi bien mêlé de verd, qu'à la lumiere du Soleil il jette un éclat merveilleux. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. On ne le voit gueres pondre que dans l'intérieur des Terres.

La quatrieme eſpece eſt celle que les Braſiliens nomment *Ajurucouros*. Elle eſt d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps eſt de couleur verte ; le cou & la crête ſont jaunes ; quelques plumes qu'elle a ſur le bec ſont bleues, & celles des aîles ſont du plus beau rouge. La queue eſt rouge & jaune, avec un mélange de verd.

La plus petite eſpece eſt celle qui ſe nomme *Tuin* ; verte, ou d'une belle variété de couleurs. Elle eſt fort recherchée, pour ſa docilité. Les Perroquets qui ſe nomment *Guiarubas*, c'eſt-à-dire Oiſeaux jaunes, ne parlent point, & ſont naturellement triſtes & ſolitaires ; mais ils ne laiſſent pas d'être en eſtime au Breſil, parcequ'ils viennent du fond du Continent, & qu'il ne s'en trouve gueres que dans les Habitations. On en fait le même cas, que notre Nobleſſe faiſoit autrefois des Eperviers & des Faucons. Enfin le Perroquet Braſilien, qui ſe nomme *Yapou*, tire ſur la Pie par ſa noirceur, relevée d'une queue blanche. Il a d'ailleurs trois petites plumes à la tête, qui ſe relevent comme des cornes, les yeux bleus, & le bec jaune. C'eſt un fort bel Oiſeau ; mais lorſqu'il eſt en colere, il jette une odeur très déſagréable. Son occupation continuelle eſt à chercher tous les petits Inſectes d'une Maiſon, pour en faire ſa nourriture. Il y a toujours quelque danger à le porter dans les mains, parcequ'il attaque ſouvent la prunelle des yeux.

Lery n'a connu, au Breſil, que trois eſpeces de Perroquets ; l'*Ajourous*, qu'il prend pour la plus grande eſpece, le *Marganas*, dont on porte, dit-il un grand nombre en France, & le *Touir*, que les Matelots François appellent *Moiſſons*.

Le Guranhé-Engera.

Des autres eſpeces d'Oiſeaux, on vante beaucoup le *Guranhé-Engera*, qui eſt de la grandeur d'un Pinſon. Il a les aîles & le dos bleus, l'eſtomac & le ventre jaunes, & ſur la tête une belle hupe de même couleur. Non-ſeulement ſon ramage eſt fort varié, mais il imite celui de la plûpart des autres Oiſeaux. On en diſtingue pluſieurs eſpeces.

Le Tangara.

Le *Tangara* n'excede point la grandeur d'un Moineau. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage eſt moins un chant, qu'un ſimple murmure. On raconte que les Oiſeaux de ce nom ſont entr'eux une ſorte de danſe, pendant laquelle il en tombe un qui feint d'être mort, & que tous les autres font alors entendre leur ſon plaintif, juſqu'à ce que le voïant relevé ils s'envolent tous enſemble. Comme on ajoute que le Tangara eſt ſujet à l'Epileſie, il y a quelque apparence que ce qu'on prend pour une mort feinte n'eſt qu'une attaque de ce mal.

Le Quereiva.

Les Braſiliens font un cas extrême du *Quereiva*, pour la ſinguliere beauté

de ſon plumage. Il a l'eſtomac du plus beau rouge, les aîles noires, & tout le reſte du corps bleu. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Suivant l'Auteur Portugais, le Tucan du Breſil n'a que la groſſeur d'une Pie, quoiqu'il ait le bec auſſi long qu'on l'a repréſenté dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, c'eſt-à-dire, au moins d'une palme. Il s'apprivoiſe dans une Baſſe-cour, juſqu'à mener ſes Petits comme une Poule. La couleur de ſon bec eſt jaune en dehors, & rouge dans l'intérieur. Celle de ſon plumage eſt jaune ſur l'eſtomac, & noire dans tout le reſte du corps. On ajoute, pour faire comprendre comment un ſi petit Oiſeau peut ſoutenir un ſi gros & ſi long bec, qu'il l'a fort tendre & fort léger. Tucan du Breſil.

Le *Guirapanga* eſt tout-à-fait blanc; & dans une grandeur médiocre, il a la voix ſi forte, qu'elle ſe fait entendre, comme le ſon d'une cloche, à près d'une demie lieue. Le Guirapanga.

Dans les Provinces intérieures du Breſil, on trouve beaucoup d'Autruches, que les Habitans du Païs nomment *Andougoacous*. Elles ne different point de celles des autres Régions; mais on aſſure que l'espece de corne qu'elles ont ſur le bec, portée au cou, rend la liberté de la Langue à ceux qui ont de la difficulté à parler. Andougoacous.

Les Aigles, les Eperviers, les Vautours, & d'autres Oiſeaux de proie, dont le nombre eſt ici fort grand, y ſont d'une férocité qui n'a jamais permis d'en apprivoiſer un ſeul.

On ne parle point du Colibri, qui eſt fort commun au Breſil, & pour la deſcription duquel on a déja renvoïé aux *Exotiques* de Cluſius: mais on doit obſerver que Thevet & Lery lui donnent un chant fort agréable, au Breſil; juſqu'à le comparer à celui du Roſſignol, quoique tous les autres Voïageurs en parlent comme d'un bourdonnement fort commun. Lery le fait nommer *Guomanbuch* par les Braſiliens, & l'Auteur Portugais le nomme, d'après eux, *Guaiminibique*: il en diſtingue auſſi deux eſpeces, ſous les noms de *Guacariga* & de *Guaracicaba*. On ſait que dans les Iles Françoiſes ce petit Oiſeau ſe nomme *René*, parceque dormant ſix mois de l'année il ſemble renaître en s'éveillant; comme les Eſpagnols l'appellent *Tomineïos*, parcequ'avec ſon nid il ne peſe que deux Tomins d'Eſpagne, c'eſt-à-dire vingt-quatre grains.

Le *Panou* eſt un Oiſeau noir, de la groſſeur d'un Merle. Toute ſa beauté conſiſte dans le plumage de l'eſtomac, dont la couleur eſt ſang de Bœuf. Le *Quianpian*, qui n'eſt pas plus gros, a tout le plumage d'un bel écarlate. Le Panou & le Quianpian.

Les Chauve-Souris ſont plus groſſes, & n'ont pas moins de goût pour le ſang, que celles de Guayaquil. Les Abeilles y reſſemblent à nos Mouches noires d'Eté, & n'en font pas de moins agréable miel; mais la cire en eſt preſqu'auſſi noire que la poix. Enfin Lery parle d'un Oiſeau, de plumage gris cendré, & de la groſſeur d'un Pigeon, que les Braſiliens reſpectent beaucoup, parcequ'aïant le cri plus lugubre qu'on ne peut ſe l'imaginer, & ne ſe faiſant entendre que la nuit, ils ſont perſuadés qu'il vient leur parler de la part des Morts. » Une fois, dit-il, qu'il paſſoit la » nuit dans un Village nommé *Upec*, il faillit d'être inſulté des Habitans, L'Oiſeau lugubre.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» pour avoir ri de l'attention religieuſe avec laquelle ils écoutoient cet » Oiſeau. Tais-toi, lui dit fort rudement un Vieillard, & ne nous em- » pêche point d'entendre les nouvelles que nos Grands-Peres nous font » annoncer (16).

POISSONS.

Entre les Poiſſons; la Manatée, ou le Lamantin, eſt d'une bonté ſinguliere au Breſil. Lery nous apprend que *Pira* eſt le nom général que les Braſiliens donnent à tous les Poiſſons, & qu'ils nomment les plus gros *Cameurou Ouaſſou*; ce qui n'empêche point qu'ils n'aient des noms particuliers pour chaque eſpece. Mais on ne s'arrêtera qu'à ceux qui paroiſſent propres aux Côtes maritimes & aux Rivieres du Païs.

Acarapep.

L'*Acarapep* eſt un grand Poiſſon plat, dont la chair eſt d'une bonté, que Lery traite de merveilleuſe. Il jette, ſur le feu, une graiſſe jaune qui lui ſert de ſauce.

Acara-Bouten.

L'*Acara-Bouten* eſt un autre Poiſſon plat, viſqueux & de couleur rougeâtre.

Inevouca, ou Raies de Rio Janeiro.

Les *Raies* du Fleuve de Janeïro & de la Mareveſcona, nommées *Inevouca* par Thevet, ſont beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont ſur la tête deux cornes aſſez longues; & ſous le ventre cinq ou ſix fentes, qu'on croiroit artificielles. Leur queue eſt non-ſeulement longue & déliée, mais ſi venimeuſe, que de ſa moindre piquûre elle fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a bleſſées. La chair du corps & les inteſtins mêmes n'en ſont pas moins bons.

Beyupira.

Le *Beyupira*, que l'Auteur Portugais compare à l'Eſturgeon, eſt fort eſtimé des Braſiliens. Il ſe prend en haute Mer, à l'hameçon. Il eſt long de ſix ou ſept palmes, rond dans cette longueur, blanc ſous le ventre & noir ſur le dos. On le trouve toujours gras, & d'excellent goût.

Baopes.

Le *Baopes*, auquel les Portugais ont donné ce nom, parceque ſes yeux reſſemblent à ceux du Bœuf, n'eſt pas fort différent du Thon par la groſſeur & la forme, mais il n'a pas le même goût; ſans compter qu'il eſt beaucoup plus gras: on tire, de ſa graiſſe, une ſorte d'huile ou de beurre.

Camarupi.

Le *Camarupi*, dont on vante beaucoup la bonté, eſt un grand Poiſſon dont tout le corps eſt parſemé d'épines, & qui a ſur le dos une ſorte de crête toujours dreſſée. Il doit être fort gros, puiſqu'on aſſure que deux Hommes ſuffiſent à peine pour le lever. On le prend avec le harpon, & l'on en tire beaucoup d'huile.

Piraëmbu.

Le *Piraëmbu* eſt peu différent du Poiſſon qu'on a nommé *Ronfleur* dans une autre Deſcription, & jette auſſi une ſorte de ronflement: mais il eſt de meilleur goût, & long de huit ou neuf palmes. Il a, dans la gueule, deux pierres d'une palme de large, qui lui ſervent à briſer les coquillages, dont il ſe nourrit.

Amayacus, & ſes trois eſpeces.

L'Auteur Portugais aſſure que tout le Poiſſon des Côtes du Breſil eſt ſi ſain, qu'on le fait prendre en remede aux Fievreux, ou du moins qu'il ne leur eſt jamais nuiſible. Il en excepte les Requins, dont le nombre eſt infini dans cette Mer, & qui entrent même dans les Rivieres. Il ajoute que leurs dents ſont venimeuſes, & que pluſieurs Nations Sauvages s'en ſervent pour armer leurs fleches.

(16) *Ubi ſuprà*, p. 182.

L'*Amayaen*, espece de Grenouille marine, est un Poisson court, de couleurs variées, qui a les yeux beaux, & qui jette, en sortant de l'eau, une sorte de croassement. Il s'enfle aussi, comme la Grenouille. Sa chair est fort bonne; mais c'est après avoir été soigneusement dépouillée de la peau, sous laquelle il cache une sorte de venin. On en distingue une autre espece, qui est armée de pointes, comme l'Hérisson, & beaucoup plus venimeuse que la premiere. Cependant, on mange aussi la chair, après en avoir ôté la peau : elle passe pour un spécifique contre la dyssenterie. Enfin une troisieme espece, que les Brasiliens nomment *Itaèca*, est de forme triangulaire, & paroît avoir les yeux bleus. Elle a du venin, non-seulement dans la peau, mais dans le foie & les intestins; ce qui ne la rend point plus dangereuse, lorsqu'on en a retranché toutes ces parties. Amayaen, & ses trois especes.

Le *Puraque* des Côtes du Bresil est une espece de Torpille, dont la forme approche de celle d'une Raie. C'est Laet, qui croit pouvoir lui donner cette figure, d'après un dessein fait au Bresil; mais le Dessinateur la nommoit *Araoua Ouapebbe*. Peut-être le nom de *Puraque* lui est-il venu des Portugais. Elle engourdit, comme la Torpille, le membre dont on la touche, avec l'entremise même d'un bâton. Puraque.

Les *Caramarus* ont beaucoup de ressemblance avec les Serpens marins, qui se trouvent sur les Côtes du Portugal. Leur longueur est de dix à quinze palmes. Ils sont si gras, qu'ils jettent sur le gril une odeur de chair de Porc. Leur venin est autour des dents, qu'ils ont monstrueuses, & dont les morsures font tomber en pourriture la partie blessée. Ils sont d'ailleurs armés de plusieurs pointes. Les Brasiliens assurent qu'on les voit souvent traîer avec les Serpens de terre. Caramarus.

L'*Amorcati*, espece de Grenouille marine, est hérissée de pointes, & se cache sous le sable du rivage, où les moindres blessures qu'elle fait aux piés des Passans sont fort dangereuses, si l'on n'y apporte point un prompt secours. Amorcati.

L'*Amacurub*, Poisson fort calleux, ressemble à celui que les Portugais nomment *Bugallo*, & se fait redouter par la force extraordinaire de son venin. Amacurub.

L'*Icrepomonga* est un Serpent marin, qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On lui attribue une propriété fort singuliere, quoiqu'elle ne le soit pas plus que celle de la Puraque & de la Torpille. Tous les Animaux qui s'en approchent se collent, dit-on, si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher. Il en fait sa proie. Mais, ce qui paroit moins vrai-semblable, on ajoute qu'il s'avance quelquefois sur le rivage, & qu'il s'y resserre jusqu'à paroître fort petit; que si quelqu'un le touche de la main, elle s'y attache aussi-tôt; que si l'on y met l'autre main elle s'y attache de même; & qu'alors le Serpent, reprenant toute sa grandeur, entraîne sa proie dans la Mer, où il la dévore. Icrepomonga.

C'est apparemment sur le seul témoignage des Brasiliens, que l'Auteur Portugais parle aussi de ce qu'il nomme les Tritons & les Nereïdes. » Ces » Monstres marins portent, au Bresil, le nom d'*Ypupiapra*. Ils y sont dans » une telle horreur, que leur vue seule fait quelquefois mourir les Sau- Ypupiapra; Monstres marins.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» vages de crainte. Ils ont la face assez semblable au visage humain ; à » l'exception des yeux, qu'ils ont beaucoup plus enfoncés. Les Femelles » sont ornées d'une longue chevelure, & ne paroissent pas moins distin- » guées par des traits plus agréables. On les trouve ordinairement à l'em- » bouchure des Fleuves, surtout à l'entrée du *Jagoaripé*, qui n'est qu'à » sept ou huit lieues de la Baie de tous les Saints ; & vis-à-vis de Porto » Seguro, où l'on assure qu'ils ont tué un grand nombre d'Indiens. Leur » maniere de les tuer est en les embrassant avec tant d'ardeur, qu'ils les » étouffent ; car il n'y a point d'apparence qu'ils aient dessein de leur » ôter la vie, & ces étranges caresses paroissent venir plutôt d'affection. » Ils jettent même des gémissemens, après les avoir étouffés ; ils se dé- » robent, & ne touchent point aux cadavres, à la réserve des yeux, du » nez, du bout des doigts, & des parties naturelles, qu'ils leur enlevent. » On en donne pour preuve, que les Indiens, tués par ces Monstres, se » trouvent ainsi mutilés, lorsqu'ils sont jettés au rivage par les flots. On ne s'est arrêté à ces fables, que pour faire observer combien il est sur- prenant qu'un Ecrivain aussi sensé que Laet les ait copiées sans aucune marque de doute (17).

Un jeune Peintre Hollandois, qui avoit passé quelque tems au Brésil, lui donna, dit-il, les figures de trois autres Poissons, fort communs dans cette Mer ; l'un nommé *Ubitre*, qui n'a d'extraordinaire que la queue : elle est longue de plus de la moitié du corps, ronde, comme celle d'une Vache, & se releve de même. Par le reste du corps, l'Ubitre est assez sem- blable au Brochet. Le second, nommé *Aioua*, ou *Iahoua-katto*, est de la grosseur des Poissons orbiculaires ; mais la tête qui ressemble à la face d'un Bœuf, occupe la moitié du corps. La queue est fourchue. Le *Pira-Utoah*, qui est le troisieme, a la forme tout-à-fait monstrueuse, & paroît aussi du genre des Orbes. Outre deux cornes osseuses & recourbées en ar- riere, sa queue est faite en spatule, ses levres sont fort grosses, & sa gueule s'entr'ouvre avec une contorsion fort hideuse.

COQUILLAGES.

Entre les coquillages du Brésil, l'*Apula*, semblable à la partie d'un ro- seau qui est entre deux nœuds, est non-seulement une nourriture fort saine, mais, mis en poudre, il passe pour un spécifique contre les maux de ratte.

L'*Ura* est une Ecrevisse de Mer, qui se trouve dans la vase, le long du rivage, en si grand nombre que non-seulement les Brasiliens marit- imes, mais les Negres, emploiés par les Portugais, en font leur nourri- ture ordinaire. La chair en est de bon goût, & fort saine, si l'on boit de l'eau fraîche après en avoir mangé.

Le *Guainumu* est une autre espece d'Ecrevisse, mais plus grande, & qui a surtout la gueule si large, qu'elle peut contenir le pié d'un Hom- me. C'est moins un Animal aquatique que terrestre ; car on ne le trouve que dans le creux des rochers, qui bordent la Mer. Au bruit du tonner- re, il sort de cette retraite, & fait lui-même un autre bruit qui cause de la fraïeur aux Sauvages. On ajoute, pour l'expliquer, qu'il leur fait croire l'Ennemi prêt à fondre sur eux.

(17) *Ubi suprà*, l. 15. cap. 12.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

L'*Aratu* se tient dans le creux des Arbres voisins de la Mer ; mais il en sort, pour se nourrir d'Huîtres & de Moules ; avec l'adresse qu'on attribue aux Singes, d'y jetter, lorsqu'elles s'ouvrent, une petite pierre qui les empêche de se fermer.

On se borne aux especes qui semblent particulieres à ces Côtes ; car on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages, & les Huîtres y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Anciennement les Sauvages en pêchoient une prodigieuse quantité, dont ils rassembloient les écailles, après en avoir mangé la chair ; & dans plusieurs endroits du rivage, on en trouve encore de grands monceaux, que le tems a couverts d'herbes & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une excellente chaux, qu'ils emploient à leurs édifices, au lieu de ciment, & que l'eau de pluie rend fort noire.

OISEAUX MARINS.

Entre les Oiseaux marins, on distingue, comme particuliers au Bresil, le Guirantinga, qui est de la grandeur d'une Grue, mais qui a le plumage blanc, le bec fort long & fort aigu, de couleur bleue, les jambes très longues aussi, & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu, dans toute sa longueur, de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche.

Le *Caripira* est un grand Oiseau, qui a la queue fourchue, & dont les plumes sont fort recherchées des Brasiliens. Ils les emploient à leurs fleches, après avoir observé qu'elles durent fort long-tems. On n'en parle ici, que pour faire connoître cette propriété ; car il paroît que le *Caripira* est le même Oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo forcado*, fort commun dans les deux Indes. Ajoutons que, suivant *Ximenès*, sa graisse a la vertu singuliere de faire disparoître les cicatrices du visage : mais quoiqu'il se trouve partout, il n'est facile à prendre que dans les Iles désertes, où il dépose ses œufs Le même Ecrivain en avoit vu un, dont les aîles étendues rempliſſoient plus d'espace qu'un Homme de la plus grande taille n'en peut mesurer des deux bras.

Le *Guiratonteon* tire son nom de l'Epilepsie, à laquelle il est si sujet, qu'on a voulu exprimer, par ce mot composé, qu'il meurt & ressuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & par la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses aîles ne lui servent point à voler, mais à nager fort légerement. Il ne quitte point les flots ; & les Brasiliens assurent qu'il y dépose même ses œufs ; mais ils n'expliquent point comment ils y peuvent éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie singuliere à prendre les petits Poissons. Jamais on ne le voit fondre inutilement sur l'eau. Sa grosseur est celle d'une Pie. Il a le plumage blanc, marqueté de taches rouges, & le bec fait en cuilliere.

Le *Caracura* est de couleur cendrée, & cache un petit corps sous un plumage fort épais. Il a les yeux beaux, surtout la prunelle, qui est d'un rouge très vif ; & la voix si forte, qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil, & vers le soir.

Le *Guara* n'est pas plus gros qu'une Pie ; mais il a le bec oblong & re-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

courbé, les cuisses grosses & les piés longs. Ses premieres plumes sont noirâtres; ensuite elles deviennent cendrées : lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches; après quoi elles rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlate, qu'elles ne cessent point de conserver. Cet Oiseau, quoique vorace, & vivant non-seulement de Poisson, mais de toute autre chair, qu'il trempe dans l'eau, niche & pond ses œufs sous les toits. Il vole souvent en trouppe; ce qui forme un très beau spectacle, sous les raïons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornemens de tête.

POISSONS DES FLEUVES DU BRESIL.

Les Fleuves du Bresil abondent en Poissons, de toute sorte de grosseur. Sans parler de ceux qui leur sont communs avec les autres parties de l'Amérique méridionale, on nomme le *Tamovata*, ou *Tamoutiata*, long d'une palme, & qu'on compareroit au Hareng, s'il n'avoit la tête fort grosse, les dents très aigües, & des écailles si dures depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue, qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair est d'un goût très agréable.

Le *Panapana* est de longueur médiocre; il a la peau dure & raboteuse, comme le Chien marin. Du reste, il ressemble entierement à la *Zygone*, qui se nomme Cagnole à Marseille; c'est-à-dire qu'il a la tête plate, difforme, & comme divisée en deux cornes, à l'extrêmité desquelles sont placés deux yeux, qui se trouvent ainsi fort éloignés l'un de l'autre. La queue est terminée par deux nageoires inégales, qui ont aussi leur direction toute opposée. Les Figures, que Thevet, Bellon, Rondelet & Aldrovand ont données de ce Poisson, ne s'accordent point.

L'Auteur Portugais donne le *Cururyuba* pour le plus grand, & le plus beau, de tous les Serpens aquatiques du Bresil. Il s'en trouve, dit-il, qui n'ont pas moins de 25 ou 30 piés de long. Une espece de chaîne leur descend, par de belles ondulations de diverses couleurs, depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue. Il a les dents d'un Chien. Aussi sa voracité le rend-elle fort dangereux. Il attaque les Hommes & les Bêtes, qui le mangent à leur tour, lorsqu'ils peuvent le surprendre. Les Brasiliens lui attribuent des propriétés si peu vraisemblables, qu'elles ne peuvent le devenir par leur témoignage.

La *Matiima* est un autre Serpent, d'énorme grandeur, mais qui ne sort jamais des Fleuves. Ses couleurs sont si belles, que les Sauvages se font gloire de se peindre le corps à leur imitation, & reconnoissent qu'ils lui doivent l'usage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* est un Animal amphibie, moins grand que le Loup, mais plus furieux. Il fait la guerre aux Hommes; & sa course est si prompte, que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les surprendre.

Le *Zaziguemeju*, autre Animal des Fleuves du Bresil, est fort recherché pour la peau, que l'Auteur vante sans en donner la description.

ANIMAUX, TRANSPORTÉS AU BRESIL.

Les Chevaux Européens, transportés dans les différentes Capitainies du Bresil, s'y sont multipliés avec tant de succès, qu'on en fait passer annuellement un fort grand nombre en Afrique. Il en est de même des Taureaux & des Vaches, dont quantité de Portugais nourrissent de grands Troupeaux. Quoiqu'en général les pâturages ne soient pas de la premiere beauté,

beauté, & que particulierement dans la Capitainie de Porto Seguro, il croiſſe une herbe funeſte aux Beſtiaux, il ſe trouve des Cantons où rien ne manque à leur nourriture; telles ſont les Campagnes de Piratininga: les engrais, qu'on en tire, ſont excellens, pour toutes ſortes d'Animaux. Auſſi la multiplication y eſt-elle prodigieuſe; ſurtout celle des Porcs, dont la chair eſt d'ailleurs ſi agréable & ſi ſaine, qu'on en preſcrit l'uſage aux Malades. Sur les bords du Fleuve de Janeiro, les Moutons, quoiqu'en abondance, & ſi gras qu'ils meurent quelquefois de l'excès, ſont moins délicats que ceux de l'Europe. Les Chevres s'étoient multipliées moins heureuſement; mais dans le tems que l'Auteur faiſoit ces obſervations, on commençoit à ſurmonter les obſtacles. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Les Poules Européennes s'accommodent fort bien de la température du Breſil. Cependant, en devenant plus grandes & plus fortes qu'en Europe, elles perdent quelque choſe de leur goût. Au contraire, les Canards & les Oies en acquerent un plus fin.

Les Indiens du Breſil ont pris tant de paſſion pour nos Chiens, que non-ſeulement les Hommes en élevent quantité pour la chaſſe, mais que les Femmes prennent plaiſir à s'en faire accompagner, les portent dans leurs bras, & les nourriſſent ſouvent de leur propre lait.

A tous les Arbres de l'Amérique méridionale, dont on a déja donné la deſcription, l'Auteur Portugais, & d'autres Obſervateurs, joignent, comme propres au Breſil, ceux qui ſuivent: ARBRES ET PLANTES.

Le *Mangaba*, très grand Arbre, qui ne ſe trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre, & la feuille du Frêne; jamais il ne ſe dépouille, & ſes feuilles ſont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année; d'abord en boutons, qui ſe mangent comme un fruit, & qui venant à s'ouvrir, produiſent une Fleur aſſez ſemblable à celle du Jaſmin, mais d'une odeur plus forte, ſans être moins agréable. Le fruit qui lui ſuccede n'eſt pas plus gros que le premier; le dehors en eſt jaune, marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques noïaux, ou pepins, qui ſe mangent avec l'écorce. Avec un goût charmant, il eſt ſain, & ſi léger, qu'on ne craint jamais d'en manger trop. Il tombe avant ſa maturité; ce qui oblige de le garder aſſez long-tems, pour lui laiſſer le tems de s'adoucir. Les Braſiliens en font une ſorte de vin. Des feuilles & des fruits, avant qu'ils ſoient mûrs, on tire une eſpece de lait, amer & viſqueux. Mangaba.

Le *Murucugé*, grand Arbre qui porte un fruit de même nom, reſſemble au Poirier Sauvage. Son fruit eſt ſoutenu par une longue tige. On le cueille verd; mais en meuriſſant il devient du meilleur goût, & facile à digérer. Le tronc donne, par inciſion, une liqueur lactée, qui venant à ſe coaguler tient lieu de cire pour les Tablettes. On regrete la rareté de cet Arbre: elle vient de l'uſage où ſont les Braſiliens de l'abbattre, pour en cueillir le fruit. Murucugé.

L'*Araca* eſt une autre eſpece de Poirier, qui porte des fruits en abondance dans toutes les ſaiſons de l'année. On en diſtingue pluſieurs ſortes, dont les fruits ſont rouges, verds, ou jaunes; mais tous extrêmement agréables. Araca.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Ombu.

L'*Ombu*, Arbre épais, mais fort bas, porte un fruit rond & jaunâtre, qui reſſemble beaucoup à nos Prunes blanches. Il eſt ſi nuiſible aux dents, que les Sauvages, qui en mangent beaucoup, les perdent preſque toutes. Ils mangent auſſi les racines de l'Arbre, & ne les trouvent pas moins douces que les Cannes de Sucre. Elles ſont d'ailleurs fort ſaines, & ſi rafraîchiſſantes, que les Medecins Portugais en compoſent des Apozèmes, pour les fievres ardentes & les autres maladies chaudes.

Jacapuya.

Le *Jacapuya* paſſe pour un des plus grands Arbres du Breſil. Il porte un fruit qu'on prendroit pour un gobelet avec ſon couvercle, & qui contient quelques Châtaignes, aſſez ſemblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même, dans la maturité des fruits, & les laiſſe tomber s'ils ne ſont cueillis. On aſſure que mangés crus avec un peu d'excès, ils cauſent une entiere dépilation dans toutes les parties du corps, & que rôtis ils ne ſont jamais nuiſibles. La ſubſtance du bois eſt fort dure, & ne ſe corrompt pas aiſément; ce qui le rend fort propre à compoſer les axes des Moulins à Sucre.

Araticu.

L'*Araticu*, Arbre de la grandeur de l'Oranger, a la feuille du Citronier, & porte un fruit d'un goût & d'une odeur également agréables, dont la groſſeur n'excede point celle d'une groſſe noix. On en diſtingue pluſieurs eſpeces, entre leſquelles celle qui ſe nomme *Araticupanauia* donne un fruit de qualité ſi froide, que l'excès en fait un venin. Son bois eſt de la nature du Liege, & ſert aux mêmes uſages.

Pequea & ſes deux eſpeces.

Le *Pequea* a deux eſpeces; l'une dont le fruit reſſemble à l'Orange, mais avec une écorce plus épaiſſe, & contient une liqueur miellée, dont la douceur le diſpute au Sucre; elle eſt mêlée de quelques pepins: le ſecond Pequea paſſe pour le plus dur de tous les bois du Breſil. On le croit incorruptible: les Portugais le nomment *Seris*.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la groſſeur du Limon, & d'un ſuc fort aigre. Son écorce a la même qualité, depuis le ſommet des branches juſqu'à l'extrêmité des racines. Cet arbre eſt rare, & ne ſe trouve que dans la Capitainie de Saint Vincent.

Cahueriba.

Le *Cahueriba* eſt un fort grand Arbre, qui diſtille d'excellent Baume, & que cette qualité rend fort reſpectable aux Braſiliens. Ils ouvrent légerement l'écorce, pour y inſerer un peu de coton, qui s'imbibe, en petite quantité, d'une liqueur que les Portugais ont nommée Baume, parcequ'avec l'odeur, qui approche en effet de celle du Baume, elle a la vertu de guerir fort promptement les plaies récentes. Les lieux, où cet Arbre croît, ſe font diſtinguer par l'extrême douceur de l'air. On compte ſon bois entre les meilleurs, pour le poids & la dureté, qui le rendent ſingulierement propre aux Edifices. Les Bêtes mêmes ſe frottent contre ſon écorce, apparemment pour en tirer quelque ſecours dans leurs maux. Il eſt aſſez commun dans la Capitainie de Saint Vincent, & très rare ailleurs.

Cocotiers, & vingt ſortes de Palmiers.

Le Breſil ne manque point de Cocotiers; mais il s'y cultive autour des Habitations fixes & dans les Vergers. On n'en voit point dans les Bois & les lieux déſerts. L'Auteur Portugais y compte plus de vingt ſortes de Palmiers; & Lery en décrit quatre ou cinq, dont les plus communs ſe nom-

ment le *Gerau* & l'*Yri*. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent & vers le Paraguay, on rencontre des Forêts entieres de Pins, qui portent des fruits ſemblables à ceux de l'Europe, mais plus ronds, plus gros, & d'un uſage plus ſain.

Cupayba. Le *Cupayba*, ſemblable au Figuier pour la forme, mais plus haut, plus droit & plus épais, contient une ſinguliere quantité d'huile, auſſi claire que celle d'olive, & ne demande qu'une légere inciſion pour en répandre beaucoup. Elle ſert non-ſeulement à guérir les plaies, mais à faire diſparoître juſqu'aux cicatrices. On la diſtingue par le nom de *Copal-Yva*, qui exprime cette propriété. L'abondance en eſt ſi grande, qu'on l'emploie dans les Lampes; mais le bois de l'Arbre n'eſt d'aucun uſage.

Ambayba. L'*Ambayba* reſſemble auſſi au Figuier, & ſe trouve parmi des ronces, dans les Terres qu'on a ceſſé de cultiver. On aſſure que la pellicule intérieure de ſon écorce, appliquée ſur les bleſſures, les guérit auſſi promptement que le meilleur Baume. Ses feuilles ſont ſi rudes, qu'on les fait ſervir à polir diverſes ſortes de bois; mais le ſien eſt ſans utilité.

L'Ambaigtinga & ſes vertus. On vante beaucoup les vertus de l'*Ambaigtinga*, autre Arbre de même eſpece, qui ſe trouve dans les Forêts de Pins. Il répand une liqueur huileuſe, dont Monardés prétend que le nom Braſilien eſt *Abjegua*. Voici la Deſcription qu'il donne de l'Arbre: ce n'eſt, dit il, ni un Pin, ni un Cyprès; il eſt plus haut que le premier, & plus droit que l'autre. Il porte, au ſommet, une ſorte de petites veſſies, qui, venant à crever, diſtillent goutte à goutte une admirable liqueur. Les Indiens prennent ſoin de la recueillir dans des coquilles, mais ils ont beſoin de pluſieurs jours pour en raſſembler une petite quantité. Elle ſert à tous les uſages du Baume, ſurtout à conſolider les bleſſures, à chaſſer les humeurs froides, & à guérir les maux d'eſtomac. Pour ce dernier uſage, on la prend avec un peu de vin. L'Auteur Portugais vante la vertu des feuilles contre les vomiſſemens, & conſeille, pour les foibleſſes d'eſtomac, de ſe frotter extérieurement de l'huile. Il prétend auſſi que l'écorce & les feuilles, broïées, & bouillies un peu dans l'eau, rendent une ſubſtance huileuſe qui a les vertus de l'huile même, & qu'on enleve aiſément lorſqu'elle ſurnage.

Ighucamici. La Capitainie de Saint Vincent porte en abondance un Arbre nommé l'*Ighucamici*, dont le fruit, aſſez ſemblable au Coing, mais rempli de grains, eſt un puiſſant remede pour la dyſſenterie.

Igciega. L'*Igciega* produit une ſorte de Maſtic, d'excellente odeur. De ſon écorce broïée, il ſort une liqueur blanche, qui ſe condenſe en forme d'Encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement ſur les parties affectées d'humeurs froides. On en diſtingue une autre eſpece, nommée *Igtaigcica*, c'eſt-à-dire Maſtic pierreux, dont la réſine eſt ſi dure & ſi tranſparente, qu'on la prendroit pour du verre. Les Braſiliens s'en ſervent pour incruſter leur vaiſſelle de terre.

Curupicaiba. Le *Curupicaiba* eſt un Arbre dont les feuilles reſſemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre, qui eſt un remede admirable pour les bleſſures & les puſtules. Son écorce donne, par inciſion, une ſorte de glue, que les Braſiliens emploient à prendre les Oiſeaux.

Caaroba. Le *Caaroba* eſt un Arbre fort commun dans toutes les Capitainies du

Bresil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent sur les pustules vénériennes, & les dissipent heureusement. On attribue au bois les vertus du Gayac, contre ces maladies; & des fievrs, on fait une conserve pour le même usage. Il ne faut pas confondre cet arbre avec un autre de même espece, qui se nomme *Caorobmacorandiba*, dont le bois est couleur de cendre, & la moelle fort dure.

Jaburandiba ou Betelé. Le *Jaburandiba*, que les Brasiliens nomment aussi *Betelé*, aime les rives des Fleuves. Ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie, & l'expérience en est constante. Une autre espece de Betelé, à feuilles rondes, & moins grande que la premiere, a la vertu dans ses racines, qui ont la causticité du Gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie.

Anda. L'*Anda* est un grand Arbre, de fort belle forme, dont le bois est propre à divers usages: mais les Indiens tirent, de ses feuilles, une huile dont ils se frottent le corps, & se servent de l'écorce pour la pêche. L'eau, dans laquelle on la laisse quelques jours, acquert la vertu d'assoupir toutes sortes d'Animaux.

L'Ajuratibira. L'*Ajuratibira* n'est qu'un arbrisseau; mais il porte un fruit rouge, dont les Brasiliens font une huile de même couleur, qui sert aussi à leurs onctions.

L'Ajabutipita. L'Ajabutipita, autre arbuste, donne par son fruit, qui est une sorte d'amande noire, une huile qui n'est pas plus blanche, & qui ne sert qu'à l'onction des Malades.

Janipaba. Le Bresil a peu d'arbres aussi beaux que le *Janipaba*. Sa verdure est admirable, & se renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & passent pour excellens contre la dyssenterie. Leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux Sauvages, pour se faire sur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste aucune trace. On fait observer que c'est le suc du fruit verd, qui a cette qualité.

Jequitinguacu. Le fruit du *Jequitinguacu* ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient, pour pepin, une sorte de pois très dur, rond, noir, & luisant comme le Jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase, pour le faire servir de Savon.

Merveilleuse propriété d'un arbre. Dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve, dans les lieux secs, un arbre fort grand & fort épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'Eté comme en Hiver il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, &, ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas non plus, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Chaque branche est ainsi, comme une source inépuisable; & l'arbre étant si grand, qu'il peut contenir jusqu'à cinq cens Hommes dans la circonférence de ses branches, c'est une retraite admirable, où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

Araboutan, ou Bois du Bresil. L'Arbre le plus célebre du Bresil, & duquel on croit que le Païs a tiré son nom, porte, entre les Habitans, celui d'*Araboutan* suivant Lery, & d'*Oraboutan* suivant Thevet. Il est de la hauteur de nos Chênes, & ne jette pas moins de branches. On en trouve de si gros, que trois Hommes au-

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

roient peine à les embraſſer. Leurs feuilles reſſemblent à celles du Bouis. Ils ne portent aucune ſorte de fruit. Le bois en eſt rouge, & naturellement ſi ſec, qu'en brûlant il jette fort peu de fumée. Sa vertu eſt ſi forte pour la teinture, que, ſuivant l'expérience de Lery (18), ſes cendres mêmes, mêlées dans une leſcive, donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

Variété des bois de Teinture.

La variété des bois de teinture eſt extrême. Il s'en trouve de jaunes, de violets, de differentes ſortes de rouge; » de blancs, dit Lery, comme » papier; les uns qui ont les feuilles de l'épaiſſeur d'un teſton, d'au- » tres les aïant larges de dix-huit pouces, & de pluſieurs autres eſpeces.

Aouaï.

Celui qu'il nomme *Aouai*, & Thevet *Ahovay*, répand une odeur inſupportable lorſqu'on le coupe. Il a les feuilles du Pommier, & toujours vertes. Son fruit eſt une eſpece de chataigne, en forme de cioche, & fort venimeuſe: mais comme l'écorce ſert, dans le Païs, à faire les ſonnettes que les Braſiliens portent aux jambes, l'arbre y eſt fort eſtimé.

Hiouraé.

L'*Hiouraé* a l'écorce d'un demi doigt d'épaiſſeur; elle ſe mange, fraîchement levée du tronc. Deux Apoticaires François reconnurent cet arbre

(18) *Ubi ſuprà*, *p.* 203. Il raconte comment on le chargeoit de ſon tems. » A cauſe, » [illegible], de la difficulté de couper ce bois, » [illegible]eque n'y aïant ni chevaux ni ânes, » [illegible] le porter, il falloit néceſſairement » que ce fuſſent des hommes, ſi l'on ne » s'étoit aidé des Sauvages on n'auroit pû » charger un moien Navire en un an. Ces » Indiens donc, moïennant quelques robbes » de friſe, chemiſes de toile, chapeaux, » couteaux & autres marchandiſes, ſeu- » lement avec les coignées, coins de fer, » & autres ferremens qu'on leur bailloit, » coupoient, ſcioient, fendoient, mettoient » par quartiers & arrondiſſoient ce bois, » mais auſſi le portoient ſur leurs épaules » toutes nues, voire le plus ſouvent d'une » ou deux lieues loin, par des montagnes » & lieux fâcheux juſques ſur le bord de » la Mer. *p.* 201.

Lery ajoute quelques propos d'un Braſilien, qui peignent merveilleuſement le ſens naturel de ces Barbares. » Fort esbahis de » voir les François, & autres des Païs loin- » tains, prendre tant de peine d'aller querir » leur Araboutan, il y eut une fois un de » leurs Vieillards qui me fit cette demande: » Que veut dire que vous autres *Maïrs* & » *Peros*, c'eſt-à-dire François & Portugais, » venez de ſi loin querir du bois pour vous » chauffer? N'y en a-t-il point en votre » Terre? A quoi lui aïant répondu qu'oui, » & en grande quantité, mais non pas de » telle ſorte que le leur, lequel nous ne » brûlions pas comme il penſoit, ains, » comme eux-mêmes en uſoient pour tein- » dre leurs cordons & plumages, les nôtres » l'emmenoient pour faire de la teinture: il » me repliqua; voire: mais vous en faut-il » tant? Oui, lui dis-je, car y aïant tel » Marchand, en notre Païs, qui a plus » de friſes & de draps rouges que vous n'en » avez jamais vû par deçà, un ſeul achetera » tout l'Araboutan dont pluſieurs Navires » s'en retournent chargés. Hà hà, dit mon » Sauvage, tu me contes merveilles. Puis, » penſant bien à ce que je lui venois de dire, » plus outre dit: mais cet homme tant ri- » che, dont tu parles, ne meurt-il point? » Si fait, ſi fait, lui dis-je, auſſi bien que les » autres. Surquoi, comme ils ſont grands » diſcoureurs, il me demanda derechef; & » quand donques il eſt mort, à qui eſt tout » le bien qu'il laiſſe? A ſes Enfans, lui dis- » je, s'il en a, & à défaut d'iceux, à ſes » Freres, Sœurs, ou plus prochains. Vraî- » ment, dit alors mon Vieillard, à cette » heure cognois-je que vous autres Mairs, » êtes de grands fols; car vous faut-il tant » travailler à paſſer la Mer pour amaſſer des » richeſſes à ceux qui ſurvivent après vous, » comme ſi la terre qui vous a nourris n'é- » toit pas ſuffiſante pour auſſi les nourrir? » Nous avons des Enfans & des Parens, » leſquels, comme tu vois, nous aimons; » mais parceque nous ſommes aſſurés qu'a- » près notre mort la terre, qui nous a nour- » ris, les nourrira, certes nous nous repo- » ſons ſur cela. *pp.* 204 & 205.

pour une eſpece de Gayac, & ſe confirmerent dans leur opinion, ſen voïant que les Braſiliens en faiſoient uſage, contre le Pian, qu'ils reconnurent auſſi pour une eſpece de vérole (19).

Choyné. Le *Choyné* eſt un arbre de moïenne grandeur, dont les feuilles ont la verdure & la forme de celle du Laurier, & qui porte un fruit auſſi gros que la tête d'un Enfant. La chair ne ſe mange point; mais l'écorce eſt ſi dure, que les Braſiliens, la perçant de divers côtés, en font l'inſtrument qu'ils appellent *Maracca*; & de ſes parties creuſées, de petites taſſes qui leur ſervent pour boire.

Sabaucé. Le *Sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings, & de la forme d'un gobelet, qui contient de petits noïaux, du goût & de la forme de nos Amandes. Un Sculpteur François, nommé *Bourdon*, en fit des vaſes d'une grande beauté.

Pocoaire. Le *Pocoaire* eſt un arbriſſeau, qui croît ordinairement de dix ou douze piés, mais dont la tige eſt ſi tendre, qu'un ſabre bien affilé la tranche d'un ſeul coup. La deſcription de ſon fruit & de ſes feuilles lui donne beaucoup de reſſemblance avec le Platane commun de l'Amérique. Thevet le nomme *Paquovere*; & Léry aſſure que ſes feuilles n'ont pas moins de ſix piés de long ſur deux de larges, mais qu'elles ſont ſi minces, qu'un vent de quelque force les mettant en pieces, il n'en reſte que les côtes, qui les font reſſembler de loin aux grandes plumes d'Autruche.

Whebehaſou, & Pono-abſou. Thevet parle, & donne la figure, d'un arbre qu'il nomme *Whebehaſou*, dont les feuilles reſſemblent à celles du chou; ſon fruit eſt oblong, & d'une douceur qui le fait aimer paſſionnément des Abeilles. Elles ne lui laiſſent gueres le tems d'arriver à ſa maturité. Le *Pono-abſou*, décrit par le même Voïageur, porte un fruit de la rondeur d'une balle, & de la groſſeur d'une forte Pomme, qui contient ſix noïaux plats, dont les Amandes paſſent, au Breſil, pour un vulnéraire merveilleux.

Mamoera, deux arbres décrits par Cluſius. *Cluſius*, dans ſon Recueil poſthume, a donné, ſur les obſervations de Jean Van Uffele, la figure & la deſcription de deux arbres du Breſil, qui méritent une attention particuliere. Ils ont reçu tous deux, des Portugais, le nom de *Mamoera*, parcequ'ils ſont de même eſpece; mais leur ſexe eſt différent: l'un, qui eſt le mâle, ne donne aucun fruit, & porte ſeulement des Fleurs, ſuſpendues à de longues tiges, & forment enſemble une ſorte de grappe, à peu près comme celle du ſureau. Leur couleur eſt jaunâtre; elles ſont ſans odeur, & d'ailleurs on ne leur connoît aucune vertu. Au contraire, la femelle ne porte que du fruit, ſans aucune fleur. Ils doivent être voiſins l'un de l'autre, ſans quoi la femelle ceſſe auſſi de porter du fruit. L'épaiſſeur ordinaire de ſon tronc eſt d'environ deux piés: il s'éleve de neuf, avant que de porter du fruit; enſuite tout le ſommet s'en couvre, dans une extrême abondance. Ce fruit eſt rond, de la groſſeur d'un petit melon de cette forme; il a la chair

(19) Lery, *ibid. p. 210.* Thevet donne la maniere de l'emploïer. Son fruit, dit-il, eſt de la groſſeur d'une Prune moïenne, couleur d'or, & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noïau qu'il contient eſt d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre eſt argentée en dehors, rougeâtre en dedans, & jette une humeur lactée, qui tire ſur le goût de la Réglisſe.

jaunâtre, & les Indiens le mangent pour aider aux fonctions du ventre. Il contient pluſieurs grains, de la groſſeur d'un petit Pois, noirs, brillans, mais de nul uſage. Les feuilles, qui reſſemblent à celles de l'Erable, ſortent ſur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc, dans les deux ſexes de l'arbre. L'Obſervateur ignoroit le nom qu'ils portent entre les Indiens; mais il ajoutoit que le fruit ſe nomme *Mamaon*; » apparemment, remarque Cluſius, pour exprimer ſa reſſemblance aux mammelles, que les Eſpagnols nomment *Mamas* & *Tetas* «. Ces deux arbres croiſſent dans la partie du Breſil qui renferme la Baie de tous les Saints.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Entre les Plantes, on ne s'arrête au Manioc, qui eſt commun à preſque toute l'Amérique, que pour en remarquer une eſpece particuliere au Breſil, qui s'y nomme *Aypi*, & qui peut ſe manger crue ſans aucun danger. Les Braſiliens en compoſent une potion pour les maladies hépatiques, dont elle eſt le remede certain. Quelques Nations, de la race des Tapouyas, mangent auſſi cru le Manioc commun, qui eſt un poiſon pour toutes les autres, & n'en reſſentent aucun mal, dit Laet (20), parce qu'elles y ſont accoutumées dès l'enfance. Lery compare les feuilles du Manioc à celles de la Pivoine, & Thevet à celles de la Patte de Lion. Les Braſiliens font, de la farine de cette Plante, deux ſortes d'aliment; l'un dur & fort cuit, qu'ils nomment *Ouïenta*; l'autre plus mou, c'eſt-à-dire moins cuit, qu'ils appellent *Onipou*.

PLANTES ET HERBES.

Aypi, eſpece particuliere de Manioc.

On ne parle point de l'Anana, qui croît à préſent juſqu'en Europe; mais c'eſt le Breſil qu'on peut nommer ſa véritable Patrie. Il y eſt dans une ſi grande abondance, que les Sauvages en engraiſſent leurs Porcs. On en remarque trois propriétés: 1°. l'écorce du fruit y eſt ſi dure, qu'elle émouſſe la pointe du fer; 2°. le jus, ou le ſuc, eſt un Savon admirable pour faire diſparoître les taches des habits; 3°. l'Anana du Breſil eſt un préſervatif, & un remede, pour le mal de Mer.

Anana du Breſil.

Le *Murucuca* eſt une plante d'une beauté rare, ſurtout lorſqu'elle eſt en fleur. Elle s'éleve, comme le Lierre, à l'appui des arbres & des murs. Son fruit eſt rond, quelquefois ovale, de couleur variée, jaune, brun, noir, ou mêlé. Il contient pluſieurs noïaux, revêtus d'une ſorte de mucilage, d'un goût agréable, mais tirant ſur l'aigre. Les feuilles, broïées avec un peu de vitriol, ont une merveilleuſe vertu pour les ulceres malins.

Murucuca.

La Plante nommée *Tajaoba* differe peu de nos choux ſimples; mais on lui attribue des qualités purgatives.

Tajaoba.

Le *Jambig* eſt une herbe fort ſalutaire, pour le foie & pour la gravelle.

Jambig.

Le *Jetijeucu* reſſemble beaucoup à la racine de Mechoacan, dont on a parlé dans les deſcriptions du Mexique. Sa longueur eſt celle d'une Rave commune, mais il eſt plus gros. On le met au nombre des Purgatifs; mais pris broïé, dans du vin, ou avec une Poule cuite, il guérit la fievre. Les Portugais ont auſſi l'uſage de le confire au Sucre. On ne lui reproche qu'un défaut, qui eſt de cauſer la ſoif; ſans quoi, c'eſt une Plante des plus ſalutaires du Breſil.

Jetijeucu.

(20) *Ubi ſup.* Lib. 15. cap. 16.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Igpecaya. L'*Igpecaya*, ou le *Pigaya*, eſt vanté pour la dyſſenterie. Le corps de la Plante eſt long d'une demie coudée, & ſa racine a la même longueur. Il ne produit, au plus, que quatre ou cinq feuilles, d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine, broïée, & priſe en infuſion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Cayapia. Depuis peu, obſerve l'Auteur Portugais, on a découvert une herbe nommée *Cayapia*, remede d'une vertu preſqu'unique contre toute ſorte de venins, ſurtout celui des Serpens; ce qui lui a fait donner le nom d'Herbe aux Serpens. C'eſt à la racine, ou plutôt à un nœud qui la diviſe, qu'on attribue cette qualité. On broie ce nœud, qu'on avalle dans de l'eau. Il eſt ſpécifique auſſi, pour la bleſſure des fleches empoiſonnées. Les feuilles répandent une odeur, qui reſſemble à celle du Figuier.

Tyroqui. Le *Tyroqui*, ou *Tareroqui*, eſt une Plante qui a les feuilles du Sain-foin, & la racine diviſée en pluſieurs lobes, avec des rameaux tendres, & les fleurs rouſſâtres, ſortant de l'extrêmité des tiges. Elle croît partout en abondance. On la voit jaunir preſqu'auſſi-tôt qu'elle eſt coupée, & par degrés elle prend un peu de blancheur. Sa principale vertu eſt contre la dyſſenterie. Les Braſiliens ſe font ſouffler la fumée de cette herbe, dans toutes leurs maladies. On la regarde auſſi comme un excellent remede contre les vers, mal commun de cette Région. Elle ſe flétrit, après le coucher du Soleil: & la lumiere du jour lui rend toute ſa vigueur.

Embeguaca. On admire les racines de l'*Embeguaca*, qui ſont quelquefois au nombre de trente, & longues de pluſieurs coudées. L'écorce en eſt ſi dure, que les Braſiliens en font des cordes, qui ſe fortifient dans l'eau. Leur fumée, ſur des charbons ardens, arrête le flux de ſang, ſurtout dans les Femmes.

Caobetinga. *Caobetinga* eſt le nom d'une petite herbe, qui jette peu de feuilles, & de ſa racine même; blanchâtres par le bas, vertes par le haut. Elle porte une petite fleur, ſemblable à celle de l'Aveline: ſes feuilles & les racines, broïées enſemble, raffermiſſent les chairs des bleſſures. Les feuilles entieres, appliquées ſur une plaie, s'y attachent juſqu'à la guériſon.

Cobaura. L'Herbe, nommée *Cobaura*, ne demande que d'être réduite en cendre, & jettée ſur les bleſſures les plus invétérées, pour en chaſſer la pourriture & faire croître une nouvelle peau. Vertes même, les feuilles broïées ſont excellentes pour les maladies cutanées.

Guaraquimyia. Le *Guaraquimyia* reſſemble au Myrthe de Portugal. Entre pluſieurs vertus, il a celle de chaſſer les vers du corps, ſans autre préparation que de choiſir les meilleures feuilles pour les avaller.

Camara-Catimba. Le *Camara-Catimba* porte une très belle fleur, qui jette une odeur de muſc, & qui reſſemble à celle de la Girofflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir eſt un remede d'égale vertu pour les ulceres, les puſtules & les plaies récentes.

Aipo, ou Perſil du Breſil. L'*Aïpo* eſt un Perſil, qu'on croit le même que celui de Portugal, ou qui a du moins les mêmes vertus. Il ne ſe trouve que dans les Provinces maritimes du Breſil, & proche de la Mer, ſurtout dans la Capitainie de Saint Vincent & de Rio Janeiro. Cependant il eſt plus âcre que les Perſils d'Europe; ce qui ne peut être attribué qu'au voiſinage de la Mer.

La

La Mauve du Païs, qu'on y repréſente très commune, porte des fleurs d'un très beau rouge, qu'on prendroit pour des Roſes.

Caraguata.

Le *Caraguata* eſt une ſorte de Chardon, qui porte un fruit jaune. Ce fruit, cru, bleſſe par ſes pointes, lorſqu'il eſt de la longueur d'un doigt; mais rôti, ou bouilli, il n'a point de mauvaiſe qualité. Cependant on aſſure qu'il fait avorter les Femmes. On en diſtingue une autre eſpece, dont le fruit reſſemble à l'Anana, avec cette extrême différence, que rien n'eſt plus inſipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une eſpece de lin, fort tenace, dont les Braſiliens font des filets pour la pêche.

Timbo.

Le *Timbo* eſt une Plante admirable, qui s'éleve, comme une corde, juſqu'à la cime des plus grands arbres, & qui les embraſſe comme le Lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuiſſe en groſſeur, elle eſt tout-à-la-fois ſi ſouple & ſi forte, que dans quelque ſens qu'elle ſoit pliée, elle ne ſe rompt jamais. Son écorce eſt un poiſon mortel, que les Indiens emploient à la pêche. Ils ne font que la jetter dans l'eau, où ſon venin ſe répand de toutes parts & fait bientôt mourir les Poiſſons.

Simples, Fleurs & Cannes.

On trouve ici quantité d'excellens Simples, qui font toute la Medecine des Habitans, & ſurtout un grand nombre d'herbes odoriférantes. La Menthe eſt fort commune dans la Province de Piratiningue. L'Origan & d'autres Plantes de cette nature croiſſent à chaque pas, mais leur odeur eſt moins agréable qu'en Eſpagne; ce qui vient apparemment de l'humidité du terrein, ou peut-être de l'exceſſive chaleur du Soleil. Les fleurs ſont d'une grande variété au Breſil; mais on ne parle point de leur beauté avec admiration. Les Cannes & les Roſeaux n'y ſont pas moins variés. On nomme particulierement la *Tucuara*, qui eſt de la groſſeur de la cuiſſe. D'autres croiſſent en hauteur, ſurtout dans les Bois, où l'humidité les nourriſſant, ils s'élevent au-deſſus des plus grands arbres. On en voit des Cantons entiers. Mais la préférence des Braſiliens eſt pour les Roſeaux médiocres, parcequ'ils en font leurs fleches. Il n'y a point de Païs, où les différentes eſpeces de racines comeſtibles & de légumes ſoient en plus grand nombre. Les Féves y ſont plus ſaines qu'en Portugal. On y trouve pluſieurs eſpeces de Pois, dont Laet donne la deſcription. Une des plus curieuſes a la coſſe longue de dix pouces, & large de deux. La peau cartilagineuſe qui la couvre eſt bordée de quatre nerfs, qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans eſt brun, & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les Pois, qui ſont au nombre de dix, ont un pouce de long, ſur un demi pouce de large, & ſont ſéparés par une membrane fort mince. Leur couleur eſt un beau rouge, qui ne cede rien à l'écarlate.

Racines & Légumes.

Thevet décrit une eſpece de Féve, beaucoup plus groſſe & plus longue que les nôtres, mais qui en differe encore plus parcequ'elle eſt ſans nombril. A l'égard des racines & des raves, il s'en trouve communément d'auſſi groſſes que les deux poings, & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery obſerve (21) » qu'en les voïant hors de terre, on les croit toutes » d'une même eſpece; mais qu'en cuiſant, les unes deviennent violettes,

(21) *Ubi ſuprà*, p. 224.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

» les autres jaunes, & d'autres blanchâtres. Comme il n'en a vû, dit-il, que de ces trois couleurs, il croit qu'elles peuvent ſe réduire à trois eſpeces. Cuites ſous la cendre, elles lui parurent d'auſſi bon goût que nos meilleures Poires; ſurtout celles qui jauniſſent, & qui loin d'être amollies par le feu ſe conſervent auſſi fermes que la Poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre, comme le Lierre terreſtre, & reſſemblent à celles du Concombre, ſans être ſi vertes (22).

Manobi, fruit curieux.

L'Auteur Portugais ne parle point d'un fruit terreſtre, dont Lery donne la Deſcription, & que Laet trouva ſi curieux, qu'aïant eu l'occaſion de s'en procurer, il ſe fit un devoir d'en publier la repréſentation gravée (23). Les Braſiliens le nomment *Manobi*. C'eſt une eſpece de Noiſettes, qui croiſſent en terre, liées l'une à l'autre par de petits filamens, & dont la couleur eſt griſâtre. Elles ont la groſſeur & le goût des Noiſettes franches. Leur coque n'eſt pas plus dure que la coſſe d'un Pois. Lery aïant dû les trouver fort bonnes, puiſqu'il ſe vante d'en avoir mangé beaucoup, on a peine à concevoir pourquoi il n'obſerva point ſi le Manobi a des feuilles & des graines (24). La figure de chaque fruit, telle que Laet la donne, reſſemble moins à la Noiſette qu'au Gland. Lery nomme les Féves du Breſil, *Commanda-Ouaſſou*, & les Pois *Commanda-Miri*. On a déja remarqué qu'*Ouaſſou* ſignifie gros; & *Miri*, mince ou petit.

Poivre.

Cluſius compte juſqu'à douze eſpeces de Poivre Braſilien. Il paroît que Lery n'en vit qu'une, mais il en donne une deſcription curieuſe (25), qui differe un peu de celle de l'*Axi*, ou Chille.

Finiſſons, comme lui, par une obſervation, qui convient à tous les articles de ce genre: c'eſt que dans un Recueil de curioſités naturelles, l'Auteur, ou le Voïageur, eſt toujours fort éloigné d'avoir rapporté tout ce

(22) Il compare leur couleur à celle de la vigne blanche. Au reſte, ajoute-t-il, parcequ'elles ne portent point de graines, les Femmes ſauvages, ſoigneuſes au poſſible de les multiplier, ne font autre choſe ſinon (œuvre merveilleuſe en l'agriculture) d'en couper par petites pieces; & ſemant cela par les champs, elles ont au bout de quelque tems autant de groſſes racines, qu'elles ont ſemé de petits morceaux. *Ibid.*

(23) Deſcript. Ind. Occid. l. 15. cap. 11.

(24) *Ubi ſup.* p. 225.

(25) La voici dans ſes termes: » Il ſe » trouve au Breſil quantité de Poivre, » non pas long, comme je l'avois mal nom- » mé d'abord, mais cornu. Sa plante pro- » duit des feuilles comme la Morelle, » mais plus larges & plus longues; la tige » d'une coudée de haut, ou plus, verte, » branchue & noueuſe; des fleurs blanches, » deſquelles ſortent des étuis, comme pe- » tits cornets, premierement verts, puis » après rouges & luiſans comme corail, » très acres, au goût, & ſurmontant tout » poivre, de leur acrimonie. La graine au- » dedans eſt blanchâtre, comme auſſi quel- » ques cornets demeurent ainſi & ne rou- » giſſent pas; menue comme petite len- » tille, & ſemblablement de très fort goût; » voire, ſi corroſif, que principalement » avant que ce fruit ſoit ſec, ſi quelqu'un » en touche, & qu'il mette la main à ſon » viſage, ou autre partie du corps, la puſ- » tule leve incontinent, comme j'ai vû » par expérience; auſſi nos Marchands s'en » ſervent ſeulement à la teinture. Mais » quant aux Sauvages, le pilant & broïant » avec du ſel, lequel, retenant exprès pour » cela de l'eau de mer dans des foſſes, ils » ſavent bien faire, ils appellent ce mélange » *Jonquet*, & en uſent comme nous faiſons » du ſel ſur table: non pas toutefois ainſi » que nous; car eux, prenant le morceau le » premier, & à part, pincent, puis après, » avec les deux doigts, à chaque fois le Jon- » quet, & l'avallent pour donner ſaveur à » ce qu'ils mangent. p. 227.

qui peut répondre à ſon titre. Qui entreprendra, s'écrie Lery dans les termes de David, de repréſenter toutes les merveilles du Créateur ? Mais il ajoute qu'en général (26), » comme le Breſil n'a point d'Animaux qui » ſoient tout-à-fait ſemblables à ceux de l'Europe, il a ſoigneuſement » obſervé qu'il n'a point d'Arbres, de Plantes, ni de Fruits, qui ne dif- » ferent des nôtres; à l'exception néanmoins du Pourpier, du Baſilic, & » de la Fougere, qui y croiſſent, dit-il, en quelques endroits avec les mêmes propriétés & de la même forme. Mais preſque tout ce qu'on y a tranſporté du Portugal s'y eſt naturaliſé fort heureuſement (27).

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Productions naturelles de l'Ile de Maragnan.

LA deſcription, qu'on a donnée de cette Ile, ne permet pas d'oublier les remarques du P. Claude d'Abbeville ſur ſes principales productions, c'eſt-à-dire ſur celles du moins qui ne paroiſſent pas lui être communes avec le Continent du Breſil.

Entre les Arbres, le Pere Claude vante l'*Agoutitreva*, qui dans une extrême grandeur a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges; & le fruit du Grenadier, mais beaucoup plus gros, avec l'écorce verte. Agoutitreva.

L'*Araticou*, qui ne differe pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs, mais dont le fruit eſt plus gros encore, de meilleur goût, & d'une admirable odeur. Araticou.

Le *Caoup* a les feuilles du Pomier, & porte un fruit qu'on prendroit pour l'Orange à l'odeur comme à la forme, mais qui n'eſt rempli que de pepins. Caoup.

Le *Morgoya* eſt un arbuſte, qui s'éleve beaucoup lorſqu'il trouve quelque Arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde: elle a la forme d'une Etoile, les feuilles dentelées; & ſa couleur eſt un beau pourpre. Le fruit eſt de la groſſeur d'un œuf, mais plus rond, & rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en eſt fin lorſqu'il eſt cuit. Auſſi en confit-on beaucoup au Sucre. Morgoya.

L'*Ouacouri*, le *Meuruti-uve*, l'*Inaïa*, & le *Carana-uve*, ſont quatre eſpeces de Palmiers, dont le premier eſt le vrai Palmier des Indes; le ſecond porte un fruit rougeâtre de la groſſeur d'un œuf, marqueté de noir, qui contient une ſorte de Noix rouge, de très bon goût; le troiſieme porte ſes fruits en grappes, qui en contiennent quelquefois trois cens, de la groſſeur d'une Olive; le quatrieme n'eſt remarquable que par ſes feuilles, dont la forme eſt celle d'un Eventail. Son fruit eſt une eſpece de petite Prune, ſemblable à celle de Damas. Quatre eſpeces ſingulieres de Palmier.

Le Pere Claude nomme vingt autres Arbres, dont les fruits reſſemblent à la Prune.

Le *Pacoury*, gros & grand Arbre, a les feuilles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la groſſeur des deux poings, célebre par ſa bonté lorſqu'il eſt confit au Sucre. Le Pacoury.

(26) Pag. 228.

(27) *Omnes pene hortenſes herbæ, flores, radiceſque huc tranſlatæ, tantopere adoleverunt, ut domeſticæ jam videri poſſint.* Laet, ubi ſup. cap. 15.

HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL.

Amijou.

L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'eſt le ſeul exemple d'une ſorte de Pêche, naturelle au Païs, dans l'Amérique méridionale.

Araſa.

L'*Araſa* porte une petite Pomme, que le Pere Claude met au premier rang entre les meilleurs fruits, lorſqu'elle eſt dans ſa parfaite maturité.

On paſſe ſur quantité d'autres Arbres, que leur Deſcription fait juger les mêmes que ceux du Breſil, quoiqu'ils portent ici des noms différens.

Karouata.

Entre les Plantes, le *Karouata*, qui eſt une des plus eſtimées, porte, entre des feuilles longues d'une aune, & larges de deux pouces, une tige, d'où ſortent, à deux palmes de terre, plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges dedans & dehors, & du plus excellent goût. Laet, qui en parle (28), aſſure qu'il s'en trouve auſſi dans l'Ile de Tabago, & qu'il s'en étoit procuré. Il en donne même la figure avec celle des fruits. Les Hollandois leur donnent, dit-il, le nom de *Slyptongen*, & les François celui de *Cypreceville*. Ils ſont remplis d'une matiere ſpongieuſe, & de pluſieurs petites graines. Il ajoute que le Suc en eſt extrêmement agréable; mais que ſi l'on en mange beaucoup, ils tirent du ſang de la langue & des gencives, ce qui les a fait nommer Slyptongen par les Hollandois. Enfin il leur attribue des propriétés utiles contre le Scorbut.

Yaramacaru.

Le *Yaramacaru* eſt une Plante admirable & preſque monſtrueuſe, qui s'éleve de dix ou douze palmes, de la groſſeur de la cuiſſe, & qui jette trois ou quatre rameaux de la même taille, mais ſi tendres, qu'avec un fer tant ſoit peu tranchant, on en peut couper pluſieurs d'un ſeul coup. L'écorce en eſt verte, & la moelle fort blanche. Elle ne produit aucune ſorte de feuilles; mais entre des épines de la longueur du doigt elle porte une fleur bleue, à laquelle ſuccede un fruit de la groſſeur du poing, d'un fort beau rouge en dehors, blanchâtre en dedans, rempli de petites graines d'un très agréable goût, qui ne differe point de celui des Fraiſes d'Europe.

OISEAUX DE L'ILE DE MARAGNAN.

Entre les Oiſeaux, l'*Ouyra* (29), qui eſt commun dans l'Ile de Maragnan, eſt preſque deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage, qu'on vante beaucoup, le rend fort différent du Condor; mais il lui reſſemble par la force & la férocité. Il enleve une Brebis & la déchire: il attaque même les Hommes & les Cerfs. Laet croit avoir vu une plume de ſes aîles, qui avoit, dit-il, plus d'une aune de long, agréablement marquetée de taches rondes, comme celles des Pintades (30). L'*Ouyra* n'eſt pas moins diſtingué par la force de ſon bec, & par celle de ſes ſerres, dont les ongles ſont extrêmement aigus. On fait obſerver que tous les Oiſeaux de proie de cette Ile, ont le plumage d'une ſinguliere beauté.

Ouyra, prodigieux Oiſeau de proie.

Le Salian.

Le *Salian* eſt un Oiſeau de la groſſeur d'un Coq-d'Inde, qui a le bec & les jambes de la Cicogne, & qui ne ſe ſert pas mieux de ſes aîles que l'Autruche: mais il eſt ſi prompt à la courſe, qu'il échappe aux Chiens de chaſſe, & qu'on ne le prend gueres qu'à l'aide d'un piége.

(28) *Ubi ſup.* l. 16. cap. 12.

(29) Ouyra ſignifie Oiſeau dans la langue du Païs; ainſi l'Animal qu'on décrit le porte par excellence.

(30) *Ubi ſup.* lib. 16, cap. 13.

L'*Arou-mara* eſt une eſpece de Pigeon, du moins par la grandeur & la forme. L'élégance & la variété de ſon plumage en font un Oiſeau digne d'admiration. HISTOIRE NATURELLE DU BRESIL. L'Arou mara.

L'*Ourou* en eſt un de la grandeur d'une Perdrix, qui a la tête ornée d'une crête, comme nos Coqs de baſſe-cour. Son plumage eſt un charmant mêlange de rouge, de noir & de blanc. L'Ourou.

Les Roſſignols ſont non-ſeulement fort communs dans l'Ile de Maragnan; mais on en diſtingue pluſieurs eſpeces, qui ont auſſi le plumage fort varié. Roſſignols de Maragnan.

Dans cette Ile, la ſaiſon des pluies forme un grand nombre d'étangs, où l'on remarque que ſans communication avec d'autres eaux il naît quantité de petits Poiſſons, que les Inſulaires enlevent avidement. Il n'en reſte aucun dans la belle ſaiſon, & l'on conçoit que la chaleur qui ſeche les terres ne manque pas de les détruire: cependant il en renaît tous les ans avec la même abondance; Phenomene que le P. Claude fait regarder comme un miracle annuel de la Nature. Phenomene merveilleux.

§ VI.

Insectes et Plantes de Surinam.

On a reſervé, pour la derniere partie de cet Article, un court extrait du Recueil des Inſectes de Surinam, deſſinés avec une élégance extraordinaire, par une jeune Allemande (31), qui fit exprès, en 1699, le Voïage de cette Colonie Hollandoiſe, & publiés (32), en ſoixante-douze planches, dont on ne trouve plus d'Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le *Kaberlaque*, qui tient le premier rang, dans cette précieuſe Collection, eſt un inſecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes ſortes d'alimens. Il aime particulierement l'Ananas. Ce petit Animal jette ſa ſemence en monceau, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos Araignées. Lorſque leurs œufs ſont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette eſpece de coque, ſortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des Fourmis, ils entrent facilement, par les fentes & les ſerrures, dans les coffres & les armoires, où ils détruiſent tout. Ils deviennent enfin de la grandeur repréſentée dans la figure, & leur couleur eſt un brun griſâtre. Alors, leur peau ſe fendant ſur le dos, il en ſort un Kaberlaque ailé, mol & blanc, & la dépouille reſte vuide.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre eſpece de Kaberlaque, qui porte ſes œufs ſous le ventre, dans un petit ſac brun; mais ſi l'on touche l'Animal, il quitte ce ſac, pour ſe ſauver avec plus de légereté. Les transformations des Petits, qui en ſortent, ne ſont pas différentes de celles des autres.

(31) Marie Sibille Merian, de Francfort ſur le Mein.
(32) En 1726, à la Haie, chez Pierre Goſſe.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Mlle Merian trouva, sur l'Anana, une chenille curieuse, qui se changea en feve au bout de dix jours, & huit jours après en beau Papillon, dont elle donne la figure. Elle trouva, sur la couronne du même Fruit, un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel est enveloppée une petite feve. C'est le même ver qui mange, qui digere la Cochenille, & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Uyl, ou Papillon nocturne.

Sur un petit fruit, qui se nomme *Zurſack* (32) à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs dont la moelle est blanche, & qui croît sur une Plante rameuse, on trouve une belle chenille verte, qui se transforme en feve brune, d'où sort un Papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon nocturne (33). Les Papillons de cette espece ont une double trompe, qu'ils disposent tellement, pour sucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un seul tuïau. Après avoir tiré leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent sous les poils de leur tête, de maniere qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit, sont vigoureux, & vivent longtems. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussiere fine, qui couvre leurs aîles, y forme des plumes, comme celles d'une Poule tigrée. Le corps est velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil jusques sous les yeux. La trompe ressemble à la gorge d'un Canard ou d'une Oie, les piés & les cornes sont d'une grande beauté.

La Plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'espece de pain qui se nomme Cassave, nourrit sur ses feuilles une chenille brune, qui, se changeant en feve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs, où l'on cultive cette Plante, en sont ordinairement remplis. On y trouve aussi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravages, & qui est admirablement tacheté de noir, de blanc, & d'Orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille souvent autour de la tige des mêmes Plantes.

Chenilles du Maccai.

Sur le Chardon, qui se nomme *Maccai*, dont les Hommes & les Animaux mangent le fruit, qui est jaune & rouge, il se forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même Plante est le siége d'une autre espece de Chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'assemblent en grand nombre; & s'attachant tête à queue, elles forment ainsi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle, en en arrachant quelques unes, elles se réunissent aussitôt. Les Papillons qui en sortent sont aussi nocturnes. En considerant ces deux especes avec le Microscope, leur peau paroît ressembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant que leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuse. Tous leurs poils paroissent des épis d'Orge. Mademoiselle Merian observa que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons transparens ont des écailles.

Observation curieuse sur les Papillons.

(32) On trouve plusieurs sortes de Zurſack sous le nom d'*Annona*, dans le *Prodromus Paradiſi Batavi*, & dans l'*Hortus Malabaricus*. Les Hollandois en cultivent de trois sortes à Amsterdam, dans leur Jardin de Plantes.

(33) Les Hollandois lui donnent celui d'*Uyl*, qui signifie Hibou. C'est le *Phalæna* des Grecs & des Latins.

Les Cerises de cette partie de l'Amérique ne sont pas comparables aux nôtres pour le goût : mais leurs fleurs, qui sont blanches & rouges, nourrissent deux Chenilles jaunes. L'une, dont Mademoiselle Merian vit la transformation, s'étant changée en Féve verte, devint un grand & beau Papillon.

Le Jasmin des Indes (34) nourrit de ses feuilles une Chenille couronnée, qui devient un beau Papillon ondé. Il a six taches blanches au dehors, bien rangées sur ses deux aîles, qui sont rouges & noires par dessous. Cet Insecte examiné, avec le Microscope, est d'une si grande beauté, qu'il paroit impossible à l'Auteur d'en donner une Description complette.

Chenilles de Jasmin des Indes, & beauté du Papillon.

Le Cotonier de Surinam croît si vîte, que six mois après avoir été semé, c'est un Arbre de la grandeur du Cognassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs (35) ; les unes rouges, les autres d'un jaune de souffre. Les premieres ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des jaunes. A la fleur succede un bouton, qui grossit, & qui étant de couleur brune dans sa maturité, se fend & montre ce qu'il renferme : c'est un coton d'un beau blanc, composé de trois parties, dont chacune contient une semence noire, à laquelle il est attaché. On le file, pour en faire de la toile. Cet Arbre nourrit deux sortes de Chenilles ; l'une noire, d'où sort néanmoins un Papillon de la couleur du coton ; l'autre blanchâtre, qui forme un Papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux Serpens, marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ses aîles, on voit de petites pustules, dont les couleurs sont admirables : ce sont de petites touffes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élevent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes ; ses cornes paroissent deux petits Serpens noirs.

Cotonier de Surinam.

Ses Chenilles.

Un Arbre de Surinam ; qui se nomme *Palissade* (*Palissaden Boom*), & qui sert à la construction des Cabanes Indiennes, porte des fleurs jaunes, si épaisses & si pesantes, que la branche, courbée sous leur poids, se releve lorsqu'elles sont tombées. Les gousses, qui contiennent la semence, forment comme un balet de Bouleau, & servent effectivement à balaïer. Elles sont remplies d'une graine, qui ressemble au Millet pour la figure & la grosseur. C'est sur cet Arbre, qu'on voit trois fois l'année une espece de Chenilles, jaunes, raiées de noir, & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'O-

Arbre nommé Palissade.

(34) Cet arbre est le même que celui qu'on nomme *Quauhtlepatli* au Mexique. Hernandez le décrit (Hist. Mexic. cap. 33.) sous ce nom & sous celui d'*Arbor ignea*. Dans l'*Hortus Amstelodamensis* il est nommé *Apocynum Americanum frutescens, longissimo folio, albo, odorato*.

(35) Herman est le premier qui ait observé (dans son *Hortus Lugdunensis*) que le Cotonier portoit deux sortes de fleurs ; ce qui l'en a fait parler comme de deux arbres différens, & Tournefort l'a suivi dans ses Instructions de Botanique : mais l'autorité de Mlle Merian prouve que c'est le même arbre, qui porte deux sortes de fleurs.

range, avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes; mais, quelques jours après, elles prennent encore une nouvelle peau; & leurs pointes disparoissant alors, elles se transforment en Féves, qui deviennent de beaux Papillons nocturnes.

Sur la Banane, qui tient lieu de Pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair, qui produit un très beau Papillon, & qui ne se transforme en Féve qu'après avoir changé de peau.

Prunier de Surinam.

Le Prunier de Surinam devient aussi haut que le Noïer l'est ordinairement en Europe, & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grappes. On observe, comme un effet assez singulier, qu'il excite une sueur dont la couleur tire sur le roux, qui est aussi la sienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve sont vertes. Elles sont d'ailleurs tout hérissées de pointes, fort paresseuses, & si voraces, qu'elles mangent sans cesse. Il en sort des Papillons bleus.

Chenille du Melon d'eau.

Le Melon d'eau, dont la chair est brillante comme le Sucre, à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & sain, est la résidence d'une grosse Chenille quarrée, bleue devant & derriere, & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante, comme celles du Limaçon. Mademoiselle Merian en attendoit quelque chose d'extraordinaire: mais son espérance fut trompée. Il en sortit un laid Papillon nocturne. Elle a vu souvent, dit-elle, les plus belles Chenilles se transformer en de très laids Papillons, tandis qu'elle voïoit sortir un Papillon admirable de la plus laide Chenille.

Pomme & Chenille du Cafchou.

L'Arbre nommé Caschou (36) produit une Pomme de même nom. On en distingue deux sortes; l'une dont la fleur est blanche & le fruit jaune; l'autre, dont les fleurs & les fruits sont rouges: mais leurs feuilles sont vertes & se ressemblent. Les Pommes, quoiqu'aigres & astringentes, ne sont pas mauvaises à cuire. On en tire, dans quelques Cantons de l'Amérique, une liqueur dont le moindre excès enivre. Une excrescence, qu'elles ont en forme de rognon, est proprement ce que l'on nomme Caschou; elle est d'une acreté si mordante, qu'elle peut servir de cautere: cependant on l'emploie, grillée, contre la dyssenterie, & pour extirper les vers du corps Humain. Elle a le goût des Châtaignes. Les fleurs croissent, comme une Couronne, autour des branches. De deux sortes de Chenilles qui se nourrissent des feuilles de cet Arbre, Mademoiselle Merian vit un beau Papillon transparent, & un Papillon nocturne, couleur de Bois.

Chenilles guerrieres des Limoniers.

Rien n'est si curieux que les Chenilles brunes à taches blanches, qui se trouvent sur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croissent dans les Forêts, de la hauteur d'un grand Pommier, & donnent quantité de petits Limons, qui se mangent avec toutes sortes de mets. Les feuilles n'ont, en grandeur, que la moitié de celles des Citroniers ordinaires; & les fleurs, petites à proportion, rendent une huile précieuse. Mais on voit, avec

(36) C'est apparemment celui qu'on nomme ailleurs *Acajou*, & qu'Herman appelle *Anacardium occidentale*.

étonnement,

tonnement, les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux sur les feuilles, pousser de leur tête deux cornes jaunes, dont elles se défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en Féves brunes, elles deviennent des Papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

Insectes et Plantes de Surinam.

De petits Insectes blancs, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les Limoniers, se transforment en Escarbots, blancs ou noirs.

La Plante de la Guaiave est un receptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une espece de petits Oiseaux que les Hollandois ont nommés *Colobritgens*. Autrefois ces Oiseaux servoient de nourriture aux Prêtres du Païs, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre chose. La description qu'on en donne ne paroît convenir qu'au Colibri. » Ils pondent quatre œufs, comme les autres Oiseaux, & » les couvent; ils volent avec rapidité; ils sucent le miel des fleurs, en » étendant leurs aîles dessus; ils s'arrêtent dans l'air, sans le moindre mou- » vement; ils sont ornés de plus belles couleurs que les Paons.

Guaiave. Animaux qui se trouvent sur cette Plante.

Mademoiselle Merian trouva, sur la Guaiave, plusieurs grosses Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cocons de Chenilles. Elles sont couvertes de poil. Elles sont armées de dents aigües, dont la morsure est accompagnée d'une certaine humidité qui la rend fort dangereuse. Elles surprennent les Colobritgens dans leurs nids, les tuent & sucent leur sang. Elles se nourrissent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement sur les arbres, parcequ'aïant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté & deux de l'autre, il est impossible aux Fourmis de les évirer. Elles changent de peau, comme les Chenilles: cependant Mademoiselle Merian n'en vit point d'aîlées. Une autre espece d'Araignées, plus petites, portent leurs œufs sous le ventre, dans une espece de croute où elles font leurs Petits. Elles ont aussi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des grosses.

Araignées monstrueuses, & leur nourriture.

Il se trouve, à Surinam, des Fourmis aîlées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent, dans une seule nuit dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles sont armées de dents courtes, qui coupent l'une sur l'autre, comme des cizeaux, & dont elles se servent pour couper les feuilles, qu'elles font ainsi tomber à terre. Alors des Légions d'autres Fourmis se jettent sur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs Jeunes, qui ne sont que de petits Vers; car les Fourmis aîlées jettent leur semence, comme les Moucherons. Il en sort une espece de Vers, ou de Mouches, dont on distingue deux sortes: les unes s'enveloppent d'un cocon; & les autres, en plus grand nombre, se changent en petites Féves. Quelques Ignorans, observe l'Auteur, nomment ces petites Féves des œufs de Fourmis; mais ils se trompent: les œuf sont beaucoup plus petits. On nourrit, à Surinam, les Poules, de Féves, dont elles s'engraissent plus que de l'Orge ou de l'Avoine. Les Fourmis sortent de ces Féves; elles changent de peau; il leur croît des aîles; & c'est de ces mêmes Fourmis, que viennent les œufs d'où sortent les vers qu'elles nourrissent avec tant de soin. Dans une Région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'Hiver: mais elles

Fourmis de Surinam, & leurs admirables propriétés.

Insectes et Plantes de Surinam.

ſont, dans la terre, des Caves qui ont quelquefois plus de huit piés de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorſqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel il ne ſe trouve point de paſſage, elles ſavent ſe faire des Ponts; la premiere ſe met, au bord, ſur un petit morceau de bois, qu'elle tient ſerré de ſes dents; une ſeconde s'attache à la premiere, une troiſieme à la ſeconde, une quatrieme à la troiſieme, & ſucceſſivement. Dans cette ſituation, elles ſe laiſſent emporter au vent, juſqu'à ce que la derniere ſoit pouſſée de l'autre côté, où elle trouve auſſi le moïen de s'attacher. Alors cette chaîne ſert de Pont à toutes les autres. Ces Fourmis ſont toujours en guerre avec les Araignées & tous les Inſectes du Païs. Elles ſortent de leurs Cavernes une fois tous les ans, en eſſains innombrables, qui s'introduiſent dans les édifices, en parcourent toutes les Chambres, tuent tous les autres Inſectes, & les ſucent. Lorſqu'elles ſurprennent une groſſe Araignée, elles ſe jettent deſſus en ſi grand nombre, qu'elles la dévorent en un inſtant. Les Habitans mêmes d'une Maiſon ſe voient forcés de prendre la fuite, ſans autre motif apparemment que l'incommodité, car on ne dit point qu'elles attaquent les Hommes. Après avoir nettoïé un édifice, elles viſitent de même tous les autres, & ſe retirent enſuite dans leurs Cavernes.

Chenilles de la Guaiave.

Les Chenilles des Guaiaves ſont de différentes couleurs. Mademoiſelle Merian en trouva une, qui étoit blanche, raïée de noir, & qui avoit, de chaque côté, cinquante grains d'une ſorte de Corail rouge & brillant. Elle ne remarqua point que ce fût des yeux, quoique M. Leeuwenhoek en paroiſſe perſuadé dans ſa Lettre 146. Cette Chenille, aïant filé fort vîte un gros cocon, qu'elle pendit à une branche, fut changée en Féve, de laquelle il ſortit un Papillon nocturne, raïé de noir & de blanc. Des Féves d'une Chenille verte, il ſortit des Papillons tranſparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même Plante produiſirent, par une métamorphoſe extraordinaire, des mites blanches, qui dans l'eſpace de dix jours ſe changerent en belles Mouches vertes.

Arbre qui donne la Gomme gutte.

Dans une Plantation de M. de Sommelſdyck, nommée *la Providence*, Mademoiſelle Merian trouva un Arbre de Gomme-gutte, qui reſſembloit aux Bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des inciſions dans l'écorce. Une grande Chenille, raïée de verd & de noir, qu'elle prit ſur une branche, produiſit un des plus beaux Papillons qu'elle eut jamais vus. Avant que la Chenille ſe fut transformée en Féve, le verd s'étoit changé en rouge, auſſi-tôt qu'elle eut acquis ſa juſte grandeur.

Nid curieux d'une Chenille.

Une Chenille verte, trouvée ſur le Marquias, Plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit eſt jaune, & dont les fleurs ſont celles qu'on a nommées fleurs de la Paſſion, s'étoit fait, dans une fleur même, un petit domicile fort curieux, compoſé de pluſieurs petits tuïaux raſſemblés ſur de petits morceaux de bois creux. L'Inſecte, parcourant cette petite Cabane, qui étoit diviſée en pluſieurs petits compartimens, regardoit ce qui ſe paſſoit dehors, tantôt par un de ſes tuïaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en Féve, il ſe transforme en un petit Animal aîlé, tacheté de rouge & de brun; d'une autre Chenille, il ſortit un petit Papillon, & d'une autre encore, une Mouche tachetée, qui avoit les pattes très fendues, & très délicates.

On trouve sur la feuille d'un Lis rouge, qui croît sans culture, une Chenille couverte de poils aussi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les feuilles vertes du Lis font sa nourriture. Le cocon qu'elle se file est de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & se change en Féve brune, d'où il sort un beau Papillon nocturne, qui a le dessus des aîles, d'un brun clair, & le dessous couleur d'Orange, avec un mélange de taches noires. Une autre, trouvée dans des herbes, près du même Lis, étoit rouge, raïée de verd & de blanc; & d'elle, sortit une Mouche blanche & noire.

La Baccove, espece de Banane, dont la chair est plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont le dos est armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en Féves, couleur de bois, qui ont sur chaque face deux taches argentées. Il en sort de très beaux Papillons, dont les deux aîles supérieures sont, en dessous, de couleur d'ocre clair, & les deux autres d'un beau bleu. Le dessus est raïé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme, en Hollandois, *le petit Atlas*.

Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les Campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, Mademoiselle Merian trouva de petits Vers, couleur d'Orange, dont la tête & la queue étoient noires, & qui se nourrissoient de cette racine. Peu à peu ils se transformerent en Escarbots, tachetés de jaune. Dans le [illegible] e mois, qui étoit celui de Mars, Mademoiselle Merian trouva une espece de Vers, renfermés dans du bois pourri, qui se transformerent aussi peu à peu, & visiblement, en Escarbots, mais qui conserverent, sous le ventre, quelque chose du Ver. Elle observa que ce sont les dents de ces Vers, qui, croissant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'Escarbot; que les aîles, qui couvrent le corps, sont d'abord de couleur d'ocre, & qu'elles noircissent par degrés. Ces Escarbots pondent; & de leurs œufs naissent les Vers dont ils se forment.

Les Chenilles de la Vanille & celles du Cacaotier sont fort variées. La Vanille en a souvent de brunes, raïées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Saffran, avec des taches argentées. Celles du Cacaotier sont noires, raïées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en sort des Papillons nocturnes, blancs, raïés & tachetés de noir.

La Pomme, nommé *Pomme de Sodome*, croît sur un Arbre d'une aune & demie ou deux aunes de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cette Plante est brune, raïée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige, un Ver, couleur d'Orange, dont il sort de belles Sauterelles: Mademoiselle Merian ne donne cette transformation que sur le témoignage d'autrui, parcequ'elle eut le chagrin de voir mourir son Ver, lorsqu'il se fut transformé en Féve brune.

Pomme de Sodome.

Sur les gros Citroniers des Plaines de Surinam, on trouve un Animal

Deux Insectes très rares.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

très rare, qui eſt tout-à-fait différent des Chenilles. Il ſe nourrit des feuilles de l'Arbre, ſur leſquelles il ſe colle, comme un limaçon, à l'aide de ſes pattes, qui ſont couvertes d'une peau. Cet Inſecte eſt ſi venimeux, que les membres qu'il touche ſe roidiſſent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où ſort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois, ſur le fruit, une ſorte d'Eſcabot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, dont Mlle Merian ignore l'origine, & qu'elle regarde auſſi comme un Inſecte fort rare.

L'Arbre qui porte le fruit nommé *Pompelmous*, eſpece de pomme, moins douce que l'orange & moins aigre que le citron, a des chenilles vertes, à tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils, auſſi durs que le fil de fer. Il ſort, de leurs feves, de beaux Papillons noirs, verds, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol eſt ſi prompt & ſi haut, qu'on ne peut en avoir ſi l'on ne prend ſoin d'en élever les Chenilles.

On admire, dans les Chenilles noires & tachetées de jaune qui ſe trouvent ſur le *Palma Chriſti*, la propriété qu'elles ont de s'enfermer, comme les Indiens, dans une eſpece de Hamacks, dont elles ne ſortent preſque jamais entierement. Lorſqu'elles changent de place, pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la maniere des limaçons, ces petites Cabanes, qui ſont de feuilles ſéches; & leur adreſſe eſt extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles ſe transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Roſe des Caraïbes.

Une roſe, tranſportée du Païs des Caraïbes à Surinam, où elle ſe plaît beaucoup, & qui a la ſinguliere propriété d'être blanche le matin lorſqu'elle s'ouvre, & rouge l'après-midi, a des Chenilles blanches tachetées de brun, qui produiſent deux ſortes de Papillons; l'un, noire & jaune; l'autre d'un verd brun par deſſous, & tacheté, par deſſus, de jaune, de bleu & de rouge.

Le Dormeur.

C'eſt moins pour les Chenilles du *Slapertjes*, ou *Dormeur*, que pour la ſingularité de cette Plante, qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ſes feuilles paſſent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles ſe joignent deux à deux, tellement appliquées l'une ſur l'autre, qu'elles paroiſſent n'en faire qu'une, dans une eſpece de ſommeil. Mlle Merian, qui prit ſoin de la cultiver, lui reconnut auſſi les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige eſt fort dure, & croît à la hauteur de ſix piés. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naiſſent des coſſes longues & étroites, remplies de petites graines. Sa racine eſt blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur eſt verte, raïée de couleur de roſe, armée de deux petites cornes; & ſes Papillons ſont d'un brun orné de jaune.

Vignes & raiſin.

Les Figues & le Raiſin, à Surinam, ſont les mêmes qu'en Europe. Le Raiſin rouge, blanc, & bleu, y croît ſi volontiers, qu'un ſep coupé, & mis en terre, y porte, ſix mois après, des raiſins murs; & que ſi l'on en plantoit ainſi tous les mois, on auroit du raiſin toute l'année. Avec un peu d'application à cultiver la vigne, loin qu'il fût néceſſaire de porter du vin dans cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande.

Les Chenilles des Figuiers changent de couleur, avant leur transformation. De vertes, raïées de jaune, elles deviennent couleur d'orange, avec des raies rouges ; la tête & la queue noires. Leur feve eſt couleur de roſe ſéche. Il en ſort un Papilion nocturne, brun, mais de la premiere beauté. Sur la vigne, les Chenilles ſont brunes, agréablement tachetées de blanc ; elles rampent fort vîte, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure eſt marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle eſt une pellicule blanche comme le cryſtal, qui s'éleve & s'abbaiſſe lorſque l'Inſecte reſpire. Sa transformation en feve ſe fait dans une feuille de vigne, admirablement repliée. Le Papillon eſt nocturne, verd, avec le bout des aîles rouge & bleu.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Propriétés de leurs Chenilles.

Une Plante extraordinaire (37), dont les fleurs reſſemblent à celles du Pêcher, par la couleur, & qui porte des fruits verds & ronds, attachés ſucceſſivement les uns les autres comme des grains de chapelets, au nombre de ſept ou huit, nourrit une eſpece de Chenilles qui n'eſt pas moins ſinguliere. Elle eſt rouge, tachetée de brun : & c'étoit la premiere fois que Mlle Merian en avoit eu de cette couleur : cependant elle en trouva, dans la ſuite, ſur les Palmiers qui portent le Coco. Ces Chenilles filent un ſac, jaune, épais & fort, d'une demie aune de long, qui ſe remplit de Chenilles & de leur dépouille. Mlle Merian en prit un, & l'emporta chez elle, pour examiner cette multitude d'Inſectes. Elle obſerva que le jour ils reſtoient dans le ſac, & qu'ils en ſortoient la nuit pour chercher leur nourriture. Les Papillons qu'ils produiſirent étoient jaunes, tachetés de brun.

Plantes & Chenilles fort ſinguliéres.

Sur une autre Plante, auſſi peu connue que celle qui précede, & qui porte une fleur ſemblable à celle de la Tubereuſe, on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & blanc, de petites Bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorſqu'elles l'ont quittée, & qui ſe nourriſſent de certains Poux verds. Elles ſe font un cocon de cette peau, d'où ſortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produiſent des Papillons bruns & blancs, qui ont, ſur les aîles de derriere, quatre taches couleur d'orange.

Autres transformations.

L'Althea, qui ſe nomme *Okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux ſortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de roſe, & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produiſent des Papillons rougeâtres. On trouve ſur ſes feuilles une petite Bête blanche, tachetée de noir, qui ſe change en un petit Animal aîlé, mais qui ne fait que ſauter, pour éviter qu'on le touche.

Une eſpece de *Ricin*, qui croît de la hauteur de huit piés, dont les fleurs ſont d'un rouge obſcur, les feuilles vertes, & bordées d'une ſorte de frange dont chacune eſt terminée par un petit nœud, nourrit une très curieuſe Chenille. Elle eſt vigoureuſe ; & quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens : mais lorſqu'on la touche, elle repouſſe avec force. Après avoir quitté ſa peau perte, elle eſt rouge un jour entier ;

Vigueur & beauté des Chenilles d'une eſpece de Ricin.

(37) M. Commelin, qui a joint quelques Notes au Recueil de Mlle Merian, remarque ici qu'il n'a vu nulle part cette Plante décrite ni deſſinée ; & croit pouvoir la nommer, *Coronilla Americana arboreſcens, floribus dilutè rubeſcentibus.*

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

& dès le lendemain, elle ſe trouve transformée en une feve couleur de roſe ſéche, à laquelle il reſte une trompe : mais, ce qui eſt plus nouveau, c'eſt que cette feve, qui eſt immobile dans les autres, ſe donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart-d'heure. Enfin, ſix jours après, il en ſort un grand Papillon nocturne, dont le corps eſt orné de ſix taches rondes, couleur d'orange, avec quatre aîles & ſix piés. Il eſt noir, & merveilleuſement tacheté. Sa trompe conſiſte en deux tuïaux, qu'il ſait joindre enſemble pour n'en former qu'une, dont il ſuce le miel des fleurs. Enſuite il la roule, & la cache ſi bien ſous ſa tête, entre ſes deux yeux, qu'on ne la découvre preſque point. Il eſt ſi vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs, qu'il pond, ſont blancs & en fort grand nombre.

Arbres aux boîtes de Marmelade.

Comme il ſeroit trop long de ſuivre Mlle Merian dans toutes ſes deſcriptions, on ne s'attache plus qu'à celles qui regardent des Plantes ou des transformations extraordinaires. Sur un arbre, que les Hollandois nomment dans leur langue, l'*Arbre aux boîtes de Marmelade*, parceque ſon fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une ſubſtance moelleuſe, du goût des Neſles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une Chenille noire, dont le corps eſt tout couvert de pointes, au bout deſquelles pend une ſorte de petite étoile. Il en ſort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait obſerver que les branches de l'arbre pouſſent de petites excreſcences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poumon.

Papillon nommé Page de la Reine.

On ne peut être ſans curioſité, pour la couleur des Chenilles qui ſe trouvent ſur un arbre dont les Indiens tirent leur plus fameuſe peinture. C'eſt le Rocou ; grand arbre, qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers de l'Europe. En tombant, elles font place à des coſſes longues & rondes, couvertes de pointes, comme l'écorce de la châtaigne. Ces coſſes contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache, & ſe précipite au fond. On verſe doucement l'eau ; & prenant la couleur, qui demeure ſéparée, on la fait ſécher. Les Indiens l'emploient à ſe peindre toutes ſortes de figures ſur la peau. C'eſt uniquement de la feuille de l'arbre, que les Chenilles tirent leur nourriture. Elles ſont brunes, raïées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les feves de transformation ſont dures & velues. Les Papillons ſont nocturnes, & d'un verd tirant ſur le brun.

Fleur ou Crete de Paon, qui fait accoucher les Femmes.

La Plante, qu'on nomme *Fleur* ou *Crete de Paon*, eſt célebre par la vertu qu'on attribue, à ſa graine, de faire accoucher ſur-le-champ les Femmes en travail. Mlle Merian aſſure même que les Indiennes, Eſclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour ſe faire avorter, dans la ſeule vue de ne pas donner le jour à des Enfans qui ne naîtroient que pour être auſſi malheureux qu'elles. La Chenille de cette Plante (38) eſt verte, la feve brune, & le Papillon couleur de cendre.

(38) On la trouve deſſinée dans l'*Hortus Malabaricus*, & décrite ſous le nom de *Tsjetti Mandaru*. Elle a reçu d'autres noms, que M. Commelin a raſſemblés dans ſa *Flore* du Malabar. M. de Tournefort, aïant jugé qu'elle ne pouvoit être miſe dans aucune claſſe connue, lui en a forgé un nouveau, qui eſt *Poinciana flore pulcherrimo*.

Une espece de Jasmin, d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson, dans les Campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des Serpens & des Lezards, sur-tout de l'Iguana. C'est une chose admirable que la maniere dont ce dernier Reptile s'entortille au pié de cette Plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les Chenilles, qui se nourrissent des feuilles, sont vertes; leur feve est raiée de brun & noir. Leur Papillon, qui est nocturne, a les aîles de dessous jaunes, & tout le reste couleur de cendre.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

Retraite des Serpens & des Lezards.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd, nommé *Tabrouba*, qui croît sur un grand arbre de même nom, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre & servent de nourriture aux Singes. La chûte des fleurs laisse un chapiteau, d'où croit insensiblement le fruit. Il renferme quantité de grainesblanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le suc, qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. C'est alors une teinture, dont les Indiens se servent pour se bigarrer diverses parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font sortir une liqueur lactée, dont ils se frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits Insectes volans y jettent leur semence, qui produit de petits Vers fort incommodes, que ce suc tue. La Chenille du Tabrouba est jaune & noire, couverte de crins séparés en petits tas, comme une brosse.

Tabrouba, & ses effets.

Le Ver de Palmier, ainsi nommé parcequ'il se nourrit sur cet arbre, croît dans le tronc, dont il mange la moelle. Il n'est pas plus grand, d'abord, que les mites du Fromage; mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange grillé; & Mlle Merian ne condamne point le goût de ceux qui le regardent comme un mets très délicat. Il sort, de ce ver, un Escarbot noir, que les Hollandois nomment, dans leur langue, *Mere des Vers de Palmier.*

Ver de Palmier, qui se mange.

L'article suivant mérite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur.

Escarbots & Mouches d'especes singulieres.

» Sur un Grenadier, raconte Mademoiselle Merian, Arbre qui croît de » tous côtés à Surinam, j'ai trouvé une espece d'Escarbots, naturellement » lents & paresseux, & par conséquent très faciles à prendre. Ils ont par » devant, sous la tête, une longue trompe, qu'ils savent appliquer sur » les fleurs pour en sucer le miel. Le 20 Mai, ils se tinrent en repos; & » leur peau s'étant fendue sur le dos, il en sortit des Mouches vertes, » dont les aîles étoient transparentes. On en trouve beaucoup, dans ce » Païs, dont le vol est si léger, qu'on est long-tems à courir pour en » prendre une. Cette espece de Mouches fait un bourdonnement, qui ressemble au son d'une Vielle & qui se fait entendre d'assez loin. Aussi » les Hollandois lui ont-ils donné le nom de *Lierman*, qui signifie *Vielleur*. » Elles avoient conservé la trompe d'Escarbot; leurs pattes, leurs yeux, » en un mot tout leur corps étoit sorti par le dos, lorsqu'elles avoient » quitté leur dépouille, qu'on auroit prise pour le véritable Insecte qu'elle » avoit renfermé. Les Indiens ont voulu me persuader que de ces Mouches » provenoient les *Lantarendragers*, ou Porte-Lanternes. Ce sont d'autres » Mouches du Païs, dont j'ai dessiné le Mâle & la Femelle, volans & » en repos. Leur tête, ou pour mieux dire, un long Capuchon qui la ter-

Porte-lanternes.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

» mine, eſt luiſant dans les ténebres : pendant le jour, il eſt tranſparent
» comme une veſſie, & raïé de rouge & de verd. La lueur, qui en ſort
» pendant la nuit, reſſemble ſi bien à celle d'une Lanterne, qu'elle ſer-
» viroit à lire aiſément. Je conſerve une de ces Mouches, qui eſt prête
» à ſe transformer. Toute ſa forme de Mouche lui reſte encore, ſans en
» excepter les aîles ; mais la veſſie commence à lui croître au bout de la
» tête. Les Indiens nomment cette Mouche *Mere des Portes-Lanternes*,
» comme ils nomment l'Eſcarbot la Mere de ces Mouches. J'ai deſſiné
» un *Vielleur*, qui prend peu à peu la forme d'un Porte-Lanterne. Au
» reſte, on ne leur donne ces noms que pour diſtinguer leur figure ; car
» ils rendent tous deux un ſon pareil à celui d'une Vielle, apparemment
» avec la trompe qui leur eſt commune, & qu'ils ne perdent point dans
» toutes leurs transformations. Quelques Indiens m'aïant un jour appor-
» té un grand nombre de Porte-Lanternes, je les renfermai dans une
» Boîte, ignorant alors qu'ils jettoient cette lumiere. La nuit, entendant
» du bruit, je ſautai du lit, & je me fis apporter une chandelle. Bien-
» tôt, je trouvai que le bruit venoit de ma Boîte, & je l'ouvris avec
» précipitation : mais, effraïée d'en voir ſortir une flamme, ou plutôt
» autant de flammes qu'il y avoit d'Inſectes, je la laiſſai tomber d'entre
» mes mains. Mais, étant revenu de ma fraïeur, je n'eus pas de peine
» à raſſembler les Inſectes auxquels je venois de reconnoître une pro-
» priété ſi ſinguliere.

Ouikebokje.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires, & dont le dos eſt armé de pointes, ſe nourriſſent ſur un Arbre nommé *Ouike-Bokje* par les Indiens. Sa fleur a de longues fibres blanches. Les capſules, qui portent la ſemence, forment une coſſe longue & recourbée, qui renferme des Féves noires, couvertes d'une glue blanche, & ſi agréable qu'on prend plaiſir à la ſucer. Les Hollandois donnent à cette eſpece de légume le nom de Féves douces, ſans en connoître autrement l'uſage. La beauté des Chenilles en avoit fait amaſſer beaucoup à Mademoiſelle Merian ; mais elle eut le chagrin de les voir mourir toutes, parceque les feuilles, qu'elle avoit cueillies en même-tems pour les nourrir, ſe ſéchent auſſi-tôt qu'elles ſont ſéparées de l'Arbre. Une ſeule, qui s'étoit déja transformée en Féve, devint, quinze jours après, un des plus beaux Papillons du Monde.

Grandeur extraordinaire des Orangers de Surinam.

Surinam n'a point de Chenilles plus groſſes & plus graſſes, que celles de l'Oranger, qui y croît auſſi haut que le plus grand Pommier de l'Europe. Elles ſont vertes, avec une raie jaune ſur tout le corps, & chaque jointure offre quatre grains d'une eſpece de Corail orangé, environés de petits poils forts délicats. Ce cocon, qu'elles ſe filent, eſt couleur d'ocre. Il en ſort de beaux Papillons nocturnes, dont chaque aîle eſt ornée d'une tache, qu'on prendroit pour du Talc. Ils volent avec une extrême viteſſe. Le fil de leur cocon eſt ſi fort, que Mademoiſelle Merian, perſuadée qu'on en pouvoit faire de très bonne ſoie, en rapporta beaucoup en Hollande, où l'on en prit la même opinion.

Un jour, dit-elle, parcourant un lieu déſert, je trouvai, entre pluſieurs arbres, une eſpece de Neflier, auquel les gens du Païs donnent même ce nom, quoique ſon fruit contienne un corps blanc de la forme d'un

d'un cœur, & couvert de semences noires. Il a d'ailleurs sous lui deux feuilles épaisses, couleur de sang; & sous elles, cinq autres feuilles verdâtres; ce qui forme ensemble un spectacle fort agréable. Sur cet Arbre, je trouvai une Chenille jaune, dont le corps étoit raïé, en long, de couleur de rose. Les pattes étoient de même couleur, la tête brune, & chaque jointure armée de quatre pointes noires. A peine l'eus-je fait porter chez moi, qu'elle se transforma en Féve couleur de bois claire. Quinze jours après, j'admirai le Papillon qui en sortit. Il sembloit être d'argent bruni, au travers duquel brilloient le verd, le bleu & le pourpre: en un mot il étoit d'une beauté, que la plume & le pinceau même ne peuvent représenter: chacune de ses aîles avoit trois taches rondes, d'un jaune orangé, bordées d'un cercle noir; ce cercle étoit environné d'un autre, qui étoit verd. L'extrêmité des aîles étoit orangée, avec des raies noires & blanches.

Insectes et Plantes de Surinam.

Au mois d'Avril, continue Mademoiselle Merian, je trouvai, contre ma fenêtre, une masse de boue, qui avoit la figure d'un œuf. Je l'ouvris. Elle contenoit, dans quatre compartimens, des Vers blancs qui avoient auprès d'eux leur dépouille. J'en dessinai deux. Le 3 de Mai, il en sortit des Guêpes farouches. Ces Insectes m'incommodoient beaucoup à Surinam; ils ne cessoient pas de me voler devant les yeux & de me bourdonner aux oreilles, pendant que j'étois à dessiner. Je leur voïois faire leur nid avec de l'argile, à côté de moi, dans ma boîte aux couleurs, aussi parfaitement rond que s'il eut été tourné dans la roue d'un Potier. Il étoit sur une espece de petit pié-d'estal, que les Guêpes entouroient d'une couverture d'argile, pour empêcher que rien n'y entrât. Elles avoient laissé, vers le haut, une ouverture ronde, qui leur servoit pour entrer & pour sortir. Je remarquai qu'elles y portoient, tous les jours, de petites Chenilles, dont je jugeai qu'elles nourrissoient leurs Jeunes. Enfin, leur compagnie m'importunant beaucoup, je brisai leur demeure, & je les chassai toutes; après quoi je contemplai à loisir leur Architecture.

Nid des Guêpes de Surinam.

Dans un Etang, où croissoient des fleurs semblables au Crocus violet, sur une tige d'une aune de hauteur, sans autres feuilles qu'une seule, bleue & tachetée de jaune, sous chacune des fleurs, Mademoiselle Merian trouva des Insectes que les Habitans du Païs nomment *Scorpions d'eau*; elle en prit plusieurs, le 10 de Mai 1701; & dès le 12, il en sortit un Insecte volant fort hideux, qu'elle dessina. Elle n'en explique point autrement la nature. Dans le même Etang elle trouva plusieurs Grenouilles, pommelées de verd & de brun, qui avoient deux oreilles, & une petite boule à l'extrêmité des doigts de chaque patte. Cette seconde propriété lui parut un présent assez singulier de la Nature, pour les aider, non-seulement à nager, mais encore à marcher sur la boue. Ces Grenouilles jettent leur semence sur le bord des Etangs. Pour en observer les transformations, elle mit de cette semence sur un gazon, au fond d'un vase rempli d'eau. La semence n'est qu'un petit grain noir, enveloppé d'une sorte de flegme blanc, qui paroît servir de nourriture au grain, jusqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de se remuer. Dans l'espace de huit jours, il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques

Scorpions d'eau.

Grenouilles qui ont des Oreilles.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

jours après, il lui vient des yeux ; enſuite viennent les pattes de derriere ; & huit jours après, les pattes de devant, qui paroiſſent ſortir de la peau. Auſſitôt que l'Animal a ſes quatre pattes, ſa queue tombe ; & ſe trouvant une parfaite Grenouille, il ſort de l'eau, pour ſe promener ſur terre. Cette expérience [illegible] que l'eau & le gazon ſoient renouvellés de tems en tems. [illegible] des miettes de pain dans l'eau, dès qu'on remarque un peu de mouvement au grain (38).

Sur un Arbre, que M. Commelin prend, dans ſa Note, pour la Malakka-Pela, décrite dans la troiſieme partie de l'*Hortus Malabaricus*, on trouve une Chenille verte qui a ſix raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde ſur chaque jointure, & ſur la derniere une corne rouge. En vingt jours, il ſort de ſa Féve un Papillon nocturne, dont les aîles ſont couleur de cendre, marbrée de noir & de blanc. Il a, ſur le corps, dix taches couleur d'Orange. Sa tête eſt armée d'une longue trompe rouge, dont il ſe ſert pour ſucer les fleurs. Quelque ſingulier que ſoit cet Inſecte, Mademoiſelle Merian vit avec plus d'étonnement, ſur le même Arbre, d'autres Chenilles toutes couvertes de poil, blanc ou jaune, qui avoient la peau tout-à-fait ſemblable à celle de l'Homme. Elles ſont ſi venimeuſes, que pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs ; & quoiqu'elles aient quatre pattes, elles ſe repoſent ſur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles ſe renferment eſt compoſé de leur poil. Il n'en ſort que de vilaines petites Mouches ; & cette étrange transformation eſt d'autant plus certaine, que Mademoiſelle Merian la vérifia dans pluſieurs des mêmes Chenilles. Une autre, trouvée ſur l'Arbre aux Féves douces, eſt ſujette aux mêmes Loix. Elle a des poils jaunes & des crins noirs, dont elle ſe dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée & de la forme d'un œuf. Renfermée dans ce nid, elle s'y transforme d'abord en Féve, & trois jours après en Mouche. Pluſieurs autres, de la même eſpece, aiant ſubi les mêmes changemens, devinrent des Mouches, dont les aîles étoient brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Chenilles fort venimeuſes.

Leur transformation en mouches.

Près d'une Plante aquatique, qui eſt une ſorte de Creſſon d'un rouge pâle, & qui ſe mange fort bien en ſalade, Mademoiſelle Merian trouva une eſpece de Crapauds dont la Femelle porte ſes Petits ſur le dos. Elle a l'*Uterus* le long du dos même, & c'eſt là que ſes Embrions ſont conçus. Enſuite, lorſqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un paſſage au travers de ſa peau, & ſortent les uns après les autres. L'ingenieuſe Allemande voulut ſe mettre en état de vérifier, pour l'Europe, une propriété ſi ſinguliere : elle jetta une Mere dans de l'Eſprit de vin, avec ſes Petits, dont les uns avoient déja la tête hors de l'*Uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle ajoute que les Negres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils ſont [illegible] un brun noirâtre. Leurs pattes de devant reſſemblent à celles des [illegible]elles, & celles de derriere à celles des Canards.

Crapaud qui porte ſes Petits ſur ſon dos.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, Mademoiſelle Merian trouva ſur une belle fleur rouge, d'un Arbre dont les

Le grand Atlas, & ſa beauté.

(38) Leuwenhoek a donné la même obſervation dans ſa Lettre du 15 Septembre 1699, pages 113 & ſuivantes.

Zak-Rot, ou Rat de Surinam

Crapaud à pattes de Canard

Habitans
grande C
grains, c
Elle s'en
fait rare.
en deſſou
mêlé de
bruns, a
pillon le
Une d
vent ſur l'
toute cou
Il ſortit d
les aîles d
avec trois
les doigts
prés, livid
main, & j
pour un ſp
& dans m
qui paiſſoi
couleurs, a
che griſe,
remarquabl
à ſes aîles d
Entre les
beaucoup q
& ſur la q
commune.
plus épaiſſe
ſi l'on trouv
profit. Leur
blanches ſur
& tranſparen
& l'autre no
les Hollando
Miroir.
Mademoiſ
une erreur g
quel les Holl
bulante, cro
maturité, pou
provient d'un
deux mots la
» turelles. La
» doivent naî
» Vers ou des

Habitans du Païs ne purent lui apprendre le nom ni les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit, ſur chaque jointure, trois grains, comme de Corail bleu, de chacun deſquels ſortoit une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans ſon cocon, & ſe transforma en Féve tout-à-fait rare. Il en ſortit un Papillon admirable : les aîles de derriere étoient, en deſſous, d'un beau bleu, & par deſſus raïées de blanc & de bleu, mêlé de brun. Celles de devant avoient trois cercles, noirs, jaunes & bruns, admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé ce beau Papillon le *grand Atlas*.

Une des plus grandes eſpeces de Chenilles eſt de celles qui ſe trouvent ſur l'Arbre du Cacao. L'Auteur y en prit une, d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il ſortit de ſa Féve un grand Papillon nocturne, couleur de roſe, dont les aîles de deſſous avoient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette eſpece eſt très venimeuſe, & les doigts, dont Mademoiſelle Merian l'avoit touchée, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur, qui ſe communiqua bientôt à la main, & juſqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de Scorpion, qui paſſe pour un ſpécifique certain contre les piquûres de la plûpart des Inſectes, & dans moins d'une demie heure elle fut guerie. Une autre Chenille, qui paiſſoit l'herbe au pié de la même Plante, & qui étoit de diverſes couleurs, avec des raies & des cercles noirs, donna une très belle Mouche griſe, & d'un beau verd de Mer, ornée de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues & de troiſiemes aîles, qu'elle avoit à ſes aîles de deſſous.

Mlle Merian eſt empoiſonnée par une Chenille.

Entre les Chenilles qui ſe trouvent ſur les Citroniers, l'Auteur regrete beaucoup que l'eſpece de celles qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & ſur la queue une double raie qui forme une flamme, ne ſoit pas plus commune. Le fil de leur cocon eſt une ſorte de ſoie, plus brillante & plus épaiſſe que celle des Vers à ſoie : il y a beaucoup d'apparence que ſi l'on trouvoit le moïen de les élever facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon eſt fort grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches ſur toutes les aîles, dont chacune eſt ornée d'une tache claire & tranſparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc & l'autre noir. Cette tache reſſemblant beaucoup à un Miroir encadré : les Hollandois ont nommé l'Inſecte *Spiegeldrager*, c'eſt-à-dire, Porte-Miroir.

Belle ſoie de Chenille.

Mademoiſelle Merian obſerve que pluſieurs Voïageurs ſont tombés dans une erreur groſſiere, lorſqu'ils ont cru & même aſſuré que l'Animal, auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de *Feuille ambulante*, croît d'un Arbre, d'où il tombe comme un fruit, dans ſa maturité, pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle aſſure qu'il provient d'un œuf, comme les autres Inſectes, dont elle explique en deux mots la génération. » Elle ſe fait, dit-elle, par les copulations na» turelles. La Femelle jette ſes œufs dans les endroits, où les Petits qui » doivent naître peuvent trouver leur nourriture. D'abord, ce ſont des » Vers ou des Chenilles, qui croiſſent en paiſſant l'herbe ou les feuilles.

Erreur ſur l'Animal nommé Feuille ambulante.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

» Lorſqu'ils ont la grandeur qui leur eſt propre, ils filent, & ſe transfor-
» ment en Féves, qui ont beſoin de plus ou de moins de tems pour ac-
» quérir la vigueur qui leur convient. L'Inſecte, qui ſort de ces Féves, eſt
» humide & retortillé; & ce n'eſt qu'après qu'il s'eſt agité pendant plus
» d'une demie heure, que ſes aîles, s'étant ſéchées, commencent à s'é-
» tendre, & laiſſent voir un Papillon parfait, qui eſt ſouvent dix fois
plus grand que la Féve dont il eſt ſorti. La feuille ambulante n'eſt qu'une eſpece de Sauterelle qui naît de même. Voici les lumieres que l'Auteur doit là-deſſus à ſes Obſervations. Un jour, ſon Negre, qui avoit ordre de lui apporter les Vers, les Chenilles, & les autres Inſectes qu'il trouvoit dans les Bois, lui préſenta une feuille repliée; elle l'ouvrit aſſez adroitement pour y trouver, dans leur ſituation naturelle, quelques œufs, d'un verd de Mer, de la groſſeur d'un grain de Coriandre. Peu de jours après, il en ſortit de petits Inſectes noirs, ſemblables à des Fourmis. En croiſſant, ils prirent à peu-près la forme d'une Ecreviſſe de Mer; & lorſqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle, il leur vint des aîles, ſans qu'ils ſe fuſſent transformés en Féves, comme les Papillons. Ces aîles reſſemblent à une Feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres; dans les uns, elles ſont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même, de marbrées, de griſes, & couleur de feuille ſéche. L'Inſecte, après avoir pris forme dans ſon nid, qui tient à quelque branche d'arbre, s'y couvre un peu d'une ſorte de toile: enſuite, il s'agite avec violence, juſqu'à ce que ſes aîles deviennent libres. Alors, ne manquant plus de vigueur, il briſe ſa toile, & tombe ou s'envole de l'Arbre. Comme ſes aîles ſont vertes, & qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voïageurs ignorans ſe ſont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voïoient tomber.

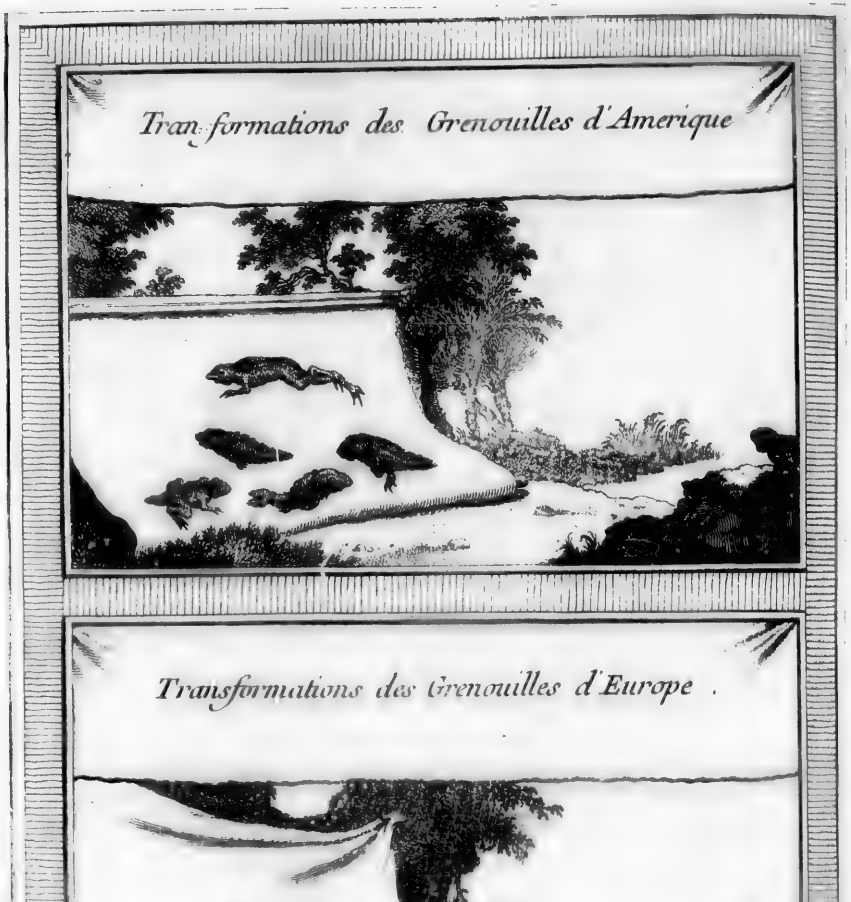
Nature de cet Inſecte.

Rats de Forêts, qui portent leurs Petits ſur leur dos.

Mademoiſelle Merian vit & deſſina ſoigneuſement un de ces gros Rats de Forêts, qui portent leurs Petits ſur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou ſix, d'une portée. Leur couleur eſt un brun jaunâtre, à la réſerve du ventre, qu'ils ont blanc. Lorſqu'ils ſortent, pour chercher leur nourriture, leurs Petits les ſuivent: mais à leur retour, ou s'ils ſont effraïés de quelque bruit, les Petits ſautent ſur le dos de la Mere, s'attachent à ſa queue par la leur, & ſont ainſi portés juſqu'à leur retraite.

Transformation des Grenouilles en Poiſſon.

Enfin, Mademoiſelle Merian termine ſa collection par de curieux Deſſeins, & des explications encore plus curieuſes, de toutes les transformations des Grenouilles de l'Amérique méridionale. Elle offre d'abord une Grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu ſur le brun, tachetée ſur le dos & ſur les côtés: la couleur du ventre eſt un peu pâle. Les pattes de derriere reſſemblent à celles du Canard, & celles de devant à celles des Grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la Riviere de Surinam, ſurtout dans les Anſes de *Cornacciana* & de *Pirica*. Lorſqu'elles ſont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît, inſenſiblement, une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu-à-peu, juſqu'à diſparoître entierement. Il en arrive autant aux pattes de derriere; après quoi, il ne reſte plus aucune apparence de la Grenouille, qui ſe trouve chan-


Transformations des Grenouilles d'Amerique
Transformations des Grenouilles d'Europe .

gée en un Poiſſon, dont Mademoiſelle Merian donne la figure, avec tous les degrés de cette étrange métamorphoſe. Les Originaires du Païs, & les Européens qui l'habitent, nomment ce Poiſſon *Jarkjes*, & le trouvent ſi délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ſes arrêtes, ſans excepter celle du dos, ſont tendres, cartilagineuſes, & diviſées par des jointures proportionnées. Sa peau eſt douce, & couverte de petites écailles. De petites nageoires, très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derriere de la tête juſqu'à la queue, & delà juſqu'au milieu du ventre. Sa couleur change auſſi; & ce qui étoit d'un brun obſcur devient gris. Insectes et Plantes de Surinam.

Cette transformation, remarque Mademoiſelle Merian, eſt contraire à celle des Grenouilles de l'Europe, qu'elle donne auſſi dans la même Planche. Elle en fixe le tems aux mois de Mars & d'Avril, lorſque le Printems commence à donner plus de chaleur à l'air. Alors les Grenouilles des deux ſexes ſe cherchent, & ſe joignent dans les Etangs & dans les Marais. Lorſqu'elles ont jetté leur ſemence, elles croaſſent & ſoufflent deſſus, juſqu'à l'échauffer : cette matiere viſqueuſe s'épaiſſit, & l'on y voit paroître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie, du Soleil. Bientôt chaque œil noir acquert une eſpece de mouvement, & paroît comme un petit Poiſſon fort noir, qui groſſit de jour en jour. Il lui vient deux pattes par derriere. Huit ou dix jours après, on le prendroit pour un petit Poiſſon, à qui la Nature a donné deux pattes. Enſuite une des pattes de devant ſort; & l'on voit l'autre prête à ſortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, juſqu'à ce qu'elle ait acquis aſſez de force pour la percer. Lorſque les quatre pattes ſe montrent, on voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille. La queue ne diſparoît néanmoins que par degrés. Il n'en reſte enfin qu'un très petit bout, qui, étant tombé, laiſſe voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions; & peu à peu, elle prend auſſi la couleur naturelle à ſon eſpece. Elle eſt toute contraire à celle des Grenouilles de l'Europe.

Au reſte, c'eſt à M. *Seba*, que Mademoiſelle Merian fait profeſſion de devoir ces remarques, ſurtout celles qui regardent les Grenouilles formées de Poiſſons, & les Poiſſons formés de Grenouilles. Il paroît qu'elle n'a pas oſé ſe fier non plus à ſes lumieres, ſur une eſpece de Serpens, qui ſe trouvent dans les Forêts de Surinam, & que les Hollandois nomment *Sauvegarde*. Elle le diſtingue, non-ſeulement du Lezard, parce-qu'il eſt incomparablement plus grand, mais de l'Iguana, dont il n'a pas la groſſeur, & du Cayman, dont il n'a pas la voracité. Ses écailles ſont menues & polies. Il vient d'un œuf, comme tous les Lezards; & ſon inſtinct le porte à dévorer les œufs des Oiſeaux. Mademoiſelle Merian fut offensée, plus d'une fois, de trouver un Sauvegarde attaché ſur cette proie, dans ſa Baſſe-cour. Mais quoiqu'il ſe nourriſſe auſſi de Charognes, jamais il ne fait la guerre aux Hommes. Dans ſa jeuneſſe, il grimpe ſur les Arbres, pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les ſiens reſſemble à celle du Cayman; c'eſt à-dire, qu'il creuſe le ſable ſur le bord de quelque Riviere, & qu'il laiſſe au Soleil de les faire éclore. Ils ſont de la groſſeur d'un œuf d'Oie, mais un peu plus longs; Le Sauvegarde, eſpece de Serpent.

INSECTES ET PLANTES DE SURINAM.

& les Indiens ne font pas difficulté d'en manger. Mais après cette explication, répétée même dans deux figures, Mademoiſelle Merian déclare que l'expérience & les lumieres lui manquent, pour expliquer mieux la nature même de l'Animal.

Remarque ſur les Grenouilles d'Aſie & d'Afrique.

Elle parle avec plus de confiance des Grenouilles d'Aſie & d'Afrique, quoiqu'elle n'eut jamais fait le voïage de ces deux grandes Régions. On ſouhaiteroit qu'elle eût du moins cité ſes garans. Mais le ſilence qu'elle garde là-deſſus n'aïant pas rendu ſa bonne foi ſuſpecte au Public, on croit devoir ajouter, ſur ſon témoignage, que la différence entre les Grenouilles d'Europe & celles d'Aſie & d'Afrique ne conſiſte que dans la couleur & la groſſeur; c'eſt-à-dire, autant qu'on peut en juger par ſon récit, que les nôtres ſont moins groſſes & moins brunes. Leur génération & leur accroiſſement ſont d'ailleurs les mêmes. Il vient des pattes de derriere à celles d'Aſie & d'Afrique, qui reſſemblent alors aux Grenouilles Européennes. La patte gauche de devant ſort enſuite. L'autre ne fait encore que commencer; mais perçant bientôt la peau, elle ſe montre à ſon tour. La queue ſe racourcit par degrés, & ne tarde point à diſparoître. Mademoiſelle Merian n'eſt embarraſſée que ſur un point, dont elle a dû prévoir que tous ſes Lecteurs ne le ſeroient pas moins qu'elle: c'eſt de ſavoir ſi, avec le tems, les Grenouilles d'Aſie & d'Afrique redeviennent Poiſſons, comme celles de l'Amérique méridionale.

CHAPITRE X.

Voïages sur l'Orinoque, et sur la suite des Côtes de l'Amérique Meridionale.

Introduction.

Nous rentrons ici dans le cours naturel de cet Ouvrage, en paſſant aux Relations de la Guiane, après avoir parcouru avec nos Voïageurs toutes les Régions plus méridionales. Si celle où nous allons pénétrer n'offre pas de grands Etabliſſemens, l'abandon même où elle eſt reſtée, & les difficultés qui ont refroidi la premiere ardeur des Européens, en font un ſujet d'autant plus intéreſſant, qu'on ne comprend point encore ce qui peut avoir jetté tout-d'un-coup dans l'indifférence & l'inaction ceux qui avoient entrepris de s'y établir avec les plus hautes eſpérances. L'intérieur de la Guiane n'eſt pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu, qu'il ne l'étoit il y a deux ſiecles. Quelques Miſſionnaires y ont tourné leurs courſes Evangeliques; mais avec ſi peu d'ordre dans leur marche & dans leurs Obſervations, qu'il n'y a preſqu'aucune lumiere à recueillir de leurs Journaux: ils nomment des lieux, dont ils ne marquent point la poſition; ils avancent au hazard, ſans jetter les yeux autour d'eux. On fait deux cens lieues, avec les Peres Grillet & Bechameil (39); & l'on ne rapporte que la fatigue de les avoir ſuivis. D'autres, dont on trouve quelques Relations fort courtes dans le Recueil des Lettres Edifiantes, ſe bornent au récit de leurs Miſſions, & ſe croient quittes en nommant quelques Egliſes qu'ils ont formées dans les Terres, ſans nous en apprendre la ſituation. En un mot, on ne leur reconnoît point cette glorieuſe curioſité, qu'ils ſavent accorder dans d'autres Païs avec les devoirs de leur profeſſion, & qui leur a fait rendre, aux Sciences humaines, autant de ſervices qu'à la Religion.

C'eſt pour ſuppléer à la ſtérilité des connoiſſances modernes ſur l'intérieur de la Guiane, que malgré la Loi qu'on s'eſt impoſée, de fondre, la plûpart des Relations dans le Texte, on veut en excepter deux, dont la premiere porte un nom reſpecté. Le Chevalier *Walter Raleigh* eſt également célebre par ſon mérite, par ſes entrepriſes, & par ſa malheureuſe fin. Il s'étoit propoſé de faire tourner ſur ſa Patrie, par de nouvelles Découvertes, une partie de la gloire de l'Eſpagne: & bientôt on verra ſes vues remplies d'un autre côté, avec plus de ſuccès. Mais c'eſt à lui-même qu'il faut en laiſſer l'explication.

(39) Leur Relation ſe trouve à la ſuite de celle de la Riviere des Amazones par d'Acuña, dans la Traduction de Gomberville.

§ I.

Voïage de Sir Walter Raleigh, sur la Guiane.

Cet illuſtre Voïageur partit d'Angleterre, le Jeudi, 6 de Février 1595 (40). Il ne donne aucune connoiſſance du nombre de ſes Vaiſſeaux, quoique la ſuite faſſe juger qu'il ne mit pas ſeul à la voile. Une Frégate de Plymouth, le Capitaine Preſton, & les autres, le quitterent, dit-il, ou furent écartés de lui, & ſe firent attendre inutilement. Il n'eut, pour Compagnie, qu'une Barque commandée par le Capitaine *Croſſes*.

Raleigh ſe rend à l'Ile de la Trinité.

Mais laiſſons tout ce qui paroît moins intéreſſant que ſon Entrepriſe. C'eſt à l'Ile de la Trinité qu'il arrive le 23 de Mars. Il y jetta l'ancre à la Pointe de *Curiapan*, que les Eſpagnols nomment *Punta del Gallo*, & dont la ſituation eſt à 8 degrés de Latitude Nord. Après y avoir paſſé quatre jours, ſans aucune liaiſon avec les Eſpagnols & les Indiens de l'Ile, redouté des premiers, comme ils l'étoient aſſez des Indiens pour leur interdire toute communication avec lui, il s'avança vers un endroit de la Côte, qu'il ne fait connoître que par le nom Indien de *Parico*, & qui lui ſembla déſert. Delà, il ſe rendit dans un lieu, nommé *Piche* par les Indiens & *Tierra de Bray* par les Eſpagnols. Il y trouva pluſieurs ruiſſeaux d'eau douce, qui tombent dans une eau ſalée, qu'il prit pour une Riviere, bordée d'arbres, dont les branches ſont ſi baſſes, que les Huîtres s'y attachent, & qu'on peut les y cueillir comme une ſorte de fruits.

Différentes parties de l'Ile.

Tierra de Bray produit un Godron excellent, dont les Anglois firent l'eſſai, & qu'ils jugerent incomparablement meilleur que celui du Nord : il ne ſe fond point au Soleil ; avantage extrême pour les Païs méridionaux. Raleigh alla mouiller enſuite ſous *Anna Perima*, d'où il paſſa vers Rio-Carone, dans le deſſein de s'avancer inſenſiblement juſqu'à *Puerto de los Hiſpaniolos*.

Sa forme & ſes propriétés.

La Forme de la Trinité lui parut celle d'une Houlette de Berger. Cette Ile eſt élevée du côté du Nord. Le terroir en eſt fort bon, & propre aux Plantations de Sucre, de Gingembre, de Tabac, &c. Elle a diverſes ſortes d'Animaux, ſurtout quantité de Porcs ſauvages. Le Poiſſon, les Oiſeaux & les fruits y ſont dans une grande abondance ; & les Eſpagnols avouerent à Raleigh, qu'il ſe trouvoit de l'or dans les Rivieres. L'ancien nom de l'Ile eſt *Cairi* ; mais les Habitans Indiens de ſes différentes parties étoient diſtinguées par différens noms. Ceux de Parico s'appelloient *Jaos*, ceux de Carao, *Arvacas* ; ceux d'entre Carao & Curiadan, *Salvajos*, ceux d'entre Carao & Punta Galera, *Nepojos*, &c.

Embarras des Eſpagnols à l'arrivée de Raleigh.

En mouillant près de Puerto de los Hiſpaniolos, les Anglois apperçurent une Troupe d'Eſpagnols qui faiſoient garde ſur la Côte, & qui les inviterent d'abord à s'approcher. Raleigh leur envoïa le Capitaine Whidon, auquel ils témoignerent une forte envie d'entrer en commerce &

(40) Sa Relation occupe trente-trois pages in-folio, dans la Collection d'*Hackluyt* ; en y comprenant l'Epitre & l'Avis au Lecteur, page 62.

de

de l'exercer de bonne foi : mais ces apparences d'amitié ne venoient que de la défiance de leurs forces. Le même jour, deux Indiens, arrivés à bord dans un fort petit Canot, inſtruiſirent les Anglois de l'état de l'Ile, & de la diſtance du principal Etabliſſement des Eſpagnols, qui ſe nommoit Saint Joſeph. Enſuite quelques Négocians de la Colonie, ſous prétexte d'acheter de la toile & d'autres Marchandiſes, vinrent obſerver les forces des Anglois. Ils furent traités civilement : mais Raleigh avoit auſſi d'autres vues. » Je voulois, dit-il, tirer des informations d'eux-mêmes, » ſur la partie du Continent qui regarde l'Ile, particulierement ſur la » Guiane ; & malgré leur diſſimulation il y a beaucoup d'apparence qu'ils » m'apprirent tout ce qu'ils en pouvoient ſavoir, parceque je ne leur » épargnai pas le vin, dont ils n'avoient pas bû depuis long-tems. Au » milieu de cette joie, non-ſeulement ils vanterent la Guiane & ſes ri- » cheſſes, mais ils ne firent pas même difficulté de m'apprendre les meil- » leures routes. Pour moi, loin de leur expliquer mes deſſeins, je fei- » gnis que ma navigation avoit un autre objet, & je leur fis entendre » que je n'avois relâché à la Trinité que pour y prendre des rafraichiſ- » ſemens.

Sa diſſimulation.

Cependant Raleigh n'étoit arrêté que par deux raiſons, dont la principale étoit celle qu'il diſſimuloit ſi ſoigneuſement ; & l'autre, l'eſpoir de tirer vengeance de Dom Antoine Berreo Gouverneur de Saint Joſeph, qui l'année d'auparavant avoit enlevé huit Hommes au Capitaine *Whidon*. Il ſavoit que Berreo avoit fait un Voïage ſur l'Orinoque, qu'il avoit tenté la Conquête de la Guiane, & que l'aïant manquée, il ſe propoſoit de renouveller ſon entrepriſe. Bientôt il apprit, d'un Cacique des parties Septentrionales de l'Ile, que cet Ennemi des Anglois étoit actuellement dans le Fort de Saint Joſeph ; qu'il faiſoit lever des Soldats à la Marguerite & ſur la Côte de Cumana, pour les ſurprendre ; qu'il avoit défendu ſous peine de mort, aux Indiens de l'Ile, d'avoir le moindre commerce avec eux ; que pour tenir ces malheureux Inſulaires ſous le joug, il avoit fait arrêter pluſieurs vieux Caciques, qu'il gardoit dans les chaînes, & que de tems en tems il faiſoit dégouter de lard bouillant ſur leur peau. Ces dernieres informations, & celles que Raleigh avoit déja reçues ſur la ſituation du Fort, le déterminerent à ne pas différer ſa vangeance. Dès la nuit ſuivante, il fit marcher le Capitaine Calfield avec ſoixante Soldats ; & le ſuivant lui-même à la tête d'un autre corps, ils attaquerent ſi vivement la Place, qu'elle ſe rendit avant le jour. Ils y trouverent, dans les chaînes & dans les tourmens, cinq Caciques à demi-morts, auxquels ils donnerent la liberté ; & tous les Habitans éprouverent la même douceur : mais Berreo fut enlevé avec ſes gens, & conduit à bord.

Double but de ſon Voïage.

Berreo, Gouverneur Eſpagnol de l'Ile, & ſes offenſes contre les Anglois.

Ils le forcent & l'enlevent.

Le jour qui ſuivit cette Expédition, deux Vaiſſeaux Anglois, commandés par les Capitaines *Giſford & Keymis*, arriverent à Puerto de los Hiſpaniolos. Après un Grand Conſeil, qui ſe tint entre les Officiers ſur le projet de Raleigh, tous les Caciques Ennemis des Eſpagnols furent aſſemblés ; car il y en avoit quelques-uns d'attachés à Berreo, qui avoient contribué à l'établir dans leur Ile. Ceux qui ne refuſerent pas de venir à bord y furent traités avec diſtinction. » Je leur déclarai, dit Raleigh, par mon

Raleigh eſt renforcé par deux Vaiſſeaux de la Nation.

Comment il ſe lie avec les Indiens.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

» Interprete Indien, que j'étois ſujet d'une Reine très puiſſante, qui avoit » plus de Caciques ſous ſa domination, qu'on ne voïoit d'arbres dans » l'Ile. Cette grande Princeſſe, ajoutai-je, eſt ennemie des Eſpagnols, à » cauſe de leur tyrannie. Elle en a délivré tous les Peuples voiſins de ſes » Etats, & les parties Septentrionales du Monde. C'eſt elle qui m'en- » voie pour vous affranchir de ce joug, & pour défendre votre Patrie » contre leurs uſurpations. Enſuite je leur préſentai le Portrait de la Reine » Eliſabeth. Ils l'admirerent, & le baiſerent. J'eus beaucoup de peine à » les empêcher d'en venir à l'adoration. Dans la ſuite, j'emploïai le » même moïen chez les Peuples que je traverſai; & cette méthode (41) » me réuſſit ſi bien, qu'ils connoiſſent encore la Reine ſous le nom d'*Ezra-* » *beta Caſſipuna Aquererouna*, c'eſt-à-dire, Eliſabeth, Cacique Souveraine » & très puiſſante.

Il quitte la Trinité.

Les Anglois quitterent enfin Puerto de los Hiſpaniolos, & retournerent à Curiapan avec leurs Priſonniers. Berreo, qu'ils interrogerent ardemment, leur fit des réponſes auxquelles ils ne donnerent pas toute leur confiance. Cependant ils changerent de diſpoſition, lorſqu'ils l'eurent reconnu pour un Gentilhomme de bonne Maiſon, qui avoit ſervi longtems ſon Roi dans les guerres d'Italie & des Païs-bas. Raleigh lui trouva beaucoup de mérite; & n'aïant à lui reprocher que ſa cruauté, il le traita, dit-il, en Gentilhomme. Il avoit épouſé la fille de Gonzales Ximenès de *Caſada*, qui avoit tenté avant lui, mais avec auſſi peu de ſuccès, de pénétrer, dans la Guiane, & qui, dans les derniers momens de ſa vie lui avoit fait promettre avec ſerment de ſuivre juſqu'à la fin de la ſienne le projet de cette entrepriſe. Berreo jura aux Anglois qu'elle lui coûtoit déja trois cens mille Ducats d'or, & leur en fit un récit que Raleigh ſe hâta d'écrire.

Caractere de Berreo.

Récit de ſon expédition pour découvrir la Guiane.

Berreo avoit d'abord cherché la Riviere de *Caſſanar*, qui ſe jette dans celle de *Pato*; comme celle-ci ſe jette dans *Meta*, & Meta dans l'Orinoque, appellé juſqu'à ce lieu, le *Baraquan*. Il avoit fait plus de cinq cens lieues ſans trouver aucun paſſage, ou ſans y pouvoir pénétrer; & moins rebuté que fatigué, il avoit pris ſa route par le nouveau Roïaume de Grenade, où les biens de ſa Femme étoient ſitués. En partant pour ſon Expédition, ſa ſuite étoit de ſept cens Chevaux, & d'un grand nombre d'Eſclaves Indiens, des deux ſexes (42).

(41) Il n'avoit pas l'honneur de l'invention. On a vu, au Tome X de ce Recueil, que Drake fit la même choſe, après avoir découvert la nouvelle Albion.

(42) Raleigh, dans cette Relation qu'il fit publier à Londres, promettoit une Carte du Païs, qui devoit contenir le cours de toutes les Rivieres, la route de Caſada, celle de Berreo & la ſienne. On ignore s'il l'a publiée. Il ajoute que les François s'étoient déja efforcés auſſi de découvrir les Terres, mais inutilement, parcequ'ils ne prenoient pas la bonne route. Ils la cherchent, dit-il, par la Riviere des Amazones, où ils font de fréquens Voïages pour en rapporter de l'or. Jamais ils ne la trouveront de ce côté-là. Raleigh parle, à cette occaſion, des Amazones, & croit leur exiſtence réelle. Un Cacique l'aſſura que ces Femmes guerrieres habitoient au Sud de l'Orinoque, dans la Province de Topango; que leurs principales forces ſont dans ces Iles; qu'elles ne voïoient les Hommes qu'une fois l'année; mais pendant l'eſpace d'un mois. Ce ne ſont pas là les Montagnes, où M. de la Condamine panche à croire qu'elles ont leur retraite, ſur tous les témoignages dont on a parlé dans l'extrait de ſa Relation.

Suivant le Mémoire de Raleigh, la Riviere de Caſſanar a ſa ſource dans les Montagnes voiſines de *Tunia*, d'où ſort auſſi celle de Pato. Celle de Meta, qui les reçoit toutes deux, ſort des Montagnes voiſines de Pampelune. Le Meta & la Guaïare viennent des Montagnes de Timanga, perdent toutes deux leur nom dans le Baraquan, qui commence, peu après, à prendre celui d'Orinoque. Le Rio grande prend ſon cours de l'autre côté des Montagnes de Timana, & va ſe joindre à la Mer près de Sainte Marthe. Lorſque Berreo eut paſſé la Caſſanar, il arriva au bord du Meta; & faiſant ſuivre le rivage à ſes gens, il les conduiſit au Baraquan: mais la rapidité de ce Fleuve, ſes ſables, & les rochers dont il eſt coupé, firent échouer une partie de ſes Barques & périr beaucoup de monde. Il erra une année entiere, ſans pouvoir trouver le chemin de la Guiane. Enfin, il ſe rendit à l'extrêmité d'Amapeia, qu'il ne traverſa point ſans peine, & la Riviere de Charles borna ſa courſe.

Les Indiens d'Amapeïa lui avoient beaucoup vanté la Guiane. La Province qu'il nommoit Amapeïa eſt ſur l'Orinoque. Il y perdit ſoixante de ſes meilleurs Soldats & preſque tous ſes Chevaux. Après y avoir paſſé trois mois, ſans avoir pû réduire cette Nation, il fit avec elle une eſpece de tréve, qui lui fit obtenir, des Caciques, cinq figures d'or pur, & divers ouvrages fort curieux. L'induſtrie de ces Peuples à travailler l'or, ſans aucun inſtrument de fer, & ſans les ſecours qui facilitent le même travail à nos Orfévres, mérite beaucoup d'admiration. Les Indiens d'Amapeïa, dont Berreo reçut ce préſent, ſe nomment *Anabas*, & ſont à douze milles de l'Orinoque. De leurs Habitations, il n'y en a pas moins de huit cens juſqu'à l'embouchure de ce Fleuve. Cette Province eſt baſſe & marécageuſe; ſes Marais, formés par les débordemens du Fleuve, contiennent des eaux rouſſâtres & mal-ſaines, remplies de Vers, de Serpens & d'autres Inſectes. Elles cauſerent de fâcheuſes dyſſenteries aux Eſpagnols, qui n'en connoiſſoient pas le danger. La plûpart de leurs Chevaux en furent d'abord empoiſonnées; & les Hommes n'y réſiſtant pas mieux, ils ſe trouverent réduits de ſept cens, à ſix vingts. Les Indiens, qui n'ignorent pas les mauvaiſes qualités de leurs eaux, ne laiſſent pas d'en faire un continuel uſage; ils ont appris, par l'expérience, à choiſir, pour en faire leur proviſion, l'heure du Midi. L'ardeur du Soleil les rend potables, mais elles s'alterent enſuite; & jamais elles ne ſont plus pernicieuſes qu'à minuit. Les Rivieres du Païs ſe reſſentent auſſi des mêmes altérations. Berreo partit d'Amapeïa, au commencement de l'Eté, pour chercher une entrée dans la Guiane par la Frontiere du Midi. Ses efforts furent inutiles. Des Montagnes inacceſſibles, qui s'étendent à l'Orient de l'Orinoque juſqu'à Quito, lui fermerent le paſſage. D'ailleurs ſes gens, accablés de fatigue & de miſere, avoient ſans ceſſe à combattre des Peuples féroces, ennemis jurés du nom Eſpagnol. Il aſſura les Anglois qu'il avoit traverſé une centaine de grandes Rivieres qui ſe jettent dans l'Orinoque; mais il en ignoroit les noms & le cours, parcequ'aïant perdu ſes Interpretes, il n'entendoit rien aux Langues du Païs, & qu'il manquoit d'ailleurs d'étude & de lumieres juſqu'à ne pouvoir diſtinguer l'Orient de l'Occident. Raleigh, profitant de cet exemple, ſe procura un Interprete natif de Guiane, qui ſavoit une

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

partie des divers Langages de ces Peuples, & qui lui rendit d'importans services. Il fit chercher les plus vieux Indiens, & les plus exercés aux courses qui sont en usage dans toutes ces Contrées. Ses questions continuelles lui firent acquérir une connoissance assez étendue des Rivieres & des Provinces, depuis la Mer du Nord jusqu'aux frontieres du Pérou, & depuis l'Orinoque jusqu'à la Riviere des Amazones. Il apprit aussi leur Gouvernement & leurs usages; connoissance indispensable, dit-il, parceque ces Peuples étant sans cesse en guerre, il faut savoir distinguer leurs Amis & leurs Ennemis, pour tirer parti de leurs affections & de leurs haines; comme Fernand Cortez & François Pizarre, qui durent leurs Conquêtes à cette ruse.

De si fâcheux obstacles firent perdre, à Berreo, tout espoir de réussir dans son entreprise. Cependant, il eut le courage de pénetrer encore jusqu'à la Province d'Emeria, vers l'embouchure du Fleuve, où il trouva des Peuples d'un caractere plus doux, & des vivres en abondance. Leur principal Cacique se nommoit *Carapana*, Vieillard sage, d'un tempérament vigoureux & d'une longue expérience. Ce Seigneur Indien, qui n'avoit pas moins de cent ans, avoit été dans sa jeunesse à l'Ile de la Trinité, où le commerce des Espagnols lui avoit appris à connoître la différence des Nations & celle des Hommes. Il aimoit la paix; ce qui servoit plus que la fertilité des Terres à faire regner l'abondance dans son Païs, par le commerce qu'il entretenoit avec ses Voisins. Berreo passa plus de cinq semaines dans les Habitations de Carapana, moins pour s'y rafraîchir que pour reprendre des espérances auxquelles il ne pouvoit renoncer: mais il lui restoit si peu de monde, qu'il remit enfin son projet à l'année suivante, dans la vue de prendre des mesures plus justes, & d'attendre un renfort d'Espagne.

Il s'embarqua dans un Canot, à l'embouchure de l'Orinoque, pour passer à l'Ile de la Trinité. Delà, s'étant rendu à la Côte de Paria, il alla jusqu'à la Marguerite, où il raconta ses Découvertes à Dom Juan Sarmiento, Gouverneur de cette Ile. Sarmiento, frappé des richesses de la Guiane, lui donna cinquante Hommes, & lui fit promettre de retourner aussi-tôt chez Carapana, pour y chercher de nouvelles ouvertures. Mais Berreo, qui ne se croïoit point assez fort, se contenta de retourner à la Trinité, d'où il renvoïa son Lieutenant & quelques Soldats vers le Cacique, avec ordre d'emploïer tous leurs soins à se concilier les Indiens plus éloignés. Carapana reçut bien les Députés, & les fit conduire chez un autre Cacique, nommé *Morquito*, après les avoir assurés que personne n'étoit plus propre à leur donner de bonnes informations sur la Guiane. En effet, Morquito, un des plus puissans Caciques du Païs, avoit de grandes Relations de Commerce. Mais aïant voïagé chez les Espagnols de Cumana, il s'étoit lié d'amitié avec *Vides*, Gouverneur de cette Province, qui sur les récits du Cacique, avoit envoïé demander en Espagne la permission & les secours nécessaires pour tenter la Conquête de la Guiane. Vides ignoroit alors l'entreprise de Berreo: il ne l'eut pas plutôt apprise, qu'il mit tout en œuvre pour la traverser, & ces deux Officiers Espagnols conçurent l'un pour l'autre une haine furieuse. On ignore quelle part Vides

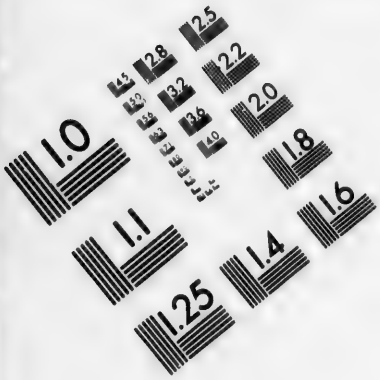
eut à la conduite de Morquito : mais ce C... après avoir reçu favorablement les Sol... de Berreo, les fit mat... tous, à la réserve d'un seul, q... eut le bonheur de se sauver en tr... rsant une Riviere à la nage. Ber... entreprit aussi-tôt de vanger la mort de ses gens : il fit passer tout ce qu'il put rassembler de Trouppes, dans la Province d'Aromaja, qui étoit celle de Morquito. Le Cacique, traversant l'Orinoque & les Terres des Caymas & des Ouikiris, passa promptement à Cumana, où il se croïoit en sureté sous la protection de Vides. Berreo le fit demander au nom du Roi, comme un perfide assassin, qui devoit être en horreur aux Espagnols, & Vides n'aïant osé refuser de le remettre entre ses mains, il le fit mourir dans les supplices.

Les Trouppes de Berreo n'en ravagerent moins la Province d'Aromaja, & firent quantité de prisonn... desquels se trouva Topiavari, Oncle de Morquito. C'étoit un ... d, dont l'âge passoit cent ans. Il fut chargé de chaînes, & trai... ems dans cet état, pour servir de Guide aux Espagnols. A la fin ... se racheta pour cent plaques d'or. Le supplice de Morquito avoit ... aigri les Indiens. Il fit perdre à Berreo les liaisons qu'il avoit commencées avec Carapana : mais le succès de ses Trouppes & l'or de Topiavari ne faisant qu'augmenter la passion ... avoit de pénétrer dans la Guiane, il résolut de ne rien épargner ... se mettre en état d'y porter heureusement ses armes. Toutes les ri... qu'il avoit acquises par des pillages ou par des rançons, furent envoïées en Espagne, dans l'espérance que tant d'or enflammant les desirs de ses Compatriotes, il lui viendroit assez de Soldats pour l'exécution de ses grands desseins. Il envoïa au Roi même divers présens, d'Hommes, de Bêtes, d'Oiseaux, & de Poissons, d'or massif. Ses demandes étoient d'autant plus spécieuses, que les trésors qu'il promettoit, & dont il envoïoit comme un essai, coutoient peu de peine à recueillir ; au lieu que dans les autres Contrées de l'Amérique il falloit d'immenses travaux & des frais sans bornes, pour tirer l'or des Mines. En même-tems, il donna ordre à son Fils, qu'il avoit laissé dans la Nouvelle Grenade, de lui envoïer des renforts, dont il n'oublia point de regler la marche : ils devoient entrer dans la Province d'Emetia, & suivre les rives de l'Orinoque. Telles étoient ses vues & ses espérances, lorsqu'il étoit tombé entre les mains des Anglois.

Raleigh, après avoir tiré de lui ces instructions, lui déclara qu'il avoit formé le même dessein ; c'est-à-dire, qu'il étoit résolu de pénétrer dans la Guiane, & qu'il n'étoit venu à la Trinité que dans cette vue. » Il dut » me croire sincere, dit-il, puisque l'année d'auparavant, & dans le tems » même qu'il se donnoit de si grands mouvemens, j'avois envoïé un de » mes Officiers pour prendre Langue, & que c'étoit à cette occasion qu'il » avoit enlevé dix Anglois au Capitaine Whidon. Cependant ma déclaration parut lui causer un vif dépit. Ensuite il ne négligea rien, pour » me détourner de mon entreprise : il me représenta les dangers & les » peines où j'allois m'engager ; que mes Vaisseaux ne pourroient entrer » dans la Riviere, ou qu'ils y seroient arrêtés par les sables & les Bas-» fonds, dont ses Canots étoient un témoignage certain, puisque tirant

Raleigh déclare ses vues à Berreo.

Objection de l'Espagnol.



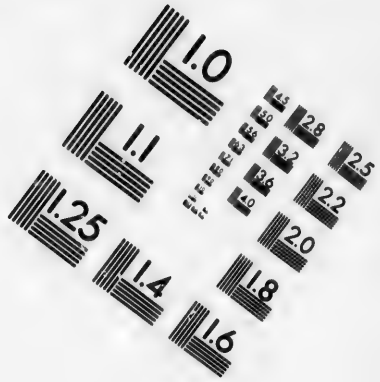
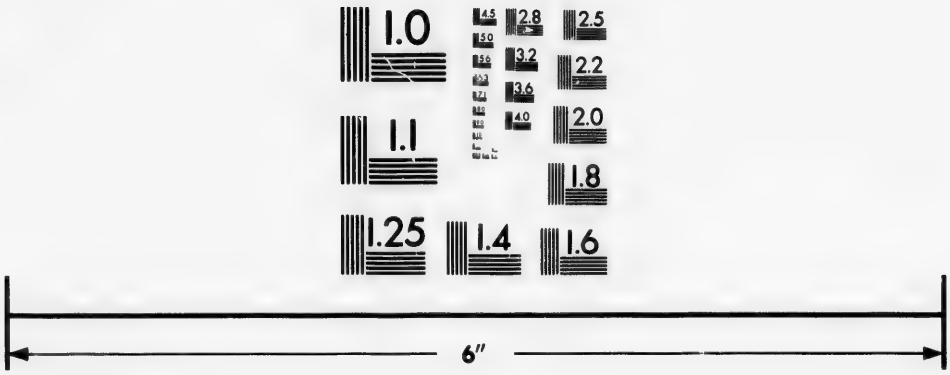
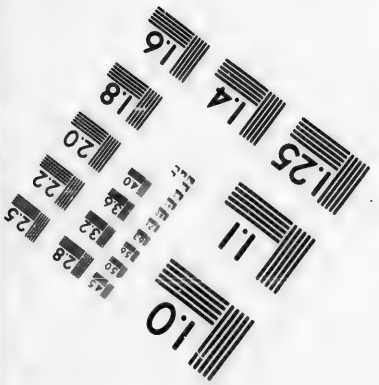
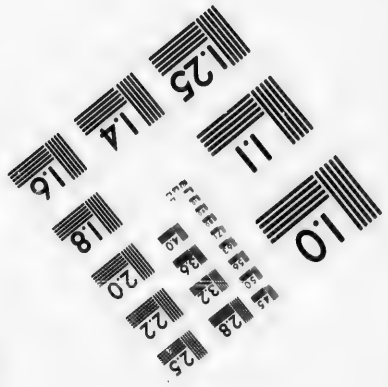


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
25
32
22
20
18
11
10

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

» à peine douze pouces d'eau, ils touchoient ſouvent le fond; que les » Indiens éviteroient ma rencontre & ſe retireroient dans les terres; que » ſi je les faiſois pourſuivre, ils brûleroient leurs Habitations. Il ajouta » que l'Hiver approchant, les inondations alloient commencer; qu'on ne » pourroit profiter de la Marée; qu'il ne falloit point eſpérer des provi- » viſions ſuffiſantes par le ſecours des petites Barques; enfin, ce qu'il » crut le plus capable de me décourager, que tous les Caciques des Fron- » tieres de la Guiane refuſeroient d'entrer en commerce avec moi, par- » cequ'à l'exemple de tant d'autres Peuples, ils ſe croiroient menacés de » leur deſtruction par les Chrétiens. Je ne trouvai pas ſes raiſons ſans » force; mais outre la défiance que je devois naturellement aux conſeils » d'un Eſpagnol, je fus ſoutenu par les puiſſantes idées dont j'étois rempli.

Raiſons qui ſoutiennent Raleigh, & ſes lumieres ſur la Guiane.

Il les explique : 1°. Il étoit perſuadé, en général, que ce Païs étant à-peu-près ſous le même climat que le Pérou, l'or n'y devoit pas être moins commun; & les richeſſes des Incas, dont il avoit vu l'étalage dans toutes les Relations Eſpagnoles, avoient tellement ſaiſi ſon imagination, qu'il ne pouvoit voir ſans gémir, *qu'elles euſſent rendu le Roi d'Eſpagne un des plus grands Monarques de l'Univers, de pauvre petit Roi de Caſtille qu'il étoit auparavant.* 2°. Il avoit entendu raconter que Huayna-Capac, Empereur du Pérou, n'avoit laiſſé que trois fils; & qu'après la mort des deux premiers, Huaſcar & Atahualipa, le troiſieme étoit échappé aux cruautés des Eſpagnols; qu'il étoit ſorti du Pérou avec toutes ſes richeſſes & quelques milliers d'Hommes, accrus par la jonction de quantité d'autres Indiens, nommés *Orejones;* qu'il s'étoit établi dans cette étendue de terre, qui eſt entre la Riviere des Amazones & l'Orinoque; qu'il y avoit formé des Villes plus floriſſantes que ne le furent jamais celles du Pérou dans la plus grande proſpérité des Incas, & qu'on y ſuivoit leur Gouvernement & leurs Loix. Obſervons que Raleigh auroit trouvé peu de vrai-ſemblance à ce récit, s'il avoit ſu que Manco Inca, Frere d'Huaſcar & d'Atahualipa, fut maſſacré au Pérou après la Conquête; que Paulu Inca, un autre de leurs Freres ſervit fidelement les Eſpagnols, & que tous les autres Princes du même Sang eurent la funeſte fin qu'on a rapportée au Tome XIII dans l'article des Vicerois. 3°. On lui avoit raconté auſſi des choſes merveilleuſes de la prétendue Ville de *Manoa*, connue des Eſpagnols ſous le nom d'*El Dorado*, & viſitée par quelques Voïageurs de cette Nation(43); il ſavoit que Juan *Martinez*, Maître de l'Artillerie à *Ordaco*, avoit découvert, le premier, Manoa, Capitale du nouvel Empire des Incas; qu'on voïoit, à la Chancellerie de Portoric quel avoit été le ſuccès de ſon entrepriſe; qu'il avoit paſſé ſept mois dans cette Ville, où il avoit été reconnu pour Eſpagnol; que cependant il avoit été bien reçu, mais qu'on ne lui avoit permis d'aller nulle part ſans Gardes, & ſans avoir les yeux couverts; qu'enfin, aïant obtenu la liberté de partir avec beaucoup d'or, il avoit été volé par les Indiens à l'embouchure de l'Orinoque, & qu'il n'avoit ſauvé que deux Bouteilles remplies d'or, que les Indiens avoient crues pleines de liqueur : qu'enſuite s'étant rendu à Portoric, il y étoit mort;

(43) Voïez, ci-deſſus, le Voïage de M. de la Condamine ſur la Riviere des Amazones.

qu'en mourant il s'étoit fait apporter ſon or & la Relation de ſes Voïages ; qu'il avoit donné l'or à l'Egliſe pour fonder des Meſſes, & ſa Relation à la Chancellerie (44). 4°. Enfin, Raleigh n'ignoroit pas les Voïages de Pedro d'Orſua, de Jerôme d'Ortal, de Pedro Hernandez de Serpa, & de Gonzales Ximenès de Caſada, entrepris pour vérifier la Découverte de Martinez. Il étoit confirmé dans la même idée par la perſuaſion de Berreo. C'étoit ſur ces fondemens qu'il étoit parti d'Angleterre, & qu'il aſſure « que celui qui conquerra la Guiane poſſedera plus d'or & regnera » ſur plus de Peuples que le Roi d'Eſpagne & l'Empereur des Turcs. Il répete pluſieurs fois que ce qu'il entend par la Guiane, eſt l'intervalle entre l'Amazone & l'Orinoque, à trois cens lieues, ou ſix cens milles des Côtes de la Mer du Nord.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

Vraies ou chimériques, ſtoutes ces preuves rendirent l'Anglois ſi ſourd aux objections de Berreo, qu'il ſe hâta de faire partir Gifford, ſon Vice-Amiral, & le Capitaine Calfield, pour reconnoître l'embouchure de la Riviere de Capuri. Il y avoit envoïé auparavant Whidon & Douglas, qui n'y avoient pas trouvé moins de neuf piés d'eau ; mais c'étoit avec le flux ; & la Marée aïant baiſſé, avant qu'ils euſſent franchi les Bas-fonds, ils avoient abandonné leur entrepriſe. Un autre Officier, chargé de ſonder la Baie de *Guanipa*, ou *Amana*, pour chercher le moïen d'y paſſer avec les Vaiſſeaux, n'y trouva pas plus de facilité, & n'oſa ſe hazarder fort loin dans la Baie, parcequ'il apprit, de ſon Guide Indien, que ce lieu étoit ſans ceſſe infeſté de Cannibales, qui ne manqueroient pas de tomber ſur lui avec leurs fleches empoiſonnées.

Ses meſures pour y pénétrer.

Gifford & Galfield aïant trouvé, dans la Riviere de Capuri, cinq piés d'eau, après le reflux, Raleigh fit faire des Bancs pour la rame ; & commençant à craindre pour *King*, qu'il avoit envoïé à Guanipa, il le fit ſuivre par Douglas, avec un vieux Cacique de la Trinité, qui lui ſervit de Pilote. Ils reconnurent enfin qu'on pouvoit entrer dans le Capuri par quatre endroits, tous également commodes. La Galéaſſe fut équipée avec trois Chaloupes, qui portoient des Proviſions pour un mois. Raleigh, & quelques Officiers, s'y embarquerent avec cent hommes. Leur Pilote, nommé *Arouacan*, étoit un Indien de la Riviere de *Baienua*, ſituée ou Sud de l'Orinoque, entre ce Fleuve & celui des Amazones. Il avoit promis de les conduire à l'Orinoque ; mais s'ils n'avoient pas eu d'autre ſecours, ils auroient erré ſans fin dans toutes ces Rivieres, comme dans un labyrinthe. Raleigh doute qu'il y ait, dans l'Univers, un tel amas d'eaux, les unes entrelaſſées dans les autres. Lorſqu'il croïoit avoir trouvé la route, à la faveur de la Bouſſole & des hauteurs du Soleil, il ne faiſoit que tourner autour d'une infinité de petites Iles, toutes remplies d'arbres ſi hauts & ſi touffus, qu'ils troubloient également la vue & la navigation. Il nomma une de ces Rivieres, ou de ces Canaux, *Red-croſs*, c'eſt-à dire Croix rouge, parcequ'il jugea qu'aucun Chrétien n'y étoit entré avant lui. Là, il découvrit un petit Canot, qui portoit qnelques Indiens ; & la Galéaſſe les joignit, avant qu'ils puſſent ſe dérobber dans les détours. D'au-

Il fait conſtruire une Galéaſſe.

Route qui la conduit à l'Orinoque.

(44) Telle étoit, en effet, l'opinion qui s'étoit répandue.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE.

RALEIGH. 1595.

tres Indiens, qui ſe préſentoient ſur le rivage, ſembloient obſerver la conduite des Anglois; & ne voïant aucune marque de violence, ils s'avancerent au bord de l'eau, en demandant à traiter. Raleigh fit auſſitôt gouverner vers eux. Mais pendant qu'il leur offroit ce qu'ils avoient deſiré, ſon Pilote Indien, s'étant un peu écarté pour reconnoître le Païs, rencontra un Cacique qui voulut le tuer, pour avoir introduit des Etrangers dans leurs Terres, & n'eut pas peu de peine à ſe ſauver par la fuite. Les Indiens qui habitent ces Iles ſont les *Tinitives*, dont on diſtingue deux eſpeces; les *Ciaouaris* & les *Ouaraouaris*.

Embouchure de ce Fleuve.

L'Orinoque ſe diviſe en ſeize bras, à ſon embouchure; neuf qui courent au Nord, & ſept au Sud. Les derniers forment des Iles conſidérables. Du bras le plus ſeptentrional au plus méridional, Raleigh ne compte pas moins de cent lieues: ainſi, conclut-il, l'embouchure de ce Fleuve ſurpaſſe, en grandeur, celle du Fleuve des Amazones. Les Tinitives ont leurs Habitations, dans les Iles qui ſont formées par cette multitude de bras. Ces Indiens, diviſés en deux Peuples, ont chacun leur Cacique, qui ſont continuellement en guerre. Ils ont leurs Habitations ſur terre en Eté; mais, pendant l'Hiver, ils demeurent ſur des Arbres, où leurs petites cabanes, pratiquées avec une admirable induſtrie, les garantiſſent des grandes inondations de l'Orinoque, qui, depuis Mai juſqu'en Septembre, monte d'environ vingt piés au-deſſus des Terres. Cette incommodité ne leur permet gueres de ſemer. Ils font un pain de moelle de Palmite, auquel ils joignent, pour nourriture, leur pêche, leur chaſſe, & divers fruits de leurs arbres. Les Cuparis & les Macureos, deux Nations qui habitent les bords de l'Orinoque, ne ſont pas moins renommés par leur adreſſe & leur courage. Avant l'arrivée des Eſpagnols, ils faiſoient une guerre continuelle à leurs voiſins; mais l'intérêt commun a réuni tous ces Peuples contre leur plus dangereux Ennemi. Raleigh fut frappé d'un de leurs uſages: à la mort de leurs Caciques, ils commencent le dueil par de grandes lamentations; mais ils n'enterrent pas leurs corps. Ils les laiſſent pourrir; & lorſque les chairs ſont entierement conſumées, ils prennent le ſquelette, qu'ils ornent de ſes plus précieux joïaux, avec des plumes de diverſes couleurs aux bras & aux jambes, & le gardent ſuſpendu dans ſa Cabane. Les Arouacas, qui habitent la rive méridionale de l'Orinoque, réduiſent en poudre le ſquelette de leurs Parens morts, & brûlent cette cendre dans une liqueur qu'ils avallent.

Indiens qui habitent ſur des Arbres.

Marque ſinguliere de reſpect pour les Morts.

Grand lit de l'Orinoque.

En quittant les Ciaouaris, Raleigh tomba dans le grand lit de l'Orinoque, qu'il étoit queſtion de remonter: mais après quatre jours de navigation, il échoua vers le ſoir dans un lieu ſi dangereux, qu'en travaillant à ſoulager la Galéaſſe de ſon leſt, il faillit d'y perdre ſoixante hommes. Enfin l'aïant remiſe à flot: il continua plus heureuſement ſa route, pendant trois jours; & le quatrieme, ſon Pilote Indien le fit entrer dans une grande Riviere, nommée *Amana*, dont les eaux ſembloient deſcendre paiſiblement ſans aucun détour: mais le cours en étoit ſi rude, qu'on n'y pouvoit avancer qu'à force de rames. Les Matelots eurent beſoin des plus vives exhortations de leur Chef, pour ſoutenir un travail ſi continuel: la chaleur étoit extrême; & les branches des arbres, qui bordoient les deux

Difficulté de le remonter.

deux rives, cauſoient une autre peine aux Rameurs. Cet obſtacle dura ſi long-tems, que les vivres commençant à manquer, il devint fort difficile à Raleigh de contenir ſes Gens. Cependant il leur repréſenta que le Pilote promettant dans peu de jours une route plus facile & des proviſions en abondance, il y avoit moins de riſque à continuer leur navigation, qu'à retourner en arriere. D'ailleurs ils ne manquoient pas de fruits, ſur les bords de la Riviere, ni de poiſſon & de gibier; ſans compter que les Fleurs & les Plantes, dont les terres étoient couvertes, ſembloient confirmer toutes les promeſſes du Pilote.

Cet Indien, ſur le viſage duquel Raleigh croïoit remarquer ſouvent de l'embarras, lui propoſa de faire entrer, à droite, les Canots dans une Riviere, qui les conduiroit promptement à quelques Habitations des Arouacas, où l'on trouveroit toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & de laiſſer la Galeaſſe à l'ancre, en aſſurant qu'on pouvoit être de retour avant la nuit. Il étoit midi. Cette ouverture fut ſi bien reçue, que Raleigh ſe chargea lui-même de la conduite des Canots, & ne prit aucune proviſion, dans la confiance que les ſecours ne pouvoient être éloignés. Cependant, après avoir ramé l'eſpace de trois heures, ſans voir aucune apparence d'Habitations, ſes défiances augmenterent. On rama trois autres heures, avec auſſi peu de ſuccès; & les ſoupçons devinrent ſi vifs, que tous les Anglois des Canots, ſe croïant trahis, parloient déja de vangeance. En-vain Raleigh s'efforça de leur faire comprendre, que le châtiment d'un Traître ne changeroit rien à leur ſituation, ou ne la rendroit que plus miſérable. La colere & la faim ne leur laiſſoient ſentir que le mal préſent; lorſqu'enfin une lumiere qu'ils apperçurent, & quelque bruit qu'ils crurent entendre, les rappellerent à des ſentimens plus modérés. C'étoit, en effet, une Habitation des Arouacas, où ils n'arriverent néanmoins qu'après minuit. Ils y trouverent peu de mond[illegible] arceque le Cacique de la Bourgade étoit allé en Traite à l'embouc[illegible] de l'Orinoque, avec un grand nombre de ſes Indiens : mais les Cabanes étoient remplies de proviſions, dont les Anglois chargerent leurs Canots.

Comment les Anglois trouvent des vivres.

Ils retournerent ſans peine à leur Galeaſſe. Les bords de la Riviere, dont leurs ſouffrances ſembloient leur avoir dérobbé les agrémens, leur parurent alors d'une merveilleuſe beauté. Ils découvrirent une charmante Vallée, d'environ vingt milles de longueur, & remplie de différentes eſpeces de Beſtiaux. Le Gibier n'y étoit pas moins abondant, & la Riviere continuoit de leur fournir d'excellent Poiſſon. Ils ſe crurent deſormais à couvert de la faim, dans une contrée ſi riche. Mais il s'y trouve de monſtrueux Serpens. Un jeune Negre, qui voulut paſſer à la nage ſur une des rives, fut dévoré en y arrivant.

Le même jour, les Anglois y virent paroître quatre Canots, qui deſcendoient la Riviere où ils étoient rentrés. Raleigh fit ramer après eux. Deux prirent la fuite vers le rivage, d'où ceux qui les montoient s'échapperent dans les Bois; & les deux autres ſuivirent ſi legerement le cours de l'eau, qu'il fut impoſſible de les joindre : mais Raleigh ne ſe bornant point à ſe ſaiſir des deux premiers Canots, & des proviſions qu'on y trouva, fit chercher les Fugitifs. On en prit quelques-uns, à peu de

Sauvages qu'ils rencontrent.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

distance. C'étoient des Arouacas, qui avoient ſervi de Pilotes à trois Eſpagnols échappés plus heureuſement, entre leſquels il y avoit un Rafineur d'or. Envain Raleigh fit une partie de ſes Gens à terre pour ſuivre leurs traces. Mais il retint un des Pilotes, dont l'intelligence & la fidélité lui devinrent fort utiles. Entre pluſieurs connoiſſances, il tira de lui celle de divers endroits où les Eſpagnols venoient chercher de l'or. Elle lui ſervit peu, parceque l'inondation ne lui permit pas d'en faire l'expérience. Il ne la communiqua pas même à ſes gens, de peur que le chagrin de manquer une ſi belle occaſion de s'enrichir ne refroidît entierement leur courage. Les eaux croiſſent avec tant de promptitude & d'impétuoſité dans cette Province, que le ſoir elles ſont de la hauteur d'un homme, dans des lieux où l'on paſſoit le matin preſqu'à ſec ; & ces débordemens ſont fort ordinaires à toutes les Rivieres qui ſe jettent dans l'Orinoque.

Ils ne peuvent profiter des Mines d'or.

Sageſſe de Raleigh à les conduire.

L'Arouaca, que Raleigh avoit retenu pour Pilote, parut craindre que ſon ſort ne fût d'être mangé vif. » Car telle étoit, dit Raleigh, l'idée » que les Eſpagnols donnoient de ma Nation à tous ces Peuples : mais » il ſe déſabuſa bientôt, comme tous les autres Indiens avec leſquels » nous eûmes à traiter, lorſqu'il eut reconnu notre caractere & nos uſa- » ges. L'effet de cette impoſture retomba ſur nos Ennemis, dont notre » humanité fit ſentir plus que jamais les injuſtices & les violences. Au- » cun de mes gens ne toucha jamais aux Femmes du Païs, pas même du » bout du doigt. A l'égard des denrées, on n'en prenoit point ſans avoir » ſatisfait ceux qui venoient les offrir. Enfin, pour n'avoir rien à me » reprocher, je ne quittois jamais une Habitation ſans demander aux » Indiens s'ils avoient quelque plainte à faire de mes Gens ; je les con- » tentois avant mon départ, & je faiſois châtier le Coupable. Les deux » Canots mêmes, que j'avois fait enlever, furent rendus aux Arouacas, » & le Pilote ne fut emmené, qu'après avoir conſenti volontairement » à me ſuivre. Les Eſpagnols lui avoient donné le nom de Martin.

Ce fut ſous ſa conduite, que les Anglois continuerent leur route. Quinze jours de navigation, pendant leſquels ils ne furent pas expoſés à d'autre danger que celui des ſables, les ramenerent à la vue de l'Orinoque. Raleigh ne donne point le nom de pluſieurs Rivieres, dans leſquelles il s'engagea ſucceſſivement, & ne tient pas un meilleur compte des hauteurs ; mais, dans le lieu où il ſe repréſente ici, il avoit à l'Eſt la Province de *Carapana*, qui étoit alors occupée par des Eſpagnols. Les Indiens de trois Canots, qu'il ſe félicita d'avoir rencontrés, l'aborderent ſans crainte, après avoir ſû qu'il n'étoit pas de cette odieuſe Nation ; & lui voïant jetter l'ancre, ils lui promirent de revenir le lendemain avec leur Cacique. Il ſe trouva dans ce lieu une infinité d'œufs de Tortues, qui furent un rafraîchiſſement fort agréable pour les Anglois. Le jour ſuivant, ils virent arriver le Cacique qu'on leur avoit annoncé, avec une ſuite de quarante Indiens. Sa Bourgade, qui n'étoit pas éloignée, ſe nommoit *Toparimaca*. Il apportoit aux Anglois diverſes ſortes de proviſions, pour leſquelles ils lui firent boire du vin d'Eſpagne, dont il ne ceſſoit point d'admirer le goût. Raleigh lui aïant demandé une route courte &

Cacique de Toparimaca.

sure pour la Guiane, il offrit alors aux Anglois de les conduire à sa Bourgade, avec promesse de leur donner un secours que la fortune avoit réservé pour eux. En y arrivant, il leur fit présenter une liqueur si forte, qu'elle les enivra presque tous. Elle est composée, dit Raleigh, de poivre de l'Amérique & du suc de plusieurs herbes, qu'on laisse clarifier dans de grands Vases. Le Cacique & les Indiens s'enivrerent aussi.

VOIAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595. Liqueur qui enivre les Anglois.

Après cette Fête, le Cacique fit paroître, devant les Anglois, le secours qu'il avoit vanté. C'étoit un Indien fort âgé, dont ils ne prirent pas une fort haute opinion sur sa figure, mais qui connoissoit parfaitement toutes les parties de l'Orinoque, & sans lequel en effet ils ne se seroient jamais garantis des sables, des rochers & des Ilots qu'on ne cesse point d'y rencontrer. Raleigh le reçut comme un présent du Ciel.

Ils reçoivent un bon Guide.

Dès le jour suivant, les Anglois éprouverent l'habileté de ce nouveau Guide, par le conseil qu'il leur donna de profiter d'un vent d'Est, qui leur épargna le travail des rames. L'Orinoque, suivant Raleigh, est assez exactement Est & Oüest, depuis son embouchure jusqu'aux environs de sa source. En suivant son cours, depuis Toparimaca, les Anglois auroient pû pénétrer en plusieurs endroits du Popayan & de la Nouvelle Grenade. Pendant le premier jour, ils suivirent un bras du Fleuve, qui a sur la gauche l'Ile d'Assapana, longue de vingt-cinq milles sur cinq de large, & le grand Canal au-delà. Sur la droite du même bras est une autre Ile, nommée *Jouana*, fort grande aussi, & séparée de la terre, du même côté, par un second bras du Fleuve, qui se nomme *Arrarropana*. Toutes ces eaux sont navigables pour les plus gros Bâtimens; & l'Orinoque, en y comprenant les Iles, n'a pas moins de trente milles de large en cet endroit. Au-dessus d'Assapana, un peu plus qu'à l'Oüest, on trouve une autre Riviere, nommée *Aropa*, qui vient se jetter du Nord dans l'Orinoque. Les Anglois mouillerent au-delà, & du même côté, près d'une Ile, nommée *Occaoueta*, longue de six milles & large de deux. Raleigh mit à terre, ici, sur la rive du Fleuve, deux Indiens de la Guiane, qu'il avoit pris avec son nouveau Pilote, à Toparimaca, avec ordre de prendre les devans pour annoncer son arrivée au Cacique de Putimac, Vassal de Topia-Ouari, qui avoit succedé à Morquito dans la Province d'Arromaja: mais Putima étant assez éloigné, il fut impossible à ces deux Indiens de revenir le même jour; & la Galéasse fut obligée de mouiller le soir près de Putapayma, autre Ile, de même grandeur que la précédente. Vis-à-vis de cette Ile, la Côte du Fleuve offre une grande Montagne, qui se nomme Occopa. Les Anglois aimoient à mouiller proche des Iles, parcequ'il s'y trouvoit quantité d'œufs de Tortues, & que la pêche y est plus commode que sur la Côte, où les rochers ne leur permettoient pas de jetter la Senne. La plûpart de ceux, qui bordent le Fleuve, sont de couleur bleuâtre, & paroissent contenir du fer, comme toutes les pierres qui se trouvent sur les Montagnes voisines.

Cours de l'Orinoque.

Le matin du jour suivant, continue Raleigh, notre cours fut droit à l'Oüest, avec moins de peine à résister au courant du Fleuve. La terre s'ouvroit des deux côtés, & les bords en étoient d'un rouge fort vif. J'envoïai quelques Hommes dans des Canots, pour reconnoître le Païs; ils

Suite de la Navigation des Anglois.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

me rapporterent que dans toute l'étendue de leur vue, & du haut des Arbres où ils étoient montés pour l'obſerver, ils n'avoient découvert que des Plaines, ſans aucune apparence de hauteur. » Mon Pilote de Topa-
» rimaca dit que ces belles Campagnes ſe nommoient les Plaines de Say-
Plaines de Saymas. » mas ; qu'elles s'étendoient juſqu'au Païs de Cumana & de Carracas, &
» qu'elles étoient habitées par quatre puiſſantes Nations, les Saymas,
» les Aſſaouais, les Aroras & les Wikiris, qui battirent Hernando de
» *Serpa*, lorſqu'il vint de Cumana vers l'Orinoque, avec 300 Chevaux,
» pour conquérir la Guiane. Les Aroras ont la peau preſqu'auſſi noire que
» les Negres. Ils ſont robuſtes & d'une valeur ſinguliere. Le poiſon de
» leurs fleches eſt ſi ſubtil, que ſur le récit de mes Indiens je me four-
» nis des meilleurs Antidotes, pour en garantir nos gens. Outre qu'il eſt
» toujours mortel, il cauſe d'affreuſes douleurs, & jette les Bleſſés dans
Poiſon ſubtil des Fléches. » une eſpece de rage. Les entrailles leur ſortent du corps : ils deviennent
» noirs, & la puanteur qu'ils exhalent eſt inſupportable.

Difficulté du remede. Raleigh s'étonne beaucoup que les Eſpagnols, à qui les fleches empoiſonnées de ces Sauvages ont été ſi funeſtes, n'aient jamais trouvé de remede pour leurs bleſſures. A la vérité, dit-il, les Indiens n'en connoiſſent point eux-mêmes ; & lorſqu'ils ſont bleſſés d'un coup de fleche, ils ont recours à leurs Prêtres, qui leur tiennent lieu de Médecins, & qui font un grand myſtere des remedes qu'ils emploient. L'Antidote ordinaire des Indiens eſt le ſuc d'une racine nommée *Tupara*, qui guérit auſſi toutes ſortes de fievres & qui arrête les hémorragies internes. Raleigh apprit, de Berreo, que quelques Eſpagnols avoient emploïé avec ſuccès le jus d'ail : Mais pour les poiſons extrêmement ſubtils, tels que celui des Aroras, il exhorte à s'abſtenir de boire ; parceque tout ce qu'on avalle de liquide ſert à la propagation du venin, & que ſi l'on boit, ſurtout, peu de tems après avoir été bleſſé, la mort eſt inévitable.

Montagnes d'Arvami & d'Aio. Le troiſieme jour de leur navigation, les Anglois mouillerent près de la rive gauche du Fleuve, entre deux Montagnes, dont l'une ſe nomme *Arvami*, l'autre *Aio*. Après s'y être arrêtés juſqu'à minuit, ils paſſerent une grande Ile nommée *Manoripano*, d'où ils furent ſuivis par un Canot, chargé de quelques Indiens, qui les inviterent à ſe repoſer dans leurs Habitations : mais s'étant défendus civilement de leurs inſtances, ils entrerent, le cinquieme jour, dans la Province d'Aromaja, où ils mouillerent à l'Oueſt d'une Ile nommée Murrecoermo, qui a dix milles de long & cinq de large. Le lendemain, ils arriverent au Havre de Morquito, où ils étoient réſolus de s'arrêter, pour renouveller leurs proviſions. Un de leurs Indiens fut envoïé au Cacique Topiaouari, qui vint dès le jour ſuivant, faire les honneurs de ſon Port. C'étoit un Vieillard de cent dix ans, ſi robuſte encore, qu'après avoir fait quatorze milles à pié pour venir voir ſes Hôtes, il retourna le même jour à ſa Bourgade. Les rafraîchiſſemens, qu'il leur apporta, étoient une grande abondance de Gibier, de racines & de fruits.

Age & force du Cacique Topiaouari.

Informations qu'il donne à Raleigh. Raleigh fit diverſes queſtions, à ce vieux Cacique, ſur la mort de ſon Neveu, & ſur les entrepriſes des Eſpagnols. » Je lui appris, dit-il, quelle
» étoit ma Nation, & le deſſein où j'étois d'affranchir les Indiens de la

» tyrannie des Eſpagnols. Enſuite, lui parlant de la Guiane, je le priai
» de me donner quelques inſtructions ſur la maniere d'y pénétrer. Il me
» répondit que le Païs où j'étois, & tout ce qui bordoit la Riviere juſ-
» qu'à la Province d'Emeric, en y comprenant celle de Carapana, fai-
» ſoient partie de la Guiane; qu'en général les Nations de toutes ces Ter-
» res ſe nommoient *Orinoccoponi*, parcequ'elles confinent à l'Orinoque;
» que celles qui habitoient entre ce Fleuve & les Monts de Wacarimar
» étoient compriſes ſous le même nom; & que de l'autre côté de ces Mon-
» tagnes, il y avoit une grande Vallée, nommée *Amariocopana*, habitée
» auſſi par d'anciens Peuples de la Guiane. Je lui demandai quels étoient
» ceux qui habitoient au-delà de cette Vallée, derriere les Montagnes qui
» la bordoient de ce côté-là; ſurquoi, il me dit, en ſoupirant, que dans
» ſa jeuneſſe, & du vivant de ſon Pere, qui étoit mort fort âgé, il étoit
» venu dans cette grande Vallée de la Guiane, des lieux où ſe couche
» le Soleil, un Peuple innombrable, qui portoit de grandes robbes &
» des bonnets rouges; qu'il étoit compoſé de deux Nations, nommées
» les *Orejones* & les *Eporemerios*; qu'aïant chaſſé les anciens Habitans
» du Païs, elles s'étoient emparées de leurs Terres, juſqu'au pié des Mon-
» tagnes, à l'exception des *Iraouaquaris* & des *Caſſipagotos*: que ſon fils
» aîné, qui avoit été choiſi dans la ſuite de cette guerre pour mener du
» ſecours aux Iraouaquaris, avoit péri avec tous ſes gens dans un com-
» bat contre les Uſurpateurs, & qu'il ne lui étoit reſté qu'un ſeul Fils.
» Il ajouta que les Eporemerios avoient bâti, au pié de la Montagne, à
» l'entrée de la Vallée, une grande Ville, dont les édifices étoient fort
» hauts; que l'Empereur des deux Nations étrangeres faiſoit garder conſ-
» tamment les paſſages par de nombreuſes Trouppes, qui n'avoient pas
» ceſſé, pendant longtems, de ravager & de piller leurs Voiſins; mais
» que depuis que les Eſpagnols cherchoient à s'emparer du Païs, la paix
» s'étoit faite entre les Indiens, qui s'accordoient tous à les regarder com-
» me leurs plus mortels Ennemis (45).

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595.

Arrivée d'un nouveau Peuple dans la Guiane.

Ville qu'il bâtit.

Raleigh, fort ſatisfait du vieux Cacique, dans lequel il avoit reconnu que de la ſageſſe & de l'honneur, continua de remonter le Fleuve droit à l'Oueſt, & mouilla le ſoir proche d'une Ile, nommée Catuma, dont la longueur eſt de cinq ou ſix milles. Le lendemain, à la fin du jour, il rencontra l'embouchure de la Riviere de *Caroli*. Cette Riviere, ſans être moins large que la Tamiſe à Woolvich, fait une chute ſi conſidérable, que non-ſeulement les Anglois en avoient entendu le bruit depuis le Port de Morquito, mais qu'arrêtés par l'impétuoſité des eaux ils eurent beaucoup de peine à s'en approcher. Après avoir emploïé toutes leurs rames, qui ne les firent pas avancer d'un jet de pierre dans l'eſpace d'une heure, ils prirent le parti de mouiller proche de la rive, & d'envoïer un Indien au Cacique du Païs, pour lui déclarer qu'ils étoient Ennemis jurés des Eſpagnols. C'étoit dans ce lieu, que Morquito en avoit fait maſſacrer dix. Le Cacique, nommé *Wanuretona*, vint juſqu'au bord du Fleuve, avec un grand nombre de ſes gens, & prodigua les rafraîchiſſemens aux Anglois.

Les Anglois arrivent à la Riviere de Caroli.

Ce qui les oblige de s'y arrêter.

(45) Raleigh place ce Païs entre quatre & cinq degrés de Latitude du Nord.

RALEIGH. 1595.

Raleigh lui répéta qu'il étoit venu pour faire la guerre aux Eſpagnols, & reçut de lui de nouvelles informations ſur la Guiane.

Diverſes Nations qui habitent cette Riviere.

Les Indiens de la Riviere de Caroli ont une haine égale pour les Eſpagnols & pour les Eporemerios. Leur Païs eſt riche en or. Raleigh apprit, du Cacique, que vers la ſource de la Riviere les Terres étoient habitées par trois puiſſantes Nations, nommées les Caſſipagatos, les Eparagotos & les Araouragotos; que le Caroli ſort d'un grand Lac; que tous les Peuples du Païs ſe joindroient volontiers à ceux qui voudroient les délivrer des Eſpagnols; enfin qu'après avoir paſſé les Montagnes de Curca, il trouveroit beaucoup d'or & de pierres précieuſes. Un des Officiers Eſpagnols, qu'il avoit pris avec Berreo, ſe vanta d'avoir découvert dans ſes Voïages une Mine d'argent très riche, à peu de diſtance de la Riviere; mais l'Orinoque & toutes les Rivieres voiſines étoient hauſſées de cinq piés; ſans compter la difficulté de remonter celle de Caroli. Raleigh ſe contenta d'envoïer par terre quelques-uns de ſes gens, dans une Bourgade éloignée de vingt milles, & nommée Annatapoi. Ils y trouverent des Guides pour les conduire plus loin dans une grande Ville, qui ſe nomme *Capurepana*, ſituée au pié des Montagnes, ſous la domination d'un Cacique, proche Parent de Topiaouri. Cependant Whidon fut chargé, avec quelques Soldats, de ſuivre, autant qu'il étoit poſſible, le bord de l'eau, pour obſerver s'il s'y trouvoit quelque apparence de Mine.

Obſervations de Raleigh ſur le Païs, & ſur les Pierres à fil d'or.

En même-tems Raleigh, accompagné des Capitaines Gifford & Calfield, monta ſur les hauteurs voiſines, d'où il découvrit toute la Riviere de Caroli, qui ſe diviſe en trois bras à vingt milles de l'Orinoque. Il remarqua dix à douze Sauts de cette Riviere; & tous d'une ſi grande hauteur, que les particules d'eau, ſéparées dans leur chûte, forment comme un tourbillon de fumée. Enſuite, s'étant approché des Vallées, il admira le plus beau Païs qu'il eut jamais vu. L'herbe y eſt d'une verdure charmante, le terrein ferme, le Gibier en abondance: & les Oiſeaux, dont le nombre & la variété ſont infinis, y forment les plus mélodieux concerts. » Nous remarquâmes, dit Raleigh, des fils d'or & d'argent dans les pier» res; mais n'aïant que nos mains & nos épées, nous ne pûmes en véri» fier parfaitement la nature. Cependant nous en rapportâmes quelques» unes, que je fis examiner dans la ſuite. Un Eſpagnol de Caracas me les » nomma dans ſa Langue, *Madre del oro*, Or mere, ou Matrice d'or, » & m'aſſura qu'il devoit ſe trouver une Mine au-deſſous. On ne me » ſoupçonnera point de m'être trompé moi-même, ou de vouloir trom» per ma Patrie, par de fauſſes imaginations. Quel motif auroit pû me » faire entreprendre un ſi pénible Voïage, ſi je n'avois été ſûr qu'il n'y » a point, ſous le Soleil, de Païs auſſi riche en or que la Guiane? Whi» don, & *Milechap*, notre Chirurgien, m'apporterent pour fruit de leurs » recherches quelques pierres fort ſemblables au Saphir. Je les fis voir » à divers Orinoccoponis, qui me vanterent une Montagne, où il s'en » trouvoit en abondance. J'en ignore la nature & la valeur; mais je n'en » puis avoir qu'une haute opinion: & je ſuis ſûr, du moins, que ce Can» ton reſſemble à ceux dont on tire les plus précieuſes pierres, & qu'il » eſt à-peu-près à la même hauteur.

A gauche de la Riviere, on trouve les Iraouaquaris, Ennemis irréconciliables des Eporemerios. Le Lac, d'où elle prend sa source, se nomme Cassipa. Il est si grand, qu'à peine peut-on le traverser en Canot, dans l'espace d'un jour. Plusieurs Rivieres s'y jettent, & le sable que l'on y trouve pendant l'Eté est ordinairement mêlé de grains d'or. Au-delà du Caroli, on rencontre la Riviere d'*Arvi*, qui passe le long du Lac, à l'Oüest, & vient se jetter aussi dans l'Orinoque. Ces deux Rivieres forment entr'elles une espece d'Ile, dont Raleigh vante la fertilité & l'agrément. Mais il paroît ici fort embarrassé, à rapporter ce qu'il ne sait, dit-il, que sur le témoignage d'autrui, & dont il avoue néanmoins qu'il ne lui est pas resté le moindre doute. » La Riviere d'Arvi en a deux autres » assez près d'elle, qui se nomment *Atoïca* & *Caora*. Sur les bords de » la seconde, on trouve une Nation d'Indiens, qui ont la tête tout d'une » piece avec les épaules; ce qui doit paroître monstrueux (46), continue » Raleigh, & ce que je ne laisse pas de croire certain. Ces Indiens ex» traordinaires se nomment les *Eouaipanomas*. On prétend qu'ils ont les » yeux sur leurs épaules, la bouche dans la poitrine, & les cheveux sur » le dos. Le fils de Topiaouari, que j'amenai en Angleterre, m'assura » que c'est la plus redoutable Nation de cette Contrée, & que ses ar» mes, qui sont des arcs & des fleches, ont trois fois la grandeur de » celles des Orinoccoponis. Mon Indien, qui ne fut pas tout-d'un-coup » persuadé de son récit, me protesta que les Iraouaquaris avoient pris » depuis peu un de ces Monstres, & qu'il avoit été vû de toute la Pro» vince d'Aromaïa. Raleigh ajoute que s'il eut appris toutes ces circons» tances avant son départ, il auroit tenté l'impossible pour enlever un » de ces étranges Indiens, & pour l'amener jusqu'en Europe. Lorsqu'il » fut retourné sur la Côte de Cumana, un Espagnol, Homme d'esprit & » d'expérience, apprenant qu'il avoit pénétré dans la Guiane jusqu'à la » Riviere de Caroli, lui demanda s'il avoit rencontré des Eouaipano» mas, & l'assura qu'il avoit vû plusieurs de ces Acéphales. Raleigh atteste » là-dessus de célebres Négocians (47), connus de toute la Ville de Lon» dres.

Nation monstrueuse.

Le Casnero est une quatrieme Riviere qui se jette dans l'Orinoque, au-dessus du Caroli vers l'Oüest, mais du côté de l'Amapeia. Sa grandeur l'emporte sur celle des plus grands Fleuves de l'Europe. Elle prend sa source, au Midi de la Guiane, dans les Montagnes qui séparent ce Païs des Terres de l'Amazone. Les Anglois auroient entrepris de la remonter, si l'approche de l'Hiver ne leur eut fait craindre d'y trouver leur perte: non qu'l'Hiver mérite proprement ce nom, dans un Païs où les arbres sont continuellement chargés de feuilles & de fruits; mais il y est accom-

Riviere de Casnero.

(46) On n'a pu se dispenser de rapporter ce trait, d'après un Voïageur tel que le Chevalier Raleigh: mais une partie du merveilleux disparoîtra, si l'on suppose que l'usage de cette Nation est de rendre le cou fort court aux Enfans, par quelque pratique semblable à celle d'un autre Peuple de l'Amérique, qui applatit la tête des siens avec des ais constamment appliqués & serrés. D'ailleurs les Indiens de la Guiane, & les Espagnols de Cumana, peuvent être soupçonnés d'un peu d'exagération.

(47) MM. Moucheron.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

pagné de pluies violentes, qui cauſent de prodigieux débordemens. Toutes les Campagnes ſont inondées ; & le tonnerre y eſt ſi terrible, qu'il ſemble menacer la Nature de ſa ruine. Raleigh en fit une triſte expérience à ſon retour.

Du côté du Nord, le *Cari* eſt la premiere Riviere qui ſe jette dans l'Orinoque, & qu'on rencontre en remontant ce grand Fleuve. On trouve enſuite celle de Limo. Les Terres de l'une à l'autre ſont habitées par la Nation des *Aouacaris*, eſpece de Cannibales, qui tiennent un marché où ils vendent, pour des Haches, leurs Femmes & leurs Filles à leurs Voiſins, qui les revendent aux Eſpagnols. A l'Oueſt de la Riviere de Limo, on trouve celle de Pao ; enſuite le *Caouti* ; puis le *Vocari*, & le Capuri, qui vient de la Riviere de Meta, par laquelle Berreo étoit venu de la Nouvelle Grenade. La Province d'Amapaïa eſt à l'Oueſt du Capuri ; & c'eſt là que Berreo aïant paſſé l'Hiver avec ſes gens, les eaux lui en firent perdre un grand nombre. Au-deſſus de l'Amapeïa, en tirant vers la Nouvelle Grenade, le Pato & le Caſſanar tombent dans le Meta. A l'Oueſt de ces Rivieres, on a les Terres des Aſchaques & des Catuplos, & les Rivieres de Beta, de Dauney & d'Ibarra. Sur les Frontieres du Pérou, on trouve les Provinces de Tomebamba & de Caxamalca, & tirant vers Quito & le Popayan, au Nord du Pérou, les Rivieres de Guayara & de Guayacuro. Au-delà des Montagnes du Popayan, on rencontre le Pampamena, ou Payanano, qui deſcend juſqu'à la Riviere des Amazones, en traverſant les Terres des Moteyones, où Pedro d'Orſua eut le malheur de périr. C'eſt entre le Dauney & le Beta, qu'eſt la grande Ile de Baraquan. L'Orinoque eſt inconnu ſous ce nom, au-delà du Beta ; il y porte celui d'*Athule* ; & plus loin, il eſt coupé par de grandes chutes d'eau, qui ne permettent pas aux Vaiſſeaux d'y paſſer. Raleigh, qu'on ſuit mot à mot dans cette Deſcription, aſſure que pour ce qu'il nomme des Vaiſſeaux de charge, la navigation eſt libre ſur ce Fleuve, l'eſpace d'environ mille milles d'Angleterre, & que pour les Canots elle ne l'eſt pas moins, du double ; que ſes eaux, ſoit par elles-mêmes, ou par les Rivieres qui s'y jettent, conduiſent au Popayan, à la Nouvelle Grenade & au Pérou ; que par d'autres Rivieres, on peut ſe rendre aux nouveaux Etats des Incas, deſcendus, dit-il toujours, de ceux du Pérou, aux Amapaïas & aux Annabas ; enfin qu'une partie de ces Rivieres, qu'on peut nommer les branches de l'Orinoque, prennent leurs ſources dans les Vallées qui ſéparent la Guiane des Provinces Orientales du Pérou.

Diverſes Rivieres.

L'Orinoque change de nom. Il porte celui d'Athule.

Longueur de ſon cours.

Le débordement des eaux augmentant de jour en jour, mille dangers, dont les Anglois ſe crurent menacés, leur firent ſouhaiter leur retour. Raleigh ne réſiſta point à leurs inſtances. Il avoit acquis d'heureuſes lumieres ; mais l'inondation ne lui laiſſoit aucune eſpérance d'en recueillir le fruit. D'ailleurs ſes gens étoient ſans habits ; & ceux qui leur reſtoient étant percés de la pluie dix fois par jour, ils n'avoient pas même le tems de les faire ſecher. Il ſe détermina donc à retourner vers l'Eſt, dans le deſſein de reconnoître mieux toutes les parties du Fleuve : obſervation importante, qu'il ſe reprochoit d'avoir négligée.

Raiſons qui font retourner les Anglois vers l'Eſt.

En quittant l'embouchure du Caroli, il alla mouiller, le premier jour, au

au Port de Morquito, qu'il regardoit comme un séjour de confiance, par celle qu'il avoit au caractere de Topiaouari. Ce vieux Cacique, qu'il fit avertir de son arrivée, se hâta de le venir voir, suivi d'une abondante provision de vivres. Après des caresses fort tendres, Raleigh, qui avoit formé un petit camp sur une éminence, au bord du Fleuve, fit sortir tout le monde de sa Tente, pour s'entretenir seul avec ce sage Vieillard. On doit concevoir, néanmoins, que ces entretiens ne se faisoient pas sans un Interprete. C'est dans la bouche de l'Auteur, qu'il faut laisser des explications de cette importance.

Raleigh revoit Topiaouari.

Je commençai par lui dire que lui connoissant une haine égale pour les Eporemerios & pour les Espagnols, j'attendois de lui qu'il m'apprendroit le chemin de la Ville Impériale des Incas. Il me répondit qu'il ne s'étoit pas figuré que mon dessein fut de prendre cette route, non-seulement parceque la saison ne me le permettoit pas, mais plus encore parcequ'il ne me croïoit pas assez de monde pour une si dangereuse entreprise; que si je m'obstinois à la tenter avec si peu de forces, il m'assuroit que j'y trouverois ma perte; que la puissance de l'Empereur de Manoa (48) étoit formidable, & que le triple de mes gens ne suffiroit pas pour lui causer de l'inquiétude. Il ajouta que je ne devois jamais espérer de pouvoir pénétrer dans la Guiane, sans l'assistance des Ennemis de ce grand Etat, soit pour en recevoir des secours d'hommes, ou pour en tirer des rafraîchissemens & des provisions, que la longueur du chemin & l'excès de la chaleur rendoient également nécessaires; que trois cens Espagnols, qui avoient entrepris la même expédition, étoient demeurés ensevelis dans la Vallée de Maccureguary, sans autre effort, du côté de leurs Ennemis, que de les avoir investis de toutes parts, & d'avoir mis le feu aux Herbes, dont la fumée & la flamme les avoient étouffés.

Sa conférence avec lui.

Il propose d'attaquer le nouvel Empire des Incas.

Comment les Espagnols avoient péri dans cette entreprise.

» D'ici, continua-t'il, on compte, à Maccureguary, quatre grandes journées de chemin. Les Peuples de cette Vallée sont les premiers Indiens » de la frontiere des Incas : ils sont leurs Sujets, & leur Ville est d'une » richesse extrême. Tous les Habitans portent des habits. C'est de Maccureguary, que viennent toutes les plaques d'or qu'on voit aux Indiens » de la Côte; c'est à Maccureguary qu'elles se fabriquent. Mais plus loin, » le travail est incomparablement plus beau. On y fait, en or, des figures d'Hommes & d'Animaux.

Je lui demandai combien il croïoit qu'il me fallût d'hommes pour prendre la Ville? Sa réponse fut incertaine. Je lui demandai encore, s'il croïoit du moins que je pusse compter sur le secours de ses Indiens? Il m'assura que tous les Peuples des Païs voisins se joindroient à moi dans cette guerre, supposé que faute de Canots pour tant d'hommes, la Riviere offrît alors des gués, & pourvu que je lui laissasse cinquante Soldats, qu'il me promettoit d'entretenir jusqu'à mon retour. Je lui répondis qu'avec mes Matelots & mes Ouvriers, je n'avois gueres que ce nombre; &

Propositions de Topiaouari.

Réponses de Raleigh.

(48) On voit que non-seulement la transmigration des Incas, mais encore l'existence de la Ville de Manoa, continue de passer pour constante dans l'imagination de Raleigh. Comment des faits de cette nature sont-ils demeurés sans éclaircissement? Nous ne cessons point de renvoïer au Voïage de M. de la Condamine sur l'Amazone.

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

que d'ailleurs, ne pouvant leur laiſſer de poudre, ni d'autres munitions; ils ſeroient en danger de périr par les mains des Eſpagnols, qui chercheroient à ſe vanger du mal que je leur avois fait à la Trinité. Cependant les Capitaines *Calfield*, *Grenville*, *Gilbert*, & quelques autres, paroiſſoient diſpoſés à demeurer : mais je ſuis ſûr qu'ils y auroient tous péri. Berreo attendoit du ſecours, d'Eſpagne & de la Nouvelle Grenade. J'appris même enſuite qu'il avoit déja deux cens Chevaux prêts à Caracas.

Haine du Cacique contre les Eſpagnols.

Topiaouari me dit alors que tout dépendroit donc de l'avenir, & des forces avec leſquelles je reviendrois dans ſes Terres; mais qu'il me prioit de le diſpenſer, pour cette fois, de me fournir le ſecours de ſes Indiens, parcequ'après mon départ les Eporemerios ne manqueroient pas de faire tomber ſur lui leur vangeance. Il ajouta que les Eſpagnols cherchoient auſſi l'occaſion de le traiter comme ſon Neveu, qu'ils avoient fait périr par un infâme ſupplice; qu'il n'avoit pas oublié avec quelle rigueur ils l'avoient tenu dans les chaînes, & promené comme un Chien, juſqu'à cequ'il eut païé cent plaques d'or pour ſa rançon; que depuis qu'il étoit Cacique, ils avoient tâché pluſieurs fois de le ſurprendre, mais qu'ils ne lui pardonneroient point l'alliance que je lui propoſois. Il me dit encore: » Après avoir tout emploïé pour ſoulever mes Peuples contre moi, ils » ont enlevé un de mes Neveux, nommé *Aparacano*, qu'ils ont fait bap» tiſer, ſous le nom de Dom Juan; ils l'ont armé & vêtu à l'Eſpagnole, » & je ſais qu'ils l'excitent, par l'eſpérance de ma ſucceſſion, à me dé» clarer la guerre «. Enfin Topiaouari me pria de ſuſpendre mes réſolutions juſqu'à l'année ſuivante, & me promit que dans l'intervalle il diſpoſeroit les eſprits en ma faveur. Entre diverſes raiſons, qui lui faiſoient déteſter les Eporemerios, il me raconta que dans leur derniere guerre ils avoient enlevé ou violé toutes les Femmes de ſon Païs. Nous ne leur demandons que nos Femmes, continua-t'il; car nous ne faiſons aucun cas de leur or. Il ajouta, les larmes aux yeux : » autrefois, nous avions dix » ou douze Femmes, & nous ſommes réduits maintenant à trois ou qua» tre; tandis que nos Ennemis en ont cinquante, & juſqu'à cent «. En effet l'ambition de ces Peuples conſiſte à laiſſer beaucoup d'Enfans, pour rendre leurs Familles puiſſantes par une nombreuſe poſtérité.

Injures qu'il avoit reçues des Eporemerios.

Ses conventions avec Raleigh.

Je demeurai perſuadé, par les raiſons du Cacique, qu'il m'étoit impoſſible de rien entreprendre, cette année, contre les Incas. Il fallut réprimer notre paſſion pour l'or, qui nous auroit attiré, comme aux Eſpagnols, la haine & le mépris de ces Indiens. Qui ſait même ſi reconnoiſſant que nous ne penſions auſſi qu'à les piller, ils ne ſe ſeroient pas joints à eux pour nous fermer l'entrée de leur Païs? C'étoit préparer de nouvelles difficultés aux Anglois qui pourront s'ouvrir la même route après nous; au lieu que, ſuivant toute apparence, ces Peuples, déja familiariſés avec nous, préfereront notre voiſinage à celui des Eſpagnols, qui ont toujours traité leurs Voiſins avec la derniere cruauté. Le Cacique, à qui je demandai un de ſes Indiens pour l'emmener en Angleterre & lui faire apprendre notre Langue, me confia ſon propre Fils. Je lui laiſſai deux jeunes Anglois, qui ne marquerent point de répugnance à de-

meurer dans un Païs, où nous n'avions reçu que des témoignages de bonne foi & d'humanité.

Je demandai à Topiaouari comment ſe fabriquoient les plaques d'or, & quelle méthode on emploïoit pour les tirer des pierres ou des mines? Il me répondit : » La plus grande partie de l'or, dont on fait les plaques » & les figures, ſe tire du Lac de Manoa, & de pluſieurs Rivieres, où » il ſe trouve en grains, & quelquefois en petits lingots. Les Epore- » merios y joignent une portion de cuivre, pour le travailler. Voici leur » méthode : ils prennent un grand vaſe de terre, plein de trous, dans » lequel les grains & le cuivre ſont mêlés enſemble; ils mettent le vaſe » ſur un feu ardent; & garniſſant les trous, de tuïaux de terre, ou de » pipes, ils ſoufflent juſqu'à ceque les deux métaux ſoient fondus. En- » ſuite, ils les verſent dans des moules de terre ou de pierre «. J'ai ap- porté deux de ces Figures en or, moins pour leur valeur, que pour en faire connoître ici la forme; car affectant de mépriſer les richeſſes des Epo- remerios, je donnai en échange, au Cacique, quelques Médailles du même métal, qui contenoient le portrait de la Reine. J'ai pris ſoin d'ap- porter auſſi du Minerai d'or, qui n'eſt pas rare dans ce Canton, & que je crois auſſi bon qu'il y en ait au monde : mais faute d'Ouvriers & d'inſtrumens, pour ſéparer l'or, il me fut impoſſible d'en prendre une groſſe quantité.

Il lui apprend la fabrique des Plaques d'or.

Raleigh n'oublia point de recommander aux deux Anglois, qu'il laiſſoit à Topiaouari, de ſe procurer quelque ouverture pour aller trafiquer à Maccureguari, & de reconnoître ſoigneuſement la route & les environs de cette Ville. Il leur abandonna, dans cette vue, diverſes marchandiſes, avec ordre de pénétrer, s'il étoit poſſible, juſqu'à celle de Manoa. Enſuite il continua de deſcendre le Fleuve, accompagné du Cacique de Putima, Chef de la Province de Warrapana, qui, ſe trouvant chez Topiaouari, avoit prié les Anglois d'aborder ſur ſes Terres. Ils apprirent, de lui-même, que c'étoit lui qui avoit maſſacré les Eſpagnols de Berreo; & ſa confiance paroiſſant extrême pour les Ennemis d'une Nation qu'il avoit offenſée, il leur offrit de les conduire au pié d'une Montagne, où la roche paroiſſoit de couleur d'or.

Ordre que Raleigh donne à deux Anglois qu'il laiſſe en Guiane.

Raleigh ne ſe repoſa ſur perſonne, d'une obſervation de cette importance. Il partit lui-même, avec les principaux de ſes gens, pour viſiter une ſi riche Montagne. On lui fit ſuivre d'abord le bord d'une Riviere, nommée *Mana*, en laiſſant à droite un Village d'Indiens qu'il entendit nommer *Tutevitona*, & qui appartient à la Province de Taraco. Au-delà, vers le Sud, il arriva dans la Vallée d'Amariocapana, qui contient un Village du même nom, & qui lui parut un des plus beaux Païs du monde : elle s'étend de l'Eſt à l'Oueſt, au moins de ſoixante milles; mais c'eſt le Voïageur même, qu'il faut entendre dans ces recits.

Il viſite une Montagne de couleur d'or.

De la rive du Mana, nous paſſâmes à celle de l'*Oiana*, autre Riviere qui traverſe la Vallée; & nous nous arrêtâmes au bord d'un Lac, que cette Riviere forme de ſes propres eaux. Comme nous étions fort mouillés, un de nos Guides fit du feu, en frottant deux bâtons l'un contre l'autre, & nous en allumâmes un aſſez grand pour y faire ſécher nos ha-

Voïages sur l'Orinoque. Raleigh. 1595.

bits : mais tandis que nous prenions ce ſoin, l'apparition ſubite de quelques Manatées, de la groſſeur d'un tonneau, qui ſe firent voir dans le lac, nous cauſa autant d'effroi que de ſurpriſe. Ce ne fut pas ſans peine, que nous continuâmes notre marche. Il nous reſtoit une demie journée de chemin juſqu'à la Montagne. Je pris le parti de renvoïer à bord le Capitaine Keymis, parceque les informations du Cacique me firent comprendre qu'à mon retour, je pouvois me rapprocher de l'Orinoque par une voie plus courte. Keymis portoit ordre à la Galeaſſe de deſcendre à l'embouchure du Cumaca, où je promis de l'attendre, pour m'épargner la peine de retourner juſqu'à Putima.

Il en rencontre une de même couleur.

Le même jour je paſſai au pié d'une Montagne, dont les divers Rochers étoient de couleur d'or, comme ceux qu'on m'avoit annoncés ; mais je ne pus vérifier s'ils étoient réellement de ce précieux métal. On me fit remarquer, ſur la gauche, une autre Montagne, qui ſembloit contenir auſſi diverſes ſortes de Minéraux. Ainſi je n'eus que la joie d'un brillant ſpectacle. Delà, je me rendis, par un chemin aſſez court, au Village d'Ariacoa, où l'Orinoque ſe partage en trois canaux. La Galeaſſe étoit déja deſcendue à Cumana, mais ſans Keymis, qui n'avoit pas eu le tems de lui porter mes ordres. Je laiſſai, à Cumana, deux de mes gens pour l'attendre ; & me propoſant d'y revenir joindre les canots, je fis partir les Capitaines Thyn & Grenville avec la Galeaſſe. Enſuite je me remis en chemin vers la Montagne du Cacique, en prenant ma route vers Emeriac, qui n'eſt pas éloigné du Fleuve. Il fallut paſſer la Riviere de Cararopana, qui ſe jette dans l'Orinoque, & dont pluſieurs petites Iles rendent la vue fort agréable. Vers le ſoir, nous arrivâmes au bord d'une autre Riviere, nommée Winicapara, qui ſe joint auſſi à l'Orinoque. C'eſt à quelque diſtance de ce lieu, qu'on me fit voir enfin la fameuſe Montagne que je cherchois : mais, contre l'eſpérance du Cacique, l'inondation étoit déja ſi forte dans ce canton, qu'il nous fut impoſſible d'en approcher. Je fus réduit à contempler la Montagne d'aſſez loin. Elle me parut fort haute, de la forme d'une tour, & de couleur blanche plutôt que jaune ; ceque je ne pus attribuer qu'à l'éloignement. Un torrent impétueux, qui ſe précipitoit du ſommet, formé apparemment par les pluies continuelles de la ſaiſon, faiſoit un bruit que nous n'avions pas ceſſé d'entendre depuis quelques heures, & qui nous rendoit preſque ſourds, à la diſtance où nous étions. Je jugeai, par le nom du Païs & par d'autres circonſtances, que cette Montagne étoit la même dont Berreo m'avoit raconté différentes merveilles, telles que l'éclat des diamans & d'autres pierres précieuſes qu'elle renferme dans toutes ſes parties. Je n'oblige perſonne à me croire ; mais il eſt certain que j'y vis éclater une extrême blancheur. Cependant je dois ajouter auſſi que Berreo n'y avoit pas été lui-même, parcequ'outre l'inondation, qui l'avoit arrêté, les Naturels du Païs étoient mortels Ennemis des Eſpagnols. Après avoir pris un peu de repos ſur le bord du Winicapara, nous le ſuivîmes juſqu'au Village du même nom, dont le Cacique m'offrit de me conduire à la Montagne, par de grands détours : mais la longueur & les difficultés du chemin m'effraïerent, ſurtout pour une entrepriſe où je n'avois à ſatisfaire que ma curioſité.

Ce qu'il voit dans celle qu'on lui avoit annoncée.

C'étoit celle que Berreo avoit vue.

Je retournai enſuite à l'embouchure de Cumana, où tous les Caciques voiſins vinrent m'offrir des proviſions de leurs Terres : c'étoient des liqueurs, des Poules & du Gibier, avec quelques-unes de ces pierres précieuſes que les Eſpagnols nomment *Piedras Huadas*. En revenant de Winicapara, j'avois laiſſé à l'Eſt quatre Rivieres, qui deſcendent des Montagnes d'Emeria, & qui vont ſe jetter dans l'Orinoque. D'autres, ſorties des mêmes Montagnes, coulent vers la Mer du Nord ; telles que l'*Araturi*, l'*Amacuma*, le *Batima*, le *Wana*, le *Maroaca*, le *Paroma*. La nuit avoit été ſombre & fort orageuſe. Ce fut le matin que j'arrivai à l'embouchure de Cumana, où j'avois laiſſé Eques & Porter, pour attendre le Capitaine Keymis, qui revenoit par terre. Ils n'avoient point encore eu de ſes nouvelles ; mais il arriva le jour ſuivant.

VOYAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH. 1595. Rivieres du Païs.

Raleigh, aïant pris congé des Caciques, qui le quitterent, dit-il, les larmes aux yeux, remonta dans ſes Canots, & mouilla le ſoir à l'Ile d'Aſſipana. Le lendemain, il trouva ſa Galéaſſe à l'ancre, près de Toparimaca. Il faiſoit cent milles par jour, en deſcendant : mais il ne put retourner par la route qu'il avoit priſe en entrant dans le Fleuve, parce que la Briſe & le courant de la Mer portoient vers l'Amana. La néceſſité lui fit ſuivre le cours du Capuri, qui eſt un des bras de l'Orinoque, par lequel il ſe rendit à la Mer. Il ſe croïoit à la fin de tous les dangers. Cependant, la nuit ſuivante, aïant mouillé à l'embouchure du Capuri, qui n'a pas moins d'une lieue de large, la violence du courant l'obligea de ſe mettre à couvert ſous la Côte, avec ſes Canots ; & quoique la Galéaſſe eut été tirée auſſi près de terre qu'il étoit poſſible, on eut beaucoup de peine à la ſauver du naufrage. A minuit, le tems changea fort heureuſement ; & vers neuf heures du matin, les Anglois eurent la vue de la Trinité, où ils rejoignirent leurs Vaiſſeaux, qui les avoient attendus à Curiapana.

Raleigh continue de deſcendre l'Orinoque.

Danger qu'il court à ſon embouchure.

On trouve enſuite, dans la Relation de Raleigh, un retracement aſſez inutile de tous les Païs qu'il avoit viſités : mais ſes remarques ſur quelques-uns de leurs Peuples, & ſa concluſion, méritent de ſortir de la ténébreuſe collection d'Hackluyt.

On l'aſſura, dit-il, que les Eporemerios obſervent la Religion des Incas du Pérou, c'eſt-à-dire qu'ils croient l'immortalité de l'Ame, qu'ils rendent hommage au Soleil, &c. Perſonne ne déſavouera que ce point, s'il étoit mieux établi, ne donnât beaucoup de vraiſemblance à la tranſmigration des Péruviens : mais il reſteroit encore à prouver qu'elle fût arrivée depuis la Conquête. On aſſura auſſi Raleigh que l'Inca, qui regnoit dans la Guiane, y avoit fait bâtir un Palais, tout-à-fait ſemblable à ceux que ſes Ancêtres avoient au Pérou. » Tout le monde ſait, dit-il à cette occaſion, la quantité d'or que les Conquérans Eſpagnols ont tiré de ce » vaſte Empire : mais je ſuis convaincu que le Prince, qui regne à Manoa, en poſſede beaucoup plus qu'il n'y en a dans toutes les Indes Occidentales.

Ses remarques ſur les Incas de la Guiane.

» A préſent, dit-il encore, je vais parler de ce que j'ai vû moi-même. » Ceux, qui aiment les découvertes, peuvent compter qu'ils trouveront de- » quoi ſe ſatisfaire en remontant l'Orinoque, où tombe un ſi grand nom-

Jugement qu'il porte de ce Païs.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. RALEIGH; 1595.

» bre de Rivieres, qui conduiſent dans une étendue de Terres, à laquelle » je donne, de l'Eſt à l'Oueſt, plus de deux mille milles d'Angleterre, » & plus de huit cens du Nord au Sud. Toutes ces Terres ſont riches en » or, & en Marchandiſes propres au Commerce. On y trouve les plus » belles Vallées du monde. En général, le Païs promet beaucoup, à ceux » qui entreprendront de le cultiver. L'air y eſt ſi pur, qu'on y rencontre » partout des Vieillards de cent ans. Nous y paſſâmes toutes les nuits, » ſans autre couverture que celle du Ciel; & dans tout le cours de mon » voïage, je n'eus pas un Anglois malade. Le Sud de la Riviere a du » bois de teinture, qui l'emporte, ſuivant mes lumieres, ſur celui du » reſte de l'Amérique. On y trouve auſſi beaucoup de coton, d'herbe à » ſoie, de Baume & de Poivre, diverſes ſortes de Gommes, du Gin- » gembre, & quantité d'autres productions qui ne ſont dûes qu'à la » Nature.

» Le trajet n'eſt, ni trop long, ni trop dangereux. Il peut ſe faire » dans l'eſpace de ſix ou ſept ſemaines; & l'on n'a point à franchir de » mauvais paſſages, tels que le Canal de Bahama, la Mer orageuſe des » Bermudes, le Cap de Bonne-Eſperance, &c. Le tems propre à ce Voïa- » ge, eſt le mois de Juiller, pour arriver au commencement de l'Eté du » Païs, qui dure à-peu-près juſqu'au mois de Mars. Le tems du retour » eſt Mai ou Juin.

» La Guiane peut être regardée comme un Païs Vierge, auquel les » Européens n'ont point encore touché; car les foibles Etabliſſemens, » qu'ils ont ſur les Côtes de la Mer du Nord, ne méritent pas le nom » de Conquêtes: mais celui qui bâtiroit ſeulement deux Forts, à l'entrée » du Païs, n'auroit pas à craindre que ce vaſte terrein lui fût diſputé. » On ne pourroit remonter le Fleuve, ſans eſſuïer le feu des deux Forts. » D'ailleurs les Vaiſſeaux chargés n'y peuvent aborder facilement qu'en » un ſeul endroit, & l'on ne peut même approcher de la Côte qu'avec » de petits Bateaux & des Canots. On rencontre, ſur les bords du Fleu- » ve, des Bois fort épais, & de deux cens milles de longueur. La route » de terre n'eſt pas moins difficile: on a de toutes parts un grand nom- » bre de hautes Montagnes; & ſi l'on n'eſt pas bien avec les Naturels du » Païs, les vivres y ſont difficiles à trouver. C'eſt ce que les Eſpagnols » ont toujours éprouvé avec perte, quoiqu'ils aient ſouvent tenté de con- » quérir cette vaſte Région.

Concluſion qu'il tire de ſes propres lumieres.

Enfin, conclut le ſage Raleigh, je ſuis perſuadé que la Conquête de la Guiane aggrandira merveilleuſement le Prince à qui ce bonheur eſt réſervé, & qu'il en pourra tirer aſſez de richeſſes & de forces, pour contrebalancer celles de l'Eſpagne. » Si c'eſt à l'Angleterre que le Ciel deſ- » tine un ſi beau partage, je ne doute pas que la Chambre de Commer- » ce, qui ſera établie à Londres pour la Guiane, n'égale bientôt celle de » la *Contratacion*, que les Eſpagnols ont à Seville pour toutes leurs con- » quêtes Occidentales.

Témoignages ſur la Guiane.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE.

HACKLUYT joint, à cette Relation, une copie authentique de pluſieurs Lettres (49) qui furent ſaiſies vers le même tems, dans un Vaiſſeau Eſpagnol, par un Capitaine Anglois nommé Georges *Popham*, & préſentées au Conſeil d'Etat d'Angleterre. Il ſuffira d'en détacher quelques traits, pour juſtifier l'opinion que les Eſpagnols & les Anglois avoient alors conçue de l'intérieur de la Guiane.

Lettres interceptées.

Dom Alonſo écrivoit de la grande Canarie, à quelques Négocians de San Lucar, qu'il n'y avoit point d'autres nouvelles, que celles de la découverte d'une Ville nommée Manoa ou el Dorado, & d'un Païs où l'or étoit dans une prodigieuſe abondance. Il ajoutoit qu'il en étoit informé par diverſes perſonnes qui en avoient fait le voïage, & qu'il étoit lui-même dans la réſolution de l'entreprendre. Enfin, il y joignoit l'Extrait ſuivant, d'une Relation qui ne pouvoit être ſuſpecte, puiſque c'étoit au Roi d'Eſpagne qu'elle devoit être envoïée :

A la Riviere de Paro, le 23 d'Avril 1593.

Comment Domingo de Vera prit poſſeſſion de la Guiane.

EN préſence de moi, Rodriguez *de Corança*, Secretaire de Marine : Domingo *de Vera*, Lieutenant pour Antonio de Berreo, fit aſſembler ſes Soldats ; & les aïant mis en ordre de bataille, il leur tint ce diſcours. » Amis, vous ſavez tous quels ſoins Dom Antonio de Berreo notre Général s'eſt donnés, & dans quelles dépenſes il s'eſt engagé depuis onze » ans, pour découvrir le puiſſant Etat de la Guiane & del Dorado. Vous » n'ignorez pas les peines extraordinaires qu'il a eſſuïées dans cette illuſtre entrepriſe. Cependant le défaut de proviſions & le mauvais état de » ſes gens aïant rendu ſes dépenſes & ſes travaux inutiles, il me charge » de faire aujourd'hui de nouvelles tentatives. Dans cette vue, je dois » prendre poſſeſſion de la Guiane au nom de Sa Majeſté & de notre Général. Ainſi, vous, François *Carillo*, je vous charge de relever cette » Croix, qui eſt à terre, & de la tourner enſuite vers l'Orient. » Carillo aïant obéi, le Lieutenant, les autres Officiers & tous les Soldats s'agenouillerent devant la Croix, & firent leur priere. Enſuite Domingo de Vera prit une taſſe pleine d'eau, la but, en prit une ſeconde & jetta l'eau à terre auſſi loin qu'il put, tira ſon épée ; & coupant l'herbe qui étoit autour de lui, puis quelques branches des arbres, il dit : » Au » nom de Dieu je prens poſſeſſion de cette Terre pour S. M. Dom Phi» lippe, notre Souverain Seigneur «. Après quoi l'on ſe remit à genoux ; & tous les Aſſiſtans, Officiers & Soldats, répondirent qu'ils défendroient cette poſſeſſion juſqu'à la derniere goutte de leur ſang. Alors Domingo de Vera, l'épée nue à la main, m'ordonna de lui donner Acte de cette priſe de poſſeſſion, & de déclarer que tous ceux qui ſe trouvent ici préſens en ſont témoins.

(49) Collection de Richard Hackluyt, pages 662 & ſuivantes.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE.

TÉMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Enſuite le Lieutenant pénétra, deux lieues plus loin dans le Païs, juſqu'au premier Village, où il fit déclarer au Cacique par Antonio *Bizante*, notre Interprete, qu'on s'étoit mis en poſſeſſion du Païs au nom de S. M. Le Cacique répondit qu'il conſentoit à ſe faire Chrétien, & qu'il permettoit que la Croix fût élevée dans ſes Terres. Le premier de Mai, nous arrivâmes à Carapana, d'où nous paſſâmes à Toraco, qui eſt cinq lieues plus loin. L'Interprete, aïant fait la même déclaration au Cacique de ce Village, obtint auſſi la permiſſion d'arborer la Croix.

Tentative qu'il fait pour y pénétrer.

Le 4, nous entrâmes dans un Païs fort peuplé. Le Cacique vint au-devant de nous, & nous conduiſit à ſa Maiſon, où, nous traitant avec beaucoup d'amitié, il nous fit préſent de quantité d'or. L'Interprete lui demanda d'où il tiroit ce métal: il répondit; d'une Province, qui n'eſt éloignée que d'une journée. Il ajouta que les Indiens du Païs en avoient autant qu'il en pouvoit tenir dans la Vallée où nous étions. L'uſage des Habitans de cette Province eſt de ſe frotter la peau, du ſuc de certaines herbes, & de ſe poudrer enſuite tout le corps de poudre d'or. Le Cacique offrit de nous conduire juſqu'à leurs premieres Habitations; mais il nous avertit que leur Nation étoit fort nombreuſe, & capable de nous faire périr tous ſans pitié. Nous lui demandâmes comment ces Peuples s'y prenoient pour trouver de l'or? Il nous répondit que dans un Canton de leur Province, ils creuſoient la terre, enlevant l'herbe même avec ſa racine; qu'ils mettoient l'herbe & la terre dans de grands Vaiſſeaux, où ils lavoient tout, & qu'ils en tiroient ainſi quantité d'or.

Province fort riche en or.

Poudre d'or dont les Habitans s'enduiſent le corps.

Le 8, nous fîmes plus de ſix lieues, juſqu'au pié d'une Montagne où nous trouvâmes un Cacique, accompagné d'environ 3000 Indiens des deux Sexes, qui étoient chargés de Poules & d'autres vivres. Ils nous les offrirent, en nous preſſant d'aller juſqu'à leur Village, qui conſiſtoit en cinq cens Maiſons. Le Cacique nous dit qu'il tiroit cette abondance de proviſions, d'une vaſte Montagne, dont nous appercevions la Côte, à peu de diſtance de ſon Habitation; qu'elle étoit extrêmement peuplée; que tous ſes Habitans portoient des plaques d'or ſur l'eſtomac, & des pendans du même métal aux oreilles; enfin qu'ils étoient couverts d'or. Il ajouta que ſi nous voulions lui donner quelques Coignées, il nous apporteroit des plaques d'or en échange. On ne lui en fit donner qu'une, pour ne pas marquer trop d'avidité, & pour lui laiſſer croire que nous faiſions plus de cas du fer que de l'or. Il nous apporta bientôt un lingot d'or, du poids de vingt-cinq livres. Le Lieutenant ſe rendit maître de ſa joie; & nous montrant cette piece, d'un air ſérieux, il affecta de la jetter à terre, & de la faire reprendre ſans aucune marque d'empreſſement. Nous étions tranquilles, dans les plus agréables eſpérances, lorſqu'au milieu de la nuit, un Indien nous avertit que les peuples de la Montagne étoient en mouvement pour venir nous attaquer. Vera nous fit partir auſſi-tôt, armes en mains, & dans le meilleur ordre.

Vera conçoit de grandes eſpérances.

Comment il les déguiſe.

Elles ſont ruinées.

AUTRES TÉMOIGNAGES POUR L'EXISTENCE D'EL DORADO.

Le reſte de cette Relation aïant été ſupprimé, il y a beaucoup d'apparence que Vera fut arrêté par la réſiſtance des Indiens. Mais on lit dans l'extrait d'une autre Lettre, que les Eſpagnols ne s'entretenoient alors, à Carthagene, que de la Découverte d'el Dorado, & que depuis peu il en

en étoit arrivé une Frégate, qui avoit à bord une figure giganteſque d'or maſſif, du poids de quarante-ſept quintaux. C'étoit, diſoit-on, la Divinité d'une grande Province, dont les Habitans avoient pris la réſolution d'embraſſer le Chriſtianiſme; & tous les Eſpagnols de la Fregate aſſuroient que le Païs del Dorado renfermoit d'immenſes richeſſes. Une autre Lettre, de Rio de la Hacha, portoit que le Nuevo Dorado de Martinez n'étoit point une chimere; qu'on avoit eu le bonheur de le retrouver, & qu'il contenoit réellement une immenſe quantité d'or. Enfin, parmi d'autres témoignages, qu'on ne peut ſoupçonner de colluſion, ni de fauſſeté, on trouve celui d'un François de Cherbourg, nommé *Boutillier*, qui avoit rencontré un Vaiſſeau Eſpagnol, chargé de deux millions en or, & dont le Capitaine, avec lequel il eut pluſieurs entretiens, lui confeſſa qu'il venoit du Nuevo Dorado, où ce Métal étoit dans une extrême abondance.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE.

TEMOIGNAGES SUR LA GUIANE.

Mais rien ne donne plus de vraiſemblance à l'opinion qui s'en étoit établie, que deux autres Voïages des Anglois, qui ſuivirent immédiatement celui de Raleigh; l'un entrepris dès l'année ſuivante par le Capitaine Keymis, qui étoit de la premiere Expédition; l'autre en 1597 aux frais de Raleigh même (50), que ſon élévation (51) n'avoit pas refroidi pour ſon projet d'établiſſement dans la Guiane. La Relation de Keymis eſt d'autant plus curieuſe, qu'avec de nouveaux éclairciſſemens ſur cette Région, elle contient la ſuite des entrepriſes de Berreo, & les raiſons qui firent également avorter les eſpérances des Anglois & des Eſpagnols. Elle fut dédiée à Raleigh, ſous ſes nouveaux titres; & pour la rendre digne de ſon nom, Keymis, qui paroît avoir été plus Lettré qu'on ne ſe l'imagineroit d'un Homme de Mer, & d'un Anglois de ce ſiecle, y joignit un Poëme Epiſervés (52).

Introduction à la Relation ſuivante.

Poëme à l'honneur de Raleigh.

(50) Le titre laiſſe en doute, néanmoins, s'il ne prit pas réellement la conduite de l'entrepriſe. D'ailleurs, c'eſt à Thomas *Maſham*, Officier, ou Volontaire, de l'Equipage, que le Journal eſt attribué. *Collection d'Hackluyt, p. 692.*

(51) Il eſt qualifié, non-ſeulement de digne Chevalier, mais encore de *Lord Warden of the ſtanneries*, de Capitaine des Gardes de Sa Majeſté, & de Lieutenant Général du Comté de Cornouailles, dans une Lettre écrite à Mylord Howard, dont on parlera bientôt.

(52) Leur ſingularité mérite la place qu'on leur donne ici. Obſervons que les Anglois avoient nommé l'Orinoque, la Raleane, ou Riviere de Raleigh, en lui attribuant, quoique mal-à-propos, l'honneur de l'avoir découvert.

Montibus eſt Regio, quaſi muris obſita multis,
Circumſepit aquis quos Raleana ſuis.
Intus habet largos Guaiana receſſus,
Hoſtili geſtans libera colla jugo.
Hiſpanus clivis illis ſudavit, & alſit,
Septem annos novies; nec tamen invaluit.
Numen & omen ineſt numeris. Fatale ſit illi!
Et nobis virtus ſit recidiva precor!
Gualtero patefacta via eſt duce & auſpice Raleigh
Menſe uno: o! factum hoc, nomine quo celebrem!
Nocte dieque, datis velis, remiſque laborans,
Exegit ſumma dexteritatis opus.
Scilicet expenſis magnis non ille pepercit,
Communi natus conſuluiſſe bono.

Voïages sur l'Orinoque.

§ II.

Voïage de Laurent Keymis dans la Guiane.

Départ de Keymis.

L'Embarquement de Keymis fut celui d'un Avanturier, qui se fioit au secours de la fortune, & qui attendoit plus, de sa conduite & de sa résolution, que de ses forces. Il partit de Portland, pour une entrepriſe qui demandoit une Flotte nombreuſe, avec un ſeul Vaiſſeau, nommé le *Cheri de Londres*, & une Pinaſſe qu'il perdit bientôt en Mer. Le reſte de ſa navigation fut heureux, juſqu'au Continent de l'Amérique, où il jetta l'ancre à l'embouchure de la belle & grande Riviere d'*Agrouaria*, qu'il place à 1 degré 40 minutes du Sud: c'étoit, dit-il, pour ſuivre le conſeil de Raleigh, qu'il s'étoit avancé ſi loin au Sud.

Où il arrive.

Il donne le nom de Cecile à un Cap.

Il ne trouva point d'Habitans ſur la Côte; & l'aïant ſuivie juſqu'à la Pointe Nord de la Baie, qu'il nomma le Cap *Cecile*, il vit deux hautes Montagnes, qui ſe préſentent comme deux Iles, quoiqu'elles ſoient jointes au Continent. Pluſieurs Rivieres ſe jettent dans la Mer au Nord & au Nord-Oueſt, le long de la Côte. Keymis mouilla près des deux Montagnes, pour y faire ſa proviſion d'eau. Enſuite, laiſſant ſon Vaiſſeau à l'ancre, il ſe mit dans ſa Chaloupe, avec huit ou neuf de ſes gens & ſon Interprete Indien, pour aller reconnoître les Rivieres & faire quelque liaiſon avec les Habitans du Païs. Vingt ou trente Cabanes, qu'il découvrit ſur la Riviere d'*Ouiapoco*, le firent aborder à la rive; & les aïant trouvées déſertes, l'eſpérance d'en rappeller les Habitans lui fit prendre la réſolution d'y paſſer la nuit. Mais le jour même ne lui ramena perſonne. Delà il paſſa devant le *Wanari*, ſans y mouiller, parceque le fond eſt de roche à l'entrée, & qu'il a fort peu de profondeur. Il fit quarante milles dans la Riviere de Caperouaca, ſans y appercevoir un Indien: mais il y trouva, ſur le revers d'une Montagne, du bois de teinture, dont il remplit ſa Chaloupe; & parmi quantité d'autres arbres, il reconnut une ſorte de Caneliers, dont il ne manqua point de prendre un Eſſai. De la Riviere de Caperouaca, étant entré dans celle de Caouo, il vit enfin un

Ses obſervations.

Comment il ſe lie avec les Indiens.

Providus excubuit, ſimili diſcrimine, Joſeph.
Sic Fratres Fratrem deſeruere ſuum.
Fama coloratam deſignet ſi bona veſtem:
Veſtis ſciſſa malis ſic fuit illa modis.
Mira leges. Aures animumque tuum arrige: Tellus
Hæc aurum & gemmas, graminis inſtar, habet.
Ver ibi perpetuum eſt; ibi prodiga terra quotannis
Luxuriat, ſola fertilitate nocens.
Anglia noſtra, licet dives ſit & undique felix,
Anglia, ſi confers, indiga frugis erit.
Expertes capitum, Volucres, Piſceſque, Feraſque
Prætereo: haud proſunt quæ novitate placent.
Eſt ibi, vel nuſquam, quod quærimus. Ergo petamus:
Det Deus hanc Canaam poſſideamus. Amen.

Canot, chargé de quelques Indiens, qui ne penſerent d'abord qu'à fuir, dans l'idée qu'il étoit Eſpagnol; mais lorſqu'ils eurent appris de l'Interprete le nom de ſa Nation & ſa haine pour l'Eſpagne, ils vinrent lui offrir de le mener à leur Habitation.

Les Anglois y furent reçus fort humainement: le Cacique leur apprit qu'il avoit été chaſſé de ſon Canton avec tous ſes Sujets, par les Eſpagnols de Moruga, Riviere voiſine de l'Orinoque; qu'il étoit de la Nation des Jaos, une des plus puiſſantes de la Côte; mais qu'aïant eu le chagrin de voir brûler ſa Bourgade & donner ſes Terres aux Arrouacas, il étoit réſolu d'abandonner ſa Patrie, pour aller s'établir vers la Riviere des Amazones, dans des lieux qui le mettroient à couvert de la violence des Eſpagnols. Enſuite il donna volontairement un Pilote aux Anglois, pour les conduire à l'Orinoque: mais cette précaution ne les garantit point d'une Tempête, qui les força de jetter leur bois de teinture, avant qu'ils euſſent pû rejoindre leur Vaiſſeau. Les orages ſont fréquens autour de l'Ile d'*Oneario*, qui eſt à ſix lieues de la Riviere de Caperouaca; & la navigation n'y eſt pas moins mauvaiſe, que dans la Manche à notre Solſtice d'Hiver. C'eſt le vent du Nord, qui regne le plus ſouvent ſur cette Côte; mais il tient un peu de l'Eſt. Plus loin à l'Oueſt, on trouve l'Ile de Gouater, habitée par les Sebaios; & du même côté, la Baie offre de fort bonnes Rades ſous diverſes petites Iles. Au-delà des Montagnes, le Païs produit naturellement beaucoup de poivre, de coton & d'herbe à ſoie, ſans compter une racine, nommée *Ouïapaſſa*, dont le goût approche de celui du Gingembre, & qui paſſe pour un ſpécifique contre les maux de tête & les dyſſenteries. Toutes les Rivieres de cette Côte & celles des environs de l'Orinoque viennent des Vallées de la Guiane: cependant les Indiens ne vont point au-delà de Berbice, pour la Traite. On recueille beaucoup de miel au-deſſus de *Curitini*. Les Eſpagnols n'avoient pas encore pénétré au-delà de la Riviere d'Eſſequebe, que les Naturels du Païs nomment la Sœur de l'Orinoque, parcequ'elle eſt auſſi fort grande, & qu'elle forme pluſieurs Iles à ſon embouchure. Ils la remontent pendant vingt jours; enſuite, portant à dos leurs Canots & leurs proviſions, ils ſe rendent, dans une journée de marche, au bord d'un Lac, que les Jaos nomment *Roponcouini*, & d'autres Indiens *Parimé*, d'une ſi grande étendue, qu'ils le comparent à la Mer. Ils le repréſentent couvert d'un nombre infini de Canots; ce qui fit juger à Keymis que ce devoit être le Lac ſur lequel la Ville de Manoa étoit ſituée.

Viſite qu'il leur rend.

Iles d'Onfario & de Gouater.

Fertilité du Païs.

Lac que Keymis croit celui de Parimé.

Quelques Eſpagnols penſoient alors à bâtir une Ville ſur la Riviere d'Eſſequebe; mais ils n'étoient pas du nombre des Partiſans de Dom Berreo. Au contraire, s'étant raſſemblés de la Marguerite & de Caracas, ſous la conduite d'un Officier nommé Sant'Iago, ils ſe propoſoient d'arrêter les tentatives de Berreo; & cette entrepriſe couta la liberté à leur Chef. Keymis en donne l'Hiſtoire, parcequ'il s'y vit bientôt intéreſſé. Après les dernieres diſgraces de Berreo (53), les deux Gouverneurs de Caracas & de la Marguerite, piqués de ne pas lui trouver plus de déférence pour leurs avis,

Diviſion des Eſpagnols.

On veut perdre Berreo à la Cour d'Eſpagne.

(53) Voïez le Voïage précédent.

VOYAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

avoient entrepris de le ruiner dans l'esprit du Roi d'Espagne, & d'obtenir pour eux-mêmes la Commission de découvrir la Guiane. Ils avoient envoïé à la Cour chacun leur Député, avec ordre d'insinuer que Berreo étoit trop âgé pour l'exécution d'un si grand dessein ; qu'il ne pensoit plus qu'à jouir de ses richesses dans une vie molle, & qu'une Expédition de cette nature demandoit un Homme de tête & de main. Ils n'avoient pas manqué d'informer le Roi que les Anglois, sous la conduite de Raleigh, avoient déja fait de redoutables progrès dans le Païs, & qu'après avoir connu les richesses de la Guiane, il y avoit beaucoup d'apparence qu'ils reparoîtroient bientôt avec plus de forces. Berreo, qui ne se défioit point de cette trahison, étoit en danger de se voir supplanté, si Domingo de Vera, son Lieutenant, n'étoit arrivé en Espagne dans ces circonstances, avec tout l'or qu'il avoit recueilli dans sa course. Non-seulement il rétablit son Chef dans l'esprit du Roi & de la Nation, mais il obtint pour lui dix Vaisseaux, & toutes les provisions nécessaires à ses desseins ; & la Cour, disposée à ne rien négliger pour un objet de cette importance, commanda dix-huit autres Voiles, pour croiser autour de la Trinité. Les Gouverneurs de Curacas & de la Marguerite avoient trop compté sur le succès de leur intrigue, pour attendre le retour de leurs Députés. Ils avoient voulu déposséder Berreo, qui s'étoit retiré vers la Riviere de Caroli, dans l'espérance d'y recevoir quelque secours de la Nouvelle Grenade. Mais l'arrivée des Vaisseaux d'Espagne aïant rompu toutes les mesures de ses Ennemis, Sant'Iago, qui s'étoit avancé pour le chercher, se vit arrêté par ses ordres, & les Trouppes des deux Gouverneurs furent bientôt dispersées.

Il triomphe de ses Ennemis.

Keymis entre dans l'Orinoque.

Keymis avoit déja mouillé à l'embouchure de l'Orinoque, lorsqu'il reçut ces informations, d'un Indien qui avoit servi Berreo. Il apprit, en même-tems, que Sant-Iago avoit enlevé, dans les Terres du Cacique Topiaouari, Sparrow, l'un des deux Anglois que Raleigh y avoit laissés. Mais loin d'en être abbattu, il se promit tout de la même faveur du Ciel, qui l'avoit fait échapper aux Espagnols, en passant presqu'à leur vue ; & dès le jour suivant, il entra dans le Fleuve, d'où le bruit de son arrivée se répandit chez les Caciques voisins. La plûpart étoient ennemis des Espagnols, qui leur avoient enlevé, dit-il, plusieurs de leurs Femmes, & dont quelques-uns ne faisoient pas scrupule d'en emploïer dix ou douze à leurs plaisirs. Deux des plus mortels Ennemis de l'Espagne vinrent au-devant des Anglois, & leur apporterent des provisions. » Ils me » demanderent, raconte Keymis, si j'avois amené des forces dont ils pus- » sent espérer leur délivrance ? Je leur répondis qu'aïant cru leur Païs » tranquille, & n'étant venu que pour faire la Traite, je n'avois amené » qu'un seul Vaisseau ; mais qu'à mon retour en Angleterre une Flotte » nombreuse mettroit à la voile, & que jusqu'à mon départ je les assis- » terois de tout mon pouvoir. Alors un des Caciques me fit cracher dans » sa main droite, pour confirmer l'alliance qu'il faisoit avec moi. Ensuite » il fit avertir un Corps d'Indiens, qui étoient plus loin dans une vingtaine de Canots, qu'ils pouvoient s'approcher sans défiance. Bientôt je » les vis rassemblés autour de nous. Ils allumerent des feux ; ils se mirent

Questions que lui font les Caciques.

Alliance qu'il fait avec eux.

» dans leurs Hamacs, où ils récitoient entr'eux les grandes actions de » leurs Ancêtres, en maudiſſant les Ennemis de leur Nation, & relevant » leurs Amis par des éloges & des titres magnifiques.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE.

KEYMIS. 1596.

Le même Cacique, qui avoit fait divers Voïages dans l'intérieur des Terres, ne ſe fit pas preſſer pour communiquer ſes lumieres aux Anglois. Il leur apprit que la Province, où Maccuregouari étoit ſitué, portoit le nom de Muchikari, & que cette Ville paſſoit pour la principale de la Guiane; qu'elle étoit dans une belle Vallée, près des hautes Montagnes qui s'étendent au Nord-Oueſt; qu'on comptoit ſix lieues de Carapana à cette Ville, & que Manoa étoit de ſix journées plus loin; que les Indiens prenoient la route des Iraouakeris le long de la Riviere d'Amacur, comme la plus commode, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus courte; mais que les Montagnes rendent celle de Carapana fort difficile; que les Caſſanares, Peuple qui porte des habits, étoient ſitués aux environs des lieux où l'Orinoque commence à prendre ce nom, & que s'étendant fort loin dans le Païs, leurs limites alloient juſqu'au Lac de Parimé; que Manoa étoit à vingt journées de l'embouchure de l'Ouiapoko, à 16 du Barimo, à 13 d'Amacur, à 10 d'Aratori; enfin que les Indiens qui habitoient le haut de l'Orinoque connoiſſoient fort bien les autres Nations du Païs, & parloient le même langage que l'Interprete des Anglois. Keymis demanda au Cacique de nouvelles lumieres ſur les Acéphales, dont on a vû la Deſcription dans le Journal de Raleigh; & non-ſeulement elle lui fut confirmée, avec des circonſtances qui acheverent de lever ſes doutes, mais le Cacique ajouta qu'une autre Nation de Caraïbes avoit trouvé l'art, en preſſant la tête aux Enfans, de la leur rendre fort longue, & preſque ſemblable à celle d'un Chien. Keymis déclare qu'il n'exige point la foi de ſes Lecteurs pour des récits de cette nature: cependant il vérifia par ſes propres yeux, que pluſieurs de ces Nations, ſoit pour ſe diſtinguer des autres, ou pour ſe rendre redoutables à leurs Voiſins, affectent de ſe défigurer la tête, & font gloire de leur difformité. Les Jaos, par exemple, ont l'uſage de ſe faire d'étranges balafres aux deux joues, avec une dent d'Animal, qu'ils conduiſent comme un Burin. Keymis en fut témoin, dans le ſéjour qu'il fit chez cette Nation. Le Cacique lui parla auſſi d'une Riviere nommée Caouiomo, qui ſe jette dans l'Aratori, & qui produit des Poiſſons monſtrueux. Il lui dit que les Montagnes de Cuepyn, aux environs deſquelles on trouve les Habitations des Carapanas, ſont inacceſſibles; que les *Amapagotos* ont des figures d'or maſſif, d'une incroïable groſſeur, & quantité de Chevaux, qu'on croit de race Eſpagnole, & venus de Caracas.

Informations qu'il reçoit.

Confirmation de l'exiſtence d'une Nation d'Acéphales.

Autres ſingularités du Païs.

Les Anglois, ne pouvant refuſer leur confiance à des Indiens qui leur marquoient tant d'affection, remonterent avec la petite Flotte de Canots vers le Port de Carapana; d'où quelques Emiſſaires, dont ils s'étoient fait précéder, revinrent les avertir qu'il étoit paſſé depuis peu dix Eſpagnols, qui alloient faire la Traite à la Riviere de Barimo, & qui avoient annoncé au Cacique de Carapana l'arrivée de deux Barques de leur Nation par la Riviere d'Amana. Là-deſſus les Indiens de Keymis tinrent Conſeil, & ſe déterminerent à retourner à leurs Habitations, dans la crainte que

VOYAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

les Eſpagnols, qui les trouveroient ſans défenſe, n'enlevaſſent leurs Femmes & leurs proviſions. Ils prirent même la réſolution de les attaquer; & les Anglois apprirent, à leur retour, qu'ils les avoient maſſacrés tous. Cependant Berreo fut informé qu'il étoit entré un Vaiſſeau Anglois dans l'Orinoque, & fit demander auſſi-tôt du ſecours à la Trinité. On verra bientôt où il étoit alors, & quel uſage il faiſoit des forces qu'il avoit reçues d'Eſpagne.

Allarmes que Keymis cauſe à

Un vent favorable fit remonter les Anglois, en huit jours, juſqu'au Port de Topiaouari; mais, dans tout cet intervalle, ils ne virent pas paroître un ſeul des Indiens qu'ils avoient connus l'année précédente. Leur inquiétude devint extrême, ſurtout lorſque l'Interprete, chargé de prendre des informations, leur rapporta que les Amis qu'ils s'étoient faits dans cette Province, aïant vu paſſer le tems où Raleigh leur avoit promis de revenir, & déſeſperant de le revoir, s'étoient diſperſés dans d'autres Païs. Il ajouta que les Eſpagnols avoient pris aſſez d'aſcendant ſur les bords du Fleuve, pour avoir formé à peu de diſtance une Habitation de vingt ou trente Maiſons; qu'ils avoient bâti plus haut un petit Fort, vis-à-vis de l'embouchure du Caroli, dans une petite Ile pierreuſe, qui leur ſervoit de retraite lorſqu'ils ſe croïoient menacés de quelque danger; mais qu'aïant appris l'arrivée d'un Vaiſſeau Anglois, ils avoient également abandonné l'Habitation & l'Ile, pour unir toutes leurs forces à l'embouchure même du Caroli, où ils avoient dreſſé pluſieurs embuſcades, dans leſquelles ils eſperoient de faire tomber leurs Ennemis.

Les Eſpagnols ſe retirent & ſe fortifient.

Keymis ne put entendre, ſans un mortel chagrin, qu'il falloit renoncer à toutes ſes eſpérances, & chercher apparemment ſa ſureté dans la fuite. Bientôt il vit lui-même les Maiſons que les Eſpagnols avoient quittées. Il ne laiſſa point de mouiller près de la rive, à cent pas de ce nouvel Etabliſſement; mais tandis qu'il ſe livroit à ſes triſtes réflexions, un Indien vint à lui, d'un air affligé, pour l'informer que les Eſpagnols étoient en grand nombre à l'embouchure du Caroli; qu'ils avoient à leur tête Berreo, & ſon fils, qui étoit arrivé de la Nouvelle Grenade avec quelques Trouppes; qu'ils avoient envoïé à la Trinité, par des Rivieres connues, pour y demander d'autres ſecours, & qu'ils attendoient de jour en jour deux Pinaſſes bien armées. Pendant ce diſcours, l'Indien parut obſerver avec beaucoup d'attention l'état du Vaiſſeau Anglois. Enfin il demanda, au Capitaine, s'il avoit ramené, ſuivant la promeſſe de Raleigh, le fils du Cacique Topiaouari.

Eſpion de Berreo.

La curioſité de cet Inconnu, & d'autres circonſtances, le rendirent ſuſpect aux Anglois. Ils emploïerent les menaces, pour arracher la vérité de ſa bouche, & cette voie leur réuſſit. C'étoit un Eſpion des Eſpagnols. Il prit le parti de confeſſer que Berreo n'avoit pas plus de cinquante-cinq Hommes de ſa Nation, avec quelques Arrouacas, qu'il avoit trouvé le moïen de s'attacher; qu'à la vérité, il attendoit ſon Fils, de la Nouvelle Grenade, & ſon Lieutenant de la Trinité; mais que s'étant hâté d'avancer avec ſi peu de forces, il n'oſeroit s'écarter du poſte où il s'étoit établi. Le Cacique Topiaouari étoit mort. Les Indiens de la Bourgade s'étoient réellement diſperſés, à l'exception de quelques uns des principaux,

Lumieres que Keymis tire de lui.

dont Berreo s'étoit saisi sous prétexte qu'ils avoient participé à la mort des dix Espagnols qui avoient été tués par l'ordre de Morquito. Iviakanar, proche Parent de Topiaouari, avoit pris le titre de Cacique, & gouvernoit la Province depuis plusieurs mois. Il étoit certain que les Espagnols avoient actuellement dix Vaisseaux à la Trinité; & Berreo attendoit six pieces de Canon, qui devoient être placées dans son Fort, pour lui assurer le commandement de la Riviere. Enfin les Indiens, qui avoient conservé de l'affection pour les Anglois, croïoient Raleigh & tous ses gens dans les Prisons des Espagnols, ou détruits avec leur Flotte; c'étoit le bruit que Berreo avoit fait répandre dans la Guiane; & le Cacique de Putima, effraïé de cette nouvelle, s'étoit retiré avec les plus fideles Serviteurs de Topiaouari, dans les Montagnes voisines de l'Aio.

Ce récit aïant paru sincere à Keymis, il passa deux jours à délibérer sur ses résolutions. Le souvenir de l'embouchure du Caroli lui étoit trop présent, pour lui laisser l'espérance de pouvoir forcer Berreo dans ce Poste; & c'étoit néanmoins l'unique moïen de s'ouvrir un passage, dont il connoissoit les difficultés naturelles. Il prit le parti de retourner sur ses traces, pour chercher le Cacique de Putima dans les Montagnes. L'ancre fut levée aussi-tôt, & dans l'espace de cinq heures, il fit vingt milles, en s'abandonnant au cours du Fleuve. Le jour suivant, il descendit devant Putima; & prenant à sa suite dix Fusiliers, il s'avança vers cette Bourgade. Si les Habitans ne se croïoient point assez forts pour attaquer les Espagnols avec lui, son dessein étoit de faire avec eux des échanges de haches & d'autres outils de fer, pour des grains d'or, & pour ces riches pierres que les Anglois n'avoient vues que de loin l'année précédente, mais dont un de ses Pilotes Indiens le flattoit de le faire approcher par d'autres voies. Il ne trouva pas un Habitant dans la Bourgade, quoiqu'il pût juger à diverses marques qu'elle n'étoit pas abandonnée depuis long-tems. Son Pilote Indien, qu'il avoit nommé *Gilbert*, lui offrit de le conduire, ou à la Mine de pierres couleur d'or, proche de la Riviere d'Oainacapara, ou à l'autre Mine que Raleigh avoit voulu visiter avec le Cacique de Putima.

Il desespere de forcer les Espagnols.

Il descend à Putima.

Belles espérances qu'on lui donne.

» Je voïois dans l'éloignement, dit Keymis, la Montagne qui touche » à cette Mine; & me souvenant du chemin que nous avions fait l'année » précédente, je jugeois qu'elle ne pouvoit pas être à plus de quinze mil- » les, de l'endroit où nous étions à l'ancre. Je me rappellois fort nette- » ment que c'étoit cette même Montagne, que le Cacique nous avoit » fait observer avec tant d'attention: mais nous avions mal compris ses » signes: la Mine est au bas; & nous avions jugé qu'il nous la montroit » au sommet, lorsqu'il ne pensoit qu'à nous faire voir la chute du tor- » rent qui forme la Riviere de *Curouara*. Mon Pilote m'expliqua com- » ment, sans se donner la peine de fouïr, on tire l'or du sable d'une » autre petite Riviere nommée *Macaouini*, qui descend aussi de quelques » rochers voisins. Il me dit qu'il étoit à Putima lorsque Morquito fut » condamné à mort par les Espagnols, & que les Caciques du Païs avoient » déliberé alors s'ils pouvoient espérer de racheter sa vie en découvrant » cette Mine à ses Ennemis; mais que jugeant leur haine implacable, ils

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

» s'étoient imaginé que cette offre n'étoit propre qu'à cauſer la ruine de
» leur Païs, ſans leur faire obtenir grace pour leur Chef; qu'ils s'étoient
» confirmés, depuis, dans la réſolution de ne pas faire connoître la Mine
» aux Etrangers; & que pour en éloigner même le commun des Indiens,
» ils avoient publié qu'un affreux Serpent dévoroit ceux qui avoient le
» malheur de s'en approcher. J'aurois ſouhaité, au péril de ma vie, d'al-
» ler du moins vérifier l'exiſtence de cette Mine. Mon voïage n'avoit pas
» d'autre motif: & combien n'avois-je pas pris de peines, pour des ob-
» jets de moindre importance? Mais conſidérant d'un autre côté, qu'il
» ne nous venoit point un Indien de notre connoiſſance; que Dom Juan,
» Neveu de Topiaouari, s'étant révolté contre les Eſpagnols, après avoir
» embraſſé leur Religion, prenoit dans toute cette Contrée le titre de
» Chef des Indiens, & ne pouvoit être bien diſpoſé pour nous qu'il re-
» gardoit comme les Amis & les Protecteurs de ſon Couſin (54); que Ber-
» reo nous faiſoit ſans doute obſerver, & qu'il pouvoit ſurprendre, ou
» mon Vaiſſeau, lorſque j'en ſerois éloigné avec une partie de mes gens,
» ou moi-même, dans un travail auquel cette raiſon ne me permettoit
» pas d'en emploïer un grand nombre: penſant auſſi que notre découverte
» ne pouvoit être connue que par nous, & que ſi nous avions le mal-
» heur d'être pris ou tués, tous les fruits de notre Voïage étoient perdus
» pour notre Patrie; enfin, jugeant que s'il y avoit quelque réalité dans
» les ſecours qui devoient venir à Berreo, nous ne pouvions nous arrêter
» ſans nous expoſer au riſque de trouver le paſſage fermé & de nous voir
» peut-être dans la néceſſité d'abandonner notre Vaiſſeau pour chercher
» un azile dans les Terres, je conclus que la prudence & l'honneur ne
» me laiſſoient point d'autre parti que de hâter notre départ, & de nous
» mettre à couvert de tant de dangers qui nous menaçoient.

Raiſons qui l'y font renoncer.

Il prend trois Emiſſaires de Berreo.

Pendant que Keymis faiſoit chercher quelque Indien ſur la rive du Fleuve, ſa Chaloupe arrêta un Canot qui portoit trois Hommes, dont l'un étoit au Service de Berreo, & les deux autres, Marchands de Caſſave. Ils étoient chargés d'une Lettre, qu'ils devoient faire paſſer à la Trinité: mais leur Commiſſion particuliere étoit d'acheter, ſur le Fleuve, cinq Canots, & de louer des Indiens qui devoient aller vers la Nouvelle Grenade, pour amener le Fils de Berreo & tous ſes gens. La Lettre, qu'ils ne firent pas difficulté de remettre à Keymis, ne contenoit que des plaintes du retardement des deux Pinaſſes, & quelques explications ſur les deſſeins des Anglois, que Berreo ſuppoſoit déja ſortis du Fleuve avec leur Vaiſſeau. Keymis jugea que ſi cinq Canots ſuffiſoient pour tranſporter les ſecours d'Hommes & de proviſions que l'Eſpagnol attendoit de ſon Fils, ce renfort ne devoit pas être fort redoutable pour les Ennemis de l'Eſpagne.

Outre la confiance de Berreo, qui pouvoit faire juger avantageuſement de l'Indien qu'il emploïoit, les Anglois lui trouverent plus de lumieres

(54) Ce Couſin, que Raleigh avoit emmené en Angleterre, eſt ici nommé pluſieurs fois; mais Keymis ne dit nulle part qu'il fut à bord. Il pouvoit être reſté à Londres, où il eſt certain qu'il étoit arrivé, & que tous les Anglois l'avoient vû. Il paroît même qu'il s'y étoit fait Chrétien, & qu'il avoit pris le nom de baptême de Raleigh, qui étoit Walter ou Gautier.

&

& d'habileté, qu'ils n'en avoient reconnu dans la plûpart des Naturels du Païs. Il leur expliqua comment les cinq Canots, qu'il devoit acheter pour des haches & des couteaux qu'il avoit dans le ſien, auroient pû pénétrer par diverſes Rivieres, juſqu'aux Terres d'une Nation de Caſſanares; & paroiſſant bien inſtruit des vues de ſon Maître, il ajouta que pour former plus de liaiſon entre les Indiens Amis des Eſpagnols, ceux qui ſeroient partis avec les Canots, auroient été pourvus de quelques Emplois chez les Caſſanares, tandis qu'un même nombre de Caſſanares auroient pris leur place ſur les Canots, & ſeroient revenus avec les Eſpagnols de la Nouvelle Grenade, pour exercer auſſi quelque Office dans la Nation des autres. Un autre deſſein de Berreo étoit de chaſſer, de la Trinité, tous les Habitans qu'il auroit peine à réduire; de prendre ceux qui ſeroient traitables, pour les répandre en différentes parties de la Guiane, & d'établir uniquement dans cette Ile & ſur les bords de l'Orinoque, la nombreuſe Nation des Arrouacas, qui avoit toujours marqué de l'attachement pour les Eſpagnols. Il avoit déja fait acheter un aſſez grand nombre de Negres, pour le travail des Mines qu'il connoiſſoit ſur les bords du Fleuve. Enfin il eſperoit, par ces tranſmigrations, ou de ſe concilier tous les Indiens, ou d'entretenir parmi eux des haines & des guerres continuelles, qui les empêcheroient du moins de réunir leurs forces contre lui. Keymis apprit auſſi du Confident de Dom Berreo, que peu de mois après le départ de Raleigh, l'arrivée des Eſpagnols avoit fait chercher au Cacique Topiaouari une retraite dans les Montagnes, avec Godouin, l'un des deux Anglois que Raleigh lui avoit laiſſés; que depuis, on avoit publié que le Cacique étoit mort, & que Godouin avoit été dévoré par un Tigre; mais que les Eſpagnols croïoient ce bruit faux: qu'ils n'attendoient pas les dix Vaiſſeaux qu'ils avoient à la Trinité, avant le tems des pluies, où l'abondance des eaux rendroit le Fleuve plus navigable; que Berreo, depuis ſon arrivée dans la Guiane, n'avoit emploïé le tems qu'à ſe procurer des vivres; que rien n'étoit ſi rare, parceque la plûpart des Indiens aïant abandonné leurs Habitations, une grande partie des Terres étoit demeurée ſans culture; de ſorte que les Eſpagnols manquoient ſouvent de proviſions, ou qu'ils étoient obligés d'en chercher fort loin.

Ce qu'il apprend d'un de ces Indiens.

De tout ce récit, rien ne fut plus agréable, à Keymis, que le retardement des Vaiſſeaux de la Trinité, qui le délivroit du moins de la plus forte de ſes craintes. Quoiqu'il lui reſtât celle des deux Pinaſſes, il ſe flattoit que leur rencontre ne pouvoit l'engager que dans un combat égal, dont ſon courage leur feroit partager le péril; quoique dans la ſuppoſition de ſa défaite, il n'eut pas les mêmes reſſources que ſes Ennemis. Il ſe remit à ſuivre le Fleuve, juſqu'au Port de Toperimaka; mais le Bras par lequel il étoit deſcendu avoit ſi peu d'eau près de ce Port, qu'il fut obligé de le remonter longtems, pour reprendre le grand Canal, du côté du Sud.

Il continue de ſe retirer.

A quelque diſtance du Port de Carapana, il vit paroître cinq ou ſix Canots, qui ſembloient venir au-devant de lui, ſans aucune marque de crainte. Il mouilla, pour les recevoir. C'étoit une Députation du Cacique de ce Port, qui le faiſoit prier de ne pas deſcendre devant ſa Bourgade, mais qui promettoit de le venir voir à bord. Pluſieurs jours ſe paſſerent

Son arrivée à Carapana.

à l'attendre. Enfin, un Indien fort âgé vint déclarer de ſa part, qu'il étoit vieux, foible, malade, & que les chemins étoient trop mauvais pour lui permettre de ſe rendre au bord du Fleuve. Ce Confident du Cacique ne diſſimula point, aux Anglois, que dans l'eſpérance de leur retour, ſon Maître avoit paſſé le tems de leur abſence dans des Montagnes inacceſſibles; que les Eſpagnols, irrités du refus qu'il avoit fait de leur fournir des vivres, lui avoient enlevé une partie de ſes Femmes; que Dom Juan, qui ſe faiſoit ſurnommer *Eparacamo*, avoit pris le commandement du Païs, & ne lui avoit laiſſé qu'un petit nombre d'Hommes qui ne l'avoient pas quitté dans ſa retraite; que ſe rappellant avec amertume tout ce qu'il avoit ſouffert depuis qu'il avoit ouvert l'entrée de ſa Province aux Etrangers, il avoit formé pluſieurs fois le deſſein d'aller chercher un établiſſement dans des lieux fort éloignés; qu'à la vérité il mettoit beaucoup de différence entre les Anglois, dont il avoit reconnu la modération, & les Eſpagnols qui n'avoient pas ceſſé de traiter ſes Peuples avec la derniere cruauté; mais que ne voïant point paroître les ſecours qu'on lui avoit promis d'Angleterre, il devoit juger que les plus méchans étoient les plus forts, ſurtout lorſqu'il n'entendoit parler que de l'armement qui ſe faiſoit à la Trinité, & des entrepriſes de Berreo; que les révolutions, qui étoient arrivées dans le Païs, en avoient banni non-ſeulement la tranquillité, mais l'humanité & la bonne foi, & leur avoient fait ſucceder les défiances, les trahiſons, & les plus étranges barbaries; que l'amitié n'y étoit plus connue; que perſonne n'y dormoit en paix, & qu'on ne voioit point de remede à tant de maux: enfin que perdant l'eſpérance d'être ſecouru par les Anglois, & ne pouvant ſe réſoudre à vivre avec les Eſpagnols, il avoit pris la réſolution d'éviter tout commerce avec les uns & les autres, diſpoſé à ſouffrir patiemment des malheurs qu'il ne pouvoit empêcher, c'eſt-à-dire ſa ruine & celle de ſa Patrie.

Il reçoit une Députation du Cacique.

Récit du Député.

Keymis admire ſa politique.

Keymis fut extrêmement ſurpris, d'entendre ſortir des plaintes ſi ſenſées de la bouche d'un Indien. Son étonnement augmenta, lorſque le Vieillard entreprit volontairement de lui apprendre quels étoient les Cantons les plus riches en or, comment on l'y recueilloit, & par quels chemins on y pouvoit pénétrer. Il ne douta point que cette explication ne fût l'effet d'une profonde politique, pour engager les Anglois à revenir avec des forces ſupérieures à celles des Eſpagnols, & que le doute qu'il avoit marqué de leur puiſſance ne fût une autre ruſe, pour les piquer d'honneur. L'Indien ajouta, & vraiſemblablement dans les mêmes vues, qu'après tout les Eſpagnols n'avoient que les Arrouakas, ſur l'attachement deſquels ils puſſent compter; que les Caraïbes de Guanipa, les Cievanas, les Sebaios, les Amapagotos, les Caſſipagotos, les Purpagotos, les Samipagotos, les Serouos, les Etaiguinacous, & quantité d'autres Peuples dont il fit l'énumération, ſeroient toujours prêts à s'armer contre eux; ſans compter le puiſſant Empire des Orejones & des Eporemerios, dans lequel ils trouveroient une réſiſtance invincible: que la Nation des Pariagotos, dont ils avoient le Païs à traverſer, étoit capable ſeule, par la valeur & le nombre, de les arrêter & de les détruire; que les Iouarcouakaris avoient laiſſé croître, depuis trois ans, toutes leurs herbes, pour y mettre le feu

lorſque l'Ennemi ſeroit entré ſur leurs Terres : enfin que tous les Indiens du Païs étoient réſolus de ne pas aller au-devant des Eſpagnols, parce-qu'ils craignoient à la vérité leurs Canons & leurs fuſils, mais qu'ils périroient tous pour la défenſe de leurs Provinces ; & que dans l'intervalle ils ne manqueroient pas d'égorger tous ceux qu'ils trouveroient diſperſés, pour diminuer inſenſiblement leur nombre.

Il ne peut obtenir de voir le Cacique.

Le lieu de cette grave conférence n'étoit pas à plus d'une journée de Carapana. Keymis, extrêmement curieux d'entretenir le Cacique même, propoſa au vieil Indien de demeurer à bord avec les gens de ſa ſuite, & de lui donner ſeulement un Guide, pour le conduire à la demeure du Cacique. On lui répondit que ſa propoſition n'étoit pas ſans danger ; que les Eſpagnols pouvoient avoir des Eſpions dans le voiſinage ; qu'ils avoient tenté pluſieurs fois de ſe réconcilier avec le Cacique ; que depuis quelque tems il les avoit amuſés par des eſpérances, en évitant, avec le même ſoin, de leur marquer de la haine ou de l'amitié ; mais que s'ils apprenoient qu'il eut vû ſecretement leurs Ennemis, ils ne garderoient plus de meſures, avec un Homme dont le grand âge ne leur laiſſoit rien à craindre ; & qu'au fond, c'étoit le ſeul motif qui l'avoit empêché de ſe rendre au bord du Fleuve.

Parti que la néceſſité lui fait prendre.

Je compris alors, dit Keymis, que les inſtances ſeroient inutiles pour fléchir des têtes ſi prudentes ; & je me bornai à leur demander de la fermeté dans leur amitié, en leur promettant de revenir bientôt avec un grand nombre de Vaiſſeaux & de Trouppes. Un Capitaine des Ciavanas, à qui les Eſpagnols avoient tué vingt Hommes, pour leur avoir refuſé quelques figures d'or, vint me joindre dans le même lieu, avec quinze Canots chargés d'Indiens : mais n'aïant aucune utilité à tirer de ſon ſervice, je lui recommandai ſeulement de faire paſſer, à tous nos Amis, la promeſſe que je faiſois de revenir promptement avec un puiſſant ſecours. Enſuite, laiſſant au vieux Député un préſent de fer pour ſon Maitre, je remis à la voile.

Il ſort du Fleuve.

Les Anglois emploïerent huit jours à deſcendre juſqu'à l'embouchure du Fleuve. Dans un grand nombre d'endroits, ils trouvoient juſqu'à vingt braſſes de fond ; mais, ſouvent auſſi, c'étoit deux braſſes & demie, & quelquefois une (55). Keymis, qui n'avoit pas fait uſage de ſa ſonde en arrivant, fut ſurpris qu'un ſi grand Fleuve eût ſi peu de profondeur, & craignit peu les inſultes des Eſpagnols juſqu'à l'extrêmité du Canal. Il ne s'étend point d'ailleurs ſur les avantages de l'Orinoque, parcequ'il craint, dit-il, de n'en pouvoir dire aſſez. Ce fut lui qui la nomma Riviere de Raleigh ou *Raleane*. En ſortant de l'embouchure, il fut agréablement ſurpris de rencontrer ſa Pinaſſe, qu'il croïoit perdue. Elle étoit tombée ſur cette Côte, un peu au Sud du Cap Cecile, d'où elle avoit continué de ranger la terre, avec divers obſtacles qui ne lui avoient pas permis de pénétrer bien loin dans les Rivieres, ni d'arriver à l'embouchure de l'Orinoque : mais aïant trouvé des vivres, & n'aïant point rencontré d'Eſpagnols, elle étoit en état de ſecourir Keymis, qui commençoit

(55) L'Auteur ne diſant point de quelle grandeur étoit ſon Vaiſſeau, on pourroit juger qu'il devoit être fort petit, pour n'être point arrêté dans ces paſſages. Mais il avertit que le grand Canal eſt partout de bonne profondeur ; ce qui doit faire croire que les ſondes ſe faiſoient ſur les Côtes avec la Chaloupe.

VOÏAGES SUR L'ORINOQUE. KEYMIS. 1596.

à ſe reſſentir des difficultés de ſon expédition. Auſſi prit-il le parti d'en tirer non-ſeulement les proviſions, mais les Hommes, les armes & les munitions, pour ſe fortifier contre toutes ſortes d'évenemens ; après quoi, ne voïant que de l'embarras à la traîner à ſa ſuite, il finit par la brûler.

Il brûle ſa Pinaſſe.

A quelques périls qu'il fut expoſé de la part des Eſpagnols, il étoit réſolu de s'approcher de la Trinité, pour s'y ménager une explication avec les Indiens de l'Ile, dont il lui paroiſſoit important de connoître les diſpoſitions. Il s'avança ſeize lieues à l'Eſt de la grande embouchure du Fleuve, pour ſe délivrer de la violence des Courans ; & delà, il ſe rendit en vingt-quatre heures à *Punta de Galera*, partie la plus Nord-Eſt de la Trinité : mais étant à la vûe de l'Ile de Tabago, l'eſpérance d'y recevoir les mêmes éclairciſſemens avec moins de danger, lui fit prendre la réſolution d'y relâcher. Sa ſurpriſe fut extrême, de trouver, ſans Habitans, une Ile dont il vante la fertilité. Il attribua leur fuite aux cruautés des Caraïbes, ou des Eſpagnols ; & retournant à Punta de Galera, il jetta l'ancre à cinq ou ſix milles au Nord de cette Pointe. Un coup de canon qu'il fit tirer, & ſa chaloupe même, qu'il envoïa au rivage, ne lui procurerent la vue d'aucun Indien. Dans le chagrin de ne pas tirer plus de fruit de ſa hardieſſe, il offrit une groſſe récompenſe à ceux de ſes Gens qui oſeroient pénétrer dans les Terres ; mais effraïés du voiſinage des Eſpagnols, qui pouvoient, à tous momens, les ſurprendre, ils donnerent pour excuſe, que cette partie de l'Ile étoit celle qu'ils connoiſſoient le moins.

L'Ile de Tabago ſans Habitans.

Retour de Keymis.

Toutes les autres voies paroiſſant fermées, Keymis ne penſa plus qu'à reprendre le chemin de ſa Patrie, pour aller rendre compte au Chevalier Raleigh des facilités & des obſtacles qu'il avoit trouvés dans cette ſeconde expédition. C'étoit, dit-il, un mêlange d'eſpérances & de craintes, qui, tout compenſé, lui ſembloit moins capable de refroidir que d'échauffer le courage & la confiance des Anglois. En effet, Hackluyt nous a conſervé la Relation d'un troiſieme Voïage (56), entrepris ſous les mêmes auſpices, c'eſt-à-dire aux frais & ſur les inſtructions de Raleigh, mais avec auſſi peu de ſuccès & moins d'habileté que les deux premiers. On ne penſe point à le tirer de l'oubli qu'il mérite : mais après cette derniere tentative, Raleigh & Keymis ne revinrent point de leur prévention. Ils ne ceſſerent point de ſolliciter la Cour & d'encourager les Sociétés de Commerce. Le premier, dans une Lettre à Mylord Charles Howard, qu'il nomme le plus célebre des Amiraux d'Angleterre, proteſte qu'il emploiera volontiers, à la même entrepriſe, le reſte de ſa fortune & de ſa vie ; & dans un Mémoire (57) qu'il fit publier à Londres, il donne l'évaluation du profit qu'on avoit tiré des Marcaſſites & d'autres Minerais de Guiane, qu'il avoit expoſés à la curioſité des Incrédules. Ce calcul eſt ſurprenant, s'il n'eſt point exageré (58). Keymis, plus ardent

Troiſieme voïage des Anglois en Guiane.

Entêtement de Raleigh & de Keymis.

(56) Ecrite, comme on l'a dit, par Thomas Masham, un des Avanturiers. *Collection d'Hackluyt, pp. 692 & ſuivantes.*

(57) Ces deux Pieces ſont auſſi dans Hackluyt.

(58) On tira, dit-il, dans un eſſai, la valeur de douze ou treize mille livres ſterling d'un tonneau de pierre ; le double d'un autre tonneau, & le poids de huit livres ſix onces d'or, d'un quintal de poudre. Il atteſte le Public, & nomme les Eſſaïeurs. Ce qu'on peut dire là-deſſus, c'eſt que les François, les Hollandois, les Eſpagnols & les Portugais, qui poſſedent aujourd'hui différentes parties de la Guiane, ont grand tort de négliger la ſource de tant de richeſſes.

encore, mais instruit des difficultés par de fâcheuses expériences, reconnut que la Conquête de la Guiane demandoit d'autres forces que celles d'une Société particuliere, & passa le reste de ses jours à presser les Ministres d'y emploïer celles de l'Etat. Rien n'est si singulier que ses raisonnemens, dans l'épilogue qui termine sa Relation. Mais ces chimeres seroient moins utiles ici, que la Table qu'il y a jointe, des Rivieres & des Nations dont il s'attribue la découverte : elle peut servir à jetter du jour (59) sur l'article suivant.

Rivieres.	*Habitans, en 1596.*	*Rivieres.*	*Habitans, en 1596.*
1 Arrouari.	Arrouaes. Pararrouaes. Caribes.	34 Surinam.	Caribines.
		35 Churama.	Les mêmes.
2 Jouaricopo.	Mapuromanas. Jaos.	36 Cupana.	Arrouacas.
		37 Ouioma.	Nequeris.
3 Maipari.	Arricaris.	38 Ivana.	Les mêmes.
4 Caypurog.	Aricourris.	39 Cuſwini.	Les mêmes.
5 Arcoa.	Marouanas.	40 Curitimi.	Charibinis.
6 Ouïacopo.	Counorakos. Ouacacoas. Ouaricaos	41 Ouiniuari.	Arrouacas. Paraouinis.
7 Ouanari.	Caribes.	42 Berbice.	Arrouacas.
8 Capurouac.		43 Ouapari.	Sebaios & Arrouacas.
9 Caouo.	Jaos.		
10 Ouïa.	Maourias.	44 Ouaicavini.	Panipis.
11 Caiene.	Ouiacas.	45 Mahaouaica.	Arrouacas.
12 Gouateria, Ile.	Sebaios.	46 Lemerare.	Ouacavaios.
13 Macouria.	Piraos.	47 Eſſequebe.	Jaos. Sebaios.
14 Caourora.	Ipaios.	48 Marouroui.	Caribes.
15 Mamanuri.		49 Coquini.	Maripis.
16 Curari.	Sebaios.	50 Chipanama.	Ouacovaïos.
17 Curaſſamini.		51 Ararouana.	Iraouaqueris.
18 Cunanama.	Jaos & Arrouacas.	52 Horebeci.	Les mêmes.
19 Moraga.	Les mêmes.	53 Paouraoma.	Jaos.
20 Maouarpari.	Les mêmes.	54 Aripacoio.	Panipis.
21 Amana.	Caribes.	55 Ecaouini.	Les mêmes.
22 Capalepo.	Paracoſtos.	56 Manutiouini.	Les mêmes.
23 Maraouini.	Les mêmes.	57 Moruga.	Jaos.
24 Oucoui.	Les mêmes.	58 Piara.	Arrouacas.
25 Ouiaviami.	Les mêmes.	59 Chaimeragoro.	Les mêmes.
26 Aramatapo.	Les mêmes.	60 Ouaini.	Caribes.
27 Ouiapo.	Les mêmes.	61 Barima.	Arrouacas.
28 Macuruma.	Les mêmes.	62 Caitouma.	Les mêmes.
29 Ouracco.	Les mêmes.	63 Aouoca.	
30 Carapi.	Les mêmes.	64 Amacur.	
31 Charimaouimi.	Caripinis.	65 Aratori.	
32 Euroouto.	Apotamos.	66 Caourouma.	
33 Paro.	Arrouacas.	67 Orinoque, ou Raleana.	

(49) On ne répond pas de l'Ortographe Angloiſe, où l'on n'a changé que le *w* en *ou*.

§ III.

GUIANE FRANÇOISE.

AVEC quelque ſoin qu'on ait traité, dans un autre Tome, tout ce qui regarde l'Ile de Cayenne & la Colonie Françoiſe, diverſes lumieres, qu'on n'a pu manquer de recueillir à l'occaſion des Régions voiſines, attendoient une place qu'elles doivent trouver ici; ſurtout celles qu'on a tirées de M. Barrere (57) & du Pere Gumilla (58).

Origine de l'établiſſement Françoiſe.

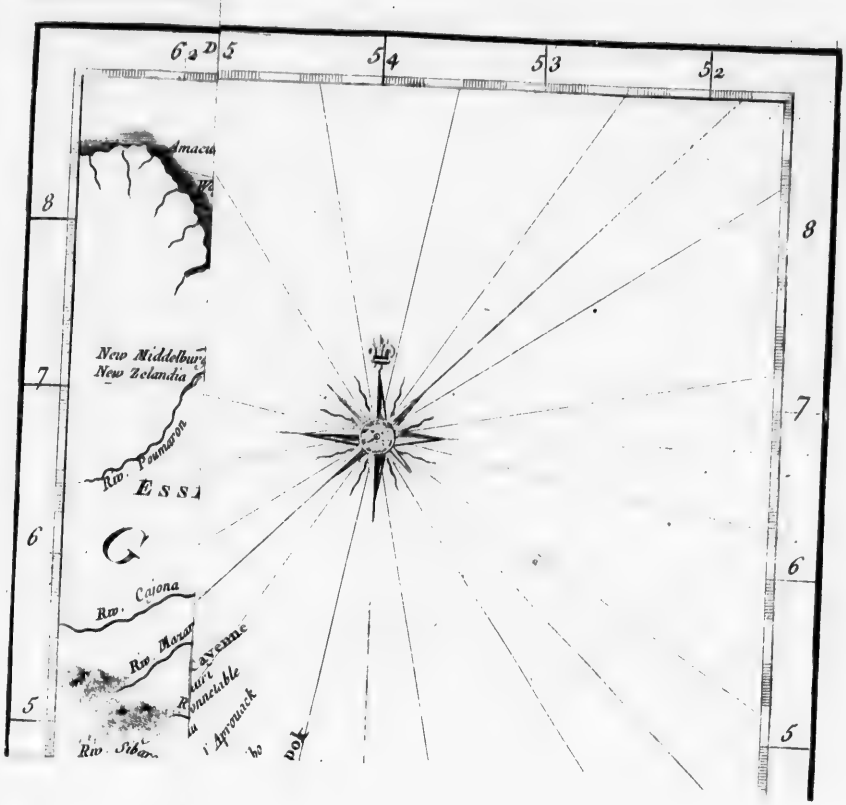
Ce fut immédiatement après la grande découverte de l'Amérique, que les François commencerent à s'établir dans la Guiane. Laet nous apprend, ſur le témoignage de diverſes Relations étrangeres, qu'ils y alloient d'abord charger des Bois de teinture, & qu'ils continuerent d'y voïager ſans interruption: il ne fait remonter qu'à l'année 1624, leur premier Etabliſſement. Quelques Marchands de Rouen, y envoïerent alors une Colonie de 26 Hommes, ſur les bords de la Riviere de *Tinamary*, qui ſe jette dans la Mer par les cinq degrés & demi de Latitude Septentrionale. Deux ans après, d'autres s'établirent ſur la Riviere de *Conamarac*. Dans la ſuite, on y envoïa des renforts d'Hommes & de munitions, qui augmenterent ſenſiblement ces deux Colonies naiſſantes. Enfin pluſieurs Marchands de la même Nation formerent une Compagnie, avec des Lettres Patentes du Roi Louis XIII, qui les autoriſoient à faire ſeuls le Commerce de la Guiane, dont elles marquoient les bornes par les Rivieres des Amazones & d'Orinoque. Cette Compagnie reçut le nom de Compagnie du Cap du Nord, qui eſt celui qui borne l'embouchure de l'Amazone, du côté gauche ou Septentrional, & devint fameuſe par l'intérêt que la Cour permit d'y prendre à diverſes perſonnes de qualité, en leur accordant de nouveaux Priviléges. Ils y envoïerent ſucceſſivement près de huit cens Hommes, autant pour découvrir de nouvelles Terres que pour affermir les premiers Etabliſſemens. Enfin Louis XIV, aïant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, lui donna, par de nouvelles Patentes, la propriété de toutes les Iles & des autres Terres habitées par des François dans l'Amérique méridionale, & cette Compagnie prit poſſeſſion de Cayenne & des Païs voiſins de cette Ile.

Côte de la Guiane.

M. Barrere donne à la Guiane, ou plutôt à toute la Côte, près de trois cens lieues de long, depuis le Cap du Nord juſqu'à l'embouchure de l'Orinoque. Il confeſſe que malgré les courſes des Eſpagnols, des Anglois, & de quelques Miſſionnaires Jéſuites, l'intérieur du Païs n'eſt encore que très imparfaitement connu. *C'eſt un Païs Vierge*, dit-il dans les termes de Raleigh, que juſqu'à préſent aucun Prince Chrétien n'a

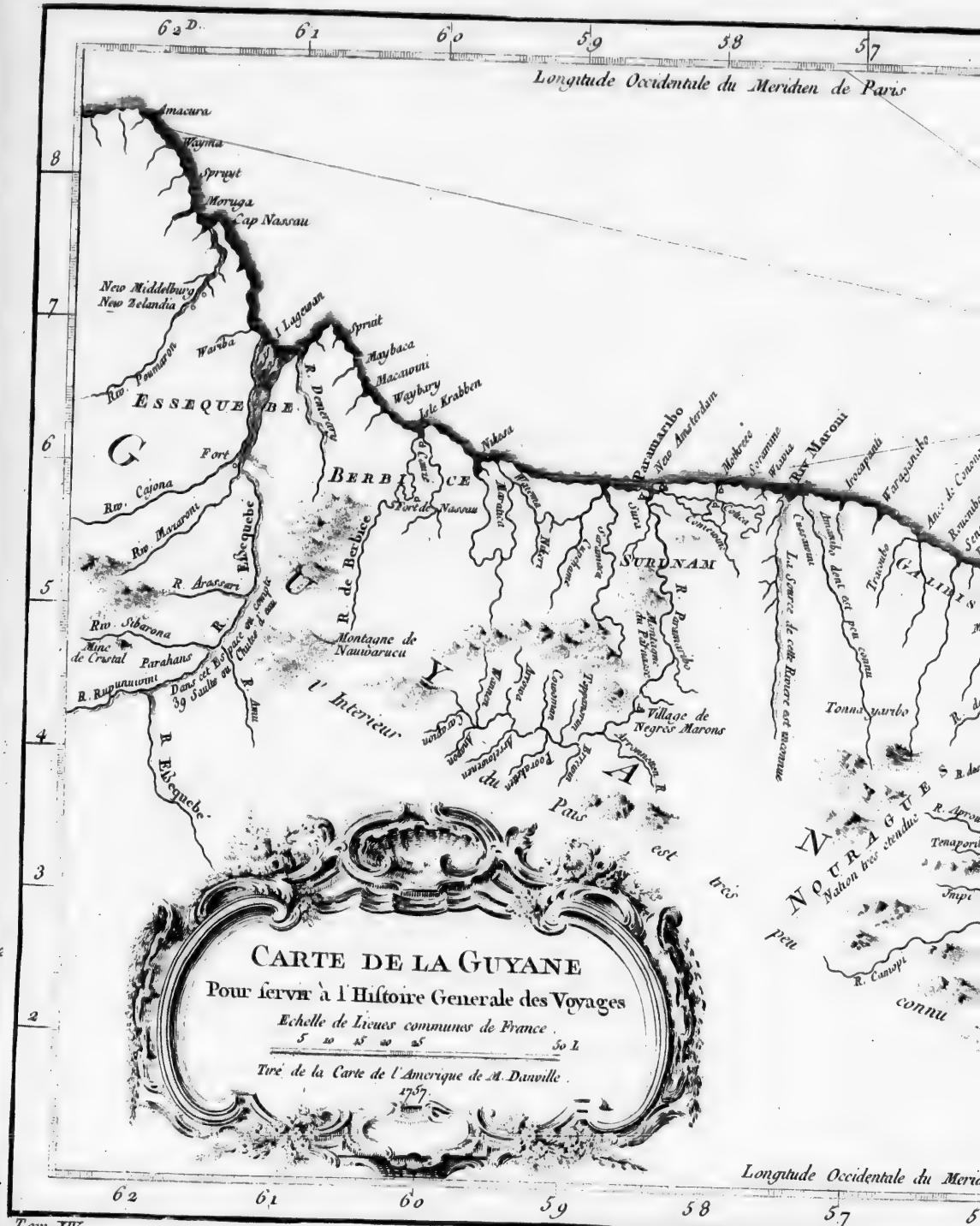
(57) Son Ouvrage porte le titre de nouvelle Relation de la France équinoxiale, &c. par Pierre Barrere, Correſpondant de l'Académie des Sciences, Docteur & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Perpignan, Médecin de l'Hôpital Militaire, ci-devant Médecin Botaniſte du Roi dans l'Ile de Cayenne. A Paris, 1743. in-12.

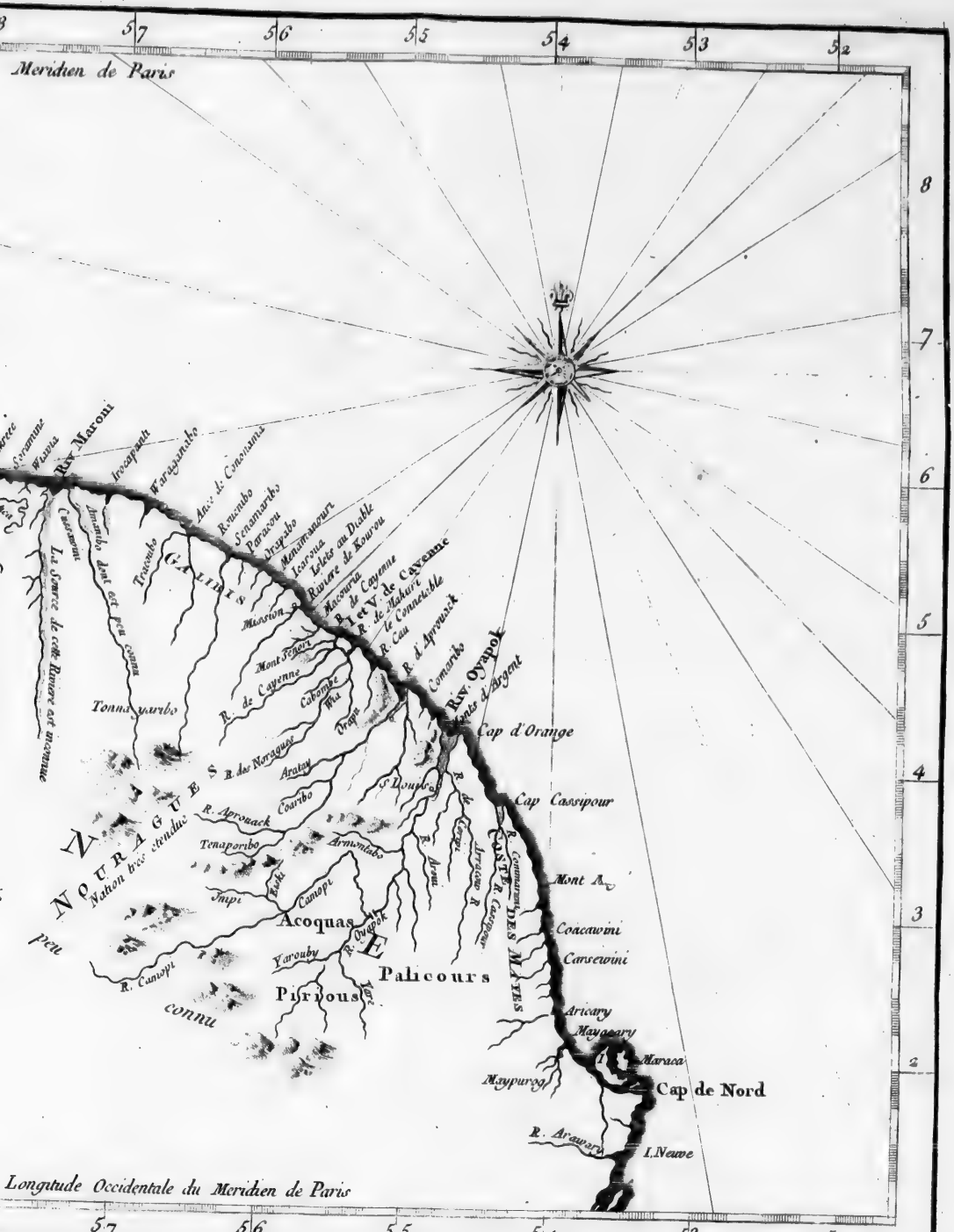
(58) El Orinoco illuſtrado y defendido, Hiſtoria Natural, Civil y Geographica, &c, por el Padre Joſeph *Gumilla*, de la Compañia de Jeſus, &c. Madrid, 1745, 2 vol. in-4°.



hauteur, à la droite de l'entrée du Port. Cette Riviere a, dans son em-

(*) C'est le Cachipuri des Anglois. On remarquera de même, dans toutes les autres, la différente Ortographe des deux Nations.


Longitude Occidentale du Meridien de Paris
62 D.
61
60
59
58
57
8
7
6
5
4
3
2
Amacura
Wayma
Sprunt
Moruga
Cap Nassau
Nieu Middelburg
Nieu Zelandia
Waruba
Rw. Pomaron
ESSEQUEBE
Fort
Rw. Cajona
Rw. Mazaruni
R. Arasseri
Rw. Sibarona
Mine de Cristal
Parahans
R. Rupununi
R. Ebequebe
Dans cet Espace on compte 39 Sauts ou Chutes d'eau
R. Demerary
Sprunt
Maybaca
Macanoni
Waybary
Isle Krabben
BERBICE
Fort de Nassau
R. de Berbice
Montagne de Nauwarucu
l'Interieur du Pais
Nikasa
Parumaribo
Ville Amsterdam
Hedrecx
Soramme
Wanica
Rx. Maroni
Inesepauli
Warapanibo
Anec. de Canon
Rencontre des Sentiers
SURINAM
R. Parumaribo
Montagne de Plaisance
Village de Negres Marons
Tonnaparibo
Amanibo dont est peu connu
Travenbo
GALIBIS
La Source de cette Riviere est inconnue
NOURAGUES
Nation tres etendue
R. Aprova
Tenaporis
Impi
R. Canapi
connu
peu
trois
CARTE DE LA GUYANE
Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 50 L.
Tiré de la Carte de l'Amerique de M. Danville.
1757.
Longitude Occidentale du Meri
62
61
60
59
58
57
5


Meridien de Paris
Riv. Maroni
Inracapadi
Warsgannabo
Anse de Coucoussis
Rucumbo
Senamarbo
Paracou
Arigabo
Manamanarri
Icacoua
Lacs au Diable
Riviere de Kourou
Macouria
R. de Cayenne
I. et V. de Cayenne
R. de Mahuri
R. Cau
le Connetable
R. d'Approuak
Comarbo
Riv. Oyapok
Monts d'Argent
Cap d'Orange
Cap Cassipour
Mont A.
Coacawini
Carsewini
Aricary
Mayacary
Maraca
Cap de Nord
I. Neuve
R. Arawary
Maypurog
COSTE DES MARES
Acoquas
Palicours
Pirioux
NOURAGUES
Nation très etendue
GALIBIS
Tonnamarbo
Mont Sepery
R. de Cayenne
Cabombe
Riu
Arataye
R. des Norraguas
R. Aprouack
Coumbo
Tenaporibo
Armontabo
Jmpi
Canopi
Yarouby
R. Oyapok
R. Canopi
Longitude Occidentale du Meridien de Paris
5 7
5 6
5 5
5 4
5 3
5 2
8
7
6
5
4
3
2

N°. 7.

decine dans l'Université de Perpignan, Médecin de l'Hôpital Militaire, ci-devant Médecin Botaniste du Roi dans l'Ile de Compañia de Jesus, &c. Madrid, 1745, 2 vol. in-4°.

tenté ſérieuſement de conquérir. Mais il repréſente toute la Côte, comme un Spectacle admirable par ſa verdure. Ce ne ſont que d'épaiſſes Forêts de différentes eſpeces d'arbres, qui s'étendent ſi loin dans les Terres qu'on les perd de vue. Pendant les trois quarts de l'année, les pluies preſques continuelles y rendent l'air aſſez tempéré. Le froid du matin y eſt même aſſez vif, pour obliger quelquefois d'y faire du feu. Sur la Côte même, la plûpart des Terres ſont fort baſſes, & noïées de Mer haute; mais à meſure qu'on s'éloigne du rivage, elles s'élevent, ſouvent même par des Montagnes, quoique peu comparables en hauteur à celles des Alpes & des Pyrenées. Entre les Bois, il ſe trouve des terreins plats & découverts, & des Prairies marécageuſes, qui ne ſechent qu'en Eté; retraite d'un grand nombre de Caymans, toujours dangereux pour les Voïageurs. Mais ces endroits mêmes n'en ſeroient pas moins fertiles avec un peu de culture. Les *Saults*, qui interrompent le cours des Rivieres, ſont un autre obſtacle pour ceux qui veulent pénétrer dans l'intérieur des Terres. On donne ce nom à de gros Rochers, qui barrent ordinairement tout le Lit, & qui, s'étendant quelquefois de plus d'un quart de lieue, obligent de quitter les Canots, de les iſſer, & de les tranſporter juſqu'au-delà. L'eau tombe avec une impétuoſité qui forme des *rémoux* plus ou moins grands, ſuivant la hauteur des Terres. Les Indiens, pour s'épargner la peine de tranſporter leurs Canots & leur Bagage, ont quelquefois la hardieſſe de franchir ces Caſcades, dont la rapidité cauſe de l'effroi: mais il en coute ſouvent la vie aux Européens qui entreprennent de les imiter.

On ne peut trop recommander aux Voïageurs de ſe regler par les Marées, lorſqu'ils rangent la Côte, ſurtout vers l'Amazone, où l'on a continuellement la Barre à combattre. On appelle Barre, le flot qui charie quantité de vaſe, ou, ſuivant le langage des François du Païs, le *montant* des grandes Marées, qui renverſe les plus fortes Pyrogues, ſeuls Bâtimens néanmoins qu'on puiſſe emploïer. Elles ne ſoutiennent point l'effort des lames, dans les pleines & les nouvelles Lunes.

L'Auteur aïant parcouru toute cette Côte, y jette un nouveau jour par ſes Obſervations. La plus groſſe Riviere, dit-il, qu'on trouve après avoir doublé le Cap du Nord, eſt celle du *Cachipour* (*). Elle deſcend de pluſieurs Montagnes fort éloignées dans les Terres, & vient ſe décharger dans l'Océan par les deux degrés de Latitude Septentrionale. Vers ſes ſources habitent des Indiens qui ſe nomment *Palicouris* & *Noragues*, dont les derniers paſſent pour les plus grands Antropophages de l'Amérique. Au-delà de Cachipour, on ne rencontre, ſur la Côte, que de petites Anſes. Mais enſuite, on reconnoît le Cap d'Orange, Terre aſſez haute, qui s'avance fort peu en Mer. Proche du Cap eſt une petite Riviere, que les Indiens nomment Coupiribo. Plus loin, rangeant la Côte de l'Eſt à l'Oueſt, on entre dans l'embouchure d'*Ouyapok*, la plus grande Riviere de toute cette Côte. M. Barrere la place à trois degrés & demi du Nord. Un Fort, que les Hollandois y bâtirent en 1676, montre encore ſes ruines ſur une hauteur, à la droite de l'entrée du Port. Cette Riviere a, dans ſon em-

(*) C'eſt le Cachipuri des Anglois. On remarquera de même, dans toutes les autres, la différente Ortographe des deux Nations.

GUIANE FRANÇOISE.

bouchure, non-ſeulement un bon mouillage pour les gros Vaiſſeaux, mais encore divers endroits qui peuvent être aiſément fortifiés. C'eſt l'avantage de cette ſituation, qui avoit invité les Hollandois à s'y établir ; d'autant plus que toutes les Terres y ſont fort bonnes. Après leur retraite, les François formerent auſſi le deſſein d'y faire un Etabliſſement : mais ce projet n'a commencé à s'effectuer qu'en 1726, par la conſtruction d'un nouveau Fort, où l'on a mis un Commandant & une Garniſon. En 1735 les Miſſionnaires ont engagé pluſieurs Nations Indiennes, répandues ſur les bords de l'Ouyapok, à ſe réunir dans le même Canton ; & delà s'eſt formée une Miſſion, nommée Saint Paul, à quelques lieues du Fort.

En remontant l'Ouyapok, on rencontre, à quatre lieues de l'embouchure, une groſſe barre de rochers, qu'on appelle ſon premier Sault, plus facile à franchir qu'un ſecond, qui eſt de quelques lieues plus loin. On en trouve enſuite un troiſieme. Le rétréciſſement de la Riviere, qui augmente conſidérablement la vîteſſe des eaux dans ces dangereux paſſages, joint aux torrens qui tombent des ravines formées par les pluies, y rendent la navigation preſqu'impoſſible. Les Nations qui habitent les bords de cette Riviere ſont les Pirivas, les Maraones, les Taroupis, les Ouens, les Maurions, les Karannes & les Tokoyenes. Un uſage particulier de tous ces Indiens eſt de ſe graver ſur le viſage des barres, ou des lignes, qui vont d'une oreille à l'autre. Ils donnent à ce bizarre ornement le nom de Jouparats ; & les François celui de *Barbe à la Palicouri*.

Le *Camoppi*, qui ſuit l'Ouyapok, eſt une Riviere aſſez conſidérable, dont le cours va du Couchant au Levant, & que ſes eaux ramaſſées rendent plus navigable, quoiqu'il s'y trouve auſſi quantité de rochers & pluſieurs Sauts qui obligent d'y faire ce qu'on y nomme des portages. Ses Habitans Indiens ſont les *Couſſanis*, les *Armagoutous*, les *Caïomerancos*, & particulierement les *Acoquoas*, qui ſe font des ouvertures aux joues pour y mettre des ornemens de plumes. Cette Riviere arroſe un fort beau Païs, & contient une Montagne qu'on a nommée *Mont d'argent*, parce qu'on y a découvert autrefois des veines de ce Métal, auxquelles il y a beaucoup d'apparence que les Hollandois ont fait travailler.

Dix-huit lieues au-deſſous de l'Ouyapok, on rencontre une Riviere que les Indiens nomment *Aprouak*, anciennement fréquentée des François. Le voiſinage de Cayenne & le bon naturel des Nations Indiennes du Païs y attirent encore les Marchands, pour la Traite, & pour la pêche du Lamantin & de la Tortue. Il paroît que les Hollandois s'étoient établis dans ce Canton, après avoir reconnu la bonté des Terres, car on y voit les débris d'un Fort de leur Nation, conſtruit à l'entrée de la Riviere, pour en fermer le paſſage ; non qu'elle n'ait auſſi ſes Bancs & ſes Saults, mais on les franchit avec moins de danger. A ſept lieues de l'Aprouak, en tirant du Sud au Nord, on découvre au milieu des flots un rocher pelé, & taillé en forme de Dôme, auquel on a donné le nom de grand-Connétable, pour le diſtinguer d'un autre, plus petit & preſqu'à fleur d'eau, qu'on nomme le Petit-Connétable. Cet écueil, qui n'a pas moins d'un quart de lieue de circuit, eſt un point fixe que tous les Pilotes viennent reconnoître pour regler leur navigation dans cette Mer.

Les

Les courans y ſont toujours fort impétueux. Quelques vieux Habitans de Cayenne aſſurerent l'Auteur qu'on trouve, ſur le Rocher même, une ſorte d'eau douce & minérale. On pourroit, dit-il, lui donner le nom d'Ile aux Oiſeaux, parcequ'il eſt ſans ceſſe entouré ou couvert d'Oiſeaux, tels que des Goilands, des Mouettes, des Fregates & des Fous, qui vont y faire leur ponte.

La Riviere de *Cau*, qui ſuit celle d'Aprouak, avoit autrefois ſur ſes bords un Etabliſſement François, dont il ne reſte aucune trace; mais ils ſont habités aujourd'hui par quelques Indiens, avec leſquels Cayenne entretient commerce pour la Pêche. Après la Riviere de Cau, on entre bientôt dans celle d'Oyak, qui ſépare du Continent l'Ile de Cayenne, & qui a une des Pointes de l'Ile à ſon embouchure. On a formé, en 1724, une Paroiſſe nommée *Roura*, ſur les bords de l'Oyak, pour la commodité des Habitans de Cayenne qui ont leurs Etabliſſemens le long de cette Riviere. En deſcendant de l'Oueſt, elle reçoit, à huit lieues de ſon embouchure, celles de Gennes & d'Ourapeu. C'eſt vers la ſource de l'Ourapeu qu'on avoit commencé le fameux chemin qui devoit conduire, par terre, juſqu'à la Riviere des Amazones, non-ſeulement pour chaſſer les Portugais qui s'étoient établis dans les Terres du Gouvernement de Cayenne, mais pour faciliter auſſi la découverte des Mines, & le Commerce avec un nombre infini de Nations Indiennes qui ſont répandues dans cette vaſte Contrée. Tout le Païs, qui eſt arroſé par ces deux Rivieres, eſt peu défriché. Il n'offre que d'épaiſſes Forêts, où l'Ebene, le Bois violet, le Bois de roſe, le Bois de lettin, le Bois de fer, & d'autres Bois colorés, croiſſent dans la plus grande abondance. La Vanille & les arbres de Copaü ſont des productions naturelles à toutes ces Terres. Elles n'ont preſque point de Montagnes qui ne ſoient remplies de Mines de fer, dont les apparences ſe préſentent à chaque pas. Le Talc n'y eſt pas rare. On y trouve auſſi une terre blanche & molle, qu'on ne fait que détremper dans l'eau pour blanchir les Maiſons, & cette eſpece de *Bol*, ou de terre rougeâtre, que les Eſclaves emploient à faire leurs pipes. Les Portugais du Para en font d'excellente Potterie, ſurtout des *Bardagues*, qui ſont de grandes cruches où l'on fait rafraîchir l'eau. M. Barrere s'étonne qu'on n'en faſſe pas le même uſage à Cayenne. Toute cette partie du Continent, qui paroît ſemblable, dit-il, à celle du Breſil, eſt ſi riche en Minéraux, qu'il ne doute point qu'avec un peu de peine on n'y découvrît quelque précieuſe Mine, qui dédommageroit des avances néceſſaires pour cette recherche. Outre la Riviere d'Oyak, le Païs en contient pluſieurs petites, au bord deſquelles les François ont diverſes Habitations, & où les Vaiſſeaux vont faire de l'eau & du bois. Elles ſe déchargent dans celle de Mont-Senery, qui, en s'uniſſant avec l'Oyak, forme ce qu'on nomme proprement la Riviere de Cayenne.

Si l'on continue de ſuivre la Côte, on trouve, à ſept lieues de Cayenne, une petite Riviere, nommée *Makouria*, où les Marées, de ſix en ſix heures, laiſſent une vaſe fort profonde. Toutes ſes rives ſont bordées de Paletuviers (59), aux branches deſquels les Huîtres s'attachent en Mer

(59) Nommés Mangliers, dans d'autres Relations.

GUIANE FRANÇOISE.

haute. On trouve, au pié des mêmes Arbres, quantité de Crabes, nourriture ordinaire des Eſclaves. Les pâturages de ce Canton ſont excellens. Auſſi toute la Côte eſt-elle remplie de Métairies Françoiſes, où l'on nourrit des Troupeaux. Les Arbres, que nous nommons Bois-rouge, & les Indiens *Coumery*, ſont plus communs du côté de Makouria que vers les autres Rivieres; ils ſont extrêmement réſineux, & répandent de fort loin une odeur agréable, qui approche de celle du Storax. Leur tronc diſtille une liqueur rouge, dont M. Barrere vante les vertus pour toute ſorte de bleſſures. Il regrette, pour un ſi bon Païs, que les Serpens, ſurtout ceux qu'on nomme Serpens à Sonnettes, ou à Grelots, y ſoient en grand nombre.

La Riviere de *Kourou* ſuit, à la diſtance de huit lieues, celle de Makouria. Quelques Bancs de ſable, & d'autres écueils, qui ſe font voir en Mer baſſe, rendent ſon entrée fort difficile. L'eau ſalée, que les vagues y jettent ſur de gros rochers aſſez plats, ſe cryſtalliſe d'elle-même juſqu'à ſe changer en ſel: mais ce changement ne ſe fait que dans les grandes chaleurs, ſurtout lorſque le vent du Nord ſouffle. Le Kourou reçoit, dans ſon cours, quelques petites Riveres, telles que l'*Ikaroua*, l'*Aouſſa*, *la Paſſoura*, & les eaux de pluſieurs Anſes très poiſſonneuſes. On voit, ſur ſes bords, une Habitation de plus de cinq cens Indiens, formée en 1714, par le P. Croſſart, Jéſuite & célebre Miſſionnaire. En ſortant de l'embouchure de cette Riviere, on paſſe devant cinq ou ſix écueils, qui ſont à quatre lieues au large, & nommés vulgairement *Ilets au Diable*. Les Indiens y prennent, aux mois de Juillet & d'Août, quantité de Tortues & de Lezards, ſans autre peine que de mettre le feu au Bois de ces petites Iles, pour obliger ces Animaux d'en ſortir. Il ne ſe trouve plus d'Habitations Françoiſes au-delà du Kourou; & c'eſt proprement le Païs des Galibis, Nation nombreuſe qui habite toute cette Côte, & dont on a rapporté les uſages dans la Deſcription particuliere de l'Ile de Cayenne.

Les Rivieres, qui ſuivent celle de Kourou juſqu'au Fleuve de Surinam, ſont le Sinamary, le Karoua, le Canamana, l'Irakou, l'Organa, l'Amana & le Marony. Le Sinamary eſt plus grand que le Kourou, dont il n'eſt éloigné que de douze lieues, & M. Barrere nous apprend que les premieres Colonies Françoiſes de cette Côte ont commencé ſur ſes bords. Les Anſes, qu'on rencontre entre ces deux Rivieres, ſont continuellement fréquentées pendant la pêche de la Tortue, qui ſe fait depuis Mars juſqu'en Juin; tems auquel ces Animaux font leur ponte dans le ſable. On trouve, dans le Sinamary, une eſpece d'Huîtres, nommées *Meypa*, dont l'écaille a juſqu'à huit pouces de diametre, mais beaucoup moins bonnes que les petites Huîtres de roche, qui ſont meilleures auſſi que celles de Paletuvier.

Le Karoua, que les François nomment *Karouabo*, eſt à quelques lieues du Sinamary, & n'a de remarquable que les Karbets de quelques Galibis qui habitent ſon embouchure. On paſſe delà au Canamana, où les François avoient autrefois un nombreux Etabliſſement; mais on n'y voit à préſent que des Galibis, qui ont leurs Karbets ſur ſes rives. Plus loin, on arrive à l'Irakou, Riviere habitée par des *Tayras*; nom qu'on donne

ici aux Indiens qui ſont établis à l'embouchure des Rivieres, pour les diſtinguer de ceux qu'on nomme *Aouranés*, c'eſt-à-dire Habitans des Montagnes. L'Iracou eſt ſuivi de l'Organa, nommé vulgairement *Organabo*, qui ſignifie grande Anſe. On y voit quelques Indiens établis. L'Amana, qu'on trouve enſuite, eſt une des grandes Rivieres du Païs. On ne donne pas moins d'une demie lieue à ſon embouchure. Les Terres, qu'elle arroſe, fourniſſent toutes ſortes de proviſions aux Indiens qui habitent ſes rives, & la pêche n'y eſt pas moins abondante. Le *Marony*, derniere Riviere du Gouvernement de Cayenne, ſépare les Terres Françoiſes de celles des Hollandois. M. Barrere place ſon embouchure à ſept degrés de Latitude du Nord. Elle n'eſt pas mal peuplée de Galibis. Ses bords, comme ceux des Rivieres précédentes, ſont ſi bas, que les Terres voiſines ne peuvent être garanties de l'inondation en haute Marée. En général, toute cette Côte eſt fort baſſe; & l'on ne trouve même, aſſez loin dans l'intérieur des Terres, que des Savannes, ou des Prairies, qui ſont autant de Marais en Hiver. Mais, comme elles ſechent en Eté, c'eſt cette route qu'on prend alors, pour aller par terre de Korou à Surinam. Les Déſerteurs François, qui ne peuvent ſe procurer des Canots, profitent de ce paſſage, avec le ſecours des Indiens, & les trouvent toujours diſpoſés à les ſervir.

Il ne manque rien, répete M. Barrere, à cette Deſcription de la Côte de Guiane. Cette grande Province, dont les François s'étoient mis en poſſeſſion les premiers, eſt aujourd'hui comme partagée entre pluſieurs Puiſſances maritimes de l'Europe, & la France n'en occupe réellement que la plus petite partie. Les Hollandois, malgré les bornes marquées par la Riviere du Marony, lui diſputent encore quelques Terres en deça de cette Riviere. Les Portugais ne ceſſent pas de faire des courſes vers Cayenne, & s'emparent inſenſiblement de ce qui appartient aux François. Ils eurent la hardieſſe, en 1723, de venir faire un abbatis d'arbres ſur la Riviere d'Ouyapok, & d'y ériger, ſur un poteau, les Armes du Roi de Portugal. Ainſi, laiſſant la diſcuſſion des droits à ceux qui ſe les attribuent, on peut dire que le Gouvernement de Cayenne eſt aujourd'hui reſſerré entre le Marony & l'Ouyapok, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'environ cent lieues. M. Barrere ne fait pas difficulté d'aſſurer que cette petite portion du Continent ne peut être d'une grande utilité pour les François de Cayenne, ſurtout lorſqu'il paroît impoſſible de pénétrer bien loin dans l'intérieur du Païs. » Il ſe trouve, dit-il, ſi peu d'Indiens libres » entre ces deux Rivieres, qu'on n'en peut tirer aucun ſecours pour la » guerre; & l'on n'a plus d'eſpérance de s'y procurer des Eſclaves pour » la culture des Terres. D'ailleurs les Indiennes ſont très propres au mé» nage, & les Hommes fort adroits à la Chaſſe & à la Pêche. Ainſi les » François ſont entierement privés d'un avantage qui faiſoit autrefois la » richeſſe de cette Colonie, & qui étoit aſſez conſidérable pour y attirer » des Vaiſſeaux Marchands. Comment eſpérer qu'elle ſe releve de cette » chute, auſſi longtems qu'on ne lui reſtituera point un Païs qu'elle poſ» ſédoit depuis ſi longtems, & qui lui eſt injuſtement uſurpé? Il ſeroit » du moins à ſouhaiter, continue le même Voïageur, qu'on arrêtât dé-

GUIANE FRANÇOISE.

» formais les nouvelles entrepriſes des Portugais. On ne comprend point » ſur quel fondement ils oſent prétendre à des Terres qu'ils n'ont con- » nues qu'après les François, & dont Philippe V apporta tant de ſoin à leur » dérober la connoiſſance. Leurs Habitations de *Corrupa* & de *Deſtierro*, » ſituées ſur le bord Septentrional de l'Amazone, à plus de cent lieues » du Cap de Nord, étant poſtérieures à l'Etabliſſement des François dans » la Guiane, ne peuvent leur donner de droit ſur ce Païs, au préjudice » des premiers Poſſeſſeurs. La France ſeroit bien mieux fondée à leur re- » demander dans le Breſil, le Païs de Janeiro, de Tamarica, de Rio » Grande, & l'Ile de Maragnan, où l'on a vû qu'elle avoit des Colonies » avant eux (59).

Obſervations ſur l'Ile & la Ville de Cayenne.

La Deſcription qu'on a déja donnée de l'Ile de Cayenne & de ſa Ville recevra un nouveau luſtre des Obſervations de M. Barrere, qui étant poſtérieures de plus de 40 ans, repréſentent mieux l'état actuel de cette Colonie. La Ville, qu'il nomme plus volontiers le Bourg, eſt compoſée d'environ cent cinquante Maiſons, la plûpart bâties de terre, quoiqu'il y en ait quelques-unes de charpente à deux étages, & couvertes de bardeaux. Celle du Gouverneur eſt aſſez commode. Les Jéſuites ſont auſſi fort bien logés. En 1736 ils étoient dix Peres & trois Freres, non-ſeulement occupés à deſſervir les Paroiſſes de l'Ile & du Continent voiſin, mais encore à faire des Miſſions parmi les Sauvages. L'Egliſe Paroiſſiale de Cayenne eſt le plus bel édifice du Païs; mais on auroit peine à s'y remuer, ſi tous les Habitans y étoient raſſemblés.

L'enceinte de la Ville eſt fort baſſe. Elle forme un Exagone irrégulier, avec cinq Baſtions, munis de pluſieurs Pieces de Canon: mais les Foſſés ont peu de profondeur & ſont mal entretenus. La Garniſon a preſque toujours été de 200 Hommes de Trouppes reglées, qui faiſoient quatre Compagnies détachées de la Marine. Elle fut augmentée de deux Compagnies en 1724. Outre l'Etat-Major, il y a un Conſeil Souverain, où le Commiſſaire Ordonnateur préſide, dans l'abſence du Gouverneur. La néceſſité de faire valoir les Terres oblige tous les Habitans de ſe tenir dans leurs Plantations; ce qui rend la Ville ordinairement fort déſerte. Souvent on n'y voit perſonne dans les rues; & ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, on y pourroit tuer un Homme en plein jour, ſans riſque d'être apperçu. Ce n'eſt qu'aux grandes Fêtes, ou dans le tems des Revues, qu'elle eſt mieux peuplée. On voit arriver alors les Habitans dans leurs Canots, ou quelquefois dans leurs Hamacs, avec une ſuite de Negres & de Negreſſes, qui portent de la Volaille, de la Caſſave, du Taffia (60), des racines & d'autres proviſions.

Les Habitans de Cayenne ſont fort affables, & fort libéraux. Ils reçoivent civilement les Etrangers. Quoiqu'ils parlent tous la Langue Françoiſe, à peine leurs Enfans en ſavent-ils deux mots. Le Jargon de l'Ile, tient beaucoup du Negre, ſurtout dans la maniere de prononcer. Les Negreſſes, à qui l'on eſt obligé de confier l'éducation des Enfans, ont introduit une infinité de mots Afriquains: cependant le langage Créole de Cayenne eſt

(59) *Ubi ſuprà*, pages 35 & précédentes.
(60) Eau-de-vie de Sucre.

moins ridicule que celui des autres Iles Françoiſes. Les Femmes y ſont auſſi mieux faites. Elles n'ont pas le teint jaune ou pâle de celles de la Martinique & de Saint Domingue, & la plûpart ont naturellement beaucoup d'eſprit. La propreté, qui ne leur eſt pas moins naturelle, contribue à la ſanté dont elles jouiſſent; mais, dans leur parure, elle eſt quelquefois pouſſée trop loin. A Cayenne, comme dans les autres Iles, les Maris ſont obligés, pour ſatisfaire la vanité des Femmes, de faire une dépenſe extraordinaire à l'arrivée de chaque Vaiſſeau, & leurs affaires en ſouffrent beaucoup. Une Loi, qui éloigneroit le luxe des Familles particulieres, feroit la richeſſe des Colonies.

GUIANE FRANÇOISE.

Divers changemens, arrivés à l'Ile de Cayenne depuis les premiers Etabliſſemens, y avoient cauſé des pertes dont elle n'a pas eu peu de peine à ſe relever. M. Barrere en rapporte quelques circonſtances, qui ne ſe trouvent point dans les Hiſtoires du tems. Les François, dit-il, s'étoient attachés, dès l'origine, à faire valoir leurs Plantations avec autant d'habileté que de zele. Le profit que leurs Navires Marchands y tiroient de leur Commerce fit naître la jalouſie des Hollandois, qui étoient depuis longtems en poſſeſſion d'aller vendre leurs denrées & d'autres Marchandiſes aux Colonies Françoiſes. Ils envoïerent, en 1676, onze Vaiſſeaux pour s'emparer de l'Ile; & s'en étant ſaiſis par ſurpriſe, non-ſeulement ils augmenterent les Fortifications & l'Artillerie de la Ville, mais ils y mirent une Garniſon de quatre cens Hommes. Les Etabliſſemens, qu'ils avoient commencés avec auſſi peu de droit ſur les Rivieres d'Ouyapok & d'Aprouak, furent auſſi fortifiés. Mais ils ne les poſſederent pas longtems. Le 20 Décembre de la même année, une Eſcadre de ſix Vaiſſeaux, ſous le Commandement du Maréchal d'Etrées, rendit Cayenne aux François, & ne laiſſa, dans les Colonies naiſſantes d'Ouyapok & d'Aprouak, que les traces des Forts qu'on y avoit élevés. Alors, les François penſerent à s'affermir dans leur Ile & dans le Continent voiſin. Tout ce qui pouvoit être utile au Commerce fut cultivé avec une extrême ardeur. On attira des Vaiſſeaux Marchands, pour faire valoir les productions de la Colonie; & quantité de nouvelles Familles allerent s'y établir. Les Flibuſtiers ne contribuerent pas peu à ſes progrès, par les richeſſes qu'ils y apporterent de la Mer du Sud, d'où les moins heureux revenoient avec huit ou dix mille livres en Piaſtres. Enfin Cayenne ſe retrouvoit aſſez bien peuplée, lorſque Ducaſſe y étant arrivé, en 1688, dans la vue de ſurprendre Surinam, il engagea, par l'eſpérance du pillage, la plus grande partie des Habitans à s'embarquer avec lui. L'Expédition eut ſi peu de ſuccès, que preſque tous les Volontaires y furent faits priſonniers, & tranſportés delà aux Iles Françoiſes, où d'autres eſpérances les inviterent à ſe fixer.

Pertes arrivées à l'Ile.

C'eſt depuis cette diſgrace, que l'Ile de Cayenne n'a pû réparer la perte de ſes Habitans. Du tems de M. Barrere, on n'y comptoit gueres plus de quatre-vingt-dix François; diminution bien ſurprenante, lorſqu'on compare ce nombre à celui des Eſclaves Indiens & Negres. Dans une revue générale, qui s'étoit faite aſſez récemment, il s'étoit trouvé cent vingt-cinq Indiens, Hommes, Femmes, ou Enfans, & quinze cens Negres, capables de travail. Avec ſi peu de proportion entre les Maîtres & les

GUIANE FRANÇOISE.

Ouvriers, l'ordre ne laiſſoit pas de s'y ſoutenir. On voïoit en pié ſoixante Fabriques de Roucou, dix-neuf Sucreries, & quatre Indigoteries. Tous les Eſclaves, au-deſſous de ſoixante ans & au-deſſus de quatorze, donnoient au Domaine ſept livres & demie pour la Capitation annuelle, qui ſe paie en denrées du Païs, & qu'on faiſoit alors monter à ſix ou ſept mille livres.

Son Commerce.

L'Ile preſqu'entiere eſt une Terre ſablonneuſe, relevée de Montagnes, ou de collines, ſur leſquelles on cultive les Cannes à ſucre, le roucou, l'indigo, le cacao, le caffé, le coton, le gros mill, le maniok & d'autres racines. Le reſte eſt un terrein fort bas, & ſi marécageux en quelques endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout de l'Ile à l'autre; ce qui oblige les Habitans de faire de longs détours pour ſe rendre à leurs Plantations. On y voit quantité de Chevaux, depuis que les Anglois de Boſton & de la Nouvelle Yorck y ſont venus réguliérement pour le Commerce. Ces Animaux coûtent peu à nourrir. On ne les enferme point. L'uſage, après leur avoir ôté la ſelle & la bride, eſt de les laiſſer paître à leur gré. On y nourrit auſſi des Moutons, des Chevres & de gros Beſtiaux, avec le ſoin de mettre le feu dans les Savannes aux mois d'Août & de Septembre, pour en faire de bons pâturages. Ces terres, brûlées avant la ſaiſon des pluies, produiſent d'excellente herbe. Auſſi le Mouton & le Bœuf de Cayenne eſt-il de meilleur goût que celui des autres Iles, où la viande de Boucherie eſt déteſtable; ce qui paroît dépendre uniquement de la bonté des pâturages. La néceſſité de faire multiplier ces Beſtiaux ne permet point d'en tuer beaucoup : encore faut-il une permiſſion du Gouverneur. Le plus grand obſtacle à leur multiplication vient des Tigres, ſurtout de ceux qu'on nomme dans le Païs Tigres rouges, & qui paſſent du Continent, à la nage, pour chercher leur proie. On eſt ſouvent obligé d'aſſembler tous les Negres & les Indiens Chaſſeurs, pour donner la chaſſe à ces furieux Animaux. Celui qui en tuoit un recevoit autrefois, pour récompenſe, un de ces gros fuſils qu'on nomme Boucaniers. Aujourd'hui, l'uſage eſt encore de promener dans les Habitations la machoire du Tigre, & chacun fait ſon préſent au Vainqueur.

Proprietés de l'Ile.

Quoique la Cayenne ſoit une Ile montagneuſe & remplie de Forêts, elle ne laiſſe pas de manquer de bois en quelques endroits, ſurtout à la Côte, où l'on eſt obligé de brûler dans les Fabriques, des Bagaſſes, c'eſt-à-dire les Cannes à ſucre qu'on a paſſées deux fois au moulin, & dont il ne reſte rien à tirer. Le ſéjour des Plantations eſt beaucoup plus agréable que celui de la Ville. L'abondance y regne, particulierement à l'arrivée des Vaiſſeaux Marchands. On y fait très bonne chere. Il n'y a point d'Habitant aiſé qui n'entretienne une baſſe-cour, où l'on fait élever quantité de volaille, dont on vante le goût, quand elle eſt nourrie quelque tems de mill. La Campagne fournit toutes les eſpeces de Gibier qui ſe trouvent dans le Continent; & le Poiſſon eſt excellent dans les Rivieres & ſur la Côte. Chaque Plantation à ſon Jardin. Les Arbres à fruit de l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Ile : mais, en récompenſe, les herbes potageres y croiſſent fort bien. On y fait de bonnes ſalades de laitue,

de cerfeuil, de pimpernelle, de chicorée & de céleri. On y cultive des petits-pois, des citrouilles, des potirons, & surtout des melons d'eau, d'un goût délicieux, qui désaltèrent merveilleusement dans les grandes chaleurs. Tous les fruits de l'Amérique méridionale y viennent avec peu de soin. Le *Tayom* est une Plante du Païs, dont les feuilles se mangent comme les épinards, & dont les racines servent de nourriture aux Esclaves (61). On apprête aussi, sous le nom d'épinards, les feuilles d'une autre Plante, qui ne differe du *Phytolacca* ordinaire, que par la petitesse de son fruit. L'Auteur juge que c'est la même Plante, un peu changée par la différence du climat. On mange d'excellentes figues à Cayenne, & la Vigne y croît très bien : mais on a beaucoup de peine à sauver le raisin, des Oiseaux, surtout des Fourmis. Il est aisé d'en avoir dans son Jardin pendant toutes les saisons. On partage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'est-à-dire d'un mois à l'autre, & le raisin croît successivement sur l'une & sur l'autre. Cependant les grosses pluies de l'Hiver l'empêchent de meurir parfaitement, ou du moins lui font conserver un petit goût d'acide dans sa plus grande maturité. On a tenté plusieurs fois, & toujours avec succès, d'en faire du vin ; il est bon, & même facile à garder, pourvu qu'on le laisse fermenter sept à huit jours avant que de le mettre en bouteille. GUIANE FRANÇOISE.

Le climat de l'Ile est fort pluvieux, mais sain. On n'y connoît point le mal de Siam, qui fait tant de ravage à la Martinique & à Saint Domingue. Les fievres malignes & la petite vérole y sont rares. On n'y ressent pas non plus ces vives chaleurs, qui font la principale incommodité des autres Iles. Un Vent d'Est, qui s'éleve tous les jours sur les neuf heures du matin, y rafraîchit l'air. Mais la sécheresse & l'humidité y sont excessives : il y pleut neuf mois entiers ; & c'est ce tems de pluie qu'on nomme l'Hiver. Cette saison commence à se déclarer par des grains, qui sont fréquens dans le cours d'Octobre, & qui s'appellent pluies d'Acajou, parceque ces fruits meurissent alors ; & bientôt ils sont suivis de pluies si continuelles & si abondantes, qu'on ne sauroit conserver de meubles dans les Cases. Mais alors les Bestiaux trouvent partout de bons pâturages ; au lieu qu'en Eté les Campagnes sont quelquefois si séches, que la pâture & l'eau manquant à la fois, une partie des Chevaux & des Bœufs périt de faim & de soif. Les Moustiques, les Maringoins, les Maks, les Chiques, les Tiques, les Poux d'Agouthy & ceux de Bois, les Fourmis, les Raverds ou Scarabées, & les Crapauds, seroient d'autres fléaux de l'Ile par leur nombre & leur voracité, si tous ces Insectes ne se faisoient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'est plus admirable qu'une Fourmi passagere, qu'on appelle vulgairement, *Fourmi-couveuse*. Aussi-tôt qu'elle arrive dans un Canton, elle y tue tout, Mouches, Guêpes, Raverds, Araignées, & jusqu'aux Rats : de quelque grosseur qu'ils puissent être, elles en font de parfaits squellettes.

Avant que l'Ile fut défrichée, les Habitans y étoient sujets à de très fâcheuses Maladies. La plûpart des petits Negres mouroient, presqu'en naissant, d'un mal auquel on ne trouvoit point de remede. Il subsiste mê- Maladie singulière.

(61) M. Barrere l'appelle *Arum maximum, Ægyptiacum, quod vulgo Colocasia.*

GUIANE FRANÇOISE.

me encore, quoiqu'il ſoit fort diminué. M. Barrere, qui traite ce curieux article en Médecin, remarque qu'on lui donne improprement le nom de Catharre. » C'eſt, dit-il, une convulſion univerſelle, ou un » véritable *Tethanos*. S'il attaque principalement les Negrillons, il n'épargne pas non-plus les Negres d'un âge avancé : mais on n'a jamais » vu de Blanc qui en ait été ſaiſi, ou du moins rien n'eſt plus rare. » Une obſervation conſtante a fait connoître que le tems, où les Enfans » y ſont plus ſujets, eſt l'eſpace de neuf jours après leur naiſſance ; s'ils » le paſſent ſans aucune apparence du mal, on les croit hors du danger, » & les Femmes ne craignent plus de les expoſer à l'air. Quelques-uns » naiſſent avec cette maladie, & meurent auſſi-tôt. Ses premieres marques ſont la difficulté qu'ils ont à ſucer le lait, par une petite convulſion de la machoire, & leur cri, qui eſt tout-à-fait gêné. Enſuite la » machoire continue de ſe ſerrer ; les extrémités deviennent roides ; & » des mouvemens convulſifs, qui ſont les avant-coureurs de la mort, enlevent promptement le Malade.

» Les Adultes réſiſtent plus long-tems (62). A cet âge, le mal ſe manifeſte par une douleur qu'on ſent au cou, & que les Malades comparent à l'effet d'une corde dont ils auroient le cou fort ſerré. La machoire ſe reſſerre, & ne laiſſe plus de paſſage à la nourriture. Les » bras & les jambes deviennent ſi roides, qu'en prenant le Malade par » la tête ou par un pié, on le leve comme une piece de bois ; cependant la roideur des membres n'eſt pas ſi continuelle, qu'il n'arrive » quelquefois des contractions involontaires. Ces accidens fatiguent ſi » fort, qu'ils font jetter de hauts cris aux Malades. Ils demandent qu'on » les ſoutienne ; ils veulent qu'on leur tienne la tête un peu élevée, » pour leur faciliter la reſpiration. Mais ceque ce mal a de plus ſingulier, c'eſt une faim ſi inſatiable, qu'on mangeroit à chaque moment, » ſi l'on avoit la liberté d'avaller. La fievre ne manque point de ſurvenir. Des ſueurs abondantes ſe répandent par tout le corps ; & les » douleurs ne faiſant plus qu'augmenter, on meurt avec d'horribles convulſions.

L'Auteur joint, à cette deſcription, les remedes qu'une heureuſe expérience lui a fait découvrir. Pluſieurs Eſclaves, dit-il, qu'il eut le bonheur de guérir dans la Colonie, doivent leur témoignage au ſuccès de ſa méthode. Il veut que pour arrêter d'abord le progrès du mal, on arroſe les Malades, pluſieurs fois le jour, avec de l'eau la plus fraîche qu'on puiſſe trouver ; ſurtout les Enfans, dès qu'on s'apperçoit qu'ils ne ſucent le lait qu'avec peine. Ces aſperſions doivent être continuées juſqu'à ceque les accidens ſe diſſipent, & que les parties du corps aient repris leur ſoupleſſe naturelle. Pour ſoutenir les forces du Malade, ſurtout dans l'âge avancé, on doit lui faire prendre des bouillons, peu & ſouvent, & quelques cuillerées de vin dans l'intervalle. Il faut mettre en uſage le Mercure doux, ou l'Etioph minéral, mêlé avec des Purgatifs, tels que la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'extrait d'Aloës a quel-

(62) Comparez ce mal, avec celui qu'on a repréſenté au Tome XIII, dans l'article de Carthagene.

quefois

quefois réuſſi : & ſi le Malade ne peut avaller des *Bolus*, on doit y ſubſtituer une infuſion de Senné, avec la Manne, & les autres Purgatifs ordinaires. Depuis ces leçons, les Négreſſes n'ont pas plutôt remarqué, dans leurs Enfans, les premiers ſymptômes du mal, qu'elles les baignent ſans préparation, & les arroſent enſuite avec de grands vaſes d'eau. GUIANE FRANÇOISE.

On ne parle point du ver de Guinée, ſur lequel on a déja fait pluſieurs obſervations ; mais c'eſt ici l'occaſion de parler du *Makaque*, qui eſt fort commun à la Cayenne entre les Indiens, les Negres & les Créoles, & que les Etrangers mêmes y contractent par un long ſéjour. Il eſt de la groſſeur d'un tuïau de plume, long d'un pouce, rouſſâtre, ou d'un brun foncé, approchant d'une Chenille par la figure. Il naît ſous la peau, ordinairement aux jambes, aux cuiſſes, près des articulations, ſurtout au genou. D'abord il ſe fait ſentir par une démangeaiſon, qui eſt bientôt ſuivie d'une tumeur ſur la peau. On la perce, après l'avoir laiſſée groſſir. L'Animal s'y trouve, nageant dans le ſang. La maniere de l'en tirer, eſt de preſſer ſimplement la peau, & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la craſſe qui ſe forme dans les Pipes à fumer. Après l'opération, la plaie ne tarde point à ſe fermer d'elle-même. Makaque, ou Ver de la Cayenne.

Entre les obſervations de M. Barrere, ſur le Commerce de la Cayenne, on en trouve de curieuſes ſur quelques Plantes que cette Colonie a comme adoptées. Il nous apprend qu'on n'y a commencé qu'en 1721 à cultiver le Caffé. Quelques Deſerteurs François, qui étoient paſſés à Surinam, ſe flatterent d'obtenir leur Amniſtie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques feves de Caffé, que les Hollandois avoient déja commencé à cultiver avec ſuccès dans leur Colonie. Elles furent miſes en terre. Trois piés de Caffé, qui leverent bientôt, produiſirent un bon nombre de feves, qui furent diſtribuées entre les Habitans ; & dans l'eſpace de peu d'années, toute l'Ile en fut pourvue : mais la forme des arbres differe beaucoup de celle d'Arabie (63). Caffé de cette Colonie.

Le Caffé de Cayenne ne s'éleve gueres qu'à la hauteur de dix piés. La racine produit une tige droite, de deux pouces de groſſeur par le bas, branchue dès ſa naiſſance. Les branches, qui ſont oppoſées les unes aux autres, en croix & deux à deux, s'étendent à la ronde juſqu'à trois ou quatre piés, & forment un arbriſſeau aſſez touffu, de forme preſque pyramidale. Les feuilles croiſſent auſſi deux à deux, ſemblables à celles du Laurier franc, mais plus grandes : leur longueur commune eſt d'un demi pié, ſur deux pouces & demi de large. Elles ſont d'un verd foncé par deſſus, d'un verd pâle par deſſous, & un peu ondées ſur les bords. De leurs aiſſelles naiſſent, par étages, pluſieurs fleurs, aſſez ſerrées, preſque ſans odeur. Chacune eſt un petit tuïau blanc, long de cinq lignes & demie, approchant de celui du petit jaſmin, & diviſé par le haut en cinq parties. Le Piſtil, qui part du fond, n'eſt d'abord qu'un très petit bouton plat, & ſurmonté par un filet fourchu, d'environ ſix lignes de long : il ſe change en baie verte, qui prend la couleur de ceriſe

(63) Voïez le Voïage de l'Arabie heureuſe, au Tome X de ce Recueil.

GUIANE FRANÇOISE.

en meuriſſant, & qui contient deux ſemences, ou deux feves, convexes d'un côté, applaties de l'autre, chacune renfermée dans une capſule blanchâtre.

La ſaiſon, où les arbres fleuriſſent & donnent leur fruit, eſt principalement le tems des pluies. Dans l'origine de leur culture, on doutoit qu'ils puſſent s'accommoder du climat. L'extrême ſéchereſſe en faiſoit périr beaucoup; & les pluies exceſſives de l'Hiver empêchoient les fruits de meurir, ou pourriſſoient même les racines, à meſure qu'elles s'étendoient vers le fond. D'ailleurs on avoit une peine infinie à garantir les nouveaux Plans, des Fourmis & d'autres Inſectes qui les devoroient. Mais tous ces obſtacles furent ſurmontés. Aujourd'hui les arbres croiſſent en perfection; & lorſqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils donnent, pour récolte ordinaire, chacun douze livres de feves. M. Barrere aſſure que le Caffé de Cayenne, un peu ſuranné, ne le cede gueres au Moka. Il s'en fait deux récoltes; la premiere au mois de Juin, & la ſeconde vers Noel. Les branches qui fleuriſſent dans le cours de Juin rapportent du fruit en Décembre, & celles qui fleuriſſent vers Noel donnent leur fruit en Juin. L'arbre s'accommode mieux d'un terrein élevé que des fonds bas; il croît mieux auſſi, dans les terres noires & graſſes, qui ſont malheureuſement aſſez rares dans la Colonie, que dans les terres ſabloneuſes. Enfin il ſe multiplie plus aiſément par la graine, que par la bouture.

Son Cacao, ſon Coton, & ſa Pitte.

Dès l'année 1735, on avoit planté du Cacao, & ſes progrès faiſoient concevoir de grandes eſpérances à la Colonie. On y cultive auſſi le coton, que l'Auteur juge plus fin & plus beau que celui des autres Iles, quoiqu'il ſoit de même eſpece, c'eſt-à-dire de la claſſe de celui qu'on nomme Coton-arbriſſeau, parcequ'il s'éleve à la hauteur de dix ou douze piés. La Pitte, qui n'eſt pas négligée dans l'Ile, fournit une filaſſe très utile. On aſſure que le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoie; & la crainte de nuire aux Manufactures de ſoie eſt la ſeule raiſon qui en arrête le tranſport en Europe. Les Portugais en font des Bas, qu'ils eſtiment; & les Indiens teignent cette Plante comme le Chanvre, pour en faire des cordes & des Hamacs.

Mais quoiqu'avec ces nouvelles adoptions l'Ile de Cayenne ait naturellement d'excellens Arbres, & qu'une ſoigneuſe culture y pût faire croître tous les fruits étrangers, ſans en excepter la Canelle & le Poivre, ſon principal Commerce eſt celui du Sucre & du Rocou, dont M. Barrere fait monter le produit annuel, avec celui des autres Marchandiſes, à plus de cent mille écus. Les Vaiſſeaux qu'on y envoie bornent leur cargaiſon au vin, à la farine, au Bœuf ſalé, aux groſſes toiles, ſurtout aux toiles peintes; aux ferremens, à diverſes ſortes d'Etoffes & de Merceries, en un mot aux Marchandiſes les plus ſimples & les plus néceſſaires à la vie. Encore, ſeroit-il inutile ou nuiſible d'y en porter trop, parcequ'on ne trouveroit pas aiſément à s'en défaire. Le malheur de l'Ile eſt de manquer d'Habitans, ſurtout de Negres, pour cultiver quantité de bonnes terres, qui reſtent en friche, dans une ſi petite étendue.

Iles volſines de Cayenne.

A quatre lieues de la Côte, vis-à-vis de la partie qu'on nomme *Remire*,

on trouve cinq petites Iles, qui, ſuivant la tradition des Sauvages, tenoient autrefois à celle de Cayenne. Les deux plus éloignées, qui ſont à-peu-près de la même grandeur, & qui ſe préſentent en pointe de Melon, ſe nomment *les deux Mamelles*, ou *les Fils*; comme les noms des trois autres, pris auſſi de leurs qualités ou de leur forme, ſont *le Pere*, *la Mere*, & la *Malingre*. La plus grande n'a qu'environ trois quarts de lieue de tour. Ce ſont moins des Iles, que de gros Rochers, criblés d'un nombre infini de Fourmillieres. Cependant elles ſont couvertes de Bois, & peuplées de Gibier. On y releguoit anciennement ceux qui avoient mérité cette punition dans la Colonie. Aujourd'hui, les Habitans de la Côte ont pris l'uſage d'aller faire, entre ces Ecueils, la pêche de l'Eſpadon & des groſſes Tortues de Mer, qui ſe retirent ordinairement près des rochers, contre leſquels les vagues ſe viennent briſer. C'eſt un eſpece de Filet, nommé la Fole, qu'ils emploient à cette pêche. Il eſt large de quinze à vingt piés, ſur 40 ou 50 de long. Les mailles ont un pié d'ouverture en quarré, & le fil n'a pas plus d'une ligne & demie de groſſeur. On attache, de deux en deux mailles, deux flots de demi pié de long, faits d'une tige épineuſe que les Indiens appellent *Moucou-moucou*, & qui tient lieu de Liege. On amarre à la relingue, qui eſt au bas du Filet, quatre ou cinq groſſes pierres, du poids de 40 ou 50 livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts, qui ſont à fleur d'eau, on met des bouées, c'eſt-à-dire d'autres gros morceaux de Moucou-moucou, qui ſervent à marquer l'endroit où il eſt placé. Les Foles ſe placent ordinairement fort près des Ilots, ou de quelques Briſans, parceque les Tortues mâles, les ſeules qu'on prenne à cette Pêche, vont brouter une Plante Marine, ou plutôt une eſpece de *Fucus*, qui croît ſur les Rochers à fleur-d'eau. Les Pêcheurs font exactement le quart, c'eſt-à-dire que de tems en tems ils viſitent les Filets. Lorſque la Fole commence à *caler*, ſuivant leur langage, ce qui ſignifie s'enfoncer d'un côté plus que de l'autre, on ſe hâte de l'iſſer. Les Tortues ne peuvent ſe dégager aiſément de cette ſorte de rets, parceque les lames, qui ſont aſſez élevées près des Ilots, donnent, aux deux bouts, un mouvement continuel qui les étourdit, ou qui les embarraſſe. Au contraire, l'Eſpadon s'agite quelquefois ſi furieuſement lorſqu'il eſt pris, qu'il s'échappe en briſant le Filet; & l'on reconnoît, à la rupture des mailles, ſi c'eſt un de ces Poiſſons qui a paſſé. Pour peu qu'on differe à viſiter les Filets lorſqu'on y a pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noïées & tout-à-fait mortes.

GUIANE FRANÇOISE.

Pêche de l'Eſpadon, & des Tortues.

Le tems reglé, pour foler la Tortue, eſt depuis Janvier juſqu'en Mai; mais la pêche de l'Eſpadon ſe fait au commencement de l'Hiver, ſurtout lorſque le vent du Nord regne. Dans le cours de Décembre, Janvier, Février & Mars, ce vent a quelquefois tant d'impétuoſité, qu'il brûle & déracine les Plantes. Jamais l'Eſpadon ne s'approche tant de la Terre, que la Tortue. On place les Foles un peu plus au large; & lorſque ce Poiſſon eſt pris, on ne manque point de lui couper, avec une hache, l'eſpece d'épée qui fait ſa défenſe, avant même que de l'iſſer dans le Canot, ſurtout lorſqu'il eſt d'une groſſeur extraordinaire; ſans cette précaution, il tueroit ou bleſſeroit dangereuſement quelque Pêcheur. Il

GUIANE FRANÇOISE.

s'en trouve de vingt-cinq & trente piés de long. La chair n'en étant pas aſſez bonne, pour compenſer le travail & le danger, elle eſt abandonnée aux Indiens & aux Negres : mais le Foie eſt fort utile, par la quantité d'huile qu'on en tire, & qu'on brûle dans les Fabriques de Sucre. La groſſe Tortue, au contraire, eſt excellente dans cette Mer.

On prend auſſi, entre les quatre Iles, mais plus rarement, cette belle eſpece de Tortue qu'on nomme *Carret*, & dont l'écaille a toujours fait le fond d'un riche Commerce. M. Barrere ne la croit pas moins commune que l'autre, aux environs de Cayenne, & regrette encore ici que le petit nombre des Habitans ne leur permette point d'en faire une Pêche réglée (64).

Obſervations ſur la difficulté de pénétrer en Guiane.

Les mœurs & les uſages des Indiens de la Guiane ſont les mêmes dans les deux Relations auxquelles on s'eſt ici attaché, que dans celles qui les ont précédées ; & cette confirmation doit plaire à ceux qui aiment l'exacte vérité dans ces peintures. M. Barrere a le mérite particulier de joindre à toutes les ſiennes un dénombrement des différentes Nations, qui ſont connues des François. » On les diſtingue, dit-il, en Indiens des Côtes & des » Terres. Le nombre de celles qui ſont répandues dans le fond du Païs » doit être beaucoup plus grand ; mais l'éloignement où elles ſont les » unes des autres, & la difficulté de pénétrer dans une Région ſi vaſte, » par d'affreux Déſerts, des Forêts de cent lieues, & par des Rivieres » telles qu'on les a repréſentées, ne permettent gueres de ſe procurer les » informations qu'on deſire, & permettent encore moins d'y tenter quel- » que Commerce. Non-ſeulement cette difficulté ſeroit inſurmontable par » la longueur & les mauvaiſes qualités du chemin, mais encore par la » diverſité des Langues, par les pluies démeſurées & preſque continuel- » les, qui rendent les Rivieres auſſi dangereuſes à traverſer, qu'elles le » ſont naturellement à remonter, & ſurtout par la férocité des Habitans, » qui, n'aïant jamais vû d'Européens, tueroient également un Voïageur » pour le plaiſir de lui enlever ſes habits, ou pour celui de le manger ; » car il eſt certain qu'ils ſont tous Antropophages (65).

Habitans actuels des Côtes.

A l'égard de ceux qu'on nomme Indiens des Côtes, on a déja remarqué que leur nombre ne monte pas à plus de douze ou quinze mille. Si l'on excepte les Galibis, qui ſont les ſeuls que la guerre n'a pas détruits, & qui s'étendent depuis l'Ile de Cayenne juſqu'au-delà de l'Orinoque, tous les autres ſont des Indiens Portugais, qui ont apporté avec eux leurs uſages particuliers, en divers Cantons, d'où les Galibis n'ont point entrepris de les chaſſer. Depuis près d'un ſiecle, on s'efforce de leur communiquer des principes d'humanité & de Religion. Les Jéſuites en ont raſſemblé une partie dans des Habitations régulieres, & ne ceſſent point d'y exercer leur zele (66). C'eſt apparemment par cette voie qu'on eſt par- » venu à connoître la plûpart de leurs noms ; mais ſi la totalité de ces

(64) Voïez, ci-deſſus, le Tome XI, article d'Hiſtoire naturelle, où l'on a recueilli quantité d'obſervations curieuſes, ſur les tranſmigrations, les Pontes, & les différentes eſpeces de Tortues.

(65) *Ubi ſuprà*, pp. 234. & 235.

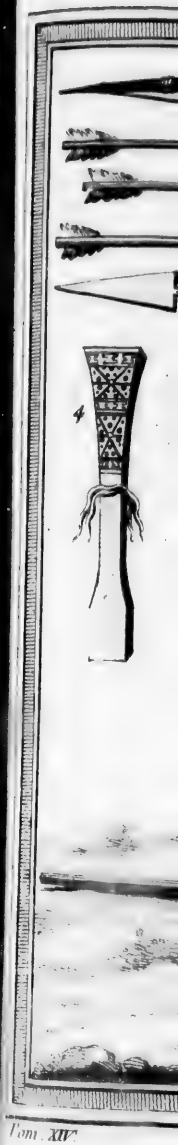
(66) Voïez les Lettres Edifiantes & curieuſes, & la Relation des PP. Gillat & Bechameil.

1. *Akoquoua*. 2. *Palikour*.

1

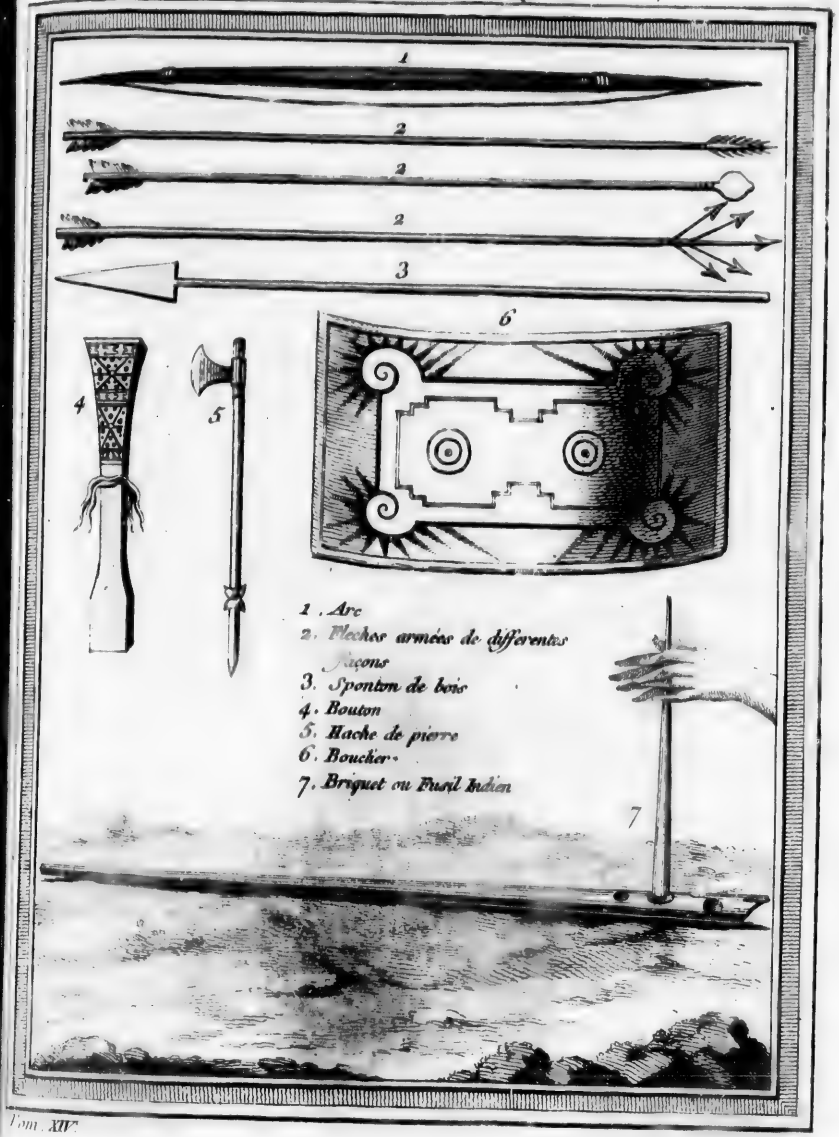
2

Indien et Indienne de la Guïane.



Tom. XIV.

Armes des Indiens Guyanois.



Indiens ne
variété de
Les Gali
Barrere don
auxquels il
Kourou eſt
tions.
Les *Tair*
verſes Nati
quoique vo
pophages. L
marquable
qui ſe grav
qui paſſe pa
Macouanis,
les *Armagou*
Criques &
qui ont l'uſ
tent les bor
rakoupis, le
tons. Les *A*
Nation eſt p
pés, *Oyanpi*
Forêts ; & c'
dix Nations
les *Arouakas*
bas, les *Am*
qu'on paroît
ſe front & le
donnent cett
qu'elles lien
nés, & les *A*
des *Calipour*
eſt répandue
kaqués, les *B*
ris, les *Cay*
venus de diff
pouyas ne ſo
elle habite u
Au reſte,
Laët, mais fa
taché à recue
lui des *Yaos*
Arouakas &
faire ſentir le
nous n'avons

Indiens ne passe point quinze mille, on doit juger que dans une si grande variété de Nations, chaque Karbet ne peut être fort peuplé.

Les Galibis sont donc la Nation principale & la plus nombreuse. M. Barrere donne le second rang aux *Coussanis* & aux *Maraonés*. Les Arouas, auxquels il donne le troisieme, sont guerriers & laborieux. La Mission de Kourou est composée d'un grand nombre d'Indiens de ces quatre Nations.

Les *Taïras* sont moins une Nation particuliere, qu'un mélange de diverses Nations qui habitent l'embouchure des Rivieres. Les *Karanes*, quoique voisins des François & des Missions, passent encore pour Antropophages. Les *Ouayas*, que les François nomment *Ouens*, n'ont de remarquable que leur goût pour le Commerce. On a parlé des *Palicouris*, qui se gravent le visage, d'une oreille à l'autre, d'une ligne circulaire qui passe par le menton. Les *Aramayons*, les *Noragues*, les *Pirioux*, les *Macouanis*, les *Maurious*, les *Tokoyenes*, les *Palangues*, les *Tareupis*, les *Armagoutous*, & les *Maprouanes*, sont dix Nations éparses le long des Criques & des Rivieres qui se déchargent dans l'Ouyapok. Les *Acouquas*, qui ont l'usage de se percer les joues pour y inserer des plumes, habitent les bords du Kamops. On ne fait que nommer les *Mayets*, les *Marakoupis*, les *Maykas* & les *Karanarious*, sans faire connoître leurs Cantons. Les *Arikarets* sont les anciens Habitans de l'Ile de Cayenne; leur Nation est presqu'entierement éteinte. Les *Itoutanes*, divisés en *Maoapés*, *Oyanpis*, *Ayouaniqués*, *Caïcoucianés*, & *Machicouens*, habitent des Forêts; & c'est ce que signifie leur nom commun d'*Itoutanés*. On nomme dix Nations, établies vers l'embouchure de l'Amazone; les *Arouacanés*, les *Arouakas*, les *Coumaouts*, les *Maikianes*, les *Amacidous*, les *Ouroubas*, les *Ameneyous*, les *Apiaouas*, & les *Acouchiens*. Les *Farpouyranas*, qu'on paroît placer aussi du même côté, sont des Peuples feroces, qui ont le front & le derriere de la tête fort applatis. Dès la naissance, les Meres donnent cette forme à la tête de leurs Enfans, avec de petites planches qu'elles lient fortement ensemble. Les *Maroupis*, les *Manauts*, les *Certanés*, & les *Aronkayous* sont d'autres Nations établies dans les Terres. Celle des *Calipourus* parle une Langue, qu'on appelle du même nom, & qui est répandue dans une grande partie de l'Amérique méridionale. Les *Sakaqués*, les *Bacikourres*, les *Makés* ou *Anchions*, les *Ayés*, les *Parakouaris*, les *Cayas*, les *Salinés*, les *Soupayés*, & les *Pacaxés*, paroissent venus de différentes parties du Brésil. Il n'est pas douteux que les Tapouyas ne soient une branche de la Nation Brasilienne du même nom: elle habite un Canton de la Guiane, d'où l'on tire des pierres vertes.

Au reste, la plûpart de ces Nations se trouvent nommées aussi dans Laët, mais sans aucun éclaircissement sur leur origine. Il s'est même attaché à recueillir plusieurs mots de leur langage, surtout, dit-il, de celui des *Yaos*, qui est le plus commun dans cette Région, & de celui des *Arouakas* & des *Chebaos*. Il en compare quelques-uns entr'eux, pour faire sentir leur rapport ou leur différence; observation curieuse, & que nous n'avons jamais négligée, lorsqu'elle s'est présentée.

Leurs Langues.

GUIANE FRANÇOISE.

	Yaos.	*Arouakas.*	*Chebaos.*
Pere.	Pape.	Pilplii.	Heja.
Mere.	Immes.	Saecki.	Hamma.
Tête.	Boppé.	Ouaſſiki.	Ouakeouirri.
Oreille.	Pannaë.	Ouadiké.	Ouakenoely.
Oeil.	Voëré.	Ouakoſié.	Noëyery.
Nez.	Hoënaly.	Ouaſſieri.	Ouaſſibaly.
Bouche.	Hopataly.	Daleroké.	Darrimaily.
Dents.	Hoicelii.	Darii.	Ouadacoely.
Jambes.	Pollelii.	Dadane.	Ouatabayé.
Piés.	Poëpé.	Dackoſié.	Ouakehirrv.
Arbres.	Ouéoué.	Hada.	Ataly.
Arc.	Hoërappé.	Lemarapé.	Hoërapally.
Fleches.	Mapoëtoé.	Symaré.	Heouerry.

Tous ces Indiens diſtinguent les tems, par les Lunes. Les Yaos nomment la Lune *Nonna*, ou *Noéné*; les Arouakas *Cattchi*, & les Chebaos *Kirtrirré*. Le Soleil eſt nommé *Ouejo* par les premiers, qui emploient auſſi ce mot pour ſignifier le jour; *Adaly* par les ſeconds, & *Ouëcoëlié* par les Chebaos.

Quoique l'uſage commun de ces Barbares ſoit de compter par les doigts, en levant les deux mains pour ſignifier le nombre de dix, & montrant en même-tems les doigts des deux piés pour exprimer vingt, les Yaos ont des noms propres pour chaque nombre. 1, *Teouyn.* 2, *Tagé.* 3, *Terreouan.* 4, *Taginé.* 5, *Mepatoën.* 6, *Teouyn Ieclikené.* 7, *Tagé Ieclikené.* 8, *Terreouan Ieclikené.* 9, *Taginé Ieclikené.* 10, *Iemerale Mepatoën.* Enſuite ils joignent un autre mot aux cinq premiers nombres; c'eſt-à-dire que 11 eſt *Teouyn Abopené*, &c. 15, *Teouyn Habopbopené*; 20, *Teouyn Pemoené.*

Les mots ſuivans ſont auſſi de la Langue des *Yaos*:

Goſier, *Icené.*	Air & Vent, *Pepeïté.*	Oie, *Raponé.*
Col, *Boppomery.*	Pluie, *Kenapé.*	Heron, *Ouakaré.*
Epaule, *Hoomotaly.*	Tonnerre, *Tonimerou.*	Perroquet, *Kourga.*
Cœur, *Hoppelabollé.*	Terre, *Soïé.*	Ecreviſſe, *Coïa.*
Ventre, *Holopotacy.*	Mer, *Parona.*	Hache, *Ouoé.*
Poitrine, *Pielapo.*	Feu, *Ouapoto.*	Couteau, *Rapoie.*
Mammelles, *Mannatii.*	Pierre, *Tapou.*	Rame, *Aguebuté.*
Bras, *Iapelly.*	Or, *Carecoury.*	Hoïau, *Maſſeta.*
Genoux, *Goenaly.*	Arbre, *Ouéoué.*	Manger, *Oueouine.*
Frere, *Huoroié.*	Cerf, *Ouſſari.*	Boire, *Evenike.*
Sœur, *Ouarié.*	Sanglier, *Pingo.*	Dormir, *Uniguené.*
Fille, *Cerui.*	Tigre, *Aroua.*	Venir, *Taſé.*
Ciel, *Capou.*	Chien, *Pero.*	Pleurer, *Ouamonci.*
Etoile, *Chirika.*	Lapin, *Acouri.*	Battre, *Pogué.*

Ils compoſent quantité de Verbes, en ajoutant, au nom ſubſtantif, le mot *Ery*, qui ſignifie faire. Ainſi *Amaca-Ery*, c'eſt faire, ou l'art de faire, un

Hamak. *Iasay* signifie oui ; *Ouati*, non ; *Toporoué*, blanc ; *Couré*, bon ; *Iconé*, mauvais ; *Topiorumé*, noir ; *Nomoné*, grand ; *Enchiqué*, petit (67).

Les Hollandois, à qui l'on doit ces remarques, & dont le témoignage n'eſt pas plus ſuſpect ſur la ſituation de quelques lieux où l'on a vû qu'ils s'étoient établis, mettent la Riviere d'*Oyac*, qu'ils nomment *Wia*, par les quatre degrés quarante minutes de Latitude ſeptentrionale, la font venir de fort loin dans le Continent, vantent la fertilité de ſes bords, & les font habiter par la Nation des *Chebaos*. Ils placent, comme Keymis, à peu de diſtance de cette Riviere, une excellente Rade, ſous certaines Iles, qui font face au Continent, dont ils nomment la plus grande *Gouateri*, habitée auſſi par des Chebaos, & fort abondante en toute ſorte de Proviſions, où l'on trouve d'ailleurs un très bon Port. Ils en comptent trois autres, plus extérieures, qui tirent leur nom, dit Laet (68), de leur ſituation en forme de triangle. Enfin ils mettent, entre la Riviere d'Oyak & celle de Cayenne, une Ile nommée *Mattory*, qui ne peut être que l'Ile même de Cayenne, puiſqu'ils lui donnent ſeize lieues de tour. D'autres, dit Harcourt, la nomment *Mayeri*, & donnent le nom de *Moriori*, à la haute partie de l'Ile qui regarde l'Oyac, & celui de *Matorouy* à d'autres hauteurs qui ſont au milieu de l'Ile. Ils ajoutent qu'elle étoit anciennement habitée par une Nation de Caraïbes, [illegible] humaine, & qu'il y croît, à chaque pas, dans les Campagnes, des arbriſſeaux de la hauteur de deux palmes, qui portent une eſpece de Prune, couleur de pourpre, & preſque du même goût que les Myrobolans. Enfin ils parlent de quatre petites Iles qui ſont à peu de diſtance de la grande vers l'Orient, dont ils nomment la plus orientale *Sannaoum*, la plus occidentale *Speneſari*, & les deux autres *Eporceregemera* : mais ils avouent que ce ſont des noms barbares, qui peuvent avoir été changés par divers Européens (69).

Témoignages des Hollandois ſur la poſition de divers lieux.

Le même Harcourt aſſure que l'Ile de Cayenne étoit nommée Muccumbro par ſes anciens Habitans ; qu'ils étoient en effet Caraïbes, & qu'Arraouicary leur principal Chef, faiſoit ſa demeure proche d'une Montagne, nommée *Cillicidemo*, du ſommet de laquelle on avoit la vue de l'Ile entiere. Ce Voïageur, qui ſe vante d'avoir obſervé fort ſoigneuſement la Côte ſuivante, ne compte que deux lieues de la Riviere d'Amana à celle de Marony ; & place le Marony à cinq degrés 45 minutes de Latitude Nord. Il remonta cette Riviere en 1608. » Elle eſt large, dit-il, de plus » d'un mille d'Allemagne à ſon embouchure ; mais quoiqu'aſſez profonde, pluſieurs Bancs de ſable en rendent l'entrée difficile. Après avoir » ſurmonté cet obſtacle, on trouve, vers la rive gauche, huit braſſes d'eau ; » & cette profondeur continue juſqu'à trois petites Iles, au-deſſus deſquelles elle diminue de plus en plus. Ces Iles portent, entre les Indiens, le nom de Curouapory, & ne peuvent être habitées, parce» qu'elles ſe couvrent d'eau dans la Saiſon des pluies «. Depuis la Mer juſqu'à ce lieu, la Riviere en reçoit pluſieurs autres, entre leſquelles

(67) Laet. Deſcript. Ind. Occid. l. 17. cap. 12.
(68) *Ibid.* cap. 9.
(69) *Ibidem.*

GUIANE FRANÇOISE.

Harcourt nomme celle de Cuſſeouini, qui s'y jette à deux milles de l'embouchure. » Au-deſſus des trois Iles, il prit terre dans un Bourg nommé » *Mogunan*, & ſitué ſur la rive gauche, dont les Habitans, de la Nation » des Paragots, avoient pour Chef *Maperitaka*, un des plus honnêtes » Hommes du monde. Le lendemain, il deſcendit, ſur la rive droite, » dans une autre Habitation, dont le Chef ſe nommoit *Minapa*. Deux » Canots, qu'il reçut de cet Indien, le conduiſirent à plus de vingt lieues » de l'embouchure, entre pluſieurs Bourgades qui ſe préſentoient ſur les » deux rives; mais il rencontra quantité de rochers, d'où les eaux ſe pré- » cipitoient avec beaucoup de violence. Le ſecours des Indiens lui fit » paſſer heureuſement pluſieurs de ces cataractes, qui ne faiſoient qu'aug- » menter à meſure qu'il avançoit. Enfin, ſe trouvant à quarante lieues » de la Mer après ſix jours de navigation, & l'obſtacle des rochers ne » lui permettant pas de pénétrer plus loin, il découvrit d'un lieu haut » nommée *Sapporou*, des Monts beaucoup plus élevés, que ſes Guides » Indiens nommoient *Mataouere-Moupanana*. *Boſher*, ſon Couſin, pro- » fitant d'une crûe d'eau, continua de remonter avec les mêmes Guides, » & parvint au Bourg de Taupuramuné, qui eſt à cent lieues de l'em- » bouchure. Delà s'étant avancé juſqu'à celui de Moreshego, quatre jour- » nées plus loin, il y apprit qu'à ſix journées delà on trouvoit des Indiens » plus grands & plus robuſtes, qui ſe perçoient les oreilles, le nez & » la levre inférieure, & dont les arcs & les fleches étoient d'une gran- » deur extraordinaire. Dans une ſi longue route, il vit quantité de Ri- » vieres, qui ſe jettent dans le Marony; telles que l'*Arrené*, le *Toppa- » naouin*, l'*Errewin*, le *Coouama*, le *Poraketté*, l'*Arrova*, l'*Arretoueré*, » l'*Ouaouné*, l'*Anapé*, l'*Aunimé* & le *Karapion*. Du Bourg de Taupuramuné, » on l'aſſura qu'il y avoit vingt journées juſqu'aux ſources du Marony.

§ IV.

ETABLISSEMENS DE LA NOUVELLE ANDALOUSIE, DEPUIS L'ORINOQUE JUSQU'A RIO DE LA HACHA.

LA partie Orientale du Continent, qui s'étend depuis l'Orinoque juſqu'à Rio de la Hacha, contient diverſes Provinces, que les Eſpagnols ont longtems compriſes ſous le nom de Nouvelle Andalouſie: mais, quoique pluſieurs Ecrivains le lui conſervent encore, on le trouve borné, dans ſes nouvelles diviſions, aux Contrées de Paria & de Cumana; & le reſte y eſt diſtingué par celui de Venezuela. Après avoir rapporté la Découverte de cette Côte (70) & la fondation de ſes premiers Etabliſſemens (71), on ne penſe à la rappeller ici, que pour donner quelque idée de ſon état actuel, & pour achever le tour du Continent juſqu'à Tierra-Firme, par laquelle on a commencé la Deſcription de l'Amérique méridionale.

(70) Au Tome XII de ce Recueil, pag. 89.
(71) Au Tome XIII, pag. 51.

Il

Il eſt fort étrange que tout ce grand Païs, qui eſt un des premiers que les Eſpagnols aient découverts, ait été le plus négligé par leurs Ecrivains, & le moins fréquenté des Voïageurs. On ne connoît point une ſeule Relation qui en porte le titre, ni qui en donne particulierement la Deſcription : mais on ne manque point de lumieres, diſperſées dans les Voïageurs, & d'autres ſecours, qu'il n'eſt queſtion que de raſſembler. NOUVELLE ANDALOUSIE.

En ſortant du Golfe de Paria, par Bocca del Drago, qu'on a décrit au tems de ſa découverte, on trouve, à l'angle de l'Ile de la Trinité vers l'Oueſt, le Cap *de Salinas*, qu'on nomme auſſi Cap de *Paria*, du nom de la Province à laquelle il appartient : on a peine à comprendre pourquoi cette Contrée, qui n'a pas moins de ſoixante-dix lieues de Côte juſqu'au Cap d'Araya, eſt ſi peu connue, & vraiſemblablement ſi peu habitée, que l'Amérique méridionale a peu de parties plus obſcures. A l'exception d'un petit nombre de Pointes & de Golfes, qu'on trouve placés comme au hazard dans les Cartes hydrographiques, tels que *Tres Puntas*, que la plûpart mettent preſqu'au milieu de cette eſpace, la Province de Paria ne figure que par ſon nom.

Le Cap d'Araya, fort célebre dans cette Mer, s'avance en angle preſqu'aigu, vis-à-vis de la pointe Occidentale de la Marguerite, & forme, à l'Eſt, un Golfe, qui pénetre de pluſieurs lieues dans le Continent. Les Eſpagnols le nomment *Golfo de Cariaco*. Il eſt ici d'une fort grande largeur ; mais il ſe reſſerre un peu, vers la petite Ville de Cumana. Les environs du Cap, comme tout le terrein du Continent, dans l'eſpace de quelques lieues, ſont bas & couverts de ronces. Derriere le Cap, la Nature a placé une Saline, qui ſeroit utile pour les Navigateurs, ſi elle n'étoit trop éloignée du rivage. Mais dans l'intérieur du Golfe, le Continent forme un coude, près duquel eſt une autre Saline, la plus grande peut-être qu'on ait connue juſqu'aujourd'hui. Elle n'eſt pas à plus de trois cens pas du rivage, & l'on y trouve, dans toutes les Saiſons de l'année un excellent ſel, quoique moins abondant au tems des pluies. Les opinions varient ſur l'origine de ce ſel. Quelques-uns croient que les flots de la Mer, pouſſés dans l'Etang par les tempêtes, & n'aïant point d'iſſue pour en ſortir, y ſont coagulés par l'action du Soleil, comme il arrive dans les Salines artificielles de France & d'Eſpagne : d'autres, à qui le rivage paroît trop convexe pour donner paſſage aux flots, jugent que les eaux ſalées s'y rendent de la Mer par des conduits ſouterrains ; enfin d'autres encore attribuent aux Terres mêmes une qualité ſaline, qu'elles communiquent aux eaux de pluie. Ce ſel eſt ſi dur, qu'on n'en peut prendre ſans y emploïer le fer. On ſe ſert de petites barques, pour l'apporter au bord de l'Etang, d'où il ſe tranſporte au rivage ſur de petits traîneaux. Quoique la Saline ſoit dans un lieu fort uni, elle eſt bordée, de pluſieurs côtés, par de hautes Montagnes. Tout le Païs eſt d'ailleurs fort ſec, ſans aucune apparence de Sources ou de Ruiſſeaux ; ce qui met les Travailleurs dans la néceſſité de tirer leurs vivres & leur eau de l'autre côté du Golfe, où l'on trouve, à trois lieues dans les Terres, une petite Riviere nommée *Bardones*. Les vivres leur viennent de la Ville même de Cumana. Cependant ce Canton eſt aſſez peuplé de Bêtes ſauvages,

Cap d'Araya.

Saline extraordinaire.

Nouvelle Andalousie.

telles que des Cerfs, des Chevres, des Lievres, & des Lapins; outre divers Animaux inconnus en Europe. Les Tigres & les Serpens y ſont en grand nombre. La Saline même eſt environnée de ronces ſi piquantes, qu'on ne peut en approcher ſans avoir commencé par ouvrir avec beaucoup de peine, un chemin, qui ſe ferme en peu de tems lorſqu'on ceſſe d'y paſſer. Les Hollandois étoient dans l'uſage d'y aller prendre du ſel; mais aïant été ſurpris, dans le cours du ſiecle paſſé, par quelques Vaiſſeaux de guerre Eſpagnols, ils furent enlevés, & traités avec beaucoup de rigueur. Enſuite l'Eſpagne, pour ſe conſerver une poſſeſſion ſans partage, fit conſtruire dans ce lieu un Fort, muni d'une bonne Artillerie & d'une Garniſon proportionnée. Laet en donne la Deſcription, qu'il tenoit de pluſieurs Hollandois qui avoient vu ce nouvel Etabliſſement. Il eſt bâti ſur un Rocher aſſez élevé, à la diſtance d'environ cent pas de la Mer. C'eſt un quarré, flanqué de quatre Baſtions, du côté oriental: le mur eſt de pierre vive, & n'a gueres moins de quarante palmes de hauteur: le côté qui regarde la Mer eſt le plus bas. On n'y compte pas moins de trente trois Pieces de Canon, dont la moitié ſont de fonte, ni moins de deux cens Hommes de Garniſon. Son unique foible eſt de ſe trouver commandé par une Montagne, qui n'en eſt ſéparée que par une Vallée aſſez étroite. Il tire, deux fois la ſemaine, ſes proviſions de Cumana, outre le Vin, l'Huile & les Etoffes qu'il reçoit par la Mer. Une guérite, perchée ſur la Montagne voiſine, ſert continuellement à découvrir les Vaiſſeaux qui viennent à la Côte. Enfin ce Fort, que les Eſpagnols nomment *Sant'Iago*, eſt ſitué ſi avantageuſement pour la défenſe des Salines, que les plus petites pieces d'Artillerie peuvent foudroïer les Vaiſſeaux & les Barques qui entreprendroient de s'en approcher.

Fort de Sant'Iago.

Province de Cumana.

Le Païs qui ſuit le Cap d'Araya, & qui eſt ſéparé des Terres précédentes par le Golfe de Cariaco, eſt la Province de Cumana. Si l'on s'en rapporte à la Deſcription des Eſpagnols, elle s'étend d'environ quarante lieues dans les Terres. On a donné, dans un autre lieu, le caractere & les uſages de ſes Habitans (72), avec les premieres expéditions des Eſpagnols & la fondation de quelques Villes. Celle qui porte le nom de Cumana eſt ſituée à deux milles de la Mer, entre des Bois qui la cachent à ceux qui abordent ſur la Côte; excepté la Maiſon du Gouverneur, que ſa ſituation ſur une Colline fait appercevoir dans l'éloignement. La Rade eſt extrêmement commode, par ſa profondeur, qui eſt de douze ou treize braſſes, ſur un fond très net, & par ſa forme demi-circulaire, dont elle tire l'avantage d'être à couvert de pluſieurs vents; ſans compter qu'on y peut mouiller à peu de diſtance du rivage.

Province de Venezuela.

La Province de *Venezuela*, ou petite Veniſe, nom dont on a rapporté l'origine (73), s'étend aujourd'hui des confins de la Nouvelle Andalouſie juſqu'à ceux du Gouvernement de Rio de la Hacha. On donne environ cent trente lieues de longueur à cette étendue, ſur quatre-vingt dans ſa plus grande largeur, juſqu'au nouveau Roïaume de Grenade. Les Terres y ſont ſi fertiles, qu'on en tire annuellement deux moiſſons: on y nour-

(72) Voïez, ci-deſſus, Tome XIII, pag. 9.
(73) Tome XII, p. 89 & ſuiv.

rit, dans les Pâturages dont elle abonde, un très grand nombre de Beſtiaux; & ces deux avantages lui ont mérité le nom de Grenier, entre plusieurs autres Provinces qu'elle fournit de farine de Froment, de Biſcuit de Mer, de Fromage, de Sain-doux, de Coton, & de diverſes ſortes d'étoffes. Elle donne auſſi quantité de Cuirs & de Salſepareille, qui ſe tranſportent en Europe des Ports de Guayra & des *Caracas*, ou Caraques. La Chaſſe & la Pêche n'y ſont pas moins abondantes. Le Fleuve *Unaré* qui la traverſe eſt ſi poiſſonneux, que dans le dernier ſiecle les Naturels du Païs avoient ſouvent la guerre entr'eux, pour le droit ou la facilité d'y pêcher. Elle ne manque pas non plus de Mines, ſurtout de Mines d'or, qui paſſe même pour pur, & qu'on évalue à 22 Carats & demi. NOUVELLE ANDALOUSIE.

Ce Gouvernement renferme pluſieurs Provinces particulieres, diſtinguées par leurs propres noms, ſur la Côte & dans l'intérieur du Païs, telles que *Curianam*, *Cuicas*, *Caracas*, *Bariquicemeto*, *Tacuyo*, & quelques autres; mais comme on ne trouve rien de fixe pour leurs bornes, c'eſt aſſez d'avoir nommé les principales, dont le nom pourra revenir à l'occaſion des Villes habitées aujourd'hui par les Eſpagnols. Laet rapporte, d'après leurs Voïageurs & leurs Hiſtoriens, que toutes ces Provinces contiennent plus de cent mille Indiens, Tributaires de l'Eſpagne, ſans comprendre dans ce nombre ceux qui étant au-deſſous de dix-huit ans & au-deſſus de cinquante ont été diſpenſés du Tribut par un ordre particulier du Conſeil des Indes. Autres Provinces du même Gouvernement.

La fameuſe entrepriſe des *Velſers* d'Allemagne a fait, dans un autre lieu, le ſujet d'un article intéreſſant (74). Dès l'année 1550, on avoit fait tranſporter d'Afrique, dans la Province de Venezuela, un grand nombre de Negres, ſur leſquels on formoit les plus hautes eſpérances; mais à peine y furent-ils arrivés, qu'aïant entrepris de ſe révolter, tous les mâles furent maſſacrés par leurs Maîtres.

On compte, dans ce Gouvernement, huit Villes, ou grandes Bourgades, habitées par les Eſpagnols, dont la principale ſe nomme ordinairement *Coro*, quoiqu'elle ſoit connue auſſi ſous le nom de *Venezuela*. Les Indiens l'appellent *Corana*. Sa ſituation eſt vers les onze degrés de Latitude Nord, dans un Canton aſſez tempéré, mais abſolument dépourvu d'eau. Quoiqu'au milieu d'une Plaine, elle a des Montagnes autour d'elle; ce qui contribue peut-être à rendre ſon climat ſi ſain, qu'on n'y connoît point les maladies, ou qu'on n'y a pas beſoin d'autres remedes que les Simples & les autres Plantes, qui y croiſſent en abondance. Les Animaux de Terre & de Mer y ſont les mêmes que dans les autres parties de l'Amérique méridionale. On remarque ſeulement que les Lions y ſont ſi timides, qu'un Indien les met en fuite avec un Bâton; tandis qu'au contraire les Tigres y ſont d'une férocité ſinguliere. La Ville de Coro a deux Ponts, l'un à l'Occident, éloigné d'une lieue, dans une Baie qui s'enfonce derriere le Cap Saint Romain, où la Mer n'eſt jamais violente, mais n'a pas plus de trois braſſes d'eau; l'autre au Nord, à deux lieues de la Ville, beaucoup plus profond, & plus orageux. C'eſt devant cette Villes Eſpagnoles. Coro.

(74) Voïez, ci-deſſus, Tome XIII, p. 52. & ſuiv.

Nouvelle Andalousie.

partie du Continent, que ſont ſituées les Iles d'Aruba, de Curacao, de Bonaire, d'Aves ou des Oiſeaux, & quelques autres qui s'étendent de l'Eſt à l'Oueſt, à-peu-près ſous une même ligne. Toute la Côte eſt expoſée à des vents qui la rendent peu ſure pour le mouillage. Elle a d'excellentes Salines, à la diſtance d'une lieue dans les Terres.

De la Ville de Coro, le Continent s'avance de douze lieues dans la Mer, & forme une eſpece de Peninſule, que les Indiens nomment *Paragoana*. C'eſt l'extrêmité de ſa Pointe, qui compoſe le Cap Saint Romain. On donne environ vingt-cinq lieues de tour à cette Peninſule. La plus grande partie en eſt platte, & peuplée de Bêtes féroces : mais cet obſtacle & la diſette d'eau douce n'empêchent point qu'elle ne ſoit habitée d'un bon nombre d'Indiens, dont on vante beaucoup la douceur. Coro eſt la réſidence ordinaire du Gouverneur de la Province, & d'un Evêque, Suffragant de l'Archevêché de San-Domingo dans l'Ile Eſpagnole.

Plaine de Carora.

C'eſt dans le voiſinage de la même Ville qu'on trouve cette fameuſe Plaine, que les Eſpagnols nomment *los Llanos de Carora*, longue de ſeize milles, & large de ſix, qui, dans cette étendue, renferme avec une abondance extraordinaire toutes les néceſſités & les délices de la vie humaine.

De Coro à la Province de Bariquicemeto, le chemin eſt par des Montagnes nommées *Xizabaras*, qui commencent aſſez proche de la Ville, moins incommodes par leur hauteur que par la rudeſſe du terrein, & dont les Habitans, connus ſous le nom d'Axaguas, ſont des Antropophages que les Eſpagnols n'ont encore pû dompter.

Caravaleda.

La ſeconde Ville de ce Gouvernement ſe nomme *Noſtra Señora de Caravaleda*. Elle eſt ſituée dans une Province dont les Indiens ſe nomment *Caracas*, à peu de diſtance de la Mer du Nord. On compte environ quatre-vingt lieues de Coro à Caravaleda. Cette Ville eſt accompagnée d'un Port, mais dangereux & peu fréquenté. Les Eſpagnols ont fait conſtruire, à peu de diſtance, ſur le rivage même, un Fort qu'ils nomment Caracas. Le Continent s'éleve ici en Montagnes, dont on compare la hauteur à celle du Pic de Tenerife. La Mer qui les borde eſt toujours ſi orageuſe, qu'à l'exception d'une petite Anſe qui contient le Fort, il n'y a point d'endroits dont on puiſſe approcher ſans difficulté avec les Chaloupes.

Sant'Iago de Leon.

Sant'Iago de Leon, troiſieme Ville du Gouvernement de Venezuela, eſt ſitué auſſi dans la Province des Caracas, à quinze ou ſeize lieues de la Mer, à ſoixante-dix-ſept de Coro vers l'Eſt, & ſuivant Herrera à trois ou quatre de Caravaleda vers le Sud. C'eſt la réſidence du Gouverneur. Deux chemins conduiſent de cette Ville à la Mer : l'un aſſez facile, mais qui peut être fermé & défendu par les Indiens voiſins, ſurtout vers la moitié de la route, où il eſt rétréci par des Montagnes & des Bois inacceſſibles, qui ne lui laiſſent pas plus de vingt piés de large : l'autre, très rude, au travers des Montagnes mêmes & de leurs précipices. Après les avoir traverſés, en venant de la Mer, on deſcend dans un Païs plat où la Ville eſt ſituée.

La quatrieme Ville, nommée *Nova Valencia*, eſt à vingt-cinq lieues de Sant'Iago de Leon, à ſept d'un Port qui ſe nomme *Burburata*, & à ſoixante de Coro, ſuivant Herrera : mais Laet le ſoupçonne de ſe tromper, & juge, dit-il, par la comparaiſon des diſtances, que Coro ne peut être à plus de quarante-cinq lieues de Nova Valencia. Nova Valencia.

Nova Xeres, cinquieme Ville, en eſt à quinze lieues, preſque droit au Sud, à ſoixante de Coro vers l'Eſt, & à vingt-un de *Nova Segovia*. On ignore le tems de ſa fondation ; mais elle paroît aſſez moderne, parceque c'eſt depuis peu, qu'on trouve ſon nom dans les Hiſtoriens & les Voiageurs. Nova Xeres.

La ſixieme Ville, qui porte celui de *Nova Segovia*, fut bâtie en 1552, par Jean de Villegas, qui commandoit dans la Province au nom des Velſers. Il s'étoit avancé de la Province de Tucuyos, avec quelques Troupes, juſqu'au pié des Montagnes qui ſe nomment aujourd'hui les *Monts Saint Pierre*, proche d'un Fleuve que les Indiens nommoient alors *Buria*, & que les Eſpagnols nommerent *Saint Pierre*, parcequ'ils y étoient arrivés le jour de cette Fête. Villegas, aïant découvert quelques apparences de Mines d'or dans les Montagnes voiſines, choiſit ce lieu pour y former une Colonie : mais enſuite l'intempérie de l'air la fit transférer au bord du Fleuve de Bariquicemeto, ſous le nom de Nouvelle Segovie. Ce Fleuve tire le nom Indien, qu'il a continué de porter, de la couleur de ſes eaux, qui deviennent cendrées, pour peu qu'elles reçoivent d'agitation. Le Païs eſt habité par diverſes Nations Barbares, qui ne parlent point la même Langue. Il differe peu, pour le climat, des Contrées voiſines. La chaleur y eſt très vive dans les Plaines ; mais les Montagnes, dont il eſt environné comme d'un mur, lui communiquent le ſoir un air frais. Le tems de l'Eté y répond exactement à celui de l'Hiver d'Eſpagne. Les Habitans, aïant peu de Maïz & d'autres grains, ſe nourriſſent de Plantes & de racines. Ils ne manquent pas de Poiſſon, dans les Rivieres d'*Acarigua* & de *Borante*, & dans quantité de Ruiſſeaux qui traverſent leurs Terres. Les Montagnes leur fourniſſent auſſi toute ſorte de Gibier, ſurtout dans les mois d'Eté. Comme il deſcend alors dans les Plaines, les Habitans mettent le feu à l'herbe ſeche, & ſe tiennent poſtés avec leurs lances & leurs fleches pour tuer quantité de Sangliers, de Cerfs & de Daims. On prétend que toutes les Rivieres de cette Contrée, & pluſieurs autres qui deſcendent du côté méridional des Montagnes, ſe rendent par un long cours dans l'Orinoque. Le Païs montagneux, qui eſt à gauche de Nova Segovia, eſt habité par des Peuples qu'on nomme *Chicas*, & paſſe pour riche en or : toute cette Province étoit autrefois fort peuplée ; mais les maladies, &, ſi l'on s'en rapporte aux Eſpagnols, les vices mêmes des Habitans l'ont rendue preſque déſerte. Nova Segovia.

A quelque diſtance de la Nouvelle Segovie, on voit couler une petite Riviere, que la clarté de ſes eaux a fait nommer *Rio Claro*, & qui rentre dans la Terre, aſſez proche de ſa ſource. Elle eſt fort petite en Hiver ; & contre les Loix communes, elle groſſit ſi ſingulierement en Eté, que les Habitans en tirent alors des Ruiſſeaux pour arroſer leurs Terres & leurs Bleds, qui leur rendent par ce ſecours une très abondante moiſſon. Ce

NOUVELLE ANDALOUSIE.

Païs étant propre d'ailleurs à nourrir diverſes ſortes de Beſtiaux, les Habitans tirent un grand profit de ceux qu'ils font paſſer dans le Nouveau Roïaume de Grenade. Ils y portent auſſi des Etoffes de coton.

Nova Segovia, ou la Nouvelle Segovie, eſt à vingt lieues de Nova Xerez, à dix de Tucuyo, & à quatre-vingt de Coro. On va de cette Ville à Tucuyo, par une Vallée d'environ douze lieues de long.

Tucuyo.

La ſeptieme Ville du Gouvernement de Venezuela s'appelle *Tucuyo*, du nom de ſa Vallée, qui s'étend entre Nord & Sud, & qui dans une ſi grande longueur n'a pas plus d'une demie lieue de large. Une Riviere, qui paſſe au milieu, porte auſſi le même nom. On vante la douceur de l'air, & l'abondance des productions du terroir. Il n'y manque rien aux beſoins ni aux plaiſirs des Habitans. La Ville eſt à cinquante lieues de la Mer du Nord, à ſoixante-dix de Sant'Iago de Leon, à onze de Nova Segovia, à quatorze de ce qu'on nomme *Portillo*, ou petit Port de *Carora*, à 85 de Coro, & à 25 de Truxillo. Les Cannes de Sucre croiſſent heureuſement dans la Vallée. Le coton, dont les Indiens font des Etoffes, & commencent à ſe faire des habits, diverſes ſortes de grains, de Plantes, & de légumes, les fruits même étrangers qui proſperent dans une ſi bonne Terre, rendent cette Vallée une des plus fertiles du monde. Les Campagnes & les Forêts voiſines ſont remplies de Bêtes farouches, ſurtout de Cerfs, dont on a tué quelquefois juſqu'à cinq cens dans un eſpace fort court. Malheureuſement il s'y raſſemble quantité de Tigres & d'autres Animaux nuiſibles aux Habitans. Quoiqu'on ait reconnu, à pluſieurs apparences, que le Païs a des Mines d'or, la diſette d'Ouvriers n'a point encore permis de les ouvrir. On s'y borne à l'Agriculture, & à nourrir du Bétail, particulierement des Chevaux.

Les Habitans de cette Contrée ſont de la Nation des *Caibas*. On en diſtingue pluſieurs branches, dont les Langues ne laiſſent pas d'être fort différentes; mais elles ſont toutes fort belliqueuſes. Leurs armes, avec l'arc & les fleches, ſont des maſſues & des pierres. Une partie de ces Peuples a reçu le joug des Eſpagnols, & commence à perdre ſon ancienne férocité. On compte, de Tucuyo au Nouveau Roïaume de Grenade, cent cinquante lieues, dont cent n'offrent que d'agréables Plaines, fécondes en toutes ſortes de fruits, & traverſées par des Rivieres fort poiſſoneuſes. De hautes Montagnes & d'épaiſſes Forêts rendent le reſte du chemin plus difficile.

Truxillo, ou N. S. de la Paz.

Truxillo, huitieme Ville, qui ſe nomme auſſi *Noſtra Señora de la Paz*, eſt ſituée dans une Province dont les Habitans naturels ſont diſtingués par le nom de *Cuicas*. Elle eſt à près de quatre-vingt lieues de Coro, droit au Midi, à vingt-cinq de Tucuyo vers l'Oueſt, & à dix-huit du grand Lac de *Maracaïbo*, qui a ſur ſes bords une Bourgade, de la dépendance de cette Ville, où elle envoie diverſes ſortes de denrées, telles que de la farine du Biſcuit de Mer, de la chair de Porc &c, qu'on y embarque aux mois de Mai & de Novembre, pour les tranſporter en diverſes Provinces de l'Amérique méridionale. Ce commerce la rend floriſſante.

Laguna.

Les Eſpagnols ont, dans le même Gouvernement, une autre Ville qu'ils nomment *la Laguna*, ſituée ſur la rive Occidentale du Lac de Maracaï-

bo, à quarante lieues de Coro. Mais cette partie du Lac, ou plutôt l'Anſe qui contient la Ville, eſt embarraſſée de tant de ſables, qu'elle ne peut recevoir que de fort petites Barques. Auſſi le Commerce y eſt-il ſi négligé, que les Campagnes voiſines, quoique fort unies, demeurent incultes & déſertes. On y trouve une extrême abondance de toutes ſortes de Gibier, ſurtout de Palombes & de Perdrix, & du miel dans le tronc de tous les Arbres. Les Tigres y ſont en ſi grand nombre, & d'une ſi furieuſe audace, qu'ils font ouvertement la guerre aux Habitans. NOUVELLE ANDALOUSIE.

Le grand Lac de Maracaïbo, qu'on vient de nommer, a reçu auſſi des Eſpagnols le nom de *Lago de Noſtra Señora*. C'eſt proprement un Golfe maritime, puiſqu'il eſt formé par la Mer, d'où il pénetre dans le Continent, les uns diſent de quarante lieues, d'autres de vingt-cinq. Sa plus grande largeur eſt de dix lieues; & toute ſa circonférence, ſuivant la premiere opinion, eſt d'environ quatre-vingt. On ne donne pas plus d'une demie lieue à ſon embouchure. Il a ſes Marées régulieres; ce qui fait que malgré la quantité de Rivieres & de Torrens qu'il reçoit, ſes eaux ont toujours quelque choſe de ſaumâtre. Un aſſez grand Fleuve, qui y deſcend du Nouveau Roïaume de Grenade, ſert à l'entretien d'un Commerce fort avantageux entre ce Roïaume & le Gouvernement de Venezuela. Lac de Maracaïbo.

Quelques-uns des Peuples Indiens qui habitent ſes rives, conſervent encore l'uſage de ſe faire des Cabanes ſur les arbres, au milieu des eaux dont leurs champs ſont inondés. Ces Nations ſont fort variées. On donne le premier rang à celle des *Pocabuyes*, qui poſſedent, dit-on, beaucoup d'or. Les *Alcoholades*, qu'on nomme après eux, ne ſont pas moins riches, mais joignent à l'abondance de l'or le goût de l'agriculture, qui leur fait tirer de leurs terres toutes ſortes de proviſions. On vante beaucoup auſſi leur douceur, & la police qui regne dans leurs Habitations. Entre les Montagnes & le Lac, eſt un Canton fort uni nommé Xurnara, qui n'eſt pas moins cultivé: mais les Montagnes qui le bordent ſont habitées par la Nation féroce & belliqueuſe des *Coromochis*. Le fond du Lac, que les Eſpagnols nomment *Culata*, a pour Habitans les *Bolaques*, autres Barbares, dont le Païs eſt rempli d'une vaſe humide, qui le rend fort mal ſain, & qui y produit une incroïable quantité d'Inſectes. Différentes Nations d'Indiens.

De Xurnara juſqu'à Coro, c'eſt-à-dire dans un eſpace d'environ quatre-vingt lieues, on trouve pluſieurs autres Nations Indiennes, pauvres & barbares, qui n'ont point encore été ſubjuguées par les Eſpagnols.

Ce Gouvernement a preſque pour borne, à l'Eſt, le Port de Maracapana, qui paſſe pour le principal de cette Côte. Entre les Montagnes, qui s'étendent, les unes à deux lieues, d'autres à ſix & à dix de ce Port, on trouve une Nation, nommée les *Chuigotos*, dont les différentes branches s'accordent mal entr'elles, quoiqu'elles parlent la même Langue, mais ſe reſſemblent par la férocité de leur caractere, & ſurtout par leur haine pour les Eſpagnols. La Colonie de l'Ile de Cubagua avoit autrefois ſur cette Côte, un Fort, où elle entretenoit une aſſez nombreuſe Garniſon, ſous prétexte de veiller à la défenſe de la Province, mais au fond pour enlever ces miſérables Indiens, & pour en faire autant d'Eſclaves, qui étoient tranſportés dans les autres Colonies. Cette violence a beaucoup

NOUVELLE ANDALOUSIE.

ſervi à dépeupler un Gouvernement ſi vaſte. Entre Maracapana & la Province de Bariquicemeto, il n'y a qu'une grande Plaine, d'environ cent lieues de long, où l'on trouve aujourd'hui plus de Tigres que d'Indiens, & dans laquelle il y a peu de ſureté à voïager.

Laet a pris ſoin de recueillir tout ce qui regarde les Côtes de la Nouvelle Andalouſie, c'eſt-à-dire des deux Gouvernemens de Cumana & de Venezuela.

Côtes de la Nouvelle Andalouſie.

De Cumana, la Côte va, dit-il, au Nord. Elle s'ouvre d'abord pour le paſſage du Fleuve que les Eſpagnols nomment *Rio de Canoas*, enſuite pour celui de Bardones. On trouve le Port de *Moxina*, ou Moxino, que ſa ſituation met à couvert de tous les Vents; & plus loin la Baie de Sainte Foi. Enſuite on rencontre un écueil nommé *Borats* par les Hollandois, & fort dangereux, ſi le Canal qui le ſépare du Continent n'étoit aſſez profond pour laiſſer un paſſage libre aux plus grands Vaiſſeaux; après lequel on arrive à l'entrée d'une autre Baie, nommée *Commenagos*, Oueſt de Maracapana, également belle & commode pour la navigation, & dont la partie Occidentale reçoit une petite Riviere où l'aiguade eſt très facile. Sur les bords de cette Baie & dans l'intérieur des terres, on trouve des arbres fort eſtimés pour diverſes ſortes de teinture, ſurtout jaune & rouge. De cette belle ſtation, on ne compte pas plus de quatre milles juſqu'aux petites Iles de *Pirito*, & ſon angle occidental répond à la Pointe orientale de ces Iles.

Les Iles de Pirito, qui ſont au nombre de deux, ne ſont éloignées que d'un mille l'une de l'autre, & ſont à la même diſtance de la Côte. Elles ſont deſertes, & ſi baſſes, qu'elles paroiſſent au niveau de la Mer. Le Continent s'ouvre, vis-à-vis d'elles, par une Riviere dont les eaux ſont ſalées juſqu'à trois milles dans les terres: elle ſe nomme *Rio de Ermacito*, & ſes bords ſont habités par la Nation des Caribos. Devant la Pointe occidentale de la ſeconde Ile de Pirito, on trouve dans le Continent une Baie nommée *Oychiero*, où le mouillage n'eſt pas commode.

On rencontre enſuite, une Montagne remarquable, que les Eſpagnols appellent *Morro de Correbicho*, devant laquelle eſt ſituée l'Ile de la Tortue, à onze degrés douze minutes de Latitude du Nord. Bientôt après, on arrive au Cap de la *Caldera*, ou *Cordileira*, qui eſt une Pointe aſſez baſſe, mais d'où les terres commencent à s'élever ſi ſenſiblement, qu'après l'avoir doublée vers l'Oueſt, on découvre, dans l'éloignement, de très hautes Montagnes, qui ſe nomment *Caracas*, ou les Caraques. Figueredo place ce Cap à dix degrés de Latitude du Nord, & d'autres y ajoutent quelques minutes. C'eſt à quinze milles du même Cap, qu'eſt ſitué le Fort de Caracas; & deux milles plus loin on trouve un autre Cap, nommé *Blanco* par les Eſpagnols, derriere lequel le mouillage eſt aſſez commode, ſur neuf braſſes d'eau. A treize milles de Blanco, on arrive au Port *Turiamé*, dont la Côte eſt ornée d'arbres fort verds, & s'ouvre par une petite Riviere d'eau douce. A deux milles de ce Port, qui eſt très ſûr, & qui contient des ſalines fréquentées, on découvre les Iles de Burburata.

Après Turiamé, on rencontre une Baie que les Eſpagnols ont nommée *Golfo*

Golfo triſte, devant laquelle eſt ſituée l'Ile Hollandoiſe de Bonaire. Plus loin, le Continent s'avance par une Pointe qui ſe nomme *Punta ſeca*. Les lieux ſuivans ſont moins connus, ou ſont demeurés ſans noms & ſans deſcription, juſqu'au Cap Saint Romain, qui eſt ſitué, ſuivant les Cartes Hollandoiſes, à douze degrés ſix minutes du Nord : il fait la derniere Pointe de la Peninſule dont on a parlé ſous le nom de Paragrana, qui eſt baſſe dans toutes ſes parties, & qui ne laiſſe découvrir dans l'éloignement, qu'une ſeule Montagne, nommée Sainte Anne. NOUVELLE ANDALOUSIE.

Du Cap de Saint Romain, la Côte tourne à l'Oueſt pendant ſept ou huit milles; enſuite, ſe retirant vers le Midi elle s'avance vers *Coro*, principale Ville du Gouvernement de Venezuela, où le Lac de Maraïbo décharge ſes eaux au fond de la Baie; & de l'entrée de cette Baie, elle reprend vers le Nord.

La ſaiſon la plus favorable à la navigation eſt ici depuis le mois de Mai juſqu'en Octobre; car entre ceux de Novembre & d'Avril, les Vents du Nord y ſouffient avec violence, & rendent la Mer fort dangereuſe. Ce Détroit, comme Laet le nomme, parcequ'il eſt bordé d'un grand nombre de petites Iles, eſt fermé à l'Oueſt par le Cap de *Coquibocoa*, ſitué, ſuivant les obſervations des Eſpagnols, à douze degrés de Latitude du Nord, bas, & s'avançant en Mer par une Pointe ſablonneuſe. L'intérieur du Continent offre, en cet endroit, de hautes & rudes Montagnes, que les Eſpagnols nomment *Sierras de Axieyte*. Devant le Cap ſont les Iles de *Mongas*, vers leſquelles on gouverne ordinairement pour ſe rendre à Carthagene : ce ſont trois ou quatre petites Iles, dont la plus Méridionale eſt fort haute, & blanche de fiente d'Oiſeaux. Celle qui regarde le Nord ſe fait diſtinguer par une Montagne en forme de ſelle. Les autres ſont moins des Iles que des Rochers. Caps de Coquibocoa & de Vela.

Du Cap de Coquibocoa au fameux Cap de Vela, Figueredo compte vingt-cinq lieues. Le Continent a pluſieurs Baies dans cet intervalle. Celle, qu'on nomme *Bahia Honda*, eſt fort ouverte, très ſabloneuſe, & comme dentelée ſur ſes Côtes, par quantité de petites Anſes. Les Indiens, qui l'habitent, ſont extraordinairement maigres & pâles, vont nus, & different peu des Bêtes. On trouve enſuite une autre Baie, qui ſe nomme *El Portete*, à quatre lieues du Cap de Vela, vers l'Orient. On la croit auſſi pleine de ſable & d'écueils; quoique, ſuivant quelques Relations, elle ne manque point d'eau dans l'intérieur, & que le danger ne ſoit qu'à l'embouchure.

Le Cap de Vela, qui ſépare le Gouvernement de Venezuela de celui de Rio de la Hacha, eſt fort élevé du côté de la Mer; & comme il s'abbaiſſe par dégrés vers le Continent, on le prend pour une Ile en approchant du côté de la Côte. Ses terres ſont ſi ſtériles, qu'à peine y voit-on croître un peu d'herbe.

Aux Iles qu'on a nommées, & qui ſont face à la Côte de Venezuela, joignons celles de Blanca, d'Orchilla, de Rocca, & d'*Aves* ou des Oiſeaux; les trois dernieres ſur une même ligne entre Tortuga & Bonaire; la premiere, plus avancée en Mer au Nord-Eſt. Celle-ci, c'eſt-à-dire *Blanca*, eſt, ſuivant quelques-uns, à douze degrés de Latitude du Nord, Iles de la Côte. Blanca.

NOUVELLE ANDALOUSIE.

& , ſelon d'autres, à onze degrés quarante-huit minutes. Elle n'eſt éloignée que de quarante lieues au Sud-Oueſt de la Grenade, & de ſeize au Nord-Oueſt de la Marguerite. Sa circonférence eſt d'environ ſeize milles. On ne lui connoît point d'autre Port que du côté occidental, dans une Baie fort ſabloneuſe. Elle a peu de Montagnes & peu d'Arbres, dans cette partie ; mais tout le côté oriental eſt couvert de Bois ; & ſous la plûpart des arbres, on voit encore une eſpece de ſauge dont l'odeur parfume l'air. Le terroir eſt d'ailleurs ſi pierreux & ſi ſec, qu'il ne peut recevoir de culture. On n'y trouve point de ſources, ni d'autre eau que celle de pluie, qui ſe raſſemble dans divers étangs. Entre les Herbes odoriférantes, les Forêts y ſont remplies de Plantes armées de pointes fort aigües, qui pénetrent la chair juſqu'à n'en pouvoir être arrachées ſans beaucoup de peine. Les Champs & les Plaines n'offrent que de grandes herbes, qui montent juſqu'aux genoux. Il ne faut pas chercher, dans cette Ile, d'autres Animaux que des Boucs & des Chevres ; mais, ſans qu'on en connoiſſe l'origine, ils s'y ſont tellement multipliés, qu'on les rencontre par mille ; & quoique l'Ile ait toujours été déſerte, cette Chaſſe y attire ſouvent les Eſpagnols & les Hollandois. On y trouve auſſi quelques Salines, mais dans une ſituation fort incommode.

Tortuga.

L'Ile Tortuga, qui ſuit celle de Blanca, eſt par les onze degrés douze minutes, & n'eſt éloignée de la Marguerite, que d'environ quatorze milles, comme elle n'eſt qu'à quinze ou ſeize de Blanca. Sa longueur eſt de trois ou quatre milles de l'Eſt à l'Oueſt, & ſa largeur d'un demi mille. Toute ſa partie occidentale eſt couverte d'un Bois fort épais. Elle n'a de remarquable qu'une Saline, ſituée derriere ſa Pointe orientale, où l'on trouve, au mois de Septembre, d'Octobre & de Novembre, aſſez de ſel pour la charge de trois ou quatre Vaiſſeaux : mais le mouillage n'y eſt pas commode ; & l'Ile entiere n'a qu'une aſſez bonne ſtation à la Pointe du Nord, qui s'avance par un Col fort étroit, derriere lequel les Vaiſſeaux ſont à l'abri.

Orchilla.

Orchilla eſt à quinze milles de Tortuga, vers Nord-Oueſt. Cette Ile eſt compoſée de pluſieurs parties, dont la plus grande repréſente fort bien un croiſſant, & n'eſt ſéparée des autres que par des canaux fort ſabloneux. Celles-ci regardent le Nord. La grande eſt une Terre baſſe, qui n'a quelque apparence de Montagnes qu'à ſes Pointes de l'Eſt & de l'Oueſt, où l'on trouve quantité de Chevres. Le côté Méridional & celui du Couchant ſont fort eſcarpés. On ne trouve d'arbres que dans les parties du Sud & du Nord ; mais comme le fond du terroir eſt d'une extrême ſéchereſſe, ſans ſource, & ſans aucune ſorte d'eau douce, les arbres mêmes y ſont arides & difformes. La même raiſon fait qu'on n'y voit preſque point d'Oiſeaux, ni d'autres Inſectes que des Lézards.

Rocca.

Rocca, qui ſuccede, eſt à ſix milles d'Orchilla, vers l'Occident, en déclinant un peu au Sud. Sa Latitude, ſuivant l'obſervation des Hollandois, eſt douze degrés quatre minutes. C'eſt moins une Ile, qu'une aſſez longue ſuite de Rochers, dont quelques-uns néanmoins ſont revêtus d'un grand nombre d'arbres. On lui donne cinq milles de long, entre l'Eſt & l'Oueſt, & environ trois de large. De toutes les parties de Rocca, on découvre le Continent de l'Amérique méridionale. Cette

du Nord eſt diſtinguée par une haute Montagne, que ſa blancheur fait voir de fort loin. Le côté méridional de toutes ces petites Iles eſt eſcarpé, & la Mer y eſt ſi profonde, que la ſonde n'y trouve point de fond; tandis qu'au contraire, le côté Occidental offre quantité de ſables. Il eſt aſſez ſurprenant que dans un terrein pierreux, qui n'eſt propre à nourrir aucun Animal, & dont les Arbres mêmes n'attirent preſque aucune eſpece d'Oiſeaux, on ne laiſſe pas de trouver celle que les Eſpagnols nomment *Flamingos*, diſtinguée, comme l'on ſait, par la beauté de ſon plumage, par ſes jambes, auſſi longues que celles des Cigognes, & par la forme extraordinaire de ſon bec, qui eſt, tout-à-la-fois, long & recourbé.

Aves.

L'Ile d'Aves, ou des Oiſeaux, n'eſt auſſi qu'un compoſé de pluſieurs petites Iles, dont la plus orientale, qui eſt la plus grande, eſt de forme triangulaire, preſqu'au niveau de la Mer, & revêtue d'arbres, quoique le terrein en ſoit fort pierreux. Elle eſt à dix milles de Rocca, vers l'Oueſt, en déclinant un peu au Nord. Les Hollandois la placent à douze degrés de Latitude Boreale. Huit ou neuf petites Iles, qui environnent la grande, en ſont ſéparées par des Canaux ſabloneux, d'un mille de large.

La Marguerite & Cubaga.

On ne parle point de la Marguerite & de Cubaga, qui ſont face à la Côte de Cumana, parcequ'on en a donné la deſcription dans un autre lieu. Cette Côte, depuis la Bouche du Dragon juſqu'à la Pointe d'Araya, a porté autrefois le nom de Côte des Perles, qu'on trouve même étendu juſqu'au Cap de Vela, dans le tems que les Perles y étoient en abondance, & que les Eſpagnols tiroient d'immenſes richeſſes de cette précieuſe Pêche. *Coche* eſt une autre Ile, mais plus petite que les deux précédentes, à quatre milles de Cubaga, vers l'Eſt & le Continent. On lui en donne trois de circonférence. Sa terre eſt ſi baſſe, qu'à peine s'éleve-t-elle au-deſſus des flots. Les Perles y étoient auſſi fort communes; & ſi l'on en croit les Hiſtoriens de la Découverte, on y en a pêché juſqu'à douze & quinze cens dans l'eſpace d'un jour. La Mer aïant ceſſé d'en fournir, épuiſée apparemment par l'ardeur infatigable des Pêcheurs, cette recherche eſt abandonnée depuis plus d'un ſiecle: mais quelques Voïageurs ſoupçonnent que dans un ſi long repos, les Huîtres perlieres aïant eu le tems de ſe former, de groſſir, & de ſe multiplier, on pourroit recommencer le travail, & s'en promettre autant de fruit que jamais. On aſſure même qu'il a été tenté avec ſuccès.

Coche.

Los Teſtigos.

A l'Eſt de la Marguerite, on rencontre pluſieurs petites Iles, qui portent le nom de los Teſtigos. Les Hollandois, qui les ont viſitées, aſſurent qu'elles ſont au nombre de huit, & les repréſentent comme de ſimples Rochers. Ils les placent à onze degrés trente-cinq minutes de Latitude du Nord. On apprend auſſi, dans leurs Relations, que le meilleur Fort que les Eſpagnols aient eu dans la Marguerite ſe nommoit *Monpater*; que leurs Vaiſſeaux mouilloient ſous le canon de cette Place, ſituée ſur la Pointe Orientale de l'Ile, & qu'elle eſt tombée, par degrés, avec la Pêche des Perles. Herrera nomme deux Bourgades Eſpagnoles; l'une proche du Fort, nommée *Makanao*; l'autre à deux lieues

Nouvelle Andalousie.

de la Mer, qu'il appelle *El Valle de Santa Luzia*. Il donne à l'Ile quinze lieues de long, & ſix de large. Oviedo aſſure que toute ſa circonférence n'eſt que de trente-cinq lieues. Suivant d'exactes obſervations, dit Laet, la Marguerite eſt par les onze degrés du Nord; ce qui ne doit être entendu que du centre de l'Ile.

Tabago.

Quoique l'Ile de Tabago, que les Hollandois ont nommée la *Nouvelle Valachrie*, ne ſoit éloignée que de ſept à huit milles à l'Eſt de la Trinité, on remet ſa deſcription entre les Antilles, au nombre deſquelles elle eſt comptée.

§ V.

Gouvernemens de Rio de la Hacha et de Sainte Marthe.

Ville de Rio de la Hacha.

Après le Cap de Vela, on entre dans le Gouvernement de Rio de la Hacha, dont la principale Ville, qui porte aujourd'hui le même nom, reçut d'abord des Eſpagnols celui de *Noſtra Señora de los Nieves*, & dans la ſuite celui de *los Remedios*. Elle eſt placée ſur l'Océan ſeptentrional, à trente lieues de la Ville de Sainte Marthe vers l'Eſt & ſoixante de Coro vers le Couchant, au Midi du Cap de Vela. Sa ſituation eſt ſur une Colline, à mille pas du rivage, & ſon Port n'eſt pas défendu contre les Vents du Nord. Du Cap de Vela juſqu'à cette Ville, on compte dix-huit lieues, d'un terrein bas & fort uni, où l'on ne rencontre point point d'eau ni de pierres. Le Canton de la Ville même ne s'étend que d'environ huit lieues dans le Continent; mais il eſt d'une extrême fertilité. On y trouve tous les Fruits d'Eſpagne, des Mines d'or, & diverſes ſortes de Pierres précieuſes, dont on ne vante pas moins la vertu que la beauté; ſans compter d'excellentes Salines. Cette belle Campagne eſt malheureuſement infeſtée d'un grand nombre de Bêtes féroces, ſurtout de Tigres & d'Ours, & ſes Rivieres ſont remplies de Caymans. La Ville eſt compoſée d'une centaine de Maiſons, autrefois très riches, lorſque les Perles étoient en abondance ſur toutes les Côtes voiſines.

On retombe ici dans le chagrin de trouver peu de lumieres ſur l'état préſent de cette Contrée. Cooke & d'autres Anglois aſſurent que Rio de la Hacha eſt à vingt lieues du Cap de Vela vers l'Oueſt; que la Ville eſt petite, mais qu'il ne manque aucun agrément à ſon territoire; que vers l'Eſt, à une lieue de ſes Murs, la Mer a des ſables & des écueils, dont il ne faut pas s'approcher de plus d'un mille pour s'avancer vers le Port; que du même côté, un petit Fleuve deſcend à peu de diſtance de la Ville, & que ſon embouchure eſt preſque bouchée de ſable, mais qu'en y entrant avec de petits Navires, on peut la remonter plus librement l'eſpace de ſept ou huit lieues.

La Rancheria, & deux autres Bourgades.

A ſix lieues de la Ville, & toujours vers l'Eſt, on trouve une Bourgade nommée la *Rancheria*, autrefois peuplée de ceux qui s'emploioient à la pêche des Perles. A cinq lieues vers l'Oueſt, en ſuivant la Côte,

on en trouve une autre, nommée *Tapia*, environnée de plusieurs Métairies Espagnoles; & plus loin, une troisieme, nommée *Osalamanca*, qu'on trouve citée aussi sous le nom de *Ramada*.

GOUVERNEMENT DE RIO DE LA HACHA.

Les Anglois aïant brûlé la Ville & les Bourgades, dans le tems que la pêche des Perles y étoit florissante, il y a peu d'apparence que depuis que cette source de richesse est tarie, elles aient pû se relever avantageusement de leurs ruines. On ne laisse pas d'y emploïer encore quelques Indiens au même travail; mais le fruit n'en doit pas être considérable, puisque tous ces lieux sont aujourd'hui si peu fréquentés, & même si peu connus.

SAINTE MARTHE.

Son étendue.

Le Gouvernement de Sainte Marthe, quoique plus étendu, n'est pas représenté plus avantageusement dans les nouvelles Relations. Il s'étend de l'Est à l'Oueſt, l'espace d'environ soixante-dix lieues, depuis Rio de la Hacha jusqu'à la Province de Carthagene, avec l'avantage de n'avoir gueres moins de largeur, depuis la Mer jusqu'au nouveau Roïaume de Grenade qui le borne au Sud, & de renfermer dans cette étendue plusieurs autres petites Provinces. On nomme *Poxigueica*, *Betonia*, *Tairona*, *Chimila* & *Buritaca*; sans compter quelques belles Vallées, qui forment autant de Cantons particuliers, sous des noms qui leur sont propres.

Ses Provinces, & leurs propriétés.

Dans la partie de cette Région, qui regarde la Mer, les chaleurs sont incommodes; mais le voisinage des Montagnes, qui s'avancent jusqu'à vingt lieues de la Capitale, rendent l'air moins chaud dans l'intérieur des terres, surtout dans la Province de Taivona, [illegible] hauteur du terrein fait quelquefois ressentir un froid fort vif. Sur la Côte, on est rafraîchi par les Vents d'Est & de Nord, qu'on nomme Brises. Pendant les mois de Septembre & d'Octobre, où ces Vents secs ne soufflent point, il y pleut beaucoup, & l'on y éprouve alors un Vent du Continent que les Espagnols nomment *Vandavals*.

Entre la Ville de Sainte Marthe & le pié des Montagnes, dans un espace de trois lieues en sortant des murs, le terrein est fort uni; mais à mesure qu'on avance vers les hauteurs, on le trouve plus pierreux & plus stérile, sans arbres, aussi peu propre à nourrir des Bestiaux qu'à produire aucune sorte de grains. Il ne laisse pas d'être arrosé par quantité de Torrens & de petites Rivieres, qui descendent des Montagnes. Dans les Campagnes les plus fécondes, on voit souvent les moissons brûlées ou corrompues par des Vents qui n'épargnent rien, & qui exposent les Habitans à toutes les horreurs de la famine. Mais on en tire ordinairement toutes sortes de grains & de fruits, sans excepter les productions d'Espagne, qui croissent ici fort heureusement. Les Poules & les Pigeons d'Europe s'y sont multipliés avec le même succès; mais le Païs, comme celui de la Hacha, contient quantité d'Ours & de Tigres.

Dans la Province de Buritaca, vers le chemin qui conduit de Sainte Marthe à Salamanca, on connoît plusieurs veines d'or. Celle de Tairona produit des pierres précieuses, dont quelques-unes ont de puissantes vertus contre différentes infirmités du corps, telles que les maladies néphretiques & le flux de sang. On y trouve aussi du Jaspe, du Porphyre, & quelques veines d'or. A moins d'une demie lieue de Sainte Marthe, la

SAINTE MARTHE.

Nature a formé des Salines, d'où l'on tire d'excellent ſel, qui ſe tranſporte dans les Provinces voiſines.

Les Indiens de ce Gouvernement ne manquent point d'agilité, ni d'induſtrie; mais ils ſont de mauvais caractere, & d'une arrogance révoltante. Leurs Cantons ſont gouvernés par des Chefs. Ils empoiſonnent leurs fleches, pour la guerre, & ſe couvrent le corps d'une caſaque de coton, bigarrée de diverſes couleurs & d'un tiſſu fort épais, qui les défend des fleches d'autrui. Il reſte encore un fort grand nombre de ces Barbares, avec qui les Eſpagnols n'ont jamais pu s'accorder. La guerre eſt fréquente entr'eux; & pluſieurs tentatives ſanglantes n'ont encore pû mettre l'Eſpagne en poſſeſſion de la riche Province de Tairona. La Vallée de même nom eſt très grande, & d'une extrême fertilité. Elle eſt à ſix ou ſept lieues de Sainte Marthe (75), à ſix de la Mer, & proche d'une autre Vallée, nommée *Mongay*, qui n'eſt pas moins riche.

Buritaca eſt à treize lieues de Sainte Marthe, vers Salamanca; & Bonda, à trois lieues & demie. Pozigueica eſt ſéparé de la même Ville par une grande & belle Vallée, qui ſe nomme *Coto*. On ne parle point ici de celle d'*Euparis*, dont on rappellera la fertilité dans un autre lieu. La Province de Chimila eſt célebre par la force & le courage des Indiens qui l'habitent, & par la beauté des Femmes Indiennes. C'eſt dans cette Contrée qu'on voit naître cette chaîne de Montagnes couvertes de néges, que les Eſpagnols ont nommées *las Sierras Nievadas*, & qui parcourant une infinité de Provinces, vont ſe terminer au Détroit de Magellan. Elles ſe font voir de trente lieues en Mer, & le voiſinage de la Vallée de Tairona les fait nommer Monts de Tairona par les Matelots. Il en deſcend quelquefois, lorſqu'on s'y attend le moins, des Vents d'une extrême violence, qui font la terreur de la navigation ſur cette Côte.

Ses Villes.

Sainte Marthe.

On ne compte aujourd'hui, dans le Gouvernement de Sainte Marthe, que cinq Villes de quelque conſidération. La premiere, qui lui donne ſon nom, eſt Sainte Marthe, qu'Herrera place à dix degrés de Latitude du Nord, Pierre Martyr à onze, & quelques Voïageurs à dix degrés 30 minutes. Les Eſpagnols la mettent à ſoixante-quatorze de Longitude, Oueſt du Méridien de Tolede. Elle eſt dans une ſituation fort ſaine, ſur le bord de l'Océan Septentrional, avec un Port vaſte & ſûr, également commode pour le mouillage, & pour la réparation des Vaiſſeaux. Il a, du côté de la Ville, une haute Montagne, qui le met à couvert de pluſieurs vents. La Mer y eſt d'une profondeur médiocre, mais elle n'a ni ſables, ni rochers; & l'eau ni le bois ne manquent point ſur ſes bords. Sainte Marthe étoit autrefois une Ville fort peuplée, & n'eſt devenue déſerte que depuis que les Flottes Eſpagnoles ont ceſſé d'y aborder. Elle eſt éloignée de Salamanque, ou Ramada, d'environ vingt-quatre lieues vers l'Oueſt; & de Tenerife, qui eſt ſituée proche du grand Fleuve de la Magdeleine, de quarante lieues vers le Nord. Le Gouverneur de la Province y fait ſon ſéjour, avec tous les Officiers Roïaux. C'eſt un Siége Epiſcopal, Suffragant du Métropolitain de la Nouvelle Grenade. Laet rapporte

(75) Herrera dit à dix-huit lieues.

une Lettre de Jean-Baptiſte *Antonelli*, Ingénieur célebre, écrite au Roi Catholique en 1587, pour lui propoſer divers moïens de fortifier le Port, dans la ſuppoſition qu'on voulût y faire paſſer les Flottes qu'on envoïoit à la Nouvelle Eſpagne; ce qu'il conſeilloit, avec l'approbation, dit-il, de tous ceux qui entendoient la Marine, parceque delà on pouvoit ſe rendre, avec des vents réguliers, droit au Cap Saint Antoine dans l'Ile de Cuba, & facilement enſuite à Vera-Cruz; au lieu que l'expérience apprenoit tous les jours ce qu'il y avoit à craindre par la route de l'Ile Eſpagnole. Il ajoutoit que la pierre, le ſable, le ciment & le bois, ſe trouvoient en abondance dans le voiſinage de la Ville. On ignore ce que la Cour d'Eſpagne penſa de cette offre; mais voici, d'après le même Hiſtorien, ce qu'un Gouverneur de Sainte Marthe écrivoit au Roi, vers le milieu du dernier ſiecle. » La Côte s'étend ici entre Eſt & Oueſt. L'ou» verture de la Baie a deux Pointes, qui s'avancent en forme de croiſ» ſant; nommées, l'une *Taganga*, & l'autre *Lipar*. Le milieu eſt occupé » par une Ile ſabloneuſe, qui ſe nomme *el Morro*, & qui défend l'ou» verture, de l'impétuoſité des vagues. Sur la Pointe de Taganga, qui eſt » celle de l'Eſt, il y a un petit Fort, gardé nuit & jour par trois ou qua» tre Hommes, dont l'Office eſt d'avertir du nombre de Vaiſſeaux qu'ils » voient approcher. La Ville eſt ſituée au fond de la Baie, dans un lieu » bas, & preſqu'au niveau des flots. Elle a, vers l'Oueſt, un Château » quarré, long de cent piés ſur chaque face, dont le mur, haut d'envi» ron trente palmes, eſt bordé de quatre Pieces de Canon. La Garniſon » ordinaire eſt de ſept ou huit Hommes (76).

SAINTE MARTHE.

Entre les autres Villes, on donne le premier rang à celle de Tenerife, qu'on place à huit degrés de Latitude du Nord, à deux lieues du Fleuve de la Magdeleine, & à quarante de Sainte Marthe vers le Sud. La chaleur eſt extrême dans ce Canton, parcequ'il eſt expoſé aux vents du Sud, pendant une grande partie de l'année, & quelquefois à des vents malſains de l'Oueſt. Le terrein, quoique haut & pierreux, offre des pâturages fort unis & des Bois épais, ſurtout le long du Fleuve, dont les inondations y laiſſent des Terres plus graſſes, & forment auſſi quantité d'Etangs. C'eſt dans les parties ſéches de ces lieux marécageux, que les Indiens ont leurs Cabanes. Ils y vivent de leur pêche, dont l'abondance ſupplée au défaut des autres alimens; car ſi l'on excepte les Oranges, & les racines qui ſe nomment Gouïaves, la terre n'y produit preſque rien.

Tenerife.

La troiſieme Ville eſt celle de *Los Reyes*, ou Ciudad de los Reyes, ſituée dans la Vallée d'*Euparis*, à cinquante lieues de Sainte Marthe vers l'Eſt, à trente de la Hacha, & à cent quatre-vingt de la Capitale du Nouveau Roïaume de Grenade, ſur le bord d'un Fleuve large & rapide, qui ſe nomme le *Guatori*. La chaleur n'eſt pas exceſſive dans ce Canton, parcequ'en Eté, c'eſt-à-dire ici en Décembre, Janvier, Février, Mars & Avril, les vents d'Eſt, qui ſont continuels, rafraîchiſſent l'air, & qu'en Hiver le voiſinage des Montagnes y attire de fort groſſes pluies: mais on y eſt ſujet à diverſes maladies, telles que des catarres & des fievres, ſur-

Los Reyes.

(76) Deſcript. Ind. Occid. lib. 8. cap. 19.

SAINTE MARTHE.

tout celle qu'on nomme *quarte*. Tout le Païs eſt diviſé, du Nord au Sud, par des Montagnes d'où ſort, des deux côtés, un grand nombre de Rivieres & de Torrens. Les Terres ont d'excellens pâturages & produiſent toutes ſortes de Fruits. Toute la Province eſt fort peuplée d'Indiens, la plûpart livrés à tous les vices, mais ſi guerriers & ſi braves, que les Eſpagnols n'ont encore pû les réduire. On obſerve que lorſqu'ils ont été mordus par quelque Bête venimeuſe, ils n'emploient point d'autre remede que la racine de *Scorſonere*, qu'ils mangent crue, & dont ils mettent les feuilles ſur la plaie. Contre les catarres & les maux de tête, ils prennent par le nez du Tabac en poudre, comme ils en avallent le ſuc verd pour ſe procurer la liberté du ventre.

On eſt perſuadé, ſur de fortes apparences, que leurs Montagnes contiennent des Mines d'airain, de plomb, & même des Mines d'argent; mais, au milieu de tant de Nations belliqueuſes, les Eſpagnols n'ont jamais été aſſez forts, ou aſſez hardis, pour les ouvrir. Ils ne s'emploient qu'à nourrir des Beſtiaux, ſurtout des Chevaux, qui ſont excellens ici. Le terrein ſeroit favorable aux Cannes de Sucre, ſi les Habitans étoient capables d'induſtrie & de travail.

Ocanua. *Ocanua*, qui ſe nomme auſſi Sainte Anne, eſt la quatrieme Ville du Gouvernement de Sainte Marthe. C'eſt une petite Place, ſituée au fond d'une Baie, ſur les confins d'une Province nommée *Tamalameque*.

Ramada. Enfin, la cinquieme Ville eſt Ramada, ou Nouvelle Salamanque, dont on a déja marqué la ſituation à huit lieues de la Ville & du Fleuve de la Hacha. Elle eſt au pié de la Sierra Nievada, proche de la Vallée d'Euparis, qu'elle termine au Sud. On y trouve, ſuivant l'expreſſion d'Herrera, autant de veines de cuivre que de pierres.

Fleuves du Païs. Sur la Côte maritime de ce Gouvernement, le premier Fleuve qui ſe jette dans la Mer eſt celui de *Bahia*, peu éloigné de Ramada; enſuite le Fleuve *Piras*, qui eſt ſuivi du *Palomini*. Ce dernier tire ſon nom d'un Capitaine Eſpagnol, qui eut le malheur de s'y noïer, en voulant le traverſer à cheval. On trouve enſuite le Fleuve *Didaci*, nommé vulgairement *Dom Diego*. Un peu plus loin, la Côte offre pluſieurs Anſes, que les Eſpagnols nomment *Ancones* de Buritaca. Tous les Voïageurs obſervent qu'en arrivant de la Mer, on apperçoit ici de fort loin un rivage blanchâtre, auquel on ne trouve rien de ſemblable ſur toute la Côte : c'eſt du côté Occidental des Anſes. Au-delà ſe préſente le Cap de Aguja, dont la Latitude, obſervée par d'habiles Pilotes, eſt douze degrés du Nord.

Cette Plage eſt ſujette à des tourbillons de vent, qui cauſent de fréquentes & dangereuſes tempêtes; ce qu'on attribue à la diſpoſition du Continent, qui s'éleve en Collines hautes & ſéparées. Au Nord-Oueſt du Cap, on trouve une petite Ile, remarquable par la blancheur de ſes pierres. Enſuite la Côte ſe dérobe à l'Oueſt, & l'on découvre, à trois milles du Cap, une vigie, au ſommet d'un Rocher; après quoi, l'on rencontre encore une petite Ile, qui forme, entr'elle & le Continent, un Canal par lequel on s'avance juſqu'à la Baie de Sainte Marthe.

Après cette Baie, en ſuivant la Côte à l'Oueſt, le premier Fleuve qui ſe préſente eſt celui de *Gayra*, qui eſt aſſez grand ſuivant la Deſcription de

de Pierre Martyr, pour recevoir des Vaiſſeaux du premier ordre. Il deſcend d'une très haute Montagne, toujours couverte de nége. Les Indiens prétendent que ſes eaux ne ſont point potables; mais on trouve bientôt un autre Fleuve, qui offre d'excellentes eaux, quoique ſon nom ne ſe trouve dans aucun Journal. SAINTE MARTHE.

Dans l'intérieur des Terres, on nomme les Fleuves ſuivans: le Guatapori, ſur les bords duquel Ciudad de los Reyes eſt ſitué, & qui, deſcendant des Sierras nievadas, roule des eaux ſi froides qu'elles cauſent des catarres & des flux de ventre. Il ſe jette dans un autre Fleuve, nommé *Ceſar*, à moins d'une lieue de los Reyes. Ce Fleuve Ceſar coule au Sud, & porte entre les Indiens le nom de *Pompatao*, qui ſignifie Prince des Rivieres, parcequ'il en reçoit un fort grand nombre, ſurtout celle de *Badillo*, dont on prétend ſortie de trois différens Lacs. Ses eaux ſont verdâtres & fort poiſſoneuſes; ce qui la fait nommer par les Indiens *Socuigua*, qui ſignifie *abondant*. L'Ayumas eſt une autre Riviere, qui ſe perd dans le Ceſar. Il parcourt ainſi plus de ſoixante-dix lieues vers l'Oueſt, pour ſe décharger enfin dans le grand Fleuve de la Magdeleine. Tout le Païs, qui borde ſes rives, eſt agréable & fertile.

A la diſtance d'environ vingt lieues de Los Reyes, on trouve entre des rochers trois grands Puits, ſitués en triangle, où les Indiens aſſurent qu'il réſide un Serpent d'immenſe groſſeur, qui a dévoré quantité d'Hommes. Les Eſpagnols ont tenté inutilement de le découvrir; mais ils croient en avoir vu quelques veſtiges. La crainte éloigne de ce redoutable lieu tous les Sauvages de la Province. On connoît dans le même Canton pluſieurs autres Puits, qui vomiſſent une ſorte de bitume, ſi viſqueux & ſi tenace, qu'il arrête les plus gros Oiſeaux. Les Indiens en enduiſent les rets qui leur ſervent à la pêche.

Quoique le Fleuve de la Magdeleine, qui ſépare le Gouvernement de Sainte Marthe, de la Province de Carthagene, deſcende du Popayan, dont on a déja donné la Deſcription, c'eſt ici le lieu de faire connoître ſes propriétés vers la Mer. On le trouve quelquefois nommé *Rio grande*, pour relever ſa grandeur, quelquefois Fleuve de la Magdeleine, parceque c'eſt le jour auquel il fut découvert, & quelquefois Fleuve de Sainte Marthe, parcequ'il borde cette Province, & qu'il en fait la principale richeſſe. Comme les Barques peuvent le remonter, pendant l'eſpace d'environ cent lieues, on n'a beſoin que d'environ deux mois pour tranſporter à cette diſtance toutes les Marchandiſes de l'Europe, tantôt à la rame, tantôt à la toue; & réciproquement, les richeſſes du nouveau Roïaume de Grenade peuvent deſcendre à la Mer par cette voie, dans l'eſpace de trois ſemaines. Il ſe jette dans l'Océan par une vaſte embouchure, à vingt-ſix lieues de Carthagene & à dix de la Ville de Sainte Marthe. On marque ſa Latitude à douze degrés du Nord. Fleuve de la Magdeleine.

Acoſta, qui l'avoit viſité, rend témoignage qu'à dix lieues en Mer on diſtingue encore le cours de ſes eaux, & que leurs tourbillons, dans le combat qu'elles ſemblent livrer aux flots marins, ne permettent point aux Vaiſſeaux d'en approcher ſans péril. Il a, dans ſon embouchure, une Ile de cinq lieues de long, ſur une demie lieue de large. Son plus grand

SAINTE MARTHE.

Canal d'entrée eſt celui qui touche à la Province de Sainte Marthe ; & delà vient apparemment que les Eſpagnols lui en donnent le nom.

Les Hollandois, qui en ont ſouvent approché, s'accordent tous à lui donner trois embouchures, dont l'une, qu'ils repréſentent comme la plus proche de Sainte Marthe, coupe une partie fort baſſe du Continent, & les deux autres ſont formées par l'Ile ; mais ils ne parlent point de la différence de ſes eaux, ni de tourbillons : ils obſervent ſeulement que devant cette Côte, ſurtout à l'embouchure du Fleuve, vers le ſoir & pendant la nuit, on eſſuie des vents de Nord très froids, parcequ'ils viennent des Montagnes ; & qu'ils expoſent toujours les Vaiſſeaux à quelque danger. Le tonnerre, les éclairs & la pluie ſont d'autres incommodités très fréquentes ſur ce Fleuve, particulierement depuis minuit juſqu'au lever du Soleil. Entre les mois d'Octobre & d'Avril, ſes eaux s'enflent prodigieuſement, & roulent des flots terribles, dont on ne connoît pas d'autre cauſe que les pluies continuelles qui tombent alors dans les Montagnes du Popayan, où il prend ſa ſource.

§ VI.

NOUVEAU ROÏAUME DE GRENADE.

DANS l'intérieur de cette grande partie de l'Amérique méridionale, il ne reſte à parler que du nouveau Roïaume de Grenade, dont on a remis ici la Deſcription, parcequ'il forme un Gouvernement particulier (77), qui n'a rien de commun avec ceux du Pérou & de Tierra-Firme, auxquels il touche de divers côtés. Il n'eſt pas queſtion de ſa découverte, qu'on a rapportée dans un autre tems (78), ni même de ſa Conquête par Conſalve Ximenes *de Queſada*, qui y fonda *Santa Fé de Bogota*, premiere Ville Eſpagnole du Païs (79). On ne s'arrête qu'à ſon état préſent.

Son état préſent.

Les Eſpagnols donnent, à cette Contrée, cent trente lieues de long ; trente, dans ſa plus grande largeur ; & vingt, ou quelque choſe de moins, dans ſes parties les plus étroites. Elle a pour bornes à l'Eſt, la Province de Venezuela ; au Nord, celle de Sainte Marthe, dont elle eſt ſéparée par les vaſtes Montagnes d'Opono ; à l'Oueſt le Popayan, & au Sud de vaſtes Régions, qui ne ſont pas encore aſſez connues. Sa diſtance de l'Equateur, vers le Nord, eſt de trois ou quatre degrés, & plus. Il y pleut beaucoup. Les Forêts y ſont très grandes & très épaiſſes : on y trouve quantité de Nations Indiennes, qui portent encore une haine mortelle aux Eſpagnols, & des Beſtiaux ſans nombre ; ſurtout des Chevaux & des Mules, dont une partie paſſe en différentes parties du Pérou.

Indiens qui l'habitent.

Les principales Provinces, dès le tems de la Découverte, étoient celles de *Bogota* & de *Tunia*, dont les Habitans ſe nomment les *Moxos*. La

(77) Voïez, ci-deſſus, Tome XIII, p. 241.

(78) Au Tome XII.

(79) Il y étoit remonté, en 1536, par le Fleuve de la Magdeleine ; & l'on a vu que dans le même tems Belalcazar y deſcendoit du Popayan par le même Fleuve ; ce qui fit naître de grands démêlés pour les limites.

plus grande partie de ce Païs eſt environnée des Indiens qui ſe nomment *Panchis*, dont le Païs eſt fort chaud, tandis que celui de Bogota eſt froid, ou du moins plus temperé. A l'arrivée des Eſpagnols, tous ces Barbares étoient gouvernés par de petits Rois, ou des Caciques : l'or & les émeraudes y étoient communs parmi eux. Leurs Maiſons étoient compoſées de planches, aſſez proprement ſciées, & couvertes de paille ou de feuilles. Ils ſe nourriſſoient de Maïz, de racines, & de la chair des Bêtes ſauvages. Le ſel, qu'ils avoient en abondance, leur faiſoit un Commerce aſſez étendu avec les Habitans des Montagnes & ceux de Rio grande, qui en recevoient d'eux, pour des plumes, des pierres précieuſes & diverſes ſortes de commodités ou d'ornemens. Ces uſages ſubſiſtent encore.

Dans ces Provinces, les uſages, les mœurs & la figure même des Indiens ne ſont pas moins différens que la température de l'air. Ceux de Bogota & de Tunia ont la taille haute & bien priſe. Ils ſont agiles & laborieux. Leurs Femmes ſont belles, & plus blanches, ou moins brunes, que dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Les deux ſexes portent une eſpece de manteau, s'enveloppent le corps d'une piece d'étoffe, treſſent leurs cheveux, & les ornent de fleurs, ou de petites couronnes tiſſues de fleurs & de coton. Quelques-uns même ſe couvrent la tête d'un bonnet. Ils aiment la danſe & le chant : enfin les Voïageurs ne leur reprochent point d'autre vice que le penchant au menſonge, & peu d'induſtrie pour les Arts. Au contraire, les Panchis ſont féroces, lents, difformes, & livrés à toutes ſortes de vices. On aſſure même qu'ils étoient autrefois Antropophages, tandis que les Moxos ont toujours eu de l'horreur pour tout ce qui bleſſe l'humanité. Quoiqu'en général ce Païs ne manque point d'alimens, ils devoient être fort rares dans quelques Cantons, puiſque les premiers Eſpagnols y trouverent pluſieurs Peuples qui ſe nourriſſoient de groſſes Fourmis, & qui en élevoient pour cet uſage.

Climat du Païs.

Les Provinces de Bogota ſont fermées au Nord-Oueſt par celles de *Muſa* & de *Colyma*, dont les Peuples ſe nomment *Canapeyes*, & qui ont vingt-cinq lieues de long ſur treize de large. Ce Païs eſt fort chaud & fort humide. Il a régulierement deux Etés & deux Hivers. Son premier Eté commence avec le mois de Décembre, & dure juſqu'à la fin de Février : l'Hiver qui ſuccede dure juſqu'à la fin de Mai, & fait place au ſecond Eté, qui dure juſqu'à la fin de Septembre. Enſuite recommence un autre Hiver, qui ne finit qu'avec le mois de Novembre. C'eſt moins le froid, que la pluie, qui forme cette différence. Dans les deux Etés, l'air eſt d'une ſérénité continuelle ; & la pluie n'eſt pas moins conſtante pendant les nuits des deux Hivers, car il pleut fort rarement le jour : d'ailleurs elle eſt accompagnée d'horribles tonnerres, & d'impétueux combats entre les vents du Nord & du Sud.

Ses Villes Eſpagnoles.

Entre les Habitations Eſpagnoles de ce Gouvernement, on nomme avec le titre de Villes, *Santa-Fé de Bogota*, *Saint Michel*, *Tocayma*, *Trinidad*, *Tunia*, *Pamplona*, *Merida*, *Belez*, *Marequita*, *Ybague*, *Vittoria*, *San Juan de los Llanos*, *Palma* & *Saint Chriſtophe*.

Santa Fé.

Santa-Fé de Bogota eſt tout-à-la-fois la Ville Capitale & l'Egliſe Mé-

NOUVEAU ROÏAUME DE GRENADE.

tropolitaine du Nouveau-Roïaume de Grenade. Sa ſituation eſt par les quatre degrés de Latitude du Nord, & par les 72 degrés 30 minutes de Longitude Oueſt du Méridien de Tolede, au pié des Montagnes qui portent le même nom. On y compte ſix cens Familles Eſpagnoles. C'eſt le ſéjour du Gouverneur, celui de l'Audience Roïale, & du Tribunal de la Monnoie, que les Eſpagnols nomment *Caſa de Fundicion*, celui de l'Archevêque & de tous les Chefs Civils & Eccléſiaſtiques de la Province. Les Suffragans de cette Métropole ſont les Evêques de Carthagene, de Sainte Marthe & de Popayan. L'Egliſe Cathédrale fait le principal ornement de la Ville, qui n'a d'ailleurs que celles des Religieux de Saint François & de Saint Dominique. On trouve, à peu de diſtance de Santa-Fé, un Lac nommé *Guatavita*, ſur les bords duquel les anciens Idolâtres du Païs faiſoient des Sacrifices à leurs Idoles, en leur offrant beaucoup d'or & d'autres choſes précieuſes, qu'ils jettoient dans l'eau du Lac. L'air du Canton eſt fort ſain, & l'abondance y regne pour toutes les commodités de la vie.

Saint Michel.

La Ville de Saint Michel eſt à douze lieues au Nord de Santa-Fé. Elle doit ſon origine au Commerce que cette Capitale a voulu entretenir avec les Panchis, qui, vivant dans un Païs fort chaud, ne ſe déterminoient pas facilement à paſſer dans un air beaucoup plus froid.

Tocayma.

Tocayma eſt une autre Ville, ſituée entre l'Oueſt & le Nord-Oueſt, à quinze lieues de la Capitale, ſur le bord du *Pati*, grande Riviere qui va ſe perdre dans le Fleuve de la Magdeleine. L'air y eſt ſec & ſerein, pendant preſque tous les mois de l'année. Les Indiens du Païs ſont des Panchis, qui, ſans y être auſſi difformes que dans les autres parties de leur Province, ont le front d'une extrême petiteſſe, & ſont redoutés de leurs Voiſins. Ils n'ont aucun goût pour l'or, qu'ils donnent même fort libéralement; mais la vangeance eſt leur plus forte paſſion. Entre divers uſages barbares, ils ſe noirciſſent les dents avec le ſuc d'une herbe qu'ils ont ſans ceſſe à la bouche. Ils vont nus, ſans diſtinction de ſexe, à la réſerve d'une petite piece d'étoffe que leurs Femmes portent à la ceinture. Ils ſont livrés à l'ivrognerie: en un mot le Commerce des Eſpagnols n'a point adouci leur férocité.

Fontaines curieuſes.

On trouve, aux environs de Tocayma, des Fontaines qui rendent une ſubſtance ſulfureuſe. La terre d'où elles ſortent eſt emploïée utilement pour toutes les maladies de la peau, ſans autre préparation que de s'en frotter, & de ſe baigner enſuite dans l'eau des mêmes ſources. Dans une Vallée voiſine, on trouve auſſi des Fontaines ſalées, dont l'eau répand & laiſſe, ſur les Plantes qu'elle arroſe, une ſorte de bitume que les Indiens emploient à calfater leurs Barques. Enfin le même Canton a des Bains chauds & fort ſalutaires, entre deux Torrens d'une eau très froide. Au milieu des néges, dont le ſommet des Montagnes voiſines eſt couvert, il s'eſt formé un Volcan qui vomit, tantôt de flammes & tantôt de la fumée, avec une ſi grande quantité de cendre, qu'elle ſe répand quelquefois à neuf ou dix lieues. Les Campagnes de Tocayma n'en ſont pas moins fertiles. Elles donnent du Raiſin, des Figues, des Oranges, des Cannes de Sucre, & tous les fruits de l'Amérique & de l'Europe. Le Froment même y croît, dans les parties hautes, où le froid eſt plus ſenſi-

ble. On y fait annuellement deux moiſſons de Maïz. Les Beſtiaux y proſperent merveilleuſement, malgré les Ours & les Tigres, qui leur font la guerre. On y éleve de fort bons Chevaux. Il n'y a que les Brebis & les Chevres, qui ne s'accommodent point du climat ou des pâturages. Le bois de Gayac, les Cedres, les Chênes, & d'autres arbres utiles, ſont ici fort communs. L'Indigo y croît naturellement; mais les Habitans négligent de le perfectionner par la culture. On parle, avec admiration d'un arbre du Païs, dont les feuilles tombent & repouſſent tous les jours: il ſe nomme *Zeyba*. NOUVEAU ROIAUME DE GRENADE.

Une des premieres Villes habitées par les Eſpagnols fut celle de *Tudela*, dans le Païs des Muſas & des Colymas, ſur le bord d'un Fleuve nommé *Zarbi*: mais la difficulté des Montagnes & l'exceſſive férocité des Indiens la firent abandonner de ſes Fondateurs, pour ſuivre Pierre d'Orſua dans la célebre Expédition del Dorado. Enſuite d'autres Eſpagnols bâtirent une ſeconde Ville, ſous le nom de *Trinidad*, à peu de diſtance de la premiere, & l'abandonnerent encore, pour la transferer dans un lieu beaucoup plus commode, elle n'a pas ceſſé de ſubſiſter. Elle eſt à vingt-quatre lieues au Nord-Oueſt de Santa-Fé; & vers l'Oueſt, à ſix des Sierras Nievadas, qui s'étendent, comme on l'a dit, depuis la Province de Sainte Marthe juſqu'au Détroit de Magellan. Herrera place cette Ville à ſept degrés de l'Equateur vers le Nord: mais à juger par ſa diſtance de la Capitale, elle ne peut être à plus de cinq degrés. Tudela. Trinidad.

La Riviere de Zarbi, qui coule à trois milles de Trinidad, eſt groſſie de pluſieurs autres; & prenant ſon cours vers le Nord, elle ſe trouve fort reſſerrée entre deux hautes Montagnes, dans un lieu que les Indiens nomment *Furatena*, c'eſt-à-dire dans leur Langue, mâle & femelle, ſans doute parce que cette roche mieux l'origine de ce nom. Tout ce Païs étoit autrefois riche en émeraudes, en cryſtal de la dureté du Diamant, & ſurtout en marbre blanc & veiné. Le Mont *Ytoco* étoit particulierement diſtingué par l'abondance de ſes pierres précieuſes; & de cette Montagne à celle de Somondoco on avoit trouvé, dans un eſpace de trois lieues, quantité de veines d'émeraudes & des plus belles émeraudes: mais ſoit qu'elles ſoient épuiſées, ou que la diſette d'eau rebute les Ouvriers, on a ceſſé depuis long-tems d'en chercher. Aux environs de Trinidad, on trouve encore des Berilles, & des cryſtaux d'une blancheur admirable.

Une autre Ville de la même Province eſt *la Palma*, bâtie par les Eſpagnols en 1572, à quinze lieues de Santa-Fé vers le Nord-Oueſt, dans un Canton aſſez chaud. La Palma.

Tunia, Ville qui tire ſon nom de la Province où elle eſt ſituée, eſt à vingt-deux lieues de Santa-Fé vers le Nord, ſur une haute Colline, qui en fait une retraite ſûre contre les incurſions des Barbares. C'eſt d'ailleurs la premiere échelle du Commerce pour toute cette Contrée. La température de l'air y eſt douce, & l'abondance des vivres les y tient toujours à fort bas prix. On y peut armer tout-d'un coup deux cens Hommes de Cavalerie; & l'on y compte, avec l'Egliſe Paroiſſiale, deux Couvens, de Dominiquains & de Cordeliers. Tunia.

La Ville de *Pamplona* ou Pampelune, eſt à 60 lieues de Santa-Fé Pamplona.

Nouveau Roiaume de Grenade.

vers le Nord. Les Dominiquains y ont un riche Couvent. Ce Canton eſt célebre par ſes Mines d'or & par l'abondance de ſes Beſtiaux.

Saint Chriſtophe.

De Pampelune à Saint Chriſtophe, qui eſt ſitué auſſi vers le Nord, on compte trente lieues. Cette Ville eſt à l'extrêmité d'une petite Province, qu'on nomme *Grilta*, pauvre en or, mais riche en Troupeaux, & propre en effet à les engraiſſer, par l'excellence de ſes pâturages.

Merida.

Merida eſt preſque ſur les confins de Venezuela & du nouveau Roïaume de Grenade, à quarante lieues de Pamplona & dix-huit du Lac de Maracaïbo. On vante beaucoup auſſi la fertilité de ſon terroir, qui n'eſt pas même ſans quelques Mines d'or. Elle a, ſur le bord du Lac, une Bourgade, qui ſert au tranſport de ſes denrées & de ſes Marchandiſes.

Belez.

Belez, petite Ville à trente lieues de Santa-Fé vers le Nord, & à quinze de Tunia, n'a de célebre qu'un riche Couvent de Saint François. Son Canton, comme toute la Province voiſine, eſt ſujet à de furieux éclairs & d'autres feux du Ciel. On y voit un Volcan, qui vomit des nuées de pierres.

Marequita.

La Ville de *Marequita*, qu'on nomme auſſi *Saint Sebaſtien del oro*, eſt à trente ou quarante lieues au Nord-Oueſt de Santa-Fé. Elle eſt ſituée dans un Canton fort uni, au pié d'une Montagne, qui rend la chaleur très vive dans la Plaine; tandis que par une admirable variété, on eſt preſque menacé du froid dans la courte diſtance qu'il y a juſqu'à Santa-Fé. On prétend qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, les Eſpagnols découvrirent ici des Mines fort riches. Marequita eſt à deux cens lieues de Carthagene.

Ybague.

Ybague, Ville ſituée ſur les confins du nouveau Roïaume, vers le Popayan, eſt à trente lieues de Santa Fé vers l'Oueſt; & n'a de remarquable qu'un Couvent de Dominiquains.

Vittoria.

Vittoria de los remedios eſt une autre Ville, à cinquante lieues de Santa-Fé, vers le Nord-Oueſt, abondante en veines de divers Métaux.

Planis.

Enfin *Saint Jean de Planis*, Ville ſituée à cinquante lieues de Santa-Fé vers le Sud, paſſe pour riche en veines d'or.

Laet parle, ſur le témoignage d'un Eſpagnol qui avoit vécu longtems au Pérou, d'une Ville du nouveau Roïaume de Grenade, nommée *Sarragoſſe*, & d'une Mine d'or qu'il appelle *Scuro*: mais il n'oſe aſſurer que ce ne ſoit pas un nouveau nom de quelqu'un des lieux qu'on a nommés.

CHAPITRE XI.

Voïages et Etablissemens dans l'Amérique Septentrionale.

Etabliſſement des François dans la Floride.

Introduction.

Qu'il ſoit permis aux François de faire valoir d'anciens avantages ; & qu'un Ecrivain de la même Nation ne ſoit pas ſoupçonné de flatterie, pour s'étendre ſur cet article avec un peu de complaiſance. Ce n'eſt pas ſeulement *Ribaut*, *Laudoniere*, l'*Eſcarbot*, de *Mourgues* & d'autres Voïageurs François, dont je veux citer le témoignage ; les Eſpagnols & les Anglois fourniſſent ici des Mémoires ; & je ne demande pas plus de confiance & d'attention, qu'on ne me trouvera d'exactitude à les emploïer.

Fauſſes préventions des Eſpagnols.

On donne le nom de Floride à toute cette partie du Continent de l'Amérique, qui eſt renfermée entre l'un & l'autre Mexique, la Nouvelle Eſpagne, & la Caroline ſeptentrionale. Les Eſpagnols, ne mettant point de bornes à leurs prétentions (80), lui font comprendre tout ce qui eſt à l'Eſt de la Province de Panuco ; c'eſt-à-dire, dans cette ſuppoſition, qu'elle embraſſeroit tout ceque les François & les Anglois poſſedent aujourd'hui dans l'Amérique Septentrionale, ou plutôt, qu'elle n'auroit point de bornes au Nord, à l'Eſt & au Sud, & que tout ce qui n'eſt pas au pouvoir de l'Eſpagne ſeroit une uſurpation ſur les Droits de cette Couronne. Mais les Auteurs Eſpagnols n'établiſſant de ſi vaines idées que ſur les Découvertes de Ponce de Leon (81), & ſur d'autres Expéditions poſtérieures, ce titre tombe, lorſqu'il eſt certain que, pluſieurs années auparavant, des François, des Anglois & des Portugais avoient déja découvert les mêmes Côtes ; & s'il eſt vrai d'ailleurs, comme on s'eſt toujours accordé à le penſer, que c'eſt le premier Etabliſſement qui forme le premier droit, perſonne ne conteſte aux François l'honneur d'avoir établi la premiere Colonie de la Floride. On ne parle point ici des parties plus Septentrionales : car c'eſt jetter trop de ridicule ſur les Eſpagnols, que de leur faire prétendre qu'un nom, impoſé par un Voïageur de leur Nation à un Païs ſitué ſur le Golfe du Mexique, leur ait acquis tout le reſte du Continent, juſqu'au Pôle du Nord ; ſurtout dans un tems, où l'on a remarqué (82) que les François avoient, depuis pluſieurs années un Commerce établi, avec les Peuples du Païs qui ſe nomme aujourd'hui la Nouvelle France.

(80) Hiſtoire générale de la Nouvelle France, l. 1. pp. 23 & ſuiv.
(81) Voïez l'Eſſai chronologique ſur l'Hiſtoire de la Floride, par Gonzales de Barcia.
(82) Voïez les Tomes XII & XIII de ce Recueil.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

INTRODUCTION.

L'Amiral de Coligny envoie des Proteſtans à la Floride.

Répétons que la Découverte de Ponce de Léon, & les courſes des Eſpagnols dans la Floride, avec la qualité même de Gouverneurs, dont leurs Chefs étoient honorés par la Cour d'Eſpagne, n'y avoient été ſuivies d'aucun établiſſement, & que vingt ans après, cette Contrée étoit à-peu-près dans ſon ancien état; lorſque l'Amiral de Coligny forma le deſſein d'y établir une Colonie Proteſtante. On a vu que ſes entrepriſes s'étoient évanouies au Breſil. Il ſe flatta d'une meilleure fortune dans un Païs, où il comptoit de ne pas trouver d'oppoſition, & dont il ne penſoit à peupler que la partie découverte, au nom de la France, par Verazzani (83). On doute s'il repréſenta ſes vues au Roi Charles IX, comme un projet de Religion; mais il paroit que dans la ſuite ce Prince ne les ignora point, & que loin de les condamner, il ſe réjouit de l'occaſion qu'on lui offroit de ſe défaire d'un grand nombre de Calviniſtes, qu'il regardoit comme les Ennemis de l'Etat. Cette politique lui fit laiſſer à l'Amiral la liberté d'uſer, pour ſon Expédition, de tout le pouvoir attaché à ſon Emploi.

VOÏAGE DE JEAN DE RIBAUT. 1562.

DANS le choix d'un Chef, Coligny ſe détermina pour un Officier de Marine, nommé *Jean de Ribaut*, natif de Dieppe, homme d'expérience & Proteſtant fort zelé. Les préparatifs ne furent pas languiſſans, ſous les auſpices d'un Amiral. Ribaut ſe vit en état de partir, le 18 de Février 1562, avec deux de ces Bâtimens qu'on nommoit alors *Roberges*, & qui differoient peu des Caravelles Eſpagnoles. Entre les Volontaires des Equipages, on comptoit quelques Perſonnes d'une naiſſance diſtinguée.

Son départ.

Ses Découvertes.

La premiere Terre qu'ils reconnurent fut une Pointe aſſez baſſe & couverte de Bois, ſituée par les trente degrés du Nord, à laquelle Ribaut donna le nom de *Cap François*; mais ne s'y étant point arrêté, & tournant à droite, il apperçut bientôt une Riviere, qu'il nomma la Riviere des Dauphins; & quinze lieues plus loin il en découvrit une plus grande, qui fut nommée *Riviere de Mai*, parceque les deux Vaiſſeaux François y entrerent le premier jour de ce mois. Les Sauvages, qui ſe préſenterent à leur arrivée, parurent charmés du ſpectacle. Ribaut ne fit pas difficulté de deſcendre, & de viſiter leur Chef, auquel il fit quelques préſens. En mettant le pié ſur la rive, ſon premier ſoin fut de dreſſer une petite colonne de pierre, ſur laquelle il avoit fait graver les Armes de France.

Le Jourdain, qui avoit été découvert (*) par Luc Vaſquez d'Aillon, ne lui ſortant point de la mémoire, il remit à la voile vers le Nord, pour chercher ce Fleuve. A quatorze lieues de la Riviere de Mai, il en découvrit une troiſieme, qu'il nomma la Seine. Enſuite il continua de donner à toutes celles qu'il rencontra dans l'eſpace de ſoixante lieues, les noms des principales Rivieres de France; mais le tems fit connoître qu'il avoit pris pluſieurs Anſes pour des embouchures de Ri-

(83) Voïez, ci-deſſus, Tome XIII, p. 20.
(*) *Ibidem*, pag. 3.

vieres.

vieres. Enfin il ſe crut arrivé à celle qu'il cherchoit : nouvelle erreur ! Le Jourdain étoit encore plus loin au Nord ; & la Riviere où il mouilla ſur dix braſſes d'eau a reçu, depuis, divers noms. Les Eſpagnols l'ont nommée Sainte Croix : les Anglois, qui ont bâti ſur ſes bords la Ville de Saint Georges, ou le nouveau Londres, l'appellent *Ediſcow ;* & dans pluſieurs de nos Cartes Françoiſes elle ſe trouve nommée Riviere des Chouanons. Ribaut, perſuadé que c'étoit le Jourdain, donna le nom de Port-Roïal à l'endroit où il étoit à l'ancre. Les Armes de France y furent arborées ; & l'on traça dans une Ile voiſine, un petit Fort, qui fut bientôt en état de loger tous les Volontaires François. Il fut nommé *Charles-Fort.* On ne pouvoit choiſir une plus belle ſituation : les Campagnes voiſines ſont agréables, le terrein fertile, la Riviere abondante en Poiſſon, & les Bois remplis de Gibier. Une multitude d'arbres aromatiques, tels que des lauriers & des lentiſques, y répandent la plus douce odeur ; & les Sauvages du Canton ne parurent pas moins ſociables que ceux de la Riviere de Mai. Ribaut, ſatisfait de ſon établiſſement, ne penſa qu'à retourner en France, pour en amener de nouveaux renforts. Il donna pour Chef, à ſa Colonie naiſſante, un de ſes Officiers, nommé *Albert*, auquel il ne put laiſſer beaucoup de proviſions ; mais lui aïant promis de revenir bientôt avec un grand convoi de munitions & de vivres, il quitta l'Amérique, & rentra dans le Port de Dieppe vers la fin de Juillet.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. I. VOÏAGE. 1562.

Etabliſſement de Charles Fort.

Retour de Ribaut en France.

Le nouveau Commandant eut à peine achevé de mettre ſa Place hors d'inſulte, qu'il emploïa le tems à viſiter le Païs. Il y fut bien reçu des *Paraouſtis*, ou Chefs Indiens, qui lui donnerent même des Fêtes ; mais quoique ces courſes ne fuſſent pas ſans utilité, elles lui firent négliger un ſoin plus preſſant, qui étoit celui d'enſemencer les Terres. L'Amiral, inſtruit par les malheurs du Breſil, n'avoit rien recommandé avec tant d'inſtances : mais on ne penſoit qu'à chercher des Mines, dans la folle opinion qu'il n'y avoit point un ſeul Canton de l'Amérique où l'on ne dût en trouver. Les proviſions, que Ribaut avoit laiſſées, manquerent bientôt. On y ſupplea, quelque tems, par le ſecours de la poudre & du plomb, qui ne tarderent pas à manquer auſſi. La Pêche fut longtems d'une grande reſſource ; mais, dans les Rivieres de cette Contrée, le Poiſſon ne donne qu'en certaines ſaiſons. On eut recours alors aux Indiens, qui ne refuſerent point de partager leurs vivres avec des Etrangers qu'ils avoient pris en affection : ils fournirent généreuſement ce qu'ils pouvoient retrancher à leurs propres beſoins ; mais le ſurperflu des Sauvages a des bornes fort étroites, ſurtout pour la ſubſiſtance d'une Trouppe d'Européens, peu accoutumés à la ſobriété de ces Peuples. Pour comble d'infortune, après avoir amaſſé, avec beaucoup de peine, une proviſion de Maïz, qui étoit venu de fort loin, & lorſqu'on ſe croïoit en état de reſpirer, le feu prit au Fort, qui fut conſumé en peu d'heures avec tous les Magaſins. Cette perte fut néanmoins réparée par de nouveaux ſecours des Indiens ; mais un accident beaucoup plus tragique mit la Colonie dans un deſordre qui cauſa ſa ruine. Avec du courage & de la conduite, le Commandant de Charles Fort étoit d'une brutalité révoltante. Outre la

Embarras de ſa Colonie.

Brutalité du nouveau Commandant.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. I. VOÏAGE. 1562.

dureté du langage, il puniſſoit avec excès les moindres fautes. Il pendit lui-même un Soldat qui n'avoit pas mérité la mort; il en dégrada un autre des armes, avec auſſi peu de raiſon; puis il l'exila, dans la vue apparemment de le faire mourir de faim & de miſere. Il menaçoit ſans ceſſe du dernier ſupplice; & ceux, qui avoient le malheur de lui déplaire, étoient réduits à trembler continuellement pour leur vie. Enfin, la patience manquant aux plus modérés, on forma contre lui une conſpiration, dont le ſuccès fut d'autant plus ſûr, que malgré la haine qu'il inſpiroit, & qu'il ne pouvoit ignorer, il affectoit de ne prendre aucune précaution pour ſa ſureté. Après s'être défait de lui, on lui donna un Succeſſeur; & ce choix fut plus ſage qu'on ne devoit l'attendre d'une Troupe furieuſe, dont les mains fumoient encore du ſang de leur Chef; il tomba ſur un fort honnête homme, qui s'efforça de rétablir la paix dans la Colonie.

Il eſt aſſaſſiné.

Nouveaux ſujets de crainte.

Mais Ribaut ne paroiſſoit point, & l'on ſe voïoit près de retomber dans toutes les horreurs de la famine. Les Sauvages étoient refroidis. On ne pouvoit employer la violence, ſans s'expoſer à tous les effets de leur reſſentiment. Le nouveau Chef, qui ſe nommoit Barré, aſſembla tous les Habitans du Fort, & leur repréſenta vivement ce qu'ils avoient à craindre de l'avenir. Ils conclurent, d'une ſeule voix, que ſans perdre un jour il falloit conſtruire un Bâtiment, & s'en ſervir pour retourner en France.

Déſertion de la Colonie, & ſes horribles ſuites.

Le Lecteur touche au fameux évenement, qu'on a déja cité à l'occaſion d'une autre diſgrace du même ordre, & le ſeul, peut-être, de ſon eſpece, où la certitude leve tous les embarras ſur la vrai-ſemblance. Quelque difficulté qu'il y eut dans un projet, pour l'exécution duquel on étoit ſans Conſtructeurs, ſans voiles, ſans cordages, & ſans aucune ſorte d'agrêts, la néceſſité fit juger tout poſſible. Chacun mit la main à l'entrepriſe. Des Avanturiers, qui de leur vie n'avoient manié aucune ſorte d'outils, devinrent autant de Charpentiers & de Forgerons. La mouſſe, & cette eſpece de filaſſe qui croît ſur les arbres dans une grande partie de la Floride, ſervirent d'étoupe pour calfater le Bâtiment. Chacun donna ſes chemiſes & les draps de ſon lit pour faire des voiles. On fit des cordages de l'écorce des arbres. Enfin le Navire fut achevé & lancé à l'eau. L'Auteur obſerve qu'un peu de cette induſtrie & de cette ardeur, mieux appliqué, auroit pû leur faire trouver les moïens de prolonger leur ſubſiſtance.

L'embarquement ne fut pas différé d'un ſeul jour; & la même confiance qui avoit fait entreprendre la conſtruction d'un Vaiſſeau, ſans matériaux & ſans Ouvriers, fit affronter tous les périls de la Mer avec des Soldats pour Matelots. Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que le ſeul mal réel, qu'on vouloit éviter, fut celui contre lequel on ne prit point de précautions. Les Avanturiers n'étoient pas bien loin en Mer, lorſqu'ils furent arrêtés par un calme opiniâtre, qui leur fit conſumer le peu de proviſions qu'ils avoient embarqué. La portion fut bientôt réduite à douze ou quinze grains de Maïz par jour. Cette triſte égalité n'ayant pû même durer long-tems, on ſe jetta d'abord ſur les ſouliers; & tout ce qu'il y avoit de cuir dans le Vaiſſeau fut dévoré. L'eau douce manqua auſſi tout-

à-fait. Quelques-uns voulurent boire de l'eau de Mer, qui leur causa une mort violente. D'un autre côté, le Bâtiment faisoit eau de toutes parts; & l'Equipage, exténué par la faim, n'étoit plus capable de travailler à la pompe. Chaque circonstance n'offrit alors qu'un sujet de desespoir. Dans cette affreuse situation, quelqu'un eut la hardiesse de dire qu'un seul pouvoit sauver la vie de tous les autres aux dépens de la sienne; & non-seulement une si brutale proposition ne fut pas rejettée avec horreur, mais elle fut applaudie. On étoit prêt à remettre au sort le choix de la victime, lorsqu'un Soldat qui se nommoit Lachau, le même que le Capitaine Albert avoit dégradé des armes, & condamné à l'exil, déclara qu'il offroit sa vie pour reculer de quelques jours la mort de ses Compagnons. Il fut pris au mot; on l'égorgea sur le champ, sans qu'il fît la moindre résistance. Il ne se perdit pas une goutte de son sang; tous en burent avec la même avidité; & le corps aïant été mis en pieces, chacun en obtint sa part. Ce prélude eut été suivi, sans doute, d'une boucherie beaucoup plus sanglante, & la disposition des victimes n'eut pas été consultée, si bientôt après on n'eut apperçu la terre, & presqu'aussitôt un Vaisseau qui s'approchoit. Il fut attendu: c'étoit une Frégate Angloise, dans laquelle il se trouva un François, du nombre de ceux qui étoient partis de la Floride avec Ribaut. On apprit de lui que la guerre civile, rallumée en France plus vivement que jamais, n'avoit gueres permis à l'Amiral de s'occuper de sa Colonie; mais qu'après la paix, qui venoit de se conclure, il avoit rapporté tous ses soins au soutien de cet Etablissement.

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. I. Voïage. 1562.

En effet, il n'eut pas plutôt obtenu la liberté de reparoître à la Cour, qu'il engagea le Roi Charles à lui donner trois Navires, bien équipés, pour renvoïer des vivres à Charles-Fort. Le commandement en fut confié à René *Laudoniere*, Gentilhomme d'un mérite connu, bon Officier de Marine, qui avoit embrassé ce parti après avoir servi sur terre avec distinction. Il avoit été du voïage de Ribaut. On lui donna d'habiles Ouvriers, dans tous les Arts qui conviennent aux besoins d'une Colonie. Quantité de jeunes gens, entre lesquels on en comptoit plusieurs d'un nom distingué, entreprirent le voïage à leurs frais; & l'on y joignit des Soldats exercés dans leur Profession. On observe que l'Amiral prit soin d'exclure de cet armement tous les Catholiques. Le Roi fit compter cinquante mille écus à Laudonniere (84). Les deux premiers Vaisseaux de l'Escadre avoient pour Pilotes Michel & Thomas *le Vasseur*, deux Freres, d'une expérience consommée dans leur Art.

Voïage de René de Laudoniere. 1564.

Laudoniere prit sa route par les Canaries, cotoïa la plûpart des petites Antilles, & se trouva, le 22 de Juin 1564, à la vue de la Floride. Il mouilla, peu de jours après, à l'entrée de la Riviere des Dauphins; d'où étant passé [illegible] de Mai, il y débarqua sous les yeux d'un grand nombre d'Indiens. Ces Barbares, qui avoient à leur tête un Paraousti,

Son arrivée à la Floride.

(84) Le Moine de Mourgues, qui fut de l'Expédition, fait monter ce présent à cent mille écus; mais ce n'est pas le seul point sur lequel il ne s'accorde pas avec Laudonniere.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE 1564.

nommé *Saturiova*, le reconnurent, le comblerent de careſſes, & le conduiſirent d'abord à la colomne de pierre où Ribaut avoit arboré les armes de France. Ils avoient jugé que ce monument devoit contenir quelque choſe de myſtérieux ; & dans cette idée, ils s'étoient accoûtumés à lui faire des offrandes, dont les François le trouverent environné. Il y a beaucoup d'apparence que Laudoniere ne fut informé qu'ici, de la deſertion des Habitans de Charles-Fort ; ou du moins il ne paroît pas qu'il le fut en partant de France.

Ses premieres Obſervations.

Le lendemain, il rendit une viſite à Saturiova dans ſon Habitation. Ce Paraouſti, auquel il témoigna quelque deſir de connoître le Païs arroſé par la Riviere, y mit pour condition qu'il ne s'y arrêteroit pas longtems. Il le fit même accompagner d'une Trouppe de Sauvages, qui ſuivirent les deux rives. Laudoniere n'alla pas bien loin ; mais, aïant fait dreſſer ſa Tente au pié d'une colline, il chargea d'*Ottigny*, ſon Lieutenant, & d'*Erlach*, ſon Enſeigne, de remonter la Riviere pendant quelques jours. Ils rencontrerent bientôt des Sauvages d'une autre Nation, qui les menerent chez un vieux Paraouſti, dont ils vantoient l'âge juſqu'à lui donner deux cens cinquante ans, & ſix générations. Il étoit effectivement fort décrépit, aveugle, & ſi maigre qu'il n'avoit qu'une peau livide, collée ſur les os ; mais l'aîné de ſes Fils ne paroiſſoit point au-deſſus de ſoixante ans. D'Ottigny & d'Erlach, ne voïant rien à recueillir de leurs découvertes, retournerent vers leur Commandant, & monterent avec lui ſur la Colline dont il occupoit le pié. La perſpective leur parut charmante. Autant que la vue pouvoit s'étendre, ils voïoient la même largeur à la Riviere, & de vaſtes Plaines, qui ſembloient fertiles : elles étoient bordées de Forêts, dont les arbres, d'une hauteur ſinguliere, offroient un melange de vignes, de lauriers & de lentiſques. Cette belle ſcene étoit terminée d'un côté par la Mer, & de l'autre par une chaîne de Montagnes, où les Sauvages, qui commençoient à juger de l'intention des François dans leurs courſes, ne ceſſerent pas de leur répéter qu'il y avoit des Mines. On ſe perſuade aiſément ce qu'on deſire. Tous ceux, qui devoient compoſer la nouvelle Colonie, n'étoient venus à la Floride que pour y chercher de l'or ou de l'argent ; & pendant que l'eſprit de libertinage & de fainéantiſe leur donnoit de l'averſion pour la culture d'une Terre qui auroit païé leur travail au centuple, ils comptoient pour rien la fatigue & le danger, pour chercher bien loin des richeſſes dont ils n'avoient aucune certitude. Cette malheureuſe prévention faillit même de les engager, tout-d'un-coup, dans une entrepriſe qui pouvoit cauſer leur perte. Laudoniere aïant demandé à Saturiova, d'où venoit un petit lingot d'argent, dont on lui avoit fait préſent à ſon arrivée, le Paraouſti, qui avoit reconnu le foible des François, répondit qu'on le tiroit d'un Païs aſſez éloigné, nommé Timopoa, dont les Peuples étoient Ennemis mortels des ſiens, & que ſi les François vouloient l'aider à les vaincre, il leur feroit trouver, après leur défaite, autant d'or & d'argent qu'ils en pouvoient deſirer. Le Commandant donna d'abord dans le piége ; mais ſoit qu'il regrettât de s'être avancé trop legerement, ou qu'il eut quelque eſpérance de ſe rendre maître des Mines ſans en avoir l'obligation aux Sauvages, il ſe rembarqua le lendemain

Avidité pour les Mines d'or & d'argent.

avec tout ſon monde. En comparant ces premieres apparences de Mines, avec les efforts qu'on a faits inutilement pour en découvrir, on eſt porté à croire que tout l'or & l'argent, qui ſe trouvoit entre les mains des Sauvages du Païs, leur venoit des Vaiſſeaux Eſpagnols qui avoient quelquefois péri ſur leurs Côtes.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE 1564.

L'Eſcadre Françoiſe ne ſortit de la Riviere de Mai, que pour y rentrer bien-tôt. Après avoir viſité la Seine, la Somme, & d'autres Rivieres, un Conſeil, aſſemblé pour déliberer ſur le choix d'un lieu propre à l'établiſſement, jugea que le Cap François étoit un Païs trop bas & trop humide; que Charles-Fort avoit été bâti dans un Port commode, mais que le terrein n'en étoit pas auſſi fertile que celui de la Riviere de Mai; & que d'ailleurs cette Riviere étoit le plus court chemin pour pénétrer juſqu'aux Mines. Dans la diſpoſition où l'on étoit, la derniere de ces raiſons parut la plus concluante. On retourna ſur le champ à la Riviere de Mai, où l'on arriva le 29.

Conſtruction du Fort de la Caroline.

Le jour ſuivant fut emploïé à tracer le plan d'un Fort, dans une ſituation fort avantageuſe, à deux lieues de la Mer. On y commença le travail avec une vive ardeur, & Laudoniere lui donna le nom de Caroline. Sa figure étoit un triangle, dont le côté occidental, qui étoit celui de terre, fut fermé d'une tranchée, bordée d'un Parapet de la hauteur de neuf piés. Les deux autres étoient revêtus d'une paliſſade; & l'angle qui regardoit la Mer avoit un Baſtion, dans lequel étoit le Magaſin. Tout l'Ouvrage étoit compoſé de faſcines, revêtues de gazon; & le milieu formoit une Place quarrée de dix-huit pas, ſur laquelle on bâtit vers le Nord une Maiſon aſſez haute, avec un Corps-de-Garde vers le midi. Le Four fut placé hors de l'enceinte, pour éviter l'incendie, que les vents, auſſi fréquens qu'impétueux ſur ces Côtes, pouvoient rendre fort dangereux, parcequ'on n'avoit pû couvrir les Barraques que de feuilles de Palmiers.

Mutinerie de la Garniſon.

Les Sauvages ne ſe firent pas preſſer pour fournir à la Caroline des farines de Maïz, des viandes boucanées & des racines fort nourriſſantes. Cette abondance dura longtems. Quelquefois les préſens de vivres étoient accompagnés de petits lingots d'or & d'argent, de Perles & de pierres précieuſes. L'ordre fut donné, ſous peine de mort, de porter au Magaſin public tout ce qu'on recevoit de précieux; mais il paroît que la ſource de ces tréſors tarit bientôt. Dans l'intervalle, les François reconnurent les ſervices de leurs Voiſins, par divers ſecours qu'ils ne ceſſerent point de leur donner dans leurs guerres. Ils battirent pluſieurs fois de belliqueuſes Nations. On paſſe ſur les détails qui ne font honneur qu'à leur courage. Laudonniere s'étoit toujours conduit avec beaucoup de ſageſſe; il faiſoit continuer les travaux, il les animoit par ſon exemple: mais la rigueur de ſa diſcipline révolta les Fainéans, ſurtout pluſieurs jeunes Gentilshommes, qui ſe plaignoient d'être emploïés aux mêmes travaux que les plus vils Manœuvres, & qui ne ceſſoient de répéter que S. M. ne les avoit pas envoïés en Amérique pour y être traités en Eſclaves. Ces diſcours paſſerent bientôt des entretiens particuliers dans les Aſſemblées publiques; & du murmure, on en vint à conſpirer contre la vie du Commandant, qui

ETABLISSEMENS DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1564.

n'eut pas peu de peine à ſe garantir des piéges qu'on ne ceſſa de lui dreſſer. Il fit Juſtice, d'un Malheureux qui abuſoit de ſa confiance pour le trahir. Enſuite, concevant qu'une rigueur exceſſive avoit ſes dangers, il prit le parti de renvoïer en France les Chefs des Mutins, par un Navire arrivé au mois de Septembre, qui remit à la voile le 10 de Novembre. Alors, il ſe crut le maître; mais le feu, loin de s'éteindre, tira des forces de ſon erreur. Il la reconnut, & pour faire avorter à la fois tous les complots, il fit partir ceux dont il avoit ſujet de ſe défier, ſous la conduite d'un Gentilhomme, nommé la Rocheferriere, avec ordre d'achever la Découverte du Canton d'*Eutina*, qu'il avoit commencée lui-même. Il retint auprès de lui d'Ottigny & d'Erlach, dont il connoiſſoit la droiture & l'affection.

Révolte & ſes ſuites.

Ces précautions étoient ſages: mais Laudoniere n'avoit pas connu tous les Mécontens. Peu de jours après le départ de la Rocheferriere, treize Matelots enleverent une des deux Barques qui ſervoient à recueillir des vivres, & prirent une route qui fut ignorée. Deux Charpentiers, nouvellement arrivés de France, ſe ſaiſirent de l'autre, ſans qu'on ait jamais pû ſavoir ce qu'ils étoient devenus. Ces Bâtimens étant néceſſaires, il fallut ſe hâter d'en conſtruire deux autres; mais ils n'étoient pas achevés, lorſqu'une révolte ouverte priva le Commandant de cette reſſource & fit perdre à la Colonie une grande partie de ſes Habitans. Un Genevois, nommé Etienne, & deux François, qui ſe nommoient la Croix & des Fourneaux, inſpirerent à quelques Volontaires l'envie d'entreprendre des courſes ſur les Eſpagnols, en leur perſuadant que la priſe d'un Vaiſſeau, ou le pillage du moindre Etabliſſement de cette Nation, étoit capable de les enrichir. La partie fut bientôt liée. Ces Corſaires ſe trouverent au nombre de ſoixante-ſix, & leurs préparatifs ſe firent avec beaucoup de ſecret. Un jour, que le Commandant étoit retenu dans ſa chambre, par une légere indiſpoſition, les plus déterminés y entrerent. Quelques-uns garderent la porte. Un ſeul s'approcha de ſon lit, & lui déclara qu'ils étoient réſolus d'aller croiſer ſur les Côtes Eſpagnoles. Envain repréſenta-t'il qu'un projet de cette importance demandoit des réflexions, & que le Roi lui avoit expreſſément défendu de ſouffrir la moindre entrepriſe ſur les Colonies de l'Eſpagne. D'affreuſes menaces ſuivirent la déclaration, & furent accompagnées de tant de violences, qu'elles aboutirent à ſe ſaiſir de la perſonne du Commandant. Il fut tranſporté dans un Navire qui étoit [illegible] ere ſous le Fort, & gardé à vue pendant quinze jours. Enfin les [illegible] ux dreſſerent eux-mêmes une Commiſſion, pour aller croiſer da[illegible] olfe du Mexique, & le forcerent de la ſigner, le poignard ſur la [illegible]e. Ils enleverent, par les mêmes voies, le Pavillon François du Va[illegible]au, & forcerent auſſi un Pilote, nommé *Tranchant*, de prendre la conduite de leur navigation.

Fuite & avanture des Rebelles.

Ils n'avoient armé que les deux nouvelles Barques; la voile fut déploïée, le 8 de Décembre. Leur deſſein étoit d'aller droit à l'Ile Eſpagnole, & de piller *Yaquana*, Ville alors conſidérable, dont les débris ſubſiſtent encore, à deux lieues de Léogane. Ils comptoient d'y arriver la nuit de Noel, pour faire leur attaque pendant que tous les Habitans ſe-

roient à l'Egliſe. Mais avant qu'ils fuſſent ſortis de la Riviere de Mai, la diviſion ſe mit dans leur Trouppe. Les deux Barques ſe ſéparerent : l'une ſuivit la Côte, pour traverſer à l'Ile de Cuba ; l'autre, aïant pris droit au large, pour ranger les Iles Lucaies, périt vraiſemblablement en Mer, ou du moins ne reparut plus.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1564.

La premiere, commandée par un des Rebelles, nommé d'Oranger, avec Tranchant pour Pilote, rencontra, peu de jours après, un Briganti n Eſpagnol, chargé de vin & de Caſſave, dont elle ſe rendit maître ſans combat, & dans lequel d'Oranger mit une partie de ſes gens & de ſes vivres. Enſuite il gagna la Côte Occidentale de l'Ile Eſpagnole, s'y rafraîchit dans un Havre, & fit radouber ſa priſe. Delà, paſſant à Beracoa, dans l'Ile de Cuba, il trouva dans ce Port une Caravelle de 50 à 60 tonneaux, dont l'équipage n'étoit point à bord ; il s'en ſaiſit, & laiſſa ſa propre Barque à la place. Avec cette augmentation de forces, il rabattit ſur l'Ile Eſpagnole, où il enleva, près du Cap Tiburon, une Patache richement chargée, qui portoit le Gouverneur de la Jamaïque avec ſes deux Fils. Il ſe promettoit une forte rançon de ces Priſonniers ; mais lorſqu'il ſe fut approché de la Jamaïque, le Gouverneur tenta, pour ſe délivrer, un ſtratagême qui lui réuſſit. Il propoſa d'envoïer, par un de ſes Fils, une Lettre à ſa Femme, pour lui apprendre ſa captivité, & pour apporter la ſomme dont les Corſaires faiſoient dépendre ſa liberté. Ils donnerent dans un piége ſi groſſier ; & le Gouverneur, aïant montré à d'Oranger une Lettre qui ne contenoit rien de plus, donna au Porteur des ordres ſecrets, dont l'exécution fut très prompte. Dès le matin du jour ſuivant, ils furent inveſtis par trois Bâtimens bien armés. La partie étoit trop inégale, pour tenter un combat. La Caravelle, où le Gouverneur étoit avec d'Oranger, tomba au pouvoir des Eſpagnols. Le Brigantin, qui portoit vingt-cinq hommes, eut le tems de couper ſon cable & de ſe dérober par la fuite.

Il ſe rangea toute la Côte Septentrionale de l'Ile. Alors, Tranchant, qui le commandoit, prit le tems de la nuit pour s'avancer vers le Canal de Bahama : il y entra vers le jour. Ses gens furent extrêmement ſurpris de reconnoître les Terres de la Floride : mais ils manquoient de vivres ; & dans la crainte de n'en pouvoir trouver, ils conſentirent à ſe rapprocher de la Riviere de Mai, où leurs liaiſons récentes avec les Indiens leur faiſoient eſperer d'en tirer quelque ſecours. Ils ne mouillerent néanmoins qu'à l'entrée du Fleuve : mais Laudoniere, informé de leur approche par les Sauvages, ſe hâta d'envoïer toutes ſes Barques, avec la meilleure partie de ſa Garniſon. Les plus mutins tenterent quelque défenſe. Les autres prirent le parti de ſe rendre. On les mit tous dans les fers. Leur Procès étoit déja inſtruit, & le Conſeil de Guerre les avoit condamnés au Gibet : cependant on fit grace à ceux qui s'étoient rendus volontairement. Lorſqu'ils furent débarqués, Laudoniere parut à la tête des Trouppes, pour faire exécuter la Sentence contre les quatre Malheureux qui s'étoient obſtinés dans leur révolte. Leurs ſupplications n'aïant pû fléchir leurs Juges, ils commencerent à s'occuper de leur ſort pour l'autre

Ils ſe ſéparent.

Rencontre & ſuccès des uns.

Ils prennent le Gouverneur de la Jamaïque.

Comment il ſe tire de leurs mains.

Ils ſont ramenés malgré eux à la Caroline.

Supplice de quatre Rebelles.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1564.

vie, à l'exception d'un ſeul, qui ſe tournant vers la Garniſon du Fort, s'écria d'un ton douloureux; Hé quoi, chers Camarades, ſouffrirez-vous que nous périſſions honteuſement? Le Commandant répondit que les Serviteurs du Roi ne reconnoiſſoient point des Rebelles pour leurs Compagnons. On ne laiſſa point de remarquer un peu de mouvement dans les Troupes, & pluſieurs demanderent que la peine des Coupables fût du moins changée. Laudoniere, après s'être fait preſſer longtems, conſentit enfin qu'ils fuſſent paſſés par les Armes; & l'exécution ſe fit ſur-le-champ. Trois de ces Malheureux étoient Etienne, Genevois; la Croix &. des Fourneaux. Le quatrieme n'eſt pas nommé dans la Relation.

Continuation des Découvertes.

Si le nombre des François diminuoit à la Floride, le Païs n'en continuoit pas moins de ſe découvrir. La Rocheferriere avoit pénétré juſqu'aux Nations voiſines des Monts Apalaches, où il avoit fait alliance avec pluſieurs Paraouſtis, & revint à la Caroline avec de fort beaux préſens. Laudoniere conçut d'autant plus d'eſpérance de cette Expédition, qu'entre les préſens il y en avoit d'aſſez précieux. C'étoient de petites plaques d'or & d'argent, des Carquois bien travaillés, des peaux fines, des fleches armées d'or, des tapis d'un tiſſu de plumes d'Oiſeaux, des pierres figurées bleues & vertes, pluſieurs haches des mêmes pierres, & d'autres raretés du Païs. Un Soldat, nommé Pierre *Gambier*, qui avoit entrepris auſſi des Découvertes avec la permiſſion du Commandant, & qui revenoit chargé de Marchandiſes, troquées pour des curioſités de l'Europe, fut aſſaſſiné dans ſa Pirogue par deux Indiens, qu'il avoit choiſis pour guides. On apprit en même-tems, qu'aſſez loin de la Caroline vers le Sud, il ſe trouvoit deux Européens, chez un Paraouſti, nommé *Onathaca*. Laudoniere fit offrir leur rançon, elle fut acceptée; & bientôt, on les vit arriver au Fort. C'étoient deux Eſpagnols, qu'on préſenta nus au Commandant. Ils n'étoient couverts que de leurs cheveux, qui leur pendoient juſqu'aux genoux, & ſous leſquels l'un d'eux avoit caché un morceau d'or, de la valeur d'environ vingt-cinq écus. Ils ſe les firent couper, mais ſans vouloir ſouffrir qu'ils fuſſent jettés; dans le deſſein de les conſerver précieuſement & de les envoïer à leurs Familles, comme un monument de leur longue & pénible captivité. Ces deux Hommes raconterent, qu'outre Onathaca, qui faiſoit ſa réſidence ſur la Côte Orientale de la Preſqu'Ile de Floride, il y avoit à la Côte Occidentale un autre Paraouſti, nommé *Carlos*, ou Calos, auſſi puiſſant & beaucoup plus riche que le premier. La plûpart des Vaiſſeaux qui avoient fait naufrage en revenant de l'Amérique aïant échoué près de ſon Canton, il étoit comme à la ſource des Mines, d'où ſortoient tout l'or, l'argent & les pierreries qu'on avoit trouvés dans la Floride. Les deux Eſpagnols aſſurerent que ce Barbare avoit creuſé une foſſe de ſix piés de profondeur, ſur trois de large, qu'il avoit remplie de toutes ſortes de richeſſes; qu'il retenoit actuellement dans ſa Bourgade, quatre ou cinq Femmes de condition & leurs Enfans, qui avoient fait naufrage avec eux il y avoit quinze ans; qu'il avoit eu l'art de perſuader, à ſes Sujets, que toutes ſes richeſſes étoient le fruit du pouvoir qu'il avoit de les faire produire à la terre, & que tous les ans, il ſacrifioit un Homme, qui étoit ordinairement un de ceux que quelque

Deux Eſpagnols trouvés entre les Sauvages.

Leur recit; & ſource des richeſſes de la Floride.

quelque tempête avoit fait tomber entre ſes mains. Ils avertirent auſſi les François de ne pas ſe fier aux Floridiens, Sauvages qui n'étoient jamais plus à craindre que lorſqu'ils faiſoient le plus de careſſes. Ils ajouterent qu'avec cent Hommes bien armés, ils étoient ſûrs de pouvoir ſe ſaiſir de tous les tréſors de Carlos. L'un des deux aïant été ſouvent envoïé à ce Paraouſti, par Onathaca ſon Maître, avoit découvert, à-peu-près vers la moitié du chemin, un grand Lac d'eau douce, nommé *Serropi*, au milieu duquel il y avoit une Ile, dont les Habitans faiſoient un grand commerce des Dattes de leurs Palmiers, & plus encore d'une racine qui ſervoit à faire du Pain.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

LAUDONIERE. 1565.

D'Ottigny, qui fut renvoïé à la découverte, pénétra juſqu'au bord d'un Lac, dont on ne voïoit point l'extrêmité, du haut même des plus grands arbres (85). C'eſt apparemment le même que Ferdinand de Soto apperçut en approchant des Monts Apalaches, & qui n'eſt pas encore bien connu; non plus qu'un autre de moindre grandeur, qui eſt ſitué, dit-on, entre ces Montagnes mêmes, aſſez loin au Nord-Eſt du premier, & où l'on prétend que le ſable eſt mêlé de quelques grains d'argent. D'Ottigny, en retournant à la Caroline, fit pluſieurs détours dans un beau Païs.

Famine.

Quelques hoſtilités des Sauvages, qui obligerent les François à la vangeance, n'eurent pas d'effet plus fâcheux que de précipiter la conſommation des vivres. Laudoniere avoit compté de recevoir des ſecours de France, au plus tard dans le cours d'Avril. Cependant il voïoit le mois de Juin arrivé, ſans aucune marque d'attention du côté de la Cour. La famine devint extrême à la Caroline. Déja le gland y étoit la nourriture ordinaire. Il manqua même bientôt; & l'on fut réduit à chercher, dans la terre, des racines, qui ſuffiſoient à peine pour faire traîner une vie languiſſante. Il ſembloit que tous les élémens euſſent conſpiré contre ces infortunés Habitans. Le Poiſſon diſparut de la Riviere, & le Gibier, des Forêts & des Marais. Une proviſion de Maïz, qu'un des Pilotes apporta de la Riviere de Somme, fut reçue comme une faveur du Ciel dans cette miſérable ſituation: mais Laudoniere, n'oſant ſe flatter de recevoir ſouvent le même ſecours, réſolut de ſaiſir cette occaſion pour repaſſer en France. Il s'y diſpoſoit déja, lorſque le 3 d'Août quatre Voiles parurent à la vue du Fort. Tous les Habitans ſe livrerent à la joie, dans l'idée que ces Bâtimens ne pouvoient venir que de France; mais l'erreur fut courte: c'étoient des Anglois, qui cherchoient à faire de l'eau, dont ils avoient un preſſant beſoin.

Arrivée d'une Eſcadre Angloiſe à la Caroline.

Ils étoient commandés par un Officier, nommé *Hawkins*, déja célebre dans ce Recueil, qui, loin d'abuſer du triſte état où il trouva les François, apporta tous ſes ſoins à les ſoulager, ſurtout après avoir reconnu qu'ils étoient Proteſtans. Il commença par faire demander au Commandant la permiſſion de faire de l'eau; & n'aïant pas eu de peine à l'obtenir, il ſe préſenta aux François, ſeul & ſans armes. Il fut reçu, avec une civilité digne de la ſienne; & ſur-le-champ il fit apporter au Fort un préſent de pain & de vin, dont aucun François, ſans en excepter le

Civilités mutuelles entre les deux Nations.

(85) L'Eſcarbot a cru que ce Lac communiquoit avec la Mer du Sud: erreur excuſable, dans un tems où l'on ne connoiſſoit encore que les Côtes de l'Amérique Septentrionale.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

Commandant, n'avoit goûté depuis quelques mois. Cette bonne intelligence, entre des Européens que les Sauvages crurent d'une même Nation, ſervit à rapprocher ces Barbares, par crainte ou par intérêt; & de toutes parts, ils recommencerent à fournir des vivres.

LAUDONIERE. 1565.

Laudoniere achete un Vaiſſeau Anglois pour repaſſer en France.

Laudoniere en avoit acheté auſſi des Anglois; & non-ſeulement Hawkins les lui avoit vendus à bon prix, mais il lui avoit offert de le tranſporter en France avec tout ſon monde. Un peu de défiance arrêta le Commandant François. Cependant, ne doutant plus que la Cour & l'Amiral n'euſſent ceſſé de s'intéreſſer à la Floride, il continua de faire travailler à mettre le Brigantin des Rebelles en état de tenir la Mer, pour s'embarquer au plutôt. Hawkins viſita ce Bâtiment, & le trouvant fort mauvais, il renouvella ſes offres. Elles ne furent point acceptées; mais Laudoniere ſe fit moins preſſer pour acheter de lui un de ſes Bâtimens, ſurtout lorſque la Garniſon du Fort eut déclaré qu'elle étoit réſolue de ſortir d'un Païs, où elle ſeroit toujours en danger de mourir de faim. Choſe étonnante, obſerve l'Auteur, que parmi tant de moyens de ſubſiſter, auxquels la Famine avoit fait recourir, il ne fût venu dans l'eſprit à perſonne de cultiver la terre, pour ne jamais retomber dans la même neceſſité. Mais de tous les vices, la fainéantiſe eſt le plus difficile à ſurmonter, lorſqu'elle eſt paſſée en habitude. D'ailleurs on avoit perdu toute eſpérance de découvrir des Mines dans la Floride; & l'on étoit dégoûté d'un Païs où l'on ne pouvoit compter ſur l'abondance des vivres qu'autant qu'on ſeroit diſpoſé à s'en procurer par le travail.

Ce qui retient les François à la Caroline.

Les Anglois aïant remis à la voile, Laudoniere ne penſa plus qu'à faire uſage de leur Vaiſſeau pour partir. Tout ſe trouva prêt le 15 d'Août; & l'on n'attendoit plus que le vent; mais il n'arriva que le 28. On ſe hâta; on étoit occupé à lever les ancres, lorſqu'on crut découvrir pluſieurs Voiles. Laudoniere envoïa auſſitôt une Barque pour les reconnoître: elle ne revint point. Un incident de cette nature aïant jetté tout le monde dans la défiance, on retourna promptement au Fort; & le travail fut ardent, pour ſe mettre en état d'y pouvoir faire du moins quelque défenſe. Avant que d'évacuer la Place, on en avoit ruiné preſque toutes les Fortifications, dans la crainte que les Eſpagnols ou les Anglois ne penſaſſent à s'y établir, ou que les Sauvages mêmes n'en priſſent poſſeſſion, pour empêcher les François d'y rentrer. Le lendemain, on apperçut à l'entrée de la Riviere, ſept Barques, remplies de gens armés, le Morion en tête, & l'Arquebuſe en main. Elles remonterent en bon ordre, juſqu'au Fort; & quelque demande que fiſſent les Sentinelles, on ne leur fit aucune réponſe. On les ſalua de quelques coups de fuſil; mais comme elles étoient encore hors de portée, on alloit leur lâcher une volée de Canon, lorſqu'on entendit crier que c'étoit Ribaut.

SECOND VOÏAGE DE RIBAUT.

LA ſurpriſe & la joie furent égales dans le Fort; mais elles y furent mêlées de quelque crainte. Quoique Laudoniere n'eût rien à ſe reprocher, cette conduite, d'un Homme avec lequel il avoit toujours vécu en bonne intelligence, ne lui permettoit pas de douter qu'on ne l'eût deſſervi au-

près de l'Amiral, ou du Roi même. Il apprit alors, de la bouche de Ribaut, que la crainte n'étoit pas sans fondement. On avoit écrit en France qu'il gouvernoit avec une hauteur tyrannique, & l'on étoit même parvenu à rendre sa fidélité suspecte. La Cour n'avoit pas eu de plus forte raison pour faire armer sept Navires, dont le commandement avoit été donné à Ribaut. Quantité de Gentilshommes & d'Officiers, que la paix laissoit sans emploi, avoient saisi cette occasion de s'occuper; & l'Amiral de Coligny, chargé encore de la Direction de l'armement, n'avoit pas eu, comme auparavant, l'attention d'en exclure les Catholiques. La Flotte, après avoir été repoussée sur les Côtes de France & d'Angleterre par des vents furieux, s'étoit ressentie si continuellement de mêmes obstacles, qu'elle avoit employé deux mois à sa navigation. Elle s'étoit encore arrêté longtems en différens endroits de la Côte, particulierement pour s'assurer des Indiens, dans la supposition qu'il trouveroit quelque résistance de la part du Commandant de la Caroline.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOYAGE. 1565.

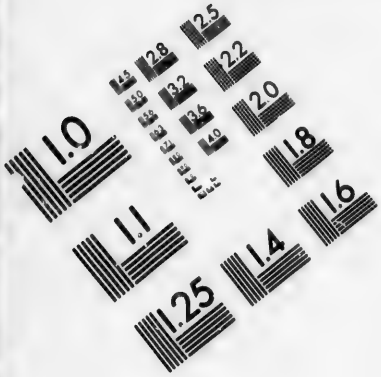
Mauvais Offices rendus à Laudoniere.

Ces Barbares l'avoient reconnu à sa barbe, qu'il portoit toujours fort longue, & témoignerent beaucoup de joie de son retour. Celle qu'il eut lui-même, de trouver dans Laudoniere une fidélité qui démentoit toutes les insinuations, lui fit offrir à cet Officier de lui laisser le commandement de la Caroline, & d'aller s'établir dans quelque autre lieu; mais il le trouva ferme dans la résolution de retourner en France, pour s'y justifier. Cependant les soins, qu'ils donnerent ensemble à la réparation du Fort, retarderent le départ de Laudoniere. La Riviere n'aïant point assez d'eau pour les gros Navires de la Flotte, on fut obligé d'en laisser quatre dans la Rade, & d'emploïer des Chaloupes pour en tirer les munitions & les vivres. Quelque diligence qu'on eût apportée à tous ces travaux, ils n'étoient point achevés, lorsque le Ciel en permit la ruine & celle de la Colonie entiere, par des évenemens sans exemple.

Le 4 de Septembre, vers quatre heures du soir, six Navires Espagnols vinrent mouiller dans la Rade, assez près des quatre Vaisseaux François qui y étoient restés. Cette Flotte étoit commandée par Dom Pedro *Menendez de Avilez*, Chevalier de Saint Jacques, Commandeur de Santa-Cruz de la Corça. Son arrivée n'étoit pas, comme celle de Hawkins, un hazard ordinaire de la navigation. Des causes & des effets de cette importance méritent d'être éclaircis jusques dans leur origine. Menendez, dont la suite même de ce récit fera connoître le caractere, se trouvant embarrassé, à la Cour d'Espagne, où ses Ennemis lui avoient suscité de fâcheuses affaires, fut surpris de recevoir, de la bouche même du Roi Philippe II, l'ordre de se transporter en Floride, d'en visiter soigneusement les Côtes, & d'en dresser une Carte exacte, pour l'usage des Pilotes, dont on attribuoit les fréquens naufrages, dans le Canal de Bahama & sur les Côtes voisines, au peu de connoissance qu'on avoit des atterrages. Une Commission de cette nature rendit le courage à Menendez, qui s'étoit cru disgracié: mais la jugeant trop bornée, il représenta au Roi qu'il n'y avoit rien de plus important pour son service, qu'un Etablissement dans la Floride: que cette immense Contrée jouissoit d'un climat fort sain, & que les Terres en étoient extrêmement fertiles; que d'ailleurs ses Peuples étant

Arrivée des Espagnols à la Caroline.

Source de leur Expédition.



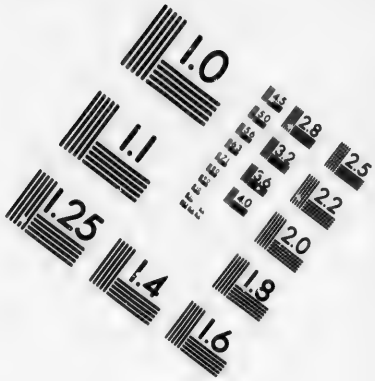
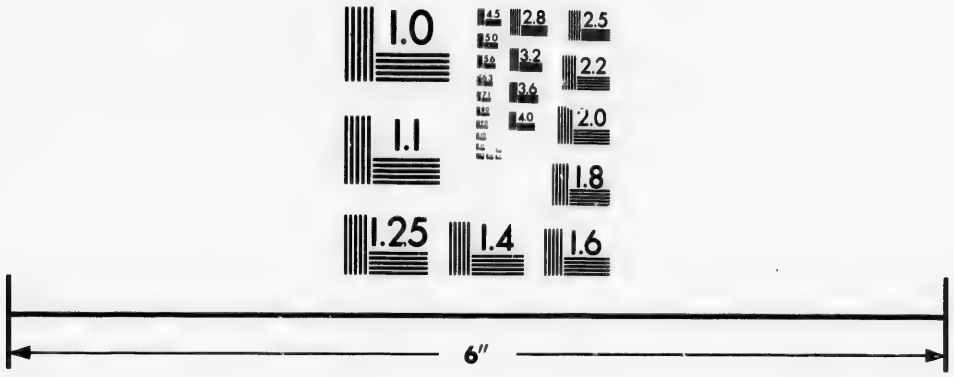
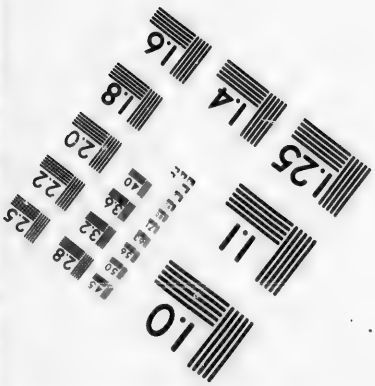
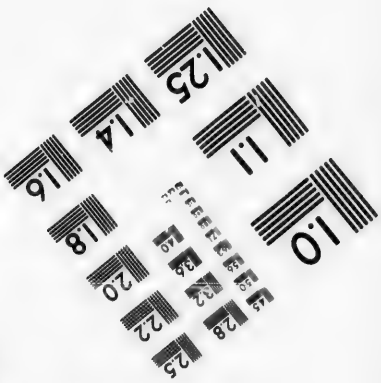


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

encore Idolâtres, Sa Majeſté, au nom de laquelle on avoit déja pris poſſeſſion du Païs, étoit obligée d'y répandre la connoiſſance du vrai Dieu, puiſque c'étoit à ce prix que le Saint Siége avoit accordé à ſes Prédéceſſeurs le Domaine du Nouveau Monde. Il ajouta qu'en particulier, il ſe ſentoit diſpoſé à verſer tout ſon ſang pour l'avancement de la Religion. Son zele plut au Roi. Il fut reglé qu'il conduiroit cinq cens Hommes en Floride, avec des vivres pour un an, mais à ſes frais, ſans que S. M. & ſes Succeſſeurs fuſſent obligés au moindre dédommagement; que l'établiſſement de la Floride & la Carte des Côtes ſeroient achevés dans l'eſpace de trois ans; qu'avec les cinq cens Hommes deſtinés à peupler le Païs, entre leſquels il y auroit cent Laboureurs & quatre Miſſionnaires, il y porteroit des Beſtiaux de toutes les eſpeces; qu'il y établiroit une Audience roïale, dont il ſeroit Alguaſil Mayor; qu'il y formeroit deux ou trois Bourgades, chacune au moins de cent Habitans, & défendue par des Forts; qu'il auroit toujours la liberté d'aller dans les Iles Eſpagnoles, & de venir même en Eſpagne, ſans païer de droits pour les proviſions, ni pour les Marchandiſes, à l'exception de l'or, de l'argent & des pierres précieuſes; que pendant ſix ans il pourroit armer deux Galions de cinq à ſix cens tonneaux, & deux Pataches de cent cinquante ou deux cens; que toutes ſes priſes ſeroient à lui; qu'il ſeroit honoré du titre héréditaire d'Adelantade de la Floride, avec toutes les prérogatives de ceux de Caſtille, & deux mille Ducats d'appointemens, à prendre ſur le revenu de la Province, & que celui de ſes Enfans, ou de ſes Gendres, qu'il nommeroit pour ſon Succeſſeur, jouiroit des mêmes avantages; enfin que pendant ſa vie il auroit en propriété, dans toutes ſes Conquêtes, un quinzieme de l'or & de l'argent, des Mines, des Perles, des fruits de la terre, & de tout ce qui appartenoit à la Couronne. Ses Proviſions lui furent délivrées le 22 de Mars 1565.

Maſſacre des François dans la Floride, & ruine de leur Etabliſſement.

Ce fut vers le même tems, qu'on fut informé, pour la premiere fois en Eſpagne, qu'une Trouppe de Proteſtans François s'étoient établis depuis trois ans dans la Floride; qu'ils y avoient conſtruit des Villes, & qu'on ſe diſpoſoit en France à leur envoïer un puiſſant renfort. L'Adelantade étoit occupé à recueillir de l'argent pour les frais de ſon Expédition. Il fut appellé à la Cour, où le Roi lui dit, qu'aïant beſoin de plus grandes forces pour chaſſer les Hérétiques de la Floride, que pour y faire un ſimple Etabliſſement, il n'étoit pas juſte que cette augmentation tombât ſur lui, & qu'il y auroit des ordres expédiés pour lui faire trouver prêts, dans les Indes, deux cens Chevaux, quatre cens Fantaſſins & trois Navires, dont la paie, les vivres, les munitions & l'artillerie ſeroient fournies du Tréſor Roïal. Menendez repréſenta que ces nouvelles diſpoſitions retarderoient beaucoup ſon arrivée en Floride, & que tandis qu'il ſeroit occupé de ſes préparatifs, les Hérétiques auroient le tems de fortifier leurs Places, de faire alliance avec les Indiens & de les diſcipliner. Il demanda deux Galeres & deux Galiotes, de celles qui étoient deſtinées à ſecourir Malte contre les Turcs, avec promeſſe de partir au premier vent, de prévenir le ſecours de France, & d'entrer dans le Port le plus voiſin de celui des François de la Floride, où ſe fortifiant pen-

dant l'Hiver, il ſeroit en état au Printems prochain, lorſque ſa Cavalerie arriveroit, de tenir la Campagne, & d'attaquer l'Ennemi avec avantage. Son projet fut approuvé : mais le danger étoit ſi preſſant pour Malte, que le Roi ne voulant point affoiblir ſa Flotte, donna d'autres ordres ; & quoique précis, ils furent exécutés avec tant de lenteur, que l'Adelantade ne put mettre à la voile avant le 29 de Juin. Sa Flotte étoit compoſée du Saint Pelage, Galion de neuf cens quatre-vingt-ſeize tonneaux, & de dix Navires, dont les Equipages montoient à neuf cens quatre-vingt quinze Hommes, avec une nombreuſe Artillerie, dont une partie étoit deſtinée pour les Forts qui devoient être conſtruits à la Floride. A l'exception du Saint Pelage, de deux cens quatre-vingt-dix Soldats & de quatre-vingt-quinze Matelots, tout le reſte étoit aux frais de Menendez. Cet armement, qui fut encore renforcé en ſortant du Port de Cadix, ſe trouva de quinze cens quatre Hommes en arrivant aux Canaries. On y comptoit pluſieurs Gentilhommes, des meilleures Maiſons de Biſcaie, de Galice & des Aſturies. L'Adelantade avoit pour Lieutenant Dom Eſtevan de las Alas : mais il avoit nommé Amiral de la Flotte, Dom Pedro Menendez Marquez ſon Neveu, qui étoit pourvu auſſi, par la Cour, de l'Office de Tréſorier général du Roi dans la Floride. Comme on avoit donné à cette Expédition, l'air d'une guerre ſainte, entrepriſe contre les Hérétiques, & de concert avec le Roi de France, qui déſavouoit, diſoit-on, l'établiſſement de ces Fugitifs, il ſe préſenta tant de monde pour cette eſpece de Croiſade, qu'en partant des Canaries, où l'on s'arrêta peu, toutes les forces réunies montoient à deux mille ſix cens Hommes, parmi leſquels il y avoit douze Religieux Franciſcains, un Religieux de la Merci, cinq Prêtres Séculiers & huit Jéſuites. Avec ce que Menendez avoit reçu de la Cour, on aſſure que de ſon propre fond ou de celui de ſes Amis, il avoit dépenſé, dans l'eſpace d'un an, un million de Ducats.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOYAGE. 1565.

A peine ſe fut-il remis en Mer, qu'une tempête diſſipa ſa Flotte. Il ne reſta autour de lui que ſix Vaiſſeaux, qu'une ſeconde diſgrace obligea de jetter dans les flots une partie de leur charge. Le 9 d'Août, en paſſant à l'Ile de Portoric, il y apprit que Ribaut s'y étoit fait voir avant lui, mais qu'enſuite il avoit emploïé plus de deux mois à viſiter diverſes parties des Côtes de la Floride. Le Conſeil de Guerre fut aſſemblé. Après avoir reconnu, en gémiſſant, que la Flotte ſe trouvoit réduite à la troiſieme partie de ſes forces, l'Adelantade repréſenta que ce n'étoit ni l'intérêt, ni l'ambition, qui l'avoient engagé dans ſon entrepriſe ; qu'aïant eu le ſeul zele de la gloire de Dieu pour motif, il croïoit devoir expliquer le malheur qui lui étoit arrivé, comme une diſpoſition du Tout-puiſſant, qui vouloit que le ſuccès de l'Expédition ne pût être attribué qu'à la force de ſon bras ; que dans cette confiance, il étoit d'avis que ſans perdre le tems à délibérer, on devoit faire voile pour la Floride & ſurprendre les Hérétiques avant l'arrivée du ſecours qu'ils attendoient. La plûpart des Officiers applaudirent : mais quelques-uns, qui méditoient de paſſer au Pérou, ou à la Nouvelle Eſpagne, répondirent qu'une attaque bruſquée, avec ſi peu de forces, ne pouvoit tourner heureuſement. Cependant, après quel-

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOIAGE. 1565.

ques débats, le grand nombre étant toujours déclaré pour l'avis du Général, tous les autres feignirent de s'y rendre.

On remit en Mer; & le 20 d'Août, on découvrit les Côtes de la Floride. L'embarras fut de savoir si l'on étoit au Sud ou au Nord de l'Etablissement François; & dans cette incertitude, on chercha pendant quatre jours à prendre Langue. Le cinquieme, quelques Sauvages aïant paru sur la Côte, Valdez, Mestre de Camp, fut envoié vers eux avec vingt Arquebusiers. A l'approche des Chaloupes, ces Barbares semblerent disposés à combattre; ensuite ils se retirerent lentement, sans tourner le dos, & leurs Arcs toujours bandés. Valdez n'osa les poursuivre, dans la crainte de quelque embuscade; mais, ne voulant pas retourner sans informations, il fit quitter les armes à un de ses gens, qui avoit mérité la mort, & qu'on avoit réservé pour des occasions de cette nature. Il lui mit en main quelques Marchandises, lui ordonna de suivre les Indiens, & lui promit sa grace, s'il revenoit avec l'éclaircissement qu'on desiroit. Non-seulement ce Soldat réussit dans sa Commission, mais après avoir appris que les François étoient à vingt lieues delà au Nord, il eut l'adresse d'engager les Sauvages à s'approcher des Chaloupes, & Valdez acheva de se les concilier par ses présens. Ensuite l'Adelantade ne fit pas difficulté de descendre lui-même, avec cinquante Hommes; mais il ne put tirer plus de lumieres qu'on ne lui en avoit porté à bord.

Il remit à la voile; & le 28, passant devant l'embouchure de la Riviere des Dauphins, qu'il trouva fort belle, il lui donna le nom de Saint Augustin, parceque c'étoit la Fête du jour. Le lendemain, il apperçut quatre Navires à l'ancre: il ne put les méconnoître; & ce nombre lui fit juger que les François avoient reçu le secours, qu'il avoit espéré de prévenir. Son Conseil fut d'avis de retourner sur-le-champ, & d'aller attendre, à l'Ile Espagnole, que toute sa Flotte s'y fût réunie. Cette proposition lui causa d'autant plus de chagrin, qu'il ne pouvoit se flatter de n'avoir pas été découvert; que ses Navires étoient en mauvais état; qu'il faisoit fort peu de vent, & qu'il avoit tout à craindre s'il étoit poursuivi. Aussi, loin de se laisser entraîner par l'opinion d'autrui, il représenta qu'il lui paroissoit plus sûr d'attaquer les quatre Vaisseaux François, qui n'étoient apparemment dans la Rade que parcequ'ils ne pouvoient entrer dans la Riviere où le Fort étoit situé; que se croïant en pleine sureté, ils avoient sans doute peu de monde à bord: qu'après s'en être saisi, rien ne pourroit l'empêcher d'entrer dans la Riviere de Saint Augustin, & de s'y fortifier, tandis qu'il enverroit à l'Ile Espagnole, pour y donner avis de sa situation, & se faire joindre par le reste de sa Flotte, avec des munitions & des vivres: qu'alors, toutes ses forces étant réunies & son Etablissement commencé, il pourroit attaquer les François par Mer & par terre, sûr qu'après la perte de leurs grands Vaisseaux ils ne pourroient résister à de si grands efforts, ni tenter même de retourner en France.

Ces raisons eurent la force de ramener tout le monde à son sentiment. Toutes les voiles furent aussitôt déploïées; & l'Escadre n'étoit plus qu'à trois lieues des Navires François, lorsque le plus profond calme, suivi de pluie & de tonnerre, la rendit comme immobile. Vers les

neuf heures du soir, le vent devint bon, & le Ciel se découvrit; mais l'Adelantade jugea que quelque diligence qu'il pût faire il ne pouvoit joindre les François avant la nuit, & que s'ils se trouvoient trop foibles pour combattre, ils se laisseroient peut-être accrocher par les Navires Espagnols, dans l'espérance de les brûler, quoiqu'avec le même risque pour les leurs, & de se sauver à terre dans leurs Chaloupes. Il avoit observé que tous les matins, jusqu'à midi, la Mer étoit basse à l'entrée des Rivieres, qui ont toutes des barres; & cette remarque lui fit former le dessein de jetter les ancres aussi près des Ennemis qu'il seroit possible, ensuite de filer du cable, pour se trouver au milieu d'eux à la pointe du jour, lorsqu'ils ne pourroient, ni manœuvrer, ni recevoir du secours de leurs autres Vaisseaux, qui étoient devant le Fort de la Caroline.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOYAGE. 1565.

Après avoir donné les ordres qui convenoient à ce plan, il fit avancer à petites voiles; & les ancres furent jettées vers onze heures & demie. En filant ses cables, il se trouva bientôt par le travers du premier Vaisseau François, assez proche, suivant nos Relations, pour demander des nouvelles de Ribaut & de ses principaux Officiers, qu'il nomma, comme s'il les eut connus tous. Ensuite il assura que son arrivée dans cette Rade ne devoit pas causer d'inquiétude aux François, & qu'il n'avoit pas même dessein de s'y arrêter. En effet il appareilla dès la pointe du jour; mais au lieu de prendre le large, il arriva tout court sur les Navires François, qui n'eurent que le tems de couper leurs cables, & de faire voile aussi-tôt. Les Espagnols (86) prétendent au contraire » que les François, voïant » approcher d'eux des Vaisseaux Etrangers dans l'obscurité, firent un » feu continuel; que Menendez ne tira point un seul coup, & fit coucher » tous ses gens sur ses Ponts; qu'aux premiers raïons du jour, le Vaisseau qu'il montoit se trouvant engagé entre les deux plus grands d » l'Ennemi, il fit sonner les Trompettes, comme pour saluer les François, qui lui rendirent le salut; qu'alors, paroissant lui-même, il demanda de quelle Nation étoient ces Navires, & ce qu'ils venoient faire » dans la Floride? qu'on lui répondit qu'ils étoient de France, & qu'ils » apportoient des munitions & des Hommes pour un Fort que le Roi » leur Maître avoit dans la Riviere de Mai: que Menendez continua de » leur demander s'ils étoient Catholiques ou Luthériens (87), & qu'ils » répondirent qu'ils étoient Luthériens; qu'ensuite ils lui demanderent » eux-mêmes qui il étoit, quel étoit son dessein; & qu'il leur dit: je » suis Dom Pedro Menendez, Général du Roi Catholique. Je suis venu » dans cette Contrée pour y faire pendre ou égorger tous les Luthériens » que j'y trouverai, ou que je rencontrerai en Mer. J'ai là-dessus des » ordres si précis du Roi mon Maître, qu'il ne m'est pas permis de faire » grace. Ils seront exécutés à la lettre, & les Hérétiques mourront tous; » mais, après m'être rendu maître de vos Navires, si j'y trouve quelque » Catholique, je le traiterai avec bonté. L'Adelantade, suivant les mêmes Auteurs, fut interrompu par des huées, accompagnées d'injures. » La colere ne lui permit plus de penser qu'aux armes, & l'ordre fut

(86) L'Historien de la Nouvelle France cite l'*Ensaio Chronologico* de Barcia.

(87) On sait que les Espagnols confondent sous ce nom tous les Protestans.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

» donné auſſi-tôt d'aborder : mais, en achevant de filer les cables, ils » s'embarraſſerent dans les ancres, & les François eurent le tems de pren- » dre le large. Envain furent-ils pourſuivis, & leur tira-t'on quelques » volées : ils étoient déja trop loin.

Menendez, déſeſpérant de les joindre, ſe rapprocha de la Riviere de Mai, dans le deſſein d'y entrer ; mais il changea bientôt de réſolution. Cinq Bâtimens, qu'il vit à l'ancre devant le Fort, & deux Bataillons rangés en bon ordre, qui firent feu ſur lui lorſqu'il parut, lui firent comprendre que s'il entreprenoit de forcer le paſſage, les autres Vaiſſeaux pouvoient revenir ſur lui, & le mettre entre deux feux. Cette crainte lui fit prendre le parti de retourner à la Riviere de Saint Auguſtin.

Les quatre Navires François, qui ne l'avoient pas perdu de vue, revinrent auſſi-tôt au mouillage qu'ils avoient quitté ; & *Coſſet*, leur Commandant, informa Ribaut de ſon retour. Le Conſeil fut aſſemblé. On jugea qu'il falloit ſe hâter, ſans relâche, d'achever les réparations du Fort, & faire marcher un gros détachement par terre, pour tomber ſur les Eſpagnols dans leur Riviere, avant qu'ils euſſent le loiſir de s'y fortifier. Ribaut produiſit une Lettre, qu'il avoit reçue de l'Amiral de Coligny peu de jours avant ſon départ de Dieppe, par laquelle ce Seigneur lui apprenoit qu'un Officier Eſpagnol, nommé Dom Pedro Menendez, étoit envoïé à la Floride, & lui recommandoit de ne pas ſouffrir qu'on y entreprît rien contre les droits de la France. Quoique cette Lettre ne dût rien changer à la réſolution du Conſeil, il en conclut qu'elle l'obligeoit de partir ſur-le-champ avec ſes quatre plus grands Navires, pour attaquer trois de ceux d'Eſpagne, qui étoient reſtés au large, ſuivant l'information de Coſſet, & qu'il crut important d'enlever ou de détruire, pour triompher plus facilement des autres. Envain la Grange, un de ſes Capitaines, qui avoit beaucoup de part à la confiance de l'Amiral de Coligny, Laudoniere & tous les Officiers du Fort, combattirent ſon deſſein, en lui repréſentant que la Côte étoit ſujette à des Ouragans qui duroient quelquefois pluſieurs jours, & que ſi par malheur il en ſurvenoit un pendant que les nouvelles forces de la Colonie ſeroient en Mer, rien n'empêcheroit les Eſpagnols de former quelque entrepriſe par terre. Non-ſeulement il s'obſtina dans ſes idées, mais il obligea Laudoniere, en lui laiſſant le commandement de la Caroline, à lui donner ſa Garniſon & la meilleure partie de ſes vivres. La Grange refuſoit de s'embarquer, & ne ſe laiſſa vaincre qu'après avoir réſiſté pendant deux jours. Il ne reſta dans le Fort, avec Laudoniere, qui étoit malade, qu'un Ingénieur nommé *du Lys*, deux Gentilshommes, qui ſe nommoient *la Vigne* & *Saint Clair*, & cinquante perſonnes ; d'autres diſent quatre-vingt cinq, & quelques-uns en font même monter le nombre à deux cens quarante ; mais tous conviennent qu'il n'y en avoit pas vingt en état de tirer un coup de Mouſquet. Les uns étoient des Soldats, qui avoient été bleſſés dans les derniers combats contre les Indiens ; les autres, de vieux Artiſans, des Vivandiers, des Femmes & des Enfans. Ce fut le 6 de Septembre que Ribaut s'embarqua pour aller chercher les Eſpagnols ; mais il fut retenu dans la Rade juſqu'au 10, par des vents contraires.

Menendez

Menendez étoit entré le 7 dans la Riviere qu'il avoit nommée Saint Auguſtin. Il y avoit fait débarquer trente Hommes, ſous le commandement d'André *Lopez Patiño* & *Jean de Saint Vincent*, deux de ſes principaux Officiers, avec ordre de choiſir un Poſte avantageux & d'y faire quelques retranchemens, pour ſe mettre à couvert pendant la conſtruction d'un Fort plus régulier. Enſuite, étant deſcendu lui-même, il s'étoit fait prêter un nouveau ſerment de fidélité par ſes Trouppes, il avoit viſité l'emplacement que Patiño avoit choiſi; & dans la crainte que les François ne vinſſent attaquer ſes trois grands Vaiſſeaux, qui étoient à l'ancre aſſez loin de la Côte, il en avoit fait tirer tout ce qui étoit néceſſaire pour l'Etabliſſement. A peine étoit-il retourné à bord, que Ribaut ſe fit voir avec les ſiens. La nuit approchoit: il donna ordre au Commandant du Saint Pelage d'appareiller dans l'obſcurité, pour l'Ile Eſpagnole; & s'approchant de la Riviere avec ſes deux autres Bâtimens, qui tiroient beaucoup moins d'eau, il mouilla ſur la Barre même, à deux braſſes de fond.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOIAGE. 1565.

Les Vaiſſeaux François parurent à la pointe du jour, dans l'endroit que les deux Eſpagnols avoient quitté, & bientôt ils s'avancerent vers la Barre. L'Adelantade comprit à quel péril il étoit expoſé: mais, heureuſement pour lui, la marée étoit baſſe; & les François furent obligés d'attendre ſon retour. Il ſe paſſa deux heures entieres. Le tems étoit beau; mais tout d'un-coup il s'éleva un vent de Nord ſi violent, que Ribaut ſe vit contraint de s'éloigner, & d'abandonner ſa proie, au moment que, ſuivant toutes les apparences, elle ne pouvoit lui échaper.

Les Eſpagnols attribuerent leur bonheur à la protection du Ciel, & ne penſerent qu'à profiter de l'éloignement de leurs Ennemis. Menendez leur fit remarquer que l'Eſcadre Françoiſe, qui fuïoit devant eux trois jours auparavant, ne pouvoit être venue les attaquer que parcequ'elle avoit renforcé ſes Equipages de tout ce qu'il y avoit de Trouppes dans le Fort de la Caroline; que la tempête, qui l'écartoit, ne lui permettroit pas de ſe réfugier dans ſon Port, & que vrai-ſemblablement elle n'y pourroit rentrer de pluſieurs jours. Un Hiſtorien de ſa Nation lui fit ajouter: » D'ailleurs ce ſont des Hérétiques; & nous ſavions, avant que de » partir d'Eſpagne, que leur Général avoit défendu ſous peine de la vie » à tout Catholique de s'embarquer avec lui. Ne nous ont-ils pas déclaré » eux-mêmes qu'ils étoient tous Luthériens? Nous ſommes donc obligés » de leur faire une guerre mortelle, non-ſeulement parceque nous en » avons l'ordre exprès, mais encore, parceque de leur côté ils ſont réſo- » lus de ne nous faire aucun quartier, & d'empêcher que la Foi Ca- » tholique ne ſoit plantée dans un Païs où ils veulent faire regner leur » abominable Secte. Périſſons, plutôt que de ne pas achever ce que nous » venons de commencer heureuſement, avec le ſecours viſible du Ciel. Enſuite il expliqua ouvertement ſon projet: c'étoit de choiſir cinq cens Soldats, Arquebuſiers & Picquiers, de leur faire prendre des vivres pour huit jours, de les diviſer en dix Compagnies, chacune avec ſon Capitaine & ſon Drapeau, de les faire marcher vers la Caroline, & de les précéder lui-même de deux lieues, avec une Bouſſole, un François qui étoit tombé entre ſes mains, & quelques Soldats armés de haches, pour ou-

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

vrir un paſſage au travers des Bois. S'il arrivoit ſans avoir été découvert, il vouloit tenter l'eſcalade, & porter des échelles dans cette vue : s'il avoit le malheur d'être apperçu en ſortant des Bois, il étoit réſolu de ſe retrancher auſſi près du Fort qu'il le pourroit, & de faire ſommer delà les François, avec offre de leur fournir un Bâtiment & des vivres pour retourner en Europe. Il eſperoit que le jugeant plus fort qu'il n'étoit, ils accepteroient ſes offres, ou que du moins ils n'oſeroient le venir attaquer dans un lieu couvert; & qu'au Printems prochain, après avoir reçu le ſecours qu'il avoit fait demander à l'Ile Eſpagnole, il ſeroit en état de les réduire par la force.

Ces propoſitions ne furent pas applaudies de tout le monde, & firent naître même de grandes conteſtations entre les Officiers : mais enfin, le plus grand nombre s'étant déclaré pour le Général, on commença par des exercices publics de piété. Le choix des cinq cens hommes, qui devoient compoſer le détachement, fut abandonné au Sergent Major. Comme on avoit déja jetté les fondemens d'un Fort, qui eſt devenu une Ville célebre ſous le nom de Saint Auguſtin, l'Adelantade y établit pour Gouverneur Dom Barthelemy Menendez, ſon Frere, & remit à ſon Amiral le commandement des Vaiſſeaux qui lui reſtoient. Il s'éleva néanmoins de nouveaux murmures; mais aiant réprimé les Séditieux par ſa fermeté, il ſe mit à la tête de ſon Avant-garde avec Martin d'Ochoa, accompagné de vingt Aſturiens auxquels il avoit fait prendre des haches pour ouvrir les routes. Le reſte de la Trouppe ſuivit, ſous les ordres du Meſtre de Camp & du Sergent Major.

Après une marche de quatre jours, ils ſe trouverent à une demie lieue du Fort François. Une pluie violente, dont l'incommodité augmentoit par un vent furieux, n'empêcha point Menendez d'avancer un quart de lieue plus loin. Il s'y arrêta, dans un terrein fort marécageux, derriere quelques Pins qui le couvroient : mais la crainte que ſes gens ne ſe fuſſent égarés le fit retourner pour leur ſervir de guide. A dix heures du ſoir, toute l'Armée ſe réunit, mais extrêmement fatiguée, après avoir été obligée de traverſer des Marais où l'on avoit de l'eau juſqu'à la ceinture. La pluie, qui n'avoit pas diſcontinué depuis le premier jour de marche, redoubla tout-d'un-coup avec tant de violence, qu'il ne fut pas aiſé d'en garantir les armes, la poudre & les mêches. Tant d'incommodités acheverent de faire perdre patience aux Soldats. De toutes parts on n'entendoit que des malédictions contre le Général. Un Enſeigne, nommé *Perez*, oſa dire tout haut » qu'il ne comprenoit pas comment tant » de braves Guerriers ſe laiſſoient vendre par un Montagnard d'Aſturie, » qui n'entendoit pas mieux la guerre qu'un Cheval, & qui auroit mé» rité; en partant de Saint Auguſtin, d'être traité comme ils alloient l'ê» tre tous par les François.

Menendez n'ignoroit point ces emportemens; mais on loue la force d'eſprit qui les lui faiſoit diſſimuler. Deux heures avant le jour, il aſſembla tous les Officiers du Camp; & prenant le langage de la Religion, il leur dit que pendant toute la nuit il n'avoit pas ceſſé de conſulter le Ciel, & de lui demander ſes inſpirations ſur ce qui convenoit à ſon ſervice;

qu'il ne doutoit point que chacun ne l'eût sollicité aussi par ses prieres, & qu'il étoit tems de mettre en commun les lumieres qu'ils en avoient reçues, dans une extrêmité où le pain & les munitions ne manquant pas moins que les forces, il ne restoit aucune ressource humaine. Quelques-uns répondirent brusquement que sans perdre le tems à déliberer, il falloit reprendre à l'heure même la route de Saint Augustin ; que les Palmiers suppléeroient au pain, & que les moindres retardemens avoient leurs dangers. L'Adelantade convint de la sagesse de leur avis, & ne leur demanda plus que la liberté d'ajouter un mot, après lequel il protesta qu'il seroit prêt à les suivre : » si jusqu'alors il ne s'étoit attaché qu'à ses » propres idées, il vouloit se regler désormais par le conseil de ses Amis » & de ses Compagnons d'armes «. Voïons donc, lui dit un d'entr'eux, ce que vous pouvez avoir de raisonnable à nous proposer. » Je crois, mes » Amis, reprit-il, qu'étant à la porte du Fort François, il y auroit une » honte éternelle à ne pas tenter l'avanture. Si nous ne pouvons emporter la Place, nous ne craignons pas du moins que nos Ennemis, dont » le nombre ne peut être fort grand, s'engagent dans les Bois pour nous » en chasser, & notre retraite y est toujours sure. Qui sait même si nous » voïant en bon ordre & disposés à les attaquer, ils ne se rendront point, » sans attendre un assaut qu'ils ne sont point en état de soutenir ? Sinon, » rien ne nous empêchera de prendre alors le parti que vous proposez, » & nous ne tournerons pas le dos sans honneur «. Le Mestre-de-Camp, le Sergent Major, & les autres Officiers qui lui étoient dévoués, lui laisserent à peine le tems d'achever, & le conjurerent de les mener à l'assaut. Quelques-uns résisterent encore, mais ils se laisserent bientôt entraîner par l'exemple. Menendez, dans le transport de sa joie, fit mettre tout le monde à genoux, pour remercier le Ciel, auquel il attribua ce changement. Ensuite, aïant rangé ses Compagnies dans l'ordre qu'elles devoient garder pour l'attaque, il se mit à leur tête, avec son Prisonnier François (88) auquel il avoit fait lier les mains derriere le dos. La nuit étoit fort obscure, & la pluie ne diminuoit point. On fut obligé, pour attendre le jour, de faire halte dans un lieu où l'on avoit de l'eau jusqu'aux genoux.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

D'un autre côté Laudoniere, également inquiet sur le sort de Ribaut pendant l'Ouragan, & sur l'état du Fort où il restoit encore trois grandes breches, n'avoit de confiance qu'à l'éloignement des Espagnols, qu'il croïoit occupés de leurs propres embarras dans la Riviere de Saint Augustin. Il arriva même que le mauvais tems de cette nuit, qui avoit causé leur découragement, servit beaucoup au succès de leur entreprise. La Vigne, qui étoit de garde, voïant ses Soldats trempés de pluie, leur permit par compassion d'aller prendre quelque repos, avant qu'ils fussent relevés dans leurs postes. Ainsi le mauvais tems étoit un autre sujet de sécurité pour les François. Cependant Menendez se remit en marche au point du jour, après avoir ordonné sous peine de la vie, à tous ses Soldats, de ne pas quitter leurs rangs. Il se trouva bientôt au pié d'une Col-

(88) Quelques Historiens prétendent que c'étoit un Déserteur de la Caroline.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOIAGE. 1565.

line, derriere laquelle étoit le Fort, à trois ou quatre portées d'Arquebuse. Il monta sur cette hauteur, d'où il ne découvrit qu'un petit nombre de Maisons, qui cachoient encore la Place. Ochoa & le Mestre-de-Camp, qui continuerent d'avancer, l'observerent à leur aise; mais en retournant vers le Général, pour lui rendre compte de leurs Observations, ils prirent un chemin pour un autre, & cette erreur leur fit rencontrer un François, qui dans la surprise de voir deux Inconnus, leur cria, qui vive? Ochoa répondit, *France*; & cet Homme, persuadé que c'étoit quelques Fugitifs de la Flotte de Ribaut, s'avança vers eux. Cependant une juste défiance l'aïant porté tout-d'un-coup à s'arrêter, Ochoa courut sur lui; & de son épée, qu'il tenoit en main, sans avoir eu l'attention ou le loisir de la tirer du fourreau, il lui donna un grand coup sur la tête. L'effet n'en fut pas violent, parceque le François rompit le coup, du bras; mais le Mestre-de-Camp lui en donna un second, qui l'étourdit & le renversa par terre. Ensuite lui mettant la pointe de son épée sur la poitrine, parcequ'il commencoit à crier, il le menaça de le tuer s'il continuoit ses cris. Cet Infortuné fut lié & mené vers la Trouppe, qui avoit tremblé, au bruit, pour Ochoa & le Mestre-de-Camp. Menendez, voïant paroître ses deux Officiers, se tourna vers ses Soldats, & leur dit: mes Amis, Dieu est pour nous; le Fort ne tiendra point. A ces mots, ils partirent tous avec un mouvement furieux. Les premiers rencontrerent Ochoa & le Mestre-de-Camp, qui désespérant de pouvoir garder leur Prisonnier, le tuerent, & se mirent à crier; Compagnons, suivez-nous, Dieu est pour les Espagnols.

Dans ce moment, un Soldat de la Garnison du Fort, étant monté sans dessein sur le Rempart, apperçut les Ennemis, qui descendoient la Colline & marchoient en ordre de Bataille. Il donna l'allarme. Laudoniere accourut avec les plus braves: mais avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître, l'Ennemi entra par les trois breches, & par le guichet même, que quelqu'un avoit eu l'imprudence d'ouvrir, pour observer ce qui se passoit. Aussi-tôt on entendit retentir les gémissemens des Femmes, des Enfans & des Malades, qui étoient impitoïablement égorgés. Laudoniere se précipita du Rempart pour les secourir; mais il étoit trop tard. L'unique parti fut de se cantonner, pour faire tête aux Espagnols, dans l'attente du secours qu'il pouvoit encore espérer des trois Vaisseaux qui étoient à l'ancre vis-à-vis du Fort. Il se montra partout; il combattit avec une valeur qui le fit admirer de ses Ennemis mêmes: mais n'aïant pas été plutôt reconnu, que le fort du combat tomba sur lui, il comprit qu'il ne lui restoit plus de ressource que dans la retraite. Il la fit, sans cesser de combattre; ce qui facilita, au petit nombre de Guerriers qui lui restoit, le moïen de se sauver dans les Bois. Les Espagnols rendent témoignage qu'il y entra le dernier, précedé de sa Servante, qui étoit dangereusement blessée.

On lit dans les mêmes Historiens, que la Place fut emportée par les deux premieres Compagnies Espagnoles, sous la conduite du Sergent & de Diego de Maya; que la vue des Enseignes, arborées en même-tems sur les murs, & le bruit des trompettes, firent bientôt accourir toute l'Ar-

mée ; que l'Adelantade, voïant que les François ne ſe défendoient plus, fit publier l'ordre d'épargner les Femmes & les Enfans au-deſſous de 15 ans, & qu'on en ſauva ſoixante-dix. Il mit enſuite une Garde au Magaſin, qui étoit fort bien fourni de munitions & de Marchandiſes ; après quoi, s'approchant de la Riviere, il fit inviter les trois Navires à ſe rendre. Sur leur refus, il entreprit de les couler à fond. Cependant lorſqu'il eut dreſſé ſa Batterie, des Canons du Fort, il fit faire une nouvelle ſommation au Commandant, que les uns donnent pour le Fils, d'autres pour le Neveu de Ribaut. Son Priſonnier François, qu'il lui envoïa dans une Chaloupe, avoit ordre de lui offrir un des trois Vaiſſeaux, pour y embarquer tout ce qui reſtoit d'Habitans dans le Fort, avec des proviſions ſuffiſantes, de lui promettre un Paſſeport, mais à condition qu'il partiroit ſans Artillerie & ſans autres munitions de guerre, & de lui déclarer que s'il n'acceptoit pas ce parti, il ſeroit traité ſans quartier. L'Envoié rapporta pour réponſe, que le Commandant François avoit peine à comprendre pourquoi les Eſpagnols lui faiſoient la guerre, lorſqu'il étoit muni d'une Commiſſion du Roi ſon Maître, avec qui le Roi Catholique étoit en paix ; qu'au reſte, il ſe défendroit s'il étoit attaqué, & qu'il ſe promettoit de le faire avec ſuccès. Menendez, irrité de cette vigueur, fit tirer un coup de Canon, qui perça un des trois Navires à fleur d'eau. L'Equipage, n'y pouvant remedier qu'en s'expoſant au feu de l'Ennemi, ſe ſervit des Chaloupes pour paſſer ſur les deux autres Navires, qui couperent auſſi-tôt leurs Cables, & ſe retirerent hors de la portée du Canon.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOIAGE. 1565.

Juſqu'à préſent, c'eſt aux Relations Eſpagnoles qu'on s'eſt attaché, & l'on ne pouvoit tirer que de cette Nation les éclairciſſemens qui regardent ſes propres vues. Mais on n'a pas beſoin, pour le reſte, d'autre témoignage que celui de Laudoniere, qui a publié lui-même l'exact récit de ſon infortune, & dont le caractere eſt également reſpecté des deux Partis. Après s'être ouvert un chemin, par les armes au travers des Eſpagnols, il trouva dans les Bois une douzaine de ſes gens, auxquels il propoſa de s'approcher de la Riviere, pour s'embarquer dans les trois Navires du jeune Ribaut (86) ; mais quelques-uns aimerent mieux ſe réfugier chez les Sauvages. Il ſe mit en chemin avec les autres. Dans leur marche, qui dura juſqu'au ſoir, ils eurent preſque toujours de l'eau juſqu'à la ceinture. Vers le coucher du Soleil, ils perdirent terre ; & trop fatigués pour avancer à la nage, ils furent contraints de s'arrêter. Cependant deux des plus robuſtes conſentirent à riſquer leur vie, pour donner de leurs nouvelles aux Navires & pour en amener des Chaloupes. En effet elles arriverent le lendemain. Il étoit tems. Laudoniere ſentoit défaillir ſes forces, & la plûpart des autres n'en avoient pas beaucoup plus. On parvint à les leur rappeller avec des liqueurs fortes, dont on avoit eu la précaution de ſe fournir. Lorſque le Commandant ſe trouva un peu moins foible, il ne voulut point s'embarquer, ſans avoir fait un tour dans les Bois, pour chercher les François qui pouvoient s'être égarés. Ceux qui s'étoient d'abord ſéparés de lui l'avoient rejoint preſque tous ; & quan-

(86) Son nom de Baptême étoit Jacques.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

tité d'autres s'étant rendus auſſi, par différentes routes, ſur le bord de la Riviere, il eut la ſatisfaction d'en ſauver encore près de vingt.

Il n'étoit reſté, vis-à-vis du Fort, que le plus grand des trois Navires. Le jeune Ribaut, qui le commandoit, avoit vu les Eſpagnols entrer dans la Place ſans avoir tiré ſur eux un ſeul coup de Canon, quoiqu'il fût à portée de les incommoder beaucoup, & qu'il eût à bord ſoixante Soldats, avec un bon Equipage. On peut l'excuſer à la vérité par deux raiſons; l'une, que le Fort avoit été pris ſi bruſquement, qu'il n'avoit pas eu le tems de s'y oppoſer; & l'autre, que le voïant au pouvoir des Eſpagnols, il n'avoit pu tirer ſur eux ſans craindre que ſes coups ne portaſſent ſur les François: mais il eſt plus difficile de trouver des excuſes pour la conduite qu'il tint avec Laudoniere, lorſqu'il l'eut reçu à bord. Les efforts des Eſpagnols n'aïant pû empêcher que ſon Vaiſſeau ne rejoignit les deux autres, qui s'étoient retirés vers l'embouchure du Fleuve, Laudoniere lui propoſa d'aller chercher le Général Ribaut, dont on ignoroit encore la ſituation: mais il déclara qu'il étoit réſolu de paſſer en France; ce qui choqua ſi vivement Laudoniere, qu'il prit le parti de le quitter, & de paſſer ſur un autre bord. Malheureuſement, ce Vaiſſeau étoit ſans Pilote, ou n'en avoit pas d'aſſez habile pour oſer mettre ſeul à la voile. Ribaut en avoit quatre, & ne voulut pas en céder un. Le troiſieme Navire & un autre Bâtiment qui étoit reſté à la Côte, n'avoient point aſſez de Matelots pour la manœuvre; il falloit néceſſairement les abandonner, & Laudoniere avertit Ribaut qu'il étoit important d'y mettre le feu, dans la crainte que les Eſpagnols ne s'en ſerviſſent, ou contre lui-même, ou contre l'Eſcadre du Général, ſi elle reparoiſſoit: il le refuſa ſi conſtamment, que Laudoniere, jugeant cette précaution d'une néceſſité abſolue, fut obligé d'envoïer ſecretement ſon Charpentier, pour les briſer à force de bras & les couler à fond.

On ignore quel fut enſuite le ſort du jeune Ribaut. Laudoniere partit ſeul, fut longtems retardé par les Vents, eut beaucoup à ſouffrir de la faim, & ſe vit pouſſé dans le Canal de Saint Georges, où il fut contraint de prendre terre à Briſtol. La maladie, qu'il avoit apportée de la Floride, le retint longtems en Angleterre. Sa guériſon l'aïant mis en état de retourner en France, les Eſpagnols ont écrit qu'il y avoit été mal reçu du Roi; ce qui prouveroit néanmoins aſſez mal que ce Prince eut été de concert avec le Roi leur Maître pour exterminer les Proteſtans de la Floride, comme ils s'efforcent de le perſuader. Il eſt plus vraiſemblable que l'Amiral de Coligny étant alors moins bien que jamais à la Cour, on y voïoit de fort mauvais œil tous ceux qui lui étoient attachés.

Malgré l'attention & les offres de Laudoniere, tous les François qui étoient ſortis du Fort n'avoient pas eu le pouvoir ou la volonté de fuir avec lui. Quelques-uns s'étoient retirés parmi les Sauvages; & d'autres ſe rendirent aux Eſpagnols, qui les joignirent aux Priſonniers qu'ils avoient faits le jour de l'attaque. Toutes les Relations Françoiſes aſſurent que les uns & les autres furent pendus à un Arbre, auquel on attacha un Ecriteau, avec cette Inſcription: » ces Miſérables n'ont pas été traités de la ſorte » en qualité de François, mais comme Hérétiques & Ennemis de Dieu. »

Elles ajoutent que les Eſpagnols, informés enſuite que pluſieurs François avoient été bien reçus des Indiens, firent de ſi grandes recherches, & cauſerent tant d'épouvante à leurs Protecteurs, que la plûpart de ces malheureux Fugitifs ſe virent forcés de ſe livrer eux-mêmes à leurs Ennemis, qui ne leur firent pas plus de grace qu'à leurs Compagnons. D'autres, au nombre de vingt, aïant pris la fuite au travers des Bois, furent pourſuivis, & tués à coup de fuſil comme des Bêtes ſauvages.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

Menendez, ſe trouvant maître de la Floride Françoiſe, donna au Fort de la Caroline le nom de *San-Matheo* (90), qu'il porte encore, & fit ſubſtituer les armes d'Eſpagne à celles de France & de l'Amiral de Coligny, qui étoient ſur la principale porte. Dans la revue qu'il fit de ſes Trouppes, il ne trouva pas quatre cens Hommes, quoiqu'il en eut perdu très peu dans l'action : mais, pendant ſa marche, pluſieurs, déſeſperant du ſuccès de l'entrepriſe, étoient retournés à Saint Auguſtin ; quelques-uns s'étoient égarés ; d'autres étoient reſtés derriere, par lâcheté ou par laſſitude. Gonzale de Villerval, Sergent Major, fut laiſſé à San-Matheo avec la qualité de Gouverneur & trois cens Hommes de Garniſon. L'Adelantade, inquiet pour Saint Auguſtin, où le Général Ribaut pouvoit être retourné dans ſon abſence, comptoit d'y être ſuivi du reſte de ſes gens ; mais la plûpart lui déclarerent qu'ils étoient trop fatigués pour ſe remettre ſitôt en marche, & d'environ cent Hommes il n'y en eut que trente-cinq qui partirent avec lui. Les Hiſtoriens de la Nation font une affreuſe peinture de ce qu'il eut à ſouffrir dans le voïage. On le croïoit mort, à Saint Auguſtin, ſur le témoignage des Déſerteurs, qui, pour cacher la honte de leur fuite, avoient publié qu'il avoit péri avec toute ſon Armée. Deux Soldats, qui prirent les devants, y aïant annoncé ſon retour, on y paſſa de la derniere conſternation aux plus grands excès de joie. Toute la nouvelle Colonie, précédée du Clergé avec la Croix, alla au-devant du Vainqueur des Hérétiques, & le reçut en triomphe. Mais divers évenemens troublerent ſa joie. Il apprit bientôt qu'un incendie avoit réduit en cendre preſque tous les Edifices de San-Matheo. Peu de tems après, la Garniſon de cette Place ſe ſouleva contre ſes Officiers, & lui couta beaucoup de peine à réduire. Ces malheurs ne furent pas les ſeuls. Il avoit embarqué, ſur le Saint Pelage, pluſieurs François qu'il avoit fait Priſonniers en arrivant ſur les Côtes de la Floride, avec ordre de les faire paſſer de l'Ile Eſpagnole à l'Inquiſition d'Eſpagne : mais à peine furent-ils en Mer, qu'avec le ſecours de quelques autres Etrangers & d'une partie des Matelots, ils firent main-baſſe ſur les Officiers ; & s'étant aſſurés du reſte de l'Equipage, ils conduiſirent le Galion en Dannemark.

L'Eſcadre du Général Ribaut, dont le ſort n'étoit pas encore éclairci, cauſoit d'autres inquiétudes au Général Eſpagnol ; mais ſes craintes furent enfin diſſipées. La tempête, qui avoit forcé Ribaut de s'éloigner, dura juſqu'au 23 de Septembre, le jetta vers le Canal de Bahama, & briſa tous ſes Vaiſſeaux ſur divers écueils. Les Hommes ſe ſauverent à la nage, excepté la Grange, qui eut le malheur de ſe noïer ; mais tout ce qu'ils

(90) Le Fort avoit été pris le 21 Septembre, fête de ce Saint.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

avoient à bord fut enſéveli dans les flots. La ſuite de ce naufrage eſt racontée ſi différemment par les François & les Eſpagnols, que dans l'impoſſibilité de les concilier, on prend le parti d'expoſer les deux récits au jugement des Lecteurs.

Suivant les Relations Françoiſes, Ribaut, ſe trouvant ſur une Côte qu'il ne connoiſſoit point, ſans armes & ſans proviſions, voulut tenter de retourner à la Riviere de Mai. On laiſſe à juger combien d'obſtacles, de miſeres & de fatigues, cette malheureuſe Trouppe eſſuïa dans un Païs inconnu, déſert, coupé de Montagnes & de Marais inacceſſibles. Enfin le haſard aïant fait appercevoir au Général une Chaloupe abandonnée ſur la Côte, il y fit embarquer Michel le Vaſſeur, un de ſes Pilotes, pour aller obſerver s'il n'étoit point arrivé de changement à la Caroline. Le Vaſſeur y reconnut les Enſeignes Eſpagnoles. Son retour, avec une ſi triſte nouvelle, conſterna Ribaut & tous ſes gens. Après une longue incertitude, ils prirent le parti d'y envoïer Nicolas Verdier, Capitaine d'un de leurs Vaiſſeaux ſubmergés, & la Caille, Sergent militaire, pour ſavoir du Commandant Eſpagnol quel traitement ils en pouvoient eſpérer. Ces deux Hommes arriverent au bord de la Riviere, vis-à-vis du Fort; & ſur leur ſignal on leur envoïa une Chaloupe. Ils furent menés au Commandant; & lui aïant demandé ce qu'étoient devenus Laudoniere & la Garniſon Françoiſe, il leur répondit qu'après la priſe du Fort on leur avoit donné un Navire bien équipé, ſur lequel ils étoient retournés en France, & que ſi Ribaut vouloit ſe rendre à diſcrétion il ne ſeroit pas traité moins généreuſement. Cette réponſe, que les deux Envoïés crurent ſincere, eut le pouvoir de les raſſurer. Ils ſe hâterent de la porter à leur Général, auquel ils communiquerent d'abord une partie de leur confiance. Cependant les avis furent partagés dans ſa Trouppe. Les uns craignoient de ſe fier aux Ennemis de leur Secte, à des gens qui croïoient plaire à Dieu, en exterminant tous ceux qui ne ſuivoient pas la Religion Romaine; & les autres, ne conſidérant que ce qu'ils avoient ſouffert, jugeoient qu'une prompte mort étoit préférable à leur ſituation. Ribaut, qui ſe déclara pour les derniers, entraîna tout le monde dans ſon ſentiment. La Caille fut renvoïé à San-Matheo, & ne demanda que ce que le Commandant avoit offert, c'eſt-à-dire un Vaiſſeau, avec des proviſions pour repaſſer en France. Cette promeſſe lui fut renouvellée, & le Commandant ne fit pas difficulté de la confirmer avec ſerment.

Après des aſſurances ſi formelles, les François ne balancerent plus. On leur envoïa pluſieurs Chaloupes. Ils ſe livrerent entre les mains des Eſpagnols. Mais auſſi-tôt qu'ils eurent paſſé la Riviere, ils comprirent qu'ils étoient trahis. A meſure qu'ils ſortirent des Chaloupes, on les lia quatre à quatre. Ribaut & d'Ottigny furent menés ſeuls dans la Place du Fort, où, lorſqu'ils demanderent à parler au Commandant pour ſavoir de lui-même la raiſon d'un traitement ſi dur, on leur répondit qu'il n'étoit pas viſible. Quelques momens après, un ſimple Soldat, s'approchant de Ribaut, lui demanda s'il n'étoit pas le Général des François? Il répondit qu'il l'étoit. N'avez-vous pas toujours prétendu, reprit le Soldat, que ceux qui étoient ſous vos ordres les exécutaſſent ponctuellement? Sans doute, répliqua

répliqua Ribaut, qui ne comprenoit pas où ce discours pouvoit tendre. Hé bien, ajouta l'Espagnol, ne soïez donc pas surpris que j'exécute aussi l'ordre de mon Commandant; & sur-le-champ, il lui enfonça un poignard dans le cœur. Un autre Soldat aïant fait les mêmes questions & le même traitement à d'Ottigny, cette premiere exécution fut un signal pour les Troupes Espagnoles, qui se jetterent aussi-tôt sur les François, & dans un instant tous furent égorgés. On en fait monter le nombre à huit cens; mais il y faut comprendre apparemment tous ceux qui avoient été tués à la prise du Fort. D'ailleurs il paroît certain que Menendez avoit réservé plusieurs Artisans & d'autres gens de travail, pour les Ouvrages de Saint Augustin & de San-Matheo. On publia que Ribaut avoit été écorché vif, & sa peau envoïée en Espagne; mais ce bruit, quoiqu'adopté par quelques Ecrivains du tems, paroît mal fondé. Un Mémoire plus vraisemblable, qui fut présenté l'année suivante (91) au Roi Charles IX, rapporte seulement que le Général fut frappé par derriere; qu'étant tombé sans connoissance il fut achevé sur-le-champ; qu'ensuite on lui coupa la barbe, & qu'elle fut envoïée à Seville; que sa tête, partagée en quatre fut exposée sur le même nombre de piquets; que les Cadavres de ceux qui avoient été tués à la prise du Fort furent apportés dans le lieu où les derniers venoient d'être massacrés; que tous ces affreux restes furent traités avec une indignité sans exemple, brûlés ensuite, & leurs cendres dispersées.

ETABLISSEMENS DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOYAGE. 1565.

Ce premier détail, que Laudoniere a pris soin lui-même d'ajouter à sa Relation, est particulierement fondé sur le récit d'un Matelot François, dont l'aventure a quelque chose de fort étrange. Cet Homme, qui étoit de la Troupe de Ribaut, avoit été lié comme les autres; & plusieurs coups de poignard l'avoient fait tomber sous les trois François avec lesquels il se trouvoit attaché. On ne douta point qu'il ne fût mort: mais la nuit suivante, il revint à lui, & se servit d'un couteau qu'il avoit dans sa poche, pour couper ses liens. Il se leva; il gagna le Bois, où il banda ses plaies de tout ce qu'il put emploïer à cet office; & ne se croïant pas en sureté si près des Espagnols, il marcha devant lui pendant trois jours, sans autre regle que le Soleil. Il arriva dans une Habitation Indienne, dont le Chef eut l'humanité de le recevoir & de faire guérir ses blessures: mais huit mois après, ce Paraousti lui déclara qu'il ne pouvoit le garder plus longtems. Il comprit d'où venoit le changement des Indiens; & la crainte d'être livré aux Espagnols lui fit prendre le parti de la fuite. Après avoir erré long-tems, il se retrouva fort près de San-Matheo. Un redoublement de fraïeur, qui le mit hors de lui-même, le rendit comme immobile dans le lieu où il étoit. Il résolut d'y demeurer, & de s'y laisser mourir de faim. Plusieurs jours passés sans nourriture lui avoient déja presqu'ôté la figure humaine, lorsqu'il fut rencontré par un Chasseur Espagnol, dont le premier mouvement en fut un d'horreur, à la vue d'un Malheureux qui lui demandoit la vie à mains jointes. Ensuite la compassion agissant

(91) Sous le titre de supplique des Veuves & des Enfans de ceux qui avoient été massacrés à la Floride. Elle est, en Appendix, à la fin du Journal de Lery, de la même édition qu'on a suivie dans son Article.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

ſur ſon cœur, il lui promit de s'emploïer auprès du Gouverneur pour lui faire obtenir grace, avec la précaution même de ne pas vouloir qu'il parût au Fort, avant qu'elle lui fût accordée. Il l'obtint, c'eſt-à-dire pour la vie, car ce Malheureux n'en fut pas moins mis au rang des Eſclaves, & paſſa une année entiere dans le Fort en cette qualité. A la fin, il fut tranſporté à la Havane, avec un Gentilhomme François, nommé *Bompierre*, qui étoit dans les chaînes depuis la ſédition qui s'étoit élevée à San-Matheo, & dans laquelle il avoit été engagé malgré lui. Ils furent vendus enſemble à des Portugais qui étoient en route pour le Breſil. Heureuſement, pour eux, le Vaiſſeau qui les portoit fut pris par un Capitaine François, nommé *Bontems*; & le Ciel leur fit retrouver ainſi la liberté, dans le tems qu'ils s'attendoient à ne voir finir leur eſclavage qu'avec leur vie.

C'eſt dans cette Relation que tous les Ecrivains poſterieurs ont puiſé la derniere cataſtrophe des François de la Floride; & quoiqu'ils ne s'accordent pas toujours dans les circonſtances, ils conviennent, ſur les plus eſſentielles, particulierement ſur la parole, donnée avec ſerment, de fournir à Ribaut un Navire pour repaſſer en France avec tous ſes gens. Indépendamment de la bonne foi naturelle & du droit des gens, ſi les François de la Floride n'ont pas été déſavoués par leur Souverain, & ſi leurs Commandans avoient au contraire des Commiſſions de ce Prince (92) pour faire des Etabliſſemens dans cette partie de l'Amérique, où l'Eſpagne n'en avoit jamais eu, comment juſtifier le cruel traitement qu'on leur fit en pleine paix? Cependant ce n'eſt pas ſur le fond, que les Hiſtoriens Eſpagnols s'écartent des nôtres: ils ne different que ſur le nom du lieu & ſur une partie du détail. On a promis que leur récit (93) ſuivroit celui des François.

Premiérement, la Scene eſt tranſportée de San-Matheo à Saint Auguſtin. Pendant que Menendez ſe hâtoit de s'y fortifier, dans la crainte d'y être ſurpris par Ribaut, il fut informé, par les Sauvages, qu'à quatre lieues du Fort on avoit vû quantité de Chrétiens qui cherchoient à paſſer une Baie, ou plutôt l'embouchure d'une petite Riviere. Il prit auſſi-tôt quarante Soldats, pour aller reconnoître lui-même de quelle Nation étoient ces Etrangers; mais, étant parti fort tard, il ne put arriver au bord de la Riviere avant la nuit. Il fit camper ſes gens à quelque diſtance; & leur aïant fait prendre, le lendemain, un poſte dans lequel ils ne pouvoient être apperçus, il monta ſur un arbre, d'où il découvrit ſur l'autre rive une Trouppe nombreuſe d'Hommes armés, qui avoient même des Enſeignes. Il deſcendit, & s'approcha de la Riviere avec dix Hommes. A peine ſe fut-il montré, qu'un Gaſcon, de Saint Jean de Luz, paſſant à la nage, vint lui dire que les malheureux Européens qu'il voïoit étoient des François qui avoient fait naufrage. Il ne fit pas difficulté d'ajouter que c'étoient les gens du Général Ribaut, Gouverneur de la Floride pour le Roi de

(92) M. de Thou rejette le mal ſur quelques Miniſtres de la Cour de France, qui donnerent avis à Menendez du départ de Ribaut, pour l'engager à pourſuivre les Proteſtans François.

(93) Le principal eſt celui de *Solis de las Meras*, dont Pedro Menendez avoit épouſé la Sœur, & qui aïant accompagné ce Général dans ſon Expédition, en parle comme témoin oculaire.

France. A la demande s'ils étoient Catholiques ? il répondit naturellement qu'ils ne l'étoient pas. » Retournez à votre Général, repliqua l'Adelantade ; & dites-lui de ma part que je suis Pedro Menendez, Viceroi » & Capitaine Général de la Floride pour le Roi d'Espagne. Mes troupes sont à deux pas, & je suis venu ici parceque j'ai su que vous y » étiez. Le François repassa la Riviere. Bientôt il revint. Ses ordres se bornoient à demander un Bateau & un Sauf-conduit, pour son Commandant, qui souhaitoit de traiter avec les Espagnols. On avoit envoïé des vivres de Saint Augustin, pendant la nuit, dans une Chaloupe qui ne faisoit qu'arriver. Menendez répondit qu'il vouloit bien l'accorder, & que le Commandant François pouvoit passer la Riviere sur sa parole. En effet, un Officier, qui n'est pas nommé, passa aussi-tôt avec quelques Soldats. Ils furent reçus assez civilement. L'Adelantade n'avoit encore que ses dix Hommes autour de lui ; mais il avoit eu soin de disposer le reste de son Détachement à quelque distance & derriere des Buissons, dans un ordre qui le faisoit paroître plus nombreux qu'il n'étoit réellement.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

L'Officier François dit, au Général Espagnol, que la derniere tempête avoit fait périr les quatre Navires de Ribaut ; & que dans ce désastre aïant eu le bonheur de gagner la terre avec environ deux cens Hommes, il supplioit l'Adelantade de leur prêter sa Chaloupe, pour se rendre au Fort que le Roi leur Maître avoit à vingt lieues delà. Menendez ne lui fit qu'une question : êtes-vous Catholiques ? & recevant pour réponse qu'ils étoient de la Religion Réformée ; » Monsieur, lui dit-il, je me suis ren» du maître de votre Fort. J'ai fait main basse sur la Garnison, & je » n'ai épargné que les Femmes & les Enfans au-dessous de quinze ans. » Vous n'en douterez point, car entre les Soldats qui sont ici sous mes » ordres, j'en ai deux de votre Nation, auxquels j'ai fait grace parce» qu'ils se sont déclarés Catholiques ; vous les verrez tous deux. Repo» sez vous : je vais vous faire apporter quelques rafraîchissemens.

Il lui fit donner des vivres, tandis qu'il prit lui-même quelque chose avec ses gens. Les deux Catholiques François furent amenés dans l'intervalle ; l'Officier, convaincu de la prise du Fort, conjura Menendez de lui accorder un Navire pour retourner droit en France. » Je le ferois » volontiers, répondit le Général Espagnol, si vous étiez Catholiques. » D'ailleurs je n'ai point de Bâtimens qui ne me soient nécessaires. Du » moins, reprit l'Officier, qu'il nous soit permis de demeurer sous vos » ordres, pour attendre l'occasion de nous embarquer : il n'y a point de » guerre entre nos deux Nations, & nos Rois sont Freres & Amis. Il » est vrai, répliqua l'Adelantade, que les François Catholiques sont nos » Alliés ; mais nous ne mettons point dans ce rang les Hérétiques. Je leur » fais ici une guerre mortelle : je la ferai de même, sur Mer & sur Ter» re, à tous les Partisans de cette Secte que j'y pourrai rencontrer, & » c'est un service que je crois rendre aux deux Rois. En un mot, je suis » venu en Floride pour y établir la Foi Catholique & Romaine : si vous » voulez vous rendre à discrétion & me livrer vos armes & vos enseignes, je ferai de vous ce qui me sera inspiré par le Ciel ; sinon, pre» nez le parti qui vous convient, mais n'esperez, de ma part, amitié ni

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

» trêve. Il les quitta là-dessus, en les exhortant à se consulter.

Le même Gascon, qui avoit déja passé deux fois la Riviere à la nage, entreprit de la repasser, pour aller rendre compte à la Trouppe de ce qu'il venoit d'entendre. Il revint deux heures après. Sur ses explications, l'Officier & ceux qui l'accompagnoient offrirent vingt mille Ducats à l'Adelantade, s'il vouloit accepter leurs propositions : il leur répondit, » qu'il n'étoit qu'un pauvre Soldat, mais qu'il ne connoissoit point l'in- » térêt ; & que s'il avoit à faire une grace, il ne suivroit que le mou- » vement de sa générosité. L'Officier insistant, il protesta qu'on verroit » le Ciel se joindre à la Terre, avant qu'il changeât de résolution.

Alors, l'Officier prit le parti de repasser la Riviere avec son Escorte, & revint une demie heure après, comme il l'avoit promis en partant. Il apportoit les Enseignes, soixante & dix Arquebuses, vingt Pistolets, quantité d'Epées & de Boucliers, quelques Casques & quelques Cuirasses. En remettant ces dépouilles au Général Espagnol, il lui dit qu'il s'abandonnoit à sa clémence. Menendez les fit prendre par Valdez, son Mestre-de-Camp ; & sur-le-champ il fit embarquer dans la Chaloupe vingt Soldats, avec ordre de faire passer la Riviere à tous les François, mais par pelotons, & de ne leur faire aucune insulte. De son côté, il mena l'Officier & ceux qui étoient venus avec lui, à quelque distance de la rive, où il leur fit lier les mains derriere le dos, sous prétexte qu'étant en beaucoup plus grand nombre que ses gens, ils ne pouvoient s'offenser de cette précaution. Valdez traita de même tous les autres ; c'est-à-dire qu'à mesure qu'il les mettoit à terre, il les faisoit lier aussi, après leur avoir donné quelques alimens. Ensuite Menendez leur demanda s'il y avoit entr'eux quelques Catholiques ? Il s'en trouva huit, qui furent embarqués dans la Chaloupe, pour être conduits à Saint Augustin. Tous les autres, aïant déclaré qu'ils étoient Chrétiens, mais de la nouvelle réformation, furent partagés en plusieurs bandes, chacune de dix. L'Adelantade les fit marcher séparément, avec ordre à ceux qui les conduisoient, de les égorger dans un lieu où il avoit tracé une ligne sur le sable avec sa canne. Cette barbare commission fut exécutée.

Sort de Ribaut & de ceux qui l'accompagnoient.

Le jour suivant, étant retourné à Saint Augustin, il y reçut avis qu'on voïoit sur le bord de la Riviere d'autres Européens, en plus grand nombre & dans le même embarras que les premiers. Comme il ne pouvoit douter que ce ne fût le Général François avec le reste de ses gens, il se mit à la tête de cent cinquante Hommes, qu'il alla poster, pendant la nuit, dans une situation convenable à ses vues. A la pointe du jour, il apperçut les François à quelque distance de l'autre bord, & sur la rive une espece de Radeau, qu'ils avoient déja construit pour leur passage. A peine eurent-ils découvert les Espagnols, dont la disposition sembloit présenter une Armée nombreuse, que sonnant l'allarme, déploïant l'Enseigne Roïale, & faisant jouer leurs Fifres & leurs Tambours, ils se mirent en ordre de bataille. Ici l'Auteur de la Relation entre dans un détail, qui donne toute la vraisemblance possible à son récit.

L'Adelantade ordonna, dit-il, à ses Soldats, de s'asseoir, de déjeuner, & d'affecter une parfaite sécurité. Pour lui, il se promena aussi tranquil-

lement sur la rive, avec son Mestre-de-Camp & deux autres Officiers, que s'il n'eut observé personne de l'autre côté. Alors les François firent cesser les Fifres & les Tambours, sonnerent une Trompette, & se hâterent d'arborer un Pavillon blanc. On fit de même, du côté des Espagnols. Aussi-tôt un François s'avança sur le Radeau, & leur cria de faire passer quelqu'un. L'Adelantade fit répondre qu'aïant un Radeau, on pouvoit venir à lui, si l'on avoit besoin de ses services. Le François répliqua que la force du courant ne permettoit gueres de s'y exposer sur un Radeau, mais qu'on pouvoit lui envoïer une Pirogue, qui étoit sur la rive. Menendez lui conseilla de passer à la nage. Ce François étoit un Matelot, qui ne balança point à se jetter dans l'eau. Il passa heureusement. L'Adelantade le fit bien traiter; mais, sans le vouloir entendre, il lui dit de prendre la Pirogue, & d'aller déclarer de sa part au Commandant François, que s'il desiroit quelque chose des Espagnols, il devoit le faire demander. Le Matelot revint avec un Gentilhomme, qui s'étant annoncé pour Sergent Major du Général Ribaut, Commandant de la Floride au nom du Roi Très Chrétien, ajouta que la derniere tempête avoit brisé ses Vaisseaux, qu'il avoit avec lui trois cens cinquante François, avec lesquels il souhaitoit de pouvoir se rendre vingt lieues plus loin, & qu'il prioit les Espagnols de lui prêter des Chaloupes.

Etablissem. des François dans la Floride.

Ribaut. II. Voïage. 1565.

Menendez fit la même réponse qu'il avoit faite aux premiers François, & ne dissimula point qu'il avoit déja puni de mort une autre Troupe, échappée au même naufrage; mais il donna pour raison qu'elle s'étoit mal comportée. Il conduisit l'Officier dans le lieu où les cadavres de ces Malheureux étoient encore étendus. Ensuite il protesta qu'il n'avoit point de Chaloupes à prêter. L'Officier, sans marquer la moindre altération, lui demanda s'il n'auroit pas la bonté d'envoïer au Général François un de ses Gentilshommes, ou de passer lui-même la Riviere, pour lui déclarer ses intentions. » Mon Frere, répondit l'Adelantade, portez mes explications » à votre Commandant, & dites-lui que s'il souhaite de me voir, il peut » me venir trouver avec cinq ou six des siens; je lui promets toute sorte » de sureté. Le Gentilhomme partit; & revenant une demie heure après, il assura l'Adelantade que son Général étoit disposé à se rendre auprès de lui sur sa parole, mais qu'il le prioit de lui envoïer une Chaloupe. Menendez rejetta cette demande, & répondit que le Général François pouvoit passer dans la Pirogue sans aucun risque.

Ainsi Ribaut se trouva forcé d'accepter l'offre de la Pirogue. Il se fit accompagner de huit Gentilhommes. Menendez le reçut bien, & lui fit servir aussi-tôt des rafraîchissemens. Ensuite il lui montra les corps morts de ses gens, & lui répéta tout ce qu'il lui avoit fait dire de la prise du Fort François. Mais s'appercevant qu'il ne le persuadoit pas, il fit paroître les deux François Catholiques, qui avoient été témoins de cette disgrace de leur Nation, & qui en confirmerent la vérité. Ribaut, quoique fort consterné de cette explication, dit au Général Espagnol que dans la variété continuelle des évenemens de la vie, ce qui venoit d'arriver aux François pouvoit lui arriver un jour à lui-même; que leurs Rois étoient Freres & Amis, & qu'au nom de cette alliance, il le conjuroit de lui

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

fournir un Bâtiment & des vivres pour retourner en France. Mais il n'en put obtenir d'autre réponſe, que celle qui avoit trompé la premiere Troupe. Il demanda la liberté d'aller prendre l'avis de ſon Conſeil, parce-qu'aïant avec lui quantité de Gentilshommes, il ne pouvoit rien conclure ſans leur participation. On ne s'y oppoſa point. Il repaſſa la Riviere, & dans l'eſpace de trois heures il fut de retour. Ses gens conſentoient à ſe fier aux Eſpagnols; mais ce n'étoit pas le plus grand nombre. Menendez répondit froidement qu'ils étoient maîtres de leurs réſolutions. Cent mille Ducats que Ribaut lui offrit, & l'offre même de s'établir dans le Païs ſous ſes ordres, n'attirerent qu'une réponſe encore plus froide: » J'au-» rois grand beſoin de ce ſecours, lui dit l'Eſpagnol, pour l'exécution » des ordres du Roi mon Maître, qui ſont de conquérir la Floride, de » la peupler, & d'y établir l'Evangile; je regrette de ne le pouvoir ac-» cepter. Cependant Ribaut, concluant de ce langage que l'Adelantade pourroit ſe laiſſer enfin tenter par l'eſpoir d'une fortune préſente, demanda juſqu'au lendemain pour aller déliberer encore avec ſa Troupe, & pour apporter une derniere réponſe. Cette propoſition parut plaire. Il revint, le jour ſuivant; & pour ouvrir ſa négociation, il commença par remettre au Commandant Eſpagnol deux Etendards, l'un de France, & l'autre de l'Amiral de Coligny, les Enſeignes des Compagnies, une Epée, un Poignard, un Caſque d'or d'un fort beau travail, un Bouclier, un Piſtolet, & un Sceau, donné par l'Amiral de Coligny, pour ſceller en ſon nom toutes les Proviſions qui pourroient s'expédier. Enſuite il déclara que de trois cens cinquante perſonnes qui s'étoient raſſemblées ſous ſes ordres, deux cens s'étoient retirées pendant la nuit, mais que les autres conſentoient comme lui à ſe livrer entre les mains des Eſpagnols, & qu'ils pouvoient envoïer leur Chaloupe pour les paſſer. L'ordre en fut donné ſur-le-champ à Valdez, avec celui de ne pas prendre enſemble plus de dix François, & de les lier à meſure qu'ils deſcendroient ſur la rive. Ribaut même & ceux qui l'accompagnoient furent liés: après quoi Menendez leur demanda s'ils étoient Catholiques. Leur réponſe fut qu'ils étoient de la nouvelle Réformation. Ribaut ſe mit à réciter un Pſeaume (94); & l'aïant fini, il dit d'un air ferme: » nous ſommes ſortis de la terre, pour » y retourner; vingt ans de plus ou de moins n'y mettent aucune diffé-» rence. Qu'on diſpoſe de nous comme on le voudra «. Un ordre de l'Adelantade les fit auſſi-tôt expédier. Il ſe trouvoit dans cette Troupe quatre Catholiques, auxquels on fit grace. Les Eſpagnols étant retournés à Saint Auguſtin, quelques-uns reprocherent à Menendez un excès de cruauté. Mais d'autres, louant ſa conduite, prétendirent qu'il n'auroit pas dû traiter plus humainement les François, quand ils auroient tous été Catholiques, parcequ'il y avoit trop peu de vivres à Saint Auguſtin pour la ſubſiſtance d'un ſi grand nombre de Priſonniers; ſans compter qu'ils auroient pû ſe rendre maîtres du Fort, & vanger leur Nation du maſſacre de la Caroline.

Avec quelle conſtance Ribaut meurt.

(94) Le Pſeaume *Domine Memento mei*, dit l'Auteur: mais il a voulu dire apparemment; *Memento Domine David*. D'ailleurs Ribaut le récita ſans doute, en François, à la maniere des Proteſtans.

Barcia raconte qu'environ trois ſemaines après cette expédition, Menendez reçut avis qu'à huit journées de Saint Auguſtin vers le Sud, à la Côte de Cañaveral, qui borde le Canal de Bahama, on avoit encore vû des François, qui ſembloient y bâtir un Fort. Il ne douta point que cette troiſieme Trouppe ne fût celle qui avoit quitté Ribaut; mais, jugeant par leur réſolution, qu'il n'auroit pas la même facilité à les trahir, il fit venir de San Matheo un renfort de cent cinquante Hommes, auxquels il en joignit un même nombre de ſa Garniſon. Il ſe mit en marche le 26 d'Octobre, avec cette petite Armée, ſuivi de deux Barques, chargées de vivres, qui mouilloient chaque jour au ſoir vis-à-vis de ſon Camp. Dès le premier de Novembre, il découvrit les François. Leurs fortifications n'étant point encore capables de les couvrir, ils ne penſerent, dans la premiere ſurpriſe, qu'à prendre un meilleur poſte ſur une Montagne. Menendez, loin de marquer de l'ardeur à les pourſuivre, leur fit dire qu'ils pouvoient le venir joindre ſans crainte, & qu'il leur promettoit non-ſeulement toute ſureté pour la vie, mais de les traiter comme ſes propres Soldats. La plûpart prirent confiance à ſa parole; & l'on aſſure, ſans donner aucune raiſon de ce changement, qu'aïant été fidele à l'obſerver, il emploïa leurs ſervices, dans la ſuite de ſes Expéditions. On ajoute même qu'il en rappella une partie à la Religion Catholique. Mais leur Commandant, & dix-huit ou vingt autres répondirent qu'ils aimoient mieux être dévorés par les Sauvages, que de ſe livrer à des Eſpagnols. Menendez prit, dit-on, le parti de les laiſſer en repos. Cependant il ne reprit la route de Saint Auguſtin qu'après avoir détruit leur Fort, & brûlé un Vaiſſeau qu'ils avoient commencé auſſi à conſtruire.

ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

RIBAUT. II. VOÏAGE. 1565.

Sort des François qui avoient quitté Ribaut.

Telles ſont les deux Relations. Quoiqu'on en laiſſe le jugement au Lecteur, on peut remarquer, avec un Hiſtorien ſenſé (95), qu'à la diſtance où nous ſommes aujourd'hui de l'évenement, c'eſt dans celle des Eſpagnols que la vraiſemblance paroît l'emporter. » Une perfidie, auſſi » noire que celle dont le Gouverneur de San-Matheo eſt chargé dans la » premiere, eſt-elle croïable ſur la foi d'un ſeul homme, dans les cir» conſtances où il ſe trouvoit, aigri par une longue & dure captivité, » animé par ſa haine contre les Catholiques? Il eſt ſurprenant que dans » le tems même, on n'ait pas révoqué en doute un fait de cette nature, » qui n'étoit appuïé que ſur un témoignage ſi ſuſpect «.

Réflexions ſur les recits des deux Nations.

Mais, tel qu'il eſt rapporté par les Eſpagnols, il ſuffiſoit pour exciter en France une juſte indignation. Elle ne ſe borna point aux Proteſtans. Si l'averſion de la Cour pour l'Amiral de Coligny y fit affecter plus d'indifférence, parceque les François, qui venoient de périr par la main des Eſpagnols, y furent moins regardés comme des Sujets du Roi, que comme les Partiſans du plus mortel Ennemi de l'Etat & de la Religion, tout le reſte de la Nation ne reſpira que vangeance; & ce feu, répandu dans toutes ſes parties, produiſit un des plus étranges évenemens qui aient ſervi de matiere à l'Hiſtoire.

Effets du déſaſtre des François de la Floride.

(95) Hiſtoire de la Nouvelle France, l. 2. p. 94.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

VOIAGE DE GOURGUES, ET VANGEANCE DES FRANÇOIS.

1567.

Caractere & premieres Avantures de Gourgues.

BAZANIER, Challus, Morgues, l'Eſcarbot, & tous ceux qui ont publié la Relation de cette fameuſe Entrepriſe, font un portrait fort avantageux de leur Heros. Il ſe nommoit Dominique de Gourgues, Gentilhomme Gaſcon, né à Mont-de-Marſan, dans le Comté de Comminges, d'une Famille diſtinguée par ſon attachement à l'ancienne Religion, dont lui-même ne s'étoit jamais éloigné, quoique les Eſpagnols l'aient traité de furieux Hérétique. La France n'avoit pas alors d'Officier ſubalterne qui ſe fut acquis plus de réputation dans les armes ; mais la fortune aïant mal ſervi ſon courage, il n'en avoit pas recueilli d'autre fruit que beaucoup d'expérience & d'honneur. Un jour qu'il commandoit un Détachement de trente Hommes, dans la guerre d'Italie, il ſoutint long-tems l'attaque d'une partie de l'Armée Eſpagnole. Enfin, tous ſes Gens aïant été tués autour de lui, il fut pris, & mis à la chaîne ſur une Galere, en qualité de Forçat. Tel étoit l'acharnement qui faiſoit alors oublier les loix de la guerre. Un autre malheur fit tomber la Galere où le Chevalier de Gourgues étoit à la rame, entre les mains des Turcs, qui la conduiſirent à Conſtantinople : mais aïant été remiſe en Mer, elle fut repriſe par les Galeres de Malte ; & cette ſuite de diſgraces conduiſit de Gourgues à la liberté. L'envie le prit de voïager. Il paſſa d'abord en Afrique ; delà au Breſil & dans d'autres lieux (96).

On ne nous apprend point quel fût l'objet de ces courſes, ni quels avantages il en recueillit : mais il ne faiſoit qu'arriver en France, avec la réputation d'un des plus habiles & des plus hardis Navigateurs de ſon Siecle, lorſqu'on y apprit le maſſacre des François dans la Floride. L'honneur de ſa Nation, l'intérêt qu'il prit, pour elle, à la conſervation d'un ſi beau Païs, & ſans doute le ſouvenir de ſes propres injures, échaufferent ſon reſſentiment juſqu'à lui faire prendre la réſolution d'emploïer

Son deſſein & ſes préparatifs.

ſa fortune & ſon ſang à la vangeance de ſa Patrie. Une entrepriſe de cette importance ſembloit être au-deſſus de ſon pouvoir ; mais un caractere tel que le ſien ne connoiſſant point d'obſtacles, il vendit tout ſon bien, il fit des emprunts, & ſe mit promptement en état d'armer deux Roberges, auxquelles il joignit une Patache, en forme de Frégate du Levant. Ces trois Bâtimens pouvoient aller à la rame dans le calme, & tiroient ſi peu d'eau, qu'il compta de les faire entrer, ſans peine, dans les Rivieres de la

ſon départ.

Floride. Quatre-vingt Matelots choiſis en formerent l'Equipage ; mais ils portoient cent cinquante Soldats, ou Volontaires, dont cent étoient Arbalétriers, & la plûpart Gentilhommes, avec des proviſions pour un an. L'Armement s'étoit fait à Bordeaux, d'où l'Eſcadre mit à la voile le ſecond jour d'Août, 1567. Elle fut arrêtée huit jours à Royan, par des vents contraires, & forcée enſuite, par une tempête, de ſe jetter dans la Charente, où elle demeura juſqu'au 22.

Avec quelle ſageſſe il ſe conduit.

De Gourgues s'étoit muni d'une Commiſſion de Lieutenant de Roi de Guienne ; mais, déguiſant encore ſon départ, il ne l'avoit pas demandée

(96) L'Hiſtorien de la Nouvelle France cite deux Relations Manuſcrites, l'une qui ſe garde à la Bibliotheque du Roi, l'autre dans la Famille de MM. de Gourgues.

pour

pour la Floride ; elle regardoit la Côte de Benin en Afrique, où il avoit feint de ne penſer qu'à prendre des Negres. A peine fût-il en pleine Mer, qu'une ſeconde tempête fit diſparoître un de ſes Navires. La crainte de cet accident lui avoit fait nommer pour rendez-vous l'embouchure de Rio del Oro, & ſon Bâtiment l'y rejoignit en effet. De-là, il rangea la Côte juſqu'au Cap Blanc, où trois Princes Negres l'attaquerent, à la ſollicitation des Portugais : il les battit deux fois. Enfin, commençant à lever le maſque lorſqu'il ſe vit au Cap Verd, il tourna tout-d'un coup vers l'Amérique.

Etablissem. des François dans la Floride. De Gourgues. 1567.

D'heureux vents le conduiſirent d'abord à la Dominique, une des petites Antilles, enſuite à Portoric & à la Mona, où il prit des rafraîchiſſemens. Il ſe croïoit prêt à toucher au Continent de la Floride ; mais une nouvelle tempête le força d'entrer dans le Port de Saint Nicolas, à la Côte Occidentale de l'Ile Eſpagnole. Il y radouba un de ſes Vaiſſeaux, qui avoit beaucoup ſouffert de la tempête, & qui avoit perdu une partie de ſes proviſions. Ce n'étoit pas ſa derniere infortune : les Eſpagnols refuſerent de lui vendre des vivres ; & preſqu'en ſortant du Port, un furieux ouragan, qui le portoit à la Côte, lui fit croire ſa perte infaillible. Il ne laiſſa point d'arriver heureuſement au Cap de Saint Antoine, qui fait la Pointe occidentale de l'Ile de Cuba.

Il passe en Amérique.

Là, s'ouvrant enfin à ſes Gens, il commença par leur peindre des plus vives couleurs, les cruautés que les Eſpagnols avoient exercées contre les François de la Floride : » Camarades, ajouta-t'il, vous connoiſſez le » crime de nos Ennemis ! Quel ſeroit le nôtre, ſi nous differions plus » long-tems à vanger le nom François ? C'eſt dans cette vue que j'ai » vendu tout mon bien, & que j'ai puiſé dans la bourſe de mes Amis. » J'ai compté ſur vous ; je vous ai crus aſſez jaloux de la gloire de vo» tre Patrie, pour lui ſacrifier juſqu'à votre vie : me ſuis-je trompé ? Je » promets de vous donner l'exemple, d'être ſans ceſſe à votre tête, de » prendre pour moi les plus grands périls ; quelqu'un refuſe-t-il de me » ſuivre ? « L'ouverture de ce diſcours avoit cauſé quelqu'étonnement ; mais l'ardeur des Gens de guerre s'étant bientôt déclarée par des cris de joie, tous s'accorderent à proteſter qu'ils répondroient à la confiance de leur Chef. Il auroit profité de cette chaleur, pour remettre à la voile auſſi-tôt, ſi la prudence ne l'eut obligé d'attendre la Pleine-Lune, pour traverſer le Canal. Enfin, l'aïant paſſé ſans péril, il découvrit les Terres de la Floride.

Ouverture qu'il fait de ſon deſſein.

Les Eſpagnols de San Matheo s'imaginoient ſi peu qu'on penſât en France à ſe remettre en poſſeſſion de cette Contrée, qu'à l'approche des trois Navires ils ne douterent point qu'ils ne fuſſent de leur Nation ; & lorſqu'ils les virent paſſer devant la Riviere de Mai, ils les ſaluerent de deux coups de Canon. De Gourgues leur rendit coup pour coup, avec la précaution de tourner un peu au large. La nuit ſuivante, il entra dans la Riviere de Seine, à quinze lieues de celle de Mai. Les Sauvages du Canton, prenant ſes Vaiſſeaux pour une Flotte d'Eſpagne, tenterent de s'oppoſer au débarquement ; mais de Gourgues leur envoïa ſon Trompette, qui avoit ſervi en Floride ſous Laudoniere, & qui n'entendoit pas

Il arrive à la Floride.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567.

Comment il se lie avec les Sauvages.

mal la Langue du Païs. Cet Homme reconnut le Paraoufti Saturiova, qui se trouvoit par hazard à l'embouchure de la Riviere ; & n'aïant pas eu plus de peine à se faire reconnoître, il lui dit que les François venoient renouveller avec lui leur ancienne alliance. La maniere dont cette déclaration fut reçue lui fit juger que ces Indiens n'étoient pas contens des Espagnols. En effet, ils laisserent aux François la liberté de descendre ; & Saturiova, s'étant approché d'eux, n'eut rien de si pressant que de leur expliquer ses plaintes : il ajouta que les François aïant aussi leurs injures à vanger, il ne doutoit pas qu'ils ne se joignissent à lui pour la ruine de leurs Ennemis communs.

De Gourgues répondit, par son Interprete, qu'il n'étoit pas venu dans ce dessein, mais uniquement pour renouveller l'alliance des François avec les Floridiens, & qu'après avoir connu leurs dispositions, il avoit compté de retourner en France, pour en amener de plus grandes forces ; mais que les voïant dans l'impatience de se délivrer de leurs Voisins, il changeoit d'avis, & que dans l'espoir qu'ils se joindroient à lui, pour le seconder avec autant de fidélité que de valeur, il se déterminoit sur-le-champ à tomber sur les Espagnols, à la tête de ce petit nombre de Guerriers qu'il avoit sur ses Vaisseaux. Ce discours aïant excité des transports de joie parmi les Indiens, la Ligue fut aussi tôt conclue. On commença par des présens mutuels : mais entre ceux du Paraoufti il y en eut un qui ne laissa aucun doute de sa bonne foi. Il remit à de Gourgues un jeune Homme nommé Pierre de Bray, qu'il avoit refusé constamment de livrer aux Espagnols, & qu'il avoit toujours traité avec amitié. Les jours suivans furent emploïés à délibérer sur la maniere dont on attaqueroit l'Ennemi, & l'on convint qu'un Gentilhomme de Comminge, nommé d'*Estampes*, & Pierre de Bray, iroient avec Olocorara, Neveu du Paraoufti, reconnoître l'état des Fortifications Espagnoles. Cependant d'Estampes ne fut confié aux Sauvages qu'avec de justes précautions ; Saturiova donna des ôtages, qui furent ses propres Fils & celle de ses Femmes qu'il aimoit le plus. Trois jours suffirent à d'Estampes pour observer qu'aux anciens Ouvrages de San Matheo, les Espagnols avoient ajouté deux petits Forts, qui paroissoient en très bon état ; & de Bray assura que la Garnison de ces trois Postes étoit d'environ quatre cens Hommes : mais les Espagnols, endormis par une longue sécurité, n'y étoient point sur leurs gardes. De Gourgues en conclut qu'il pouvoit tout espérer de la surprise & du secret.

Ses dispositions pour attaquer les Espagnols.

Il part avec les Sauvages.

Le rendez-vous général des Trouppes alliées fut marqué à la Riviere de Somme, où elles se trouverent en bon ordre. Les Sauvages s'engagerent à la fidélité par un serment solemnel, & l'on se mit aussi-tôt en marche. On eut beaucoup à souffrir, dans une saison qui étoit celle des pluies. Dès le premier jour, les François se trouverent extrêmement fatigués. Il restoit encore deux lieues, jusqu'au premier des deux Forts qui couvroient San Matheo ; & de Gourgues n'avoit rien pris de tout le jour. Mais comme tout dépendoit de la diligence, il n'en partit pas moins, avec un Guide & dix Arquebusiers, pour aller reconnoître de ses propres yeux la Place qu'il étoit résolu d'attaquer le lendemain. Malheureu-

sement, une petite Riviere qu'il falloit passer se trouva si grossie par les pluies, & par la Marée qui montoit encore, qu'il lui fut impossible d'aller plus loin. Il s'en retournoit au Camp fort triste, lorsqu'un Sauvage offrant de le conduire par un chemin plus aisé, il se remit en marche avec les François, après avoir donné ordre aux Indiens de prendre par les Bois, & de se trouver au point du jour sur le bord de la Riviere. Il fut obéi, mais le passage ne se trouva pas plus facile dans ce lieu; & la pluie augmenta si furieusement, qu'on n'eut pas d'autre soin que d'en garantir les armes. Enfin, le tems aïant commencé à s'éclaircir, de Gourgues, à la faveur d'un petit Bois, découvrit assez le Fort pour observer que tout le monde y étoit en mouvement. Il ne douta point qu'il n'eut été découvert: mais il fut ensuite qu'il s'étoit trompé, & que c'étoit une Fontaine à laquelle on faisoit quelques réparations. Vers dix heures du matin, la Marée aïant achevé de se retirer, on passa la Riviere. Ce ne fut pas sans difficulté; car avec de l'eau jusqu'à la ceinture, on trouva un fond semé de grandes Huitres tranchantes, qui coupoient les souliers & blessoient les piés. Les Indiens, quoique piés nus, savoient le moïen de s'en garantir.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES. 1567.

Embarras de sa marche.

Il voit San Matheo.

Il paroît certain que jusqu'alors les Espagnols ignoroient qu'il y eût des François dans la Floride; & rien ne marque mieux combien ils s'y étoient rendus odieux, que le secret qu'on vit garder aux Indiens. L'ardeur de toutes les Trouppes n'aïant fait qu'augmenter après avoir passé la Riviere, de Gourgues, sans perdre le tems à les haranguer, se contenta de leur représenter en peu de mots la justice de leur cause. Il avoit divisé les François en deux bandes, à l'une desquelles il donna Cassenove pour Commandant; & se mettant à la tête des autres, il s'avança le premier, en ordre de Bataille.

A peine fut-il sorti du Bois, que les Espagnols commencerent à l'appercevoir. Deux Coulevrines, du nombre des Pieces que Laudoniere avoit laissées, tirerent bientôt: mais les premiers coups n'aïant produit aucun effet dans l'éloignement, on devoit s'attendre qu'ils seroient redoublés avec plus de succès; lorsqu'Olocotara, qui s'étoit déja glissé jusqu'au pié de la Platte-forme où les deux Coulevrines étoient dressées, sauta dessus, & tua le Canonier d'un coup de picque. La hardiesse de cet Indien fit juger aux Espagnols qu'il n'etoit pas seul. L'épouvante les saisit; ils sortirent du Fort, & se mirent à courir tumultueusement du côté de Casenove, qui en avertit le Général par de grands cris. De Gourgues y courut, mit les Ennemis entre la Trouppe de son Lieutenant & la sienne, & tomba si brusquement sur eux, que la plûpart furent taillés en pieces. De soixante qu'ils étoient, il n'en resta que quelques-uns, qui furent pris, & réservés à une fin moins glorieuse.

L'attaque commence.

Le premier Fort est pris.

Cependant le Canon du second Fort avoit commencé à tirer, & pouvoit devenir fort incommode. Il falloit passer le Fleuve. Le Général ne trouva point d'autre expédient, pour faire cesser ce feu, que de placer sur la rive les deux Coulevrines, & deux autres Pieces d'Artillerie qu'on avoit trouvées dans le premier Fort. Ensuite passant le Fleuve avec quatre-vingt François, dans une Barque qui servoit à la communication des

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES. 1567.

deux Postes, il comptoit de la renvoïer aux Indiens : mais ils n'eurent point sa patience de l'attendre. Aussi-tôt qu'ils le virent toucher à l'autre bord, ils se jetterent à la nage en poussant des cris affreux. Les Espagnols en furent effraiés ; & ne se croïant point en sureté derriere leurs retranchemens, ils se sauverent dans un Bois voisin, où de Gourgues, qui s'y étoit déja mis en embuscade, en tua quarante-cinq & fit quinze Prisonniers. Il entra dans le Fort, qu'il trouva désert. Il se hâta de le démolir, & d'emporter les vivres & les munitions dans le premier, dont il fit sa Place-d'armes. On rapporte cet évenement au Samedi d'après Pâque (97).

Prise du second.

San Matheo avoit encore plus de deux cens Hommes de Garnison ; mais la consternation y étoit extrême. Il se trouva parmi les Prisonniers un vieux Sergent de bande, dont on tira des éclaircissemens sur l'état de la Place. De Gourgues, en aïant examiné soigneusement la situation, comprit que le plus sûr moïen de s'en rendre maître étoit l'escalade. Il emploïa les deux jours suivans aux préparatifs ; & dans l'intervalle, il lui vint un si grand nombre d'Indiens, que les environs de San Matheo en étant remplis, il ne fut pas possible aux Espagnols d'en sortir, pour reconnoître les forces des Assiégeans. Cependant il en sortit un, déguisé en Sauvage ; mais étant tombé entre les mains d'Olocotara, qu'il ne put tromper, il fut amené au Général. Dans ses premieres explications, il assura qu'il étoit de la Garnison du second Fort ; qu'il ne s'étoit travesti que pour échapper aux Sauvages, dont il n'espéroit aucun quartier ; que son dessein avoit été de se jetter entre les bras des François, & que se voïant Prisonnier d'une Nation dont il connoissoit l'humanité, il croïoit sa vie hors de danger. Mais tandis qu'il parloit au Général, & qu'il s'efforçoit de le tromper par cette fable, il fut reconnu du Sergent, qui le trahit sans dessein, en déclarant qu'il étoit de la Garnison de San Matheo ; surquoi il fut mis au nombre de ceux qu'on réservoit au supplice. On apprit de lui que ce qui faisoit perdre courage aux Espagnols, étoit l'opinion que les François n'étoient pas moins de deux mille ; & de Gourgues sentit de quelle importance il étoit pour lui, de ne pas leur laisser le tems de se désabuser.

Espion Espagnol, & lumieres qu'on en tire.

Le Mardi, au point du jour, tout se trouva disposé pour l'attaque. De *Mesmes* fut commandé, avec vingt Arquebusiers, pour veiller à l'embouchure du Fleuve, & les Sauvages eurent ordre de se mettre en embuscade dans le Bois, des deux côtés de la Place. De Gourgues marcha lui-même avant le lever du Soleil, accompagné du Sergent & de l'Espion, qui devoient servir de Guides. Olocotara étoit près de lui. Ce Sauvage, persuadé sur quelque fondement qu'on ignore, qu'il périroit dans cette expédition, dit au Général qu'il étoit sûr d'être tué à l'attaque de la Place, & que loin de regreter la vie, il étoit charmé de mourir en Brave ; mais qu'il le prioit de faire donner à sa Femme la part du butin qui devoit lui revenir, afin que ces dépouilles étant enterrées avec son corps, il en fût reçu plus favorablement dans le Païs des Ames. De Gourgues lui répondit qu'il comptoit de le rendre en bonne santé à sa Famille, mais que

On marche vers San Matheo.

Superstition d'un Indien.

(97) L'éloignement des Postes entr'eux, & leur disposition, par rapport à la Place, ne sont pas mieux expliqués.

vif ou mort, ſon ſouvenir ſeroit cher à tous les François, & qu'ils reconnoîtroient ce qu'ils devoient à ſon zele.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES. 1567.

On marchoit à découvert, ſur le bord du Fleuve. Bientôt on ſe vit incommodé du feu de deux Coulevrines, placées ſur un Boulevard qui commandoit le rivage; & la ſeule reſſource fut de ſe mettre à couvert derriere la Colline, au pié de laquelle on doit ſe rappeller que San Matheo étoit ſitué. Mais de Gourgues en tira l'avantage d'examiner plus tranquillement la Place; & s'aidant du ſecours de ſes deux Guides, il comprit que c'étoit par la Colline même qu'il falloit entreprendre l'attaque, comme les Eſpagnols en avoient donné l'exemple. Le jour étoit avancé, lorſque tout le monde eut pris ſon poſte; on panchoit à remettre l'affaire au jour ſuivant. Mais les Aſſiégés firent une ſortie qui hâta leur perte. Leur Détachement étoit de quatre-vingts Hommes. Caſenove eut ordre de s'avancer contr'eux avec vingt Arquebuſiers, pour les attirer plus loin de leurs murs, tandis que le Général leur couperoit la retraite & fondroit ſur eux avec toutes ſes forces. Ils donnerent dans le piége, & leur étonnement fut extrême de ſe voir entre deux feux: cependant ils ſe battirent en déſeſpérés, & ſe firent tuer tous juſqu'au dernier; les autres, témoins de cette défaite, furent ſaiſis d'une ſi vive fraïeur, que ſans écouter les Chefs, ils prirent la fuite vers le Bois, où les Sauvages, qui les attendoient, ne firent grace à perſonne. Quelques-uns prirent une autre route; mais ils rencontrerent les François, qui en tuerent d'abord une partie, & qui n'eurent pas peu de peine à ſauver les autres des mains des Indiens, pour les faire paſſer entre celles des Bourreaux.

1567. Comment San Matheo eſt pris.

Ce qu'on y trouve, & ſuite de la victoire.

La Place étant demeurée ſans Défenſeurs, de Gourgues en prit poſſeſſion avec toutes ſes Trouppes, qui firent un butin conſidérable. On y trouva cinq doubles Coulevrines, quatre moïennes, quelques petites Pieces de fer & de fonte, & dix-huit Barrils de poudre, avec quantité d'armes de toute eſpece, qui furent tranſportées dans la Barque dont on s'étoit ſervi pour le paſſage du Fleuve. Cependant la poudre fut perdue, par un accident contre lequel on ne pouvoit être en garde. Un Indien, faiſant cuire du Poiſſon aſſez loin du Magaſin, laiſſa tomber du feu ſur une traînée de poudre qu'on n'avoit pas remarquée, & par laquelle on fut des Eſpagnols mêmes, qu'ils avoient eu l'eſpérance de faire ſauter les François, lorſqu'ils ſe préſenteroient à la bréche. Mais le Magaſin ſauta ſeul, & perſonne n'en reçut le moindre mal.

Traitement fait aux Priſonniers Eſpagnols.

Après le pillage, de Gourgues fit conduire tous les Priſonniers au même lieu, où les François avoient été maſſacrés, & où Menendez avoit placé ſon Inſcription. Il leur reprocha leur cruauté, leur perfidie, la violation de leur ſerment; & les livrant aux Bourreaux, il les fit pendre à ſes yeux. A la place de l'ancienne Inſcription, qu'on liſoit encore, il fit mettre celle-ci, ſur une planche de Sapin: » Je ne fais ceci comme à Eſpagnols, » ni comme à Maranes; mais comme à Traîtres, Voleurs & Meurtriers. Quelque juſtice qu'il y eut dans cette action, il ſemble qu'une Expédition, ſi glorieuſe pour ſon Chef & pour toute la France, auroit été plus relevée encore, par une conduite où la modération & la généroſité Françoiſe euſſent fait un beau contraſte avec l'inhumanité des Eſpagnols.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES. 1567.

Retour du Vainqueur.

Les applaudiſſemens qu'on ne put refuſer au brave de Gourgues, dans toutes les parties de l'Europe, furent le ſeul fruit qu'il tira de ſa victoire. Il n'avoit pas aſſez de monde pour ſe ſoutenir dans la Floride, contre les Eſpagnols de Saint Auguſtin; & de quelques années il ne devoit pas s'attendre à recevoir des ſecours de France. Il conçut auſſi que l'amitié des Sauvages ne dureroit pas plus qu'il ne ſeroit capable de les ſervir, & ſurtout de les mettre à couvert de la vangeance d'une Nation contre laquelle ils avoient eu la hardieſſe de ſe déclarer. Cependant on doute s'il ſavoit que les Eſpagnols euſſent un autre Etabliſſement ſur la même Côte; & l'Hiſtorien de la Nouvelle France n'oppoſe rien à quelques Ecrivains du tems, qui ſuppoſent que la Riviere des Dauphins ne fut habitée, ſous le nom de Saint Auguſtin, que quelques années après.

Il ne reſtoit, au Vangeur du nom François, que les proviſions néceſſaires pour retourner en Europe; & cette raiſon le détermina ſeule à faire démolir les trois Forts qu'il avoit conquis. Toute l'Artillerie fut envoïée, par Mer, aux Vaiſſeaux qui étoient demeurés dans la Seine, & l'on s'y rendit par terre. On y prit congé des Indiens, auxquels le départ de leurs Alliés parut cauſer du regret. Saturiova, & ſon Neveu, dont les preſſentimens ne s'étoient pas trouvés juſtes, furent comblés de préſens. Enfin les trois Vaiſſeaux mirent à la voile.

Navigation malheureuſe.

Cette Expédition n'avoit coûté, à de Gourgues, que quelques Soldats, & cinq Gentilhommes; l'un nommé *de Pons*, qui étoit de Saintonge; les autres, Gaſcons, qui ſe nommoient de *Limoſni*, *de Bierre*, *Carreau* & *de Gachie*. Mais dans ſon retour, aïant eu beaucoup à ſouffrir de pluſieurs tempêtes & de la faim, il perdit ſa Patache, montée de huit Hommes. L'un des deux Navires, qui fut ſéparé de lui à la hauteur de la Bermude, ne put arriver en France que longtems après. Il mouilla lui-même aſſez heureuſement, le 6 de Juin, dans le Port de la Rochelle; mais il y fut menacé d'un ſort plus fâcheux que le naufrage qu'il venoit d'éviter. On ignore comment le bruit de ſon entrepriſe, dont il croïoit apporter la premiere nouvelle en France, avoit déja pû parvenir à la Cour d'Eſpagne. A peine étoit-il parti de la Rochelle pour ſe rendre à Bordeaux, qu'on vit entrer dans la Rade dix-neuf Pataches Eſpagnoles, avec un autre Bâtiment de deux cens tonneaux, qui venoient dans le deſſein de l'enlever, & qui le pourſuivirent même juſqu'à Blaye. Les éloges qu'il reçut à Bordeaux, & le conſeil de Montluc, ſous lequel il avoit ſervi en Toſcane, l'encouragerent à faire le voïage de la Cour; mais il y fut mal reçu. On l'avertit même ſous main de diſparoître, s'il ne vouloit être ſacrifié au reſſentiment du Roi d'Eſpagne, qui demandoit hautement ſa tête, après l'avoir miſe à prix, & qu'on ménageoit beaucoup alors, parcequ'on en attendoit du ſecours contre les Rebelles. En effet la Reine-Mere & la Faction des Princes Lorrains s'étant déclarées contre de Gourgues, on propoſa de lui faire ſon Procès, pour avoir entrepris ſon Expédition ſans ordre. Il fut longtems caché à Rouen, chez le Préſident de Marigny; & comme il s'en falloit beaucoup qu'il eut rapporté, de la Floride, dequoi païer les dettes qu'il avoit contractées avant ſon départ, il auroit manqué du néceſſaire, ſans les ſecours qu'il reçut de ce Magiſtrat & de quelques

Périls de la part des Eſpagnols.

Comment de Gourgues eſt traité en France.

HABITS ET MAISONS
DES FLORIDIENS.

autres Amis. La Reine Eliſabeth, qui regnoit alors en Angleterre, également touchée de ſon mérite & de ſon infortune, lui fit faire des propoſitions avantageuſes pour ſe l'attacher : mais le Roi ſon Maître, qui malgré les apparences, avoit été réellement charmé de ſon Action, lui aiant rendu publiquement ſes bonnes graces, il remercia cette Princeſſe. Enfin, Dom Antoine de Bragance lui offrit le commandement de la Flotte qu'il armoit, pour ſoutenir ſon droit à la Couronne de Portugal. Une ſi belle occaſion, de faire encore une fois la guerre aux Eſpagnols, eut plus de pouvoir que l'ambition pour lui faire accepter cet emploi. Mais en ſe rendant auprès du Prince Portugais, il tomba malade à Tours, où il mourut, avec la réputation d'un des plus braves & des plus habiles Capitaines de ſon ſiecle.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

DE GOURGUES.

1567. Combien il eſt eſtimé des Etrangers.

Au reſte ceux, qui ont cru que le nom de *Caroline*, donné par Laudoniere au Fort que les Eſpagnols nommerent San Matheo, après l'avoir pris, & qui fut reconquis par de Gourgues, étoit l'origine de celui que porte aujourd'hui la Colonie Angloiſe dont on va traiter dans un des articles ſuivans, ſe ſont d'autant plus trompés, que la Caroline d'aujourd'hui ne comprend pas même tout ce qu'on nommoit alors la Floride Françoiſe, & que le Fort de Laudoniere eſt à préſent de la Floride Eſpagnole, ſous le nom de San Matheo, qu'il reçut de Menendez. On aura l'occaſion d'y revenir, en traitant de quelques autres Places, que les Eſpagnols ont fondées depuis ſur cette Côte, & dans la preſqu'Ile de Tegeſte.

Erreur ſur le nom de la Caroline.

Ici, ce qui s'offre de plus curieux dans la Relation de Laudoniere eſt le caractere des Peuples voiſins de l'ancien Fort François, avec quelques obſervations ſur les propriétés du Païs (*). Les Floridiens de ce Canton, dit-il, ſont bien faits, braves & fiers, quoiqu'aſſez traitables lorſqu'on ſait les prendre par la douceur. Ils n'ont pas la cruauté des Canadiens pour leurs Priſonniers ; & quoiqu'ils ſoient Antropophages comme eux, ils ne pouſſent pas l'inhumanité juſqu'à ſe faire un plaiſir de voir ſouffrir un malheureux Captif, ni un art de le tourmenter. Ils ſe contentent de réduire à l'eſclavage les Femmes & les Enfans qu'ils enlevent ; ils immolent les Hommes au Soleil, & ſe font un devoir de Religion de manger la chair de ces Victimes. Dans les marches & dans les Combats, les Paraouſtis ſont toujours à la tête de leurs Trouppes. Le bagage eſt porté par des Hermaphrodytes, dont Laudoniere aſſure que le nombre eſt grand parmi ces Sauvages. Un de leurs uſages eſt d'arracher, comme chez les Nations qui ſont plus au Nord, la peau de la tête de leurs Ennemis après les avoir tués ; mais, dans les réjouiſſances qui ſuivent la victoire, ce ſont les vieilles Femmes qui ſe parent de ces chevelures. Il paroît que le Soleil eſt leur unique Divinité, ou du moins tous leurs Temples ſont conſacrés à cet Aſtre : mais le culte qu'ils lui rendent varie avec les Cantons. La Polygamie n'eſt permiſe, dans la Floride, qu'aux Paraouſtis ; ils ne donnent même le nom d'Epouſe qu'à une de leurs Femmes. Les autres ſont de véritables Eſclaves, & leurs Enfans n'ont aucun droit à la ſucceſſion du Pere. On rend de grands honneurs à ces Chefs pendant leur vie, & de plus grands encore après leur mort. Le lieu de leur ſépulture eſt environné de

Remarques ſur la Floride Françoiſe.

Uſages des Indiens.

(*) Tout ce qui ſuit doit être entendu de ce tems-là ; car on y verra quelques différences, dans un tems poſtérieur.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

fleches, plantées en terre, & la coupe dont ils se servoient pour boire est placée sur la tombe. Toute l'Habitation pleure & jeûne pendant trois jours. La Cabane du Mort est brûlée, avec tout ce qui étoit à son usage; comme si personne n'étoit digne de s'en servir après lui. Ensuite les Femmes se coupent les cheveux & les sement sur le Tombeau, où plusieurs vont tour à tour, pendant six mois, pleurer trois fois chaque jour. Les Paraoustis des Bourgades voisines viennent aussi rendre, en cérémonie, les derniers devoirs à leur Allié. Presque toute l'éducation qu'on donne aux Enfans est de les exercer à la course, sans distinction de sexe. Aussi tous les Indiens du Païs, Hommes & Femmes, sont d'une agilité merveilleuse. On les apperçoit plutôt au sommet des plus grands arbres, qu'on ne les y a vus grimper. Ils ont une extrême adresse à tirer de l'Arc, & à lancer une espece de Javelots, qui les rendent plus redoutables à la guerre, que leurs Macanas, ou leurs massues. Enfin ils nagent avec beaucoup de vîtesse; les Femmes, chargées de leurs Enfans, qu'elles portent entre leurs bras, passent de grandes Rivieres à la nage.

Animaux du Païs.

Les Animaux les plus communs dans cette partie de la Floride sont deux sortes de Lions, le Cerf, le Chevreuil, le Bœuf, qui ne different en rien de ceux des Païs plus au Nord, le Léopard, le Daim, le Loutre, le Castor, le Loup, le Lievre, le Lapin, le Chat sauvage, & le Rat de Bois; mais ces especes ne se trouvent pas toutes dans les mêmes Cantons. On y voit partout la plûpart de nos Oiseaux de proie & de Rivieres, aussi bien que des Perdrix, des Tourterelles, des Ramiers, des Cigognes, des Poules-d'Inde, des Grand-gosiers, quantité de Perroquets & diverses especes de petits Oiseaux. L'Oiseau-mouche n'y paroît point en Eté; mais il s'y retire pendant l'Hiver, des climats apparemment dont il ne peut supporter le froid. Les Rivieres y sont remplies de Caymans, les Campagnes & les Bois de Serpens, surtout de cette terrible espece, qu'on appelle Serpens à Sonnettes.

Arbres.

Les Forêts sont remplies de Pins, mais qui ne portent point de fruits, de Chênes, de Noïers, de Merisiers, de Muriers, de Lentisques, de Lataniers, de Châtaigniers, de Cedres, de Cyprès, de Lauriers, de Palmiers & de Vignes. On y voit aussi des Mesliers, dont les fruits sont plus gros & meilleurs qu'en France. Mais l'arbre le plus estimé dans ce Païs est le Sassafras, que les Floridiens nomment *Palamé*, ou *Pavanca*. Quoiqu'il ne soit pas rare dans plusieurs autres parties de l'Amérique, l'excellence qu'on lui trouve ici doit y faire placer sa description & ses usages.

Sassafras de la Floride.

Sa description & ses propriétés.

Le Sassafras de la Floride ne devient jamais plus grand qu'un Pin médiocre. Il ne jette point de branches. Son tronc est uni; & sa tête touffue compose une espece de coupe. Ses feuilles sont à trois pointes, comme celles du Figuier, d'un verd obscur & d'une fort bonne odeur, surtout lorsqu'elles sont séches; en naissant elles ont la forme de celle du Poirier. Son écorce est polie, un peu rougeâtre, avec un goût d'Anis. Son bois est léger, d'un goût & d'une odeur aromatiques, approchant du Fenouil. Sa racine, est plus dure, plus pesante, & ne s'étend qu'en superficie. Cet Arbre croît sur le bord de la Mer & sur les Montagnes; mais toujours dans un terrein qui n'est ni trop sec ni trop humide. Son bois est chaud

chaud au second degré, & son écorce l'est presqu'au troisieme. Lorsqu'il se trouve plusieurs Sassafras dans un même lieu, ils jettent une odeur qui differe peu de celle de la Canelle. Les premiers Espagnols de San Matheo & de Saint Augustin, c'est-à-dire de la Riviere Dauphine & de celle de Mai, étant presque tous attaqués de fievres, causées par la nourriture du Païs & par la mauvaise qualité des eaux, leurs Prisonniers François leur apprirent l'usage du Sassafras, comme ils l'avoient vû pratiquer aux Sauvages. Ils en coupoient la racine en petits morceaux, qu'ils faisoient bouillir dans l'eau; ils buvoient de cette eau à leurs repas & à jeun: elle les guérissoit parfaitement. Les mêmes François en firent ensuite d'autres expériences, sur lesquelles ils publierent qu'il n'y a presque point de maladies qui résistent à cette boisson; elle étoit, non-seulement leur remede unique, mais leur préservatif universel dans la Floride. Mais ils n'en usoient point lorsqu'ils manquoient de vivres, parcequ'elle leur causoit une faim plus insupportable encore que les maladies. On prétend aussi que le Sassafras est un spécifique admirable contre les maux vénériens; mais il paroît que pour ce mal & pour tous les maux contagieux, les Floridiens ont plus souvent recours à la Squine. Dans plusieurs maladies, ils coupent en petits morceaux les racines, les petites branches, & les feuilles du Sassafras; ils en laissent tremper une once, toute une nuit, dans environ douze livres d'eau: ensuite, ils font cuire le tout à petit feu, jusqu'à ce que l'eau soit diminuée d'un tiers: mais on observe que pour l'usage, il faut avoir égard au tempéramment du Malade, & qu'il doit garder un grand régime. On assure même que dans les maladies invétérées, ou lorsque le Malade est trop foible, ce remede est fort nuisible. Quelques-uns, avant que d'en user, se purgent beaucoup; mais d'autres se contentent d'emploïer cette décoction pour leur breuvage ordinaire. Il est certain que depuis la découverte du Nouveau-Monde le Sassafras a toujours passé pour un remede excellent contre les maux d'estomac & de poitrine, & généralement contre tous ceux qui viennent du froid. Ximenès raconte que s'étant trouvé près de la Baie de Ponce Leon, dans une grande disette d'eau, il s'avisa de couper du bois de Sassafras en petits morceaux, & de le tremper dans une eau, presqu'aussi salée que celle de la Mer: huit jours après, il but de cette eau, & la trouva fort douce.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

Maniere de l'emploïer.

Entre les Arbrisseaux du même Païs, le plus remarquable est la *Cassine* ou l'Apalachine (*), dont les Indiens tirent une liqueur qu'ils aiment beaucoup. Entre les Simples, on vante l'*Apoyomatsi*, ou *Patzistranda*, dont on fait la description suivante. Ses feuilles ressemblent à celles du Poireau, mais sont plus longues & plus déliées. Son tuïau est une espece de jonc, plein de poulpe, noueux, & d'une coudée & demie de haut. Sa fleur est petite & étroite, sa racine déliée, fort longue, semée de nœuds, ou de bossettes, ronde & velue. C'est ce que les Espagnols nomment Chapelets de Sainte Helene; & les François *Patenotres*. Ces boulettes, coupées & exposées au Soleil, deviennent très dures, noires au dehors, & blanches en dedans. Elles ont une odeur aromatique, qui approche de

Arbrisseaux.

Apoyomatsi, sa description & ses vertus.

Patenotres.

(*) Voïez, ci-après, l'Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale.

ETABLISSEM. DES FRANÇOIS DANS LA FLORIDE.

celle du Galanga. Elles ſont ſéches & chaudes au troiſieme degré & plus, un peu aſtringentes & réſineuſes : cependant elles ne ſe trouvent que dans les lieux humides. Les Sauvages broient les feuilles entre deux pierres, en tirent un ſuc, & s'en frottent tout le corps après s'être baignés ; dans la perſuaſion qu'il fortifie la peau, & qu'il répand une odeur agréable. Les Eſpagnols ont appris d'eux auſſi à réduire ce Simple en poudre, qu'ils prennent dans du vin, comme un remede pour la Pierre & pour les obſtructions des reins. Ils le broient & le prennent en bouillon pour les maux de poitrine. Ils l'appliquent en emplâtre, pour arrêter le ſang, pour fortifier l'eſtomac, & pour les douleurs de l'Uterus.

Sur toute la Côte de cette partie de la Floride, il ſe trouve quelquefois de l'Ambre gris.

MAIS on ne s'eſt arrêté à ce court détail, que pour faire honneur aux François de leurs obſervations, dans un Païs où perſonne ne leur diſpute la gloire de s'être établis les premiers. On y reviendra dans un tems fort poſtérieur, à l'occaſion d'une Colonie plus heureuſe, qui s'y eſt formée ſans oppoſition, quoique ſans autre prétexte, que le droit vague d'occuper des lieux qu'on trouve abandonnés par leurs premiers Poſſeſſeurs (*).

(*) On verra, là-deſſus, quelques remarques, dans l'établiſſement des François à Saint Domingue.

CHAPITRE XII.

Voïages, Découvertes et Etablissemens des Anglois dans l'Amérique Septentrionale.

Introduction.

Jusqu'ici, l'Amérique n'avoit vû les Anglois qu'avec l'odieuse qualité de Pirates : mais leur émulation s'étant ennoblie tout d'un coup, ils penſerent enfin à s'y établir. L'Hiſtoire de leurs progrès, dans la formation de pluſieurs Colonies, ſe trouve diviſée naturellement par la date de leurs Voïages & par l'ordre de leurs entrepriſes.

§ I.

Etablissement de la Virginie.

Voïage d'Amidor et de Barlow. 1583.

Raleigh (98), Jean Smith (99), & le Virginien anonyme (1) qui a publié l'Hiſtoire de ſa Patrie, ſont les meilleures ſources où l'on puiſſe chercher des lumieres ſur l'Etabliſſement des Anglois dans la Virginie ; car on conçoit bien que, ſur tout ce qui regarde l'origine de cette belle Colonie, les Ecrivains plus modernes, Etrangers ou de la même Nation, n'ont pû prendre que ces premieres Relations pour guides.

On lit donc dans ces Mémoires, que le Chevalier Raleigh, excité non-ſeulement par l'exemple & les prodigieux ſuccès des Eſpagnols, mais par les obſervations mêmes de quelques Avanturiers de ſa Nation, qui avoient déja tenté moins heureuſement la fortune (2), reſolut, en 1583, d'entreprendre quelques decouvertes à ſes propres frais. On ne nous apprend point s'il avoit un objet fixe ; quoiqu'il pût s'en être formé plus d'un, ſur les tentatives que Sebaſtien Cabot avoit déja faites au nom de l'Angleterre, & ſur les diverſes expéditions des François vers le Nord du Continent ; mais aïant fait entrer dans ſes vues quelques Particuliers de Londres, qui pouvoient y contribuer par leurs richeſſes, il obtint de la Reine Elizabeth des Lettres Patentes, datées du 25 de Mars 1584, par leſquelles tous les avantages de l'entrepriſe étoient abandonnés à ſa Compagnie ; & dès le mois d'Avril de l'année ſuivante, il mit deux petits Vaiſſeaux en Mer, ſous les ordres des Capitaines Philippe *Amidor* & Arthur *Barlow*.

Compagnie formée par le Chevalier Raleigh.

Après un heureux Voïage, dont il paroit que le terme étoit encore incertain, ces deux Officiers mouillerent à l'entrée d'une Baie, que les Habitans du Païs nommoient Roënoke, & qui appartient aujourd'hui au Gouvernement de la Caroline Septentrionale. Ils y firent quelque com-

(98) Dans le Recueil d'Hackluyt.
(99) Sa Relation a été traduite en François.
(1) Traduite auſſi en François.
(2) Voïez le Tome XII de ce Recueil.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

merce avec les Indiens, pour ſe donner le tems d'étendre leurs obſervations autour d'eux ; & contens de ce qu'ils avoient vus, ils ſe hâterent d'en venir faire le recit en Angleterre.

AMIDOR ET BARLOW. 1585.

Ils rapporterent que le Païs, auquel ils avoient abordé, offroit une grande variété d'excellens fruits, des arbres de toute eſpece, des Animaux en abondance. Ils n'y avoient pas vu d'or ; mais les terres ſembloient ſi fertiles, le climat ſi doux, les Habitans ſi traitables, que de ſi belles apparences promettoient quelque choſe de plus heureux à d'autres recherches, ſurtout après l'exemple de ce qui venoit d'arriver aux Eſpagnols dans les deux riches Contrées du Mexique & du Pérou. Ils avoient amené deux Indiens, l'un nommé *Wanchiſo*, l'autre, *Manteo*, qui, commençant à parler déja quelques mots d'Anglois, augmenterent l'idée qu'on donnoit de leur Patrie. Toute la Nation Angloiſe prit feu ſur cette peinture. La Reine même en fut ſi charmée, que malgré la guerre qu'elle avoit alors contre l'Eſpagne, elle promit de puiſſans ſecours aux Avanturiers ; & pour les encourager par des marques éclatantes de ſa protection, elle conſentit que le Païs découvert fût nommé Virginie, à ſon honneur : » Soit, parcequ'elle étoit vierge, obſerve l'Hiſtorien, ſoit » parceque le Païs même & ſes Habitans ſembloient retenir encore la » pureté, l'abondance & la ſimplicité de la premiere création «.

Origine du nom de Virginie.

VOÏAGE DE GREENWILL. 1586.

Au Printems de l'année ſuivante, le Chevalier Richard Grenwill, un des principaux Aſſociés de Raleigh, fut nommé pour commander ſept Vaiſſeaux, bien pourvus de vivres, d'armes & de munitions, & chargés d'un bon nombre de Volontaires, qui devoient ſervir à former un Etabliſſement. Quoiqu'il eut à bord les deux Indiens de Roenoke, il avoit ordre de pouſſer plus loin ſes Découvertes. Cependant, étant arrivé ſur cette Côte, vers la fin du mois de Mai, il s'y arrêta, pour faire l'eſſai du terrein. Des Pois & des Féves, qu'il y fit ſemer, proſpererent merveilleuſement dans l'eſpace de deux mois. Cette heureuſe expérience l'aiant fixé au même lieu, il ſe contenta d'y recueillir des Fourrures, quelques Perles & d'autres productions du Païs ; après quoi, confiant cent huit hommes à la bonne-foi des Indiens, ſous le commandement de Ralphe *Lane*, il ne penſa qu'à retourner en Angleterre.

Premier Etabliſſement des Anglois.

Mais à peine eut-il mis à la voile, que cette Trouppe indocile oublia l'ordre qu'il lui avoit laiſſé, de ſe fortifier dans une Ile voiſine. Les plus hardis s'écarterent parmi les Indiens, & pénétrerent ſi loin dans le Païs, que cette indiſcretion les aiant rendus ſuſpects, quelques-uns y furent égorgés, & tous les autres ſe virent menacés du même ſort. Après ces premieres hoſtilités, les Indiens, naturellement ſoupçonneux & vindicatifs, jugerent qu'il n'y avoit plus de réconciliation à ſe promettre avec ceux qu'ils avoient épargnés, & ne penſerent plus qu'à leur nuire. Lane prit le parti de les adoucir par la patience, & ſe flatta de les contenir, en leur annonçant l'arrivée d'un puiſſant ſecours de ſa Nation. Cette ruſe eut aſſez de ſuccès, pour lui donner la liberté d'étendre ſes Découvertes le long de la Côte, près de cent milles au Nord ; mais n'y aiant point trouvé de Port commode, il revint à la Baie de Roenoke, ſans les avoir pouſſées juſqu'à la Baie de Cheſapeak.

Il se soutint assez heureusement pendant tout l'Hiver ; mais ne voïant point paroître au Printems le secours qu'il attendoit ; & commençant à tout craindre de la barbarie des Indiens, il ne pensoit plus qu'à trouver le moien de s'échapper, lorsqu'avant la fin du mois d'Août il eut la joie de voir paroître une Flotte Angloise. C'étoit celle du Chevalier Drake, composée de vingt-trois Vaisseaux que la Reine envoïoit sur les Côtes de l'Amérique, pour y surprendre les Galions d'Espagne. Cet Amiral avoit ordre de passer à la Baie de Roënoke, & de fournir à la Colonie, qu'on y supposoit fortifiée, toute l'assistance dont elle auroit besoin. Il fut surpris de la trouver dans une si triste situation. Lane lui demanda un renfort d'hommes, des vivres, & une Frégate, pour se mettre en état de chercher un autre établissement, s'il y étoit forcé par quelque nouveau malheur. L'Amiral ne lui refusa rien ; mais tandis qu'il faisoit transporter des vivres & des munitions dans la Frégate, une furieuse tempête jetta ce Vaisseau si loin en Mer, qu'on perdit l'espérance de le revoir. Envain Drake en offrit un autre à des Gens accablés de fatigues & de chagrins, qui regarderent cette avanture comme un obstacle que la Providence opposoit à leur Etablissement. Ils supplierent l'Amiral de les prendre sur sa Flotte ; & la facilité qu'il eut à les satisfaire fit manquer toutes les espérances de la Compagnie.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois. Greenvill. 1587.

Cependant les Associés travailloient à faire partir de nouveaux secours : mais outre les difficultés ordinaires, ils eurent entr'eux des démêlés qui retarderent leurs préparatifs. Enfin ils équiperent quatre gros Vaisseaux, & le Chevalier Raleigh prit la résolution de les commander lui-même. Celui qu'il devoit monter s'étant trouvé prêt avant les autres, il mit seul à la voile, dans l'impatience de visiter sa chere Colonie. Il toucha au Cap de Hattoras, un peu au Sud du Canton où les cent huit Hommes s'étoient établis ; mais après les avoir cherchés inutilement, son chagrin & ses propres embarras lui firent prendre le parti de revenir. Greenwill, qui étoit parti quinze jours après lui, mouilla dans la Baie de Roenoke, où ne trouvant que de foibles traces de l'Etablissement, sa premiere crainte fut que les Anglois qu'il y avoit laissés n'eussent été détruits par les armes des Indiens. Manteo, qui se présenta pour le recevoir, ignoroit que Drake eût abordé sur la Côte & qu'il les eût pris à bord ; mais quoiqu'il ne pût s'imaginer lui-même ce qu'ils étoient devenus, il assura si constamment qu'ils n'avoient reçu aucun mal de sa Nation, que Greenwill, reprenant confiance, laissa cinquante Hommes dans la même Ile, leur fit construire des Logemens, & leur donna des provisions pour deux ans ; après quoi il remit à la voile vers l'Angleterre.

Voïage du Chevalier Raleigh. 1587.

L'année suivante, Jean White fut envoïé avec trois Vaisseaux, chargés non-seulement de munitions & de vivres, mais d'un bon nombre d'Hommes & de Femmes, qui devoient faire prendre une forme réguliere à la Colonie. Il avoit ordre d'y demeurer lui-même en qualité de Gouverneur, & d'employer tous ses soins à gagner l'affection des Indiens. En arrivant à Roenoke, vers la fin de Juillet, il eut, comme Raleigh & Greenvill,

Voïage de White. 1588.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

WHITE. 1588.

le chagrin de trouver l'Etabliſſement déſert. Manteo l'informa qu'une partie des cinquante Anglois avoit été tuée par ſurpriſe, & que les autres avoient pris la fuite. Le terrein, qu'ils avoient occupé, étoit déja couvert de ronces. White étoit d'un caractere ferme : loin de ſe décourager, il fit réparer l'Habitation ; & s'y étant logé le premier, ſon exemple engagea tous ſes gens à s'y établir. Manteo reçut le Baptême, avec le titre de Seigneur d'*Aſſamoupeack*, qui étoit le nom d'une des Nations Indiennes. Cette diſtinction, que les Anglois crurent devoir à la fidélité de ſon attachement, ſervit beaucoup à leur concilier les Indiens voiſins. On fit des Traités de Paix & d'Alliance. La Colonie, dirigée par un Chef & douze Conſeillers, qui formerent un Corps ſous le nom de Gouverneur & Aſſeſſeurs de la Ville de *Raleigh* en Virginie, prit une face qui la fit reſpecter. L'union y fut bien établie. Une Angloiſe, Femme d'Ananias *Dare*, aïant mis au monde une Fille, qui fut nommée *Virginie*, l'heureuſe naiſſance de ce premier Enfant d'un Pere & d'une Mere Chrétiens, fut célébrée avec des tranſports de joie, & paſſa pour une marque éclatante de la protection du Ciel ſur la nouvelle Colonie.

Cependant une juſte défiance de l'avenir les obligea de renvoïer leur Gouverneur en Angleterre, pour y ſolliciter des ſecours d'Hommes & de vivres. Perſonne n'étoit plus propre à cette Commiſſion ; & ſon habileté n'étant pas moindre pour les détails de l'adminiſtration, il ne partit qu'après avoir pourvû à la ſûreté de la Colonie, qu'il laiſſoit compoſée de cent quinze perſonnes : mais la diligence de ſon voïage, & la vivacité de ſes inſtances à Londres n'empêcherent point qu'il ne fut expédié avec lenteur. Il ſe paſſa deux années entieres, avant qu'il put obtenir trois Vaiſſeaux, avec leſquels il partit de Plymouth vers la fin de l'année 1589. On ne connoiſſoit point encore d'autre route que celle des Antilles ; ou du moins, malgre les lumieres qui commençoient à ſe répandre ſur la navigation, l'ancien uſage avoit tellement prévalu, qu'on aimoit mieux faire un détour de mille lieues que de tenter un paſſage plus direct. White, retardé par tant d'obſtacles, n'arriva au Cap de Hattoras que vers le milieu du mois d'Août ſuivant. Il y débarqua, pour gagner du tems, dans l'impatience de revoir ſa Colonie. Mais quelques Inſcriptions, qu'il trouva ſur l'écorce des Arbres, lui apprirent qu'elle étoit paſſée à *Croatan*, une des Iles qui forment le détroit, à vingt lieues de Roenoke. Comme elle n'avoit laiſſé d'ailleurs aucune explication ſur les motifs de cette retraite, le Gouverneur ſe vit obligé de retourner à bord. A peine y fut-il rentré avec tous ſes gens, qu'une tempête rompit ſes Cables, lui fit perdre une partie de ſes ancres, & jetta ſes trois Vaiſſeaux en pleine Mer. Dans ce triſte état, il n'eut pas d'autre reſſource que de retourner en Angleterre, ſans avoir vû la Colonie ; & le mécontentement des Armateurs aïant fait remettre à d'autres tems les nouveaux frais qui étoient devenus néceſſaires, l'entrepriſe demeura ſuſpendue. Enſuite, les embarras où Raleigh, qui en étoit l'ame, ſe trouva malheureuſement engagé, la firent abandonner tout-à-fait pendant l'eſpace de douze ans.

Découverte de la Virginie, et Etablissement des Anglois.

Ce ne fut qu'en 1602, que le Capitaine *Gosnold*, un des anciens Associés, équipa un petit Vaisseau à ses propres frais, & partit de Darmouth avec environ trente-cinq Hommes, dans la résolution de tenir une route plus droite, c'est-à-dire d'éviter le détour qu'on faisoit ordinairement vers le Sud. Cette tentative lui réussit : mais, en arrivant sur les Côtes de l'Amérique, il se trouva beaucoup plus au Nord que tous ceux qui avoient fait le même Voïage avant lui. Il se vit d'abord entre les Iles qui forment le côté Septentrional de la Baie de Massachuset, dans la Nouvelle Angleterre. Là, n'aïant point découvert les commodités de cette belle Rade, il tourna au Sud, pour se dégager de la Côte ; mais lorsqu'il se croïoit en pleine Mer, il se trouva tout-d'un-coup devant la Pointe du Cap *Codd*. Cette vue lui fit naître l'envie de descendre à terre, un peu au Sud du Cap. Il y fit quelque commerce avec les Indiens. Deux des Iles voisines reçurent de lui les noms de *Vigne de Marthe* & de *Sainte Elisabeth*, qu'elles ont conservées jusqu'aujourd'hui. Il sema, dans la seconde, divers grains d'Angleterre, qui n'y crurent pas moins vîte qu'à Roenoke. Ses gens s'y bâtirent des Cabanes, d'où ils continuerent de faire des échanges avantageux de leurs petites Marchandises, pour des fourrures & des gommes. Après un mois de séjour, ils retournerent dans leur Patrie, aussi satisfaits de la beauté naturelle & de la fertilité du Païs, que des richesses qu'ils en apportoient. On observe, que pendant tout le Voïage, ils ne furent atteints d'aucune sorte de maladie.

Voïage de Gosnold. 1602.

Autres Voïages des Anglois.

Le bruit d'une si prompte & si heureuse Expédition réveilla l'ardeur des Marchands Anglois. Dès le commencement de l'année 1603, ceux de Bristol firent partir deux Vaisseaux, qui aborderent au même lieu, & qui en revinrent bien chargés. En 1605, un Vaisseau de Londres mit à la voile, dans le dessein de prendre terre, sur la même Côte, au trente-neuvieme degré de Latitude ; mais les vents l'aïant poussé trop au Nord, il arriva sous l'Ile qui porte aujourd'hui le nom d'*Ile longue*. Les Anglois y trouverent d'abord de l'humanité dans les Indiens ; mais, les aïant vus changer de disposition, ils rangerent la Côte l'espace de quarante milles, ils remonterent la Riviere de Connecticut, & donnerent le nom de Pentecôte au Havre où ils avoient mouillé, parcequ'ils y étoient arrivés le jour de cette Fête. Dans ces trois derniers Voïages, on ne pensa point à se procurer des informations sur la Colonie de 1587 ; & l'avidité du gain éteignit tout sentiment de compassion, pour des Malheureux dont le sort étoit encore ignoré.

Deux Compagnies formées en Angleterre.

Cependant les Sociétés de Londres, de Bristol, d'Exeter & de Plymouth, reconnoissant l'avantage qu'il y avoit à tirer d'une entreprise réguliere, lorsqu'elle seroit bien conduite, & que ses fondemens seroient une fois bien établis, s'adresserent de concert au Roi Jacques I, pour obtenir la permission de former une Compagnie, & d'y emploïer des fonds dont le bon usage fût garanti par son autorité. Ce Prince leur accorda ses Lettres, datées le 10 d'Avril 1606 : mais s'étant réservé la direction de l'entreprise, il crea deux Compagnies différentes, dont chacune devoit faire sa Colonie. Les Chevaliers Thomas *Gates* & Georges *Summer*, avec Richard

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ÉTABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Hackluyt, Chanoine de Weſtminſter, Edouard Marie *Wingfield*, & ceux qu'ils voudroient s'aſſocier, étoient nommés pour la premiere, & recevoient le droit de commencer leur Etabliſſement dans l'endroit de la Côte de Virginie qu'ils jugeroient convenable, entre les 34 & les 41 degrés de Latitude Septentrionale. Ils pouvoient s'étendre ſur la Côte à droite & à gauche, l'eſpace de cinquante milles d'Angleterre, & pénétrer de cent milles dans l'intérieur des Terres, vis-à-vis de la même Côte, avec défenſe à tout autre de s'établir dans leur voiſinage, ſans une permiſſion expreſſe du Conſeil de leur Colonie. Les mêmes Patentes portoient, pour la ſeconde, que *Hanham*, *Gilbert*, *Parker*, *Popham*, Marchands de Plimouth, & leurs Aſſociés, auroient la liberté de s'établir entre les 38 & 45 degrés, avec la même étendue de Terres, pourvu que ce fût à cent milles des premiers.

VOÏAGE DE JEAN SMITH. 1606.

En vertu de cette conceſſion, Jean *Smith*, Auteur d'un Journal auquel on va s'attacher, fut choiſi par la Compagnie de Londres pour commander trois Vaiſſeaux, qui mirent en Mer au mois de Décembre 1606. Il étoit revêtu d'une Commiſſion qui lui donnoit le pouvoir de former une Colonie, & d'établir, pour la gouverner, un Conſeil, avec un Préſident annuel. Tout ſembloit promettre un heureux ſuccès; & le Ciel même parut favoriſer l'entrepriſe, en faiſant aborder Smith dans cette partie du Continent à laquelle on a borné enſuite le nom de Virginie. Il mouilla ſans peine, à l'entrée de la Baie de Cheſapeak, quoique ſon deſſein eût été de ſe rendre droit à Roenoke, c'eſt-à-dire, dans le lieu où Jean White avoit laiſſé cent quinze Hommes. Son débarquement s'étant fait au Cap méridional de la Baie, il lui donna le nom de *Cap Henri*, comme il donna celui du *Cap Charles* au Cap Septentrional, à l'honneur des deux Princes Fils du Roi. La premiere Riviere qu'il reconnut, nommée *Pouhatan* par les Indiens, reçut le nom du Roi même, c'eſt-à-dire celui de *Jaques*, ou *James* en Langue Angloiſe.

Etabliſſement dans la Riviere de Pouhatan.

Après avoir ſoigneuſement obſervé cette Riviere, tous les Chefs de l'Eſcadre s'accorderent à choiſir, pour l'Etabliſſement, une Peninſule, qui eſt à cinquante lieues de l'embouchure. Outre la fertilité du terroir, cette ſituation parut également avantageuſe, pour une Place d'Armes & de Commerce, parceque les deux tiers en étoient baignés par la grande Riviere, qui offre partout un bon mouillage, & que l'autre tiers ſe trouvoit environné d'une Riviere étroite, mais capable néanmoins de recevoir des Bâtimens de cent tonneaux, juſqu'à l'endroit où n'étant ſéparée de la grande Riviere que par un eſpace de trente verges, ſes eaux y regorgent ordinairement dans les grandes Marées: c'eſt ce qui a fait donner le nom d'Ile à ce terrein. Les Vaiſſeaux peuvent mouiller dans la petite Riviere, amarrés à terre, ou ſimplement attachés les uns aux autres, & s'y trouvent à couvert de toute ſorte de vents. La Ville fut honorée du nom du Roi (3) comme la Riviere. Toute l'étendue de l'Ile contient environ deux milles âcres de terre haute, & pluſieurs milliers d'un terroir marécageux, mais ferme, où les pâturages ſont excellens.

Fondation de Jameſtown.

(3) *Jame's-Town* en Anglois, c'eſt-à-dire, Ville de Jaques.

Dans

Dans un lieu où l'on ne pouvoit arriver que par un défilé, les Anglois ſe voioient à couvert de l'inſulte des Indiens, avec l'avantage, qu'ils ignoroient encore, de n'y avoir point à redouter, pour leurs Vaiſſeaux, une eſpece de Vers, qui fourmillent dans les eaux ſaumâtres du Païs. Mais ils ne furent pas plutôt tranquilles, après le départ de leurs Vaiſſeaux, qui les avoient laiſſés au nombre de cent trente-huit, que l'avidité pour les Tréſors des Indiens, & de mutuelles jalouſies de Commerce, firent naître entr'eux la diviſion.

Découverte de la Virginie, & Etabliſſement des Anglois. Jean Smith. 1606.

Les Habitans naturels étoient ici du même caractere, que ceux des autres parties du Continent Septentrional; humains & traitables au premier moment, mais ſoupçoneux, & capables de paſſer tout-d'un-coup de la défiance à la haine. Ils fournirent à la ſubſiſtance de la Colonie, pendant qu'ils crurent y trouver de la bonne foi dans les échanges: mais s'étant apperçus que les Anglois n'avoient pas de méthode fixe, & que pour ſe ſupplanter les uns les autres ils enchériſſoient arbitrairement leurs Marchandiſes, cette variété de prix leur fit juger qu'on cherchoit à les tromper, & les fit bientôt penſer à la vangeance. C'eſt à cette cauſe que l'Auteur rapporte tous les maux que ſa Nation eut à ſouffrir de la part des Indiens. Un nouvel objet, qui attira toute l'attention des Anglois, juſqu'à leur faire perdre celle qu'ils devoient à leur ſureté, devint encore plus funeſte à leur Commerce. Ils découvrirent, ſur une Langue de terre, derriere l'Ile de James, un Ruiſſeau d'eau douce, qui ſortant d'un petit Banc de ſable entraînoit une pouſſiere de talc, qu'on voïoit briller au fond. Leur penchant, à prendre pour de l'argent ou de l'or tout ce qui en avoit l'éclat, ne leur laiſſa plus d'autre ardeur que pour recueillir cette boue dorée; & ſe perſuadant qu'ils ne pouvoient manquer de rien avec tant de richeſſes, ils négligerent leurs ſoins ordinaires pour ſe procurer des vivres. Un incendie, qui vint de la même négligence, conſuma dans le même tems une grande partie de leur Ville & le reſte de leurs proviſions. Ils furent tout-d'un-coup réduits à vivre de fruits ſauvages, d'Ecreviſſes & de Moules. Les Indiens, irrités de leur conduite, qui leur avoit déja fait rompre tout Commerce avec eux, ne ſe furent pas plutôt apperçus de leur embarras, qu'ils l'augmenterent par diverſes ſortes d'hoſtilités. Ils maſſacrerent ceux qui eurent l'imprudence de s'écarter; & les autres ſe virent reſſerrés dans les étroites bornes de leur Ile.

Caractere des Indiens du Païs.

Illuſion funeſte aux Anglois.

Telle étoit leur ſituation, lorſqu'il leur arriva un Vaiſſeau, de deux que la Compagnie avoit fait partir chargés d'Hommes & de vivres, & dont le ſecond fut pouſſé vers les Antilles, d'où il ne put reprendre ſitôt ſa route. L'expérience d'une longue miſere avoit peu ſervi à détromper les Habitans de James-town, puiſqu'après avoir ſoulagé leur faim, toutes les forces qu'elle leur avoit laiſſées furent emploïées à charger de leur poudre d'or le Vaiſſeau qui leur avoit apporté des proviſions. Le ſecond étant arrivé après le départ du premier, ils le remplirent auſſi de ces richeſſes imaginaires. A peine y laiſſerent-ils place pour quelques fourrures, & pour une petite quantité de bois de Cédre: biens réels, dont la comparaiſon avec leur ridicule tréſor fit rire toute l'Europe, de la préférence qu'ils avoient donnée à cette chimere. Cependant, avec les ſecours qu'ils

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

avoient reçus, ils firent plusieurs découvertes sur la Riviere James, & dans quelques autres parties de la Province. D'ailleurs l'année 1608 fut pour eux un tems d'abondance, parcequ'ils y recueillirent la premiere moisson du Blé d'Inde qu'ils avoient semé.

JEAN SMITH. 1608.

Smith, dans le chagrin de voir des désordres auxquels il ne pouvoit remédier, avoit employé le tems à former deux nouvelles Plantations; l'une à *Nausamond*, sur la Riviere James, à plus de trente milles du premier Etablissement; l'autre à Pouhatan, dont il acheta le terrein du Chef Indien, pour une certaine quantité de cuivre, au-dessous de la chûte de cette Riviere. Peu de tems après, il en forma une autre à Kikotan, vers l'embouchure de la même Riviere.

Diverses Plantations se forment.

D'un autre côté, la Compagnie de Londres, ne tirant point de ses avances le profit qu'elle en avoit attendu, jugea que toutes les disgraces dont elle fut informée ne pouvoient venir que d'une mauvaise administration. Elle conçut le dessein d'un nouvel ordre de Gouvernement pour la Colonie, & son plan fut autorisé par de nouvelles Lettres de la Cour. Neuf Vaisseaux, équipés à grands frais & chargés de provisions, avec un renfort considérable d'Hommes, partirent sous le commandement des Chevaliers *Gates* & *Summers* (4), & du Capitaine *Newport*, nommés tous trois Gouverneurs, & revêtus d'un pouvoir égal. Malheureusement ils s'étoient embarqués sur le même bord, qui fut séparé des autres par une rude tempête, & si maltraité, qu'après avoir couru les plus grands dangers, il alla échouer à l'une des Iles Bermudes, où il s'entr'ouvrit. Ce naufrage ne coûta la vie à personne; mais, dans une si fâcheuse extrémité, les trois Chefs ne purent s'accorder. Après le bonheur qu'ils avoient eu d'éviter la mort, & celui qu'ils eurent encore de trouver quantité de vivres dans l'Ile, surtout des Cochons d'Espagne qui s'y étoient sauvés apparemment de quelque naufrage, & qui s'y étoient multipliés, ils se diviserent par des querelles & des haines, dont les suites faillirent de leur être plus funestes que la ruine de leur Vaisseau. Cependant lorsque les deux Chevaliers furent parvenus à se faire chacun leur parti, ils convinrent que chacun construiroit un Vaisseau, du bois de l'Ile, & que tout ce qu'on pourroit sauver des débris du premier seroit partagé de bonne foi entre les deux Chefs. Au lieu de goudron & de poix, ils employerent de l'huile de Poisson & de la graisse de Porc, mêlées avec de la chaux & des cendres. L'Ouvrage fut lent; mais il s'acheva plus heureusement qu'on n'avoit dû se le promettre de la mauvaise disposition des Ouvriers. Une juste allusion à la peine qu'il avoit coûtée, fit nommer l'un des deux Bâtimens *la Patience*, & l'autre *la Délivrance*.

Naufrage de Gates & de Summers aux Bermudes.

Dans cet intervalle, Smith, blessé dangereusement par un Baril de poudre, où le feu prit, pendant qu'il s'occupoit de ses découvertes & de ses nouvelles Plantations, s'étoit vu forcé de retourner en Angleterre pour s'y faire traiter. Il étoit parti sur un petit Vaisseau qu'il avoit réservé de son Escadre, pour les besoins de la Colonie. Son départ y avoit fait renaître des troubles mal étouffés. Quelques-uns des neufs Vaisseaux, dont

Retour de Smith.

Divisions dans la nouvelle Colonie.

(4) C'est de lui que les Anglois ont donné le nom de Summers-Islands aux Iles Bermudes.

la tempête avoit séparé celui des Gouverneurs, arriverent au Port de James, avec une partie des Volontaires, dont le plus grand nombre refusa de se soumettre au Gouvernement établi, sous prétexte que la nouvelle Commission détruisoit la précédente, & qu'ils attendoient des Gouverneurs, nommés à la place du Président. Cette affectation d'indépendance produisit tout-d'un-coup un affreux désordre. Toute la Colonie en prit occasion de secouer le joug des Loix; & dans une espece d'anarchie, qui fit disparoître toute sorte de discipline, on négligea de se munir contre les insultes des Indiens. Ces Barbares, déja résolus d'exterminer tous les Anglois, eurent l'adresse de profiter de leurs divisions. Bientôt, on n'entendit plus parler que de massacres. Les Plantations un peu éloignées furent abandonnées, pour se retirer dans la Ville. Celle de Kikotan, où l'on avoit construit un petit Fort, nommé *Algernoon*, fut la seule qui se garantit de cet orage. Dans la Ville, où le nombre des Habitans se trouvoit grossi par celui des Fugitifs, les vieilles provisions aïant été consumées sans qu'on eut pris soin d'en faire de nouvelles, on se vit exposé à toutes les horreurs de la famine. L'Ile se trouvoit dépourvue de tout; & personne n'avoit eu la hardiesse de sortir, pour la Pêche, pour la Chasse, ou pour cueillir des fruits dans les Bois. Enfin l'extrêmité devint telle, qu'après avoir mangé jusqu'au cuir des Chevaux, les misérables Habitans de James-town dévorerent les cadavres des Indiens qu'ils pouvoient tuer. On assure même qu'en aïant déterré quelques-uns, ils les mangerent à demi pourris. C'est une époque qu'on n'a point oubliée en Virginie, & qu'on y nomme encore *le tems de la Famine*.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS. JEAN SMITH. 1609.

Triste état de Jamestown.

Cette fatale situation fut d'assez longue durée, puisqu'on ajoute au récit de ses effets, que six mois après le départ de Smith, il ne restoit dans la Ville que soixante Hommes, de cinq cens qu'il y avoit laissés, & que ce triste reste auroit eu le sort de tous les autres, si le secours qu'ils attendoient fut arrivé plus tard d'une semaine. Mais les trois Gouverneurs, étant partis des Bermudes avec les deux Vaisseaux qu'ils y avoient construits, sur lesquels ils n'avoient pas moins de cent cinquante Hommes, arriverent ensemble à la Virginie le 25 de Mai 1610. Ils trouverent la Ville Angloise dans le malheureux état qu'on vient de représenter. Leur premier soin fut d'assembler tous les Habitans, & de les avertir que les deux Bords contenoient à peine des provisions pour quinze ou seize jours. Ils demanderent si l'on vouloit se mettre en Mer avec si peu de vivres, ou courir tous les dangers dont on étoit menacé dans la Colonie. Dans le second cas, ils promirent de ne les pas abandonner, & de partager avec eux ce qui restoit pour leur subsistance; mais ils exigerent une prompte réponse. Sur-le-champ, l'Assemblée se détermina pour le parti de retourner en Angleterre. On résolut de passer vers les Bancs de Terre-neuve, dans l'espérance que la saison étant avancée pour la pêche, il s'y trouveroit quelques Vaisseaux, dont on pourroit acheter des vivres; & pour les ménager avec plus d'égalité, on regla que le nombre des Passagers seroit à-peu-près égal sur chaque Bord.

On veut abandonner la Colonie.

Toute la Colonie s'embarqua; & la nuit du 9 de Juin on étoit à la hauteur de l'Ile des Porcs. Le lendemain, les premiers raïons du jour

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS. 1611.

firent reconnoître la Pointe de l'Ile des Meuriers, à dix-huit milles au-deſſous de James-town. Ici la Trouppe fugitive découvrit une Barque longue, que Mylord Delawar, arrivé avec trois Vaiſſeaux, avoit envoiée pour faire ſonder le Canal. Ce Seigneur, accompagné de quelque Nobleſſe, venoit prendre poſſeſſion du Gouvernement de la Virginie, dont il avoit été revêtu par la Cour. Il força les Fugitifs de retourner à leur Ville, où les aïant rétablis, il fit regner l'ordre juſqu'au mois de Mars de l'année ſuivante : mais une groſſe maladie, dont il fut attaqué, l'obligea de remettre à la voile pour l'Angleterre, en laiſſant environ deux cens Hommes dans la Colonie.

Mylord Delawar eſt nommé Gouverneur.

Le Chevalier Dale lui ſuccede.

Le Chevalier Dale, nommé pour lui ſucceder, ſe rendit à la Virginie le 10 de Mai 1611, avec trois Navires, qui portoient un nouveau ſecours d'Hommes & de Beſtiaux. Il trouva les Habitans prêts à retomber dans toutes leurs infortunes, par la négligence qu'ils avoient eue pour la culture des Terres. Un ordre preſſant les força au travail ; & quoiqu'ils ne l'euſſent entrepris que vers le milieu de Mai, ils recueillirent une fort belle moiſſon.

Dans le cours du mois d'Août, le Chevalier Gates arriva heureuſement, avec ſix Vaiſſeaux chargés de Beſtiaux, de Volaille, de munitions de guerre, & de tout ce qui pouvoit ſervir à la formation d'une nouvelle Colonie. Trois cens cinquante Hommes, qu'il avoit à bord, étoient deſtinés à cet Etabliſſement. Dès le commencement de Septembre, il jetta les fondemens d'une Ville, dans le Canton d'Arrabatuck, cinquante milles au-deſſus de James-town. Une Langue de terre, qu'il trouva le moïen d'y enclaver, à plus de deux milles de la Pointe, & d'un bras de la Riviere à l'autre, lui donna la facilité d'y bâtir des Forts. Il nomma cette Place *Henrico*, à l'honneur de Henri, Prince de Galles. Enſuite il fit une grande enceinte de Paliſſades, à Coxendale, de l'autre côté de la Riviere, pour mettre les Beſtiaux en ſûreté.

Nouvelle Ville, nommée Henrico.

Hiſtoire de la Princeſſe Pocahontas.

En 1612, on vit arriver deux Vaiſſeaux, avec de nouvelles proviſions. *Argall*, qui en commandoit un, fut envoïé à *Patowmeck*, pour y former une liaiſon de Commerce. Il y trouva une Princeſſe Indienne, nommée *Pocahontas*, Fille du Chef de Pouhatan ; & l'aïant engagée à paſſer ſur ſon Vaiſſeau, ſous prétexte de lui rendre les honneurs dûs à ſon rang, il l'amena Priſonniere à James-town, dans la vue de faire ſervir ſa délivrance à conclure une paix ſolide avec ſon Pere. Mais le fier Indien fut ſi vivement piqué de cet outrage, que malgré la tendreſſe du Sang, on ne put lui faire accepter d'autres conditions que le mariage de ſa Fille avec un Gentilhomme Anglois, nommé Jean *Rolfe*. Cette marque d'eſtime, qu'il jugea ſincere, le fit conſentir à ſe lier par un Traité. On obſerve que dès les premiers tems de la découverte, les Indiens avoient propoſé ces mariages, & qu'en pluſieurs occaſions ils avoient témoigné que ſi les Anglois rejettoient cette offre, jamais les Indiens ne ſuppoſeroient de ſincérité dans leur amitié. L'Auteur regrete, pour l'intérêt de ſa Nation, qu'on n'eût pas reconnu plutôt l'utilité de ces alliances. » Elles auroient ſervi, dit il, à prévenir les ſoupçons des Indiens, & par » conſéquent les meurtres & les brigandages qui ſe commirent de part

» & d'autre. Les déſordres du premier Gouvernement n'auroient pas at-
» tiré une juſte haine ſur la Colonie. Elle auroit proſperé par des maria-
» ges qui en auroient multiplié les Habitans. Il y a toute apparence que
» la plupart des Indiens auroient embraſſé le Chriſtianiſme. Alors diffé-
» rentes Nations que la guerre diſperſa, & qui ſont preſqu'éteintes au-
» jourd'hui, n'auroient pas quitté leurs anciennes demeures, & la proſ-
» perité des Plantations n'auroit fait qu'augmenter; au lieu que de con-
» tinuels déſaſtres n'ont pas ceſſé d'y faire regner le trouble & la crainte.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS. 1613.

Le mariage de Pocahontas, qui ſe fit en 1613, rendit la Paix ferme avec ſon Pere; & quoiqu'un reſte de défiance ne lui eût pas permis d'aſſiſter à la célébration, on en recueillit d'autres fruits, par la bonne intelligence qu'elle rétablit auſſi avec les Indiens de Chirkahomony & la plûpart des Nations voiſines. En 1616, le Chevalier Dale crut pouvoir profiter de cette tranquillité pour faire le voïage d'Angleterre; & laiſſant l'adminiſtration de la Colonie entre les mains d'*Yardly*, ſon Lieutenant, il s'embarqua ſur un Vaiſſeau de rencontre, qui le rendit à Plymouth le 12 de Juin.

Elle ſe marie avec un Anglois.

Il s'étoit fait accompagner de Rolfe & de Pocahontas ſon Epouſe, qui avoit reçu le Baptême avec cette qualité. Smith, qui ſe trouvoit encore en Angleterre, n'eut pas plutôt appris l'arrivée de la Princeſſe Indienne, qu'il n'épargna rien pour lui marquer ſa reconnoiſſance. On va voir qu'il lui devoit la vie. Il étoit prêt à s'embarquer pour un voïage de Mer; mais craignant de manquer l'occaſion de la ſervir, il n'attendit point qu'elle fût à Londres, pour préſenter à la Reine, un Mémoire en ſa faveur. Cette Piece eſt ſi ſinguliere & contient des traits ſi curieux, qu'on entre ici volontiers dans les vûes qui l'ont fait conſerver. Le titre étoit dans ces termes: Requête du Capitaine Smith à Sa Majeſté, très haute & très vertueuſe Reine de la Grande-Bretagne, en faveur de Pocahontas, Fille de *Pouhatan*, Empereur Indien.

Elle paſſe en Angleterre.

Requête que Smith préſente pour elle à la Reine.

MADAME, L'amour que j'ai pour mon Dieu, mon Roi & ma Patrie, m'a ſi ſouvent rempli de hardieſſe au milieu des plus grands périls, que l'honneur de mes propres actions me fait ſortir aujourd'hui de mes bornes, pour offrir cette humble Requête à Votre Majeſté. Si l'ingratitude eſt le mortel poiſon de toutes les vertus, je ſouillerois la gloire de ma vie, en oubliant ce que je dois à la plus juſte reconnoiſſance.

Il y a dix ans que Powhatan, un des principaux Rois de l'Amérique, me fit Priſonnier en Virginie, & que je reçus de lui des témoignages extraordinaires de bonté. *Nautakan*, ſon Fils, l'Homme le mieux fait, le plus robuſte & le plus hardi que j'aie vû parmi les Sauvages, & Pocahontas, chere & bien-aimée Fille de ce Monarque, ſignalerent pour moi leur compaſſion, dans le triſte état où j'étois réduit. Le ſouvenir de leurs bienfaits ne doit jamais ſortir de ma mémoire. Quoique je fuſſe le premier Chrétien que cette Cour barbare eût jamais vu, ou du moins qui fût tombé ſous ſon pouvoir, je leur dois cette juſtice, que malgré la haine & les menaces du Peuple, ils pourvurent abondamment à tous mes beſoins. Je fus engraiſſé pendant ſix ſemaines, & la Nation s'attendoit à me dévorer. Mais lorſqu'on ſe préparoit à me faire ſauter la cer-

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS. 1616.

velle, Pocahontas haſarda ſa tête, en la mettant ſur le bloc près de la mienne, ce qui arrêta tout-d'un-coup l'Exécuteur. Enſuite elle obtint de ſon Pere que je fuſſe conduit en ſureté à James-town, où je ne retrouvai que trente-huit miſérables Anglois, accablés de maladies, ſeule garde alors des vaſtes territoires de la Virginie. Telle étoit la foibleſſe de cette Colonie naiſſante; & mon retour n'auroit point empêché ſa ruine, ſi Pocahontas n'eut joint, à ſa premiere générosité, celle de nous envoïer des vivres.

C'eſt à elle, très puiſſante Reine, c'eſt à cette noble & généreuſe Princeſſe, que nous eûmes toute l'obligation de notre ſalut. Dans l'âge le plus tendre, & malgré la guerre qui continuoit avec les Indiens, elle ſe haſardoit à venir nous voir, elle appaiſoit ſouvent nos querelles, & jamais elle ne manquoit de fournir à nos beſoins. Je ne puis dire ſi c'étoit ſon Pere, qui la faiſoit agir, par des vues politiques, qui ne ſont pas inconnues à ces Barbares, ou ſi la Providence ſe ſervoit d'elle, comme d'un inſtrument pour nous conſerver, ou ſi ce qu'elle faiſoit pour nous venoit d'un ſimple mouvement d'affection; mais il eſt certain que lorſque ſon Pere paroiſſoit chercher à nous ſurprendre, ni l'épaiſſeur des Forêts, ni les ténebres de la nuit, ni la difficulté des chemins, ne l'empêchoient pas de me venir trouver, les larmes aux yeux, & de me donner des avis qui nous déroboient à la fureur de nos Ennemis, au riſque de périr elle-même s'ils en avoient eu quelque ſoupçon. Enſuite, pendant une Paix de deux ou trois ans, cette bonne Princeſſe, ſuivie de ſon cortége, fréquenta James-town avec la même liberté que l'Habitation de ſon Pere; elle entretint la tranquillité par ſes bons offices: ce fut elle, après Dieu, qui garantit la Colonie de la famine & d'une entiere déſolation. Après mon départ, les Anglois éprouverent de nouvelles diſgraces; & pendant une guerre longue & pénible qu'ils eurent avec Pouhatan, ils n'entendirent plus parler de la Princeſſe ſa Fille. Enfin, ils trouverent l'occaſion de l'enlever. Elle fut retenue, pendant deux ans, Priſonniere à James-town; expédient qui ſervit non-ſeulement à faire obtenir des vivres pour la Colonie, mais encore à procurer la paix. La Princeſſe Pocahontas, renonçant aux droits de ſa naiſſance, épouſa un Gentilhomme Anglois, avec qui j'apprens qu'elle eſt arrivée en Angleterre. C'eſt la premiere Indienne qui ait embraſſé le Chriſtianiſme, la premiere qui ait parlé notre Langue, & la premiere qui ait un Enfant, d'un mariage légitime avec un Anglois: des évenemens de cette nature ne méritent-ils pas l'attention de notre auguſte & vertueuſe Reine?

Je ne doute pas, Madame, que nos plus fideles Hiſtoriens n'entreprennent d'écrire, avec plus d'étendue, ce que je n'ai rapporté qu'en peu de mots, & que V. M. n'emploie quelques heures de ſon précieux loiſir à cette intéreſſante lecture: mais ſi l'Angleterre a de meilleurs Ecrivains, elle n'en a pas de plus ſinceres que moi. Je n'ai jamais demandé de grace à l'Etat; c'eſt l'impuiſſance où je me trouve de ſecourir cette Princeſſe, qui me fait penſer à lui procurer d'autres ſecours que les miens. A qui m'adreſſerai-je avec plus de confiance qu'à Votre Majeſté, dont la bonté n'eſt pas moins connue que le pouvoir; & pour qui ſollicitera-t-on

jamais avec plus de hardieſſe, que pour un mérite extraordinaire, pour la naiſſance, pour la vertu, accompagnés d'une extrême ſimplicité, & réellement expoſés aux embarras du beſoin ? Le Mari de cette illuſtre Indienne n'eſt pas même en état de lui donner des habits décens, pour ſe préſenter à Votre Majeſté. Que vos yeux, Madame, ſe tournent un moment ſur elle, quoiqu'elle ne vous ſoit recommandée que par un de vos moindres Serviteurs. Mon pouvoir ne va pas plus loin pour cette Princeſſe, qui a l'ame très grande, dans un corps de fort petite taille. Si votre protection lui manquoit, & ne lui procuroit pas un bon accueil dans ce Roïaume, à qui ſes bons offices en peuvent acquérir un autre, ne ſeroit-il pas à craindre qu'elle ne perdît ſon ancienne affection pour nous, que le Chriſtianiſme ne devînt mépriſable parmi les Indiens, & que tout le bien que nous en eſpérons ne ſe convertît dans le plus grand de tous les maux ? Au contraire, ſi, pour avoir été généreuſe & bienfaiſante à l'égard de vos Sujets, Votre Majeſté lui fait plus d'honneur qu'elle n'en attend, elle ſera ſi touchée, qu'elle n'épargnera rien pour engager ſon Pere à nous acccorder toutes ſortes de faveurs.

Jean Smith.

Découverte de la Virginie, et Etabliſſement des Anglois. 1616.

Cette Requête fut reçue de la Reine avec bonté. La Princeſſe ſe rendit à Londres avant le départ de Smith, qui engagea ſon Mari à ſe loger d'abord hors de la Ville. Elle avoit cru juſqu'alors que Smith, dont elle n'avoit point entendu parler depuis ſon embarquement, étoit mort de ſa bleſſure. Il paroît même que l'amour aïant eu beaucoup de part à tout ce qu'elle avoit fait pour lui & pour les Anglois, on s'étoit ſervi de cette ruſe pour la faire conſentir à devenir la Femme d'un autre. Lorſqu'il ſe préſenta pour la voir, elle refuſa de paroître ; & ſon reſſentiment fut très vif, d'avoir été trompée par un menſonge. Il en coûta beaucoup de ſupplications à Smith, pour obtenir la permiſſion de lui parler ; mais enfin, s'étant déterminée à le voir, elle lui reprocha fort amerement l'oubli dont il avoit païé ſes bienfaits. Elle avoit à ſa ſuite un Indien de diſtinction, nommé *Uttamacomak*, qui étoit chargé par Pouhatan de compter le nombre des Habitans d'Angleterre, pour en faire un rapport exact à ce Prince. Comme ces Sauvages n'avoient aucun caractere d'écriture, il ne fut pas plutôt débarqué qu'il ſe munit d'un long & gros bâton, ſur lequel il ſe propoſoit de faire autant de marques qu'il alloit voir d'Anglois : mais s'étant bientôt laſſé de ce pénible exercice, le dépit lui fit jetter ſon bâton ; & lorſqu'à ſon retour Pouhatan lui demanda compte de ſa Commiſſion, il ne répondit qu'en montrant les Etoiles du Ciel, les feuilles des arbres, & le ſable du rivage.

Comment Pocahontas fut traitée à Londres.

Pocahontas reçut de grands honneurs de la Reine. Mylady Delawar, chargée du ſoin de ſon entretien, la conduiſit ſouvent à la Cour. Elle fut traitée en public avec toutes les diſtinctions établies pour les Princeſſes du Sang roïal, & dans les Maiſons particulieres avec les plus hautes marques d'attention & de reſpect. On aſſure qu'elle ſoutint merveilleuſement l'opinion que Smith avoit donnée de ſon caractere, & qu'elle s'attira tant d'eſtime, qu'on mit en délibération ſi l'on ne feroit pas le pro-

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ÉTABLISSEMENT DES ANGLOIS.

cès à ſon Mari, pour avoir eu la témérité d'épouſer la Fille d'un Roi, ſans l'approbation de ſon Pere. » Il eſt vrai, ajoute l'Auteur, qu'on avoit » d'abord accuſé Rolfe d'avoir tiré avantage de ſa qualité de Priſonniere, » pour la forcer à ce mariage ; & Pouhatan en avoit d'abord marqué beau- » coup de chagrin : mais, après quelques éclairciſſemens, ce Monarque 1616. » avoit déclaré qu'il en étoit ſatisfait. Il y a beaucoup d'apparence que » ſi Pocahontas étoit retournée en Virginie, elle auroit engagé ſon Pere » à l'acquitter de la reconnoiſſance qu'elle croïoit devoir aux Anglois : » mais étant tombée malade à Graveſend, lorſqu'elle ſe diſpoſoit à ſe Sa mort. » rembarquer, elle y mourut dans les plus pieux ſentimens du Chriſtia- » niſme. Elle ne laiſſa qu'un Fils, nommé Thomas *Rolfe*, dont la poſ- » térité tient encore un rang diſtingué en Virginie.

Yardly, Gouverneur de la Virginie. Sa négligence.

Yardly, Succeſſeur du Chevalier Dale au Gouvernement, tira peu d'honneur de ſon adminiſtration. Il laiſſa tomber en ruines les Edifices & les Forts. Il négligea la ſûreté de la Colonie contre les Indiens ; & ſans penſer à ſemer du Blé pour l'entretien des proviſions, il n'occupa ſon monde qu'à planter du Tabac, dont il avoit plus de profit à tirer. James-town & les autres Etabliſſemens étoient dans cette ſituation, en 1617, lorſ- 1617. que le Capitaine Argall y fut envoïé avec la qualité de Gouverneur. Il n'y trouva qu'environ quatre cens Anglois, dont il n'y avoit que la moitié de propre au travail. Les Indiens, qui vivoient en bonne intelligence avec eux, avoient appris l'uſage des armes à feu. Ils ne s'en ſervoient à la vérité que pour la Chaſſe, à laquelle ils étoient emploïés par les Anglois mêmes ; mais il ſembloit que le mariage de Pocahontas avec Rolfe eut endormi la Colonie entiere, & que la défiance fut bannie pour jamais. Argall condamna hautement cet excès de ſécurité, & prit de nouvelles méthodes pour remédier à tous les maux qu'elle avoit produits. La Colonie devint floriſſante, & s'accrut beaucoup ſous ſon Gouvernement. Mylord Delawar y fut renvoïé, en 1618, avec deux cens Hommes ; mais aïant pris la route des Iles, il eut les vents ſi longtems contraires, que la maladie ſe mit dans ſon Equipage, & qu'il en mourut lui-même avec une partie de ſes gens. Pouhatan, mort auſſi dans le cours de cette année, laiſſa pour Succeſſeur *Itopatin* ſon ſecond Fils, dont le mérite n'approchoit pas de celui d'*Oppechancanough*, ſon aîné, qu'il avoit deshérité pour avoir engagé à la révolte les Indiens de Chicahomony, qui l'avoient reconnu pour leur Roi. Cet Oppechancanough, auſſi redoutable par l'artifice que par la valeur, ne tarda point à ſe rendre maître de tout l'Empire ; quoique de concert, avec Itopatin, il eût renouvellé la Paix avec la Colonie, depuis la mort de leur Pere.

Oppechancanough, Indien redoutable.

Jalouſie de la Colonie Angloiſe contre les François.

Dans la proſpérité dont elle continuoit de jouir ſous Argall, elle chercha de nouvelles occaſions d'étendre ſon Commerce. Le Gouverneur entreprit lui-même un Voïage le long de la Côte, vers le Nord, pour viſiter les lieux où les Vaiſſeaux Anglois avoient ſouvent abordé, & pour s'avancer delà juſqu'aux Bancs de Terre-Neuve, où il vouloit établir quelque correſpondance avec James-town. En arrivant au Cap Codd, il fut informé, par les Indiens du Païs, qu'un petit nombre d'Hommes blancs, qui lui reſſembloient, s'étoient établis plus au Nord, ſur une Côte peu éloignée.

éloignée. Comme il n'avoit point appris que les Anglois euſſent la moindre Plantation de ce côté-là, il ne douta point que ce ne fût des Européens de quelque autre Nation. Un mouvement de jalouſie lui fit chercher à connoître ces nouveaux Voiſins. Il découvrit leur retraite. C'étoient des François, qui avoient pris poſte ſur une petite Montagne, & qui commençoient à s'y fortifier (5). Ils avoient encore leur Vaiſſeau à l'ancre dans le voiſinage. Argall, aïant emploïé beaucoup de précautions pour les ſurprendre, n'eut pas de peine à ſe ſaiſir d'un Vaiſſeau qu'il trouva ſans défenſe, & d'un Fort dont on n'avoit fait que jetter les fondemens. Les François, qui n'avoient point encore débarqué leur Artillerie & leurs munitions, ne firent aucune réſiſtance, & remirent aux Anglois la Commiſſion qu'ils avoient obtenue pour leur Etabliſſement. Argall n'abuſa point de ſes avantages. Il permit à ceux qui vouloient retourner en France de chercher leur paſſage ſur les Vaiſſeaux de la Pêche, & ſes offres déterminerent les autres à le ſuivre en Virginie. Ces Avanturiers étoient ſous la direction de deux Jéſuites, venus de la Plantation Françoiſe de Port-roïal, au Sud-Oueſt de l'Acadie. Argall ne put entendre parler de cet autre Etabliſſement d'une Nation redoutable pour le ſien, ſans former auſſi la réſolution de le détruire. Il prit la route de l'Acadie, & cette Expédition ne lui réuſſit pas moins que la premiere. Les François n'y penſoient qu'au travail : ils avoient déja ſemé & recueilli leur moiſſon ; ils avoient bâti des Granges, des Moulins & d'autres édifices, que les Anglois eurent la modération de ne pas détruire : mais après avoir laiſſé aux Habitans la liberté de ſe retirer, ils enleverent toutes leurs proviſions, & retournerent à la Virginie chargés de butin. Des François, les uns retournerent dans leur Patrie, & les autres allerent s'établir ſur la grande Riviere du Canada. Il paroît, ſuivant l'obſervation de l'Auteur, que la conduite d'Argall fut déſapprouvée en Angleterre. Un Vaiſſeau, qui fut envoïé à James-town, au mois d'Avril ſuivant, ne ſervit qu'à le ramener en Europe.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Il laiſſa, pour lui ſucceder au Gouvernement, le Capitaine *Powell*, qui fut bientôt relevé par le même Yardly qu'on a déja vu revêtu de cet Office, & qui vint le reprendre, avec le titre de Chevalier, dont il venoit d'être honoré par ſa Cour. Cette année, l'Angleterre fit partir pour la Virginie quantité de Beſtiaux & d'autres proviſions, avec mille ou douze cens Hommes. On rétablit alors toutes les anciennes Plantations, qui étoient déſertes ; on ajouta de nouveaux Membres au Conſeil ; & l'on convoqua l'Aſſemblée de tous les Cantons, par des Députés de chaque Plantation, qui ſe rendirent à James-town, où le Gouverneur & le Conſeil tinrent le premier rang, à l'exemple du Parlement d'Ecoſſe, pour délibérer ſur le fond des affaires & du Gouvernement. Cette convocation fut la premiere ; & l'Auteur aſſure que depuis on n'a jamais vû la réunion des deux Chambres, quoiqu'il la croie néceſſaire pour l'intérêt du Païs. Au mois d'Août ſuivant, un Vaiſſeau Hollandois y débarqua pluſieurs

Powel ſuccede au Gouvernement.

(5) On ſuit ici les Relations Angloiſes ; mais ces évenemens ſeront mieux expliqués dans l'Article des Etabliſſemens François.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Negres, qui furent expoſés en vente. C'étoient les premiers qu'on y eut tranſportés depuis l'origine de la Colonie.

Progrès de la Colonie.

Dans le cours de la même année, on borna l'étendue de chaque Plantation : mais les titres des Octrois furent ſi négligés, qu'on ne trouve, dans les Regîtres, qu'un témoignage du Gouverneur à l'égard des bornes de la Communauté de James-town. Elle n'a d'ailleurs aucune Patente, ſur laquelle ſes droits ſoient fondés. On fit pluſieurs partages des terres, pour la Compagnie, pour le Gouverneur, pour la fondation d'un Collége, & pour divers Particuliers. Quelques portions furent deſtinées pour les Curés des Paroiſſes, & le nombre des Plantations fut augmenté ſur les Rivieres. Alors, chacun connoiſſant ſes droits, & ne pouvant plus douter qu'il ne recueillît le fruit de ſon travail, l'induſtrie devint plus vive. On s'efforça mutuellement de ſe ſurpaſſer, en culture, en Bâtimens, & dans tout ce qui porte le nom d'élégance ou de commodité. On ſe crut à couvert de tous les dangers, de la part des Indiens. Les Donations commencerent, pour l'Egliſe, pour le Collége, & pour l'éducation même des jeunes Sauvages. On prit la réſolution de n'accorder des Terres qu'à ceux qui apporteroient des effets réels, ou qui ameneroient un certain nombre de perſonnes pour l'accroiſſement de la Colonie. La forme des Patentes fut dreſſée. Enfin les Habitans de la Ville & des Plantations commencerent à ſe regarder comme le plus heureux de tous les Peuples.

Salines & Mines.

Les ſecours qui ne ceſſoient plus de leur arriver, & la multiplication des Etabliſſemens, donnerent en effet beaucoup d'éclat à la Virginie. On fit une Saline au Cap Charles, ſur la rive Orientale, & des Forges de fer à *Falling-Crook*, ſur la Riviere James. Cette Mine ſe trouva ſi bonne, qu'on ſe promit, en moins d'un an, de pouvoir renoncer au fer de l'Europe. Les richeſſes & l'abondance de la Colonie paſſerent en Proverbe. Mais, avec une ſi belle occaſion de réparer ſes anciennes fautes, Yardly laiſſa retomber le Peuple dans ſon ancienne ſécurité, & négligea ce qui demandoit ſes premiers ſoins. D'ailleurs il permit qu'on plantât une ſi grande quantité de Tabac, que la Compagnie ſurchargée ſe vit dans la néceſſité d'implorer le ſecours du Roi, pour empêcher que chaque Habitant en fît plus de cent livres. Le Chevalier Wyat, jeune Homme ſans maturité, vint prendre le Gouvernement dans ces circonſtances. Il viſita toutes les Plantations ; & cette année aïant amené plus de treize cens Hommes, il en fit faire de nouvelles, juſqu'à la Riviere de Patowmeck, mais il n'y fit pas regner plus d'ordre que ſon Prédéceſſeur. L'établiſſement d'une Aſſemblée générale des Cours ſubalternes n'empêchoit point que le Gouverneur & le Conſeil ne formaſſent toujours la Cour Souveraine ; & la négligence de ce Tribunal, à faire obſerver les Reglemens, avoit introduit une licence ſi ſinguliere, que les Indiens, vivant au milieu des Anglois, avoient appris en quoi conſiſtoient leurs forces, en quel tems & dans quels lieux ils pouvoient les ſurprendre, en un mot, ſe trouvoient réellement maîtres de leurs vies & de leur fortune.

Mauvaiſe adminiſtration de Wyat, nouveau Gouverneur.

Ses fâcheuſes ſuites.

On éprouva bientôt de triſtes effets d'une ſi mauvaiſe adminiſtration. Un Capitaine Indien, nommé *Nimettanau*, aïant été tué dans une occaſion où ſa mort devoit paroître juſte, Oppechancanough, qui l'aimoit,

en fut si choqué, qu'il prit la résolution d'en tirer vangeance par le massacre général des Anglois. Il fixa le jour au 21 de Mars de la même année, qui étoit 1622, un peu avant midi, c'est-à-dire dans le tems que tous les Habitans des Plantations étoient dispersés sans armes, & tous livrés au travail. Ce dessein devoit s'exécuter au même instant dans tous les Cantons de la Colonie, excepté vers le rivage oriental, où l'on savoit que les Indiens portoient une affection plus sincere aux Anglois. Mais tous les autres, qui n'avoient jamais cessé de les haïr, quoiqu'ils vécussent librement avec eux, pousserent la perfidie jusqu'à profiter de cette familiarité pour emprunter d'eux leurs Bateaux & leurs Canots, lorsqu'ils avoient des Rivieres à traverser en allant engager leurs Voisins dans la conspiration. La veille du jour marqué pour l'exécution, ils firent aux Anglois des présens extraordinaires de Bêtes fauves, de Volaille, de Poisson & de Fruits. Le jour même, au matin, ils parurent sans armes, ils mangerent avec eux, & toutes les apparences furent soutenues jusqu'au dernier moment. Alors, fondant sur eux de toutes parts, ils assommerent les uns avec de certaines haches, qu'ils nomment *Tomahauks*, & les autres avec leurs propres houes, qu'ils trouvoient autour d'eux, ou que dans cette surprise ils leur arrachoient d'entre les mains. Ils se saisirent aussi des armes à feu, pour tirer sur ceux qui étoient échappés à leur premiere furie; & suivant le barbare usage de toutes ces Nations, ils n'épargnerent ni l'âge ni le sexe, afin qu'il ne restât personne qui pût se vanger de leur cruauté. Le nombre des Anglois, qui périrent dans ce jour, fut d'environ trois cens cinquante, la plûpart massacrés de leurs propres instrumens. Cette boucherie auroit été beaucoup plus sanglante, si la mine ne se fut éventée quelques heures auparavant. Deux Indiens, qu'on employoit ordinairement à la Chasse, avoient couché la veille dans la Plantation d'un Anglois, où l'un d'eux avoit des relations particulieres de service. L'autre voulut lui persuader de se lever la nuit pour aller tuer son Maître, avec promesse de tuer aussi le sien dès le jour suivant; & croïant l'encourager, il lui découvrit le fond du complot. Le Domestique, avec une fidélité qui ne demeura pas sans récompense, feignit d'entrer dans les vûes de sa Nation; mais il ne se leva que pour aller révéler à son Maître l'horrible secret qu'il venoit d'apprendre. Cet Anglois ne perdit pas un moment. Après avoir mis sa Maison en sûreté, il se rendit avant le jour à James-town. Les Habitans de la Ville & des Plantations voisines eurent le tems de pourvoir à leur défense, & l'Equipage d'un Vaisseau qui étoit dans la Riviere de *Patowmeck* fut sauvé par le même avis; mais les Plantations éloignées ne purent être informées assez tôt, pour se garantir d'un cruel massacre.

Nimettanau, dont la mort avoit porté Oppechancanough à cet excès de fureur étoit un Guerrier fort estimé de toutes les Nations Indiennes, & redouté même des Anglois. Les Indiens le croïoient immortel, ou du moins invulnérable, parcequ'il s'étoit trouvé dans un grand nombre d'Actions fort vives sans y avoir jamais reçu la moindre blessure. Comme il n'étoit pas moins rusé que brave, il s'efforçoit d'entretenir cette opinion; & jusques dans sa parure, il affectoit une singularité qui achevoit de le

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Conspiration des Indiens contre les Anglois.

Massacre général.

Cause de cette révolution.

Caractere de Nimettanau.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

faire paſſer pour un Etre ſupérieur à la race humaine. Il étoit couvert de plumes, arrangées ſi bizarrement, que les Anglois, à qui ce ſpectacle n'inſpiroit que l'envie de rire, lui avoient donné le nom de *Jean l'emplumé*, dont il ſe faiſoit autant d'honneur que du ſien. Un Marchand de la Colonie aïant étalé quelques bagatelles qui lui plurent, il n'avoit rien épargné pour l'engager à les aller vendre dans une Bourgade Indienne, nommée *Pamouki*, où il tenoit le premier rang. Le Marchand s'étoit laiſſé perſuader par de folles eſpérances; mais on ne l'avoit pas revu depuis ſon départ, & l'on n'avoit pas douté que Nimettanau ne l'eût tué en chemin, pour ſe ſaiſir de ſes Marchandiſes, ſurtout lorſqu'on lui avoit vû, ſur la tête, quelques ornemens qu'il n'avoit pû ſe procurer par une autre voie. Deux Domeſtiques du Marchand, qui n'avoient pû s'y tromper, lui avoient demandé ce qu'étoit devenu leur Maître; & n'aïant reçu qu'une réponſe inſolente, ils l'avoient tué d'un coup de fuſil.

En mourant, il eut la généroſité de leur pardonner ſa mort; mais à deux conditions, auxquelles il les preſſa fortement de s'engager; l'une de ne pas dire qu'ils lui euſſent ôté la vie, & l'autre de l'enterrer ſecretement parmi les Anglois. Son ambition étoit de faire durer l'opinion de ſon immortalité, qu'il avoit eu l'adreſſe d'établir parmi les Indiens. Peut-être la prudence devoit-elle faire entrer les Anglois dans ſes vues, puiſque cette politique les auroit mis à couvert de la vangeance d'Oppechancanough; mais après en avoir éprouvé des effets ſi ſanglans, & ſachant d'ailleurs qu'il s'efforçoit d'engager tous les Rois voiſins dans ſa querelle, ils conçurent qu'ils ne pouvoient eſpérer de repos que par ſa ruine & celle de ſa Nation. Tout ce que la Colonie avoit de gens armés fut emploïé pendant quelques mois à lui faire une guerre ouverte. On fit main-baſſe ſur ſes Indiens, & toutes ſes Habitations furent ravagées: mais la difficulté de le pourſuivre, dans les Bois, fit revenir enfin à la ruſe, qu'on regrettoit de n'avoir pas plutôt emploïée. Le Gouverneur fit offrir la Paix au Roi Fugitif, & promit d'enſevelir tout le paſſé dans l'oubli. L'Auteur anonyme, qui ne croit pas cette perfidie glorieuſe à ſa Nation, aſſure qu'on voit encore dans les Regîtres de la Colonie, que le but des Anglois étoit d'attirer Oppechancanough hors de ſa retraite, d'engager ſes Indiens à planter leur Maïz dans les terres voiſines des Habitations Angloiſes, & de ruiner enſuite leur travail, lorſque l'Eté ſeroit trop avancé pour en pouvoir attendre une ſeconde récolte. Ce projet fut exécuté; mais, avec cette différence, qu'après une fauſſe réconciliation, les Anglois prirent le tems de la moiſſon même pour fondre ſur leurs Ennemis, les taillerent en pieces, & firent leur profit d'une abondance de grains, qui ne leur couta que la peine de l'enlever.

Les Anglois ſe vangent par une perfidie.

La Colonie en ſouffre.

Cependant cette guerre, & la triſte avanture qui l'avoit fait naître, replongerent la Colonie dans un fâcheux embarras. Les entrepriſes, dont on s'étoit promis le plus de profit, demeurerent ſans exécution. Le maſſacre avoit été ſi général en quelques endroits, qu'il n'en étoit échappé perſonne; & diverſes malverſations, inévitables pendant les troubles ſuivans, avoient cauſé de groſſes pertes à la Compagnie. La plûpart des Aſſociés, rebutés de faire des avances dont ils recueilloient ſi peu de fruit, vendirent leurs

capitaux ; & ceux qui prirent leur place ſe hâterent d'envoïer de nouveaux ſecours : mais on remarqua bientôt qu'ils n'avoient en vue que d'enlever ce qui reſtoit de bon dans la Colonie, ſans ſe mettre en peine d'y établir un meilleur Gouvernement. A la vérité pluſieurs Particuliers, d'un nom connu, s'y tranſporterent avec leurs Familles & leurs effets, ſans aucune part aux fonds de la Compagnie, & dans la ſeule eſpérance d'obtenir du Gouvernement, des Terres & des Lettres de propriété, ſuivant le Reglement établi. D'autres demanderent ces conceſſions à la Compagnie, & les obtinrent, avec une Juriſdiction particuliere, qui ne devoit pas relever des Gouverneurs : mais ce fut la ſource de mille nouveaux déſordres. Les Indiens, qui ne reſpiroient que la vangeance, en profiterent pour ſurprendre les Anglois, & trouverent l'occaſion d'en faire un ſanglant carnage.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ÉTABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Charles I étoit alors ſur le Trône. Tant d'évenemens funeſtes attirerent ſon attention, & le déterminerent à prendre connoiſſance d'une Colonie, dont il entendoit plaindre la ruine, par ceux qui l'avoient regardée longtems comme le principal eſpoir de ſa Couronne. Dès l'année 1626, c'eſt-à-dire en prenant les rênes du Gouvernement, il caſſa la Compagnie ; il réduiſit la Virginie ſous ſa direction immédiate ; il nomma le Gouverneur & les Membres du Conſeil ; il ordonna que toutes les Patentes & les Procédures ſe fiſſent en ſon nom ; & pour encourager tout le monde par ſon déſintéreſſement, il ne ſe réſerva qu'une rente fonciere de deux Schellings, ſur chaque centaine d'Acres, d'ancienne & de nouvelle culture. Auſſi-tôt, la Colonie prit une autre face, & tout ſembla concourir à lui donner de l'éclat. On y vit paſſer une foule de nouveaux Habitans. Chacun y prenoit des terres à ſon gré, ſans autre formalité que d'y arriver avec une Patente, & ſans faire attention qu'en s'écartant les uns des autres dans une grande étendue de Païs, la défenſe commune en ſeroit plus difficile. Les Indiens furent intimidés par la vue d'un ſi grand nombre d'Anglois, & demeurerent tranquilles : mais on s'apperçut trop tard que cette liberté de prendre les Terres qu'on vouloit choiſir, & l'ambition de poſſéder un vaſte terrein, quoiqu'inculte, joint à la multitude des Rivieres, qui fourniſſoient à chaque Particulier un Port & toutes ſortes de commodités à ſa porte, nuiſoient aux principales vues de la Cour. Il en eſt arrivé que juſqu'à ce jour, il n'y a pas, dans toute la Virginie, une ſeule Habitation qui puiſſe porter le nom de Ville.

Ordre que Charles I y établit.

Raiſon pour laquelle il n'y a pas proprement de Ville en Virginie.

Cependant, auſſi longtems que l'adminiſtration y fut bien reglée, l'ardeur ne ſe refroidit point pour y former des Etabliſſemens. Diverſes perſonnes de qualité s'y tranſporterent avec leurs Familles. Cecile *Calvert*, Lord Baltimore, fut de ce nombre. Il étoit Catholique Romain ; & l'Auteur anonyme ne lui attribue point d'autre motif que l'exercice libre de ſa Religion ; mais ne la trouvant pas moins opprimée en Virginie qu'en Angleterre, il perdit l'envie de s'y arrêter. Les Anglois n'avoient encore aucune Habitation, dans le beau Païs qui eſt à la hauteur de la Baie de Cheſapeak ; il y fit un Voïage, dans la ſeule vue de le reconnoître ; & tout y répondant à ſes eſpérances, il ſe hâta de retourner en Angleterre, pour en demander la propriété, avec une dépendance fort légere de la

Etabliſſement de Mylord Baltimore.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Couronne. Elle lui fut accordée, ſous le nom de *Maryland*, c'eſt-à-dire *Terre de Marie*, à l'honneur de la Reine Epouſe de Charles I. Ce Païs eſt borné au Sud par la Riviere de Patowmeck, du côté du rivage occidental; à l'Eſt, par une ligne tirée depuis la Pointe *Look-out*, du côté oriental. Mylord Baltimore n'eut pas la ſatisfaction de revoir cette Terre promiſe; mais après ſa mort, elle fut confirmée à ſon Fils, qui s'y rendit en 1635, pour y former une Colonie dont ſes Deſcendans jouiſſent encore aux mêmes titres. On fait regarder comme un grand malheur pour l'Angleterre, qu'un Païs qui ſembloit demander, par ſa ſituation, d'être ſous un ſeul Gouvernement, ait été partagé en deux Colonies différentes. Elles ont beaucoup ſouffert de cette diviſion. Comme elles ſont les ſeuls endroits de la dépendance d'Angleterre où l'on plante une quantité conſidérable de Tabac, il arrive que ſi l'une défend le débit du mauvais pour faire hauſſer le prix du bon, l'autre ne manque pas d'en tirer avantage, en prenant cette occaſion pour faire paſſer indifféremment, en Angleterre, tout ce qu'elle en peut recueillir de bon & de mauvais. Un autre mal, qu'on fait venir de la même cauſe, & qui eut des ſuites encore plus triſtes, fut l'effet de cet exemple pour exciter les Seigneurs à demander auſſi des Conceſſions indépendantes. Dans l'eſpace de quelques années, on vit donner, non-ſeulement les Terres & les rentes foncieres de la Virginie, mais les Juriſdictions mêmes; ſurtout pendant l'adminiſtration du Chevalier Harvey, contre lequel cette violation des anciens Priviléges irrita ſi vivement toute la Colonie, qu'il fut arrêté, & conduit à Londres, avec deux Députés chargés des accuſations. Le Roi n'approuva point d'abord cette eſpece de révolte, & renvoïa même le Chevalier dans ſon Gouvernement. Enſuite, après s'être fait inſtruire du déſordre, il prit le parti de le rappeller, & de lui donner pour Succeſſeur le Chevalier Berkeley, dont la prudence arrêta le cours du mal.

Origine du nom de la Colonie de Maryland.

L'Angleterre y trouve peu d'avantage.

Mauvais effet des Conceſſions indépendantes.

Mais la Colonie en avoit déja reſſenti de furieux effets. Les Indiens, attentifs à profiter de tous les déſordres, avoient formé, ſous la conduite d'Oppechancanough, le projet d'un nouveau maſſacre, dans lequel plus de cinq cens Anglois perdirent la vie. Il ne fut pas ſi général que le premier, parceque ces Barbares n'avoient plus la même liberté dans l'intérieur du Païs. Leur fureur étoit tombée ſur les Habitations du côté méridional de la Riviere de James, & vers les ſources des autres Rivieres, ſurtout de celle d'York, où le redoutable Oppechancanough faiſoit ſa demeure.

Nouveau maſſacre des Anglois.

Berkeley trouva la Virginie dans les mouvemens d'une guerre, qui ſembloit ne devoir finir que par la ruine abſolue des Indiens ou des Anglois. Cependant, après avoir remedié aux maux les plus preſſans, il conçut que la tranquillité pouvoit être rétablie par des voies moins ſanglantes. L'âge & les fatigues militaires avoient rendu Oppechancanough ſi décrépit, que n'aïant plus la force de marcher, il étoit réduit à ſe faire porter. » Son corps, dit l'Anonyme, étoit tout flétri; ſes nerfs s'étoient » relâchés, & ſes paupieres étoient devenues ſi peſantes, qu'elles lui » fermoient continuellement les yeux. Il ne pouvoit les ouvrir qu'avec » l'aide d'un de ſes Gens, qui étoit chargé de cet office, & de celui de

Sage Gouvernement de Berkeley.

Oppechancanough eſt fait priſonnier.

» les ſoutenir «. Berkeley prit la réſolution de le ſurprendre & de l'enlever. L'eſpoir d'une groſſe récompenſe engagea quelques Indiens à lui montrer les chemins. Il s'avança, ſi legerement, avec un Corps de Cavalerie, que l'aïant ſurpris, en effet, dans ſon quartier même, il l'amena priſonnier à James-town. Son deſſein étoit de le faire tranſporter en Angleterre, autant pour ſe faire honneur par une action de cette importance, que pour donner un exemple de la bonté du climat de Virginie, & de la longue vie de ſes Habitans; mais il eut le chagrin de ne le pouvoir garder plus de quinze jours. Un Soldat Anglois, outré des maux que ce terrible Vieillard avoit cauſés à la Colonie, eut la lâcheté de le tuer d'un coup de fuſil, qu'il lui tira dans le dos. Il n'avoit pas témoigné la moindre foibleſſe dans ſa priſon, & ſa grandeur d'ame ſe ſoutint juſqu'au dernier moment de ſa vie. Un jour, qu'il entendoit marcher beaucoup de monde autour de lui, il ſe fit ouvrir les paupieres; & ſe voïant environné de quantité d'Inconnus que la curioſité amenoit pour le voir, il demanda, d'un ton indigné, qu'on lui fît venir le Gouverneur. Berkeley ne fit pas difficulté de paroître: ſi le ſort, lui dit-il fierement, t'avoit fait tomber entre mes mains, je n'aurois pas eu la baſſeſſe de t'expoſer à la riſée du Peuple. Ce Prince barbare avoit la taille avantageuſe, & l'air noble. Sans avoir reçu plus d'inſtruction que le commun des Indiens, il avoit trouvé, dans ſon génie naturel, l'art de gouverner & de faire la guerre. Ses Sujets les plus éloignés reſpectoient ſon nom, & recevoient, en tremblant, ſes moindres ordres. Quelques Anglois l'ont cru Fils, ou Frere, de Powhatan; comme on l'a dit après Smith: mais les Indiens ſoumis aſſuroient qu'il étoit venu d'une Région étrangere; fort loin au Sud-Oueſt, & faiſoient juger par leurs récits qu'il étoit né dans la dépendance des Eſpagnols, vers le Mexique, proche des fameuſes Mines de Sainte Ba... Sa captivité, & ſurtout ſa mort, eurent l'effet que le Gouverneur en avoit eſperé, pour le rétabliſſement de la paix.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ÉTABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Sa mort indigne.

Son caractere.

Une ſage adminiſtration acheva de la rendre ſi ſolide, qu'on n'appréhendoit plus de rupture, lorſque la cataſtrophe de Charles I replongea la Colonie dans de nouveaux troubles. Envain Berkeley crut les prévenir, en interrompant toute correſpondance avec l'Angleterre. Olivier Cromwell, nommé Protecteur, envoïa une puiſſante Eſcadre en Virginie; & malgré la réſiſtance de quelques Habitans, fideles à l'autorité roïale, pluſieurs Conſeillers, qui craignoient pour leur fortune, entraînerent toute la Colonie ſous le joug de l'Uſurpateur. Berkeley même ne put réſiſter au torrent; mais on remarque, à ſa gloire, que de tous les Païs ſoumis au Roi, il fut le dernier qui reconnut Cromwell, & le premier qui rompit ſes chaînes. Après avoir gémi dans l'oppreſſion, borné à la culture de ſes terres, il ſe vit rappellé par les cris du Peuple, pour ſuccéder au Gouverneur *Matthews*, dont la mort imprévue avoit laiſſé le Païs ſans Chef. Loin de céder aux premieres inſtances, il déclara qu'il étoit réſolu de ne jamais ſervir que le légitime Héritier de la Couronne. Cette généroſité, dans un tems où l'on ne voïoit encore aucune apparence au rétabliſſement de la Maiſon Roïale, fit tant d'impreſſion ſur le

Troubles de la Virginie cauſés par la mort de Charles I.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ÉTABLISSEMENT DES ANGLOIS.

Peuple, qu'on lui répondit, d'une ſeule voix, que la Colonie étoit prête à tout ſacrifier pour le ſervice du Roi. Auſſi-tôt, acceptant l'autorité qu'on lui offroit, il fit proclamer Charles II, Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe, d'Irlande & de la Virginie, avec ordre que toutes les Procédures ſe fiſſent deſormais en ſon nom. Ainſi ce Prince fut revêtu de la Dignité roïale en Virginie, avant que de l'être en Angleterre : mais bien-tôt après, étant remonté heureuſement ſur le Trône de ſes Ancêtres, il ſe hâta d'envoïer une nouvelle Commiſſion de Gouverneur à Berkeley, avec d'autres récompenſes de ſa fidélité & de ſon zele.

Batt tente de nouvelles Découvertes.

La Colonie reçut des augmentations conſidérables & proſpera long-tems, ſous un Chef ſi ſage. Elle chercha même à s'étendre par de nouvelles Découvertes. *Batt*, accompagné de quatorze Anglois & d'un même nombre d'Indiens, partit d'Appamatox & ſe rendit au pié des Montagnes, après ſept jours de marche. Elles ne lui parurent d'abord, ni hautes, ni fort eſcarpées : mais lorſqu'il eut paſſé la premiere chaine, il en trouva d'autres qui ſembloient toucher aux nues, & ſi perpendiculaires, que dans l'eſpace d'un jour entier, il ne pouvoit faire plus de trois milles en ligne droite. En d'autres endroits, il rencontra de vaſtes Plaines, & des Savannes de trois ou quatre milles de large, peuplées d'une infinité de Poules d'Inde, de Cerfs, d'Elans & de Bufles, qui loin de fuir à ſa vue, ſe laiſſoient approcher, & preſque prendre avec la main. Il y trouva auſſi du Raiſin, d'une ſi étrange groſſeur, que chaque grain avoit celle d'une prune. Après avoir traverſé toutes les Montagnes, il arriva dans une autre Plaine, arroſée par une petite Riviere qu'il ſuivit pendant pluſieurs jours. Ce Païs déſert aboutiſſoit à des Champs cultivés, & ſéparés par quantité de Cabanes, dont les Habitans prirent la fuite à l'approche des Anglois. Batt n'y laiſſa pas moins quelques bagatelles de l'Europe, pour faire connoître aux Indiens qu'on n'étoit pas venu dans le deſſein de leur nuire. Au-delà des Cabanes, on voïoit de grands Marais, où les Guides refuſerent de s'engager, ſous prétexte que cette Contrée baſſe étoit habitée par une Nation puiſſante, qui faiſoit commerce de Sel avec ſes Voiſins, mais qui retenoit les Etrangers. Envain Batt les preſſa d'avancer. Leur timidité l'obligea de retourner ſur ſes traces, ſans avoir pouſſé plus loin ſes recherches. Sur le rapport qu'il fit de cette Expedition, Berkeley réſolut d'en faire lui-même une nouvelle, & de partir aſſez fort pour n'être arrêté par aucune crainte : mais une guerre civile, qui s'éleva dans la Colonie, rompit toutes ſes meſures ; & depuis ce tems, les Anglois de la Virginie n'ont tenté aucune découverte.

On n'en a pas tenté depuis.

Guerre civile en Virginie.

On a déja touché les deux premieres cauſes du mécontentement des Virginiens ; l'une étoit l'exceſſive médiocrité de la valeur du Tabac, qui cauſoit beaucoup de préjudice à la Colonie dans les échanges, ſans que tous les efforts de l'Aſſemblée générale y puſſent remédier ; l'autre, un partage arbitraire des Terres, contre l'établiſſement primordial. Charles II ſe crut en droit de ſuivre là-deſſus l'exemple du Roi ſon Pere ; il fit de groſſes Donations à divers Seigneurs, qui abuſerent indiſcretement de leur ſupériorité, pour faire tomber ſur les Pauvres tout le poids des

taxes,

taxes. A ces deux ſujets de plainte, qui mettoient déja le Peuple au deſeſpoir, l'Anonyme joint les obſtacles que le Parlement d'Angleterre fit naître, tout-d'un-coup, au Commerce de la Colonie entiere. Un Acte de cette Cour établit divers droits d'une Plantation à l'autre; impoſitions d'autant plus cruelles, qu'elles ne tournoient qu'au profit des Officiers nommés pour les recueillir. Le même Acte en mettoit auſſi de conſidérables ſur l'entrée du Poiſſon ſalé dans la Colonie, quoique l'Angleterre fut exempte de ce droit, & ſur toutes les Denrées qui ſe tranſportoient de la Virginie en Angleterre, dans les Vaiſſeaux même de fabrique Angloiſe & montés par des Anglois. Ces trois griefs excitoient déja de violens murmures, lorſqu'un incident, beaucoup plus terrible, acheva de ſoulever les eſprits. On avoit chaſſé de *Monadas*, nommé aujourd'hui la Nouvelle Yorck, les Hollandois (*) qui s'y étoient établis, & qui, pendant leur ſéjour ſur cette Côte, avoient entretenu un Commerce réglé avec les Habitans Indiens du fond de la grande Baie de Cheſapeak. Ces Sauvages s'étoient accoutumés à paſſer & repaſſer ſur les Frontieres de la Virginie, pour aller acheter diverſes ſortes de Fourrures des Indiens du Sud. Comme ils en vendoient une partie aux Anglois, & qu'ils portoient le reſte à Monadas, les deux Nations Européennes s'étoient contentées de ce trafic, & la paix avoit duré aſſez long-tems ſans interruption. Mais d'autres raiſons aïant porté les Anglois à ruiner la Colonie de Monadas, le reſſentiment des Hollandois en fut ſi vif, qu'ils trouverent le moïen d'inſpirer contr'eux une haine implacable aux Indiens. Elle ſe déclara d'abord par des brigandages & des maſſacres du côté de la Baie. Enſuite les Indiens du Sud, qui avoient perdu la meilleure partie de leur Commerce, & qui n'en pouvoient accuſer que les Anglois, formerent auſſi des projets de vangeance, & les exécuterent avec la derniere barbarie. Alors la terreur, jointe à l'oppreſſion des impôts, rendit les Virginiens capables de toute ſorte d'excès. Cependant ils ne commencerent encore qu'à s'attrouper tumultuairement, pour demander des ſecours que le Gouvernement n'étoit pas en état de leur offrir: mais ils trouverent bientôt un Chef. Ce fut un jeune Officier, nommé Nathanael *Bacon*, éloquent, vif, hardi, d'une phyſionomie impoſante, propre, en un mot, à conduire une Populace furieuſe. Berkeley, qui avoit été juſqu'alors l'Idole de la Colonie, ſe vit tout-d'un-coup abandonné, & réduit à ſe fortifier dans ſa Maiſon, avec quelques-uns des principaux Habitans de James-town. La révolte fut ſi générale, & dura ſi long-tems, que Bacon, aïant convoqué une Aſſemblée dans les formes, & s'étant fait reconnoître Général de la Colonie, prit en effet toutes les marques de l'autorité abſolue, comme il en exerça le pouvoir; ſans autre modification que d'attendre les ordres de la Cour, par des Députés qu'il promit d'y envoïer, & dont il ſe propoſoit de ſuſpendre long-tems le départ, ou d'empêcher le retour. Un petit nombre d'honnêtes Gens n'aïant pas laiſſé de prendre parti pour le Gouverneur, ces mouvemens ne ſe firent point ſans pluſieurs eſcarmouches, qui couterent la vie à quantité de

Découverte de la Virginie, et Etabliſſement des Anglois.

(*) On a déja parlé, & l'on parlera encore de la Nouvelle Belge.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

perſonnes des deux Partis : mais on doute que l'Angleterre même eût pû remédier au déſordre, ſi la mort naturelle de Bacon n'eut renverſé ſes ambitieux projets. Les Mécontens, déſunis par la perte de leur Chef, ne penſerent qu'à demander grace, & le Chevalier Berkeley fut rétabli dans ſon Gouvernement. Mais avant que la paix put être bien affermie, un des Capitaines de Bacon, nommé *Lawrence*, deſeſpéré du ſort de quelques autres, qui s'étant rendus à condition d'une amniſtie, n'avoient pas laiſſé d'être déclarés incapables d'exercer jamais aucun Emploi dans la Colonie, conçut l'horrible deſſein de réduire James-town en cendres, & le ſuivit avec une ſi furieuſe obſtination, que ne trouvant point ſes Gens diſpoſés à lui obéir, il l'exécuta de ſa propre main. Cette malheureuſe Ville n'eſt pas remontée, depuis, à l'état floriſſant, où elle étoit parvenue. Berkeley mourut, peu de tems après l'incendie ; & l'on verra, dans la Deſcription, qu'un autre Gouverneur prit le parti de transferer les Cours de Juſtice & l'Aſſemblée générale à Williamſbourg.

Jameſtown eſt ruiné par le feu.

Les Anglois ſont devenus tranquilles en Virginie.

Depuis la révolte de Bacon, l'ordre que la Cour a mis dans le Gouvernement de la Virginie l'a préſervée des révolutions de cette nature. Ses Habitans y ont cultivé ſi tranquillement leurs Plantations, que leur Hiſtoire n'offrant plus d'évenemens extraordinaires, on ſe contentera de repréſenter, dans un autre article, l'état actuel de cette Colonie. Ses progrès doivent avoir été fort prompts, puiſque dès l'an 1723 on trouve la peinture ſuivante de ſon Commerce.

Commerce de cette Colonie en 1723.

» La Virginie & Maryland, dit l'Auteur Anglois d'un Ecrit politique, » n'ont pas d'autre objet que la culture de leur Tabac. On en a porté » la perfection ſi loin en Virginie, qu'il paſſe pour le meilleur de l'U- » nivers, ſurtout celui qui croît ſur la Riviere d'York. C'eſt preſque le » ſeul dont on faſſe uſage en Angleterre. Les autres, qu'on nomme *Oro-* » *noac*, & celui de Maryland, ſont plus chauds dans la bouche : cepen- » dant ils ſe vendent auſſi fort bien, parcequ'on les aime en Hollande, » en Dannemark, en Suede, & dans toute l'Allemagne. Il s'en exporte » annuellement 30000 Bariques, qui produiſent à l'Angleterre, cinq ſi- » vres ſterling par Barique, dans les Echelles Etrangeres, & qui augmen- » tent par conſéquent le fond général de la Nation de 150000 livres ſter- » ling par an. Ce Commerce eſt, ſans contredit, un de nos principaux avan- » tages. Tous les ans, il emploie deux cens de nos Vaiſſeaux, & fait » entrer, année commune, entre trois & quatre cens mille livres ſter- » ling dans les Coffres du Roi. Si ce calcul paroît exceſſif à ceux qui » n'en connoiſſent point le ſecret, ou qui n'en ont pas des idées juſtes, un » peu d'explication le fera trouver modeſte. Il eſt certain, par les Re- » gîtres publics, qu'on frette tous les ans deux cens Vaiſſeaux de Tabac » dans toute la Baie de Cheſapeak, où je comprens Maryland, & que » l'un portant l'autre ils ne peuvent porter moins de 700 Bariques. C'eſt » en tout ſoixante-dix mille, dont je ſuppoſe que la moitié ſe vend & » ſe conſomme en Angleterre : mais les droits pour ces trente-cinq mille » Bariques, à ne ſuppoſer le poids de chacune que de quatre quintaux, » donneront déja huit livres ſterling par Barique, & deux cens quatre- » vingt mille pour le total. L'autre moitié, qui s'exporte, ne produira

» pas plus d'un cinquieme de cette ſomme à l'Echiquier, parcequ'elle » eſt à couvert de toutes ſortes d'impôts & d'une partie des ſubſides : ce- » pendant ſi l'on accorde ſeulement cinquante mille livres pour le droit » des trente-cinq mille Bariques d'exportation, il revient annuellement » à la Douane trois cens trente mille livres ſterlings pour les ſoixante- » dix mille Bariques. Il n'y auroit que les tems de guerre, qui puſſent me » faire rabattre quelque choſe de ce compte. Quelques Négocians, qui » ſe prétendent bien informés du Commerce de la Virginie, aſſurent » qu'on a quelquefois embarqué dans une ſeule année juſqu'à cent mille » Bariques, pour Virginie & Maryland, & qu'il s'en eſt conſommé qua- » rante mille en Angleterre. Si leurs Mémoires ſont juſtes, mon calcul » ne peut être accuſé d'exagération ; mais je me ſuis attaché aux lumie- » res les plus certaines : & pour n'en laiſſer aucun doute, il ſuffit de faire » obſerver combien ce Commerce s'eſt accru dans les autres parties d'An- » gleterre, comme dans le Port de Londres. Depuis pluſieurs années la » Ville de *Liverpool* reçoit annuellement, ou du moins année commu- » ne, cinquante Vaiſſeaux de la Baie de Cheſapeak. La plûpart de nos » autres Ports en emploient tous les ans huit ou dix à ce Commerce, & » l'on aſſure que la Ville de Briſtol paie annuellement ſoixante mille li- » vres ſterling de droits, pour le Tabac qu'elle conſomme : ce qui ne » paroîtra point [illegible] vraiſemblance, s'il eſt vrai, comme on le dit dans » cette Ville même, qu'un ſeul de ſes Vaiſſeaux, nommé le *Marchand* » *de Briſtol*, a païé, depuis vingt ans, entre huit & dix mille livres an- » nuelles à la Douane, & que fort ſouvent il eſt entré tout-à-la-fois » dans la Saverne trente & quarante voiles de la Virginie, ſans comp- » ter les Avanturiers qui fraudent la Douane. Si les Ports extérieurs n'em- » ploient pas moins de cent Vaiſſeaux tous les ans, on conviendra ſans » peine que Londres peut emploïer les cent autres ; & tout ce que j'ai » dit de la Douane & des droits ne peut paroitre incertain.

» Mais, outre l'extrême avantage qui nous revient de l'exportation du » Tabac dans toutes les autres parties de l'Europe, conſidérons de quelle » utilité ce Commerce eſt pour nous, par le prodigieux nombre de mains » qu'il emploie, & de Familles qu'il fait ſubſiſter en Angleterre & en » Virginie. Il ne monte pas à moins de ſoixante-dix mille Anglois en » Virginie, ni certainement à moins en Angleterre. Combien n'envoïons- » nous pas, tous les jours, de Marchandiſes de nos Manufactures aux Vir- » giniens, qui ſont obligés de tirer d'ici tout ce qui leur eſt néceſſaire » pour ſe vêtir, tous les inſtrumens de leur travail, & tout ce qui ſert » au luxe ? Ajoutons que les Marchandiſes qu'on leur envoie ſont celles » qui viennent des métiers les plus utiles, qui occupent le plus grand » nombre d'Ouvriers, qui en nourriſſent le plus, & par conſéquent les » plus avantageuſes au bien public ; telles ſont celles des Tiſſerands, des » Cordonniers, des Chapeliers, des Serruriers, des Tourneurs, des Me- » nuiſiers, des Tailleurs, des Couteliers, des Cordiers, des Braſſeurs, » & je puis dire de tous les Artiſans d'Angleterre.

DÉCOUVERTE DE LA VIRGINIE, ET ETABLISSEMENT DES ANGLOIS.

§ II.

Description de la Virginie et de Maryland.

Son étendue.

ON a déja pris ſoin de faire obſerver que les Anglois donnerent d'abord, au hazard, le nom de Virginie à toute la partie Septentrionale du Continent de l'Amérique, & que les Conceſſions de la Cour pour leurs premieres Colonies furent expédiées ſous ce titre. Longtems même, celles qu'on diſtingua dans la ſuite par des noms particuliers furent regardées comme des membres de la Virginie. Enfin ce nom n'eſt demeuré qu'à l'étendue de Païs qui eſt ſituée le long de la Baie de Cheſapeak, un peu vers le Sud, & qui renferme la Virginie & Maryland. Sous cette acception, la moindre longueur qu'on lui donne eſt de deux cens milles vers le Nord, depuis la Pointe de Confort, à l'entrée de la Baie, & la même à peu-près, vers le Sud : mais l'Anonyme, s'arrêtant à la Virginie proprement dite, & diſtinguée de Maryland, la repréſente bornée au Sud par la Caroline Septentrionale, au Nord par la Riviere de Patowmeck, à l'Eſt par la Mer, & au Nord-Oueſt par cette grande chaîne de Montagnes au-delà deſquelles on a vu que les Anglois, ſous la conduite de Batt, s'efforcerent vainement de pénétrer.

Qualités de la Côte.

La Côte du Continent, vers la Virginie, eſt fort eſtimée des Navigateurs, parcequ'auſſitôt que la ſonde y trouve le fond, ce qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante lieues de terre, ſur quatre-vingt ou quatre-vingt-dix braſſes d'eau, cette profondeur diminue par degrés, & ſi régulierement, qu'un Pilote expérimenté peut juger de la diſtance par le fond.

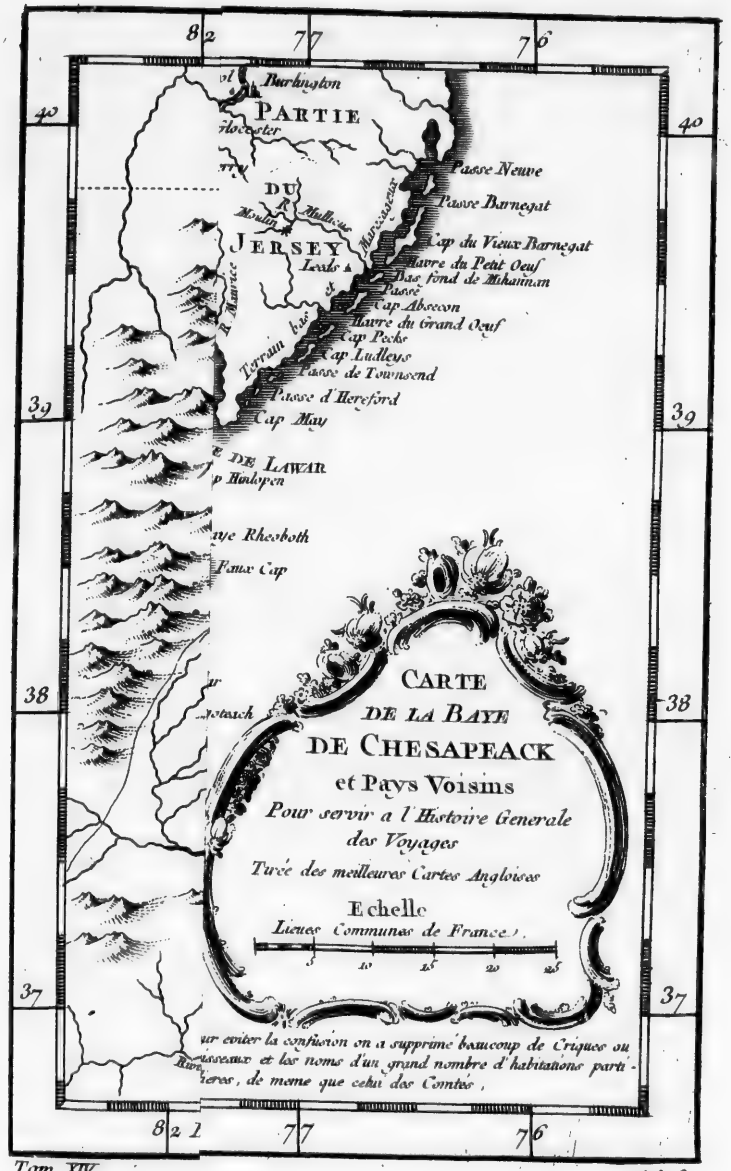
Baie de Cheſapeak.

Une belle Carte de la Baie de Cheſapeak, publiée à Londres avec des éloges extraordinaires (*), place ſon embouchure par les trente-ſept degrés de Latitude du Nord, entre le Cap Henry au Sud & le Cap Charles au Nord, & lui donne dix-huit milles de large. La profondeur ordinaire du Canal, eſt de neuf braſſes, qui diminuent en quelques endroits juſqu'à ſept. Sa partie la plus ſure eſt la plus proche du Cap Henri, exactement à 37 degrés; de ſorte qu'aïant pris cette Latitude à midi, le jour qu'on s'attend d'arriver à l'entrée, on peut ſans crainte avancer pendant la nuit, & ſuivre le rivage méridional juſqu'à deux lieues au-delà du Cap, où l'on ſe trouve dans une excellente Rade, nommée *Lyn-Haven*. De cette Rade, la Baie pénetre environ deux cens milles dans les Terres. Sa largeur y eſt de dix à quinze milles, excepté vers le fond, où elle ſe rétrécit beaucoup. Elle contient pluſieurs petites Iles, dont quelques-unes ſont couvertes de Bois. Entre une infinité de Rivieres qu'elle reçoit, ſurtout du côté de l'Oueſt, on en diſtingue quatre par leur grandeur, qui ſont celles de James, d'York, de Rapahanok & de Patowmek. Les principales des autres, dont quelques unes portent les plus gros Vaiſſeaux Marchands, ſe nomment l'Eliſabeth, le Nanſamon, le Chickahomony le Pocoſon, le Pamunki, le Norck, l'Eſter-*North*, le Corottonan, le Wi-

Rivieres qu'elle reçoit.

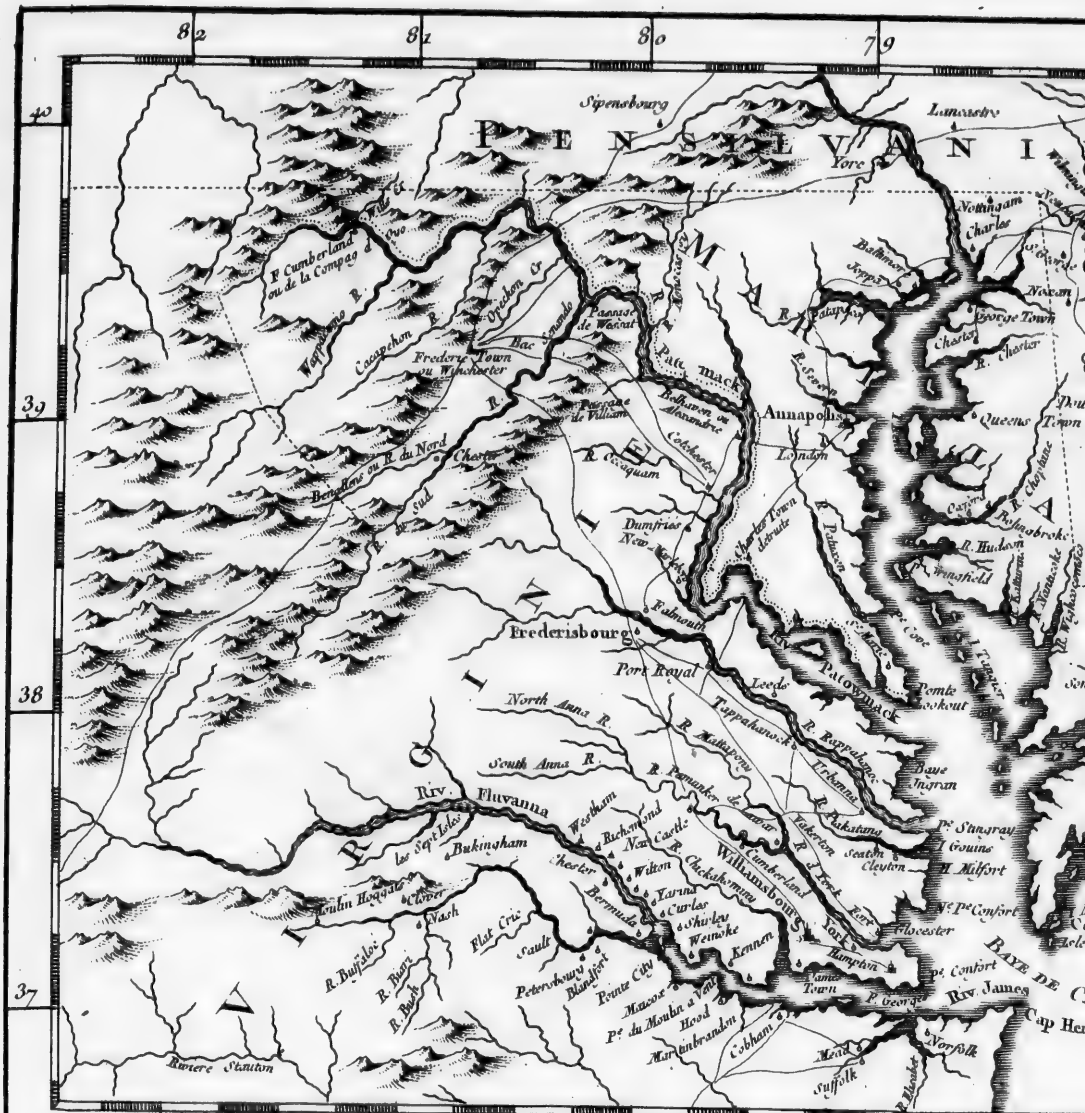
(*) On la donne ici.

Tom XIV



Pour éviter la confusion on a supprimé beaucoup de Criques ou Ruisseaux et les noms d'un grand nombre d'habitations particulieres, de même que celui des Contés.

Tom XIV. N°. 8.


PENSILVANIE
MARYLAND
VIRGINIE
Sipensbourg
Lancastre
York
Nottingam
Charles
Baltimore
Joppa
Patapsco
Georges Town
Chester
Queens Town
Annapolis
London
Patowmack
Fredericsbourg
Port Royal
Leeds
Tappahanock
Rappahanock
Baye Ingran
Pte Stingray
Gouins
Milfort
Cloyton
Pte Comfort
Gloucester
Baye de Chesapeak
Riv. James
Cap Henry
Norfolk
Suffolk
Fluvanna
Westham
Richmond
New Castle
Cumberland
Williamsbourg
York River
Yorck
Hampton
James Town
Glocester
Wilton
Yarnal
Curles
Shirley
Weimoke
Kennon
Chickahomony
Chester
Bermuda
Nash
Flat Creek
Sault
Petersbourg
Blandford
Ponte City
Mayor
Pte du Moulin a Vent
Hood
Martinbrandon
Cobham
Mine
Riviere Staunton
Fluv. Cumberland ou de la Compag.
Ohio
Opeckon R.
Bac
Frederic Town ou Winchester
Pascatoe de Wocat
Patowmack
Rappahanock ou Annamesse
Colchester
Pascatoe de Villiam
Berkeley ou R. du Nord
Chery
R. du Sud
R. Occoquam
Dumfries
New Marke
Falmouth
North Anna R.
South Anna R.
Pamunkey de Lenior
Mattapony
Irhamma
Pamunkey
Yakerton
Seaton
Nansemond R.
Les Sept Isles
Bukingham
Goulin Hoquart
Clover
R. Buffalo
R. Bigg
R. Buck
Flat Creek
Sault
Blandford
Ponte City
Mayor
Pte du Moulin a Vent
Hood
Martinbrandon
Cobham
Mine
Riviere Staunton
Suffolk
R. Blanket
Chesapeak
Cove
Potomack
R. Hudson
Princefield
Rappahanock
Pte Cove
Pte Look out
Baye Ingran
Pte Stingray
Gouins
Milfort
Cloyton
Pte Comfort
Gloucester
Baye de Chesapeak
Riv. James
Cap Henry
Norfolk
Suffolk
R. Blanket
Longitude Occidente 82 81 du Meridien de 80 Paris. 79
40
39
38
37

Tom XIV.

79
78
77
76
40
39
38
37
Philadelphie
Burlington
Bristol
Lancastre
Yorc
Woodberry
Salem
Greenwich
Nouv. Jersey
Passe Neuve
Passe Barnegat
Cap du Vieux Barnegat
Havre du Petit Oeuf
Bas fond de Mhannam
Passé
Cap Abscon
Havre du Grand Oeuf
Cap Peske
Cap Lu lleus
Passe de Townsend
Passe d'Hereford
Cap May
Baye de Lawar
Cap Hidopen
Baye Rhoboth
Faux Cap
Queens Town
Nouvre Town
Dous
Schomerset
I Cedar
Changotauch
I Teache
I Paramore
I Revel
I Matchapungo
Moken
Cap Charles
Isle Smith
Baye de Chesapeack
Cap Henry
Rr. James
Pt. Comfort
Glocester
Norfolk
Suffolk
Baye Ingran
Pte Stingray
Gouins
Milfort
Cleyton
Carte
de la Baye
de Chesapeack
et Pays Voisins
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Tirée des meilleures Cartes Angloises
Echelle
Lieues Communes de France.
0 10 15 20 25
Pour eviter la confusion on a supprimé beaucoup de Criques ou Ruisseaux et les noms d'un grand nombre d'habitations particulieres, de meme que celui des Comtés.

N°. 8.

comoko, le Pocamoki, le Chiſſoneſſik & le Pungotego. On ſe diſpenſe de marquer leur poſition, qui eſt fort exacte dans la Carte. Toutes ces Rivieres ſont ſi commodes & ſi bien diſtribuées, que de ſix en ſix milles on trouve preſque toujours une bonne Rade. Elles ſe forment du concours d'une infinité de ſources, d'où l'eau ſort en ſi grande abondance, qu'elle rend celle des Rivieres douce, juſqu'à ſoixante & cent milles au-deſſous du flot des Marées, & quelquefois à trente ou quarante milles de la Baie même. Quelques-unes de ces ſources forment tout-d'un-coup un ſi gros courant, qu'à cinq cens pas de leur origine, elles font tourner des Moulins à blé. Le grand avantage de cette multitude de Rivieres eſt de donner à chaque Habitation la commodité de recevoir les Navires & les Barques à ſa Porte; d'où il eſt arrivé, comme on l'a fait obſerver, qu'on ne s'eſt gueres embarraſſé de former des Villes dans la Virginie.

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

On ne fait qu'un reproche aux Rivieres du Païs; c'eſt que tous les ans au mois de Juin, il paroît ſur l'eau ſalée des légions de Vers, qui percent les Chaloupes, les Barques & les Vaiſſeaux mêmes, partout où la Poix, le Godron & la Chaux laiſſent le bois découvert, & qui s'y forment des cellules aſſez ſemblables à celles des raïons de miel. Ils ne ceſſent point d'être nuiſibles juſqu'au tems des groſſes pluies, qui arrive vers la fin de Juillet. Alors ils diſparoiſſent juſqu'au retour de l'Eté, ou du moins, ils ne cauſent aucun mal. On remarque qu'ils ne percent jamais que la ſeule planche à laquelle ils ſe ſont attachés. L'Anonyme donne quatre moïens de s'en garantir, les ſeuls que l'expérience ait fait découvrir: 1°. d'eſpalmer ſi bien les Bâtimens, qu'il n'y reſte aucun vuide; 2°. Si l'on arrive dans la ſaiſon des vers, de mouiller au fort de la Marée, parceque le courant les entraîne, & de haler à terre les petites Barques & les Chaloupes; 3o. de nettoïer le Vaiſſeau, & ſurtout d'y paſſer le feu, auſſitôt que la ſaiſon des Vers eſt finie, parceque n'étant point encore enfoncés dans les Planches, le moindre feu les tue; 4o. de quitter l'eau ſalée pour aller mouiller dans l'eau douce, pendant les cinq ou ſix ſemaines que les Vers ſe tiennent ſur l'eau.

Vers fort nuiſibles dans les Rivieres.

On diviſe la Virginie en vingt-cinq Cantons, ſous le nom de Comtés, qui contiennent trente-neuf Paroiſſes. Le plus ancien, c'eſt-à-dire celui où les Anglois formerent leur premier Etabliſſement, & qui étoit nommé Pouhatan par les Indiens, ſe nomme aujourd'hui le Comté de Norfolk. C'eſt le plus méridional. Il eſt ſitué ſur la Riviere James, qui n'a pas moins d'un mille de large proche de la Ville du même nom, & dont le cours eſt d'environ cent quarante milles depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure dans la Baie, droit à l'Oueſt du Cap Henri: elle reçoit de grands Vaiſſeaux, l'eſpace de cent milles. Le Comté de Norfolk n'a qu'une Paroiſſe, nommée l'*Eliſabeth*, & contient cent douze mille dix-neuf acres de terre. Il eſt arroſé par une Riviere qui ſe nomme auſſi l'Eliſabeth, & qui prenant ſa ſource dans le Comté même, ſe joint à celle de James, entre deux Anſes qui portent le nom d'*Eſt-Bay* & d'*Oueſt-Bay*.

Diviſion de la Virginie, en vingt-cinq Comtés.

On trouve enſuite ſur la Riviere James, le Comté de la *Princeſſe Anne*, qui contient quatre-vingt-dix-huit mille trois cens cinq acres, & la

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

Paroiſſe de *Lyn-haven*, au-deſſous du Cap Henri ; enſuite le Comté de Nanſamon, qui a cent trente-un mille cent ſoixante-douze acres, & trois Paroiſſes ; l'une qu'on nomme Paroiſſe haute, l'autre, Paroiſſe baſſe, & la troiſieme, Chuckahek. La Riviere de Nanſamon, qui prend naiſſance dans ce Comté, ſe joint à celle de James au-deſſus de l'Anſe nommée *Bennet's creek*. Enſuite, le Comté de *Wight*, dans lequel on compte cent quarante-deux mille ſept cens quatre-vingt-ſeize acres, & deux Paroiſſes, nommées *Warwik-ſqueek* & *Newport*. Ce Comté offre une ſource, d'où l'eau coule avec une abondance extraordinaire. Enſuite le Comté de *Surrey*, qui a cent onze mille cinquante acres, & deux Paroiſſes, nommées *Southwark* & *Lyon's creek*. Enſuite le Comté d'*Henrico*, qui eſt le dernier ſur le bord méridional de la Riviere James, & qui contient cent quarante-huit mille ſept cens quatre-vingt ſept acres ; il a deux Paroiſſes, *Henrico* & *Briſtol*. On avoit bâti, dans ce Comté, une Ville, nommée Henri-polis, qu'on a laiſſée tomber en ruine. Vingt milles au-deſſus du premier ſaut de la Riviere, on trouve la Bourgade de Monacan, où les Réfugiés François ſe ſont établis.

Vis-à-vis du Comté d'Henrico, au Nord de la même Riviere, s'offrent les Comtés du Prince Georges & du Prince Charles, qui contiennent cent ſoixante & un mille deux cens trente-neuf acres, & trois Paroiſſes, *Martin-Brandon*, *Ouianoke*, & *Oueſtover*.

Deſcription de James-town.

Enſuite, le Comté de James, où l'on compte cent huit mille trois cens ſoixante-deux acres & cinq Paroiſſes, dont l'une nommée *Hundered* eſt ſituée de l'autre côté de la Riviere, avec une partie de ce Comté : les noms des quatre autres ſont *Wallingford*, *Wilmington*, *James-town*, & *Brutton*. Ce Comté a toujours tenu le premier rang, parcequ'il contient James-town, ou la Ville de Jacques, ſituée ſur le bord Septentrional de la Riviere de même nom, à quarante milles de ſon embouchure. Quoiqu'elle n'ait jamais paſſé pour une belle Ville, on y voïoit avant l'incendie pluſieurs Edifices de brique, ... des Hôtelleries pour la commodité des Voïageurs. Le nombre des Maiſons, qui ne monte aujourd'hui qu'à ſoixante ou ſoixante-dix, devoit être beaucoup plus grand, puiſqu'il y avoit pluſieurs belles rues, & deux ou trois Forts. Mais une partie aïant été conſumée par le feu, la tranſlation des Cours de Juſtice à Williamsbourg, la réſolution qu'on prit d'y tenir les Aſſemblées générales, & le Collége qu'on y fit bâtir, ſemblerent condamner James-town à ne ſe relever jamais de cette diſgrace ; d'autant plus que le goût des Virginiens les portant à vivre dans leurs Plantations, il y a peu d'apparence qu'ils penſent jamais à rebâtir une Ville qui n'avoit jamais été fort peuplée. D'ailleurs on a remarqué, depuis longtems, que les Etabliſſemens qui bordent la Riviere de James, dans tout l'eſpace où elle eſt ſaumâtre, ſont ſujets à des fievres lentes ; & cette ſeule raiſon auroit pû ſuffire pour faire transférer la Capitale du Païs à Williamsbourg, dont la ſituation eſt beaucoup plus ſaine. Le Chevalier Berkeley fit bâtir pour ſa réſidence, près de James-town, une fort belle maiſon, nommée *Green-Spring*, où l'on voit une ſource d'eau ſi froide, que dans les chaleurs de l'Eté on n'en ſauroit boire ſans danger.

Deſcription de Williamſbourg.

C'eſt auſſi dans le Comté de James, qu'eſt ſitué Williamſbourg. Le terrein que cette Ville occupe, à ſept milles de James-town dans les Terres, ſe nommoit auparavant *Middleplantation*. Mais quelques avantages qu'on ſe ſoit efforcé d'y raſſembler, il ne paroît pas qu'elle mérite un autre titre que celui de Bourg. Quoiqu'on y tienne les Cours de Juſtice & les Aſſemblées de la Colonie, à peine eſt-elle compoſée de trente Maiſons. On y voit néanmoins la trace de pluſieurs rues, qui devoient être bâties dans la forme du double W Anglois, mais qui ne ſont pas même commencées, & qui ne le ſeront peut-être jamais. Le ſeul édifice remarquable eſt l'Hôtel-de-Ville, bâti par le Colonel Nichokſon, ſous le nom de *Capitole*, avec un petit Fort, ou plutôt une Batterie de dix ou douze Canons.

Une Lettre de M. *Hugh Jones*, un des Supérieurs du Collége de Williamſbourg, publiée à Londres il y a pluſieurs années, fait une peinture plus exacte de l'état actuel de cette Ville. » Nous avons ici, dit M. Jo-» nes, trois Bâtimens, qui paſſent aux yeux des Habitans pour les plus » ſuperbes de toute l'Amérique ; le Collége, l'Hôtel-de-Ville, qu'on » nommoit d'abord le Capitole, & la Priſon publique ; ſans compter la » Maiſon du Gouverneur, qui n'eſt pas de la grandeur des trois autres, » mais qui les ſurpaſſe encore par la beauté de ſes ornemens. L'Egliſe & » l'Arſenal ſont auſſi deux fort beaux édifices. Quoique les rues ne ſoient » point achevées, on a changé le plan bizarre du double W en celui » d'une M, qui promet une forme plus agréable & plus réguliere. Tous » les Bâtimens ſont de brique, & couverts de Bardeaux, excepté la Pri-» ſon, dont le toît eſt à la Moſaïque, par une idée du Gouverneur *Spotſ-*» *wood*, dont on a reconnu l'utilité. La façade du Collége, qui ſe pré-» ſente droit à l'Eſt, eſt double, & longue de cent trente-ſix piés, avec un » grand Portique, qui s'avance en forme de Dôme. Les deux aîles re-» tournent en équerre, & forment à l'Oueſt une belle & vaſte Place, » où l'on entre du même côté par une grande Porte, au milieu d'un mur » qui ferme cette Cour ou cette Place. Hors du mur, il y a d'autres » cours, & d'autres logemens pour les Maîtres des Indiens & pour leurs » Ecoliers, avec différens Jardins, & un champ clos en forme de Parc, » d'environ cent cinquante acres de terre. Le grand édifice fut bâti d'a-» bord ſur un plan du fameux Chevalier Wren ; enſuite, aïant été fort » endommagé par le feu, il fut réparé, avec un peu de changement, » & fort orné par le Gouverneur Spotſwood. Il reſſemble aſſez, aujour-» d'hui, à l'Hôpital de Chelſey.

Suivant le deſſein, dont on attend l'exécution, une rue fort droite, qui doit partir de la façade, n'aura gueres moins d'un mille de long ; mais l'Auteur ne nous apprend point combien on y compte déja de Maiſons. Cependant il ajoute que c'eſt à l'autre bout qu'eſt ſitué le Capitole, édifice auſſi noble, dit-il, auſſi commode, qu'il y en ait dans ce genre. » C'eſt là que ſe tiennent toutes les Cours de Juſtice. La forme du Bâti-» ment eſt celle d'une H, avec un Eſcalier à chaque aîle. Des deux côtés » de cette grande rue, on en a tracé une parallele, de moindre largeur, » pour former l'M, avec pluſieurs petites, de communication. L'Egliſe eſt

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

» au centre. C'eſt un édifice de Brique, en forme de Croix, qui n'eſt pas » moins commode, ni moins orné, que les meilleures Egliſes de Londres. » Aſſez proche, s'éleve une grande Tour octogone, qui ſert de Magazin » pour les armes & les munitions. Un peu plus loin, on trouve une Place, » deſtinée à ſervir de Marché; & proche de cette Place, un lieu réſervé » pour les exercices d'amuſement, tels que le Jeu de Boule, avec un » eſpace où l'on ſe propoſe de faire un Bâtiment pour la Comédie. Mal- » heureuſement, de ſi beaux projets ne ſubſiſtent qu'en idée. Cependant » quelques Particuliers ſe ſont fait bâtir des Maiſons de brique, & quel- » ques-unes de pierre, avec quantité d'appartemens de plain pié: mais » comme on ne manque pas de terrein, pour s'étendre, & qu'on y eſt » quelquefois expoſé à des vents furieux, on ne cherche point à multi- » plier les étages. Un des premiers ſoins eſt de ſe ménager de grandes » Chambres, où l'on puiſſe être fraîchement en Eté. L'ameublement en » eſt magnifique, & l'on y perce de grandes fenêtres, dont les Chaſſis » ſont à panneaux de Cryſtal. Tous les Offices ſont détachés du Corps- » de-Logis. Les Magaſins à Tabac, dont chaque Maiſon eſt toujours ac- » compagnée, pour un Commerce qui fait toute la richeſſe de la Colo- » nie, ſont bâtis de bois, avec un grand nombre d'ouvertures, qui don- » nent paſſage à l'air, ſans en donner à la pluie. Quoique le Païs ne man- » que point d'ardoiſe, on n'y connoît point encore d'autre uſage, pour » la couverture des toîts, que celui des planches & du bardeau de Cy- » près ou de Pin.

Etat du College.

L'Anonyme obſerve que la fondation du Collége de Williamſbourg eſt de l'année 1692, ſous le Regne du Roi Guillaume & de la Reine Marie, qui donnerent pour cette entrepriſe la ſomme de dix-neuf cens quatre vingt-cinq livres ſterling, vingt mille acres de terre, le droit d'un ſou pour livre ſur le Tabac qui ſe tranſporte de la Virginie & de Maryland, & l'Office de Grand-Voïer de la Colonie, alors vacant, avec le droit de nommer un Député à l'Aſſemblée générale. Juſqu'à préſent, les Terres n'ont preſque rien produit. Le droit d'un ſou pour livre, ſur le Tabac, rapporte annuellement environ deux cens livres ſterling, & l'Office de Grand-Voïer près de cinquante livres. L'Aſſemblée y a joint un droit ſur la ſortie des peaux & des fourrures, qui peut monter à cent livres. Ce fut en 1705, le 29 d'Octobre, que l'édifice fut preſque ruiné par le feu. Quoiqu'on n'ait rien négligé pour les réparations, on n'y voit plus autant d'Ecoliers que dans l'origine; relâchement que l'Auteur déplore, & qu'il attribue à la mauvaiſe conduite de quelques Gouverneurs. Ils réduiſent, dit-il, la plûpart des Habitans à faire paſſer leurs Enfans en Angleterre pour le cours de leurs Etudes, plutôt que de s'expoſer à de continuels chagrins. D'ailleurs les Profeſſeurs, devenus comme indépendans, négligent leurs Ecoliers, & ne penſent qu'à tirer parti du revenu de leurs Chaires avec l'argent des Plantations (6).

Suite des Comtés.

Mais reprenons la ſuite des Comtés. Après celui de James, on entre dans le Comté d'York, qui eſt ſitué entre les deux Rivieres de James &

(6) Relation de la Virginie, liv. 4. chap. 8.

d'York,

d'Yorck, & qui contient ſoixante mille ſept cens ſoixante ſept acres de terre. Il y a trois Paroiſſes ; *Hampton*, *York*, & le nouveau *Pokoſon* ; la derniere, à l'embouchure de la Riviere d'York.

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

On trouve enſuite le Comté de Warwick, où l'on compte trente-huit mille quatre cens quarante-quatre acres, & deux Paroiſſes ; *Denby* & *Malberry*. La Riviere de Pokoſon prend ſa ſource dans ce Comté, & va ſe décharger dans la Baie de Cheſapeak, proche de l'embouchure de l'York. Warwick eſt ſuivi du Comté d'Eliſabeth, qui ne contient que vingt-neuf mille acres & une ſeule Paroiſſe. C'eſt le moins grand de toute la Virginie ; mais il s'honore d'une Ville de même nom, qui, ſans avoir jamais été fort conſidérable, l'eſt aujourd'hui beaucoup moins que dans ſon origine. Elle avoit alors pluſieurs bonnes Maiſons de brique & de pierre, avec un Fort, bâti pendant la guerre contre les Hollandois. Tout eſt en ruines ; » par une eſpece de fatalité, qui menace, dit l'Au- » teur, toutes les Villes qui ſe formeront en Virginie.

En traverſant une Langue de terre, qui ſépare ici le Pokoſon de l'York, on arrive à l'embouchure de cette derniere Riviere, que les Indiens nommoient *Pamunky*, & dont un bras conſerve encore ce nom dans le Comté du Roi Guillaume. L'York eſt navigable pour les grands Vaiſſeaux pendant ſoixante milles, & trente de plus pour les Chaloupes & les Barques. Son cours, dans l'eſpace d'environ cent milles, ſuit la même direction que celui de la Riviere de James, à ſi peu de diſtance, qu'en pluſieurs endroits on ne compte pas plus de cinq milles de l'une à l'autre. Auſſi les avantages qu'on en tire, dans l'eſpace qui les ſépare, le rendent-ils un des plus riches Cantons de la Virginie. A quarante milles de ſon embouchure, l'York ſe diviſe en deux bras, navigables l'un & l'autre pour les Chaloupes. C'eſt dans l'intervalle qui eſt entre les deux Rivieres d'York & de James, que croît le meilleur Tabac de la Colonie. Cette heureuſe ſituation reçoit un autre luſtre, de deux petites branches qui ſe détachent des deux Rivieres ; l'une, de celle de James, à cinq milles de la Baie, où elle forme une Anſe commode pour le débarquement ; l'autre de celle d'York, plus haut dans les Terres, mais qui s'approche de la premiere, juſqu'à ne laiſſer que la diſtance d'un mille entre deux : & comme c'eſt dans cet étroit eſpace que Williamſbourg eſt ſitué, on peut dire qu'il commande la navigation des deux Rivieres. Après la derniere révolte des Indiens, on avoit propoſé de planter, d'une Riviere à l'autre, une forte Paliſſade, pour leur interdire abſolument l'entrée de ce Canton, où les Anglois vivroient d'autant plus tranquillement, que chaque Plantation y peut recevoir toutes ſes proviſions par eau : mais il ne paroît point que ce projet ait été rempli.

On nous fait remonter ici au travers des Comtés d'York, de Warwick & d'Eliſabeth, en ſuivant la Riviere de James, pour arriver au Comté du *Nouveau Kent*, un des plus grands & des plus peuplés de la Virginie. Il contient cent ſoixante onze mille trois cens quatorze acres de terre, arroſées par le bras méridional de la Riviere d'York. On y compte deux Paroiſſes, *Bliſland* & *Saint Pierre*. Les bornes de ce Comté, à l'Oueſt, ſont d'aſſez hautes Collines, d'où tombe un ſable brillant, ſemblable à

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

la limure de cuivre, que les Anglois, dans l'origine de leur établiſſement, prirent pour de la poudre d'or.

Après le Nouveau Kent, on trouve le Comté du *Roi Guillaume*, qui contient quatre-vingt-quatre mille trois cens vingt-quatre acres, & la ſeule Paroiſſe de *Saint Jean*. Il eſt arroſé par le Pamunki, bras méridional de la Riviere d'York. Au Sud de ce Comté, on entre dans celui de *King and Queen's*, c'eſt-à-dire du Roi & de la Reine, auquel on ne donne pas moins de cent trente un mille ſept cens ſeize acres. Il a deux Paroiſſes, *Staton-Major*, & *Saint Etienne*. La Riviere de Chicohomony, qui y prend naiſſance, va tomber dans celle de James, proche d'une grande Plantation nommée *Bromfield*.

De King and Queen's, en retournant par le Guillaume & le nouveau Kent au bord Septentrional de la Riviere d'York, on arrive dans le Comté de Gloceſter, le mieux peuplé de tout ce Païs. Il a cent quarante-deux mille quatre cens cinquante acres, & quatre Paroiſſes; *Perſo*, *Abington*, *Ware* & *Kingſton*.

Le Comté de Gloceſter eſt ſéparé de celui de Middleſex par la Riviere de *Prankitang*, navigable pendant vingt ou trente milles; & Middleſex s'étend ſur le bord méridional de celle de *Rapahanok*, qui eſt fort large, fort profonde, & navigable pendant plus de quarante milles. On remarque ici que contre la nature de toutes les autres Rivieres du Païs, qui tirent leurs ſources des Montagnes, ou de quelques Collines, celles d'York & de Rapahanok ſortent d'un terrein bas & marécageux. Middleſex n'a qu'environ quarante-neuf mille cinq cens acres, & qu'une ſeule Paroiſſe, nommée *Chriſt-Church*.

Au-deſſus de ce Comté, on trouve celui d'Eſſex, qui contient cent quarante mille neuf cens vingt acres. C'eſt dans ces deux Comtés que ſe trouve la grande Lande, qu'on nomme le Déſert du Dragon, & qui a près de ſoixante lieues de long. Elle eſt couverte de bruïeres & de ronces, & remplie de Bêtes féroces, qui s'y tiennent comme dans une retraite inacceſſible. Eſſex a trois Paroiſſes; *Farnham*, *Sittinburn*, & *Sainte Marie*. La partie méridionale de ce Comté eſt arroſée par le Mattapony, bras occidental de la Riviere d'York.

Plus loin, on entre dans les Comtés de *Richemond* & de *Stafford*, dont il ne paroît point qu'on ait encore meſuré l'étendue: ce ſont de nouveaux Cantons, qui ſont compris ſous le nom de Rapahanok, & qui ne laiſſent pas d'avoir trois Paroiſſes; *Farnham du Nord*, *Saint Paul* & *Overworton*.

Entre Rapahanok & la Riviere de Patowmeck, on trouve le Comté de Weſtmoreland, qui eſt fort étendu, & qui a deux Paroiſſes; Copely & Woſthington. Plus bas eſt le Comté de Lancaſter, le long du bord Septentrional de la Riviere de Rapahanok; il eſt arroſé par celles de *Cartomain* & de *Corotoman*, qui tombent dans l'autre à trois lieues de ſon embouchure. On y compte deux Paroiſſes; *Chriſt-Church* & *White Chapel*.

Northumberland eſt le dernier Comté de cette partie, ſur le bord méridional du Patowmek: il a trois Paroiſſes; *Fairfield*, *Boutracy*, & *Wicomoco*. La Riviere qui l'arroſe, & qui porte le nom de cette derniere Paroiſſe parcequ'elle y prend ſa ſource, va ſe jetter dans la Baie de Che-

ſapeak à l'embouchure du Patowmeck, qui fait les bornes de la Virginie au Nord, & qui la ſépare de Maryland. DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

L'embouchure du Patowmeck a ſept milles de large. Les Géographes Anglois donnent à cette Riviere un cours de cent quarante milles, juſqu'à ſes premieres cataractes, qui ſont à ſoixante milles de ſa ſource. En tombant, elle ſe diviſe en pluſieurs bras, dont l'un s'étend fort loin au Nord-Oueſt, tandis qu'un autre prend au Sud-Oueſt. Sa ſource eſt dans les Monts Apalaches. L'eſpace, qui eſt entre le Patowmeck & le Wicomoco juſqu'à la Baie, porte le nom de *Northen-Heck*. Riviere de Patowmeck.

On nous fait paſſer ici la Baie, & ſuivre le rivage maritime, depuis le Cap Charles juſqu'à la Riviere de Pokamoki, qui ſépare la Virginie de Maryland à l'Eſt. Dans cet eſpace on trouve deux autres Comtés : celui d'Acomak, qui a conſervé ſon ancien nom, & qui contient deux cens mille vingt-trois acres. C'eſt le plus grand de toute la Virginie, quoiqu'il ſoit moins peuplé que ceux de l'autre côté de la Baie, & qu'il n'ait qu'une Paroiſſe, nommée auſſi Acomak. La Riviere de Chiſſoneſſik & quelques autres moins conſidérables y prennent leur ſource. Le ſecond Comté eſt celui de Northampton : il eſt fort étroit, & ne conſiſte que dans une Langue de terre aſſez longue, qui s'etend entre la Mer de Virginie & la Baie de Cheſapeak. Le Cap Charles, qui en fait la partie la plus méridionale, eſt directement oppoſé au Cap Henri ; & ces deux Caps ſont ce qu'on nomme ordinairement les Caps de Virginie.

Une Hiſtoire Angloiſe de cette Colonie (7) ajoute quatre autres Comtés, mais compris dans les précédens : King's George, ou le Comté du Roi Georges, avec une Paroiſſe nommée Saint Georges, entre les Rivieres de Rapahanok & de Patowmeck ; Spotſylvanie, dans l'eſpace qui eſt entre la Riviere d'York, avec une Paroiſſe, nommée Saint Georges ; Hanovre, dans le même eſpace, avec la Paroiſſe de Saint Paul ; Brunſwick, vers les gorges méridionales des Montagnes, avec la Paroiſſe de Saint André.

Les Montagnes qui bornent la Virginie à l'Oueſt ſont une partie de celles qu'on nomme Apalaches. Il eſt aſſez ſingulier que toutes les Cataractes des Rivieres qui en ſortent, & qui arroſent la Virginie, ſoient régulierement à quinze ou vingt milles l'une de l'autre, & que les plus proches des Montagnes en ſoient à ſoixante ou ſoixante-dix milles. Toutes les anciennes Relations de la Virginie en parlent comme d'un Païs plat, qui n'a pas même de Collines remarquables : l'Hiſtorien qu'on vient de citer traite cette opinion d'erreur. Il eſt plat, dit-il, » vers la Mer, » & proche des grandes Rivieres, mais dans les parties plus éloignées, » je ſuis monté, au milieu même des Plantations, ſur de très hautes » Collines, du ſommet deſquelles je voïois tout le Païs autour de moi, » par deſſus la pointe des arbres. Je puis nommer les Collines de Manhorn, proche des Cataractes de la Riviere de James ; celles qu'on rencontre ſur celle de Matapony, à quatorze ou quinze milles de ſon embouchure, le Mont Taliver, ſur la Riviere de Rapahanok, & les Col- Obſervations générales ſur la Virginie.

(7) L'Auteur ne s'eſt fait connoître que par deux Lettres initiales, qui ſont R. B.

» lines du Comté de Stafford, proche des Cataractes du Patowmeck.

DESCRIPTION DE LA VIRGINIE.

Les bords de la plûpart des Rivieres de la Virginie ſont ſabloneux. On y trouve des pierres fort dures & tranſparentes, dont quelques-unes coupent le verre, comme les Diamans, & jettent le même éclat. Tous les lieux un peu élevés ſont remplis de veines de fer. Mais le travail des Mines demande tant de frais, que perſonne n'oſe l'entreprendre; ou plutôt les Virginiens ſont ſi livrés à leurs Plantations de Tabac, qu'ils négligent tout autre avantage.

Le même Hiſtorien parle d'une Ville nommé *Dale's-gift*, qui a ſubſiſté pendant quelque tems dans le Comté de James, & qui ſe trouve aujourd'hui ruinée par les incurſions des Indiens, par le feu, & par d'autres accidens.

DESCRIPTION DE MARYLAND.

On ſe diſpenſe de répéter que le Païs de Maryland faiſoit autrefois partie de la Virginie, dont elle n'eſt ſéparée que par la Riviere de Patowmeck, & que ſouvent dans l'uſage commun, il eſt encore compris ſous le même nom. Cependant comme ces deux Contrées forment réellement deux Colonies différentes, qui ont chacune leur Gouverneur, & dont on a fait remarquer que les intérêts ne s'accordent pas toujours, celle de Maryland demande une Deſcription particuliere. Elle eſt ſituée, comme la Virginie, ſur la Baie de Cheſapeak, avec cette ſingularité pour l'une & pour l'autre, qu'on ne peut dire préciſément de quel côté, parcequ'elles y touchent diverſement, & qu'elle coupe les deux Gouvernemens par le centre. Les bornes de Maryland, commençant à la Riviere de Patowmeck, s'étendent le long de la Baie vers le Nord, juſqu'à ce qu'elles coupent une ligne tirée Oueſt de l'embouchure d'une autre Baie, nommée *Delaware*, qui eſt ſituée par les quarante degrés de Latitude du Nord. Elle a de hautes Montagnes vers l'Oueſt, & cette même Baie à l'Eſt. Sa partie orientale eſt bornée à l'Oueſt par la Baie de Cheſapeak, à l'Eſt par l'Océan, au Nord par la Baie de Delaware, & au Sud par la Riviere de Pokamoki. On la diviſe en onze Comtés; ſix du côté occidental, & cinq du côté oriental de la Baie de Cheſapeak. Toute la Province n'a qu'une ſeule Ville, nommée *Sainte Marie*, qui donne ſon nom à l'un des Comtés, & qui eſt dans une ſituation fort commode, entre les Rivieres de Patowmeck & de *Patuxent*: c'étoit autrefois le ſiége du Gouvernement. On compte dans Maryland pluſieurs Bourgs, mais peu conſidérables, à l'exception néanmoins d'*Anapolis* & de *Williamſtadt*, qui ſont deux Ports où tout le Commerce extérieur eſt réuni. Ses principales Rivieres ſont le *Patowmeck*, le *Patuxent*, la *Saverne*, le *Chiptonk*, le *Cheſter* & le *Saſſafras*.

Sa ſituation.

Sa diviſion en onze Comtés.

On commence l'énumération des Comtés, par ceux qui ſont au côté occidental de la Baie. *Sainte Marie*, qui eſt le premier, prend à la Pointe de *Look-out*, & s'étend le long du Patowmek, juſqu'à l'anſe de *Bud*, ſur cette Riviere, & juſqu'à l'Anſe Indienne ſur la Riviere de Patuxent. En 1698, on y découvrit des eaux médecinales, qui furent nommées *Cool-Springs*, & que le Gouvernement fit acheter avec les Terres voiſines. On y a bâti des Maiſons pour le ſoulagement des Pauvres. Les Aſſemblées générales de la Province ſe tenoient autrefois dans la Ville de Sainte Marie. L'Hôtel, qu'on y avoit fait bâtir pour cet uſage, ſervoit auſſi au Conſeil établi en faveur des Orphelins, qui ſe tenoit cinq fois l'année, aux

mois de Septembre, de Novembre, de Janvier, de Mars & de Juin. Mais cette Ville n'a pas plus de soixante Maisons; & depuis que le Gouvernement & les Cours de Justice ont été transférés à Anapolis, il y a peu d'apparence que le nombre de ses Habitans augmente jamais. *Metapany* est un Château que les Lords Baltimore, Seigneurs de la Colonie de Maryland, se sont fait bâtir dans ce Comté. Il est situé à l'embouchure de la Riviere de Patuxent, avec plus de commodité que de magnificence. On compte, dans le Comté de *Sainte Marie*, les Paroisses de *Saint Jean*, de *Saint Clement*, & d'*Hervington*, dont la derniere s'attribue le titre de Bourg.

DESCRIPTION DE MARYLAND.

Le second Comté, sous le nom de *Charles*, commence aux Anses *Indienne* & de *Bud*, où finit celui de Sainte Marie, & s'étend jusqu'à l'Anse de Mattawoman. Ses Paroisses sont *Bristol* & *Pisentaway*.

Le *Prince Georges*, troisieme Comté, s'étend depuis l'Anse de Mattawoman & celle de *Swanson*, le long du Patowmeck à l'Ouest, & du Patuxent à l'Est. Il a plusieurs Paroisses, entre lesquelles on ne nomme que *Masterkone*.

Le Comté de *Calvert* regne vis-à-vis des deux précédens, le long du Patuxent qui l'en sépare; & ses Paroisses sont *Harrington*, *Warrington*, & *Calverton*.

Ann-Arundel & *Baltimore* sont deux Comtés dont les bornes ont été marquées par des Arbres, qui commencent à cinq quarts de mille de l'Anse de Bodkin, du côté occidental de la Baie de Chesapeak. Delà, cette division court d'abord à l'Ouest, & devient ensuite moins régu[illegible] mais tout ce qui est au Nord appartient au Comté de Baltimore, & toute la partie du Sud à celui d'Ann-Arundel. Le principal Bourg d'Ann-Arundel est *Anapolis*, nommé *Severn* jusqu'en 1694, où par un Acte de l'Assemblée générale il prit le nom d'Anapolis, avec les titres & les Priviléges de Ville maritime ou de Port. En même-tems les Cours de Justice, l'Assemblée générale, le Conseil des Orphelins, & tout le Gouvernement, y furent transférés de Sainte Marie. On y fit bâtir une Eglise, qui devint la principale Paroisse de la Province; & dès l'an 1699 la Ville avoit pris une forme, qui n'a fait que se perfectionner depuis, par divers accroissemens. Un autre Acte y fonda une Ecole publique, sous le nom d'*Ecole du Roi Guillaume*, dont les Archevêques de Cantorberi furent nommés Chanceliers perpétuels. Il s'est formé d'autres Colléges, à cet exemple, avec un Conseil pour l'administration. Mais, quelque soin qu'on ait apporté à l'embellissement d'Anapolis, il paroit que le goût des Marilandois pour leurs Plantations, où ils vivent séparément comme les Virginiens, empêchera toujours qu'elle ne soit assez peuplée, pour devenir une Ville florissante. Dans le tems même qu'on représente, elle n'avoit pas plus de quarante Maisons, qu'on ne croit pas augmentées du double.

Description d'Anapolis.

Le Comté de Baltimore a son Bourg, de même nom, où les Maisons sont si dispersées, qu'il mérite à peine la qualité de Village. On observe que la grande Riviere de Sasquehanagh vient se jetter dans la Baie de Chesapeak, un peu au-dessus du Bourg de Baltimore.

Ces six Comtés étant du côté occidental de la Baie, on nous la fait traverser, pour la description des cinq autres. Le premier, qui s'étend de l'Ouest à l'Est, est celui de *Cecil*, dont la partie occidentale est si

DESCRIPTION DE MARYLAND.

proche de la Baie de Delaware, qu'on n'auroit pas plus de huit ou dix milles à couper, pour joindre cette Baie à celle de Chesapeak. Le Comté de Cecil regne le long d'une partie considérable de la Pensilvanie. On ne trouve rien de certain sur ses propriétés & sur le nombre de ses Paroisses.

Le Comté de *Kent*, forme comme une Isthme dans la Baie de Chesapeak, où il s'avance assez loin ; mais on n'est pas mieux instruit du nombre & du nom de ses Paroisses.

Le Comté de Talbot est séparé de celui de Kent par une double ligne d'Arbres. Celle de ses parties, qui est au Nord de l'Anse de *Corsica*, fait les bornes méridionales du Comté de Kent, & les bornes Septentrionales du Comté de Cecil. Le principal Bourg de ce Comté se nommoit Oxford ; mais un Acte de l'Assemblée, qui l'érigea en Port, ou Ville maritime, lui fit prendre en même-tems le nom de *Williamstadt*. L'Ecole qu'on n'a pas manqué d'y établir, la Douane, & quelques Officiers Roïaux, n'en ont pû faire une Ville considérable. Les autres Paroisses du Comté sont *Saint Michel* & *Bollingbroke*.

Ville & Port de Williamstadt.

Le Comté suivant est celui de Dorchester, dont la principale Paroisse porte le même nom. C'est un petit Bourg, où l'on compte à peine dix Maisons. Ce Comté renferme plus d'Habitations Indiennes, que tout le reste de la Colonie. Un Acte de l'Assemblée générale de 1698 déclara que toutes les Terres qui sont au Nord de la Riviere de *Nanticoke*, en commençant à celle de *Chicacoan*, jusqu'à l'embouchure de celle-ci, appartenoient à *Pancache* & *Annatouquin*, deux Rois Indiens, & perpétuellement à leurs Successeurs, sous la seule condition de païer annuellement aux Anglois une peau de Castor.

Sommerset, onzieme Comté de Maryland, a plusieurs Paroisses, dont on ne marque que celle du même nom. La Relation Angloise, à laquelle on s'est attaché, fait observer aussi que les autres Comtés peuvent en avoir quelques-unes qui ne sont pas mieux connues. Elle ajoute qu'en 1665, on comptoit environ 16000 Anglois dans cette Colonie.

Autre division de la Virginie.

Outre cette division générale de la Virginie & de Maryland, on en fait une autre en Langues de terre, qui servent de bornes aux Receveurs des Droits. On ignore celle de Maryland ; mais en Virginie, elle se fait en cinq quartiers : 1. L'Isthme Septentrional, qui est entre les Rivieres de Patowmeck & de Rapahanok. 2. L'Isthme qui est entre les deux mêmes Rivieres, & qui renferme celui de Pamunki. 3. L'Isthme qui est entre les Rivieres d'Yorck & de James. 4. Les terres qui sont au Sud de la Riviere de James. 5. Celles qui sont sur la Côte Orientale.

Une troisieme division est celle qui se fait en quartiers, distingués par les Rivieres, pour servir également de limites aux Officiers de la Marine & aux Receveurs : 1. Le quartier supérieur de la Riviere James, depuis Hogs-Island, ou l'Ile des Porcs, tirant vers le haut. 2. Le quartier inférieur de la même Riviere, depuis l'Ile des Porcs, vers le bas, jusqu'aux Caps, & dans le circuit de *Confort* jusqu'à la Riviere postérieure, ou *Bak-River*. 3. Les Rivieres d'Yorck, Pocoson, *Pikanquetang*, & la Baie de *Mobiac*. 4. La Riviere de Rapahanok. 5. Depuis celle de Wicomoco, vers le haut, jusqu'à celle de Patowmeck. 6. Depuis le

même endroit, vers le bas, jusqu'à la même Riviere, & le long de la Baie, jusqu'au quartier de Rapahanok. 7. Pocomoki, & les autres parties de la Côte orientale formoient autrefois deux quartiers, & n'en font aujourd'hui qu'un.

§ III.

Etat actuel de la Virginie.

Le caractere, les mœurs & les usages des Indiens, en Virginie & Maryland, étant à-peu-près les mêmes que dans tout le reste de l'Amérique Septentrionale, on en remet la peinture après la description des autres Colonies : mais on ne sauroit passer de même sur le Gouvernement particulier des Anglois Virginiens, sur leurs usages, sur leur Commerce, & sur les propriétés particulieres du Païs. Observons uniquement que les Colonies Angloises n'étant pas plus ouvertes aux Etrangers que celles des Portugais & des Espagnols, ou n'attirant peut-être pas beaucoup leur curiosité, c'est d'après les Anglois mêmes que notre Description sera continuée.

Forme du Gouvernement.

On se rappelle sans doute que le premier Etablissement des Anglois se fit sous la direction d'une Compagnie de Marchands ; qu'ils mirent d'abord l'administration entre les mains d'un Président, choisi chaque année par la Colonie, & d'un Conseil dont ils nommoient eux-mêmes les Membres ; qu'en 1610, cette Police fut altérée, & que la Compagnie obtint un nouvel Octroi de la Cour, qui lui donnoit le droit de nommer un Gouverneur ; que la même année on convoqua, pour la premiere fois, une Assemblée de tous les Députés des Plantations, pour regler, avec le Gouverneur & le Conseil, tous les intérêts de la Colonie ; ce qui donna une sorte de perfection au Gouvernement : qu'après la séparation de l'Assemblée, la Cour d'Angleterre laissa toujours l'administration des affaires au Gouverneur, au Conseil & aux Députés, & qu'on donna le titre d'Assemblée générale à ce Corps : qu'ensuite cette Assemblée générale eut la connoissance de toutes les affaires de la Colonie, & le pouvoir de faire des loix, dont l'exécution étoit abandonnée à la sagesse du Gouverneur & du Conseil ; enfin que le Roi nommoit le Gouverneur & les Membres du Conseil, mais que le Peuple élisoit ses Députés à l'Assemblée générale.

Les Gouverneurs obtinrent bien-tôt un pouvoir si peu borné, que leur approbation devint nécessaire pour toutes les résolutions de l'Assemblée, sans autre modification que d'être obligés de prendre l'avis du Conseil. Jusqu'à la révolte de Bacon, c'est-à-dire en 1676, un Gouverneur n'avoit pas le droit de casser, ni même de suspendre les Membres du Conseil ; mais alors il y fut autorisé, avec la seule obligation d'expliquer à la Cour les raisons de sa conduite. Cependant la Colonie obtint des Lettres roïales, qui lui confirmoient le privilege d'être toujours gouvernée par l'Assemblée générale, & qui remettoient même l'administration ordinaire au Président du Conseil, dans l'absence du Gouverneur, ou dans la supposition de sa mort.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Avant l'année 1689, le Conseil s'assembloit dans une même Chambre avec les Députés du Peuple ; ce qui approchoit de la forme du Parlement d'Ecosse : mais *Colepeper*, alors Gouverneur, prit occasion de quelques démêlés pour engager le Conseil à se départir de cet usage. On forma deux Chambres, à l'imitation du Parlement d'Angleterre, & cette séparation a continué jusqu'aujourd'hui.

Droits actuels du Gouverneur.

La forme actuelle est que le Gouverneur soit nommé par le Roi, qui lui donne sa Commission sous le Sceau privé, pour un tems dont il se réserve les bornes. Il doit obéir aux ordres de S. M., dont il représente la Personne. Il a le droit d'approuver ou de rejetter les loix de l'Assemblée générale ; de confirmer celles qu'il approuve ; de proroger ou de congédier cette espece de Parlement ; d'assembler le Conseil d'Etat & d'y présider ; de nommer des Commissaires & des Officiers pour l'administration de la Justice ; de choisir des Officiers militaires, au-dessous du degré de Lieutenant Général, qui est le titre dont il est revêtu lui-même ; de disposer des Troupes pour la défense commune ; de publier des proclamations ; d'aliéner les terres de la Couronne suivant les Loix établies, & d'avoir en garde, pour cet usage & pour d'autres occasions, le sceau de la Colonie. Il doit autoriser, de son Certificat, tous les paiemens qui se font du revenu public. Enfin, il est revêtu de la charge de Vice-Amiral.

Ses appointemens.

Il n'y a pas fort long-tems que le Gouverneur de la Virginie n'avoit que mille livres sterling d'appointemens, avec environ cinq cens de casuel. Le Chevalier Berkeley fut le premier, à qui son mérite & ses importans services firent accorder deux cens livres de plus, par l'Assemblée ; & cette augmentation devoit finir avec son Gouvernement. Ensuite, le prétexte de la Pairie fit obtenir à Mylord Colepeper, deux mille livres d'appointemens fixes, & cent cinquante pour les frais du logement, que la Colonie ne fournissoit point aux Gouverneurs. Sous le même voile, ce Seigneur obtint de l'Assemblée tous les subsides qu'il proposa, fit assurer à perpétuité, pour lui & ses Successeurs, une taxe de deux schellings sur chaque barique de Tabac, & les droits du Fort, avec cette spécieuse clause, que le Roi pourroit emploïer le produit de ce revenu à l'utilité de l'administration. Depuis l'union de ces avantages, qui n'ont fait que se multiplier, la Virginie est devenue un Pérou pour tous les Gouverneurs.

Conseil, & ses Prérogatives.

Le Conseil est composé de douze Membres, créés par Lettres Patentes, ou nommés par un ordre particulier du Roi. Si, par interdiction, ou par mort, il s'en trouve moins de neuf dans le Païs, alors le droit, comme le devoir du Gouverneur, est de choisir entre les principaux Habitans, pour remplir le nombre. Les Conseillers doivent l'assister de leur avis dans les affaires du Gouvernement, & s'opposer à ses entreprises lorsqu'il excede les bornes de sa Commission. Ils ont voix délibérative comme lui, nommément pour convoquer l'Assemblée générale, pour disposer du Trésor public, pour examiner les comptes, pour nommer ou casser les Officiers établis par Commission, pour faire des Ordonnances, publier des Proclamations, donner des terres, faire enregistrer les Octrois. Mais ce qui augmente beaucoup la considération du Conseil, c'est qu'il compose la Chambre haute dans l'Assemblée générale, & qu'il s'attribue

tribue le droit de rejetter tous les Actes de la Chambre baſſe, comme la Chambre des Seigneurs dans le Parlement d'Angleterre. Les gages du Conſeil ne montent qu'à trois cens cinquante livres ſterling, qui ſont diſtribuées aux Conſeillers à proportion du nombre auquel ils ſe trouvent dans les Cours & aux Aſſemblées générales. Ainſi cet Office eſt moins une affaire d'intérêt que d'honneur.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Chaque Province, ou Comté, envoie deux Députés à l'Aſſemblée générale. La Ville de James & le College ont le droit particulier d'y en envoïer deux, c'eſt-à-dire chacun le ſien; ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Ils ſont convoqués par un ordre qui s'expédie ſous le ſeing du Gouverneur & ſous le ſceau de la Colonie, & qui doit être adreſſé au Sheriff de chaque Province, quarante jours au moins avant la formation de l'Aſſemblée. Tous les Particuliers qui jouiſſent d'un Franc-fief, à l'exception des Femmes & des Mineurs, ont droit de ſuffrage pour l'Election; & voici la méthode commune à tous les Comtés. On publie, dans chaque Egliſe, deux fois conſécutives, l'ordre qui eſt venu au Sheriff, & le jour qu'il lui a plu d'indiquer: on s'aſſemble: l'Election ſe fait à la pluralité des voix. Si l'on ſe diviſe, & que l'un des deux Partis ſoupçonne l'autre de mauvaiſe-foi, il peut exiger une copie du rôle des Suffrages, & porter ſes plaintes à l'Aſſemblée générale des Députés. D'ailleurs, on s'eſt efforcé de prévenir les Elections frauduleuſes, par divers Actes, aſſez conformes à ceux qu'on a faits depuis en Angleterre.

Forme des Aſſemblées générales.

Auſſi-tôt que les Députés ſe ſont rendus à Williamſbourg, ils choiſiſſent un Orateur, qu'ils préſentent en corps au Gouverneur, pour obtenir ſon approbation. Enſuite l'Orateur le prie, au nom de la Chambre, de confirmer ſes Privileges, qui ſont particulierement l'accès toujours libre auprès de lui pour la communication des Affaires, la liberté de déliberer, ſans rendre compte de leurs diſcours & de leurs débats, la ſureté de leurs Perſonnes, & la protection de leurs Domeſtiques. On paſſe enſuite aux affaires; & dans tout le reſte on imite, autant qu'il eſt poſſible, les uſages de la Chambre des Communes de Londres. Lorſque les Actes ont paſſé dans les deux Chambres, ils ſont envoïés au Roi, pour être revêtus de ſon autorité; mais ils ne laiſſent point d'avoir force de loi, auſſi-tôt qu'ils ſont approuvés du Gouverneur, quand le Roi même ſuſpendroit ſon approbation, pourvu qu'il ne les rejette pas. Il n'y a point de tems fixe pour la convocation de l'Aſſemblée générale. Elle s'eſt quelquefois tenue tous les ans, & quelquefois d'une année à l'autre; mais il n'arrive gueres qu'elle ſoit différée juſqu'à trois. C'eſt un avantage que les Députés aſſurent à la Colonie, en n'accordant que pour un tems fort court les taxes & les ſubſides.

Outre le Gouverneur & le Conſeil, la Virginie a deux Officiers principaux, qui reçoivent immédiatement leur Commiſſion du Roi; l'Auditeur des Comptes & le Secrétaire d'Etat. L'Office du premier eſt d'examiner l'emploi des revenus publics, & d'en vérifier les comptes. Il a ſept & demi pour cent ſur tous ces deniers, & ce profit lui tient lieu d'appointemens. Le Secrétaire a la garde de toutes les Archives du Païs, c'eſt-à-dire de tous les Jugemens rendus par la Cour générale, & de

Autres Officiers publics.

Auditeur des Comptes.

Secrétaire d'Etat.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

tous les Actes qu'elle a vérifiés. Il expedie tous les ordres par écrit, ſoit du Gouverneur ou des Cours. Il enregître toutes les Patentes qui regardent la diſtribution des Terres. C'eſt dans ce Bureau qu'on tient regître des Procurations pour les Affaires, des vérifications de Teſtamens, des Mariages, des Enfans qui naiſſent dans la Colonie, du nombre des Morts & de ceux qui quittent le Païs, des Offices publics, enfin de tout ce qui concerne l'ordre, & dont il eſt important de conſerver la mémoire. On lit, dans la Relation anonyme, qu'après la révolte de Bacon la Secrétairerie d'Etat de la Virginie ſe trouva dans le dernier deſordre.

Ordre des Regîtres.

» Les Octrois des Terres y étoient enregîtrés en blanc; on y voïoit quan-
» tité d'Actes originaux & de précieux Mémoires, diſperſés, ſales, dé-
» chirés & rongés des Vers. Un Gouverneur, nommé le Chevalier An-
» dros, réforma tous ces abus en 1692. Il fit tranſcrire dans de nou-
» veaux Livres tous les Actes volans ou déchirés, qui pouvoient être
» de quelque uſage; il fit bâtir des lieux commodes pour les y placer;
» il inventa des méthodes pour les garantir de la pouſſiere & de l'hu-
» midité, & pour les ranger dans un ordre qui pût les faire retrouver
» au premier beſoin. Tant de ſages précautions devinrent inutiles, par
» un incendie qui conſuma l'Hôtel-de-Ville en 1698 : mais le même
» Gouverneur, aïant tourné ſes principaux ſoins à la conſervation des
» Papiers, raſſembla tous ceux qu'on avoit ſauvés des flammes, & les
» plaça dans un meilleur ordre que jamais (8) «. Les appointemens du Secrétaire de la Virginie conſiſtent uniquement dans les droits qu'il tire de tout ce qui s'expédie dans ſon Bureau, & montent annuellement à près de ſoixante-dix mille livres de Tabac; maniere de compter ordinaire, dans une Colonie où tout eſt rapporté à ce Commerce. D'ailleurs les Greffiers & les Notaires des Provinces lui en paient tous les ans quarante mille livres, à titre de gratification.

Deux autres Officiers Généraux, mais qui ne reçoivent pas immédiatement leur Commiſſion du Roi, ſont le Commiſſaire Eccléſiaſtique, & le Tréſorier Général. Le premier, qui tient ſa nomination de l'Evêque de Londres, Evêque né de toutes les Plantations, viſite les Egliſes, a droit d'inſpection ſur les Eccléſiaſtiques, & reçoit du Gouverneur cent livres ſterling d'appointemens, qui ſe prennent ſur les Rentes foncieres. L'Office du Tréſorier eſt de recevoir l'argent des Collecteurs particuliers, & de regler les comptes des impôts extraordinaires. Il tire ſix pour cent, de tous les deniers qui paſſent par ſes mains.

Il eſt aſſez étrange que l'Amirauté n'ait point d'Officier conſtant, dans un Païs de Navigation & de Commerce. Mais il y a des Officiers de Marine, qui dépendent du Gouverneur; des Receveurs pour les droits d'Aubaine, des Collecteurs, des Greffiers, un Scheriff dans chaque Comté, des Arpenteurs en charge, & des *Coroners*, uniquement établis, comme à Londres, pour juger, avec l'aſſiſtance de douze Jurés, ſi les corps qu'on trouve ſans vie ſont morts de mort naturelle; des Inſpecteurs des grands chemins, des Connétables, & des Chefs de Communautés, qui ſont renouvellés tous les ans.

(8) *Ubi ſuprà*, liv. 1. chap. 4.

On distingue, en Virginie, cinq sortes de Revenus publics : 1. Une Rente que le Roi, se réserve sur toutes les Terres données par Lettres Patentes. 2. Un Revenu accordé au Roi, par Acte de l'Assemblée générale, pour l'entretien du Gouvernement. 3. Un fond établi par l'Assemblée, & dont elle dispose, pour des occasions extraordinaires. 4. Les Rentes fondées pour l'entretien du College. 5. Les levées qui se font, par Acte du Parlement d'Angleterre, sur le Commerce de la Colonie.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Revenus fixes, ou Fonds publics.

Le premier de ces revenus n'est que la Rente fonciere de deux schellings sur chaque centaine d'arpens de terre. Elle se porte au Trésorier général ; méthode qui épargne les frais des Collecteurs pour un objet peu considérable en lui-même, quoiqu'à force de se multiplier, il soit monté à plus de douze cens livres sterling annuelles. Ce fond demeure en caisse pour les nécessités pressantes, depuis la révolte de Bacon, qui, faute d'une précaution de cette nature, coûta plus cent mille livres sterling à la Cour. Le revenu accordé pour l'entretien du Gouvernement est pris de la taxe de deux schellings sur le Tabac ; des quinze sols par tonneau, que chaque Navire, plein ou vuide, paie au retour d'un voïage ; des six sous par tête que tous les Passagers, libres ou Esclaves, doivent païer en arrivant dans la Colonie ; des amendes & des confiscations établies par divers Actes de l'Assemblée ; des Epaves, & des Bêtes égarées que personne ne reclame ; enfin du droit d'Aubaine, sur les Terres & sur les Biens mobiliers de ceux qui ne laissent point de légitime Héritier. Tous les deniers qui viennent de ces Fonds sont portés au Trésor, pour être emploïés aux dépenses publiques, sur l'ordre du Gouverneur & du Conseil ; & les comptes en sont vérifiés par l'Assemblée générale. Ils montent annuellement à plus de trois mille livres sterling. Le fond qui regarde les occasions extraordinaires, & dont l'Assemblée se réserve la disposition, vient d'une taxe sur l'entrée des Liqueurs, & d'un droit qui se leve sur tous les Esclaves, Valets & Servantes qui arrivent dans le Païs. Le premier de ces droits monte, par an, à plus de six cens livres sterling ; & le produit du second varie, suivant le nombre des Vaisseaux qui vont à la traite des Negres : mais on paie constamment vingt schellings pour chaque Esclave, & quinze pour tout Domestique qui n'est pas né Anglois : c'est de ces sommes accumulées qu'on a bâti le Capitole de Williamsbourg : elles sont à la garde du Trésorier. On a déja rendu compte du produit & de l'usage des deux autres revenus, qui appartiennent également au College.

Capitation ou Tabac.

Il y a deux manieres de lever de l'argent en Virginie ; l'une, qu'on vient d'expliquer, par des droits sur le Commerce ; l'autre, qui est une sorte de Taille réelle, (ou plutôt de Capitation,) dont il n'y a que les Femmes blanches qui soient exceptées, & qui consiste à païer une certaine quantité de Tabac. Tous les ans, au tems de la Moisson, le Scheriff de chaque Province fait faire, par les Juges de Paix, un Dénombrement exact des Personnes sujettes à la Dîme, c'est-à-dire de tous les Blancs mâles, & de tous les Negres de l'un & l'autre Sexe. On oblige chaque Chef de Famille, sous de grosses amendes, de donner une liste fidelle du nombre d'Ames dont elle est composée. Ce tribut se leve trois fois, &

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

pour différens uſages : le premier eſt levé, par Acte de l'Aſſemblée générale, ſur toutes les Perſonnes ſujettes à la Dîme, dans toute l'étendue de la Colonie, & ſert à toutes ſes charges publiques, telles que les frais néceſſaires pour le ſupplice d'un Eſclave criminel, dont il faut dédommager le Maître ; pour arrêter ou faire pourſuivre les Deſerteurs ; pour la paie de la Milice lorſqu'elle eſt ſur pié, pour l'expédition des ordres de la Secrétairerie, pour l'élection des Députés à l'Aſſemblée générale, & pour d'autres dépenſes de cette nature. La ſeconde Capitation eſt Provinciale, c'eſt-à-dire particuliere à chaque Comté : elle eſt impoſée par les Juges de Paix, qui l'emploient à faire bâtir ou réparer les Cours de Juſtice, les Priſons, & généralement à toutes les charges publiques du Comté. Enfin la troiſieme, qui ſe nomme Paroiſſiale, eſt impoſée par les Chefs de chaque Paroiſſe, pour la conſtruction & l'ornement des Egliſes, pour y annexer les terres lorſqu'il ſe préſente une occaſion d'en acheter, pour les gages des Miniſtres, des Lecteurs, des Clercs & des Sacriſtains.

Cours de Juſtice.

Dans l'origine de la Colonie, les Cours de Juſtice, qu'on a nommées tant de fois ſans en faire connoître l'ordre, étoient des modeles de droiture & d'équité. On n'y admettoit point ces formalités qui rendent les Procès également pénibles & ruineux dans toutes les Contrées de l'Europe. Une ſeule Cour prenoit connoiſſance de toutes les Cauſes, civiles & eccléſiaſtiques ; & l'affaire la plus compliquée étoit terminée en peu de jours, avec droit d'appel à l'Aſſemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à la terminer. Cet ordre ſe ſoutint ſi long-tems, qu'en 1678, Mylord Colepepper, un des plus ſages Gouverneurs de la Virginie, admirant la méthode ſimple & facile à laquelle on s'étoit attaché juſqu'alors, penſa moins à la changer qu'à l'affermir, & ne s'occupa qu'à retrancher quelques innovations qui commençoient à s'y introduire. Mais ſon Succeſſeur affecta de prendre une voie toute oppoſée, enſuite le Chevalier Edmond Andros, nommé Gouverneur en 1692, fit recevoir tous les Statuts & toutes les formalités d'Angleterre. Enfin Nicholſon, qui paſſa en 1698, du Gouvernement de Maryland à celui de Virginie, introduiſit toutes les ruſes de la plus ſubtile chicane. Les affaires de la Colonie ſont jugées à préſent par deux ſortes de Cours ; celles des Comtés, ou les Cours particulieres, qui ſont compoſées du Scheriff, de ſes Officiers ſubalternes & des Jurés ; & la Cour générale, ou l'ancienne Cour, compoſée du Gouverneur & du Conſeil. Celle-ci, à laquelle toutes les autres reſſortiſſent, eſt Souveraine, mais avec quelque reſtriction. Dans les Cauſes civiles, lorſque la demande monte à plus de trois cens livres ſterling, on peut appeller de ſon Jugement au Roi, qui choiſit, pour la derniere déciſion, un *Commité*, qu'on nomme les Seigneurs des appels : le même uſage eſt établi dans toutes les autres Colonies d'Angleterre. A l'égard des affaires criminelles, il n'appelle point de la Sentence de cette Cour, mais le Gouverneur a droit de faire grace pour tous les crimes, à l'exception de la trahiſon d'Etat & du meurtre volontaire ; & dans ces deux cas mêmes, il peut accorder aux Criminels ce que les Anglois nomment le *Retrieve*, c'eſt-à-dire un délai, qui peut être prolongé juſ-

qu'à la décision du Roi. Cette Cour ne se tient que deux fois l'an, à commencer le 15 d'Avril & le 15 d'Octobre; & chaque fois, ses séances ne durent que dix-huit jours.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Presque tous les Habitans de la Virginie sont attachés à la Religion établie par les Loix, c'est-à-dire à l'Eglise Anglicane; & quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tout Chrétien qui veut se soumettre aux charges de la Paroisse, on ne connoît dans toute la Colonie que cinq Conventicules non-conformistes; trois de Quakers, & deux de Presbytériens. En 1642, lorsque les Sectaires commencerent à se multiplier en Angleterre, l'Assemblée générale de la Virginie défendit, par un Acte solemnel, qu'ils y fussent reçus, & qu'on y admît aucun Ministre qui ne tint son Ordination d'un Evêque Anglican. Ensuite la nécessité de peupler le Païs, fit étendre les Privileges aux Chrétiens de toutes les Nations qui voudroient s'y faire naturaliser; formalité qui ne consiste qu'à prêter serment entre les mains du Gouverneur, de qui l'on reçoit en même-tems un Certificat sous le sceau de la Colonie. Tous les François réfugiés, que le Roi Guillaume y fit passer à ses frais, obtinrent cette faveur à leur arrivée. Dans le cours de l'année 1699, leur nombre monta jusqu'à sept ou huit cens, auxquels on donna un terrein très fertile, du côté méridional de la Riviere de James, dans un Canton habité autrefois par des Indiens belliqueux qui se nommoient les Monacans, & que la guerre avoit entierement détruits. Il s'y forma une Ville Françoise, qui prit le nom de *Monacan*, & qui s'accrut beaucoup, dès l'année suivante, par la jonction de quantité d'autres Réfugiés: mais, à l'occasion de quelques démêlés, plusieurs se dispersérent, & leur exemple fut suivi de ceux qui arriverent après eux. Cependant l'Assemblée générale aïant accordé diverses faveurs à la Ville de Monacan, elle s'est soutenue avec une distinction, qui la fait regarder aujourd'hui comme un des plus heureux Cantons de la Virginie. Non seulement les Bestiaux y sont en abondance, mais l'industrie de ses Habitans y a formé plusieurs Manufactures; & des vignes sauvages, qu'ils ont trouvées dans les Bois, ils sont parvenus à faire de très bon vin.

Religion & Affaires Ecclésiastiques.

Ville de Monacan, formée par des François réfugiés.

La grandeur d'une Habitation se mesure moins ici par l'étendue de son terroir, que par le nombre de personnes qui y paient la dîme. Chaque Paroisse a son Eglise; celles, dont les Paroissiens sont trop dispersés, ont une ou deux Chapelles de plus, où le Service divin se fait tour à tour. Mais, que la Paroisse soit grande ou petite, le revenu du Ministre est fixé par an à seize mille livres de Tabac. Il tire, d'ailleurs, quelques droits des Mariages, des Enterremens, & surtout des Oraisons funebres, qui accompagnent toujours les cérémonies de la sépulture; de sorte que la différence des richesses du Clergé ne peut venir que de celle du Tabac, dont le prix varie suivant la bonté des terres, & de la grandeur des Paroisses, qui donne occasion à plus ou moins de Mariages & d'Oraisons funebres. Le droit d'un Ministre, pour ces deux articles, est fixé à quarante schellings, ou quatre cens livres de Tabac & sur un Mariage à cinq schellings ou cinquante livres de Tabac. Lorsque ces appointemens furent accordés aux Ministres, le Tabac n'étoit estimé qu'à dix schel-

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

lings le quintal ; & ſur ce pié les ſeize mille livres revenoient, en argent, à quatre-vingt livres ſterling : mais le bon Tabac ſe vend aujourd'hui preſque le double. Les revenus des Miniſtres ont doublé auſſi, dans les Paroiſſes qui produiſent le meilleur. Quelques Egliſes ont des terres, ſur leſquelles la Paroiſſe entretient une certaine quantité de Beſtiaux & de Negres, au profit du Miniſtre, qui n'eſt reſponſable que du fond, lorſqu'il abandonne ſon Bénéfice. On fait obſerver qu'il ne faut pas moins de douze Negres, pour cultiver le Tabac qu'on lui paie ; ſurtout s'il eſt de la meilleure eſpece, que les Anglois nomment *Sweet-ſcented*, c'eſt-à-dire d'odeur douce, ou parfumé.

Le Gouvernement Eccléſiaſtique de chaque Paroiſſe eſt entre les mains du Miniſtre, & de douze des principaux Habitans, que les Paroiſſiens nommoient autrefois : mais, aujourd'hui, lorſqu'il en meurt un, ce ſont ſes Collegues qui lui choiſiſſent un Succeſſeur. Ils doivent avoir ſouſcrit tous, aux dogmes & à la diſcipline de l'Egliſe Anglicane. Suivant l'uſage particulier du Païs, les Cours des Comtés peuvent accorder la vérification des Teſtamens ; mais l'Acte en doit être ſigné du Gouverneur, ſans qu'il en tire le moindre profit. Les diſpenſes, pour les Mariages, ſont expédiées par les Secrétaires des mêmes Cours, & ſignées par le premier Juge en commiſſion. Le pouvoir, de mettre les Miniſtres en poſſeſſion des Bénéfices qu'ils ont obtenus, eſt entre les mains du Gouverneur. Tous ces uſages ont pris force de loi par des Actes particuliers de l'Aſſemblée, & les Rois d'Angleterre joignent toujours aux inſtructions des Gouverneurs l'ordre de les faire exécuter avec ſoin. L'unique ſujet de plainte, qu'on ait laiſſé aux Miniſtres, eſt que la plûpart ne poſſedent point leurs Bénéfices à titre de Franc-fief, & qu'ils en peuvent être dépouillés ſans aucune forme de Procès. Ils ſont entretenus, d'une année à l'autre, ou pour un certain nombre d'années, ſuivant leur convention avec les Chefs de la Paroiſſe.

Milice de la Virginie.

Les Trouppes de la Colonie ſe réduiſent à un certain nombre d'Habitans, enrôlés par claſſes, ſous le nom de Milice à cheval & à pié. On n'a pas beſoin d'autres forces militaires, dans un Païs où les Habitans jouiſſent d'une paix profonde, avec auſſi peu de crainte de la part des Indiens, qui ne ſont plus en état de leur nuire, que de celle des Etrangers, dont ils ne redoutent point les invaſions ; car ne cultivant que du Tabac, ils ne s'imaginent point qu'on puiſſe porter envie à des feuilles entaſſées dans leurs Magaſins ; & la conquête de leurs Plantations, qui ſont éloignées les unes des autres, couteroit plus de peine qu'on n'en tireroit jamais d'avantage. Le ſeul Ennemi, qu'ils craignent par intervalles, eſt un Gouverneur qui abuſe de l'autorité roïale dont il eſt revêtu, & qui les opprime ou les humilie par l'exercice d'un pouvoir arbitraire.

Ils n'ont aucune ſorte de Fortereſſes ; & ſix petites pieces de canon, qu'ils avoient autrefois à Jameſtown, ont été tranſportées à Williamſbourg, où elles ne ſervent qu'à faire quelques décharges aux jours de fête. Le Gouverneur eſt Lieutenant Général de la Milice par ſa Commiſſion. Il a droit de nommer, dans chaque Comté, un Colonel, un Lieutenant Colonel & un Major, qui ont ſous eux des Capitaines & d'autres Officiers

subalternes. Tout Virginien libre est enrôlé dans la Milice, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante. Chaque Province est obligée d'assembler la sienne une fois tous les ans, pour la passer en revue, & de faire exercer trois ou quatre fois les Compagnies séparées. Des Gens, qui passent une partie de leur vie à chasser dans leurs Forêts, devroient être habiles à manier les armes. Le nombre de la Cavalerie étoit, il y a quelques années, de treize cens soixante-trois Maîtres, & celui de l'Infanterie, de sept mille cent soixante-neuf hommes. Comme il y a peu d'Habitans qui n'aient des chevaux, on observe que dans l'occasion il est toujours facile de changer en Dragons une grande partie de l'Infanterie. Au lieu de quelques Trouppes régulieres, qu'on avoit autrefois sur pié, & qui servoient à nettoier les Frontieres, il est ordonné, depuis peu, qu'en cas d'allarme la Milice des Cantons où elle est donnée marchera sous le commandement de l'Officier en chef du Comté. Si la marche dure trois jours, ou plus, elle doit être païée pour le tems de son service; & si l'allarme est reconnue fausse, elle n'a point de salaire à prétendre. Les Compagnies de Cavalerie ou de Dragons sont composées de trente ou quarante Maîtres, suivant les forces de la Province, & celles d'Infanterie d'environ cinquante hommes. La Relation anonyme assure qu'elles peuvent être assemblées en vingt-quatre heures (9).

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Par une des premieres loix du Païs, qui s'est communiquée à toutes les Colonies Angloises, on distingue les Gens de service, en Domestiques perpétuels & passagers. Les Negres & leur postérité sont du premier ordre, sans que les Anglois en donnent d'autre raison que la maxime commune, *partus sequitur ventrem*; c'est-à-dire que les Peres & les Meres étant achetés pour l'esclavage, la nature semble condamner leurs Enfans au même sort. Les autres Domestiques ne servent qu'un certain nombre d'années, suivant leurs conventions avec les Maîtres, ou suivant la loi, qui s'exécute littéralement au défaut de Contrat: elle porte que les Domestiques, qui s'engagent au-dessous de dix-neuf ans, doivent être présentés à la Cour, afin qu'elle détermine leur âge; & qu'ensuite ils seront obligés de servir jusqu'à vingt-quatre ans: mais que s'ils sont plus âgés, leur service ne doit être que de cinq ans.

Ordre établi pour les Domestiques.

Les Valets & les Esclaves, de l'un & de l'autre Sexe, sont emploïés aux mêmes travaux; ils cultivent la terre, ils sement les grains, & plantent le Tabac: leur distinction n'est que dans les habits & la nourriture. Mais le travail des uns & des autres n'est pas plus pénible que celui des Maîtres, qui s'emploient comme eux aux plus rudes exercices de l'agriculture. On reproche injustement, aux Virginiens, de traiter leurs Esclaves avec cruauté. L'Auteur assure que les fonctions de l'esclavage ne sont pas plus laborieuses en Virginie, & n'y prennent pas même une si grande partie du jour, que celles de l'Œconomie rustique en Europe (*).

Il donne un extrait des loix du Païs en faveur des Domestiques. 1. Les Cours de Justice doivent recevoir les plaintes des Domestiques, libres ou esclaves, sans en tirer aucune sorte de profit: mais s'il se trouve que le Maître ait tort, la loi le condamne aux frais. 2. Tous les Juges de Paix sont

Loix en leur faveur.

(9) *Ubi suprà*, liv. 4. chap. 9.

(*) Il n'en est pas de même des Iles Angloises, où les Negres sont traités cruellement.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

autorisés à recevoir ces plaintes, & doivent remédier au mal jusqu'aux premieres séances de la Cour Provinciale, où les affaires de cette nature se terminent sans appel. 3. Les Maîtres sont soumis à la censure des Cours Provinciales, s'ils ne fournissent point à leurs Domestiques des alimens sains, de bons habits, & un logement commode. 4. Ils sont obligés de se présenter à la Cour, sur la plainte d'un Domestique; & jusqu'à la décision, ils sont privés de son service. 5. Les plaintes d'un Domestique doivent être reçues en tout tems par les Juges de paix, à chaque séance par les Cours; & sans égard aux formalités légales, on doit passer tout-d'un-coup à l'examen de leurs griefs. Si quelque Maître entreprend d'y apporter du délai, ou refuse de se présenter, la Cour est autorisée à lui ôter le Domestique, pour le faire garder à ses frais, ou à le faire vendre au prix courant, qui lui sera restitué après en avoir déduit les frais. 6. Après le Contrat d'engagement, pour les Domestiques libres, un Maître ne peut faire avec eux de nouveau marché, sans l'approbation d'un Juge de Paix. 7. Ils doivent avoir l'entiere disposition de l'argent & des effets qui leur viennent d'autre part, ou qu'ils ont apportés. 8. Si quelque Maître a la cruauté de maltraiter un Domestique malade, ou devenu impotent à son service, les Chefs Ecclesiastiques de la Paroisse doivent le faire transporter dans une autre Maison, pour y être nourri aux dépens du Maître jusqu'à la fin de son engagement; après quoi la pension roule sur le compte de la Paroisse. 9. Chaque Domestique libre reçoit de son Maître, à la fin du terme, quinze boisseaux de blé, provision suffisante pour une année entiere, & deux habits complets de toile & de laine. Alors, il redevient libre; & rentrant, sans exception, dans tous les Privileges du Païs, il peut prendre trente acres de terre vacantes, pour les cultiver.

Population.

Avec les avantages qu'on a représentés, on ne s'étonnera point que la Virginie ait attiré, par degrés, un grand nombre d'Habitans. Les premiers y étoient venus sans Femmes; & n'osant épouser des Indiennes, dans la crainte d'exposer leur vie, ils se flatterent que l'abondance où ils commençoient à vivre pourroit engager quelques Angloises, sans bien, à venir partager les douceurs de leur situation. Cependant ils n'en voulurent point recevoir sans un certificat de sagesse. Celles qui apporterent de la vertu n'eurent pas besoin d'autre dot. Loin de leur demander de l'argent, ou des effets, on les achetoit de ceux qui les avoient amenées, sur le pié de cent livres sterling; & cette espece de Commerce n'excita pas moins d'ardeur dans les Marchands, que la facilité de s'établir en inspiroit aux jeunes Filles. Ensuite lorsqu'il ne resta aucun doute sur les avantages du climat & la fertilité du terroir, des personnes de considération y passerent avec leurs Familles, soit pour augmenter leur bien, ou pour mettre leur Religion & leur liberté à couvert. Ce fut ainsi qu'après la mort de Charles I, quantité de Roïalistes s'y retirerent, dans la seule vue de se dérober à la tyrannie de l'Usurpateur. Au contraire, la Maison roïale ne fut pas plutôt rétablie, que plusieurs Partisans de Cromwell y chercherent un asyle. Cependant le nombre en fut moins grand que celui des autres, parceque les Virginiens avoient marqué un penchant ouvert pour le parti roïal.

roïal. La plûpart des Républiquains passerent à la Nouvelle Angleterre, autre Colonie qui commençoit à devenir florissante. On a vu combien celle de la Virginie reçut d'accroissement des François, sous le regne de Guillaume III. A l'égard des Criminels qui sont condamnés au bannissement, l'Anonyme, jaloux de l'honneur de sa Patrie, assure qu'on y en reçoit fort peu, & qu'on s'y est même interdit, par des Loix séveres, la liberté d'en admettre.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Rien n'attache tant les Virginiens à leur Païs, que la douceur d'un climat, également éloigné des excès du froid & du chaud. On convient que dans la partie la plus habitée, l'air est humide; ce qui vient des Rivieres & des Lagunes, qui sont en grand nombre dans un terrein bas & marécageux: mais vers les Bois, où l'on commence à faire de nouvelles Plantations, il est sec, & l'on n'y voit que des Ruisseaux de l'eau la plus pure, qui se partagent, dès leur naissance, en mille petits bras, pour arroser les Terres voisines. On observe que la Virginie est presqu'à la même Latitude que la Terre promise, & que ces deux Païs ont plusieurs conformités: ils abondent tous deux en Rivieres; ils sont tous deux situés sur une grande Baie, qui les rend fort propres au Commerce; & dans l'un, comme dans l'autre, le terroir est d'une singuliere fertilité. Mais on avoue que les Virginiens profitent mal de ces avantages, & que l'abondance les a plongés dans une paresse inexcusable. L'Anonyme en déplore les effets: » N'est-» il pas honteux, dit-il, qu'on y reçoive d'Angleterre tout ce qui sert à » s'habiller, comme les toiles, les étoffes de laine & de soie, les Cha-» peaux & le cuir, tandis qu'il n'y a point d'endroit au Monde où le lin & le » chanvre soient meilleurs? Les Brebis y portent une bonne toison, mais on » ne les tond que pour les rafraîchir. Les Meuriers, dont les feuilles ser-» vent à nourrir les Vers à soie, croissent ici naturellement, & ces Vers » mêmes y prosperent; cependant on n'y fait pas la moindre attention. » Il y a beaucoup d'apparence que les fourrures, dont on fait les cha-» peaux en Angleterre, retournent sous cette forme à la Virginie, d'où » elles sont venues. D'ailleurs on y laisse pourrir une infinité de peaux, » dont on ne se sert que pour couvrir quelques denrées séches. Si l'on » en tanne quelques-unes pour faire des souliers aux Domestiques, c'est » avec si peu d'intelligence & de propreté, que les Maîtres n'en veulent » pas faire usage; & celui qui s'avise de porter une culotte de peau de » Cerf, s'entend reprocher de l'avarice. Enfin les Virginiens sont si pa-» resseux & si mauvais Œconomes, qu'au milieu des vastes Forêts qui » couvrent le Païs, ils font venir d'Angleterre leurs Cabinets, leurs Chai-» ses, leurs Tables, leurs Coffres, leurs Tabourets, leurs Caisses, leurs » roues de Charette, &, ce qui paroîtra incroïable, jusqu'à des Balais » de Bouleau (10).

Température de l'air.

On explique pourquoi les Voïageurs Anglois, qui visitent la Virginie, en décrient l'air par leurs plaintes: » ils ont l'imprudence d'y porter pendant » tout l'Eté leurs habits de drap, & l'injustice de se plaindre ensuite d'un » excès de chaleur. Ils s'y gorgent de fruits, souvent sans attendre leur

(10) Relation de la Virginie, l. 4 chap. 18.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

» maturité ; & les dyſſenteries, les fievres que cette intempérance leur » attirent, ils les attribuent à l'air. Comme il n'y a point ici de Villes » maritimes, & que les Equipages des Navires ſont obligés de rouler, pen- » dant un ou deux milles, les Bariques de Tabac pour les embarquer, ils » ſont échauffés par cet exercice, autant que par l'ardeur du Soleil ; ils boi- » vent avidement pour ſe rafraîchir, ſurtout du Cidre nouveau, qu'ils » trouvent en abondance chez tous les Habitans, & les coliques qui » viennent à la ſuite les font crier, avec l'énergie Angloiſe, que Dieu » damne & confonde le Païs ! Mais ceux, qui ſont capables de vivre avec » modération, trouvent en Virginie un des meilleurs & des plus agréables » climats du monde (11).

Les incommodités du Païs ſe réduiſent à trois ; le Tonnerre, quelques jours d'une chaleur plus incommode que dangereuſe, & les Inſectes nuiſibles. On avoue que les coups de tonnerre y ſont furieux en Eté ; mais au lieu d'y cauſer beaucoup de mal, ils ſervent ſi réellement à rafraîchir & purifier l'air, qu'on les ſouhaite plus qu'on ne les craint. D'un autre côté, la Virginie n'eſt pas ſujette aux tremblemens de Terre, qui ſont ſi fréquens dans les Antilles. Ce qu'on nomme les jours de chaleur peut être réduit à quelques heures. Elle n'eſt difficile à ſupporter, que lorſqu'elle eſt accompagnée d'un grand calme, qui dure peu, & qui n'arrive, au plus, que deux ou trois fois l'année. On peut même s'en garantir à la faveur de l'ombre, qu'on trouve toujours ſous les Arbres touffus, les Grottes & les Berceaux des Jardins, ou dans des Chambres & des Pavillons expoſés au grand air. Mais le Printems & l'Automne ſont d'un agrément extraordinaire, dans tous les Cantons de la Colonie. Enfin les Inſectes ſont les Grenouilles, les Serpens, les Mouſtiques, ou Moskites, les Punaiſes, les Tiques, & les Vers rouges, ou Poux de Bois. On ne diſconvient point que les Habitans n'aient beaucoup à ſouffrir de cette vermine ; mais la vigilance & la propreté peuvent les en garantir.

Les Hivers de la Virginie ſont fort courts. Leur durée n'eſt que d'environ trois mois ; & trente jours après, on y jouit d'un Soleil pur & d'un air ſerein. Si la gelée y eſt quelquefois très rude, elle ne dure pas plus de trois ou quatre jours, c'eſt à-dire juſqu'à ce que le vent change ; car il ne gele jamais que lorſqu'il vient des Monts Apalaches, entre le Nord-Eſt & le Nord-Oueſt. D'ailleurs rien n'approche de la beauté du Ciel, pendant ces courtes gelées. A l'exception de l'Hiver, où les pluies ſont fâcheuſes par leur excès, elles n'ont rien que de ſain & d'agréable. Rarement celles d'Eté durent plus d'une demie heure ; elles ſe ſont ſouvent deſirer, comme le dédommagement d'une longue ſéchereſſe, pour faire reprendre un air riant à toute la Campagne.

Maladies.

Les maladies du Païs n'y étant pas cauſées, comme dans quelques parties de l'Amérique Septentrionale, par un air épais & des brouillards, ni, comme dans les Régions plus méridionales, par une chaleur étouffante, on croit ne les devoir attribuer qu'à l'abus qu'on y fait des préſens de la Nature. C'eſt ainſi, dit l'Anonyme, que j'ai vû non-ſeulement

(11) *Ibidem*, chap. 19.

des Etrangers, mais d'anciens Habitans, assez peu sensés, dans les chaleurs, pour se coucher presque nus sur l'herbe froide, à l'ombre d'un Arbre, & s'y endormir. D'autres s'y mettent le soir & ne craignent point d'y passer toute la nuit : mais si cette confiance marque la bonne opinion qu'ils ont de l'air du Païs, il ne laisse pas d'arriver quelquefois, comme dans les autres parties du monde, que les vapeurs de la Terre & la rosée font de fâcheuses impressions sur le corps. Il en est de même de ceux qui s'exposent nus à l'air, ou qui boivent de l'eau froide après quelque rude exercice, & des Etrangers qui mangent trop avidement toute sorte de fruits. Mais, en général, il y a si peu de Malades en Virginie, que par une conséquence naturelle on y voit fort peu de Médecins. Si l'on y est quelquefois sujet à la fievre, l'usage du Quinquina, qui s'y est introduit, en arrête presque toujours les accès ; & d'ailleurs le Païs fournit diverses racines, dont on ne vante pas moins l'infaillibilité pour le même effet.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Quoiqu'il y ait une extrême variété de terroir dans une Colonie de si grande étendue, il résulte du total, que la Virginie peut porter toutes sortes de Plantes & de fruits. Si, des hautes Montagnes qui sont au Nord-Oueſt, & qu'on croit couvertes de neige, il ne venoit souvent un vent froid, qui nuit à la végétation, les Habitans jugent que sans aucun soin ils pourroient conserver, en plein air, pendant toutes les saisons de l'année, les plus délicieux fruits des climats méridionaux : mais l'Eté donne assez de chaleur pour les mûrir en perfection. On distingue particulierement trois sortes de terroirs, celui du plus bas Païs ; celui du milieu, & le troisieme vers les sources des Rivieres.

Terroir de la Virginie.

Vers l'embouchure des Rivieres, la Terre est presque partout humide & grasse, propre par conséquent pour les grains les plus grossiers, tels que le Riz, le Chanvre, le Maïz, &c. Il s'y trouve aussi des veines froides, maigres, sabloneuses, & souvent couvertes d'eau, qui n'en sont pas plus stériles, puisqu'elles produisent des Baies de *Huckle* & de *Cran*, des *Chincapins*, &c. D'ailleurs ces parties basses sont presque généralement bien garnies de Chênes, de Peupliers, de Pins, de Cyprès, de Cédres, & de diverses especes d'arbres aromatiques, dont les tiges ont depuis trente jusqu'à soixante-dix piés de haut, sans aucune branche dans cet espace. On y voit même du Houx, du Mirthe, & quantité d'arbrisseaux toujours verds, dont la plûpart n'ont point de noms dans les Langues de l'Europe. Le Chêne y laisse tomber ses glands pendant neuf mois de l'année, & ne cesse point d'en produire de nouveaux.

Vers le milieu du Païs, le terroir est fort uni, à la réserve de quelques petites Montagnes, & de leurs Vallées, qui sont arrosées par une infinité de Ruisseaux. En quelques endroits, la terre est grasse, noire & forte ; en d'autres, elle est plus légere & plus légere. Quelquefois, le fond offre, à peu de distance, de la pierre, ou du gravier, ou de grosses pierres, ou de la Marne commune. Le milieu des Langues qui sont entre les Rivieres est ordinairement un terroir pauvre, d'un sable léger, ou d'argile ; ce qui n'empêche point qu'il n'y croisse des Châtaigniers, des Chincapins, & pendant l'Eté une sorte de petites Cannes, qui font une

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

bonne nourriture pour les Beſtiaux. Les endroits les plus fertiles ſont proches des Rivieres & de leurs bras : ils ſont couverts de Chênes, de Noïers, d'Hickories, de Frênes, de Hêtres, de Peupliers, & de quantité d'autres Arbres, d'une prodigieuſe groſſeur.

Vers les ſources des Rivieres, c'eſt un mélange de Montagnes, de Vallées & de Plaines, les unes plus fertiles que les autres, où l'on trouve une grande variété de Plantes, d'arbres & de fruits. Dans les endroits marécageux de cette partie, on admire la groſſeur des arbres, & l'Auteur doute que dans aucun autre Païs du monde il y en ait d'auſſi gros ; il regrete, en même-tems, que leur éloignement de la Mer & des grandes Rivieres ne permette point de les embarquer.

Les Rivieres & les Anſes forment, en divers endroits, des Marais fort vaſtes, où les pâturages ſont excellens. D'autres lieux offrent diverſes ſortes de terres, les unes médicinales, d'autres propres à la poterie. Il s'y trouve de l'antimoine, du talc, de l'ocre jaune & rouge, de la terre à dégraiſſer, de la marne, & d'excellente glaiſe, dont on fait des pipes. Le haut Païs a du charbon, des ardoiſes, des pierres propres à bâtir, du pavé plat, de la pierre à fuſil. A l'égard des Mineraux, la Latitude du Païs, & d'autres circonſtances, font juger qu'ils doivent être en abondance ; mais on ne s'eſt gueres occupé de ce ſoin. Quelques Mines de fer & de plomb, que le ſeul haſard avoit fait découvrir, furent abandonnées dans les troubles, & n'ont pas été retrouvées depuis ; mais on connoît des veines de fer en pluſieurs endroits. On parla beaucoup, il y a quelques années, d'une Mine d'or, qui s'eſt comme évanouie. L'Anonyme eſpere du moins qu'on y trouvera quelque autre Métal. Il aſſure que les pierres tranſparentes, qui ſe voient ſur la ſurface des terres, ſont de quelque prix, & que par leur éclat elles approchent plus du Diamant que les pierres de *Briſtol* & de *Karry* : elles n'ont, dit-il, que le défaut d'être molles ; mais expoſées quelque tems à l'air, elles durciſſent. Il ajoute que cette Mine eſt dans le même lieu que Purchas nomme *Utamuſſak* (12), où étoit autrefois le principal Temple du Païs & le Siége des Grands-Prêtres, ſous le regne de *Powhatan*. On y voïoit une pierre d'Autel du plus beau cryſtal du monde, qui formoit un quarré de trois ou quatre pouces. Un Miniſtre, nommé *Whitakar*, écrivit autrefois à la Compagnie Angloiſe, de Henrico où il étoit emploïé, » qu'à douze mil-» les des Caſcades de la Riviere de James il y avoit un Rocher de cryſ-» tal, dont les Indiens faiſoient des têtes à leurs fleches, & qu'à trois » lieues de là on trouvoit une Montagne pierreuſe, dont le ſommet con-» tenoit une Mine d'or : que quelques Anglois, emploïés à cette recher-» che, aïant porté deux pics de mauvaiſe trempe, dont la pointe ſe re-» brouſſoit à chaque coup, ils n'avoient pû pénétrer bien loin dans les » entrailles de la Mine ; mais que le peu d'or, qu'ils en avoient rapporté, » s'étoit trouvé fort bon dans l'eſſai (13). On ne comprend point par quel enchantement la Mine a diſparu, ou par quel excès de pareſſe on ne s'eſt plus embarraſſé d'y travailler.

(12) *Pilgrimage* de Purchas, liv. 4.
(13) *Ubi ſupra*, l. 2. ch. 3.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Rien ne causa plus d'étonnement aux premiers Anglois, que la multitude & la variété des fruits qu'ils trouverent à chaque pas, comme dans un Jardin naturel, où tout croissoit sans culture. On ne s'arrêtera ici, suivant l'ancienne méthode de cet Ouvrage, qu'à ceux qui paroissent les plus propres au Païs (*), tantôt sous les noms Indiens qu'ils ont conservés, tantôt sous ceux qu'ils ont reçus des Anglois. Le Virginien anonyme, qu'on suit particulierement, ne parle, dit-il, que de ce qu'il connoît.

Plantes particulieres au Païs.

Il distingue trois sortes de fruits à noïau; des Cerises, des Prunes & des *Persimons*. Les Cerises viennent dans les Bois, & sont de plusieurs especes, dont deux croissent sur des arbres de la grosseur du Chêne blanc d'Angleterre, & dont l'une porte son fruit par bouquets, comme les grappes de raisin: elles sont toutes deux noires en dehors; mais l'une est rouge en dedans, & d'un goût plus agréable que notre Cerise noire, parcequ'elle n'en a pas l'amertume: l'autre est blanchâtre en dedans, & d'un goût fade, qui n'empêche point que les petits Oiseaux n'en soient très friands. Une troisieme espece croît plus loin dans le Païs, & se trouve le long des Rivieres sur de petits Arbres de la grosseur de nos Pêchers. C'est la plus agréable Cerise du monde. Sa couleur est un pourpre foncé. Elle est fort petite: les Oiseaux ont tant d'avidité pour le fruit, qu'ils n'attendent pas sa maturité pour le dévorer. Cette raison le rend extrêmement rare, & les Anglois n'ont encore trouvé aucun moïen de le conserver du moins dans leurs Vergers.

La Virginie a deux sortes de Prunes sauvages, toutes deux petites, mais du goût de notre meilleur Damas. Ce que les Indiens nomment *Persimon* en est une autre espece, que Smith, Purchas, & Laet après eux, appellent *Prune des Indes*; nom que l'Anonyme juge trop vague. On trouve des Persimons de différentes grosseurs. Le goût en est fort âpre, s'ils ne sont tout-à-fait mûrs; mais dans leur maturité, rien n'approche de leur agrément. Quelques Curieux les font sécher, pour en composer une pâte, qui, détrempée dans l'eau, forme une excellente liqueur.

Toutes les baies de la Virginie sont bonnes dans leurs especes. On y distingue trois sortes de Mûres, deux noires & une blanche: les noires, & longues de la grosseur du pouce, passent pour les meilleures. Les deux autres n'ont rien qui differe des nôtres dans la figure, mais leur goût est d'une douceur fade. Leurs Arbres sont fort gros, & croissent avec une vîtesse surprenante. Les feuilles des trois especes servent également à nourrir les Vers à soie. On nomme *Huckles* trois sortes de baies, qui croissent sur des Buissons de différentes hauteurs, depuis deux jusqu'à dix piés. Elles aiment les Vallées & les lieux couverts. Le goût n'en est pas le même; mais il est fort agréable dans chaque espece, surtout dans les grosses. Les baies de *Chau* viennent dans des lieux bas & steriles, sur de petits buissons qui approchent beaucoup de nos Groseillers: elles ont un goût excellent, qui n'est pas celui de la Groseille, quoique Smith l'y compare. Il les appelle *Raw-comers*, apparemment parcequ'il n'en avoit vû que de vertes. La framboise sauvage est si bonne en Virginie, qu'on la préfere à

(*) Ce qui est commun aux autres Contrées, est renvoïé à l'Histoire naturelle de l'Amérique Septentrionale.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

celles qu'on y a tranſplantées d'Angleterre. Les Fraiſes y ſont délicieuſes; elles croiſſent partout, dans les Bois & dans les Champs : & quoique la plûpart des Animaux en mangent avidement, elles ſont en ſi grande abondance, qu'on ne prend gueres ſoin d'en tranſplanter.

Les Châtaignes de la Virginie ſont plus petites que celles de France, quoique leurs arbres ſoient d'une extrême hauteur, & ſont à peu-près de même goût. Les *Chincapins* ſont un fruit de la même ſubſtance que la Châtaigne, mais moins gros que le Gland, & couvert auſſi d'une double écorce. On vante ſon goût. Il croît ſur de grands buiſſons, dans les lieux ſtériles. Tous les lieux marécageux, & ceux qui ſont voiſins des ſources, ſont couverts de Noiſettiers, & ces Arbriſſeaux le ſont de fruits. Les *Hickories*, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces, ſont les fruits d'un grand arbre. Ils ſont revêtus d'une coquille fort dure, qui l'eſt d'une tunique verte; & la ſubſtance du fruit eſt couverte d'une pellicule, dont on a peine à la ſéparer. C'eſt une eſpece de noix, dont le goût n'eſt pas ſans agrément. On en diſtingue une autre, ſous le nom de *Black-nut*, ou noix noire, plus groſſe du double que les nôtres, & renfermée dans une coquille épaiſſe & ſale; dont on ne la détache point aiſément. Ce fruit eſt d'un goût très rance, mais il donne beaucoup d'huile.

L'Anonyme a remarqué, dans les Bois de la Virginie, ſept différentes ſortes de Glands. Ceux du Chêne verd bourgeonnent, meuriſſent & tombent preſque toute l'année : ils ſont beaucoup plus gros que les autres, & l'on en pourroit tirer une très bonne huile. Auſſi les Bêtes ſauvages en mangent-elles avidement.

Obſervations ſur les Vignes de la Virginie.

Les obſervations de l'Anonyme ſont curieuſes ſur le raiſin. Il en croît naturellement, dit-il, une grande variété, dont quelques-uns ſont très doux, & d'un goût fort agréable. D'autres ſont fort âpres, & ſeroient peut-être de meilleur uſage pour en faire du vin ou de l'eau-de-vie. J'ai vû, continue-t'il, de gros arbres couverts d'un ſimple ſep, & cachés ſous les grappes, & j'en ai diſtingué juſqu'à ſix différentes ſortes. Deux viennent entre les bancs de ſable ſur les extrêmités des terres baſſes, & dans les Iles voiſines de la grande Baie : les grappes en ſont petites, & rares ſur la ſouche, qui eſt d'ailleurs fort baſſe, mais le raiſin en eſt exquis; & quoiqu'il croiſſe ſans aucune culture, chaque grain a la groſſeur des Groſeilles de Hollande. [illegible] trouve de blancs & de bleus, mais ils ſont à peu-près de même [illegible] Une troiſieme eſpece croît dans les Marais & ſur les Côteaux. [illegible]pes en ſont petites, comme le ſep qui les porte; mais le grain eſt [illegible] groſſeur de nos Prunes ſauvages. Dans leur maturité même, il a [illegible]ur acre; & cette apparence trompeuſe l'a fait nommer *raiſin de Re[illegible]*. Cependant, il eſt de très bon goût, lorſqu'il eſt cuit; & l'on en fait des Tartes, que l'Auteur vante beaucoup. Il ne doute pas que ce raiſin ne put être perfectionné par une ſage culture. De deux autres eſpeces, fort communes dans tout le Païs, l'une eſt noire en dehors & l'autre bleue; mais toutes deux portent beaucoup de fruits. On pourroit les ſubdiviſer en pluſieurs claſſes, dont chacune differe en couleur, en groſſeur & en goût : mais l'Anonyme en fait une diſtinction plus ſimple, qui eſt celle de la premiere & de la derniere ſaiſon. Les raiſins de la pre-

miere sont beaucoup plus gros, plus doux, incomparablement meilleurs que les autres. Quelques-uns de cette espece sont tout-à-faits noirs, d'autres bleus; il y en a même qui meurissent six semaines ou deux mois avant les autres. Ceux-ci demeurent ordinairement sur le sep jusqu'à la fin de Novembre, ou même de Décembre, sont moins gros & d'un goût moins agréable. C'est de la premiere de ces deux especes, que les François établis à Monacan ont tenté de faire du vin rouge. On lui a trouvé du corps & de la vigueur, quoiqu'il ne fût fait que de grappes cueillies dans les Bois; & l'Anonyme, qui a perdu de vue cette entreprise, ne doute point qu'on n'ait transplanté des seps, pour en faire des vignobles réguliers. Cependant il se fait une objection, qui mérite d'être rapportée dans ses termes.

» On dira peut-être que le même dessein aïant été conçu à la Caro-
» line, plusieurs François y sont passés dans l'espérance d'y faire du vin,
» & que leurs efforts n'ont pas réussi. J'en conviens: mais qu'il me soit
» permis d'expliquer le progrès de leur travail, & les obstacles qui le
» firent échouer. Le Pin & le Sapin sont si nuisibles à la Vigne, que
» suivant les observations elle ne prospere jamais lorsqu'elle est exposée
» aux influences de ces arbres: ils croissent dans les lieux bas, voisins
» des Rivieres; jusques-là, que si l'on y défriche une Terre, le premier
» arbre qu'on y voit repousser est toujours un Pin, quoique peut-être il
» n'y en eût point auparavant. La Vigne, au contraire, croît plus heureu-
» sement sur les Côteaux, sur le gravier, & dans le voisinage des Fon-
» taines. Or les Vignes, qu'on a plantées à la Caroline, ont été placées
» non-seulement près de l'eau salée, qui leur est mortelle, mais, pour
» comble de mépris, sur des Terres basses où le Pin se multiplie beau-
» coup. L'essai qu'*Isaac Jamart*, Négociant François, avoit fait d'abord
» en Virginie au-dessous de l'anse nommée *Archers-Hope creeck*, avoit man-
» qué de succès, pour avoir été sujet à tous ces désavantages; & son
» exemple n'empêcha point qu'on ne commît la même faute à la Caro-
» line, en plantant des Vignes le long des Rivieres salées & dans des
» lieux bas, d'où l'on avoit arraché les Pins. Depuis peu le Chevalier
» Johnson, un des derniers Gouverneurs de la Caroline, en a fait plan-
» ter sur des Côteaux; mais il est à craindre que ses démêlés avec la Co-
» lonie n'en arrêtent le succès (14).

Une sixieme sorte de raisin, plus agréable que toutes les autres, & de la grosseur du Muscat blanc, ne se trouve que sur les frontieres de la Virginie, vers les sources des Rivieres. Le sep qui le porte est fort petit, & ne monte pas plus haut que la Plante, ou le buisson, qui lui sert d'appui. L'avidité des Oiseaux, & même des Bêtes sauvages qui y peuvent atteindre, est si grande pour le raisin de cette espece, qu'il s'en trouve rarement de mûr; mais l'Anonyme est persuadé qu'on en feroit un excellent Vin.

Les Anglois n'ont pas toujours manqué d'attention pour ces riches présens du Ciel. Dès l'année 1622, qui précéda celle du massacre, époque fatale de la ruine d'une infinité d'utiles projets, on fit passer d'Angleterre en Virginie quelques Vignerons François, pour faire l'essai d'une bonne

(14) *Ubi suprà*, l. 2. chap. 4.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

culture. Ils furent ſi frappés des avantages du climat, que dans leurs Lettres à la Compagnie Angloiſe, ils aſſuroient qu'il l'emportoit beaucoup ſur leur Province de Languedoc; que les Vignes y croiſſoient partout en abondance; qu'il s'y trouvoit des raiſins d'une ſi étrange groſſeur, qu'ils les avoient pris pour un autre fruit, avant que d'en avoir vû les pepins; qu'après avoir taillé les Vignes, ils en avoient planté de ſimples branches à la Saint Michel, & qu'elles avoient donné du fruit au Printems d'après; enfin qu'ils n'avoient entendn parler de rien d'approchant, dans aucun autre Païs du monde (15). L'Anonyme confirme leur témoignage par ſa propre expérience: elle lui a réuſſi merveilleuſement ſur le ſep naturel du Païs, & ſur du Plant venu de l'Europe. Mais depuis le tems qu'on a marqué, une incroïable négligence ferme les yeux aux Virginiens ſur leurs intérêts.

L'arbre qui porte le miel, & celui qui donne du Sucre, croiſſent en Virginie vers les ſources des Rivieres. Le miel eſt contenu dans une gouſſe épaiſſe & fort enflée, qu'on prendroit de loin pour une coſſe de Pois ou de Féves. Le Sucre d'Arbre n'eſt qu'une liqueur, qui découle du tronc percé, & qu'on fait bouillir au feu. De huit livres de cette liqueur, on en fait une de Sucre: il eſt humide, mais brillant, d'un beau grain; & ſa douceur approche de celle de la Caſſonade. Il n'y a pas longtems que les Virginiens ont fait cette découverte. Quelques Soldats, qu'on avoit envoïés ſur les Frontieres, étant à ſe repoſer dans un Bois, à quarante milles des Quartiers habités de la Riviere de Patowmek apperçurent un ſuc épais qui diſtilloit de quelques troncs d'arbres, & dont le Soleil avoit même fait candir une partie. La curioſité leur en fit goûter; & le trouvant fort doux, ils conçurent qu'on en pouvoit faire du Sucre. Malheureuſement ces arbres ſont trop éloignés des lieux habités, pour devenir fort utiles au commerce (16).

Découverte des baies dont on fait de la Cire verte.

On trouve vers l'embouchure des Rivieres, le long de la Mer & de la Baie, & dans le voiſinage de pluſieurs Anſes, une eſpece de Myrthe, dont les baies donnent une cire d'un très beau verd, dure, caſſante, propre à faire de la bougie qui ne ſalit point les doigts, qui ne fond point dans les plus grandes chaleurs, & qui jette une odeur fort agréable. On attribue cette découverte à un Chirurgien de la Nouvelle Angleterre, qui aïant trouvé le ſecret de fondre les baies, en fit auſſi une emplâtre d'une ſinguliere vertu. Pour l'un ou l'autre de ces uſages, on les fait bouillir dans l'eau, juſqu'à ce que le noïau qui eſt au milieu, & qui fait à peu-près la moitié de leur groſſeur, ſoit détaché de la ſubſtance qui le couvre (*).

Bois, Plantes, & racines de teinture.

L'Eglantier de la Virginie reſſemble un peu à la Salſepareille, & porte des baies de la groſſeur d'un Pois, rondes, d'un cramoiſi fort luiſant, dures, & ſi polies qu'elles peuvent ſervir à divers ornemens. On y trouve

(15) On trouve quelques-unes des Lettres de ces François, dans le quatrieme Tome de Pilgrimage de Purchas.

(16) La plûpart des ſues doux, qui diſtillent des arbres, peuvent être réduits en ſucre; témoin l'*Elæomeli* des Anciens, qui n'étoit que de la ſeve de bouleau. L'Hortus Malabaricus donne un long détail de la maniere dont on cuit & l'on rafine le *Jagra* des Indes Orientales, qui eſt un ſucre compoſé de la liqueur du Cocotier.

(*) On verra que la Louiſiane donne les mêmes baies aux François.

non-ſeulement

non-seulement plusieurs bois de teinture, mais quantité de plantes & de terres, dont on tire les plus belles couleurs. Le *Pucoon* & le *Muskajun* sont deux racines que les Indiens emploient à se peindre en rouge. Le Sehumak & le Sassafras donnent un jaune foncé. Le *Wasebur* est une Plante, le *Chapakour* une racine, & le *Tangomokonomingé* une écorce, qui donnent aussi de belles teintures. La *Serpentine*, antidote si vanté contre toute sorte de venins & de maladies pestilentielles, n'est meilleure nulle part qu'en Virginie. On fait le même éloge d'une racine qu'on nomme *Serpent à Sonnette*, parcequ'elle guerit la morsure du redoutable Serpent de ce nom. Elle opere dans l'espace de deux ou trois heures, par le vomissement & les sueurs. La Plante, que les Historiens ont nommée *Pomme de James-town* parcequ'elle ressemble beaucoup à la Pomme épineuse du Pérou, joint à la vertu de rafraîchir, des qualités fort dangereuses lorsqu'on en mange avec excès. Quelques Anglois nouvellement arrivés, aïant jugé qu'on la pouvoit manger cuite, en firent une salade bouillie à l'eau, qui produisit d'étranges effets: » ils devinrent tous imbecilles, pendant plusieurs jours: l'un passoit le tems à fourtler des plumes en l'air; un autre à darder des pailles; un troisieme, se tapissant dans un coin, faisoit les grimaces d'un Singe; un quatrieme ne cessoit point d'embrasser ceux qu'il rencontroit & leur rioit au nez, avec mille postures bouffones. On fut obligé de les enfermer l'espace d'onze jours, qui fut la durée de cette phrénésie; & pendant ce tems, ils prenoient plaisir à se rouler dans leurs excrémens. L'usage de la raison leur revint, mais sans aucun souvenir de ce qui leur étoit arrivé.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Herbes & racines salutaires.

Pomme de James town, & ses effets.

Pendant la plus grande partie de l'année les Plaines & les Vallées de la Virginie sont couvertes de fleurs. On n'approche point d'un Bois, sans être frappé de la variété d'odeurs qu'il exhale. Entre les fleurs, on vante la beauté extraordinaire des Impériales, des Cardinales, & des Moleasines. Le Virginien anonyme en décrit une, à laquelle on ne connoît rien de semblable dans aucune Relation. » Un jour, dit-il, me promenant à quelque distance de ma Plantation, je distinguai une fleur de la grosseur d'une Tulipe, & qui lui ressembloit beaucoup aussi par la tige. Elle étoit couleur de chair, couverte d'un duvet à l'une de ses extrêmités, & toute unie à l'autre. Sa figure représentoit les parties naturelles de l'Homme & de la Femme, jointes ensemble. Après avoir découvert cette rareté, j'engageai un de mes Amis à l'aller voir avec moi, en me contentant de lui dire qu'il n'avoit peut-être jamais vû ce que j'allois lui montrer. Je cueillis cette fleur, que je lui donnai. C'étoit un Homme grave, qui parut comme honteux de ce badinage de la nature. Il jetta la Fleur, avec une espece d'indignation; & je ne pus l'engager à la reprendre, pour l'observer mieux.

Fleur monstrueuse.

Le beau Laurier qui porte des Tulipes, un autre gros arbre qui en porte aussi, & que les Virginiens nomment Tulipier, un Carouge qui ressemble beaucoup au Jasmin, & divers Pommiers sauvages, sont autant d'arbres odoriférans qui parfument les Bois.

On ne parle point ici des racines & des grains qui servent d'aliment aux Indiens, ni des Animaux & des Poissons du Païs, parcequ'ils diffe-

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

rent peu de ceux des autres parties de l'Amérique Septentrionale, dont on remet à traiter dans un même article. Mais quoiqu'on ſe propoſe auſſi de raſſembler, ſous un même point de vue, ce que la plûpart des Habitans de cette vaſte Région ont de commun dans leurs mœurs & leurs uſages, pluſieurs différences, obſervées dans ceux de la Virginie & des autres Colonies Angloiſes, demandent ici quelque explication.

Figure des Indiens de la Virginie.

Les Naturels de la Virginie ſont communément de la plus haute taille des Anglois. Ils ſont droits & bien proportionnés. La plûpart ont les bras & les jambes d'une beauté merveilleuſe. On ne leur voit pas la moindre imperfection ſur le corps; & les Anglois n'en ont jamais connu de nain, de boſſu ou de contrefait. Leurs Femmes ſe retirent ſeules dans les Bois, pour ſe délivrer de leurs Enfans, & l'on aſſure qu'elles enterrent ſur le champ ceux qui viennent au monde avec quelque défaut.

La couleur des deux ſexes eſt un brun châtain, qui eſt beaucoup plus clair dans l'Enfance, mais que l'ardeur du Soleil, & la graiſſe dont ils s'enduiſent le corps, rendent plus foncé par degrés. Leurs cheveux ſont d'un noir de charbon. Ils ont auſſi les yeux fort noirs, & ce regard louche qu'on obſerve dans la plûpart des Juifs. Preſque toutes les Femmes ſont d'une grande beauté : elles ont la taille fine, les traits délicats; en un mot il ne leur manque qu'un beau teint.

Habits des Hommes & des Femmes.

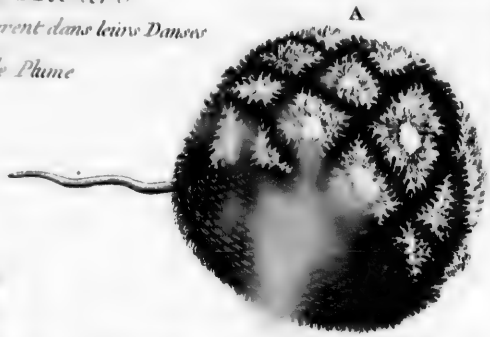
Les Hommes ſe coupent les cheveux, de différentes formes, & s'arrachent le poil de la barbe avec une coquille de moule : mais les plus diſtingués gardent une longue treſſe derriere la tête. L'uſage commun des Femmes eſt de porter leurs cheveux fort longs, flottans ſur le dos, ou noués en une ſeule treſſe, avec un filet de grains. Dans l'un & l'autre ſexe, les Chefs ne paroiſſent jamais ſans une eſpece de Couronne, large de cinq ou ſix pouces, ouverte au-deſſus, & compoſée de coquilles & de baies, qui forment pluſieurs figures, par un mélange curieux de traits & de couleurs. Ils portent auſſi quelquefois, autour de la tête, un morceau de fourrure teinte. Les Indiens du commun vont tête nue; mais, ſans autre regle que le caprice, ils la parent de grandes plumes. L'Habit des Chefs eſt une ſorte de Manteau fort ample, dont ils s'enveloppent négligemment le corps, & qu'ils lient quelquefois d'une ceinture autour des reins. Le haut prend juſte ſur les épaules, d'où le reſte pend juſqu'au deſſous des genoux. Ils ont, ſous ce manteau, une piece de toile, ou une petite peau, attachée autour au-deſſous du ventre, qui s'étend juſqu'au milieu de la cuiſſe. Le Peuple n'a qu'un cordon autour des reins, & paſſe entre les cuiſſes une bande de toile ou de peau, dont chaque bout, devant & derriere, eſt ſoutenu par le cordon. Ceux qui portent des ſouliers, uſage qui n'a rien de fixe, & qui dépend des occaſions, les font de peau de Daim, à laquelle ils joignent une ſeconde piece par deſſous, pour rendre la ſemelle plus épaiſſe : cette chauſſure eſt ſerrée au-deſſus du pié avec des cordons, comme on ferme une bourſe, & les cordons ſont noués autour de la cheville. On fait obſerver que les Femmes, fort différentes ici de celles des autres Païs de l'Amérique, ont le ſein petit, rond, & ſi ferme, que dans la vieilleſſe même on ne leur voit preſque jamais les mamelles pendantes. Elles ſont d'ailleurs pleines d'eſprit, tou-

Tom. XIV.

Differents Atours

dont les Indiens se parent dans leurs Danses

A A. Bonnets de Plume



Camiza Indien

Conyou

ou

Tablier Indien

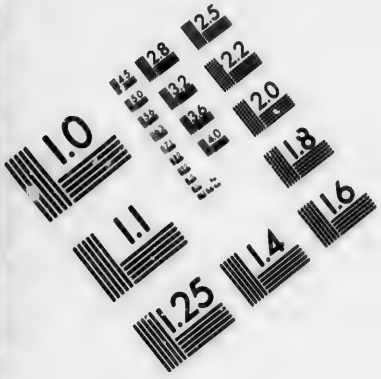
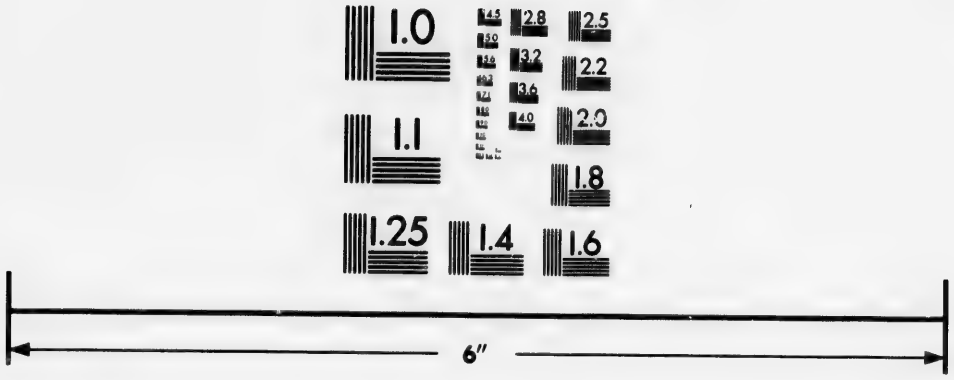
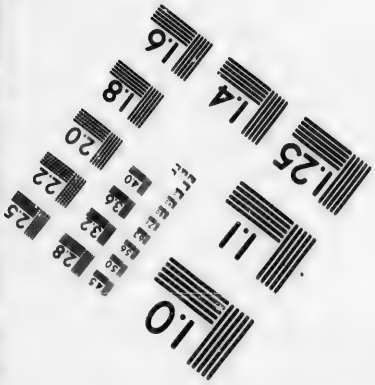
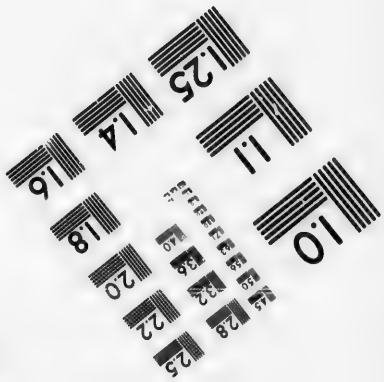


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.0
1.1

jours gaies,
vanter. Il ne
à ceux qui l
d'une liberté
de cette pei
Les Indie
munautés,
Bourgade :
c'eſt-à-dire q
Mais quelqu
des, qui ſe
ſucceſſion. Il
paient un tr
avec leurs pr
de frais : ils
en terre ; &
des d'écorce
nique, à pe
oblongues,
beaux d'écor
à la lumiere
jours au mil
coup de leur
mais pendant
bois. Chaque
des murs, ſu
chettes à que
En Hiver, il
leurs Voïages
lit, ſous le
dans une pal
pieux quand
ils négligent
le, qui n'eſt
un certain no
dans le cas d
Ces uſage
meſure qu'on
mœurs, & le
quels ils diffe
gion & leur
noît rien de
Le témoignag
ception.
Il ſe croit
ſes yeux. »
» ſe procura

jours gaies, & leur sourire est d'un agrément qu'on ne se lasse point de vanter. Il ne manque rien non plus à leur sagesse; & l'Anonyme reproche à ceux qui les accusent de libertinage, d'être sans goût pour les agrémens d'une liberté honnête. Mais c'est aux Graveurs, qu'il faut laisser le reste de cette peinture dans les Planches.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Les Indiens de la Virginie & des Païs voisins forment entr'eux des Communautés, qui sont quelquefois de cinq cens Familles dans une même Bourgade : ordinairement chacune de ces Habitations est un Roïaume; c'est-à-dire que le pouvoir du Roi, ou du Chef, ne s'étend point au-delà. Mais quelques-uns de ces petits Monarques regnent sur plusieurs Bourgades, qui se trouvent réunies, sous ses Loix, par droit de conquête ou de succession. Ils ont, dans chacune, des Vicerois, ou des Lieutenans qui paient un tribut au Maître, & qui sont obligés de le suivre à la guerre avec leurs propres Sujets. Les Maisons de ces Indiens se bâtissent à peu de frais : ils coupent de jeunes arbres, dont ils enfoncent le gros bout en terre; & repliant le sommet, ils attachent l'un à l'autre avec des bandes d'écorce d'arbre. Les plus petites de ces Cabanes sont de figure conique, à peu-près comme une ruche d'Abeilles; mais les grandes sont oblongues, & les unes comme les autres sont couvertes de grands lambeaux d'écorce d'arbre. On y laisse de petits trous, qui donnent passage à la lumiere, & qui se ferment dans le mauvais tems. Le Foïer est toujours au milieu de la Cabane. Si les Habitans ne s'éloignent pas beaucoup de leur demeure, ils ne ferment leur porte que d'une simple natte : mais pendant un long voïage, ils la barricadent avec de gros troncs de bois. Chaque Maison n'a qu'une seule Chambre. Ils y couchent le long des murs, sur des lits de Cannes & de branches, soutenus par des fourchettes à quelque distance de terre, & couverts de nattes & de peaux. En Hiver, ils se placent autour du feu, sur de bonnes fourrures. Dans leurs Voïages, ils n'ont pas l'usage des Hamaks; & l'herbe leur sert de lit, sous le premier arbre. Les fortifications de leurs Bourgades consistent dans une palissade de dix ou douze piés de hauteur, dont ils triplent les pieux quand ils se croient menacés de quelque danger : mais, en paix, ils négligent ordinairement cette défense, excepté pour la Cabane Roïale, qui n'est jamais nue, & dans l'enceinte de laquelle ils ont toujours un certain nombre d'édifices, qui suffisent pour contenir tout le monde, dans le cas d'une surprise.

Gouvernement.

Forme des Maisons & Bourgades.

Ces usages sont fort éloignés de la barbarie, qui semble augmenter à mesure qu'on avance vers le Nord. On passe sur tout ce qui regarde leurs mœurs, & leurs cérémonies de guerre & de paix; deux points, sur lesquels ils different peu des Indiens plus Septentrionaux : mais leur Religion & leur culte méritent d'autant plus d'observations, qu'on ne connoît rien de semblable dans la même partie du Continent d'Amérique. Le témoignage du Virginien anonyme est à couvert ici de toute sorte d'exception.

Religion des Indiens de la Virginie.

Il se croit obligé, dit-il, de rapporter naïvement ce qu'il a vérifié par ses yeux. » Dans plusieurs voïages qu'il fit aux Bourgades Indiennes, il » se procura l'occasion de converser familierement avec quelques-uns des

Quioccosan, ou Temple que le hazard fait découvrir.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

» principaux Habitans, & jamais il ne put rien tirer de leur bouche ; » parcequ'ils regardent la révélation de leurs principes comme un sacri- » lége : mais une avanture imprévue lui en fit découvrir quelque chose. » Un jour, qu'il se promenoit dans les Bois, accompagné de quelques » Amis, le hazard le fit tomber sur le *Quioccosan*, ou le Temple des » Indiens, dans le tems où toute la Bourgade étoit assemblée, pour te- » nir Conseil sur les bornes de quelques Terres que les Anglois leur » avoient cédées. L'occasion ne pouvant être plus favorable, il résolut de » la saisir, à toute sorte de risques, & de prendre une parfaite connois- » sance de ce Quioccosan, dont ils cachent soigneusement la situation » aux Anglois. Après avoir dégagé la porte, de douze ou quinze troncs » d'arbres dont elle étoit bouchée, il y entra, lui & ses Compagnons. » Au premier coup d'œil, ils n'apperçurent que des murailles nues, avec » un Foïer au milieu ; ce qui les fit douter, s'ils n'avoient pas pris une » Cabane ordinaire pour un Temple. Sa forme n'étoit pas différente de » celle des autres. Elle avoit environ dix-huit piés de large, sur trente » de long, un trou au toît, pour le passage de la fumée, & la porte à » l'un des bouts. En dehors, à quelque distance du Bâtiment, il y avoit » une enceinte de pieux, dont les sommets étoient peints, & représen- » toient des visages d'Hommes en relief : mais les curieux Anglois ne » découvrant dans tout le Temple aucune fenêtre, ni d'autre endroit que » la porte & le trou de la cheminée par où la lumiere pût entrer, com- » mençoient à perdre l'espérance, lorsqu'ils remarquerent, à l'extrêmité » opposée à la porte, une séparation de nattes fort serrées, qui renfer- » moit un espace où l'on ne voïoit pas la moindre clarté. Ils eurent d'a- » bord quelque répugnance à s'engager dans ces affreuses ténebres : mais » ils y entrerent, en tâtonant de côté & d'autre. Vers le milieu de cet » enclos, qui avoit environ dix piés de longueur, ils trouverent de gran- » des planches, soutenues par des pieux ; & sur ces planches, trois nat- » tes roulées & soufues, qu'ils se hâterent de porter au jour, pour voir » ce qu'elles contenoient. Sans perdre de tems à les délacer, ils coupe- » rent les fils avec leurs couteaux, & leur unique soin fut de ne pas en- » dommager les nattes. Dans l'une, ils trouverent quelques ossemens, » qu'ils prirent pour des os d'Homme ; & l'os d'une cuisse, qu'ils mesu- » rerent, avoit deux piés neuf pouces de long. Dans l'autre il y avoit » quelques *Tomahaukes* à l'Indienne (17), bien peintes & bien gravées, » qui ressembloient aux coutelas dont les Gladiateurs se servent en An- » gleterre, avec cette différence qu'elles étoient d'un bois dur & pesant, » & n'avoient point de garde pour couvrir la main. A l'une on avoit at- » taché la barbe d'un Coq-d'Inde ; & les deux plus longues de ses aîles » pendoient au bout, par un cordon de cinq ou six pouces. La troisie- » me natte contenoit diverses pieces de rapport, que les Anglois prirent » pour l'Idole des Indiens : c'étoit d'abord une planche de trois piés & » demi de long, au haut de laquelle on voïoit une entaillure pour y en- » chasser la tête, & des demi-cercles vers le milieu, cloués à quatre » pouces du bord, qui servoient à représenter la poitrine & le ventre de

Idole trouvée dans le Quioccosan.

(17) C'est apparemment ce que les Relations Françoises nomment *Macanas*, ou Casse-tête,

» la Statue. Au-dessous, il y avoit une autre planche, plus courte de la » moitié que la précédente, & qu'on y pouvoit joindre avec des mor- » ceaux de bois, qui, enchassés de part & d'autre, s'étendoient à quinze » ou seize pouces du corps, & paroissoient destinés à former la courbure » des genoux. D'ailleurs il y avoit, dans la même natte, des rouleaux » qui sembloient devoir tenir lieu de bras & de jambes, & des pieces » de toile de coton, bleu & rouge. Les Anglois mirent ces habits sur les » cercles, pour en faire le corps; ils fixerent les bras & les jambes, & » dans cet état ils se firent une idée assez juste de la Statue; mais ils ne » trouverent rien qu'ils pussent prendre pour la tête. Après avoir emploïé » plus d'une heure à satisfaire leur curiosité, la crainte d'être surpris leur » fit remettre tous ces matériaux dans les nattes, & les nattes dans le lieu » où ils les avoient trouvées.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

L'Auteur jugea que cette Idole, revêtue de ses ornemens, étoit capable d'imprimer du respect, dans un lieu obscur où le jour ne pouvoit être introduit qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison, qu'on pouvoit relever facilement. D'un autre côté il ne douta point que les Prêtres, y entrant seuls, ne pussent remuer les jambes & les bras de la Statue, sans que leur ruse fut apperçue. Il ajoute que tous les Indiens ne donnoient pas le même nom à leur Idole : les uns l'appelloient *Okos*, d'autres *Quioco* ou *Kiousa*.

Explication donnée par un Sauvage.

On lit, dans la Relation du Pere *Hennequin* (18), que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qu'il eut occasion de connoître dans ses longues courses, ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont incapables des raisonnemens communs à l'espece humaine : il assure qu'ils n'ont aucune cérémonie extérieure d'où l'on puisse conclure qu'ils reconnoissent quelque Divinité, & qu'on ne voit parmi eux, ni Sacrifices, ni Temples, ni Prêtres. Au contraire, le Baron de la Hontan leur attribue des notions rafinées & des argumens subtils. Le Virginien anonyme, partant de l'un & de l'autre, accuse le premier d'erreur, & l'autre d'exagération. Comme on ne peut supposer, dit-il, que les Indiens de la Virginie & des autres Colonies Angloises soient plus ou moins éclairés que ceux de la même partie du Continent, avec lesquels ils ont de fréquentes communications, il juge des lumieres de toutes ces Nations Barbares par celles qu'il trouva dans un Indien, des plus honnêtes & des plus sensés de sa Colonie. Ces qualités, qu'il lui connoissoit, lui aïant fait desirer de l'entretenir, » il trouva le moïen de l'attirer seul dans sa Plantation, il lui fit boire beaucoup de vieux Cidre, près d'un bon feu, pour le faire parler avec ouverture; & lorsqu'il le crut bien échauffé par la » liqueur, par le feu & par ses caresses, il lui demanda quel étoit le Dieu » des Indiens, & quelle idée ils en avoient? Il me répondit naturelle- » ment, raconte l'Anonyme, qu'ils croïoient un Dieu plein de bonté, qui » demeuroit dans les Cieux, & dont les benignes influences se répan- » doient sur la terre. Je lui dis qu'on les accusoit d'adorer le Diable; & » le voïant balancer, je lui demandai pourquoi ils n'adoroient pas plu- » tôt ce Dieu bon, qu'ils reconnoissoient Auteur de tous les biens? Il

(18) Nouveau Voïage, &c. chap. 13.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

» me répondit qu'à la vérité Dieu étoit l'Auteur de tous les biens, mais » qu'il ne ſe mêloit pas de les diſtribuer aux Hommes : que les aban- » donnant à eux-mêmes il leur laiſſoit la liberté d'uſer des biens qui » étoient ſon ouvrage, & de s'en procurer le plus qu'ils pouvoient ; que » par conſéquent il étoit inutile de le craindre & de l'adorer : au lieu » que s'ils n'appaiſoient pas le mauvais Eſprit, que j'appellois le Diable, » il leur enleveroit tous ces biens que Dieu avoit donnés à la terre, & » leur enverroit la guerre, la famine & la peſte ; que pendant que Dieu » jouiſſoit de ſon bonheur dans le Ciel, ce méchant Eſprit étoit ſans » ceſſe occupé de leurs affaires, qu'il les viſitoit ſouvent, & qu'il étoit » dans l'air, dans le tonnerre & les tempêtes.

» Je lui parlai enſuite de l'Idole qu'ils adoroient dans leur Quiocco- » ſan, & je l'aſſurai que c'étoit un morceau de bois inſenſible, fait par » la main des Hommes, qui ne pouvoit entendre, ni voir, ni parler, » incapable par conſéquent de leur faire ni bien ni mal. Il parut embar- » raſſé. Il héſita. J'entendis quelques mots entrecoupés, tels que : ce ſont » nos Prêtres.... ils nous diſent.... ils nous font croire.... ce ſont nos » Prêtres. Alors il m'aſſura que ſa conſcience ne lui permettoit pas de m'en » dire davantage.

L'application, que le Virginien apporta long-tems au même ſujet, lui fit obſerver que les Devins ont beaucoup de pouvoir ſur ces Indiens ; qu'ils leur tiennent lieu de Prêtres ; qu'ils font leur Service religieux & leurs enchantemens dans une Langue générale, qu'il croit celle des Algonquins ; qu'ils n'épargnent point les Sacrifices au mauvais Eſprit ; qu'au commencement de chaque ſaiſon, ils lui offrent les prémices des Fruits, des Oiſeaux, du Bétail, du Poiſſon, des Plantes, des Racines, & de tout ce qui peut cauſer quelque profit ou quelque plaiſir. Ils renouvellent leurs offrandes, lorſqu'ils reviennent avec ſuccès de la guerre, de la Chaſſe & de la Pêche.

Enchantement rapporté par Smith.

Smith fait le récit d'un enchantement dont il fut témoin à Pamonky, pendant qu'il y étoit Priſonnier. A la pointe du jour, dit-il, on alluma un grand feu dans une Maiſon longue, & l'on y étendit des nattes, ſur l'une deſquelles on me fit aſſeoir. Alors mes Gardes ordinaires reçurent ordre de ſortir. Je vis entrer auſſi-tôt un grand Homme, d'un air rude, dont le corps étoit peint de noir, & qui avoit ſur la tête un paquet de peaux de Serpens & de Belettes, farcies de mouſſe, dont les queues, attachées enſemble, formoient au-deſſus une eſpece de houpe, & dont les corps, flottans ſur ſes épaules, lui cachoient preſqu'entierement le viſage. Une Couronne de plumes ſoutenoit cet ornement bizarre. Il avoit à la main une ſonnette, qu'il fit retentir longtems en faiſant mille poſtures groteſques. Enſuite il commença ſon invocation d'une voix forte, & ſe mit à tracer un cercle autour du feu, avec de la farine. Alors, trois autres Devins, peints de noir & de rouge, à l'exception de quelques parties des joues, qui l'étoient de blanc, vinrent ſur la ſcene avec diverſes gambades. Ils commencerent tous à danſer autour de moi ; & bientôt il en parut trois autres, auſſi difformes que les premiers, mais les yeux peints ſeulement de rouge, avec pluſieurs traits blancs ſur le viſage. Après une aſſez longue danſe, ils s'aſſirent tous vis-à-vis de moi, trois de chaque

côté du Chef ; & tous ſept ils entonnerent une chanſon, qui fut accompagnée du bruit des ſonnettes. Lorſque cette étrange muſique fut finie, le Chef mit à terre cinq grains de blé, il ouvrit les bras, & les étendit avec tant de violence, que ſes veines parurent s'enfler. Il fit alors une courte priere, après laquelle ils pouſſerent tous un ſoupir. Enſuite il remit trois grains de blé à quelque diſtance des autres, & le même exercice fut répété juſqu'à ce que les grains formerent trois cercles autour du feu. Ils prirent alors un paquet de petites branches, apportées pour cet uſage, dont ils mirent une dans chaque intervalle des grains. Cette opération dura tout le jour. Ils le paſſerent, comme moi, ſans prendre aucune ſorte d'aliment ; mais à l'entrée de la nuit, ils ſe traiterent de ce qu'ils avoient de meilleur. La même cérémonie fut recommencée trois jours de ſuite, ſans que je puſſe deviner à quoi elle devoit aboutir. Enfin ils me dirent que la Nation avoit voulu ſavoir ſi j'étois bien ou mal diſpoſé pour elle ; que le cercle de ſa rine ſignifioit leur Païs, les cercles de grains les bornes de la Mer, & les petites branches ma Patrie. Ils s'imaginent, ajoute Smith, que la terre eſt platte & ronde, & que leur Païs eſt au milieu.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Un Colonel Anglois, nommé M. *Byrd*, a rendu ſolemnellement témoignage d'un fait qui s'étoit paſſé ſous ſes yeux. On éprouvoit tous les maux d'une grande ſéchereſſe vers les ſources des Rivieres, ſurtout dans la partie haute de la Riviere de James, où M. Byrd emploïoit quantité de Negres à ſes Plantations. Il étoit ſi reſpecté de tous les Indiens voiſins, que ſon ſeul nom ſuffiſoit pour les contenir ſous le joug. Un d'entr'eux parut touché de voir périr le Tabac d'un Homme ſi cher, & vint offrir à l'Inſpecteur de faire tomber de la pluie, s'il vouloit lui promettre, au nom du Colonel, qui étoit abſent, deux bouteilles de liqueur Angloiſe. Quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence de pluie, & que l'Inſpecteur n'eût pas beaucoup de confiance à la magie Indienne, les deux bouteilles furent promiſes au retour du Maître. Auſſi-tôt l'Indien entreprit ſes conjurations, ce qui s'appelle *Paouaouci* dans la Langue du Païs ; & moins d'une demie heure après, on vit paroître un nuage épais, qui amena une groſſe pluie ſur le grain & le tabac du Colonel, ſans qu'il en tombât ſur les terres voiſines. L'Inſpecteur, extrêmement ſurpris, partit auſſitôt & fit plus de quarante milles, pour le ſeul plaiſir de l'informer lui même de cette avanture. M. Byrd, quoique naturellement peu crédule, ne put rien oppoſer au témoignage d'un Homme ſenſé. Cependant ſes doutes le ramenerent aux Plantations, où ils furent levés par la dépoſition unanime de tous les Anglois. La conduite qu'il tint avec l'Indien fut ſi ſage, qu'elle ſemble donner un nouveau poids à ſon récit. Il lui accorda les deux Bouteilles, mais en le traitant d'impoſteur, & lui ſoutenant qu'il avoit vu le nuage, ſans quoi il n'auroit pu amener la pluie ni la prédire. Pourquoi donc, répondit l'Indien, vos voiſins n'en ont-ils pas eu ? Pourquoi ont-ils perdu leur récolte ? Je vous aime, & je n'ai pas eu d'autre motif pour ſauver la vôtre (*).

Témoignage du Colonel Byrd.

(*) Nos propres Relations ſont remplies de ces Hiſtoires, & ce n'eſt pas ce qui leur fait le plus d'honneur. Dieu eſt tout-puiſſant ; mais entre les Hommes, les uns ſont bien fourbes, & les autres bien crédules.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Sacrifice, & ſort des Victimes.

Ces Barbares ſont accuſés de ſacrifier quelquefois de jeunes Enfans ; mais ils s'en défendent : & ſi l'on voit diſparoître ces jeunes victimes, ils aſſurent que leurs Prêtres les écartent de la Société, pour les former à leur Profeſſion. Smith donne la Relation d'un de ces Sacrifices. » On peignit » de blanc, dit-il, quinze garçons des mieux faits, qui n'avoient pas » plus de douze ou quinze ans. Le Peuple paſſa une matinée entiere à » danſer & à chanter autour d'eux, avec des ſonnettes à la main. L'a- » près-midi, ils furent placés ſous un arbre ; & l'on fit entr'eux une dou- » ble haie de Guerriers, armés de petites Cannes liées en faiſceau. Cinq » jeunes Hommes, vifs & robuſtes, prirent tour à tour une des Victi- » mes, la conduiſirent au travers de la haie, & la garantirent, à leurs » dépens, des coups de canne, qu'on faiſoit pleuvoir ſur eux. Pendant » ce cruel exercice, les Meres pleuroient à chaudes larmes, & préparoient » des nattes, des peaux, de la mouſſe & du bois ſec, pour ſervir aux » funérailles de leurs Enfans. Après cette ſcene (que l'Auteur compare » au ſupplice des Baguettes) on abbattit l'arbre avec furie, on mit en pie- » ces le tronc & les branches, on en fit des guirlandes pour couronner » les Victimes ; & leurs cheveux furent parés de ſes feuilles. Smith ne » peut dire ce qu'elles devinrent. On jetta, dit-il, ces quinze Malheu- » reux, les uns ſur les autres, dans une Vallée, comme s'ils euſſent été » morts ; & toute l'Aſſemblée y fit un feſtin.

Cérémonie Indienne, nommée Huſcanaouiment

Le Virginien anonyme doute de la vérité d'un fait, dont Smith ne dit pas qu'il ait été témoin. Sans l'accuſer de mauvaiſe foi, il le ſoupçonne de s'être trompé ſur quelques circonſtances d'une cérémonie Indienne, qui ſe nomme *Huſcanaouiment* parcequ'elle ne ſe célebre qu'une fois en quinze ou ſeize ans, & que les jeunes gens ne ſe trouvent pas plutôt en état d'y être admis. C'eſt une épreuve par laquelle ils doivent paſſer, avant que d'être reçus au nombre des Braves de la Nation, qui ſont diſtingués par le nom de *Cokarouſes*. On a vû quelque choſe d'approchant dans la Deſcription du Mexique. En Virginie, les Chefs Indiens choiſiſſent les jeunes Hommes de belle taille, qui ſe ſont déja diſtingués à la chaſſe ou dans leurs guerres. Ceux qui ſe refuſent au choix ſont deshonorés, & n'oſent plus ſe montrer dans leur Patrie. On leur fait faire d'abord quelques-unes des folles cérémonies qu'on a rapportées d'après Smith ; mais la principale eſt une longue retraite dans les Bois, où ils ſont renfermés, ſans aucune communication, & ſans autre nourriture que la décoction de quelques racines, qui ont la vertu de troubler le cerveau. Ce breuvage, qu'ils appellent *Ouiſoccan*, joint à la ſévérité de la Diſcipline, les jette dans une eſpece de folie, qui dure dix-huit ou vingt jours. L'édifice où ils ſont gardés eſt environné d'une forte paliſſade. L'Anonyme en vit un en 1694, dans les terres des Indiens de Pamonky : ſa forme étoit celle d'un pain de ſucre ; & percé de trous comme il étoit, pour donner paſſage à l'air, on l'auroit pris pour une cage d'Oiſeaux. Lorſqu'on leur a fait aſſez boire de leur liqueur, on en diminue la doſe, pour les ramener par degrés au bon ſens : mais avant qu'ils ſoient tout-à-fait rétablis, on les conduit dans toutes les Bourgades de la Nation. Enſuite ils n'oſent pas dire qu'ils conſervent le moindre ſouvenir du paſſé, dans la crainte d'être

d'être *huſcanoués* une ſeconde fois ; parcequ'alors le traitement eſt ſi rude, qu'il finit ordinairement par la mort. Il faut qu'ils deviennent comme ſourds, muets, & qu'ils paroiſſent avoir perdu toutes leurs connoiſſances, pour en acquerir de nouvelles. L'Anonyme en vit pluſieurs exemples. » Je ne ſais, dit-il, ſi leur oubli eſt feint ou réel : mais il eſt ſûr qu'ils » affectent de ne rien ſavoir de ce qu'ils ont ſû, & que leurs Guides » les accompagnent juſqu'à ce qu'ils aient repris les idées communes. L'o- » pinion, que Smith s'étoit formée du ſacrifice, venoit apparemment de » ce qu'il en meurt toujours quelques-uns dans cette pénible épreuve. Au » reſte, les Indiens prétendent que le but d'un uſage ſi violent eſt de » délivrer la Jeuneſſe des mauvaiſes impreſſions de l'Enfance, afin que les » préjugés de l'éducation & de l'habitude n'aient aucune part au juge- » ment qu'elle doit porter des choſes, ſurtout dans l'adminiſtration de la » Juſtice (19).

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

Les offrandes qu'ils préſentent à leur Idole ſont des fourrures, la graiſſe & les meilleures pieces du Gibier qu'ils prennent à la chaſſe, des Fruits, du Pucoon, & particulierement du Tabac, dont la fumée leur tient lieu d'encens. Leurs Fêtes ſont reglées par les ſaiſons : ils célebrent un jour, à l'arrivée de leurs Oiſeaux ſauvages, c'eſt-à-dire, des Oies, des Canards &c ; un autre, au tems de leur chaſſe ; un troiſieme à la maturité des fruits : mais le plus ſolemnel eſt celui de la moiſſon, à laquelle ils travaillent tous, ſans exception de rang & de ſexe, comme ils contribuent tous à la culture des Terres.

Offrandes religieuſes, années, jours, regîtres, &c.

Ils comptent par unités, par dixaines & par centaines ; mais le calcul des années ſe fait par celui des Hivers, qu'ils nomment *Cahonqs*, du cri des Oies ſauvages, qui n'arrivent que dans cette ſaiſon. Ils diſtinguent l'année en cinq parties ; 1 celle où les Arbres bourgeonnent & fleuriſſent ; 2 celle où les épis ſont formés & bons à rôtir ; 3 l'Eté, ou la Moiſſon ; 4 la chute des feuilles ; 5 Cahonq, ou l'Hiver. Leurs mois répondent au cours de la Lune, & prennent leurs noms, des choſes qui reviennent périodiquement dans cet eſpace ; la Lune des Cerfs, la Lune du grain la premiere & la ſeconde Lune de Cahonq &c. Au lieu de diviſer le jour en heures, ils en font trois portions, qu'ils nomment le lever, le montant & le coucher du Soleil. Ils tiennent leurs Regîtres à-peu-près comme au Pérou, par divers nœuds qu'ils font à des cordons, ou par des coches taillées ſur le bois.

Ce n'eſt pas ſeulement leur Quioccoſan, ou leur Temple, qui eſt environné de pieux, dont le ſommet repréſente des viſages d'Hommes en relief & peints ; ils en plantent dans quelques autres lieux, ſacrés ou célebres pour leur Nation, autour deſquels ils danſent à certains jours. Souvent ils élevent des pyramides & des colomnes de pierre, qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre enſuite une ſorte de culte ; non comme à la Divinité ſuprême, qu'on a déja dit qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblême de ſa durée & de ſon immutabilité. Leurs Cabanes offrent des paniers de pierre, qu'ils gardent dans la même vue. Ils ren-

(19) Relation de la Virginie, liv. 3. chap. 8.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

dent auſſi des honneurs aux Rivieres & aux Fontaines, parceque leur cours perpétuel repréſente l'Eternité de Dieu. En un mot ils élevent des Autels, à la moindre occaſion, & quelquefois pour des raiſons myſtérieuſes; tel étoit ce cube de cryſtal, dont Smith parle avec admiration, & que pluſieurs de leurs Nations honoroient également. Ils le nommoient *Pacorance*, par alluſion au nom d'un Oiſeau des Bois, dont le chant exprime ce mot, qui va toujours ſeul, & qui ne paroît qu'à l'entrée de la nuit. Ils croient, dit-on, que ce petit Oiſeau eſt l'ame d'un de leurs Princes, & le reſpect qu'ils lui portent eſt extrême.

Sépulture des Rois.

On nous apprend la maniere dont ils conſervent les corps de leurs Rois. Ils fendent la peau le long du dos, & la levent avec tant d'adreſſe, qu'ils n'en déchirent aucune partie. Enſuite ils décharnent les os, ſans offenſer les nerfs, afin que toutes les jointures demeurent entieres. Après avoir fait un peu ſécher les os au Soleil, ils les remettent dans la peau, qu'ils ont eu ſoin de tenir humide, avec une huile, qui la préſerve auſſi de corruption. Les os étant rétablis dans leur ſituation naturelle, ils rempliſſent les intervalles avec du ſable très fin. Alors la peau eſt recouſue, & le corps ne paroît pas moins entier que ſi la chair y étoit encore. On le porte au lieu de la ſépulture, où il eſt étendu ſur une grande planche nattée, un peu au-deſſus de terre, & couvert d'une natte. La chair qu'on a tirée du corps eſt expoſée au Soleil ſur une claie, & lorſqu'elle eſt tout-à-fait ſéche, on la met aux piés du cadavre, renfermée dans un panier bien couſu. Les Nations un peu anciennes ont ainſi d'aſſez longues rangées de tombeaux, ou plutôt de corps, étendus, ſous la même voûte. Elles y placent, pour garde, non-ſeulement un *Quioccas*, c'eſt-à-dire une Idole, mais encore un Prêtre, qui eſt chargé tout-à-la-fois de l'entretien de l'Autel & du ſoin des corps.

Monnoie.

Avant l'arrivée des Anglois, les Indiens de la Virginie avoient une eſpece de Monnoie, qui ſervoit également pour leur parure & pour leur Commerce. C'étoient pluſieurs ſortes de coquilles, enfilées, qu'ils nommoient *Peak*, *Runtis*, & *Roenokes*. Les Peaks étoient différentes parties d'une même coquille, polies & formées en petits cylindres, aſſez ſemblables à nos petits tuïaux de verre, mais moins tranſparens & moins fragiles. Il y en avoit de bruns & de blancs. Leur longueur étoit d'un tiers de pouce, ſur environ trois lignes de diametre. Les Runtis étoient ovales, & polis comme les Peaks. Les Roenokes n'étoient que de petits fragmens de la coquille du Petoncle, dont les bords demeuroient fort raboteux. Lorſque ces Barbares eurent appris des Anglois à faire plus de cas de leurs peaux & de leurs fourrures, par l'avantage qu'ils en tiroient dans les échanges, leur ancien goût parut un peu refroidi pour les coquilles: cependant ils les reçoivent encore dans le Commerce, ſurtout le Peak brun, qu'ils nomment *Peak Wampon*, & qui eſt le plus cher. Les Négocians Anglois l'eſtiment dix-huit ſols la verge, & le blanc neuf ſols.

On répete que tout ce que les Indiens de la Virginie ont de commun avec les autres Nations Sauvages, eſt remis plus loin. Nos Auteurs avouent que le nombre des Naturels eſt extrêmement diminué dans cette Colonie. Quoiqu'il s'y trouve encore pluſieurs Bourgades qui conſervent leurs

anciens noms, elles n'ont pas, toutes enſemble, cinq cens Hommes capables de porter les armes. Ces Peuples vivent dans la miſere, & dans une crainte continuelle, de la part des Indiens du voiſinage. Par un Traité conclu en 1677, chacune de leurs Habitations doit païer, tous les ans, trois fleches & vingt peaux de Caſtors pour la protection des Anglois : mais celle, qui leur eſt accordée, ne va pas juſqu'à former en leur faveur des entrepriſes dangereuſes ou pénibles. On nous donne une liſte de toutes leurs Bourgades.

ETAT ACTUEL DE LA VIRGINIE.

La Province d'Acomac en contient neuf : *Manoquin*, que les ravages de la petite vérole ont réduire preſqu'à rien ; *Gingoteque*, dont les triſtes reſtes ſe ſont joints à une des Nations de Maryland ; *Kiekotang* ; *Machopungo* & *Occahenok*, qui n'ont qu'un fort petit nombre d'Hommes ; *Punnancok*, qui n'a pas plus de quatre ou cinq Familles ; *Chiconeſſex*, qui n'en a pas beaucoup plus ; *Nanduy*, ſiége d'une Reine qu'on nomme Impératrice, & dont toutes les Nations de cette Côte ſont Tributaires, quoiqu'il n'y ait pas plus de vingt Familles dans ſon Bourg.

Etat & nom des Bourgades Indiennes de la Virginie.

La Province de Northampton n'a que celui de *Gangasko*, mais le nombre de ſes Habitans eſt preſqu'égal à celui de tous les Bourgs qu'on vient de nommer. Dans la Province du Prince Georges, celui d'*Oayanok* eſt preſque déſert. Dans le voiſinage de Charles Town, on trouve le Bourg d'*Appamabox*, qui contient ſix ou ſept Familles. *Nattaouay*, qui eſt dans la Province de Surrey, commence depuis peu à proſpérer, & n'a pas moins de cent Hommes de guerre. Près de Nanſamon, on compte deux Bourgs, l'un aſſez peuplé, qui porte le même nom, & l'autre nommé *Membiring*, qui peut armer environ trente Hommes. La Province du Roi Guillaume offre auſſi deux Bourgs ; Pamunky, où l'on comptoit environ quarante Hommes de guerre, dont le nombre diminue ; & *Chickahomony*, où l'on n'en comptoit que ſeize, mais qui commencent à ſe multiplier. La Nation de *Rapahanok*, dans la Province d'Eſſex, eſt réduite à un petit nombre de Familles, qui ſont diſperſées dans les Plantations Angloiſes. Dans la Province de Richemond, le Bourg de *Port-Tabago* n'a que cinq ou ſix Familles qui dépériſſent. La Province de Northumberland a le Bourg d'*Onic-cocomoco*, où il ne reſte que trois Familles, qui n'en conſervent pas moins leurs anciens uſages, & qui vivent ſéparées des autres Indiens comme des Anglois.

§ IV.

ETABLISSEMENT DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

LA méthode chronologique eſt celle que j'ai toujours préférée, dans l'ordre des Découvertes & des Etabliſſemens ; mais pour la liaiſon des événemens Hiſtoriques, elle tire beaucoup d'avantage de la proximité des lieux.

On doit ſe rappeller qu'en 1602 un Capitaine Anglois, nommé Barthe-

ETABLISSEMENT DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

lemi *Gosnold*, s'arrêta le premier sur cette Côte, pour y faire quelque séjour. Il lui restoit à bord trente-deux Hommes, qui paroissoient disposés à s'y établir, s'ils trouvoient quelque lieu dont la situation les y invitât, & qui avoient apporté diverses sortes de grains & de semences, pour faire l'essai du terroir. Après avoir pris terre par les 42 degrés & quelques minutes de Latitude du Nord, entre les Iles qui forment le côté Septentrional de la Baie des *Massachusets*, le dégoût, qui leur prit pour ce Canton, les fit tourner au Sud, jusqu'à la vue d'un Promontoire qu'ils nommerent Cap *Cod*, ou des Morues, parcequ'ils y prirent une quantité prodigieuse de ce Poisson. C'est aujourd'hui la pointe Septentrionale du Comté de Plymouth. Ils descendirent dans une petite Ile, qu'ils nommerent l'Ile *Elisabeth*, & dans une autre, qui fut nommée *Vigne de Marthe*. Enfin, sans répéter leurs observations & leurs entreprises, ils revinrent l'année suivante, si contens du Commerce qu'ils avoient eu avec les Sauvages, que sur leur récit divers Particuliers tenterent le même Voïage : mais ce ne fut qu'en 1606, qu'il se forma, sous l'autorité de la Cour de Londres, une Compagnie qui fut nommée le *Conseil de Plymouth*, parceque la plûpart des Associés étoient de cette Ville, & dont les Patentes portoient un droit spécial de s'établir, entre les trente-huit & les quarante-cinq degrés, dans les terres de cette Latitude, auxquelles on ne donnoit point encore d'autre nom que celui de Virginie méridionale. Cette Compagnie aïant pris naissance dans le même tems que celle de la Virginie proprement dite, on peut dire que l'origine de ces deux Colonies est de même date, quoique celle-ci ait eu des fondemens plus anciens dans quelques Etablissemens particuliers qui manquerent de succès.

Origine de cette Colonie Angloise.

Premiere entreprise.

Popham & Gilbert, deux des principaux Associés, partirent avec deux Vaisseaux, & cent Hommes. Ils commencerent à s'établir sur les bords de la Riviere de *Sagadabok*, à peu de distance de la Riviere de *Casco*, dans cette partie du Continent que les vieux Géographes appellent *Norembegue*, sans nous faire bien connoître l'origine de ce nom. Ils bâtirent un Fort qu'ils nommerent Saint George, à l'embouchure même de cette Riviere. Mais Popham étant mort en 1608, & Gilbert n'aïant pas fait un long séjour dans la nouvelle Colonie, elle tomba dans une langueur à laquelle divers Particuliers, qui firent ce voïage pendant quatre ou cinq ans, apporterent peu de remede, & qui dura jusqu'à celui du Capitaine Jean *Smith*, le même qui avoit eu tant de part à la formation de l'Etablissement de Virginie. Il ne tomba pas néanmoins au Fort de Saint Georges; mais aïant abordé vers l'Ile d'*Aenahigan*, il y tira de si grands avantages de son commerce avec les Indiens, que les richesses dont il revint chargé encouragerent également la Cour d'Angleterre & la Compagnie ou le Conseil de Plymouth. Le plan qu'il rapporta du Païs fut présenté au Prince Charles, qui prit plaisir à donner des noms aux principaux lieux. La nouvelle Colonie, ou plutôt l'espace qu'elle devoit occuper, reçut de ce Prince celui de Nouvelle Angleterre. La Riviere des Massachusets fut nommée Riviere de *Charles*; la Baie du Cap Cod, Baie de *Milford*, & le Cap même, Cap de James; mais il n'a pas laissé

Noms donnés d'avance à divers lieux, par le Prince Charles.

de conſerver le nom qu'il devoit au Capitaine Goſnold, qui avoit eu l'honneur de le découvrir.

ETABLISSEMENT DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

On ne penſa plus qu'à tirer parti d'un ſi beau fond; & quelques diſgraces, dont les Anglois ne purent accuſer que leur mauvaiſe conduite, n'empêcherent point qu'il ne ſe formât une nouvelle Compagnie de Marchands de Londres & de Plymouth, ſecondée par un grand nombre d'honnêtes gens de toutes les conditions, à qui les troubles de Religion faiſoient ſouhaiter une tranquillité qu'ils ne trouvoient plus dans leur Patrie même.

Religionnaires de diverſes Sectes, qui vont former la Colonie.

Ces Partiſans de l'indépendance mirent à la voile le 6 de Septembre 1721, & prirent terre au Cap Cod le 9 de Novembre; tems fâcheux pour commencer leurs Plantations. Après avoir pris un peu de repos, ils tournerent au Sud, pour chercher la Riviere de Hudſon, où leur deſſein étoit de s'établir: mais un de leurs Guides, nommé *Jones*, s'étant laiſſé corrompre par les Hollandois, qui penſoient à prendre poſſeſſion de ce Païs, comme ils firent quelque tems après, engagea le Navire dans des écueils, où il fut pris d'une tempête qui l'expoſa au dernier danger, & qui le repouſſa enfin vers le Cap. Ce contretems, joint à la rigueur de la ſaiſon, fit prendre aux Anglois la réſolution d'entrer dans la Baie. Cependant, comme cette partie de la Côte n'étoit pas compriſe dans la premiere Patente de la Compagnie, ils ſe déterminerent à former de leur propre autorité un Corps politique, en ſe reconnoiſſant, par un Acte ſolemnel, Sujets de la Couronne d'Angleterre; cette fameuſe Aſſociation fut ſignée de toute l'Aſſemblée. Enſuite, ils choiſirent, pour leur Gouverneur, un riche Gentilhomme, nommé *Carver*, qui avoit apporté toute ſa fortune, pour l'emploïer à leur entrepriſe.

Autorité qu'ils s'attribuent.

Carver deſcendit, avec ſeize Hommes, dans un Canton qui ſe nomme aujourd'hui le Comté de Barneſtable, & ſe mit à chercher un lieu convenable à ſes deſſeins. En s'éloignant de la Côte, il découvrit cinq Indiens, qui prirent la fuite avec tant de vîteſſe, qu'il lui fut impoſſible de les joindre. Le lendemain, il arriva dans une belle Campagne, plantée de Maïz, où il trouva pluſieurs tombeaux, & les débris d'une Maiſon. Mais n'y découvrant point d'eau, il revint peu ſatisfait de ſon Expédition. L'Hiver approchoit, & le tems étoit déja fort rude. L'impatience fit entrer quelques Avanturiers dans la Chaloupe, pour viſiter toute la Baie du Cap Cod. Ils arriverent, le 6 Décembre, au fond de la Baie, où Taunton eſt aujourd'hui ſitué; & la vue d'une douzaine d'Indiens, qui s'étoient raſſemblés autour d'une Baleine morte, ne les empêcha point d'y prendre terre. La nuit ſe paſſa tranquillement; mais le jour aïant amené quantité de Sauvages, qui ne parurent point diſpoſés à la paix, on remit en Mer avec un bon vent, qui conduiſit la Chaloupe dans un Port commode, nommé *Patuxet*, du nom des Indiens voiſins. Le Païs fut viſité ſans aucune apparence de danger. Il étoit non-ſeulement planté de Maïz, mais ſi bien arroſé de pluſieurs petits Ruiſſeaux, que les Avanturiers y trouvant toutes leurs vues remplies ſe hâterent de porter cette heureuſe nouvelle à leurs Compagnons. Le Vaiſſeau ſe rendit auſſi-tôt au même lieu. Il y arriva le 16 Décembre; on débarqua le 19; & dès le 25, jour

Carver fonde une Ville ſous le nom de nouvelle Plymouth.

ETABLISSEMENT DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

de Noël, on jetta les fondemens d'une Ville. La Colonie fut diviſée en dix-neuf parties, auxquelles on aſſigna le terrein néceſſaire pour des Maiſons & des Jardins. Enſuite le premier ſoin fut d'environner tout cet eſpace d'un foſſé, bordé d'une bonne Paliſſade, pour mettre les Ouvriers à couvert. On convint auſſi de quelques Reglemens Civils, Eccléſiaſtiques & Militaires. La Ville naiſſante reçut le nom de Nouvelle Plymouth.

On ne vit paroître aucun Indien pendant tout l'Hiver; mais diverſes maladies, qui ſe répandirent parmi les Anglois, diminuerent beaucoup leur nombre. Ils commençoient à manquer de vivres, lorſqu'un Indien, nommé *Squanto*, qui avoit appris quelques mots de leur Langue dans les premiers Voïages de leur Nation, vint ſe préſenter fierement au milieu d'eux, armé de ſon arc & de ſes fleches. C'étoit un des Ségamores, ou des Princes du Païs, mais dont la demeure étoit éloignée de cinq ou ſix journées. Il étoit nu, excepté vers le milieu du corps, où il étoit couvert d'une piece de cuir. Sa taille étoit droite, & d'une ſinguliere hauteur; ſes cheveux noirs & fort longs. Quelques explications, qui le firent aſſez entendre pour ne laiſſer aucun doute de ſon amitié, lui attirerent tant de careſſes de la part des Anglois, qu'étant parti avec de grandes marques de joie, il revint huit jours après, accompagné de pluſieurs autres Indiens. On ne les traita pas moins civilement; & leur ſatisfaction fut ſi vive, qu'après avoir bû & mangé longtems, ils ſe leverent avec tranſport & ſe mirent à danſer. On apprit d'eux qu'ils étoient Sujets du Roi des *Maſſaſoits*, diſtingué par le titre de *Grand Sachem*, & que ce Prince étoit réſolu de venir lui-même, pour lier connoiſſance avec les Etrangers. En effet il arriva le 22 de Mars, ſuivi de *Quandebanco*, ſon Frere, & d'une eſcorte de ſoixante Hommes. Il fut reçu par la Milice de la Colonie, & conduit à la Maiſon du Gouverneur, où il s'aſſit ſur trois Couſſins, qu'on avoit tenus prêts pour ſon arrivée. Sa parure étoit peu différente de celle de ſes gens, à la réſerve d'une chaîne de petits os qu'il portoit autour du cou, & d'un grand couteau qui lui pendoit ſur l'eſtomac. Il avoit d'ailleurs, comme tous les autres, un petit paquet de Tabac derriere le dos, une piece de cuir à la ceinture, & le viſage peint de diverſes couleurs. Carver entra dans la Chambre, précedé d'un Tambour & d'un Trompette. Le Monarque Indien ſe leva, pour lui faire l'honneur de l'embraſſer. Ils s'aſſirent tous deux. On apporta des liqueurs fortes, dont le grand Sachem avalla tout-d'un-coup un ſi grand verre, qu'il en eut la fievre pendant le reſte du jour. Squanto, qui l'accompagnoit, & dont le zele ne ſe démentit point pour les Anglois, ſervit d'Interprete entre lui & le Gouverneur. On fit une alliance, qui renfermoit des engagemens mutuels d'affection & de ſervice. Le grand Sachem donna aux Anglois, pour eux & pour leurs ſucceſſeurs, toutes les terres voiſines de leur Ville, & leur laiſſa Squanto, pour leur apprendre la culture du Maïz & la maniere de pêcher du Païs.

Premiere liaiſon des Anglois avec les Sauvages du Païs.

Mort de Carver.

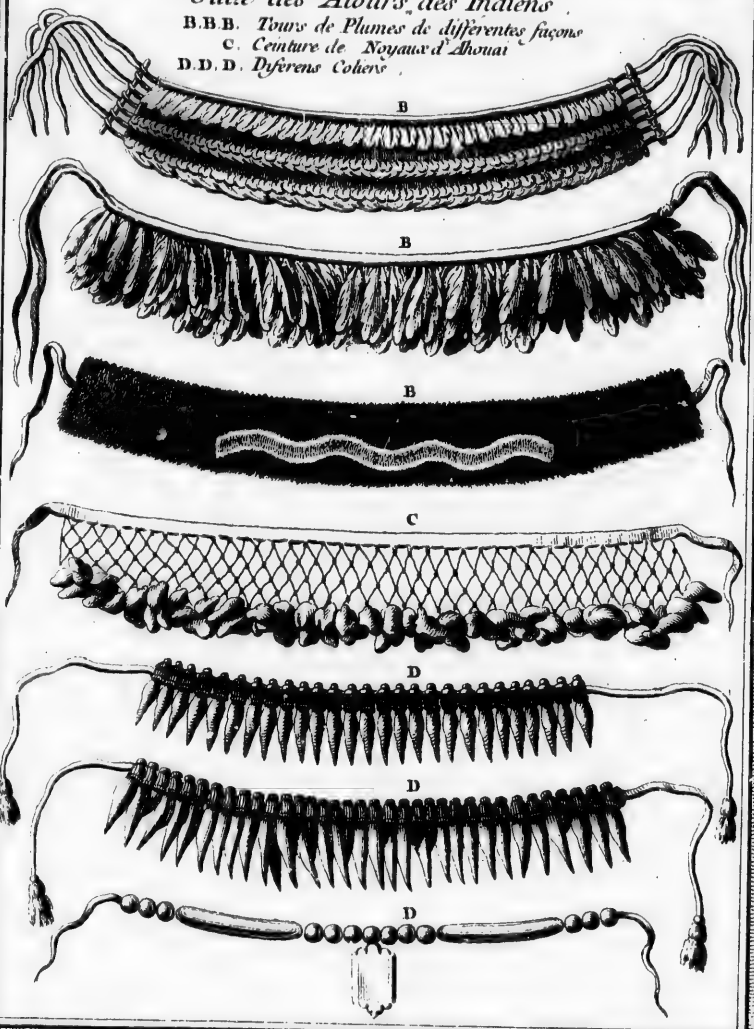
La mort de Carver, qui arriva dans le cours d'Avril, ne changea rien à ces heureuſes diſpoſitions. Bradfort, choiſi pour lui ſucceder, envoïa auſſi-tôt deux de ſes principaux Habitans au grand Sachem, avec la qua-

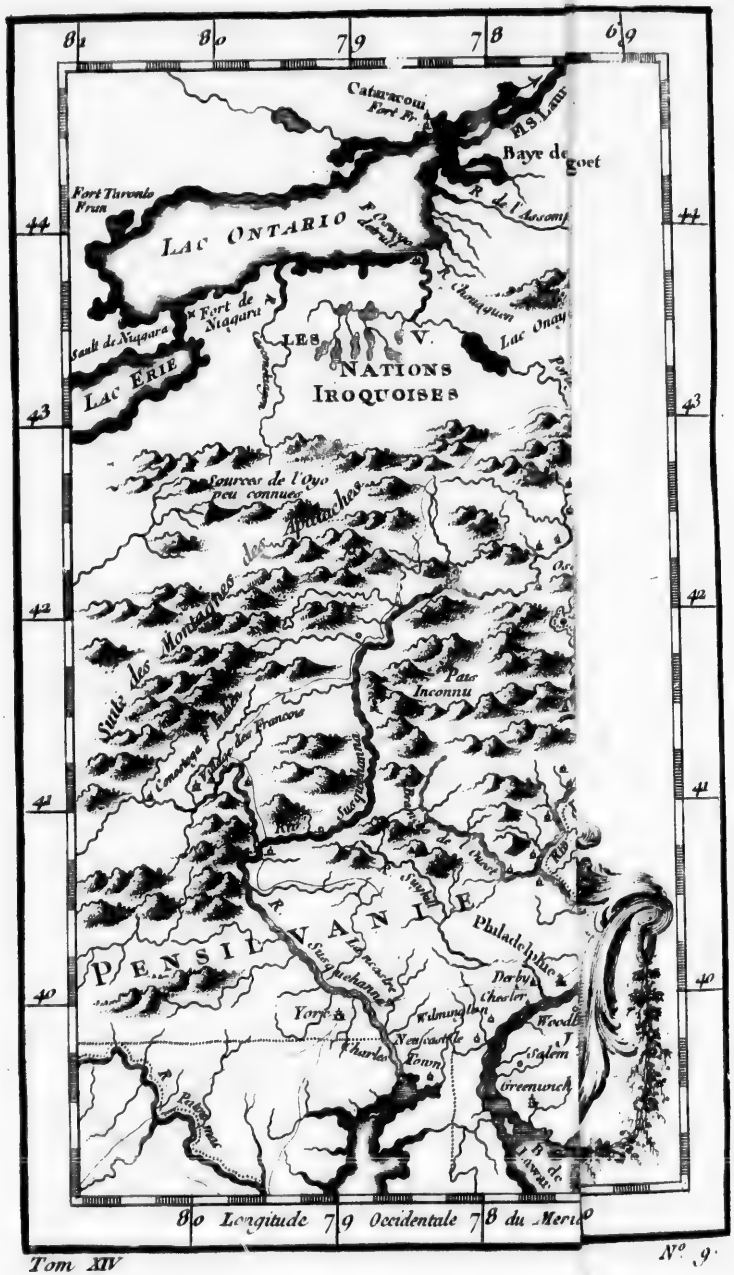
Bradfort lui ſuccede. Son ambaſſade au grand Sachem.

Tom. XIV.

Suite des Atours des Indiens

B.B.B. *Tours de Plumes de différentes façons*
C. *Ceinture de Noyaux d'Ahouai*
D.D.D. *Différens Colliers*




81
80
79
78
69
Cataracoui
Fort F.
Baye de
goet
Fort Toronto
Fran
LAC ONTARIO
R. de l'Assomp
44
Fort de
Niagara
Saut de Niagara
LAC ERIE
LES V.
NATIONS
IROQUOISES
Lac Onay
43
Sources de l'Oyo
peu connues
Montagnes des Apalaches
42
Suite des Montagnes
Pays
Inconnu
Pays des Francois
41
R. Susquehana
R. Ohio
PENSILVANIE
Philadelphie
Derby
Chester
40
York
Wilmington
Newcastle
Town
Charles
Woodb
Salem
Greenwich
Patowmac
Longitude 79 Occidentale 78 du Meridien
Tom XIV
N° 9

lité d'Ambaſſadeurs de la Colonie. Entre les honneurs qu'ils reçurent dans l'habitation roïale des Maſſaſſoits, on compte celui d'avoir couché dans le lit même du Roi & de la Reine ; mais on ajoute à la vérité qu'il ne conſiſtoit que dans quelques planches, élevées d'un pié au-deſſus du rez de-chauſſée de la Cabane, & que deux ou trois Grands de la Nation partagerent avec eux cette faveur. Le Grand Sachem & ſa Femme étoient d'un côté ſur une natte fort mince, & les Ambaſſadeurs de l'autre, avec les Grands. D'ailleurs la Cour étoit ſi mal pourvue de vivres, que les deux Anglois furent menacés d'y mourir de faim. Ils remarquerent que le Païs étoit mal peuplé. Une longue peſte avoit fait périr neuf dixiemes des Habitans : mais on leur dit que les Narragauſets, qui habitoient l'autre côté de la Baie, où la Nouvelle Londres eſt aujourd'hui, étoient une nombreuſe & redoutable Nation.

ETABLISSEMENT DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Quelque eſpoir que les Anglois euſſent conçu de parvenir par la douceur à ſe faire reſpecter des Sauvages, ils ſe virent bientôt dans la néceſſité d'emploïer la terreur. Squanto, leur fidele Ami, fut maltraité par quelques *Segamores* voiſins, nom que les Indiens donnoient à de petits Seigneurs, qui reconnoiſſoient l'autorité du grand Sachem. Bradford envoïa ſur leurs Terres un Corps de Trouppes, dont la ſeule approche y répandit tant de crainte, qu'ils vinrent lui demander grace. On ſaiſit l'occaſion, dit l'Auteur d'une Relation Angloiſe, pour leur faire ſigner un Traité de dépendance, qu'il rapporte dans ces termes : » Nous déclarons, par cet Acte, que nous nous reconnoiſſons Sujets du Roi Jacques, Roi de la Grande-Bretagne &c ; en foi dequoi nous avons ſouſcrit nos noms, ou nos marques. Ces Segamores étoient au nombre de neuf, qui ſe nommoient *Ohquamchud*, *Kaonnacomé*, *Obatinoua*, *Nattaouahunt*, *Coubatant*, *Chillabak*, *Kouadaquina*, *Huttamoiden* & *Apadnau*. Après cet engagement, volontaire ou forcé, la Colonie Angloiſe ne tarda point à s'étendre ; & les troubles d'Angleterre continuerent de lui fournir un grand nombre de Fugitifs, ſurtout de Sectaires, bien ou mal intentionés, qui cherchoient une retraite qu'on leur refuſoit dans le reſte de l'Univers, & qui s'établirent dans les diverſes Provinces dont on va lire la Deſcription.

Comment les Anglois ſe rendent maîtres du Païs.

Deſcription de la Nouvelle Angleterre.

LA Nouvelle Angleterre ne s'étend gueres moins de trois cens milles ſur la Côte maritime, ſans compter les angles. On ne lui donne nulle part plus de cinquante milles de largeur (20). Sa ſituation eſt entre les 41 & les 45 degrés de Latitude du Nord ; & ſes bornes ſont la Nouvelle France au Nord, la Nouvelle York à l'Oueſt, & l'Océan à l'Eſt & au Sud. Quoiqu'au milieu de la Zone tempérée, ſon climat n'eſt pas ſi doux, ni ſi régulier, que celui des Païs paralleles en Europe, tels que pluſieurs Pro-

(20) Cependant M. Néal, dans ſon Hiſtoire de la Nouvelle Angleterre, lui donne trois cens trente milles de long, & cent quatre vingt-dix de large, depuis le Cap Cod au Nord-Eſt juſqu'à la Nouvelle York.

Caturacoui
Fort Fr.
Baye de Niaoure
R. de l'Assomption
Fort Toronto
Fran.
LAC ONTARIO
Fort de Niagara
Sault de Niagara
LAC ERIE
LES V. NATIONS IROQUOISES
Lac Onaydas
Albany
Mohack
Sources de l'Oyo peu connues
Suite des Montagnes des Apalaches
Villages Sauvages
Onoroug
Pays Inconnu
Lunebourg
Pokepsy
Hudson
Huntington
Suffolk
Aimboy
Philadelphie
Burlington
Gloucester
Woodbery
JERSEY
Salem
Greenwich
Derby
Chester
Wilmington
Newcastle
York
PENSILVANIE
LA LONGUE
Tom. XIV

Penobscot ou Pentagoet
Isles Mentinicoast
Baye de Sagadahock
Baye de Casco
Baye Saco
Baye Welle
I. Boon
I. de Scholes
R. Merimac
R. d'Ipsuic
Cap Anne
Baye de Baston
Cap Cod
Cap Malbare
I. Nanturket
Rhode Island
Isle Block
Pointe Montu
Southampton
Huntington
Suffolk
LA LONGUE ISLE
des Etats
Albany
Hadley
Hatfield
Northampton
Springfield
Norwich
Pakepoy
Poughkeepsie
Hudson
Lunebourg
Rangtic
Fort Lydius
Fort Anne
P. Nicolson
Hoshack
Fort Carillon ou P. Vaubreul
P. Georges dit
Fort Pointe aux Trembles
L. du S. Sacrement ou Lac Georges
P. Edouard
Le Long Sault
R. Chambly
R. Richelieu
PROVINCE DE MAIN
NEW HAMPSHIRE
MASSACHUSETS
CONNECTICUT
RHODE ISLAND
NOUVELLE YORCK
NOUVELLE ANGLETERRE
Georges
Banc
CARTE
DE LA NOUVELLE ANGLETERRE
NOUVELLE YORCK ET PENSILVANIE
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de Lieues communes de France
5 10 15 20 25 30 L.
Par M. B. Ing. de la Mar.
1767
de Paris
76
75
74
73
72
71
70
69
44
43
42
41
40

N° 9

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

vinces d'Italie & de France. On assure que le climat de la Nouvelle Angleterre, est, à celui de la Virginie, ce que le climat d'Ecosse est à celui d'Angleterre. Les Etés y sont plus courts & plus chauds que les nôtres ; les Hivers plus longs & plus froids. Cependant l'air y est sain, avec si peu de variété, qu'on y jouit souvent du tems le plus pur & le plus serein pendant deux ou trois mois consécutifs. Les jours y sont d'une bonne longueur. A Boston, qui est aujourd'hui la Capitale, le Soleil se leve, dans le cours du mois de Juin, à quatre heures 26 minutes, & se couche trente-six minutes après sept heures. Le treizieme jour de Décembre, qui est le plus court de l'année, il se leve à sept heures trente-cinq minutes, & se couche vingt-sept minutes après quatre heures.

Province des Massachusets.

On commence la Description Géographique du Païs par la Province des Massachusets, qui est aujourd'hui la plus grande, la plus peuplée, & qui renferme l'ancienne Colonie de la Nouvelle Plymouth avec celle de Cornouailles ou la Nouvelle Hampshire. Elle s'étend ainsi, de l'Est à l'Oueſt le long de la Côte, près de cent dix milles depuis *Scituate* dans le Comté de Plymouth, jusqu'à la Riviere de Saco dans celui de Maine ; & près de soixante milles, du même point, jusqu'à Enfield dans Hampshire. Son étendue est moins considérable dans les Terres ; on a construit de ce côté là, sur les limites qui la séparent des Possessions Indiennes, un Fort nommé *Punmaquid*, qui est même hors de l'espace reglé par les Patentes roïales ; mais en suivant les bornes prescrites, le premier Comté qui la suit est celui de Maine, qui dépend du Gouverneur des Massachusets, & dans lequel on compte les cinq Bourgades d'York, Falmouth, Scarborough, Wells & Kittery. Celle d'York donne son nom à un Comté, qui fait une petite partie de celui de Maine ; comme celui de Cornouailles en fait une de la Nouvelle Hampshire. Au reste, ce qu'on nomme ici Bourgades est quelquefois qualifié du nom de Villes ; parcequ'on s'y est muni de quelques petites Fortifications, contre les surprises des Sauvages, qui, sans cette précaution, pourroient inonder la Province en vingt-quatre heures. Celle de la Nouvelle Hampshire, ou Cornouailles, qui est contenue aussi dans le Gouvernement des Massachusets, a, pour Bourgades, *Douvres*, *Exeter*, *Hampton*, *Hedeb* ou *Newcastle*, *Portsmouth*, *Edgar's-town*, *Berwich*, *Priddiford*, & *Shoals*.

Elle comprend celle de Maine & de la Nouvelle Hampshire.

A six milles de Scarborough, ou Saco, vers l'Oueſt, on trouve une autre Bourgade, nommée Blak Point, à l'Est de laquelle sont celles de Sagodahok & de Kennebek, renommées toutes deux pour la pêche. Le bord de la Riviere de Saco offre ici un petit Fort, muni de douze pieces de Canon.

On comptoit autrefois cent Familles, dans la Bourgade ou la Ville de Wells ; mais les Indiens en ont enlevé une grande partie pendant les dernieres guerres. Les limites de ce Canton, au Nord, vers la Nouvelle Ecosse, sont la Riviere de Casco, où celle de Saco décharge ses eaux. Toute la Province est arrosée par d'autres Rivieres, telles que le *Kennebek*, le *Piskataha*, le *Sagadahok*, le *Spurwisk*, l'*York*, dont la plûpart donnent leur nom à quelque Bourgade, & sont navigables l'espace de quelques lieues. On y trouve aussi plusieurs bons Ports, entre lesquels les

les Relations nomment *Porpus*, *Unſtar*, *Piſtrataques*; & pluſieurs Iles ſur la Côte, dont quelques-unes n'ont pas moins de dix milles de long. L'intérieur du Païs eſt montagneux, & par conſéquent ſtérile; mais vers les Côtes & proche des Rivieres, on vante la fertilité du terroir. Le Commerce des Habitans ſe réduit néanmoins à celui du Poiſſon, des peaux de Caſtor & d'autres Fourrures. Les Cours de Juſtice ont leur Siége à Douvres & à Portſmouth. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

La ſeconde Province de la Nouvelle Angleterre eſt celle d'Eſſex, dont les Bourgades ſont *Amerſburg*, *Andover*, *Beverly*, *Boxford*, *Gloceſter*, *Havers-hill*, *Ipſwich*, *Lynn*, *Mancheſter*, *Marble-head*, *Newbury Eſt*, *Newbury Oueſt*, *Rowley*, *Salem*, *Salisbury*, *Topsfield*, & *Wenham*. On donne le premier rang à Salem, qui eſt ſitué ſur le bras Septentrional de la Riviere de Charles. Cette Bourgade eſt ſituée dans une Plaine, entre deux Rivieres, qui lui forment deux Ports. C'eſt dans ce Canton que la Colonie Angloiſe des Maſſachuſets fit ſon premier Etabliſſement. Au Nord de Salem, on trouve le haut Promontoire de *Trabigzando*, nommé aujourd'hui le Cap Sainte Anne, célebre par ſa pêcherie & par ſon Port. Ipſwich eſt ſitué un peu plus loin, ſur le bord d'une fort belle Riviere. La ſituation de Lynn eſt au fond d'une Baie, près d'une Riviere qui ne porte ſes eaux, juſqu'à l'Océan, que pendant l'Hiver. Newbury eſt à l'embouchure de la Riviere de *Merrimack*, dans une poſition agréable: on y pêche quantité d'Eſturgeons, qui ſe marinent comme ſur les bords de la Mer Baltique. Sur la rive oppoſée à celle de Newbury, on trouve Saliſbury; & ces deux Bourgades ſont comme liées par un Bac qui entretient leur Commerce, quoique la Riviere qui les ſépare n'ait pas moins d'un demi mille de large. A quatre milles au Sud de Salem, on trouve le Bourg de *Marble-head*. Province d'Eſſex.

Le terroir du Comté d'Eſſex n'eſt pas d'une extrême fertilité, excepté vers les Côtes maritimes, où la plûpart des Plantations ſont ſituées pour la commodité de la Pêche. La Riviere de Merrimack, qui l'arroſe, ſeroit navigable dans une partie de ſon cours, ſans pluſieurs Bancs de pierres & de ſable qui la bouchent. Un peu au-deſſus d'une de ſes chutes, dans un lieu qui ſe nomme *Amuſkeag*, on voit, au milieu de ſon lit, un grand rocher, dont le ſommet eſt creuſé en pluſieurs Puits, de la rondeur d'un Barril, la plûpart capables de contenir pluſieurs tonnes d'eau. Les Indiens n'en connoiſſent point l'origine; & l'on a peine à comprendre que ſans inſtrumens de fer, ils aient pû faire un Ouvrage de cette nature. La ſeule utilité qu'ils en tirent eſt d'y cacher leurs biens, dans leurs guerres, perſuadés que le Ciel en a fait préſent à leur Nation pour cet uſage. Neal, Hiſtorien de la Nouvelle Angleterre, aſſure qu'après les avoir obſervés ſoigneuſement, il y reconnut l'Ouvrage de la Nature; d'où il conclut que les anciens Amériquains, peut-être plus près de Noé que de Chriſtophe Colomb, étoient plus grands Artiſtes que ceux d'aujourd'hui, malgré les lumieres qu'ils ont reçues des Européens.

La Province de Middleſex, où l'on entre de la précédente, a les Bourgades de *Billerica*, *Charlestown*, *Concord*, *Groton*, *Marlbourough*, *Medford*, *Reading*, *Shireburn*, *Stow*, *Woburn*, *Lexington*, *Cambridge*, Province de Middleſex.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Chelmsford, *Dunſtable*, *Lancaſter*, *Malden*, *Newton*, *Oxford*, *Sudbury*, *Eſt Waterton*, *Weſt Waterton*, *Worceſter*, *Framlingham* & *Waſton*.

Cambridge eſt la principale Place de ce Comté. Son premier nom étoit *New-town*, c'eſt-à-dire Ville-neuve. Elle eſt ſituée ſur le bras Septentrional de la Riviere de Charles, à quelques milles de Boſton. On vante ſes rues & ſes édifices. Elle prit le nom de Cambridge, en devenant le ſiége d'une Univerſité, dont les avantages ſeront relevés dans un autre article.

Charles-town, qu'on nomme la Mere de Boſton, & qui eſt beaucoup plus peuplée que Cambridge, eſt ſituée entre deux Rivieres, celle de *Miſtik*, & celle de Charles, qui la ſépare de Boſton. Elle communique à cette Capitale par un Bac ſi commode, qu'il tient lieu du meilleur Pont, excepté pendant l'Hiver, où l'abondance des glaces ne laiſſe aucun paſſage pour la navigation. La Ville eſt ſi grande (16), qu'elle occupe tout l'eſpace entre les deux Rivieres. On y voit une fort belle Egliſe, une grande & belle Place, & deux belles rues qui y conduiſent. On aſſure qu'il part tous les ans, de Charleſtown & de Boſton, mille Navires de plus, que de toutes les autres Colonies d'Amérique qui n'appartiennent point aux Anglois. *Reading* eſt une petite Ville aſſez peuplée, mais fort mal bâtie, quoique dans une ſituation commode, ſur le bord d'un grand Lac. On y voit deux Moulins, l'un à blé, l'autre à ſcier des planches, qui font un bon Commerce dans toutes les Iles où il croît du Sucre. *Waterton* eſt renommé pour les Foires qui s'y tiennent aux mois de Juin & de Septembre.

Ce Comté n'a point de grandes Rivieres ; mais le nombre en eſt ſi grand, que répandant de toutes parts la fraîcheur, elles en font un des plus agréables & des plus fertiles Cantons de la Nouvelle Angleterre. Les pâturages y ſont remplis de toute ſorte de Beſtiaux, & ne fourniſſent pas moins à l'exportation qu'à la conſommation intérieure. Il n'y a point de Collines qui ne ſoient couvertes de nombreux Troupeaux. Enfin les Anglois comparent cette Province à leur Devonshire d'Europe.

Province de Suffolk.

Elle eſt ſuivie de celle de Suffolk, qui a les Bourgades de *Braintry*, *Dedham*, *Dorcheſter*, *Hingham*, *Hull*, *Medfield*, *Mendon*, *Milton*, *Roxbury*, *Weymouth*, *Woodſtok*, *Wrentham*, *Brocklin* & *Needham*. Sa Capitale eſt Boſton, qui paſſe pour la plus grande Ville d'Amérique, à l'exception de deux ou trois Villes Eſpagnoles du Continent.

Boſton, Capitale de la Nouvelle Angleterre.

Sa deſcription.

Boſton, que les Anglois prononcent *Baſton*, eſt agréablement ſituée, dans une Peninſule de quatre milles de long, au fond de la belle Baie des Maſſachuſets. Elle eſt défendue contre l'impétuoſité des flots par quantité de rocs, qui ſe font voir au-deſſus de l'eau, & par une douzaine de petites Iles, la plûpart fertiles & habitées. La Baie n'a qu'une entrée ſure, & de ſi peu de largeur, qu'à peine trois Vaiſſeaux y peuvent paſſer de front : mais l'intérieur offre un mouillage commode pour cinq cens Voiles. La plus remarquable de ſes Iles ſe nomme *Caſtle Iſland*, ou l'Ile du Château, & préſente effectivement un Château, ou un Fort, ſi favo-

(21) Une Relation du Capitaine *Vring* ne donne à Charles-town que la moitié de la grandeur de Boſton.

tablement ſitué à une lieue de la Ville, dans le Canal même qui y conduit, qu'aucun Vaiſſeau n'y pourroit paſſer ſans ſe mettre au hazard d'être abîmé par l'artillerie. Sous les regnes de Charles & de Jacques II, les fortifications de Caſtle Iſland étoient fort irrégulieres ; & ces deux Princes s'occuperent peu de la ſureté d'un Peuple qui avoit mieux aimé ſe retirer parmi les Sauvages de l'Amérique, que de vivre en Angleterre ſous la protection des Loix ; mais le Roi Guillaume prit le parti d'envoïer à Boſton le Colonel Romer, Ingénieur d'un mérite diſtingué, qui commença par détruire tous les anciens Ouvrages, pour faire, de l'Ile du Château, la Forteresſe la plus réguliere de toutes les Colonies Angloiſes, & qui lui donna le nom de *Fort Guillaume*. On y compte, en pluſieurs batteries, environ cent pieces de Canon, dont la plûpart, de quarante-deux livres de balle, ont été données à cette Province par la Reine Anne, & ſont ſi bien diſpoſées qu'elles peuvent battre un Vaiſſeau par l'avant & l'arriere, avant qu'il puiſſe être en état de lâcher ſa bordée. Pendant la guerre, cinq cens Hommes ſont exemptés des devoirs ordinaires de la Milice, pour ſe tenir toujours prêts au ſervice du Château ; & s'il eſt vrai, comme on ne fait pas difficulté de l'aſſurer, que dans l'eſpace de vingt-quatre heures Boſton peut armer dix mille Hommes pour ſa défenſe, on doit juger que ſes Habitans n'ont rien à craindre de la ſurpriſe. Il y a d'ailleurs, à deux grandes lieues de la Ville, un Fanal fort élevé, dont les ſignaux peuvent être apperçus de la Forteresſe, qui les répete auſſi-tôt pour la Côte ; & dans le beſoin, Boſton donne auſſi les ſiens, pour répandre l'allarme dans toutes les Habitations voiſines : de ſorte qu'à l'exception d'une brume fort épaiſſe, à la faveur de laquelle quelques Vaiſſeaux Ennemis pourroient ſe gliſſer entre les Iles, il n'y a point de cas, dit-on, où la Ville n'ait cinq ou ſix heures pour ſe diſpoſer à les recevoir. Mais ſuppoſé qu'ils paſſaſſent impunément ſous l'Artillerie du Château, ils trouveroient, au Nord & au Sud de Boſton, deux Batteries qui commandent toute la Baie, & qui arrêteroient les plus grandes forces ; tandis que les Bâtimens Anglois & toutes les dépendances du Commerce pourroient ſe retirer dans la Riviere de Charles, hors de la portée du Canon.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

La Baie de Boſton eſt aſſez vaſte, pour contenir toute la Marine militaire des Anglois. Auſſi les mâts des Vaiſſeaux y forment-ils, dans la ſaiſon du Commerce, une eſpece de Forêt, comme dans les Ports d'Amſterdam & de Londres ; ce qu'on peut s'imaginer aiſément, dit l'Auteur de la même Relation, ſi l'on conſidere que ſuivant les Regîtres de la Douane, on y charge ou décharge annuellement vingt-quatre mille tonneaux de Marchandiſes. Le fond de la Baie offre un Môle d'environ deux mille piés de long, couvert, du côté du Nord, d'une rangée de Magaſins. Il s'avance ſi loin dans la Baie, que les plus grands Vaiſſeaux peuvent décharger ſans le ſecours des Chaloupes & des alleges. La principale rue de la Ville, qui vient juſqu'à l'extrêmité du Mole, offre en face, à l'autre bout, l'Hôtel-de-Ville, grand & bel édifice, où l'on a réuni la Bourſe Marchande, la Chambre du Conſeil, celle de l'Aſſemblée générale, & toutes les Cours de Juſtice. La Bourſe eſt environnée de Librai-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

qui s'enrichiſſent de leur Commerce. On compte dans Boſton juſqu'à cinq Imprimeries, dans l'une deſquelles s'imprime une Gazette, qui ſort deux fois la ſemaine. Les Preſſes ſont continuellement occupées, pour l'uſage des gens de Lettres, des Colléges & des Priſons, qui ſont ici en grand nombre; au lieu que la Nouvelle York n'a qu'un ſeul Libraire, & que la Virginie, Maryland, la Caroline, la Barbade, & les autres Iles Angloiſes, ſans en excepter la Jamaïque, n'en ont pas un.

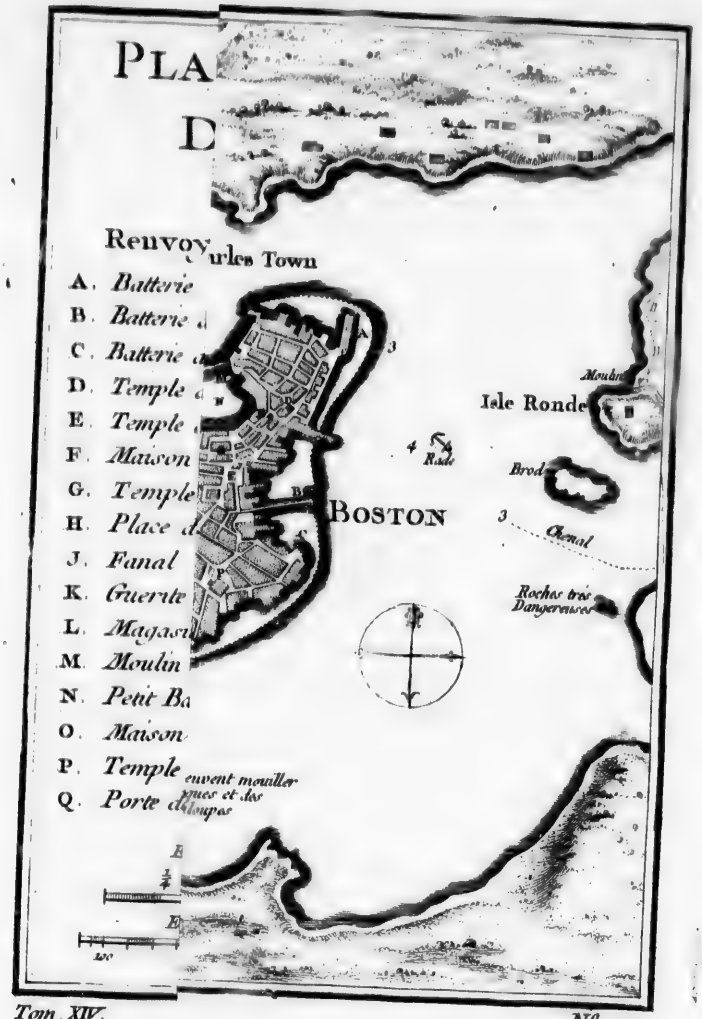
La forme de la Ville, qui eſt diſpoſée en forme de Croiſſant autour du Port, & qui contient entre trois & quatre mille Maiſons, doit former une belle perſpective. On ajoute que le Quai eſt aſſez haut, que les rues ſont larges, & qu'il ne manque rien à la beauté des Maiſons: mais on compare le pavé à celui de Londres; c'eſt-à-dire, qu'il eſt extrêmement mauvais. Auſſi eſt-il défendu, ſous peine d'amende, d'y faire galoper les Chevaux. On nous fait juger du nombre des Habitans de Boſton par le rôle annuel des Morts, qui fait la principale regle des Arithméticiens politiques: il y a plus de vingt ans, dit-on (22) qu'il portoit trois cens trente-quatre Blancs & quarante-ſix Negres; c'eſt-à-dire trois cens quatre-vingts Habitans; & les derniers portent environ quatre cens quinze: ſurquoi Neal obſerve qu'en gardant les proportions du calcul de Londres, Boſton doit contenir dix-neuf ou vingt mille Ames. La Milice de cette Ville n'étoit compoſée, il y a plus de quarante ans, que de quatre Compagnies d'Infanterie: dix ans après, elle fut augmentée du double, & d'une Compagnie de Cavalerie. Si l'augmentation de la Milice eſt proportionnée à celle des Habitans, il faut conclure que leur nombre a doublé dans cet eſpace.

Boſton contient dix Egliſes, dont les noms marquent la variété des Sectes dont cette Colonie eſt compoſée: telles ſont l'Egliſe *Anglicane*, l'Egliſe *Françoiſe*, l'Egliſe *Anabaptiſte*, l'Egliſe *Quaker* &c. Ce bizarre mélange n'empêche point que la Société n'y ſoit auſſi douce que dans les meilleures Villes d'Angleterre. La plûpart des Négocians, faiſant le voïage de l'Europe, en rapportent les modes & les uſages. Un Anglois, qui paſſe de Londres à Boſton, ne s'apperçoit point qu'il ait changé de demeure; il y trouve le même air, la même converſation, les mêmes habillemens, la même propreté dans les meubles, les mêmes goûts dans les alimens & les préparations: en un mot, Boſton eſt la plus floriſſante Ville de l'Amérique Angloiſe. On en a vu partir dans une ſeule année, ſix cens voiles, pour l'Europe & d'autres lieux. C'eſt la réſidence du Gouverneur, le Siége des Cours de Juſtice, celui de l'Aſſemblée générale, & le centre de toutes les affaires du Païs. On donne à la Ville environ deux milles de long, & près d'un mille dans ſa plus grande largeur. La Baie des Maſſachuſets, au fond de laquelle elle eſt ſituée s'étend d'environ huit milles dans les Terres.

Autres Villes de la même Province.

Dorchester, ſeconde Ville de la Province, eſt ſituée à l'embouchure de deux Rivières, fort près de la Côte. Roxbury occupe le fond d'une Baie qui a fort peu d'eau, & qui n'offre pas la moindre retraite aux Vaiſſeaux: mais le Canton eſt arroſé d'un grand nombre de ſources, & la Ville eſt

(22) La Relation qu'on ſuit ici, eſt de 1741.


PLA
D
Renvoy
urles Town
A. Batterie
B. Batterie
C. Batterie
D. Temple
E. Temple
F. Maison
G. Temple
H. Place
J. Fanal
K. Guerite
L. Magasin
M. Moulin
N. Petit Ba
O. Maison
P. Temple
Q. Porte
BOSTON
Isle Ronde
Moulin
Rade
Brod
Chenal
Roches très Dangereuses
3
4
euvent mouiller
ques et des
Loups

Tom XIV. N°. 10.

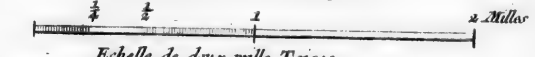
PLAN DE LA VILLE DE BOSTON

et ses Environs

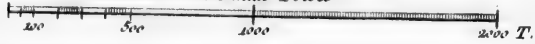
Renvoy pour la Ville de Boston

A. *Batterie de 25 Pieces de Canon*
B. *Batterie de 16 Pieces de Canon*
C. *Batterie de 25 Pieces de Canon*
D. *Temple du Nord des Presbiteriens*
E. *Temple de Quaquers*
F. *Maison de Ville*
G. *Temple des Anabaptistes*
H. *Place d'Armes*
J. *Fanal*
K. *Guerite elevee avec un Sentinelle*
L. *Magasin a Poudre*
M. *Moulin et petite Digue*
N. *Petit Bassin qui asseche de basse mer*
O. *Maison de Force et Prisons*
P. *Temple du Sud des Presbiteriens*
Q. *Porte de Terre deffendue par un fossé et 2 Batteries*

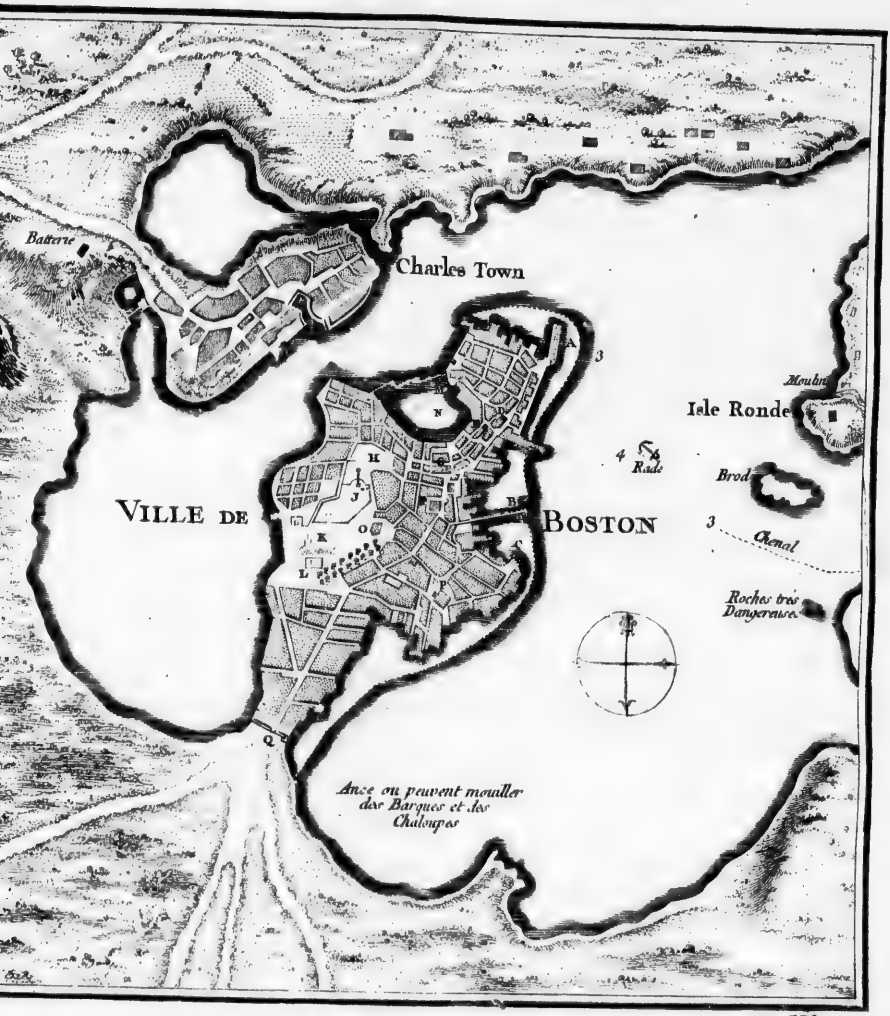
Echelle de deux milles Anglois



Echelle de deux mille Toises



Tom XIV.


Batterie
Charles Town
Isle Ronde
Moulin
Rade
Brod
VILLE DE
BOSTON
Chenal
Roches très Dangereuses
Ance ou peuvent mouiller des Barques et des Chaloupes

N°. 10.

remarquabl
même avan
elle eſt for
paſſage très
La Provi
bien arroſé
ſont nomm
de douze c
avec quanti
nomme *Pu*
pagnée d'u
leur arrivée
A l'Oueſt
de Hampsh
hampton, *S*
vince, étant
la fertilité d
viere de Co
ſituées. La p
Juſtice.
La Provin
mouth, pre
Elle contien
bury, *Marsh*
mouth, à la
viron quatre
s'eſt laiſſée
pouvoir en c
vieres, & d
d'ici, par M
on trouve le
bondance de
de, qui cor
milles de lar
nes, de Pins
mais la Loi
dre de coupe
tems en a di
voit en grand
Mais la pêche
gré la ſtérilité
autre partie c
nommé pour
La Provinc
de Plymouth,
Rocheſter, *Sa*
aux environs

remarquable par une Ecole ouverte à toutes les Sectes. Braintry jouit du même avantage. Weymouth eſt la plus ancienne Ville de la Province, mais elle eſt fort déchue de ſa premiere ſplendeur, quoique ſon Bac ſoit un paſſage très fréquenté. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

La Province de Suffolk n'a pas de grandes Rivieres ; mais elle eſt ſi bien arroſée par quantité de petites, que ſa fertilité & ſes agrémens la font nommer le Paradis de la Nouvelle Angleterre. On ne trouve pas moins de douze ou quinze jolies Bourgades autour de la Baie des Maſſachuſets, avec quantité de belles Vallées. La pointe Septentrionale de l'entrée ſe nomme *Pulling-Point*, & celle du Sud *Merton-Point*. Celle-ci eſt accompagnée d'un petit Village, où les Vaiſſeaux mouillent ordinairement à leur arrivée.

A l'Oueſt des Provinces de Suffolk & de Middleſex, on entre dans celle de Hampshire, qui a les Bourgades d'*Enfield*, ou *Hatfield*, *Hadley*, *Northampton*, *Springfield*, *Southfield*, *Weſtfield*, & *Brookfield*. Cette Province, étant montagneuſe & dans l'intérieur du Païs, n'approche point de la fertilité de celles des Côtes, quoiqu'elle ſoit arroſée par la grande Riviere de Connecticut, ſur les bords de laquelle toutes ſes Bourgades ſont ſituées. La principale eſt Northampton, qui eſt le Siége de la Cour de Juſtice. Province de Hampshire.

La Province voiſine, ſur la Côte, & vers le Sud, eſt celle de Plymouth, premier Etabliſſement des Anglois dans la Nouvelle Angleterre. Elle contient les Bourgades de Plymouth, *Scituate*, *Bridge-Water*, *Duxbury*, *Marshfield*, *Middleborough*, *Pembroke* & *Plympton*. Celle de Plymouth, à laquelle on ne peut refuſer le nom de Ville, eſt compoſée d'environ quatre cens Familles, ou deux mille quatre cens ames ; mais elle s'eſt laiſſée ſurpaſſer, dans ces derniers tems, par Scituate, où l'on croit pouvoir en compter le double. Cette Province a deux ou trois petites Rivieres, & differe peu de Suffolk pour la qualité du terroir. En paſſant d'ici, par Mer, dans la Province de Barneſtable, qui eſt la plus voiſine, on trouve le Cap Cod, également remarquable par ſa hauteur, & par l'abondance des Morues qu'on y pêche. Il forme une Baie large & commode, qui contiendroit mille grands Vaiſſeaux, & dont l'entrée a quatre milles de large. Elle étoit environnée autrefois juſqu'à la Mer, de Chênes, de Pins, de Saſſafras, & de pluſieurs ſortes d'arbres aromatiques ; mais la Loi qu'on a propoſée dans la Nouvelle Angleterre, pour défendre de couper du bois à moins de dix lieues des Côtes, fait juger que le tems en a diminué l'abondance. Ce qu'on a dit des Baleines, qu'on trouvoit en grand nombre dans la Baie, ne paroît convenir qu'à l'ancien tems. Mais la pêche des Morues s'y fait toujours avec tant d'avantage, que malgré la ſtérilité du terroir, les environs du Cap ſont auſſi peuplés qu'aucune autre partie de la Nouvelle Angleterre. Tout le Canton d'Eſtham eſt renommé pour ſon opulence. Province de Plymouth.

La Province de Barneſtable, qui ſuit, comme on l'a remarqué, celle de Plymouth, a neuf Bourgades : *Barneſtable*, *Eſtham*, *Manimoy*, *Truro*, *Rocheſter*, *Sandwich*, *Yarmouth*, *Harrwich*, & *Nantuket*. On compte, aux environs d'Eſtham, environ cinq cens Indiens Chrétiens, qui ont des Province de Barneſtable.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Ecoles pour l'inſtruction de leurs Enfans, & ſix Inſtructeurs de leur Nation, avec un Miniſtre Anglois, dont les Sermons ſe font dans leur Langue. Au Sud de cette Province, on rencontre une Baie, qui ſe nomme la Baie du Monument, devant laquelle ſont les deux Iles que le Capitaine Goſnold nomma, en 1602, la Vigne de Marthe & l'Ile Eliſabeth. Les Anglois ſe récrient ici contre une Relation Hollandoiſe, qui les fait découvrir vingt ans après, par deux Hollandois, nommés *Chriſtian* & *Block*, & qui prétendant qu'elles ont fait partie de la *Nouvelle Belge*, leur donne les noms de ces deux Avanturiers.

Les Détroits, qui ſéparent ces deux Iles de la Côte de Barneſtable, forment un très dangereux paſſage, connu ſous le nom de *Malabar*. Une autre Ile, nommée *Nantubet*, dont on ne nous apprend point la ſituation, mais habitée par des Indiens Chrétiens, devoit être fort peuplée il y a cinquante ans, puiſqu'on y comptoit alors cinq Egliſes, dont quatre avoient des Miniſtres de la même Nation, & la cinquieme un Anglois nommé *Gardiner*.

Province de Briſtol.

On trouve enſuite, au Sud, la Province de Briſtol, qui a les Bourgades de *Briſtol*, *Swanſey*, *Rehobeth*, *Taunton*, *Artleborough*, *Little-Compton*, *Norton*, *Darmouth*, *Deighton* & *Friton*. Briſtol, quoiqu'une des moins anciennes, eſt la plus grande & la plus peuplée. Pour le Commerce, elle eſt, à l'égard de Boſton, ce que le Briſtol d'Angleterre eſt à l'égard de Londres. Neal confeſſe que ſon terroir n'appartient aux Anglois que par le droit de conquête. Enſuite quelques riches Avanturiers s'étant accommodés avec les Indiens voiſins, y bâtirent une Ville plus réguliere que toutes celles de la même Province ; & les avantages de ſa ſituation l'ont fait proſpérer, avec un ſuccès égal, pour le Commerce & pour l'augmentation de ſes Habitans.

Rehobeth dut ſon origine, il y a plus d'un ſiecle & demi, à quantité de Familles Angloiſes, qui ſe trouvoient trop reſſerrées dans leur premier Etabliſſement de Weimouth. Son nom Indien étoit *Saconet*, que pluſieurs Relations lui donnent encore. Elle eſt ſituée dans une Plaine, en forme circulaire, d'un mille & demi de diametre ; & l'Egliſe, avec l'Ecole & la Maiſon du Miniſtre, occupent le centre. La Bourgade d'Artleborough s'eſt formée d'un détachement de quelques Familles de Rehobeth, dont elle eſt peu éloignée vers le Nord.

Swanſey & Taunton ſont deux grandes Bourgades, ou plutôt deux Habitations compoſées de Maiſons diſperſées, dans leſquelles on compte autant de différentes Sectes que de Familles. Une Lettre du Docteur Mather au célebre *Woodward*, pour qui toutes les découvertes extraordinaires étoient un riche préſent, aſſure qu'à Taunton, ſur le bord d'une Riviere où la Marée monte, on trouve un Rocher dont le côté perpendiculaire eſt gravé de ſept ou huit lignes d'écriture, dans des caracteres auxquels on ne connoît rien de reſſemblant. Proche de Briſtol eſt une Montagne remarquable, nommée *Mount-Hope*, ou Mont de l'Eſpérance, qui ſervit long-tems de retraite à un Prince Indien, contre les perſécutions des Anglois. Enfin la force des armes les y aïant fait pénétrer, ils s'y attribuerent les droits de Conquête : ſurquoi l'Auteur nous apprend que ſous le

Regne de Charles II, un Poëte Comique, nommé Jean Crown, Auteur de deux bonnes Comédies, demanda cette Montagne au Roi, qui avoit du goût pour ſes Ouvrages. Il ne paroit point qu'il l'ait obtenue ; mais le Roi, mal informé de ce qui ſe paſſoit dans la Nouvelle Angleterre, y écrivit auſſi-tôt, pour ſe plaindre qu'on lui laiſſât ignorer ce que c'étoit que le Mont Hope, » quoique ſuivant l'Auteur de la Relation, cette » affaire le regardât peu, & qu'il n'eût aucun droit ſur un terrein qui » avoit coûté à ſes Poſſeſſeurs leur ſang & leurs tréſors. Le même Ecrivain ſuppoſe que Crown étoit né dans cette Colonie, parcequ'il avoit d'ailleurs quelques prétentions ſur une partie de la Nouvelle Ecoſſe, qui étoit paſſée entre les mains des François, & qu'il faiſoit valoir ce prétexte pour demander le Mont Hope. On peut ſuppoſer auſſi qu'il devoit ſon éducation à la Nouvelle Angleterre ; car aïant fait le Voïage de Turin avec un Ambaſſadeur Anglois, & voulant tenir compte des raretés qu'il y vit dans la Galerie du Palais, il prit les Statues des douze Céſars pour celles des douze Apôtres, & cette ſavante obſervation fut publiée dans ſon Journal. Les Colléges de Boſton n'avoient point encore la ſplendeur qu'on nous aſſure qu'ils ont aujourd'hui.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

* Anecdote ſur Crown, Poëte Anglois.

Au-delà du Mont Hope, on trouve l'Ile de Rhode, que les Indiens nomment *Aquetnea*, vers la Baie de *Narraguntſet*. Sa longueur eſt de quatorze ou quinze milles, ſur quatre ou cinq de largeur. Elle étoit habitée dès l'an 1639, par des Anglois d'une Secte particuliere, dont on prétend que faute de Miniſtres & d'inſtruction la poſterité eſt devenue auſſi barbare que les Indiens. Cependant elle a ſu conſerver ſes Priviléges, qui conſiſtent à ſe gouverner elle-même, ou du moins par un Conſeil qu'elle choiſit, ſans aucune dépendance de la Couronne & de ſes Officiers. Elle fait ſes propres Loix, avec cette ſeule reſtriction, qu'elles ne doivent rien avoir de contraire à celles d'Angleterre. Le terroir de cette Ile eſt d'une rare fertilité, & le ſéjour en eſt ſi agréable, qu'on la nomme le Jardin de cette Côte. Ces avantages y avoient attiré un ſi grand nombre d'Habitans, qu'une partie d'entr'eux fut forcée de retourner au Continent, où ils bâtirent deux Villes, nommées *la Providence* & *Warwick*, qui jouiſſent de tous les Priviléges de l'Ile. Elle entretient un Commerce conſidérable de Chevaux, de Moutons, de Beurre, de Fromage & d'autres proviſions, avec les Antilles Angloiſes ; effet de ſes richeſſes naturelles, qui ne manqueront point, obſerve l'Auteur, d'y rappeller quelque jour la politeſſe. On compte, dans l'Ile de Rhode, deux Villes ou deux Bourgades ; Newport, qui eſt la Capitale, & Portſmouth. Sa diſtance de Boſton eſt d'environ ſoixante-ſix milles.

Ile de Rhode. Origine & caractere de ſes Habitans.

La Providence & Warwick, deux Villes fondées, comme on vient de le remarquer, par des Colonies de l'Ile de Rhode, ſont ſituées entre les Provinces de Plymouth & de Briſtol. On les repréſente, non-ſeulement grandes & riches, mais heureuſes dans leur Gouvernement, quoique compoſées de Sectaires, qui vivent ſans Magiſtrats & ſans Miniſtres. Ils s'entretiennent, dit-on, en bonne intelligence avec leurs Voiſins. » La liberté qu'ils ont de ſatisfaire tous leurs deſirs n'empêche point que » les crimes ne ſoient rares parmi eux ; ce qu'on attribue à leur profonde

La Providence & Warwick.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

» vénération pour l'Ecriture Sainte, qu'ils liſent & qu'ils expliquent tous » à leur gré. Ils ont une mortelle averſion pour toutes ſortes de taxes. » Leur charité ne ſe dément jamais pour les Etrangers. Un Voiageur, qui » paſſe par l'une ou l'autre de ces deux Villes, peut s'arrêter dans la pre- » miere Maiſon, avec autant de liberté que dans une Hôtellerie, & s'aſ- » ſurer d'y être bien traité. La principale occupation des Habitans, eſt de » nourrir des Beſtiaux, & de faire du Beurre & du Fromage, deux Mar- » chandiſes qui les ont enrichis.

Provinces de Connecticut & de Newhaven.

Les Provinces dont il reſte à traiter ſont celles des Colonies réunies de *Connecticut* & de *Newhaven*, qui ont conſervé, comme l'Ile de Rhode, tous les Privileges qu'elles avoient obtenus dans leur origine. Ces deux Provinces ont ſoixante-dix milles de long, depuis *Stoniton*, dans le Comté de la Nouvelle Londres, juſqu'à *Rye*, dans celui de Fairfied, ſur les confins de la Nouvelle York, & cinquante de large, depuis *Saybrook*, dans le Comté de la Nouvelle Londres, juſqu'à Windſor, dans celui de Hartford.

Comté de la Nouvelle Londres.

Le premier de ces Comtés, qu'on rencontre ſur la Côte, eſt celui de la Nouvelle Londres, qui a les Bourgades de *Stomton*, *Saybrook*, *Preſton*, *Danſik*, *New-London*, *Lyme*, *Lebanon*, & *Killingworth*. Les parties Orientales de ce Païs ſont agréables & fertiles : celles du Couchant ſont remplies de Montagnes & de Marécages. *Saybrook*, la plus ancienne Ville du Comté, tire ſon nom de ſes deux Fondateurs, Mylord *Say* & Mylord *Brook*, zelés Puritains, qui la firent bâtir à l'embouchure de la Riviere de Connecticut. *Lyme* eſt vis-à-vis, ſur l'autre rive. *New-London* eſt ſituée ſur une Riviere, nommée *la Tamiſe*, qui ſe diviſe en trois bras, ſous les noms de *Glaſſ-River*, *Ruſſels-deligt*, & *Indian River*.

Comté de Hartford.

Le Comté de *Hartford*, qui touche au précédent dans l'intérieur des terres, eſt le ſeul de la Nouvelle Angleterre qui n'ait point de Ville maritime ou de Port ; ce qui n'empêche point qu'il ne ſoit bien peuplé, & que ſes Habitans ne vivent dans l'abondance. Il a les Bourgades de *Hartford*, *Farmington*, *Glaſtonbury*, *Middle-town*, *Winſor*, *Hadham*, *Sinsburg*, *Weatherburg*, *Watersfield*, *Farm*, & *Windham*. La principale, qui eſt celle de ſon nom, a deux Paroiſſes, nommées l'Egliſe vieille & l'Egliſe neuve ; ſurquoi l'on obſerve que les différentes Sectes, dont la Nouvelle Angleterre eſt compoſée, s'accordent à ne jamais donner des noms de Saints à leurs Egliſes. Proche d'Hadham, la Riviere de Connecticut, qui arroſe les bords ſeptentrionaux de ce Comté, eſt diviſée par une Ile, nommée *Thirty-miles*, ou trente milles, parcequ'elle eſt à cette diſtance de l'embouchure. On trouve, dans les Parties occidentales du Comté de Hartford, pluſieurs chaînes de Montagnes, & d'épaiſſes Forêts, qui fourniſſoient beaucoup de teintures & de cuirs, lorſque ce Commerce étoit en honneur dans la Colonie.

Comté de Newhaven.

Deux Comtés forment la Province de Newhaven, qui s'eſt unie à celle de la Nouvelle Londres : l'un, nommé auſſi *Newhaven*, a les Bourgades de *Brainford*, *Derby*, *Guilford*, *Milford*, *Newhaven*, & *Wallingford*, dont la principale, qui eſt Newhaven, a pris un air de Ville peuplée, depuis qu'on y a fondé un College, avec une Bibliotheque publique. Brain-

ford

ford a l'avantage d'une Forge de fer, ſur les bords d'une petite Riviere qui porte ſes eaux juſqu'à l'Océan. On eſt ſurpris de trouver ici la premiere Forge de fer, dans un Païs où l'on prétend que les Mines en ſont fort communes, & où les Forêts ne ſont pas plus rares. Quelle doit être la pareſſe des Habitans, obſerve l'Auteur de la Relation, ſi c'eſt elle qui leur fait négliger un métal, dont ils auroient à tirer preſqu'autant d'utilité que de l'or! Deux autres petites Rivieres, l'une qui ſe jette dans la Mer à Gailfort, & l'autre à Milford, ne ſeroient pas moins favorables au même travail. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Le Comté ſuivant eſt celui de Fairfield, qui a les Bourgades de *Fairfield*, *Danbury*, *Norwich*, *Stamford*, *Woodbury*, *Greenwich*, *Rie*, & *Stratsford*. Ce Comté n'a point de Rivieres navigables; car celle qui tombe dans la grande Riviere de Hudſon, quoique fort large à ſon embouchure, ne mérite point cette qualité, parcequ'elle ne conſerve pas ſa largeur plus de trois ou quatre milles, & qu'elle n'en a pas plus de vingt dans tout ſon cours. La plûpart des Bourgades, ou plutôt des Villages du Païs, ſont ſituées dans de petites Anſes & ſont auſſi peu remarquables pour leur Commerce que pour leur grandeur. L'intérieur des terres eſt rempli de Marais inhabités. C'étoit autrefois cequ'on nommoit le Canton de Mohegin, où les Hollandois s'étoient établis. Il eſt bordé par la Nouvelle York. Comté de Fairfield.

Outre l'Ile qu'on a décrite ſur cette Côte, on y voit celles des *Faucons*, de *Fisher*, & de *Block*, où les Pyrates ſont venus ſouvent faire de l'eau; ſans parler de vingt Ilots ſans noms, qui ne ſervent qu'à défendre diverſes parties du rivage contre la fureur des vents & des flots.

Les Productions naturelles de la nouvelle Angleterre ne different point aſſez de celles de la Virginie, pour demander un article particulier; mais on ne ſe diſpenſera point d'un peu d'éclairciſſement ſur ſon adminiſtration. Elle paroîtra curieuſe, ſi l'on conſidere la variété de Religions & d'intérêts qui regnent dans toute la Colonie. Gouvernement de la Nouvelle Angleterre.

On a vu que le premier Etabliſſement s'étoit formé avec une ſorte d'indépendance, & ſans autre rapport à la Couronne que celui d'une ſoumiſſion vague, qui conſiſtoit à reconnoître les Rois d'Angleterre pour Souverains. Cependant deux Chartres, ou deux Ordonnances, envoïées ſucceſſivement par la Cour, furent reçues avec reſpect, parcequ'elles furent trouvées favorables, & devinrent les fondemens d'une adminiſtration plus réguliere. Le Gouverneur, qu'on nomme Général, quoique les Colonies de Connecticut & de l'Ile de Rhode ne ſoient pas renfermées dans ſa Commiſſion, ſon Lieutenant, les Officiers Militaires & ceux de Juſtice, ſont nommés par la Couronne; mais la nomination de la Cour de l'Amirauté appartient au Gouverneur. Le Conſeil, qu'on peut nommer celui de la Colonie, plutôt que celui du Gouverneur, eſt choiſi annuellement par une Aſſemblée générale des principaux Habitans, dont la Province des Maſſachuſets fournit dix-huit, celle de Plymouth quatre, celle de Maine trois, & toutes les autres deux. Le pouvoir de cette Aſſemblée eſt très étendu. Toute la partie exécutive du Gouvernement dépend de ſon approbation, & la Légiſlature même n'en dépend gueres moins. Elle ſe

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

tient tous les ans à Boſton, vers la fin de Mai. Tous les Membres commencent par prêter le ſerment de fidélité à l'ordre actuel de la Succeſſion roïale ; & le zele de la Nouvelle Angleterre eſt ſi ardent pour la Maiſon d'Hanovre, qu'on s'y vante de n'avoir point un Jacobite dans toute la Colonie. Enſuite le Gouverneur déclare & ſigne de ſa main, qu'il approuve & qu'il confirme les Elections : mais malgré cette formalité on ne lit nulle part qu'il ait droit de s'y oppoſer, non-plus qu'à celle des Conſeillers qui ſont choiſis par l'Aſſemblée. Après les avoir élus, elle procede à la création des Cours de Juſtice, à la levée des taxes, & de tems en tems à porter des loix, qui ne doivent jamais être oppoſées à celles d'Angleterre. Elles demandent d'être envoïées à la Cour, pour être confirmées par le Roi ; mais ſi la confirmation n'arrive point dans l'eſpace de trois ans, elles ont leur plein effet. » Une autorité ſi peu reſtreinte a » fait repréſenter plus d'une fois à la Cour, que dans la dépendance où » ſont les Gouverneurs de la Nouvelle Angleterre, juſqu'à l'égard de leur » ſubſiſtance, ils peuvent être tentés, pour ſe rendre l'Aſſemblée favora- » ble, d'abandonner les prérogatives de la Couronne, & de trahir les » intérêts de la Grande Bretagne.

Loix de la Nouvelle Angleterre.

Tout Particulier qui jouit d'un revenu de quatre ſchellings en terres, ou qui poſſede un fond de cinquante livres ſterling, eſt réputé Citoïen libre, & participe au droit d'élire les Membres de l'Aſſemblée. Ils ſont au nombre de cent. On a publié un Recueil des Loix de la Nouvelle Angleterre, dont il ſuffira de détacher ici quelques traits, pour faire connoître l'eſprit de cette ſinguliere Colonie : *Adultere* ; puni de mort, dans l'homme & la femme. *Bâtardiſe* ; le Pere obligé de fournir à l'entretien de l'Enfant ; déchargé, ſi le fait eſt douteux. *Blaſphême* ; la mort. *Prix conſtant du blé* ; trois ſchellings le boiſſeau. *Membre d'une Egliſe* ; on n'eſt point ſenſé tel, ſi l'on n'y a pas reçu la Communion. *Enfans* ; la mort pour ceux qui ont maudit ou battu leur Pere ou Mere. *Faux témoignage* ; la mort, s'il met en danger la vie d'autrui. *Jeu pour de l'argent* ; Amende du triple. Amende de cinq ſchellings, pour s'être ſervi de cartes ou de dez. Amende de cinq livres ſterling, pour en avoir vendu ou gardé proviſion. Amende, ou le fouet, au gré du Juge, pour avoir danſé. *Héréſie* ; pour avoir nié le quatrieme Commandement, le Baptême des Enfans, l'autorité des Magiſtrats, &c. le banniſſement. *Jéſuites & Prêtres Romains* ; le banniſſement ; & s'ils reviennent, la mort. *Quakers* ; pour en avoir amené un, paiement de cent livres ; pour en avoir amené un qui n'eſt point Habitant, banni ; pour l'avoir ramené, la mort. Le Quaker étranger, fouetté, marqué de la lettre Q ſur l'épaule gauche, & banni ; s'il revient, la mort. *Indiens* ; pour leur avoir vendu des liqueurs fortes, amende de deux livres ſterling la pinte ; pour leur avoir vendu une livre de plomb, deux livres ; une livre de poudre, cinq livres. Un Indien, qui ne cultive point ſa terre, en perd la propriété. *Ivrognes* ; fouettés en plein marché. *Menteurs* au préjudice d'autrui, fouettés. *Mariage* ; point de Mariage reconnu, s'il n'eſt fait par le Magiſtrat. Un Mari qui bat ſa Femme, ou une Femme qui bat ſon Mari, dix livres d'amende. *Dimanches* ; violation du Dimanche, trois livres d'amende. *Sa-*

medis ; pour avoir danſé le Samedi après le coucher du Soleil, cinq ſchellings d'amende, ou le fouet. *Juremens ;* jurer ou maudire, un ſchelling. *Filer ;* tout Particulier qui eſt ſans emploi ou ſans travail, obligé de filer. *Sorciers ;* la mort. *Loups ;* pour avoir tué un Loup dans les Plantations, ou dans la circonférence à dix milles, deux livres ſterling de récompenſe. *Culte ;* pour le culte des images & l'idolatrie, la mort. &c.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

On a parlé d'un College fondé à Cambridge, en 1630, ſous le nom de College de Harvard. Cette Ville, qui n'eſt qu'à ſix milles de Boſton, ſe nommoit auparavant *New-Town*. Le College eſt compoſé d'un Préſident, de cinq Profeſſeurs & d'un Tréſorier, & ſoumis à la viſite du Gouverneur, ou de ſon Député, de tous les Magiſtrats de la Colonie & des Miniſtres des ſix Bourgades voiſines. Les appointemens étoient d'abord pris ſur le treſor public ; mais le revenu du Bac de Charles-town aïant été attaché au College, & pluſieurs Particuliers de l'ancienne & de la Nouvelle Angleterre aïant contribué libéralement à lui faire d'autres fonds, il s'eſt trouvé en état de ſubſiſter avec ces deux ſecours. Quelque tems après ſa fondation, on en fit bâtir un autre, pour l'éducation de la jeuneſſe Indienne ; mais la difficulté d'inſpirer aux Indiens du goût pour les Sciences, l'a fait changer en Imprimerie ; ſurquoi l'Auteur de la Relation fait obſerver que rien n'eſt moins néceſſaire en effet qu'un College Indien, lorſque la Colonie ne manque point de Miniſtres pour inſtruire les jeunes Sauvages, & que la Langue Angloiſe eſt devenue comme la Langue générale du Païs. Quel beſoin, ajoute-t'il, de tirer de la charrue des Indiens capables de travail, pour s'efforcer d'en faire des Gens de Lettres ? D'ailleurs ce changement n'empêche point que le College de Harvard ne puiſſe recevoir ceux qu'on croiroit propres à l'étude : mais juſqu'à preſent, il ne s'en eſt pas trouvé plus de quatre ou cinq, entre leſquels on nomme *Caleb Cheaſchaumuk* & *Eleazar*, qui prirent leurs degrés il y a plus de quarante ans.

Colege de Harvard, à Cambrigde.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'avant la fondation du College, les Livres fuſſent auſſi rares dans la Nouvelle Angleterre, qu'ils le ſont encore dans la plûpart des autres Colonies Angloiſes : mais par les libéralités d'un grand nombre d'Amateurs des Sciences, il s'y eſt formé une Bibliotheque publique, qui dès le tems de la Reine Anne contenoit environ quatre mille volumes. On regrete ſeulement qu'elle ne ſoit compoſée que de Livres d'érudition, & que la partie des Belles-Lettres y ait été négligée, quoiqu'elle fût la plus propre à répandre & perpétuer la politeſſe dans toutes les Habitations de la Colonie. Un des premiers Livres, qui ſont ſortis de l'Imprimerie du College, eſt une traduction des Pſeaumes en vers. Trois Miniſtres, nommés *Eliot*, *Mather*, & *Wells*, furent choiſis pour cette entrepriſe, & publierent leur Ouvrage en 1640. Il ne fut point applaudi ; & quoique revu, dans une ſeconde édition, par le Docteur *Dunſtar*, Préſident du College, le Public n'en fut pas plus ſatisfait. Ces quatre Savans, obſerve l'Auteur de la Relation, ne devoient pas ignorer que l'érudition & la connoiſſance des Langues ne ſuffiſent pas pour faire des Poëtes, & qu'elles doivent être accompagnées du génie, qui les fait ſeul, ſans le ſecours de l'érudition. Voici le Jugement que l'Angleterre Euro-

Sa Bibliotheque.

Traduction des Pſeaumes en vers

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

péenne a porté de leur traduction : » Quoique déteſtable dans tout ce qui » regarde la Poéſie, elle a l'avantage d'être plus fidelle au ſens qu'au- » cune verſion connue ; ce qu'il faut peut-être attribuer aux corrections » du Docteur Dunſtar, qui étoit fort verſé dans les Langues Orientales. » L'excuſe, que les Traducteurs apportent pour le mauvais tour & les mau- » vaiſes rimes de leurs vers, eſt que *les Autels de l'Etre ſuprême ne de-* » *mandent point d'être polis* : comme s'ils avoient pû faire mieux, ou » comme ſi les louanges de Dieu ne devoient pas être chantées avec toute » la perfection dont les Hommes ſont capables. Si les Traducteurs ne » vouloient donner qu'une verſion fidelle, pourquoi ne pas la donner en » Proſe ?

College de Newhaven.

Le College libre de Newhaven, dont on a rapporté auſſi la fondation, raſſemble des Ecoliers de toute ſorte de Sectes, ſans en excepter apparemment les Quakers, puiſqu'on cite leur témoignage à ſon honneur. Les Etudians de ces deux Colleges, qu'on fait monter entre trois ou quatre cens, ſont en plus grand nombre, à proportion, que ceux des Univerſités d'Oxford & de Cambrigde ; » car, en ſuppoſant que » la Nouvelle Angleterre contienne deux cens mille Ames, & que les » Ecoliers y ſoient au nombre de quatre cens, l'Angleterre Européene, » où l'on compte huit millions d'Ames, devroit avoir ſeize mille Eco- » liers dans ſes deux Univerſités ; tandis qu'elle n'a pas la moitié de ce » nombre.

Indiens de la Nouvelle Angleterre.

Il reſte ſi peu d'Indiens dans la Juriſdiction de la Nouvelle Angleterre, & ceux qui s'y trouvent établis ont pris ſi généralement l'habit, les mœurs, les uſages, la Religion & la Langue des Anglois, qu'on ne les diſtingue plus, dans le dénombrement total des Habitans. Cependant ils conſervent leurs anciens noms.

Maſſaſoits.

Les Maſſaſoits, ou Wampanags, habitent les environs du Mont-Hope dans le Comté de New-Briſtol. C'eſt la premiere Nation avec laquelle les Anglois lierent commerce. Ils firent une étroite alliance avec leur Sachem, ou leur Roi ; mais le Petit-fils de ce Prince, quoique lié auſſi avec eux, juſqu'à s'être fait honneur de recevoir d'eux le nom de Philippe, devint le plus mortel de leurs Ennemis, & ſuſcita toutes les Nations voiſines contre la Colonie de Plymouth. Il périt dans cette guerre, avec ſi peu d'attachement au Chriſtianiſme qu'il avoit embraſſé, qu'on lui entendit déclarer qu'il ne faiſoit aucun cas d'une Religion dont il mépriſoit les Partiſans.

Pokaſſets.

Les Pokaſſets ſont les Habitans naturels du Comté de Plymouth : leur ancienne Reine, amie de Philippe, périt dans la même guerre.

Pikots.

Les *Pikots*, Nation autrefois intraitable, avoient leurs habitations vers l'embouchure de la Riviere de Connecticut, entre les Comtés de New-London & de Fairfield. Ils s'efforcerent long-tems de troubler l'établiſſement des Anglois ſur les bords de cette Riviere ; mais leurs guerres n'aïant tourné qu'à leur propre deſtruction, le nombre de ceux qui ont ſurvécu eſt demeuré fort petit.

Patuxets.

Les Patuxets habitent le Païs qui ſépare les Comtés de New-London & de New-Briſtol.

Makas.

Les Makas, quoique rangés autrefois entre les Nations de la Nouvelle Angleterre, appartiennent aujourd'hui à la

Nouvelle York, & ſont une des cinq qui ont fait une alliance perpétuelle avec cette Province. Les Narraganſets ont été redoutables pour la Colonie Angloiſe, avant qu'elle fût ſortie de ſa premiere foibleſſe. Ils habitoient aux environs de New-London. Les *Neumteaks* occupoient le Païs qui forme aujourd'hui le Comté d'Eſſex. Les Maſſachuſets, anciens Habitans des Comtés de Suffolk & de Middleſex, étoient la plus nombreuſe Nation de cette Contrée : elle a donné ſon nom à toute la Province de la Nouvelle Angleterre ; car la Commiſſion du Gouverneur Général porte le titre de Baie des *Maſſachuſets*, dont il n'y a d'excepté que les deux petits Gouvernemens de Connecticut & de l'Ile de Rhode. On en prend occaſion de nous apprendre l'origine de ce nom. A l'arrivée des Anglois, le Sachem du Païs avoit ſon *Wigwam*, ou ſon Habitation, ſur une petite hauteur, à ſix milles de Boſton. Cette colline avoit la forme d'une tête de fleche Indienne, qui ſe nomme *Mas*, en Langue du Païs, comme une hauteur ſe nomme *Wiluſet*. Delà, par eſtime ou par dériſion, la demeure & les Sujets du Sachem reçurent des Nations voiſines le nom de *Maſwiluſet*, que le tems a fait changer en *Maſſachuſet*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Neumteaks.

Maſſachuſets.

Les *Mohegins* étoient établis proche de la Riviere de Hudſon, ou de la Nouvelle York, & n'étoient proprement qu'une extention des Maquas. Les *Manimogs* habitoient le Comté de Barneſtable ; & les *Namoskets*, le Païs qui eſt entre les Rivieres de la Providence & de Menimak. Les anciens Habitans des Terres, au-delà de Maine, étoient diſtingués par différens noms, & formoient quantité de petits Etats, longs de huit ou dix milles, dont chacun étoit gouverné par ſon Sachem. Ces Chefs, ou ces Rois, n'étoient ordinairement que de ſages Particuliers, choiſis par les Anciens du Canton ; & la Dignité roïale demeuroit dans une Famille, auſſi longtems que la ſageſſe & le courage de ceux qui en étoient revêtus paroiſſoient juſtifier ce choix. On ne connoiſſoit point d'autre nobleſſe. Quelle barbarie ! obſerve ironiquement l'Auteur de la Relation. Cependant il y avoit quelque exception à cette regle ; car les Deſcendans des Sachems jouiſſoient de pluſieurs Prérogatives dans leur Nation.

Mohegins. Manimogs. Namoskets.

Si l'on demande quelles ſont aujourd'hui les forces des Indiens de la Nouvelle Angleterre ? l'Auteur aſſure que la dixieme partie de la Milice Angloiſe, qui eſt ici claſſée comme à la Virginie, ſuffiroit pour les précipiter tous dans leurs Lacs, ou pour les détruire juſqu'au dernier. Ils ne ſont que les Valets des Plantations, vivant, comme les Pauvres dans nos Paroiſſes, du paiement de leurs ſervices, ou des libéralités gratuites de ceux qui les emploient. La plûpart, ſans excepter ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, ſont d'une pareſſe qui les rend fort ennemis du travail.

Forces de tous ces Indiens.

On demandera peut-être auſſi, ſi dans la multitude de Sectes dont cette Colonie eſt compoſée, il ne s'éleve point des troubles qui nuiſent au repos public ? Un éclairciſſement, qui répondroit à toute l'étendue de cette queſtion, feroit la matiere de pluſieurs volumes. A meſure que l'Egliſe Anglicane a pris le deſſus ſur les autres Religions, elle s'eſt livrée à toute ſorte d'emportemens contre les Non-conformiſtes, & les effets en ont quelquefois été fort ſanglans. Les Quakers, ſurtout, les Puritains & les Antimoniens, ont été perſécutés avec une véritable fureur. Ce zele Anglican

Troubles inteſtins de la Nouvelle Angleterre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

s'eſt étendu juſqu'aux Sorciers. On auroit peine à s'imaginer quels en ont été les excès, & plus encore à ſe les perſuader, s'ils n'étoient atteſtés par les Actes mêmes de la Colonie. Un ſujet ſi ſingulier mérite quelques momens de digreſſion.

Hiſtoire des Sorciers du Païs.

En 1691, un Miniſtre de Salem, nommé *Paris*, fut le premier qui ouvrit une ſcene également ridicule & tragique, en déclarant que ſa Fille & ſa Niece, âgées l'une & l'autre de dix à onze ans, étoient ſous le pouvoir de la ſorcellerie : il faiſoit tomber ſes ſoupçons ſur une Femme Indienne nommée *Tomba*, qui étoit à ſon ſervice. On la fouetta rigoureuſement, pour tirer d'elle un aveu : elle confeſſa qu'elle étoit ſorciere. Un ordre du Magiſtrat la fit reſſerrer dans une étroite Priſon, où elle demeura fort longtems. Enfin, par honte de la tenir renfermée ſans preuve, on lui laiſſa voir le jour ; mais ce fut pour être vendue, & le prix fut emploié à païer les frais de ſa détention. Le Gouverneur Général, qui étoit alors Sir William *Phips*, ferma les yeux ſur cette étrange avanture.

Elle commençoit à tomber dans l'oubli, lorſqu'au mois d'Août de l'année ſuivante, Georges *Burrough*, Miniſtre de Falmouth, dans le Comté de Maine, fut accuſé d'avoir jetté un charme ſur une Femme de Salem, nommée Marie *Wolcor*, & ſur pluſieurs autres. Son Procès fut inſtruit dans les formes, & ſix Femmes dépoſerent contre lui. Leurs imputations ſont ſi badines, qu'elles ſemblent choquer le bon ſens : mais le malheureux Miniſtre n'en fut pas moins condamné au Gibet, & la Sentence eut ſon exécution. Tous les détails du Procès ont été recueillis dans la Collection du Docteur *Matheo*. Quatre des mêmes Femmes formerent la même accuſation contre une Angloiſe du même lieu, qui fut condamnée au même ſupplice. Deux hommes accuſerent une autre Femme, nom-Su.anne *Martin*. L'Auteur donne une partie de ſon Dialogue, avec le Juge de Paix qui la fit mettre en priſon, & demande ſi le bon ſens n'eſt pas de ſon côté plus que de celui du Juge.

Le Juge : Êtes-vous Sorciere ? *L'Accuſée* : Non. *Le Juge* : Expliquez-moi donc d'où viennent les plaintes du Peuple ? *L'Acc.* Je n'en ſais rien. *Le Juge :* Mais d'où penſez-vous qu'elles viennent ? *L'Acc.* Je ne veux point exercer là-deſſus mon jugement. *Le Juge :* Ne croïez-vous pas que ceux qui ſe plaignent ſont enſorcelés ? *L'Acc.* Non, je n'en crois rien. *Le Juge :* Dites donc ce que vous en penſez ? *L'Acc.* Non ; mes penſées ſont à moi, auſſi long-tems qu'elles demeurent en moi-même ; mais lorſqu'elles ſont dehors, elles ſont aux autres. Leur Maître.... *Le Juge :* Qu'entendez-vous par leur Maître ? *L'Acc.* Si quelqu'un a commerce avec l'Enfer, vous devez m'entendre. *Le Juge :* Fort bien ; mais quelle part avez-vous à ce qu'on en dit ? *L'Acc.* Je n'en ai aucune. *Le Juge :* c'eſt vous néanmoins qu'on accuſe d'avoir apparu, & c'eſt pour le même crime que d'autres ont été condamnés. *L'Acc.* Je ne puis empêcher ce qu'on dit & ce qu'on fait. *Le Juge :* Le Maître dont vous parlez eſt ſans doute le vôtre. Autrement comment pourriez-vous avoir apparu ? *L'Acc.* Je n'en ſais rien. Celui, qui apparut autrefois ſous la forme de Samuel, peut avoir pris toute forme.

L'Auteur demande, encore une fois, ſi ce langage eſt celui d'une Femme

digne du ſupplice pour ſortilege ? Elle ne laiſſa point d'y être condamnée. Toutes les dépoſitions furent choquantes pour le bon ſens. Elles ſe trouvent dans le Recueil que le Docteur Matheo a publié, & ſur lequel Néal fait cette remarque : » Il eſt fort étrange, dit-il, qu'après avoir donné » avec beaucoup d'étendue toutes les dépoſitions des Accuſateurs, on paſſe » en termes vagues ſur les défenſes des Accuſés. On ſe contente d'aſſu- » rer que leurs réponſes ne méritoient point d'attention ; qu'elles étoient » pleines de contradictions & d'équivoques ; que les Coupables furent » confondus ; que leur contenance changea, &c. Ainſi le Lecteur eſt laiſſé » dans les ténebres, & ne peut démêler la vérité. Si la défenſe des Pri- » ſonniers fût auſſi foible qu'on la repréſente, l'honneur des Juges ne » demandoit-il pas que toutes les circonſtances en fuſſent oubliées ? Et ſi » elle étoit de quelque force, la Juſtice permettoit-elle de l'étouffer ?

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

Ce fut néanmoins par cette odieuſe procédure, que vingt-huit perſonnes (23) reçurent la Sentence de mort. Une Femme pieuſe & reſpectable, nommée Rebecca Nurſe, qui avoit joui juſqu'alors d'une excellente réputation, & qui l'avoit méritée par de grands exemples de vertu, ſe voïant accuſée, & trouvant auſſi peu d'attention que de faveur pour ſes réponſes, prit le parti de ſe diſpoſer à la mort, & de la recevoir en ſilence, avec les plus hautes marques de patience & de Religion. Le recit de ſon exécution ne peut être lû ſans horreur. Sa Sœur, condamnée pour le même crime, ſans avoir été plus entendue, préſenta aux Juges un Mémoire qu'on n'a pas fait difficulté d'inſérer dans le Recueil, quoiqu'il ſemble les couvrir de honte. Il eſt ſi court & ſi ſingulier, qu'on ne ſe plaindra point d'en trouver ici la traduction. » Votre humble & malheu- » reuſe Suppliante, connoiſſant ſa propre innocence, & voïant les baſſes » ſubtilités de ſes Accuſateurs, ne peut juger que favorablement de ceux » qui ſe trouvent dans le cas dont elle gémit pour elle-même. Je me ſuis » vue renfermée l'eſpace d'un mois, ſur la même accuſation qui m'at- » tire aujourd'hui votre Sentence, & j'ai été déchargée par diverſes per- » ſonnes qui m'avoient accuſée. Deux jours après, de nouvelles dépoſi- » tions vous ont encore portés à me faire arrêter, & je me vois aujour- » d'hui condamnée à mourir. Le Ciel connoiſſoit alors mon innocence, » & ne la connoît pas moins aujourd'hui. Elle ſera connue de même au » grand jour, à la face des Hommes & des Anges. Je ne vous demande » point la vie, car je vois que ma mort eſt réſolue, & que le tems en » eſt arrivé : mais je ſouhaite, & Dieu connoît mes intentions, qu'on » mette fin à l'effuſion du ſang innocent, qui ne peut manquer d'être » continuée, ſi les choſes ne prennent point un autre cours. Quoique je » ſois perſuadée que vous emploïez tous vos efforts à découvrir la vé- » rité, & que pour le monde entier vous ne voudriez point trem- » per vos mains dans le ſang innocent ; cependant le témoignage de ma » propre conſcience m'aſſure que vous êtes dans la plus malheureuſe de » toutes les erreurs. Puiſſe la miſéricorde infinie du Ciel vous conduire » & vous déſiller les yeux ! Permettez que je vous ſupplie très humblement » d'examiner, de plus près, quelques-uns des malheureux Accuſés que la

(23) Deux Miniſtres furent de ce nombre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ANGLETERRE.

» foibleſſe de leur eſprit, ou d'autres raiſons, ont fait conſentir à ſe reconnoître coupables. Vous verrez qu'ils vous trompent, ou qu'ils ſe trompent eux-mêmes : je ſuis ſûre du moins qu'on le verra dans l'autre monde, où vous êtes prêts à me faire paſſer ; & je ne doute pas, non-plus, qu'il n'arrive tôt ou tard un grand changement dans vos idées. On m'accuſe, moi & d'autres, d'avoir fait une ligue avec l'Eſprit de perdition : nous ne pouvons avouer un crime dont nous ſommes innocens. Je ſais qu'on m'accuſe injuſtement, & j'en conclus qu'on ne fait pas moins d'injuſtice aux autres. Dieu, je le répete, Dieu, qui pénetre au fond des cœurs, & devant le Tribunal de qui je vais paroître, m'eſt témoin que je ne connois, & que je n'entens rien, à tout ce qui regarde les ſortiléges. Comment pourrois-je mentir à lui-même, & livrer volontairement mon ame à ſa vangeance éternelle ? Je vous conjure de ne pas rejetter cette humble ſupplique, de la part d'une malheureuſe Innocente, qui touche au dernier moment de ſa vie.

Une piece ſi forte & ſi touchante ne fit aucune impreſſion ſur les Juges. Cette Femme, qui ſe nommoit Marie *Egly*, dit adieu, d'un air ferme, à ſon Mari, à tous ſes Enfans, à tous ſes Amis, & ſe laiſſa conduire au ſupplice avec une grandeur d'ame qui ne cauſa pas moins d'attendriſſement que d'admiration aux Aſſiſtans. Quoique la crainte eut porté pluſieurs des Accuſés à ſe confeſſer coupables, Néal obſerve qu'il n'y en eut pas un qui ne ſe rétractât en mourant, & qui ne demandât au Ciel que ſon ſang retombât ſur ſes Accuſateurs & ſes Juges. Quelques Femmes aïant obtenu un répit, les unes parcequ'elles étoient enceintes, d'autres parcequ'elles étoient ſi jeunes qu'il s'en trouvoit une de dix à onze ans, leur bonheur voulut que dans cet intervalle le Gouvernement ouvrit les yeux. Ce changement leur ſauva la vie, & ne fut pas moins heureux pour environ cent cinquante perſonnes qui étoient alors en priſon pour la même cauſe. Mais, ce qui paroîtroit incroïable, ſur des témoignages moins certains, c'eſt que les Juges de Paix, qui refuſerent enfin leur miniſtere aux Accuſateurs, ſe virent accuſés, à leur tour, & forcés de quitter la Colonie pour ſe dérobber aux fureurs du Peuple. On parla diverſement du Gouverneur ; c'eſt-à-dire qu'étant d'un caractere foible, quoiqu'Ami de la Juſtice, il fut tantôt favorable, & tantôt contraire à la perſécution : mais il paroît que la ſource du mal vint particulierement des Puritains, & qu'on eut obligation du remede à l'Aſſemblée générale.

§ V.

ETABLISSEMENS DE LA NOUVELLE YORK, ET DE LA NOUVELLE JERSEY.

LA liaiſon ne ceſſant point, vers le Nord, entre les Colonies Angloiſes du Continent, on ne ſort de la Nouvelle Angleterre que pour entrer dans un autre Etabliſſement de la même Nation, connu aujourd'hui ſous le nom de *Nouvelle York*, après avoir porté long-tems celui de *Nouvelle Belge*

Belge ſous les Hollandois ſes premiers Maîtres. Rien n'avoit pû cauſer tant de chagrin aux Anglois, que d'avoir vu paſſer, entre des mains étrangeres, la poſſeſſion d'un Païs qui avoit été découvert par un Avanturier de leur Nation. Le fameux Henri *Hudſon*, qu'on verra paroître avec plus d'éclat dans l'article des Voïages au Nord, aïant fait d'inutiles efforts, ſous les auſpices de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, pour trouver dans les parties Septentrionales de l'Amérique un paſſage aux Mers de l'Eſt ou de l'Oueſt, retourna au Sud le long du Continent, paſſa devant la Nouvelle France, & vint aborder, par les quarante-un degrés quarante-trois minutes, ſur une Côte qu'il prit d'abord pour celle d'une Ile. Il lui donna le nom de Nouvelle Hollande, à l'honneur de ceux qui avoient emploïé ſes ſervices. Après avoir reconnu les propriétés du Païs & les diſpoſitions des Habitans, il remit à la voile pour la Hollande, d'où il étoit parti; & dans un tems où l'ambition n'échauffoit pas moins les Hollandois que le Commerce, ſon recit excita pluſieurs Vaiſſeaux d'Amſterdam à prendre auſſi-tôt la même route. Les Anglois confeſſent qu'Hudſon vendit, aux Etats Généraux, le droit qu'il tiroit de ſa Découverte, & prétendent qu'ils y formerent oppoſition, parceque ce marché s'étoit conclu ſans la participation du Roi Jacques. Mais on ne voit point quel droit ce Prince pouvoit s'attribuer aux fruits d'une entrepriſe à laquelle il n'avoit pas eu la moindre part; & s'il avoit à faire quelque plainte, ce ne pouvoit être que de l'infidélité d'un Sujet, qui ſembloit avoir oublié ſa Patrie. Quelque Jugement qu'on en doive porter, les Marchands d'Amſterdam obſerverent, dès l'année 1610, une Commiſſion des Etats Généraux, pour aller jetter les fondemens de leur Commerce à la Nouvelle Hollande. Dans le cours de l'année 1615, ils y bâtirent un Fort, par l'ordre des mêmes Etats, qui firent prendre alors au Païs le nom de *Nouvelle Belge*. Enſuite diverſes Colonies, tranſportées ſucceſſivement, y fonderent quelques Villes, dont la principale fut nommée la Nouvelle Amſterdam.

ETABLISSEM. DE LA NOUVELLE YORK.

Découverte du Païs par Hudſon.

Il lui donne le nom de Nouvelle Hollande.

Il vend ſes droits aux Hollandois.

Le Païs prend le nom de Nouvelle Belge.

Malgré la jalouſie des Anglois, cet Etabliſſement ſe ſoutint, ſans troubles, juſqu'à la premiere guerre que la Hollande eut avec eux, ſous le regne de Charles II. Il ne fut inſulté, du moins, que par une attaque paſſagere du Capitaine Argall, qui, dans ſon Voïage de la Virginie à la Nouvelle Ecoſſe, y ruina quelques Plantations; & les Hollandois, pour ſe garantir des mêmes inſultes, s'adreſſerent à la Cour d'Angleterre, qu'ils mirent dans leurs intérêts, en lui repréſentant qu'ils n'avoient formé cette Colonie que dans la vue d'y faire quelques Cabanes, & d'y tenir des proviſions en réſerve, pour le rafraîchiſſement des Vaiſſeaux de leur Nation qui pouvoient ſe trouver dans ces Mers. Ils n'avoient pas laiſſé, s'il faut s'en rapporter aux Relations Angloiſes, » d'étendre conſidérablement leurs » limites, de bâtir pluſieurs Villes, de les fortifier, & de rendre leur » ſituation très floriſſante. Leur Nouvelle Amſterdam étoit placée dans » une Ile nommée *Monahattan*, à l'embouchure de la Riviere à laquelle » Henri Hudſon avoit donné ſon nom, & qu'ils appelloient la *grande* » *Riviere*. La Baie, qui en eſt à l'Eſt, avoit reçu d'eux le nom de *Naſſau*. » Ils avoient conſtruit, ſur cette Riviere, à cent cinquante milles de

Ancien état de la Colonie Hollandoiſe.

ETABLISSEM. DE LA NOUVELLE YORK.

» l'embouchure, un Fort, ſous le nom d'Orange; & delà, ils faiſoient » un Commerce très avantageux avec les Indiens, qui leur apportoient » de fort loin leurs Pelleteries. Henri Chriſtian, le même qui avoit » donné ſon nom à l'Ile nommée, par les Anglois, la Vigne de Marthe, » avoit été leur premier Gouverneur; & Jacob Elkin lui avoit ſuccedé.

Défiance des Hollandois.

Quoique ce témoignage puiſſe être ſuſpect dans un Anglois, il paroît que dès les premiers tems la Compagnie Hollandoiſe avoit ſenti le danger qu'il y avoit pour elle à s'établir trop près des Colonies Angloiſes. On a vu que les Puritains, qui paſſerent à la Nouvelle Angleterre, ſe propoſoient de choiſir pour leurs Plantations le terrein qui eſt entre les Rivieres de Connecticut & de Hudſon, proche du Comté de Fairfield, & qu'un de leurs Guides, nommé Jonas, fut ſoupçonné de s'être laiſſé gagner par les Hollandois pour leur faire prendre une autre route. Enfin cette défiance fut juſtifiée, même avant la guerre, par le préſent que Charles II fit au Duc d'York, ſon Frere, de tout ce qui appartenoit aux Hollandois dans la Nouvelle Belge. On n'ajoute point de quel droit, ou ſur quel fondement; mais le Duc n'attendit point que la guerre fut déclarée (24), pour ſe mettre en poſſeſſion de ce qui lui étoit offert: il fit partir Robert *Carre*, avec des forces, auxquelles il y avoit peu d'apparence que les Hollandois ſe trouvaſſent capables de réſiſter en pleine paix (25).

Procedé des Anglois qui la juſtifie.

Carre ſe rendit à l'embouchure de la Riviere de Hudſon vers la fin de 1664, c'eſt-à-dire dans un tems où la Colonie Hollandoiſe ne pouvoit encore être informée de la rupture de l'Angleterre avec les Etats Généraux. Il débarqua trois mille hommes dans l'Ile de Monahattan. On n'avoit jamais envoié, tout-à-la-fois, dans l'Amérique, un ſi grand nombre d'Anglois armés. Ils marcherent droit à la Nouvelle Amſterdam. Le Gouverneur étoit un vieux Soldat, qui avoit perdu un jambe au ſervice de la République; mais ſurpris, dans le ſein de la paix & de la confiance, il n'entreprit point de réſiſter. Carre avoit ordre d'annoncer la paix & la protection de la Couronne d'Angleterre, à ceux qui le recevroient avec ſoumiſſion. Tous les Habitans accepterent cette loi. On trouva les Maiſons de la Ville fort bien bâties, de pierre & de briques, & couvertes d'un mêlange de tuiles rouges & noires, qui, ſur un terrein aſſez haut, formoient une agréable perſpective du côté de la Mer. Plus de la moitié des Hollandois demeurerent, & ne firent pas difficulté de prêter ſerment au Roi d'Angleterre. Les noms d'une partie des principaux, marquent encore leur origine, tels que ceux des *Schuylers*, des *Bekmans*, des *Iſbecks*, des *Bankers*, des *Lancays*, des *Renſalaers*, des *Remſdans*, des *Vandams*, &c. Ceux qui ſe refuſerent au joug des Vainqueurs obtinrent la liberté de ſe retirer, avec leurs effets (26); & leur Place fut bientôt remplie par les Anglois, qui donnerent le nom de Nouvelle York à la Ville & à la Province.

Ils ſe rendent maîtres de la Nouvelle Belge.

Elle reçoit le nom de Nouvelle York.

(24) La date de la Déclaration de guerre eſt poſtérieure de pluſieurs mois à celle de la Commiſſion de Robert Carre.

(25) Ainſi; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les Anglois ont commené à ſe rendre coupables de ces odieuſes infidélités.

(26) On a vu que, par accommodement l'Angleterre leur céda Surinam.

Quelques jours après cette facile conquête, ils ſe rendirent par la Riviere de Hudſon, au pié du Fort d'Orange, qui ne fit pas plus de réſiſtance. Ils lui donnerent le nom de *Fort* d'Albanie, un des titres du Duc d'York. Les Plantations Hollandoiſes étoient plus diſperſées, qu'elles ne le ſont ordinairement dans les Colonies Angloiſes. Il n'y en avoit pas une, du côté occidental de la Riviere. La plus conſidérable étoit celle de *Hehgate*, au Sud, vers Rye dans la Nouvelle Angleterre. Une fameuſe *Antinomienne*, Angloiſe, nommée Madame Hutchinſon, qui s'y étoit retirée, après avoir été bannie de la Province des Maſſachuſets, y avoit été maſſacrée par les Indiens, avec toute ſa Famille, compoſée de ſeize perſonnes. Il n'en couta de toutes parts, aux Anglois, que la peine de changer les noms. Carre laiſſa pour Gouverneur un de ſes Officiers, nommé *Nichols*, & vint ſe glorifier en Angleterre d'une ſi prompte expédition.

ETABLISSEM. DE LA NOUVELLE YORK.

Deſcription de la Nouvelle York.

LES premieres bornes de la Nouvelle Belge, dans la Commiſſion Hollandoiſe, avoient été Maryland au Sud, les Terres Indiennes à l'Oueſt, les Terres Françoiſes au Nord, & la Nouvelle Angleterre à l'Eſt. Elles furent beaucoup plus reſſerrées, après les nouvelles diſpoſitions du Roi Charles. Le Duc d'York ne ſe vit pas plutôt maître du Païs, qu'il en ceda une partie conſidérable à des Propriétaires ſubalternes, qui la diviſerent en *Jerſey* orientale & occidentale, apparemment pour faire honneur au Chevalier Georges *Carteret*, un de leurs Collegues, originaire de l'Ile de Jerſey. C'eſt la partie de ce nom, qui fait aujourd'hui les limites de la Nouvelle York à l'Oueſt & au Sud. Au Nord, elle eſt bornée par *Long-Iſland*, ou l'Ile longue; & vers l'Eſt, par la Nouvelle Angleterre. La Riviere de Hudſon la ſépare de Jerſey; & c'eſt une ligne, tirée de Rye à Greenwich, qui la ſépare de la Nouvelle Angleterre. Ainſi toute la Province n'a pas plus de vingt milles de profondeur dans le Continent; mais ſa longueur eſt d'environ cent vingt milles ſur les Côtes. Dans cette acception, elle eſt ſituée entre quarante degrés & demi & quarante-un degrés cinquante minutes de Latitude du Nord, & par conſéquent dans un climat plus tempéré que celui de la Nouvelle Angleterre.

Diviſion de cette Province.

Toutes les Colonies Angloiſes de l'Amérique ont affecté de diviſer leur Païs en Comtés, peuplés ou non; & les Voïageurs de leur propre Nation traitent cette vanité de ridicule. C'eſt ainſi que les deux Jerſeys, l'Ile longue, & les autres parties de la Nouvelle York compoſent aujourd'hui neuf Comtés, dont cinq, principalement habités par les anciens Hollandois, portent les noms d'*Albanie*, *Ulſter*, *Ducheſſe*, *Orange*, & *King's County*, ou Comté du Roi. Les quatre autres ſont ceux de la Reine, ou *Queen's County*, *Suffolk*, *Cheſter*, & *New-York*, ou Nouvelle York.

Deſcription de ſon état actuel.

La Ville de ce dernier nom eſt aujourd'hui beaucoup plus grande qu'elle ne l'étoit ſous celui de Nouvelle Amſterdam, & forme, par conſéquent, une perſpective encore plus agréable. On y compte onze cens Maiſons,

Capitale du Païs.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE YORK.

& près de sept mille Habitans. Les édifices y sont fort beaux ; & l'on assure que la moindre Maison y vaut cent livres sterling, ce qu'on ne pourroit pas dire, avec vérité, de la meilleure Ville d'Angleterre. La principale Eglise, qui fut bâtie en 1695, est d'une singuliere beauté. On en compte trois autres ; l'Eglise Hollandoise, la Françoise & la Luthérienne ; car ici, comme dans la Nouvelle Angleterre, l'entrée est ouverte à toute les Sectes chrétiennes. Les Habitans, d'extraction Hollandoise, font une partie considérable de la Ville ; mais la langue Angloise leur étant devenue naturelle, ils ne fréquentent gueres d'autre Eglise que celle de la même Nation, surtout ceux qui prétendent aux Emplois municipaux. Avec une Ecole libre, la Capitale de la Nouvelle York a son Imprimerie, d'où sortent, à la vérité, peu d'Ouvrages, puisqu'il n'y a dans la Ville qu'un seul Libraire, & qu'on ne vante pas beaucoup son Commerce. Il ne reste presqu'aucune partie des anciens murs. La principale défense de la Ville est le Fort Georges, muni de deux Batteries qui regardent la Mer. Il est en bon ordre, & gardé par deux Compagnies de Trouppes reglées. L'Hôtel de Ville est un fort bel édifice. On ne nous fait remarquer aucune différence entre le Gouvernement de la Nouvelle York, & celui des Villes d'Angleterre ; mais les factions, qui s'y élevent entre les Magistrats, causent souvent du trouble dans la Province.

Ses Maisons & ses Eglises.

Fort Georges.

L'Ile de Monahattan, où cette Capitale est située, a quatre milles de long. Elle est fertile, agréable, & la Riviere de Hudson qui l'arrose en fait une riche & délicieuse Plantation. Enfin, pour la vue, pour le plaisir & l'utilité, la Ville & ses environs ne le cedent à aucune Ville d'Angleterre.

Ile de Monahattan.

Celle de *Kingston* est située entre New-York & Albanie, sur le bord occidental de la Riviere, à 50 milles de la premiere. Ses Maisons sont dispersées, à l'exception d'une centaine, qui composent le centre, & qui sont fort bien bâties. On y compte environ deux cens Familles. Une Riviere nommée l'*Esope*, qui descend de la Nouvelle Jersey, se jette dans celle de Hudson près de cette Ville, & forme une communication avantageuse entre les deux Provinces.

Kingston.

Le Comté d'Oueſt-Chester n'a qu'une Paroisse, ou du moins, qu'une Eglise Paroissiale, qui est dans la Bourgade de même nom. *Taskars*, *Chams* & *Munerenok* sont d'anciennes Plantations Hollandoises.

Comté d'Oueſt-Chester.

La Ville d'Albanie, autrefois le Fort d'Orange, est à cent quarante milles de New-York, vers le Canada & Quebec. La plûpart de ses Habitans sont encore de race Hollandoise, & montent à près de trois cens Familles, qui menent une vie douce, & qui s'enrichissent même par leur Commerce avec les Indiens. C'est là que les Gouverneurs de la Province tiennent ordinairement leurs Conférences avec les Sachems. Une des plus célebres fut celle qui se tint sous la Reine Anne, où l'on vit deux Sachems des Hurons du Canada, cinq des Indiens nommés les *Twightwights* & les *Tronondades*, & ceux des cinq Nations alliés avec les Anglois, qui se nomment les *Oneydes*, les *Ouandages*, les *Cayanges*, les *Sinekas*, & les *Maquas* ou Maquois. On observe ici qu'excepté le dernier de ces cinq noms, il n'y en a pas un qui s'écrive & qui se prononce

Albanie.

toujours de même. Le territoire de tous ces Indiens s'étend jusqu'aux Etablissemens François du Canada, dont les limites au Sud, dit l'Auteur Anglois, ne sont pas à plus de deux cens milles de celles de la Nouvelle York au Nord. Albanie est défendue par un bon Fort de pierre; & l'on y entretient une Garnison de deux Compagnies, dont une partie est détachée à *Schenectada*, autre Ville, située vingt milles plus haut, & défendue aussi par un Fort, qu'on a rebâti dans ces derniers tems. La Vallée de Schenectada est un lieu dont on vante les agrémens; & la situation de la Ville, au milieu des Plantations Indiennes, y rend le Commerce florissant. On y compte environ cent cinquante Familles, mêlées d'Anglois & de Hollandois.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE YORK.

Schenectada.

Entre Schenectada & New-York, dans un espace de cent soixante-dix milles, on voïoit autrefois plusieurs Nations Indiennes, qui se sont retirées dans l'intérieur du Continent, telles que les *Makentouonis*, les *Pokanis*, les *Ouoranis*, & les *Maukikams*. Les Maquas étoient à l'Ouest d'Albanie. Ces Frontieres ont deux ou trois petits Forts, qui se nomment *Half-Moon*, ou la demie Lune, *Nestigau* & *Saraclage*. Tout le Païs, qui borde la Riviere jusqu'à son embouchure, est également agréable & fertile. Il appartenoit entierement aux Indiens avant le siecle où nous sommes, à l'exception du Canton de *Sopersbill* sur le bord occidental de la Riviere de Hudson, où les Hollandois n'avoient jamais eu d'Etablissemens, mais qui est aujourd'hui cultivé par les Anglois. Les Plantations sont rares encore, dans l'intérieur du Païs.

Au Sud-Est de New-York est située *Long-Island*, ou l'Ile longue, nommée autrefois l'Ile de Nassau, qui s'étend le long du Comté de Fairfield, dans la Nouvelle Angleterre, presque jusqu'à l'embouchure de la Riviere de Hudson. On vante la bonté de son terroir. Sa longueur est de cent cinquante milles, sur douze de large. Cent Familles Angloises, venues du Comté d'Essex dans la Nouvelle Angleterre, en habitoient une partie avant la Conquête de la Nouvelle York; mais les Hollandois de la Nouvelle Amsterdam ne cessant point de les chagriner, elles s'étoient retirées à la Pointe Orientale de l'Ile, où elles avoient bâti une Ville nommée *Southampton*, qui s'étoit érigée d'elle-même en Gouvernement particulier, sous la protection de la Colonie des Massachusets. Elle se soutient encore sous le même nom; & ses Habitans sont devenus assez nombreux, pour avoir formé dans le voisinage une Bourgade, nommée Bridge-Hampton. L'Ile longue compose aujourd'hui trois Comtés de la Nouvelle York; celui de la Reine, Suffolk & Richemond; car les Anglois, regardant cette Ile comme une dépendance de la Nouvelle Belge, ne manquerent point de s'en saisir, en vertu des droits du Duc d'York. On s'étonne que les Habitans de Southampton, qui en avoient de plus anciens, ne s'y soient pas opposés.

Long Island; ou l'Ile longue.

Le Comté de la Reine, ou *Queen's County*, a deux Paroisses; l'une à *Jamaïque*, Bourgade d'environ quarante Familles; l'autre, dans celle de Hampstead, au milieu d'une belle Plaine de même nom, qui est célebre par la bonté des Chevaux qu'elle nourrit, & que cette raison oblige de fournir sa portion de Milice, en Cavalerie. On trouve, dans le même Comté, quelques autres petites Places, telles qu'*Utrecht* & Constable. Celui de Suffolk n'est

Queen's County, ou Comté de la Reine.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE YORK.

habité que par des Preſbyteriens, des Quakers, & d'autres Sectaires, que les Anglois nomment *Indépendans*. *Huntington* & *Oiſter-Bay*, ſes deux principales Bourgades, ſont compoſées d'environ quarante Familles. Les Hollandois avoient établi dans l'Ile longue des Potteries de terre, qui n'étoient pas moins eſtimées que celles de Delft; mais les Anglois ont ſubſtitué, à ce Commerce, celui des grains, des Chevaux & des Pelleteries. Le milieu de l'Ile offre une plaine, longue de ſeize milles & large de quatre, qui produit d'excellente herbe, & dont les Chevaux ne ſont pas moins en honneur que ceux de Hampſtead. Dans tout cet eſpace, on ne trouve point une pierre, ni un buiſſon. Le Commerce des Chevaux y eſt encouragé par des courſes & des prix. On a profité auſſi de cet avantage, pour établir à *Nortfleet*, Bourgade de l'Ile, une Poſte, qui entretient deux fois la ſemaine une communication reglée entre *Nettlebed*, *Egerton*, *Aſford*, *Huntington*, *Oiſter-Bay*, *Fluſhing*, *Newton* & *New-York*. A peu de diſtance de la Côte, on trouve pluſieurs petites Iles déſertes; mais celle que les Hollandois ont nommée Ile des Etats, ou *Staten*, à la Pointe occidentale de Longue-Ile, n'a pas moins de dix milles de long ſur cinq ou ſix de large, & contient trois Habitations; *Billop*, au Sud; *Palmer*, au Nord, & *Dover*, ou Douvres, à l'Eſt. On prenoit autrefois des Baleines & des Souffleurs autour de ces Iles; & pendant l'Hiver, on y prend encore quantité de Veaux marins, dont on tire une excellente huile.

Comté de Suffolk.

Les productions de la Nouvelle York different peu de celles de la Nouvelle Angleterre. On n'y compte pas plus de mille Indiens; & le nombre des Anglois, vers la fin du dernier ſiecle, montoit à huit ou dix mille, dont le principal Commerce étoit en Pelleteries, en Poiſſon ſec, & ſurtout en Merrain, qu'ils fourniſſoient à l'Ile de Madere & aux Açores. Ils portent auſſi diverſes ſortes de viandes fumées, du Lard, de la Farine, des Oignons, des Pois & des Pommes, aux Antilles.

Ancienne Langue des Indiens de la Nouvelle York.

Laet nous a conſervé, ſur les Mémoires des Hollandois de la Nouvelle Belge, pluſieurs mots de l'ancienne Langue de cette Contrée. On y comptoit juſqu'à cent, ce qui eſt aſſez rare parmi les Sauvages de l'Amérique; & les noms des nombres n'y avoient aucun rapport avec ceux des autres parties du Continent. C'étoit, *Cotté* 1. *Niſſé* 2. *Naba*, 3. *Ouious* 4. *Patenagh* 5. *Cottaſh* 6. *Niſſas* 7. *Gekas* 8. *Peskon* 9. *Terren* 10. *Miſſinak* 20. *Nabinak* 30. *Ouéouinak* 40. *Parathginak* 50. *Cottaginak* 60. *Niſſaſtigen*, 70. *Gahashinak* 80. *Peskonginak* 90. *Cottapak* 100. Les parties du corps ſe nommoient; *Ouier*, la tête. *Sehinkoy*, les yeux. *Toonne*, la bouche. *Ouieranou*, la langue. *Dukhé*, les épaules. *Nachk*, les bras. *Hyckaes*, les ongles. *Theſé*, le ventricule. *Syt*, les piés. *Mytrak*, les cheveux. *Akyouan*, le nez. *Chettoen*, les levres. *Hochkoy*, le menton. *Toorſay*, la poitrine. *Rinskan*, les doigts. *Chet*, les nerfs. *Natheg*, le ventre. *Nachkaronck*, le front. *Hittrouab*, les oreilles. *Ouipit*, les dents. *Nekoykangam*, le cou. *Noenakam*, les mamelles. *Rideren*, le pouce. *Mokocht*, le ſang. *Prominc*, la cuiſſe.

L'Homme, *Renoes*. La Femme, *Oskoiau*. Le feu, *Tinteiou*. L'eau, *Empie*. La pluie, *ſoukeri*. La grêle, *Taſſikii*. La gelée, *Kepatten*. La nege, *Ouinoui*. Un arbre, *Hitteocke*. Un Cerf, *Atto*. Un Ours, *Mackoivo*. Un

Caſtor, *Temakoy*. Un Loup, *Metumnu*. Un Lion, *Sinkoy-Mackirggh*. Loutre, *Kounamock*. Chien, *Aram*. Renard, *Ououcous*. Cigne, *Ouinckicſo*. Canard, *Camconcke*. Paon, *Siekenam*. Perdrix, *Ouokin*. Grue, *Tarecka*. Tourterelles, *Ourikink*. Oie, *Ciahac*. Anguilles, *Syackamek*. Perche, *Caouicakanoſſe*. Truite, *Cackikanem*. Bon, *Ouret*. Mauvais, *Matet*.

L'Auteur d'une Relation Angloiſe admire que la premiere ſyllabe du mot, qui ſignifie le *cou*, ait la même ſignification dans ſa Langue.

Deſcription de la Nouvelle Jerſey.

Les Suedois étoient établis dans ce Païs avant les Hollandois & les Anglois.

CEUX, d'après leſquels on vient d'attribuer la Découverte de la Nouvelle York à Hudſon, ne pouvoient ignorer que les Cabots, Verazzani, Goſnold même & Smith, avoient déja reconnu la même partie du Continent, ni faire par conſéquent cet honneur à Hudſon, qui n'y avoit abordé que longtems après; mais ils paroiſſent avoir tout-à-fait ignoré que les premiers Européens, qui s'établirent ſur cette Côte, furent les Suedois, qui y avoient formé trois Bourgades, ou trois Habitations, nommées *Chriſtina*, *Elſimbourg* & *Gottembourg*. Leurs principaux établiſſemens étoient du côté méridional de la Riviere, vers la Penſylvanie; & l'on y voit encore les ruines d'un Fort, qu'on n'a pas ceſſé de nommer le Fort d'Elſimbourg. Cependant les Suedois tirerent peu d'avantages de leurs Plantations; & les Hollandois, toujours induſtrieux dans les entrepriſes du Commerce, pouſſerent ſi loin les leurs, que le Païs de Berghen, partie Septentrionale de la Nouvelle Jerſey, fut preſque entierement défriché par leurs mains. Quoique Charles II eut compris ce Païs dans la Donation qu'il avoit faite au Duc d'York, les Anglois ne commencerent à s'y établir, que pluſieurs années après avoir étendu leurs Plantations dans les autres parties de la Nouvelle York. Enſuite le Duc aïant cedé ſes droits, ſur celle-ci, à Mylord Berkeley & au Chevalier Carteret, ſous le nom de la *Nouvelle Canarée*, ces deux Seigneurs, ou leurs Députés, convinrent de la ſubdiviſer en deux autres parties, qu'ils nommerent, comme on l'a déja fait remarquer, Nouvelle Jerſey de l'Eſt, & Nouvelle Jerſey de l'Oueſt; & cette diviſion forma, pendant pluſieurs années, deux propriétés diſtinctes.

Formation de la Nouvelle Jerſey, & ſa diviſion.

Sa ſituation.

La Nouvelle Jerſey de l'Eſt, ou cette partie qui borde la Nouvelle York, tomba en partage au Chevalier Carteret; & celle de l'Oueſt, ou la partie qui borde la Penſylvanie, à Mylord Berkeley. Toute la Province, qui contient ainſi les deux Jerſeys, a pour bornes l'Océan au Sud-Eſt, la Riviere Delavare à l'Oueſt, la Riviere de Hudſon à l'Eſt, & l'intérieur du Continent au Nord. Sa poſition eſt entre les trente-neuf & les quarante degrés de Latitude Septentrionale. En longueur, elle s'étend d'environ cent vingt milles ſur les Côtes maritimes, & le long de la Riviere de Hudſon; & les Anglois ne lui donnent gueres moins d'étendue dans ſa plus grande largeur. C'eſt ſuivant ſa diviſion en Eſt & Oueſt qu'on nous fait connoître ſes Comtés, ou, ſi l'on veut, ſes Cantons.

Ses Comtés.

La plus grande, & la plus peuplée des deux diviſions, eſt celle d'*Eſt-Jerſey*. Elle s'étend, à l'Eſt & au Nord, le long des Côtes & de la Riviere

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY.

de Hudſon, depuis le Port de *Little-Egg*, juſqu'à cette partie de la même Riviere qui eſt par les quarante-un degrés. Au Sud & à l'Oueſt; elle eſt ſéparée de l'Oueſt-Jerſey, par une ligne tirée de Little-Egg juſqu'aux Rivieres de Creſſewick & de Stony, & juſqu'au bras méridional de celle de Raritan. Elle s'étend ainſi, de cent milles en longueur, ſur la Riviere de Hudſon & ſur la Côte maritime; mais ſa largeur eſt fort inégale. On la diviſe en Comtés, qui ſemblent mériter peu ce titre. Tels ſont *Berghen*, *Eſſex*, *Middleſex* & *Montmouth*.

Comté de Berghen.

Le Comté de Berghen eſt ſitué ſur la Riviere de Hudſon, vis-à-vis New-York, & fut le premier cultivé de cette Province. Il eſt arroſé de pluſieurs Rivieres, comme toutes les autres parties des Jerſeys. On nomme, après celle de Hudſon, le *Hatinſak*, le *Paſaak*, & quantité d'autres de moindre grandeur. La principale Ville du Comté eſt *Berghen*; & ce nom, qui eſt celui de la Capitale de Norverge, fait douter ſi la premiere Colonie ne fût point Danoiſe. Il n'y a point d'autre Ville, & tout le reſte conſiſte en Plantations diſperſées. La plûpart des Habitans de Berghen ſont Hollandois, & toute la Ville ne contient pas plus de ſoixante Familles. Elle eſt ſituée ſur la pointe occidentale d'une Langue de terre, qui forme un Détroit entre l'Ile des Etats & le Continent.

Comté d'Eſſex.

Dans le Comté d'Eſſex, la Ville principale eſt *Eliſabeth*, ſituée au fond d'une Anſe, vis-à-vis de la Pointe occidentale de l'Ile des Etats. C'eſt le premier Etabliſſement des Anglois, & celui qui paroit avoir fait le plus de progrès; car malgré le deſſein qu'on a eu d'ériger *Perth* en Capitale, il eſt incomparablement plus peuplé. On y compte plus de deux cens cinquante Familles. D'ailleurs c'eſt le Siége du Gouverneur, des Cours des Juſtices, de l'Aſſemblée générale, & le centre de tout le Commerce de la Province. *Newark*, autre Ville du même Comté, eſt à ſix ou ſept milles au Nord d'Eliſabeth, & contient environ cent Familles. Toute la partie occidentale d'Eſſex eſt arroſée par les Rivieres de *Rokway*, de *Paſauk* & de *Whipanny*. La partie du Nord eſt une chaîne de Montagnes, qui ſe nomment *Blue-Hills*, ou les Montagnes bleues.

Comté de Middleſex.

Le Comté de Middleſex eſt la plus peuplée & la plus floriſſante partie du Païs, dans ſes Plantations; tandis que Perth, ſa Capitale, mérite à peine le nom de Village. Mylord Berkeley & le Chevalier Carteret, auxquels on avoit vanté la ſituation de cette Place, avoient ordonné à leurs Agens d'y raſſembler le gros de la Colonie; mais Eliſabeth ne l'a pas emporté pour le nombre. Ce Comté a deux autres Bourgades; 1. *Piſcataway*, à ſix milles de la Riviere de *Raritan*, & compoſée de quatre-vingt Familles; 2. *Woodbridge*, huit milles plus loin, dans une Anſe du Détroit formé par l'Ile des Etats, & compoſée de cent vingt Familles. La partie occidentale de Middleſex eſt arroſée par la Riviere de *Milſton*, qui coule dans une belle Vallée. Une grande partie des Habitans eſt de race Ecoſſoiſe. On a vu, parmi eux, le Comte de Perth, créé Duc en France par le Roi Jacques II; & ce fut à ſon honneur que la Ville de Perth prit ce nom, auquel on joint *Amboy*, qui eſt celui de la Pointe où elle eſt ſituée; de ſorte qu'elle ſe nomme vulgairement *Perth-Amboy*. Elle eſt à l'embouchure de la Riviere de Raritan, qui ſe jette dans une Baie, nommée

mée *Sandyhook*, & capable de contenir cinq cens Vaiſſeaux (27). Le Plan d'une Ville, que les Ecoſſois du Païs honorent du titre de Cité, avoit été tracé fort régulierement. On avoit diviſé le terrein en cent cinquante quarrés, où l'on devoit bâtir des Maiſons, & le centre devoit être une Place ou un Marché de trois arpens. L'eſpace n'avoit pas été plus ménagé pour tous les lieux qui devoient ſervir au Commerce. Enfin, le Plan général de la Ville ne contenoit pas moins de mille arpens, avec deux grandes routes qui devoient conduire, du centre, aux Bourgades de Piſcataway & de Woodbridge. Quelques Ecoſſois commencerent à bâtir; mais l'entrepriſe eſt demeurée ſuſpendue, & la Ville n'a pas plus de trois cens Habitans. Cependant on aſſure qu'il ne manque rien à la commodité de ſa ſituation. Un Navire de trois cens tonneaux peut remonter au Port, & juſqu'à la porte des Marchands, dans une ſeule Marée. Tout le Païs qui borde la Riviere de Raritan n'offre que de belles Plantations, dont la plus diſtinguée fut formée par Robert *Barclay*, ce fameux Quaker Ecoſſois qui a publié, en fort beau Latin, l'apologie de ſa Secte. Divers bras de la Riviere arroſent quantité de bonnes Terres, qui attendent encore des mains pour les cultiver.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY

Plan de la Ville de Perth.

Dans le Comté de Monmouth, on trouve d'abord Middletown, une des jolies Villes du Païs, compoſée d'environ cent Familles, au milieu d'un grand nombre de Plantations qui ne prennent pas moins de trente mille acres de terre. Elle eſt ſituée à douze lieues au Nord de Shrewſbury, & vingt-ſix milles au Sud de Piſcataway, aſſez proche de la Côte maritime, qui, ſe courbant dans cet endroit, forme une Baie ſabloneuſe de ſon nom. *Shrewsbury*, Ville ou Bourgade la plus méridionale du Comté, paſſe pour ſa Capitale, & contient environ cent ſoixante Familles. Elle eſt ſituée ſur le bord d'une Riviere d'eau douce, à peu de diſtance de l'embouchure. *Trée-hold* eſt une autre Bourgade, d'environ quarante Familles, fondée depuis peu dans le même Canton.

Comté de Monmouth.

Cette Province n'avoit point encore d'Egliſe, il y a trente ou quarante ans; mais il s'y faiſoit des Aſſemblées de la Religion Anglicane, dans les Bourgades de Srewſbury, de Perth-Ambay & d'Eliſabeth. Les Quakers & les Ecoſſois non-conformiſtes avoient auſſi les leurs; & vraiſemblablement le progrès de chaque Secte a répondu, depuis, au ſuccès de leurs Plantations.

Oueſt New-Jerſey, ou la partie Occidentale de la Nouvelle Jerſey, n'eſt pas diviſée en Comtés, comme la plûpart des autres Colonies Angloiſes. Sa pointe la plus orientale eſt le Cap *May*, à l'embouchure de la Riviere Delaware, vis-à-vis du Comté de Suſſex en Penſylvanie. L'eſpace de terre, qui eſt entre ce Cap & le Port de Little-Egg, ne laiſſe pas de ſe nommer le Comté du Cap de May; mais, juſqu'à préſent, il n'a point eu de Juriſdiction ni d'Officiers. On n'y trouve que des Plantations diſperſées; & la Côte n'a gueres d'autres Habitans que des Pêcheurs. Le Cap May eſt ſuivi de la Riviere *Maurice*, la plus grande du Canton; & plus loin, de celle de *Cohenzy*, petite, mais navigable pour les Barques l'eſpace

Oueſt New-Jerſey ou partie Orientale de la Nouvelle Jerſey.

(27) On a vérifié qu'il y a de l'exagération dans l'étendue qu'on donne à tous ces Ports.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY.

de dix ou douze milles, juſqu'à la Bourgade du même nom, qui eſt compoſée d'environ quatre-vingt Familles. La Baie & la Riviere Delaware arroſent toutes les parties Sud-Eſt, Sud & Sud-Oueſt de la Nouvelle Jerſey occidentale. Les Plantations, dont quelques-unes ſont ſi voiſines qu'elles en ont pris le nom de Bourgades, ſont ſituées ſur le bord de la Baie & de la Riviere, la plûpart dans des Anſes. Cette Province, quoiqu'une des plus agréables & des plus commodes pour la vie, eſt fort éloignée d'être une des mieux peuplées. La Nouvelle York d'un côté, & la Penſylvanie de l'autre, ſucent toute ſa nourriture.

Antioche eſt une petite Bourgade, ſituée dans une Anſe. *Gibbon* & *Allonny* en ſont deux autres, plus proches de l'embouchure du Delaware. Enſuite on trouve le Fort d'Elſembourg, à l'embouchure même & vis-à-vis du Comté de Newcaſtle en Penſylvanie. Sur la Riviere de *Salham*, qui ſe jette dans le Delaware proche de ce Fort, on rencontre une Bourgade, qui prend ſon nom, ou qui lui donne le ſien, à vingt milles de Cohenzy.

La Pointe de Fin, & la Bourgade de même nom, ſont ſituées vis-à-vis de la Bourgade de Newcaſtle. On trouve enſuite les Anſes de *Namau*, de *Raccocos*, & d'Almon, *Low-Iſland* ou l'Iſle baſſe, & l'Anſe de Wash, qui eſt vis-à-vis de Cheſter en Penſylvanie; enſuite l'Anſe de *Greatmany*, la Riviere de *Wrodberry*, *Green Bank* ou le Banc verd, & l'Anſe de *Gloceſter*, vis-à-vis de Philadelphie. Tout ce Païs eſt délicieux, ſain, & commode pour les beſoins de la vie. Gloceſter eſt une fort belle Bourgade, d'environ cent Familles. Elle eſt ſuivie de l'Anſe de *Ponthakin*, de la Riviere de Northampton, & de la Bourgade ou Ville de *Burlington*, Capitale de la Province, vis-à-vis de Briſtol en Penſylvanie. Vingt milles plus loin, on ne trouve plus de Plantations.

Burlingthon, Capitale.

C'eſt à Burlington, que ſe tenoient les Aſſemblées de la Province, lorſqu'elle étoit ſous un Gouvernement régulier; mais divers troubles aïant aigri les Habitans, ils ont jugé que le ſeul moïen de parvenir à la paix étoit de rendre à la Cour toutes les Chartes de leurs Priviléges, pour vivre dans une ſorte d'Anarchie qui approche de l'indépendance. La Ville contient environ deux cens Familles. Ses Maiſons, toutes de brique, ne ſont point inférieures à celles de l'Europe, & ſes Marchés ſont fournis d'excellentes proviſions. Au-deſſus de Burlington eſt une autre Bourgade, nommée *Maiden-Head*, qui contient cinquante Familles; & plus loin, une autre encore, dont on ne nous apprend point le nom, mais plus petite, avec quelques Plantations diſperſées qui bordent la Nation Indienne des *Minoſinks*. La Riviere d'Eſope, qui ſépare cette Province de la Nouvelle York, ſe jette dans celle de Hudſon proche de Kinſton. Il ſeroit aiſé de faire communiquer auſſi la Nouvelle Jerſey occidentale avec Maryland, par une Riviere qui ne coule pas à plus de huit milles du fond de la Baie de Cheſapeak; mais par des raiſons qu'on n'explique point, la Virginie & Maryland ſe ſont toujours oppoſées à la propoſition d'ouvrir un Canal.

Les deux Jerſeys offrant de toutes parts un terrein fertile, il eſt ſurprenant qu'elles ſoient preſque déſertes. On n'y comptoit pas plus de ſeize

mille Ames au commencement de ce ſiecle ; & quelque ſoin qu'on y ait apporté à gagner l'affection des Indiens, il n'en reſtoit alors qu'environ deux cens, dans une ſi grande étendue de Païs. Cependant on aſſure que les premiers Anglois pouſſerent le ſcrupule, juſqu'à n'avoir voulu commencer leurs Plantations qu'après avoir acheté, des Habitans naturels, les Terres à fort haut prix. Les droits des Berkleys & des Carterets ſont paſſés, par des ventes & des tranſactions, à d'autres Propriétaires.

DESCRIPT. DE LA NOUVELLE JERSEY.

§ VI.

ETABLISSEMENT DE LA PENSYLVANIE.

L'ANGLETERRE regarde aujourd'hui la Penſylvanie comme un de ſes principaux Etabliſſemens en Amérique, & n'en a point en effet dont les progrès aient été ſi prompts. Quoique la découverte de ce Païs fût auſſi ancienne que celle de la Virginie, il étoit demeuré preſque déſert juſqu'à l'année 1680, où le goût de la liberté porta de nouveaux Sectaires à s'y établir. On ne remontera point ici à la naiſſance du Quakeriſme ; cette étrange Secte avoit déja fait éclater ſes bizarres principes de Religion, lorſqu'elle chercha un aſyle en Amérique : mais il eſt important de faire connoître quel fut le Chef de cette fameuſe tranſmigration.

Commencemens tardifs de cette Colonie.

Il étoit fils d'un Chevalier Anglois, nommé Guillaume *Pen*, qui avoit commandé une partie des Flottes Angloiſes ſous le Gouvernement de Cromwell, & qui malgré ſon éloignement pour l'Egliſe Anglicane avoit fait ſa paix avec la Maiſon Roïale lorſqu'il l'avoit vûe remonter ſur le Trône. Ainſi le jeune Pen avoit comme ſucé, en naiſſant, l'eſprit d'indépendance ; & loin d'être ébranlé par l'exemple de ſon Pere, il ne trouva, dans les Ordonnances de Charles II, que de nouveaux motifs pour ſe révolter contre la forme établie. Ce Prince aïant voulu, dès le commencement de ſon regne, que le Service Eccléſiaſtique ſe fît en ſurplis, ſuivant l'uſage des anciens tems, Pen, qui étudioit à l'Univerſité d'Oxford, prit cette occaſion pour lever le maſque. Secondé de Mylord Spencer, ſon Compagnon d'étude, qui devint enſuite un Politique célebre ſous le nom de Comte de Sunderland, & de quelques autres de leurs Collegues, il inſulta les premiers qui parurent en ſurplis. Au bruit de cette avanture, il fut rappellé à Londres par ſa Famille, & forcé de paſſer en France, pour voïager pendant quelques années : mais il reçut, à Turin, une Lettre de ſon Pere, qui étant nommé Vice-Amiral ne voulut point ſe mettre en Mer ſans laiſſer à ſon Fils le Gouvernement de ſa Maiſon. Le Chevalier Pen ne jouit pas longtems de ſa Dignité ; il mourut au retour de ſon Expédition, après avoir obtenu, pour récompenſe de ſes ſervices, la promeſſe d'une Donation conſidérable dans le Continent de l'Amérique. On ne doute point qu'un de ſes Parens, établi à la Nouvelle Angleterre, ne lui eût inſpiré ce deſſein par de flatteuſes peintures du Païs : mais le jeune Pen, plus occupé de ſes idées de Religion, fut longtems ſans ſolliciter la faveur promiſe à ſon Pere ; juſqu'à ce que voïant ſa Secte perſécutée

Pen, Chef des Quakers.

ETABLISSEM. DE LA PENSYLVANIE.

en Angleterre par toutes les Cours ſpirituelles, il réſolut de s'offrir pour Chef à ceux qui voudroient le ſuivre, & d'aller prendre poſſeſſion, avec eux, des Terres qui lui furent enfin accordées. Ses Lettres Patentes ſont du 4 Mars 1680 : elles lui donnoient, ſous le nom de Penſylvanie, qui eſt formé du ſien, tout l'eſpace ſitué entre les quarante-trois degrés de Latitude du Nord, incluſivement, avec les Iles qui appartiennent à cette étendue ; de ſorte que le Païs, dont il devenoit Propriétaire, étoit bordé à l'Eſt par la Baie & la Riviere Delaware ; au Nord par la Nouvelle Jerſey occidentale, ou plutôt la Nouvelle York, car il s'étend bien loin au-deſſus des deux Jerſeys ; à l'Oueſt par les Nations Indiennes, vers les ſources des Rivieres de *Suſquahanough* & de Delaware ; au Sud, par Maryland, depuis celle de *Penſberry*, proche des Sauts, juſqu'à *Henlope* vers l'embouchure de la Baie ; ce qui fait plus de cent cinquante milles en ligne droite, mais d'une largeur reſſerrée par Maryland.

Il obtient un grand Païs qu'il appelle nommé Penſylvanie.

Bornes de cette Conceſſion.

Deſcription de la Penſylvanie.

TELLES ſont les bornes qui ſe trouvent aſſignées dans les Lettres de conceſſion : mais Pen, aïant enſuite obtenu du Duc d'York une partie déſerte de l'ancienne Belge, la fit joindre au premier Acte, & diviſa tout, ſous le même nom de Penſylvanie, en ſix Comtés, dont les trois premiers, qui forment la partie haute, furent nommés *Buckingham*, *Philadelphie*, & *Cheſter* ; & les trois autres, ou la partie baſſe, *Newcaſtle*, *Kent* & *Suſſex*. La partie haute ſe termine à *Mercus Hook*, quatre milles au-deſſous de la Ville de Cheſter ; & la baſſe s'étend environ cent vingt milles le long de la Côte, ſur quarante milles de profondeur vers Maryland. Ainſi toute la Province de Penſylvanie, depuis les ſauts de Penſberry juſqu'au Cap Guillaume, vingt milles au-deſſous de Henlope, n'a pas moins de trois cens trente milles de long, ſur deux cens de large.

Sa diviſion en Comtés.

On convient qu'il n'y a point un vingtieme de ce grand Païs qui ſoit habité ; mais il eſt plus généralement défriché, qu'aucune autre des Colonies Angloiſes de l'Amérique. Dans la diſtribution des Terres, Pen ſe réſerva quatre belles poſſeſſions dans chaque Comté. La partie baſſe de Penſylvanie eſt la plus capable de culture & la plus propre au Commerce. La haute eſt ſi mal peuplée, que la plûpart de ſes Villages n'ont point encore paru dignes de recevoir des noms.

Comté de Buckingham.

La principale Ville du Comté de Bûckingham eſt Briſtol. Elle eſt ſituée à vingt milles de Philadelphie, vis-à-vis de Burlington dans la Nouvelle Jerſey occidentale, & compoſée d'environ quatre-vingt Familles. On lui donne, pour Fondateur, Samuel *Carpenter*, riche Partiſan du Quakeriſme. Cette Ville n'a rien de plus remarquable que différentes ſortes de Moulins. *Penſberry* eſt une Bourgade, ſituée dans une petite Anſe, & l'une des poſſeſſions que Pen ſe réſerva. Il y bâtit une fort belle Maiſon, accompagnée de Jardins & de Vergers, où les fruits ſont excellens ; avantage qu'ils paroiſſent devoir à la Riviere de Delaware, qui en fait trois fois le tour. On compte d'ailleurs, dans ce Comté, dix ou douze autres petites Bourgades, qui envoient ſix Députés à l'Aſſemblée générale.

Le Comté de Philadelphie, dont la Capitale, de même nom, eſt auſſi celle de toute la Province, offre de toutes parts un terrein fort agréable. Sa plus ancienne Bourgade eſt *Francfort*, qui eſt aſſez bien bâtie, & de la grandeur de Briſtol. Ce Canton fut d'abord habité par des Suedois, enſuite par des Hollandois; mais les uns & les autres s'étoient renfermés dans les Anſes des Rivieres, comme s'ils n'euſſent point connu les agrémens qu'ils auroient pû trouver plus au Sud de la Riviere de Hudſon. Les Hollandois avoient une Plantation vers la Baie, dans le lieu qui eſt occupé à préſent par la Bourgade d'Oxford, compoſée de ſoixante-dix ou quatre-vingt Familles. Enſuite on trouve *Philadelphie*, plus digne du nom de Capitale par le plan de ſa fondation, que par le nombre actuel de ſes Maiſons & de ſes Habitans. Dans les vues de Pen, elle auroit mérité d'être celle d'un grand Empire. Quoiqu'elles n'aient point été remplies, on ne laiſſe pas de la repréſenter comme une grande Ville, fort avantageuſement ſituée entre deux Rivieres navigables, le Delaware & le *Schuilkill*: mais elle étoit tracée pour former un quarré long, d'environ deux milles, d'une Riviere à l'autre. Elle devoit avoir huit rues de cette longueur, coupées à angles droits par ſeize autres rues d'un mille, toutes d'une belle largeur, & bordées de magnifiques Maiſons. On avoit laiſſé des eſpaces convenables pour les Marchés & d'autres Places publiques, pour les Egliſes, les Ecoles, les Hôpitaux, les Quais & les Magaſins. Il paroît même que ce Plan n'a pas été tout-à-fait négligé dans les Edifices qu'on y a faits, & qui ſe multiplient de jour en jour. On aſſure du moins, que deux des faces de la Ville ſont achevées, l'une à l'Eſt vers la Riviere de Schuilkill, & l'autre à l'Oueſt vers le Delaware, qui eſt large ici de deux milles. La rue qui borde le Schuilkill a déja trois quarts de mille de long; les Maiſons y ſont belles, les Magaſins en grand nombre, & les Quais commodes. On juge aiſément que le reſte de l'eſpace eſt emploié en beaux Jardins. Mais le principal avantage de Philadelphie eſt la Riviere de Delaware, où les Vaiſſeaux peuvent mouiller ſur un bon fond, avec ſix ou ſept braſſes d'eau.

Comté de Philadelphie.

Sa Capitale, & & celle de toute la Penſylvanie.

Premier Plan de cette Ville, tracé par Pen.

Ses premiers Habitans furent des Quakers, qui continuent encore d'en faire le plus grand nombre. On fut même aſſez long-tems ſans y voir une Egliſe Anglicane; mais, ſous le Roi Guillaume, il s'en forma une, à laquelle on donna le nom de *Chriſt-Church*, & qui compoſe une Paroiſſe de plus de douze cens Ames. Ce ne fut pas ſans peine que les Quakers conſentirent à cet Etabliſſement, & ſe familiariſerent avec des Voiſins qu'ils n'avoient pû ſouffrir en Europe. Cependant comme ils tiennent le premier rang, non-ſeulement par le nombre, mais en qualité de Fondateurs de la Colonie, ils ont reçu, avec les Anglicans, différens Sectaires, qui ont auſſi leurs Egliſes, tels que des Preſbyteriens, des Luthériens Suedois & des Anabaptiſtes. Ce mélange d'Anglois & d'Etrangers, joint aux facilités de la navigation & du Commerce, a déja rendu Philadelphie une des plus opulentes Villes de l'Amérique; & ſes Habitans ſe flattent qu'un jour elle en ſera la plus belle. Les François, dit l'Auteur d'une Relation Angloiſe avec la jalouſie ordinaire à ſa Nation, n'ont rien & ne peuvent rien avoir à lui comparer.

DESCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

A peu de distance, la nature a placé sur les bords du Schuilkill, un très beau Bois, qui fait les délices des Habitans. *Wioco* est une Bourgade à demi mille de Philadelphie, où plusieurs Familles Suedoises se sont établies. La même Nation possede une autre Bourgade, nommée *Tenecum*, dont la situation est si incertaine, qu'on ignore si elle est du Comté de Buckingham ou de celui de Philadelphie. *Abingdon* & *Dublin* sont deux jolies petites Villes, peuplées de Quakers Anglois. *German-Town* en est une autre, qui n'est composée que de Quakers Allemands & Hollandois, dont on fait monter le nombre à deux ou trois cens Familles. On observe, comme une rareté singuliere, que toutes ses rues sont plantées de Pêchers. Dans l'intérieur du Comté, on trouve *Radnor*, Bourgade de plus de cinquante Familles, bien bâtie & dans une belle situation. Elle portoit autrefois le nom d'Amstel, qu'elle avoit reçu des Hollandois, ses premiers Fondateurs. Amersland est encore une Bourgade du même Comté, située entre deux Anses, dont l'une se nomme *Derby*. Delà, passant par *Redloyer*, on entre dans le Comté de Chester.

Autres Villes ou Bourgades du même Comté.

Comté de Chester.

Sa premiere Bourgade est *Neuwton*, qui ne contient pas plus de trente ou quarante Familles. Chester, Capitale du Comté, deviendra tôt ou tard une bonne Ville par sa situation, qui offre un excellent mouillage dans sa Baie. On n'y compte encore, qu'environ cent Familles, mais la plûpart Anglicanes. Plus loin, on trouve une autre Ville, nommée Chichester, dont les Habitans sont à peu-près au même nombre, & qui est située aussi dans une Anse fort commode à la navigation. La petite Bourgade de Concorde s'offre ensuite. En général les Bourgades de ce Comté ont peu de grandeur, & sont mal peuplées; mais les Plantations y sont en grand nombre. Celle de *Marcus Hoock*, à quatre mille de Chester, termine la partie haute de la Pensylvanie.

Au-dessous de Chichester est une grande Anse, nommée *Brandevin*, qui contiendroit de fort nombreuses Flottes. Elle est suivie de celle qu'on nomme *Christina*, où les Suedois avoient autrefois une Ville & des Plantations. Ce Canton & celui de l'autre côté du Delaware étoient leurs principaux Etablissemens; ce qui leur a fait donner, par un Géographe François, le nom de Nouvelle Suede. L'Anse de Christina est assez grande & l'on y voïoit encore, dans ces derniers tems, un Village Suedois, accompagné d'une Eglise. Entre cette Anse & celle qui la suit, on rencontre la Ville de Newcastle, qui donne son nom au Comté voisin. Les Terres des environs portent le nom de Païs de Galles, parcequ'elles doivent leur premiere culture à des Gallois. Elles sont remplies de Villages, ou de petites Bourgades, telles qu'*Haverford-Oueſt*, *Merioneth*, &c; & l'industrie des Habitans y fait regner l'abondance.

Canton nommé Nouvelle Suede.

Montjoy est un terrein considérable, où la Sœur de Pen s'étoit établie, & le premier de toute l'Amérique où l'on ait trouvé de la Pierre à chaux. Le reste du Païs n'est pas moins remarquable par son excellent gravier; propriété fort rare dans tout le Continent de l'Amérique. Il est habité par un mélange d'Anglois & de Hollandois. Newcastle approche de Philadelphie, pour le Commerce & le nombre des Habitans. Les Maisons y sont fort belles, & l'on y comptoit, dans ces derniers tems près de six cens

Premier Canton de l'Amérique qui ait donné de la pierre à chaux.

Familles. Les Gallois Anglicans & les Preſbyteriens Hollandois y ont des Egliſes. A dix milles de Nevcaſtle, on trouve un beau Village de Quakers, dont l'Egliſe ſe nomme *Saint Georges*, & fait un ſujet d'admiration pour ceux qui ſavent que ces Sectaires ne reconnoiſſent point de Saints. Il eſt ſuivi des Anſes de *Blackbird*, & d'*Apaquanamy*, dont la derniere offre une Bourgade de même nom. On trouve plus loin une autre Anſe, qui ſe nomme de même; leur diſtinction eſt celle du Sud & du Nord.

DESCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

En paſſant par la Pointe de Bombay & l'Anſe de *Duck*, on arrive dans le Comté de Kent, qui contient les Bourgades de *Cranebrook*, *Dover*, *Marden*, & *Miſpelliven*, dans autant d'Anſes des mêmes noms. *Dover*, autrefois nommé *Saint John's-town*, eſt compoſé d'environ cinquante Familles, & paſſe pour la Capitale du Comté, qui a, comme la Virginie, moins de Villes & de Bourgades que de Plantations diſperſées. La ſituation de Dover, ou Douvres, eſt ſur le bord de la Baie de Delaware.

Comté de Kent.

La principale Bourgade du Comté de Suſſex eſt *Lewes*, ſituée dans une Anſe de même nom & peu éloignée de celle de *Phemb*; on vante la beauté de ſa ſituation, ſur le bord d'une Riviere, qui la ſépare de la Mer ſans lui en ôter la vue, & qui forme un Port commode. Cedar eſt une autre Bourgade, à laquelle Pen donna ce nom, de celui de ſa Maiſon de Campagne dans le Comté de Suſſex d'Angleterre. A peu de diſtance au deſſous de *Lewes*, vers l'embouchure du Delaware, on trouve le Cap *Henlopen*, ou Cap Guillaume; & vingt milles plus loin, le Cap James, qui fait les dernieres bornes de la Penſylvanie. Le Comté de Suſſex, comme celui de Kent, n'a gueres que des Plantations diſperſées.

Comté de Suſſex.

On ne compte pas moins de quatre-vingt mille Anglois dans les ſix Comtés de la Penſylvanie, & de quinze mille autres Européens, François, Hollandois, Suedois, & Palatins. C'eſt trois milles au-deſſous de l'Anſe de *Lewes*, que commence la ligne de partition, qui ſépare la Penſylvanie de Maryland. Pen fait obſerver adroitement, dans une Relation de l'état de ſa Colonie, que cette partie de l'Amérique eſt, par ſa Latitude, à la même diſtance du Soleil que Naples en Italie & Montpellier en France, c'eſt-à-dire, que les deux Cantons qui paſſent pour les plus ſains & les plus agréables de l'Univers. Mais d'autres ont remarqué que les climats du Continent de l'Amérique different beaucoup de ceux de la même Latitude en Europe. La Baie de Hudſon & la Tamiſe, qui ſont dans la même poſition à l'égard du Soleil, n'en éprouvent pas les mêmes influences; & les Naturaliſtes en donnent aiſément la raiſon. Il eſt certain qu'en Penſylvanie, l'air eſt doux & pur: mais les pluies y commencent vers le 20 d'Octobre, & durent juſqu'au commencement de Décembre. Le froid y eſt ſouvent ſi vif, que la Riviere Delaware ſe glace, malgré ſa largeur. Le Printems dure depuis Mars juſqu'à Juin; mais le tems n'eſt point uniforme dans cette ſaiſon. Pendant les mois d'Eté, qui ſont Juillet, Août & Septembre, les chaleurs ſeroient inſuportables, ſi elles n'étoient tempérées par des vents frais. Le vent eſt Sud-Oueſt en Eté. Celui d'Hiver eſt généralement le Nord-Oueſt, qui, ſoufflant des Montagnes glacées, des néges & des Lacs du Canada, apporte ici tout le froid qu'on y éprouve dans cette ſaiſon.

Population de la Penſylvanie.

Son climat.

DESCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

Ses Productions.

La nature du ſol, en quelques endroits de la Colonie, eſt un ſable jaune & noir, en d'autres un gravier, & le plus ſouvent une terre graſſe, ſurtout entre les petites Rivieres & les Ruiſſeaux, où les Terres ſont incomparablement plus fécondes que près des Rivieres navigables. On y trouve auſſi une terre noire & poudreuſe, ſur un fond pierreux. Les productions naturelles du Païs ſont les mêmes que dans les Colonies précédentes, avec cette différence qu'elles y paroiſſent mieux nourries & plus fortes; obſervation qui ne regarde pas moins les grains, les légumes & les fruits qu'on y a tranſportés de l'Europe. Un boiſſeau de grain en rapporte ici quarante, ſouvent cinquante, & quelquefois juſqu'à ſoixante. On a remarqué, avec admiration, dans un champ voiſin de la Riviere de Schuilkill, qu'un grain d'orge d'Angleterre avoit rendu cinquante beaux épis ſur la même tige.

Son premier Gouvernement.

L'éloignement que les Quakers ont, dans leurs principes, pour toutes ſortes de diviſions, ſurtout pour celles qui peuvent conduire à la guerre, a fait regner dans la Colonie une paix ſi conſtante, qu'on n'y connoît pas le moindre évenement qui puiſſe ſervir de matiere à l'Hiſtoire. Pen, après avoir obtenu ſes Lettres Patentes, ne s'étoit pas contenté d'un titre de cette nature; il y avoit joint le conſentement des Indiens, qu'ils ne lui firent pas païer fort cher. Enſuite il donna, pour premier Gouverneur, à ſon Etabliſſement, un de ſes Neveux, nommé Guillaume *Markam*, auquel les Quakers des différentes Nations ne firent pas difficulté de ſe ſoumettre. Le Chevalier Jones, célebre Juriſconſulte, dreſſa les Conſtitutions du Gouvernement. Par le premier article, le pouvoir légiſlatif devoit réſider dans le Gouverneur & l'Aſſemblée du Peuple; faveur fort juſte, pour une Société de gens à qui l'amour de la paix, de la liberté, & de leur Religion, avoit fait abandonner leur Patrie. D'autres articles établiſſoient, non-ſeulement qu'on ne feroit point de Loi & qu'on ne leveroit point d'argent ſans le conſentement du Peuple; mais encore que tous les Priviléges & tous les droits des Anglois d'Europe auroient leur pleine valeur en Penſylvanie, & qu'en conſervant beaucoup de reſpect pour la Cour & le Gouvernement d'Angleterre, on n'attendroit point des ordres du dehors pour tout ce qui concernoit le bien, la ſureté & la tranquillité du Païs. Ces Reglemens & quantité d'autres furent confirmés par deux Aſſemblées générales, que Pen tint pendant ſon ſéjour dans la Colonie. Il créa des Cours de Juſtice dans chaque Comté; & pour diminuer le nombre des difficultés & des Procès, il établit, ſous le titre de *Peacemakers*, c'eſt-à-dire de Pacificateurs, des Officiers particuliers, qui devoient être choiſis par le Peuple dans chaque Canton & prendre connoiſſance de tous les démêlés avant que de les faire parvenir aux Tribunaux réguliers.

Comment il change de forme.

Il paſſa deux ans entiers dans le Païs, pour donner une forme conſtante à ces Etabliſſemens. Mais, étant retourné en Angleterre, & la liberté naturelle de ſon caractere ne lui aïant pas toujours permis de ménager ſes expreſſions, il y devint ſuſpect, après la diſgrace de Jacques II, ſans qu'on eut d'autre reproche à lui faire que ſon ancienne faveur auprès de ce Prince, qui n'étant encore que Duc d'York lui avoit donné une

une bonne partie de la Nouvelle Belge. Le Gouvernement de la Penſylvanie lui fut ôté ; & la Cour profita de cette occaſion, pour changer la forme qu'il y avoit établie. Quelques années après, d'autres conjonctures ſervirent à le mettre mieux dans l'eſprit du Roi Guillaume ; mais il n'en tira aucun avantage pour rétablir la conſtitution de ſa Colonie : le Gouvernement de cette Province eſt aujourd'hui le même que celui des autres poſſeſſions de l'Angleterre dans le Continent de l'Amérique. Pen mourut en 1718, & laiſſa un Fils fort jeune, qui n'alla prendre poſſeſſion qu'en 1732, de l'immenſe héritage de ſon Pere.

DESCRIPT. DE LA PENSYLVANIE.

§ VII.

ETABLISSEMENT DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

C'EST ici, qu'on eſt abſolument forcé de faire céder l'ordre des lieux à celui des tems. On ignore ſi depuis l'année 1507, où de Gourgues quitta la Caroline après ſon Expédition, les François ou les Eſpagnols firent d'autres tentatives pour s'y établir : mais il paroît qu'elle étoit déſerte en 1622, lorſque pluſieurs Familles Angloiſes, pour ſe dérober à la fureur des Indiens dans les [illegible]tes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre, vinrent aborder [illegible] Côte de cette Province, à l'embouchure de la Riviere de May, & prirent le parti de s'y établir. L'état du Païs ne pouvoit être alors floriſſant, ſous quelques Nations Indiennes qui l'habitoient. On en trouve une courte peinture, dans un Mémoire de l'année 1641, publié par un Anglois nommé *Brieſtock*, qui y avoit abordé l'année précédente, & qui y fut bien reçu de ſes Compatriotes. Leur Colonie n'avoit pas reçu beaucoup d'accroiſſement, puiſqu'on n'y connoiſſoit encore que les anciens noms, François & Eſpagnols.

En quel tems les Angloiſ commencerent à viſiter la Caroline.

» La premiere Riviere, dit Brieſtock, ou du moins la plus remarquable vers la Virginie, eſt le Jourdain, qui ſe jette dans la Mer par les » trente-deux degrés de Latitude du Nord. A vingt milles de ſon embouchure au Sud, on trouve le Cap de Sainte Helene, proche du lieu » que les François avoient nommé *Port Roïal*, & qu'ils avoient choiſi » pour y commencer leurs Plantations. Entre le Jourdain & Sainte Helene ſont les débris d'*Oriſtan*, *d'Oſtan* & de *Cayagne* ; Oriſtan à ſix » lieues du Cap ; Oſtan à quatre d'Oriſtan, & Cayagne à huit d'Oſtan. » Du Cap de Sainte Helene à la Baie *dos Baxos*, on compte trois lieues ; » delà, trois à la Baie d'Aſapo ; & de ſuite, trois à Caſanuſium, trois à » Capula, neuf à Saron, quatorze à Saint Alcany, vingt à Saint Pierre, » qui eſt par les trente-un degrés, enfin cinq à San Matteo. Il ſeroit difficile de concilier ces noms avec ceux qui leur ont ſuccedé : d'ailleurs il ne paroît point que Brieſtock les donne pour des Habitations régulieres, ni que l'Eta[illegible]iſſement Anglois eut pris aucune forme avant le regne de Charles II.

Ce ne fut qu'en 1663, que ce Prince, ſollicité par quelques Sei-

ETABLISSEM. DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

gneurs (28) qui fondoient leurs prétentions sur les anciennes découvertes de Sebastien Cabot, entrepriſes au nom de l'Angleterre, leur accorda des Lettres Patentes (29), par leſquelles il leur cédoit, ſans autre condition que de païer à la Couronne un tribut annuel de vingt marcs d'or, toute la partie du Domaine qu'il s'attribuoit en Amérique, depuis le trente-ſixieme degré de Latitude du Nord juſqu'à la Riviere de San Matteo, qui eſt renfermée dans le trente-unieme, avec tous les droits roïaux ſur les Pêcheries & les Mines, ſur la vie, les *membres*, & les poſſeſſions de leurs Vaſſaux. L'Auteur Anglois d'une Hiſtoire de la Caroline avoue qu'il ignore, à quel titre le Roi Charles donnoit ſi libéralement de vaſtes parties de l'Amérique : » mais on ne ſauroit conteſter, dit-il, la réalité de » l'Acte ; & les François ou les Eſpagnols auroient mauvaiſe grace de » prétendre, qu'une Terre qu'ils ont ceſſé de cultiver ne doive jamais » l'être par d'autres.

Conceſſion du Roi Charles II.

Les Proprietaires n'eurent pas plutôt obtenu leurs Lettres, que ſuivant une méthode, juſtifiée alors par le ſuccès, ils commencerent par ouvrir l'entrée de leurs poſſeſſions à toutes les Sectes. Cette tolérance étoit même autoriſée, ſans reſtriction, par l'Acte roïal. On nous donne en ſubſtance le premier Reglement qui fut publié à cette occaſion. Il portoit que les Propriétaires, aïant reconnu les avantages de la tolérance pour enrichir & peupler une Province, étoient réſolus d'accorder la plus grande liberté de Religion qu'on pût deſirer, ou dont on eut jamais eu l'exemple dans aucune Société humaine ; que les Naturels du Païs n'aïant pas encore la moindre connoiſſance du Chriſtianiſme, leur idolâtrie & leur ignorance ne donnoit aſſurément aucun droit de les maltraiter ; que les Chrétiens, qui apporteroient dans la Colonie des principes différens de ceux de l'Egliſe Anglicane, s'attendroient ſans doute à n'être pas contraints dans leurs opinions, & que par conſéquent ce ſeroit manquer à la bonne foi que de leur faire la moindre violence ; qu'à l'égard des Juifs, des Paiens, & des autres Ennemis du Chriſtianiſme, on ne voïoit pas plus de raiſon de les rejetter, puiſque leur malheur ne pouvant venir que d'un défaut de lumiere, on devoit ſe flatter au contraire que la connoiſſance de l'Evangile & l'exemple des vertus Chrétiennes pourroient ſervir quelque jour à leur déſiller les yeux ; qu'ainſi tout le monde étoit invité à la Caroline, & ſûr d'y jouir d'une parfaite indépendance pour les ſentimens & pour le culte : qu'on ne mettoit qu'une condition à cette tolérance univerſelle ; c'étoit que toutes les perſonnes au-deſſus de dix-ſept ans, qui prétendroient à la protection des Loix civiles, fuſſent attachées à quelque Egliſe, ou quelque corps de Religion, & que leurs noms fuſſent inſcrits dans le Regître de leur Secte.

Tolérance univerſelle accordée pour la Caroline.

Motifs des Propriétaires.

Unique reſtriction.

Toutes ces idées furent rédigées en cent vingt articles, ſous le titre de Conſtitutions fondamentales de la Caroline, & ſignées par les huit Seigneurs qu'on a nommés, avec cette addition formelle ; qu'elles ſeroient à jamais

(28) Les principaux étoient Edouard Comte de Clarendon, Georges Duc d'Albermale, Mylord Craven, Mylord Berkeley, Mylord Ashley, les Chevaliers Carteret, Berkeley & Colliton.

(29) Du 24 Mars.

le fondement inaltérable & la regle ſacrée du Gouvernement de la Colonie. On doit comprendre que les Ordonnances civiles en faiſoient partie. C'étoit le fameux Loke, qu'on avoit choiſi pour dreſſer cette étrange Piece de Légiſlature, à la priere de Mylord Schaftsbury, qui devint un des Propriétaires. Donnons auſſi quelques-uns des principaux articles qui concernent le Gouvernement.

ETABLISSEM. DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

Ordonnances civiles, & Gouvernement.

Le premier établiſſoit pour Gouverneur, ſous le titre de *Palatin*, un des Seigneurs Propriétaires, dont le pouvoir devoit durer toute ſa vie, & pour Aſſeſſeurs, trois autres d'entr'eux. Le Succeſſeur du Palatin (30) devoit toujours être le plus âgé du même corps. Cette Cour, où l'on donnoit droit de ſéance à tous les autres Propriétaires avec le droit de ſuffrage & d'autres Priviléges, étoit nommée *Cour Palatine*. Le pouvoir légiſlatif appartenoit à la Cour ſeule, & le pouvoir exécutif au ſeul Palatin. Les Députés des Propriétaires pouvoient les repréſenter, avec toute l'autorité de leurs Maîtres.

La Charte Roïale accordant aux Propriétaires le droit de créer de la Nobleſſe, avec la ſeule reſtriction de ne pas lui donner les mêmes titres qu'en Angleterre, un article portoit qu'après la diviſion du Païs en Comtés, ils créeroient dans chaque Comté trois Nobles; l'un ſous le nom de Landgrave, les deux autres ſous celui de Caciques, dont les Lettres ſeroient ſcellées du grand Sceau de la Colonie, & qui compoſeroient avec les Seigneurs Propriétaires, ou leurs Députés, la Chambre haute d'un Parlement: l'Election de la Chambre baſſe étoit laiſſée au Peuple. On comptoit de faire monter le nombre des Landgraves à vingt cinq, & celui des Caciques à cinquante. Les Landgraves devoient avoir quatre Baronies, attachées à leurs Dignités; chaque Baronie, compoſée de ſix mille acres de terre. La Dignité de Cacique n'emportoit que deux Baronies, chacune de trois mille acres. Les uns & les autres ne pouvoient aliéner ces fonds, par donation, ni par vente; mais ils pouvoient en louer un tiers pour trois vies. Les Membres de la Chambre baſſe du Parlement devoient être choiſis entre les Tenanciers libres de chaque Comté, comme ceux des Communes d'Angleterre. Ce Parlement devoit s'aſſembler une fois en deux ans; ou plus ſouvent, ſi l'intérêt public demandoit des convocations extraordinaires. Outre la Cour Palatine, qui devoit être regardée comme le Conſeil ſuprême de la Colonie, on devoit établir des Cours ſubalternes de Juſtice dans tous les Comtés, des Juges de Paix, des Connétables, une Cour de Chancellerie &c. Chaque Tenancier n'avoit à païer qu'un ſou par acre, aux Propriétaires, & pouvoit même racheter ce droit. Tous les Habitans, libres ou non, depuis l'âge de ſeize ans juſqu'à ſoixante, étoient obligés de prendre les armes au premier ordre de la Cour Palatine.

Le premier Gouverneur, ou Député du Palatin, fut le Colonel Guillaume *Sayle*; & les premieres Plantations furent celles des Rivieres d'Albermale & de Port-roïal. Enſuite, la beauté des pâturages aïant attiré plus de monde vers les Rivieres d'Ashley & de Cooper, cette derniere par-

(30) Le premier Palatin fut le Duc d'Albermale.

ETABLISSEM. DES ANGLOIS A LA CAROLINE.

tie de la Province ſe trouve aujourd'hui la plus peuplée. Bientôt tout le Païs fut diviſé en Comtés, qui le furent en quarrés de douze mille acres, autant pour le partage des Propriétaires que pour la diſtinction des Landgraves & des Caciques. Mais les affaires & l'Hiſtoire de la Colonie n'appartenant point à ce Recueil, il eſt tems de paſſer à la Deſcription.

Deſcription de la Caroline Angloiſe.

ON diviſe la Caroline en deux parties, qui forment aujourd'hui deux petits Gouvernemens; celle du Nord & celle du Sud : mais la derniere porte ordinairement le ſeul nom de Caroline, parcequ'elle eſt la plus peuplée. D'ailleurs cette diviſion n'empêche point qu'elles n'appartiennent toutes deux aux mêmes Propriétaires.

Tout ce Païs conſerve la longueur, qu'il a reçue dans la Charte de Conceſſion; c'eſt-à-dire qu'il n'a pas moins de trois cens milles entre les trente-un & les trente-ſix degrés de Latitude Septentrionale. Sa largeur ſeroit immenſe, ſi le Roi Charles avoit eu droit de l'étendre, comme il fit puerilement dans ſa Charte, *juſqu'aux Mers du Sud*, c'eſt-à-dire au travers de tout le Continent de l'Amérique. Sa ſituation eſt des plus commodes pour le Commerce; ſa Côte eſt fort agréable, ſans orages & ſans glaces pendant tout l'Hiver. A l'égard du climat, *Archdale*, Voiageur Anglois, en fait cet éloge : » la Caroline, dit-il, eſt la partie méridionale de » la Floride, entre les vingt-neuf degrés & les trente-ſix. C'eſt le cen» tre de la partie habitable de l'Hémiſphere du Nord; car en ſuppoſant » cette moitié du Globe habitable juſqu'aux ſoixante-quatre degrés, ſon » centre eſt la Caroline, qui eſt par les trente-deux, & parallele à la » Terre de Canaan. On peut lui donner le nom de Zone temperée, du » moins comparativement; parcequ'elle n'eſt point ſujette aux chaleurs » exceſſives des Colonies plus méridionales, ni aux froids violens des Eta» bliſſemens oppoſés : ſes productions répondent au nom de *Floride*.

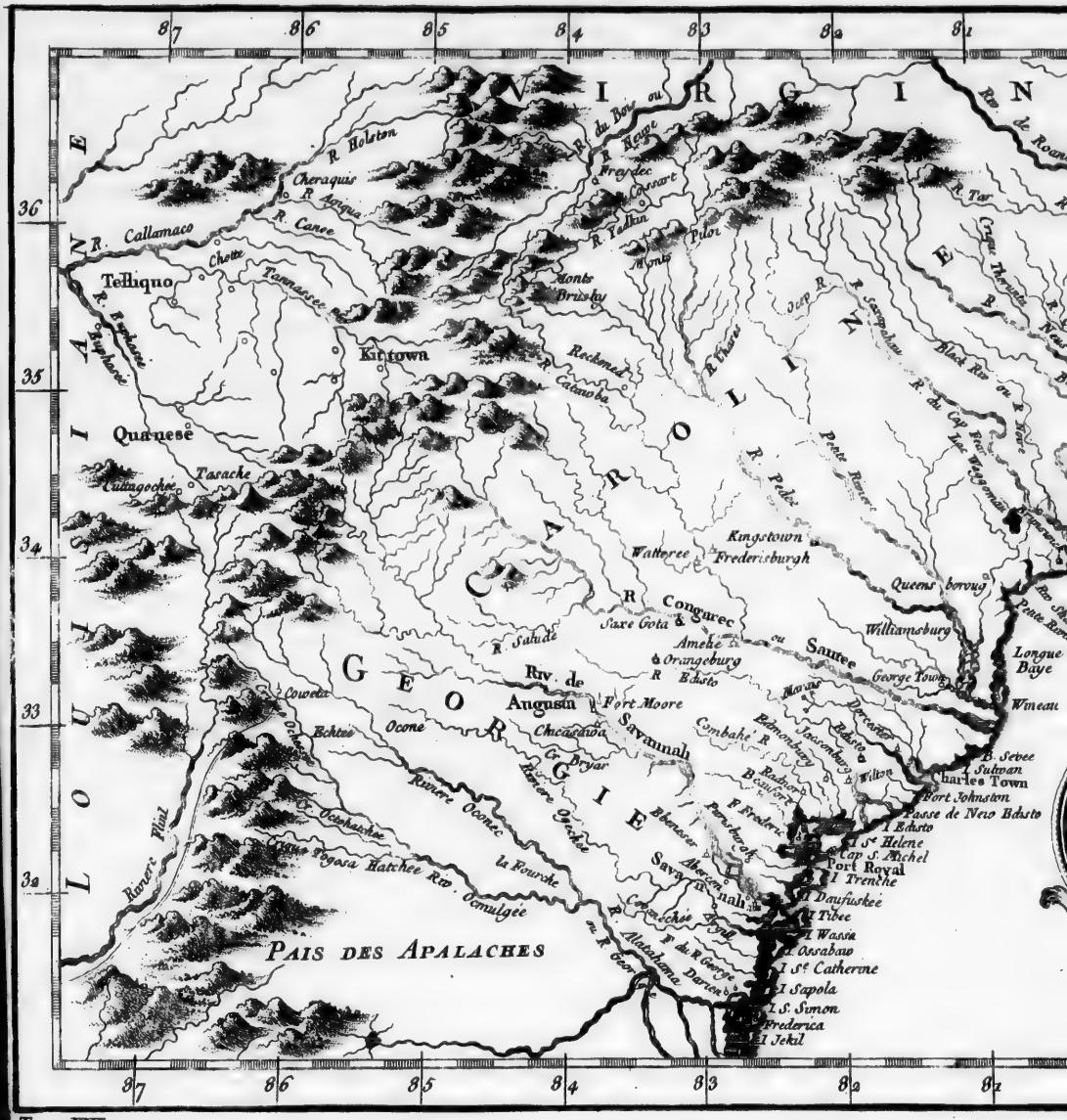
Diviſion de la Caroline

Sa diviſion préſente eſt en ſix Comtés; deux dans la Caroline du Nord, Albermale & Clarendon : quatre au Sud; *Craven*, *Berkeley*, *Colliton* & *Carteret*.

Comté d'Albermale.

Le premier, qui eſt le Comté d'Albermale, borde la Virginie. Il eſt arroſé par une Riviere de même nom : c'eſt dans cette partie de la Province qu'eſt ſituée l'Ile de Roanoke, où Philippe *Amidas* & *Barlow* deſcendirent enſemble, dans le Voiage qu'ils avoient entrepris ſous les auſpices du Chevalier Raleigh. Ce Comté devoit appartenir à la Virginie par ſa ſituation; ce qui juſtifie peut-être un peu l'indiſcrete libéralité du Roi Charles. On a remarqué que dans l'origine, le Comté d'Albermale avoit eu plus de Plantations qu'aucun autre, & qu'il s'y raſſembla d'abord plus de trois cens Familles : mais le Canton d'Ashley l'emporta bientôt. La Riviere d'Albermale offre, ſur ſes deux bords, quantité d'Anſes, qui mériteroient elles-mêmes le nom de Rivieres, ſi leurs eaux venoient de plus loin dans les Terres. A la pointe qu'on nomme *Sandy*, elle ſe diviſe en deux bras, le *Noratcke* & le *Notoway*; & ſa pointe Nord eſt habitée par la Nation Indienne des *Matoromags*. Entre cette Pointe & la Riviere de

E
Edenton
Passe de Currotuk
Isle Chickehauk
Baye d'Albemarle
I Micher
Passe Neuve
I Cahemecomet
Callamaco
R.
Telliquo
Mattamuskeet
Baye Pamticoe
R. Euphrosie
Village d'Indiens
Cap Hattoras
I Cedar
Passe d'Hatteras
Isle Ocacock
Passe d'Ocacock
Quarnese
Passe Drum
Cap Lookout
Passe Topsail
Beaufort
Cuttagochee
Bogue
Neus River
Roanoke River
CARTE
DE LA CAROLINE
ET GEORGIE
pour à l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle
Lieues Communes de France
5 10 15 20 25 30
Tirée des Auteurs Anglois par
M. B. Ing. de la Marine
1757.
36
35
34
33
32
79
78
77


VIRGINIE
CAROLINE
GEORGIE
LOUISIANE
PAIS DES APALACHES
Kittown
Quanesé
Telliquo
Cheraquas
Tasache
Watteree
Kingstown
Frederisburgh
Queens borough
Williamsburg
Saxe Gota
Amehe
Orangeburg
Saludé
Congaree
Sautee
George Town
Longue Baye
Wineau
Riv. de Augusta
Fort Moore
Savannah
Charles Town
Port Johnston
Port Royal
Cap S. Michel
I Edisto
I Trenche
I Daufuskee
I Tibee
I Wassa
I Ossabaw
I Ste Catherine
I Sapola
I S. Simon
Frederica
I Jekil
Ocone
Ecbitee
Coweta
Riviere Ocone
la Fourche
Ocmulgée
Alatchoone
Riviere Alatamaha
Riviere Flint
Tomochichi
Yamacraw
Hogoma Hatchee Riv.
Abercorn
Ebenezer
Purrysburgh
Combahé R.
Jacorabee
Palachocolas
Tulifinny
Edisto
Wilton
Dorchester
Mepkin
Monks Corner
Pompion Hill
Wando R.
Cooper R.
Santee R.
Pedee R.
Black River
Lynches Creek
Waccamaw
Lake Waccamaw
Little Pedee
Great Pedee
Peedee River
Yadkin R.
Catawba
Reckmond
Broad R.
Pacolet
Tryon
Saluda
Congaree
Wateree
Santee
Cape Fear
Deep R.
Haw R.
Roanoke
Tar R.
Neuse
Pamlico
Ocracoke
Core Sound
Bogue
Beaufort
Topsail
New River
Cape Lookout
Cape Hatteras
Cape Henry
Chesapeak Bay
Rappahannock
Potomack
Monongahela
Alleghany Mts
Blue Ridge
Apalachian Mts
Cherokee Mts
Bristol
Pilot Mt
Cape Fear Mts
Sandy Hills
Pine Barrens
Swamps
Marshes
Rice Fields
Indian Towns
Forts
Capes
Islands
Rivers
Bays
Mountains
Roads
Boundaries
Longitude
Latitude
87
86
85
84
83
82
81
36
35
34
33
32

Tom XIV.

CARTE DE LA CAROLINE ET GEORGIE

Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages.

Echelle

Lieues Communes de France.

Tirée des Auteurs Anglois par M. B. Ing. de la Marine 1757.

Pontego, e
la Deſcript
Koranins,
Après le
contient le
Riviere de
Les environ
les Indiens
trouve enſu
de celle d'A
ble de porte
Une autre,
rendon, arr
ou Ville de
Village.
D'ici, l'o
l'autre par l
celui de Cra
les derniers c
celle de Zan
Nouvelle An
l'on paſſe au
nal, qui eſt
il a la petite
mées *Hunting*
s'éleve une c
nommer *Sana*
les parties N
tions, & ſe j
dans celle d'A
Cette Capi
comme les Fr
en conſidérati
les Rivieres d
l'une au Nord
grés quarante
Mer. C'eſt le
beaucoup au C
tifications de
ſiſtent en ſix B
Cooper, avec
Ouvrages eſt ſi
Fort, qui comm
ſage fort diffici
Charles-town
roit rien à ſa f
ſus de deux cen

Pontego, qui la ſuit, on trouve le Cap *Hattoras*, dont on a parlé dans la Deſcription de la Virginie. Enſuite, on rencontre celle de *Neuſa*. Les Koranins, Nation Indienne, habitent les environs du Lac de *Lookout*.

DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

Après le Comté d'Albermale, on entre dans celui de Clarendon, qui contient le fameux Cap de Fear, ou Cap *de crainte*, à l'embouchure de la Riviere de Clarendon, que l'on nomme auſſi Riviere du Cap de Fear. Les environs ſont habités par une Colonie de la Barbade. On repréſente les Indiens voiſins, comme les plus ſauvages de toute la Province. Ce qu'on trouve enſuite eſt la Riviere de *Waterey*, ou *Winnyan*, à vingt-cinq lieues de celle d'Ashley. Quoiqu'inférieure à celle de Port-roïal, elle eſt capable de porter de grands Vaiſſeaux ; mais elle n'eſt point encore habitée. Une autre, nommée *Wingau*, qui coule entre celle-ci & celle de Clarendon, arroſe une petite Place, qu'on honore du nom de Charles-town ou Ville de Charles, ſi peu peuplée, qu'elle mérite à peine le nom de Village.

Comté de Clarendon.

D'ici, l'on paſſe immédiatement dans la Caroline du Sud, ſéparée de l'autre par la Riviere de Zanti. Le premier Comté qui ſe préſente eſt celui de Craven, habité par un mélange d'Anglois & de François, dont les derniers ont un Etabliſſement particulier ſur la Riviere de Zames. Après celle de Zanti, on rencontre celle de *Sewer*, où quelques Familles de la Nouvelle Angleterre ſont venues s'établir. *Berkeley*, ſecond Comté, où l'on paſſe auſſi du Nord au Sud, n'eſt bien peuplé que du côté méridional, qui eſt arroſé par les Rivieres d'Ashley & de Cooper. Au Nord, il a la petite Riviere de Bowal ; & ſur la Côte, pluſieurs petites Iles, nommées *Hunting-iſlands* & *Sullivant*. Entre la derniere & la Riviere de Bowal s'éleve une chaîne de Montagnes, que la nature de leur terrein a fait nommer *Sand-hills*, ou Monts de ſable. La Riviere de *Wando*, qui arroſe les parties Nord-Oueſt de ce Comté, offre quantité de bonnes Plantations, & ſe joint à la Riviere de Cooper, pour aller ſe perdre enſemble dans celle d'Ashley à Charles-town.

Comtés de Craven & de Berkley.

Cette Capitale, honorée du nom Roïal de Charles par les Anglois, comme les François avoient donné celui de Caroline à toute la Province en conſidération de Charles IX, eſt ſituée ſur une Langue de terre entre les Rivieres d'Ashley & de Cooper, & jouit de l'avantage de deux Anſes, l'une au Nord & l'autre au Sud. Sa poſition eſt par les trente-deux degrés quarante minutes de Latitude Septentrionale, à deux lieues de la Mer. C'eſt le ſeul Port libre de la Province ; & ce Privilége, qui nuit beaucoup au Commerce, n'a pas manqué d'exciter des plaintes. Les fortifications de la Ville ſervent plutôt à l'orner qu'à la défendre : elles conſiſtent en ſix Baſtions, trois ſur la Riviere d'Ashley & trois ſur celle de Cooper, avec une Demie-lune de chaque côté ; mais la diſpoſition de ces Ouvrages eſt ſi mal entendue, qu'on n'en peut tirer beaucoup d'utilité. Un Fort, qui commande l'embouchure de la Riviere d'Ashley, rend le paſſage fort difficile.

Charles-town ; Capitale de la Caroline.

Sa deſcription.

Charles-town eſt le centre du Commerce de la Caroline. Il ne manqueroit rien à ſa ſituation, ſi ſon Port pouvoit recevoir des Navires au-deſſus de deux cens tonneaux. Tous les environs ſont également agréables

DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

& fertiles. On vante beaucoup la beauté des grands chemins, ſurtout de celui qui ſe nomme *Broad-way*. Les arbres, dont la verdure eſt continuelle pendant l'eſpace de quatre milles, forment une promenade ſi réguliere, que ſuivant les termes de la Relation, » tout l'art des Princes de l'Eu» rope ne fera jamais rien d'approchant. La Ville a pluſieurs grandes rues, & quantité de beaux édifices, entre leſquels on en nomme douze ou quinze d'une Architecture diſtinguée. L'Egliſe Paroiſſiale n'eſt pas moins remarquable par ſa beauté : mais on lui reproche d'être trop petite pour le nombre des Habitans, qui ne ceſſe point de ſe multiplier. On trouve, à Charles-town, une Bibliotheque publique, fondée par le Docteur *Bray*, à qui la plûpart des Bibliotheques de l'Amérique Angloiſe doivent auſſi leur fondation, & dont le zele, tourné particulierement à l'augmentation du Savoir, s'emploïa toute ſa vie à ſolliciter des contributions en Angleterre. Les Preſbyteriens & les Anabaptiſtes ont leurs Egliſes dans la Ville ; & celle des Preſbyteriens François fait un des ornemens de la principale rue. Celle des Quakers eſt releguée dans un Fauxbourg, vers la Riviere d'Ashley. On ne compte pas plus de deux cens cinquante Familles, dans la Ville & les Fauxbourgs de Charles-town ; mais l'air y étant favorable à la propagation, il n'y a preſque point de mariage qui ne produiſe dix ou douze enfans. Cette Capitale eſt la réſidence du Gouverneur général & le Siége des principales Cours de Juſtice. En un mot, c'eſt l'ame de toute la Province. Tout le Païs voiſin eſt rempli de belles Plantations, qui forment comme autant de petites Bourgades. On nomme celles de *Ferguſon*, *Underwood*, *Gilbertſon*, *Garnett*, *Mathews*, *Green*, *Gray*, *Starkeys*, *Grimboll*, *Dickſon*, *Izard*, *Ytoman*, *Bellenger*, *Gibbs*, *Shinking*, *Moor* & *Quarry*.

La Riviere de *Backe*, qui tombe dans celle de Cooper à trois milles de Charles-town offre les Plantations de *Commins* & de *Johnſon*, qui bordent ce qu'on nomme la Baronie de *Colliton*. Sur les bords de la Riviere d'Ashley, on trouve celles de *Weſt*, *Gibbs*, *Baden*, *Godfrey*, *Simonds*, *Trevillian*, *Pendarvis*, & *Marshall*. Ce Canton, qui appartient aux Shaftſburys, a pour bornes, au Sud-Oueſt de la Riviere, une Commune, diſtinguée par le nom de *grande Savane*. A l'extrêmité du Comté, vers celui de Colliton, on trouve une Ville, nommée Dorcheſter, dont les Habitans qu'on ne fait pas monter à plus de trois cens cinquante, ſont des Sectaires indépendans. La Riviere de Stono, qui coule à peu de diſtance, ſépare les Comtés de Berkeley & de Colliton. Elle eſt jointe, par un Canal, à celle de *Wadmola*, proche d'une Plantation nommée *Blake*.

Comté de Colliton.

Les parties Nord-Eſt du Comté de Colliton ſont encore habitées par des Indiens : mais ſes Rivieres offrent quantité de Plantations Angloiſes, dont la plûpart ne ſont pas indignes du nom de Bourgades. Le Stono & d'autres eaux forment, au-deſſous de Charles-town, une Ile fort peuplée, qui ſe nomme *Bouny's Iſland*. L'*Ediſtow* Nord & l'*Ediſtow* Sud, deux des plus grandes Rivieres de ce Comté, ont des bords fertiles, dont la culture n'eſt pas négligée. Elles ſe joignent toutes trois, ſix ou ſept milles au-deſſus d'une Bourgade, ou Plantation, nommée *Paul-Grimboll*. Deux mil-

les plus haut, on rencontre, *Wilton*, qui se nomme aussi *New London*, petite Ville d'environ quatre-vingt Maisons. Deux Landgraves, & d'autres Nobles, ont des Plantations considérables dans ce Canton.

DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

Le Comté de Carteret n'est point encore habité, quoiqu'il passe pour le plus agréable & le plus fertile de la Province. Il est arrosé par une grande Riviere, nommée *Cambage*, qui se joignant à celle de May, forme, à leur embouchure, une Ile maritime, nommée *Edelano*. Tout le Païs de May étoit habité par la Nation Indienne des *Westos*. On y voit un très beau Lac, dans une grande Vallée, où les premiers Anglois qui arriverent à la Caroline étoient résolus de s'établir; mais les Indiens mêmes leur représenterent qu'étant voisins de Port-roïal, le plus beau Port de la Floride, il y avoit peu d'apparence qu'ils y fussent longtems soufferts par les Espagnols. En effet, quelques Ecossois, qui avoient tenté de s'y établir sous la conduite de Mylord *Cardross*, s'étoient vus forcés d'abandonner leur Etablissement. Port-roïal est situé à vingt lieues au Sud de la Riviere d'Ashley, par les trente-un degrés quarante-cinq minutes de Latitude du Nord. L'entrée en est commode, & n'a jamais moins de dix-sept piés d'eau sur la barre. Son bassin est vaste, sûr, & s'étend dans une belle & fertile Contrée, à laquelle on ne connoît rien d'égal dans toute la Caroline. La Riviere qui le forme communique par divers bras à d'autres grandes Rivieres. Il n'est pas à plus de deux cens milles de S. Augustin, où l'Etablissement des Espagnols n'est pas assez considérable pour leur faire voir sans jalousie, ou sans crainte, une autre Nation si proche d'eux. Après Port-roïal, on trouve la Riviere de May, qui est suivie de *San Matteo*, dernier Canton de la Caroline, ou de la Floride Angloise.

Comté de Carteret.

Port-Roïal.

Quoiqu'à l'exception d'un peu plus de douceur dans l'air, & d'une plus prompte maturité pour les productions, cette Contrée n'ait rien qui la distingue beaucoup des Colonies précédentes, on remarque qu'elle produit particulierement de si bon riz, que les Relations Angloises le mettent au-dessus du riz Oriental. Les Indiens de la Caroline étoient plus féroces que ceux de la Virginie; mais leurs guerres mutuelles, la petite vérole & d'autres maladies contagieuses, en ont détruit un grand nombre. La dureté naturelle de leur caractere ne leur ôte point un goût passioné pour la danse. Un Maître à danser François, s'étant attaché, dans le Comté de Craven, à leur apprendre des contre-danses de l'Europe, au son de la Flute & du Hautbois, y fit une fortune considérable.

Observations sur la Caroline, & ses Habitans.

On ne comptoit point, il y a trente ans, plus de douze mille ames dans toute la Colonie; mais les dernieres Relations assurent que ce nombre est fort augmenté; & sans l'expliquer, elles donnent une table de proportion, plus curieuse qu'utile (31). On lira plus volontiers quelques

(31) La voici:

Blancs { Colons, Marchands, Artisans, } comme { 8 / 1 ½ / 2 } à 12.

Tous les Blancs, les Indiens soumis, les Esclaves Negres, à l'égard du total; les premiers, comme 12 à cent; les seconds, comme 66 à cent; les troisiemes, comme 22 à cent.

Le Parti Episcopal, les Presbytériens François & autres, les Anabaptistes & les Quakers, à l'égard du total; les premiers & les seconds, comme 4 ½ à 10; les troisiemes, comme 1 à 10; les derniers, comme ¼ à 10.

DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

autres Obſervations de la même date. En général, le terrein de la Caroline eſt uni. Dans l'eſpace de cent milles de long, ſur à-peu-près la même largeur, on ne rencontre aucune hauteur conſidérable. Cependant il s'en trouve de toutes parts d'aſſez douces, depuis cinq piés juſqu'à ſoixante-dix. Derriere une vaſte étendue de Païs plat, regne une haute chaîne de Montagnes, qui commençant par les trente-quatre degrés de Latitude, environ cent milles à l'Oueſt du Miſſiſſipi, courent preſque parallelement avec la Côte maritime, derriere la Floride, la Caroline, la Virginie & Maryland. C'eſt ce qu'on a déja nommé les Monts Apalaches, quoiqu'on leur donne auſſi le nom d'*Alpelchen*, d'*Apelachéens* & d'*Apelléans*. De leur pié juſqu'à la Mer, on compte aſſez régulierement deux cens milles. Les ſources de toutes les grandes Rivieres, qu'on a décrites, ſont dans ces Montagnes.

La Province eſt capable de contenir & de nourrir ſoixante-ſix fois le nombre de ſes Habitans actuels. On y ſeme le Blé d'Inde, ou le Maïz, depuis le premier de Mars juſqu'au 10 de Juin. Un acre de Terres communes produit depuis dix-huit juſqu'à trente Boiſſeaux. La ſaiſon, pour ſemer le riz, eſt entre le premier d'Avril & le 20 de Mai. On le ſeme dans des ſillons, à dix-huit pouces l'un de l'autre. Chaque acre donne rarement moins de trente boiſſeaux, & quelquefois plus de ſoixante : mais la récolte ordinaire monte ou baiſſe entre ces deux termes, ſuivant la qualité du terrein. Cette derniere moiſſon ſe fait en Septembre, juſqu'au 8 d'Octobre, & devient ſi abondante qu'elle fait à l'Angleterre un Commerce annuel de plus de quatre-vingt mille livres ſterling. Les Anglois ſe flattent qu'avec le tems on ne verra plus, dans les Marchés de l'Europe, d'autre riz que celui de cette Province.

Les Vers à ſoie n'y commencent pas moins à proſperer. Ils ſortent de leurs œufs vers le 6 de Mars, qui eſt le tems où les feuilles du Meurier s'ouvrent. La réſine, le Tar, ou Godron, & la Poix ſont en abondance dans toute la Colonie. On tire la réſine, en ouvrant, dans les troncs d'arbres, des ſillons qui deſcendent juſqu'au pié, où il ſe trouve des Baſſins pour la recevoir. Mais c'eſt après avoir ôté l'écorce, du côté qui regarde le Soleil ; afin que le ſuc, pouſſé par la chaleur, tombe plus abondamment. On le fait cuire enſuite dans de grandes Chaudieres, où il ſe change en réſine. Le Tar & la Poix ſe tirent par les méthodes communes.

La multiplication des Beſtiaux s'eſt fait admirer ici, depuis l'origine de la Colonie. Avant la fin du dernier ſiecle, on regardoit comme une grande richeſſe d'avoir trois ou quatre Vaches : il n'eſt pas rare aujourd'hui d'en avoir mille, & la plûpart des Particuliers n'en ont pas moins de deux cens. Elles vont paître dans les Forêts. On les raſſemble le ſoir. Les Veaux, retenus pendant le jour dans des pâturages bien fermés, viennent les têter. Quelque tems après, on les traie ; on les renferme pendant la nuit ; & le lendemain, on les traie encore avant que de les renvoïer dans les Bois. Les Porcs, dont le nombre eſt encore plus grand, ſont nourris de même. Ils s'écartent de pluſieurs lieues, pour chercher du gland & des racines ; mais, étant accoutumés à trouver un abri dans les Plantations, ils ne manquent point d'y retourner le ſoir.

Le

Le Commerce, qui eſt le même entre la Caroline & l'Angleterre que dans les autres Colonies, emploie tous les ans vingt-deux Vaiſſeaux; & l'on n'en compte pas moins de ſoixante, qui viennent annuellement à Charles-town, de divers Cantons de l'Afrique & de l'Amérique. DESCRIPT. DE LA CAROLINE ANGLOISE.

Il n'y a point d'autre impôt, à la Caroline, que les droits ſur les liqueurs fortes, les Vins, les Sucres, la Farine, le Biſcuit, le Poiſſon ſec, les Pelleteries &c, qui montent chaque année à quatre mille cinq cens livres ſterling, & qui forment le tréſor public: ſurquoi l'on paie mille livres aux Miniſtres Anglicans, qui ne ſont que dix pour toute la Colonie, mille pour l'achevement & l'entretien des Fortifications, ſix cens aux Officiers militaires & aux Sentinelles, deux cens au Gouverneur, trois cens pour les munitions de guerre, & quatre cens pour les Charges accidentelles. Il en reſte par conſéquent mille, qui forment un fond d'amortiſſement pour les Billets de crédit, qu'on n'avoit anciennement créés que juſqu'à la ſomme de ſix mille livres ſterling, mais qui furent enſuite augmentés juſqu'à dix mille. Outre ces Billets, dont le cours eſt bien établi, les Monnoies dont on fait ici le plus grand uſage ſont les Louis de France, les piſtoles d'Eſpagne, les Dallers de Hollande & les Piaſtres du Pérou. On y voit peu de monnoie Angloiſe, parceque tout le Commerce avec l'Angleterre conſiſte en échanges. On nous apprend juſqu'aux gages des Ouvriers, qui, arrivant dans la Colonie ſans aucun fond, veulent louer leur travail; c'eſt cinq shellings par jour pour un Tailleur; deux shellings & demi pour un Cordonnier; ſept shellings & demi pour un Forgeron; trois shellings pour un Tiſſerand; ſix shellings pour un Briquetier, & quatre pour un Tonnelier. Impôts, Monnoie, prix du travail.

§ VIII.

Floride Eſpagnole, et Voïage du P. de Charlevoix ſur ſes Côtes.

Avec Saint Auguſtin, qui doit ſon origine à Menendez (*), les Eſpagnols n'ont pas d'Etabliſſemens plus conſidérables dans la Floride, que Saint Marc, Saint Joſeph, & Penſacola, tous trois dans la partie Méridionale, qui regarde le Golfe du Mexique. Mais comme ce n'eſt jamais dans les Relations d'Eſpagne qu'il faut chercher des éclairciſſemens ſur les poſſeſſions de cette Couronne, on connoîtroit peu l'état de ces trois petites Colonies, ſi l'infortune d'un Voïageur François n'avoit ſervi à lui procurer des lumieres qu'il a publiées: c'eſt le P. de Charlevoix, dans le Journal Hiſtorique de ſes Voïages. Il avoit eu le malheur de faire naufrage dans un Vaiſſeau nommé l'*Adour*, à la vue de la Floride, près d'une des Iles des Martyrs, en retournant de la Louiſiane en France. Une partie de l'Equipage ſe ſaiſit de la Chaloupe, une autre du Canot; & la troiſieme, avec le P. de Charlevoix, les Officiers du Vaiſſeau & les principaux Paſſagers, prit le parti de conſtruire une Barque que l'Auteur nomme un Bateau, pour retourner à la Loui- INTRODUCTION. Naufrage du P. de Charlevoix.

(*) Voïez, ci-deſſus, l'Etabliſſement des François dans la Floride.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

Comment il retourne à la Louiſiane.

ſiane. C'eſt de ce point qu'il faut ſuivre le Voïageur & recueillir ſes obſervations, ſans en détacher les incidens de ſa route, qui ont auſſi leur utilité.

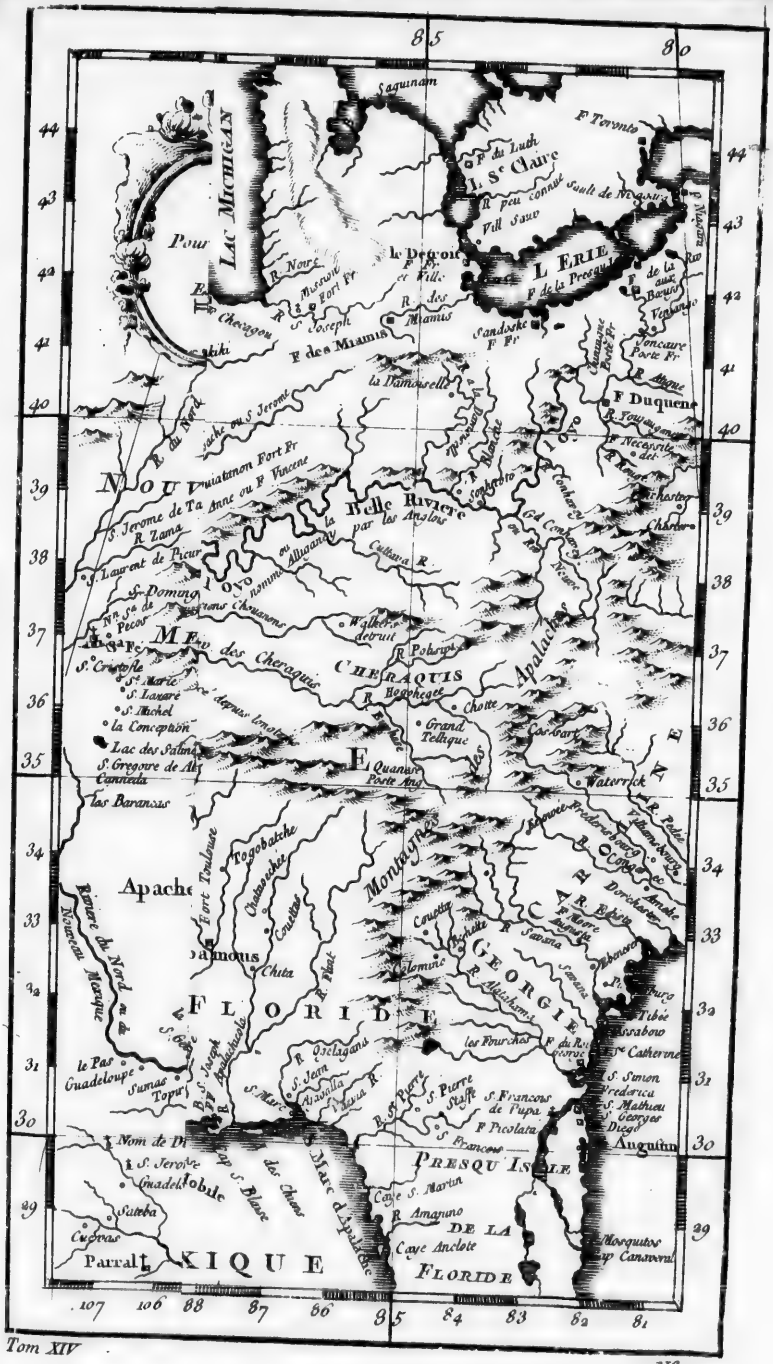
Nous partîmes, dit-il, le 25 d'Avril 1722, ſur le midi, & nous voguâmes de concert pendant pluſieurs lieues; mais vers le coucher du Soleil, nous vîmes entrer la Chaloupe dans le Canal qu'il falloit traverſer pour gagner la Havane, ſans ſe mettre en peine du Canot, dont elle portoit les vivres, & qui ne pouvant la ſuivre, fut obligé de ſe joindre à nous. Le ſoir, nous débarquâmes enſemble dans l'Ile, où les trois Bâtimens étoient convenus de ſe réunir. Une bande de Sauvages, qui s'y étoit déja rendue, nous fit paſſer toute la nuit ſur nos gardes; & nous remîmes de grand matin à la voile.

Foibleſſe de ſon Bâtiment.

Le tems étoit beau & la Mer tranquille. Notre Equipage envia bientôt le ſort de la Chaloupe. Enſuite, il en vint aux murmures; & nos Chefs crurent devoir feindre, au moins, de le ſatisfaire. On prit donc la route du Canal. Deux heures après, le vent devint plus fort, & fit voir toutes les apparences d'un orage. Tout le monde reconnut alors qu'on ne pouvoit s'engager ſans témerité dans une ſi longue traverſe, avec des Bâtimens tels que les nôtres; car rien n'étoit plus foible que notre Bateau, & l'eau y entroit déja de toutes parts. On parla de ſe rendre à Saint Auguſtin; mais comme il auroit fallu retourner par le chemin qu'on avoit fait, on convint aſſez unanimement de prendre vers le Biloxi (32). Nous fîmes l'Oueſt, dans cette vue. On avança peu pendant le jour, & nous paſſâmes la nuit dans le Bateau, où il s'en falloit beaucoup que chacun eut aſſez de place pour s'étendre. Le 27, nous campâmes dans une Ile, où nous trouvâmes des Cabanes abandonnées, des chemins fraïés, & des veſtiges de ſouliers Eſpagnols. Cette Ile eſt la premiere des Tortues. Le terrein en eſt ſi mauvais, que je ne comprens point ce que des Hommes vont faire dans un ſi mauvais Païs, & ſi loin de toute Habitation humaine. Nous ne ceſſions point de faire l'Oueſt, & nous voguions avec une rapidité qui ne pouvoit venir que des courans. Le 28, on continua d'avancer beaucoup; & quoiqu'avec peu de vent, il ſembloit que les Iles volaſſent à côté de nous. L'obſervation de la hauteur, à midi, nous fit trouver vingt-quatre degrés quinze minutes. Si nos Cartes Marines étoient exactes, nous étions à l'extrémité occidentale des Tortues: c'étoit nous engager beaucoup en pleine Mer, & j'étois d'avis de laiſſer toutes ces Iles à gauche; mais nos Officiers craignoient de ne pouvoir trouver de paſſage, entr'elles & le Continent. Ils ne furent pas longtems à s'en repentir, car nous fûmes deux jours ſans voir aucune terre, quoiqu'on fit le Nord & le Nord-Eſt. Alors le déſeſpoir ſaiſit l'Equipage; il ne falloit qu'un coup de vent, tel que nous en avions eſſuïé plus d'un, pour nous ſubmerger. Le calme même avoit ſes inconvéniens; il falloit ramer tout le jour, & la chaleur étoit exceſſive. Enfin la terre parut devant nous, & nous y arrivâmes avant midi. Le 4, vers le milieu du jour, nous étions par les vingt-ſix degrés cinquante-ſix minutes, toujours avec la terre en perſpective, mais ſans pouvoir en approcher, parcequ'elle eſt bordée d'Iles &

Deſeſpoir de l'Equipage.

(32) Voïez, ci-deſſous, l'Etabliſſement des François à la Louiſiane, & la Deſcription de la Nouvelle France.


LAC MICHIGAN
L. Sc Claire
L. ERIE
Saguenam
F Toronto
Pour
le Detroit
R. Noire
R. Miamis
F des Miamis
la Demoiselle
F Duquesne
NOUVELLE
Belle Riviere
par les Anglois
R. Zama
S. Laurent de Picur
OYO
nommé Allibamons
Caskinampo R.
Walker a detruit
R. Pobrupta
CHEROQUIS
Apalaches
Chotte
Grand Tellique
Quanisi
Waterrick
Apache
Montagnes
Togobatche
Fort Toulouse
Riviere du Nord ou de Nouveau Marque
Coweta
Ocmulgi R.
GEORGIE
FLORIDE
R. Oscalagana
S. Joseph Apalachucla
S. Marc
Nom de D.
S. Jerosme
Guadeloupe
Sabeba
Cuevas
Parrall
KIQUE
Mobile
Cap S. Blaise
des Chats
Baye S. Martin
R. Amapano
DE LA
FLORIDE
PRESQU ISLE
S. Francois de Pupa
S. Francois
S. Pierre
S. Simon
Frederica
S. Mathieu
S. Georges
Diego
Angustin
Mosquitos
Cap Canaveral
Tibée
Catherine
Tom XIV
N°. 12.

CARTE
DE LA LOUISIANE
et Pays Voisins
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France
25 50 75 100 L
Par M B. Ing. de la Marine 1757.
NOUVEAU
MEXIQUE
Ces Contrées et
LOUISI
les Nations Sauvages
sont peu connues
Apaches des Sept Rivieres
les Choumans
les Cadodaquios
les Nacchitoches
PAIS DES CENIS
Ici fut tue M de la Salle en 1685
les Mentons
Ofages
Octatas
les Kanfez
Petite R. des Kansez
Panimassas
Kansez
R. des Padoucas
Missouris
Missouri R.
Caoquias
Lac des Tintons
R. S. Pierre
F le Sueur
R. Verte
Riviere de Moingona peu connue
Maha
Aiouez
R. des Panis
Montagnes Pelées
Fl. Missisipi
R. Noire
R. au Canot
F S. Nicolas
R. Ouiscousing
R. au Parsnier
R. Assemissipi
R. a la Roche
Peoria Poste Fr
S. Jerome de Taos
R. Zama
S. Laurent de Picuries
S. Domingo de Xacona
Nª Sª de Pecos
S. Marie
S. Lazaré
S. Michel
la Conception
Lac des Salines
S. Gregoire de Abo
Canneda
las Barancas
Rio Colorado ou Riviere Rouge et depuis Rio aux Canots
Rio Salado ou R. des Apaches
Riviere du Nord ou de Nouveau Mexique
le Pas
Guadeloupe
Sumas
Topires
S. Cristofle
S. Paul
Assomption
Corpus Christi
R. du Nord ou Rio Bravo
Nom de Dieu
S. Jerome
Guadeloupe
Sateba
Cuevas
Parral
Fort de St Jean
Rio Rouge
Rio Blanche
R. des Ouatchitas
R. des Taensas
Taensas
les Acansas
le Fort Prud'homme
Yasous
les Tiouх
Natchez
Tonicas
Pe Coupee
Ste Reine
Biloxis
Nle Orleans
R. Rouge
R. Noire
R. de la Trinité
R. de la Madelaine
R. de Ste Suzanne
R. des Perles
Baye de la Trinité
Baye de l'Ascension
Ft S. Louis ou S. Bernard
GOLPHE DU
Nouv Fort Espagnol
107 106 105 104 103 102 101 100 99 98 97 96 95 94 93 92 91
44 43 42 41 40 39 38 37 36 35 34 33 32 31 30 29

Tom XIV.

Lac des Vieux Deserts
Lac Michigan
Saguinam
F. Toronto
L. Sᵗ Claire
L. Erie
le Detroit
F. de la Presqu'Isle
F. Duquene
Missouri R.
Caoquias
Fᵗ de Chartres
Cascaquias
Fort Crevecoeur
F. S. Louis
F. Checagou
F. des Miamis
Peoria Poste Fr.
Lac Pimiteoui
Montagnes Pelées
R. Assenissipi ou R. a la Roche
R. Ouiscousing
Portage
R. au Parisien
R. aux Renards
R. Noire
R. au Canot
F. S. Nicolas
F. le Sueur
Teakiki
la Damoiselle
Ouiatanon Fort Fr.
F. Anne ou F. Vincene
Belle Riviere par les Anglois
l'Oyo nommé ou Alliganany
Cuttawa R.
R. des anciens Chouanons
Rw. des Cheraquis
Cheraquis
Appalaches
Walker. detruit
Grand Tellique
Chote
Quanari Poste Ang.
Waterrick
les Mentons
les Acansas
le Fort Prudhome
les Chicachas
Boucfouca Poste Fr.
Tombeche F. Fr.
les Tchatas
Allibamous
Fort Toulouse
Togobatche
Chatasechee
Couettas
Chita
Montagnes
Georgie
Caroline
Charlestown
Savana
Augusta
Frederica
S. Simon
S. Georges
S. Augustin
Presqu'Isle de la Floride
F. Picolata
Caye S. Martin
Caye Anclote
Natches
Tonicas
Taensas
Yasous
Pᵉ Coupée
Sᵉ Reine
Biloxi
Pensacola
Rouge
Nˡˡᵉ Orleans
Embouchures du Missisipi
Baye de la Mobile
Cap S. Blaise
I. Dauphine
Golphe du Mexique
95
90
85
80
44
43
42
41
40
39
38
37
36
35
34
33
32
31
30
29
94
93
92
91
89
88
87
86
84
83
82
81

N°. 12.

de preſqu'Il
auroit peine
Nous trouvi
On voit p
apperçûmes
à nous. Le
réſerver le p
mençant auſ
gâtée, nous
pas, nous n
dans de l'ea
le Banc de
des Morues.
ſont bordées
de petites H
moins délica
y forment de
Le 15 au
toit environ
vire, qui av
quarante-deu
à tour, les d
à pié. Cette
tions que no
rence que no
nos Mutins à
vre les Eſpag
Côte, qui eſ
voit continue
point, les de
fait la pointe
perçûmes des
Le 21, éta
tôt, nous app
de ſuivre. O
ſans ce ſecou
d'Huîtres, do
découvrîmes
ment. Nous
mens après,
Nous nous arr
Hommes à bo
Louiſiane, &
nous avoir ap
avoir fait les d
devions deſce
en fûmes bien

de preſqu'Iles, la plûpart très baſſes, entre leſquelles un Canot d'écorce auroit peine à paſſer. Notre plus grande peine étoit de n'y pas trouver d'eau. Nous trouvions aſſez d'abris, & quelquefois un peu de Chaſſe & de Pêche. FLORIDE ESPAGNOLE. LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

On voit peu de Sauvages dans tout ce Païs; & trois ſeulement, que nous apperçûmes un jour dans une Pirogue, n'eurent pas la hardieſſe de venir à nous. Le 10, on fut obligé de retrancher la ration d'Eau-devie, & de réſerver le peu qui reſtoit, pour les plus preſſans beſoins. Les vivres commençant auſſi à manquer, ſurtout le Biſcuit, dont une partie avoit été gâtée, nous fûmes réduits au pur néceſſaire; c'eſt-à-dire qu'à chaque repas, nous n'avions ſouvent qu'une poignée de riz, qu'on faiſoit cuire dans de l'eau ſaumâtre. Mais cette Côte eſt l'Empire des Huîtres, comme le Banc de Terre-Neuve, le Golfe & le Fleuve Saint Laurent ſont celui des Morues. Toutes ces Terres baſſes, que nous rangions de fort près, ſont bordées de Mangliers, auxquels s'attachent une prodigieuſe quantité de petites Huitres d'un goût exquis. D'autres, beaucoup plus grandes & moins délicates, ſont dans la Mer même, en ſi grand nombre qu'elles y forment des écueils, qu'on prend d'abord pour des Rochers à fleur-d'eau. Païs fort deſert.

Le 15 au matin, nous rencontrâmes une Chaloupe Eſpagnole, qui portoit environ quinze Hommes; c'étoit une partie de l'Equipage d'un Navire, qui avoit fait naufrage vers la Riviere de Saint Martin. Ils étoient quarante-deux; mais leur Chaloupe étoit ſi petite, que s'en ſervant tour à tour, les deux tiers de leur nombre étoient obligés de ſuivre la Côte à pié. Cette rencontre fut pour nous une faveur du Ciel: ſans les inſtructions que nous reçûmes du Capitaine Eſpagnol, il y avoit peu d'apparence que nous puſſions trouver la route; & le déſeſpoir auroit pû porter nos Mutins à quelque violence. Le 16, le Canot nous quitta, pour ſuivre les Eſpagnols. Nous avions le vent contraire; & les dangers de la Côte, qui eſt platte & chargée de cailloux pointus, nous forçoient d'avoir continuellement la ſonde à la main. Ces embarras ne diminuerent point, les deux jours ſuivans; & le 20 nous campâmes dans une Ile, qui fait la pointe orientale de la Baie des Apalaches. Toute la nuit, nous apperçûmes des feux ſur le Continent, dont nous étions fort proche. Naufrage d'un Vaiſſeau Eſpagnol.

Le 21, étant partis avec un brouillard fort épais, qui ſe diſſipa bientôt, nous apperçûmes des Baliſes, que les Eſpagnols nous avoient avertis de ſuivre. On les ſuivit, en portant au Nord; & nous reconnûmes que ſans ce ſecours nous n'aurions pas évité des bancs de ſable, couverts d'Huîtres, dont toute cette Côte eſt ſemée. Enfin, vers dix heures, nous découvrîmes un petit Fort de pierre, quarré, & fortifié aſſez réguliérement. Nous arborâmes auſſi-tôt le Pavillon blanc: mais, quelques momens après, on nous cria, en François, de ne pas avancer davantage. Nous nous arrêtâmes; & bientôt, nous vîmes venir une Pirogue, avec trois Hommes à bord. Un des trois étoit Baſque: il avoit été Canonier à la Louiſiane, & les Eſpagnols lui avoient confié le même emploi. Après nous avoir appris que nous étions devant le Fort de Saint Marc, & nous avoir fait les demandes ordinaires, il jugea que, le Capitaine & moi, nous devions deſcendre ſeuls, pour nous expliquer avec le Commandant. Nous en fûmes bien reçus. Cet Officier Eſpagnol étoit un ſimple Lieutenant, Arrivée des François au Fort Saint Marc.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

Homme d'esprit, qui nous accorda la permission de faire avancer notre Bateau, vis-à-vis du Fort. Il invita les Officiers & les principaux François à dîner; mais ce ne fut qu'après avoir fait visiter le Bateau, & s'être fait apporter dans son Magasin les armes & les munitions, avec parole de les restituer pour notre départ.

Description de ce Fort Espagnol.

Ce Poste, que de l'Isle a marqué dans sa Carte sous le nom de *Sainte Marie d'Apalache*, n'a jamais porté que celui de *San Marco*, ou Saint Marc. Les Espagnols y avoient autrefois un Etablissement considérable, mais déja fort affoibli, lorsqu'en 1704 il fut entierement détruit par les Anglois de la Caroline, soutenus d'un grand nombre d'Indiens *Alibamons*. La Garnison Espagnole, qui etoit de trente-deux Hommes, fut faite prisonniere de guerre; ce qui n'empêcha point les Sauvages d'en brûler dix-sept, entre lesquels on comptoit trois Religieux de Saint François: & de sept mille Apalaches, établis dans ce Canton, il n'y en resta que quatre cens, qui se retirerent ensuite vers la Maubile, où la plûpart sont encore.

Qualités du Païs.

Les Forêts, & les Prairies voisines du Fort, sont remplies de Bœufs & & de Chevaux, que les Espagnols y ont laissés multiplier. On y voit quelques Habitations de Sauvages, qui sont apparemment une partie de ces mêmes Apalaches que l'irruption des Anglois avoit mis en fuite, & qui revinrent après la guerre. Leur Baie est précisément ce que les premieres Relations Espagnoles nomment le Port d'*Auté*. La situation du Fort est sur une petite éminence, environnée de marécages, un peu au-dessous de la jonction de deux petites Rivieres, dont l'une vient du Nord-Est & l'autre du Nord-Ouest. Deux lieues plus haut, on trouve sur celle du Nord-Ouest un Village d'Apalaches; & un second à l'Ouest, dans les Terres. Cette Nation, autrefois très nombreuse, & maîtresse d'un fort grand Païs, est réduite aujourd'hui presqu'à rien, quoiqu'elle ait embrassé depuis longtems la vraie Religion: mais les secours spirituels lui manquent; sans compter qu'il est difficile de faire de bons Chrétiens, d'un Peuple, à qui l'on a commencé par rendre le Christianisme fort odieux. On nous dit, au Fort Saint Marc, que la résolution étoit prise de rétablir ce Poste dans son ancienne splendeur, & qu'on y attendoit cinq mille Familles: c'est beaucoup plus que toute la Floride Espagnole n'en peut fournir. Saint Marc dépend de Saint Augustin, pour le militaire & le civil, mais de la Havane pour le spirituel: cependant c'est du Couvent des Cordeliers de Saint Augustin, qu'il tire ses Prêtres. On va, par terre, de Saint Marc à Saint Augustin: le voïage est de quatre-vingt lieues, & le chemin fort mauvais.

Route de Saint Marc au Fort Saint Joseph.

Quelques presens aïant disposé le Commandant Espagnol à nous donner des Guides pour Saint Joseph, qui est à trente lieues de Saint Marc, nous partîmes le 23; & nous suivîmes assez lentement la Côte pendant deux jours, après lesquels nos Guides nous firent entreprendre une traversée de trois lieues, pour entrer dans une espece de Canal, formé par le Continent, & par une suite d'Iles de différentes grandeurs. Sans eux, nous n'aurions jamais osé nous y engager, & nous aurions manqué la Baie de Saint Joseph. Cependant nos vivres diminuoient, & l'eau étoit fort difficile à trouver. Un jour, qu'aïant creusé à dix pas de la Mer,

ſur un terrein aſſez élevé, on n'en avoit tiré que de l'eau ſaumâtre, je m'aviſai de faire un trou ſur le bord même de la Mer & dans le ſable; il ſe remplit auſſi-tôt d'une eau auſſi douce & auſſi claire que celle de la plus belle ſource : mais elle ne fut pas long-tems à tarir, ce qui me fit juger que c'étoit de l'eau de pluie, qui, aiant rencontré un fond dur, s'étoit amaſſée dans cet endroit. Lorſque nous fûmes à la tête des Iles, nous allâmes à la voile juſqu'au ſoir. Alors le vent tomba; mais la Marée, qui commençoit à deſcendre, y ſuppléa pendant toute la nuit. C'eſt la premiere fois que j'ai vu des marées reglées dans le Golfe du Mexique; & nos deux Guides nous aſſurerent que depuis les Iles juſqu'à Penſacole, le flux eſt de douze heures, & le reflux d'autant. Le lendemain 26, un vent contraire nous retint dans une Ile aſſez bien fournie de bois, & longue de dix ou douze lieues, où les Alouettes & les Bécaſſes ſont en abondance. Nous y vîmes auſſi quantité de Serpens à ſonnettes. Elle ſe nomme auſſi l'*Ile à Chiens*; & de ſa premiere Pointe, nos Guides ne comptoient que dix lieues à Saint Marc, & quinze à Saint Joſeph : mais ils ſe trompoient ſur cette derniere diſtance, qui eſt au moins de vingt lieues.

Le 27, nous échouâmes, à minuit, ſur un Banc d'Huîtres, auſſi larges que la forme d'un chapeau, & nous fûmes plus d'une heure à nous tirer d'embarras. Nos Guides nous firent aborder à la Maiſon de Campagne d'un Capitaine de la Garniſon de Saint Joſeph, où nous paſſâmes le reſte de la nuit. Nous n'étions plus qu'à ſept lieues de Saint Joſeph, & nous y arrivâmes le jour ſuivant, à cinq heures du ſoir. Nous y fûmes bien reçus du Gouverneur. Deux grandes Chaloupes Françoiſes y étoient arrivées du Biloxi, avec quatre Officiers qui venoient reclamer des Deſerteurs; mais ils ne les y avoient point trouvés, & nous crûmes les avoir apperçus le 24, dans une Barque à voile, qui avoit paſſé à quelque diſtance de nous.

Fort Saint Joſeph, & ſa deſcription.

Je ne crois pas qu'il y ait un lieu au monde, où l'on dût moins s'attendre à trouver des Hommes, ſurtout des Européens, qu'à Saint Joſeph. La ſituation de cette Baie, ſes rivages, ſon terroir, tout ce qui l'environne, rien ne peut faire comprendre la raiſon qui a porté les Eſpagnols à s'y établir. Une côte platte, expoſée à tous les vents, un ſable ſtérile, un Païs perdu, qui ne peut avoir aucune ſorte de Commerce, & qui ne peut même ſervir d'entrepôt; c'eſt le lieu qu'ils ont choiſi (33). Nous avions fait, avant eux, la même folie (34), mais elle a peu duré. Le Fort n'eſt pas ſitué dans la Baie même; il eſt au retour d'une Pointe recourbée, qui renferme une Ile, & n'eſt bâti que de terre, mais bien revêtu de paliſſades & monté d'une bonne artillerie. La Garniſon eſt nombreuſe, l'Etat Major complet; & preſque tous les Officiers ont avec eux leurs Familles. Les Maiſons ſont propres, commodes, & fort bien meublées; mais dans les rues on a du ſable juſqu'à la cheville du pié. Les Dames ne ſortent que pour aller à l'Egliſe; & c'eſt toujours avec l'appareil & la gravité qui ſont propres à leur Nation. Nous fûmes traités à dîner par

(33) Par jalouſie des Etabliſſemens François à la Louiſiane.
(34) Voïez, ci-deſſous, les Etabliſſemens des François.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

le Sergent Major, qui, s'étant trouvé à la Louiſiane, où il avoit été reçu avec politeſſe, voulut nous en marquer ſa reconnoiſſance (35). Il y mit le comble, en nous fourniſſant des vivres pour la ſuite de notre navigation. Nous partîmes le [illegible] deux Chaloupes Françoiſes, & le Fort nous ſalua de cinq coups de canon.

Politeſſe d'un Sergent Major Eſpagnol.

Route de Saint Joſeph à Penſacole.

On fit environ ſept lieues ce jour-là, juſqu'à l'entrée d'une Riviere qui ſort d'une Baie ouverte au Sud-Eſt, où nous mouillâmes. Vers minuit, nous profitâmes d'un bon vent, pour gouverner à l'Oueſt-Nord-Oueſt. Toute la Côte court ſur le même air de vent, pendant vingt lieues, juſqu'à l'Ile ſainte Roſe, ſans un ſeul endroit pour s'y mettre à l'abri. Le 31, nous avions fait ces vingt lieues à quatre heures du ſoir; & nous mouillâmes derriere une Ile, qui ferme la grande Baie de Sainte Roſe, dont l'entrée eſt dangereuſe quand la Mer eſt groſſe. Le premier de Juin, profitant de la Marée qui commençoit à monter, nous fîmes une petite lieue, & nous entrâmes dans le Canal de Sainte Roſe, qui en a quatorze de long: il eſt fermé par une Ile de même nom, qui a toute cette longueur, mais qui eſt fort étroite, & qui ne manque point de bois, quoiqu'elle paroiſſe toute couverte de ſable. Le Continent eſt ici fort élevé, & porte diverſes ſortes d'arbres. Le terrein y eſt preſqu'auſſi ſabloneux qu'à Saint Marc; mais pour peu qu'on y creuſe, on rencontre l'eau. Toute la Côte fourmille de Gibier, & la Mer de Poiſſons. L'entrée du Canal eſt fort étroite: il s'élargit enſuite, & conſerve, juſqu'à Penſacola, une demie lieue de largeur. Vers midi, nous doublâmes la *Pointe aux Chevreuils*, dont le détour fait le commencement de la Baie: on y tourne au Nord, puis au Nord-Eſt; & le Fort, qui n'eſt qu'une petite lieue plus loin, ſe fait appercevoir de cette Pointe. Nous y arrivâmes une heure après.

Origine de l'établiſſement Eſpagnol.

La Baie, qui porte aujourd'hui le nom de Penſacole, aïant été découverte, ſuivant les Relations Eſpagnoles, par Pamphile de Narvaez, dans ſa malheureuſe Expédition de la Floride; Diegue de Maldonado, un des Capitaines de Fernand *Soto*, la reconnut de nouveau, & lui donna le nom de *Port d'Anchuſi*. En 1558, Dom Triſtan de Luna lui donna celui de *Baie Sainte Marie*. Dom André *de Pès*, Commandant de la Flotte de *Barlovento*, l'aïant reconnue auſſi en 1693, ajouta au dernier de ces deux noms celui de *Galve*, à l'honneur du Comte de Galve, alors Viceroi de la Nouvelle Eſpagne. Ainſi cette Baie n'eſt connue, parmi les Eſpagnols, que ſous le nom de *Santa Maria de Galve*. Cependant celui de *Penſacola*, que portoient les Indiens du Canton, eſt demeuré à la Province. En 1696, Dom Andrés d'*Arriola*, créé premier Gouverneur, en alla prendre poſſeſſion, & bâtit dans la Baie de Sainte Marie de Galve un Fort à quatre Baſtions, qu'il nomma le *Fort Saint Charles*;

Fort Saint Charles de Penſacole.

(35) Il y avoit fait amitié avec M. Hubert, alors Commiſſaire Ordonnateur de la Colonie, qui étoit de la Trouppe errante, & qui avoit avec lui ſa petite Fille, agée de trois ans. Elle n'avoit été qu'ondoïée. Le Sergent Major ſouhaita que les cérémonies du Bap[illegible]ſſent ſuppléées à Saint Joſeph, & cette Fête fut célébrée avec éclat. Il fut le Parrain; une Niece du Gouverneur fut la Maraine; & par une faveur rare, toutes les Dames Eſpagnoles furent du ſouper.

(36) Voïez le Tome II. de ce Recueil.

avec une Egliſe & quelques Maiſons. Tel étoit encore l'état de cette Place en 1719, lorſque les François en firent le Siége, ſous le commandement de M. de Serigny (37), au nom de la Compagnie d'Occident, qui ſaiſit l'occaſion d'une rupture paſſagere entre les deux Couronnes, pour ſe procurer le ſeul Port qu'il y ait ſur toute la Côte de la Floride, depuis le Canal de Bahama juſqu'au Miſſiſſipi. Dans le cours de la même année, le Fort Saint Charles fut pris par Serigny, repris par les Eſpagnols, & repris encore par les François (38), qui le poſſedoient tranquillement lorſque nous y arrivâmes; mais il étoit en ſi mauvais état, qu'on ne paroiſſoit pas s'attendre à le garder. Le Commandant, nommé *Carreau de Montigny*, étoit au Quartier général du Biloxi, & nous n'y trouvâmes que quelques Soldats. Il ne reſtoit du Fort Eſpagnol (39), qui avoit été pris deux ans auparavant par le Comte de Champmêlin, qu'une fort belle citerne, qui a coûté, dit-on, quatorze mille piaſtres à bâtir.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

Il eſt poſſedé par les François.

La Baie de Penſacole ſeroit un aſſez bon Port, ſi les vers n'y perçoient pas les Navires, & ſi ſon entrée avoit un peu plus de profondeur. L'*Hercule*, que montoit le Comte de Champmêlin, y toucha. Cette entrée eſt directement entre l'extrémité occidentale de l'Ile Sainte Roſe & un Récif: elle eſt ſi étroite, qu'il n'y peut paſſer à la fois qu'un Navire; & ſon ouverture eſt Nord & Sud. De l'autre côté du Récif, on trouve un ſecond Canal, ouvert au Sud-Oueſt, qui n'a de l'eau que pour les Barques, & qui eſt auſſi fort étroit. Le mouillage, dans la Baie, eſt par le long de l'Ile Sainte Roſe.

Qualités de la Baie.

Nous partîmes de Penſacole, à minuit; & ſur les quatre heures du matin nous laiſſâmes à droite *Rio de los Perdidos*, Riviere célebre par le naufrage d'un Vaiſſeau Eſpagnol, dont la perte, & celle de l'Equipage entier lui ont fait donner ce nom. L'Ile *Dauphine* eſt cinq lieues plus loin, ſur la gauche entre cette Ile & celle de *la Corne*, qui n'en eſt éloignée que d'une lieue, il y a peu d'eau. La derniere de ces deux Iles eſt ſuivie d'une autre, que Beaubois a fait nommer l'*Ile ronde*. Vis-à-vis eſt la Baie des *Paſcagoulas* (40), où ſe décharge une Riviere du même nom, qui deſcend du Nord. De-là nous ne mîmes qu'une heure à nous rendre au Biloxi.

Le ſage Voïageur, à qui l'on doit ces éclairciſſemens, ſe retrouvant dans la Colonie Françoiſe d'où il étoit parti, fut bientôt informé de la paix conclue avec l'Eſpagne, & de la double alliance entre les deux Couronnes. Un des articles étoit la reſtitution de Penſacole. Cette nouvelle fut apportée de Vera-cruz à la Louiſiane par Dom Alexandre *Walcop*, Irlandois & Capitaine de Vaiſſeau dans la Nouvelle Eſpagne, ſur un Brigantin commandé par Dom Auguſtin Spinola. Ces deux Officiers ne

Penſacole eſt reſtitué aux Eſpagnols.

(37) Le détail précédent n'eſt pas tiré du Journal Hiſtorique.

(38) Voïez-en le recit au Tome II. de l'Hiſtoire de la Nouvelle France, p. 436 & ſuiv.

(39) Les François, après l'avoir repris, avoient ruiné les deux Baſtions du côté de Terre, & avoient conſervé que les deux qui regardoient le Port, & y avoient laiſſé un Officier, deux Sergens, vingt Soldats & douze Sauvages. *Ibid.*

(40) Madame de Chaumont avoit une Conceſſion dans cette Baie.

FLORIDE ESPAGNOLE.

LE P. DE CHARLEVOIX. 1722.

dissimulerent point que le dessein des Espagnols étoit d'y faire un Etablissement considérable, & d'y transporter la Garnison & tous les Habitans de Saint Joseph. Dom Walcop en étoit nommé Gouverneur. On ne peut douter que ce Plan n'ait été suivi de l'exécution.

Observation sur la température de ce climat.

Le Voiageur ajoute deux observations, qui ne peuvent convenir qu'à cet article. Dans son retour, étant le 2 de Juillet Nord & Sud de Pensacole, d'où il vouloit assurer son point de Longitude, parceque celle de l'embouchure du Mississipi n'étoit pas encore bien fixée, il avoit le Soleil directement sur sa tête; & dans son Voïage des Martyrs au Biloxi, il avoit essuié les plus grandes chaleurs du Solstice, sans pouvoir s'en garantir, non plus que des rosées qui tomboient en abondance pendant les nuits: cependant il souffrit beaucoup plus du chaud, dans le cours du mois de Juillet, qu'il n'en avoit souffert avant son naufrage. Là-dessus, dit-il, il se souvint qu'il avoit été surpris plus d'une fois, de voir des Personnes, nées sous la Zone torride, se plaindre beaucoup des grandes chaleurs de France. Il avoit été dans le même cas au mois d'Avril. La différence, qu'il éprouvoit, au mois de Juillet, ne pouvoit venir des vents; car ils étoient les mêmes, & il en eut toujours dans les deux saisons: ce n'étoit pas, non-plus, qu'il y fut plus accoutumé; car, ni lui, ni ses Compagnons, n'étoient pas sujets aux sueurs continuelles qui les avoient fort incommodés au mois d'Avril. Voici l'explication qu'il croit pouvoir donner. Au Printems, l'air est encore chargé de vapeurs, que l'Hiver y assemble: lorsque le Soleil s'approche, elles en sont d'abord embrasées: & voilà, dit-il, ce qui causoit ces chaleurs pesantes & ces abondantes sueurs, dont nous étions accablés au mois d'Avril. En Juillet, ces vapeurs étoient dissipées; & quoique le Soleil fut beaucoup plus près de nous, le moindre vent suffisoit pour nous rafraîchir, en émoussant la vivacité de ses raïons, presque perpendiculaires sur nos têtes. Or, en France, le Soleil ne dissipe jamais les vapeurs aussi bien qu'entre les Tropiques: du moins sont-elles ici plus grossieres; & c'est ce qui produit, non la différence de la chaleur, mais celle de la sensation du chaud.

Observation sur le Canal de Bahama.

La seconde observation regarde le Canal de Bahama. Le Vaisseau, sur lequel on retournoit en France, n'aïant pû obtenir l'entrée du Port de la Havane où l'on avoit compté de s'arrêter, on prit le parti de s'avancer vers la Baie de Matance, & l'on y trouva d'autres obstacles, qui déterminerent le Capitaine à continuer sa route. Dans l'espace d'environ vingt-quatre heures, on découvrit, du haut des mâts, les Terres de la Floride. A cette vue, on mit le Cap au Nord-Nord-Est: deux heures après, on prit un peu plus de l'Est, & s'étant remis en route, on se trouva, deux autres heures après, dans le vrai courant qui mene au Canal de Bahama. On alloit avec la viteſſe d'un trait. Nous vîmes en ce moment, dit le Journaliste, l'*Adour*, ce même Vaisseau dans lequel nous avions fait naufrage, qui montroit encore un bout du mât; mais dont la carcasse étoit toute couverte d'eau; & nous reconnûmes qu'il s'en falloit bien qu'elle eut échoué vis à-vis de la plus septentrionale des Martyrs, comme on se l'étoit persuadé d'abord, car nous l'avions par notre travers à dix heures

heures & demie du matin ; & vers une heure & demie, la derniere de ces Iles nous reſtoit au Nord. Vers les trois heures, on apperçut, de la Hune, un Briſant que nous allions ranger de bien près, & plus loin une Batture, qui avançoit beaucoup au large. Cette Batture eſt apparemment la fin des Martyrs ; & pour l'éviter, nous reprîmes du Sud & de l'Eſt pendant le reſte du jour, avec le courant toujours au Nord : ſur le ſoir, nous portâmes au Nord-Eſt. Le lendemain à midi, nous étions à l'entrée du Canal, par les vingt-cinq degrés trente minutes. A ſept heures & demie du ſoir, on craignit d'être trop près de terre, & le Cap fut mis au Sud-Sud-Eſt juſqu'à minuit, avec un très bon vent. Nous reprîmes la route à minuit, & le jour ſuivant nous ne vîmes plus de terre. Le ſoir, on ſe crut hors du Canal ; mais, par une ſage précaution, le Pilote continua de faire le Nord-Nord-Eſt juſqu'à dix heures.

Lorſqu'on eſt ſorti du Canal de Bahama, la droite route, pour gagner l'Ile de Saint Domingue, ſeroit le Sud-Eſt : mais les vents, qui ſouffient preſque toujours de la partie de l'Eſt, ne permettent gueres de la prendre. Il faut s'élever, par une ligne parabolique, juſqu'à la hauteur de la Bermude, qu'il ſeroit même à propos de reconnoître, s'il étoit poſſible, pour aſſurer ſon point de Longitude. C'eſt faute de cette connoiſſance, qu'on eſt quelquefois obligé d'aller juſqu'au grand Banc de Terre-neuve, avant qu'on puiſſe compter d'être aſſez à l'Eſt de tous les écueils qui ſont au Nord & à l'Orient de l'Ile Saint Domingue. Cependant on n'a pas toujours pris ce grand détour, pour aller du Golfe Mexique à cette Ile. Dans les premiers tems de la Découverte, après avoir ſuivi la Côte ſeptentrionale de l'Ile de Cuba, juſqu'à la Pointe d'Itaque, qui en eſt l'extrémité Orientale, à quatorze lieues de Matance, on tournoit à droite, laiſſant à gauche toutes les Iles Lucaies, & celle de Bahama, qui eſt de ce nombre. C'eſt ce qu'on nomme à preſent le vieux Canal de Bahama ; route où l'eau ne manque point pour les plus grands Navires, mais ſi pleine d'écueils, qu'à peine les grandes Barques oſent aujourd'hui s'y engager.

Route de ce Canal à l'Ile Saint Domingue.

§ IX.

Etablissement et Descript. de la Nouvelle Georgie.

Revenons aux Etabliſſemens Anglois, dans l'ordre des tems, après l'avoir fait ceder à celui des lieux, dans l'Article précedent. La plus méridionale & la plus récente des Colonies Angloiſes de l'Amérique eſt celle de la Georgie, qui s'eſt formée ſous nos yeux. Ses Fondateurs exiſtent encore. Leur vue, telle qu'ils la publierent en 1732, en obtenant des Lettres d'Etabliſſement qui portent cette date, fut de procurer une honnête ſubſiſtance à quantité de malheureux Citoïens, qui avoient beſoin de ce ſecours, & de délivrer en même-tems l'Angleterre d'une charge incommode. Ils inviterent dans ces termes, tous les Patriotes bien diſpoſés, à ſeconder une ſi charitable entrepriſe.

Motifs de cet Etabliſſement.

Les Lettres roïales leur accordent, pour eux & pour leurs ſucceſſeurs,

Etendue de la conceſſion.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

toutes les Terres qui ſont entre la Riviere de Savannah, le long de la Côte maritime, & la Riviere d'Alatamaha; avec les Iles ſituées devant la même Côte, qui n'en ſont pas éloignées de plus de vingt lieues. C'eſt un Païs aſſez vaſte, au Sud de la Caroline, ſéparé de cette Province par la Riviere de Savannah, & bordé au Sud par celle d'Alatamaha, qui eſt grande & navigable. D'une Riviere à l'autre, du côté de la Mer, on prétend que ſon étendue eſt de cent vingt milles (41); & vers l'Oueſt, juſqu'aux Monts Apalaches, qui ſe retirent beaucoup dans cet eſpace, on ne lui donne pas moins de trois cens milles. Tout ce Païs fut érigé en Province particuliere, ſous le nom de *Nouvelle Georgie*, formé de celui du Roi d'Angleterre.

Une Compagnie ſe forme.

Dès le mois d'Août de la même année, le Chevalier Heathcote, aïant expliqué aux Directeurs de la Banque les deux principaux objets de cette Conceſſion, y joignit d'autres avantages qui devoient en revenir à l'Angleterre, tels que de fortifier ſes Colonies d'Amérique, d'augmenter ſon Commerce, de multiplier ſes Vaiſſeaux, & ſurtout de tirer de la ſoie crue de ſon propre fond; ce qui pouvoit lui épargner annuellement plus de cinquante mille livres ſterling, qu'elle faiſoit paſſer en Italie. Enſuite il dépoſa une ſomme conſidérable pour jetter les fondemens de l'entrepriſe, & ſon exemple fut ſuivi par un grand nombre de riches Particuliers, entre leſquels on en choiſit vingt-trois (42) pour la direction générale. Le réſultat de cette Aſſemblée ne fut pas plutôt publié, que toute l'Angleterre s'empreſſa de contribuer à l'exécution, & le Parlement donna dix mille livres ſterling dans la même vue.

VOÏAGE DE M. OGLETHORPE. 1732.

Le 6 de Novembre, cent perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, choiſies avec plus de ſoin qu'on n'en apporte ordinairement à cette Commiſſion, furent embarquées à Graveſend, ſur le Vaiſſeau l'*Anne*, commandé par le Capitaine Thomas, avec toutes ſortes d'inſtrumens, d'armes & de munitions. M. *Oglethorpe*, un des Directeurs, ſe mit à la tête de cette Troupe, pour regler les premieres démarches & préſider à l'Etabliſſement. Le 15 de Janvier ſuivant, ils arriverent heureuſement à la Caroline.

1733.

Ils y prirent des Guides, qui les conduiſirent d'abord à Port-roial. Le 18, M. Oglethorpe, aïant débarqué dans la petite Ile de Trench, laiſſa une garde ſur la pointe de cette Ile qui commande le Canal, & qui eſt entre Beaufort & la Riviere de Savannah. Delà il ſe rendit à la Bourgade de Beaufort, où il trouva le plus officieux empreſſement à préparer des hutes pour la réception de ſa Colonie. Pendant qu'on étoit occupé de ce travail, il alla viſiter la Riviere de Savannah; & ſon premier choix, pour l'Etabliſſement, tomba ſur un fort beau terrein, à dix milles de l'embouchure. Mais c'eſt à lui-même qu'il faut laiſſer ce récit, dans les termes de ſa propre Relation.

» Dans le lieu que j'ai choiſi, la Riviere forme un croiſſant, dont les

(41) La premiere Relation dit, ſoixante ou ſoixante-dix milles.

(42) Voici leurs noms: Mylord Shaftsbury, Mylord Percival, Mylord Tyreonnel, Mylord Limerick, Mylord Carpenter, MM. Digby, Oglethorpe, Georges Heathcote, Tower, Mock, Huks, Sloper, Eylis, la Roche, Vernon, Hales, Chandler, Frederick, l'Apôtre, Guillaume Heathcote, White, Kendal, & Bundy.

» bords ont environ quarante piés de hauteur dans ſa partie méridionale. » Le ſommet eſt fort uni, & forme une Plaine qui s'étend de cinq ou ſix » milles dans le Païs, & de près d'un mille ſur la Riviere. Un Navire, » qui tire douze piés d'eau, peut mouiller à quinze piés de la rive. J'ai » commencé la fondation d'une Ville au milieu de cette Plaine, ſur le » bord de la Riviere, vis-à-vis d'une Ile où le pâturage eſt excellent. La » Riviere eſt large, & d'eau douce; du Quai de ma Ville on découvre » la Mer, & l'Ile des Tibigoqui forme l'embouchure. De l'autre côté, » la vue s'étend ſur la Riviere, l'eſpace d'environ ſoixante milles. Rien » n'approche de l'agrément de ce Païſage, entre de grands Bois qui bor- » dent les deux rives. Tous mes gens arriverent ici le premier de Février. » Leurs Tentes furent dreſſées avant minuit. J'écris le 19. La premiere » Maiſon fut achevée hier après-midi. Une petite Nation Indienne, la » ſeule qu'il y ait autour de nous dans l'eſpace de cinquante lieues, » offre de ſe ſoumettre au Roi Georges, demande des Terres parmi les » nôtres, & que ſes Enfans ſoient élevés dans nos Ecoles. Leur Chef, » & ſon Favori, qui tient le premier rang après lui dans la Nation, ſont » déja réſolus d'embraſſer le Chriſtianiſme.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE. M. OGLETHORPE. 1733.

M. Oglethorpe ne chercha point d'autre nom pour ſa Ville, que celui de la Riviere dont elle alloit faire l'ornement. Ainſi le premier Etabliſſement, ou, ſi l'on veut, la Capitale de la Nouvelle Georgie ſe nomme *Savanah*. Une ſeconde Relation, du 20 de Février, acheve de faire connoître ſa ſituation; » J'ai choiſi le lieu, où ma Ville eſt ſituée, non- » ſeulement pour l'agrément de ſa ſituation, mais encore parceque la » bonté du terroir, la fraîcheur des eaux, & d'autres ſignes, me perſua- » dent que l'air y eſt fort ſain. Elle eſt garantie des vents d'Oueſt & du » Sud, les plus dangereux de ce Païs, par de vaſtes Forêts de Pins, la » plûpart hauts de cent piés. On ne voit point de mouſſe ſur leurs troncs, » comme ſur ceux de la Caroline. J'ai fait meſurer la largeur de la Ri- » viere, qui eſt d'environ mille piés.

Savanah, premiere Ville de la Nouvelle Georgie.

Les Indiens, qui cherchoient à ſe lier avec les Anglois, ſe nommoient les Gammacraus. Ils faiſoient partie d'une Nation conſidérable, qui a reçu le nom de *Lowercreek*, ou Indiens de l'Anſe baſſe, & qui eſt diviſée en huit Tribus, dont chacune a ſon Gouvernement. M. Oglethorpe fut averti que tous les Chefs demandoient à le voir, pour former une alliance réguliere avec la Nouvelle Colonie. Il les reçut dans un de ſes nouveaux édifices. Cette Audience, & les noms des Tribus & des Micos, paroiſſent avec dignité dans ſa Relation. *Mico* ſignifie Roi, dans le langage de ces Indiens.

Premiere Alliance de la Colonie avec les Indiens du Païs.

De la Tribu des Couetas: *Yahou-Laki*, Mico, & *Eſſa bou*, ſon Capitaine, ou ſon Général, fils du vieux Brinn, que les Eſpagnols avoient nommé Empereur des Anſes. Huit Hommes & deux Femmes à leur ſuite.

De la Tribu des Cuſſetas; *Cuſſeta*, Mico, & *Tatchiglcutchi*, ſon Capitaine, quatre Hommes à leur ſuite.

De la Tribu des *Ouſichays*: *Ogiſe*, Mico; & *Neathloutko*, ſon Capitaine. *Ougaki*, autre Capitaine, & trois Hommes de ſuite.

De la Tribu des *Checkaus*: *Outhleteboa*, Mico; *Thlentotluki*, *Figir*, & *Soutamilla*, Capitaines, avec trois Hommes de ſuite.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE. 1733.

De la Tribu des *Echetas* : *Chutabké* & *Robin*, deux Capitaines, dont le ſecond avoit été élevé chez les Anglois de la Caroline, avec quatre Hommes de ſuite.

De la Tribu des *Pulachucolas* : *Guillati*, Capitaine, & cinq Hommes de ſuite.

De la Tribu des *Oconas* : *Ouikachumpa*, & *Kououo* ſon Capitaine.

De la Tribu des *Eufaules* : *Tomaumi*, Capitaine, & trois Hommes de ſa ſuite.

Le Mico des *Yamocraws*, qu'on range entre ces Indiens ſans les diſtinguer par le nom de Tribu, ſe nommoit *Tomokochi*.

Tous les Micos & leurs Capitaines s'étant aſſis autour de M. Oglethorpe, Ouekachumpa, Vieillard remarquable par la hauteur de ſa taille, fit un long diſcours, que l'Interprete réduiſit aux articles ſuivans : » Les Tribus établirent d'abord leurs anciens droits ſur le Païs qui eſt au Sud de » la Riviere de Savannah. Quoique pauvres & ſans lumieres, celui qui » avoit donné la reſpiration aux Anglois leur avoit accordé la même faveur. » Mais elles étoient perſuadées que le grand Pouvoir, qui faiſoit ſon » ſéjour au Ciel, & qui avoit donné la reſpiration à tous les Hommes, » avoit envoïé les Anglois pour l'inſtruction des Indiens, de leurs Femmes & de leurs Enfans ; & dans cette confiance elles leur cédoient volontiers leurs droits, ſur toutes les Terres dont elles ne faiſoient aucun » uſage. Le Mico aſſura que ce n'étoit pas ſeulement ſon propre avis, » mais que c'étoit auſſi la réſolution de huit Tribus des Anſes, dont chacune avoit tenu Conſeil à part, & qui s'étoient accordées toutes à faire » partir leurs Chefs, chargés d'un Préſent des richeſſes du Païs.

Alors, tous les Indiens de la ſuite apporterent huit pacquets de peaux, qu'ils étendirent aux piés de M. Oglethorpe. Ouekachumpa lui dit que c'étoit ce qu'ils avoient de plus précieux, & qu'ils l'offroient de bon cœur. Il ajouta qu'il remercioit les Anglois de la bonté qu'ils avoient marquée au Mico Tomokichi, qui étoit ſon Parent, & à ſes Indiens ; qu'à la vérité Tomokichi étoit banni de la Nation, mais qu'il étoit Homme d'honneur, grand Guerrier, & que c'étoit ſon courage, ſa prudence & ſa juſtice qui avoient porté d'autres Bannis à le choiſir pour leur Chef. Enfin il déclara que les Tribus n'ignoroient point la mort de quelques Anglois, tués par les Cherokis ; & que ſi M. Oglethorpe le deſiroit, elles étoient prêtes à vanger cette violence en portant le carnage & la déſolation dans les Terres de ſes Ennemis. Lorſqu'il eut fini ſon diſcours, Tomokichi entra ſuivi de quelques Yamacraws, & faiſant une profonde inclination, il demanda la liberté de parler : » J'étois, dit-il, un pauvre » Banni. Je ſuis venu dans cette Terre, pour m'y établir auſſi près qu'il » m'étoit poſſible du tombeau de mes Ancêtres. Lorſque les Anglois » ſont arrivés, j'appréhendois qu'ils ne me forçaſſent d'en ſortir ; car je » ſuis foible, & je manque de blé : mais ils m'ont confirmé dans mes poſ» ſeſſions, & ils me fourniſſent de vivres.

Articles du Traité.

Tous les Chefs des autres Tribus firent ſucceſſivement chacun leur harangue, qui revenoit à celle d'Ouekachumpa. Enſuite ils conclurent un Traité d'alliance perpétuelle, qui fut ſigné des deux Partis. M. Oglethorpe fit

donner, à chacun des Micos & des Capitaines, un Fusil & un Manteau. Les Hommes de suite reçurent quelques Pieces d'étoffe plus grossiere, & d'autres présens. On rapporte aussi les articles du Traité : I. Les Anglois promettoient de porter dans les Habitations des huit Tribus toute sorte de Marchandises, & de les y vendre au prix dont on conviendroit. II. La restitution des biens enlevés ou perdus & la réparation des injures se feroient de bonne foi, de part & d'autre ; & les coupables seroient jugés & punis suivant les Loix Angloises. III. Nulle Habitation Indienne ne seroit exceptée du Commerce. IV. Les Anglois posséderoient toutes les Terres que les Indiens laissoient sans usage, à condition néanmoins que lorsqu'ils feroient quelque nouvel Etablissement, la séparation des Terres seroit marquée de bonne foi par les Chefs des deux Nations. V. Les Negres fugitifs seroient rendus par les Indiens, & conduits à quelque Bourgade Angloise ; & pour chaque Negre, s'il étoit pris au-delà de la Riviere d'*Okorivi*, les Anglois donneroient quatre pieces d'Etoffe, ou deux Fusils. VI. Les huit Tribus s'engageoient à chérir les Anglois comme leurs Freres, & promettoient de ne jamais aider aucune autre Nation blanche à s'établir dans le Païs.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE. 1733.

Il paroît, suivant les comptes de M. Oglethorpe, que les premiers frais de l'Etablissement ne monterent pas à plus de vingt-trois mille livres sterling. Outre les Passagers, qui furent embarqués aux dépens de la Direction, vingt-un Maîtres & cent six Domestiques firent le Voïage à leurs propres frais. Dès la premiere année, on comptoit dans la Colonie six cens dix-huit personnes : compôsées de trois cens vingt Hommes, cent treize Femmes, cens deux Garçons, & quatre-vingt-trois Filles.

1734. Retour de M. Oglethorpe, avec plusieurs Chefs Indiens.

En 1734, M. Oglethorpe revint en Angleterre, vers la fin de l'Eté, accompagné de Tomokichi, Mico des *Yamacraws*, de *Senauki*, Femme de ce Prince, de *Tonakoui* leur Neveu, d'*Hillispili*, Capitaine Indien, & d'*Apakouski*, *Stimaleki*, *Sintouki*, *Pinguitki* & *Vanpiki*, Chefs d'Habitations, avec leur Interprete. Ils furent logés au vieux Palais de Londres, où l'on prit soin de leur faire faire des habits, pour les faire paroître à la Cour, qui étoit alors à Kensington. Tomakichi présenta au Roi plusieurs belles plumes d'Aigles, qui, dans l'usage de ces Barbares, sont le plus respecteux de tous les présens, & fit à Sa Majesté Britannique un discours dont toutes les expressions furent soigneusement recueillies : » En » ce jour, je vois la majesté de votre face, la grandeur de votre Mai» son, & la multitude de vos Sujets. Je suis venu, au nom de toute la » Nation qui se nomme les *Creecks*, pour renouveller la paix qu'ils ont » avec les Anglois. C'est dans mes vieux jours que je suis venu ; mais » quoique je ne puisse espérer de recueillir moi-même les fruits de mon » voïage, je suis venu pour l'avantage de tous les Indiens des hautes & » basses Anses, & pour demander qu'ils soient instruits de toutes les con» noissances des Anglois. Ces plumes sont celles de l'Aigle, qui est le » plus actif de tous les Oiseaux, & qui vole sans cesse autour de nos » Nations. Ces plumes sont un signe de paix dans notre Patrie, & nous » les avons apportées pour vous les laisser, O grand Roi ! comme le si» gne d'une paix éternelle. O grand Roi ! les moindres paroles qui me

Discours de Tomakichi.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

» ſeront adreſſées par votre bouche, je les rapporterai fidelement à tous » les Micos de la Nation des Creecks.

Le jour ſuivant, un Indien du Cortége de Tomakichi étant mort de la petite vérole, on prit ſoin de le faire enterrer dans un Cimetiere de Londres, mais à la maniere de ſon Païs; c'eſt-à-dire que le corps enveloppé de deux pieces d'étoffe, entre deux planches liées d'une corde, fut porté dans une biere au lieu de la ſépulture, & qu'on jetta dans la foſſe non-ſeulement ſes habits, mais une grande quantité de grains de verre & quelques pieces d'argent. Tomakichi paſſa quelque tems en Angleterre, & parut prendre plaiſir aux amuſemens qu'on lui procura. Il partit à bord du Vaiſſeau *le Prince de Galles*, commandé par le Capitaine *Dumbar*, qui étoit chargé de tranſporter en Georgie une troupe d'*Emigrans* de Saltzbourg. Ces Proteſtans fugitifs arriverent à Savannah, le 17 de Décembre; & le bruit s'y étant répandu que les Indiens Eſpagnols avoient paſſé la Riviere d'Ogiki, Dumbar ſortit de celle de Savannah, pour ranger la Côte avec quelques autres Bâtimens Anglois.

1734. Sépulture d'un Indien à Londres.

Tomakichi retourne en Georgie.

1735. Recit du Capitaine Dumbar.

Nous arrivâmes, dit-il dans ſa Relation, à *Thunderbolet* le 8 de Janvier; & les Terres nous y parurent ſi bien cultivées par les nouveaux Habitans, qu'elles promettoient une abondante récolte. Ils avoient fait de grands progrès, dans leur fabrique de pots de terre. Leur Bourgade n'avoit encore que trois Maiſons achevées, mais l'enceinte étoit bien fortifiée. Ils avoient déja chargé de merrein une grande Barque, pour l'Ile de Madere. Nous allâmes paſſer la nuit à *Skidaway*, où les progrès ſurpaſſerent mon attente, pour les édifices & la culture des Terres. La garde ne laiſſe pas de s'y faire ſi régulierement, qu'il ne paſſe point une Chaloupe qu'on n'oblige d'amener, quoique la Batterie ne ſoit compoſée que de quelques petites Pieces de Campagne, qui ſont à la vérité en fort bon ordre. A deux milles de cet Etabliſſement vers le Sud, les nouveaux Colons ont une Barque d'obſervation, qui commande une grande étendue de côte, & qui eſt toujours prête à mettre en Mer. Nous viſitâmes toutes les Iles, juſqu'à celle de *Jekil*, & nous reconnûmes l'embouchure de la Riviere d'Alatamaha: mais, n'aïant rencontré que des Indiens amis de notre Nation, nous prîmes le parti de retourner à Savanah, où nous arrivâmes le 19 de Janvier.

Au mois de Mai 1735, le Fort de cette nouvelle Colonie étoit preſque achevé, & la Ville avoit déja quantité de bonnes Maiſons, dont quelques-unes étoient de Brique. Au mois de Janvier ſuivant, cent cinquante Montagnards Ecoſſois y aborderent, dans le deſſein de s'établir ſur les Frontieres de la Province, vers les Etabliſſemens Eſpagnols; mais après avoir longtems attendu M. Oglethorpe, qui n'étoit pas encore revenu de Londres, l'impatience leur fit prendre le parti de s'avancer vers les *Puïagas*, où ils ſe fixerent ſur le bord de la Riviere d'Alatamaha, à douze milles de la Mer. Ils y bâtirent un petit Fort, un Magaſin, une Chapelle & pluſieurs Cabanes, ſous le nom de *Darien*. Trois cens Anglois, qui arriverent à Savannah le mois ſuivant, conſolerent les Habitans de n'avoir pû retenir les Ecoſſois.

Dans le cours de la même année, M. Pierre *Pury*, de Neuchatel en

Suiſſe, qui avoit été Directeur de la Compagnie des Indes en France, raſſembla un grand nombre de ſes Compatriotes, à la tête deſquels il demanda au Gouvernement d'Angleterre la permiſſion de former un Etabliſſement particulier dans la Nouvelle Georgie. Non-ſeulement elle lui fut accordée; mais aïant obtenu de la Cour de France, à la priere de S. M. B., la liberté de s'embarquer à Calais, & s'y étant rendu avec ſa Troupe, les Anglois lui firent l'honneur de l'envoïer prendre par un Vaiſſeau de Roi, qui le tranſporta heureuſement à Savannah. Il y bâtit une Ville, qu'il nomma Puryſbourg, à vingt-quatre milles de celle des Anglois, ſur le bord Septentrional de la même Riviere. On y comptoit cent Maiſons dès l'origine.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1735.

Puryſbourg, Etabliſſement Suiſſe de M. Pury.

Les Emigrans de Saltzbourg avoient auſſi formé leur Etabliſſement au-deſſus de la Ville Angloiſe, & lui avoient donné le nom d'*Ebenezer*: mais divers inconvéniens, qu'ils n'avoient pû prévoir, les dégoûterent bientôt de cette ſituation, & leur firent ſouhaiter d'être transferés à l'embouchure de la Savannah. Le Baron *Van Reek*, qui les commandoit, n'eut pas plûtôt appris le retour de M. Oglethorpe, qu'il le pria d'approuver ce changement. Aux motifs communs de ſa Colonie, deux Miniſtres Saltzbourgeois, dont il s'étoit fait accompagner, joignirent celui d'arrêter d'autres Emigrans, qui étoient en chemin pour la Georgie, dans le deſſein de s'établir plus au Sud, & qu'ils vouloient engager à demeurer avec eux. M. Oglethorpe ne rejetta point leur demande; mais il voulut reconnoître, par ſes propres yeux, la juſtice de leurs plaintes. Ce délai pouvoit paſſer d'ailleurs pour un Acte d'autorité, qui confirmoit le domaine des Anglois. Il fit, dans la même vue, non-ſeulement le Voïage d'Ebenezer, mais en même-tems celui des autres Etabliſſemens Etrangers. C'eſt à ſa Relation qu'on s'attache ici.

Ebenezer, Etabliſſement des Emigrans de Saltzbourg.

M. Oglethorpe viſite les Colonies étrangeres.

Je me rendis d'abord à la Plantation Angloiſe du Chevalier François Bathurſt, ſix milles au-deſſus de Savannah. J'y montai à cheval; & delà, paſſant par un Moulin à ſcier, établi par quelques Anglois, j'arrivai le ſoir du même jour à Ebenezer. Les Saltzbourgeois y avoient déja conſtruit un beau Pont de bois, ſur la Riviere. Leur Ville étoit compoſée d'un grand nombre de Cabanes, toutes de ſimples planches, à l'exception de quatre grands édifices de Brique & de Charpente, deux deſquels tenoient lieu d'Egliſe, & ſervoient auſſi de logement aux Miniſtres: le troiſieme étoit une Ecole, & le quatrieme un Magazin public. J'admirai que les Habitans penſaſſent à quitter un Etabliſſement ſi avancé, & je m'efforçai de leur ôter ce deſſein; mais ils inſiſterent ſur leurs motifs avec tant de prieres & de larmes, que je fus obligé de me rendre, & je promis de leur tracer le plan d'une autre Ville dans le lieu qu'ils deſiroient. J'allai paſſer la nuit à la Plantation de M. Pury; & dès le lendemain je retournai à Savannah, d'où je partis auſſi-tôt, pour aller prendre poſſeſſion de l'Ile Saint Simon: ce fut un voïage d'environ deux jours. En arrivant dans cette Ile, je fis mettre la main au travail. On eut bientôt élevé quelques Maiſons de bois, couvertes de feuilles de Palmier, avec un Cellier & un Magaſin. Je traçai le plan d'un Fort à quatre Baſtions.

Delà, j'allai viſiter les Montagnards Ecoſſois, dans leur Ville de Da-

Darien, Ville Ecoſſoiſe.

Etablissement et Description de la Georgie.

M. Oglethorpe.

1735.

Fort de Frederica.

rien. Ils me firent toute sorte d'honneurs, je les trouvai sous les armes, avec leurs *Plades* (43), leurs larges épées, leurs Targes & leurs Mousquets. En reconnoissance, je me fis habiller à leur mode, & je gardai cette parure pendant quelques jours que je passai avec eux. Ensuite, étant retourné à l'Ile Saint Simon, j'y pressai si vivement le travail, que dans l'espace de six semaines j'eus la satisfaction de voir le Fort achevé, & trente-sept Maisons régulierement bâties. Le Fort fut nommé *Frederica*. C'est un quarré régulier, flanqué de quatre Bastions, & ceint d'un fossé, avec quelques Ouvrages extérieurs, bordés d'une Palissade de Cédres. La Ville est derriere, dans un terrein commode, dont j'avois fait la division ; & je mis chacun en possession de son espace, pour y bâtir, & l'améliorer à son gré (44). Tout ce qui avoit été déja semé & planté, dans les Terres voisines, fut déclaré commun, pour l'utilité publique.

Quelques jours après mon arrivée dans l'Ile Saint Simon, le Mico Tomokichi & son Neveu, escortés d'un grand nombre d'Indiens, m'apporterent une provision de chair de Daims & d'autres Bêtes fauves, qui répandit l'abondance dans la Colonie. Ils me dirent que leur dessein étoit d'aller à la chasse du Bufle, jusqu'aux Frontieres Espagnoles ; mais jugeant qu'ils cherchoient l'occasion de tomber sur les Gardes d'Espagne, que notre foiblesse nous oblige de ménager, je leur fis suspendre leur projet, en leur disant que je voulois être de cette Expédition. Le lendemain ils me conduisirent dans une Ile, à l'embouchure du Détroit de Jerkil, où remarquant un terrein élevé qui commande la Riviere, je laissai un Détachement d'Ecossois, sous la conduite de M. Mackay, après leur avoir tracé le plan d'un Fort, dont ils souhaiterent que le nom fut *Saint André* ; mais l'Ile fut nommée *Cumberland*.

Le jour suivant, nous passâmes le Clogother, autre bras de la Riviere d'Alatamaha ; & je découvris une autre belle Ile, longue de seize milles, couverte d'Orangers, de Mirthes, & de Vignes sauvages, à laquelle je donnai le nom d'*Amelia*. Le troisieme jour, arrivant près de la Vedette Espagnole, les Indiens se disposoient à fondre dessus ; mais pour leur en ôter le pouvoir, je les laissai dans une Ile, & descendant par la Riviere Saint Jean, je doublai la pointe Saint Georges, qui est la partie Septentrionale de cette Riviere, & la pointe la plus méridionale des possessions Angloises sur la Côte du C[illegible]inent, où les Espagnols ont une garde de l'autre côté de la même [illegible]. Pendant ma course, j'avois donné ordre à M. Mackay de faire [illegible]n détachement, le chemin par terre depuis Savannah jusqu'à [illegible], pour fixer la distance entre ces deux Villes. Il trouva soixante [illegible]lles en droite ligne, & quatre-vingt-dix par la route que les Lacs [illegible] Marais permettent de suivre.

1738.

Progrès de la Ville de Savannah.

En 1738, le nombre [illegible]es Maisons étoit presque doublé, dans la Ville de Savannah ; sans y comprendre d'autres nouveaux édifices, tels que des Magazins & des Atteliers. On y voïoit une Cour de Justice, consistant en trois Juges & un Greffier. La même année, il se forma au-dessus d'Ebe-

(43) Sorte de vêtement, que les Montagnards d'Ecosse portent au lieu de Manteau.

(44) Cette nouvelle Ville étoit apparemment bâtie pour les Saltzbourgeois qui quitoient Ebenezer.

nezer,

nezer, que les Saltzbourgeois venoient d'abandonner, une autre Ville, nommée *Auguſta*, dans un Canton ſi fertile, qu'un acre de terre y produit régulierement près de trente boiſſeaux de Maïz. Ce nouvel Etabliſſement attiroit déja une partie conſidérable du Commerce Indien, & l'on ne doutoit pas que ſes avantages naturels n'en fiſſent bientôt une des plus floriſſantes Colonies des Anglois. La Ville d'Auguſta eſt à deux cens trente ſix milles, par eau, de l'embouchure de la Riviere de Savanah, & reçoit dans cet éloignement de fort grandes Barques. C'eſt là que tous les Indiens de la Caroline & de la Georgie portent leurs Pelleteries au Printems. On y comptoit, en 1739, ſix cens Européens, avec une petite Garniſon, que les Directeurs avoient crue néceſſaire pour la ſureté du Commerce. La ſituation de la Ville eſt ſur un terrein de quelque hauteur, au bord même de la Riviere. Diverſes routes, tracées vers les Etabliſſemens voiſins, vers les *Chetokis*, Nation Indienne au Nord-Oueſt, & vers la Vallée des Monts Apalaches, rendent les communications faciles à cheval & à pié. A l'Oueſt d'Auguſta ſont les Habitations des *Lowers Creeks*, ou des Anſes baſſes, dont la principale ſe nomme *Rouetas*, & ſur la Frontiere deſquelles on a bâti un Fort nommé *Albamas*. Au-delà, les premiers Peuples qu'on rencontre ſont les *Chickeſas*, dont les poſſeſſions s'étendent juſqu'au Fleuve du Miciſſipi. Les Anglois commencoient à ſe flatter qu'une étroite alliance, avec cette Nation, leur ouvriroit un commerce avantageux juſqu'à l'embouchure de ce Fleuve.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

Fondation d'Auguſta, & ſes avantages.

1739.

Nation des Chickeſas, qui s'étendent juſqu'au Miciſſipi.

On voïoit, dans le même-tems, pluſieurs belles Plantations au Sud de Savanah, deux petites Bourgades, nommées *Highute* & *Hampſtead* à quatre milles de cette Ville, & pluſieurs Villages en diverſes autres parties de la Province. Il s'en étoit formé auſſi quelques-uns, dans l'Ile Saint Simon; & la Ville de Frederica recevoit tous les jours de nouveaux accroiſſemens. L'induſtrie des Habitans les avoit fait parvenir, en ouvrant quantité de foſſés pour l'écoulement des eaux, à ſe faire au voiſinage de leurs murs une belle Prairie de trois cens vingt acres, où ils trouvoient le double avantage de nourrir un grand nombre de Beſtiaux & de recueillir beaucoup de foin. A peu de diſtance de la même Ville, le Camp de M. Oglethorpe avoit fait naître une Habitation réguliere, compoſée de Soldats mariés, auxquels il avoit accordé des Terres. Le nombre en devoit être aſſez grand, puiſqu'avant ſon départ il apprit que dans une ſeule année ils avoient eu cinquante-cinq Enfans. On commençoit, dans tous ces Etabliſſemens, à braſſer de la Bierre & d'autres liqueurs Angloiſes. Les Femmes s'emploïoient à filer du coton, dont elles faiſoient des bas, de fort bonne qualité. Une Cour, établie à Frederica, étoit le Siége de la Juſtice pour toute la partie méridionale de la Province.

Après le retour de M. Oglethorpe, qui avoit commandé long-tems avec le titre de Général des forces de la Caroline & de la Georgie, une ſuite de diſgraces arrêta tout-d'un-coup le cours de cette proſpérité. Les différends, qui s'éleverent entre l'Angleterre & l'Eſpagne, eurent de ſi fâcheuſes influences en Amérique, que les Anglois s'y crurent autoriſés à garder moins de ménagemens pour la Colonie Eſpagnole de Saint Auguſtin. Ils l'attaquerent; ils furent repouſſés avec perte; & les Eſpagnols aïant

Diſgraces arrivées à la Colonie.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

M. OGLETHORPE.

1739.

porté la guerre à leur tour dans la Nouvelle Georgie, y pouſſerent leurs entrepriſes avec plus de ſuccès. Les Relations, auxquelles on s'eſt attaché juſqu'ici, ſont d'un tems où la fin de ces hoſtilités étant incertaine, les Anglois ſe flattoient encore des plus belles eſpérances. L'Auteur ſuppoſant que la Georgie doit être regardée comme une partie de la Caroline, qui appartient, dit-il, à l'Angleterre par des droits inconteſtables & reconnus des Eſpagnols mêmes, traite de pretention *inſolente* la demande qu'ils en avoient faite, & ne doutoit point, ajoute-t'il, qu'ils n'en reçuſſent le châtiment qu'ils méritent. Mais il auroit ſenti que l'inſolence n'étoit que dans ſon langage, s'il eut pu prévoir que loin de parvenir à ſe venger des Eſpagnols, les Anglois, par de nouvelles diſgraces qui n'ont pas paru moins juſtes à leurs Ennemis, ont eu l'humiliation de voir leur Colonie ruinée avant la fin de la guerre. On ignore quels efforts ils ont faits pour la rétablir, & par conſéquent dans quel état elle eſt aujourd'hui.

Terminons l'article des Etabliſſemens Anglois du Continent, par quelques Obſervations générales, qui portent leur date, & l'explication de leur ſource.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES COLONIES ANGLOISES DU CONTINENT DE L'AMERIQUE.

CE NE SONT pas ſeulement les Côtes, dit M. d'Ulloa (45), qui ſont habitées & peuplées d'Anglois; tout l'intérieur du Païs, à plus de cent milles de la Mer, l'eſt également. On n'y rencontre que des Villes, des Bourgades, des Villages & des Maiſons de Campagne. Tout eſt défriché, cultivé, fertile. Ainſi cette laborieuſe Nation jouit du fruit de ſon travail, & ne ceſſe de cultiver la terre, ſans ſe repoſer, comme d'autres, ſur de vaines idées de fertilité naturelle du Païs. Boſton, Capitale de la Nouvelle Angleterre, eſt ſi grande, ſi bien bâtie, ſi opulente, qu'elle peut être comparée aux plus floriſſantes Villes de l'Europe.

L'aſſemblage de tant de Nations différentes, qui compoſent les Colonies Angloiſes du Continent, rend le nombre de leurs Habitans ſi conſidérable, qu'elles forment un vrai Roïaume, dont l'étendue, quoique moins grande, ſur la Côte, que celle de quelques autres Païs de l'Amérique, le cede à peu d'autres dans l'intérieur des Terres, qui ont d'ailleurs l'avantage d'être extrêmement peuplées. La diverſité d'origine n'empêche point que tant de Colons ne ſoient ſoumis aux mêmes Loix civiles; mais quant à la Religion, la tolérance y eſt généralement établie pour toutes les Sectes connues. Il n'y a d'exceptée, que la ſeule Religion Romaine.

Tout le Païs abonde, particulierement, en bois de conſtruction pour les Vaiſſeaux: auſſi s'en fabrique-t'il une quantité conſidérable dans tous les Ports de ſes Côtes. Cependant l'opinion commune eſt que ce bois n'eſt pas de la meilleure qualité, & que les Bâtimens qu'on en fait ne durent pas plus de huit ou neuf ans. Delà vient qu'on ne l'emploie gueres que pour les Belandres, les Brigantins, & d'autres Bâtimens du même ordre.

Des Contrées ſi peuplées ne ſont ſujettes au Prince, qu'autant que ſes Loix leur plaiſent. La douceur du Gouvernement le rend aimable. Un Gou-

(45) Voïage hiſtorique de l'Amérique méridionale, &c. Tome 2, liv. 3, chap. 9. On n'en retranche que quelques traits d'éloquence un peu affectés.

verneur eſt regardé de tous les Habitans comme un Concitoïen, qui eſt chargé de la ſureté commune & du bien public. Ils ſe taxent eux-mêmes, pour ſon entretien & pour la ſubſiſtance des Juges, ſans aucune autre eſpece d'impôt, de Gabelle & de Tribut. C'eſt pour ſe maintenir dans la jouiſſance de ces exemptions, qu'ils ne ſouffrent ni Places fortifiées, ni Trouppes de Garniſon; dans la crainte que le prétexte de les défendre ne devînt un piége pour leur liberté. Toutes ces Provinces peuvent être regardées comme une ſorte de République, qui, ſuivant en partie les Loix politiques d'Angleterre, réforme, ou rejette, celles qui lui paroiſſent contraires à ſes libertés. Les Villes, les Bourgs & les Villages ſont ſes Forteresſes, & les Habitans en ſont les Garniſons. Ils vivent entr'eux dans une union, qui les feroit prendre pour les Enfans d'une même Famille. Les Grands & les Riches ne s'y diſtinguent point des Pauvres par l'orgueil & le luxe. La diverſité même de Religion, entre cinq ou ſix Sectes différentes, ne produit point les diviſions ordinaires ſur un point ſi délicat; &, ce que l'Auteur juge encore plus ſurprenant, la différence de Nation, entre des Européens, des Créoles, des Métifs & des Indiens, n'altere jamais la tranquillité du Gouvernement établi par les premiers. Une ſociété ſi bien reglée ne ſauroit manquer, dit-il, de s'accroître & de proſpérer. Les jeunes gens s'y marient dès qu'ils ont atteint l'âge viril, parcequ'il leur eſt aiſé d'acquérir de quoi ſubſiſter; le Païs eſt aſſez grand, aſſez fertile, pour fournir des Terres aux nouvelles Familles: & c'eſt ainſi que la propagation ne ſe relâche jamais; ſurtout dans une température d'air & ſous des Loix, qui éloignent preſqu'également les maladies & la débauche.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

Il eſt remarquable que dans une ſi floriſſante Colonie la monnoie courante ne ſoit pas de métal, & qu'elle ne ſoit que de papier, avec la forme ordinaire de la monnoie. Chaque piece eſt compoſée de deux feuilles rondes, collées l'une ſur l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui leur convient. Il y en a de toutes valeurs. C'eſt avec ces eſpeces qu'on achete, qu'on vend, en un mot, qu'on fait tout le Commerce intérieur. Mais, comme le papier ſe ſalit & s'uſe, chaque Province a ſon Hôtel de Monnoie, où l'on prépare les Pieces. Outre cet Hôtel général, il y a des Maiſons particulieres, pour la diſtribution. On y porte les pieces uſées, ou trop ſales. Des Officiers établis en remettent autant de neuves, qu'on en apporte de vieilles. Ils ſeroient deshonorés par le moindre défaut de bonne foi, & l'on n'a point d'exemple qu'ils en aient jamais manqué. M. d'Ulloa croit en trouver la raiſon dans les maximes des Quakers, qui furent chargés, dit-il, des premiers Reglemens, du maniment, de la diſtribution, de la fabrique des Monnoies, non-ſeulement dans la Penſylvanie dont ils furent les premiers Colons, mais dans d'autres Provinces où ils s'établirent. On ſait qu'avec pluſieurs rites extravagans, ces Sectaires ſont eſtimables par l'exactitude qu'ils apportent à l'obſervation des Loix naturelles: ils la pouſſent juſqu'à la ſuperſtition: & l'on n'ignore pas non plus que tous les tourmens, imaginés en Angleterre pour les forcer à prêter les ſermens preſcrits par la Loi, n'aïant pu les y faire conſentir, le Parlement ſe vit dans la néceſſité de ſtatuer que la ſimple pa-

Monnoie ſinguliere des Colonies Angloiſes de l'Amérique.

ETABLISSEMENT ET DESCRIPTION DE LA GEORGIE.

role des Quakers auroit la force d'un ſerment ſolemnel. Cette opiniâtreté, qui mérite peut-être un meilleur nom, les a ſuivis dans les Colonies d'Amérique, où ils jouiſſent du même Privilége ; & l'Auteur juge que l'exemple de leur droiture & de leur équité peut s'être communiqué aux autres Sectaires. Comme il eſt inoui, dit-il encore, que les Officiers de la Monnoie aient manqué à la confiance publique, ce ſeroit un ſcandale du premier ordre, que de former le moindre ſoupçon ſur leur bonne foi.

Les Négocians vendent les Marchandiſes de l'Europe, & reçoivent en paiement cette monnoie, dont ils achetent enſuite des Marchandiſes du Païs, qu'ils envoient vendre ailleurs par leurs Correſpondans, & dont ils tirent de bonnes eſpeces d'or & d'argent, pour les placer à la Banque de Londres. N'aïant beſoin, ni d'or, ni d'argent monnoïé dans le Païs même, ils acherent avec les retours annuels de leurs gains toutes les Marchandiſes qui leur conviennent, & les font apporter à Boſton pour leur compte ; ce qui entretient le Commerce d'un côté à l'autre. Ainſi l'or & l'argent monoïés ne ſortent point d'Angleterre ; & les riches Habitans de Boſton ont à la fois le maniment de deux fonds, celui des Marchandiſes & de la monnoie de papier, & celui qui leur revient de la Banque, où le capital demeure toujours ſans diminution (46).

(46) M. d'Ulloa fait profeſſion de devoir ces lumieres au Marquis de *la Maiſon-forte*, qui aïant été fait priſonnier par les Anglois & conduit à Boſton, y compoſa une Relation exacte de cette Colonie, dont il lui laiſſa prendre un extrait. *Ubi ſup.*

CHAPITRE XIII.

SUITE DES VOÏAGES, DES DÉCOUVERTES, ET DES ETABLISSEMENS DES FRANÇOIS

Dans l'Amérique Septentrionale.

INTRODUCTION.

DEPUIS l'année 1549, où l'on a vu les François refr[oidir] d'un coup pour les Etabliſſemens en Amérique, on ne conn[oît] aucune autre entrepriſe réguliere, que celle du Breſil & de la F[rance], dont on a donné les Relations (47). Ce ne fut qu'en 1598, après c[inquante] ans de troubles domeſtiques, & dans la tranquillité dont ils re[commençoient] à jouir ſous un de leurs meilleurs & de leurs plus grands Rois, qu'ils reprir[ent] le goût des Colonies.

VOÏAGE DU MARQUIS DE LA ROCHE. 1598.

Un Gentilhomme B[reton], nommé de la Roche, obtint de Henri le Grand la même Comm[iſſion] & les mêmes pouvoirs qui avoient été accordés à Roberval ſous François I, & qu'il avoit déja obtenus lui-même Henri III, mais dont il n'avoit pu ſe mettre en état de faire uſage. Ses Lettres Patentes, datées du 12 Janvier, le nomment *Troilus* de Meſgouet, Chevalier de l'Ordre, Conſeiller d'Etat, Capitaine de cent Hommes d'armes des Ordonnances de S. M. Marquis de Contemneal, Baron de Las, Vicomte de Carentan & de Saint Lo en Normandie, Vicomte de Trevalet, ſieur de la Roche, Gommard, Kermoulec, Gornal, Bonteguigno & Liſcuit. Elles portent que conformément à la volonté du feu Roi Henri III, Sa Majeſté l'a créé ſon Lieutenant-Général aux Païs de Canada, Hochelaga, Terre-Neuve, Labrador, Riviere de la grande Baie, par laquelle on entendoit alors le Fleuve de Saint Laurent, Norimbegue, & Terres adjacentes. Les conditions étoient, qu'il ſe propoſeroit particulierement le progrès de la Foi Catholique; que ſon autorité s'étendroit ſur tous les gens de guerre; qu'il choiſiroit les Capitaines, les Maîtres de Navires & les Pilotes, & qu'ils ſeroient obligés de lui obéir; qu'il pourroit diſpoſer des Navires & des Equipages qui ſe trouveroient prêts à mettre en Mer dans les Ports de France, lever autant de Trouppes qu'il jugeroit à propos, faire la guerre, bâtir des Forts & des Villes, & leur donner des Loix; accorder, aux Gentilshommes, des Terres en Fief, des Seigneuries, des Châtellenies, des Comtés, des Vicomtés, des Baronies, & autres Dignités relevantes du Roi; donner des Terres aux perſonnes de moindre condition, avec les charges qu'il lui plairoit d'impoſer, mais dont ils ſeroient exempts les ſix premieres années, ou plus longtems s'il le jugeoit néceſſaire au Service du Roi: qu'au retour de ſon Expédition, il lui ſeroit permis de répartir, entre ceux qui auroient fait

(47) Ci-deſſus, dans ce même Tome; & voïez les premiers Voïages des François dans l'Amérique Septentrionale, au Tome XIII.

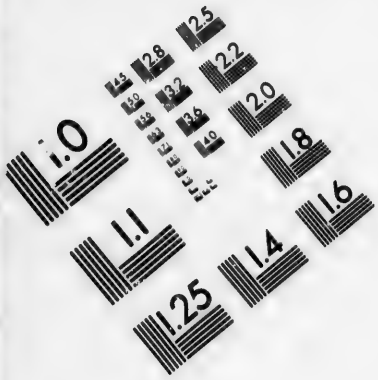
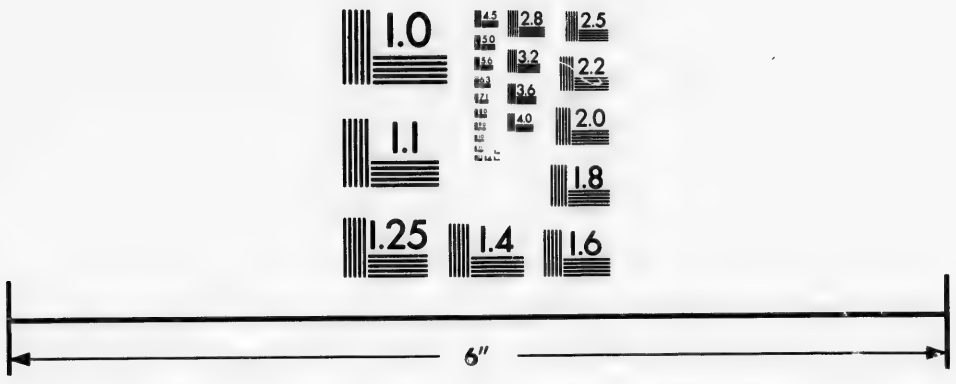
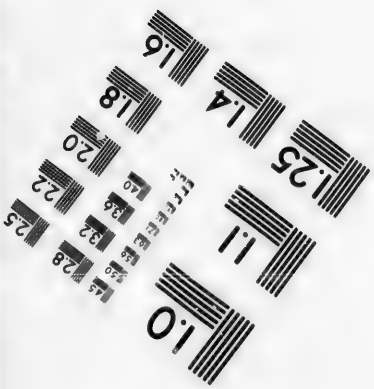
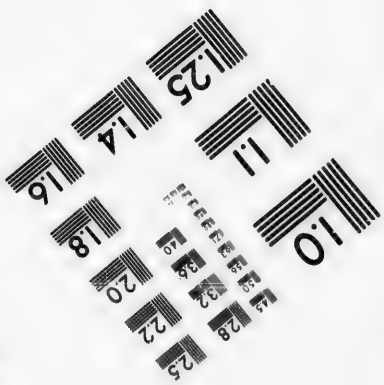


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

28
32
25
22
20
18
1.1
1.0

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

DE LA ROCHE. 1598.

le Voïage avec lui, le tiers de tous les gains & profits mobiliaires, d'en retenir un autre pour lui, & d'emploïer le troiſieme aux frais de la guerre, des Fortifications & des autres dépenſes communes; que tous les Gentilshommes, les Marchands, & autres, qui voudroient l'accompagner, en auroient la liberté, mais qu'il ne leur ſeroit pas libre de faire le Commerce ſans ſa permiſſion, & cela, ſous peine de confiſcation de leurs Navires & de leurs effets; qu'en cas de maladie ou de mort, il pourroit nommer un ou deux Lieutenans pour tenir ſa place; qu'il auroit la liberté de lever, dans tout le Roïaume, des Ouvriers & d'autres gens néceſſaires à ſon entrepriſe; en un mot, qu'il jouiroit des mêmes pouvoirs & Priviléges, qui avoient été accordés à Roberval.

Son départ.

Avec une Commiſſion de cette étendue, la Roche voulut commencer par aller prendre lui-même quelque connoiſſance du Païs. Il ſe hâta d'armer un Vaiſſeau, ſur lequel il s'embarqua la même année avec *Chedotel*, célebre Pilote de Normandie. La premiere terre, à laquelle il aborda, fut *l'Ile de Sable*, éloignée d'environ vingt-cinq lieues au Sud-Eſt de l'Ile Roïale, & où l'on aſſure que dès l'année 1508 le Baron de Lery avoit voulu former une Colonie. On ne pouvoit faire un plus mauvais choix. A peine cette Ile, qui eſt fort petite & ſans Ports, produit-elle quelques herbes & quelques broſſailles. Sa ſituation eſt par les quarante-quatre degrés douze minutes du Nord, & la variation obſervée y eſt de treize degrés Nord-Eſt. Dans une circonférence d'environ dix lieues, elle renferme un Lac qui n'en a pas moins de cinq. Ses deux extrêmirés ſont des Ecueils de ſable, dont l'un court Nord-Eſt-quart-d'Eſt, & l'autre Sud-Eſt. Elle a des Montagnes, qu'on découvre de ſept ou huit lieues; & ſa diſtance eſt de trente-cinq lieues Nord & Sud de Camceau, Port de l'Acadie. La Roche y débarqua quarante Miſérables, qu'il avoit tirés des Priſons de France, & qui eurent ſujet d'y regretter leurs Cachots. Enſuite il alla reconnoître les Côtes du Continent le plus proche, qui ſont celles de l'Acadie. Il s'y arrêta peu. Après avoir recueilli les connoiſſances qu'il crut ſuffiſantes pour ſes vues, il reprit la route de France, ſans pouvoir aborder à l'Ile de Sable, d'où les vents ne ceſſerent point de l'écarter. D'autres obſtacles (48), qui ſembloient l'attendre à ſon retour, l'aïant empêché de ſuivre ſon entrepriſe, on aſſure que le chagrin de n'avoir tiré aucun fruit de ſes avances, & de ſe voir hors d'état de les continuer, le mit au tombeau.

Il aborde à l'Ile de Sable.

Il viſite l'Acadie.

Son retour.

Inutilité de ſon voïage & ſa mort.

On lui reproche de n'avoir pas commencé un Etabliſſement dans l'Acadie, où la Pêche ſeule lui auroit produit des retours certains. Les quarante Malheureux, qu'il avoit laiſſés dans l'Ile de Sable, y rencontrerent ſur le rivage quelques planches de Vaiſſeaux, dont ils ſe fabriquerent des Barraques, pour ſe mettre à couvert des injures du tems. C'étoit le débris de pluſieurs Navires Eſpagnols, qui étoient partis pour faire un Etabliſſement à l'Ile Roïale. Il en étoit ſorti quelques Moutons & quelques Bœufs, qui aïant multiplié dans l'Ile de Sable, furent pendant quelque tems une reſſource pour les quarante François. Le Poiſſon devint enſuite

Sort de quarante François dans l'Ile de Sable.

(48) Il fut plus d'un an Priſonnier du Duc de Mercœur, qui étoit encore le Maître en Bretagne; & ſes Ennemis lui rendirent de mauvais offices à la Cour.

leur unique nourriture ; & lorſque leurs habits furent uſés, ils s'en firent de la peau des Loups marins. Ils paſſerent plus de ſept ans dans cette ſituation. Enfin le Roi, informé de leur avanture, chargea le Pilote Chedotel de les aller prendre : mais, la plûpart étant morts de miſere, il ne s'en trouva plus que douze. Henri IV eut la curioſité de les voir, dans l'état où Chedotel les avoit trouvés, c'eſt-à-dire couverts de leurs peaux de Loups marins, les cheveux & la barbe d'une affreuſe longueur, & toute leur figure, dans le déſordre qu'on peut s'imaginer. Ce bon Prince leur fit donner à chacun cinquante écus, & les déchargea de toutes les pourſuites de la Juſtice.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

La mort de la Roche n'aïant point fait oublier ſa Commiſſion, un fameux Négociant de Saint Malo, nommé *Pontgravé*, qui avoit fait pluſieurs Voïages au Port de Tadouſſac, ſur le Fleuve Saint Laurent, & qui avoit compris que la traite des Pelleteries, entre les mains d'un ſeul, pouvoit être le fond d'un riche Commerce, engagea un Capitaine de Vaiſſeau, nommé *Chauvin*, à demander au Roi un Privilége excluſif, avec toutes les prérogatives accordées à la Roche. Chauvin trouva de puiſſans Amis, qui le firent écouter à la Cour. Il équipa auſſi-tôt quelques petits Bâtimens, & les conduiſit lui-même à Tadouſſac. Pontgravé, qui l'accompagna, vouloit monter juſqu'aux trois Rivieres, parceque ce lieu, qu'il avoit viſité avec ſoin, lui paroiſſoit propre à l'Etabliſſement qu'il méditoit : mais Chauvin, qui ne penſoit qu'à troquer des Marchandiſes pour des Pelleteries, dont il eut bientôt rempli ſes Navires, ferma l'oreille à cette propoſition. Cependant, en quittant Tadouſſac, il y laiſſa quelques-uns de ſes gens, qui y ſeroient morts de faim ou de maladie pendant l'Hiver, s'ils n'euſſent trouvé du ſecours dans la compaſſion des Sauvages. L'année d'après, il fit un ſecond Voïage, dont il ne tira pas moins de profit que du premier. Il étoit à la veille d'en faire un troiſieme, lorſque la mort interrompit ſes projets.

VOÏAGE DE CHAUVIN.

On vit naître preſqu'auſſitôt à Rouen, ſous la protection du Commandeur de Chatte, Gouverneur de Dieppe, une Compagnie de Marchands, avec leſquels pluſieurs perſonnes de diſtinction entrerent en Société. Ils firent un armement, dont la conduite fut confiée à Pontgravé, qui avoit obtenu du Roi des Lettres Patentes, pour continuer les Découvertes dans le Fleuve du Canada & pour y faire des Etabliſſemens. Dans ces circonſtances, Samuel de *Champlain*, Gentilhomme de Saintonge & Capitaine de Vaiſſeau, étant arrivé des Indes Occidentales, où il s'étoit fait de la réputation, le Commandeur de Chatte lui propoſa de partir ſur la Flotte Marchande. Il y conſentit, avec l'agrément du Roi. La navigation fut aſſez heureuſe. On s'arrêta peu à Tadouſſac, où les Vaiſſeaux demeurerent à l'ancre ; mais Pontgravé & Champlain, s'étant mis dans un Bateau léger avec cinq Matelots, remonterent le Fleuve juſqu'au Sault de Saint Louis, dernier terme du Voïage de Cartier. Le ſilence, que Champlain garde ſur la Bourgade d'Hochelaga, ſemble marquer qu'elle ne ſubſiſtoit plus (*).

PREMIER VOÏAGE DE CHAMPLAIN.

(*) Voïez les Relations du Tome XIII.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. I. VOÏAGE.

A leur retour en France, ils trouverent de Chatte mort, & ſa Commiſſion de Chef de la Compagnie donnée à Pierre de Guat, ſieur de Monts, Saintongeois, Gentilhomme ordinaire de la Chambre & Gouverneur de Pons, qui avoit d'ailleurs obtenu le Commerce excluſif des Pelleteries, depuis les quarante degrés de Latitude du Nord juſqu'aux cinquante-quatre, avec le droit d'accorder des Terres juſqu'aux quarante-ſix, & des Lettres Patentes de Vice-Amiral & de Lieutenant-Général, dans toute cette étendue de Païs. De Monts étoit Calviniſte; & le Roi lui permettoit, pour lui & pour les ſiens, l'exercice de ſa Religion en Amérique, ſuivant l'uſage établi dans le Roïaume. De ſon côté, il s'étoit engagé à peupler le Païs; avec cette promeſſe, ſinguliere pour un Proteſtant, d'y établir la Religion Catholique parmi les Sauvages. On le repréſente comme un honnête homme, qui avoit du zele pour l'Etat, & toute la capacité néceſſaire à ſon entrepriſe; mais il paroît qu'il fut malheureux, & que ſon Privilége excluſif lui aïant fait des jaloux, il fut toujours mal ſervi. Comme il avoit conſervé la Compagnie formée par ſon Prédéceſſeur, il l'augmenta de pluſieurs Négocians des principaux Ports de France. Tant de forces réunies le mirent en état de faire un armement, plus conſidérable qu'aucun de ceux qui avoient précédé le ſien. Il étoit compoſé de quatre Vaiſſeaux, dont l'un étoit deſtiné à faire la traite des Pelleteries à Tadouſſac. Pontgravé eut ordre de conduire le ſecond à Camceau, & de croiſer delà dans tout le Canal qui ſépare l'Ile Roïale de celle de Saint Jean, pour écarter ceux qui entreprendroient quelque Commerce, avec les Sauvages, au préjudice de la Compagnie. De Monts, accompagné de pluſieurs Volontaires, de Champlain, de Biencour, & de Poutrincour, qu'il fit enſuite ſon Lieutenant, conduiſit les deux autres Navires en Acadie.

De Monts entreprend de peupler l'Acadie.

Son caractere.

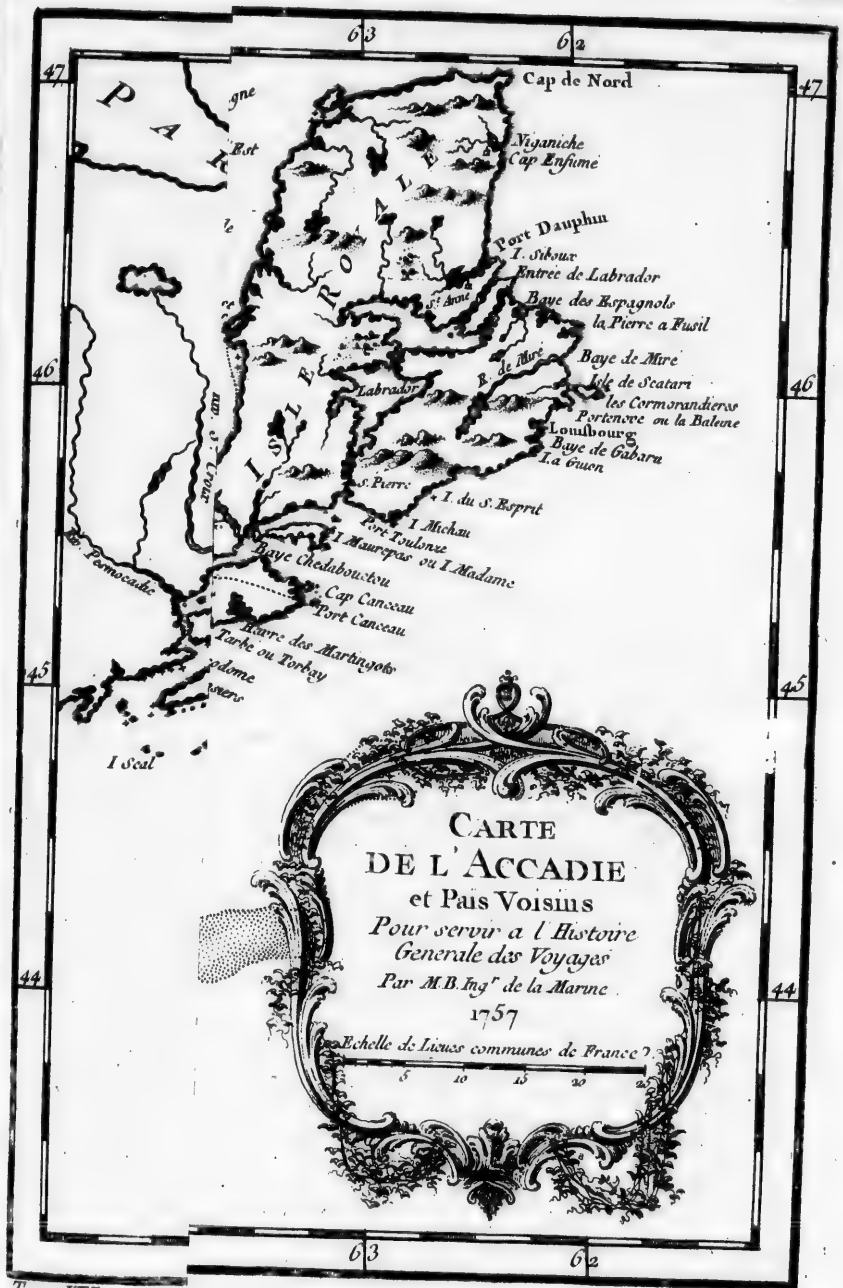
Son départ.

On partit du Havre de Grace le 7 de Mars 1604; & le 6 de Mai, de Monts arriva dans un Port de cette Peninſule, qui borne l'Amérique au Sud-Eſt. Il y trouva un Vaiſſeau François, que les défenſes n'avoient point empêché d'y aller faire la Traite: il ne balança point à le confiſquer, en vertu de ſon Privilege excluſif; mais pour dédommager le Capitaine, qui ſe nommoit *Roſſignol*, par une faveur plus glorieuſe qu'utile, il donna ſon nom au Port. Un autre, dans lequel il alla mouiller immédiatement, fut nommé *le Port au Mouton*, parcequ'un de ces Animaux s'y noïa. Il y paſſa plus d'un mois, tandis que Champlain viſitoit toute la Côte dans une Chaloupe, pour chercher un endroit propre a l'Etabliſſement. On obſerve qu'il auroit pu s'épargner une ſi longue recherche, puiſqu'il ſe trouvoit entre Camceau & la Haive, les deux meilleurs Ports de l'Acadie, & les mieux ſitués pour le Commerce: mais il ne s'y arrêta point; il n'entra pas même dans le Port Roïal, ni dans la Baie Françoiſe, ni dans la Riviere de Saint Jean. Il s'avança vingt lieues plus loin, juſqu'à une petite Ile, où de Monts, qui s'y rendit peu de tems après, réſolut de s'établir. Elle reçut le nom d'Ile de Sainte Croix. Comme elle n'a qu'une demie lieue de circuit, elle fut entierement défrichée, & les grains qu'on y ſema rapporterent fort abondamment. Cependant on ne fut pas longtems à reconnoître qu'on auroit pu faire un meilleur choix. A l'arrivée de l'Hiver,

Port Roſſignol.

Port au Mouton.

Etabliſſement dans l'Ile Sainte Croix.


63
62
47
46
45
44
Cap de Nord
Niganiche
Cap Enfume
Port Dauphin
I. Siboux
Entrée de Labrador
Baye des Espagnols
la Pierre a Fusil
Baye de Mire
Isle de Scatari
les Cormorandieres
Portenove ou la Baleine
Loubourg
Baye de Gabara
I. a Guon
Labrador
S. Pierre
I. du S. Esprit
I. Michau
Port Toulonze
I. Maurepas ou I. Madame
Baye Chedabouctou
Cap Canceau
Port Canceau
Barre des Martingots
Tarbe ou Torbay
Pemocadie
I. Scal
CARTE
DE L'ACCADIE
et Pais Voisins
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par M.B. Ingr de la Marine
1757
Echelle de Lieues communes de France
5 10 15 20 25

PARTIE DU
ACADIE
BAYE FRANCOISE
ISLE SAINT JEAN
Baye de Maspec
Havre Quiquibougat
Isle Cocagne
Bedec
Riviere St Jean
Nuntchouat
Chedaque
I. Chedaque
I. St Claude
Cap Harang
le Gouvernement
Port la Joye
Baye Verte
Pesconche
Chipoudy
Cap Brequi
Beau Sejour
Pt Laurance
Patameragouche
Tatamigouche
Colegueg
Chebenacadie
Bassin des Mines
Noel
R. Stenuack
Pt Edouard
les Mines
Pt Sacville
Port Royal au Annapolis Royal
Port Passage
Baye St Marie
Cap St Marie
R. de l'Assomption
I Moullée
Cap Fourchu
Havre Tourmentin
Tobogué
I. Tousquet
I Verte
I Tousquet
I aux Loups marins
Cap de Sable
Pointe Bazaro
Port la Tour
Cap Negre
Port Rechelois
Port Rasoir
Port Joli
I aux Herons
Port a l'Ours
Riviere Cathrine
I aux Cignes
Port Rossignol
Port Mouton
Cap la Heve
Port la Heve
Mahone
Cap Rasse
Cap Raye
Baye St Marguerite
Cap St Cendre
Baye de Chibouctou
Cap Sidore ou Theodore
Baye des Isles
Havre aux Cinq Isles
Darmouth
Laurence Town
R. Theodore
Halifax
Bances de l'Acadie ou la Peseche
Longitude Occidentale du Meridien
Tom. XIV.

Baye de Magpee
Havre Quiquibougat
Trocadie
Havre S. Pierre
Riv. Tranche montagne
Pointe de l'Est
ISLE SAINT JEAN
Port a l'Anguille
Havre a la Souris
le Gouvernement
Port la Joye
Les Trois Rivieres
I. au Jars au Corps
Cap a l'Ours
I. a Roi
I. Dormet
I. Pictou
Cap St. Louis
Baye d'Argonniche
Tatamagouche
Comte Jaune
Tatmigouche
Cobequit
Chebenacadie
R. Stenuach
R. ste Marie
R. Country
Hav. Franklin
Pt. Sacrille
Dartmout
Laurence Town
R. Theodore
Baye des Isles
Havre au Castor
les Cinq Isles
Islas Blanches
Cap Sidore ou Theodore
Baye de Chibouctou
Cap ste Cendre
Cap Raye
Cap de Nord
Niganiche
Cap Enfumé
ISLE ROYALE
Port Dauphin
I. Siboux
Entrée de Labrador
Baye des Espagnols
la Pierre a Fusil
Baye de Mire
Labrador
Isle de Scatari
les Cormorandieres
Portenove ou la Baleine
Louisbourg
Baye de Gabaru
I. a Gruen
St. Pierre
I. du St. Esprit
Port Toulouse
I. Michau
I. Maurepas ou I. Madame
Baye Chedabouctou
Cap Canceau
Port Canceau
Havre des Martingots
Tarbe ou Torbay
I. Micodme
Cap des Rosiers
Cap ste Marie
Milfort
Argonniche
Cap a Bouche
Passage Provençal
CARTE
DE L'ACCADIE
et Pais Voisins
Pour servir a l'Histoire
Generale des Voyages
Par M.B. Ingr de la Marine
1757
Echelle de Lieues communes de France
5 10 15 25
l'Accadie ou la Pesche est tres bonne
gitude Occidentale du Meridien de Paris
65 64 63 62
47 46 45 44

N°. 13

l'Hiver, on ſe trouva ſans bois & ſans eau douce. Les chairs ſalées, auxquelles on fut bientôt réduit, & l'eau de nége fondue, qu'on prit le parti de boire, pour s'épargner la peine d'en aller chercher d'autre dans le Continent, produiſirent le Scorbut, qui fit de grands ravages. Enfin, la navigation ne fut pas plutôt libre, que de Monts ſe hâta de chercher un ſéjour moins incommode.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. I. VOÏAGE.

Il prit ſa route au Sud, & rangea la Côte, qui court Eſt & Oueſt, l'eſpace de quatre-vingt lieues, depuis la Riviere Saint Jean juſqu'au Kinibequi; puis Nord & Sud, juſqu'à une Pointe que Champlain, dans les courſes qu'il avoit faites pendant l'Hiver, avoit nommée *Malebarre*, parceque ſa Barque avoit couru riſque d'y échouer. Il en avoit même pris poſſeſſion pour la France, auſſi bien que du Cap Cod, ou Cap Blanc, qui eſt au-delà; ce qui n'empêcha point, comme on l'a vu dans l'article précédent, que les Anglois ne s'y établiſſent bientôt. Vers la moitié du chemin de Sainte Croix à la Riviere de Kinebeki, on rencontre celle de Pentagouet, qui traverſe, par le milieu, ce qu'on nommoit le Norimbegue, & qu'on a repréſenté longtems comme une belle & puiſſante Province, quoiqu'il n'y ait jamais eu que quelques Villages d'Etchemins, aſſez mal peuplés. De Monts n'aïant pû trouver, dans un ſi long eſpace, aucun lieu qui lui convînt, prit le parti de retourner à Sainte Croix, où Pontgravé vint le joindre. Ils trouverent cette Habitation en ſi mauvais état, que de Monts ſe confirmant dans la réſolution de la transferer, prit celle de retourner vers l'Acadie. Ce fut alors qu'étant entré avec Pontgravé, dans un Port, qu'il nomma Port-Roïal, il le trouva ſi convenable à ſes vues, qu'il réſolut ſur-le-champ d'y tranſporter ſa Colonie. Pontgravé, qu'il créa ſon Lieutenant, fut chargé de cette Commiſſion.

Courſe de de Monts.

Il établit les François à Port-roïal

On obſerve, dans la Deſcription de Port-Roïal, qu'il n'a qu'un défaut, ſans lequel il ſeroit un des plus beaux Ports du monde; c'eſt la difficulté d'y entrer & d'en ſortir. La force des Courans & de la Marée ne permet d'y faire entrer qu'un ſeul Navire à la fois; encore faut-il qu'il y entre la Poupe en avant, avec des précautions infinies. On ajoute que les Brouillards y ſont fort fréquens. Sa longueur eſt d'environ deux lieues, ſur une grande lieue de large. Il contient, preſqu'au centre du Baſſin, une petite Ile qu'on a nommée l'*Ile aux Chevres*, dont les Vaiſſeaux peuvent approcher de fort près. On n'y trouve, nulle part, moins de quatre à cinq braſſes d'eau, & l'entrée en a dix-huit. Le fond y eſt excellent, & les Navires y ſont à l'abri de tous les vents. L'extrêmité du Port offre une Pointe qui s'avance entre deux Rivieres, & qui ne manque point d'eau pour les Chaloupes. Le climat y eſt temperé, l'Hiver moins rude, qu'en d'autres parties de la Côte, la chaſſe abondante & le Païs agréable. Ce ſont de vaſtes Prairies, environnées de grandes Forêts, & toutes les Terres y ſont fertiles. Du Port Roïal à la Riviere S. Jean, on compte deux lieues; & cette traverſe fait la largeur de la Baie Françoiſe, qui n'a pas moins de profondeur.

Situation de ce Port.

Ile aux Chevres.

L'entrée de la Riviere de Saint Jean eſt plus difficile encore, que celle du Port Roïal. On recommande aux Navigateurs de prendre ſur la droite, ſans approcher trop des terres. Ils rencontrent, à la portée du Canon, un

Riviere de Saint Jean, & ſingularité d'un arbre.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. I. VOÏAGE.

Rapide, ſur lequel les Chaloupes & les Barques mêmes peuvent paſſer en haute Marée, mais à la chute duquel il ſe trouve une foſſe d'environ quatre cens pas de circuit, fort remarquable autrefois par un grand arbre qu'on y voïoit debout, & qui ſembloit flotter, quoique la violence du courant ne le fît jamais changer de place. Il paroiſſoit de la groſſeur d'une Barrique; mais la Mer le couvroit, quelquefois, pendant pluſieurs jours. Il ſembloit tourner auſſi, comme ſur un pivot; car on ne le voïoit pas toujours d'un même côté. Les Sauvages lui rendoient une ſorte de culte, en y attachant des peaux de Bêtes; & lorſqu'ils étoient en route, ils regardoient comme un mauvais augure, de ne pas l'appercevoir. Cette Riviere eſt une des plus grandes du Païs. Ses bords ſont couverts de beaux Chênes, & de pluſieurs ſortes d'arbres dont le bois eſt eſtimé; ſurtout de Noïers, dont le fruit eſt triangulaire & de très bon goût, avec cette autre proprieté, qu'il s'ouvre difficilement s'il n'eſt préſenté au feu. On trouve auſſi, ſur la Riviere de Saint Jean, des Vignes dont le raiſin eſt fort gros, la peau dure & épaiſſe, & le goût délicieux.

Poutrincour obtient la conceſſion de Port-Roïal.

Pontgravé prit moins de goût que de Monts, pour le Port Roïal; mais Poutrincour, à qui ce lieu plut auſſi, dans le deſſein où il étoit de s'établir en Amérique avec ſa Famille, en demanda la conceſſion, & n'eut pas de peine à l'obtenir. Elle lui fut accordée par de Monts, en vertu du pouvoir dont il étoit revêtu, & confirmée enſuite par des Lettres Patentes; mais aïant tourné ſon attention à la Traite, plus qu'à la culture des Terres & à la ſolidité de ſon Etabliſſement, cette faute lui coûta cher.

De Monts perd ſon Privilege.

Il s'embarqua vers l'Automne, pour aller prendre ſa Famille en France, avec de Monts, qui étoit rappellé par les plaintes des Pêcheurs de tous les Ports, & par la facilité de la Cour à les écouter. Un Mémoire, préſenté au Conſeil, avoit fait craindre que les Priviléges excluſifs ne fuſſent nuiſibles au Commerce de la Pêche; & de Monts eut le chagrin, à ſon arrivée, de voir révoquer le ſien, qui devoit durer encore deux ans. Cependant, loin de perdre courage, il fit un nouveau Traité avec Poutrincour, & lui fit armer à la Rochelle un Vaiſſeau, qui mit à la voile le 13 de Mai 1606. Outre pluſieurs François de diſtinction, Poutrincour fut accompagné de Marc l'*Eſcarbot*, Avocat au Parlement de Paris, d'un mérite connu, & ſon Ami particulier, à qui la ſeule curioſité de voir l'Amérique faiſoit quitter ſa Patrie. La Relation qu'il a publiée de ſon Voïage (*); & ſon Hiſtoire de la Floride Françoiſe, l'ont mis dans un rang également diſtingué entre les Voïageurs & les Ecrivains.

VOÏAGE DE MARC L'ESCARBOT.

Comment Port-Roïal ſe ſoutient.

L'abſence de Poutrincour avoit été ſi longue, qu'elle avoit fait craindre aux nouveaux Habitans du Port Roïal de ſe voir abandonnés. Pontgravé, qui les commandoit, n'avoit rien épargné pour ſoutenir leur conſtance; mais à la fin, découragé lui-même par la diſette des vivres, il s'étoit embarqué avec tout ſon monde pour reprendre la route de France, & n'avoit laiſſé dans le Fort que deux Hommes, qui avoient conſenti à demeurer ſeuls parmi les Sauvages, pour garder les effets qui ne pouvoient être tranſportés. Il étoit encore preſqu'à la vue de la Baie Françoiſe, lorſqu'il apprit, par une Barque, l'arrivée de Poutrincour à Camceaux. Cette nouvelle le fit retourner à Port Roïal, où Poutrincour s'étoit déja rendu

(*) Voïez l'Avertiſſement de ce Tome.

sans qu'ils eussent pû se rencontrer : sur quoi l'on fait observer que pour aller de Port Roïal à Camceaux, la route est entre le Continent & l'Ile longue ; au lieu que pour aller de Camceaux à Port Roïal, les Courans obligent de prendre la pleine Mer. L'abondance aïant recommencé dans la Colonie, on ne pensa plus qu'à s'y fortifier. Champlain vouloit continuer ses découvertes ; mais la saison avancée ne lui permit point de faire plus de dix ou douze lieues au-delà de Malebarre. La culture des Terres eut plus de succès. Tous les grains, qui furent semés aux environs du Port Roïal, fructifierent au-delà des espérances.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT. L'ESCARBOT.

Mais, dans cet intervalle, de Monts achevoit de perdre les siennes en France. Ses Ennemis parvinrent à lui faire ôter absolument sa Commission, sans autre dédommagement qu'une somme de six mille livres, à prendre sur les Vaisseaux qui feroient le Commerce de la Pelleterie. Champlain l'accuse d'être tombé, à peu-près, dans les mêmes fautes que ses Prédécesseurs. Une dépense de quatre ou cinq mille livres, dit-il, auroit pû lui faire reconnoître tout-d'un-coup un Poste avantageux, pour y jetter les fondemens de sa Colonie ; & rien ne l'eut empêché de s'y maintenir avec succès, sans avoir recours à cet odieux Privilége, qu'il n'avoit jamais dû se promettre de conserver longtems. Il semble que le lieu, où il devoit s'arrêter, étoit Camceaux, qui est la tête de l'Acadie, & dans une situation propre à recevoir, en toutes saisons, des secours de France. C'est un Havre d'environ trois lieues de profondeur, composé de plusieurs Iles, dont la plus grande, qui est au milieu des autres, n'a pas moins de quatre lieues de circuit. Le terrein en est fertile, riche en bois, & bien arrosé. Elle forme deux anses, où le mouillage est très sûr ; & dans le Continent, qui en est fort proche, il se trouve une Riviere, nommée la *Riviere aux Saumons*, où ce Poisson est dans une prodigieuse abondance. Une autre précaution, que de Monts négligea, fut de se pourvoir de semences, qu'il auroit emploïées en arrivant, & de quelques Bestiaux, qui auroient aisément multiplié dans un Païs si fertile. Ainsi le succès de son Entreprise n'auroit pas dépendu des Navires de France, dont il devoit prévoir les retardemens ; & le seul établissement d'une Pêche fixe auroit été capable de l'enrichir.

Disgraces de de Monts.

Ses fautes.

Situation de Camceaux.

Riviere aux Saumons.

L'année suivante, il eut le crédit de se faire rétablir dans son Privilége, mais à condition qu'il entreprendroit un Etablissement dans le Fleuve de Saint Laurent. Sa Compagnie n'avoit pas renoncé à ses services. Il paroît que n'aïant en vue que le Commerce des Pelleteries elle avoit pris seulement le change, & que cet objet lui fit abandonner l'Acadie. Elle équipa deux Navires à Honfleur. Champlain & Pontgravé, auxquels ils furent confiés, reçurent ordre d'aller faire la Traite à Tadoussac, pendant que de Monts solliciteroit de nouvelles faveurs. Elles ne lui furent point accordées ; ce qui ne l'empêcha point d'envoïer un des Navires dans le Fleuve Saint Laurent : mais s'appercevant bientôt que son nom nuisoit à ses Associés, il prit enfin le parti de se retirer. En effet, lorsqu'ils eurent cessé de l'avoir à leur tête, le Privilége leur fut rendu ; mais des Marchands, qui n'avoient pas d'autre objet que de remplir leurs coffres, pensoient aussi peu à faire un nouvel Etablissement, qu'à soutenir celui qui déperissoit dans l'Acadie.

SECOND VOÏAGE DE CHAMPLAIN.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN II. VOÏAGE.

Cependant Champlain, moins eſclave du Commerce, après avoir ſoigneuſement examiné en quel lieu l'on pouvoit fixer l'établiſſement que la Cour deſiroit ſur le Fleuve, ſe détermina pour celui où l'on a bâti la Ville de *Quebec*; nom formé, ou corrompu, de celui de *Quebeio*, ou *Quelibec*, que les Sauvages donnoient déja au même Canton, & qui ſignifie dans leur Langue, *Rétréciſſement*, parceque le Fleuve s'y rétrécit juſqu'à n'avoir plus qu'un mille de large; quoique dix lieues au-deſſous, il reprenne encore quatre ou cinq lieues de largeur. On compte, delà, ſix vingt lieues juſqu'à la Mer. Champlain y étant arrivé le 3 de Juillet 1608, y conſtruiſit quelques Barraques, & s'attacha auſſi-tôt à faire défricher les Terres. Ainſi c'eſt à cette année, qu'on peut rapporter la premiere fondation de Quebec (*).

Fondation de Quebec.

L'Acadie demeura fort négligée juſqu'à l'année 1611, où quelques Jéſuites y furent envoïés pour la premiere fois, ſous l'autorité de la Reine Mere, & ſous la protection d'une Dame (49) de ſa Cour, qui avoit pris fort à cœur les Miſſions de l'Amérique. L'arrivée de ces Peres, dont l'un, nommé le Pere Biart, a publié une Relation de ſon Voïage, ſembla relever un peu les eſpérances des Habitans du Port Roïal: mais l'abſence de Poutrincour, qui s'arrêta trop en France, & qui s'accorda mal avec la Protectrice des Miſſions, les fit retomber dans la langueur. En 1613, cette Dame forma un autre projet, qu'elle fit goûter à la Reine-Mere; ce fut d'armer un Vaiſſeau, dont le Commandement fut donné à la Sauſſaie, & d'y embarquer tout ce qui étoit néceſſaire pour commencer une nouvelle Colonie. Ce Bâtiment mit à la voile le 12 de Mars; & le 6 de Mai il mouilla dans le Port de la Haive; mais quoiqu'il ne manque rien à la beauté de ce Port, & que les Terres y ſoient excellentes, la Sauſſaie ne jugea point à propos de s'y arrêter. Il paſſa au Port Roïal, où il ne trouva que cinq Habitans, avec deux Jéſuites, & un Apotiquaire qui y commandoit. Tous les autres François étoient allés bien loin dans les Terres, pour s'y procurer des vivres. Les deux Jéſuites monterent ſur le Vaiſſeau de la Sauſſaie, & rangerent avec lui toute la Côte, juſqu'à la Riviere de Pentagoet, où il entra, dans le deſſein de s'y établir. Cette Riviere, que les anciennes Relations nomment la Riviere de Norimbegue, eſt à quarante-cinq lieues de celle de Saint Jean. On rencontre dans l'intervalle, mais plus près de la derniere, celle des *Etchemins*, ou de *Peskadamiokanti*, nom que lui donnent les Sauvages. Autrefois, tout ce Païs, depuis le Port Roïal juſqu'au Kinibequi, étoit peuplé de ces Indiens qu'on nomme *Malecites*, & dont le nombre eſt aujourd'hui fort diminué. L'embouchure de la Riviere de Pentagoet eſt par les quarante degrés vingt minutes. Elle eſt aſſez large, & capable de recevoir des Navires de trois cens tonneaux. On vante les agrémens de ſes environs & la fertilité du terrein. Outre les Bois communs en France, tels que le Chêne, le Hêtre, le Frêne & l'Erable, il s'y trouve des Pins de ſoixante piés de haut, dont le grain n'eſt pas fort gros: ſur quoi l'on fait deux obſervations; l'une que plus on deſcend au midi, plus les arbres ſont pro-

Voïage du Pere Biart.

Entrepriſe de la Marquiſe de Guercheville.

Riviere de Pentagoet.

Arbres du Midi & du Nord plus propres à la mâture que ceux des climats tempérés.

(*) Voïez ci-deſſous ſa Deſcription.

(49) La Marquiſe de Guercheville.

pres à la mâture ; & l'autre, que ceux de la Norvege y ſont néanmoins plus propres que ceux des Païs tempérés. On ajoute que cette différence doit être attribuée au grand froid & au grand chaud, qui empêchent également le grain de groſſir en le tenant plus ſerré. Le Païs de Pentagoet a, comme l'Acadie, quantité d'Ours, qui vivent de glands, & qui n'ont pas la chair moins blanche & moins délicate que celle du Veau ; des Orignaux, des Caſtors, des Loutres, des Lievres, des Perdrix, des Outardes & des Tortues. Autour de pluſieurs Iles, qui ſont vis-à-vis de l'embouchure de la Riviere, on pêche quantité de Maquereaux, dont les Anglois font un grand Commerce dans les Antilles. Les Morues, & le *Gaſparot*, qui eſt une petite eſpece de Hareng, y ſont auſſi dans une grande abondance. Entre le Pentagoet & le Kinibequi, les Terres étoient autrefois habitées par des Indiens, nommés *Armouchiquois*, ſur leſquels Champlain & l'Eſcarbot s'étendent beaucoup, mais que les François n'ont pû apprivoiſer, & qui ſe ſont retirés vers la Nouvelle Angleterre. Ce fut dans ce lieu que la Sauſſaie jetta les fondemens de ſa Colonie, ſur la rive Septentrionale du Pentagoet. Il y fit un petit retranchement, auquel il donna le nom de *Saint Sauveur*. Les Volontaires, deſtinés à l'habiter, n'étoient qu'au nombre de vingt-cinq ; mais l'Equipage du Navire, qui étoit de trente-cinq Hommes, prêta la main au travail. Après avoir achevé les édifices, on commençoit à cultiver les terres voiſines, lorſqu'un orage imprévu renverſa l'Etabliſſement dans ſa naiſſance. On a remis ici l'explication d'un évenement, qui eſt demeuré fort obſcur dans l'article de la Virginie.

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. II. VOIAGE.

Colonie de Saint Sauveur.

Argal, Capitaine Anglois, étant parti de James-town avec un Navire armé, pour eſcorter quelques Bâtimens Pêcheurs, apprit que des Etrangers s'étoient établis à Pentagoet. Il ne douta point qu'ils ne fuſſent François ; & quoiqu'il n'y eut point de guerre alors entre les deux Couronnes, il réſolut de profiter de leur foibleſſe pour arrêter leurs progrès, fondé, comme on l'a vu, ſur la conceſſion du Roi Jacques I, qui avoit permis à ſes Sujets de s'établir juſqu'au quarante-cinquieme degré. L'allarme fut vîve à Saint Sauveur, en voïant paroître un Vaiſſeau qui venoit à toutes voiles, avec le Pavillon d'Angleterre. La Sauſſaie prit généreuſement le parti de demeurer dans ſon Fort, pour le défendre ; & la Motte le Vilin, ſon Lieutenant, fut chargé de la défenſe du Navire, qui étoit en Rade : mais l'un & l'autre étoient ſans Canons, & le Capitaine Anglois en avoit quatorze. Il s'attacha d'abord au Retranchement, ſur lequel il fit un très grand feu, qui tua quelques Hommes, entr'autres un Frere Jéſuite, nommé Gilbert *du Thet*, à qui Laet attribue moins de prudence que de courage (50). La Sauſſaie, ne pouvant rien eſpérer d'une plus longue réſiſtance, ſe rendit ; & ſon Lieutenant fut bientôt forcé de l'imiter : mais le Pilote, nommé *Lamets*, & quatre autres, trouverent le moïen de ſe ſauver dans les Bois. Argal commença par faire abbattre la Croix, que les Miſſionnaires avoient plantée dans l'Habitation. En-

Elle eſt détruite en naiſſant.

Eclairciſſemens ſur ce fait.

(50) Deſcript. Ind. lib. 2. cap. 21. Il donne aux François une groſſe Artillerie, dont il prétend que ce Frere Jeſuite fit un très bon uſage : mais on ſuit l'Hiſtorien de la Nouvelle France, qui écrit, ſans doute, ſur les Mémoires de ſes Confreres.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. II. VOÏAGE.

suite, aïant visité les Coffres de la Saussaie, il y trouva sa Commission ; qu'il prit, sans que personne l'eût remarqué. Après ce vol, il ne laissa point de demander à la voir. La Saussaie ouvrit son Coffre, pour l'en tirer, & fut fort surpris de ne l'y plus trouver. Argal, prenant alors un air sérieux, le traita de Pirate, lui déclara qu'il méritoit la mort, & livra aussi-tôt l'Habitation & le Navire au pillage.

Supercherie d'un Capitaine Anglois.

Cependant il parut s'adoucir, à la sollicitation des Jésuites, pour lesquels il avoit d'abord marqué quelques égards. Il offrit même, aux François, une Barque, ou une espece de Chaloupe pontée, pour retourner en Europe ; mais elle se trouva trop petite pour le nombre. Alors il s'efforça d'engager ceux, qui savoient quelque métier, à le suivre en Virginie, en leur promettant l'exercice libre de leur Religion, & la liberté de repasser en France après une année de service. Plusieurs accepterent cette offre. La Motte le Vilin, & le P. Biart même, prirent le même parti. Deux autres Jésuites, qui étoient venus de France avec la Saussaie, s'embarquerent avec eux, pour aller joindre un Navire Anglois qui devoit bientôt partir pour l'Angleterre. Ainsi la Barque se trouva suffisante pour ce qui restoit de François, avec leur Commandant, & un quatrieme Jésuite qui ne voulut point les abandonner. Ils n'avoient point de Pilotes ; mais en rangeant la terre de fort près, pour se rendre au Port Roïal, ils apperçurent Lamets & ses Compagnons, qu'ils ne manquerent point de prendre à bord. De-là, faisant voile vers l'Acadie, ils traverserent la Baie Françoise, sans toucher au Port Roïal ; & plus loin, au-delà du Port de la Haive, ils rencontrerent un Vaisseau Breton, qui les reçut tous & les mena heureusement à Saint Malo.

Ceux qui avoient suivi le Capitaine Argall n'eurent pas le même bonheur. En arrivant à James-town, ils se virent traités de Corsaires, & condamnés à la mort. Envain Argall représenta qu'il leur avoit donné sa parole, & que c'étoit sous cette caution qu'ils l'avoient suivi volontairement : le Gouverneur lui répondit qu'il avoit passé ses pouvoirs, & que leur Chef n'aïant point eu de Commission, il ne pouvoit se dispenser de les traiter en Forbans. Ils s'attendoient au supplice, lorsqu'un mouvement d'humanité porta le Capitaine Argall à leur sauver la vie, par l'aveu de son imposture. La Commission, qui fut produite, désarma le Gouverneur ; mais il prit la résolution de chasser les François de toute l'Acadie. Argall, qui fut chargé de cette Expédition, partit avec trois Navires, sur lesquels il embarqua tous les Prisonniers qu'il avoit amenés de Saint Sauveur. En arrivant à Pentagoet, il y arbora les armes d'Angleterre. De-

Les établissemens François sont ruinés dans l'Acadie.

là, étant passé à Sainte Croix, il y ruina ce qui restoit de l'ancienne Habitation. Il traita de même celle du Port Roïal, quoiqu'il l'eût trouvée déserte. Tout y fut consumé par le feu ; & la principale perte étant tombée sur Poutrincour, ce brave Officier se vit forcé de renoncer à l'Amérique. Après une Conquête si facile, Argall remit à la voile vers James-town, toujours accompagné des François & des trois Jésuites, qu'il avoit rendus spectateurs de la ruine du Port Roïal.

On lui avoit inspiré, contre ces Missionnaires, des soupçons qui commencerent à leur attirer de fort mauvais traitemens, & qui devoient leur

en faire craindre de plus rigoureux en Virginie ; mais la Providence veilloit à leur ſureté. Une tempête, qui dura deux jours avec une extrême violence, diſperſa les trois Navires Anglois. Le plus petit, qui n'étoit qu'une Barque, diſparut, ſans qu'on ait jamais appris quel fut ſon ſort. Celui d'Argall arriva heureuſement à James-town. Le troiſieme, ſur lequel étoient les trois Jéſuites, & qui étoit commandé par un Officier nommé *Turnel*, fut porté fort loin au Nord, & pris enfin d'un vent forcé de Sud-Oueſt, qui l'obligea de faire vent arriere juſqu'aux Açores. Turnel, manquant de vivres, mouilla dans la Rade de l'Iſle de Fayal. Il n'étoit pas ſans inquiétude ſur le traitement qu'il avoit fait aux Miſſionnaires ; & vrai-ſemblablement la moindre plainte leur auroit fait obtenir, des Portugais, une ample vangeance. Dans cette crainte, il leur propoſa de ſouffrir qu'il les fît cachés, pendant qu'on feroit la viſite de ſon Bâtiment. Ils eurent la vertu d'y conſentir ; après quoi, n'aïant trouvé aucune difficulté à ſe procurer des rafraîchiſſemens, il remit en Mer, & le reſte de ſon Voïage fut heureux. Mais il tomba dans un autre embarras, en touchant au premier Port d'Angleterre : il n'avoit point de Commiſſion ; & le récit qu'il fit de ſon avanture n'empêcha point qu'il ne fût mis en priſon, comme déſerteur de la Virginie. Le ſeul témoignage des Jéſuites ſervit à le délivrer. On aſſure que vivement touché de cette double générosité, ſurtout du ſervice qu'ils lui avoient rendu à Fayal, il n'oublia rien pour leur en marquer ſa reconnoiſſance, & qu'ils reçurent toutes ſortes de careſſes pendant le ſéjour qu'ils firent en Angleterre. Ils furent enfin redemandés par l'Ambaſſadeur de France à la Cour de Londres, qui les fit embarquer pour Calais.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Champlain. II. Voïage.

Belle action de trois Miſſionnaires.

On ne s'arrête point à relever, avec nos Voïageurs & nos Hiſtoriens, diverſes imprudences qui firent échouer les premieres entrepriſes des François dans l'Acadie. L'expérience leur ſervit ſi peu, qu'ils retomberent dans les mêmes fautes autant de fois qu'ils tenterent de s'y rétablir. Mais laiſſant toutes les révolutions qui firent paſſer cette belle Peninſule, tantôt entre leurs mains, tantôt entre celles des Anglois, juſqu'à l'année 1712, où elle fut cedée à l'Angleterre par la paix d'Utrecht, il ſuffit au deſſein de cet article d'avoir rapporté les premiers Etabliſſemens des François ; & l'on remet, à la Deſcription, tout ce qui regarde l'état & les proprietés du Païs.

L'Acadie cedée aux Anglois par la Paix d'Utrecht.

D'un autre côté, Champlain, plus ardent que jamais pour le progrès de ſa Ville de Quebec, y retourna dans le cours de l'année 1610, & retrouva tout dans le meilleur état qu'il pût eſperer. La récolte du ſeigle & du Froment, qu'il y avoit fait ſemer l'année précédente, avoit été fort heureuſe. Il y avoit auſſi planté de la Vigne ; mais elle y avoit ſi peu réuſſi, que ſes gens l'avoient arrachée dans ſon abſence. Quoique la Ville n'eût pas reçu beaucoup d'accroiſſement, les Habitans s'étoient alliés avec les *Hurons*, les *Algonquins* & les *Montagnez*, trois Nations d'Indiens aſſez nombreuſes, qui les avoient ſoulagés dans leurs beſoins, & qui trouvoient de l'avantage elles-mêmes à ſe fortifier du ſecours de ces nouveaux Voiſins, contre d'autres Sauvages, nommés les Iroquois, redoutables depuis longtems dans cette partie de l'Amérique. Champlain,

Troisieme Voïage de Champlain.

Etat où il trouve Quebec.

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. III. VOIAGE.

pour augmenter la confiance des Alliés de sa Colonie, se mit à leur tête dans une guerre qu'ils avoient déclarée à leurs anciens Ennemis, & battit ces Barbares. Sa surprise fut extrême, au retour, de voir un spectacle qu'il ne connoissoit point encore. Après avoir fait une partie du chemin, les Vainqueurs s'arrêterent, & prenant un de leurs Captifs, ils lui reprocherent toutes les cruautés qu'il avoit exercées contr'eux. Ensuite, lui aiant déclaré qu'il devoit s'attendre aux mêmes traitemens, ils ajouterent que s'il avoit du courage, il le témoigneroit en chantant. Ce Misérable entonna aussi-tôt sa chanson de mort, puis sa chanson de guerre, & toutes celles qu'il savoit; mais sur un ton que les François trouverent fort triste, parcequ'ils n'avoient pas encore eu l'occasion de connoître que toute la Musique des Sauvages est lugubre. Son supplice, accompagné de toutes les horreurs qu'on rapportera dans un autre article, effraia Champlain, qui fit envain ses efforts pour s'y opposer. Cependant les Chefs des Sauvages, s'appercevant qu'il étoit choqué de leur trouver si peu de complaisance, lui dirent à la fin qu'il étoit le maître d'abreger les peines de leur victime, par une prompte mort; surquoi, il le tua aussi-tôt d'un coup d'arquebuse. Alors les Sauvages lui ouvrirent le ventre, jetterent ses entrailles dans un lieu voisin, lui couperent la tête, les bras & les jambes, qu'ils disperserent de part & d'autre, sans toucher au tronc, quoique leur coutume fût d'en manger du moins une partie, ne garderent que la chevelure, qu'ils mirent avec celles de quantité d'autres, tués sur le champ de bataille, & le cœur, qui fut coupé en petits morceaux. On fit manger ces morceaux aux autres Prisonniers, parmi lesquels étoit un propre Frere du Mort, qui fut forcé, comme les autres, d'en recevoir un dans la bouche; mais il le rejetta aussi-tôt.

Spectacle barbare.

Tout le Païs, que Champlain avoit traversé dans ce Voïage, lui avoit paru fort beau. Les Iles étoient remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils; mais surtout d'une grande quantité de Castors, parceque le voisinage des Iroquois ne permettant point de s'y arrêter long-tems pour la chasse, ces Animaux, à la faveur des guerres qui regnoient continuellement entre les Hommes, jouissoient d'une paix profonde. Le Poisson étoit innombrable, non-seulement dans la Riviere, mais encore dans un grand Lac qu'elle traverse, auquel Champlain donna son nom, qu'il n'a pas cessé de porter. Il a plus de vingt lieues de long, sur dix ou douze de large dans son milieu; & sa figure tire sur l'ovale. Du milieu de ce Lac, on découvre, au Sud & à l'Ouest, de très hautes Montagnes, dont les plus éloignées, qui en sont à vingt-cinq lieues, paroissent presque toujours couvertes de nége; les Vallées qui les séparent, & qui sont très fertiles, étoient alors toutes peuplées d'Iroquois. Aujourd'hui, il n'en reste plus qu'au Sud. Le Lac de Champlain est suivi d'un second Rapide, après lequel on entre dans un autre Lac, qui n'a pas plus de quatre ou cinq lieues de long, & qui fut nommé *Lac du Saint Sacrement.*

Lac de Champlain.

Lac du Saint Sacrement.

Les Indiens, qui s'étoient réunis sous le commandement de Champlain, retournerent dans leurs Cantons, c'est-à-dire les Hurons & les Algonquins aux environs de Quebec, & les Montaguez vers Tadoussac, où il les suivit. Aussi-tôt qu'ils furent à la vue de leurs Cabanes, ils coupe-

rent

perent de longs bâtons, auxquels ils attacherent les chevelures qu'ils avoient eues en partage, & les porterent comme en triomphe : les Femmes accoururent au-devant des Canots; & se jettant à la nage, elles prirent, des mains de leurs Maris, ces marques de leur victoire, qu'elles s'attacherent au cou. Les Guerriers en avoient offert une à Champlain, & lui firent present de quelques armes de leurs Ennemis.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Champlain. III Voïage.

Il s'étoit flatté de trouver un Navire à Tadoussac, pour aller rendre compte au Roi de l'état de la Colonie; mais il ne put s'embarquer qu'au mois de Septembre 1609. Il fut bien reçu à la Cour, & ce fut alors que le nom de Nouvelle France fut donné au Canada. De Monts faisoit ses derniers efforts, pour rentrer dans son Privilege, & n'obtenoit pas plus de faveur; mais ses Associés ne l'abandonnant point, il parvint encore avant la fin de cette année à faire armer deux Navires : & comme l'établissement de Quebec, s'étoit fait au nom de la Compagnie, qui l'avoit reconnu pour Chef, ce fut de lui que Champlain & Pontgravé reçurent le Commandement de ces deux Vaisseaux. Leur Voïage, qui se fit dans le cours de l'année 1610, n'eut gueres d'autre effet que de réprimer, par de nouvelles victoires, les barbaries des Iroquois. Champlain, retourné en France l'année suivante, y trouva de Monts absolument ruiné par la mort du Roi. Ce Gentilhomme, aïant perdu, avec son Maître, tout ce qui lui restoit de crédit, ne se vit plus en état de rien entreprendre. Cependant il exhorta Champlain à ne pas perdre courage, & à chercher quelque puissant Protecteur pour la Colonie. Cette idée, que les Associés regretterent de n'avoir pas eue plutôt, fut exécutée d'abord avec succès. Charles de Bourbon, Comte de Soissons, à qui Champlain s'adressa, au nom de la Compagnie, fut sensible à l'opinion qu'on avoit de son crédit. Il se fit donner en effet par la Reine Mere tout l'autorité nécessaire, & nomma Champlain même pour son Lieutenant, avec un pouvoir sans restriction. A la vérité ce Prince mourut peu de tems après; mais sa mort ne changea rien aux affaires de l'Amérique, parceque la voie étant ouverte, le Prince de Condé se fit honneur de lui succéder. Champlain, confirmé dans son emploi, partit au commencement de l'année 1613 avec Pontgravé. Ils trouverent l'Habitation de Quebec en si bon état, que rien n'y demandant leur présence, ils remonterent jusqu'à Montréal, où Champlain avoit formé, dans son dernier voïage, le projet d'un nouvel Etablissement. On ne nous apprend point si son entreprise étoit avancée; mais d'autres vues le rappellerent bientôt en France.

Le Canada est nommé la Nouvelle France.

Autres Voïages de Champlain.

Princes du Sang qui s'en rendent les Protecteurs.

Il y conclut, en 1614, un nouveau Traité d'Association avec des Marchands de Saint Malo, de Rouen & de la Rochelle; & le Prince de Condé, qui avoit pris le titre de Viceroi de la Nouvelle France, obtint aux Associés des Lettres Patentes, dans lesquelles son nom parut avec cette qualité. Alors Champlain, ne doutant plus qu'une Colonie, à laquelle il venoit d'intéresser tant de Personnes riches, & qui avoit à sa tête le premier Prince du Sang, ne prît enfin la forme qu'il desiroit, y retourna, suivi de quatre Récollets, qui paroissent en avoir été les premiers Directeurs spirituels, & qui devoient être entretenus aux frais de la Compagnie. Malheureusement une guerre des Hurons contre les Iroquois, dans

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.

AUTRES VOÏAGES.

laquelle il fut bleſſé, en commandant les premiers, retarda ſes opérations. Enſuite les troubles de France aïant arrêté les ſecours qu'il en attendoit, il fut obligé de repaſſer en Europe. Ainſi, ſon tems étoit emploïé à des voïages inutiles. La Cour, n'entrant pour rien dans les affaires de la Colonie, les abandonnoit à des Particuliers qui ne ſongeoient qu'à remplir leurs Magaſins de Pelleteries, & ne faiſoient des avances qu'à regret, pour un établiſſement dont ils s'embarraſſoient peu. Le Prince de Condé croïoit faire beaucoup en prêtant ſon nom. D'ailleurs les troubles de la Régence, qui lui coûterent ſa liberté, & les reſſorts qu'on fit jouer pour lui ôter le titre de Viceroi, & pour faire révoquer la Commiſſion du Maréchal de Themines, à qui il avoit confié la protection du Canada pendant ſa Priſon; le défaut de concert entre les Aſſociés; la jalouſie du Commerce, qui fit naître des démêlés parmi les Négocians; enfin tous ces obſtacles réunis expoſerent pluſieurs fois la Colonie naiſſante au danger de ſa ruine. On admire ici le courage de Champlain, qui étoit capable de le ſoutenir, dans une entrepriſe où il n'avoit pas ceſſé d'eſſuïer des contradictions & des caprices. En 1620, M. le Prince céda, pour onze mille écus, ſa Viceroïauté au Maréchal de Montmorency ſon Beaufrere, qui conſerva Champlain pour Lieutenant, & qui chargea des affaires de la Colonie en France, *Dolu*, Grand Audiencier, dont la probité & l'intelligence étoient connues. Alors Champlain, perſuadé que la Nouvelle France alloit prendre une meilleure face, y tranſporta toute ſa Famille. Mais de nouvelles guerres l'occuperent contre les Iroquois. Il étoit fort éloigné d'avoir des forces ſuffiſantes pour réprimer ces Barbares. La néceſſité le força de faire repréſenter, par des Députés, au Roi & au Maréchal de Montmorency, que ſa Compagnie le laiſſoit ſans ſecours, & qu'elle ne penſoit point à remplir ſes engagemens. Ces plaintes furent ſi bien reçues, que la Compagnie fut ſupprimée; & deux Particuliers (51) entrerent dans tous ſes droits. Champlain en fut d'abord informé par une Lettre du Viceroi, qui lui ordonnoit de prêter main-forte à ces deux Négocians. Enſuite une Lettre, du Roi même, l'aſſura que Sa Majeſté étoit ſatisfaite de ſes ſervices. Mais l'unique fruit qu'il tira de cette faveur fut l'augmentation de ſon autorité, dont il avoit plus beſoin que jamais, pour arrêter les querelles qui s'élevoient chaque jour entre les Partiſans de l'ancienne Compagnie & ceux de ſes Succeſſeurs: non que les Habitans de la Ville fuſſent en grand nombre; car malgré tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour la peupler, on n'y comptoit encore, en 1622, que cinquante perſonnes, en y comprenant les Femmes & les Enfans, & le commerce n'y étoit pas non plus bien ouvert; mais il ſe faiſoit à Tadouſſac avec plus de ſuccès, & l'on avoit établi une autre Traite aux Trois Rivieres, vingt-cinq lieues au-deſſus de Quebec. Il paroît que ce fut à l'occaſion des troubles domeſtiques, autant que pour oppoſer une forte barriere aux incurſions des Sauvages, que Champlain fit bâtir de pierre, en 1623, le Fort de Quebec. On eſt ſurpris de le voir enſuite repaſſer la Mer avec ſa Famille. Si ce n'étoit pas pour y ſolliciter du ſe-

Langueur de la Colonie.

Champlain fait ſupprimer la Compagnie.

(51) Ils ſe nommoient Guillaume & Emeric de Caen, Oncle & Neveu.

cours, on ne peut lui supposer d'autre motif qu'un changement qui l'intéressoit, & dont il pouvoit être informé. Le Maréchal de Montmorency avoit commencé à traiter de sa charge de Viceroi de la Nouvelle France, avec Henri de Levy, Duc de Vantadour, son Neveu, & le Traité fut conclu. Ce Duc, qui s'étoit retiré de la Cour, & qui avoit embrassé l'état Ecclésiastique, se proposoit bien moins d'augmenter ses richesses ou sa réputation, que de faire travailler à la conversion des Sauvages. Les Jésuites lui avoient inspiré ce pieux dessein; ils s'offrirent pour l'exécuter (52). On en vit partir plusieurs, en 1625, accompagnés d'Ouvriers & d'Artisans; & leur zele, partagé entre le salut des Indiens & le progrès de la Colonie, s'emploïa des deux côtés avec un égal succès. Quebec, auquel on n'avoit osé donner jusqu'alors que le nom de Bourgade ou d'Habitation, prit réellement la forme d'une Ville. Cependant, comme on n'y avoit point encore assez de forces pour arrêter les courses des Sauvages, l'impunité sembloit augmenter l'insolence de ces Barbares. Des allarmes continuelles retardoient la culture des terres; & les deux de Caen, ou leurs Associés, plus occupés de la traite des Pelleteries, que de la sûreté des Habitans, s'attiroient tous les reproches qui avoient fait supprimer l'ancienne Compagnie. Champlain fit là-dessus des représentations si vives au Conseil du Roi, qu'elles firent prendre la résolution, non-seulement de mettre le Commerce de la Nouvelle France en d'autres mains, mais de former un Plan invariable pour le soutien & l'accroissement de la Colonie. On proposa, au Cardinal de Richelieu, de créer une Compagnie de cent Associés. Il s'y détermina, sur un Mémoire qui lui fut présenté (53), & qu'on nous donne en substance, comme la source des prospérités de l'établissement François, en assurant même que si l'exécution avoit répondu parfaitement à la beauté du projet, la Nouvelle France seroit aujourd'hui la plus puissante Colonie de l'Amérique.

Il portoit que dès l'année suivante, les Associés y feroient passer deux ou trois cens Ouvriers de toutes sortes de Professions, & qu'ils promettroient d'augmenter, dans un certain nombre d'années, le nombre des Habitans jusqu'à seize mille, de les loger, les nourrir & les entretenir d'abord pendant trois ans; de leur assigner ensuite une portion des terres qu'on leur auroit fait défricher, & de leur fournir des grains pour les ensemencer; que tous les Colons seroient François naturels & Catholiques; que chaque Habitation auroit au moins trois Prêtres, défraïés par la Compagnie, pour leurs Personnes & leur ministere, pendant quinze ans, après quoi ils pourroient subsister des Terres défrichées qu'on leur assigneroit: que pour dédommager la Compagnie de tant de frais, le Roi accorderoit aux Associés, & perpétuellement à leurs Successeurs, le Fort & l'Habitation de Quebec, tout le Païs de la Nouvelle France, y compris la Floride, que les Prédecesseurs de Sa Majesté avoient fait habiter, tout le cours du grand Fleuve & des Rivieres qui s'y déchargent, ou qui se rendent à la Mer dans cette étendue de Païs, les Iles, les Ports, Ha-

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT. CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

Le Duc de Vantadour succede à la Viceroïauté.

Premiers Jésuites de la Nouvelle France.

Création d'une nouvelle Compagnie.

A quelles conditions.

(52) Les premiers furent les Peres Lallemand, Masse, & de Brebœuf, avec deux Freres Convers.

(53) Par MM. de Roquemont, Houal, de Lattaignant, Dablon, Duchene & Castillon.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

vres, Mines, conformément à l'Ordonnance, les Pêches, &c. Sa Majeſté ne ſe réſervant que le reſſort de la foi & hommage, avec une Couronne d'or du poids de huit marcs à chaque mutation de Roi, & les Proviſions des Officiers de la Juſtice ſouveraine, qui ſeroient nommés & preſentés par les Aſſociés lorſqu'on jugeroit convenable d'y en établir: que Sa Majeſté accorderoit auſſi le pouvoir de faire fondre des canons, de bâtir & fortifier des Places, de forger toutes ſortes d'armes, offenſives & défenſives, & de faire généralement tout ce qui ſeroit néceſſaire pour la ſûreté du Païs & la conſervation du Commerce; avec le droit de conceder des terres, en telle quantité que la Compagnie jugeroit à propos, de leur attribuer des titres, des honneurs, droits & pouvoirs, ſuivant les qualités, conditions & mérites des Perſonnes, aux charges, réſerves & conditions qu'elle y voudroit joindre; mais que pour l'érection des Duchés, des Marquiſats, Comtés & Baronies, on ſeroit obligé de prendre des Lettres de confirmation du Roi, ſur la préſentation du Cardinal de Richelieu, Grand-Maître, Chef, & Sur-Intendant de la Navigation & du Commerce de France: qu'afin que les Aſſociés puſſent jouir pleinement & paiſiblement de ce qui leur étoit accordé, Sa Majeſté révoquoit toutes conceſſions faites des mêmes Terres & Ports, accordoit pour toujours aux Aſſociés le trafic des Cuirs, Peaux & Pelleteries; & pour quinze années ſeulement, à commencer au premier de Janvier 1628, tout autre Commerce par terre ou par mer dans l'étendue actuelle du Païs & autant qu'il pourroit s'étendre, à la réſerve de la pêche des Morues & des Baleines, qui ſeroit libre à tous les Sujets de la Couronne; révoquant toute autre conceſſion contraire, & nommément les Articles accordés aux de Caen & leurs Aſſociés, ſous peine de confiſcation des Vaiſſeaux & des Marchandiſes, au profit de la Compagnie: que cependant tous les François habitués dans les mêmes lieux, qui ne ſeroient nourris ni entretenus aux dépens de la Compagnie, pourroient faire librement la traite des Pelleteries avec les Indiens, à condition qu'ils ne vendroient les peaux de Caſtors qu'aux Facteurs de la Compagnie, qui ſeroient obligés d'acheter les bonnes ſur le pié de quarante ſols tournois la piece, avec défenſe de les vendre à d'autres ſous peine de confiſcation: que le Roi feroit preſent, aux Aſſociés, de deux Vaiſſeaux de guerre, du port de deux à trois cens tonneaux, mais ſans proviſions; & que ſi ces Vaiſſeaux venoient à périr, la Compagnie les remplaceroit à ſes frais, hors le cas où ils ſeroient pris par les Ennemis de l'Etat en guerre ouverte: que ſi la Compagnie manquoit à faire paſſer, dans les dix premieres années, au moins quinze cens François de l'un & l'autre ſexe, elle reſtitueroit à Sa Majeſté la ſomme à laquelle ſeroient eſtimés les deux Vaiſſeaux de guerre; & que ſi, dans les cinq années ſuivantes elle manquoit encore de faire paſſer le même nombre d'Hommes & de Femmes, ſauf le cas de la priſe des Vaiſſeaux en guerre, elle feroit la même reſtitution, & ſeroit privée du Commerce accordé par les articles: qu'il lui ſeroit permis d'embarquer, dans ces deux Vaiſſeaux, des Capitaines, des Soldats & des Matelots, mais à condition que ſur ſa nomination, les Capitaines prendroient leurs Commiſſions de Sa Majeſté, auſſi-bien que les Com-

mandans des Places & Forts, déja conſtruits ou à conſtruire; & qu'à l'égard des autres Vaiſſeaux entretenus par les Aſſociés, le commandement en ſeroit donné, ſuivant l'uſage, à ceux qu'ils voudroient choiſir : que Sa Majeſté feroit auſſi préſent à la Compagnie de quatre coulevrines de fonte verte, accordées auparavant à celle des Moluques : que pour l'encouragement des Arts & des Manufactures, tous Artiſans, du nombre de ceux que la Compagnie s'engageoit à faire paſſer, retournant en France après avoir exercé leurs métiers pendant ſix ans dans la Colonie, ſeroient réputés Maîtres, & pourroient tenir Boutique ouverte dans Paris & toutes les autres Villes : que les Marchandiſes venant du même Païs & manufacturées par l'induſtrie des François ſeroient exemptes pendant quinze ans d'impôts & de ſubſides, dans toutes les parties du Roïaume; & que de même les munitions de guerre, les vivres & toutes les choſes néceſſaires pour l'avictuaillement & les embarquemens qui regarderoient la Nouvelle France, jouiroient auſſi long-tems des mêmes exemptions : que toutes Perſonnes, Eccléſiaſtiques, Nobles, Officiers, & autres, ſans diſtinction d'état & de qualité, pourroient entrer dans la Compagnie, ſans déroger aux Privileges de leurs Ordres; que les Aſſociés mêmes pourroient recevoir ceux qui ſe préſenteroient; que s'il s'en trouvoit qui ne fuſſent pas Nobles d'extraction, Sa Majeſté en ennobliroit juſqu'à douze, qui entreroient auſſi-tôt dans tous les Privileges de la Nobleſſe, & dont la condition paſſeroit à leurs Enfans; & que Sa Majeſté fourniroit, dans cette vue, douze Lettres de Nobleſſe, ſignées, ſcellées & expédiées, avec les noms en blanc, pour être diſtribuées par le Cardinal Grand-Maître à ceux qui lui ſeroient preſentés par la Compagnie : que les Deſcendans des François habitués dans la Nouvel' France, & les Sauvages amenés au Chriſtianiſme, ſeroient réputés Naturels François, pourroient en cette qualité venir habiter en France, y acquérir des terres, teſter, ſucceder, recevoir des Legs & des Donations, comme les vrais originaires & regnicoles François, ſans aucunes Lettres de Déclaration, ou de Naturalité : enfin que s'il arrivoit quelque guerre, étrangere ou domeſtique, qui mît obſtacle à l'exécution de ces Articles, Sa Majeſté accorderoit une continuation de délai, telle qu'on la jugeroit à propos dans ſon Conſeil, feroit expedier & ratifier toutes Lettres néceſſaires, & dans le cas d'oppoſition s'en réſerveroit la connoiſſance à elle-même. On ajoutoit que ſi les Aſſociés reconnoiſſoient dans la ſuite qu'il fût beſoin d'expliquer ou d'étendre quelques-uns des Articles, ou d'y en ajouter de nouveaux, Sa Majeſté y feroit pourvoir; qu'elle leur permettoit auſſi de dreſſer des Articles de Compagnie, avec les Reglemens & les Ordonnances qu'ils jugeroient néceſſaires pour le maintien de leur Société, & qui étant une fois approuvés par le Grand-Maître, revêtus de l'Autorité roïale & enregîtrés, ſeroient inviolablement gardés à l'avenir, tant par les Aſſociés, que par les Habitans établis de la Nouvelle France, ou par ceux qui s'y établiroient dans la ſuite.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

Ces Articles, ſignés, le 19 d'Avril 1627, par le Cardinal de Richelieu & par ceux qui avoient preſenté le projet, furent approuvés du Roi, & publiés en forme d'Edit. Enſuite le Duc de Ventadour aïant remis ſa charge

Le Cardinal de Richelieu & le Maréchal d'Effiat Chefs de la Compagnie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN.

de Viceroi, la Compagnie, qui prit le titre de Compagnie de Nouvelle France, ſe trouva bien-tôt compoſée de cent ſept Aſſociés, dont le Cardinal de Richelieu, & le Maréchal d'Effiat, Sur-Intendant des Finances, furent déclarés les Chefs. On comptoit de ce nombre le Commandeur de Razilly, Champlain, l'Abbé de la Magdeleine, & pluſieurs autres Perſonnes de condition. Le reſte étoit d'habiles Négocians, & de riches Bourgeois des principales Villes du Roïaume.

AUTRES VOÏAGES.

Obſtacles qui arrêtent longtems la Compagnie.

On ne douta plus que la Nouvelle France, ſoutenue par une Compagnie ſi puiſſante, ne devînt un des principaux objets de l'attention du Miniſtere. Cependant l'exécution de l'Edit du Roi fut ſuſpendue pendant quelques années. Les Anglois, prenant occaſion du Siege de la Rochelle pour commettre des Hoſtilités contre la France, quoique les deux Couronnes fuſſent en paix, ſurprirent la Colonie & ſe ſaiſirent des premiers Convois qui y furent envoïés. Cette diſgrace refroidit une partie des Aſſociés, juſqu'à leur faire mettre en doute ſi l'on avoit fait une perte réelle, & s'ils devoient preſſer la Cour de demander la reſtitution de Quebec? Les objections & les réponſes ſemblent mériter d'autant plus d'attention, qu'elles font connoître les véritables vues de la France, dans tout ce qu'elle a fait depuis pour ſe conſerver cet Etabliſſement. Les uns repréſentoient que le climat y étoit trop dur, que les avances excedoient le retour, & que le Roïaume ne pouvoit peupler un Païs ſi vaſte ſans s'affoiblir beaucoup.

Les Anglois ſurprennent Quebec.

On doute en France, s'il doit être conſervé.

Raiſons pour & contre.

» D'ailleurs, diſoient-ils, comment le peupler? Et de quelle utilité peut-il » être, s'il n'eſt pas peuplé? Les Indes Orientales & le Breſil ont dépeu» plé le Portugal. L'Eſpagne voit pluſieurs de ſes Provinces preſque deſer» tes, depuis la conquête de l'Amérique. A la vérité, ces deux Monar» chies ont été dédommagées par d'autres avantages, ſi la perte des Hom» mes peut ſe compenſer : mais depuis cinquante ans que nous connoiſ» ſons le Canada, qu'en avons-nous tiré? Il ne peut donc être d'aucune » utilité pour nous; ou, du moins, il faut convenir que notre Nation n'eſt » pas propre à tirer parti de ces Etabliſſemens. Enfin, l'on s'en eſt bien » paſſé juſqu'ici; & peut-être les Eſpagnols mêmes voudroient-ils être à » recommencer. Qui ne ſait que Charles-Quint, avec tout l'or & l'argent » qu'il tiroit du Pérou & du Mexique, n'a jamais pû entamer la France, » & qu'il a vu ſouvent échouer toutes ſes entrepriſes, faute de paîment » pour ſes Trouppes; tandis que François I, ſon Rival, trouvoit dans ſes » coffres dequoi ſe relever de ſes pertes, & faire tête à un Prince dont » l'Empire étoit plus vaſte que celui des premiers Céſars? Faiſons valoir » la France, conſervons-y les Hommes, profitons des avantages qu'elle » a pour le Commerce, mettons en œuvre l'induſtrie des Habitans; & » nous verrons entrer dans nos Ports toutes les richeſſes de l'Aſie, de l'A» frique & du Nouveau Monde «. A ces raiſons, d'autres répondoient que le climat de la Nouvelle France ne manqueroit pas de s'adoucir, à meſure que le Païs ſeroit découvert, & qu'on n'en pouvoit gueres douter, puiſqu'elle eſt ſituée ſous les mêmes Paralleles que les Régions les plus temperées de l'Europe : que le climat en eſt ſain, le terroir fertile, & qu'avec un travail modique on peut s'y procurer toutes les commodités de la vie : qu'il ne falloit pas juger de la France, comme de l'Eſpagne &

du Portugal, deux Etats que la guerre des Maures & leur retraite avoient épuisés d'Hommes avant la Découverte des deux Indes, & qui, malgré ces pertes, avoient entrepris de peupler d'immenses Régions; que loin de tomber dans les mêmes fautes, on devoit ne faire passer, tous les ans, en Amérique, qu'un petit nombre de Familles, n'y envoïer que des Soldats réformés, avec des Filles tirées des Hôpitaux, & placer les Habitations de maniere qu'elles pussent s'étendre, à mesure que les Habitans s'y multiplieroient; qu'on avoit déja l'expérience que les Femmes Françoises y sont fécondes, que les Enfans s'y élevent sans peine, qu'ils y deviennent robustes, bien faits, & d'un très beau sang : que la seule Pêche des Morues étoit capable d'enrichir le Roïaume, qu'elle ne demandoit pas de grands frais, & que c'étoit une excellente École pour former des Matelots; mais que pour en tirer tout l'avantage qu'elle peut produire, il falloit la rendre sédentaire, c'est-à-dire y occuper les Habitans mêmes de la Colonie : que les Pellereries pouvoient devenir un objet aussi considérable, si l'on avoit l'attention de n'en pas épuiser la source, pour s'enrichir tout-d'un-coup : qu'on pouvoit emploïer, pour la construction des Vaisseaux, les plus belles Forêts du Païs : enfin que le seul motif d'empêcher que les Anglois ne se rendissent trop puissans dans cette partie de l'Amérique, en joignant les deux bords du Fleuve Saint Laurent à leurs possessions, étoit plus que suffisant pour engager la Cour à se faire restituer Quebec. A l'objection du peu de progrès qu'on avoit fait en Canada depuis cinquante ans, Champlain répondit qu'il venoit uniquement de la mauvaise conduite des Sociétés particulieres.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT. CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

Les motifs d'honneur & de Religion se joignirent aux raisons de politique & d'intérêt, pour déterminer Louis XIII à ne pas abandonner aux Anglois l'ouvrage de tant d'années. On emploïa les Négociations; & pour leur donner plus de force, on arma six Vaisseaux, sous les ordres du Commandeur de Razilly. Le Traité de restitution fut signé à Saint Germain en Laie, le 29 de Mars 1630; & l'Acadie y fut compriſe, avec l'Ile Roïale, qu'on nommoit encore l'Ile du Cap Breton. On juge que la facilité des Anglois, à restituer l'Acadie, vint de ce qu'ils n'avoient pas encore pris de mesures pour s'y établir, & de son éloignement de la Nouvelle Angleterre, où la prudence les obligeoit de se fortifier avant que de penser à de nouvelles entrepriſes. Cependant, dès l'année 1621, la Cour de Londres avoit accordé au Comte de Sterling tous les Païs enlevés aux François; & ce Seigneur y envoïa, l'année suivante, un Officier, pour y jetter les fondemens d'une Habitation : mais cet Envoïé, étant parti trop tard, fut obligé de passer l'Hiver dans le Port de Saint Jean, en Terre-Neuve. Delà il se rendit en Acadie, mais ce ne fut que pour entrer dans le Port au Mouton, dont il changea le nom en celui de Baie de Saint Luc, & deux lieues plus loin dans un autre, qu'il nomma le Joli Port, *Pretty Port*, ou le Port Noir, *Black-Port*. Il reprit ensuite la route de Terre Neuve, d'où il retourna bien-tôt en Angleterre; & l'on ignore ce qui empêcha le Comte de Sterling de pousser plus loin cette entrepriſe : mais après la conclusion du Traité de Saint Germain, le Commandeur de Razilly & d'autres François y formerent de nouveaux Etabliſſemens.

Quebec & l'Acadie sont restitués aux François.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CHAMPLAIN. AUTRES VOÏAGES.

Accroiſſement & confirmation de l'établiſſement de la Nouvelle France.

La Compagnie étant rentrée alors dans tous ſes droits, on vit partir une Flotte nombreuſe pour la Nouvelle France, avec tout ce qui pouvoit ſervir, non-ſeulement à réparer les maux que la Colonie avoit ſoufferts, mais à la mettre en état de n'y jamais retomber. Champlain en fut nommé Gouverneur Général. On s'attacha une partie des Sauvages par le lien de la Religion; & les armes furent emploïées heureuſement, pour éloigner ceux qui s'obſtinerent à rejetter l'Evangile. Le College de Jéſuites, fondé à Quebec par la Maiſon de Gamache, & d'autres Inſtitutions Religieuſes qui s'y firent ſucceſſivement, ne contribuerent pas moins à l'ornement de cette Ville qu'à l'affermiſſement de la foi & du bon ordre dans les Nations converties. On forma de nouveaux Etabliſſemens, qui ſe peuplerent par degrés. Celui de Mont-real, aujourd'hui ſi floriſſant, prit une forme ſolide en 1642; & depuis l'Ile de ce nom juſqu'à Quebec, les bords du Fleuve Saint Laurent furent enrichis de belles Habitations. Mais c'eſt aſſez, pour répondre au titre de cet article, d'avoir conduit le Lecteur juſqu'à la perfection de l'Etabliſſement. Tout ce qui regarde ce Païs, les Villes & les Habitans, ſera rappellé dans la Deſcription générale, & dans les Relations particulieres de quelques Voïageurs. Ici nous continuerons de ſuivre les découvertes & l'origine des Colonies.

DECOUVERTE DU MISSISSIPI, ET VOÏAGE DU PERE MARQUETTE.

Celle de la Nouvelle France s'étoit accrue & fortifiée pendant une longue ſuite d'années; lorſqu'en 1670, ſous le Gouvernement de M. le Comte de Frontenac & l'Intendance de M. Talon, quelques François du Païs entreprirent de faire de nouvelles découvertes. On ſavoit, par le rapport des Sauvages, qu'il y avoit, à l'Occident, un grand Fleuve, nommé Michaſſipi par les uns & Miſſiſſipi par les autres, qui ne couloit, ni au Nord, ni à l'Eſt; d'où l'on concluoit qu'il devoit ſe rendre dans le Golfe du Mexique s'il avoit ſon cours au Sud, ou dans la Mer du Sud s'il alloit ſe décharger à l'Oueſt; & l'on ne pouvoit douter qu'il n'y eût beaucoup d'avantages à tirer de l'une ou l'autre navigation. M. Talon, qui avoit obtenu la liberté de retourner en France, ne voulut pas quitter l'Amérique ſans en avoir fait éclaircir un point de cette importance. Il en chargea le P. *Marquette*, Miſſionnaire Jéſuite, qui avoit déja parcouru preſque toutes les Contrées du Canada, où ſa vertu l'avoit fait reſpecter des Sauvages, & un Bourgeois de Quebec, nommé *Jolyet*, homme d'eſprit & d'expérience.

Elle eſt entrepriſe par le Pere Marquette & Jolyet.

Leur départ & leur route.

Ils partirent enſemble (54) de la Baie du Lac Michigan, s'embarquerent ſur la Riviere des Renards qui s'y décharge, & la remonterent juſqu'aſſez près de ſa ſource, malgré les Rapides qui en rendent la navigation fort pénible. Enſuite, l'aïant quittée pour marcher quelque tems, ils ſe rembarquerent ſur l'*Ouiſconſing*; & s'avançant toujours à l'Oueſt, ils ſe trouverent ſur le Miſſiſſipi, vers les quarante-deux degrés & demi de Latitude du Nord. Ce fut le 17 de Juin 1673 qu'ils entrerent dans ce fameux Fleuve, dont la largeur, & ſurtout la profondeur, leur parut répondre à l'idée qu'ils en avoient priſe ſur le récit des Sauvages. En ſe

(54) Nous avons la Relation de leur Voïage, ſous le titre de Découverte de quelques Païs & Nations de l'Amérique Septentrionale dans un Recueil de Thevenot, publié à Paris chez Moette, en 1687. *in*-4°.

laiſſant

laiſſant conduire au courant, qui n'eſt encore ici que d'une rapidité médiocre, ils ne furent pas longtems ſans rencontrer trois Bourgades de la Nation des *Illinois*, ſituées au-deſſous de l'endroit où le Miſſouri, que le P. Marquette nomme *Pekitanoni* dans ſa Relation, joint ſes eaux à celles du Miſſiſſipi. Ils en furent d'autant mieux reçus, que ces Sauvages redoutant les Iroquois, qui commençoient à faire des incurſions dans leur Païs, apprirent avec joie le ſecours qu'ils pouvoient eſperer de l'alliance des François. Les deux Voïageurs continuerent leur route, après quelques jours de repos, & deſcendirent le Fleuve juſqu'au Païs des *Akanſas*, vers les trente-trois degrés de Latitude. Alors, commençant à manquer de vivres, conſiderant qu'avec trois ou quatre Hommes ſa prudence ne leur permettoit pas de s'engager trop loin dans un Païs dont ils ne connoiſſoient pas les Habitans, & d'ailleurs ne pouvant plus douter que le Miſſiſſipi ne ſe déchargeât dans le Golfe du Mexique, ils retournerent aux Illinois, ils entrerent dans la Riviere de même nom, & la remonterent juſqu'à Chicagou, ſur le Lac Michigan, d'où ils étoient partis. Là, ils ſe ſéparerent; le P. Marquette pour demeurer chez les *Miamis*, Nation puiſſante qui habitoit le fond du Lac; & Jolyet pour aller rendre compte de leur Voïage à Quebec.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

LE P. MARQUETTE. 1673.

Ce n'étoit pas la premiere liaiſon que les François avoient faite avec les Miamis. M. Talon, qui s'étoit fait une étude de bien établir les droits de la Couronne dans toutes les parties du Canada, avoit déja fait aſſembler des Députés d'un grand nombre de Nations de l'Oueſt & du Nord, qui s'étoient volontairement ſoumiſes à la France; & *Saint Luſſon*, Subdélegué de l'Intendance de Quebec, s'étoit rendu au Sault de Sainte Marie, chargé d'une Commiſſion ſpéciale pour prendre poſſeſſion, au nom du Roi, de tous les Païs occupés par ces Peuples. Les Miamis, qui étoient du nombre, firent un accueil plein d'affection au P. Marquette. Ce Miſſionnaire mourut parmi eux en 1675, après avoir emploïé quatre ans à leur converſion.

Droits de la France établis dans le Canada.

Sa mort & le départ de M. Talon firent perdre de vue le Miſſiſſipi juſqu'en 1676. Enfin un autre François, qui étoit depuis quelques années en Amérique, & qui n'y étoit paſſé que pour s'enrichir, ou ſe diſtinguer par quelque entrepriſe honorable, comprit qu'il n'en pouvoit trouver de plus belle occaſion. Il ſe nommoit Robert *Cavelier*, ſieur de la Salle. Sa jeuneſſe s'étoit paſſée chez les Jéſuites, & les engagemens qu'il avoit pris dans cet Ordre l'avoient exclu de l'héritage de ſa Famille. Il avoit de l'eſprit & de la réſolution; mais on lui attribue un excès de hauteur & de dureté, qui l'empêcha de recueillir le fruit de ſes travaux.

VOÏAGE DE CAVELIER DE LA SALLE. 1676.

Son caractere.

Son premier projet avoit été de chercher un paſſage au Japon, ou à la Chine, par le Nord ou par l'Oueſt du Canada; & quoique dépourvu de tout ce qui étoit néceſſaire pour un ſi grand deſſein, il s'en occupoit uniquement, lorſque Jolyet revint à Montréal avec la nouvelle de ſa Découverte. Non-ſeulement la Salle ne douta point, après l'avoir entendu, que le Miſſiſſipi n'allât ſe rendre dans le Golfe du Mexique, mais il eſpera qu'en remontant ce Fleuve au Nord, il pourroit découvrir le premier objet de ſes recherches. Le Comte de Frontenac, dont il avoit obtenu l'a-

Son premier projet.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

mitié, l'assura de son secours, & lui conseilla de repasser en France, pour communiquer son dessein au Gouvernement. Il partit sur le premier Vaisseau.

CAVELIER DE LA SALLE. 1676.

En arrivant à la Cour, il apprit la mort de M. Colbert, & ce contretems lui fit craindre pour le succès de son Voïage : mais aïant remis ses Lettres au Marquis de Seignelay, qui avoit succedé au Département de la Marine, ce Ministre fut si satisfait de son esprit & prit tant de goût pour ses ouvertures, qu'il lui fit obtenir du Roi toutes sortes de faveurs. Sa Majesté lui fit expédier des Lettres de Noblesse, lui accorda la Seigneurie de Catarocouy, proche du Lac Ontario, avec le Gouvernement d'un Fort du même nom, dont il pouvoit tirer de l'utilité pour ses vues, & le revêtit d'un pouvoir fort étendu, pour le Commerce & pour la continuation des découvertes. Le Prince de Conti, près duquel il avoit trouvé de l'accès, devint un de ses plus ardens Protecteurs, & ne lui demanda point d'autre reconnoissance que d'associer à l'entreprise un Homme qu'il honoroit de sa protection. C'étoit le Chevalier de *Tonti*, frere d'un Officier militaire de la Nouvelle France, & Fils du célebre Auteur de la Tontine. La Salle regarda cette demande du Prince comme une nouvelle faveur, & n'eut en effet qu'à se louer des services de Tonti, sous le nom duquel nous avons une Relation de ses Voïages (*). Il avoit servi en Sicile avec honneur ; il y avoit même eu la main emportée d'un éclat de Grenade : mais il s'en étoit fait mettre une de fer, dont il se servoit fort adroitement.

Faveurs qu'il reçoit à la Cour de France.

1678. Il part avec le Chevalier Tonti.

Ils s'embarquerent tous deux à la Rochelle, le 14 de Juillet 1678, avec trente Hommes, entre lesquels ils n'avoient pas négligé de prendre des Pilotes & des Ouvriers. Leur navigation fut heureuse. Ils s'arrêterent peu à Quebec, dans l'impatience de se rendre au Fort de Catarocouy. Le premier soin de la Salle fut de réparer cette Place, qui n'avoit que des pieux pour défense, & de faire construire une Barque. Ensuite s'étant avancé jusqu'à Niagara, il y traça un autre Fort, dont il confia la garde au Chevalier de Tonti, avec trente Hommes. Il laissa ses ordres pour la construction d'une seconde Barque, à l'entrée du Lac Erié, au-dessus de la chute de Niagara, tandis que parcourant à pié tout le Canton de *Tsonontouan*, il fit, pendant tout le reste de l'Hiver, quantité de courses, qui n'eurent point d'autre objet que le Commerce des Pelleteries. Une expédition, telle qu'il la méditoit, ne demandoit pas peu de secours ; & c'étoit pour ne les devoir qu'à lui-même, qu'il vouloit commencer par augmenter sa Fortune. Il revint par terre à Catarocouy, d'où il envoïa sa Barque à Niagara, chargée de provisions & de Marchandises. Elle continua de faire heureusement quelques autres Voïages ; mais s'étant un jour trop approchée de terre, elle s'y brisa.

Son ardeur & ses préparatifs.

1679. Divers accidens qui le retardent.

Cette disgrace ne le déconcerta point. La Barque, qu'il avoit fait construire à l'entrée du Lac Erié, se trouvant prête au mois d'Août 1679, il s'y embarqua, avec quarante Hommes, & prit la route de Michillimakimak. Une rude tempête, qu'il essuïa dans cette traverse, dégoûta une grande partie de ses gens, jusqu'à les faire déserter : mais le Chevalier de Tonti, qui avoit pris une autre route, eut le bonheur de les rencontrer, & les engagea presque tous à le suivre. De Michillimakimak, la

(*) On verra, ci-dessous, l'usage qu'il en fut prendre.

Barque paſſa dans la Baie, d'où elle fut renvoïée chargée de Pelleteries à Niagara. La Salle ſe rendit, en Canot, à la Riviere de Saint Joſeph, & retourna bientôt à Catarocouy, où il apprit la perte de ſa ſeconde Barque. On rapporte que les Sauvages, l'apperçevant ſur leurs Lacs, ſe crurent perdus s'ils ne faiſoient abandonner aux François l'idée de les viſiter avec des Bâtimens de cette grandeur; que les Iroquois, ſurtout, profiterent de l'occaſion pour jetter de la défiance parmi les Nations Algonquines, & qu'une Troupe d'Outaouais, aïant vu la Barque à l'ancre dans une Anſe, y accourut, ſous prétexte de voir un ſpectacle ſi nouveau pour les Habitans du Païs; qu'avec la confiance qu'on a pour des Alliés, on leur permit de monter à bord, où il ne ſe trouvoit que cinq ou ſix Hommes, qui furent égorgés par ces Barbares; & que les Aſſaſſins, après avoir enlevé toute la charge du Bâtiment, y mirent le feu.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1679.

Mauvais ſort d'une Barque Françoiſe.

Ce malheur en eut un autre à ſa ſuite. La Nation, dont la Salle ſe promettoit le plus pour le ſuccès de ſon entrepriſe, étoit celle des Illinois, alors très nombreuſe, & qui occupoit pluſieurs Poſtes dont on pouvoit faire des Entrepôts commodes entre le Canada & le Miſſiſſipi. Le Chevalier de Tonti s'étoit avancé de ce côté là, pour mettre ces Indiens dans ſes intérêts, & n'avoit pas eu de peine à réuſſir; mais aïant peu de monde avec lui, il ne put garantir ſes nouveaux Alliés d'une incurſion des Iroquois, qui les ſurprirent preſque ſous ſes yeux, & qui en maſſacrerent un très grand nombre. La Salle arriva dans ces circonſtances, & n'eut pas peu de peine à ménager l'eſprit des Illinois, que leur diſgrace avoit refroidis pour les François. Ses chagrins augmenterent bientôt par la perte d'une partie de ſes gens, & de ceux mêmes ſur leſquels il faiſoit le plus de fond. Ces Perfides étoient convenus de l'empoiſonner; mais ils furent découverts, & ſe déroberent au châtiment par la fuite. Sa ſeule reſſource, pour les remplacer, fut d'engager à ſon ſervice une troupe de jeunes Illinois, avec leſquels il réſolut, malgré tant d'obſtacles, de commencer ſérieuſement ſes découvertes.

1680. La Salle fait remonter le Miſſiſſipi.

Il chargea d'abord un François, nommé Dacan, & le Pere Hennepin, Récollet, qu'il avoit amené de Quebec, de remonter le Miſſiſſipi au-deſſus de la Riviere des Illinois, & s'il étoit poſſible, juſqu'à ſa ſource. Ces deux Voïageurs partirent du Fort de Crevecœur le 28 de Février 1680. Ils entrerent dans le Miſſiſſipi, & le remonterent juſqu'aux quarante ſix degrés de Latitude du Nord. Là ils furent arrêtés par une chute d'eau aſſez haute, qui prend toute la largeur du Fleuve, & que le P. Hennepin nomme le Sault de Saint Antoine de Padoue. Ils tomberent alors entre les mains d'une Nation Indienne, nommée les *Sious*, qui les retint aſſez longtems Priſonniers, mais ſans leur faire aucun mauvais traitement, & qui les rendit à d'autres François, arrivés du Canada. L'Hiſtorien de la Nouvelle France ne paroît pas perſuadé qu'ils aient continué leur Voïage juſqu'à la ſource du Miſſiſſipi (55), & les fait retourner du Sault de Saint

Difficultés ſur la Relation de ce Voïage.

(55) Il traite de Roman la Relation du P. Hennepin, qui leur fait rencontrer pluſieurs Habitations Françoiſes ſur ce Fleuve, trouver ſa ſource ſur une haute Montagne, & pouſſer leur courſe juſqu'au Lac des *Aſſiniboils*; il porte le même jugement des Miſſions de Récollets, qu'on trouve marquées en pluſieurs endroits ſur les Cartes, & qui déſignent tout

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1680.

Antoine » pour descendre le Fleuve jusqu'à la Mer, d'où ils retourne » rent, dit-il, au Fort de Crevecœur, sans qu'il leur fût rien arrivé de » considérable.

Quelque jugement qu'on en doive porter, de nouveaux embarras, survenus à la Salle après leur départ, le retinrent dans son Fort de Crevecœur jusqu'au mois de Novembre, & l'obligerent ensuite de retourner à Catarocouy. Dans cette route, aïant remarqué sur la Riviere des Illinois un lieu qui lui parut fort avantageux pour la construction d'un nouveau Fort, il en traça le plan, & fit venir le Chevalier de Tonti, qu'il chargea de l'exécution. Mais à peine l'ouvrage fut commencé, que Tonti, informé du soulevement des François dans le Fort de Crevecœur, se vit dans la nécessité d'y courir. Il n'y trouva que sept ou huit Hommes, abandonnés par leurs Compagnons, qui avoient pris la fuite avec tout ce qu'ils avoient été capables d'emporter. De nouvelles hostilités des Iroquois lui faisant craindre de ne pouvoir s'y défendre, il en tira les huit François, pour aller passer l'Hiver avec eux dans la Baie du Lac Michigan.

Nouveaux obstacles qui arrêtent la Salle.

La Salle, qui n'avoit pu recevoir aucun avis de cette retraite, fut extrêmement surpris, au Printems de l'année suivante, lorsqu'étant allé au Fort de Crevecœur, il le vit désert. Quoiqu'il n'eût pas un grand nombre d'Hommes, il trouva le moïen d'y mettre une nouvelle Garnison, & de faire travailler au second Fort, qu'il avoit tracé, l'année précédente, sous le nom de Fort Saint Louis. Ensuite s'étant rendu à Michillimakimac, où Tonti étoit arrivé avec sa Trouppe, ils en partirent ensemble, vers la fin d'Août, pour Catarocouy. Trois mois se passerent, soit à faire de nouvelles levées de François, soit à rassembler des provisions. Enfin la Salle prit la route des Illinois, avec tout son monde; & trouvant ses deux Forts dans l'état où il les avoit laissés, il ne pensa plus qu'à l'exécution du projet que tant de malheurs & de contretems avoient retardé.

1682.

La Salle descend le Fleuve du Mississipi jusqu'à l'embouchure.

Ce fut au commencement de l'année 1682, qu'il descendit la Riviere des Illinois; & le 2 de Février, il se trouva sur le Fleuve Mississipi. Le 4 de Mars, il prit possession, avec toutes les formalités ordinaires, du Païs des Akansas; & le 9 d'Avril, il reconnut l'embouchure du Fleuve. On verra, dans les Relations particulieres, quelques autres circonstances de ce Voïage; mais elles y sont mêlées de tant d'erreurs, qu'il n'y a de bien certain que ce qu'on en vient de rapporter. Après avoir achevé cette importante découverte, avec le soin d'établir, par des prises de possession, auxquelles on ne pouvoit rien opposer (56), les droits de la France sur tout le

au plus, dit-il, des lieux où le Pere Hennepin a dit la Messe, ou planté des Croix. Il ajoute que ce Religieux ne sav vit pas un mot des Langues de tous ces Peuples, & ne s'est arrêté chez aucun, que pendant sa captivité chez les Sious. En effet, la source du Mississipi est encore inconnue; le Lac des Assiniboils est fort éloigné des lieux où les deux Voïageurs avoient été, & les François n'avoient alors aucun Etablissement sur les bords du Fleuve qu'ils descendirent. Il est même assez difficile de comprendre comment ils purent aller jusqu'à son embouchure, le descendre, & le remonter jusqu'aux quarante-six degrés, demeurer Prisonniers chez les Sious pendant plusieurs mois, & cela dans l'espace de moins d'une année. *Histoire de la Nouvelle France, l.* x. *p.* 461.

(56) On a déja vu que Ferdinand Soto avoit

cours connu d'un des plus grands Fleuves du Monde, la Salle ſe rembarqua, l'onzieme jour d'Avril, & remonta heureuſement juſqu'aux Illinois, d'où étant allé paſſer l'Hiver à la Baie, il ne put arriver, à Quebec, qu'au Printems de l'année ſuivante. Quelques mois après, il quitta la Nouvelle France, pour aller rendre compte de ſon Expédition à la Cour.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1683.

Son retour en France.

Quelques mauvais offices que ſes Ennemis lui euſſent rendus par leurs Lettres, il y fut reçu avec de ſi hautes marques d'eſtime, qu'elles l'encouragerent à propoſer au Miniſtre le deſſein qu'il avoit formé de reconnoître par Mer l'embouchure du Miſſiſſipi, pour en fraïer le chemin aux Vaiſſeaux François, & pour y commencer un Etabliſſement. Non-ſeulement ſon projet fut approuvé, mais il fut chargé des préparatifs.

Il entreprend de viſiter le Miſſiſſipi par Mer.

Sa Commiſſion & ſes préparatifs.

Sa Commiſſion portoit que tous les François & les Sauvages, depuis le Fort Saint Louis des Illinois juſqu'à la Nouvelle Biſcaie, ſeroient ſous ſes ordres; que le Commandant de l'Eſcadre, qui le porteroit de France en Amérique, ſe conduiroit par ſes conſeils ſur la route, & lui donneroit, à ſon débarquement, tous les ſecours qui pourroient s'accorder avec la conſervation des Vaiſſeaux du Roi. Quatre Bâtimens de différentes grandeurs furent armés à Rochefort, & l'on y embarqua deux cens quatre-vingt perſonnes, en y comprenant les Equipages. Le reſte étoit compoſé, d'une Famille Canadienne (57), de cent Soldats, de trente Volontaires, dont pluſieurs étoient Gentilshommes, de quelques Filles, & d'un certain nombre d'Engagés & d'Artiſans. Mais on avoue que ce choix fut fait avec peu de ſoin. La plûpart des Soldats étoient des Miſérables, réduits à l'aumône; pluſieurs étoient eſtropiés ou contrefaits, & ne ſavoient pas manier un Fuſil. Les Ouvriers ne valoient pas mieux; & l'expérience fit connoître qu'il n'y en avoit pas un qui entendît ſa profeſſion. Entre les Volontaires, on comptoit deux Neveux de la Salle, nommés *Cavelier* & *Morange*t, dont le premier n'avoit pas plus de quatorze ans; trois Eccléſiaſtiques de Saint Sulpice, l'un Frere, l'autre Parent de la Salle, & le troiſieme nommé *Majulle*; quatre Récollets, qu'on nomme auſſi; le Pere *Mambré*, qui avoit accompagné la Salle dans ſes découvertes; le Pere le *Clerc*, qui avoit paſſé quelque-tems en Canada; le Pere *Douay* & le Pere *Marquet*, deſtinés, les uns à demeurer dans le nouvel Etabliſſement, les autres à faire des Miſſions parmi les Sauvages; mais le quatrieme, étant tombé malade dès le premier jour de la navigation, fut débarqué & diſpenſé du Voïage; enfin un Bourgeois de Rouen, nommé *Joutel*, à qui la Salle reconnut tant de probité & d'intelligence, qu'il en fit comme ſon Intendant. Les quatre Bâtimens étoient *le Joli*, Fregate d'environ quarante Canons; une autre Fregate de ſix Canons, nommée *la Belle*, que le Roi avoit donnée à la Salle; la Flutte l'*Aimable*, du port de trois cens tonneaux, ſur laquelle étoient tous ſes effets, & une Caiche de trente tonneaux, chargée de munitions & de Marchandiſes. Le Commandant de la

traverſé plus d'une fois le Miſſiſſipi, que les Eſpagnols nommoient *Cucagua*; mais il n'y fit aucun établiſſement. *Voiez* l'Hiſtoire de la Compagnie de la Floride, traduite de l'Eſpagnol, par Citry de la Guette.

(57) Dont le Chef ſe nommoit *Talon*.

(58) On a de lui une Relation fort eſtimée.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE.

1684.

Fregate Roïale, nommé de *Beaujeu*, avoit pour Lieutenant le Chevalier d'*Here*, & *Duhamel* pour Enseigne.

Cette petite Escadre partit de la Rochelle, le 24 de Juillet 1684, avec la Flotte des Iles & du Canada, qui devoit faire voile sous les ordres du Commandant, jusqu'à la vue des Terres d'Espagne. Elle en fut séparée par un accident, qui la retarda de cinq ou six jours, mais qui ne l'empêcha point d'arriver le 16 d'Août à la vue de Madere. Quelques jalousies d'autorité, qui s'éleverent entre le Commandant & la Salle, firent mal augurer du succès d'une entreprise dont ils devoient partager l'honneur, surtout lorsqu'elles eurent causé la perte de la Caiche, qui fut enlevée, à la Côte de Saint Domingue, par deux Pyrogues Espagnoles. Cependant, après avoir relâché dans un Port François de cette Ile, on doubla heureusement la Pointe Occidentale de Cuba; & le 28 de Septembre on découvrit les Terres de la Floride.

Départ de l'Escadre.

Fâcheux démêlés entre lui & le Commandant.

Erreurs & embarras de la Route.

On avoit dit, à la Salle, que dans le Golfe du Mexique les courans portoient à l'Est; d'où il conclut que l'embouchure du Missisipi devoit être encore bien loin à l'Oueſt. Cette erreur causa toutes ses disgraces. Elle le fit tourner de ce dernier côté: mais il avançoit peu, parceque de tems en tems il s'approchoit de la terre, qu'il se voïoit obligé de suivre à vue, pour découvrir ce qu'il cherchoit. Le 10 de Janvier 1685, il se trouva, comme on l'a conjecturé depuis, assez proche de l'embouchure du Fleuve; mais persuadé qu'il étoit par le travers des Apalaches, il passa outre, sans y envoïer même sa Chaloupe. Quelques jours après, sur quelques explications qu'il reçut des Sauvages, il voulut retourner vers le même lieu. Alors le Commandant, quoiqu'obligé à la déférence par l'ordre du Roi, refusa de suivre ses intentions. De part & d'autre, on s'aigrissoit de plus en plus; & la Salle, après s'être obstiné mal-à-propos sur d'autres points, ceda plus mal-à-propos encore lorsqu'il falloit user de l'autorité dont il étoit revêtu. La route fut continuée à l'Oueſt, & l'Escadre arriva bientôt à la Baie de Saint Bernard; mais sans la connoître. Cette Baie est éloignée de cent lieues, à l'Oueſt, de l'embouchure du Missisipi.

1685.

On passe au-delà du Missisipi.

On se trouve, sans le savoir, dans la Baie de Saint Bernard.

On y mouilla, & les Chaloupes furent envoïées à la découverte. Elles apperçurent une fort belle Riviere, à l'entrée de laquelle il n'y a pas plus de dix ou douze piés d'eau. Après beaucoup de recherches, & plusieurs conseils où l'on ne concluoit rien, parceque l'un des deux Chefs n'ouvroit point un avis auquel l'autre n'affectât de s'opposer, la Salle, qui ne se croïoit pas loin du Missisipi, & que la présence du Commandant ne faisoit plus que gêner, résolut de débarquer dans le lieu où il étoit. Dès le lendemain, qui étoit le 10 de Février, il envoïa ordre au Capitaine de *la Flutte*, de la décharger de ce qu'elle avoit de plus pesant, & de lui faire passer la Barre. En même-tems, comme il ne se fioit point assez à l'habileté de cet Officier, pour se reposer sur lui d'une manœuvre qui avoit ses difficultés, il ordonna au Capitaine de *la Belle*, de se charger de l'opération. Celui de la Flutte regarda cette préférence comme un outrage, & refusa d'obéir. La Salle, embarrassé d'un refus auquel il n'avoit pas dû s'attendre, voulut que ce mouvement de la Flutte se fît du moins sous ses yeux: mais lorsqu'il se disposoit à s'y rendre, un Lieute-

La Salle prend le parti d'y débarquer.

Nouvelle disgrace qui lui arrive.

nant d'Infanterie, nommé la Sablonière, & cinq ou six autres François, qui étoient à se promener dans un Bois voisin, furent enlevés par des Indiens; & cette nouvelle l'obligea de courir pour les dégager. Tandis qu'il s'éloignoit du rivage, aïant jetté les yeux vers l'embouchure de la Riviere, il apperçut sa Flute, qui manœuvroit de mauvaise grace, & qui sembloit menacée de se briser contre des battures. Le desir de délivrer ses gens l'emporta sur cette crainte; il continua de marcher vers les Indiens, qu'il força de les lui rendre: mais un coup de Canon, qu'il entendit, lui fit juger qu'on l'avertissoit du malheur de sa Flutte. En effet, il la trouva échouée. On n'a point douté que cet accident ne fût venu d'un dessein prémédité du Capitaine, qui se nommoit *Aigron*. Ce Bâtiment aïant à bord les munitions, les ustensiles, les outils, & tout ce qui étoit nécessaire pour un Etablissement, la Salle, qui se reprochoit de n'avoir pas regardé cette perte comme le plus grand malheur qu'il pût redouter, se hâta d'y apporter du remede: mais il fut surpris de voir une partie des Témoins dans l'inaction. Cependant, avec la Chaloupe & le Canot de la Frégate, que Beaujeu n'osa lui refuser, il commença par sauver l'Equipage. Ensuite il songea aux poudres, aux vivres & aux liqueurs, dont il fit porter à terre environ trente Barriques. Si la Chaloupe de la Flutte eut partagé le travail, presque tout auroit été déchargé; mais il paroît qu'on l'avoit éloignée à dessein, & la nuit étant survenue, il fallut attendre au jour suivant pour achever le transport. Bientôt, le vent qui venoit de haute Mer, se renforça & grossit les vagues. La Flute heurta contre des Rochers, qui l'ouvrirent; & dans les ténebres, quantité de Marchandises, sorties par diverses fentes, furent emportées par les flots. Comme on ne s'en apperçut qu'au point du jour, on ne put sauver, au plus, que trente Barriques de vin & d'eau-de-vie, avec quelque partie des farines, des viandes salées & des légumes.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1685.

Comment la Salle perd un de ses Bâtimens.

Ce qu'on en sauve.

Cette perte entraîna des suites encore plus fâcheuses. On commençoit à se trouver environné de Sauvages, que toutes les précautions ne purent empêcher d'enlever une partie de ce qu'on avoit sauvé du naufrage. On ne s'en apperçut même, que lorsqu'ils se furent retirés avec leur butin. Ils avoient laissé au rivage plusieurs Canots, dont on se saisit; mais ces foibles représailles furent païées bien cher. Ils revinrent, pendant la nuit, pour reprendre leurs Canots; & trouvant endormis ceux qui les gardoient, ils en tuerent deux, *Orry* & *Desloges*: ils en blesserent quelques autres, & se retirerent sans autre perte que celle des Canots, qu'ils n'eurent pas le tems d'emporter. Tant de disgraces consécutives rebuterent une partie de ceux qui s'étoient engagés dans cette Expédition; surtout lorsque les plus mal intentionnés eurent commencé à décrier la conduite du Chef, en traitant son entreprise même, de folle & de témeraire. Mais loin d'en être abbattu, jamais il ne montra plus de courage & de résolution. Il fit construire un Magasin, qu'il environna de bons retranchemens; & s'imaginant que la Riviere, où il étoit entré, pouvoit être un des bras du Missisipi, il résolut de la remonter. Comme la Fregate se disposoit à reprendre la route de France, il pria Beaujeu de lui remettre les Canons & les Brûlots qu'il avoit à bord, & qui n'avoient été embarqués que pour

Fâcheuses suites de cette perte.

Départ de Beaujeu. En quel état il laisse la Salle.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1685.

l'Etabliſſement. Beaujeu répondit qu'ils étoient au fond du Vaiſſeau, dont il faudroit changer tout l'arrimage pour les en tirer, & que cette opération demandoit plus de tems qu'il ne lui en reſtoit pour éviter, dans ſon retour, les dangers de la mauvaiſe ſaiſon. Ainſi la Salle ſe vit réduit aux ſix petites Pieces de campagne qu'il avoit ſur la Belle, ſans un ſeul boulet. Mais Beaujeu lui donna une preuve encore plus éclatante de ſes mauvaiſes intentions. Quoique la perfidie du Capitaine de la Flute fût avérée, il le reçut dans ſon bord, avec tout l'Equipage de ce Bâtiment, dans la ſeule vue de le ſouſtraire à la punition qu'il méritoit, & contre la parole qu'il avoit donnée à la Salle de n'embarquer perſonne ſans ſon conſentement. Il mit à la voile vers le 15 de Mars.

Fort bâti à l'embouchure de la Riviere de Saint Bernard.

Le nombre des François, qu'il laiſſoit dans la Riviere de Saint Bernard, étoit d'environ deux cens vingt. La Salle fit jetter auſſitôt les fondemens d'un Fort ; & chargeant Joutel de l'achever, avec cent-vingt perſonnes dont il lui laiſſa le commandement, il s'embarqua lui-même ſur la Riviere, dans le deſſein de la remonter auſſi loin qu'il ſeroit poſſible. Entre les cinquante Hommes qui devoient l'accompagner, il avoit pris Cavelier ſon Frere, Chefdeville, deux Récollets & pluſieurs Volontaires.

La Salle veut remonter cette Riviere.

Mais ſa navigation fut bientôt interrompue. Les Sauvages s'approchant toutes les nuits du Fort qu'il avoit fait commencer, Joutel, qui avoit ordre de les tenir en reſpect, fit tirer ſur eux quelques coups de fuſil, dont le bruit alla juſqu'aux oreilles de la Salle. Il ne devoit pas être bien loin. Auſſi retourna-t'il ſur le champ avec ſix ou ſept Hommes ; & trouvant Joutel en ſûreté, il lui apprit qu'il avoit déja découvert un très beau Païs ; qu'il avoit deſſein d'y conſtruire un ſecond Fort, dans le lieu où il avoit laiſſé ſa Troupe, & qu'il en avoit même donné l'ordre en la quittant. Il partit enſuite, pour la rejoindre ; mais à ſon arrivée, il trouva que pluſieurs de ſes Ouvriers s'étoient laiſſés enlever leurs outils par les Sauvages, & leur en aïant fait donner d'autres, il reconnut bientôt qu'ils n'étoient pas plus capables de s'en ſervir que de les garder. Il fut obligé de faire venir une partie des Artiſans, qui étoient demeurés dans le premier Fort ; & non-ſeulement le travail n'en alla pas plus vite, mais les Ouvriers qui reſtoient à Joutel, irrités apparemment de voir leur tâche plus peſante, conſpirerent contre lui. Il en fut informé aſſez tôt, pour arrêter le déſordre en ſe ſaiſiſſant des plus coupables ; & ſur l'avis qu'il en fit donner à la Salle, il reçut ordre de l'aller joindre avec tout ſon monde. Ainſi le premier Fort fut abandonné : mais le ſecond en fut pouſſé avec plus de chaleur. Malgré le chagrin que la Salle reſſentoit de tant d'obſtacles, il ſe fit lui-même l'Architecte de ſon Ouvrage : il donnoit l'exemple du travail ; & ſa fermeté eut le pouvoir d'inſpirer enfin l'émulation.

Il s'arrête & bâtit un ſecond Fort.

Fort nommé Saint Louis.

Le nouveau Fort reçut le nom de Saint Louis. On y étoit du moins à couvert de l'inſulte des Sauvages du Païs, qu'on avoit déja reconnus pour une Nation fort dangereuſe. Ils ſe nomment les *Clamcoets*. On les repréſente cruels, perfides, d'une humeur boutſone, naturellement railleurs, contrefaiſant tout ce qu'ils voient faire, & cachant ſi bien tous ces défauts ſous une apparence de gaieté & de franchiſe, qu'ils ne ſont jamais plus

Odieux caractere des Clamcoets.

à craindre

à craindre, que lorſqu'ils s'empreſſent à marquer de l'amitié. Les Hommes vont preſque nus, & les Femmes ne ſont couvertes que depuis la ceinture juſqu'aux genoux ; mais les uns & les autres ont un air affreux. Plus loin dans les terres, on rencontre d'autres Peuples, qui ont à-peu-près la même barbarie, & qui ſont diſtingués par différens noms. Leurs uſages n'ont preſqu'aucune reſſemblance avec ceux des autres Nations de l'Amérique Septentrionale. Ils ſeront rappellés dans un autre article, auſſi bien que les propriétés de leur Païs. Environ cent lieues plus loin, vers le Nord, on trouve les *Cenis*, ou *Aſſenis*, qui ſont plus humains, plus ſédentaires, qui cultivent la terre, où ils ſement du Maïz, des Féves, des Citrouilles, des Melons, & d'autres légumes. Ils plantent du Tabac & nourriſſent quantité de chevaux, qu'ils emploient ordinairement à porter le Gibier, qu'ils tuent dans leurs Chaſſes. La maniere, dont ils font la guerre, n'eſt pas moins différente de celle des autres Indiens de la Floride. Ils ſont à cheval, armés d'un Carquois de peau de Bœuf, rempli de fleches, qui leur pend derriere le dos en Bandouliere. Ils ont un arc, & ſur le bras gauche un petit plaſtron de cuir, avec lequel ils parent les fleches. Le mors de leurs Chevaux n'eſt qu'une corde de crin. Leurs étriers ſont ſoutenus d'une corde du même fil, & tiennent à une peau de Biche, pliée en quatre, qui ſert de Selle. Ce ne ſont que de petites planches, larges de trois pouces, & longues de cinq. Les Cenis ont pour voiſins les *Ayenis*, avec leſquels ils vivent en bonne intelligence, & dont la Nation eſt moins nombreuſe, quoique Joutel ne donne pas, aux Cenis mêmes, plus de mille Hommes en état de porter les armes. Ces Sauvages ſont bien faits, Hommes & Femmes, & n'ont rien de déſagréable dans les traits du viſage ; mais ils ſe picquent & ſe peignent le corps. On ne les voit couverts que pendant le regne des vents du Nord, qui les obligent de ſe couvrir de peaux bien paſſées. Quoiqu'on ne leur connoiſſe ni Temples, ni culte reglé, ils donnent quelques marques de Religion dans le tems de leur récolte, par une certaine conſécration des premices, & par l'offrande qu'ils en font à quelque Divinité qu'on ignore. Leur maniere de marquer de l'affection eſt ſinguliere : les uns ſe contentent de ſouffler dans l'oreille, à ceux qu'ils veulent ſaluer. D'autres commencent par ſe frotter la poitrine & le bras avec la main, & font enſuite la même choſe à ceux qu'ils veulent honorer ou careſſer.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1685.

Cenis, ou Aſſenis.

Ces Indiens different de tous ceux de la Floride.

La Salle, après avoir achevé ſon Fort, réſolut de faire, ſur ſa Frégate, le tour de la Baie Saint Bernard, qu'il nomma auſſi la Baie de Saint Louis. Il s'embarqua au mois d'Octobre, & ne laiſſa dans ſon Fort que trente-quatre Hommes ſous les ordres du ſage Joutel, en lui défendant de recevoir aucun de ceux qu'il avoit choiſis pour l'accompagner, s'il ne ſe préſentoit avec une Lettre de ſa main. La mort lui avoit enlevé pluſieurs de ſes plus braves gens, tels que *Villeperdry*, & *le Gros*, ſon Garde Magazin, qui aïant été piqué d'un Serpent à ſonnettes, & ne connoiſſant point le remede que le Païs offre à chaque pas pour cette bleſſure, s'étoit fait couper la jambe, & n'avoit ſurvécu que peu de jours à l'opération. Non-ſeulement ces pertes affligeoient la Salle, mais elles lui don-

Diverſes courſes de la Salle.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

noient un air ſombre, qui ſembloit augmenter ſa hauteur & ſa dureté naturelles.

CAVELIER DE LA SALLE. 1686.

Son abſence dura plus de trois mois, ſans qu'on eut la moindre de ſes nouvelles au Fort Saint Louis. Enfin, dans le cours de Janvier 1686, on en reçut de fort triſtes, par un François nommé *Du Haut*, dont le Frere, qu'on diſtinguoit par le nom de *Dominique* étoit reſté dans le Fort. L'aîné, qui avoit ſuivi la Salle, arriva ſans aucune Lettre de ſa part. Il étoit ſeul, dans un Canot; & vers le ſoir, on l'entendit ſur le bord du Fleuve, d'où il appelloit ſon Frere. La Sentinelle en avertit le Commandant, qui s'attendit d'abord à quelque accident funeſte. Il s'avança, pour recevoir ces premieres informations. Du Haut l'aſſura que ſon Commandant jouiſſoit d'une parfaite ſanté, & confeſſa naturellement qu'il étoit revenu ſans permiſſion; mais il donna un tour ſi naïf au récit de ſes avantures, que Joutel crut pouvoir ſe diſpenſer d'un excès de rigueur. Voici ce qu'il en a publié lui-même.

Retour d'un François nommé du Haut.

Ce qu'il raconte.

La Salle, étant arrivé à la vue de ſa Fregate, y envoïa cinq de ſes meilleurs Hommes, pour ordonner de ſa part au Pilote de ſonder le mouillage avec un Canot. Le Pilote emploïa un jour entier à cet exercice; & le ſoir, ſe trouvant excedé de fatigue, il deſcendit à terre avec ceux qui lui avoient apporté l'ordre. Ils y allumerent un feu, près duquel ils s'endormirent, ſans avoir pris aucune précaution contre les Sauvages. Ces Barbares, avertis par le feu, qu'il y avoit des Etrangers dans leur voiſinage, s'approcherent pendant la nuit, maſſacrerent les ſix Hommes, qui dormoient paiſiblement, & briſerent le Canot. La Salle, ne les voïant point revenir, les alla chercher lui-même, & trouva les reſtes de leurs cadavres, à demi dévorés par quelques Animaux carnaciers. Il regretta beaucoup ſon Pilote, dont il connoiſſoit l'habileté: mais il eut bientôt l'occaſion de reſſentir plus vivement cette perte. Son premier ſoin fut de faire avancer ſa Fregate dans la Baie, & d'y envoïer toutes les proviſions dont il avoit beſoin pour ſon entrepriſe. Il y laiſſa quelques-uns de ſes gens, avec défenſe de s'éloigner ſans un ordre de ſa part, ni de deſcendre à terre ſans eſcorte. Enſuite il prit vingt Hommes, pour traverſer la Riviere dans deux Canots; & lorſqu'il fut à l'autre bord, il enfonça ſes deux Canots dans l'eau, & continua ſon chemin par terre. Quelques jours de marche le conduiſirent au bord d'une belle Riviere, qu'il nomme la *Maligne*. Un peu plus loin, Du Haut, s'étant arrêté derriere ſes Compagnons, eut le malheur de s'égarer, erra longtems, & ſe trouva, ſans le ſavoir, vis-à-vis du Fort Saint Louis.

Retour de la Salle au Fort Saint Louis.

Comme ce récit n'avoit rien que de vraiſemblable, Joutel n'en prit aucune défiance, & ſe contenta de veiller ſur la conduite de Du Haut. Dans le cours de Mars, on vit arriver au Fort, la Salle, avec une partie de ſes gens. On avoit envoïé les autres chercher ſa Fregate; mais on ne nous apprend point où il l'avoit laiſſée. Quoiqu'il n'eut point trouvé ce qu'il avoit cherché dans ſa courſe, il parut ſatisfait d'avoir parcouru de fort beaux Païs. La vue de Du Haut, qu'il avoit ſoupçonné de déſertion, le ſurprit beaucoup; mais lorſqu'il eut appris de Joutel les raiſons

qui l'avoient fait diſparoître, il ne demanda point d'autre excuſe. Le reſte de ſes gens étant revenu le lendemain, ſans avoir pû trouver la Fregate, il en eut d'autant plus de chagrin, qu'il avoit laiſſé ſur ce Bâtiment, ſon linge, ſes habits, ſes papiers & ſes meilleurs effets. D'ailleurs ſon deſſein étoit de s'en ſervir, pour viſiter quelques-unes des Rivieres qu'il avoit découvertes, & de l'envoïer enſuite aux Iles Françoiſes pour y demander quelque ſecours ; ou de la monter lui-même, lorſqu'il auroit perdu l'eſpérance d'entrer dans le Miſſiſſipi par les Rivieres qui ſe déchargent dans la Baie, & de ranger toute la Côte du Golfe juſqu'à ce qu'il eut trouvé l'embouchure de ce Fleuve.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1686.

Il ne retrouve point ſa Frégate.

Mais après avoir emploïé ſix ſemaines à d'inutiles recherches, il prit, avec ſa fermeté ordinaire, le parti de ſe remettre en marche, pour faire une nouvelle courſe. A peine fut-il parti, que Chefdeville, la Sabloniere, & quelques autres de ceux qui étoient reſtés ſur la Frégate, arriverent au Fort dans un Canot, avec ſes habits, une partie de ſes papiers & quelques proviſions. Ils venoient apprendre, à Joutel, que la Fregate s'étoit briſée. Les circonſtances d'un évenement, qui ôtoit à la Salle ſon unique reſſource après tant de diſgraces, ne doivent pas être ſupprimées. L'eau aïant manqué ſur la Frégate, on avoit envoïé quelques Hommes dans la Chaloupe, pour en faire une nouvelle proviſion. Pendant qu'ils retournoient à bord avec leur charge, ils furent arrêtés par un vent contraire, & la nuit les prit, avant qu'ils puſſent arriver. Ceux de la Fregate, qui les avoient vus en chemin pour revenir, allumerent un feu, qu'ils crurent capable de les guider dans l'obſcurité : mais cette lumiere s'étant éteinte, & perſonne n'aïant eu l'attention d'y ſuppléer, ni la Chaloupe, ni aucun de ceux qu'elle portoit, n'ont paru depuis. On les avoit attendus quelques jours, avec des vœux inutiles. Enfin les gens de la Fregate, preſſés de la ſoif, avoient voulu ſe rapprocher de la Riviere de Saint Bernard ; mais leur extrême foibleſſe, autant que le défaut d'habileté, ne leur aïant pas permis de bien manœuvrer, & le vent étant devenu contraire, ils avoient été jettés à la Côte, de l'autre côté de la Baie, & n'avoient pû ſe garantir d'y échouer. Sans Chaloupe, & dégradés dans un Païs inconnu, ils n'avoient point imaginé d'autre reſſource que de conſtruire un Radeau, pour traverſer la Baie ; mais ils l'avoient fabriqué ſi mal, que les premiers qui en avoient fait l'eſſai s'étoient noïés ſans exception. Les autres en avoient conſtruit un meilleur, ſur lequel ils avoient mis tout ce qu'ils avoient pû ſauver de la Fregate. Ils avoient fait le trajet : mais la crainte d'un autre danger, de la part des Sauvages, ne leur permettant point de faire le chemin par terre, & leur Radeau ne pouvant remonter la Riviere, ils avoient été trop heureux de trouver un mauvais Canot, qu'ils avoient réparé, & qui leur avoit ſervi à ſe rendre au Fort.

Nouvelles qu'on reçoit de ſa perte.

Comment l'Equipage ſe ſauve.

Deux mois ſe paſſerent enſuite, ſans qu'on pût ſavoir ce que la Salle étoit devenu ; & ſon abſence fit naître beaucoup de mécontentemens dans la Colonie. Du Haut l'aîné, dont le Frere étoit parti avec la Salle, ſe mit à la tête des Mutins, & Joutel fut informé qu'il ne prétendoit à rien moins qu'au commandement. Il y a peu d'apparence, néanmoins, qu'il eut déja formé le noir deſſein qu'on lui verra bientôt exécuter.

Mutinerie qui s'éleve dans le Fort.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT. CAVELIER DE LA SALLE. 1686.

Les menaces de Joutel eurent même la force de le contenir juſqu'au retour de la Salle, qui revint au Fort vers la fin du mois d'Août. La perte de ſa Fregate l'affligea beaucoup, ſans lui rien faire perdre de ſa conſtance. Il avoit pénétré juſqu'aux Cenis, avec leſquels il avoit fait alliance; mais il n'en étoit pas mieux inſtruit de ce qu'il cherchoit à découvrir, & le fruit de ſon voiage ſe réduiſoit à cinq Chevaux chargés de proviſions, dont ſes nouveaux Alliés lui avoient fait préſent. De vingt Hommes, dont il s'étoit fait accompagner, il n'en ramenoit que huit. Le jeune Du Haut, & quatre autres, qu'il avoit renvoïés au Fort S. Louis, n'y étoient pas revenus. Un cinquieme, nommé *Bihorel*, s'étoit égaré dans le chemin, & n'avoit pas reparu depuis. Un autre, qui ſe nommoit *Dumênit*, avoit été entraîné au fond de l'eau & dévoré par un Crocodile. Quatre autres avoient deſerté dans le Païs des Cenis. Des infortunes, dont on ne voïoit pas la fin, ne pouvoient manquer de faire une vive impreſſion ſur la Colonie. La Salle y fit trop peu d'attention. Il avoit déja formé le plan d'un troiſieme Voïage; mais les chaleurs, qui étoient extrêmes, l'obligerent de le différer juſqu'au mois d'Octobre. Dans cet intervalle, les Clamcoets, avec leſquels on n'avoit pû faire de ſolide alliance, lui tuerent deux Hommes, preſque ſous ſes yeux; ce qui le confirma dans la réſolution de s'éloigner de cette race barbare. Son deſſein étoit de chercher une route, qui put le conduire aux Illinois. Il étoit prêt à ſe mettre en marche, lorſqu'il fut attaqué d'une violente hernie. Joutel, le voïant dans cet état, offrit de faire le voïage avec quinze Hommes, & ſon offre ne fut pas acceptée. La Salle croïoit ſa préſence néceſſaire aux Illinois, & ſe propoſoit d'ailleurs d'envoïer delà ſon Frere à Quebec, pour donner de ſes nouvelles en France.

La Salle y revient après avoir perdu pluſieurs de ſes gens.

Ses nouvelles vues.

Vers la fin de Décembre, il crut ſes forces aſſez rétablies, pour lui permettre d'exécuter ſes réſolutions; & Joutel aïant ſouhaité de l'accompagner, il laiſſa, pour commander dans le Fort à ſa place, un autre de ſes Amis, nommé *le Barbier*. Depuis ſon retour, les fortifications avoient été miſes en état de réſiſter aux inſultes des Sauvages. Il y mit aſſez de vivres & de munitions, pour le nombre d'Habitans qui devoient y reſter, c'eſt-à-dire pour vingt perſonnes, entre leſquelles on comptoit ſept Femmes, deux Recollets, Chefdeville, la Sabloniere & un Chirurgien.

Avec quelle ſuite il ſe remet en route.

1687.

Il partit le 12 de Janvier, avec ſeize Hommes, dont l'importance des évenemens a fait conſerver les noms: c'étoient Cavelier, ſon Frere; Moranget & le jeune Cavelier, ſes Neveux; le P. Anaſtaſe, Recollet; Joutel, Du Haut, *Marle*, *l'Archevêque*, un Allemand de Wirtemberg, nommé *Hiens*, que d'autres nomment *Jemme* ou *James* & donnent pour un Soldat Anglois, *Liotot*, Chirurgien, *Teſſier*, Pilote, le jeune *Talon*, *Sajet*, Domeſtique de la Salle, & un Sauvage, bon Chaſſeur. Les cinq Chevaux des Cenis étoient chargés de la plus grande partie du bagage & des proviſions. Quoique la marche ſe fît par un des plus beaux Païs du monde, on ne laiſſa point d'avoir beaucoup à ſouffrir de l'eau des Rivieres, que les pluies avoient fait déborder. On rencontra ſouvent des Sauvages; mais la Salle eut toujours l'art de les apprivoiſer par ſes careſſes. Le plus grand obſtacle étant celui des Rivieres qu'on avoit quelquefois à

Sa marche pour aller aux Illinois.

traverſer, il inventa la conſtruction d'un Canot qui ſe portoit avec des perches, & qui fut d'une extrême utilité. A meſure qu'on avançoit, le Païs paroiſſoit plus peuplé; & lorſqu'on fut à quarante lieues des Cenis, on apprit que ces Sauvages avoient un François dans leurs Habitations.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE, 1687.

Mais le tems des malheurs approchoit. Le 17 de Mai, Moranget aïant traité avec un peu de hauteur, dans une partie de Chaſſe, Du Haut, Hiens, & Liotot, ces trois Hommes réſolurent de ſe défaire de lui, & de commencer par le Domeſtique & le Chaſſeur de ſon Oncle, qui l'accompagnoient & qui auroient pû le défendre. Ils communiquerent leur deſſein à l'Archevêque & à Teſſier, qui non-ſeulement l'approuverent, mais voulurent participer à l'exécution. Ils ne s'ouvrirent point à Marle, qui étoit auſſi de la Chaſſe, & qu'ils auroient ſouhaité de pouvoir éloigner. Dès la nuit ſuivante, tandis que ces trois malheureuſes victimes dormoient tranquillement, Liotot commença la ſcene ſanglante, en leur donnant à chacun pluſieurs coups de hache ſur la tête. Le Laquais & le Chaſſeur expirerent ſur-le-champ. Moranget ſe leva, mais ſans avoir la force de prononcer un ſeul mot; & les Aſſaſſins forcerent de Marle de l'achever, en le menaçant du même traitement, s'il leur refuſoit ſa main; dans la vue apparemment de l'obliger au ſecret, en le rendant leur complice. Mais jugeant enſuite que toutes leurs précautions ne ſeroient pas capables d'en impoſer à la Salle & de les dérober à ſa vangeance, ils prirent la réſolution de le prévenir.

Son Neveu eſt aſſaſſiné.

Circonſtances du meurtre.

Dans ce noir emportement, ils ne penſerent d'abord qu'à le rejoindre, pour tomber ſur lui, en faiſant main baſſe ſur ceux qui entreprendroient de les arrêter: mais un incident, qu'ils n'avoient pû prévoir, changea quelque choſe à leur projet. Une Riviere qui les ſéparoit du Camp, & dont les eaux étoient groſſies depuis qu'ils l'avoient paſſée, les retint un jour ou deux; & ce retardement, qui leur parut d'abord un obſtacle, devint un ſecours pour leur fureur. La Salle, ſurpris de ne pas revoir ſon Neveu, ni les deux Hommes qui l'accompagnoient, ne voulut ſe fier qu'à lui-même du ſoin de les chercher. On obſerva qu'en ſe mettant en chemin, il marqua un trouble extraordinaire, & qu'il s'informa ſi Moranget n'avoit pas eu de querelle avec quelqu'un. Enſuite, aïant appellé Joutel, il lui confia la garde du Camp, & lui recommanda d'y faire des rondes, de n'en laiſſer ſortir perſonne, & d'allumer des feux; pour aider à ſon retour, s'il lui arrivoit de s'égarer.

Il partit, le 20, avec le P. Anaſtaſe & un Sauvage. En s'approchant du lieu, où les Aſſaſſins s'étoient arrêtés, il vit pluſieurs Aigles, qui voltigeoient à peu de diſtance, & qui lui firent juger qu'il y avoit quelque Bête morte aux environs. Il tira un coup de fuſil; les Conjurés, qui ne l'avoient point encore apperçu, ne douterent point que ce ne fût lui, & préparerent leurs armes. La Riviere les ſéparoit encore. Du Haut & l'Archevêque la paſſerent; & voïant la Salle, qui s'avançoit lentement, ils s'arrêterent. Du Haut ſe cacha dans de grandes herbes. L'Archevêque s'avança un peu plus. Un moment après, la Salle, qui le reconnut, lui demanda ce qu'étoit devenu ſon Neveu. Auſſi-tôt Du Haut tira ſon coup, qui lui donna dans la tête, & qui le fit tomber roide mort.

La Salle eſt tué par les mêmes Aſſaſſins.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAVELIER DE LA SALLE. 1687.

C'eſt Joutel, qui rapporte ces circonſtances : il les tenoit du P. Anaſtaſe, qui étoit préſent. Le Pere Hennepin, moins croïable, quoiqu'il cite le même témoignage, prétend que la Salle vécut encore une heure après ſa bleſſure, & que s'étant confeſſé au P. Anaſtaſe, il mourut dans des ſentimens fort chrétiens. L'Hiſtorien de la Nouvelle France parle d'une Relation manuſcrite, dont l'Auteur s'accorde avec Joutel ſur la maniere dont la Salle fut tué, mais change quantité de circonſtances. L'Archevêque y eſt nommé d'Yvetot ; peut-être portoit-il ces deux noms. Au lieu d'Hiens, Allemand, elle nomme Jemme, Soldat Anglois, qui avoit exercé la profeſſion de Flibuſtier, & que la Salle avoit engagé en paſſant à Saint Domingue. Elle ajoute que ce fut au Domeſtique du même d'Yvetot que la Salle demanda où étoit Moranget ; que le Domeſtique, conduit par l'ordre de ſon Maître, répondit bruſquement & le chapeau ſur la tête, qu'il étoit à la dérive ; que la Salle, choqué de ſon inſolence, le menaça, & que le Domeſtique n'en marqua que plus d'audace ; que la Salle s'étant avancé pour le frapper, il ſe mit à fuir du côté des Aſſaſſins ; que la Salle le pourſuivit ; & que ces Malheureux, le voïant à portée, tirerent en même tems ſur lui, mais qu'il n'y en eut qu'un qui tira juſte.

Obſervations ſur ce tragique événement.

Obſervations ſur ſon caractere & ſur ſa mort.

Telle fut la fin d'un Voïageur, à qui les François ont l'obligation de la découverte d'un vaſte Païs, dont on ne leur diſpute pas la poſſeſſion ; Homme éclairé, ferme, entreprenant, & digne d'une réputation plus brillante comme d'une meilleure fortune, s'il n'eut ruiné l'une & l'autre par des excès d'entêtement, de mauvaiſe humeur & de dureté, que ſes Amis mêmes & ſes Panégyriſtes ſe ſont accordés à lui reprocher. Quelques-uns de ſes Ennemis ont voulu diminuer la compaſſion qu'on doit du moins à ſon ſort, en publiant qu'il avoit tué de ſa main le jeune Du Haut ; qu'il avoit fait le même traitement à pluſieurs autres, & que l'ardeur de la vangeance, avoit armé, contre lui, des gens qu'il ne ceſſoit point de maltraiter. Mais des témoignages moins ſuſpects doivent faire regarder cette imputation comme une calomnie. A l'égard de ſon entrepriſe, qui eut ſi peu de ſuccès, on ne doute point qu'elle n'eût réuſſi plus heureuſement, s'il n'eut pas eu d'autre vue que de former un Etabliſſement à l'embouchure du Miſſiſſipi. Il paroît certain qu'après avoir été dégradé dans la Baie de Saint Bernard, aïant bientôt reconnu qu'il étoit à l'Oueſt du Fleuve qu'il cherchoit, il auroit pû, dès le premier voïage qu'il fit aux Cenis, obtenir un Guide de ces Sauvages, puiſque dans la ſuite ils en donnerent à Joutel : mais on aſſure qu'il vouloit s'approcher d'abord des Eſpagnols, pour ſe procurer la connoiſſance des fameuſes Mines de Sainte Barbe. On ajoute même qu'il avoit apporté cette idée de France, où elle étoit ſi commune, que l'obſtination qu'on y eut longtems, à réaliſer la même chimere (59), retarda le fruit qu'on auroit pû tirer de ſon infortune & de ſes fautes.

Ce qui fit manquer ſon entrepriſe.

Les ſuites de ſa mort ſont rapportées dans un grand détail par Joutel, qui nous repréſente ſes Meurtriers périſſant par la main les uns des au-

(59) On ſe flatta même d'y réuſſir par une intrigue concertée avec le Comte de Peñaloſſa ; mais les exceſſives prétentions de ce Comte la firent manquer.

tres, & qui aïant tremblé lui-même pour ſa vie, trouva le moïen, avec les deux Caveliers, le P. Anaſtaſe, de Marle, un jeune Pariſien, nommé Barthelemy, & Teſſier, de paſſer des Cenis aux Illinois, d'où ils ne partirent que le 21 de Mars 1688 pour Michillimakimac, & delà pour Montréal & pour Quebec. Un Vaiſſeau, prêt à faire voile en France, les rendit à la Rochelle le 5 d'Octobre. Mais leurs avantures n'appartiennent à cet article, que par le rapport qu'elles ont au Fort qu'ils avoient quitté.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

Il y a beaucoup d'apparence que s'ils n'euſſent pas été obligés de paſſer l'Hiver aux Illinois, & s'ils s'étoient rendus en France une année plutôt, la Cour auroit pû prendre des meſures pour ſecourir, ou pour retirer la petite Colonie, qu'ils avoient laiſſée dans le Païs des Clamcoets. On conclut, à leur arrivée, qu'il étoit trop tard pour y penſer; & ſuivant d'autres lumieres, il n'auroit pas été moins inutile d'y penſer plutôt. Les Clamcoets, qui furent bientôt inſtruits de la mort du Chef des François & de la diſperſion de ſa Trouppe, fondirent ſur le Fort Saint Louis lorſque les Habitans y penſoient le moins, & les maſſacrerent, à la réſerve des trois Fils de Talon, de leur Sœur, & d'un Pariſien nommé Euſtache de Bremon, qu'ils emmenerent dans leur Village. Un Italien, qui étoit venu du Canada par terre pour joindre la Salle, & qui lui auroit ſans doute été fort utile s'il fût arrivé plutôt, ſauva ſa vie par une ruſe aſſez ſingaliere. Les Sauvages paroiſſant diſpoſés à le tuer, il leur dit qu'ils avoient tort de vouloir faire périr un Homme qui les portoit tous dans ſon cœur. Ce diſcours les étonna: l'Italien continua de les aſſurer que s'ils vouloient lui donner juſqu'au lendemain, il leur en feroit voir la vérité; ce qui devoit leur coûter d'autant moins, qu'ils ſeroient toujours maîtres de ſa vie. Il obtint le délai qu'il demandoit; & s'étant ajuſté ſur la poitrine un petit miroir, il ſe préſenta le jour ſuivant dans cet état. Leur ſurpriſe fut ſi vive, de ſe voir dans la glace, enſemble ou ſéparément, que la prenant en effet pour le cœur de cet Homme, ils lui firent grace.

Sort de la Colonie du Fort Saint Louis.

Ruſe qui ſauve la vie à un Italien.

D'un autre côté, les Eſpagnols du Nouveau Mexique, que l'entrepriſe de la Salle avoit allarmés, s'étoient déja donné du mouvement pour la traverſer. Ils envoïerent chez les Cenis, cinq cens Hommes, qui n'y trouverent à leur arrivée, que l'Archevêque & un Matelot Rochellois, nommé Grollet, & les firent Priſonniers. On ignore ſi ces deux Hommes leur apprirent la mort de la Salle; mais il eſt certain que peu de tems après, d'autres Eſpagnols rencontrerent *Munier*, & Pierre *Talon*, Frere des Talons qui étoient Priſonniers des Clamcoets, & les menerent dans une Habitation des Cenis, où ils les traiterent aſſez bien. Ils avoient, dans leur Trouppe, quelques Religieux Franciſquains, qu'ils vouloient établir parmi ces Sauvages; & comprenant que les deux François, qui entendoient parfaitement la Langue du Païs, pouvoient être fort utiles à leurs Miſſionnaires, ils crurent devoir emploïer la douceur pour les y engager. Talon y prit aſſez de confiance pour leur apprendre que ſes Freres & ſa Sœur étoient eſclaves chez les Clamcoets. Ils y envoïerent une Compagnie de Soldats: mais ce détachement ne put amener que deux des Talons, leur Sœur & l'Italien, que leurs Maîtres, qui les avoient pris

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

en affection, eurent beaucoup de peine à relâcher. L'année ſuivante, deux cens cinquante Eſpagnols retournerent au même Village, d'où ils tirerent Jean-Baptiſte Talon & Bremont. Ils les conduiſirent à Mexico, avec les deux autres Talons & leur Sœur; & le Viceroi les prit tous à ſon ſervice.

L'Archevêque & Grollet avoient d'abord été conduits en Eſpagne, d'où ils furent renvoïés au Nouveau Mexique, apparemment pour y travailler aux Mines. L'Italien fut tranſporté à Vera-Cruz, & renfermé dans une Priſon, d'où probablement il ne ſortit que pour être emploïé au même travail. On ne nous inſtruit point du ſort de Bremont. Peut-être ſa jeuneſſe le fit-elle joindre aux Talons, car on attribue la faveur que ces trois Freres obtinrent du Viceroi, à leur âge, qui ne leur avoit pas permis de prendre une profonde connoiſſance du Païs; au lieu que les autres étoient des Hommes faits, qui venant à s'échapper auroient pû donner des lumieres en France, ſur tout ce qu'ils auroient obſervé dans leurs courſes. Huit ans après, les deux aînés des Talons, étant en âge de porter les armes, furent enrôlés pour l'Armadille, & embarqués ſur le *Chriſto*, qui en étoit le Vice-Amiral. Ce Vaiſſeau fut pris, en 1696, par le Chevalier des Augiers; & les deux Freres, heureuſement tombés entre les mains des François, revinrent dans leur Patrie, où l'on a ſû d'eux-mêmes toutes ces circonſtances. Enſuite le Viceroi du Mexique, qui avoit retenu chez lui leur plus jeune Frere, & leur Sœur, les mena l'un & l'autre en Eſpagne.

La Louiſiane eſt oubliée pendant pluſieurs années.

Quoique juſqu'à la fin du ſiecle, les François aient paru comme aſſoupis ſur les découvertes de la Salle, on verra bientôt qu'avant ſa mort, ou du moins avant qu'elle fût connue au Canada, le Chevalier de Tonti étoit deſcendu juſqu'à l'embouchure du Miſſiſſipi, dans l'eſpérance de l'y trouver, & qu'il avoit remonté le Fleuve, avec le chagrin de n'avoir pû découvrir ſes traces. Mais ce ne fut qu'en 1697, qu'un Gentilhomme Canadien, déja célebre par diverſes Expéditions, réveilla l'attention du Miniſtere pour la Louiſiane. On prit, à ſa perſuaſion, le deſſein de conſtruire un Fort à l'entrée du Fleuve, que cet Officier, nommé d'*Iberville*, ſe flattoit de découvrir.

VOÏAGES DE D'IBERVILLE. 1698.

Le Comte de Pontchartrain, alors Miniſtre de la Marine, fit armer à Rochefort le *François* & la *Renommée*, deux Vaiſſeaux de guerre, dont il donna le commandement au Marquis de Château-Morand & à d'Iberville. Ils mirent à la voile le 17 d'Octobre de l'année ſuivante; & le 27 Janvier 1699, ils apperçurent les terres de la Floride. La prudence ne leur permettant point de s'approcher trop d'une Côte qui leur étoit inconnue, ils envoïerent un de leurs Officiers, pour faire de l'eau & prendre Langue. A ſon retour, il leur apprit qu'ils étoient vis-à-vis d'une Baie, nommée Penſacola, où trois cens Eſpagnols, partis de Vera-Cruz, s'étoient nouvellement établis.

Départ de deux Vaiſſeaux pour le Miſſiſſipi. 1699.

L'Officier François étoit entré dans le Port; & s'étant préſenté au Gouverneur, il lui avoit demandé la permiſſion de faire de l'eau & du bois. L'Eſpagnol, après s'être informé de quelle part il lui faiſoit cette demande, s'étoit contenté de lui dire qu'il feroit réponſe à ſes Commandans; & ſur-le-champ il avoit envoïé ſon Major avec lui, pour complimenter les

les deux Capitaines. Cette civilité étoit accompagnée d'une Lettre du Gouverneur, qui portoit que les deux Vaiſſeaux François étoient libres de faire de l'eau & du bois, & de choiſir même un lieu pour y mouiller; mais qu'il y avoit d'expreſſes défenſes de recevoir aucun Navire étranger dans le Port : que cependant, comme il pouvoit arriver qu'un mauvais tems forçât les Capitaines François d'entrer dans la Baie, il leur envoioit un Pilote pour les y conduire. Ils écrivirent au Gouverneur, par le Major même, que la Mer étant ſi groſſe qu'ils déſeſperoient de pouvoir trouver un autre abri, ils ſe voïoient dans la néceſſité d'accepter ſes offres. Dès le jour ſuivant, ils envoïerent, pour ſonder l'entrée du Port, Laurent de *Graaf*, fameux Flibuſtier, qui s'étoit fait redouter des Eſpagnols ſous le nom de *Lorencillo*, & qu'ils avoient embarqué en paſſant au Cap François. D'Iberville s'y rendit auſſi dans ſa Chaloupe, avec le Chevalier de Surgeres, & trouva 21 ou 22 piés d'eau pour la moindre profondeur. Mais le Gouverneur, qui avoit eu le tems de faire ſes réflexions, changea d'avis tout-d'un-coup (60), & fit prier les François de chercher un autre abri.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT. D'IBERVILLE. 1699.

Les deux Vaiſſeaux prirent le parti de continuer leur route. D'Iberville, qui avoit pris les devants pour reconnoître la Côte, mouilla au Sud-Sud-Eſt de la Pointe Orientale de la *Maubile*, grande Riviere, parallele au Miſſiſſipi. Le 2 de Juillet, il deſcendit dans une Ile voiſine, qui a quatre lieues de circuit, & qui avoit alors un Port aſſez commode, mais dont l'entrée, où l'on trouvoit en tout tems cinq braſſes d'eau, eſt fermée aujourd'hui par des ſables. D'Iberville la nomma l'*Ile Maſſacre*, parcequ'il apperçut vers la Pointe du Sud-Oueſt des têtes & des oſſemens d'environ ſoixante perſonnes, qu'il jugea qu'on y avoit maſſacrées. De cette Ile, qui reçut enſuite le nom d'*Ile Dauphine*, il paſſa au Continent, & découvrit la Riviere des Paſcagoulas, où il rencontra quantité de Sauvages. Là, il s'embarqua ſur deux Biſcayennes, avec Bienville ſon Frere; *Sauvole*, Enſeigne du Vaiſſeau, un Pere Recollet & quarante-huit Hommes, pour chercher le Miſſiſſipi, dont les Sauvages lui avoient parlé ſous le nom de *Malbouchia*, & les Eſpagnols ſous celui de *Paliſſade*, quoiqu'on ait déja remarqué que leurs Hiſtoriens le nomment *Cucagua*.

Ile Maſſacre ou Dauphine.

Il eut enfin la ſatisfaction d'y entrer, le 2 d'Août; & trouvant l'embouchure toute hériſſée d'arbres, que le courant y entraînoit ſans ceſſe, il jugea que c'étoit l'origine du nom qu'elle avoit reçu des Eſpagnols. Après avoir reconnu ſoigneuſement des lieux ſi longtems cherchés, il alla ſe réjouir de ſa découverte avec Châteaumorand, qui le ſuivoit à petites voiles, & qui n'étant venu que pour l'accompagner juſqu'à cet heureux éclairciſſement, partit le 20, avec le Vaiſſeau, qui étoit ſous ſes ordres.

D'Iberville découvre l'embouchure du Miſſiſſipi.

Auſſi-tôt qu'il eut mis à la voile, d'Iberville rentra dans le Miſſiſſipi, pour le remonter, & n'avança pas bien loin ſans reconnoître qu'il y avoit peu de fond à faire ſur la Relation attribuée au Chevalier de Tonti,

(60) On a ſu, depuis, que le motif de l'Etabliſſement Eſpagnol, avoit été de prévenir les François.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SE.

D'IBERVILLE. 1699.

& sur toutes celles du P. Hennepin (61), qui étoient déja publiées. Il arriva dans une Habitation de Sauvages, qui se nommoient les Bayagoulas, & qui le conduisirent dans un Temple singulierement orné. Le toît offroit plusieurs figures d'Animaux, parmi lesquelles on distinguoit un Coq, peint en rouge. L'entrée étoit un appentis, large de huit piés sur onze de long, & soutenu de deux gros piliers par une poutre de traverse. Aux deux côtés de la porte, on voïoit d'autres figures d'Animaux, tels que des Ours, des Loups & divers Oiseaux, au-dessus desquelles étoit celle d'un *Chouchouaca*. Cet Animal a la tête & la grosseur d'un Cochon de lait : son poil, gris & blanc, ressemble à celui du Blereau. Il a la queue d'un Rat, & les pattes d'un Singe. La Femelle a sous le ventre une bourse, où elle porte ses Petits.

Temple des Bayagoulas.

Le Chef Sauvage, qui conduisoit d'Iberville, fit ouvrir la porte. Elle n'avoit que trois piés de haut & deux de large. Ce Temple n'étoit qu'une Cabane, de la même forme que celles du Village, en forme de Dôme un peu applati, & de trente piés de diametre. Il y avoit, au milieu, deux buches de bois sec & vermoulu, posées bout à bout, qui brûloient & faisoient beaucoup de fumée. On voïoit au fond, une espece d'échafaut, sur lequel étoient plusieurs paquets de peaux de Chevreuils, d'Ours & de Bœufs, qui avoient été offertes au Chouchouaca. Cet Animal, qui est le Dieu des Bayagoulas, étoit peint en rouge & en noir dans plusieurs endroits. L'Habitation avoit un second Temple, qui devoit ressembler au premier, puisque la Relation de d'Iberville n'en fait aucune description. Elle étoit composée de sept cens Cabanes, dont chacune ne contenoit qu'une Famille, & ne tiroit de jour que par la porte, & par une ouverture de deux piés de diametre, au milieu du toît.

D'Iberville s'assure qu'il est sur le Miſſiſſipi.

Delà les François monterent jusqu'aux Oumas, où ils furent bien reçus. Cependant d'Iberville doutoit encore que le Fleuve sur lequel il navigeoit fût le Miſſiſſipi, parcequ'avec quelques indices, qui pouvoient lui faire juger que le Chevalier de Tonti avoit passé chez les Bayagoulas, il n'en trouvoit pas d'autres, qui sont marquées dans la Relation qu'il croïoit de lui. Une Lettre, qui lui fut remise par un Chef Sauvage, acheva de l'éclaircir. Elle étoit du Chevalier même : & l'adresse, à M. de la Salle, Gouverneur de la Louisiane. Tonti lui écrivoit du Village des Quinipissas, le 29 d'Avril 1688, » qu'aïant trouvé les poteaux, où la Salle » avoit arboré les armes du Roi, renversés par les bris de la marée, il » en avoit fait planter un autre, en deçà, environ à sept lieues de la » Mer, & qu'il avoit laissé une Lettre dans un arbre à côté ; que toutes » ces Nations l'avoient bien reçu, & qu'elles avoient paru le craindre » beaucoup, ce qu'il attribuoit à la terreur que la Salle leur avoit inspi- » rée ; mais qu'il ressentoit un mortel chagrin de s'en retourner sans l'a- » voir trouvé, après avoir fait visiter par deux Canots les Côtes du Mexi- » que pendant trente lieues, & celles de la Floride pendant vingt-cinq.

Il trouve une Lettre du Chevalier de Tonti.

(61) Il n'en fut pas surpris, parcequ'il les avoit déja trouvées en défaut sur le Canada & sur la Baie d'Hudson. C'est ce qu'il marqua au Ministre, dans une Lettre qui est au dépôt de la Marine.

Cette explication fit retourner d'Iberville dans la Baie du Biloxi, située entre le Miſſiſſipi & la Maubile. Il y bâtit un Fort, à trois lieues des Paſcagoulas, y laiſſa *Sauvole* pour Commandant, *Bienville* pour Lieutenant, & retourna droit en France.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

D'IBERVILLE. 1700.

Il s'y arrêta ſi peu, qu'il étoit de retour, au Biloxi, dès le 8 de Janvier 1700. A ſon arrivée, on l'informa que vers la fin de Septembre une Corvette Angloiſe de douze Canons étoit entrée dans le Miſſiſſipi; que Bienville, en allant ſonder les embouchures du Fleuve, avoit rencontré les Anglois dans le circuit que fait ce Fleuve, & qu'on a nommé depuis, le *détour aux Anglois*; qu'il leur avoit déclaré que s'ils ne ſe retiroient, il étoit en état de les y forcer, & que cette menace avoit eu ſon effet: mais qu'en ſe retirant, ils lui avoient dit qu'ils reviendroient bientôt avec de plus grandes forces; qu'ils avoient découvert ce Païs depuis plus de cinquante ans, & qu'ils y avoient plus de droit que les François. D'Iberville apprit auſſi que d'autres Anglois, venus de la Caroline, étoient chez les Chicachas, où ils faiſoient Commerce de Pelleteries & d'Eſclaves.

Anglois qui entrent dans le Miſſiſſipi.

Leur retraite & leurs menaces.

Ces avis le déterminerent à renouveller la priſe de poſſeſſion de la Salle, depuis laquelle on comptoit déja vingt ans. Enſuite il fit conſtruire, ſur le bord du Fleuve, un petit Fort, où il mit quatre pieces de Canon, & dont il confia la garde à & Saint Denis, Gentilhomme Canadien. Ce Fort, qui étoit placé preſqu'à l'embouchure du Fleuve du côté de l'Eſt, n'a pas ſubſiſté longtems. Pendant qu'on y travailloit, d'Iberville fut agréablement ſurpris de voir arriver le Chevalier de Tonti, avec environ vingt Canadiens établis chez les Illinois. Il ne manqua point de lui parler de la Relation publiée ſous ſon nom. Tonti lui proteſta qu'il n'y avoit aucune part, & qu'elle étoit apparemment l'ouvrage de quelque Avanturier, qui l'aïant compoſée ſur de mauvais Mémoires avoit compté de l'accréditer en la lui attribuant. L'Hiſtorien de la Nouvelle France obſerve que le P. Hennepin ne pouvoit déſavouer de même ſa troiſieme Relation; parcequ'on ſavoit que lui-même en étoit l'Editeur, & que ce fut ſur ſes Mémoires que les Anglois entrerent dans le Miſſiſſipi. Une Lettre de M. de Callieres à M. de Pontchartrain, du 2 de Mai 1699, aſſure » qu'on préparoit alors, en » Angleterre & en Hollande, des Vaiſſeaux pour le voïage de la Louiſiane, ſur la Relation du P. Hennepin, Recollet, qui en avoit fait » un Livre dédié au Roi Guillaume. Dans une autre Lettre, écrite un mois après la premiere, il marquoit au même Miniſtre qu'on l'avoit aſſuré que le Roi Guillaume, dans l'embarras où l'on étoit en Angleterre pour faire ſubſiſter les Réfugiés François, en avoit envoïé, l'Automne précédent, un grand nombre ſur trois Vaiſſeaux, pour prendre poſſeſſion du Miſſiſſipi, & que vingt Anglois de la Nouvelle York étoient partis pour ſe rendre aux Illinois, dans la vaine prévention que toutes les Terres du côté du Sud leur appartenoient.

Fort conſtruit ſur ce Fleuve.

Relation de Tonti deſavouée.

Effet de celles du P. Hennepin.

En effet, dès le mois d'Octobre 1698, trois Navires avoient fait voile de Londres pour la Louiſiane; mais ils avoient relâché à la Caroline, d'où quelque tems après, il en étoit parti deux, l'un de vingt-quatre Canons, & l'autre de douze. Ils allerent chercher le Miſſiſſipi au fond du Golfe,

Deſſeins du Roi d'Angleterre ſur le Miſſiſſipi.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

D'IBERVILLE. 1700.

parceque leurs Cartes y plaçoient ce Fleuve. Après de longues recherches, ils reprirent à l'Eſt ; en ſuivant la Côte, le plus petit des deux Bâtimens entra dans le Fleuve, & c'étoit celui que Bienville en avoit chaſſé. L'autre retourna vers l'Oueſt, & pénétra juſqu'à la Province de Panuco dans la Nouvelle Eſpagne. Outre le deſſein que le Roi d'Angleterre avoit conçu, de jetter ſur le Miſſiſſipi un grand nombre de Réfugiés François, qui ſe trouvoient à la Caroline, & dont cette Colonie n'auroit pas été fâchée de ſe défaire après en avoir tiré de grands ſervices, ce Prince auroit ſouhaité de pouvoir s'établir quelque droit ſur ce Fleuve, qui lui auroit donné une Croiſiere commode ſur le Golfe. D'un autre côté les Réfugiés François, qui n'avoient pas tout-à-fait perdu l'amour de la Patrie, auroient volontiers ſaiſi l'occaſion d'aſſurer à leur Prince naturel la poſſeſſion d'un ſi beau Païs. On aſſure même qu'un d'entr'eux, embarqué ſur le Navire Anglois qui étoit entré dans le Miſſiſſipi, ne le diſſimula point à Bienville : il lui dit qu'ils ſouhaitoient tous que le Roi voulût leur permettre de s'établir, ſous ſa protection, dans la Louiſiane ; qu'ils ne lui demandoient que la liberté de conſcience ; qu'ils s'y rendroient bientôt en grand nombre, & qu'en peu d'années ils en feroient un Païs très floriſſant. Mais cette propoſition ne fut pas goûtée de Louis XIV, qui avoit réſolu de ne pas ſouffrir, en France, ni dans les Colonies qui en dépendoient, d'autre Religion que la ſienne. On ajoute, ſur le témoignage du feu Maréchal d'Etrées, qu'après la mort de ce Prince les mêmes Réfugiés renouvellerent leurs offres au Duc d'Orléans, Régent du Roïaume, & qu'elles furent rejettées par les mêmes raiſons.

Louis XIV refuſe d'y admettre les Réfugiés François.

Obſervons, avec l'Hiſtorien, que les Eſpagnols ne ſe déclaroient pas auſſi ouvertement que les Anglois, contre un Etabliſſement dont ils avoient conçu de grands ombrages, mais qu'ils s'y prirent avec plus d'adreſſe, pour arrêter ſes progrès. Ils ont réuſſi longtems, par l'appas d'un Commerce de peu d'importance, à retenir les François entre le Fleuve, qu'on négligeoit de peupler, & Penſacola, ſur la Côte ſabloneuſe du Biloxi, dans l'Ile Dauphine, qui ne valoit pas mieux ; & ſur la Riviere de Maubile, dont il n'étoit pas inutile, à la vérité, de s'aſſurer, mais qui ne méritoit pas qu'ils y apportaſſent tous leurs ſoins : ſur quoi l'on ajoute, qu'en cette occaſion d'Iberville prit le change, ou que s'il avoit de meilleures vues, il en fut détourné par d'autres Expéditions. Après avoir achevé ſon Fort, ſur le Miſſiſſipi, & remonté ce Fleuve juſqu'aux *Natchés*, où il projettoit de former une Ville ſous le nom de *Roſalie* (62), il retourna dans la Baie du Biloxi, dont il fit comme le centre de ſa Nouvelle Colonie. Les Eſpagnols n'y apportetent aucune oppoſition. Au contraire, le Gouverneur de Penſacola répondit, lorſqu'on lui fit demander la permiſſion d'entrer dans ſon Port, qu'il avoit ordre d'empêcher les Anglois & toute Compagnie de s'établir aux environs du Miſſiſſipi, mais non de refuſer l'entrée de ſon Port aux Vaiſſeaux François. Il exigea même qu'on lui montrât les Proviſions du Commandant, pour s'aſſurer qu'il étoit au ſervice de France ; & là-deſſus, d'Iberville fit obſerver à la Cour que jamais on n'établiroit la Louiſiane, ſi le Commerce n'y étoit libre à tous les Né-

Politique des Eſpagnols.

D'Iberville y eſt trompé.

Ville dont il projette la Fondation.

(62) Pour faire honneur à la Comteſſe de Pontchartrain, qui portoit ce nom.

gocians du Roïaume. On avoit alors deux principaux objets, expreſſément marqués dans ſes inſtructions ; la laine, qu'on pouvoit tirer des Bœufs du Païs, & la pêche des Perles. Quoique les Perles, qu'on avoit préſentées au Roi, ne fuſſent, ni d'une belle eau, ni d'une belle forme, on eſperoit qu'il s'en trouveroit d'autres ; & d'Iberville avoit ordre, non-ſeulement d'en apporter autant qu'il pourroit, mais de reconnoître les lieux propres à cette pêche, & de la faire tenter en ſa préſence. On eut bientôt reconnu que cet objet méritoit peu d'attention : mais il paroît encore étonnant que l'autre ait toujours été négligé, pour les cuirs comme pour la laine, & qu'on n'ait jamais tenté de faire multiplier en France les Bœufs de la Louiſiane (*). D'Iberville donna là-deſſus, avant ſon retour, des ordres qui ne furent point exécutés.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

D'IBERVILLE. 1700.

Objets de la France dans l'Etabliſſement de la Louiſiane.

En partant il chargea *le Sueur*, ſon Parent, d'aller avec vingt Hommes former un Etabliſſement vers le Païs des Sious, & prendre poſſeſſion d'une Mine de Cuivre qu'on y avoit découverte. Ce détachement remonta le Miſſiſſipi juſqu'au Sault de Saint Antoine, entra dans la Riviere de Saint Pierre, y fit quarante lieues, & trouva ſur la gauche, à cette diſtance, une autre Riviere qui s'y décharge, qu'il nomma la *Riviere verte*, parceque la terre lui communique cette couleur. Les glaçons dont elle étoit couverte, quoiqu'on ne fut qu'à la fin de Septembre, ne lui aïant pas permis d'y faire plus d'une lieue, il bâtit, dans cet endroit, une eſpece de Fort, pour y paſſer l'Hiver, qui dura juſqu'au commencement d'Avril. Dans un ſi long intervalle, les vivres manquerent. Il fallut y ſuppléer par la chaſſe du Bœuf. Pour en garder la chair, on fut obligé, faute de ſel, de la couper en pieces, & de la laiſſer à l'air : mais elle s'y corrompit bientôt. L'Auteur aſſure qu'après avoir eu d'abord beaucoup de peine à s'accommoder de cette nourriture, qui cauſoit à tout le monde des flux de ventre & la fievre, avec un ſi grand dégoût qu'on n'en pouvoit même ſouffrir l'odeur ; inſenſiblement les eſtomacs s'y accoutumerent ſi bien, » qu'au bout de ſix ſemaines il n'y eut perſonne qui » n'en mangeât dix livres par jour, & qui n'en bût quatre écuellées de » bouillon. Enfin, loin d'en être incommodés, ils devinrent tous extrêmement gras, & toutes les infirmités diſparurent. Au mois d'Avril, ils viſiterent la Mine, dont ils n'étoient plus qu'à trois quarts de lieue. En vingt-deux jours, ils en tirerent plus de trois cens quintaux de matiere minérale, dont le Sueur choiſit quatre milliers, qui furent envoïés en France. Le lieu, où il fit travailler, eſt le commencement d'une Montagne, qui a dix lieues de long, & qui paroît entierement compoſée de cette matiere. Elle eſt ſur le bord de la Riviere ; elle ne produit pas un ſeul arbre ; & dans le plus beau tems, elle eſt ſans ceſſe environnée de brouillards. La terre, d'où l'on tire la Mine, eſt verte, & ſi chargée de Métal, qu'on l'y gratte avec un couteau : mais il faut en ôter, auparavant, une eſpece de croute, auſſi dure que le Roc, noire, & brûlée, comme du charbon, par la vapeur qui ſort de la Mine. Divers incidens empêcherent le Sueur de pouſſer plus loin ſon entrepriſe.

Découverte d'une riche Mine de Cuivre, & Voïage que le Sueur y fait.

On peut bien vivre avec de la viande pourrie.

Situation de la Mine de cuivre.

L'année ſuivante, d'Iberville fit un troiſieme Voïage à la Louiſiane,

1701.

(*) Voïez l'Hiſtoire naturelle de l'Amérique Septentrionale.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

D'IBERVILLE. 1702.

& commença un Etabliſſement ſur la Maubile. Il y jetta les fondemens d'un Fort, où peu de tems après, Bienville, devenu Commandant en chef de toute la Colonie par la mort de Sauvole, tranſporta tout ce qui étoit au Biloxi, & ce dernier Poſte fut abandonné.

Pluſieurs Voïages de d'Iberville à la Louiſiane.

En 1702, d'Iberville revint pour la quatrieme fois, & fit conſtruire dans l'Ile Maſſacre, des Magazins & des Cazernes. Cette Ile aïant un bon Port, il étoit beaucoup plus facile d'y tranſporter les effets qui venoient de France, que de les envoïer dans des Chaloupes au Fort de la Maubile. Ce fut alors qu'elle reçut le nom d'Ile Dauphine. Elle ſe peupla par degrés. On y bâtit, quelques années après, un Fort & de plus grands Magazins. Inſenſiblement, elle devint le Quartier général de la Colonie.

L'Ile Maſſacre, ou Dauphine, eſt peuplée.

Diron d'Artaguette fert utilement la Colonie.

Cependant l'Etabliſſement de la Louiſiane ne commença réellement à prendre quelque forme, qu'en 1708, par l'arrivée de *Diron d'Artaguette*, en qualité de Commiſſaire Ordonnateur. Son premier ſoin fut de mettre les Habitans en état de cultiver les terres, qui paroiſſoient aſſez bonnes le long de la Maubile, pour les garantir d'un mal où l'on a vû tomber toutes les Colonies naiſſantes du nouveau Monde, qui étoit la néceſſité de courir le Païs pour vivre de la chaſſe, ou avec les Sauvages, quand les Vaiſſeaux de l'Europe manquoient à leur apporter des vivres. A la vérité, le ſuccès ne répondit pas à ſes eſperances. Outre que les environs de la Maubile n'ont qu'une ſuperficie de bonne terre, les brouillards n'y ſont point amis du Froment : mais on s'en dédommagea quelque tems par des Plantations de Tabac, qui eurent plus de ſuccès. D'Artaguette eſtimoit le Tabac de la Maubile, ſupérieur à celui de la Virginie.

L'Ile Dauphine ravagée par un Corſaire.

Les ravages cauſés dans l'Ile Dauphine en 1710, par un Corſaire Anglois, qui brûla les Habitations & les Magazins, firent penſer à fortifier cette Ile. Il eut été plus naturel, obſerve l'Hiſtorien, d'en prendre occaſion de tranſporter l'Etabliſſement dans le Miſſiſſipi, comme on l'auroit dû faire d'abord, & comme on y fut obligé quelques années après : mais il falloit une plus longue expérience pour s'inſtruire. D'Artaguette, étant retourné en France, y porta de grandes lumieres ſur le Païs d'où il venoit.

Ceſſion de la Louiſiane à M. Crozat.

Ce fut alors que M. Crozat demanda un Privilége excluſif du Commerce de la Louiſiane, qu'il obtint pour ſeize années, avec la propriété des Mines, Minieres & Minéraux qu'il pourroit découvrir. Entre les conditions portées par ſes Lettres Patentes, le Roi l'obligeoit de faire tranſporter ſix Filles, ou Garçons, ſur chaque Navire qu'il enverroit dans la Colonie. M. de la Motte Cadillac fut nommé pour y commander, & M. Duclos pour y faire les fonctions de Commiſſaire Ordonnateur. Comme la Louiſiane n'avoit encore aucun Officier de Juſtice, & qu'on ne pouvoit y créer des Juges auſſi long-tems qu'elle ne ſeroit pas plus peuplée, la Cour prit le parti d'y établir un Conſeil ſupérieur, pour juger toutes les affaires, civiles & criminelles ; & ce Conſeil fut compoſé du Gouverneur, du Commiſſaire ordonnateur & d'un Greffier.

Nouvel ordre dans la Colonie.

M. Crozat, qui avoit aſſocié M. de la Motte Cadillac à ſon Commerce, lui recommanda particulierement de faire des détachemens du côté

des Illinois, pour la découverte des Mines, & du côté de l'ancien & du nouveau Mexique, pour établir quelque relation avec les Eſpagnols de ces deux Provinces. Mais on tira peu d'avantage de la premiere de ces entrepriſes, & la ſeconde fut encore moins heureuſe. La Motte Cadillac ne fut pas plutôt débarqué à l'Ile Dauphine, qu'il fit partir pour Vera-Cruz le Navire qui l'avoit apporté. Voïage inutile. M. de la Jonchere, qui commandoit ce Bâtiment, ne put même obtenir du Viceroi la liberté de vendre ſa cargaiſon. Ce Seigneur lui fit préſent de quelques proviſions dont il avoit beſoin, & l'obligea de remettre auſſi-tôt à la voile.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

Le Gouverneur de la Louiſiane ſe flatta d'un ſuccès plus certain, dans une tentative par les Terres. Elle ne réuſſit pas mieux; mais la ſingularité de quelques évenemens, dont elle fut l'occaſion, mérite un récit plus étendu. Saint Denis, le même à qui d'Iberville avoit laiſſé en garde le Fort du Miſſiſſipi, Fils d'un Pere à qui ſa valeur avoit fait accorder des Lettres de Nobleſſe, fut chargé de cette nouvelle Expédition. La Motte Cadillac lui donna pour dix mille francs de Marchandiſes, & convint avec lui qu'il les laiſſeroit en dépôt chez les Natchitochés, Nation Sauvage établie ſur la Riviere rouge. On avoit fait alliance avec eux, en 1701; & depuis quelques années, pluſieurs de ces Indiens étoient venus s'établir ſur le Miſſiſſipi, aux environs de *Colapiſſas*.

Tentative ſingulière pour établir un Commerce avec le Mexique.

Saint Denis crut devoir prendre avec lui ces Natchitochés, & leur en fit faire la propoſition par un François, nommé *Penicaut*, Charpentier de Navire, qui avoit accompagné le Sueur à la Mine de cuivre, & qui aïant fait pluſieurs autres Voïages ſur le Miſſiſſipi entendoit preſque toutes les Langues des Sauvages de la Louiſiane. C'étoit lui-même qui avoit engagé les Natchitochés à leur tranſmigration; & la confiance, qu'ils avoient pour lui, les diſpoſa facilement à le ſuivre. Mais les Colapiſſas, qui les avoient bien reçus, furent ſi choqués de les voir partir ſans leur participation, qu'ils les pourſuivirent, en tuerent dix-ſept, & leur enleverent un aſſez grand nombre de Femmes. Le reſte ſe ſauva par la fuite, au travers des Bois, & rejoignit heureuſement Saint Denis, qui les attendoit au Biloxi.

VOÏAGE DE SAINT DENIS, ET SES AVANTURES.

Il partit avec eux; & dans ſa marche, aïant paſſé par le Village des *Tunicas*, il engagea le Chef de cette Nation à le ſuivre, avec quinze de ſes plus habiles Chaſſeurs. Le Village des Natchitochés eſt ſitué dans une Ile de la Riviere rouge, à quarante lieues de ſa jonction avec le Miſſiſſipi. Saint Denis y étant arrivé ſans obſtacle, y fit bâtir des Maiſons, pour quelques François qu'il vouloit y laiſſer. Il engagea quelques autres Sauvages à ſe joindre avec les Natchitochés, en les aſſurant d'une protection conſtante. Il leur fit même diſtribuer des outils propres à cultiver leurs Terres, & des grains pour les enſemencer. Enſuite, aïant choiſi douze François, entre ceux qu'il avoit amenés, & quelques Sauvages, il quitta la Riviere rouge, qui ceſſe d'être navigable au-deſſus des Natchés, & prit ſa route à l'Oueſt.

Vingt jours de marche le conduiſirent chez les *Aſſinais*, voiſins des Cenis, qu'on croit de la même race, aſſez près du lieu où la Salle avoit été tué. Ces Sauvages ne ſe ſouvenoient pas d'avoir jamais vû de Fran-

Il ſe rend à Preſidio del Norte.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

SAINT DENIS.

gois, & ne connoiſſoient pas d'autres Européens que des Eſpagnols, qui alloient nus comme eux, & qui menoient une vie fort miſérable. Ils ne laiſſerent point d'accorder des guides à Saint Denis, avec leſquels il fit encore cent cinquante lieues au Sud-Oueſt, avant que d'arriver aux premieres Habitations des Eſpagnols. Enfin, il trouva ſur le bord d'une grande Riviere, un Fort, qui portoit le double nom de Saint Jean-Baptiſte & de *Preſidio del Norte*. Dom Pedro de Vileſcas, qui y commandoit, le reçut fort civilement, le logea chez lui, avec Medard *Jallot*, ſon Chirurgien, & Penicaut, & fit donner d'autres logemens aux gens de ſa ſuite.

La Négociation avec le Commandant.

Après quelques jours de repos, la négociation s'ouvrit. Saint Denis déclara qu'il étoit venu de la part du Gouverneur de la Louiſiane, pour propoſer aux Eſpagnols un Commerce reglé avec cette Colonie; & qu'il ſeroit maître des conditions. Dom Vileſcas répondit qu'il ne pouvoit rien ſans la permiſſion du Gouverneur de *Caouis*, auquel il promit d'envoïer un Exprès pour lui demander ſes ordres. Caouis eſt à ſoixante lieues de Preſidio del Norte, ſur le chemin de la Capitale du Mexique. Le Gouverneur, aïant reçu le Courier de Vileſcas, envoïa prendre Saint Denis par vingt-cinq Cavaliers, examina ſoigneuſement ſa Commiſſion, & lui conſeilla de ſe rendre à Mexico, pour y conférer avec le Viceroi. Saint Denis y conſentit; mais il ne partit que l'année ſuivante, avec Jallot; après avoir donné ordre aux François, qui étoient demeurés à Preſidio del Norte, de retourner aux Natchitochés. On compte deux cens cinquante lieues de Caouis à Mexico: il fit ce Voïage ſous la conduite d'un Officier, avec une eſcorte de vingt-quatre Hommes.

Il eſt mené à Mexico, & mis en Priſon.

En arrivant dans la Capitale de la Nouvelle Eſpagne, il fut mené chez le Viceroi, auquel il préſenta ſa Commiſſion & ſes Paſſeports. Ce Seigneur les lut, & les lui remit; mais, ſans vouloir l'écouter, il l'envoïa ſur-le-champ dans une Priſon. Saint Denis y paſſa trois mois, & n'en ſeroit peut-être jamais ſorti, ſi quelques Officiers François attachés au ſervice d'Eſpagne, qui connoiſſoient d'Iberville, & qui ſavoient que ſa Femme étoit Niece de Saint Denis, n'euſſent ſollicité en ſa faveur. Il fut

Comment il eſt délivré.

élargi. Le Viceroi lui fit donner trois cens Piaſtres, & l'invita ſouvent à ſa table. L'eſtime n'aïant fait qu'augmenter avec la connoiſſance, il n'omit rien pour l'engager à préférer le ſervice du Roi Catholique à celui d'une pauvre Colonie. Les Officiers, qui lui avoient fait obtenir la liberté, emploïerent eux-mêmes de grandes inſtances pour le déterminer à ſuivre leur exemple. Il n'avoit alors aucun grade à la Louiſiane; on lui offroit une Compagnie de Cavalerie, & cette offre étoit ſéduiſante pour un Gentilhomme Canadien qui n'étoit pas riche. Il fut ferme néanmoins à la refuſer. Le Viceroi lui dit: vous me ſurprenez d'autant plus, que je vous croïois à demi Eſpagnol; car je ſuis informé que vous recherchez la Fille de Dom Pedro de Vileſcas. Saint Denis ne diſſimula point qu'il aimoit cette jeune perſonne; mais il proteſta qu'il ne s'étoit point flatté de l'obtenir. Vous l'obtiendrez néanmoins, repliqua le Viceroi, ſi vous acceptez mes offres, & je vous donne deux mois pour y penſer. Ce tems expiré, il renouvella ſes inſtances; & le trouvant inflexible, il lui mit entre les mains une bourſe de mille Piaſtres. C'eſt, lui dit-il en le congé-

Offre qu'il refuſe.

diant,

diant, pour la célébration de vos Nôces ; car j'eſpere que la Fille de Vileſcas aura plus de pouvoir que moi, pour vous arrêter dans la Nouvelle Eſpagne : à l'égard du Commerce avec la Louiſiane, que vous êtes venu ſolliciter de ſi loin, il ne m'eſt pas poſſible d'y conſentir. Le lendemain, il lui envoïa un très beau Cheval bai de ſon écurie, & le fit reconduire à Caouis par un Officier & deux Cavaliers.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

SAINT DENIS.

Saint Denis y retrouva Jallot, à qui ſon habileté dans ſa profeſſion avoit attiré beaucoup de conſidération & de faveurs. Delà, ils ſe rendirent enſemble chez Vileſcas, qu'ils trouverent dans un mortel embarras. Il venoit d'apprendre que tous les Habitans de quatre Bourgades ſauvages, rebutés de la tyrannie des Eſpagnols, avoient abandonné le Païs pour chercher d'autres retraites ; & ſa crainte étoit qu'on ne le rendît reſponſable de cette déſertion, qui réduiſoit d'ailleurs ſa Place à de fâcheuſes extrêmités, parceque la Garniſon ne ſubſiſtoit que du travail de ces Indiens. Il communiqua ſa peine à Saint Denis, qui lui offrit ſur-le-champ de marcher ſur les traces de ces Barbares, & de faire ſes efforts pour les ramener. Dom Pedro l'embraſſa tendrement ; mais il l'avertit que c'étoit s'expoſer beaucoup que d'y aller ſeul. Le brave François n'en monta pas moins à cheval, avec le ſeul Jallot. Il joignit facilement les Sauvages, dont le bagage, les Femmes & les Enfans rendoient la marche fort lente ; & d'auſſi loin qu'il les apperçut, mettant ſon mouchoir au bout d'une Baguette, en forme de Pavillon, il s'avança vers les Chefs, qui ne firent pas difficulté de l'attendre. Il leur repréſenta en langue Eſpagnole, le péril auquel ils alloient s'expoſer, par un nouvel Etabliſſement chez des Peuples qu'ils connoiſſoient peu, ou qu'ils devôient connoître cruels & peu ſociables. Enſuite, les preſſant de revenir à leur ancienne demeure, il leur promit, de la part de Vileſcas, non-ſeulement, que jamais aucun Eſpagnol ne mettroit le pié dans leurs Villages s'ils n'y conſentoient, mais que dans le Commerce, ils n'auroient qu'à ſe louer de la Garniſon du Fort. Ces promeſſes eurent la force de les perſuader. Dom Pedro, charmé de voir revenir ſon Hôte avec tous les Sauvages, ratifia ſes engagemens. Ces Barbares rentrerent avec joie dans leurs Bourgades, où il fut défendu aux Eſpagnols, ſous peine de mort, d'aller, ſans une permiſſion expreſſe. Un ſervice de cette importance fit obtenir à Saint Denis la Fille du Commandant de Preſidio del Norte. Il paſſa ſix mois avec ſa Femme & ſon Beau-Pere. Enfin, ne pouvant différer plus long-tems d'aller rendre compte de ſa Commiſſion, il partit pour la Maubile, avec Dom Juan de Vileſcas, Oncle de ſa Femme, qu'il laiſſa enceinte. Quelque tems après, elle le rejoignit dans la Louiſiane, où elle eut la ſatisfaction de le trouver honoré d'un Brevet de Capitaine & de la Croix de Saint Louis, par les bons offices du Comte de Champmelin, Chef d'Eſcadre, qui avoit rendu, au Conſeil de la Marine, des témoignages fort avantageux de ſa conduite & de ſa valeur.

Son retour à Preſidio del Norte, & ſervice qu'il rend au Commandant Eſpagnol.

Il épouſe ſa Fille.

Récompenſes qu'il reçoit de la Cour.

Pendant le cours de ſon voïage & de ſa négociation, la Motte Cadillac avoit fait divers établiſſemens chez les Sauvages, ſoumis quelques Nations, & fait perdre aux Anglois de la Caroline l'habitude qu'ils avoient priſe de venir ſuſciter des guerres parmi ces Barbares, pour avoir occa-

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

sion d'en obtenir des Captifs. Bienville, après avoir eu quelque peine à réduire les Natchés, les força de conſtruire, à leurs frais, dans leur grand Village, un Fort, avec des Magazins & les logemens néceſſaires pour la Garniſon & les Commis. Ce Poſte fut nommé *Roſalie*, au lieu de la Ville qu'on avoit eu deſſein d'y fonder ſous le même nom. Comme c'étoit vers le même tems, que Saint Denis étoit revenu de Preſidio del Norte, & que la réponſe qu'il apportoit, du Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, ôtoit tout eſpoir d'un Commerce ouvert avec les Eſpagnols, on crut devoir prendre auſſi des précautions pour empêcher qu'ils ne s'approchaſſent trop de la Colonie; & dans cette vue on fit conſtruire un Fort dans l'Ile des Natchitochés.

SAINT DENIS.

Fort de Roſalie.

Raiſons qui s'oppoſent au ſuccès de M. Crozat.

Mais on s'apperçut bientôt que le Commerce excluſif, accordé en 1712 à M. Crozat, étoit moins utile que nuiſible au progrès du Commerce. La principale raiſon qu'on en apporte, eſt que n'aïant pas compris lui-même qu'on ne tire rien du meilleur Païs quand on empêche les Habitans de s'enrichir, il ne fut pas plutôt en poſſeſſion de ſes Droits excluſifs, que les Vaiſſeaux des Iles n'eurent plus la liberté de paroître à la Louiſiane, & qu'en même-tems il fut défendu aux François de la Colonie d'aller à Penſacole, d'où venoit tout l'argent qui rouloit entr'eux. On leur fit défenſe auſſi de vendre leurs Marchandiſes à d'autres, qu'aux Commis de M. Crozat, qui ſe virent ainſi maîtres de donner aux Denrées du Païs une valeur arbitraire, & qui abuſerent de ce pouvoir. Ils mirent les Pelleteries à ſi bas prix, que les Chaſſeurs, trouvant à s'en défaire avec plus d'avantage dans le Canada & dans les Colonies Angloiſes, ſe déterminerent à les y porter. D'un autre côté M. Crozat faiſoit auſſi des plaintes, qui méritent d'être obſervées. Il ne ceſſoit point de répéter, dans les Mémoires qu'il préſentoit à la Cour, que les François de ſa Colonie, étant trop foibles pour ſe faire reſpecter des Sauvages, ſe voïoient expoſés à de continuelles attaques, qui ne leur permettoient d'établir aucun Commerce régulier; que d'ailleurs, tandis qu'ils étoient cantonnés ſur la Maubile & dans l'Ile Dauphine, où les terres ne produiſoient rien, on laiſſoit libres, aux Anglois, tous les bords du Miſſiſſipi, où rien ne les empêchoit de s'établir, & de pénétrer enſuite au Nouveau Mexique; qu'il étoit difficile de comprendre d'où venoit l'indifférence que la Cour marquoit pour la Louiſiane, quoiqu'un peu d'attention pût faire connoître que la France n'avoit point de Colonie dont la conſervation lui fût plus importante. Enfin M. Crozat ſe plaignoit de ce qu'on avoit refuſé juſqu'alors d'enregîtrer ſes Lettres Patentes au Conſeil de cette Province. Tout le Monde s'y oppoſoit; & ces oppoſitions étoient fomentées par les Officiers mêmes, accoûtumés à faire le commerce avec les Eſpagnols.

Il fit de nouvelles propoſitions, qui ſembloient tendre à mettre les Trouppes dans ſes intérêts: mais cette démarche n'aïant pas mieux réuſſi, il n'attendit pas que le terme de ſon Privilege fut expiré, pour y renoncer. Son chagrin le lui fit remettre au Roi, en 1717.

Il fait de nouvelles propoſitions qui ne réuſſiſſent pas mieux.

Ce fut alors qu'on vit naître cette fameuſe Compagnie d'Occident, qui, ſous la direction du célebre *Law*, ſe chargea peu à peu de la plus grande

Etabliſſement de la Compagnie d'Occident.

partie du Commerce de France, & du sein de laquelle est sortie la Compagnie des Indes. Ses Lettres Patentes, portant un nouvel Etablissement de Commerce, sous le nom de Compagnie d'Occident, furent enregîtrées au Parlement le 6 de Septembre. Elles lui accordoient, pour vingt-cinq ans, » 1°. le Commerce du Canada, à la charge de faire travailler aux Cultures & aux Plantations. 2°. Le Commerce de la Louisiane pendant le » même tems, & à perpétuité les Terres, Ports, Côtes, Havres & » Iles qui composoient cette Province, à laquelle on attacha, peu après, » le Païs des Illinois, pour en jouir en toute propriété, Seigneurie & » Justice, sans réserve d'autre droit, pour Sa Majesté & ses Successeurs, » que la seule Foi & Hommage lige que la Compagnie sera tenue de » rendre à chaque mutation de Regne, avec une Couronne d'or du poids » de trente marcs. 3°. Le pouvoir de traiter & de faire alliance, au nom » du Roi, dans l'étendue de la Concession, avec toutes les Nations du » Païs qui ne sont pas dépendantes des autres Puissances de l'Europe, » de leur déclarer la guerre, de traiter de paix & de treve, &c. 4°. La » possession absolue des Mines & Minieres, qu'elle fera ouvrir pendant » la durée de son privilege. 5°. La permission de vendre & d'aliener les » terres de sa concession, de faire construire tels Forts, Châteaux & Pla- » ces qu'elle jugera nécessaires pour la défense du même Païs, d'y mettre » des Garnisons, de lever des Gens de guerre en France avec l'agrément » de Sa Majesté, & d'établir des Gouverneurs, des Majors, & des Offi- » ciers pour le commandement des Trouppes.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

La Motte Cadillac & Duclos avoient quitté la Louisiane avant cette révolution. Leurs Successeurs, MM. de l'Epinay & Hubert, étoient arrivés à l'Ile Dauphine au mois de Mars de cette année; & quelques mois après, Bienville fut nommé, par la Compagnie d'Occident, Commandant Général de toute la Province. L'Epinay étoit venu avec trois Vaisseaux, qui portoient un grand nombre d'Officiers & de Soldats, quantité de munitions, de vivres, & diverses sortes de Marchandises. Tout fut débarqué dans l'Ile Dauphine, à l'exception des Marchandises. Le Vaisseau qui les portoit, commandé par M. de Golleville, eut ordre de les aller trafiquer à Vera-Cruz; mais cet Officier, informé que cinq ans auparavant un autre Navire François n'avoit pû obtenir la permission de faire le Commerce dans ce Port, prit le parti de ne se pas exposer au même refus; il alla mouiller à Villa-ricca (63) d'où il fit avertir secretement les Marchands Espagnols, qui vinrent acheter toute sa cargaison à bord & la païerent comptant.

Nouvelle forme de la Colonie.

L'Epinay s'emploïoit de son côté à fortifier l'Ile Dauphine, qui contenoit tous les Magasins. Il y reçut les Députés de vingt-quatre Nations Indiennes, alliées aux François. Mais la joie qu'il eut de ce concours volontaire fut troublée par un fâcheux accident. Vers la fin du mois d'Août, l'entrée du seul Port de l'Ile Dauphine fut bouchée par un prodigieux amas de sable, qu'une tempête y rassembla tout-d'un-coup. L'Ile même fut presqu'entierement inondée, & quantité de Bestiaux y périrent. Cette

Malheur qui fait abandonner l'Ile Dauphine.

(63) C'est l'ancienne Vera-Cruz, bâtie par Fernand Cortez.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

disgrace, qui rendoit inutiles toutes les dépenses qu'on venoit de faire, obligea les François de chercher un autre mouillage pour leurs Vaisseaux. Ils choisirent celui de l'Ile Surgere, qui a reçu depuis le nom d'*Ile aux Vaisseaux*. Elle n'a qu'une Rade foraine, assez bonne lorsque le vent n'est pas du Nord ou du Nord-Est; & ces vents mêmes, les seuls dangereux, y sont rares & peu violens. On se hâta d'y élever un petit Fort; & l'Etablissement de l'Ile Dauphine fut transporté au Biloxi, qui est au Nord de l'Ile aux Vaisseaux, mais dont les Navires ne peuvent approcher de plus près que de quatre lieues. Observons que c'étoit faire un mauvais choix pour le centre d'une Colonie. On nous représente ce lieu comme un sable stérile, inabordable à toute autre espece de Bâtimens que des Chaloupes. Elle n'a pas laissé d'y subsister cinq ans entiers.

Ile Surgere.

La Colonie est transportée au Biloxi.

Cependant ce fut avant la fin de cette même année, qu'on jetta, sur le bord oriental du Mississipi, les fondemens d'une Ville, qui est devenue la Capitale de la Louisiane sous le nom de *Nouvelle Orléans* (*). Bienville, étant venu des Natchès à la Maubile pour saluer le nouveau Gouverneur, parla d'un Poste commode qu'il avoit remarqué sur le Fleuve, & fut chargé d'y faire un Etablissement. L'Epinai lui donna des Charpentiers pour y bâtir quelques Maisons, & quatre vingt Faussoniers nouvellement arrivés de France, pour en faire les premiers Habitans. On en verra la situation & le Plan dans un autre article. Cette entreprise fit sentir enfin la nécessité de sonder l'entrée du Mississipi, pour reconnoître quelle sorte de Navires il étoit capable de recevoir, & s'ils pouvoient y entrer avec toute leur charge. On trouva seize piés d'eau sur la Barre. Le Neptune, qui arrivoit de France, y fut envoïé aussi-tôt, & remonta sans peine jusqu'à la Nouvelle Orleans. Mais une expérience si presente ne fit point encore ouvrir les yeux sur l'importance d'y établir le Quartier général; & sous prétexte qu'on manquoit de Bateaux pour le transport de la Colonie, on continua de laisser périr de misere & de maladie des milliers d'Hommes, tandis qu'on pouvoit les débarquer à la Nouvelle Orleans sur les mêmes Vaisseaux qui les apportoient de France.

Fondation de la Nouvelle Orleans.

L'entrée du Mississipi est sondée.

Au mois de Mars 1718, on vit arriver les premiers Concessionnaires, accompagnés de M. Dugué de Boisbriand, que la Compagnie avoit nommé pour commander aux Illinois. Dans le même-tems, plusieurs Nations Sauvages, dont quelques-unes avoient été long-tems opposées aux François, telles que les *Chetimachas*, vinrent s'établir sur le Mississipi, près de la Nouvelle Orleans. La plûpart de ces Indiens étant dans l'usage de cultiver la terre, ils défricherent de grands terreins; & leur travail devint une ressource pour cette Ville, à laquelle ils ont quelquefois fourni des vivres. Quelques Concessionnaires envoïerent aussi une partie de leurs gens sur le Fleuve; & les avantages, qu'ils y trouverent pour s'établir, firent regreter à ceux qui en jugeoient le mieux, qu'on en eût empêché d'autres de prendre le même parti. Les inquiétudes s'étoient dissipées, de la part des Anglois. Toutes les Nations, qui bordoient le Mississipi, vivoient en bonne intelligence avec la Colonie. L'unique moïen de la faire respecter des uns & des autres, étoit de la bien peupler & de s'y fortifier.

Arrivée des premiers Concessionnaires.

Divers Etablissemens.

On veut s'établir dans la Baie de Saint Joseph.

(*) On auroit dû dire le *Nouvel Orleans*; mais l'usage l'emporte.

Bienville fit prendre poſſeſſion, au mois de Juin, de la Baie de Saint Joſeph, ſituée à cinquante lieues de l'Ile Dauphine vers l'Eſt. On y conſtruiſit un Fort de pierre : mais quoiqu'il y eut dix-huit ans que les Eſpagnols avoient abandonné cette Baie, le Gouverneur de Penſacole, informé du mouvement des François, leur fit déclarer qu'elle appartenoit au Roi Catholique. Ils avoient déja reconnu qu'elle ne méritoit pas d'être diſputée à l'Eſpagne; & les raiſons, qui les porterent à ſe retirer, en contiennent une peinture qui peut tenir lieu de deſcription : premiérement, ce poſte leur parut abſolument inutile, non-ſeulement parcequ'il eſt éloigné de leur Colonie, & peu ſûr pour les Vaiſſeaux, mais encore plus, parceque l'entrée aïant plus d'une grande lieue de largeur, la défenſe en eſt preſqu'impoſſible. En ſecond lieu il eſt également incommode par la difficulté d'y débarquer les ſecours, par la ſtérilité du terrein, qui eſt de ſable pur, par l'intempérie de l'air, fort mal ſain dans toute cette Contrée, & par la mauvaiſe qualité des eaux. Enfin les Vaiſſeaux n'y ſont à couvert d'aucun vent.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

Raiſons qui la font quitter.

L'année ſuivante, après la Déclaration de guerre contre l'Eſpagne, les François ſe trouverent aſſez forts, par l'arrivée de divers ſecours, pour ſe ſaiſir de Penſacole, qu'ils ne reſtituerent qu'à la paix. Ils avoient conçu tant de dégoût pour la Baie de Saint Joſeph, qu'ils ne penſerent pas même à prendre cette occaſion pour s'y rétablir : mais ils tenterent de s'aſſurer de celle de Saint Bernard, ou Saint Louis; & les obſtacles qu'ils y trouverent de la part des Sauvages, qui étoient réſolus de ne plus ſouffrir d'Etrangers dans leur Païs, les firent renoncer à cette entrepriſe. Cependant on apprit, l'année ſuivante, que les Eſpagnols de Vera-Cruz étoient parvenus à bâtir un Fort dans la même Baie.

On ſe ſaiſit de Penſacola.

Fort Eſpagnol dans la Baie de Saint Bernard.

En 1722, lorſque la bonne intelligence fut rétablie entre les deux Nations, on commença enfin, par l'ordre de la Compagnie d'Occident, à tranſporter à la Nouvelle Orleans tout ce qui ſe trouvoit dans les Magaſins du Biloxi, pour y établir le Quartier général. Dans cette tranſmigration, une Compagnie de Suiſſes aïant été embarquée avec beaucoup de vivres & de munitions, tourna vers la Caroline, Enſeignes déploïées & le Capitaine à la tête. Ce ne fut pas la ſeule déſertion; mais la Ville ne laiſſa point de prendre alors une forme réguliere, qu'elle conſerve encore. Comme il ſuffit au deſſein de cet article d'avoir conduit la Colonie Françoiſe juſqu'à ce point, le reſte eſt remis aux Deſcriptions.

La Nouvelle Orleans ſe peuple.

PENDANT le cours de cette longue ſuite d'évenemens, dont le récit ne devoit pas être interrompu, il s'étoit fait d'autres Etabliſſemens, dans un Païs plus déſert, & moins digne en apparence d'exciter la jalouſie des Nations de l'Europe, mais qui n'eſt pas néanmoins ſans quelques avantages naturels, auxquels on attachoit aſſez de prix pour ſouhaiter de s'y établir des Droits & de s'en aſſurer la poſſeſſion. C'étoit la Baie d'Hudſon, dont on a rapporté la découverte en 1607. Quoiqu'on ne puiſſe douter qu'elle n'eut été connue avant le Voïage de Henri Hudſon, dans ceux qu'on avoit déja faits pour découvrir un paſſage à la Chine & au Japon par le Nord de l'Amérique, il étoit celui qui s'étoit avancé le

ETABLISSEMENS DANS LA BAIE D'HUDSON.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

plus loin au Nord (64) dans cette vue. Il y étoit retourné trois fois dans l'espace de quarte ans; & les Historiens de sa Nation assurant qu'il y périt en 1611, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir donné son nom à la Baie. Mais il n'est pas moins certain qu'uniquement occupé du passage qui faisoit l'objet de ses recherches, il ne pensa jamais à s'y établir.

BAIE D'HUDSON.

Les Danois, qui y pénétrerent sous le regne de Christian IV, & d'autres Anglois, tels que Wilson, le Chevalier Button, les Capitaines Baffin, James, Fox &c. (65) nommerent aussi, comme on le verra dans un autre article, différentes parties de ces Mers & de leurs Détroits, sans avoir entrepris d'y faire le moindre établissement; & si quelques-uns furent obligés d'y passer l'Hiver, ce fut comme au hazard, dans les lieux où de fâcheuses circonstances les forçoient de s'arrêter. Ensuite, les guerres civiles d'Angleterre aïant fait perdre à la Nation le goût des Découvertes, ce ne fut, suivant le témoignage des Anglois mêmes, qu'en 1667, que Zacharie *Gillam*, conduit par deux transfuges François, traversa les Détroits d'Hudson dans une Ketche nommée la *Nonsuch*, ou la Nompareille, passa dans la Baie de Baffin, jusqu'au soixante-quinze degrés, & delà au Sud vers les cinquante-un degrés, où il bâtit, sur une Riviere qui fut nommée ensuite la Riviere de Rupert, un Fort auquel il donna le nom de *Charles-Fort*.

Les Francois s'y établissent les premiers.

Mais les François avoient déja fait des démarches mieux concertées, qui firent regarder cette entreprise comme une usurpation. Dès l'année 1659, ils avoient envoïé à la Baie d'Hudson un Officier nommé *Bourdon*, pour en assurer la possession à la France, & ce soin continua quelque tems de les occuper. Il paroît qu'ensuite ils se relâcherent.

Avantures de des Groseillers & Radisson.

Dans cet intervalle, deux François de Quebec, nommés Chouart des Groseillers & Radisson, les mêmes qu'on a déja traités de transfuges, se trouvant au Lac des Assimpouals, apprirent de quelques Sauvages qu'on pouvoit se rendre par terre au fond de la Baie d'Hudson, où les Anglois n'avoient point encore pénétré. Ils s'y firent conduire. A leur retour, ils proposerent aux principaux Négocians de Quebec d'y envoïer quelques Vaisseaux; & leur projet n'aïant point été goûté, ils passerent en France dans l'esperance d'y être écoutés avec plus de faveur: mais la Cour parut faire si peu d'attention à tous leurs Mémoires, que dans le chagrin de se voir négligés, ils s'adresserent à l'Ambassadeur que l'Angleterre avoit alors à Paris.

Témoignage des Relations Angloises.

On ne trouve ici de lumieres que dans les Relations Angloises. Nous avions, dit celle que je consulte, nos anciennes prétentions sur la Baie; quoique la partie du Continent qui en fait le fond semble appartenir aux François, parcequ'elle n'est pas éloignée de plus de cent cinquante milles de la Riviere Sainte Marguerite, qui se décharge dans le Fleuve Saint Laurent. Mylord Montaigu, notre Ambassadeur, persuada aux deux Mécontens de se rendre à Londres, où ils furent bien reçus de quelques Personnes de distinc-

(64) Jusqu'aux quatre-vingt degrés trente minutes, suivant les Relations Angloises. L'Historien de la Nouvelle France ne les avoit pas consultées, lorsqu'il a dit qu'on ignore ce qu'Hudson fit dans ces lieux, & s'il y pénétra bien loin.

(65) Voïez, ci-dessous, les Voïages au Nord-Est & au Nord-Oüest.

tion & des Marchands. Gillam fut nommé pour faire le voïage qu'ils propoſoient. Ils l'accompagnerent, & l'aiderent à bâtir un Fort à l'embouchure de la Riviere de Rupert, que les François nomment *Nemiſcau*. Gillam ne fut pas plutôt revenu à Londres, qu'il ſe forma, ſous l'autorité de Charles II, une Compagnie, qui prit le titre de Compagnie de la Baie d'Hudſon. La date de ſes Lettres Patentes eſt le 2 de Mai 1670, vingt-deuxieme année du Regne de Charles; & le nom du Prince Rupert (ou Robert) paroît à la tête de ſes principaux Membres.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSOM.

L'Hiſtorien de la Nouvelle France fait une deſcription générale de la Baie. » Après qu'on a doublé, dit-il, la Pointe ſeptentrionale de l'Ile de » Terre-neuve, en faiſant le Nord-Oueſt, & côtoïant toujours la Terre » de Labrador, on s'éleve juſques vers les ſoixante-trois degrés de La» titude Nord, & l'on trouve un Détroit qui porte le nom d'Hud» ſon. Ce Détroit court Eſt & Oueſt, en prenant du Nord-Oueſt, & ſa » ſortie eſt par les ſoixante-quatre degrés. En cet endroit, la Mer forme » une Baie d'environ trois cens lieues de profondeur, & c'eſt ce qu'on » nomme la Baie d'Hudſon. Sa largeur eſt inégale; car, en allant du » Nord au Sud, elle diminue toujours, depuis deux cens lieues juſqu'à » trente-cinq. Son extrémité méridionale eſt par les cinquante-un degrés. » Rien n'eſt plus affreux que le Païs dont elle eſt environnée. De quel» que côté qu'on jette les yeux, on n'apperçoit que des terres incultes » & ſauvages, & des Rochers eſcarpés qui s'élevent juſqu'aux nues, en» trecoupés de profondes ravines & de vallées ſtériles, où le Soleil ne » pénetre point, & que les néges ou les glaçons, qui ne fondent jamais, » rendent abſolument inacceſſibles. La Mer n'y eſt bien libre que depuis » le commencement de Juillet juſqu'à la fin de Septembre: encore y » rencontre-t'on quelquefois, alors, des glaces d'une énorme groſſeur, » qui jettent les Navigateurs dans le plus grand embarras. Lorſqu'on y penſe » lemoins, une Marée, ou un Courant, aſſez fort pour entraîner le Na» vire, l'inveſtit tout à coup d'un ſi grand nombre de ces écueils flot» tans, qu'auſſi loin que la vue puiſſe porter, on n'apperçoit que des » glaces. Il n'y a pas d'autre moïen de s'en garantir, que de ſe grapi» ner ſur les plus groſſes, & d'écarter les autres avec de longs bâtons fer» rés. Mais dès qu'on s'eſt ouvert un Paſſage, il faut en profiter au plu» tôt; car s'il ſurvient une tempête pendant qu'on eſt aſſiégé de glaçons, » quelle eſpérance de s'en tirer?

Deſcription de la Baie d'Hudſon.

Les Relations Angloiſes ne s'attachent qu'à la Deſcription géographique. Elles placent la Baie entre ſoixante-quatre degrés de Latitude Nord & cinquante-un, & lui donnent dix degrés, ou ſix cens milles Anglois, de longueur. L'embouchure du Détroit, ſuivant les mêmes Journaux, eſt vers les ſoixante-un degrés. Sa largeur eſt de ſix lieues. A l'entrée même, on trouve une Ile, nommée *la Réſolution*; enſuite les Iles de Charles, de Saliſbury & de Nottingham dans le Détroit, & celle de Mansfield à l'embouchure intérieure. La longueur du Détroit eſt de cent vingt lieues. Des deux côtés, les Terres ſont habitées par des Sauvages peu connus. La Côte méridionale eſt connue ſous le nom de Terre de Labrador, & celle du Nord ſous autant de noms qu'il y eſt paſſé de Navigateurs de diffé-

Deſcription Angloiſe de la même Baie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

rentes Nations, qui s'attribuent l'honneur de la Découverte. Au côté occidental, les Anglois ont bâti un Fort, nommé le Port Nelſon, & donné le nom de *New-ſouth Wales* (*) à tout le Païs. Cette partie de la Baie porte celui de *Button*. C'eſt l'endroit le plus large de toute la Baie d'Hudſon, & cette largeur eſt d'environ cent trente lieues.

BAIE D'HUDSON.

Sur la Côte de Labrador, on rencontre pluſieurs Iles, nommées Iles de *Sleeper* & *Baker's-dozen*. Le fond de la Baie, par lequel on entend toute cette partie qui eſt entre le Cap de *Henriette-Marie* dans New-ſouth-Wales, & *Redonda* au-deſſous de la Riviere de Rupert, n'a pas moins de quatre-vingt lieues de longueur. On y trouve auſſi quantité d'Iles, auxquelles les premiers Avanturiers Anglois ont donné différens noms, tels que *Weſton*, *Thomas Roé*, *Charlton*, &c.

Singularité de l'Ile de Charlton.

Le Fort que les Anglois bâtirent à la Riviere de Rupert, ſous le nom de Charles-Fort, n'étoit accompagné d'aucune Plantation; & vrai-ſemblablement il ne le ſera jamais. Ils y vécurent d'abord dans de petites Hutes, où leur principal ſoin étoit de ſe défendre de la pluie & du froid, mais bien plus ſouvent du froid que de la pluie. L'Ile, qu'on vient de nommer *Charlton*, fait une figure extrêmement ſinguliere dans ſa ſituation. Elle eſt non-ſeulement couverte d'une mouſſe fort verte, mais remplie d'arbres, ſurtout de Bouleaux, de Sapins, & de Genevriers; ce qui fait une perſpective ſi riante pour ceux qui arrivent après un Voïage de trois mois, dans la plus dangereuſe des Mers, qu'ils croient voir naître tout-d'un-coup le Printems. Découvrir de la verdure & des arbres qui étendent agréablement leurs branches, au milieu des glaces & des néges, c'eſt un ſpectacle, pour emploïer les termes de la Relation, qui cauſe la plus étrange ſurpriſe & le plus délicieux plaiſir. L'air, au fond de la Baie, quoique plus proche du Soleil que celui de Londres, qui n'eſt qu'à cinquante-un degrés, eſt d'un froid exceſſif pendant neuf mois. Les trois autres ſont chauds, mais temperés par les vents de Nord-Oueſt. Le terrein, à l'Eſt comme au Couchant, ne porte aucune ſorte de grain. Vers la Riviere de Rupert il donne quelques fruits, tels que des Groſeilles & des Fraiſes.

Climat de la Baie.

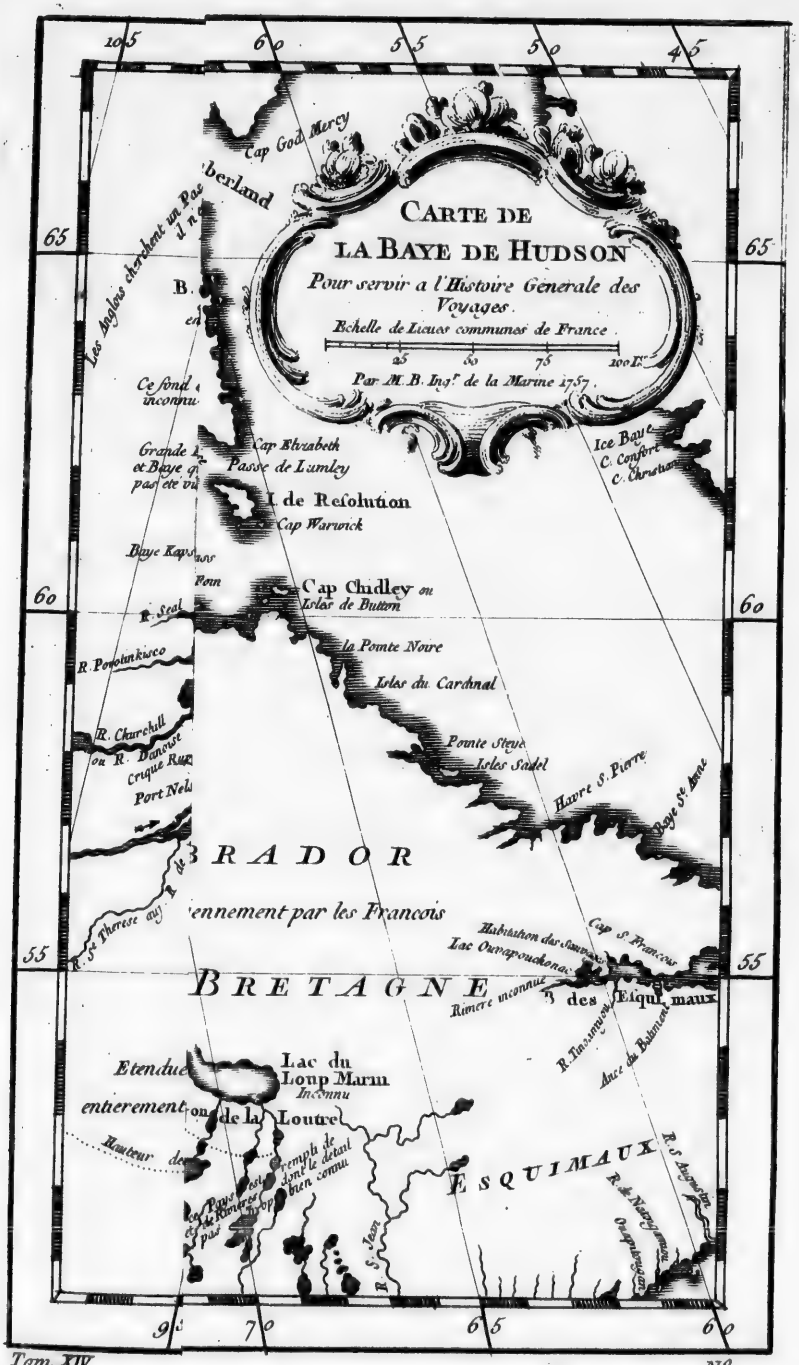
Marchandiſes qu'on y porte & qu'on en tire.

Les Marchandiſes, dont on tire le meilleur parti dans la Baie, ſont les fuſils, la poudre à tirer, le plomb, les draps, les haches, les chaudrons & le Tabac, qu'on y troque avec les Indiens pour diverſes pelleteries. On nous donne un tarif des premiers échanges de la Compagnie Angloiſe. Pour un fuſil, dix bonnes peaux de Caſtor. Une peau pour la demie livre de poudre. Une, pour quatre livres de plomb. Une, pour chaque hache. Une, pour huit grands couteaux. Une, pour la demie livre de grains de verre. Six, pour un habit de bon drap. Six, pour la livre de Tabac. Une, pour une grande boîte à poudre, ou pour deux petites. Une, pour chaque livre de fonte dans un chaudron. Deux, pour un miroir & pour un peigne. L'Auteur de la Relation donne à juger, ſur ce compte, quels durent être les premiers gains de la Compagnie: il les fait monter à trois cens pour cent.

Au premier avis qui vint en France, du nouvel Etabliſſement des Anglois, on ſe crut obligé quelque tems à la diſſimulation, en faveur de la

(*) Nouvelle Galle.

bonne


CARTE DE
LA BAYE DE HUDSON
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France
Par M. B. Ingr de la Marine 1757.
Cap God Mercy
Les Anglois cherchent un Pas
Ce fond inconnu
Cap Elizabeth
Passe de Lumley
I. de Resolution
Cap Warwick
Ice Bay
C. Comfort
C. Christian
Cap Chidley ou Isles de Button
R. Seal
R. Poulinkisco
la Pointe Noire
Isles du Cardinal
R. Churchill ou R. Danoise
Pointe Steyn
Isles Sadel
Havre S. Pierre
Baye Ste Anne
BRADOR
Habitation des Sauvages
Cap S. Francois
Lac Ouapouskouan
BRETAGNE
Riviere inconnue
des Esquimaux
Etendue
Lac du Loup Marin
Inconnu
entierement
ou de la Loutre
Hauteur des
ESQUIMAUX
R. S. Augustin
R. de Nasquapi
R. S. Jean
65
60
55
50
45
95
70
65
60

B. de Repulse
Decouv par Middleton en 1742
Debrouil de la Baie sauve
C. Hope
Havre de Duglas
Wager Water
Lac qui se decharge dans Wager Water
Soupe en Chaux
Cap Dobbs
Salabert
Les Anglois cherchant un Passage dans cette Partie mais il n'ecrivent pas
B. de Chesterfield qui n'a pas été entierem.t decouverte
Cap Tolinson
Cap Fry
Baye Wallorne
Cap Fullerton
Cap Jackey
Ce fond est inconnu
LE WELCOME
I Marble
Grande Entrée et Baye qui n'a pas été visitée
I du Chevalier
Baye Kaps
Cap des Esquimaux
BAYE DE
BUTTON
R. Seal
R. Poxolunkisco
I du Prince Wales
I Merry
Cap Churchill
R. Churchill ou R. Danoust
Crique Rupert
Port Nelson
I d'York aux F. Bourbon
Cap Tamam
HUDSON
Plumes de l'Ouest
Plumes de l'Est
I Warners
Roche Noire
Hayes
Flambourough Poste Ang.
R. Ste Therese aux
R. des Sauteux Huilles aux
Nieu Severn
Fort de Nieu Severn
R. Marcourt
Pte de Lookout
C. Henriette Maria
BAYE
I des Ours
Etendue de Pays entierement Inconnue
Hauteur des Terres
Lac des deux Decharges
Equam
Lac Aymamoke ou I. Vineux
JAMES
Lac Quatchecouan aut L. Ste Anne
Henley Poste Ang.
R. Albany
P. Ste Anne aux Albany
I Charlton
R. Wawai
R. Perrau
Fort de Monsipi aut St Louis ou Moose
Pte Coupé
Det sans nom
I de la Frenaye
Cap Dorcester
Cap de la Reine Marie
Cap du Roy Charles
C. du Prince Charles
Cap Perrot
C. Cook
C. de l'Ours Blanc
ISLE BARRIN
Cap Comfort
Pointe du Cheval Marin
Pembroc
I Salisbury
I Nottingham
I Duke
Cap Southampton
Mansel aut Notre Dame
Cap Wolstenholm ou Wadenham aut Cap St Jones
Pte du Roy
C. d'Esperance
Terre de
Coste
Dormeurs du Nord
Dormeurs du Sud
Cap Smith
Ce fond est inconnu
la Douzaine du Boulanger
Il y a point de connu comme quelques Auteurs l'ont mais une longue chaine de mon agnes
n'est presqu'
Pte Richemont
Cap Jones
pas connu
R. Shade
R. Rupert ou R. Nemiscau
Lac Nemiscau
Lac Nemiskow ou Nemiscau
F. Rupert
Ang.
ISLE
DE
BONNE FO
Pte de la Re Anne
DETROIT DE
H
Mississ
Longitude 95 90 85 80 75 70 Occidentale du Meridien de Paris
65
60
55

Tom XIV.

CARTE DE
LA BAYE DE HUDSON
Pour servir a l'Histoire Generale des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France
Par M. B. Ingr de la Marine 1757
Baye de Cumberland
Cap God Mercy
ISLE DE BONNE FORTUNE
DETROIT DE HUDSON
Cap Elizabeth
Passe de Lumley
I de Resolution
Cap Warwick
Cap Chidley ou Isles de Button
la Pointe Noire
Isles du Cardinal
Pointe Steye
Isles Sadel
Havre S. Pierre
Baye S. Anne
LABRADOR
nomée anciennement par les Francois
NOUV. BRETAGNE
Cap S. Francois
B des Esquimaux
Nation du Caribou
Lac du Loup Marin
Inconnu
Nom de la Loutre
ESQUIMAUX
Mistassins
Meridien de Paris
75
70
65
60
55

N°. 14.

bonne intellige
l'Intendant de
moins la preſcr
pour aller par te
guenay, qui ver
l'occaſion. Le I
accompagner à
Simon, Gentill
ſur l'Acadie.

Ils partirent
de Septembre
l'ancre dans le
les Sauvages. C
des Paſſeports,
à les attendre
viere, ils furen
d'où ils ne pur
13, ils rencont
des Miſtaſſins,
Albanel s'avanç
des Iroquois, u
permis d'y paſſe
les Voïageurs e
journées de tou
qu'on repréſent
verent dans un
demandé des M
témoignages de
poſer au Comm
où ils avoient b
dreſſe de les ra
ſes deux Comp
& s'étant embar
moient Rupert
dre qu'il avoit
ſignés non-ſeule
Chefs Sauvages

(66) Les Relatio
l'arrivée de ce Mi
1673. Elles raconte
ne Lettre du Gou
Baily, Gouverne
d'une pour des Gr
miere, Baily éroi
troite amitié qui é
Couronnes, de tra
né de race Anglo
fit naître des ſoup
Correſpondance q

bonne intelligence qui regnoit alors entre les deux Couronnes. Cependant l'Intendant de la Nouvelle France chercha quelque moïen d'empêcher du moins la preſcription. Le plus court étoit de découvrir un chemin facile, pour aller par terre à la Baie d'Hudſon. Une députation des Sauvages du Saguenay, qui venoient demander des Miſſionnaires, en fournit heureuſement l'occaſion. Le Pere Albanel, Jéſuite, de race Angloiſe, fut choiſi pour les accompagner à leur retour, avec deux François, dont l'un ſe nommoit *Saint Simon*, Gentilhomme Canadien, Neveu de celui dont on a des Mémoires ſur l'Acadie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Meſures que les François prennent pour arrêter les entrepriſes des Anglois.

Ils partirent de Quebec, le 22 du mois d'Août 1671, & dès le 10 de Septembre ils furent informés que deux Navires Anglois étoient à l'ancre dans le fond de la Baie d'Hudſon, où ils faiſoient la Traite avec les Sauvages. Cette nouvelle les obligea d'envoïer demander, à Quebec, des Paſſeports, qui leur furent accordés : mais le tems qu'ils avoient paſſé à les attendre leur aïant fait perdre la ſaiſon propre à naviguer ſur la Riviere, ils furent contraints d'hiverner ſur les bords du Lac de Saint Jean, d'où ils ne purent ſortir avant le premier de Juin de l'année ſuivante. Le 13, ils rencontrerent dix-huit canots, remplis de Sauvages de la Nation des Miſtaſſins, qui ſemblerent diſpoſés à leur couper le paſſage. Le Pere Albanel s'avança ſeul, & leur dit que les François aïant purgé leur Païs, des Iroquois, un ſervice de cette importance mériroit bien qu'il leur fût permis d'y paſſer. Ce diſcours aïant produit l'effet qu'il s'en étoit promis, les Voïageurs entrerent dans le Lac des Miſtaſſins, auquel on donne vingt journées de tour ; & le 25 ils arriverent au bord de celui de Nemiſcau, qu'on repréſente beaucoup moins grand. Le premier de Juillet, ils ſe trouverent dans un lieu nommé *Miſcoutenagechit*, où les Sauvages, qui avoient demandé des Miſſionnaires, les attendoient & les reçurent avec de grands témoignages de joie. Cependant ils parurent craindre qu'on ne voulût s'oppoſer au Commerce des Anglois, qui s'étoient avancés juſqu'à ce Canton, où ils avoient bâti une loge pour la Traite : mais le P. Albanel eut l'adreſſe de les raſſurer. Quelques jours après il partit de ce Village, avec ſes deux Compagnons, il parcourut tous les environs du Lac Nemiſcau, & s'étant embarqué ſur la Riviere de même nom, que les Anglois nommoient Rupert, il entra dans la Baie où elle ſe décharge. Il exécuta l'ordre qu'il avoit de faire divers Actes de priſe de poſſeſſion, qui furent ſignés non-ſeulement de lui, mais de Saint Simon, & de dix ou douze Chefs Sauvages, qu'il avoit raſſemblés pour cette cérémonie (66).

Voïage du P. Albanel & de Saint Simon.

Poſſeſſion qu'ils prennent de la Baie d'Hudſon.

(66) Les Relations Angloiſes rapportent l'arrivée de ce Miſſionnaire au 30 d'Août 1673. Elles racontent qu'il étoit chargé d'une Lettre du Gouverneur de Quebec pour *Baily*, Gouverneur du Fort Anglois, & d'une pour des Groſeillers ; que par la premiere, Baily étoit prié, en vertu de l'étroite amitié qui étoit alors entre les deux Couronnes, de traiter civilement un Jéſuite né de race Angloiſe ; mais que la ſeconde fit naître des ſoupçons aux Anglois ſur la Correſpondance que des Groſeillers entretenoit à Quebec, où il avoit ſon Gendre, qui avoit même accompagné le P. Albanel pendant une partie du chemin ; que Baily traita fort civilement ce Miſſionnaire, & qu'il le fit vêtir, parcequ'il avoit été dépouillé de ſes habits par quelques Indiens. Que le P. Albanel paſſa pluſieurs mois dans ce Fort, ſous prétexte qu'aïant de la répugnance à retourner par terre au Canada, il étoit réſolu de profiter du premier Vaiſſeau Anglois pour repaſſer en Europe ; qu'il participa aux miſeres où le Fort fut réduit,

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

On ne lit point dans les Relations Françoiſes, ce que devint le Pere Albanel, ni comment des Groſeillers & Radiſſon quitterent le ſervice des Anglois. Ces deux Transfuges, dit l'Hiſtorien de la Nouvelle France, pouſſés par quelque mécontentement particulier, ou par un retour d'affection pour leur Patrie, revinrent en France, quoique Radiſſon eut épouſé la Fille du Chevalier *Kirke*; & Sa Majeſté leur permit de retourner à Quebec, où elle leur accorda même des graces qu'ils ſembloient peu mériter. Quelques années après, il s'y forma une Compagnie du Nord, qui entreprit de chaſſer les Anglois de la Baie d'Hudſon. Perſonne ne parut plus propre à cette entrepriſe, que ceux qui avoient été la premiere cauſe du mal. D'ailleurs ils s'y offrirent d'eux-mêmes; & tout le monde jugea qu'avec la connoiſſance qu'ils avoient du Païs, l'ardeur ne leur manqueroit pas pour réparer leur faute, ou pour vanger leurs propres injures. Ils partirent en 1682, avec deux Navires aſſez mal équipés, & ſe rendirent droit au Fort Anglois de la Riviere Rupert: mais ils le trouverent en ſi bon état, qu'ils n'oſerent l'attaquer. Ils rangerent enſuite la Côte occidentale de la Baie, pour chercher un poſte avantageux; & le 26 d'Août ils entrerent dans une Anſe où ſe déchargent deux grandes Rivieres qui ſe réuniſſent à leur embouchure. L'une, qu'on a remontée fort loin, ſans trouver ſa ſource, avoit été nommée la Riviere de Bourbon par un Navire François qui y avoit hiverné en 1675. Des Groſeillers nomma l'autre *Sainte Thereſe*, du nom de ſa Femme, Sœur de Radiſſon. C'eſt la petite Baie où ces deux Rivieres ſe joignent, que les Anglois ont appellée *Port Nelſon*, à l'honneur de Nelſon, Pilote de leur Henri Hudſon, qui la découvrit en 1611.

Suite des avantures de des Groſeillers & de Radiſſon.

Comment ils ſervent la France après l'avoir trahie.

Ici les témoignages varient beaucoup (67). L'Hiſtorien croit devoir la préférence à celui d'un Mémoire qui fut préſenté l'année ſuivante au

Variété des témoignages ſur leur conduite.

jusqu'à l'arrivée du Gouverneur Lyddal, qui vint relever Baily; & qu'il avoit des communications fort intimes avec des Groſeillers. Les mêmes Relations, ſans parler du tems de ſon départ, ni de celui de des Groſeillers & de Radiſſon, diſent ſeulement que ces deux François déſerterent, & que la Compagnie Angloiſe les déclara hors de ſon ſervice.

(67) Une Relation, qui ſe trouve dans le Recueil d'Arrêts, & autres Pieces pour l'Etabliſſement de la Compagnie Françoiſe d'Occident, & publiée (Amſterdam, chez Bernard, 1720. in-12.) ſous le nom de M. *Jeremie*, qui commandoit dans la Baie d'Hudſon avant le Traité d'Utrecht, dit ſimplement que tandis que Radiſſon & ſon Beaufrere hivernoient dans la Riviere de Sainte Thereſe, des Anglois étoient campés à ſept lieues d'eux, ſur les bords de la Riviere de Bourbon; que des Groſeillers & Radiſſon les aïant découverts, ſans que ceux-ci ſe défiaſſent d'avoir des Voiſins ſi proches, les attaquerent & les firent tous Priſonniers, au nombre de quatre-vingt, quoique les François ne fuſſent que quatorze; mais qu'à la vérité, les Anglois étoient ivres, dans un jour de réjouiſſance que des Groſeillers avoit choiſi pour les ſurprendre: que peu de tems auparavant, étant à la chaſſe, le long de la Mer, il avoit trouvé, dans une mauvaiſe Chaumine ſix Matelots Anglois, mourans de froid & de faim, qui avoient été dégradés par un Navire de Boſton, & qui n'aïant aucune connoiſſance du Païs, ſe trouverent fort heureux de tomber entre les mains des François. Voïez, ci-deſſous, les Voïages au Nord-Oueſt.

Les Relations Angloiſes ſe réduiſent au détail ſuivant: en 1682, le Capitaine *Bridger* partit de Londres pour le Port Nelſon, avec ordre d'y établir un Comptoir, & d'y bâtir un Fort: mais avant qu'il y fut arrivé, le Capitaine Benjamin *Gillam*, Commandant du Vaiſſeau le *New-England*, & Fils d'un autre Gillam, Commandant du Vaiſ-

Marquis de Seignelay, & qui mérite, dit-il, plus de créance que les Relations des Voïageurs. Suivant ce Mémoire, Radiſſon & ſon Beaufrere avoient à peine commencé à ſe loger ſur les bords de la Riviere de Sainte Thereſe, lorſqu'une Barque, venant de Boſton, parut à l'entrée de cette Riviere. Quelques jours après, un grand Navire de Londres vint mouiller au même lieu, & n'allarma pas moins les Boſtonnois, qui n'avoient point de Commiſſion, que les François, qui n'étoient pas encore aſſez bien retranchés pour ſe défendre ; mais il excita bientôt la compaſſion des uns & des autres. D'affreuſes glaces, pouſſées par la Mer, le heurterent ſi rudement, que l'aïant enlevé de deſſus ſes ancres, elles l'emporterent au large, où il fut briſé par d'autres glaçons. Tous les Anglois, qui étoient à bord, ſe ſauverent ſur ces mêmes glaces qui avoient cauſé leur malheur, & qui les reporterent à l'entrée de la Riviere de Sainte Thereſe. Ils y furent accueillis fort humainement des François. Radiſſon & des Groſeillers leur fournirent des vivres, & leur permirent de dreſſer des Baraques ſur les bords de la Riviere de Bourbon, après leur avoir fait promettre, par écrit, qu'ils ne s'y fortifieroient point, & qu'ils ne feroient rien au préjudice des Droits de la France. Mais cette promeſſe fut mal gardée. Les Anglois n'eurent pas plutôt réflechi ſur la ſupériorité de leur nombre, qu'ils commencerent à ſe retrancher. Enſuite ils prirent des meſures pour ſurprendre leurs Voiſins, & pour leur ôter le pouvoir de leur nuire. Mais ils furent prévenus, & ſurpris eux-mêmes par les François, qui les firent tous Priſonniers : leur nombre devint bientôt embarraſſant aux Vainqueurs ; ſans compter que les vivres commençoient à leur manquer. Auſſi-tôt que la ſaiſon permit de ſe mettre en Mer, ils embarquerent une partie des Anglois ſur un des deux Bâtimens qu'ils avoient

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

ſeau le *Prince Rupert*, alors au ſervice de la Compagnie, s'établit dans le même lieu. Il n'y étoit que depuis quatorze jours, lorſque Radiſſon & des Groſeillers, Deſerteurs du ſervice d'Angleterre, arriverent du Canada. Ces deux François, pour ſe vanger de quelques injures qu'ils prétendoient avoir reçues des Anglois, avoient entrepris de former ici un Etabliſſement pour la Compagnie du Canada : Gillam ne ſe trouva point aſſez fort pour les repouſſer ; mais il ne laiſſa point de demeurer au Port Nelſon. Dix jours après, Bridger arriva. Les François n'eurent pas plutôt apperçu ſon Vaiſſeau, qu'ils lui envoïerent déclarer que les Capitaines Radiſſon & des Groſeillers avoient pris poſſeſſion de ce lieu, au nom de la France. Bridger, qui ſe crut aſſez autoriſé par la Commiſſion de ſa propre Compagnie, n'en déchargea pas moins une partie de ſes effets, & ſe hâta de conſtruire un petit Fort. Des Groſeillers & Radiſſon, loin de l'attaquer, firent avec lui une liaiſon fort étroite, qui dura depuis le mois d'Octobre 1682 juſqu'au mois de Février ſuivant. Alors ils ſe ſaiſirent de Brigder, de Gillam, de tout leur monde, & de tous leurs effets. Après les avoir gardés quelque tems comme Priſonniers, ils mirent une partie de leurs Gens dans une mauvaiſe Barque, qui eut le bonheur de rencontrer un Navire Anglois proche du Cap *Henriette-Marie*. Mais Bridger & Gillam furent menés au Canada, où Radiſſon & des Groſeillers déchargerent furtivement une partie de leur Cargaiſon, dans la vue de tromper leur Compagnie. On ne ſait ſi cette fraude leur réuſſit ; mais ils ſe ſauverent promptement en France. La Compagnie Angloiſe, informée de cette avanture, écrivit à Radiſſon, en reçut réponſe, & lui promit non-ſeulement d'oublier les torts qu'il avoit avec elle, mais de l'emploïer, au prix qu'il demanderoit lui même, s'il vouloit entreprendre de livrer les François qu'il avoit laiſſés au Port Nelſon, & de leur enlever toutes les Pelleteries qu'il y avoit amaſſées. Il y conſentit. On lui tint parole, comme il la tint auſſi en reprenant le Port Nelſon pour la Compagnie Angloiſe.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

amenés de Quebec, en les laiſſant maîtres de leur route ; enſuite ils partirent eux-mêmes avec le reſte, ſur le Navire qu'ils s'étoient réſervé, & ſur la Barque de Boſton, dont ils n'avoient pas eu de peine à ſe ſaiſir.

Ils trahiſſent encore une fois la France.

Ils ſe rendirent à Quebec, où la conduite, qu'ils avoient tenue à l'égard des Anglois, ne plut pas à la Compagnie du Nord. On les chagrina même ſur pluſieurs articles, qui concernoient la Traite des Pelleteries, dont ils avoient néanmoins rapporté une riche cargaiſon. Leur mécontentement les obligea de paſſer en France, dans l'eſpoir d'y obtenir plus de faveur. Mais ſoit qu'ils fuſſent réellement coupables, ou que leurs Ennemis euſſent prévenu le Miniſtere, leur eſpérance fut trompée, & le deſeſpoir qu'ils en conçurent les fit recourir encore aux Anglois. Mylord Preſton, Ambaſſadeur à la Cour de France, apprit leur ſituation, & leur conſeilla de paſſer à Londres. Radiſſon prit ce parti, & fut bien reçu du Chevalier Kirke, ſon Beau-Pere, qui lui fit même obtenir de la Cour une Penſion de cinquante guinées, dont il a joui juſqu'à ſa mort.

Radiſſon remet les Anglois en poſſeſſion de la Baie d'Hudſon.

L'année ſuivante, la Compagnie Angloiſe lui donna deux Navires, pour aller ſe ſaiſir du Fort qu'il avoit conſtruit lui-même à l'entrée de la Riviere de Sainte Théreſe, & où *Chouart*, ſon Neveu, Fils de des Groſeillers étoit reſté avec huit hommes. Il y fut reçu ſans difficulté, ſur les ſignaux dont le Commandant étoit convenu avec ſon Pere & ſon Oncle. Cependant on nous fait obſerver que, ſuivant un autre Mémoire, c'étoit des Groſeillers même qui étoit reſté dans la Baie d'Hudſon, & que ſon Fils & Radiſſon traiterent avec l'Ambaſſadeur par l'entremiſe d'un Anglois, nommé *Gods*. Mais l'Hiſtorien cite une Lettre du Marquis de Dénonville, Gouverneur du Canada, par laquelle il paroît qu'il eut ordre d'aſſurer le jeune Chouart d'une récompenſe de la Cour. D'ailleurs il eſt certain que Chouart eſt mort en Canada, & Radiſſon en Angleterre.

Perte qu'y firent les François.

La perte, que les François eſſuïerent à la Riviere de Sainte Thereſe, doit faire juger quelle étoit l'importance de ce Poſte. On l'a fait monter à trente-deux milliers de Caſtors, ſix balles de Martres, deux de Loutres, & quantité de Pelleteries moins précieuſes, qui n'étoient néanmoins que le produit d'une année, puiſque Radiſſon & des Groſeillers avoient porté, à Quebec, tout ce qui s'étoit trouvé dans leurs Magaſins lorſqu'ils étoient partis de la Baie. Auſſi le Roi en fit-il faire de grandes plaintes à Charles II ; & ce Prince deſavoua l'entrepriſe de ſes Sujets : mais il n'eut pas le crédit de faire reſtituer à ſon Allié, ce qu'il n'avoit perdu que par une perfidie. Quelques années ſe paſſerent dans cette attente.

Ils y ſont rétablis par le Chevalier de Troie.

Enfin la Compagnie de Quebec, perdant juſqu'à l'eſpérance d'obtenir des Trouppes de la Cour, pour ſe remettre en poſſeſſion du Fort, prit le parti d'en faire elle-même les frais. Elle ſe procura, ſous l'autorité du Gouverneur de la Nouvelle France, quatre-vingts Hommes, preſque tous Canadiens, & pour Commandant le Chevalier de Troie, ancien Capitaine, d'une expérience & d'une valeur connues. Sainte Helene, d'Iberville (*) & Maricour, tous trois Fils d'un Gentilhomme de Quebec, s'offrirent généreuſement pour une Expédition dont ils n'avoient que de la fatigue & de l'honneur à recueillir.

(*) Le même dont on a déja parlé avec éloge ; mais à l'occaſion d'un tems poſtérieur.

Cette petite Armée se mit en marche au mois de Mars 1686 ; & suivant la Relation Françoise, elle n'arriva au fond de la Baie d'Hudson que le 20 de Juin. Le premier Fort qu'elle attaqua fut celui de *Monsipi*, dans la Riviere de Monsoni. Il n'étoit environné que de pieux, avec quatre Bastions revêtus de terre, au centre desquels s'élevoit une Maison de quarante piés en quarré. Ce Poste fut d'abord escaladé ; & les Anglois, après avoir perdu leur Canonier, le seul qui parut se mettre en défense, se rendirent Prisonniers de guerre. Ils étoient au nombre de seize, & leur Artillerie consistoit en douze Canons, de huit & de six. D'Iberville eut ordre ensuite de s'embarquer avec neuf Hommes, dans deux Canots d'écorce, pour aller aborder un petit Bâtiment qu'on voïoit à l'ancre. Quatorze Hommes qui le montoient, & qui étoient commandés par le Général même de la Baie, composerent aussi-tôt pour leur vie. Sainte Helene, détaché en même tems avec cinquante Hommes, rencontra un autre Bâtiment à la Côte, mais qui n'étoit pas gardé. Il s'y embarqua, & fit voile vers le Fort Rupert, éloigné d'environ vingt lieues de celui de Monsipi. Il descendit fort près de la Place, sans aucune opposition, & son premier mouvement fut de marcher à l'assaut. La Garnison, frappée de cette hardiesse, rendit aussi-tôt les armes. Ce Fort avoit été nouvellement rebâti, & le Canon n'y étoit pas encore sur les affuts. Après cette seconde Conquête, tous les François se réunirent ; & s'étant embarqués sur les deux Bâtimens qu'ils avoient pris, ils tournerent vers le Fort de *Quitchichouen*, dont la réduction ne leur couta que de la poudre & des balles. Les grands Magazins Anglois étoient dans cette Place, & furent le principal fruit de cette petite guerre, qui rendit les François maîtres de toute la partie méridionale de la Baie d'Hudson. La Garnison de Quitchichouen fut envoïée au Port Nelson, sur un des deux Bâtimens.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Trois Forts qu'il enleve aux Anglois.

On croit devoir joindre, à ce récit, celui des Anglois ; moins pour en faire observer les différences, qui ne changent rien au fond de l'évenement, que pour faire connoître les noms qu'ils donnoient aux mêmes lieux. Suivant leur principale Relation, ils avoient, en 1686, cinq Etablissemens dans la Baie d'Hudson ; la Riviere d'*Albanie*, l'Ile de *Hayes*, la Riviere de *Rupert*, le Port *Nelson*, & la *Nouvelle Severne*. Leur Commerce y étoit si considérable, qu'ils tiroient annuellement, de la seule Riviere d'Albanie trois mille cinq cens Castors. L'Auteur, sans se souvenir que c'étoient les François qui avoient à se plaindre de sa Nation, observe » qu'ils pouvoient tout entreprendre sous le regne de Jacques II, » & qu'il n'y avoit point d'outrage, qui fut capable de refroidir l'attache- » ment de ce Prince pour Louis XIV.

Relation Angloise des mêmes Faits.

Le 8 de Juillet, dit-il, on vit arriver le Chevalier de Troies, avec un Corps de Trouppes, devant le Fort de la Riviere d'Albanie, où *Sergeant*, Gouverneur Général de la Baie, avoit établi sa résidence. On venoit d'y être informé par quelques Indiens, non-seulement que les François étoient venus de Quebec par terre, mais qu'ils avoient déja surpris les Forts de l'Ile de Hayes & de la Riviere de Rupert, & qu'ils amenoient avec eux la grosse Artillerie de ces deux Postes. Deux heures après, les Anglois apperçurent l'Ennemi à peu de distance ; & bientôt ils entendirent le bruit

SUITE DE L'ETABLISSEMENT DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

des armes à feu. Une partie de la Garniſon déclara qu'elle n'expoſeroit point ſa vie pour la défenſe du Fort, ſans être bien ſûre d'une récompenſe proportionnée. Le Gouverneur fit diſtribuer des préſens à ces Mutins, & parvint à les ranger au devoir : mais le jour ſuivant, ils ſe ſoulevérent avec une nouvelle furie. Le Canonier, nommé *Elie Turner*, leur avoit perſuadé qu'il étoit impoſſible de tenir dans une Place ſi foible, & paroiſſoit réſolu de ſe jetter parmi les François. Il pouſſa l'audace juſqu'à demander au Gouverneur la liberté de ſortir du Fort : mais, ſur la menace d'être paſſé ſur-le-champ par les armes, il prit le parti de retourner à ſon poſte.

Le Canon du Fort obligea les François de ſe mettre à couvert ſous les bords du Fleuve, où les boulets ne pouvoient atteindre ; & delà ils incommoderent beaucoup, par leur Mouſqueterie, les Anglois qui ſe préſentoient ſur leurs remparts. Le Gouverneur, les voïant travailler à la terre, s'imagina d'abord qu'ils ne penſoient qu'à ſe couvrir d'un retranchement ; mais il reconnut bientôt qu'ils formoient une Batterie. Alors ſe perſuadant qu'ils avoient apporté leur Canon par eau, il ſe flatta de pouvoir couler leurs Barques à fond ; & l'ordre fut donné de tirer deſſus, lorſqu'elles paroîtroient : mais les François avoient trouvé le moïen de tranſporter leurs plus groſſes pieces au travers des Bois, & les mirent en batterie avant qu'on put s'en appercevoir. Deux Soldats de la Garniſon, ſortis pour les obſerver, rapporterent qu'ils avoient vû la Batterie formée, & l'Ennemi occupé à charger les Pieces. Ce récit fit perdre le courage à tous les autres. Ils s'aſſemblerent en tumulte, pour faire preſſer le Gouverneur de demander une bonne compoſition, & de rendre une Place, qu'ils ne pouvoient défendre ſans s'expoſer à de fâcheux accidens dont ils ne ſeroient jamais récompenſés. S'ils avoient, lui firent-ils dire, le malheur de perdre une jambe, un bras, ou celui d'être tués, qui prendroit ſoin de leurs Femmes & de leurs Enfans ? Le Canon Ennemi s'étant fait entendre pendant ces délibérations, ceux à qui l'on avoit confié la garde des Poſtes ne penſerent qu'à les abandonner. Cependant le Gouverneur s'obſtinoit à ne vouloir rien entendre, & menaçoit du ſupplice ceux qui refuſeroient de combattre ſous ſes ordres. Mais la breche, qui fut ouverte auſſi-tôt, & le dommage que les boulets avoient déja fait aux Maiſons, le déterminerent enfin à faire arborer le Drapeau blanc. La datte du Traité, entre le Chevalier *de Troies*, Commandant en chef les Trouppes de la Compagnie du Canada & Henri *Sergeant*, Gouverneur de la Baie d'Hudſon pour la Compagnie Angloiſe, eſt le 16 Juillet 1686. On nous en donne les articles, qui ne ſe trouvent dans aucune autre Relation.

Capitulation des Anglois avec le Chevalier de Troie.

I. Le Fort de la Riviere d'Albanie & tous les effets qui appartiennent à la Compagnie Angloiſe ſeront remis au Commandant François ; après un exact inventaire des effets, pour la décharge mutuelle des deux Partis. II. Tous les Anglois du Fort, conſerveront ce qui eſt à l'uſage de leurs perſonnes. III. Le Gouverneur demeurera en poſſeſſion de tout ce qui lui appartient en propre, & pourra garder près de lui ſon Miniſtre, & ſes quatre Domeſtiques. IV. Le Chevalier de Troies fera conduire tous les Anglois du Fort à l'Ile de Charlton, pour y attendre l'arrivée de quelque

Vaiſſeau Anglois, & les aidera de tout ſon pouvoir juſqu'à leur embarquement. V. Les Magazins ſeront fermés ſur-le-champ, & les clés remiſes au Chevalier de Troies. VI. Tous les Anglois ſortiront du Fort ſans armes, à l'exception du Gouverneur & de ſon Fils.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

Ces articles furent exécutés ; mais on ſe plaignit beaucoup à Londres de l'entrepriſe des François, quoiqu'elle ne dût paſſer que pour une juſte repréſaille. Il ne reſtoit aux Anglois que le Port Nelſon & le Fort de la Nouvelle Severne. Quelque tems après, il fut reglé, entre les deux Couronnes, que le Port Nelſon ſeroit commun aux deux Nations, avec une égale liberté pour le Commerce ; projet mal conçu, qui ne fit que donner lieu à de nouvelles hoſtilités. En 1689, d'Iberville & ſes Freres, s'étant rendus avec quelques Trouppes au fond de la Baie d'Hudſon, rencontrerent à trente lieues du Port Nelſon, le Gouverneur de la Nouvelle Severne, & l'arrêterent ſur diverſes plaintes. Entre ſes papiers, qui lui furent enlevés, ils trouverent des Lettres de la Compagnie de Londres, qui contenoient l'ordre de proclamer, dans la Baie, le Prince & la Princeſſe d'Orange Roi & Reine d'Angleterre, avec déclaration expreſſe que la Baie appartenoit toute entiere à la Couronne d'Angleterre. Une prétention ſi contraire au Reglement de Louis XIV & de Jacques II fut bientôt ſoutenue de deux Vaiſſeaux, qui parurent à la vue d'un des Forts François, où d'Iberville s'étoit rendu. L'un de ces deux Bâtimens avoit dix-huit pieces de Canon & quatre Pierriers ; l'autre, un même nombre de Pierriers, & dix Canons. Ils étoient chargés tous deux d'une grande quantité d'armes, de munitions & de vivres ; & leurs Equipages montoient à quatre-vingt trois Hommes, parmi leſquels il y avoit onze Pilotes, de douze que l'Angleterre entretenoit pour la Baie d'Hudſon. Les Anglois s'étoient flattés de ſurprendre les François & de les chaſſer de tous leurs poſtes. Quoique d'Iberville eut peu de monde avec lui, ils n'oſerent l'attaquer ; & lui propoſant au contraire un accommodement, qu'il ne rejetta point, ils chercherent à l'endormir dans une ſécurité apparente, pour tomber ſur lui lorſqu'ils le verroient ſans défiance. Sa pénétration lui fit découvrir toutes leurs meſures. Alors, il ſe crut en droit d'emploïer auſſi la ruſe ; & dans pluſieurs embuſcades qu'il leur dreſſa, il leur enleva ſucceſſivement vingt de leurs meilleurs Hommes, avec un de leurs principaux Officiers.

BAIE D'HUDSON.

Reglement entre les deux Couronnes.

Nouvelles hoſtilités.

Services de d'Iberville dans la Baie d'Hudſon.

Ruſe qu'il oppoſe à celle des Anglois.

Son but étoit de les affoiblir. Lorſqu'il s'y crut parvenu, il les fit ſommer de ſe rendre Priſonniers de guerre. Leur réponſe fut qu'étant encore plus de quarante ſans les Malades, ils étoient réſolus de ſe défendre, avec tout le courage qu'on devoit connoître à leur Nation. D'Iberville n'attendoit que cette réponſe, pour détacher une partie de ſes gens, avec ordre de les harceler, tantôt dans une petite Ile, où ils s'étoient cantonnés, & tantôt ſur leurs Navires, qui étoient arrêtés dans les glaces. Deux jours après, il ſuivit lui-même. On ſe canonna pendant quelques heures, ſans s'incommoder beaucoup ; & l'impatience des François leur fit prendre le parti de ſommer encore une fois le Commandant, avec menace de le traiter ſans quartier. Il répondit qu'il y avoit un Traité entre les deux Couronnes, & qu'il étoit ſurpris qu'on le reſpectât ſi peu. D'Iberville repliqua que la premiere infraction n'étoit pas venue des François, & que ſans

Comment il ſe rend maître de deux Vaiſſeaux Anglois.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

perdre le tems en explications, il prétendoit que les deux Navires & tous leurs Equipages lui fussent remis. On lui demanda un jour de délai, qu'il accorda. Enfin la réponse, qui lui fut envoiée par écrit, contenoit que les deux Navires seroient remis au Commandant François avec toute leur charge, mais que là-dessus il consentiroit à païer les appointemens des Officiers, qui montoient à la somme de deux mille cinq cens livres, & qu'il leur donneroit un Bâtiment bien équipé pour se retirer. Ces deux articles furent accordés, avec quelque restriction néanmoins sur le nombre des Anglois auxquels il seroit permis de suivre leurs Officiers. Tous les autres demeurerent Prisonniers : & d'Iberville fut ferme, surtout, à ne relâcher aucun des onze Pilotes.

Retour de d'Iberville.

Il laissa Maricour, un de ses Freres, avec trente-six Hommes, pour garder tous les Postes du fond de la Baie ; Garnison qu'il dût juger trop foible, dans l'attente où il étoit lui-même que les Anglois ne tarderoient point à prendre leur revanche : mais il étoit rappellé à Quebec par le Gouverneur Géneral, qui lui envoïa ordre d'y mener la plus considérable de ses deux prises. Il partit le 12 de Septembre, avec ses Prisonniers. Dans sa route, il rencontra un Navire d'Angleterre, à bord duquel étoit le jeune Chouart, qui n'avoit encore pû se délivrer des mains des Anglois depuis la surprise du Port Nelson. Avec peu de monde, & dans la nécessité de garder ses Prisonniers, il ne put emploïer la force pour s'en saisir ; mais tentant la ruse, il arbora le Pavillon d'Angleterre ; & le Capitaine, qui le prit effectivement pour un Anglois, convint avec lui qu'ils iroient de conserve, que d'Iberville porteroit le feu pendant la nuit, & qu'ils attendroient un beau tems pour se visiter. Son dessein étoit d'arrêter le Capitaine & l'Equipage de la Chaloupe, lorsqu'ils viendroient à son bord, & de tomber ensuite sur leur Navire, où il comptoit de ne pas trouver beaucoup de résistance : mais ils eurent la Mer si grosse, jusqu'à l'extrêmité du Détroit, que les deux Vaisseaux n'aïant pû s'approcher, d'Iberville prit la route de Quebec, où il arriva le 25 d'Octobre.

Comment il feint d'être Anglois.

Les Anglois rentrent dans la Baie d'Hudson.

Le Fort de la Riviere d'Albanie, que les François avoient nommé *Sainte Anne* après leur conquête, demeura paisiblement entre leurs mains jusqu'à l'année 1693, & n'en seroit pas sorti, si la Garnison n'eut pas été négligée. Mais la rigueur du climat en aïant fait périr une partie, Maricour, chagrin apparemment de ne recevoir aucun secours, étoit parti lui-même en 1690, pour en aller solliciter à Quebec. Il y fut retenu par des embarras encore plus pressans (68) ; & pendant plusieurs années, la Baie d'Hudson fut oubliée. En 1693, on apprit, à Quebec, que le Fort de Sainte Ane avoit été pris par les Anglois. Trois de leurs Navires avoient hiverné à 70 lieues de ce Fort, & s'étoient approchés lorsque la navigation avoit été libre. Quoiqu'ils se fussent attendus à n'y pas trouver une forte Garnison, ils n'avoient pû s'imaginer qu'il n'y restât que quatre Hommes, dont l'un étoit aux fers. Ce Malheureux, dans un accès de phrénésie, avoit tué le Chirurgien du Fort, & le Pere Dalmas Jésuite. Peut-

(68) C'est l'année où Phibs, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, alla mettre le siege devant Quebec avec toutes ses forces. Il fut repoussé, mais cette guerre dura longtems.

être

être auroit-il poussé plus loin ses fureurs, si l'on ne s'étoit hâté de l'enchaîner. Ceux qui restoient, comprenant que leurs efforts seroient inutiles contre un grand nombre d'Anglois qui étoient déja débarqués, laisserent leur Prisonnier dans le Fort, avec quarante ou cinquante milliers de Pelleteries, s'embarquerent dans un Canot, sans être apperçus, & furent assez heureux pour gagner Quebec. Les Anglois s'étant emparés de toutes les Pelleteries, & n'aïant pas manqué de mettre une bonne Garnison dans le Fort, cette disgrace fut d'autant plus sensible aux François, qu'ils n'en pouvoient accuser que leur négligence : sur quoi l'on observe que tandis que Louis XIV surprenoit ses Ennemis, par la diligence avec laquelle il faisoit entrer ses Armées en Campagne, les Vaisseaux qu'il envoioit en Amérique étoient toujours d'une extrême lenteur à partir.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Les Anglois rentrent dans la Baie d'Hudson.

Cependant l'arrivée de d'Iberville & de Serigny son Frere (68), qui avoient armé deux Navires, le *Poli* & la *Charante*, & qui prirent par le Canada pour s'y fortifier de cent Soldats du Païs, releva les espérances de la Compagnie du Nord. Elle se promit, non-seulement de reprendre le Fort Sainte Anne, mais d'enlever aux Anglois le Port Nelson, & tout ce qu'ils possedoient dans la Baie. Jeremie, qui étoit de cette Expédition, s'en est fait l'Historien. » Nous partîmes, dit-il, le 10 d'Août 1694, & » nous arrivâmes à la Rade du Port Nelson le 24 de Septembre. Notre » descente se fit aussi-tôt, avec l'Artillerie & toutes les munitions de guerre. » Le Fort Anglois étoit composé de quatre Bastions, qui formoient un » quarré de trente piés, rempli dans le centre par un grand Edifice à dou» ble étage. Un des Bastions contenoit le Magazin de la Traite ; un autre » le Magazin des vivres ; & les deux autres servoient de Corps-de-garde, » pour loger la Garnison. Tous ces Bâtimens étoient de bois. En ligne de » la premiere Palissade, il y avoit deux autres Bastions ; l'un, qui ser» voit de logement aux Officiers ; l'autre de cuisine & de Forge pour la » Garnison. L'espace, de l'un à l'autre, étoit occupé par une espece de » demie Lune, montée de huit Canons, qui la défendoient du côté de » la Riviere, & terminée au bas par une platte-forme à raze-d'eau, dé» fendue aussi par six grosses Pieces de Canon. Le côté du Bois étoit sans » Batteries ; mais chaque Bastion avoit la sienne. On comptoit dans tout » le Fort, qui ne consistoit d'ailleurs qu'en deux Palissades de pieux, » trente-deux Canons & quatorze Pierriers. La Garnison étoit de cin» quante-trois Hommes.

Elle est reprise par les François.

VOYAGE DE JEREMIE.

Les François commencerent par établir leurs batteries sur de bonnes Platte-formes, à cinq cens pas des Palissades. Mais le commencement du siége fut triste pour les deux Commandans. *Châteaugué*, leur Frere, jeune encore, qui servoit sur *le Poli* en qualité d'Enseigne, s'étant avancé, le 4 de Novembre, pour arrêter les sorties des Assiégés, fut tué d'un coup de Mousquet. D'Iberville, quoiqu'irrité par cette perte, ne voulut point faire jouer son Canon & ses Mortiers sans avoir fait sommer les Anglois (69).

Ils prennent le Port Nelson.

(68) Il paroît que ces braves Freres étoient en grand nombre. On trouve le nom de sept ; *Longueil*, d'Iberville, Maricour, Sainte Heleine, Bienville, Serigny, & Châteaugué ; leur nom de Famille étoit *le Moine*. Plusieurs furent tués, en combattant pour leur Prince & leur Patrie.

(69) Il est assez étrange que Jeremie dise,

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Ils lui donnent le nom de Bourbon.

Leur Gouverneur, effraïé de l'appareil des Batteries, manquant de bois & déſeſpérant d'en pouvoir faire ſi les François s'obſtinoient à paſſer l'Hiver dans leur Camp, mais ſurtout n'aïant aucune expérience de la guerre (70), accepta la compoſition qu'on lui offrit. Il demanda que tous ſes Officiers fuſſent logés dans le Fort, pendant l'Hiver; qu'on ne touchât point à leurs habits, ni à leurs papiers, & qu'au Printems ils fuſſent tranſportés en France, pour ſe retirer delà dans leur Patrie. Ces articles furent ſignés le 14 d'Octobre; & le lendemain d'Iberville prit poſſeſſion du Fort, qu'il nomma le *Fort Bourbon* (71). Le butin n'y fut pas conſidérable en Pelleteries, parcequ'au mois d'Août précédent deux Frégates Angloiſes avoient embarqué tout le Caſtor; mais on y trouva quantité de proviſions de bouche, dont les François étoient mal pourvus, & qui aiderent à leur faire paſſer plus agréablement l'Hiver. Cent cinquante Canots, qui leur vinrent enſuite, chargés des plus belles Pelleteries du Nord, les dédommagerent de celles dont ils s'étoient vus fruſtrés.

La gelée fut ſi rude en 1695, & l'Hiver ſi long, qu'il ſe paſſa plus de la moitié de l'année, ſans que les glaces fuſſent aſſez ouvertes pour la navigation. Ce ne fut que le 28 de Juillet, qu'elles permirent de lever les ancres. Le ſcorbut avoit fait périr vingt François. Il ne reſtoit, ſur les deux Navires, que cent quinze Hommes, dont pluſieurs n'étoient pas en état de ſervir. D'Iberville prit la réſolution d'attendre les Vaiſſeaux Anglois, dans l'eſpérance de les enlever; de renvoïer enſuite le Poli en France, & d'aller paſſer l'Hiver au fond de la Baie, avec la Salamandre, pour ſe remettre en poſſeſſion du Fort Sainte Anne. Mais, les Anglois n'aïant point paru juſqu'au 7 de Septembre, une ſaiſon ſi avancée, qui ne laiſſoit plus d'eſpérance de les voir, le fit changer de deſſein. Il prit le parti de faire voile pour Quebec, avec ſes deux Bâtimens. Le Gouvernement du Fort Bourbon fut donné à *la Forêt*, & la Lieutenance à Martigny, avec ſoixante-quatre François & ſix Indiens. D'Iberville prit enſuite la route du Canada; mais les vents contraires l'aïant arrêté longtems à la Côte de Labrador, & le ſcorbut continuant d'affoiblir ſes Equipages,

au contraire; » qu'ils ne pouvoient plus » réſiſter à nos Bombes, joint à ce qu'ils » étoient continuellement chagrinés par » nos Fuſiliers, qui tiroient ſans ceſſe dans » leurs meurtrieres; ils furent enfin obligés » de ſe rendre, & ne demanderent que la » vie ſauve «. On s'attache néanmoins à l'Hiſtorien de la Nouvelle France, parcequ'aïant connu la Relation de ce Voïageur, dont il parle même avec éloge, il ne laiſſe pas de s'en écarter ici, ſur des Mémoires aparemment plus certains. *L. 15. p. 148.*

(70) C'étoit un bon Marchand, dit l'Hiſtorien, qui n'avoit jamais eu d'occaſion de voir le feu.

(71) » D'Iberville, ſuivant Jeremie, fit » ſon entrée le 15. Le Fort fut nommé » Bourbon, & la Riviere ſur laquelle il eſt » ſitué, reçut le nom de Sainte Thereſe, » parceque le jour de la ſoumiſſion des Anglois fut le 14 Octobre, Fête de cette » Sainte «. Ainſi l'Hiſtorien s'eſt trompé en lui donnant plutôt ce nom. » Le Fort, continue Jeremie, étoit aſſez bien fourni de » toutes ſortes de Marchandiſes & de Munitions. Nos Navires hivernerent là, » parceque la ſaiſon étoit trop avancée. En » 1695, le 20 Juillet, d'Iberville partit » avec ſes deux Vaiſſeaux, & nous laiſſa au » nombre de ſoixante-ſept Hommes, ſous » le commandement d'un nommé M. de la » Forêt. M. de Martigny étoit Lieutenant, » & moi Enſeigne, Interprete des Langues » Sauvages & Directeur du Commerce «. Ce recit differe de celui de l'Hiſtorien.

il tourna vers la France, où il arriva le 9 d'Octobre. Il sembloit que les deux Nations se fissent un amusement des droits qu'elles s'attribuoient sur la Baie d'Hudson; toujours ardentes à les vanter, & d'une négligence extrême à les bien établir. Dès l'année suivante, Serigny, qui y fut envoïé avec un renfort d'Hommes & de munitions, partit trop tard pour y aborder. Quatre Navires Anglois, quoique presqu'aussi tardifs, puisqu'ils n'arriverent que le 2 de Septembre, avoient déja paru à la vue du Fort Bourbon, avec une Galiote à bombes. On assure qu'il n'y avoit pas deux heures qu'ils avoient mouillé dans la Rade, lorsque le *Dragon*, commandé par Serigny, & le *Hardi* sous les ordres de la Motte Egron, y arriverent aussi. L'inégalité des forces ne leur permettant point de hazarder un combat, ils se retirerent. Serigny reprit la route de France, où il arriva heureusement; la Motte Egron fit naufrage en voulant se rendre à Quebec, & fut enseveli dans les flots.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Naufrage de la Motte Egron.

Le Fort Bourbon, épuisé de vivres, n'étoit point en état de mieux résister. Après quelques jours d'une bonne défense (72), le Gouverneur demanda d'être conduit sur les Terres de France, avec sa Garnison & tous ses effets; & ces deux articles furent accordés: mais les Anglois ne furent pas plutôt dans la Place, qu'oubliant la Capitulation, ils dépouillerent les Assiegés, & les menerent en Angleterre. Cependant leur prison dura peu: ils obtinrent la liberté, quatre mois après; on les reconduisit même à la Côte de France, où ils ne descendirent, que pour être aussi-tôt embarqués sur quatre Vaisseaux qu'on y armoit pour la Baie d'Hudson.

Perfidie des Anglois.

Serigny avoit communiqué, au Ministre, le chagrin qu'il avoit eu de son retour. On lui donna quatre Vaisseaux, dont il devoit remettre le commandement à d'Iberville son Frere, qui étoit alors dans l'Ile de Terre-Neuve, pour aller reprendre ensemble le Fort Bourbon. D'autres ordres, dont ils étoient chargés, auroient encore pû retarder leur Expédition, si d'Iberville, qui en conçut le danger, n'eut trouvé de justes prétextes pour ne pas s'écarter de sa route. Ils arriverent dès le 28 de Juillet à l'entrée du Détroit de Hudson, qu'ils passerent le troisieme d'Août. Aux

D'Iberville reprend la Baie d'Hudson, & détruit une Escadre Angloise.

(72) C'est à Jeremie qu'il faut laisser ce recit: » Le 5, dit-il, les Anglois commencerent à nous attaquer, avec leur Galiote, » qu'ils avoient fait avancer à la portée du » canon, soutenue de deux Navires. Le 6, » nous observâmes qu'ils faisoient quelque » mouvement pour tenter une descente. Le » Gouverneur me donna quatorze hommes, » avec lesquels j'entrepris de m'y opposer. » Les Ennemis n'étoient pas moins de quatre cens. Ils firent plusieurs tentatives: » mais comme j'étois embusqué dans des » buissons épais, & que j'avois soin de faire » tirer mes Gens à propos, les uns après » les autres, si-tôt que je voïois paroître » une Chaloupe armée, les Anglois retournoient promptement à leur bord, n'osant » risquer de nous forcer, parcequ'ils ne » pouvoient juger de notre nombre. Cependant ils ne cessoient point de tirer des » bombes, dont il tomba vingt-deux dans » le Fort, qui faillirent plusieurs fois d'y » mettre le feu. Enfin, n'aïant presque plus » de vivres & de munitions, ni la moindre » espérance d'être secourus, nous fûmes » obligés de capituler. Tout ce que nous demandâmes fut accordé, & les articles » furent très avantageux; mais on nous » tint mal promesse. Nous fûmes emmenés en Angleterre, & jettés dans une » prison, pendant que nos Pelleteries & » autres Effets furent enlevés. Quatre mois » après, nous repassâmes en France. L'Historien donne quatre cens Hommes à Jeremie? Où les auroit-il pris?

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

quatre Navires que Serigny avoit amenés, d'Iberville avoit joint une Flutte nommée *le Profond*, qu'il avoit armée à Plaiſance en Terre-Neuve, montée de vingt-ſix Canons & de ſix vingts Hommes. Les autres Bâtimens étoient le *Pelican*, de cinquante Canons, le *Palmier* de quarante, le *Veſpe* & un Brigantin, dont on ne nomme point les forces.

BAIE D'HUDSON.

Toutes les difficultés ſembloient vaincues après avoir paſſé le Détroit; mais bientôt on ſe trouva ſi ſerré par les glaces, qu'il fallut ſe grapiner ſur les plus grandes. Cette ſituation étoit dangereuſe, parceque les glaces, portées avec violence par les Courans, donnoient de rudes ſecouſſes aux Navires. Auſſi le Brigantin fut-il écraſé entre ces écueils flottans; & ſa perte fut ſi prompte, qu'à peine eut-on le tems de ſauver les Hommes. Le 28, d'Iberville qui montoit le Pelican, ſe trouva heureuſement dégagé des glaces, mais ſeul, & ſans ſavoir ce qu'étoient devenus ſes autres Vaiſſeaux, qu'elles lui avoient cachés depuis plus de quinze jours. Il ſe flatta néanmoins qu'ils avoient pris les devants, parceque la veille il avoit entendu le bruit du Canon; & dans cette idée il s'avança vers le Port Nelſon, à la vue duquel il arriva le 4 de Septembre (73). Le ſoir, aïant mouillé fort près du Fort Bourbon, il donna ſa Chaloupe à Martigny, pour aller reconnoître la Place.

Le lendemain, aux premiers raïons du jour, il découvrit, à trois lieues ſous le vent, trois Vaiſſeaux qui louvoïoient pour entrer dans la Rade; & ne doutant point que ce ne fût les ſiens, il leur fit les ſignaux dont il étoit convenu avec Serigny. Ils n'y répondirent point. C'étoit une Eſcadre Angloiſe: il ſe diſpoſa ſur-le-champ à l'attaquer. Cette réſolution demandoit une extrême hardieſſe. A peine avoit-il cent cinquante Hommes en état de combattre; & des trois Navires qu'il avoit en tête, l'un étoit plus fort que lui, & chacun des deux autres avoit trente-deux pieces de Canon montées. Malgré l'inégalité, il arriva ſur eux avec une intrépidité qui les étonna. Ils l'attendirent: vers neuf heures & demie du matin, on commença de part & d'autre à ſe canoner; & pendant quatre heures, le feu fut très vif. Cependant le Pelican n'eut qu'un Homme de tué & dix-ſept de bleſſés. Alors d'Iberville, qui avoit ſu conſerver l'avantage du vent, arriva tout court ſur les deux Frégates, & leur envoïa de fort près pluſieurs bordées, dans la vue de les déſemparer. A l'inſtant, il vit faire au troiſieme, nommé le *Hampshire*, un mouvement pour l'approcher. Ce Vaiſſeau avoit en batterie vingt-ſix canons ſur chaque bord, & deux cens trente Hommes d'Equipage.

Le brave François n'en alla pas moins à ſa rencontre, ſon canon pointé à couler bas; il le rangea ſous le vent, vergues à voiles, & lui envoïa ſa bordée. Elle fut lâchée avec tant d'adreſſe ou de bonheur, que le Hampſhire, après avoir fait au plus ſa longueur de chemin, fut englouti dans les flots (74). Auſſi-tôt, d'Iberville revirant de bord tourna ſur le *Hudſon-*

(73) Le 5, ſuivant la Relation de Jeremie.

(74) Jeremie change un peu l'ordre de cette action. » Les Anglois, dit-il, furent » bien étonnés, lorſqu'ils virent l'intrépi- » dité avec laquelle M. d'Iberville alla les » attaquer. Dès ſa premiere volée, il en fit » arriver un, qui ſe rendit, ſans oſer plus » remuer. Enſuite il preſſa le côté à l'Ami- » ral, qui étoit de cinquante canons, con- » tre lequel il fit tirer ſa volée ſuà propos,

Bay, celui des deux autres Vaiſſeaux Anglois qui pouvoit entrer le premier dans la Riviere de Sainte Thereſe : mais lorſqu'il fut prêt à l'aborder, le Commandant baiſſa Pavillon. Le troiſieme, nommé le *Daring*, c'eſt-à-dire le *Hardi*, prit la fuite au Nord-Eſt ; &, dans la premiere chaleur, d'Iberville entreprit d'abord de le chaſſer : mais reconnoiſſant bientôt que ce Bâtiment étoit auſſi léger à la voile que le ſien, & ſe trouvant lui-même fort maltraité du Canon, qui lui avoit fait pluſieurs voies d'eau qu'on avoit peine à fermer, il ceſſa de le pourſuivre. Sa priſe l'obligeoit d'ailleurs à quelques précautions. Il envoïa vingt cinq Hommes dans ſa Chaloupe, pour l'amariner. Enſuite, aïant bouché ſes voies d'eau & réparé ſes manœuvres avec une diligence extrême, il ſe remit à la pourſuite du ſeul Ennemi qui lui reſtât.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Déja ce Vaiſſeau étoit à trois lieues de lui. Cependant, il commençoit à le découvrir, avec l'eſpérance de le joindre ; lorſque vers le ſoir, une brume épaiſſe le déroba tout-à-fait à ſa vue. Ce contretems l'obligea de retourner au Port Nelſon, où il mouilla près du Hampshire, dont on ne voïoit plus que l'extrêmité des Mâts, ſans qu'on en eut pû ſauver un ſeul Homme. Il apprit de ſes Priſonniers, qu'ils avoient été retenus dans les glaces, pendant vingt-cinq jours, & qu'ils y avoient perdu un Brûlot par le même accident qui avoit fait périr le Brigantin François ; qu'enſuite ils avoient rencontré une Flute Françoiſe contre laquelle ils s'étoient battus ſix heures entieres, & qui leur étant échappée après une défenſe opiniâtre, avoit rejoint deux autres Navires de ſa Nation dans les glaces. C'étoit le *Profond*, commandé par Dugué. Cette Flute avoit été ſéparée du *Palmier* & du *Veſpe*, le 25 d'Août ; & peu de jours après, elle étoit tombée entre les trois Navires Anglois, qui l'avoient criblée de coups, ſans avoir pû l'aborder, ni la forcer de ſe rendre.

Rien, après une victoire ſi complete, ne paroiſſant capable de retarder le Siége du Fort, d'Iberville leva l'ancre le 6 (75), pour aller mouiller au fond de la Rade ; & ſa Chaloupe, qui étoit demeurée à la Côte depuis qu'il y avoit envoïé Martigny, lui amena deux Sauvages, dont il reçut diverſes informations. La plus importante regardoit l'état du Fort, dont il apprit que la Garniſon n'étoit que de trente-cinq Soldats. Il réſolut de ne pas attendre ſes autres Vaiſſeaux pour commencer l'attaque ; & ſur-le-champ, il fit embarquer dans ſa Priſe un Mortier & cinquante Hommes. Mais le lendemain, obſervant que la Mer groſſiſſoit beaucoup, ſigne certain d'une tempête dans la Baie, il ſe crut obligé de quitter la Rade & d'aller mouiller au large. Cette précaution fut inutile. Le vent, après s'être un peu calmé, reprit avec tant de violence, que tous les cables s'étant rompus pendant la nuit, le Pelican & le Vaiſſeau Anglois furent jettés à la Côte, où ils échouerent à l'entrée de la Riviere de Sainte Thereſe. L'obſcurité n'avoit pas permis de prendre des meſures, qui auroient pû les faire échouer dans un lieu moins dangereux. Auſſi ſe trouverent-ils crevés & pleins d'eau avant le jour. Vingt-trois Hommes y fu-

Naufrage de d'Iberville.

» qu'avant qu'ils euſſent le tems de changer
» de bord on vit la moitié de l curs voil » dans l'eau, & couler à fond.

(75) Le 7, ſuivant Jeremie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

rent noïés (76) : mais le reſte de l'Equipage ſe ſauva heureuſement ; & dans ce trouble, d'Iberville eut l'attention de faire emporter tout ce qui étoit néceſſaire pour l'attaque du Fort. Il compta pour rien les vivres, parcequ'il regardoit l'aſſaut comme une reſſource, qui le rendroit maître de toutes les proviſions de l'Ennemi. L'ordre étoit déja donné pour s'y préparer, lorſqu'il apperçut les trois Navires, qui mouillerent bientôt dans la Rade. Ils avoient eſſuïé la même tempête qui avoit briſé le Pelican & le Hudſon-Bay ; mais comme ils étoient beaucoup plus au large, elle avoit ceſſé avant qu'ils puſſent être pouſſés vers la Côte. Le Palmier n'avoit pas laiſſé d'y perdre ſon Gouvernail, & deux voies d'eau l'obligeoient de faire jouer continuellement ſes pompes.

Il ne rentre pas moins dans le Fort Bourbon.

Cette jonction procurant des vivres à d'Iberville, il renonça au projet de l'aſſaut, qui n'étoit pas néceſſaire, & qui pouvoit lui coûter beaucoup de monde. Le 10, il fit débarquer ſes Mortiers & ſes Bombes à une demie lieue du Fort, où l'Equipage du Pelican étoit cantonné. Les batteries furent dreſſées, & le feu commença auſſi-tôt. Dès le jour ſuivant, Baily, Gouverneur général de la Baie, fit propoſer les articles, qui ſembloient être paſſés en uſage dans les attaques & les redditions mutuelles des deux Nations : qu'on ne toucheroit point à ſes Papiers, ni à ſes Livres de compte, qui appartenoient à ſa Compagnie ; qu'on laiſſeroit aux Officiers & aux Soldats leurs habits & leurs coffres ; qu'ils ſeroient traités comme les François ; qu'on prendroit ſoin de les renvoïer en Angleterre ; enfin qu'ils ſortiroient avec leurs armes & toutes les marques d'honneur. Ces conditions ne furent pas plutôt ſignées, que le Gouverneur parut à la tête de cinquante-deux Hommes ; c'eſt-à-dire que dans la confuſion du naufrage les François aïant fait peu d'attention à leurs Priſonniers, il s'en étoit ſauvé dix-ſept, qui furent compris dans la Capitulation.

La Baie d'Hudſon demeure aux François.

D'Iberville, aïant pris poſſeſſion de ſa Conquête, y laiſſa cinquante Hommes, ſous le commandement de Serigny ſon Frere, dont le Vaiſſeau n'étoit point en état de ſupporter ſitôt la navigation, & s'embarqua ſur le Profond avec l'Equipage du Pelican, & quarante-quatre Priſonniers qui lui reſtoient. Il fit voile le 24 de Septembre, accompagné du Veſpe, ſeul Navire de ſon Eſcadre qui n'eut rien ſouffert des flots ni des armes ; & le 8 de Novembre il arriva heureuſement à Bell'Ile. En 1698, Serigny, étant parvenu à réparer ſon Vaiſſeau, remit le commandement à Martigny (77), & laiſſa les François tranquilles dans leur Fort.

Il paroît que l'Angleterre ſe laſſa de leur en conteſter la poſſeſſion, & qu'ils la conſerverent longtems, avec tous les avantages qu'ils pouvoient eſpérer du Commerce. Jeremie, qui étoit reſté Lieutenant Interprete, après le départ de d'Iberville, continua d'exercer ces deux Offices juſqu'à l'année 1707, & rend témoignage que ſous trois Commandans qui ſe ſuccederent dans cet intervalle, il n'arriva rien de fâcheux à la Colonie. Il

Jeremie en eſt fait Gouverneur.

obtint alors la permiſſion de repaſſer en France : mais en arrivant à la Rochelle, il fut choiſi pour aller relever celui qui commandoit au Fort Bourbon. Son départ fut remis à l'année ſuivante ; & dans l'intervalle, il

(76) Cette perte eſt échappée à l'Hiſtorien.

(77) Son Couſin germain.

leva une Compagnie, pour ſe faire une nouvelle Garniſon. C'eſt lui ſeul qu'il faut entendre, dans le cours de quelques années où l'on n'a point d'autres Mémoires que les ſiens.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

Il partit de la Rochelle en 1708. » Lorſque nous fûmes, dit-il, à l'em-
» bouchure du Détroit d'Hudſon, les vents nous furent ſi longtems con-
» traires, qu'ils nous obligerent de relâcher à Plaiſance, en Terre-neuve.
» Nous tirâmes des vivres du Canada. L'année d'après, étant arrivés au
» Fort Bourbon, je trouvai le Gouverneur & la Garniſon dans le dernier
» embarras. Ils manquoient de munitions & de vivres. Comme nous y
» étions arrivés fort tard, & que le Navire s'étoit fort endommagé dans
» les glaces, il fallut faire un ſecond hivernement ; perte conſidérable
» pour la Compagnie, qui avoit à nourrir tout-à-la-fois un gros Equi-
» page & deux Garniſons. Pendant l'Hiver, le Gouverneur que je venois
» relever fut attaqué d'un aſthme, dont il mourut. Sa mort me laiſſa
» toute l'autorité.

BAIE D'HUDSON.

Etat où il la trouve.

Les lumieres que Jeremie ſe procura pendant ſix ans, ſoit par ſes yeux ou par des récits fideles, ne doivent pas être détachées de cet article. Quoique le Fort ſoit bâti ſur la Riviere de Sainte Thereſe, c'eſt par celle de Bourbon qu'on voit deſcendre tous les Sauvages qui viennent faire la Traite. Cette Riviere, qui roule majeſtueuſement ſes eaux, deſcend par un ſi long cours, qu'elle traverſe pluſieurs Lacs, dont le plus proche de la Mer, qui eſt éloigné de cent cinquante lieues, en a cent de circonférence. Les Indiens le nomment *Tatuſquoyaou Secahigan*, c'eſt-à-dire Lac des Forts. Une Riviere, nommée *Quiſisquatchioum*, s'y décharge du côté du Nord ; elle prend ſa ſource d'un autre Lac, qu'on place à plus de trois cens lieues du premier, & qui ſe nomme *Michinipi*, ou grande eau, parcequ'en effet il eſt le plus grand & le plus profond de tous les Lacs de cette Contrée : on lui donne plus de ſept cens lieues de tour. Il reçoit pluſieurs Rivieres, dont les unes communiquent avec la Riviere Danoiſe, & les autres dans le Païs des *Placotés de Chiens*. Autour de ce Lac & le long de toutes ces Rivieres on trouve quantité de Sauvages, dont les uns ſe nomment *gens de la grande eau*, & d'autres *Aſſinibouels* ; la plûpart d'un caractere fort humain ; au lieu que les Eſquimaux, Habitans naturels de la Baie d'Hudſon & des lieux voiſins ſont farouches & barbares. A l'extrêmité du Lac, la Riviere de Bourbon reprend ſon cours qui vient d'un autre Lac, nommé *Aniſquaouigaonou*, c'eſt-à-dire jonction des deux Mers ; parceque vers ſon centre les Terres ſe rapprochent beaucoup. Le côté oriental de ce Lac, qui s'allonge entre Nord & Sud, eſt un Païs de Forêts, où l'on trouve beaucoup de Caſtors & d'Orignaux. Là commence le Païs des *Criſtinaux*, & le climat y eſt beaucoup plus temperé qu'au Fort Bourbon. Le côté occidental offre de fort belles Prairies, où paiſſent quantité de Beſtiaux. Toutes les Terres ſont habitées par des Aſſinibouels. On donne au Lac environ quatre cens lieues de tour, & ſa diſtance du premier eſt de deux cens lieues.

Ses obſervations ſur le Païs.

Cours de la Riviere de Bourbon.

Cent lieues plus loin, à l'Oueſt Sud-Oueſt, & toujours remontant la même Riviere, on rencontre un autre Lac, nommé *Ouenipigoçuhi*, ou petite Mer. Le Païs y reſſemble au précédent ; & ſes Habitans ſont des

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Assiniboüels, des Christinaux & des Sauteurs. On donne à ce Lac environ trois cens lieues de tour. Une Riviere, qui sort de son extrêmité, va se décharger dans un Lac moins grand, nommé *Tacoamiouen*, où se décharge aussi la Riviere *du Cerf*, dont on ne connoît point encore la source, mais par laquelle on peut en joindre une autre, qui porte ses eaux à l'Oüest; au lieu que toutes celles qu'on vient de nommer vont se rendre, ou dans la Baie d'Hudson, ou dans le Fleuve de Saint Laurent. » J'ai » tenté, continue Jeremie, pendant mon séjour au Fort Bourbon, d'en- » voïer des Indiens de ce côté là, pour découvrir si cette Riviere ne se » déchargeoit point dans quelque Mer; mais ils ont trouvé des Nations » Barbares qui leur ferment le passage. J'ai interrogé des Prisonniers de » ces Nations, que mes Indiens m'ont amenés. Ces Prisonniers m'ont » dit qu'ils étoient sans cesse en guerre avec une autre Nation, beau- » coup plus éloignée qu'eux vers l'Oüest, qui a pour voisins des Peuples » barbus, logés dans des Maisons de pierre, vêtus autrement qu'eux, & » dont les Chaudieres sont blanches. Je leur montrai une tasse d'argent: » ils me dirent qu'ils y trouvoient de la ressemblance, & que ces Peuples » cultivent la terre avec des outils du même métal. La peinture du grain, » qu'ils sement, me fit reconnoître du Maïz (78).

A l'extrêmité Sud-Oüest du Lac Tacamiouen, on trouve une Riviere qui se décharge dans un autre Lac, nommé *Lac des Chiens*, & qui n'est pas fort éloigné du Lac Supérieur, où les Voïageurs François vont tous les jours par la Riviere de Montréal.

Riviere de Sainte Thereſe.

A l'égard de la Riviere de Sainte Thereſe, sa largeur n'est que d'une demie lieue à l'embouchure, où est situé le Fort Bourbon. En 1700, on fit bâtir, à deux lieues de ce Fort vers le Sud, un autre Fort, qui fut nommé *Phelipeaux*, avec un grand Magazin pour servir de retraite aux Marchandises, dans les cas d'attaque où l'on s'étoit trouvé tant de fois. C'est là que cette Riviere commence à se diviser, par un grand nombre d'Iles dont elle est entrecoupée. A vingt lieues du Fort, elle se partage en deux; & le bras qui vient du Nord, nommé par les Sauvages Apitsibi, ou Riviere du *Battefeu*, communique avec la Riviere de Bourbon. C'est par là que la plûpart des Sauvages viennent en Traite, à l'aide d'un portage, depuis le Lac des Forêts à cette Riviere. Vingt lieues au-dessus de cette premiere fourche, on en trouve une autre, qui vient du Sud, & que les Sauvages nomment *Mataouang*, c'est-à-dire grande fourche: elle communique avec une Riviere, que les François ont nommée Riviere des *Saintes Huiles*. Le bras qui vient de l'Oüest continue de se nommer Sainte Thereſe; mais, ne s'étendant plus bien loin, il se disperse en plusieurs petits Ruisseaux d'où il paroît prendre sa source, & sur lesquels il se trouve quantité de Castors, de Loups Cerviers & de Martres.

(78) Le Voïageur ajoute que M. Begon, Intendant de Quebec, lui aïant demandé ses lumieres, pour faire entreprendre la Découverte de ces Païs par le Canada, il lui avoit répondu qu'elle seroit plus facile par les routes qu'on vient de lire; que ce chemin seroit le plus court, que le Païs y est plus beau, que l'on n'y manque point de chasse; & que diverses sortes de fruits, comme des Prunes, des Pommes, du Raisin, & quantité d'autres, y croissent sans culture.

Entre

Entre les Forts Bourbon & Phelipeaux, coule une petite Riviere, nommée l'*Egarée*, par laquelle on tire quelque bois de chauffage, qui eſt fort rare autour des deux Forts. Plus bas, & fort proche de la Mer, on en trouve une autre, qui ſe nomme *Gargouſſu*, ou la Marée amene quantité de Marſouins. Jeremie croit qu'en y établiſſant une pêche, on en pourroit tirer annuellement plus de ſix cens Bariques d'huile.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

La Riviere des Saintes Huiles eſt éloignée du Fort Bourbon d'environ cent lieues au Sud, tirant vers le fond de la Baie. Les Anglois y avoient un Etabliſſement, qu'ils détruiſirent eux-mêmes, après avoir perdu l'eſpérance de le conſerver. En 1702, *Flamanville*, qui commandoit alors au Fort Bourbon, reçut ordre de fortifier ce poſte : mais le logement qu'il y fit faire ne ſubſiſta que deux ans, parceque la Compagnie de Quebec ſe laſſa des frais. D'ailleurs, quoiqu'il y ait beaucoup de Caſtors & que le bois y ſoit moins rare qu'au Fort Bourbon, la Riviere eſt ſi platte qu'elle ne reçoit point de Bâtimens au-deſſus de cinquante ou ſoixante tonneaux.

Riviere de Saintes Huiles.

Au Fort Bourbon, la Traite eſt avantageuſe avec les Sauvages, lorſqu'ils y trouvent les Marchandiſes qu'ils aiment. Sa ſituation eſt par les 57 degrés de Latitude Nord. L'Hiver y eſt extrêmement froid. Il commence vers la Saint Michel, & ne finit gueres avant le mois de Mai (*). Au mois de Décembre, le Soleil s'y couche à deux heures trois quarts & ſe leve à neuf heures. Dans les beaux jours de froid, où l'air eſt un peu plus tempéré, on eſt ſurpris de la quantité de Perdrix & de Lievres qui s'y raſſemblent. Jeremie eut la curioſité de compter combien les Chaſſeurs en apportoient au Fort dans un Hiver. Entre 80 Hommes, il ſe trouva, au Printems, qu'on y avoit mangé quatre-vingt-dix mille Perdrix & vingt-cinq mille Lievres. A la fin d'Avril, les Oies, les Outardes & les Canards y arrivent dans la même abondance, & ne ſont pas plus difficiles à tuer. Ces Oiſeaux paſſent deux mois dans le Païs. On donne aux Sauvages une livre de poudre & quatre livres de plomb, pour vingt Oies ou vingt Outardes, qu'ils ſont obligés d'apporter au Fort. Les Caribous paſſent deux fois l'année, & leur premier paſſage eſt dans le cours de Mars & d'Avril. Ces Animaux, qui viennent du Nord pour aller au Sud, ſont en ſi grand nombre qu'ils occupent plus de ſoixante lieues d'étendue le long des Rivieres ; & Jeremie ne craint point d'aſſurer que les chemins, qu'ils font dans la nége, ſont plus entrecoupés que les rues de Paris. Les Sauvages font alors des Barrieres, avec des arbres entaſſés les uns ſur les autres ; & laiſſant par intervalles des ouvertures, où ils tendent des piéges, la quantité de Cariboux qu'ils prennent eſt incroïable. Le ſecond paſſage, ou le retour, eſt dans le cours de Juillet & d'Août.

Propriétés du climat, & paſſage des Animaux.

Paſſage des Cariboux.

La pêche eſt une autre reſſource en Eté pour les Européens de la Baie d'Hudſon. Ils ne manquent point de tendre des filets, qu'ils ne retirent jamais ſans y trouver diverſes ſortes d'excellens Poiſſons, tels que du Brochet, de la Truite, de la Carpe, & ſurtout un Poiſſon blanc, à-peu-près de la forme du Hareng, auquel Jeremie ne croit point qu'il y en ait de comparable dans tout l'Univers. On en fait d'abondantes proviſions pour l'Hiver ; & la ſeule maniere de le conſerver eſt de le mettre dans

Poiſſons.

(*) Voïez, ci-deſſous, les Voïages au Nord-Oueſt, & l'Hiſt. natur. de l'Amérique Sept.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

la nége : il s'y gele, & ne ſe corrompt plus juſqu'au retour de l'Eté. La viande même & toutes les eſpeces de Gibier qu'on a nommées ne ſe conſervent point autrement. Ainſi, conclut le même Voiageur, ſous un fort mauvais climat rien ne manque pour la vie, lorſqu'on y reçoit de l'Europe du pain & du vin. Quoique l'Eté y ſoit très court, on s'y fait de petits Jardins, qui produiſent de bonnes laitues, des choux verds, & d'autres herbes, qu'on prend ſoin de ſaler pour l'Hiver.

Maſſacre de pluſieurs François.

Malgré ces ſecours, la Compagnie de Quebec aïant laiſſé paſſer quatre ou cinq ans ſans renouveller les munitions & les marchandiſes du Fort, Jeremie, qui n'avoit pas ceſſé d'y commander, s'en trouva ſi dépourvu, qu'il ne put continuer la Traite avec les Sauvages. En 1712, il ſe vit forcé, au mois de Juillet, d'envoïer une partie de ſes gens à la chaſſe des Cariboux. Sa Garniſon étoit fort affoiblie. » Je fis partir, dit-» il, mon Lieutenant, les deux Commis & cinq de mes meilleurs Hom-» mes, auxquels je m'étois efforcé de donner une aſſez bonne quantité » de poudre & de vivres. Ils ſe poſterent malheureuſement proche d'un » Camp de Sauvages, qui manquoient de poudre, parceque la conſer-» vant pour ma ſureté & celle de mes gens, je leur refuſois la Traite. » Ces Barbares, ſe voïant comme bravés par les Chaſſeurs François, qui » tuoient toute ſorte de Gibier, & qui faiſoient bonne chere à leurs yeux » ſans leur en faire part, conçurent le deſſein de les tuer, pour ſe ſaiſir » de leurs armes & de leurs munitions. Ils en redoutoient particuliere-» ment deux, qu'ils avoient reconnus pour les plus adroits. Une fête » nocturne, dont nous connoiſſions l'uſage, leur donna l'occaſion de les » y inviter. Mes gens ſe défioient ſi peu d'une trahiſon, qu'aïant laiſſé » partir leurs Compagnons pour le Camp Sauvage, ils ſe coucherent tran-» quillement. Les deux Convives arriverent au Camp, dans la même con-» fiance ; mais, en entrant dans l'enceinte, ils trouverent les Indiens ran-» gés des deux côtés, la hache & le couteau à la main, & furent poi-» gnardés d'autant plus facilement, qu'ils étoient ſans armes. Ces Perfi-» des, réſolus d'égorger auſſi les ſix autres, ſe mirent en chemin avec » leurs armes à feu, pour les attaquer pendant leur ſommeil. Ils com-» mencerent par une décharge : enſuite, ſe jettant ſur eux la baïonnette » à la main, ils les égorgerent avant qu'ils fuſſent bien éveillés. Il y en » eut un, néanmoins, qui, n'aïant été bleſſé que d'un coup de balle à » la cuiſſe, feignit d'être mort. Les Indiens le voïant étendu & ſans mou-» vement, ſe contenterent de lui ôter ſa chemiſe, comme à tous les au-» tres ; & dans la fraïeur qui accompagne toujours le crime, ils ſe hâ-» terent de piller la Cabane, pour fuir auſſi-tôt. Le malheureux François » retrouva la force de lever la tête lorſqu'il ne les entendit plus, & vit » ſes Compagnons morts autour de lui. Il ſe traîna juſqu'au Bois, où re-» connoiſſant qu'il n'avoit reçu le coup que dans les chairs, il arrêta ſon » ſang avec quelques feuilles d'arbre ; & dans cet état, il prit le chemin » du Fort, au travers des ronces. Il étoit neuf heures du ſoir, lorſque je » le vis arriver, nu, ſanglant, & tel qu'il devoit être après avoir fait » dix lieues ſans aucun ſecours. Qu'on juge de ma ſurpriſe & de ma » douleur, ſurtout lorſqu'il m'eut annoncé la mort de mon Lieutenant &

» de tous ſes Compagnons. Cependant, je penſai d'abord à me tenir ſur » mes gardes, dans la crainte que leurs Meurtriers ne fiſſent quelque tenta- » tive ſur le Fort. L'artillerie fut miſe en état. Comme il ne reſtoit que » neuf Hommes autour de moi, il me parut impoſſible de garder les » deux poſtes, & je rappellai auſſi-tôt la petite Garniſon de Phelipeaux, » pour faire garde nuit & jour, ſans oſer ſortir du Fort. L'évenement » fit ſentir la néceſſité de cette précaution. Ces Barbares, après nous avoir » obſervés quelques jours, s'approcherent auſſi de Phelipeaux, où n'ap- » percevant perſonne, ils pillerent tout ce que mes gens n'avoient pas » eu le tems d'en apporter, ſurtout une certaine quantité de poudre, que » j'y tenois en réſerve pour le dernier beſoin. Ainſi nous paſſâmes tout » l'Hiver dans le Fort, ſans vivres, ſans poudre, menacés d'y périr de » miſere, & dans l'appréhenſion continuelle d'y être attaqués par des Traî- » tres, affamés de nos Marchandiſes.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Un Navire de la Compagnie, qui arriva l'année ſuivante, fit renaître l'abondance au Fort Bourbon : mais rien n'y étoit plus néceſſaire que les Marchandiſes de Traite, dont les Sauvages avoient autant de beſoin que les François. La faim en avoit fait périr un grand nombre. Comme ils ont perdu l'uſage des fleches, depuis que les Européens leur portent des armes à feu, ils n'ont pas d'autre reſſource en Hiver que le Gibier qu'ils tuent au Fuſil. Jamais ils n'ont tenté de cultiver une Terre, dont ils connoiſſent la ſtérilité. Sans ceſſe errans au milieu des néges, ils ne paſſent point huit jours dans un même lieu. Jeremie aſſure que lorſqu'ils ſont preſſés par la faim, les Peres & les Meres tuent leurs Enfans pour les manger, & qu'enſuite le plus fort des deux mange l'autre. Il ajoute que les exemples n'en ſont pas rares. » J'en ai connu un, dit-il, qui après » avoir dévoré ſa Femme, & ſix Enfans qu'il avoit d'elle, avouoit qu'il » n'avoit eu le cœur attendri qu'au dernier ; qu'il lui avoit donné ce rang, » parcequ'il l'aimoit plus que les autres ; qu'en ouvrant la tête, pour man- » ger la cervelle, il s'étoit ſenti touché, & qu'il n'avoit pas eu la force » de lui caſſer les os pour en ſucer la moelle. On pourroit trouver ce récit peu vrai-ſemblable, ſur le témoignage d'un ſeul Voïageur ; mais il eſt confirmé par les Relations Angloiſes des mêmes Contrées. On y lit, comme dans celle du Commandant François, que ces Indiens vivent fort longtems, malgré leur miſere ; que ſi l'âge les met hors d'état de travailler, ils font un Feſtin, auquel ils invitent toute leur Famille ; qu'après une longue harangue, dans laquelle ils recommandent l'union, ils préſentent, à celui de leurs Enfans qu'ils aiment le mieux, une corde, qu'ils ſe paſſent eux-mêmes au cou, & le prient de les étrangler, pour les délivrer d'une vie qui fait leur tourment & celui des autres. Tout le monde applaudit à leur réſolution, & le Fils s'empreſſe de leur obéir. On aura l'occaſion, dans un autre article, de rappeller leurs uſages.

CARACTERE DES SAUVAGES DE LA BAIE.

Ils mangent leurs Enfans.

Jeremie fut enfin relevé, en 1714, mais ce fut par une Lettre du Comte de Pontchartrain, qui lui ordonnoit de remettre aux Anglois le Fort Bourbon, & tout ce que la France avoit poſſedé juſqu'alors dans la Baie d'Hudſon. Louis XIV s'étoit déterminé à leur ceder ſans retour, par l'article XII du Traité d'Utrecht, cette partie de ſes Domaines, avec l'A-

La Baie d'Hudſon eſt cedée, ſans retour, aux Anglois.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

cadie & l'Ile de Terre-Neuve. Ce fut un sacrifice considérable qu'il fit à la Paix. Jeremie assure qu'avec un peu de dépense, la Baie d'Hudson pouvoit devenir le meilleur Poste de l'Amérique Françoise, & que le seul Fort Bourbon, bien entretenu de Marchandises, rapporteroit alors un profit clair de plus de cent mille livres.

BAIE D'HUDSON.

Etat présent des Anglois dans la Baie d'Hudson.

Nous apprenons d'un célebre Anglois, dans la Relation de son Voiage à la Baie d'Hudson, en 1746 & 1747 (79), que le Fort Bourbon a repris son ancien nom de *Fort d'York*, & que les Anglois ont dans la Baie trois autres Postes, qui portent aujourd'hui les noms de *Churchill*, *Saint Alban*, & *Riviere de Moose*. La peinture qu'il fait de ces Etablissemens, & les remarques qu'il y joint sur le Commerce de sa Nation, ne seront pas la moins curieuse partie de cet article.

Le Fort d'York est situé, dit-il, sur la branche méridionale de la Riviere du Port Nelson, appellée par les Anglois Riviere de *Haies*, à cinq lieues de l'endroit où elle se jette dans la Mer, par les cinquante-sept degrés vingt minutes de Latitude, & quatre-vingt treize degrés cinquante-huit minutes de Longitude de Londres; position que je déterminai moi-même, par des Observations très exactes sur l'Eclipse de Lune du 14 Février 1747. Ce Fort, pour en parler sincerement, n'est qu'un Bâtiment quarré, flanqué de quatre petits Bastions, qui sont aujourd'hui couverts, & servent de logemens ou de Magazins. Chaque Courtine a trois petites Pieces d'Artillerie, & le tout est garni de palissades. Une Batterie d'assez gros Canons, qui défend la Riviere, est défendue elle-même par un petit Parapet de terre. Dans les tems de guerre, lorsque tous les Habitans doivent être rassemblés, leur nombre est d'environ trente-trois; d'où l'on peut conclure que ce Fort, quelque formidable qu'il puisse paroître aux Sauvages, ne seroit gueres en état de se défendre, s'il étoit attaqué régulierement par les moindres Trouppes de l'Europe.

A la distance d'environ sept lieues, on voit un Canton couvert de pierres, entre lesquelles il se trouve quantité de Pyrites, parfaitement ronds, à-peu-près de la grosseur d'un boulet de Canon de six livres. Les Anglois du Pais ont la simplicité de croire que la forme de ces pierres est l'ouvrage des François, qui les employerent dans leurs Canons, lorsqu'ils se rendirent maîtres du Fort. M. Ellis y reconnoît que l'ouvrage de la Nature, & les regarde comme une preuve certaine que ce Pais est rempli de Métaux, sans en excepter les plus précieux. Les Pyrites, dit-il, contiennent toujours un peu d'or, & sont souvent très riches en argent; mais il est fort rare qu'on y trouve du Plomb ou de l'Etaim.

Observations sur le Commerce actuel des Anglois.

L'Etablissement du Fort d'York passe, avec raison, pour le plus important de la Compagnie Angloise qui porte le nom de Compagnie de la Baie d'Hudson. C'est le vrai centre de son Commerce. Elle en tire annuellement entre quarante & cinquante mille peaux; & s'en tenant à tous les témoignages, il lui seroit aisé, avec un peu d'industrie, d'en tirer cinq fois plus. Mais par une Politique inconcevable, & fort nuisible aux intérêts de la

(79) M. Henry Ellis, chargé de faire de nouvelles recherches, pour la découverte d'un Passage au Nord-Ouest dans la Mer du Sud. 2 vol. in-12, traduits en François, & publiés à Paris en 1749. Voiez, ci-dessous, les Voiages au Nord-Ouest.

Nation, elle décourage elle-même ſes Comptoirs, juſqu'à mettre tout en uſage pour les empêcher d'étendre leur Commerce. L'Auteur ajoute qu'elle ne fait pas le moindre mouvement pour arrêter les progrès des François, en Canada, qui empietent, dit-il, journellement ſur ſes avantages, en établiſſant des Habitations ſur ſes Rivieres, par le moïen deſquelles ils interceptent les meilleures eſpeces de fourrures, telles que les Martres, les Zibelines & les Loutres; » les meilleures, parcequ'elles ſont les » plus légeres, & parconſéquent les plus faciles à tranſporter: car les » endroits où elles s'achetent étant fort éloignés de leur domicile, ils ne » trouveroient pas leur compte à ſe charger de fourrures ordinaires & » peſantes. D'ailleurs ils ont à cet égard un avantage conſidérable; c'eſt » que les Indiens ont toujours plus de penchant à trafiquer avec eux, » qu'avec les Anglois.

Suite de l'Etabliſſ. des François dans l'Amérique Sept. Baie d'Hudſon.

M. Ellis croit trouver la raiſon de cette préférence, dans le prix des Marchandiſes, que les François paient beaucoup mieux que les Anglois; ce qui lui ſemble évident par le tarif du Commerce de la Compagnie Angloiſe, qui réduit généralement toutes les Pelleteries au Caſtor. » Deux » Loutres, par exemple, ou trois Martres, y ſont équivalens à un Caſ» tor; tandis qu'il n'y a pas de Caſtor qui vaille une ſeule de ces Pel» leteries fines. Il arrive delà que les Indiens achetent les Marchandiſes » Angloiſes trois fois plus cher que celles des François: non qu'ils man» quent de Caſtors, pour en fournir dans leur Traite; mais ces peaux ſont » ſi lourdes & leur cauſent tant d'embarras pour le tranſport, qu'ils ſont » obligés d'en porter aux Anglois de plus légeres, & par conſéquent plus » recherchées; ce qui leur fait une condition bien dure. Il eſt même cer» tain, que ſi les François étoient auſſi proche des Etabliſſemens Septen» trionaux de l'Angleterre qu'ils le ſont de ſes Colonies méridionales, le » Commerce de la Compagnie Angloiſe ſeroit encore moins conſidéra» ble; puiſque à la Riviere de Mooſe & à Saint Alban, elle a déja le cha» grin de ne pouvoir acheter que leur rebut.

Cependant l'Auteur eſt perſuadé qu'il ſeroit facile aux Anglois de remédier à ces inconvéniens; ils n'auroient, dit-il, qu'à traiter plus honnêtement avec les Indiens: comme il eſt certain, d'un côté, que l'intérêt eſt le ſeul motif qui les attache aux François, il eſt ſûr de l'autre que les Anglois peuvent donner leurs Marchandiſes, au même, ou peut-être, à meilleur compte que leurs Rivaux; ce qui arriveroit effectivement, ſi ce Commerce n'étoit pas dégéneré en monopole dans leur Nation.

Une autre maxime de la Compagnie Angloiſe, que l'Auteur ne condamne pas moins, » eſt de choiſir ordinairement, pour Facteurs, les moin» dres & les plus ſtupides des Emploïés. N'eſt-il pas ſenſible que des Of» ficiers de cette trempe ſont le moins propres à ſoutenir un Commerce? » S'ils ont quelque ſubtilité, elle ſe borne à tromper les Indiens; à four» rer, par exemple, le pouce dans la meſure, lorſqu'ils leur vendent de » la poudre à tirer; à mêler une moitié d'eau, dans l'Eau-de-vie qu'ils » leur fourniſſent; en un mot, à pouſſer ſans ſcrupule & ſans remors » la fourberie au dernier excès. D'ailleurs ils ne font nulle difficulté de » vendre au-deſſus du prix fixé par la Compagnie. C'eſt par ces artifi-

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

» ces, joint aux préſens qu'ils extorquent des Sauvages, qu'ils gagnent » ce qu'ils nomment le ſurplus, & qui ne va pas à moins d'un tiers du » Commerce. Doit-il paroître ſurprenant que les ſorties annuelles des » Marchandiſes de la Compagnie ne paſſent pas ordinairement trois ou » quatre mille livres ſterling, & que dans l'eſpace d'environ quarante ans » le total ne ſoit pas monté à plus de ſoixante-mille ? Cependant un ob- » jet, qui paroit de ſi peu d'importance pour le Public, devient conſi- » dérable, par le petit nombre de perſonnes intéreſſées, & ſurtout par » les immenſes profits qu'ils en tirent. Mais on ſait qu'une branche de » Commerce peut être tellement ménagée, qu'elle tourne au profit de » quelques Particuliers, tandis qu'elle eſt très déſavantageuſe à tout une » Nation.

Les regrets du Voïageur augmentent, en conſiderant les avantages des Etabliſſemens Anglois, par leur ſituation, par les Nations nombreuſes qui les environnent, par la prodigieuſe quantité de Pelleteries que ces Indiens peuvent fournir, & par l'eſtime qu'ils font des Marchandiſes Angloiſes. Il porte envie au Commerce des François avec les mêmes Nations, qui eſt immenſe, dit-il, quoique leurs Etabliſſemens n'aient rien de ſi favorable, & qu'ils ſoient ſujets au contraire à quantité d'inconvéniens : il fait ſentir la facilité qu'il y auroit à redreſſer des abus qui cauſent un » tort extrême à ſa Patrie : » toute la peine conſiſte à former de nou- » veaux Etabliſſemens plus loin, dans l'intérieur du Païs, à donner aux » Indiens des encouragemens convenables, & ſurtout à faire regner plus » de juſtice & d'honnêteté dans le Commerce. Alors, la conſommation » des Marchandiſes d'Angleterre monteroit à dix fois plus ; & bientôt » les Anglois prendroient l'aſcendant, dans des lieux où les François les » ont ſupplantés. Il y a beaucoup d'apparence que ces repréſentations ont » échauffé la Nation Angloiſe, & n'ont pas eu peu de part aux injuſtes » entrepriſes, qui lui font troubler aujourd'hui la paix de l'Europe.

Les trois Forts, qu'on a nommés avec celui d'York, ne méritent point de Deſcription. Ils contiennent environ ſoixante-dix Habitans, qui, joints à ceux du Fort d'York, ne font pas plus de cent Anglois dans toute la Baie d'Hudſon.

Animaux de la Baie d'Hudſon.

Coq de Bruïere.

En parlant des Oiſeaux de paſſage, M. Ellis en décrit quelques-uns qui n'abandonnent point le Païs. Le Coq de Bruïere, brun & tacheté, abonde pendant toute l'année dans les terres voiſines de la Baie. Il eſt un peu plus fort que la Perdrix d'Angleterre, avec le corps plus allongé, & la queue plus longue à proportion. Le bec eſt noir, & couvert de plumes brunes ; la peau, au-deſſus de l'œil, eſt rouge ; le haut de la tête, du col & de tout le corps, d'un brun noirâtre, mêlé d'Orange foncé & de couleur de cendre, la queue, d'un brun noirâtre ; la gorge, ſous le bec, d'un blanc jaunâtre ; le col & l'eſtomac, d'un Orange foncé, avec des taches noires en forme de demi-Lunes : le deſſus du corps eſt blanc, nuancé de couleur de crême, & tacheté de demi-Lunes noires. les pattes, depuis la jointure juſqu'aux piés, ſont couvertes d'une eſpece de duvet brun, mêlé de noir ; & les piés ſont d'un brun rougeâtre. Les trois doigts de devant ont des ongles aſſez longs, noirs, & dentelés, au lieu que celui de der-

riere eſt uni. Il eſt remarquable que ces Oiſeaux habitent ici les Plaines, & les Païs fort bas ; pendant que ſous un autre Ciel, la même eſpece ne ſe trouve que dans des Païs fort élevés & même au ſommet des Montagnes.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

La Perdrix blanche eſt d'une groſſeur moïenne, entre la Perdrix commune & le Faiſan. Sa figure différeroit peu de celle des nôtres, ſi la queue n'étoit plus longue. Ces Oiſeaux ſont ordinairement bruns en Eté, & deviennent tout-à-fait blancs en Hiver, à la réſerve des plumes extrêmes de la queue, qui ſont noires & tachetées de blanc. Pendant la rigueur du froid, ils paſſent, tous, les nuits dans la nége, qu'ils ſecouent le matin, en s'élevant droit en l'air. Le jour, ils ſe chauffent au Soleil, & ce n'eſt que le matin & le ſoir qu'ils cherchent leur nourriture. Un Naturaliſte Anglois (80), prétend que cet Oiſeau n'eſt pas proprement une Perdrix, & le prend pour l'Oiſeau de Bruïere (81), aſſez commun en Amérique, & même en Europe, ſur les Montagnes d'Italie, de Suiſſe & d'Eſpagne ; mais nulle part en ſi grande abondance que dans la Baie d'Hudſon. Perdrix blanche.

Le Pelican n'y eſt pas plus rare, & reſſemble à celui d'Afrique ; mais il eſt moins gros, & la poche de ſon bec eſt moins large. Pélican.

L'Aigle à queue blanche eſt un des plus curieux Oiſeaux de la Baie. Sa groſſeur eſt à-peu-près celle d'un coq d'Inde. Sa Couronne eſt applatie. Il a le col extrêmement court, l'eſtomac large, les cuiſſes fortes, les aîles fort longues & fort larges à proportion du corps, noirâtres ſur le derriere, & plus claires aux côtés. L'eſtomac eſt marqueté de blanc ; les plumes des aîles ſont noires ; la queue, lorſqu'elle eſt fermée, paroît très blanche, en haut comme en bas, à l'exception de la pointe qui eſt noire ou brune. Les cuiſſes ſont couvertes de plumes brunes noirâtres, parmi leſquelles il ſe trouve en quelques endroits un duvet blanc. Les jambes ſont couvertes, juſqu'aux piés, d'un duvet brun, un peu rougeâtre : chaque pié a quatre doigts gros & forts, trois en avant, & le quatrieme en arriere, couvert d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus, d'un beau noir luiſant. Aigle à queue blanche.

Le *Hibou couronné*, Oiſeau ſingulier, & fort commun dans la Baie, a la tête preſqu'auſſi groſſe que celle du Chat. Il a des plumes qui s'élevent en forme de cornes, préciſément au-deſſus du bec, où elles ſont mêlées de blanc, & qui par degrés deviennent d'un rouge brun, marqueté de noir. On voit auſſi dans les mêmes lieux de grands Hiboux blancs, & d'une blancheur ſi éblouiſſante, qu'on a peine à les diſtinguer ſur la nége. Ils y ſont en abondance, pendant toute l'année. Souvent ils volent en plein jour, & donnent la chaſſe aux Perdrix blanches. Le Hibou couronné. Gros Hiboux blancs.

Le Porc-Epi de la Baie d'Hudſon reſſemble beaucoup au Caſtor, par la forme & la grandeur. Sa tête, peu différente de celle du Lapin, a le nez plat, & tout-à-fait couvert d'un poil court. Ses dents de devant, deux en haut & deux en bas, ſont jaunes & très fortes. Il a les oreilles ſi courtes, qu'elles paroiſſent à peine, entre le poil de ſa peau ; les pattes fort courtes auſſi, mais les ongles, dont on compte quatre aux pattes de de- Porc Epi de la Baie d'Hudſon.

(80) M. Edouards.
(81) En Anglois, *Heath-Game*.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

vant & cinq à celles de derriere, très longs, creux en dedans, & extrêmement pointus. Tout le corps eſt couvert d'un poil fort doux, long d'environ quatre pouces, parmi lequel il ſe trouve, au haut de la tête, du corps & de la queue, une eſpece de tuïaux, roides & picquans, de couleur blanche, à pointes noires, qu'on ne retire pas aiſément de la peau lorſqu'on en eſt picqué. Cet Animal fait ordinairement ſon nid ſous les racines des plus grands arbres, où il dort beaucoup. Sa principale nourriture eſt leur écorce. Il mange de la nége en Hiver, & boit de l'eau en Eté; mais ſans y mettre les piés. Les Indiens mangent ſa chair, & la trouvent également agréable & ſaine.

Le Volverene.

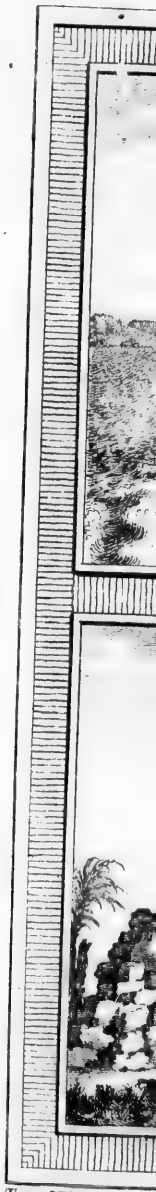
Un Quadrupede, encore plus ſingulier, eſt le *Volverene*; nommé *Quick-Hatch* par les Anglois. Il eſt de la groſſeur d'un grand Loup. Son muſeau eſt noir juſqu'au deſſous des yeux; le deſſus de la tête, blanchâtre; les yeux noirs; la gorge & le bas du cou, tachetés de noir, les oreilles, petites & rondes, tout le corps, d'un brun rougeâtre, foncé du côté des épaules, plus clair ſur le dos & aux côtés; tout le poil du corps, aſſez long, peu épais; les pattes couvertes d'un petit poil noir, juſqu'à la premiere jointure; les cuiſſes, brunes; les ongles, d'une couleur claire; enfin, la queue brune juſques vers la pointe, qui eſt plus épaiſſe, touffue même, & noire. Le Volverene porte la tête fort bas, en marchant; & ſon dos paroît toujours vouté. S'il eſt attaqué, il ſe défend avec autant d'opiniâtreté que de vigueur. On lui attribue l'adreſſe de briſer ou déchirer en mille pieces toutes les eſpeces de piéges qu'on lui tend.

Obſervations de M. Ellis, ſur les Habitans de la Baie d'Hudſon.

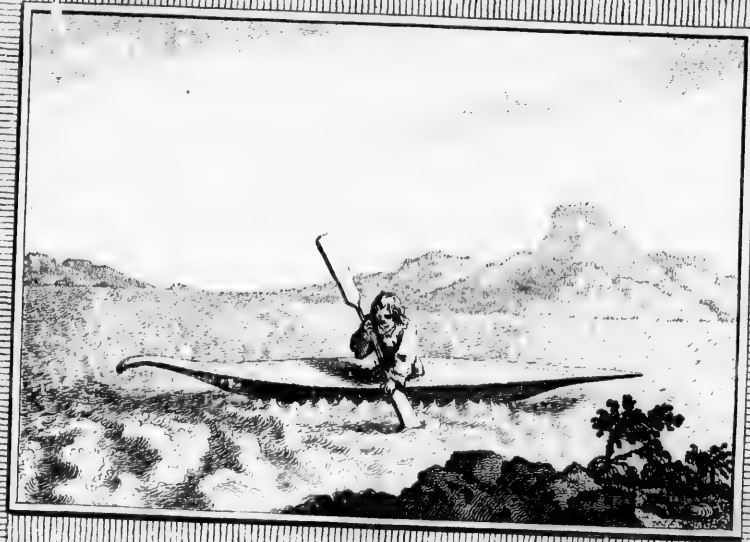
Répétons que cet article ne regardant que la Baie d'Hudſon, & n'aïant été détaché des Voïages au Nord qu'à l'occaſion des Etabliſſemens dont on a donné l'Hiſtoire, tout ce qui eſt commun à cette Baie avec les autres parties des mêmes Régions eſt remis à l'article général. Ainſi quelques traits, qui nous reſtent à recueillir de la Relation de M. Ellis ne conviennent qu'aux Indiens du Païs. En confirmant ce que nous en avons déja rapporté, ſur le témoignage de Jeremie, de la Potherie, & de quelques autres Voïageurs, il ajoute pluſieurs obſervations, qui répondent à la Commiſſion qu'il avoit particulierement, de reconnoître la nature du Païs & le caractere de ceux qui l'habitent.

Leur figure & leur caractere.

Les Habitans de la Baie d'Hudſon, que les Anglois nomment *Nodwais*, & les François, *Eſquimaux*, ſont d'une ſtature médiocre, généralement robuſtes, d'un embonpoint raiſonnable, & bazanés. Ils ont la tête large, la face ronde & plate, les yeux noirs, petits & étincelians, le nez plat, les levres épaiſſes, les cheveux noirs & longs, les épaules larges, & les piés extrêmement petits. Ils ſont gais & vifs; mais ſubtils, ruſés, & fourbes. Les flatteries ne leur coûtent rien. Il eſt aiſé de les irriter; on leur voit prendre alors un air fier: mais il n'eſt pas moins facile de les intimider. Leur attachement pour leurs uſages eſt extrême. » Je ſais, dit M. » Ellis, que pluſieurs de ces Indiens, aïant été pris dans leur jeuneſſe, » & tranſportés aux Comptoirs Anglois, ont toujours regreté leur Païs » natal. L'un d'eux, qui avoit vécu longtems parmi les Anglois, & qui » avoit toujours mangé à la maniere Angloiſe, voïant ouvrir un Veau » marin par un de nos Matelots, ſe jetta ſur l'huile qui en ſortoit fort » abondamment,



Un Esquimau dans son Canot



Tom XIV

Esquimaux du coté du Nord-Ouest de la Baye de Hudson

N° VIII

» abondammen
» ce qu'il en p
» tranſport, ah
» ventre de ce
difficile de civi
mandoit qu'on
Ils ſont fort
figure, qu'on p
eſpece, dans le
de bois, ou de
peau de Veaux
garni d'un rebo
entrer, & qui n
me, qui s'y tie
De ce rebord,
& qui ferme to
d'une eſpece de
de Veau marin.
tout ce qui eſt
pêche. Ils y ont
habilement. Leu
val marin (*), q
pour achever pl
les bleſſer : c'eſt
s'arrête dans le
le-même. Une
peau de Veau m
droit où le Poiſ
ſa nage, juſqu'à
tirent à terre, &
ſert de nourritur
Ces petits Ca
vingt piés de lo
pointe aux deux
ſert à ramer alt
Femmes, des C
rames & qui porte
L'habillement
rins, ou de Bête
tres & marins,
une ſorte de Ca
que juſqu'au mi
riere avec une c
Bottes & de Soq
tenir chaudement
& les Femmes,
(*) C'eſt ce que
Tome XIV

» abondamment, & ſe hâta d'avaller avec une avidité ſurprenante tout » ce qu'il en put ramaſſer dans ſes mains : enſuite, il s'écria dans le même » tranſport, ah ! que j'aime mon cher Païs, où je pouvois me remplir le » ventre de cette huile, auſſi ſouvent que je le voulois. Il ne ſeroit pas difficile de civiliſer ces Peuples, ſi le Commerce qu'on fait avec eux demandoit qu'on en prît la peine.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Ils ſont fort habiles à gouverner leurs Canots. M. Ellis en donne la figure, qu'on pourra comparer avec celle des autres Bâtimens de la même eſpece, dans les Relations du Nord-Oueſt & du Nord-Eſt. Ils ſont, ou de bois, ou de côtes de Baleine, fort minces, & tout-à-fait couverts de peau de Veaux marins, à l'exception d'un trou, vers le milieu, qui eſt garni d'un rebord de bois ou de côtes, pour empêcher l'eau du Pont d'y entrer, & qui n'a que la grandeur néceſſaire pour contenir un ſeul Homme, qui s'y tient aſſis, en étendant les jambes vers l'avant du Canot. De ce rebord, s'éleve une piece de peau, qu'il ſe lie autour du corps, & qui ferme tout paſſage à l'eau. Les coutures des peaux ſont enduites d'une eſpece de godron, ou de colle, qui n'eſt qu'une préparation d'huile de Veau marin. C'eſt dans ces Canots, que les Indiens prennent avec eux tout ce qui eſt néceſſaire à leurs beſoins, ſurtout des inſtrumens pour la pêche. Ils y ont auſſi des frondes & des pierres, dont ils ſe ſervent fort habilement. Leurs harpons ſont armés, par un bout, d'une dent de Cheval marin (*), qui ſert à darder les gros Poiſſons, lorſqu'ils ont été bleſſés, pour achever plus vîte de les tuer. L'autre bout eſt proprement fait pour les bleſſer : c'eſt une ſorte de barbe, garnie de fer, qui ſe crampone & s'arrête dans le corps du Poiſſon, au lieu que la pointe d'os en ſort d'elle-même. Une Sangle, attachée à la barbe, ſoutient à l'autre bout une peau de Veau marin enflée, qui tient lieu de bouée, pour marquer l'endroit où le Poiſſon ſe plonge dans l'eau, & qui le fatigue beaucoup dans ſa nage, juſqu'à ce qu'épuiſé de forces, il expire. Alors, les Pêcheurs le tirent à terre, & le dépouillent de ſa graiſſe ou de ſon huile, qui leur ſert de nourriture, & qu'ils brûlent dans leurs lampes.

Divers uſages de ces Peuples.

Leurs Canots.

Ces petits Canots, qui ne ſont que pour les Hommes, ont environ vingt piés de long, ſur dix-huit pouces de large, & ſe terminent en pointe aux deux bouts. Le Navigateur n'a qu'une rame, aſſez large, qui ſert à ramer alternativement des deux côtés. Mais il y a, pour les Femmes, des Canots plus grands, & ouverts, dont elles manient les rames & qui portent juſqu'à vingt perſonnes ; les matériaux en ſont les mêmes.

L'habillement des Hommes eſt ordinairement de peaux de Veaux marins, ou de Bêtes fauves. Ils s'en font auſſi de peaux d'Oiſeaux, terreſtres & marins, qu'ils ont l'art de coudre enſemble. Tous ces habits ont une ſorte de Capuchon, ſont ſerrés autour du corps, & ne deſcendent que juſqu'au milieu de la cuiſſe. Les culottes ſe ferment devant & derriere avec une corde, comme on ferme une bourſe. Pluſieurs paires de Bottes & de Soques, les unes ſur les autres, ſervent aux deux ſexes à ſe tenir chaudement les jambes & les piés. La différence, pour les Hommes & les Femmes, eſt que les Femmes portent à leur robbe une queue qui

Leur habillement.

(*) C'eſt ce que les François nomment Vache marine.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

leur tombe jusqu'aux talons, que leurs Capuchons sont plus larges du côté des épaules, pour y mettre leurs Enfans lorsqu'elles les veulent porter sur le dos, & que leurs bottes, plus grandes aussi, sont ordinairement garnies de baleine. Un Enfant, qu'elles sont obligées d'ôter un moment d'entre leurs bras, est mis dans une des bottes, en attendant qu'elles puissent le reprendre. On voit, à quelques Hommes, des chemises de vessies de Veaux marins, cousues ensemble, & presque de la même forme que nos chemises. En général, leurs habits sont cousus fort proprement, avec une aiguille d'ivoire, & des nerfs de Bêtes, fendus en lacets fort minces, qui leur servent de fil. Ils ne manquent pas même de goût, pour les orner de bandes de peaux, en maniere de galons, de rubans & de guirlandes, qui leur donnent un air fort propre.

Leurs Lunettes contre la nége.

Rien ne fit prendre, à M. Ellis, une plus haute idée de leur industrie, que ce qu'ils appellent dans leur Langue *des yeux à nége*. Ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire, formés pour la conservation des yeux, & noués derriere la tête. Leur fente est précisément de la longueur des yeux; mais elle est fort étroite; ce qui n'empêche point de voir fort distinctement au travers, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit de l'aveuglement; maladie terrible pour eux, & fort douloureuse, qui est causée par l'action de la lumiere fortement réfléchie de la nége, surtout au Printems, quand le Soleil est plus élevé au-dessus de l'horison. L'usage de ces machines leur est si familier, que s'ils veulent observer quelque chose dans l'éloignement, ils s'en servent comme d'une Lunette d'approche.

Leurs Instrumens.

On observe le même esprit d'invention, dans leurs instrumens de pêche & de chasse à l'Oiseau. Leurs harpons & leurs dards sont bien faits, & convenables à l'usage qu'ils en font. La construction de leurs arcs est surtout fort ingénieuse; ils sont composés de trois morceaux de bois, garnis avec autant d'art que de propreté. C'est du Sapin, ou du *Latix*; mais ces bois n'étant, ni forts, ni élastiques, les Sauvages suppléent à ces deux défauts, en les renforçant par derriere, avec une bande de nerfs, ou de tendons de leurs Bêtes fauves. Ils mettent souvent leurs arcs dans l'eau; & l'humidité, qui fait rétrécir ces cordes, leur donne tout-à-la-fois plus de force & d'élasticité. Mais on a vu que depuis qu'ils sont en Commerce avec les Européens, ils abandonnent l'arc pour le fusil.

Remedes pour leurs maux.

On ne connoît, dans la Baie, aucun mal contagieux. Les maux de poitrine, qui y sont les plus communs, se guérissent en buvant l'infusion d'une herbe, nommée *Vuiqqe Kapukka* (*), ou par des sueurs. Ces Indiens, pour se faire suer, prennent une grande pierre ronde, sur laquelle ils font un feu, qu'ils entretiennent jusqu'à ce que la pierre en devienne rouge. Ensuite, ils élevent, autour, une petite Cabane, qu'ils ferment soigneusement; ils y entrent nus, avec un vase plein d'eau, dont ils arrosent la pierre; & l'eau, se changeant en vapeurs chaudes & humides, qui rempliſſent bientôt la Cabane, cause au Malade une transpiration très prompte. Lorsque la pierre commence à se refroidir, ils se hâtent de sortir, avant que leurs pores soient fermés, & se plongent sur-le-

(*) Voïez, ci-dessous, l'Histoire Naturelle.

champ dans l'eau froide. Si c'eſt en Hiver, où le Païs eſt ſans eau, ils ſe roulent dans la nége. Cette méthode eſt généralement établie, & paſſe pour un remede infaillible contre la plûpart des maladies du Païs. Celui qu'ils emploient pour la Colique & pour tous les déſordres des inteſtins n'eſt pas moins ſingulier; c'eſt de la fumée de Tabac, qu'ils avallent en abondance.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Leurs idées de Religion ſont fort bornées. M. Ellis découvrit, ſans rien donner, dit-il, aux conjectures, qu'ils reconnoiſſent un Etre d'une bonté infinie, & qu'ils le nomment *Ukcouma*, c'eſt-à-dire, dans leur Langue, le *Grand Chef*. Ils le regardent comme l'Auteur de tous les biens dont ils jouiſſent; ils en parlent avec reſpect; ils chantent ſes louanges dans un Hymne, d'un ton fort grave, & même aſſez harmonieux: mais leurs opinions ſont ſi confuſes ſur ſa nature, qu'on ne comprend rien à cette eſpece de culte. Ils reconnoiſſent de même un autre Etre, qu'ils appellent *Ouitikka*, & qu'ils repréſentent comme la ſource & l'inſtrument de toutes ſortes de maux. Ils le redoutent beaucoup; mais le Voïageur Anglois ne put découvrir, s'ils lui rendent quelque hommage, pour l'appaiſer.

Leur Religion.

Quelque peinture que des Voïageurs mal informés puiſſent nous faire de leur barbarie, il aſſure qu'ils ont un fond d'humanité, qui les rend ſenſibles aux malheurs d'autrui. La tendreſſe, qu'ils ont pour leurs Enfans, mérite de l'admiration. M. Ellis en rapporte un exemple ſingulier, qui s'étoit paſſé preſque ſous ſes yeux. Deux Canots, paſſant une Riviere fort large, arriverent au milieu de l'eau. L'un, qui n'étoit que d'écorce, & qui portoit un Indien, ſa Femme & leur Enfant, fut renverſé par les flots. Le Pere, la Mere & l'Enfant paſſerent heureuſement dans l'autre; mais il étoit ſi petit, qu'il ne pouvoit les ſauver tous trois. Une conteſtation s'élève. Il ne fut pas queſtion, entre l'Homme & la Femme, de mourir l'un pour l'autre, mais uniquement de ſauver l'objet de leur affection commune. Ils emploïerent quelques momens à peſer lequel des deux pouvoit être le plus utile à ſa conſervation. L'Homme prétendit que dans un âge ſi tendre, il avoit plus de ſecours à tirer de ſa Mere; mais elle ſoutint, au contraire, qu'il n'en pouvoit eſperer que de ſon Pere, parcequ'étant du même ſexe, il devoit prendre de lui des leçons de Chaſſe & de Pêche; & recommandant à ſon Mari de ne jamais négliger les ſoins paternels, elle ſe jetta dans le Fleuve, où elle fut bientôt noïée. L'Homme parvint au rivage avec ſon Enfant. Mais cette avanture ſurprit d'autant moins M. Ellis, qu'il avoit déja remarqué, dans ces Peuples, fort peu d'égards pour les Femmes. Un Homme, qui eſt aſſis à terre, ſe trouve fort offenſé qu'une Femme lui cauſe la moindre incommodité dans cette poſture; & c'eſt un uſage établi, que jamais les Hommes ne boivent dans le même vaſe après leurs Femmes.

Leur tendreſſe pour leurs Enfans.

Leurs Femmes peu conſidérées.

La coutume d'étrangler les Vieillards, qu'on a rapportée ſur le témoignage de Jeremie, eſt confirmée par M. Ellis, mais avec des circonſtances qui la rendent encore plus étrange. Il l'étend aux deux ſexes. » Quand » les Peres & les Meres ſont dans un âge qui ne leur permet plus le » travail, ils ordonnent à leurs Enfans de les étrangler. C'eſt, de la part » des Enfans, un devoir d'obéiſſance, auquel ils ne peuvent ſe refuſer. » La vieille Perſonne entre dans une Foſſe qu'ils ont creuſée pour lui

Mort violente des Vieillards.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

» ſervir de tombeau. Elle y converſe quelque tems avec eux, en fumant » du tabac, & buvant quelque verre de liqueur. Enfin, ſur un ſigne » qu'elle leur fait, ils lui mettent une corde autour du cou; &, chacun » tirant de ſon côté, ils l'étranglent en un inſtant. Ils ſont obligés en- » ſuite de la couvrir de ſable, ſur lequel ils élevent un amas de pierre. » Les Vieillards, qui n'ont pas d'Enfans, exigent le même office de leurs » Amis; mais ce n'eſt plus un devoir, & ſouvent ils ont le chagrin d'être » refuſés. On ne voit point que, dans le dégoût qu'ils ont de la vie, ils » penſent jamais à s'en délivrer par leurs propres mains.

Charlatans Indiens.

M. Ellis, qui fait profeſſion de ne rien publier qu'il n'ait vu de ſes propres yeux, s'étend ſur une autre pratique des mêmes Indiens, qu'on prendroit pour un badinage, s'il n'y joignoit une invective amere contre ſa Nation. » On en voit pluſieurs, qui font le métier de Charlatans, » avec toutes ſortes de Drogues qu'ils achetent dans nos Comptoirs, telles » que du ſucre, du gingembre, de l'orge, toutes ſortes d'épiceries, des » graines pour le Jardinage, de la réglisſe, du tabac en poudre, &c. Ils » les débitent en petites portions, qu'ils vantent comme des remedes » pour diverſes maladies, ou comme des ſpecifiques pour la pêche, la » chaſſe, les combats, &c. C'eſt des Anglois mêmes, qu'ils reçoivent » toutes ces idées; & je ne puis diſſimuler qu'un tiers du Commerce de » la Baie d'Hudſon dépend aujourd'hui de ces Charlatans Indiens, qui » trompent leurs propres Amis, en troquant leurs fauſſes drogues pour » de bonnes fourrures, qu'ils viennent trafiquer parmi nous. Cette im- » poſture eſt, ſans doute, avantageuſe aux Intereſſés; mais ne ſeroit-il » pas plus honorable & plus utile pour nous, d'établir un debit ſûr & » conſtant des Marchandiſes de nos Fabriques, en laines & en fer, que » de ſouffrir un Commerce infâme, dont les ſuites ne peuvent être que » préjudiciables à l'Angleterre?

Avantures cruelles de leurs voïages.

Un reproche, qui ne tombe que ſur les Indiens, c'eſt celui qu'ils méritent, pour l'imprudence qui les empêche de ſe précautionner contre les miſeres auxquels ils ſont expoſés tous les ans. Ils emploient généreuſement leurs proviſions, lorſqu'elles ſont abondantes; ſans penſer jamais à les conſerver pour l'Hiver. A peine gardent-ils un peu de Poiſſon & de Gibier. Il arrive très ſouvent à ceux qui viennent trafiquer dans les Comptoirs de la Baie, d'être obligés en chemin, pour avoir compté ſur des ſecours qui ne ſe pre[illegible]t point, de griller un millier de peaux, & de les manger. A la [illegible] ces diſgraces n'ont pas la force de les abattre. Ils ont recours [illegible] ſortes de voies, pour ſe ſoutenir avec leurs Familles; & dans les [illegible]es extrémités, leur patience eſt inébranlable. Souvent ils font [illegible]u trois cens lieues, dans le fort de l'Hiver, par des Païs nus & gl[illegible] ſans tentes, pour ſe mettre à couvert des injures du tems, ou pou[illegible]epoſer la nuit. Dans ces Voïages, ils élevent, à l'approche de la nuit, une petie haie d'arbriſſeaux, qui leur ſert de retranchement contre le vent & les Bêtes farouches. Ils allument un grand feu, du côté de la haie, qui eſt oppoſé au vent; & ſans autre ſoin que d'écarter la nége, ils ſe couchent à terre, pour dormir entre le feu & la haie. S'ils ſont ſurpris par la nuit dans une Plaine ſans bois, où ils ne

puiſſent faire ni retranchement, ni feu, ils ſe couchent ſous la nége, qu'ils trouvent moins froide que l'air extérieur, dont elle les garantit. Mais ils conviennent eux-mêmes que la plus grande rigueur du froid n'eſt pas comparable à ce qu'ils ont ſouvent à ſouffrir de la faim. C'eſt dans ces occaſions, qu'ils ſe portent à l'horrible excès de manger leurs Enfans & leurs Femmes. M. Ellis en rapporte un exemple, qui ne cede rien à celui qu'on a déja lu. Il ajoute, à la honte de ſa Nation, que le malheureux Indien, dont il raconte l'Hiſtoire, » pénétré de douleur en arrivant au Comptoir Anglois, n'en put cacher les triſtes circonſtances, » & que le Gouverneur, qui les entendit, n'y répondit que par un grand » éclat de rire : ſurquoi le Sauvage, étonné de cette barbarie, dit en Anglois corrompu ; *ce n'eſt pourtant pas un conte à rire* ; & ſe retira fort » mal édifié de la Morale des Chrétiens.

SUITE DE L'ETABLISS DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

Le langage de ces Peuples eſt un peu guttural, ſans être rude, ni deſagréable (82). Ils ont peu de mots, mais très ſignificatifs, & une maniere aſſez heureuſe d'exprimer de nouvelles idées, par des termes compoſés, qui joignent les qualités des choſes auxquelles ils veulent donner des noms.

Leur langage.

Enfin M. Ellis leur attribue deux uſages fort ſinguliers : » ils different, » dit-il, de toutes les Nations connues, par leur maniere d'uriner ; » les Hommes s'accroupiſſent toujours pour lâcher de l'eau, & les Femmes, au contraire, ſe tiennent debout. Les Maris permettent aux Femmes, ou plutôt les obligent ſouvent, d'avorter, par l'uſage d'une herbe » que la Baie produit, & qui n'eſt pas inconnue ailleurs «. Au reſte, ce dernier uſage n'eſt pas plus barbare ici qu'à la Chine, où les loix permettent à ceux qui ne peuvent nourrir leurs Enfans, de les tuer lorſqu'ils viennent au Monde.

Deux uſages ſinguliers.

M. Ellis donne la deſcription de l'Ile de Marbre, où il fut arrêté par les vents. Elle eſt ſituée à ſoixante-deux degrés cinquante-cinq minutes de Latitude, & à quatre-vingt douze de Longitude de Londres. Sa longueur eſt de ſix lieues, entre l'Eſt & l'Oueſt, ſur deux ou trois de large du Nord au Sud. Tout le terrein, qui eſt élevé du côté de l'Oueſt, & bas de celui de l'Eſt, n'eſt qu'un Roc continu, d'une eſpece de marbre dur & blanc, varié par des taches vertes, bleues & noires. Mais les ſommets des Montagnes paroiſſent briſés ; & des Rocs d'une énorme groſ-

Ile de Marbre, & ſa deſcription.

(82) On trouve, dans une autre Relation Angloiſe, les mots ſuivans, recueillis, dit l'Auteur, au fond de la Baie : *Arakana*, du pain. *Aſſam*, venez ici *Aſſinne*, tirer, ſoit de l'arc ou du fuſil. *Apit*, fer à battre du feu. *Arremitogiſy*, parler, diſcourir. *Anotch*, ſur-le-champ, tout-à-l'heure. *Chickahigon*, une hache. *Eſkon*, des ciſeaux. *Manitouhighin*, un habit rouge *Metus*, des bas. *Mokeman*, un couteau. *Pihòckeman*, un grand couteau. *Mickedy*, ou *Pikau*, de la poudre à tirer. *Mekiche*, des grains de verre. *Mouſtodaouiche*, un caillou. *Nomun niſſ e to ta*, je ne vous entens point. *Ouma*, ceci, & celui ci. *Piſchiche*, une bagatelle. *Paſtoſigon*, un fuſil. *Piſtoſigon chiche*, un piſtolet. *Petta echom e*, donnez-m'en un morceau, une partie. *Pe quiche ekon gou mouon*, je mange ma nourriture. *Spog om*, une pipe à fumer. *Stenna i*, du tabac. *Soſſ, im, i*, du cuivre rouge. *Chekahoun*, un peigne. *Taney*, où ? *Tineſonec iſo*, comment nommez-vous cela ? *Tequan*, que dites-vous ? *Ta poy*, cela eſt vrai.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

BAIE D'HUDSON.

seur, mêlés avec une confusion inexprimable, semblent devoir leur forme & leur situation à quelque bouleversement inconnu. Ils couvrent de très profondes cavernes, où l'on entend un grand bruit, qui ne peut être que celui de divers torrens d'eau qui se précipitent sur les pierres, & qu'on voit sortir en plusieurs endroits par des fentes. La qualité de ces eaux fit juger à M. Ellis qu'elles passent par quelque Mine de cuivre. Elles sont, tantôt verdâtres, avec un goût de verd-de-gris; tantôt parfaitement rouges, & teignant de cette couleur les pierres qu'elles arrosent. Les Vallées sont revêtues d'une couche de terre assez mince qui porte très peu d'herbe, & contiennent quelques Lacs d'eau douce, dans lesquels on voit des Cygnes & des Canards. On apperçoit aussi, sur leurs bords, différentes especes de Bêtes fauves, qui ne peuvent y venir que du Continent, quoiqu'il soit à plus de quatre lieues au Nord: mais ces Animaux y passent apparemment sur la glace, en Hiver, ou même à la nage, en Eté; car ils nagent ici fort legerement, & se soutiennent fort long-tems dans l'eau. Enfin l'on trouve, dans l'Ile, plusieurs traces d'Hommes, telles que des pierres singulierement entassées les unes sur les autres, que M. Ellis prit pour des tombeaux, & les fondemens de plusieurs Cabanes, bâties circulairement, en forme de Ruches, d'un mélange de pierres & de mousse. Entre l'Ile & le Continent du Nord, le mouillage est assez bon, à dix ou douze brasses d'eau. Elle n'a qu'un seul Port, qui est au Sud-Oueſt, & capable de contenir cent Vaisseaux; mais l'entrée en est fort étroite, & couverte d'un Ilot fort bas, tout hérissé de rochers, contre lesquels la Mer se brise impétueusement. Il faut laisser cette petite Ile à gauche, pour entrer dans le Port, qui seroit un des plus beaux du monde, si l'entrée avoit plus de profondeur.

Mauvaise influence des Anglois sur les Indiens.

M. Ellis, aïant passé l'Hiver dans la Baie, eut l'occasion d'observer que les Indiens y sont peu sujets aux maladies, & que s'ils en sont quelquefois atteints, elles leur viennent presque toujours du froid qu'ils prennent, après avoir bû des liqueurs fortes. Ils ont, dit-il, cette obligation aux Anglois qui leur en fournissent; » tandis que par des maximes beaucoup plus sages les François refusent de leur en vendre, dans la crainte » de nuire à leur tempéramment, & par conséquent à leur Commerce, » dont le succès dépend de la vigueur du corps, & de l'adresse à la chasse. » Aussi ceux qui vivent parmi les Anglois sont-ils maigres, petits, indolens. Ils s'emportent quelquefois aux plus énormes excès dans leurs » débauches: ils se battent comme des Furieux; ils brulent leurs Cabanes, ils abusent mutuellement de leurs Femmes; & l'Hiver, dans l'assoupissement de l'ivresse, ils se mettent à dormir autour d'un bon feu, » où ils se brûlent quelquefois horriblement, ou se gèlent de même, » suivant qu'ils s'approchent ou qu'ils s'éloignent trop du foïer. Au contraire, les autres sont pleins de santé, grands, actifs & robustes, tels » qu'on les a représentés.

Etabliſſement des François dans l'Ile Roïale, autrefois le Cap Breton.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

LA ceſſion de l'Acadie & de Terre Neuve ne laiſſant plus aux François que l'Ile du Cap Breton pour la pêche des Morues, ils ſentirent de quelle importance il étoit de tourner leur attention ſur un Etabliſſement qu'ils avoient extrêmement négligé. Cette Ile, qui eſt ſituée entre les quarante-cinq & les quarante-ſept degrés de Latitude Nord, forme avec celle de Terre-Neuve, dont elle n'eſt éloignée que de quinze à ſeize lieues, l'entrée du Golfe de Saint Laurent. On lui donne environ cinquante lieues de longueur, du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, & trente-trois dans ſa plus grande largeur, de l'Eſt à l'Oueſt. Le Détroit, qui la ſépare de l'Acadie, n'a pas plus de cinq lieues de long ſur une de large. Quoique fertile en pluſieurs endroits, riche en arbres, capable de nourrir toutes ſortes de Beſtiaux, & ſurtout d'une commodité ſinguliere pour la pêche des Morues, du Loup marin, du Marſouin & des Vaches marines, qui y eſt très abondante, les François, qui n'y avoient jamais eu qu'un petit nombre de Maiſons, y attachoient peu de prix. Ils l'avoient vue paſſer pluſieurs fois ſans regret entre les mains des Anglois; & lorſqu'elle leur fut aſſurée en 1698, par la paix de Riſwick, il ne paroît pas qu'ils en euſſent la conſervation plus à cœur. Mais, après avoir abandonné leurs prétentions ſur l'Acadie & Terre-Neuve, ils ouvrirent les yeux ſur des avantages, qui pouvoient leur faire réparer ces deux pertes. L'Intendant du Canada (83) avoit été le premier qui les avoit repréſentés au Miniſtere en 1708, dans un Mémoire qui contient des explications curieuſes ſur les Colonies Françoiſes de l'Amérique Septentrionale.

Situation de l'Ile du Cap Breton.

Elle eſt aſſurée aux François.

L'Auteur ſuppoſoit que la principale, & preſque la ſeule vue, que la France eut dans ces Etabliſſemens, étoit le Commerce des Pelleteries, ſurtout celui du Caſtor; ce qui n'étoit vrai néanmoins que des Particuliers (84): mais on avoit dû prévoir avec le tems, ou que le Caſtor s'épuiſeroit, ou qu'il deviendroit trop commun, & par conſéquent qu'il ne ſuffiroit pas pour ſoutenir une Colonie telle que le Canada; que le Commerce du Caſtor ne pouvoit faire ſubſiſter qu'un fort petit nombre d'Habitans; & que ſi la conſommation en étoit aſſurée, on n'éviteroit le ſecond des deux inconvéniens qu'on vient d'obſerver, que pour tomber dans l'autre: que cependant les Habitans de la Nouvelle France s'étoient preſqu'uniquement attachés à ce Commerce, comme s'ils euſſent été certains que les Caſtors ſe reproduiſoient auſſi promptement que les Morues, & que le débit des peaux égaleroit celui du Poiſſon: ils avoient donc fait leur principale occupation de courir les Bois & les Lacs, pour ſe procurer des Pelleteries; ces longs & fréquens voïages les avoient accoutumés à mener une vie

Vues de la France dans ſes Colonies.

Projet offert par l'Intendant du Canada.

(83) Ou plutôt les Intendans, car ils étoient alors deux; MM. Raudot, Pere & Fils, le premier, chargé de la Juſtice, de la Police, des Finances & des Affaires générales; le ſecond, de la Marine.

(84) Ne penſant qu'à s'enrichir en peu de tems; & ſe mettant peu en peine du ſort de la Nouvelle France, lorſque leurs vues particulieres étoient remplies.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

fainéante, qu'ils avoient peine à quitter, quoique le peu de valeur du Caſtor, eut réduit preſqu'à rien le fruit de leurs courſes. La conduite des Anglois dans les Colonies voiſines, avoit été bien différente. Sans perdre le tems à voïager au dehors, ils avoient cultivé leurs Terres, établi des Manufactures & des Verreries, ouvert des Mines de fer, conſtruit des Navires; & les Pelleteries n'avoient paſſé chez eux que pour un acceſſoire, ſur lequel ils avoient toujours fait peu de fond.

On reconnoiſſoit qu'enfin la néceſſité avoit réveillé les Canadiens; ils s'étoient vûs forcés de cultiver le lin & le chanvre, de faire des Toiles & de mauvais Droguets, de la laine de leurs vieux habits, mêlée avec du fil: mais l'ancienne habitude d'une vie oiſive avoit fait durer une partie de leur miſere. Ils avoient aſſez de blé & de Beſtiaux pour vivre tous; mais pluſieurs, n'aïant pas dequoi ſe couvrir, étoient obligés de paſſer l'Hiver, toujours fort long & fort rude, avec quelques peaux de Chevreuils. Cependant le Roi dépenſoit annuellement cent mille écus dans cette Colonie. Les Pelleteries valoient environ deux cens quatre-vingt mille livres; les Huiles & quelques autres denrées en rapportoient vingt mille; les Penſions ſur le Tréſor roïal, que le Roi faiſoit aux Particuliers, & les revenus que l'Evêque & les Seminaires avoient en France, montoient à cinquante mille francs: c'étoit ſix cens cinquante mille livres, ſur leſquelles rouloit toute la Nouvelle France & tout ſon Commerce. Cette ſomme ſuffiſoit-elle pour faire vivre une Colonie de vingt à vingt-cinq mille ames, & pour fournir à ce qu'elle étoit obligée de tirer de France? Ses affaires avoient été ſur un meilleur pié; elle avoit envoïé longtems pour près d'un million de Caſtors, ſans compter qu'alors elle n'étoit pas ſi peuplée; mais elle avoit toujours tiré plus qu'elle n'étoit capable de païer; ce qui avoit ruiné ſon crédit auprès des Marchands, qui n'étoient plus diſpoſés à lui envoïer des effets, ſans Lettres de Change, ou ſans un nantiſſement convenable. Il avoit fallu faire paſſer en France tout l'argent du Canada, pour en tirer des Marchandiſes; & dans un tems, qui n'étoit pas éloigné, l'épuiſement avoit été tel, que ne reſtant peut-être pas mille écus d'argent monnoïé dans le Païs, on avoit été forcé d'y ſuppléer par une monnoie de Carte.

Avantages que la France en pouvoit tirer.

Après cette expoſition, qui repréſentoit l'état de la Colonie juſqu'en 1708, l'Intendant offroit divers moïens de la rendre floriſſante. Elle pouvoit faire un Commerce de ſes denrées, qui étoit ſeul capable de l'enrichir: c'étoient les viandes ſalées, les Mâts, les Planches, les Bordages, les Bois de conſtruction, le Merrin, le Godron, le Bray, les huiles de Baleine, de Loup marin & de Marſouin, les Morues, le lin, le chanvre, le fer & le cuivre. Il n'étoit queſtion que d'ouvrir des débouchés, & de faire diminuer le prix de la main-d'œuvre. Cette derniere difficulté venoit de la fainéantiſe des Habitans & de la cherté des Marchandiſes de France. Lorſqu'il y avoit moins d'ouvrage, l'Ouvrier vouloit gagner beaucoup plus. D'un autre côté, les Marchandiſes étoient au double, en Canada, de la valeur qu'elles avoient en France. Si l'on en demandoit la raiſon, c'étoit que les aſſurances, de vingt-cinq pour cent, du moins en tems de guerre, les frais de Commiſſion, le fret, qui alloit quelquefois

à plus

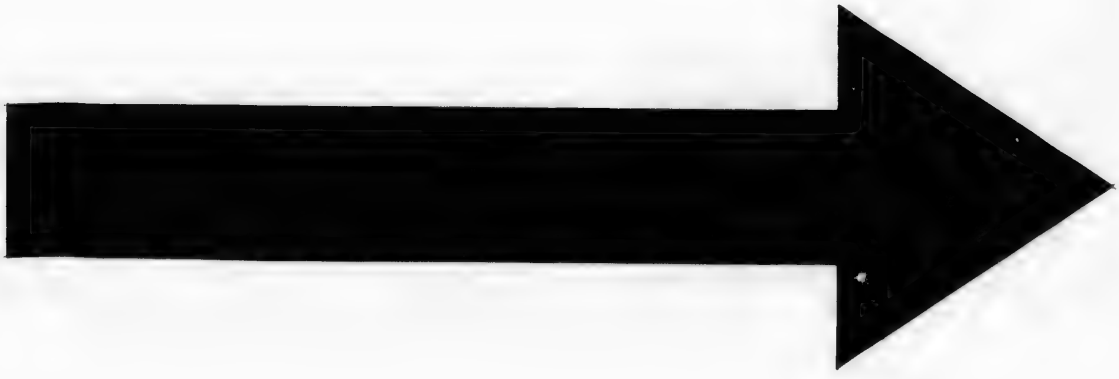
à plus de quarante écus par tonneau, l'avance de l'argent, [illegible]meures, qu'il falloit païer aux Commissionnaires, & qui devenoient fortes quand les Lettres de Change n'étoient pas païées au terme, entre le change sur Paris, laissoient peu de profit aux Marchands. Aussi ajoutoit-on qu'il n'y en avoit point de riches dans le Païs. Il falloit donc, pour relever la Colonie du Canada, que chacun y fut occupé suivant ses talens, & que la diminution du prix des Marchandises y mit tout le monde en état de subsister. Le moïen d'y parvenir étoit de trouver quelque lieu, où l'on pût transporter commodément les denrées du Païs, & prendre les Marchandises de France. On épargneroit ainsi une partie du fret; & cette partie des Habitans, qui croupissoit dans l'oisiveté, ou qui couroit les Bois, pourroit s'occuper de la navigation. Mais ce moïen ne devient-il pas nuisible à la France, en lui ôtant une partie du profit qu'elle faisoit sur les Marchandises? Non; parceque l'épargne du fret tourne aussi-tôt à l'avantage de la France par une plus grande consommation de ses Marchandises. Ceux, par exemple, que l'oisiveté réduisoit à se couvrir de peaux de Chevreuils, seroient en état, lorsqu'ils commenceroient à s'occuper, se vêtir d'étoffes de France.

Suite de l'Etablis. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

Quel lieu plus commode pour ce dessein, que l'Ile du Cap Breton? Elle est dans une situation, qui forme un entrepôt naturel entre l'ancienne & la Nouvelle France. Elle pouvoit fournir à la premiere, des Morues, des huiles, du charbon de terre, du plâtre, des bois de construction &c, &c; fournir, à la seconde, les Marchandises du Roïaume à meilleur marché, en tirer une partie de sa subsistance, & lui épargner une partie considérable du fret. La Navigation de Quebec au Cap Breton transformeroit, en bons Matelots, des gens inutiles, ou même à charge à la Colonie. Un autre avantage de cet Etablissement pour le Canada, seroit d'y envoïer de petits Bâtimens pour la pêche des Morues & d'autres Poissons, dont on tire l'huile au bas du Fleuve: ils seroient toujours surs de débiter leurs cargaisons dans l'Ile, & d'y charger des Marchandises de France. On pourroit y envoïer aussi, de Quebec, un Vaisseau chargé des denrées du Païs, qui prendroit du sel pour la pêche du Golfe, & qui retournant dans l'Ile, où il vendroit sa charge de Poisson, acheteroit, du produit de ces deux Voïages, des Marchandises de France pour les débiter en Canada. Les deux Colonies, s'entr'aidant ainsi mutuellement, & ne pouvant manquer de s'enrichir par un Commerce mutuel, pourroient s'associer pour d'autres entreprises, qui seroient d'un nouvel avantage, & pour elles, & pour le Roïaume, telles que d'ouvrir des Mines de fer. Alors celles du Roïaume, & les Bois, pourroient jouir de quelque repos; ou, du moins, on ne seroit plus obligé de tirer du fer de Suede & de Biscaie.

Dans le Voïage de France au Canada, les Vaisseaux courent toujours de grands risques au retour, s'ils ne prennent la saison du Printems; tandis que les petits Bâtimens de Quebec, qui choisiroient les occasions, & qui auroient toujours des Pilotes exercés, ne craindroient rien en allant au Cap Breton. Qui les empêcheroit même de faire deux Voïages par an, & d'épargner ainsi aux Vaisseaux de France la peine de remonter le



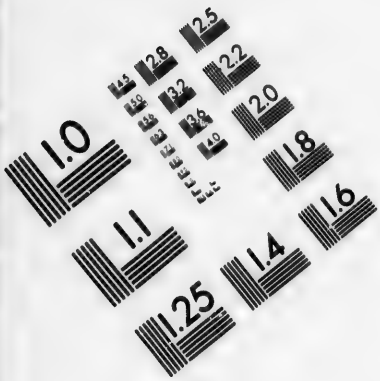
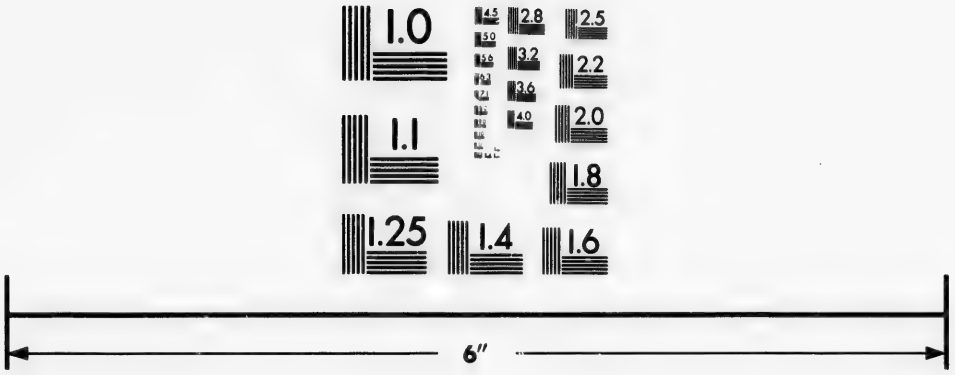
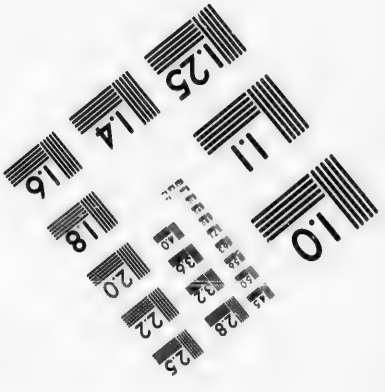


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

Fleuve Saint Laurent, ce qui abrégeroit leur Voïage de moitié ?

D'ailleurs ce n'étoit pas seulement par une plus grande consommation des Marchandises de France, que ce nouvel Etablissement pouvoit devenir fort utile au Roïaume, mais encore, par la commodité qu'il lui donneroit de faire passer ses Vins, ses Eaux-de-vie, ses Toiles, ses Rubans, ses taffetas &c. aux Colonies Angloises. Cet objet seul étoit important; puisque les Anglois trouveroient leur compte à se fournir, au Cap Breton, de toutes ces Marchandises, & pour le Continent de l'Amérique, où leurs Colonies étoient fort peuplées, & non-seulement pour leurs Iles, mais pour celles des Hollandois, avec lesquels ils étoient en Commerce. Combien ne tireroit-on pas d'argent de toutes ces Colonies, dans la supposition même que l'entrée des Marchandises Françoises n'y fût pas ouvertement permise?

Enfin l'Etablissement du Cap Breton ne manqueroit point d'engager les Négocians de France à faire partir des Vaisseaux pour la Pêche des Morues, parceque cette Ile fournissant le Canada de Marchandises, les Bâtimens qu'ils enverroient pour cette Pêche feroient leur charge, moitié en Marchandises, moitié en sel, & gagneroient doublement: au lieu que les Navires François, qu'on y emploïoit alors à la Pêche des Morues, ne se chargeoient que de sel.

On faisoit valoir aussi l'augmentation de cette Pêche, qui pourroit mettre la France en état de fournir l'Espagne & tout le Levant. Celle des Baleines, qui est très abondante dans le Golfe vers les Côtes de Labrador, & dans le Fleuve de Saint Laurent jusqu'à Tadoussac, pouvoit entrer encore dans les mêmes vues. Un Navire, destiné à cette Pêche, pourroit se charger, en France, de Marchandises qu'il vendroit au Cap Breton, ou qu'il laisseroit aux Correspondans de ses Armateurs. Il y prendroit des Futailles pour la Pêche, qui est d'autant plus aisée dans ces Parages, qu'elle ne s'y fait pas en Hiver, comme dans le Nord de l'Europe, où, les Bâtimens Pêcheurs étant au milieu des glaces, il arrive souvent que les Baleines se perdent dessous, lorsqu'elles sont harponées. Non seulement ces Navires pourroient faire un double gain, sur ce qu'ils apporteroient au Cap Breton & sur leur Pêche; mais l'argent, qui passe en Hollande pour les huiles de Baleine, ne sortiroit pas de France.

Outre les Mâts & le bois de construction que l'Ile pouvoit fournir d'elle-même, elle est à portée d'en tirer du Canada; ce qui augmenteroit le Commerce entre les deux Colonies, & faciliteroit au Roïaume la construction des Navires. Qui empêcheroit même d'en construire au Cap Breton, où l'on peut tirer du Canada tout ce qui manque à l'Ile pour cette entreprise? On pourroit y établir aussi un Commerce de Mâts & de Planches de Sapin avec les Antilles. Enfin il n'y avoit point de relâche plus commode, ni de retraite plus sure, que l'Ile du Cap Breton, pour les Navires, de quelque partie qu'ils vinssent de l'Amérique; & dans les tems de guerre, ce seroit une station, d'où non-seulement l'on troubleroit le Commerce des Colonies Angloises, mais par laquelle on pourroit se rendre maître de toute la Pêche des Morues, avec un petit nombre de Frégates.

A l'explication de ces avantages, l'Auteur du Mémoire joignoit les moïens qui pouvoient faciliter l'exécution du nouvel Etabliſſement. Mais la guerre, qui continua quelques années, empêcha la Cour de ſuivre alors un ſi beau projet. On voit ſeulement qu'après la ceſſion de Plaiſance & de l'Acadie, les François, n'aïant plus d'autre lieu que le Cap Breton pour faire ſecher les Morues, & même pour en faire paiſiblement la Pêche, ſe trouverent dans la néceſſité d'y former une Réſidence conſtante, & de s'y fortifier. Le nom d'Ile Roïale fut ſubſtitué à celui d'Ile du Cap Breton. On délibera longtems ſur le choix d'un Port; & le partage des ſentimens étoit entre le Havre à l'Anglois & le Port Sainte Anne. Enfin la facilité d'entrer dans le premier lui fit obtenir la préference. Il fut nommé Louiſbourg, & les fondemens d'une Ville de même nom furent jettés ſur une Langue de terre qui en forme l'entrée. Coſtebelle, qui venoit de perdre le Gouvernement de Terre-Neuve, fut nommé pour commander dans la nouvelle Colonie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

L'Etabliſſement eſt retardé.

L'Ile du Cap Breton eſt nommée l'Ile Roïale.

Fondation de Louiſbourg.

On trouve peu d'éclairciſſemens ſur les premiers progrès de Louiſbourg. Il paroît qu'on avoit compté d'y transférer tous les François établis dans l'Acadie, mais que ne trouvant point dans l'Ile Roïale tous les avantages dont ils jouiſſoient dans leur ancien Etabliſſement, & les Gouverneurs Anglois n'aïant rien épargné pour les retenir, ils prirent le parti d'y reſter. Cependant, quelques années après, il s'en fallut peu qu'ils ne changeaſſent d'avis. *Richard*, Gouverneur Anglois d'Acadie en 1720, fut ſurpris de les voir vivre comme dans une Province de la domination Françoiſe : c'eſt-à-dire que s'étant engagés ſeulement à ne rien entreprendre contre le ſervice de l'Angleterre, ils y conſervoient toutes les prérogatives dont ils avoient joui ſous leur Souverain naturel ; qu'ils avoient des Prêtres Catholiques avec l'exercice libre de leur Religion, & qu'ils entretenoient une ſorte de correſpondance avec l'Ile Roïale. On lui dit que le Gouvernement avoit jugé à propos de leur accorder toutes ces faveurs, pour leur ôter l'envie de ſe retirer, ſoit en Canada, ſoit dans l'Ile Roïale, comme le Traité d'Utrecht leur en laiſſoit la liberté, avec celle d'emporter tous leurs effets & de vendre même leurs immeubles ; qu'on s'étoit épargné par cette voie les frais d'une nouvelle Peuplade, pour les remplacer ; que d'ailleurs il auroit été difficile de trouver des Habitans auſſi laborieux & de la même induſtrie : qu'au reſte, ils n'en avoient jamais abuſé, & que c'étoit même à leur conſidération que les Sauvages Alliés de la France avoient ceſſé de chagriner les Anglois. Ces raiſons ne perſuaderent point le Gouverneur, qui crut apparemment les circonſtances changées. Il commença par leur interdire tout commerce avec l'Ile Roïale : enſuite il leur fit ſignifier qu'il ne leur donnoit que quatre mois, pour ſe réſoudre à prêter le ſerment de fidélité que tous Sujets doivent à leur Souverain. Saint Ovide, qui avoit ſuccedé à Coſtebelle, fut informé de cette nouvelle prétention, & ſe hâta de faire repréſenter aux François d'Acadie que s'ils avoient la foibleſſe de céder, ils devoient s'attendre à perdre bientôt la liberté de Religion. Mais cet avis étoit inutile. Ils avoient déja répondu, au Gouverneur, avec une fermeté qui leur avoit réuſſi ; juſqu'à lui laiſſer entrevoir qu'il ne pouvoit les pouſſer à bout, ſans s'attirer

Embarras des François dans l'Acadie.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

la haine des Sauvages, qui ne souffriroient point qu'on les forçât au serment de fidélité, ni qu'on les privât de leurs Pasteurs. Richard n'osa risquer de se commettre avec les Indiens de son voisinage, ni s'exposer à voir l'Acadie sans Habitans.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

En effet, Saint Ovide avoit déja pris des mesures pour leur faciliter une retraite dans l'Ile de Saint Jean, où d'autres François avoient formé le dessein de s'établir. Cette Ile, qui est fort proche de l'Ile Roïale, est la plus grande de celles du Golfe Saint Laurent, avec cet avantage, que toutes les Terres y sont fertiles. On lui donne vingt-deux lieues de long, & cinquante de circuit. Elle jouit d'un Port sûr & commode; & ses Bois, qui étoient encore en grand nombre, étoient de la meilleure espece. Jusqu'à l'Etablissement de l'Ile Roïale, on avoit fait peu d'attention à celle de Saint Jean; mais alors leur proximité fit juger qu'elles pouvoient être d'une grande utilité l'une à l'autre. Dès l'année 1719, il s'étoit formé une Compagnie, qui avoit résolu de peupler Saint Jean. Le Comte de Saint Pierre, premier Ecuïer de Madame la Duchesse d'Orléans, s'étoit mis à la tête de cette entreprise; & des Lettres Patentes, du mois d'Août de la même année, lui accordoient les Iles de Saint Jean & de Miscou, sans autre charge que de rendre foi & hommage au Château de Louisbourg. L'année suivante, il obtint de nouvelles Lettres de concession, pour les Iles de la Madeleine, *Botou* ou *Ramées*. L'objet de la Compagnie étoit la culture des Terres, l'exploitation des Bois, & surtout la Pêche. Mais il étoit plus facile alors de trouver des fonds, que de leur conserver la valeur arbitraire qu'on y avoit attachée; & les premieres tentatives aïant eu peu de succès, l'entreprise fut abandonnée.

Mesures pour l'Ile établir dans l'Ile Saint Jean.

Projet d'une Colonie pour cette Ile.

Ce qui le fait manquer.

Après avoir commencé par la situation de l'Ile Roïale, on ne peut se dispenser de s'étendre un peu sur ses propriétés & ses productions, puisqu'elles n'appartiennent pas plus que celles des autres Iles à la Description générale du Continent. Sa figure est fort irréguliere. Elle est tellement coupée par des Lacs & des Rivieres, que ses deux principales parties ne sont jointes que par un Isthme d'environ huit cens pas de large, qui sépare le fond d'un Port, nommé le Port Toulouse, de plusieurs Lacs auxquels on a donné le nom de *Labrador*. Ces Lacs se déchargent dans la Mer, à l'Orient, par deux Canaux de largeur inégale, formés par une Ile, nommée *Verderonne*, ou la Boularderie, qui a sept ou huit lieues de long. Les Ports de l'Ile sont ouverts à l'Orient, en tournant au Sud dans l'espace de cinquante lieues, à commencer par le Port Dauphin, anciennement le Port Sainte Anne, jusqu'au Port Toulouse, qui est presqu'à l'entrée du passage de Fronsac. Il n'est pas aisé, partout ailleurs, de trouver quelques mouillages pour de petits Bâtimens, dans les Anses ou entre des Iles. La Côte du Nord est fort haute, & presqu'inaccessible; & l'on ne peut gueres aborder plus facilement à celle de l'Oueſt, jusqu'au passage de Fronsac, après lequel on trouve d'abord le Port Toulouse, connu auparavant sous le nom de *Saint Pierre*. Il est proprement entre une espece de Golfe, qu'on nomme le petit Saint Pierre, vis-à-vis des Iles *Madame*, ou de Maurepas. Delà, en remontant au Sud-Est, on rencontre la Baie de Gabori, dont l'entrée, qui est à vingt lieues des Iles

Saint Pierre, n'a pas moins d'une lieue de large, entre des Iles & des rochers. On peut s'approcher de toutes les Iles, & quelques-unes avancent d'une lieue & demie dans la Mer. Cette Baie, qui a deux lieues de profondeur, eſt un bon mouillage. Le Port de Louiſbourg, autrefois le *Havre à l'Anglois*, n'en eſt éloigné que d'une bonne lieue. C'eſt un des plus beaux de l'Amérique. Il n'a gueres moins de quatre lieues de tour, & l'on y trouve partout ſix à ſept braſſes d'eau. Son entrée n'a pas 200 toiſes de large, entre deux petites Iles, & ſe fait reconnoître de douze lieues en Mer, par le Cap de Lorembec, qui n'en eſt pas loin au Nord-Eſt.

SUITE DE L'ÉTABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

Port de Louiſbourg.

Deux lieues plus haut, on trouve le Port de la Baleine, dont pluſieurs Rochers couverts en haute Mer, rendent l'entrée difficile, & qui ne peut recevoir que des Bâtimens de trois cens tonneaux. On ne compte pas deux lieues de ce Port à *Punadou*, ou *Menadou*, autre Baie d'environ deux lieues de profondeur, qui a, preſque vis-à-vis de ſon entrée, l'Ile de *Scatari*, nommée autrefois le *Petit Cap Breton*, & longue de deux lieues. La Baie de Miré n'en eſt ſéparée que par une langue de terre fort étroite. On donne à cette derniere Baie huit lieues de profondeur, & deux de large à ſon entrée: mais elle ſe rétrécit enſuite, & pluſieurs petites Rivieres s'y déchargent; ce qui n'empêche point que les grands Vaiſſeaux n'y puiſſent pénétrer juſqu'à ſix lieues. Outre l'Ile de Scatari, cette Côte en a quelques-unes de moindre grandeur, & divers Rochers, dont le plus gros ſe nomme *le Forillon*. La Baie de Morienne eſt au-deſſus, ſéparée de celle de Miré par le Cap *Brulé*: un peu plus haut, & directement par les quarante-ſix degrés huit minutes, on rencontre l'Ile *Plate*, ou l'Ile *à pierre à Fuſil*. Toutes ces Iles & ces Rochers offrent de bons abris, & l'on peut en approcher ſans crainte.

Petit Cap Breton.

Trois lieues au-delà, vers le Nord-Oueſt, on trouve l'*Indiane* fort bon Havre, mais qui ne reçoit que de petits Vaiſſeaux. De l'Indiane, on compte deux lieues à la Baie des Eſpagnols, dont l'entrée n'a que mille pas de large, mais qui croît toujours en largeur, & qui ſe partageant en deux bras, qu'on peut remonter environ trois lieues, forme ainſi deux très bons Ports. De cette Baie à la petite entrée de Labrador, il ne reſte que deux lieues, & l'Ile qui la ſépare de la grande entrée eſt à-peu-près de la même étendue. Labrador eſt un Golfe, qui a plus de vingt lieues de long, & trois ou quatre dans ſa plus grande largeur. On ne compte qu'une lieue & demie, de la grande entrée de Labrador au Port Dauphin ou de Sainte Anne; & l'on peut mouiller au large, entre les Iles de Sibou. Une langue de terre, qui ferme preſqu'entierement le Port, n'y laiſſe de paſſage que pour un Vaiſſeau. Le Port a deux lieues de circuit: à peine les Vaiſſeaux y ſentent-ils les vents, dont ils ſont garantis par la hauteur des Terres & des Montagnes qui l'environnent; d'ailleurs ils peuvent mouiller fort près de terre. Ce ſont ces avantages qui ont rendu longtems le choix incertain, pour la conſtruction de Louiſbourg, entre le Port Sainte Anne & le Havre à l'Anglois.

Tous ces Havres & ces Ports étant ſi voiſins, il ſeroit facile d'ouvrir des chemins par terre, des uns aux autres; & rien ne ſeroit plus avantageux pour les Habitans, à qui ces communications épargneroient pendant l'Hiver la peine de faire le tour des Côtes.

Communications poſſibles dans l'intérieur de l'Iſle.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

Son Climat & ſes productions.

On nous repréſente le climat de l'Ile, à-peu-près le même que celui de Quebec; & quoique les brouillards y ſoient plus fréquens, l'air, dit-on, n'y eſt pas mal-ſain. Toutes les Terres n'y ſont pas bonnes, mais elles produiſent des arbres de toute eſpece. On y voit des Chênes d'une prodigieuſe grandeur, des Pins propres à la mâture, & diverſes ſortes de bois de charpente, dont les plus communs, après le Chêne, ſont le Cedre, le Frêne, l'Erable, le Plane & le Tremble. Les Fruits, & ſurtout les Pommes, les Légumes, le Froment, & tous les autres grains néceſſaires à la vie, le Lin & le Chanvre, y ſont d'auſſi bonne qualité qu'en Canada, mais moins abondans. On obſerve que les Montagnes y peuvent être cultivées juſqu'au ſommet, que les bonnes Terres y ont leur pente au Midi, & qu'elles ſont à couvert des vents de Nord & de Nord-Oueſt, par les Montagnes qui les bordent du côté du Fleuve Saint Laurent.

Tous les Animaux domeſtiques, tels que les Chevaux, les Bœufs, les Porcs, les Moutons, les Chevres, & la Volaille, y trouvent abondamment dequoi vivre. La Chaſſe & la Pêche y peuvent nourrir les Habitans, une bonne partie de l'année. L'Ile a pluſieurs Mines abondantes, d'un excellent charbon; & ces Mines, étant en Montagnes, il n'eſt beſoin, ni de les creuſer, ni d'en détourner les eaux. Il s'y trouve auſſi du Plâtre. Mais le principal avantage qu'on attribue à l'Ile Roïale, c'eſt qu'il n'y a point de Côte où l'on pêche plus de Morues, ni d'endroit plus commode pour les faire ſécher. Autrefois elle étoit remplie de Bêtes fauves; elles y ſont rares aujourd'hui. Les Perdrix y ſont preſque de la groſſeur du Faiſan, & ne lui reſſemblent gueres moins par la couleur du plumage.

On a l'obligation à Dom Antoine d'Ulloa, l'un des deux Officiers Eſpagnols qui accompagnerent les Académiciens de France au Pérou, de nous avoir donné ſur Louiſbourg, & ſur le dernier ſiége de cette Place, plus d'éclairciſſemens qu'il ne s'en trouve dans nos propres Relations. Diverſes avantures l'avoient conduit à l'Ile Roïale, où le malheur qu'il eut de tomber entre les mains des Anglois en 1745, c'eſt-à-dire l'année même qu'elle fut enlevée à la France, lui donna une fâcheuſe occaſion de s'inſtruire. Il place le Fort même de Louiſbourg, par les quarante-cinq degrés cinquante minutes de Latitude Nord, & ſoixante-un degrés de Longitude à l'Occident du Méridien de Paris.

Deſcription de Louiſbourg.

La Ville, dit-il, eſt d'une grandeur médiocre. Ses Maiſons ſont bâties de bois, ſur des fondemens de pierre, qui s'élevent de quelques piés au-deſſus de terre. Quelques-unes ont tout le premier étage de pierre, & le reſte de merrein. Le Rempart eſt fortifié à la moderne, avec tous les Ouvrages qui rendent une Place reſpectable: il manque, dans un eſpace d'environ cent toiſes, qui eſt le côté de la Mer; mais cette partie eſt défendue par ſa ſituation, & n'eſt fermée que d'un ſimple Batardeau, près duquel l'eau eſt ſi baſſe, qu'elle forme une eſpece de Lagune, inacceſſible par ſes écueils à toutes ſortes de Bâtimens; ſans compter le feu des Baſtions collatéraux, qui défendent très avantageuſement cette Eſtacade. Dans l'enceinte du Rempart, au centre d'un des principaux Baſtions, eſt une Maiſon fortifiée, qui porte le nom de Citadelle, avec un Foſſé, un

Pont-levis & un Corps-de-garde du côté de la Ville, mais ſans Artillerie, & ſans aucune diſpoſition pour en placer. L'édifice eſt compoſé d'un logement pour le Gouverneur, d'un Corps de Cazernes pour la Garniſon, avec un Arſenal & des Magaſins ſous le Terreplein du Rempart, & d'une Chapelle, qui ſert d'Egliſe Paroiſſiale à la Ville. Elle n'a d'ailleurs qu'une autre Egliſe, qui eſt celle de l'Hôpital, dirigé par des Religieux de Saint Jean de Dieu, & nouvellement bâti, quoique plus anciennement fondé.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amerique Sept.

Cap Breton, ou Ile Roïale.

Il ne manque rien, au Port de Louiſbourg, pour la ſureté & l'étendue; mais l'entrée en eſt étroite. Elle eſt reſſerrée par une Ile nommée *l'Ile des Chevres*, ſur laquelle on a conſtruit un aſſez grand Fort. Un Tourillon ſert de Phare ſur la Côte oppoſée, pour éclairer les Vaiſſeaux qui arrivent pendant la nuit. Cette Côte forme une Pointe, qui s'avance juſqu'à l'entrée du Port, & qui offre un autre Fort, nommé *la Batterie Roïale*. Au-delà, la Côte s'enfonce, & forme une Anſe, ou plutôt une eſpece de Golfe, qui eſt d'une extrême commodité pour la carene des Vaiſſeaux de toute grandeur. Non-ſeulement ils y trouvent toujours beaucoup d'eau, mais ils y ſont à l'abri de tous les vents. Auſſi tous les Bâtimens du Païs y viennent-ils hiverner; au lieu qu'en Eté ils mouillent dans le Port, à un quart de lieue de la Ville, & même plus proche, à couvert auſſi de tous les vents, excepté de ceux d'Eſt, qui peuvent entrer par la bouche du Port, & remuer un peu les flots, mais ſans danger pour les Vaiſſeaux qui ſont à l'ancre. Entre la Pointe de la Batterie Roïale & celle du Phare, mais plus près de la premiere, on rencontre un Briſant, qui ſort aſſez pour ſe faire appercevoir. Toutes les autres parties du Port étant nettes & ſans écueil, on y peut aiſément louvoïer dans le mauvais tems, ſoit pour entrer ou pour ſortir. En Hiver, les glaces ferment abſolument le Port de Louiſbourg. L'eau gele avec tant de force, qu'on peut le parcourir à pié dans toute ſon étendue; & cette gelée, qui commence ordinairement vers la fin de Novembre, dure juſqu'en Mai ou en Juin. En 1745, elle commença dès les premiers jours d'Octobre.

Deſcription du Port.

Louiſbourg, ſeule Ville de l'Ile Roïale, eſt peuplée de familles Françoiſes, les unes Européennes, les autres Créoles, de l'Ile même, ou de Plaiſance en Terre-Neuve, d'où elles paſſerent à Louiſbourg après le Traité d'Utrecht. Son ſeul Commerce, avant l'invaſion des Anglois, étoit la pêche des Morues, dont M. d'Ulloa vante l'abondance, & que leur délicateſſe fait préferer, dit-il, à celles de Terre-Neuve. La Ville avoit des Particuliers fort aiſés, dont les richeſſes conſiſtoient en Magaſins de Morue, & dans les Barques qu'ils entretenoient pour cette Pêche. Quelques-uns en avoient juſqu'à cinquante, montées chacune de trois ou quatre Hommes, qui recevoient un paiement reglé, pour fournir chaque jour une certaine quantité de Morue. Les Magaſins s'en trouvoient remplis au retour de la belle ſaiſon; & l'on voïoit arriver alors des Vaiſſeaux de tous les Ports de France, chargés de toute ſorte de denrées & de Marchandiſes, qu'ils troquoient pour de la Morue, dont ils faiſoient leur charge au retour. Les Vaiſſeaux des Colonies Françoiſes de Saint Domingue & de la Martinique y apportoient du Sucre, du Tabac, du Caffé, du Taffia, du Miel &c, & s'en retournoient chargés de Morue. Ce que

Habitans de Louiſbourg.

Leur fortune.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

Louiſbourg recevoit de trop, en Marchandiſes, paſſoit au Canada, où ceux qui exerçoient ce Commerce prenoient des Caſtors & d'autres Pelleteries en échange. Ainſi le plan des Raudots avoit commencé à s'exécuter heureuſement. Louiſbourg, ſans autre denrée que la Morue, étoit en Commerce avec l'Europe & l'Amérique. Cependant on verra bientôt que ce n'étoit pas l'unique Port où les Vaiſſeaux François en chargeaſſent. Ils alloient faire cette Pêche eux-mêmes à l'Ile de Terre-Neuve, à la Côte du petit Nord & ſur le Banc.

Autres Iles Françoiſes.

Outre les Habitans de Louiſbourg, d'autres François, répandus dans les Iles voiſines, ſurtout dans celle de Saint Jean, y avoient leurs Caſes, leurs Magaſins, & tout ce qui étoit néceſſaire à la Pêche. Ce Commerce, obſerve M. d'Ulloa, ſuffiſant pour les enrichir, il y en avoit peu qui s'occupaſſent de la culture des Terres. D'ailleurs l'Hiver du Païs eſt fort long. La terre, longtems couverte de trois ou quatre piés de nége, qui ne fond qu'en Eté, n'eſt gueres propre à la culture, & l'eſt moins encore à nourrir des Beſtiaux. On eſt obligé de les renfermer à l'arrivée de l'Hiver, pour les nourrir de foin juſqu'à la belle ſaiſon. A la vérité les néges & les glaces ont à peine diſparu, que l'abondance renaît dans les champs; & la promptitude, avec laquelle on voit croître les herbes & les fruits, conſole bientôt les Habitans de la longueur de l'Hiver.

Habitans naturels de l'Ile Roïale.

L'Ile Roïale & les Iles voiſines ont auſſi des Habitans naturels. Ces Indiens, continue M. d'Ulloa, auxquels les François donnent le nom de Sauvages, ſont plus grands & mieux faits que ceux du Pérou; mais ils n'en ſont point différens par la couleur, & leur reſſemblent beaucoup par les mœurs. Ils ne ſont, ni tout-à-fait ſoumis à la France, ni tout-à-fait indépendans. S'ils reconnoiſſent le Roi pour Souverain, c'eſt ſans admettre ſes Ordonnances pour leur Gouvernement particulier, & ſans rien changer à leurs uſages. Ils ne lui paient même aucun tribut. Au contraire, ce Monarque leur envoie, tous les ans, une certaine quantité d'habits, de poudre & de fuſils pour leurs chaſſes, d'eau-de-vie & d'outils, dans la ſeule vue de ſe les attacher. C'eſt une conduite fort ſage, que la France tient auſſi avec les Sauvages du Canada. Elle leur envoie d'ailleurs des Miſſionnaires pour les inſtruire; & ces Peuples, groſſiers, mais capables de reconnoiſſance, aiment & reſpectent comme leurs Peres ceux dont ils ont reçu le Baptême & les lumieres de la Religion. Il n'y avoit dans l'Ile Roïale, en 1745, qu'un Miſſionnaire, nommé l'Abbé *Mallard*, qui ſuffiſoit pour les Indiens de cette Ile.

Conduite que la France tient avec eux.

Leurs uſages.

Ces Sauvages, quoique Chrétiens & raſſemblés, peuvent paſſer pour errans, parcequ'il eſt rare qu'ils s'arrêtent longtems dans un même lieu. Leurs Cabanes ſont bâties fort légerement, comme s'ils ne comptoient jamais d'y faire un long ſéjour. Leur premier ſoin, en arrivant ſur le terrein où ils veulent ſe loger, eſt de conſtruire la Chapelle & l'habitation de leur Paſteur. Enſuite chacun bâtit ſa propre Maiſon. Ils y paſſent deux ou trois mois, quelquefois cinq, ſix, ou davantage, ſuivant la facilité qu'ils y trouvent pour la Chaſſe. Si le Gibier commence à manquer, ils levent le Camp, ils cherchent un autre lieu qui leur convienne, & leur Curé ne ceſſe point de les ſuivre. Cependant

pendant pluſieurs ſe rendent volontairement aux Etabliſſemens François, s'engagent à ſervir pour un tems, & rejoignent leur Trouppe à la fin du terme. Les autres viennent vendre aux François les peaux des Bêtes qu'ils ont tuées dans leurs Chaſſes.

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

Quoique l'Ile Roïale ait pluſieurs Ports, qui pouvoient être peuplés & fortifiés, les François avoient cru devoir ſe borner à l'entretien de Louiſbourg, pour la conſervation d'une Ile Montagneuſe & pleine de Bois, qui ne laiſſe craindre à cette Place aucune attaque par terre.

Raiſons qui firent perdre Louiſbourg aux François.

Le Voïageur Eſpagnol applaudit à cette conduite, & juge qu'ils n'auroient jamais perdu l'Ile, s'ils n'en euſſent perdu la Forteresſe. Il ajoute que jamais Louiſbourg n'eut été pris, » ſi dans une conjoncture critique » il n'eut pas manqué des munitions les plus néceſſaires, s'il eut été ſe» couru, ou ſi l'opinion qu'il étoit imprenable n'eut fait négliger toute » ſorte de précautions. La France, à la vérité, ne manquoit point d'y » envoïer tous les ans, un convoi d'argent & de vivres, pour la ſubſiſ» tance & la paie de la Garniſon. Le ſoin des fortifications n'étoit pas » plus oublié. On y faiſoit travailler les Soldats qui n'étoient point oc» cupés à la garde des Poſtes; & leur ardeur ſe relâchoit d'autant moins, » qu'ils voïoient leur ſureté comme attachée au bon état de la Place. Mais » l'avarice de ceux, qui étoient chargés du paiement, leur en faiſoit re» tenir une partie, & les Officiers ſe rendoient coupables de la même in» juſtice à l'égard du *Pret*. Ce déſordre n'étoit pas nouveau en 1745 : il » avoit déja fait naître des plaintes; & le Gouverneur de la Place étant » mort l'Hiver précédent, cette perte avoit tellement augmenté la confu» ſion, que les Trouppes s'étoient deux fois ſoulevées. Quelque ſoin qu'on » eût apporté à les appaiſer, on n'avoit pas coupé la racine du mal; & » le mécontentement ſubſiſtoit, lorſqu'une Eſcadre Angloiſe, paroiſſant » devant Louiſbourg, y porta le premier avis du danger qui menaçoit » cet Etabliſſement.

Etat de cette Ville, lorſqu'elle fut priſe.

La Garniſon de la Ville & de tous ſes Forts ne conſiſtoit alors qu'en ſix cens Hommes de Trouppes reglées, la plûpart Suiſſes, auxquels on pouvoit en joindre huit cens de Milice, formée de tous les Habitans qui étoient capables de porter les armes. Le Gouverneur Général du Canada, informé de ce qui s'étoit paſſé l'année derniere, & n'ignorant point ce qu'il y avoit à craindre d'une Garniſon foible & mécontente, pour une Place de cette importance, fit offrir au nouveau Commandant un ſecours de Trouppes, qui lui auroit ſuffi, s'il l'eut accepté. M. d'Ulloa fait profeſſion d'ignorer quelles furent les raiſons de ſon refus; mais il ne craint point d'aſſurer, que deux mille François aguerris auroient diſſipé toutes les forces de la Nouvelle Angleterre.

Elle eſt attaquée par les Anglois.

L'eſpérance des Anglois avoit été de ſurprendre la Place, avant l'arrivée du Convoi de France. Ils avoient armé à Boſton, avec une diligence extrême; & leur Eſcadre, avec une Flotte Boſtonoiſe chargée de Trouppes & de munitions, étoit devant Louiſbourg au commencement de Mai. D'ailleurs, un accident avoit retardé le Convoi François. Il devoit partir de Breſt, longtems avant qu'on ſuppoſât les glaces fondues à Louiſbourg. Mais, un Vaiſſeau de guerre, prêt à jetter l'ancre avec une Fre-

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

CAP BRETON, OU ILE ROÏALE.

gate, avoit eu le malheur d'être réduit en cendre par le feu. Il ne s'en étoit trouvé qu'un autre dans le même Port : encore étoit-il sur le chantier, mais prêt d'être lancé à l'eau. Le Marquis de *Maison-forte*, Commandant de celui qui venoit d'être brûlé, reçut ordre de réparer sa disgrace par toutes sortes d'efforts, de lancer à l'eau le Vaisseau neuf, qu'on avoit nommé le *Vigilant*, de l'équiper aussi-tôt, & de mettre sur-le-champ à la voile. Mais toute la diligence imaginable n'avoit pû faire éviter la perte d'un tems précieux, pendant lequel la Flotte Angloise entra dans le Port de Louisbourg, & fit son débarquement, sans oser néanmoins ouvrir la tranchée.

Accident qui la prive de tout secours.

Le Marquis de Maisonforte y est envoié.

Cependant le Vigilant s'étoit mis en Mer. Il arriva, le 30 de Mai, à la vue de l'Ile Roïale ; mais une brume épaisse, qui fit craindre à Maison-forte de se briser contre quelque écueil, l'empêcha d'abord de porter droit à la Côte. Il fut réduit à faire des bordées, pour attendre un tems plus clair. Dans ces circonstances, il découvrit une Frégate de quarante canons, qu'il reconnut pour Angloise. Son Vaisseau étant de soixante pieces : il ne balança point à fondre sur elle, & lui lacha toute sa bordée. La Frégate feignit de plier, pour l'attirer dans le piege, & prit même la fuite à toutes voiles, favorisée du brouillard. Il la suivit de fort près, & l'un & l'autre arriverent sous l'Escadre Angloise, au moment que le brouillard commençoit à se dissiper. Ainsi le Commandant François, qui se croïoit sûr de la victoire, tomba dans une étrange surprise, en se voïant entouré de Vaisseaux ennemis. Il ne se déconcerta point ; & quoique son Bâtiment, surchargé d'armes & de munitions de guerre, tirât trop d'eau pour lui laisser l'usage de sa batterie basse, il entreprit de se défendre jusqu'à la derniere extrémité.

Son Combat.

Il fut d'abord attaqué par la Frégate, qu'il s'étoit flatté d'enlever, & par deux Vaisseaux, l'un de soixante, l'autre de cinquante pieces de canon ; enfin par l'Escadre entiere. Le feu, qui commença vers deux heures après midi, fut terrible de toutes parts. Maison-forte & tous ses Gens firent des prodiges de conduite & de valeur. La victoire fut réellement balancée jusqu'à neuf heures du soir, que les François, aïant leur Gouvernail brisé, toutes leurs manœuvres hachées, & leur château-d'avant fracassé, se virent près de couler à fond. Ils se rendirent, avec plus d'honneur que l'Ennemi n'en pouvoit tirer de sa victoire. Mais cette disgrace entraîna la perte de Louisbourg. Les Assiégeans avoient été si découragés par la résistance qu'ils y avoient trouvée, & connoissoient si peu l'art de la guerre, que regrettant les champs & le repos de leur Colonie, ils demandoient déja leur retour. Le Voïageur Espagnol a su d'eux-mêmes, que si la prise du Vigilant étoit arrivée quinze jours plus tard, ils auroient levé le Siége : mais cet avantage releva leurs espérances. Ils recevoient, sans cesse, des munitions de la Nouvelle Angleterre ; & celles de la Ville devant diminuer de jour en jour, ils ne purent douter du succès.

Belle défense.

Circonstances du Siege de Louisbourg.

On nous donne quelques circonstances du Siege, qui n'avoient pas été publiées. Pendant qu'ils pressoient la Place, ils menaçoient, avec un Corps nombreux, le Fort nommé la Batterie Roïale ; c'est-à-dire que ce Corps étoit campé à quelque distance du Fort, sans oser s'en approcher.

Le Commandant de la Ville connoiſſoit l'importance de ce poſte : mais n'aïant point aſſez de monde pour en renforcer la Garniſon, il s'étoit contenté d'en faire augmenter l'artillerie, avec ordre de faire un feu continuel, pour en impoſer du moins par les apparences ; & ſi l'Ennemi s'approchoit enfin avec des forces trop ſupérieures, il avoit ordonné au Commandant du Fort d'enclouer toutes ſes pieces, & de s'embarquer avec ſes Gens dans quelques Bateaux qui étoient ſous les murs, pour ſe retirer auſſitôt vers la Place. Cet Officier, qui manquoit de courage, ou d'expérience, ou de préſence d'eſprit, ne s'attacha qu'au ſecond de ces deux ordres. A peine l'eut-il reçu, que ſur un foible mouvement des Anglois, il s'embarqua précipitamment avec tout ſon monde, & ſe jetta dans la Ville, en criant que l'Ennemi s'étoit approché avec des forces terribles ; imagination fauſſe, & démentie par la vue du Drapeau de France, qui continua, pendant vingt-quatre heures, de demeurer arboré au Fort. D'un autre côté, les Anglois, retranchés dans leur Camp, d'où ils ne voïoient paroître perſonne ſur les Parapets, s'imaginerent que la Garniſon étoit occupée de quelque ouvrage intérieur, & paſſerent deux jours dans ce doute, ſans prendre la hardieſſe de s'avancer. Enfin, leur armée étant compoſée de toutes ſortes de Gens, un Indien, moins timide que les autres, offrit d'aller reconnoître le Fort, & partit ſans armes. Il parvint à la porte, en contrefaiſant le Fou. Là, bien-tôt certain que le Fort étoit abandonné, il entra, il ôta la Banniere de France, & fit connoître qu'il ne reſtoit point de François pour la défendre. Les Anglois, qui avoient tout obſervé, accoururent auſſi-tôt, & rétablirent aiſément le canon, que les Deſerteurs ne s'étoient pas donné le tems de bien enclouer. Ainſi Louiſbourg fut battu avec les mêmes armes qui devoient ſervir à ſa défenſe.

Suite de l'Etabliss. des François dans l'Amérique Sept.

Cap Breton, ou Ile Royale.

C'eſt de M. d'Ulloa que cet étrange récit eſt emprunté. Toute l'Artillerie du Fort conſiſtoit, dit-il, en Pieces de trente-ſix à quarante livres de balles, & les Pieces du Vigilant étoient du même calibre. Pluſieurs batteries, qui furent dreſſées le même jour, ſuppléerent au défaut de l'Artillerie Angloiſe, qui étoit très foible, & commencerent à battre la Place en breche. Elle ſe défendit avec vigueur ; mais la breche étant bien-tôt fort large, le Commandant, dont les Trouppes étoient fort affoiblies, ne voulut pas attendre un aſſaut. Il obtint une Capitulation honorable, telle qu'on l'accorde à de braves Gens, qui ne cedent qu'au malheur des circonſtances & à la ſupériorité des forces.

Raiſons qui le firent perdre à la France.

Suivant l'obſervation du même Voïageur, les Officiers François avoient fort bien reconnu » que l'occaſion la plus favorable pour chaſſer les Trouppes Angloiſes, étoit de les attaquer lorſqu'ils commencerent l'ouverture de leurs tranchées : mais ils ſe défioient trop de la Garniſon, après » des mutineries qui n'avoient jamais été bien appaiſées. Dans cette ſituation ils n'oſerent tenter une ſeule ſortie, pendant tout le cours du Siége, » quelque ſuccès qu'on pût s'en promettre contre des Trouppes ſi mal aguerries. Ils aimerent mieux emploïer leurs Soldats à la garde des » Poſtes & au ſervice du canon, que de s'expoſer à les voir paſſer chez » l'Ennemi, ſoit pour ſe dérober au châtiment de leur deſobéiſſance, ou

SUITE DE L'ETABLISS. DES FRANÇOIS DANS L'AMERIQUE SEPT.

» pour ſe vanger des vexations dont ils accuſoient leurs Chefs ». Il paroit étonnant, à M. d'Ulloa, que malgré tant de malheurs, qui s'étoient rapidement ſuccédés, malgré l'indocilité & la foibleſſe de la Garniſon, Louiſbourg ait tenu ſix ſemaines entieres. On ſait que l'Ile Roïale aiant été rendue par le Traité d'Aix-la-Chapelle, la France n'a rien épargné pour la garantir des mêmes diſgraces.

DESCRIPTION DU CANADA, OU DE LA NOUVELLE FRANCE,

Contenant les Relations de divers Voïageurs.

Son étendue.

CE n'eſt pas une exagération, dans les Voïageurs François, de donner plus d'étendue à la Nouvelle France qu'à la moitié de l'Europe. La Hontan, qui écrivoit avant la ceſſion de Terre-Neuve & de la Baie d'Hudſon, l'étendoit alors du trente-neuvieme degré de Latitude (84) au ſoixante-cinquieme, commençant au Sud du Lac d'Erié, juſqu'au Nord de la Baie d'Hudſon; & du deux cens quatre vingt-quatrieme degré de Longitude aux trois cens trente-ſix; c'eſt-à-dire, depuis le Fleuve du Miſſiſipi juſqu'au Cap Raſe dans l'Ile de Terre-Neuve. Ainſi renfermant l'Europe, avec quelques Géographes, entre les trente-cinq & les ſoixante-douze degrés de Latitude, du Sud au Nord, & entre les neuf & quatre-vingt-quatorze degrés de Longitude, il ſe trouve, dans ce calcul, qu'elle n'avoit, avant la Ceſſion, qu'onze degrés de Latitude & trente-trois de Longitude plus que la Nouvelle France. Si l'on y joignoit, ajoute le même Voïageur, toutes les Terres du Nord-Oueſt, elle ſeroit incomparablement plus grande que toute l'Europe: mais on peut ſe renfermer, dit-il, dans ce qui eſt découvert, établi, & qui ne comprend que les Païs où les François ont des Forts, des Magaſins & des Miſſions.

Difficultés de la Deſcription.

Il eſt impoſſible de donner une Deſcription réguliere de cette vaſte Contrée, dont toutes les parties n'ont jamais été diviſées avec ordre, & ne ſont pas même également connues (85). Mais commençons par des

(84) L'Abbé Lenglet, qui comprend, ſous le nom de Nouvelle France, le Canada & la Louiſiane, la ſitue entre les vingt-cinq & cinquante-trois degrés de Latitude ſeptentrionale, & les deux cens ſoixante-ſept & trois cens trente degrés de Longitude, prenant ſa plus grande étendue du Sud-Oueſt au Nord-Eſt, depuis la Province de Panuco dans la Nouvelle Eſpagne juſqu'au Cap Charles, près du Golfe Saint Laurent; ce qui renferme une diſtance de plus de neuf cens lieues. Mais voïez la Note ſuivante.

(85) On doit, au P. de Charlevoix, quantité de bonnes obſervations critiques, qui, ſans jetter un plein jour ſur ces obſcurités, peuvent ſervir du moins à tenir le Lecteur en garde contre une infinité d'erreurs; & le plan de cet Ouvrage nous oblige d'en adopter quelques-unes. Comme nous n'avons point, dit-il, d'Hiſtoire complette de la Nouvelle France, & que les Relations de ce grand Païs, qui ont le plus de cours, ne ſont pas les plus exactes & les plus fidelles, il n'eſt pas ſurprenant que les Coſmographes, les Géographes & les Dictionnaires Géographiques & Hiſtoriques n'aient pas été plus corrects. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les plus anciens ſont moins remplis de fautes que les modernes. Il eſt vrai que de leur tems les Colonies Françoiſes de l'Amérique Septentrionale étoient peu conſidérables; mais ils en ont parlé plus exactement que ceux qui les ont ſuivis, & qui ont voulu les corriger. On peut

idées générales, pour revenir au détail avec nos plus judicieux Voïageurs.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

On donne communément pour bornes à la Nouvelle France, ou, ſi l'on veut, à la partie de la Nouvelle France qui ſe nomme Canada, la Mer du Nord, & les Colonies Angloiſes à l'Orient; d'immenſes Contrées Indiennes au Couchant; le Païs de Labrador & la Baie d'Hudſon au Nord; & la Louiſiane au Sud, en comprenant ſous ce nom le Païs des Illinois,

donner pour raiſon, qu'ils n'avoient devant les yeux qu'un petit nombre de Mémoires, dont les Auteurs ſe bornant à rapporter ce qu'ils avoient vû, ou ce qu'ils avoient appris de Témoins oculaires, ne pouvoient être accuſés que de quelque exagération. C'eſt ainſi que le grand Atlas de *Blaeu*, compoſé en 1677, aïant été particulierement compoſé ſur l'*India Occidentalis* de Laet, qui n'aïant gueres travaillé lui-même que d'après Verrazani, Cartier, Champlain, Laudoniere & Leſcarbot, tous Voïageurs d'aſſez bonne foi, étoit pour le tems ce qu'on pouvoit avoir de meilleur. Ceux qui l'avoient précédé, tels que le Théâtre du Monde de Jean & Guillaume Blaeu, l'*Arcano del Mare* de Robert Dudley, l'Atlas de Mercator, le Monde de Davity, la Géographie de Thevet &c, ſont beaucoup plus imparfaits, dans les Cartes, & dans les diſcours; mais ſi l'on y trouvoit peu de lumieres, ils ne pouvoient pas cauſer de grandes erreurs.

Corneille, dans ſon Dictionnaire Géographique, s'eſt principalement attaché aux Voïages de la Hontan, mauvais guide ſur bien des points, mais aſſez inſtruit ſur ceux qui faiſoient l'objet du Dictionnaire; & cet article n'en eſt pas le plus défectueux. On ne parle point de la Diſſertation ſur le Canada, publiée dans le ſixieme Tome de l'Atlas de Gueudeville, parce que ce n'eſt qu'un abregé, mal digeré, des Mémoires de la Hontan. Robbe & la Martiniere partagent la Nouvelle France en deux Provinces, qui ſont le Canada particulier, & le Saguenay; partage imaginaire, & d'ailleurs fort mal ordonné. 1°. La Ville de Quebec, Capitale du Canada François, y eſt placée dans la Province de Saguenay. 2°. Cette prétendue Province de Saguenay s'y trouve enclavée dans celle du Canada particulier, que Robbe étend au-deſſous de la Riviere de Saguenay juſques dans le Golfe de Saint Laurent, & au-deſſus de Quebec juſqu'au-delà des Lacs. La Martiniere s'eſt beaucoup plus étendu que Corneille, & cite preſque tous ſes Auteurs; mais on lui reproche de n'être pas toujours heureux dans le choix. L'Abbé Lenglet du Frenoy l'a jetté dans l'erreur par ſa diviſion du Canada en partie Orientale & Occidentale, ou Louiſiane; mauvaiſe diviſion, puiſqu'elle ſuppoſe, fauſſement, que cette derniere Province eſt à l'Occident du Canada, tandis qu'elle eſt au Sud & au Sud-Oueſt. Ajoutons qu'en général la Martiniere connoiſſoit mal ce Païs. La ſeule vue des Cartes auroit dû l'empêcher, par exemple, de dire que le Lac du Saint Sacrement reçoit les eaux du Lac Champlain, puiſqu'au contraire c'eſt le Lac Champlain qui reçoit celles du Lac du Saint Sacrement. Il ne connoiſſoit pas mieux les grands Lacs du Canada, lorſqu'il a placé le Lac Champlain dans le Païs des Iroquois: ce qui l'a trompé, c'eſt que ce Lac eſt formé par la Riviere de Sorel, qu'on appelloit autrefois la Riviere des Iroquois; mais on ne lui avoit donné ce nom que parceque les Iroquois deſcendoient ſouvent par cette Riviere dans la Colonie Françoiſe. Il fait deux articles de *Michillimakimac* & *Miſſilli Makimac*, qui ne ſignifient que la même choſe: erreur qui vient apparemment de quelques Relations, où le mot propre, qui eſt *Michillimakimac*, ſe trouve défiguré.

De L'Ile a fait des recherches & d'aſſez heureuſes découvertes dans ſon Atlas; mais ſa Carte du Canada eſt très défectueuſe. Auſſi en étoit-il peu content; & le Pere de Charlevoix aſſure que lorſqu'il mourut il avoit entrepris d'en donner une meilleure. Enfin le Critique ajoute que l'article du Canada, dans les deux dernieres Editions du Dictionnaire hiſtorique de Morery, approche beaucoup du vrai, & reproche ſeulement aux Imprimeurs de n'avoir pas mieux profité des Mémoires qu'on leur avoit donnés pour le perfectionner. Faiſons remarquer, en finiſſant cette longue note, que M. Bellin, à qui l'on a l'obligation de toutes les Cartes de ce Recueil, a fait auſſi celles de l'Hiſtoire de la Nouvelle France. Nous renvoïons le Lecteur à l'éclairciſſement qu'il a mis à la tête du Journal hiſtorique du P. de Charlevoix.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

qui s'y joint par le Fleuve de Miſſiſſipi, & qui appartient au même Gouvernement. On diviſe le Canada, ou Nouvelle France, en deux parties, la Septentrionale & la Méridionale, par rapport au Fleuve de Saint Laurent qui les traverſe ; & c'eſt dans la premiere qu'eſt ſituée la Ville de Quebec, Capitale de l'une & de l'autre.

Ainſi les Terres, qui ſont des deux côtés de ce Fleuve, formant proprement la Nouvelle France, on comprend que la meilleure méthode eſt de s'attacher à ſuivre ſon cours. Sa ſource eſt encore inconnue, quoiqu'on l'ait remonté juſqu'à ſept ou huit cens lieues. Les Coureurs de Bois (87), dit la Hontan, n'ont pas été au-delà du Lac de *Lenemignon*, ou *Alimipegon*, qui ſe décharge dans le Lac ſupérieur ; comme celui-ci tombe dans le Lac des Hurons ; le Lac des Hurons, dans le Lac Erié, ou de Conty, & le Lac Erié, dans le Lac Ontario ou de Frontenac. C'eſt de ce dernier Lac que ſort ce grand Fleuve, qui coule vingt lieues aſſez paiſiblement, enſuite trente autres avec rapidité juſqu'à la Ville de Mont-real, d'où il continue ſon cours avec moderation juſqu'à celle de Quebec, s'élargiſſant delà peu-à-peu, juſqu'à ſon embouchure, qui en eſt à plus de cent lieues. S'il en faut croire les Sauvages du Nord, ajoute le même Voïageur, il tire ſon origine du grand Lac des Aſſinipouels, cinquante ou ſoixante lieues au-delà de celui de Lenemignon. Au Nord de ſon embouchure, on trouve la grande Contrée de *Labrador*, que les Anglois nomment Nouvelle Bretagne, habitée par des Indiens fort ſauvages, avec leſquels on n'a point d'autre commerce que celui des Pelleteries, & dont le Païs s'étend juſqu'à la Baie d'Hudſon, qui en eſt à l'Oueſt.

Deſcription des Lacs.

Mais la Hontan nous ramene au Lac ſupérieur, qui eſt à plus de deux cens lieues de cette Baie, & d'où on y remonte par une Riviere, nommée *Machakandibi*, ſi rapide & ſi pleine de ſauts, que ſix Indiens, dans un bon Canot, ont peine à faire cette route en trente-cinq jours. Elle ne conduit point juſqu'au Lac ſupérieur ; mais on trouve à la ſource de cette Riviere, après l'avoir remontée l'eſpace de cent lieues, un petit Lac de même nom, d'où l'on eſt obligé de faire un portage de ſept lieues, pour arriver à la Riviere de *Michipikoton*, qu'on deſcend enſuite pendant dix ou douze jours, avec l'embarras d'y faire auſſi quelques portages. On ne trouve point, dans les Cartes, les noms du petit Lac & des deux Rivieres ; ce qui fait juger que le petit Lac eſt celui de Lenemignon ou Alimipegon, & la grande Riviere, celle de *Peré*, qui deſcend de ce Lac au fond de la Baie d'Hudſon. D'ailleurs la Hontan n'explique point ſi la Riviere, qu'il nomme *Michipikoton*, conduit juſqu'au Lac ſuperieur.

Lac ſupérieur.

Il donne, à ce Lac, environ cinq cens lieues de circuit, en y comprenant, dit-il, le tour des Anſes & des petits Golfes. Cette petite Mer d'eau douce eſt aſſez tranquille, depuis le commencement de Mai juſqu'à la fin de Septembre. Le côté du Sud eſt le plus ſûr pour la navigation des Canots, parcequ'il contient quantité de Baies & de petites Rivieres, où l'on peut relâcher dans le mauvais tems. Ses bords ne ſont point habités

(87) On donne ce nom à ceux qui ſont de grandes courſes dans le Continent, pour le Commerce des Pelleteries.

par des Indiens sédentaires ; mais, suivant l'usage de ces Peuples, il s'en trouve un grand nombre qui vont y chasser, ou pêcher, pendant l'Eté, & qui portent en certains lieux les Castors qu'ils ont pris pendant l'Hiver, pour la traite que les Coureurs François y vont faire tous les ans. Les principaux de ces Marchés se nomment *Bagouasch*, *Lemipisaki*, & *Chagouamigon*. Un Négociant, nommé *Dulhut*, y avoit construit un Fort de pieux, dans lequel il avoit des Magasins remplis de toutes sortes de Marchandises. Ce Poste, qui s'appelloit *Camanistigoyau*, nuisoit beaucoup aux Anglois de la Baie d'Hudson, parcequ'il épargnoit à quantité de Nations Sauvages la peine de transporter leurs Pelleteries à cette Baie. Il se trouve, autour de ce Lac, des Mines de cuivre, dont le métal est si pur, qu'il n'y a pas un septieme à retrancher. On y voit quelques Iles, remplies d'Elans & de Caribous ; mais la difficulté du passage ne permet gueres de les y aller chasser. Le Lac produit une grande abondance d'Esturgeons, de Truites, & de Poisson blanc. Pendant l'Hiver, qui n'y dure pas moins de six mois, le froid y est si vif, que l'eau s'y glace jusqu'à dix ou douze lieues des bords.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Du Lac superieur, la Hontan passe à celui des Hurons, auquel il donne environ quatre cens lieues de circuit. On a, dans cette route, à descendre le saut de Sainte Marie. C'est une cascade, de deux lieues de long, où les eaux du Lac supérieur se déchargent. Les Jésuites y avoient une Maison, en 1668, lorsque le Voïageur François y passa, dans le Village d'une Nation nommée les *Outchipoués*, auxquels le voisinage de la cascade a fait donner le nom de *Sauteurs*. Ce Poste est un grand passage, pour les Coureurs de Bois, qui se rendent en Eté sur les bords du Lac ; mais il n'y croît rien, parceque des brouillards continuels y rendent les Terres stériles. Au contraire, le Lac des Hurons est situé sous un beau climat. Quantité de petites Iles y mettent les Canots à couvert du côté du Nord ; mais celui du Sud est commode pour la chasse des Bêtes fauves. La figure du Lac représente un parfait triangle. On distingue entre les Iles, celle de Manitoualin, qui a plus de vingt lieues de long, sur environ dix de large. Elle étoit autrefois habitée par les *Ontaouas*, de la Nation du *Talon*, & du *Sable* ; mais elle se trouve dépeuplée par les ravages des Iroquois. Deux autres Nations, les Nockès & les Massitagues ont leurs Villages vis-à-vis de cette Ile, à vingt lieues l'une de l'autre. A l'extrémité Orientale de la même Ile, on trouve une Riviere qui a reçu le nom de Riviere des François, aussi large que la Seine l'est à Paris, mais de peu d'étendue dans son cours, qui n'a pas plus de quarante lieues, depuis le Lac des Nepicerini où elle prend sa source, jusqu'à son embouchure dans celui des Hurons. Au Nord-Est de cette Riviere, on voit la Baie de Toronto, à laquelle on donne vingt ou vingt-cinq lieues de long, & quinze de large. Elle reçoit une Riviere qui, sortant d'un petit Lac de même nom, est coupée par des Cataractes d'une difficulté insurmontable. De sa source, on peut passer au Lac de Frontenac, à l'aide d'un portage jusqu'à la Riviere de Théonontaté, qui s'y décharge. A trente lieues delà vers le Sud, on trouve le Païs de Théonontaté, anciennement peuplé de Hurons. Delà, trente autres lieues conduisent à la Baie

Lac des Hurons, & Saut de Sainte Marie.

Baie de Toronto.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

de Sakinac, qui en a ſeize ou dix-ſept de long & ſix de large. Une Riviere de même nom ſe décharge au fond de cette Baie, après un cours d'environ ſoixante lieues. De la Baie de Sakinac on compte trente lieues jusqu'à l'Anſe du Tonnerre, & trente autres de cette Anſe juſqu'au Fort de Michillimakinac, qui eſt ſitué à quarante-cinq degrés trente minutes de Latitude. Ce Poſte n'eſt qu'à demie lieue de l'embouchure du Lac des Illinois; & ſa ſituation le rend d'autant plus important, qu'il n'y a point d'autre paſſage pour aller chez les Illinois, les Ounamis, à la Baie des Puants, & juſqu'au Fleuve de Miſſiſſipi.

Baie du Sakinac.

Lac de Michigan, ou des Illinois.

Le Lac des Illinois, ou Michigan, a trois cens lieues de tour; & dans une ſi grande étendue, il n'a ni battures, ni rochers, ni bancs de ſable. Il eſt ſitué dans un beau climat. Ses bords ſont couverts de Sapins & de belles Futaies. Une de ſes Baies, qu'on nomme la Baie de l'Ours, reçoit une Riviere où la Nation des Ontaouas va faire, de trois en trois ans, la chaſſe des Caſtors. Le côté méridional du Lac eſt rempli de Chevreuils, de Cerfs & de Poules d'Inde. On trouve, dans le Détroit qui conduit du Lac des Hurons au Lac Erié, un Fort nommé Saint Joſeph.

Lac Erié, ou de Conty.

Le Lac Erié, qui porte auſſi l'illuſtre nom de Conti, paſſe pour le plus beau Lac de l'Univers. Son circuit eſt de deux cens trente lieues. De toutes parts, il offre des perſpectives charmantes. Ses bords ſont couverts de Chênes, d'Ormeaux, de Châteigniers, de Pommiers, de Pruniers, & de belles Vignes, qui portent leurs grappes juſqu'au ſommet des Arbres, dans un terrein fort uni. Tous les Voiageurs parlent, avec admiration, de la multitude de Bêtes fauves & de Poules d'Inde, qui ſe trouvent dans les Bois & dans les vaſtes Prairies qu'on découvre du côté du Sud. Les bords de deux belles Rivieres, qui ſe déchargent au fond du Lac, ſans Rapides & ſans Cataractes, ſont peuplés de Bœufs ſauvages. Il eſt rempli d'Eſturgeons & de Poiſſon blanc; mais les Truites, & d'autres Poiſſons qui abondent dans les Lacs des Hurons & des Illinois, y ſont rares. Sa profondeur eſt de quatorze à quinze braſſes d'eau, ſans battures & ſans écueils. On n'y connoît les gros vents que dans le cours de Décembre, de Janvier & de Février; & dans cette ſaiſon même, ils ne ſont, ni dangereux, ni fréquens. Les Errieronons, les Andaſtogueronons & d'autres Peuples qui habitoient ſes bords méridionaux juſqu'à la Riviere d'Oyo, ou la Belle Riviere, ont été détruits par les Iroquois. Le côté du Nord offre une Pointe de terre, qui s'avance d'environ quinze lieues. Vers l'Orient, à trente lieues de cette Pointe, on trouve une petite Riviere, qui prend ſa ſource près de Gananaské, Baie du Lac de Frontenac, & qui feroit un paſſage aſſez court d'un Lac à l'autre, ſi la communication n'étoit interrompue par des Cataractes. De l'embouchure de cette Riviere au Détroit, c'eſt-à-dire à la décharge du Lac Erié dans celui de Frontenac, il ne reſte pas moins de trente lieues. Le Détroit en a quatorze de long, ſur une de large. C'eſt ſur ſa rive Orientale qu'eſt ſitué le Fort de Niagara, d'où l'on compte vingt lieues juſqu'à l'embouchure de la Riviere de Condé. La Hontan donne à cette Riviere, ſur le récit des Sauvages, ſoixante lieues de cours, ſans Cataractes: ils l'aſſurerent, dit il, qu'à l'aide d'un portage aſſez court, on peut paſſer dans une autre, qui roule

Fort de Niagara.

roule ſes e
fond, ſont
où la Natu
pour la no
Si la Navig
dit-on, de
le plus bea
tés naturel
dans les te
groſſes pier
Du Lac
cent quatre
de vingt à
Onnontoua
de Ganara
rêts, ſur u
fieurs petit
rons dans
portage de
par une Ri
paſſer auſſi
Cataractes,
Iroquois,
cupe le côt
le Lac. Il
ſons, que
du Lac, d
ler faire le
ainſi de le
degrés, un
l'Amérique
inquiets &
trée du La
ſon nom.
Le Fleu
paſſer à Mo
toute la bel
ſe rend m.
Mais c'e
exact (88).
c'eſt-à-dire
neuve & l'
therie lui
Sud-Eſt de

(88) Le P.
le Journal H
l'Amérique S

roule ſes eaux juſqu'à la Mer. Les Iles du Lac Erié, ſurtout celles du fond, ſont de vrais Parcs de Chevreuils, & comme autant de Vergers, où la Nature a pris ſoin de raſſembler toutes ſortes d'arbres & de fruits, pour la nourriture des Poules d'Inde, des Faiſans & des Bêtes fauves. Si la Navigation étoit libre, de Quebec juſqu'à ce Lac, on pourroit faire, dit-on, de ſes rives & des Païs voiſins, le plus fertile, le plus riche & le plus beau Roïaume du monde. Un Voïageur aſſure qu'avec les beautés naturelles, il ſe trouve d'excellentes Mines d'argent à vingt lieues dans les terres, le long d'un Côteau, d'où les Sauvages ont apporté de groſſes pierres, remplies de ce précieux métal.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Beauté du Païs

Du Lac Erié, on paſſe dans le Lac Ontario ou de Frontenac, qui a cent quatre-vingt lieues de circuit. Sa figure eſt ovale; & ſa profondeur, de vingt à vingt-cinq braſſes. Il reçoit, du côté du Sud, les Rivieres des *Onnontouans*, des *Onnontagues* & de *la Famine*; du côté du Nord, celles de Ganaraské & de Theonontaté. Ses bords ſont garnis de grandes Forêts, ſur un terrein aſſez égal, & ſans Côtes eſcarpées. Il forme pluſieurs petits Golfes du côté du Nord. On peut paſſer, du Lac des Hurons dans le Lac Ontario, par la Riviere de Theonontaté, à l'aide d'un portage de ſept ou huit lieues juſqu'au Lac de Toronto, qui s'y décharge par une Riviere du même nom; & l'on vient de remarquer qu'on y peut paſſer auſſi du Lac Erié par une petite Riviere, mais fort embarraſſée de Cataractes, qui prend ſa ſource vers la Baie de Ganaraské. Le Païs des Iroquois, ſi célebre dans toutes les Relations de la Nouvelle France, occupe le côté Méridional du Lac Ontario, entre les Colonies Angloiſes & le Lac. Il eſt très fertile; mais ſi dépourvu de Bêtes fauves & de Poiſſons, que ſes Habitans ſont obligés de faire leurs Pêches ſur les bords du Lac, d'où ils portent le Poiſſon boucané dans leurs Villages, & d'aller faire leurs chaſſes au loin. C'eſt apparemment la néceſſité de ſortir ainſi de leur Canton, pour ſe procurer des vivres, qui les a rendus, par degrés, une des plus belliqueuſes & des plus redoutables Nations de l'Amérique. Ce fut pour oppoſer une barriere à des Peuples également inquiets & guerriers, qu'en 1672, le Comte de Frontenac fit bâtir à l'entrée du Lac, dans un lieu nommé *Catarocouy*, un Fort auquel il donna ſon nom.

Lac Ontario, ou de Frontenac.

Païs des Iroquois.

Le Fleuve de Saint Laurent, ſortant du Lac Ontario au Nord-Eſt, va paſſer à Mont-réal, où il reçoit la grande Riviere des Outaouais, traverſe toute la belle partie de l'Etabliſſement François juſqu'à Quebec, & delà ſe rend majeſtueuſement à la Mer.

Mais c'eſt de la Mer même, qu'il faut remonter avec un Voïageur plus exact (88). Il donne quatre vingt lieues de long au Golfe Saint Laurent; c'eſt-à-dire à cet eſpace de Mer qui eſt renfermé entre l'Ile de Terre-neuve & l'Ile Roïale à l'Eſt, & les Côtes du Continent à l'Oueſt. La Potherie lui en donne cent de large. L'entrée du Golfe eſt entre la Pointe Sud-Eſt de l'Ile de Terre-neuve, & la Pointe Nord-Eſt de l'Ile Roïale (89).

Obſervations ſur l'Embouchure du Fleuve S. Laurent, & ſur les Marées.

(88) Le P. de Charlevoix, qui a publié le Journal Hiſtorique de ſes Voïages dans l'Amérique Septentrionale.

(89) On fait ici deux obſervations: 1°. Dans le Golfe de Saint Laurent, à huit ou dix lieues au large, les Marées ſont dif-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

On laiſſe au Sud quelques petites Iles qui ſeront nommées dans un autre lieu ; & l'on arrive au Cap des Roſiers, qui eſt à la Pointe Sud du Fleuve, & qui en fait proprement l'entrée. C'eſt delà que ſe meſure la largeur de ſon embouchure, à laquelle on donne environ trente lieues, depuis ce Cap juſqu'à la Côte de Labrador qui y répond. Elle eſt coupée, preſqu'au milieu, par l'Ile d'Anticoſty, qui s'étend environ quarante lieues, Nord-Eſt & Sud-Eſt, mais qui a peu de largeur. Cette Ile appartient aux Deſcendans d'un François (90), qui avoit eu part à la découverte du Miſſiſſipi, & qui obtint cette récompenſe pour un ſervice qui avoit coûté la vie au Chef de ſon entrepriſe. Mais on ne lui fit pas un riche preſent : elle eſt ſtérile, mal fournie de bois, & ſans un ſeul Havre où le moindre Bâtiment puiſſe trouver une retraite. Le bruit courut, il y a quelques années, qu'on y avoit découvert une Mine d'argent, & l'on fit partir de Quebec un Orfevre, pour en faire l'épreuve : mais on ne fut pas long-tems à ſe détromper. Le ſeul avantage de l'Ile d'Anticoſti eſt la Pêche, qui eſt aſſez abondante ſur ſes Côtes.

Ile d'Anticoſty.

Côtés du Fleuve.

Le côté méridional du Fleuve forme un beau Païs, habité par la Nation Indienne qu'on nomme les Abenaquis ; & le côté du Nord eſt encore un vaſte Deſert, où dans l'eſpace de cinq cens lieues on rencontre à peine quelques races de ces Peuples errans & farouches, que nous comprenons ſous le nom général d'Eſquimaux. Après avoir paſſé l'Ile d'Anticoſty, on ſe voit toujours entre deux terres, avec le plaiſir de connoître exactement la meſure de ſa route ; & l'on n'a plus beſoin que de circonſpection, pour ſe garantir des dangers du Fleuve. Mais il ſeroit difficile de les repréſenter, ſi l'on ne s'attachoit à ſuivre fidellement le Voïageur (91).

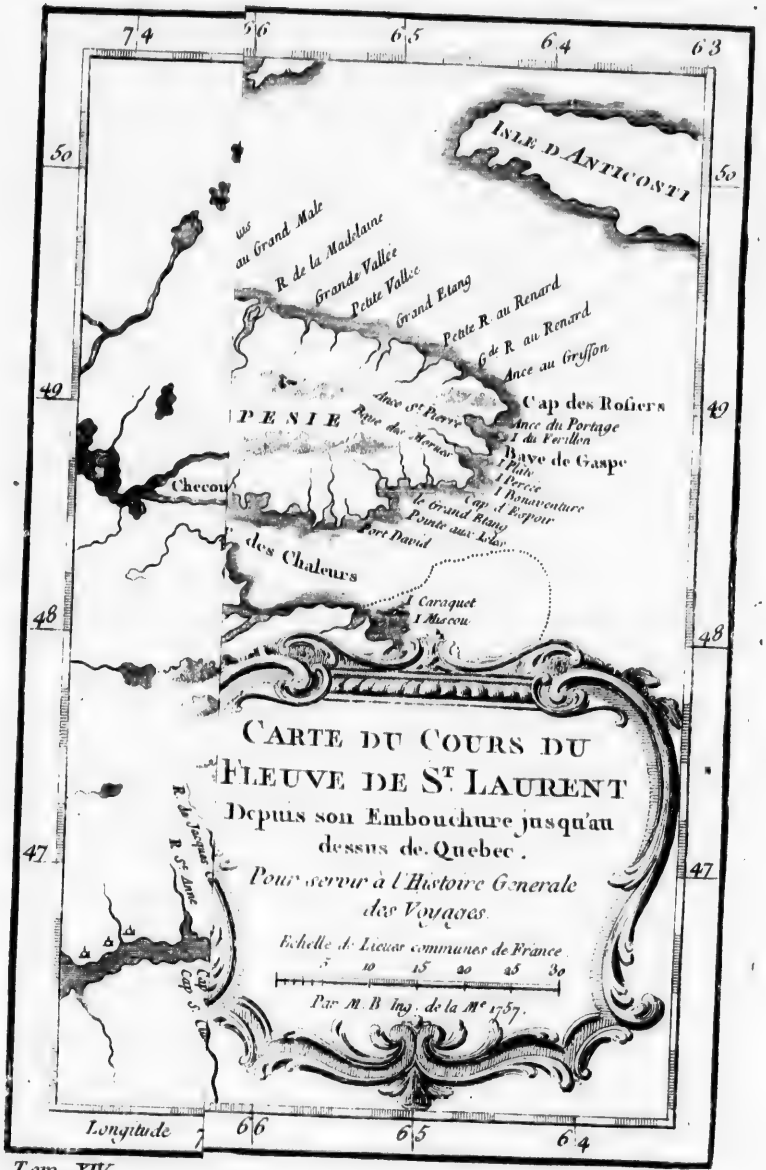
VOIAGES ET OBSERVATIONS DU P. DE CHARLEVOIX.

Il s'étoit embarqué à la Rochelle le 2 de Juillet 1720, ſur une Flutte du Roi, nommée le *Chameau*, & commandée par M. de Voutron ; le 2 de Septembre, il entra dans le Fleuve Saint Laurent. Le Mardi 3, aïant paſſé l'Ile d'Anticoſty, il laiſſa ſur la gauche les Monts Notre-Dame & le Mont Louis : c'eſt une chaîne de Montagnes fort hautes, entre leſquelles il y a quelques Vallons, & qui étoient habitées autrefois par des Sauva-

férentes, ſuivant la diverſe poſition des terres, ou la variété des ſaiſons. En quelques endroits, elles ſuivent les Vents ; en d'autres, elles vont contre le vent. A l'embouchure du Fleuve, en certains mois de l'année, les Courans portent toujours en pleine Mer ; en d'autres, toujours à terre. Enfin, dans le Fleuve même, juſques vers les ſept Iles, c'eſt-à-dire pendant ſoixante lieues, il n'y a point de flux du côté du Sud, ni de reflux du côté du Nord. On juge qu'il ſe fait, ſous l'eau, des mouvemens qui cauſent ces irrégularités ; ou qu'il y a des Courans, qui vont & viennent de la ſurface au fond, & du fond à la ſurface, à la maniere des Pompes. 2° La déclinaiſon de la Bouſſole, qui, dans quelques Ports de France, n'eſt gueres que de deux ou trois degrés Nord-Oueſt, va toujours en diminuant juſques par le travers des *Açores*, où elle n'eſt plus ſenſible ; mais au-delà, elle augmente tellement, que ſur le grand Banc de Terre-Neuve elle eſt de vingt-deux degrés & plus. Enſuite elle commence à diminuer, mais lentement, puiſqu'elle eſt encore de ſeize degrés à Quebec, & de douze au Païs des Hurons, où le Soleil ſe couche trente-trois minutes plus tard qu'à Quebec. *Journal du P. de Charlevoix*, p. 68.

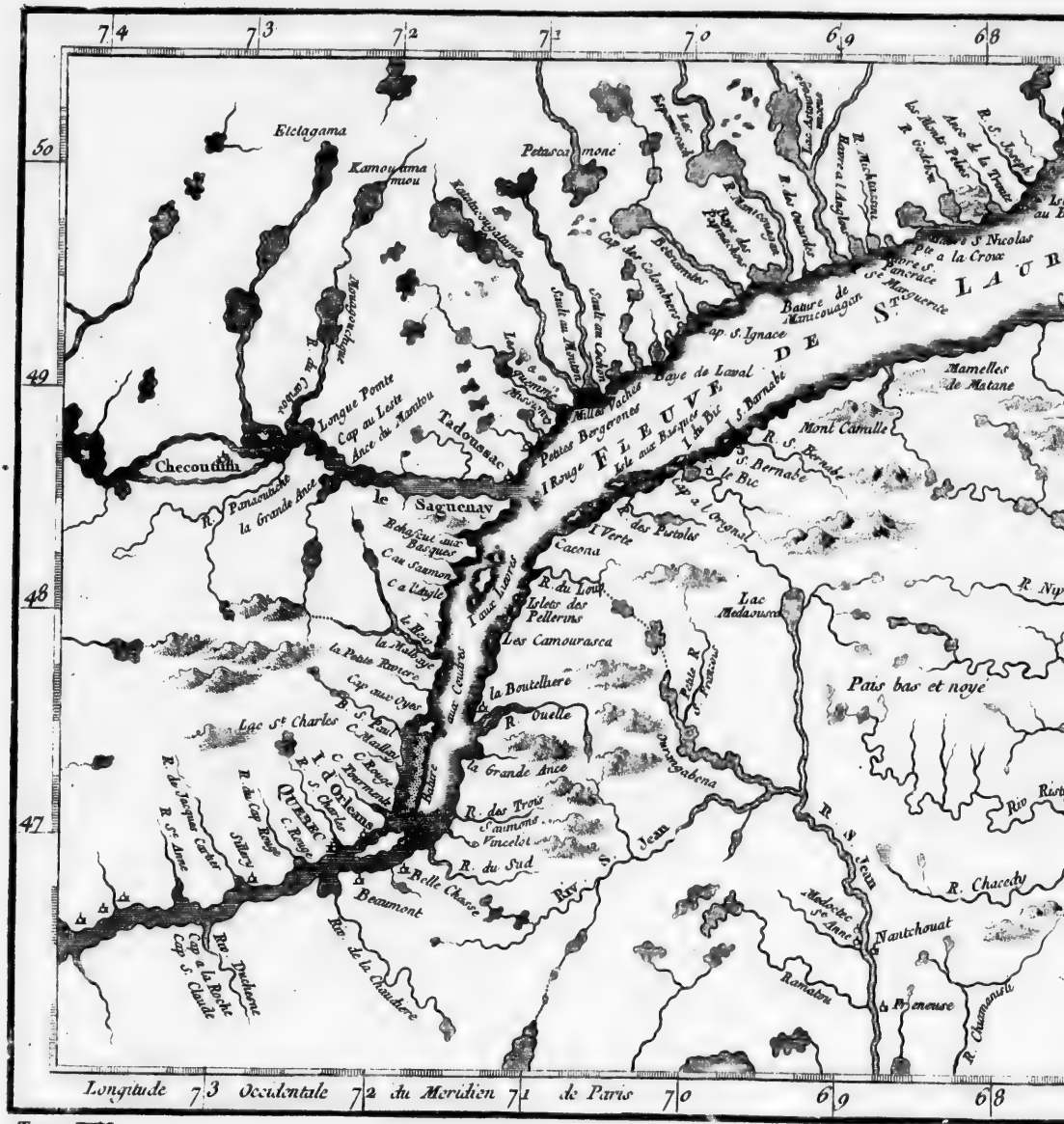
(90) *Jolyet.* Voïez, ci-deſſus, l'Etabliſſement des François dans la Louiſiane.

(91) La Hontan, la Potterie, & la plûpart des autres Voïageurs, font auſſi le recit de leur Navigation, mais avec moins d'étendue & d'obſervations utiles.


7 4
6 6
6 5
6 4
6 3
50
49
48
47
ISLE D'ANTICOSTI
au Grand Malt
R. de la Madelaine
Grande Vallée
Petite Vallée
Grand Etang
Petite R. au Renard
G.de R. au Renard
Ance au Grisson
Cap des Rosiers
Ance du Portage
I. du Vaillon
Baye de Gaspe
I. Plate
I. Percée
I. Bonaventure
Cap d'Espoir
le Grand Etang
Pointe aux Loups
Port David
PESIE
Rivre des Morues
Ance St. Pierre
Checou
des Chaleurs
I. Caraquet
I. Miscou
CARTE DU COURS DU
FLEUVE DE St. LAURENT
Depuis son Embouchure jusqu'au
dessus de Quebec.
Pour servir à l'Histoire Generale
des Voyages.
Echelle de Lieues communes de France.
5 10 15 20 25 30
Par M. B. Ing. de la Me 1757.
R. de Jacques
R. Ste. Anne
Cap
Longitude

Tom. XIV.

No. 15.


Etelagama
Kamouraska
Petasquamone
Checoudma
Longue Pointe
Cap au Leste
Ance du Moulon
Tadoussac
Petites Bergeronnes
Baye de Laval
Mamelles de Matane
Mont Camille
le Saguenay
le Bic
Cacona
Les Camourasca
la Bouteillerie
la Grande Ance
Lac Medasuscon
Pais bas et noyé
Lac St Charles
Quebec
Beaumont
Belle Chasse
Nantchouat
Ramatan
Pigeneuse
Longitude 73 Occidentale 72 du Meridien 71 de Paris 70
69
68
50
49
48
47

Tom. XIV.

CARTE DU COURS DU FLEUVE DE S.t LAURENT

Depuis son Embouchure jusqu'au dessus de Quebec.

Pour servir à l'Histoire Generale des Voyages.

Echelle de Lieues communes de France.

5 10 15 20 25 30

Par M.r B. Ing.r de la M.re 1757.

N.o 15.

ges. Il ſe trouve même aux environs de Mont-Louis, d'aſſez bonnes terres, & quelques Habitations Françoiſes. On y pourroit faire un établiſſement avantageux pour la Pêche, ſur tout pour celle de la Baleine. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

La nuit ſuivante, le vent augmenta. On n'étoit pas loin de la Pointe de la Trinité, qu'on devoit laiſſer à droite ; mais les Pilotes, qui ne s'en eſtimoient pas ſi proche, négligerent de ſe tenir au large, & cette fauſſe ſécurité mit le Navire en danger. Le 4 au ſoir, on mouilla, pour la premiere fois, un peu au-deſſous de ce qu'on nomme les *Mammelles de Matance* : ce ſont deux têtes d'une même Montagne, qui n'eſt pas à plus de deux lieues du rivage. Le Païs eſt extrêmement ſauvage. On n'y découvre que de mauvais Bois, des Rochers & du Sable, ſans un pouce de bonne de terre. Les ſources d'eau y ſont belles, & la chaſſe abondante ; mais d'un exercice très difficile. On paſſa quatre jours dans ce lieu, parceque de l'autre côté du Fleuve on avoit à parer la dangereuſe batture de *Manicouogan*, qui s'avance deux lieues dans le Fleuve. Elle tire ſon nom d'une Riviere, qui, ſortant des Montagnes de Labrador, forme un aſſez grand Lac de même nom, qu'on appelle auſſi Lac de Saint Barnabé, & ſe décharge dans le Fleuve, au milieu de la Batture même. Dans quelques Cartes Françoiſes, il eſt nommé la *Riviere noire*.

Il entre dans le Fleuve Saint Laurent.

Pointe de la Trinité.

Mammelles de Matance.

Riviere de Manicouogan.

On appareilla le 8, & l'on fit peu de chemin. On n'avança gueres plus, le jour ſuivant : mais, la nuit d'après, on fit quinze lieues. Une demie lieue de plus auroit fait paſſer le plus dangereux endroit du Fleuve, & parvenir aux fortes Marées ; car juſqu'ici, elles ne ſont ſenſibles que ſur les bords : mais le vent aïant tourné bruſquement au Sud-Oueſt, on fut obligé de chercher un abri, qui ne ſe trouva que ſous l'*Ile verte* ; & l'on y paſſa cinq jours. Quoiqu'on n'y manquât de rien, l'impatience fit ſouhaiter de traverſer le Fleuve, dans l'eſpoir de trouver, du côté du Nord, des vents de terre qui puſſent faire entrer le Vaiſſeau dans les grandes Marées. On alla mouiller au Moulin Baude. Cette traverſe eſt de cinq lieues. En arrivant, le religieux Voïageur eut la curioſité de voir le Moulin ; on lui montra des Rochers, d'où ſort un Ruiſſeau d'eau claire, c'eſt-à-dire un lieu commode pour y bâtir un Moulin ; mais il y a peu d'apparence qu'on y en bâtiſſe jamais : le Monde n'a peut-être pas de Païs moins habitable.

Ile verte.

C'eſt un peu au-deſſus, que la Riviere de Saguenay mêle ſes eaux à celles du Fleuve. Les plus gros Vaiſſeaux peuvent la remonter, l'eſpace de vingt-cinq lieues. En y entrant, on laiſſe à droite le Port de Tadouſſac, que la plûpart des Géographes honorent du nom de Ville ; mais on n'y a jamais vû qu'une Maiſon Françoiſe, & quelques Cabanes de Sauvages, qui s'y rendoient au tems de la Traite, & qui emportoient leurs Cabanes en ſe retirant, comme on emporte les Loges d'une Foire. Il eſt vrai que ce Port étoit autrefois l'abord de toutes les Nations Sauvages du Nord & de l'Eſt, & que les François s'y rendoient, dans la belle ſaiſon, ſoit de France ou du Canada. Après la Traite, les Marchands partoient, & les Indiens reprenoient le chemin de leurs Villages ou de leurs Forêts. Mais ces aſſemblées étoient paſſageres ; & Tadouſſac n'a jamais été qu'un bon Port, où vingt-cinq Vaiſſeaux de guerre pourroient être à l'abri de tous les vents.

Riviere de Saguenay.

Port de Tadouſſac.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Sa figure eſt preſque ronde. Des rochers eſcarpés, d'une prodigieuſe hauteur, l'environnent de toutes parts, & l'eau douce n'y manque point aux Navires. Tout le Païs eſt rempli de marbre ; mais ſa plus grande richeſſe ſeroit la pêche des Baleines. Elle y attiroit autrefois les Baſques. On voit encore, ſur une petite Ile, qui porte leur nom, & qui eſt un peu au-deſſous de l'Ile Verte, des reſtes de Fourneaux & des côtes de Baleines (92).

Un calme profond, qui dura deux jours, fit regretter aux Gens du Vaiſſeau d'avoir quitté leur premier mouillage, près duquel il y avoit quelques Habitations Françoiſes ; au lieu qu'ils ne trouverent ici nulle ſorte d'Habitans. Enfin l'ancre fut levée le troiſieme jour, & l'on franchit le paſſage de l'*Ile Rouge*, qui n'eſt pas ſans danger. On eſt obligé de porter d'abord ſur l'Ile, comme ſi l'on avoit deſſein d'y aborder, pour éviter la *Pointe aux Alouettes*, qui eſt à l'entrée du Saguenay, ſur la gauche, & qui s'avance beaucoup : enſuite on revire de bord. Le paſſage au Sud de l'Ile rouge eſt plus ſûr ; mais le vent manquoit, pour y retourner. Cette Ile n'eſt qu'un rocher, preſqu'à fleur d'eau, qui paroît véritablement rouge, & que pluſieurs naufrages ont rendu célebre. Le lendemain, avec un peu de vent & de marée, on alla mouiller au-deſſus de *l'Ile aux Coudres*, à quinze lieues de Quebec & de Tadouſſac. On la laiſſe à gauche, & le paſſage a ſes difficultés lorſqu'on eſt mal ſervi par le vent ; il eſt étroit & rapide dans l'eſpace d'un bon quart de lieue. On obſerve qu'il étoit autrefois plus aiſé, & qu'en 1663 un tremblement de terre déracina une Montagne, la lança ſur l'Ile aux Coudres, qui en fut aggrandie de moitié, & qu'à la place de cette Montagne il parut un gouffre, dont il n'y a pas de ſûreté à s'approcher. On pourroit paſſer au Sud de l'Ile, qui a reçu le nom de *Paſſe d'Iberville*, parceque cet Officier tenta heureuſement ce paſſage ; mais l'uſage eſt de paſſer au Nord. Au-deſſus du gouffre, on trouve la Baie de *Saint Paul*, où commencent les Habitations du côté du Nord. Cette Baie, qui appartient au Seminaire de Quebec, a des Pins rouges fort vantés, & l'on y a découvert, depuis peu, une belle Mine de plomb.

Pointe aux Alouettes & ſes dangers.

Paſſe d'Iberville.

Six lieues plus haut, un Promontoire fort élevé termine une chaîne de Montagnes, qui s'étend plus de quatre cens lieues à l'Oueſt. On le nomme *Cap Tourmente*, en mémoire apparemment de quelque tempête. Cependant le mouillage eſt bon, & l'on y eſt environné d'Iles de différentes grandeurs. La plus conſidérable eſt celle d'Orleans (93), dont les Campagnes bien cultivées ſe préſentent en amphithéatre, & forment une perſpective agréable. Cette Ile, qui n'a pas moins de quatorze lieues de circuit, fut érigée en Comté (94), ſous le nom de Saint Laurent, en faveur de François Berthelot, Secrétaire général de l'Artillerie, qui l'avoit acquiſe de François de Laval, premier Evêque de Quebec. Elle avoit déja quatre Villages ; & l'on y compte aujourd'hui ſix Paroiſſes, aſſez

Cap Tourmente.

(92) Quelle différence, s'écrie l'Obſervateur, entre une Pêche ſédentaire, qu'on pourroit faire tranquillement dans un Fleuve, & celle qu'on va faire avec tant de riſques & de frais ſur les Côtes de Groenland !

(93) Elle avoit été nommée Ile de Bacchus par Jacques Cartier, parcequ'il la trouva remplie de vignes.

(94) En 1676.

peuplées. Des deux Canaux que forme l'Ile d'Orleans, le ſeul navigable eſt celui du Sud. Les Chaloupes mêmes ne peuvent paſſer, dans celui du Nord, qu'en haute Marée : ainſi, du Cap Tourmente, il faut traverſer le Fleuve, pour remonter à Quebec ; & cette traverſe demande des précautions. On y rencontre des ſables mouvans, ſur leſquels il n'y a pas toujours aſſez d'eau pour les gros Navires, & qui obligent d'attendre la Marée : c'eſt un embarras qu'on éviteroit encore, en prenant par la Paſſe d'Iberville.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Difficulté à traverſer le Fleuve.

Le Cap Tourmente eſt à cent dix lieues de la Mer, & l'eau du Fleuve y eſt encore ſaumâtre ; phenomene aſſez étrange, malgré la largeur du Fleuve, ſi l'on conſidere ſon extrême rapidité (95).

Obſervation curieuſe.

Enfin, le Lundi 23 de Septembre, le Chameau mouilla devant Quebec. C'eſt du même Voïageur que nous en devons tirer la Deſcription ; car il déclare que toutes celles qui ont précédé la ſienne ſont imparfaites ou défectueuſes. Ainſi notre exactitude ne conſiſte ici qu'à n'y rien changer.

Deſcription de Quebec.

Quebec eſt dans une ſituation fort ſinguliere, à quarante-ſix degrés cinquante-ſix minutes du Nord. C'eſt la ſeule Ville du Monde connu, qui ait un Port d'eau douce, à ſix vingts lieues de la Mer, & capable de contenir cent Vaiſſeaux de Ligne. Auſſi eſt-elle placée ſur le Fleuve le plus navigable de l'Univers. Juſqu'à l'Ile d'Orleans, c'eſt-à-dire à cent dix ou douze lieues de la Mer, il n'a jamais moins de quatre ou cinq lieues de large ; mais au-deſſus de l'Ile, il ſe rétrécit tellement, tout-d'un-coup, que devant Quebec il n'a plus qu'un mille de largeur. Delà vient le nom de Quebec, ou *Quebeio*, qui ſignifie *rétréciſſement* en Langue Algonquine (96).

Le premier objet qui frappe les yeux, en entrant dans la Rade, eſt

(95) On obſerve que les Marées montent ici régulierement cinq heures, & baiſſent pendant ſept. A Tadouſſac, elles montent & deſcendent pendant ſix heures ; & plus on monte le Fleuve, plus le flux diminue & le reflux augmente. Vingt lieues au-deſſus de Quebec, le flux eſt de trois heures, & le reflux de neuf. Au-delà, il n'y a plus de Marée ſenſible. Quand elle eſt à demi-flot, dans le Port de Tadouſſac & à l'entrée du Saguenay, elle commence à monter près de Checoutimi, vingt-cinq lieues plus haut ſur cette Riviere ; & cependant elle ſe trouve haute, en même-tems, dans ces trois endroits. Ces effets viennent, dit-on, de ce que la rapidité du Saguenay, plus grande encore que celle du Fleuve Saint Laurent, refoule la Marée, & fait pendant quelque tems l'équilibre de Checoutimi avec l'entrée de la Riviere dans le Fleuve. Au reſte, on nous avertit que cette rapidité n'eſt réelle que depuis le Tremblement de Terre de 1633. Il renverſa, dans la Riviere, une Montagne qui en rétrécit le lit, & forma une Péninſule qu'on a nommée Checoutimi, au-deſſus de laquelle il y a un Rapide que les Canots mêmes ne peuvent franchir. La profondeur du Saguenay, depuis ſon embouchure juſqu'à Checoutimi, eſt égale à ſa rapidité. On n'oſeroit y jetter les ancres, ſi l'on n'avoit pas la facilité d'amarrer les Bâtimens aux arbres, dont les bords de cette Riviere ſont couverts. *Journal du P. de Charlevoix, p.* 68.

(96) Les Abenaquis, dont la Langue eſt un Dialecte Algonquin, le nomment *Quelibec*, qui ſignifie ce qui eſt fermé, parceque de l'entrée d'une petite Riviere, nommée *la Chaudiere*, par où ces Sauvages venoient à Quebec, du voiſinage de l'Acadie, la Pointe de Levi, qui avance ſur l'Ile d'Orleans, cache entierement le Canal du Sud, comme l'Ile d'Orleans cache celui du Nord ; de ſorte que le Port de Quebec ne paroît de ce côté-là qu'une grande Baie.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

une belle nappe d'eau, d'environ trente piés de large, & quarante de haut, qui eſt immédiatement à l'entrée du petit Canal de l'Ile d'Orleans. On la voit, d'une longue Pointe de la Côte Méridionale du Fleuve, qui paroît ſe recourber ſur l'Ile d'Orleans. Cette Caſcade a reçu le nom de *Saut de Montmorency*, & la Pointe celui de Levi, à l'honneur de l'Amiral de Montmorency & du Duc de Ventadour, ſon Neveu, qui ont été tous deux ſucceſſivement, Vicerois de la Nouvelle France. On juge d'abord qu'une chute d'eau ſi abondante, & qui ne tarit jamais, doit être la chute de quelque grande Riviere; mais ce n'eſt que celle d'un petit Ruiſſeau, où dans quelques endroits on n'a pas de l'eau juſqu'à la cheville du pié, & qui tire ſa ſource d'un beau Lac, à douze lieues du Saut. La Ville eſt une lieue plus haut, & du même côté, à l'endroit même où le Fleuve eſt le plus étroit: mais l'eſpace, qui eſt entr'elle & l'Ile d'Orleans, forme un Baſſin d'une lieue de long & de large, dans lequel ſe décharge une Riviere nommée Saint Charles, qui vient du Nord-Oueſt. Quebec eſt ſitué entre l'embouchure de cette Riviere & le Cap aux Diamans, qui avance un peu dans le Fleuve. En 1608, les eaux du Fleuve qui, dans la Marée, montoient quelquefois juſqu'au pié du Rocher, ſe ſont retirées inſenſiblement, & laiſſent aujourd'hui à ſec un grand Terrein, où l'on a bâti la baſſe Ville. Elle eſt aſſez élevée au-deſſus du rivage, pour raſſurer les Habitans contre l'inondation.

Belle Nappe d'eau de la Rade.

Saut de Montmorency.

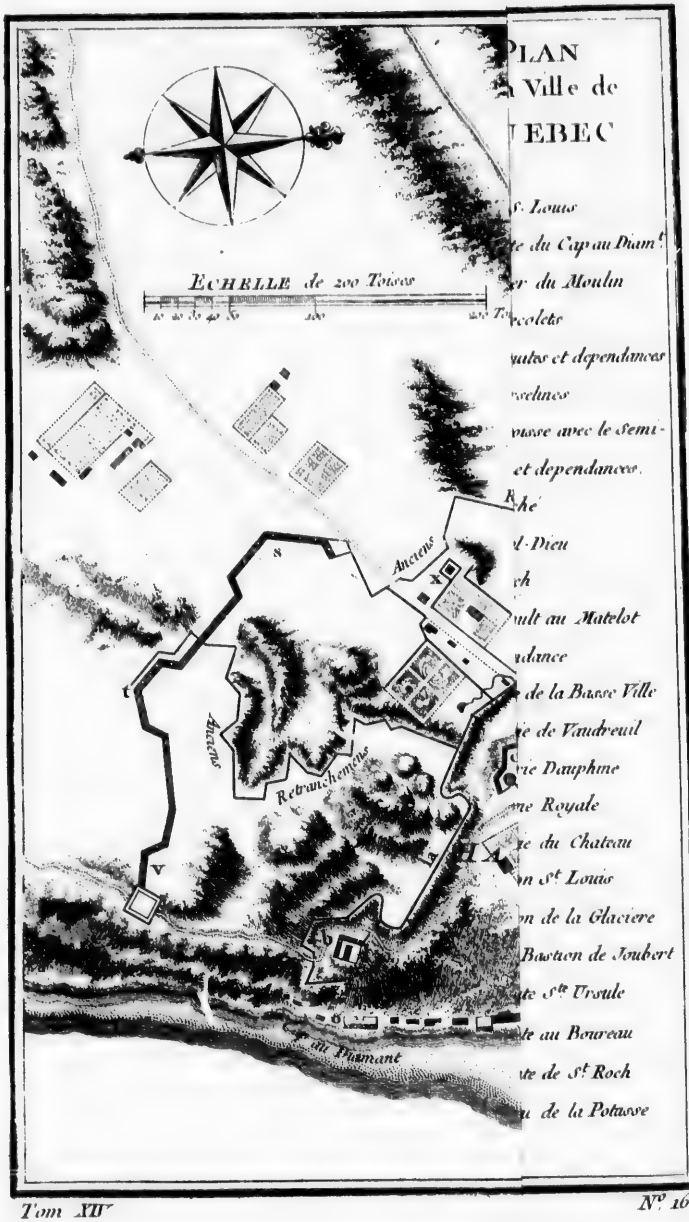
Riviere Saint Charles.

Fauxbourg de la baſſe Ville de Quebec.

En débarquant, on rencontre une Place de médiocre grandeur & de figure irréguliere, où s'offre en face une ſuite de Maiſons, adoſſées contre le Rocher, & fort bien bâties. Elles n'ont pas beaucoup de profondeur dans cette ſituation; mais elles forment une rue aſſez longue, qui occupe toute la largeur de la Place, & s'étend à droite & à gauche juſqu'à deux chemins qui conduiſent à la haute Ville. La Place eſt bornée, à gauche, par une petite Egliſe, & ſur la droite, par deux rangées paralleles de Maiſons. On en voit une autre rangée, entre l'Egliſe & le Port; & une autre encore au détour du Cap aux Diamans, ſur le bord d'une Anſe qui ſe nomme l'*Anſe des Meres*. Ce quartier eſt comme le Fauxbourg de la baſſe Ville.

Haute Ville.

Entre ce Fauxbourg & la grande rue, on monte à la haute Ville par une pente ſi roide, qu'on n'y peut monter qu'à pié, à l'aide de pluſieurs degrés: mais, de la Place, on a pratiqué, ſur la droite, un chemin, d'une pente plus douce, qui eſt bordé de Maiſons. C'eſt à l'endroit où les deux montées ſe réuniſſent, que la haute Ville commence, du côté du Fleuve; car on trouve encore une baſſe Ville, du côté de la Riviere Saint Charles. Le premier Bâtiment remarquable qu'on rencontre à droite du premier côté, eſt le Palais Epiſcopal: toute la gauche eſt bordée de Maiſons. Vingt pas plus loin, on ſe trouve entre deux Places aſſez grandes: celle de la gauche eſt la Place-d'Armes, ſur laquelle donne le Fort, où loge le Gouverneur Général. Les Récollets ont leur Couvent en face; & le reſte de ce contour eſt occupé par d'aſſez belles Maiſons. Dans la Place de la droite, on rencontre d'abord la Cathédrale, qui ſert de Paroiſſe à toute la Ville. Le Seminaire eſt à côté, ſur un angle formé par le Fleuve & par la Riviere Saint Charles. Vis-à-vis de la Cathédrale eſt le Col-


PLAN
la Ville de
QUEBEC
S. Louis
te du Cap au Diam.t
er du Moulin
ecolete
utes et dependances
celines
vusse avec le Semi-
et dependances.
he
l-Dieu
ch
ult au Matelot
dance
de la Basse Ville
e de Vaudreuil
ne Dauphine
ne Royale
e du Chateau
n St Louis
n de la Glaciere
Bastion de Joubert
te Ste Ursule
te au Boureau
te de St Roch
u de la Potasse
ECHELLE de 200 Toises
Anciens
Retranchemens
Cap au Diamant

Tom XIV

N.o 16.

lege des Jéſuites ; & dans les intervalles, il y a des Maiſons aſſez bien bâties.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

De la Place d'Armes on entre dans deux rues, traverſées par une troiſieme, qui forme une aſſez grande Ile, entierement occupée par l'Egliſe & le Couvent des Récollets. L'autre Place a deux deſcentes à la Riviere Saint Charles ; l'une qui eſt fort roide, à côté du Séminaire, & qui a peu de Maiſons ; l'autre, à côté du College : & celle-ci, qui tourne beaucoup, eſt bordée de Maiſons aſſez petites, paſſe devant l'Hôtel-Dieu à mi-côte, & ſe termine à l'Hôtel de l'Intendant. L'autre côté des Jéſuites, où eſt leur Egliſe, offre une aſſez longue rue, qui contient le Couvent des Urſulines.

Principaux édifices de Quebec.

Telle eſt la forme générale de Quebec. Faiſons obſerver que le fond ſur lequel eſt bâtie toute la haute Ville, eſt partie de marbre & partie d'ardoiſe : mais il faut paſſer à la deſcription particuliere des principaux Edifices.

Egliſe de N. D. de la Victoire.

L'Egliſe de la baſſe Ville, dédiée ſous le nom de Notre-Dame de la Victoire, eſt l'exécution d'un Vœu fait en 1690, pendant le Siege que Quebec eut à ſoutenir contre les Anglois. Elle ſert de Succurſale, pour la commodité des Habitans. Sa ſtructure eſt ſimple : une propreté modeſte en fait l'unique ornement. Quelques Sœurs d'une Congrégation Religieuſe, qui ſert l'Hôpital, tiennent une Ecole entre cette Egliſe & le Port.

Palais Epiſcopal. Beauté de ſa vue, & ſouhaits du P. de Charlevoix.

Le Palais Epiſcopal n'a de fini que la Chapelle, & la moitié des Edifices compris dans le Plan, ſuivant lequel il doit former un quarré long. Son Jardin s'étend juſques ſur la croupe du Rocher, & domine toute la Rade. L'Obſervateur, ſe livrant ici à ſon imagination, ne deſeſpere pas qu'un jour la Capitale de la Nouvelle France ne ſoit auſſi floriſſante que celle de l'ancienne. » Auſſi loin, dit-il, que la vue pourra porter, on ne » verra que des Bourgs, des Châteaux, des Maiſons de Plaiſance ; & déja » ce ſpectacle eſt ébauché. Quand le Fleuve de Saint Laurent, qui roule » majeſtueuſement ſes eaux, & qui les amene de l'extrémité du Nord » ou de l'Oueſt, y ſera couvert de Vaiſſeaux ; que l'Ile d'Orleans & les » bords des deux Rivieres qui forment le Port, découvriront de belles » Prairies, de riches Côteaux, & des Campagnes fertiles ; & que leur » manque-t'il, pour cela, que d'être mieux peuplées ? qu'une partie de » la Riviere Saint Charles, qui ſerpente agréablement dans une charmante » Vallée, ſera jointe à la Ville, dont elle fera, ſans doute, le plus beau » quartier ; que toute la Rade ſera revêtue de Quais magnifiques, le » Port entouré de ſuperbes Bâtimens ; & qu'on y verra trois ou quatre » cens Navires, chargés de richeſſes, qu'on n'a point encore fait valoir, » & qu'ils prendront en échange pour celles de l'Ancien & du Nou- » veau Monde, qu'ils y auront apportées : alors la terraſſe du Palais Epiſ- » copal offrira un point de vue auquel il n'y aura rien de comparable ; » & dès-à-preſent c'eſt un lieu d'une grande beauté.

Egliſe Cathédrale.

La Cathédrale mérite peu d'être le Siege du ſeul Evêché de l'Amérique Françoiſe. Elle ne ſeroit pas une belle Paroiſſe, dans un petit Bourg de France. Ce qu'elle a de plus remarquable eſt une Tour fort haute, ſo-

ECHELLE de 200 Toises
Retranchemens
Ancienne
Vieille
Ancienne
Retranchemens
Port pour les Barques

Tom XIV

PLAN
de la Ville de
QUEBEC

a. *Fort S. Louis*
b. *Redoute du Cap au Diam.t*
c. *Cavalier du Moulin*
d. *Les Recolets*
e. *Les Jesuites et dependances*
f. *Les Ursulines*
g. *La Paroisse avec le Seminaire et dependances.*
h. *L'Eveché*
i. *L'Hôtel-Dieu*
k. *S.t Roch*
l. *Le Sault au Matelot*
m. *L'Intendance*
n. *Eglise de la Basse Ville*
o. *Batterie de Vaudreuil*
p. *Batterie Dauphine*
q. *Batterie Royale*
r. *Batterie du Chateau*
s. *Bastion S.t Louis*
t. *Bastion de la Glaciere*
v. *Demi Bastion de Joubert*
x. *Redoute S.te Ursule*
v. *Redoute au Bouveau*
z. *Redoute de S.t Roch*
&. *Coteau de la Potasse*

N.o 16.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

lidement bâtie, & de quelque apparence dans l'éloignement. Le Seminaire, qui touche à cette Egliſe, eſt un grand quarré ; mais les Bâtimens ſont imparfaits. Deux Incendies, dont le ſecond, arrivé en 1705, les conſuma preſqu'entierement lorſqu'on achevoit de les rétablir, ont retardé les réparations de l'Edifice. Du Jardin, on découvre la Rade & la Riviere Saint Charles, autant que la vue peut s'étendre.

Fort de Quebec.

Le Fort eſt un fort beau Bâtiment, flanqué de deux Pavillons. On y entre par une Cour ſpacieuſe & réguliere ; mais il n'a point de Jardin, parcequ'il eſt conſtruit ſur le bord du Roc. Une belle galerie, avec un Balcon regnant, y ſupplée ; elle commande la Rade, juſqu'au milieu de laquelle on peut ſe faire entendre, avec un Porte-voix, & l'on a la vue de toute la baſſe Ville ſous ſes piés. En ſortant, on entre à gauche dans une grande eſplanade, d'où l'on monte par une pente douce à la cime du Cap aux Diamans, qui compoſe une fort belle Platte-forme. Avec une charmante Perſpective, on y reſpire l'air le plus pur ; & l'on y a le ſpectacle d'un grand nombre de Marſouins, qui jouent ſur la ſurface des eaux. Il n'eſt pas rare d'y trouver des Diamans, plus beaux que ceux d'Alençon. On les taille fort bien à Quebec. Ils y étoient autrefois fort communs, & le Cap en a tiré ſon nom. La deſcente, du côté de la Campagne, eſt encore plus douce que vers l'Eſplanade.

Couvent des Récollets.

Les Récollets ont une fort belle Egliſe ; ornée d'une large tribune, qui regne à l'entour, mais un peu maſſive. C'eſt l'ouvrage d'un Convers de l'Ordre. Entre pluſieurs Tableaux, d'une peinture groſſiere, on diſtingue ceux du Frere Luc. La Maiſon eſt grande, bien bâtie, commode, accompagnée d'un Jardin ſpacieux & bien cultivé.

Couvent des Urſulines.

Les Urſulines, comme le Séminaire, ont eu le malheur d'eſſuïer deux Incendies. Elles ont ſi peu de fond, qu'après la premiere de ces deux diſgraces, on fut tenté de les faire retourner en France : cependant par leur œconomie, leur travail & leur ſobriété, joint au reſpect qu'elles s'attirent dans la Colonie, elles ſont parvenues deux fois à ſe rétablir. Elles dorent, elles brodent. Toutes leurs occupations ſont utiles & de bon goût.

College des Jéſuites.

Le College des Jéſuites, qui n'étoit autrefois qu'un amas groſſier de Barraques Françoiſes & de Cabanes Sauvages, a pris une fort belle forme ; mais la ſituation n'en eſt pas fort avantageuſe. Il manque de vue. Celle de la Rade, qu'il avoit en perſpective, eſt aujourd'hui maſquée par la Cathédrale & le Seminaire. Le Jardin eſt grand, & terminé par un petit Bois, reſte de l'ancienne Forêt qui couvroit autrefois cette Montagne. L'Egliſe, en dehors, n'a de beau qu'un aſſez joli clocher ; elle eſt couverte d'ardoiſes, & c'eſt la ſeule qui le ſoit au Canada, où juſqu'à préſent tous les toits ſont de bardeaux. Dans l'intérieur, elle eſt fort ornée. » Une Tribune legere, & bordée d'une baluſtrade de fer, peint & doré, » d'un fort bon ouvrage ; une Chaire bien dorée, & bien travaillée en » fer & en bois ; quelques bons Tableaux ; point de voute, mais un lam» bris plat, aſſez orné ; point de pavé, mais un bon plancher, qui rend » cette Egliſe ſupportable en Hiver, tandis qu'on eſt tranſi de froid dans » les autres « : c'eſt la deſcription du Religieux Voïageur. Il ne recon-

nut

nut point, dans quatre colomnes creuſes & groſſierement marbrées, qui font l'ornement du grand Autel, les quatre grandes colomnes cylindriques & maſſives, d'un ſeul bloc de porphyre noir, comme du jais, ſans taches & ſans fils, que la Hontan (97) repréſente avec affectation. On pardonneroit, dit-il, à ce Voïageur, s'il n'avoit bleſſé la vérité, que pour donner du luſtre aux Egliſes. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

L'Hôtel-Dieu a deux grandes Salles; l'une pour les Hommes, l'autre pour les Femmes. Tout y eſt propre & commode. L'Egliſe eſt derriere la Salle des Femmes, & n'a de remarquable que le Maître Autel, dont le Rétable eſt fort beau. Cette Maiſon eſt deſſervie par des Religieuſes Hoſpitalieres de Saint Auguſtin, d'une Congrégation qui ſe nomme la *Miſericorde de Jeſus*. Les premieres ſont venues de Dieppe, & n'avoient pas mal commencé à ſe loger; mais leur Maiſon n'eſt point achevée. Sa ſituation, à mi-côte, dans un lieu plat, qui avance un peu ſur la Riviere Saint Charles, les fait jouir d'une fort belle vue. Hôtel Dieu.

L'Hôtel de l'Intendant porte le nom de Palais, à Quebec, parcequ'il ſert aux Aſſemblées du Conſeil Supérieur. C'eſt un vaſte Pavillon, dont les deux extrémités débordent de quelques piés, & où l'on monte par un Perron à double rampe. La façade du Jardin, d'où l'on a la vue de la petite Riviere, & qui y conduit de plein pié, eſt beaucoup plus riante que celle de l'entrée. La cour offre, à droite, les Magazins du Roi: derriere, c'eſt la Priſon. La porte d'entrée eſt maſquée par la Montagne qui forme la haute Ville, & qui ne préſente, en cet endroit, qu'un Rocher déſagréable à la vue. Ce Palais a ſouffert deux Incendies, dont on rapporte le dernier à l'année 1726. Hôtel de l'Intendant, nommé le Palais.

En ſuivant la rue, ou le chemin qui la borne, on entre dans la Campagne, & l'on ſe rend, par un demi-quart de lieue de marche, à l'Hôpital général. C'eſt le plus bel Edifice du Canada. Les Récollets en occupoient anciennement le terrein: M. de Saint Vallier, Evêque de Quebec, les transfera dans la Ville, acheta leur emplacement, & fit une dépenſe de cent mille écus pour la fondation de l'Hôpital. Le ſeul défaut de cet Etabliſſement eſt d'être bâti dans un Marais, qu'il ſera toujours difficile de deſſécher. Trente Religieuſes y ſont emploïées à ſervir les Pauvres: c'eſt un eſſain de l'Hôtel-Dieu de Quebec, diſtingué néanmoins par quelques Réglemens particuliers, & par une croix d'argent qu'elles portent ſur la poitrine. La plûpart ſont des Filles de condition. Hôpital Général.

Quebec n'eſt pas régulierement fortifié; mais, depuis longtems, on s'efforce d'en faire une bonne Place. Elle eſt déja capable d'une vigoureuſe défenſe. Le Port eſt flanqué de deux Baſtions, qui ſont preſqu'à fleur d'eau dans les grandes Marées; c'eſt-à-dire qu'ils ſont élevés de vingt-cinq piés; car, dans les Equinoxes, la Marée monte à cette hauteur. Un peu au-deſſus du Baſtion de la droite, on en a fait un demi, qui eſt pris dans le Rocher; & plus haut, à côté de la Galerie du Fort, il y a vingt-cinq pieces de canon en batterie. Au-deſſus eſt un petit Fort Fortifications de Quebec.

(97) Ce Voïageur n'a pas toujours traité civilement les Jéſuites.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

quarré, qu'on nomme la Citadelle ; & les chemins qui conduiſent d'une Fortification à l'autre, ſont fort eſcarpés. La gauche du Port, le long de la Rade, offre de bonnes batteries de canons & de mortiers. De l'angle de la Citadelle, qui regarde la Ville, on a fait une oreille de baſtion, d'où un rideau, tiré en équerre, va joindre un cavalier fort exhauſſé, ſur lequel on trouve un Moulin bien fortifié. En deſcendant du cavalier, on rencontre, à la portée du fuſil, une premiere Tour, bien baſtionnée ; enſuite une ſeconde, à la même diſtance de l'autre. Suivant les premieres vues, tout devoit être revêtu d'une chemiſe, qui auroit eu les mêmes angles que les Baſtions, & qui ſeroit venue ſe terminer à l'extrémité du Roc, devant le Palais, où l'on a déja conſtruit une petite Redoute, auſſi-bien que ſur le Cap aux Diamans. Ce deſſein eſt demeuré ſans exécution : mais tel étoit l'état de la Place, en 1711, lorſque les Anglois en tenterent la Conquête avec auſſi peu de ſuccès que de prudence : il n'avoit pas changé en 1720 (98) ; & l'on n'a rien publié, depuis, qui nous ait apporté d'autres lumieres.

Nombre des Habitans. Leur caractere & leurs uſages.

On ne compte gueres, à Quebec, plus de ſept mille ames : mais dans ce petit nombre, la peinture qu'on nous fait des principaux Habitans, & de leurs uſages, donne l'idée d'une ſocieté fort agréable. Un Gouverneur Général, avec un Etat Major, de la Nobleſſe, des Officiers & des Trouppes, un Intendant, un Conſeil Supérieur & des Juriſdictions Juſubalternes, un Grand-Voïer, un Grand-Maître des Forêts, dont la Juriſdiction eſt aſſurément la plus étendue de l'Univers, des Marchands aiſés, ou qui vivent comme s'ils l'étoient, un Evêque & un Seminaire nombreux, des Récollets & des Jéſuites, trois Communautés de Filles, bien compoſées, des Cercles brillans chez la Gouvernante & chez l'Intendante : voilà, ſuivant les termes du Voïageur, dequoi paſſer le tems ſans ennui. Auſſi chacun s'efforce-t'il d'y contribuer. On joue ; on fait des parties de Promenade : l'Eté, en caleche ou en canot ; l'Hiver, en Traineau ſur la nége, ou en patins ſur la glace. On chaſſe beaucoup : quantité de Gentilshommes n'ont gueres que cette reſſource pour vivre à leur aiſe. Les Nouvelles courantes ſe réduiſent à peu de choſe, parceque le Païs en fournit peu, & que celles de l'Europe arrivent tout-à-la fois ; mais elles font l'occupation d'une bonne partie de l'année. On raiſonne ſur le paſſé ; on conjecture ſur l'avenir ; les Sciences & les Beaux-Arts ont leur tour ; & la converſation ne languit point. Les Canadiens, c'eſt-à-dire les Créoles du Canada, reſpirent en naiſſant un air de liberté qui les rend fort agréables dans le commerce de la vie ; & nulle part on ne parle plus purement la Langue Françoiſe : il eſt aſſez remarquable qu'il n'y ait ici aucun accent. On n'y voit point de Particuliers riches, parceque chacun aime à ſe faire honneur de ſon bien, & que perſonne ne s'attache à théſauriſer. On fait bonne chere, on ſe met fort proprement : tout le monde eſt ici de bonne taille, & le ſang eſt fort beau dans les deux ſexes. L'enjouement, la politeſſe & la douceur ſont auſſi des avantages communs ; &

(98) Un Plan, qui fut alors envoïé en France, par M. de Lery, Ingénieur en chef à Quebec, pour être mis au Louvre avec les autres, ne contenoit rien de plus.

la groſſiereté, dans les manieres comme dans le langage, n'eſt pas même connue à la Campagne (99).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Il eſt important de ſuivre le Voïageur dans ſes différentes courſes, pour joindre, à la deſcription des lieux, d'utiles obſervations dont elle eſt toujours accompagnée. Le 19 de Mars 1721, étant parti de Quebec en traîneau, pour ſe rendre à la Ville des Trois Rivieres, qui en eſt éloignée de vingt-cinq lieues, il fit très legerement ſept lieues juſqu'à la *Pointe aux Trembles*, une des bonnes Paroiſſes du Païs. L'Egliſe en eſt grande, bien bâtie, & les Habitans y ſont fort aiſés. En général, les anciens Habitans ſont plus riches au Canada, que les Seigneurs; & l'on en donne la raiſon: ce n'étoit qu'une grande Forêt, lorſque les François commencerent à s'y établir. Des Officiers, des Gentilshommes, des Communautés, à qui l'on donna des Seigneuries, n'étoient pas capables de les mettre eux-mêmes en valeur, & n'avoient pas des fonds aſſez conſidérables pour y emploïer un nombre d'Ouvriers ſuffiſant. Il fallut y établir des Habitans, qui ſe trouvant obligés de travailler beaucoup avant que de pouvoir y recueillir dequoi ſubſiſter, ne purent s'engager, avec les Seigneurs, qu'à des redevances fort modiques; de ſorte qu'avec les lods & ventes, qui ſe réduiſent preſqu'à rien, le droit du Moulin, & la Métairie, une Seigneurie de deux lieues de front & d'une profondeur illimitée eſt d'un revenu fort médiocre, dans un Païs ſi peu peuplé, & dont le Commerce intérieur eſt ſi foible (1).

Route de l'Obſervateur.

La Pointe aux Trembles.

A dix-ſept lieues de la Pointe aux Trembles, on trouve, ſur la même route, la Baronie de Beckancourt, qui contient un Village d'Abenaquis; & vis-à-vis, de l'autre côté du Fleuve, une autre Baronie, nommée Port-neuf. La demeure du Baron de Beckancourt eſt à l'entrée d'une petite Riviere, qui coule toute entiere dans ſon Domaine, & qui en a pris le nom. Elle ſe nommoit auparavant la *Riviere puante*, pour avoir été quel-

Baronies de Beckancourt & de Port-neuf.

Riviere autrefois nommée Puante.

(99) Le même Voïageur joint, à ce Portrait, une comparaiſon des Colonies Angloiſes du Voiſinage avec celle de la Nouvelle France. Qui ne connoîtroit, dit-il, les deux Etabliſſemens que par la maniere de vivre, d'agir & de parler, des Colons, ne balanceroit pas à juger que la nôtre eſt la plus floriſſante Il regne, dans la Nouvelle Angleterre, & dans les autres Provinces Angloiſes du Continent de l'Amérique, une opulence dont il ſemble qu'on ne ſait point profiter; & dans la Nouvelle France, une pauvreté cachée par un air d'aiſance, qui ne paroît point étudié. Le Commerce & la culture des Plantations fortifient la premiere; l'induſtrie, ſoutient la ſeconde, & le goût de la Nation y répand un agrément infini. Le Colon Anglois amaſſe du bien, & ne fait aucune dépenſe ſuperflue; le François jouit de ce qu'il poſſede, & ſouvent fait parade de ce qu'il n'a point. Les Anglois Amériquains ne veulent point de guerre, parcequ'ils ont beaucoup à perdre, & ne ménagent point les Sauvages, parcequ'ils ne croient point en avoir beſoin; la Jeuneſſe Françoiſe, par des raiſons contraires, déteſte la paix, & vit bien avec les Naturels du Païs, dont elle s'attire l'eſtime pendant la guerre, & l'amitié en tout tems, &c. *Journal d'un Voïage de l'Amérique*, *p.* 80.

(1) On ajoute que c'eſt une des raiſons qui ont porté Louis XIV à permettre » à » tous Nobles & Gentilshommes habitués » au Canada, de faire le Commerce tant » par Mer que par Terre «. Au reſte, il n'y a, dans tout le Païs, aucune Seigneurie, même de celles qui ſont titrées, à laqueile le droit de Patronage ſoit attaché. Ce droit eſt réſervé à l'Evêque, par une Ordonnance de l'année 1685, où Sa Majeſté déclare qu'il n'eſt pas cenſé honorifique. La portion congrue des Curés eſt païée ſur les Dixmes, qui appartiennent à l'Evêque.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

que tems infectée d'un grand nombre de corps morts, après un combat fort ſanglant entre deux Nations ſauvages. On traverſe ici le Fleuve de Saint Laurent pour ſe rendre aux Trois Rivieres; & rien n'eſt plus charmant que la ſituation de cette Ville. Elle eſt bâtie ſur un côteau de ſable, qui n'a gueres de ſtérile que l'eſpace qu'elle peut occuper en s'aggrandiſſant; car elle n'a point encore beaucoup d'étendue : mais elle eſt environnée de tout ce qui peut rendre une Ville agréable, & la faire parvenir à l'opulence. Le Fleuve, large d'une demie lieue, coule au pié. Au-delà, ce ſont des Campagnes cultivées, fertiles, & couronnées des plus belles Forêts du Monde. Un peu au-deſſous, & du même côté, le Fleuve reçoit une aſſez belle Riviere, qui ne s'y joint qu'après en avoir reçu deux autres, l'une à droite, l'autre à gauche; & delà vient le nom de Trois Rivieres, que la Ville a pris dans ſon origine. Au-deſſus, & preſqu'à la même diſtance, on trouve le Lac Saint Pierre, long de ſept lieues & large de trois. Ainſi rien ne borne la vue de ce côté là, & le Soleil paroît ſe coucher dans les ondes. Ce Lac, qui n'eſt qu'un élargiſſement du Fleuve, reçoit pluſieurs Rivieres, & n'eſt pas moins renommé pour l'abondance que pour la bonté de ſon Poiſſon.

Ville des Trois Rivieres.

Sa ſituation.

Lac Saint Pierre.

On ne compte pas plus de ſept ou huit cens François dans la Ville des Trois Rivieres, quoiqu'elle ait, dans ſon voiſinage, des Mines d'excellent fer, qui ſeroient capables d'enrichir une grande Ville. On n'a commencé, que depuis peu à les faire valoir. Au reſte le petit nombre des Habitans de cette Ville n'empêche point que ſa ſituation ne la rende importante: c'eſt un des plus anciens Etabliſſemens de la Colonie; & l'on y a vû, dès les premiers tems, un Gouverneur, avec un Etat Major. Un Couvent de Récollets, une aſſez belle Paroiſſe, deſſervie par les mêmes Religieux, & un très bel Hôpital, qui fait partie d'un Couvent d'Urſulines, où l'on en compte quarante, chargées de l'office d'Hoſpitalieres (2), ſont les principaux édifices des Trois Rivieres. Dès l'année 1650, le Sénéchal de la Nouvelle France, dont la Juriſdiction eſt abſorbée par le Conſeil ſupérieur, avoit un Lieutenant dans cette Ville : aujourd'hui, elle n'a plus qu'une Juſtice ordinaire, avec un Lieutenant Général pour Chef.

Iles de Richelieu.

A l'extrémité du Lac Saint Pierre, on voit un grand nombre d'Iles, de différentes grandeurs, qui ſe nomment les *Iles de Richelieu*; & ſur la gauche, en remontant de Quebec, on en trouve ſix autres, qui bordent une Anſe aſſez profonde, où ſe décharge une belle Riviere, dont la ſource eſt au voiſinage de la Nouvelle Yorck. Les Iles, la Riviere, & tout le Païs qu'elle arroſe, portent le nom de Saint François. Toutes ces Iles étoient autrefois remplies de Cerfs, de Daims, de Chevreuils & d'Orignaux, qui ont diſparu. On pêche d'excellens Poiſſons dans la Riviere de Saint François. L'Hiver, on fait des trous dans la glace, pour y paſſer des filets de cinq ou ſix braſſes de long, qu'on retire ordinairement chargés de Bars, de Poiſſons dorés, d'Achigans, & ſurtout d'une eſpece de Brochets, nommés *Maſquinongés*, qui ont la tête plus groſſe que les nôtres, & la gueule ſous un muſeau recourbé. Les Sauvages du Canton ſont des Abe-

Iles & Riviere de Saint François.

(2) C'eſt encore une Fondation de M. de Saint Vallier, premier Evêque de Quebec.

naquis, parmi leſquels il ſe trouve quelques Algonquins, des Sokokis, & des Mahingans, plus connus ſous le nom de Loups, qui étoient autrefois établis ſur la Riviere de Manhate, dans la Nouvelle York, & qu'on en croit même originaires. Les Abenaquis ſont venus à Saint François, des Côtes méridionales de la Nouvelle France, les plus proches de la Nouvelle Angleterre. Leur premier établiſſement, dans cette tranſmigration, fut une petite Riviere qui ſe joint au Fleuve de Saint Laurent, vis-à-vis de Sillery, c'eſt-à-dire une lieue & demie au-deſſus de Quebec, vers le Sud, près d'une chute d'eau qu'on nomme le Saut de la Chaudiere. Ils ſont à preſent ſur le bord de la Riviere Saint François, à deux lieues de ſon embouchure dans le Lac Saint Pierre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Des Trois Rivieres, en traverſant le Lac Saint Pierre, & tirant au Sud, l'Obſervateur n'emploïa qu'une demie journée pour ſe rendre à Saint François (3). Il en partit le 13; & le lendemain il entra dans Mont-réal. Ce dernier trajet eſt de vingt-cinq lieues. Quelque agrément qu'il y ait à le faire en Hiver, dans un traîneau, par la commodité de ſe promener ſur des Cañaux glacés, entre des Iles qui paroiſſent avoir été plantées à la ligne, comme des Orangers, le coup d'œil n'eſt pas beau dans une ſaiſon, où le blanc prend par-tout la place des plus belles couleurs de la Nature. Le climat eſt fort rude au Lac de Saint Pierre (4): mais lorſqu'on a paſſé les Iles de Richelieu, il ſemble qu'on ſoit tranſporté tout-à-coup dans une autre Région. L'air devient plus doux, le terrein plus uni, le Fleuve plus beau, & ſes bords plus rians. On y rencontre des Iles, quelques-unes habitées, & d'autres dans leur état naturel, mais qui forment, toutes, les plus beaux Païſages du monde.

Païs depuis les Trois Rivieres juſqu'à Mont-réal.

L'Ile de Mont-réal, qui eſt comme le centre de ce beau Païs, a dix lieues de long, de l'Eſt à l'Oueſt, & près de quatre dans ſa plus grande largeur. La Montagne, d'où elle tire ſon nom, & qui a deux têtes, d'inégale hauteur, eſt preſqu'au milieu de la longueur de l'Ile; mais elle n'eſt qu'à demie lieue de la Côte méridionale, où la Ville de Mont-réal eſt ſituée. Le nom de *Ville-Marie*, que cette Ville reçut dans ſa Fondation, n'a pû paſſer en uſage. Il ne ſe conſerve que dans les Actes publics, & parmi les Seigneurs de l'Ile, qui en ſont fort jaloux. On a déja remarqué que ce ſont les Sulpiciens. Comme toutes les terres de l'Ile ſont très bonnes, & que la Ville n'eſt gueres moins peuplée que celle de Quebec, cette Seigneurie, ſuivant l'Obſervateur, vaut, du moins, une demie douzaine des meilleures du Canada. C'eſt le fruit de la ſageſſe & du travail des Seigneurs.

Deſcription de l'Ile & de la Ville de Mont-réal.

La Ville de Mont-réal offre un aſpect fort riant. Elle eſt bien ſituée & bien bâtie. L'agrément de ſes environs & de ſes vues inſpire une gaieté dont tous les Habitans ſe reſſentent. Elle n'eſt pas fortifiée. Une Paliſſade

(3) Toujours en Traineau, car la glace avoit encore toute ſa force le 11 de Mars.

(4) Plus on deſcend le Fleuve, plus le froid eſt piquant, parcequ'on avance plus au Nord. On a dit que Quebec eſt par les quarante-ſept degrés cinquante-ſix minutes de Latitude: les Trois Rivieres ſont par les quarante-ſix & quelques minutes; & Montréal entre les quarante-quatre & les quarante-cinq. Le Fleuve fait un coude au Sud, après le Lac Saint Pierre.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

baſtionnée, & fort mal entretenue, fait toute ſa défenſe, avec une mauvaiſe redoute, ſur un petit Tertre qui ſert de Boulevard, & va ſe terminer en pente douce à une petite Place quarrée. Autrefois elle étoit ouverte, & ſans ceſſe expoſée aux inſultes des Sauvages ou des Anglois. Ce fut le Chevalier de Callieres, Frere du Plénipotentiaire à Riſwick, qui la fit fermer, pendant qu'il en étoit Gouverneur; & depuis quelques années elle eſt ceinte d'un bon mur. Mais ſa plus forte défenſe conſiſte dans la valeur de ſes Habitans.

Haute & Baſſe Ville.

Leurs principaux Edifices.

Sa forme eſt un quarré long, ſitué ſur le bord du Fleuve : le terrein s'élevant inſenſiblement, partage la Ville, dans ſa longueur, en haute & baſſe. La premiere contient la Paroiſſe, le Séminaire, les Récollets, les Jéſuites, & le logement du Gouverneur; la ſeconde, l'Hôtel-Dieu, les Magaſins du Roi & la Place d'Armes. Au-delà d'un petit Ruiſſeau, qui vient du Nord-Oueſt, & qui borne la Ville du même côté, on trouve l'Hôpital général, accompagné de quelques Maiſons; & ſur la droite, au-delà des Récollets, dont le Couvent eſt à l'extrémité de la Ville de ce côté là, on a commencé à former une eſpece de Fauxbourg, qui ſera quelque jour un fort beau Quartier. Les Jéſuites n'ont point une Maiſon ſpacieuſe; mais leur Egliſe eſt grande & bien bâtie. Le Couvent des Récollets a plus d'étendue, & la Communauté en eſt plus nombreuſe. Le Séminaire eſt au centre de la Ville, & ſe fait reconnoître pour la Maiſon ſeigneuriale. Il communique à l'Egliſe Paroiſſiale, qui a plus d'apparence que la Cathédrale de Quebec. Le Couvent des Filles de la Congrégation, quoiqu'un des plus grands édifices de la Ville, ſuffit à peine pour loger une ſi nombreuſe Communauté : c'eſt le Chef-d'Ordre & le Noviciat d'un Inſtitut qui a pris naiſſance au Canada, & qui s'y rend fort utile. L'Hôtel-Dieu eſt ſervi par des Religieuſes, dont les premieres ont été tirées de celui de la Fleche en Anjou. Leur Egliſe & leur Salle des Malades ſont deux forts beaux Bâtimens; mais elles n'en ſont pas moins pauvres, & les revenus de leur fondation ne ſont pas proportionnés à leurs ſervices. L'Hôpital Général doit ſon établiſſement à un Particulier, nommé *Charon*, qui emploïa tout ſon bien à former une Société d'Hommes charitables, dans la double vue de prendre ſoin des Malades, & d'inſtruire les jeunes Gens de la Campagne. Son projet fut rempli en 1719 : mais il n'y a pas ſurvécu aſſez long-tems pour le confirmer; & la Cour aïant refuſé à ſes Sectateurs la permiſſion de prendre un engagement irrévocable, on craint pour la durée de ce nouvel Inſtitut.

Environs de Mont-réal.

Entre l'Ile de Mont-réal & la Terre-Ferme, vers le Nord, on trouve une autre Ile, d'environ huit lieues de long, & de deux dans ſa plus grande largeur. Elle fut d'abord nommée l'Ile de *Montmagni*, du nom d'un Gouverneur du Canada qui la poſſedoit. Enſuite elle fut donnée aux Jéſuites, qui l'appellerent l'*Ile de Jeſus*. On n'explique point comment elle eſt paſſée entre les mains des Sulpiciens, qui ont entrepris de la peupler, & qui lui ont conſervé ſon dernier nom. Le Canal, qui ſépare les deux Iles, eſt nommé la Riviere des Prairies, parceque des deux côtés il en arroſe de fort belles. Son cours eſt embarraſſé, vers le milieu, par un

Rapide, qu'on appelle le *Sault du Récollet*, depuis qu'un Religieux de cet Ordre, s'y eſt noïé. Le troiſieme Bras du Fleuve eſt ſemé d'un prodigieux nombre d'Iles, & porte le nom de *Milles-Iles*, ou de *Riviere de Saint Jean*. A la tête de l'Ile de Jeſus, on voit la petite Ile *Bizard* (5); & plus haut, vers le Sud, l'Ile *Perrot* (6), qui a deux lieues de long & preſque la même largeur. L'Ile Bizard termine le Lac des deux Montagnes, & l'Ile Perrot le ſépare de celui Saint Louis. Ce qu'on nomme le Lac des Montagnes, eſt proprement l'embouchure d'une grande Riviere, nommée la Riviere des Ontaouais, qui ſe jette ici dans le Fleuve Saint Laurent. Elle a deux lieues de long, ſur à-peu-près la même largeur. Le Lac Saint Louis, qui eſt un peu plus grand, n'eſt auſſi qu'un élargiſſement du Fleuve. Juſqu'à preſent la Colonie Françoiſe n'alloit pas plus loin à l'Oueſt; mais on commence à faire de nouvelles Habitations au-delà, & partout les terres ſont excellentes.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Dans les dernieres guerres, on a regardé, comme la ſûreté de Montréal & des lieux voiſins, deux Villages d'Iroquois Chrétiens & le Fort de Chambli. Le premier des deux Villages, qui ſe nomme *Saut de Saint Louis*, eſt ſitué en Terre-Ferme, du côté du Sud, trois lieues au-deſſus de Mont-real. Ses Habitans, qui ſont en grand nombre, ont toujours été une des plus fortes Barrieres de la Colonie contre les Iroquois idolâtres & contre les Anglois de la Nouvelle York. Il a changé deux fois de place, dans l'eſpace de deux lieues: après avoir été près du Rapide, dont il porte le nom, il eſt aujourd'hui dans une ſituation charmante. Le Fleuve y eſt fort large, & couvert d'Iles; celle de Mont-real eſt en perſpective d'un côté; & de l'autre, la vue n'eſt pas bornée vers le Lac Saint Louis, qui commence un peu plus haut. L'Egliſe de ce Village & la Maiſon des Miſſionnaires ſont deux des plus beaux édifices du Païs. Le ſecond ſe nomme *la Montagne*, parcequ'il a ſubſiſté long-tems ſur la double Montagne, d'où l'Ile de Mont-réal tire ſon nom. A préſent, il eſt en Terre-Ferme, vis-à-vis de l'extrémité occidentale de cette Ile, & ce ſont des Sulpiciens qui le gouvernent.

Deux Villages d'Iroquois Chrétiens.

Le Fort de Chambly a toujours paſſé pour un Poſte de la derniere importance. Dans l'origine de la Colonie Françoiſe, les Iroquois deſcendoient juſqu'au centre des Habitations, par une Riviere qui ſe décharge dans le Fleuve de Saint Laurent, un peu au-deſſus du Lac Saint Pierre, & que cette raiſon fit nommer alors la Riviere des Iroquois. Depuis, on l'a nommée *Riviere de Richelieu*, en faveur d'un Fort de ce nom, qu'on avoit conſtruit à ſon embouchure. Enſuite, ce Fort aïant été ruiné, un Officier, nommé *Sorel*, en fit conſtruire un autre, auquel on donna ſon nom, qui s'eſt communiqué à la Riviere: elle le conſerve encore, quoique le Fort ne ſubſiſte plus. Delà, remontant la Riviere, l'eſpace d'environ dix-ſept lieues, toujours au Sud, mais prenant un peu du Sud-Oueſt, on trouve un Rapide, & vis-à-vis, une eſpece de petit Lac, formé par la Riviere même: c'eſt ſur le bord du Rapide, & vis-à-vis du Lac, qu'eſt

Fort de Chambly.

(5) Nom d'un Officier Suiſſe à qui elle appartenoit, & qui eſt mort Major de Mont-réal.

(6) Ainſi nommée par M. Perrot, Pere de la Comteſſe de la Roche-Alard, & de la Préſidente de Lubert.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

ſitué le Fort de *Chambly*. Il fut d'abord élevé en bois, par un Officier qui lui donna ſon nom, dans le tems même que Sorel conſtruiſoit le ſien; mais vers l'an 1721, on l'a bâti de pierres, & flanqué de quatre Baſtions. Il n'eſt jamais ſans une forte garniſon. Les terres voiſines ſont ſi bonnes, qu'on s'eſt empreſſé d'y faire des Habitations; & l'on ne deſeſpere pas d'y voir naître quelque jour une bonne Ville. De Chambly au Lac de Champlain, on ne compte que huit lieues: la Riviere Sorel traverſe ce Lac; & l'Auteur obſerve que la Nouvelle France n'a peut-être point de Canton qu'il ſoit plus à propos de peupler. Il ajoute que le climat y eſt doux, que les Habitans y auront pour voiſins les Iroquois; » bonnes » gens, dit-il, qui ne chercheront point querelle aux François, lorſqu'ils » les verront en état de ne les pas craindre, & qui s'accommoderont en» core mieux de ce Voiſinage que de celui de la Nouvelle York.

Divers Rapides.

Mais continuons de remonter avec lui le Fleuve de Saint Laurent. Il partit du Saut de Saint Louis le premier de Mai, pour aller paſſer la nuit à la Pointe occidentale de l'Ile de Mont-réal. Le lendemain, après avoir employé la matinée à viſiter le Païs, qu'il trouva fort beau, il traverſa le Lac Saint Louis, pour ſe rendre aux *Caſcades*; nom qu'on donne à un Rapide ſitué préciſement au-deſſus de l'Ile Perrot, qui fait la ſéparation du Lac Saint Louis & du Lac des deux Montagnes. On l'évite, en prenant un peu à droite, pour faire paſſer les Canots à vuide dans un endroit qu'on nomme le Trou; enſuite, les tirant à terre, on fait un portage d'un demi quart de lieue, qui devient néceſſaire pour éviter un ſecond Rapide nommé le Buiſſon: c'eſt une belle Nappe d'eau, qui tombe d'un Rocher plat, d'environ un demi pié de hauteur. L'Obſervateur juge qu'on pourroit ſe délivrer de cet embarras, en creuſant un peu le lit d'une petite Riviere, qui ſe décharge dans une autre, au-deſſus des Caſcades.

Néceſſité d'un Fort à la Galette.

Au-deſſus du Buiſſon, la largeur du Fleuve eſt d'un grand quart de lieue; & les terres, des deux côtés, ſont excellentes. On avoit commencé à défricher celles qui ſont ſur la Riviere Septentrionale; & rien ne ſeroit plus aiſé que d'y faire un grand chemin, depuis la Pointe qui eſt vis-à-vis de l'Ile de Mont-réal, juſqu'à l'Anſe qu'on nomme *la Galette*. Il paroît même, qu'un Fort ſeroit mieux placé & plus néceſſaire à la Galette qu'à Catarocoui, parcequ'il n'y paſſe pas un Canot ſans être apperçu; au lieu qu'à Catarocoui, on ſe dérobbe facilement derriere les Iles. Cette obſervation eſt d'un Commiſſaire des Guerres (7), qui fut envoïé, de la part du Roi, en 1706, pour viſiter tous les Poſtes éloignés. Il remarqua, d'ailleurs, » que les terres étant très bonnes, aux environs de » la Galette, on y auroit toujours des vivres en abondance; ſans comp» ter qu'en deux jours de bon vent, une Barque pourroit aller de la Ga» lette à Niagara. Un des objets, diſoit-il, qu'on s'étoit propoſés, en » conſtruiſant le Fort de Catarocoui, étoit le Commerce avec les Iro» quois: or ces Sauvages viendroient auſſi volontiers à la Galette qu'à » Catarocoui. Ils auroient, à la vérité, un peu plus de chemin à faire; » mais ils éviteroient une traverſée de huit ou neuf lieues dans le Lac

(7) M. Clerambaut d'Aigremont.

» Ontario;

» Ontario : enfin le Fort de la Galette couvriroit tout le Païs qui eſt » entre la Riviere des Ontaouais & le Fleuve de Saint Laurent ; car ce » Canton n'eſt point abordable du côté du Fleuve, à cauſe des Rapides, » & les bords de la Riviere des Ontaouais ſont faciles à garder.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Le 3 de Mai, l'Obſervateur fit trois lieues pour ſe rendre aux Cedres : c'eſt un troiſieme Rapide, qui a pris ſon nom d'une grande quantité de Cedres qu'on voïoit autrefois dans ce lieu, mais qui ont été preſque tous coupés. Le 4, un accident, qui creva un de ſes Canots, ne lui permit point de paſſer le quatrieme Rapide, quoiqu'il ne ſoit qu'à deux lieues & demie du précédent. Le 5, il paſſa le Lac de Saint François, qui a ſept lieues de long, & trois dans ſa plus grande largeur. Les terres, des deux côtés, ſont baſſes, & n'en paroiſſent pas moins bonnes. La route, depuis Mont-réal juſqu'ici, tient un peu du Sud-Oueſt ; & le Lac Saint François court Oueſt-Sud-Oueſt & Eſt-Nord-Eſt. Le 6, il fallut paſſer les chênaux du Lac : c'eſt le nom qu'on donne à des Canaux formés par un grand nombre d'Iles, dont le Fleuve eſt preſque couvert en cet endroit, & qui rendent le Païs charmant. Le reſte du jour fut emploïé à franchir des Rapides, dont le plus conſidérable, qu'on nomme *le Moulinet*, eſt effroïable à la vue, & coute beaucoup de peine à paſſer. On fit néanmoins ſept lieues le même jour, & l'on alla camper au bas du *Long Saut*, Rapide d'une demie lieue de long, que les Canots ne montent qu'à demi chargés. On le paſſa le 7 au matin, pour naviger enſuite juſqu'à trois heures du ſoir. Après l'éloge que l'Obſervateur a fait du climat, & la différence qu'il y a remarquée à meſure qu'on monte le Fleuve, il paroît fort ſurprenant d'entendre ici qu'au milieu du mois de Mai, il gela, la nuit ſuivante, comme il fait en France au mois de Janvier. On étoit néanmoins ſous les mêmes Paralleles que le Languedoc. Le 9, on paſſa le Rapide nommé *Ploc*, éloigné du Long Saut d'environ ſept lieues, & de cinq des *Gallots*, qui eſt le dernier. La Galette eſt une lieue & demie plus loin, & l'on y arriva le 10. Tout le Païs, qui eſt entre cette Anſe & les Gallots, mérite de l'admiration. Les Forêts y ſont charmantes ; & l'on y remarque, ſurtout, des Chênes d'une beauté extraordinaire.

Lac de Saint François.

A cinq ou ſix lieues de la Galette, on trouve une Ile, nommée *Tonihata*, longue d'une demie lieue, dont un Iroquois, fort affectionné aux François, avoit obtenu le Domaine, avec une Patente de Conceſſion qu'il ſe faiſoit honneur de montrer. L'Obſervateur vante l'eſprit de ce Sauvage, quoiqu'il n'eut pas laiſſé, dit-il, de vendre ſa Seigneurie pour quatre pots d'eau-de-vie ; mais s'étant réſervé l'uſufruit, il y avoit raſſemblé dix-huit ou vingt Familles de ſa Nation : dans toute ſa conduite, il affectoit d'imiter les manieres Françoiſes. Delà juſqu'au Fort de Catarocoui, il ne reſte qu'environ quinze lieues, dans l'eſpace deſquelles on traverſe une eſpece d'Archipel, nommé les *Mille-Iles*, & qui en contient du moins plus de cinq cens. Enſuite, on n'a qu'une lieue & demie juſqu'au Fort. Le Fleuve eſt ici plus libre, & large d'une demie lieue. On laiſſe à droite trois grandes Anſes, aſſez profondes ; & le Fort eſt bâti dans la troiſieme. C'eſt un quarré à quatre Baſtions, qui n'occupe pas moins d'un quart-de-

Ile de Tonihata.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

lieue de circuit. Il eſt conſtruit de pierres, & ſa ſituation eſt extrêmement agréable, ſurtout vers le Fleuve, dont les bords préſentent un Païſage fort varié. Il en eſt de même de l'entrée du Lac Ontario, qui n'en eſt qu'à une demie lieue. Elle eſt ſemée d'Iles, de différentes grandeurs, toutes revêtues d'arbres, & rien n'y termine l'horiſon. Ce Lac a reçu d'abord le nom de Saint Louis; enſuite celui de Frontenac, qui avoit été donné auſſi au Fort de Catarocoui, dont le Comte de Frontenac eſt le Fondateur: mais inſenſiblement le Lac a repris ſon ancien nom, qui eſt *Ontario*, & le Fort celui de l'Anſe dont il occupe les bords. Le Terrein, depuis la Galette, eſt très bon, quoique ſur la liſiere il n'en ait pas l'apparence. On voit au milieu du Fleuve, vis-à-vis du Fort, une très belle Ile, où l'on avoit mis des Porcs, qui ont multiplié, & dont elle a pris ſon nom. L'Ile aux Cedres & l'Ile aux Cerfs en ſont deux petites, au-deſſous de la grande, à demie lieue l'une de l'autre. L'Anſe de Catarocoui eſt double; c'eſt-à-dire qu'elle a, vers ſon milieu, une Pointe qui avance beaucoup; & ſous laquelle il y a un fort bon mouillage pour les grandes Barques. Le derriere du Fort eſt un Marais, où le Gibier eſt en abondance. Autrefois il ſe faiſoit un Commerce conſidérable au Fort de Catarocoui, ſurtout avec les Iroquois, dont les Habitations en ſont au Sud; & c'étoit pour les attirer, autant que pour les tenir en reſpect, que le Fort avoit été bâti: mais ce Commerce ne s'eſt pas ſoutenu long-tems, & les Barbares n'en ont pas moins fait de mal à la Colonie. Ils ont actuellement quelques Familles aux environs du Fort, comme il s'en trouve auſſi quelques-unes des Miſſiſaguès, Nation Algonquine, qui a trois Bourgades ſur le Lac; l'une au bord Orientale; l'autre à Niagara, & la troiſieme dans le Détroit.

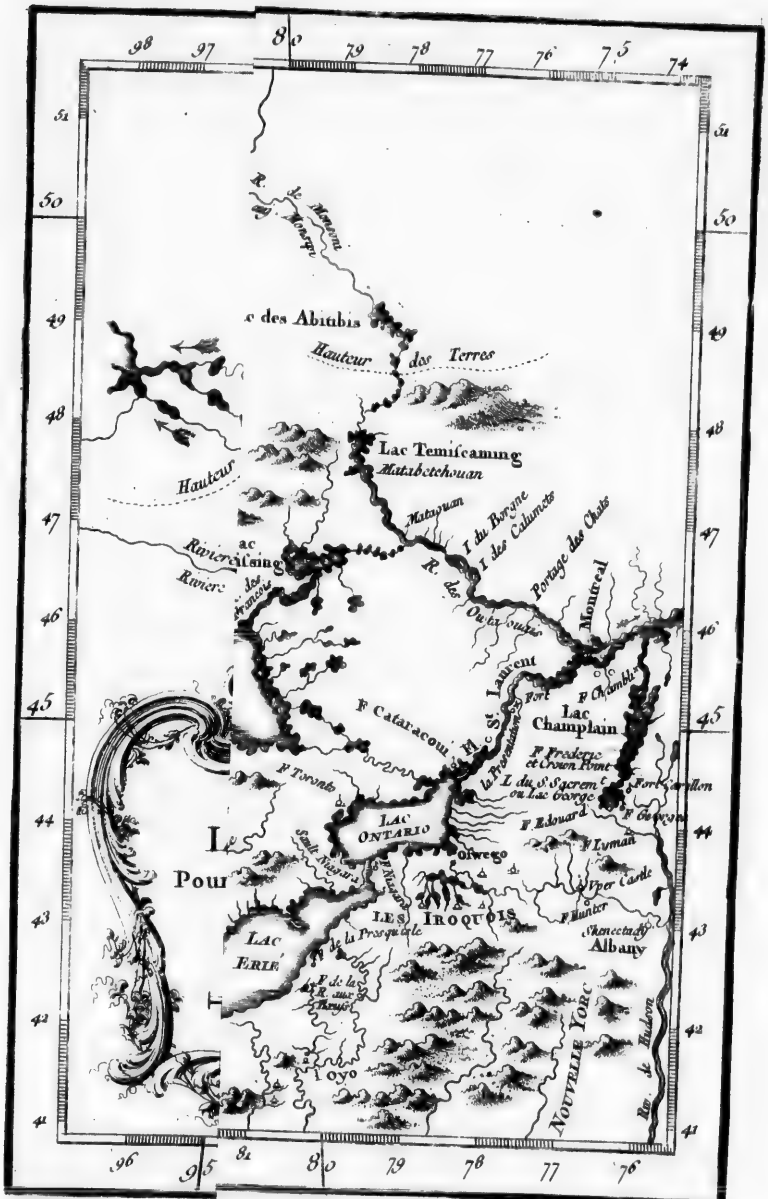
Deſcription du Fort de Catarocoui.

Vignes des Bois de la Nouvelle France.

De Catarocoui, l'Obſervateur n'avoit que ſix lieues à faire juſqu'à l'Ile aux Chevreuils, où l'on trouve un fort bon Port, qui peut recevoir de grandes Barques; mais divers obſtacles aïant retardé ſa navigation, il paſſa la nuit dans un lieu fort incommode, où il vit néanmoins, pour la premiere fois, des vignes dans la Forêt. La plûpart des arbres ont, dit-il, leur ſep, qui s'éleve juſqu'au ſommet. Il n'avoit point encore fait cette remarque, parcequ'il s'étoit toujours arrêté dans des lieux ouverts; mais on l'aſſura que rien n'étoit ſi commun juſqu'au Mexique. Ces vignes ont le pié fort gros, & portent beaucoup de raiſins. Les grains ne ſont que de la groſſeur d'un pois, apparemment faute de culture. C'eſt un rafraîchiſſement ſi délicieux pour les Ours, qu'ils vont les chercher ſur les plus grands arbres; mais ils n'ont que le reſte des Oiſeaux, qui ont bientôt vandangé des Forêts entieres.

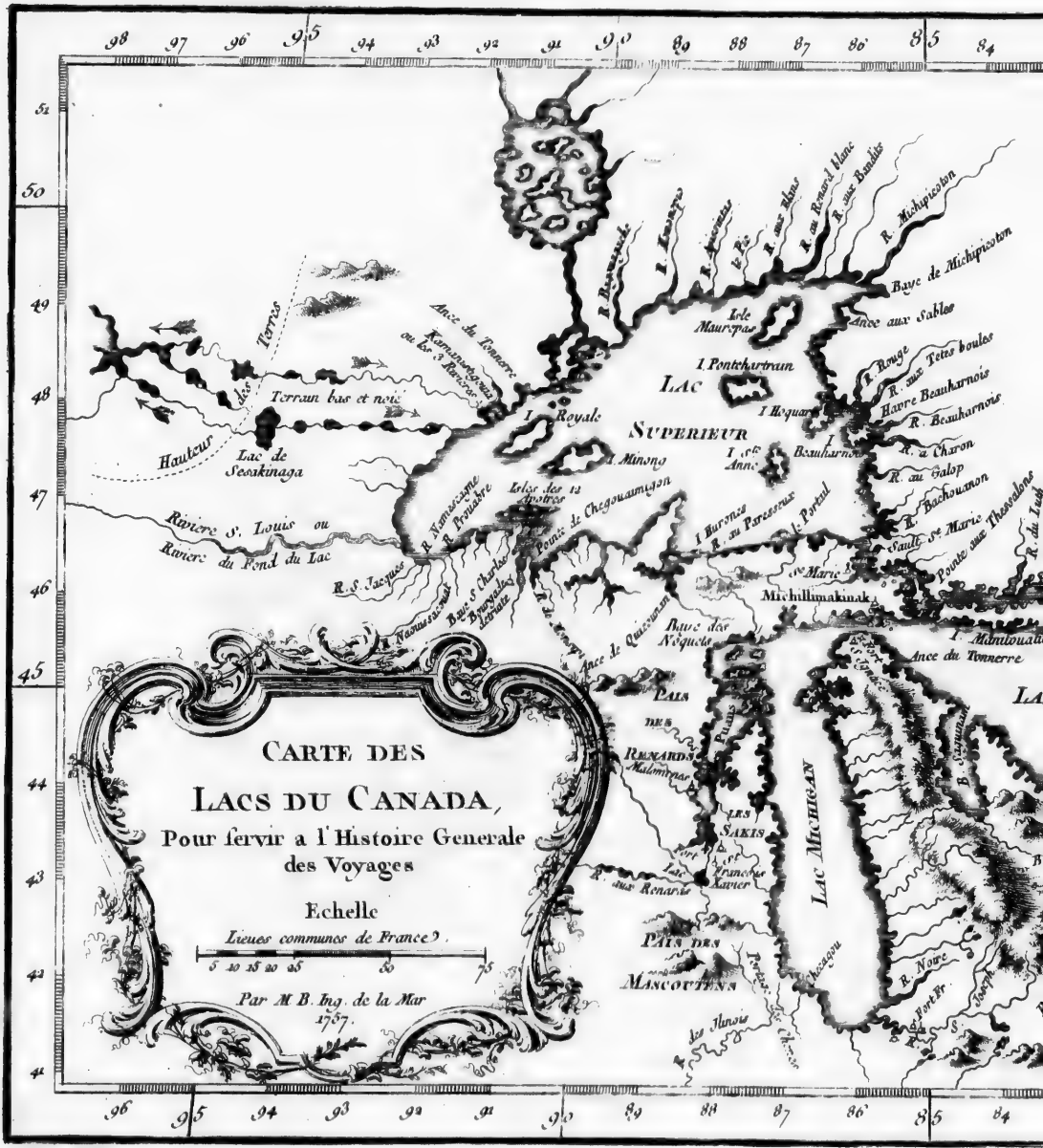
Differentes Rivieres.

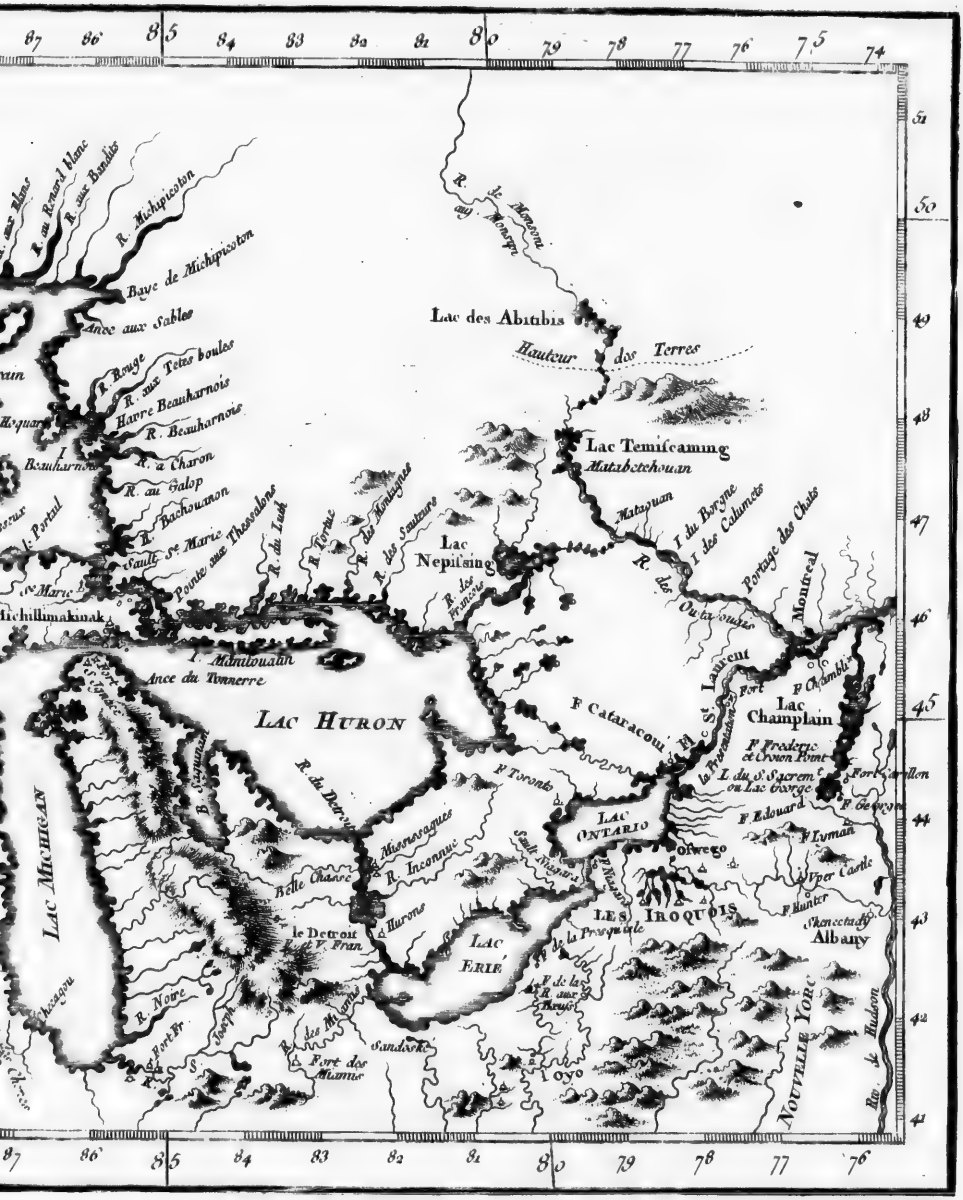
Le 13, après avoir paſſé l'Ile aux Chevreuils, & s'être arrêté trois lieues plus loin, à l'Ile aux *Gallots*, qui eſt par les quarante-trois degrés trente-trois minutes, il fallut faire une traverſée d'une lieue & demie, pour arriver à la Pointe, que cette raiſon fait nommer *Traverſe*. On gagne ainſi plus de quarante lieues, qu'il faudroit faire en cotoïant la Terre ferme. De la Pointe de l'Ile aux Gallots, on découvre, à l'Oueſt, la Riviere de Chouguen, ou d'*Onnontagué*, qui en eſt éloignée de quatorze lieues. Dans le calme, on tire droit ſur cette Riviere, pour s'épargner encore un cir-


98 97 80 79 78 77 76 75 74
51
50
49
48
47
46
45
44
43
42
41
96 95 81 80 79 78 77 76
R. de Moscou
c des Abitibis
Hauteur des Terres
Lac Temiscamung
Matabetchouan
Hauteur
Matapiran
I du Boyne
I des Calumets
R. des Outaouas
Portage des Chats
Montreal
Riviere des Francois
Riviere
ac
sing
St Laurent
Fort
F Chambly
Lac Champlain
F Catarakoui
F Frederic et Crown Point
L du St Sacrement ou Lac George
Fort Carillon
F Edouard
F Oswego
F Lyman
F Tiorondi
LAC ONTARIO
Oswego
South Bay
Upper Castle
F Hunter
LES IROQUOIS
Skenectady
Albany
LAC ERIE
F de la Presqu'isle
F de la R. aux Bœufs
NOUVELLE YORC
Ri. de Hudson
Loyo

Tom XIV.

N°. 18.


CARTE DES
LACS DU CANADA,
Pour servir a l'Histoire Generale
des Voyages
Echelle
Lieues communes de France
Par M B. Ing. de la Mar
1757.
LAC SUPERIEUR
LAC MICHIGAN
Terres
Terrain bas et noir
Hauteur
Lac de Sesakinaga
Riviere S. Louis ou
Riviere du Fond du Lac
Isles des 12 Apotres
Pointe de Chegouamigon
Baye de Michipicoton
Isle Maurepas
Ance aux Sables
I. Pontchartrain
I. Royale
I. Minong
Isle Bauharnois
Havre Beauharnois
R. Bauharnois
Michillimakinak
Baye des Nesquets
Ance du Tonnerre
PAIS DES RENARDS
LES SAKIS
PAIS DES MASCOUTENS
Les Illinois
R. Noire
Tom XIV.


87 86 85 84 83 82 81 80 79 78 77 76 75 74
51 50 49 48 47 46 45 44 43 42 41
R. Michipicoton
Baye de Michipicoton
Ance aux Sables
R. Bouge
R. aux Tetes boules
Havre Beauharnois
R. Beauharnois
R. a Charon
R. au Galop
R. Bachouanon
Sault Ste Marie
Pointe aux Theosalons
R. du Lusk
R. Torrent des Montagnes
R. des Sauteurs
Lac Nepissing
R. des Francois
R. de la Monegue
Lac des Abitibis
Hauteur des Terres
Lac Temiscamink
Matabetchouan
Matapuan
I. du Borgne
I. des Calumets
Portage des Chats
R. des Outaouas
Montreal
St. Laurent
Fort
Lac Champlain
F. Frederic et Chouen Point
L. du St. Sacrement ou Lac George
F. Edouard
F. Lyman
Upper Castle
F. Hunter
Schenectady
Albany
Hudson
NOUVELLE YORC
LES IROQUIS
Oswego
LAC ONTARIO
F. Toronto
F. Cataracoui
LAC HURON
Manitouatin
Ance du Tonnerre
R. du Detroit
Missesagues
R. Inconnue
Belle Chasse
le Detroit
Iluronc
LAC ERIE
la Presqu'isle
F. de les R. aux Bœufs
Sandoske
Fort des Miamis
R. Noire
Fort Fr.
Chicagou
LAC MICHIGAN
Ohio
R. Monongu
R. Ohio

N° 18.

cuit de q
prenant
d'abord c
Traverſe ;
che, deux
celle de l
même dif
changea t
la terre la
ſept heure
puis que
perdre tou
guerre aux
leſquelles
qu'aux nue
le bois, du
à cinq poi
dans, & b
dans une
dont il eſt
degrés de
quelquefois
Juillet, l'O
aux arbres.
terre a été
échauffée p
a, dans ce
Frontiere d

Quelques
la Riviere
ſont baſſes,
déchargent
eſt un fort b
A dix lieues
la Côte, da
peu ſablonn
nes, qu'on
gouins eſt u
verte de Boi
che, on app
trée d'une
ſe rend de
l'intervalle,
rieuſes (8).
ſoit ni large

(8) L'Auteur
le même qui je

cuit de quinze ou vingt lieues. Six Rivieres qu'on laiſſe à gauche, en prenant cette route, ſont célebres par l'excellence de leur Poiſſon : c'eſt d'abord celle de *l'Aſſomption*, qui n'eſt qu'à une lieue de la Pointe de Traverſe ; enſuite celle de *Sable*, trois lieues plus loin ; celle de *la Planche*, deux lieues au-delà ; celle de la *Grande Famine*, à deux autres lieues ; celle de la *Petite Famine*, à une lieue, & celle de la *Groſſe Ecorce*, à même diſtance. Quoique les apparences euſſent promis un beau tems, il changea tout-d'un-coup, & l'Obſervateur eut beaucoup de peine à gagner la terre la plus proche, dont il étoit encore à trois lieues. Il aborda, vers ſept heures du ſoir, à l'Anſe de la *Famine*, qui porte ce triſte nom depuis que M. de la Barre, Gouverneur de la Nouvelle France, faillit d'y perdre toute ſon armée, par la faim & les maladies, en allant faire la guerre aux Iroquois. Les bords du Lac y ſont couverts de Forêts, dans leſquelles on diſtingue les chênes blancs & rouges, qui s'élevent juſqu'aux nues. On y voit un autre arbre, de la plus grande eſpece, dont le bois, dur, mais caſſant, reſſemble à celui du Plane, & dont la feuille, à cinq pointes, de médiocre grandeur, eſt d'un très beau verd en dedans, & blanche en dehors. C'eſt une eſpece de Cotonnier, qui porte dans une coque, de la groſſeur de celle des Marons d'Inde, un coton, dont il eſt malheureux qu'on ne puiſſe faire aucun uſage. A quarante-trois degrés de Latitude, & dans une ſaiſon auſſi avancée, où l'on reſſentoit quelquefois des chaleurs, telles qu'on les éprouve en France au mois de Juillet, l'Obſervateur étoit fort ſurpris de ne pas voir encore une feuille aux arbres. Il attribue cette lenteur de la Nature, aux néges, dont la terre a été couverte pendant pluſieurs mois : elle n'eſt pas encore aſſez échauffée pour ouvrir les pores des racines & faire monter la ſeve. Il y a, dans ce Canton, des Aigles d'une prodigieuſe groſſeur. On y eſt ſur la Frontiere du Païs des Iroquois.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Quelques lieues plus loin, l'Obſervateur paſſa devant l'embouchure de la Riviere d'Onnontagué, qui lui parut large d'un arpent. Les terres y ſont baſſes, mais revêtues de beaux Bois. C'eſt dans cette Riviere que ſe déchargent toutes celles qui arroſent les Cantons des Iroquois, & ſa ſource eſt un fort beau Lac, nommé *Gannantaha*, qui a des ſalines ſur ſes bords. A dix lieues de l'Onnontagué, on trouve la Baie des Goyogouins. Toute la Côte, dans cet eſpace, eſt variée de marais & de terres hautes, un peu ſablonneuſes, mais couvertes de très beaux arbres, ſurtout de chênes, qu'on croiroit plantés de la main des Hommes. La Baie des Goyogouins eſt un des plus beaux endroits du monde. Une Preſqu'Ile, couverte de Bois, s'avance au milieu, & forme comme un Théâtre. A gauche, on apperçoit, dans l'enfoncement, une petite Ile, qui cache l'entrée d'une Riviere, par où les Goyogouins deſcendent dans le Lac. On ſe rend de cette Baie à celle des Tſonnotouans ; mais on rencontre, dans l'intervalle, une petite Riviere, dont on rapporte des ſingularités fort curieuſes (8). Elle ſe nomme *Caſcouchiagon*. Quoique ſon embouchure ne ſoit ni large, ni profonde, elle s'élargit un peu plus haut, & les plus

Riviere d'Onnontagué.

Singularités du Caſcouchiagon.

(8) L'Auteur avertit qu'il les tenoit de M. de Joncaire, Officier digne de foi, & le même qui jetta les fondemens du Fort de Niagara.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

grands Vaiſſeaux y pourroient être à flot. Enſuite, on eſt arrêté par une chute, qui n'a pas moins de ſoixante piés de haut, & de deux arpens de large. Une portée de fuſil au deſſus, on en trouve une ſeconde, de même largeur, mais moins haute des deux tiers; & demie lieue plus loin, une troiſieme, haute de cent piés & large de trois arpens. Après ces grandes Cataractes, on rencontre pluſieurs Rapides; & cinquante lieues plus loin, on trouve une quatrieme chute, qui ne cede en rien à la troiſieme. Le cours de cette Riviere eſt de cent lieues; & lorſqu'on l'a remontée l'eſpace d'environ ſoixante, on n'en a que dix par terre, en prenant à droite, pour arriver à l'*Ohio*, ou la belle Riviere, dans un lieu nommé *Ganos*, où l'on trouve une Fontaine dont l'eau a l'épaiſſeur de l'huile & le goût du fer. Les Sauvages l'emploient dans leurs maladies, pour appaiſer toute ſorte de douleurs.

Belle Baie des Tſonontouans.

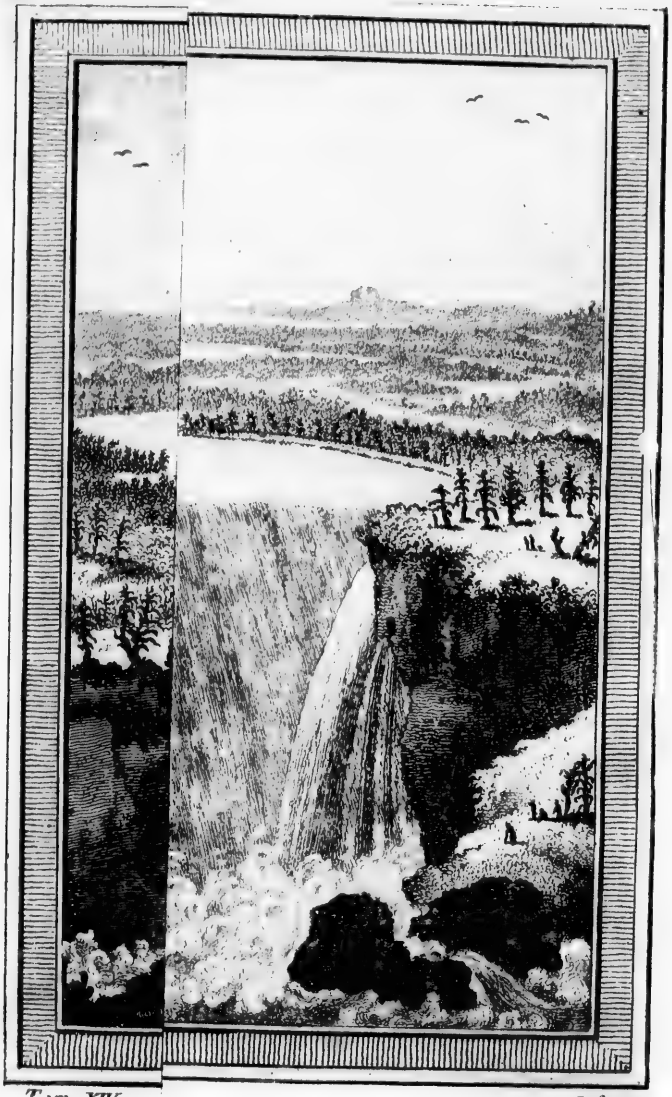
La Baie des Tſonontouans eſt charmante. Une jolie Riviere y ſerpente entre deux Prairies bordées de côteaux; & l'on y découvre des Vallées d'une grande étendue, qui ſont bornées par des Forêts. Le 22, on paſſa devant une autre Baie, qui ſe nomme le *grand Marais*, & dès l'après-midi du même jour, on entra dans le Détroit de Niagara. C'eſt un eſpace de quatorze lieues, qui fait la communication du Lac Erié avec le Lac Ontario, & par lequel le Fleuve Saint Laurent paſſe du premier dans l'autre. Depuis l'entrée, par le Lac Ontario juſqu'à la grande chute du Fleuve, ce Détroit porte le nom de Riviere de Niagara. L'intervalle eſt d'environ ſix lieues, & l'on trouve, à l'entrée, le Fort du même nom. Mais il n'exiſte que depuis le voïage du P. de Charlevoix. M. de Joncaire, qui en eſt le Fondateur, avoit alors un petit établiſſement trois lieues plus loin, ſur le bord du Détroit, accompagné de quelques Cabanes d'Indiens. On fait le Sud, en entrant dans la Riviere de Niagara; & l'Habitation de cet Officier, à laquelle on donnoit d'avance le nom de Fort, étoit ſur la gauche, à cette diſtance du lieu où le Fort eſt aujourd'hui.

Deſcription du fameux Saut de Niagara.

Après avoir paſſé quelques jours dans une Compagnie fort agréable (9), l'Obſervateur eut à monter d'affreuſes Montagnes, pour ſe rendre au fameux Saut de Niagara, au deſſus duquel il devoit ſe rembarquer. Ce voïage eſt de trois lieues; il étoit autrefois de cinq ou ſix, parcequ'on paſſoit de l'autre côté de la Riviere, c'eſt-à-dire à l'Occident, & qu'on ne s'embarquoit qu'à deux lieues au-deſſus de ſa chute; mais on a trouvé ſur la gauche, à un demi-quart de lieue de cette Cataracte, une Anſe où le Courant n'eſt pas ſenſible, & où l'embarquement ſe fait ſans péril.

La chute du Fleuve Saint Laurent, dans ce Détroit, forme une des plus belles caſcades de la Nature. Suivant les obſervations auxquelles on s'attache, la Hontan s'eſt également trompé ſur ſa hauteur & ſur ſa figure.

(9) Avec M. de Joncaire, il y avoit trouvé le Baron de Longueil, alors Lieutenant de Roi de Mont-réal, & qui en eſt mort Gouverneur; le Marquis de Cavagual, Fils du Marquis de Vaudreuil; M. de Senneville, Capitaine, & M. de la Chauvignerie, Enſeigne, Interprete du Roi pour la Langue Iroquoiſe, qui alloient négocier un accommodement avec le Canton d'Onnontagué. Voïez, ci-deſſous, l'Article des Nations Sauvages.



Tom XIV.

Cataracte de Niagara

racte de Niagara

N.º IX.

» Il eſt
» trois
» rabatt
» doute
» & du
» tagne
» qu'à l
» ces de
» peut s
» fil, il
» l'a ten
» métho
» mais i
» ſur qu
» mouill
» clure,
» haut,
» points
» moins
Sa figu
rence. Au
d'un dem
rejoindre.
cent; & c
un torren
vages, q
des néges
reſſent lo
que trois
avoit ſon
au-deſſu
ſa largeur
lentiſſent
qu'on ne
ſons, qui
il ne vit
volent pa
que la vio
ſeaux volt
C'eſt ſu
ſons porte
une Caver
ſourd, &
tendre à la
n'être mêm
eſt remplie

» Il eſt certain, dit l'Obſervateur, que ſi l'on meſure la hauteur par les trois Montagnes qu'on a d'abord à franchir, il n'y a pas beaucoup à rabattre des ſix cens piés que Delile lui donne dans ſa Carte ; & ſans doute il n'a riſqué ce paradoxe que ſur la foi du Baron de la Hontan & du P. Hennepin : mais en arrivant au ſommet de la troiſieme Montagne, j'obſervai que dans l'eſpace de trois lieues, qui me reſtoient juſqu'à la chute d'eau, il faut plus deſcendre que monter, & c'eſt à quoi ces deux Voïageurs n'avoient pas fait aſſez d'attention. Comme on ne peut s'approcher de la Caſcade que de ce côté, ni la voir que de profil, il n'eſt pas aiſé d'en meſurer la hauteur avec les Inſtrumens : on l'a tenté, avec une longue corde attachée au bout d'une perche ; & cette méthode n'a fait trouver que cent quinze ou ſix vingts piés de profondeur : mais il n'eſt pas poſſible de s'aſſurer ſi la perche ne s'eſt point arrêtée ſur quelque Rocher qui avançoit ; & quoiqu'on l'ait toujours retirée mouillée, auſſi-bien qu'un bout de la corde, on n'en peut rien conclure, parceque l'eau, qui ſe précipite de la Montagne, rejaillit fort haut, avec beaucoup d'écume. Pour moi, qui l'ai conſiderée de tous les points, d'où la vue le permet, j'eſtime qu'on ne ſauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante piés (10).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Sa figure eſt en fer de cheval, d'environ quatre cens pas de circonférence. Au milieu, elle eſt diviſée en deux, par une Ile fort étroite, & d'un demi-quart de lieue de long ; mais ces deux parties tardent peu à ſe rejoindre. Celle, qu'on ne voit que de profil, a pluſieurs pointes qui avancent ; & celle, qu'on découvre en face, paroit fort unie. La Hontan y ajoute un torrent, qui vient de l'Oueſt : peut-être n'étoit-ce que des eaux ſauvages, qui venoient ſe décharger par quelque ravine, pendant la fonte des néges. On juge aiſément qu'au-deſſous de cette chute, la Riviere ſe reſſent long-tems d'une ſi violente ſecouſſe : auſſi n'eſt-elle navigable que trois lieues après, & préciſément devant le lieu où M. de Joncaire avoit ſon Habitation. Elle ne devroit pas être moins impratiquable au-deſſus, puiſque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute ſa largeur ; mais outre l'Ile, qui la diviſe en deux, pluſieurs Ecueils ralentiſſent beaucoup la rapidité du Courant : il eſt néanmoins ſi fort, qu'on ne peut traverſer à l'Ile. On avoit dit à l'Obſervateur que les Poiſſons, qui s'y trouvoient engagés, tomboient morts dans la Riviere ; mais il ne vit rien d'approchant. On l'avoit même aſſuré que les Oiſeaux, qui volent par deſſus, ſe trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon que la violence du Rapide forme en l'air : cependant il vit de petits Oiſeaux voltiger aſſez bas, droit au-deſſus de la chute.

C'eſt ſur un Roc, que cette grande Nappe d'eau eſt reçue ; & deux raiſons portent à croire qu'elle y a trouvé, ou creuſé peut-être avec le tems, une Caverne de quelque profondeur. Premierement, le bruit y eſt fort ſourd, & ſemblable à celui d'un tonnerre éloigné. A peine ſe fait-il entendre à la diſtance de l'Habitation Françoiſe ; & ce qu'on y entend peut n'être même que le bouillonnement cauſé par les Rochers dont la Riviere eſt remplie dans cette intervalle ; d'autant plus qu'au-deſſus de la Cata-

(10) Journal Hiſtorique, pag. 233.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

racte, on ceſſe de l'entendre beaucoup plus près. La ſeconde raiſon, c'eſt qu'il ne reparoit rien de tout ce qu'on y laiſſe tomber. Au reſte, ſi l'on apperçoit quelque brouillard au-deſſus, c'eſt par derriere; & de loin, on le prendroit pour une fumée. Le terrein des trois lieues qu'on fait à pié, pour ſe rendre au Saut, & qui ſe nomme le Portage de Niagara, n'eſt ni bon, ni revêtu de beaux Bois; & l'on n'y ſauroit faire dix pas ſans marcher ſur une Fourmilliere, ou ſans rencontrer des Serpens à ſonnettes, ſurtout pendant la chaleur du jour.

Obſervations ſur le Lac Erié ou de Conty.

On compte environ ſept lieues du Saut de Niagara au Lac Erié. L'Obſervateur en partit le 27, & débouche heureuſement dans le Lac. Sa route, en côtoïant la Côte du Sud, eut été plus agréable que par celle du Nord, mais plus longue de moitié. Ce Lac a cent lieues de long, de l'Eſt à l'Oueſt. Sa largeur, du Nord au Sud, eſt d'environ trente. Le nom d'Erié eſt celui d'une Nation de la Langue Hurone, qui étoit établie ſur ſes bords, & que les Iroquois ont entierement détruite : il ſignifie *Chat*; & les Eriés ſont nommés, dans quelques Relations, la Nation des Chats. On trouve, en effet, dans le Païs, quantité de ces Animaux qui ſont plus gros que les nôtres; & leurs peaux ſont eſtimées. Le nom de *Conty*, qu'on donne auſſi au Lac Erié, lui vient apparemment du Chevalier de Tonti, qui devoit ſon avancement à ce Prince.

Le 28, après avoir fait dix-neuf lieues, l'Obſervateur ſe trouva devant la *grande Riviere*, qui vient de l'Eſt, par les quarante-deux degrés quinze minutes. Quoique les arbres fuſſent encore ſans verdure, le Païs lui parut beau. Il fit peu de chemin le 29 & le 30; mais le lendemain, il en fit beaucoup. Le 1 de Juin, aïant remonté, pendant près d'une heure, une Riviere, qui vient, dit-on, de fort loin, & qui coule entre deux belles Prairies, il eut à faire un Portage d'environ ſoixante pas, pour éviter le tour d'une Pointe qui avance quinze lieues dans le Lac, & qui ſe nomme la *Pointe longue* : quoique ſablonneuſe, elle porte naturellement beaucoup de vignes. Les jours ſuivans, il cotoïa un très beau Païs, caché quelquefois par des Rideaux deſagréables, mais de peu d'étendue. Le 4, il fut arrêté, une partie du jour, ſur une Pointe qui court trois lieues Nord & Sud, & qu'on appelle la *Pointe pelée*. Le Païs eſt rempli d'Ours : l'Hiver précedent, on en avoit tué, ſur cette ſeule Pointe, plus de quatre cens.

Ile des Serpens à ſonnettes.

Le 5, vers les quatre heures du ſoir, on apperçut la terre du Sud, & deux petites Iles qui en ſont très proches : elles ſe nomment *Iles des Serpens à Sonnettes;* & l'on aſſure qu'elles ſont ſi remplies de ces dangereux Reptiles, que l'air en eſt infecté. On entra dans le Détroit vers le ſoir, & l'on y paſſa la nuit, au-deſſus d'une très belle Ile, nommée l'Ile du Bois-blanc. Depuis la longue Pointe juſqu'au Detroit, la route n'eſt gueres qu'à l'Oueſt; mais depuis l'entrée du Détroit juſqu'à l'Ile Sainte Claire, qui en eſt à cinq ou ſix lieues, & delà juſqu'au Lac des Hurons, elle prend un peu de l'Eſt par le Sud. Ainſi tout le Détroit, qui a trente lieues de long, eſt entre les quarante-deux degrés douze ou quinze minutes, & les quarante-trois degrés & demi de Latitude Nord. Au-deſſus de l'Ile Sainte Claire, il s'élargit, juſqu'à former un Lac d'environ ſix lieues de long,

& dans quelques endroits, de même largeur, qui a pris le nom de l'Ile, ou qui lui a donné le ſien. On repréſente ce lieu comme le plus beau Canton du Canada. Côteaux, Prairies, Campagnes, Bois, Ruiſſeaux, Fontaines & Rivieres, tout y eſt merveilleuſement aſſorti. L'Obſervateur y vit des terres qui avoient porté du Froment, dix huit ans ſans interruption, ſans avoir été fumées. Les Iles y ſemblent placées à la main pour la ſatisfaction des yeux : le Fleuve & le Lac ſont fort poiſſonneux ; l'air y eſt pur, le climat temperé & fort ſain. Avant le Fort François, qui eſt à gauche, une lieue au-deſſous de l'Ile Sainte Claire, on trouve, du même côté, deux Villages aſſez nombreux, & fort proche l'un de l'autre. Le premier eſt habité par des Hurons *Tionontatés*, qui, après avoir long tems erré, s'étoient fixés d'abord au Saut de Sainte Marie ; le ſecond, par des *Pouteotamis* : un peu plus haut, on en voit un d'Ontaouais, Compagnons inſéparables des Hurons, depuis que les uns & les autres ont été chaſſés de leurs Païs par les Iroquois.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Le plus beau Canton du Canada.

Le Fort François, qui porte le nom de Pontchartrain, eſt environné de terres mêlées de ſable, qui n'en ſont pas moins fertiles, & de très belles Forêts, mais qui ont des fonds preſque toujours remplis d'eau. L'Obſervateur paroît déclaré pour l'opinion de ceux qui ſouhaiteroient un établiſſement plus conſidérable dans ce Détroit, malgré le riſque d'approcher trop les Pelleteries du Nord des Colonies Angloiſes. C'eſt une objection qu'il croit détruire, en prétendant que dans quelque lieu que ſoient les Sauvages, & quelques précautions qu'on y apporte, on ne les empêchera point de porter leurs Marchandiſes au-dehors, quand on ne leur fera pas trouver dans la Colonie Françoiſe les mêmes avantages qu'ils peuvent eſperer avec les Anglois. C'étoit le Chevalier de Tonti, qui commandoit alors dans le Fort de Pontchartrain.

Fort de Pontchartrain.

L'Obſervateur en partit le 18 de Juin, pour ſe rendre à Michillimakimac. Le Lac Sainte Claire, qu'il traverſa, offre des deux côtés un fort bon Païs. Vers la moitié de la traverſée, qui n'eſt que de quatre lieues, on laiſſe, ſur la gauche, une Riviere aſſez large, qu'on a nommée Riviere des Hurons, parceque les Indiens de cette Nations s'y réfugierent pendant la guerre des Iroquois ; & ſur la droite, preſque vis-à-vis, on en voit une autre, plus large encore, qu'on peut remonter l'eſpace de quatre-vingts lieues, rare avantage pour les Rivieres du Païs, ſans y trouver le moindre Rapide. La route, depuis le Fort du Détroit juſqu'au delà du Lac Sainte Claire, eſt à l'Eſt-Nord-Eſt : delà on tourne au Nord par l'Eſt juſqu'au Sud, pendant quatre lieues, après leſquelles on trouve à droite un Village de Miſſiſſagués, ſitué dans un terrein fertile, à l'entrée des plus belles Prairies du monde. De ce Village, au Lac des Hurons, on compte douze lieues, d'un Païs toujours charmant : c'eſt un beau Canal, bordé de grands Bois, qui ſont ſéparés par des Prairies entrecoupées d'Iles. On y ſuit toujours le Nord-quart-Nord-Eſt, juſqu'à l'entrée du Lac des Hurons, où la route eſt au Nord pendant douze autres lieues. Il n'y en a pas moins de cent, depuis le Détroit juſqu'à Michillimakimac. A vingt-cinq lieues de l'entrée du Lac, on paſſe ſur un Banc de roche nommé les Païs plats, qui n'a pas un demi pié d'eau. Enſuite, on s'avance vers la Baie de *Saguinam*, qui a

Lac de Sainte Claire.

DÉSCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

cinq ou ſix lieues d'ouverture, & trente de profondeur. Le fond de cette Baie, où les Outaouais ont un Village, eſt un beau Païs; mais de ſon entrée juſqu'à Michillimakimac, on ne trouve plus rien qui plaiſe à la vue. Dix lieues au-deſſus de la même Baie, on apperçoit deux Rivieres aſſez grandes, à moins d'une lieue l'une de l'autre; & quatre ou cinq lieues plus loin, l'Anſe *Tonnerre*, qui a trois lieues d'ouverture, mais peu de profondeur.

Fort de Michillimakimac.

Le Fort de Michillimakimac eſt à quarante-trois degrés trente minutes de Latitude du Nord. Il eſt fort déchu, depuis qu'on a transferé au Détroit la meilleure partie des Sauvages qui s'y étoient établis. Il n'en reſte, près du Fort, qu'un médiocre Village, où le Commerce des Pelleteries ne laiſſe pas de ſe ſoutenir, parceque c'eſt le paſſage d'un grand nombre de Nations Indiennes. La ſituation de ce Poſte eſt très avantageuſe, entre trois grands Lacs; celui de Michigan, ou des Illinois, celui des Hurons, & le Lac ſupérieur; tous trois navigables pour les plus grandes Barques, & les deux premiers ſéparés par un ſeul petit Détroit; ſans compter que les mêmes Bâtimens peuvent aller, ſans obſtacles, dans tout le Lac Erié juſqu'au Saut de Niagara. Quoiqu'il n'y ait de communication, entre le Lac des Hurons & le Lac ſupérieur, que par un Canal de vingt-deux lieues, coupé de Rapides, les Canots peuvent apporter juſqu'à Michillimakimac tout ce qu'on tire du Lac ſupérieur.

Obſervations ſur le Lac ſupérieur.

L'Obſervateur donne au Lac ſupérieur deux cens lieues de long, de l'Eſt à l'Oueſt; quatre-vingt de largeur en pluſieurs endroits, du Nord au Sud, & cinq cens de tour. Toute ſa Côte méridionale eſt ſablonneuſe, aſſez droite, & fort incommodée des vents du Nord: la rive ſeptentrionale a moins de danger pour les Voïageurs, parcequ'avec moins de vent elle eſt bordée de Rochers, qui forment de petits Havres; & rien n'eſt plus néceſſaire que ces retraites, dans un Lac où l'on obſerve un phénomene aſſez ſingulier. Une tempête y eſt annoncée deux jours auparavant. D'abord on apperçoit, ſur la ſurface des eaux, un petit frémiſſement qui dure tout le jour, ſans augmentation ſenſible; le lendemain, d'aſſez groſſes vagues couvrent le Lac, & ne ſe briſent point de tout le jour, de ſorte qu'on peut avancer ſans crainte, & qu'avec un vent favorable on fait même beaucoup de chemin: mais le troiſieme jour, on voit le Lac tout en feu; & l'agitation des flots devient ſi furieuſe, qu'on a beſoin des aſyles qui ſe trouvent à la Côte du Nord. Sur celle du Sud, on eſt obligé, dès le ſecond jour, de camper aſſez loin du rivage.

Saut de Sainte Marie.

Les Jéſuites avoient, dans le Canal par où ce Lac communique à celui des Hurons, une Egliſe floriſſante, qu'ils nommoient le *Saut de Sainte Marie*, parcequ'elle étoit voiſine d'un Rapide cauſé par de gros Rochers. On a déja remarqué que les Indiens, qui la compoſoient, ont été transferés à Michillimakimac. Sur les bords du Lac, on trouve en quelques endroits de groſſes pieces de cuivre, qui ſont l'objet d'un culte ſuperſtitieux pour les Sauvages. Ils les regardent comme un préſent des Dieux qui habitent ſous les eaux; & quoiqu'ils n'en faſſent aucun uſage, ils ramaſſent avec ſoin les moindres fragmens. Anciennement, diſent-ils, on y voïoit un Rocher de cette matiere, qui s'élevoit beaucoup au-deſſus de l'eau; &

comme

comme il ne paroît plus, ils prétendent que les mêmes Dieux l'ont transporté dans quelque lieu caché. L'Obſervateur ne rejette point l'exiſtence d'un Rocher de cuivre, & juge qu'avec le tems les vagues peuvent l'avoir couvert de ſable. Il aſſure qu'on a découvert, en pluſieurs endroits, une quantité conſidérable de ce Métal, ſans avoir creuſé beaucoup; qu'il eſt preſque pur, & qu'un Frere Jéſuite, Orfevre de profeſſion, ſervant à la Miſſion du Saut Sainte Marie, en a fait des Chandeliers, des Croix & des Encenſoirs.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Cuivre des bords du Lac.

On compte quatre-vingts lieues, du Fort de Michillimakimac à la *Baie des Puans*, ou la grande Baie; & l'Obſervateur eut l'occaſion de faire ce voïage avec le Chevalier de Montigny. Ils s'embarquerent le 2 de Juillet. Pendant trente lieues, ils côtoierent une Langue de terre, qui ſépare le Lac Michigan du Lac ſupérieur, & qui n'a, dans quelques endroits, que quelques lieues de large. Le Païs eſt fort mauvais; mais il eſt terminé par une belle Riviere, nommée *la Maniſtie*, fort poiſſonneuſe, & ſurtout abondante en Eſturgeons. Un peu plus loin, en tirant au Sud-Oueſt, on entre dans un grand Golfe dont l'entrée eſt bordée d'Iles: il ſe nomme le Golfe ou la Baie des *Nokais*, du nom d'une très petite Nation qui eſt venue des bords du Lac ſupérieur, & dont il ne reſte que quelques Familles diſperſées, qui n'ont pas même de demeure fixe. Ce Golfe n'eſt ſéparé de la grande Baie, que par les Iles des *Pouteouatamis*, anciennes demeures des Sauvages du même nom. La plûpart ſont riches en Bois; mais la ſeule, qui ſoit encore peuplée, n'eſt ni la plus grande, ni la meilleure. Elle contient un Village, dont les Habitans ſe ſont toujours diſtingués par leur attachement pour les François.

Baie des Puans.

Golfe des Nokais.

Les deux Voïageurs furent arrêtés, le 6, par des vents contraires: mais le retour du calme leur aïant permis de s'embarquer le ſoir, au clair de la Lune, ils ne ceſſerent point d'avancer pendant vingt-quatre heures. Le Soleil étoit ſi brûlant, & l'eau de la Baie ſi chaude, que la gomme de leur Canot ſe fondit en pluſieurs endroits; & cette diſgrace les aïant obligés de s'arrêter, pour les réparations, ils ſe trouverent aſſiegés de diverſes ſortes de Mouches, qui leur firent paſſer une triſte nuit. Le lendemain, après avoir fait cinq ou ſix lieues, ils ſe trouverent devant une petite Ile, qui n'eſt pas loin de la Côte occidentale de la Baie, & qui leur cachoit l'entrée d'une Riviere, habitée par les Malomines. Ces Indiens, que les François ont nommés la Nation des *Folles Avoines*, apparemment parce qu'ils font leur nourriture de ce grain, ſont raſſemblés dans un ſeul Village. On vante la beauté de leur taille; & l'on prétend qu'avec la Langue des Nokais & des Sauteurs, qui les fait croire de la même origine, ils ont un langage particulier, dont ils ne communiquent la connoiſſance à perſonne. Un peu au-deſſous de la petite Ile, le Païs change tout-d'un-coup de face, & devient charmant: il a même quelque choſe de plus agréable que le Détroit; mais quoiqu'il ſoit couvert de beaux arbres, il paroit plus ſablonneux & moins fertile. Les *Otchagras*, qu'on a nommés les *Puans*, habitoient autrefois les bords de la Baie. On raconte qu'en aïant été chaſſés par les Illinois, ils ſe réfugierent dans la Riviere des Outagamis, qui ſe décharge au fond, & s'y placerent près d'un lieu ſi poiſ-

Nation des Folles Avoines.

Origine du nom de Baie des Puans.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

ſonneux, qu'on ne voïoit autour de leurs Cabanes que des Poiſſons pourris, dont l'air étoit infecté. C'eſt l'origine qu'on donne à leur nom. Les François ont, dans la Baie, un aſſez bon Fort, ſitué ſur la rive occidentale de la Riviere des Outagamis, à douze lieues de ſon embouchure. On voit, ſur la droite, un Village de Sakis; & les Otchagras ſont venus depuis peu s'établir autour du Fort. Leur Langue n'a point de rapport à celles des autres Nations du Canada: auſſi n'ont-ils gueres de commerce qu'avec les Peuples occidentaux. L'Obſervateur fut ſurpris de ſe voir préſenter, par les Otchagras, un piſtolet Catalan & une paire de ſouliers Eſpagnols, avec une drogue qui lui parut une eſpece d'onguent. Ils tenoient ces dépouilles, d'un *Aïoués*; & leur récit expliqua comment elles étoient tombées entre ſes mains. Il y avoit environ deux ans, que des Eſpagnols, venus, dirent-ils, du Nouveau Mexique, dans le deſſein de pénétrer juſqu'aux Illinois, & d'en chaſſer les François, qu'ils étoient fâchés de voir s'approcher du Miſſouri, avoient deſcendu ce Fleuve, & s'étoient jettés ſur deux Villages d'*Octotatas*, Peuple ami des Aïoués. Ces Sauvages, qui étoient encore ſans armes à feu, n'avoient pu faire beaucoup de réſiſtance; mais un troiſieme Village de la même Nation, qui n'étoit pas éloigné des deux autres, averti, par leur malheur, de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, dreſſa une embuſcade aux Vainqueurs: ils eurent l'imprudence d'y donner, & la plûpart furent maſſacrés. Ils avoient, entr'eux, deux Prêtres, dont l'un fut tué dans l'action, & l'autre, demeuré Priſonnier, ſe ſauva fort adroitement. Son cheval, qu'il manioit avec grace, lui avoit fait obtenir la vie. Un jour, que les Sauvages prenoient plaiſir à le voir caracoler, il s'éloigna inſenſiblement, & bien-tôt il diſparut. C'étoit, apparemment, un reſte de ſon bagage, ou la dépouille de quelqu'un des Morts, qui étoit paſſé chez les Otchagras. L'Obſervateur, comparant ce qu'il apprit de ces Indiens avec d'autres recits, ſe perſuade volontiers qu'il y a dans le Continent, des Eſpagnols ou d'autres Colonies Européennes, beaucoup plus au Nord que ce que nous connoiſſons du Nouveau Mexique & de la Californie; & qu'en remontant le Miſſouri, auſſi loin qu'il eſt poſſible, on trouveroit une grande Riviere qui coule à l'Oueſt juſqu'à la Mer du Sud. Il ajoute qu'indépendamment même de cette découverte, qu'il croit plus facile de ce côté-là que par le Nord, des indices uniformes, quoique recueillis en divers endroits, ne lui permettent pas de douter qu'en eſſaïant de pénétrer juſqu'à la ſource du Miſſouri, on n'y trouvât de quoi ſe dédommager de la fatigue & des frais d'une ſi grande entrepriſe (11).

Dépouille d'un Prêtre Eſpagnol.

Lumieres tirées d'un recit des Sauvages.

Un autre Voïage, qu'il fit de Michillimakimac à la Riviere de Saint Joſeph, fait connoître le Lac de Michigan. Il partit, le 29 de Juillet, à midi, avec un vent contraire, qui ne l'empêcha point de faire huit lieues le même jour, d'où il conclut qu'il étoit pouſſé par les Courans. Cette obſervation, qu'il avoit déja faite en entrant dans la grande Baie, ne lui laiſſa aucun doute que cette Baie, qui eſt un cul-de-ſac, ne ſe décharge dans le Lac Michigan, & que le Michigan, autre cul-de-ſac, ne porte ſes eaux dans le Lac des Hurons; d'autant plus, dit-il, que l'une & l'au-

(11) Journal hiſtorique, p. 301.

tre reçoivent plusieurs Rivieres, & que le Michigan, surtout, en reçoit un grand nombre, dont quelques-unes ne sont gueres inférieures à la Seine (12).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Il fit d'abord cinq lieues à l'Oüest, pour arriver au Lac Michigan : ensuite, il tourna au Sud, qu'on ne cesse plus de suivre pendant cent lieues, jusqu'à la Riviere Saint Joseph. Rien ne lui parut comparable au Païs qui fait la séparation du Lac Michigan & du Lac des Hurons. Le 1 d'Août, après avoir traversé, à la voile, une Baie qui a trente lieues de profondeur, il eut à droite les Iles du *Castor*, qui sont couvertes de beaux arbres ; & quelques lieues plus loin, il vit à gauche, sur une hauteur de sable, ce que les Sauvages nomment dans leur langue l'*Ours couché*, & les François, l'*Ours qui dort*. Vingt lieues, qu'il fit ce jour-là, le firent arriver dans une petite Ile, qui est par les quarante-quatre degrés trente minutes, c'est-à-dire presqu'à la hauteur de Mont-réal. Depuis l'entrée du Lac Michigan jusqu'à cette Ile, la Côte est aussi sablonneuse que le Païs intérieur paroît bon. Il est d'ailleurs si bien arrosé, qu'on ne fait pas une lieue sans découvrir, ou quelque gros Ruisseau, ou quelque belle Riviere ; & plus on avance au Sud, plus les Rivieres ont de grandeur, apparemment parce-qu'elles viennent de plus loin : cependant la plûpart manquent de profondeur à l'entrée. Ce qu'elles ont de plus singulier, c'est qu'on y trouve, presque d'abord, des Lacs, de deux, de trois ou de quatre lieues de circuit ; ce qui vient, sans doute, de la quantité de sables qu'elles charient, & qui étant repoussés par les vagues du Lac s'accumulent à leur embouchure.

Lac de Michigan.

Beauté du Païs.

Le 3, passant devant celle qu'on nomme la Riviere du Pere *Marquette*, l'Observateur eut la curiosité d'y entrer, pour s'assûrer, dit-il, de la vérité des recits qu'on lui en avoit faits. Ce n'est d'abord qu'un Ruisseau ; mais quinze pas plus loin, on entre dans un Lac, d'environ deux lieues de tour. Un gros Morne, qu'on laisse à gauche en entrant, semble taillé de main d'homme pour faciliter sa décharge dans le Michigan. A droite, la Côte est fort basse, dans un espace de cent pas ; ensuite elle devient tout-d'un-coup fort haute. C'est la description qu'on en avoit faite à l'Observateur. Il ajoute que le P. Marquette (13), après avoir fait plusieurs découvertes dans toutes ces Contrées, s'arrêta le 18 de Mai 1675, à l'embouchure de cette Riviere, qu'il y mourut subitement, & qu'il y fut enterré. Les François ont donné son nom à la Riviere ; & les Sauvages mêmes ne l'appellent plus que la Riviere de la *Robbe noire* (14).

Riviere du Pere Marquette.

Trois lieues plus loin, on trouve celle de Saint Nicolas, qui est accompagnée aussi d'un Lac, plus long que le précédent & moins large. Il est

Riviere de Saint Nicolas.

(12) Ces grands Courans ne se font gueres sentir qu'au milieu du Canal, & produisent, sur les deux bords, des *Remouts*, ou des Contre-courans, dont on profite quand on va terre, comme on y est obligé, en Canot d'écorce.

(13) Un des plus illustres Missionnaires de la Nouvelle France. On a déja parlé de son voïage sur le Missisipi, en 1673, & de la Relation qu'il en a publiée. Comme il mourut ici après avoir dit la Messe, & que l'opinion de sa vertu étoit déja bien établie, on l'invoque, dans les dangers où l'on se trouve quelquefois sur le Lac Michigan.

(14) C'est le nom que les Sauvages donnent aux Jésuites ; comme ils nomment les Prêtres séculiers *Collets blancs*, & les Récollets *Robbes grises*.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

bordé de Pins rouges & blancs, dont les derniers, qui ont l'écorce plus rude, mais le bois meilleur, donnent une gomme assez fine; au lieu que des autres on ne tire que du brai, dont on fait de très bon godron. Le 6, après avoir passé devant la Riviere noire & s'être reposé au bord de son Lac, l'Observateur entra dans celle de Saint Joseph.

Riviere de Saint Joseph.

Il lui donne plus de cent lieues de cours. Sa source, dit-il, n'est pas loin du Lac Erié. Elle est navigable pendant quatre-vingt lieues. On la remonte environ vingt-cinq, pour se rendre au Fort François; & dans cet espace, on ne découvre que d'excellentes Terres, couvertes d'arbres d'une prodigieuse hauteur, sous lesquels il croît en quelques endroits quantité de très beau Capillaire. Avec sa fertilité, cette Riviere est si commode pour le Commerce de toutes les parties du Canada, qu'elle a toujours été fréquentée des Sauvages. Les Mascoutins y avoient un Etablissement; mais ils sont retournés dans leur Païs, qu'on représente encore plus beau. Les Pouréouatamis & les Miamis y ont deux Villages. Ce qu'on nomme le Fort est le logement du Commandant François & de quelques Soldats, qui n'est environné que d'une mauvaise Palissade. Tels sont à-peu-près tous les Forts de cette Contrée, à l'exception de ceux de Chambly & de Catarocouy, qui sont de véritables Forteresses.

Ses ptopriétés, & Simples du Païs.

La Riviere de Saint Joseph vient du Sud-Est, & se décharge au fond du Lac Michigan. Quoiqu'assez grande, son entrée demande de grandes précautions, parceque dans les Vents d'Oueſt, qui y sont fréquens, les lames y ont toute la longueur du Lac; sans compter que les Courans ont grand nombre de Rivieres, qui, descendant du côté Oriental, rendent la navigation dangereuse par leur choc avec les vagues. Aussi le Canada n'a-t-il point de Lac où l'on ait compté plus de naufrages.

Gin seng qui s'y trouve.

Il se trouve ici quantité de Simples, entre lesquels on distingue le Ginseng, qui croît en abondance aux bords de la Riviere noire. On sait ce que le P. Lafiteau a publié sur cette Plante, qu'il a nommée *Aureliana Canadensis* (15). Il suffit de remarquer ici que la Riviere noire étant à la même hauteur que la Corée, d'où l'on tire le Ginseng pour l'Empereur de la Chine, la conformité du climat est un grand préjugé en faveur de celui de la Nouvelle France. Sur la Riviere de Saint Joseph, on voit plusieurs arbres singuliers; & les Campagnes qui environnent le Fort sont si couvertes de sassafras, que l'air en est parfumé: mais ce n'est point un grand arbre, tel qu'on l'a représenté à la Caroline, c'est un arbrisseau presque rampant.

Deux routes qui conduisent aux Illinois.

L'Observateur s'étoit proposé, non-seulement d'aller jusqu'aux Illinois, qui sont compris à présent, comme on l'a déja fait remarquer, dans le Gouvernement de la Louisiane, mais encore de descendre le grand Fleuve de Mississipi jusqu'à la Nouvelle Orleans. Suivons-le dans cette belle route, qui fait le lien des deux Colonies Françoises. Du Fort de Saint Joseph, il avoit à choisir, entre deux chemins: l'un, de retourner au Lac Michigan, d'en côtoïer toute la Côte Méridionale, & d'entrer dans la petite Riviere de Chicagou, d'où l'on passe, après l'avoir remontée cinq ou six

(15) Voïez, ci-dessous, l'article d'Histoire Naturelle.

lieues, dans celle des Illinois par deux portages, dont le plus long n'a que cinq quarts de lieue. Mais, dans la saison où l'on étoit, le Chicagou n'aiant point assez d'eau pour les Canots, il fallut se déterminer pour la seconde route, qui est moins agréable, mais plus sûre. Il partit de Saint Joseph, le 16 de Septembre, en remontant la Riviere de ce nom. Six lieues au-dessus du Fort, on le fit débarquer sur la rive droite. Il marcha l'espace de cinq quarts de lieue, d'abord en côtoïant la Riviere, ensuite au travers d'une Prairie immense, & semée de petits Bois que les François ont nommée la Prairie de la *Tête de Bœuf*, après y avoir trouvé une de ces Têtes, d'une monstrueuse grosseur. Il campa dans un très beau lieu, qu'on appelle le Fort du Renard, parceque la Nation des Renards, c'est-à-dire des Outagamis y avoit autrefois un Village, fortifié à la maniere de ces Sauvages. Le lendemain il fit encore une lieue dans la Prairie, entre des Mares d'eau de differentes grandeurs, qui sont les sources d'une Riviere nommée *Theakiki*, & par corruption *Kiakiki*. *Theak* signifie Loup; & les Mahingans, qu'on appelle aussi les Loups, se sont autrefois réfugiés sur cette Riviere. Le Canot, qu'on avoit porté jusqu'ici, fut mis sur une des sources; & les jours suivans, on vogua du matin au soir, avec la faveur du Courant, qui est assez fort, & quelquefois avec celle d'un bon vent. Déja la gelée commençoit à se faire sentir; ce qui doit paroître surprenant par les quarante-un degrés quarante minutes de hauteur, où l'on se trouvoit. Les détours de la Riviere faisoient faire beaucoup de chemin; mais on avançoit si peu, qu'après avoir fait dix ou douze lieues, on étoit encore à la vue du dernier campement. Cependant elle prend peu à peu un cours plus droit; & ses bords deviennent fort agréables à cinquante lieues de sa source. Jusqu'alors elle est étroite, & bordée d'arbres qui ont leurs racines dans l'eau; mais ensuite, elle forme un petit Lac, environné de Prairies à perte de vue, où les Bœufs Sauvages se font voir en troupeaux de deux ou trois cens. Le seul mal est que le Theakiki perd de sa profondeur, à mesure qu'il s'étend en largeur; ce qui obligea de marcher à pié pour décharger le Canot, au risque d'être surpris par des Partis de Soussious & d'Outagamis, attirés par le voisinage des Illinois, leurs plus mortels Ennemis, & qui ne font pas plus de quartier aux Européens qu'ils rencontrent sur leur route. On est d'autant plus surpris de voir si peu d'eau dans le Theakiki, qu'il reçoit plusieurs Rivieres.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Riviere de Theakiki.

Le 27, en arrivant à la *Fourche*, nom que les Canadiens donnent à la jonction du Theakiki & de la Riviere des Illinois, l'Obfervateur fut encore plus étonné que cette Riviere, après avoir déja fait un cours de soixante lieues, soit si foible ici, qu'un Bœuf, auquel il la vit traverser, n'avoit pas de l'eau jusqu'à mi-jambes. Cependant celle de Theakiki, qui amene ses eaux de cent lieues, & qui les roule majestueusement, perd ici son nom; apparemment parceque les Illinois, autrefois établis en plusieurs endroits de l'une ou de l'autre, lui ont donné le leur. Après sa jonction, elle devient encore plus belle; & le Païs qu'elle arrose est aussi d'une beauté singuliere: mais ce n'est que douze ou quinze lieues au-dessous de la Fourche, que sa profondeur répond à sa largeur, quoique dans cet in-

La Fourche, jonction du Theakiki & de la Riviere des Illinois.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

tervalle elle reçoive pluſieurs Rivieres. La plus grande ſe nomme Piſticoui, & vient du Païs des Maſcoutins. Un Rapide, qui coupe ſon embouchure, a reçu le nom de *la Charbonniere*, parceque les environs ſont remplis de charbon de terre. On ne voit, ſur cette route, que d'immenſes Prairies, ſemées de petits Bouquets de Bois, qu'on y croiroit plantés à la main : les Herbes y ſont ſi hautes, qu'un homme y diſparoît ; mais on y rencontre de toutes parts des ſentiers battus, qui ſont le paſſage des Troupeaux de Bœufs, de Cerfs & de Chevreuils. Une lieue au-deſſous de la Charbonniere, on découvre, ſur la droite, un Rocher de forme ronde, & fort élevé, dont le ſommet eſt en terraſſe. Il ſe nomme le Fort des Miamis, parceque ces Indiens y avoient autrefois un Village. Une autre lieue plus loin, ſur la gauche, on en voit un de même figure, qu'on appelle ſimplement le Rocher : c'eſt la face d'une hauteur eſcarpée, qui regne l'eſpace de deux cens pas, & toujours ſur le bord de la Riviere. On y apperçoit encore quelques reſtes de Paliſſades, d'un ancien retranchement des Illinois. Leur Village eſt au pié de ce Roc, dans une Ile, ſuivie de pluſieurs autres, & toutes d'une fertilité merveilleuſe, qui ſéparent en cet endroit la Riviere en deux Canaux aſſez larges. Faiſons parler un moment l'Obſervateur. » J'y débarquai le 29, vers quatre heures du » ſoir, & j'y rencontrai quelques François, qui faiſoient la Traite avec » les Sauvages. A peine fus-je au rivage, que je reçus les civilités du Chef » de la Bourgade, Indien d'environ quarante ans, bien fait, doux, d'une » phyſionomie aimable, & dont les François me parlerent avec éloge. Je » montai enſuite ſur le Rocher par un chemin aſſez aiſé, mais extrême- » ment étroit. Je trouvai une terraſſe fort unie, d'une grande étendue, » où tous les Sauvages du Canada ne forceroient pas vingt hommes, qui » n'y manqueroient pas de proviſions, ſurtout d'eau, car on n'en peut ti- » rer que de la Riviere. La pluie, & plus encore un ſpectacle qui me fit » horreur, m'empêcherent de faire le tour de ce Poſte, d'où je comptois » de découvrir une vaſte étendue de Païs : j'apperçus, à l'extrémité du » Village, deux corps, brûlés peu de jours auparavant à la maniere de » ces Nations méridionales, c'eſt-à-dire morts de la violence du feu qu'on » applique à toutes les parties du corps, & livrés aux Bêtes de proie, ſuivant » l'uſage, dans la poſture qu'on leur fait prendre pour l'exécution. Ce ſont » deux Poteaux, plantés en terre, avec deux traverſes qu'on y attache, » l'une à deux piés de terre, l'autre ſix ou ſept piés plus haut : on fait » monter le Patient ſur la premiere, à laquelle on lui lie les piés, à » quelque diſtance l'un de l'autre ; on lui lie les mains aux angles de la » ſeconde, & c'eſt dans cette ſituation qu'on le brûle.

Hauteur des herbes.

Le Rocher, Fort & Villages des Illinois.

Sa deſcription.

Supplice des Nations méridionales.

Après s'être arrêté vingt-quatre heures au premier Village des Illinois, l'Obſervateur paſſa le dernier endroit de la Riviere, où l'on ait beſoin de recourir a Portage, & ne lui trouva plus qu'une largeur & une profondeur, qui l'égalent, dit-il, à la plûpart des grands Fleuves de l'Europe. Le même jour, il vit pour la premiere fois des Perroquets : c'étoient des Traîneurs, qui ſe rendoient ſur le Miſſiſſipi, où l'on en trouve dans toutes les ſaiſons ; au lieu que le Theakiki n'en a que pendant l'Eté. Les deux jours ſuivans, on eut à traverſer un Païs charmant ; & le

Où l'on voit les premiers Perroquets.

d'Octobre, on arriva dans un ſecond Village d'Illinois, à quinze lieues du premier. Il eſt fort agréablement ſitué au fond du Lac de *Pimiteouy*, nom d'un endroit de la Riviere, où elle s'élargit d'une lieue dans l'eſpace de trois. Quelques François Canadiens, qui ſe trouverent encore ici, cauſerent beaucoup d'embarras à l'Obſervateur, en lui apprenant qu'il étoit entre quatre Partis ennemis, & qu'il n'y avoit pas plus de ſureté à continuer ſa route qu'à retourner ſur ſes pas. Ses affaires ne lui permettoient point de paſſer l'Hiver chez les Illinois. Enfin deux des Canadiens s'offrirent à groſſir ſon eſcorte, & ce ſecours fortifia ſon courage. Il reprit ſa navigation, le 5 d'Octobre. On compte ſoixante-dix lieues de Pimiteouy au Fleuve Miſſiſſipi. Depuis le premier Village Illinois, qui eſt par les quarante-un degrés, la Riviere coule à l'Oueſt, en prenand du Sud; mais elle fait pluſieurs circuits. D'eſpace en eſpace, on y rencontre des Iles, & quelques-unes aſſez grandes. Les bords ſont ſi bas en divers endroits, qu'au Printems elle inonde la plûpart des Prairies qu'elle traverſe. On aſſure qu'elle eſt par tout fort poiſſonneuſe; mais des Voïageurs, preſſés par leur crainte, penſent peu à la pêche. Il eſt plus facile de tuer un Bœuf ou un Chevreuil; & ſur cette route on a toujours à choiſir.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Second Voïage des Illinois.

Cours de leur Riviere.

Le 6, à la vue de quantité de Bœufs, qui traverſoient la Riviere avec beaucoup de précipitation, l'Obſervateur, ne doutant point qu'ils ne fuſſent chaſſés par quelques Sauvages Ennemis, crut devoir renoncer au ſommeil, pour emploier toute la nuit à s'éloigner. Le lendemain, il paſſa devant le Saguimon, grande Riviere qui deſcend du Sud. Cinq ou ſix lieues plus loin, il en laiſſa du même côté une plus petite, qu'on appelle la Riviere des Macopines: c'eſt le nom d'une groſſe racine, qui eſt un poiſon pour ceux qui la mangent crue, mais qui étant cuite au feu pendant pluſieurs jours devient un bon aliment. Entre ces deux Rivieres, à diſtance égale de l'une & de l'autre, on trouve un Marais, nommé *Machoutin*, qui eſt préciſément la moitié du chemin entre Pimiteouy & le Fleuve; & lorſqu'on a paſſé la Riviere des Macopines, on n'eſt pas long-tems ſans appercevoir les bords du Fleuve, qui ſont extrêmement élevés: mais il reſte encore plus de vingt-quatre heures de navigation avant que d'y entrer, parcequ'ici la Riviere des Illinois varie depuis l'Oueſt juſqu'au Sud par l'Eſt. Il ſemble, ſuivant l'expreſſion de l'Obſervateur, que fâchée de rendre à d'autres eaux le tribut des ſiennes, elle cherche à retourner vers ſa ſource. Son embouchure dans le Miſſiſſipi eſt à l'Eſt-Sud-Eſt.

Mais ſuſpendons un peu la ſuite de ce recit, en faveur d'un Voïage du Baron de la Hontan ſur la Riviere longue; expédition célebre, qui s'eſt comme ſauvée du décri, où l'on a fait remarquer que ce Voïageur eſt tombé. En effet, ſa fidélité paroît garantie par autant de Témoins qu'il avoit de François à ſa ſuite; & cette partie de ſes Relations eſt d'autant plus curieuſe, que perſonne, avant lui, n'avoit pénétré ſi loin à l'Oueſt, dans l'intérieur du Continent.

VOÏAGE DU BARON DE LA HONTAN SUR LA RIVIERE LONGUE.

Il partit de la Baie des Puans le 16 d'Octobre 1688, à la tête de ſa Compagnie, avec dix Sauvages Outagamis, qui ſavoient les Langues des Païs qu'il avoit à traverſer. Un Portage le fit arriver le ſoir à la Riviere

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

de *Ouiſcouſinc*, qui n'eſt éloignée que d'environ trois quarts de lieue de cette Baie. Delà, il n'eut beſoin que de quatre jours, pour deſcendre, par une navigation paiſible, à l'embouchure de l'Ouiſcouſinc, dans le Fleuve de Miſſiſſipi; & ſept autres jours le firent arriver à l'entrée de la Riviere longue. C'eſt lui qu'il faut faire parler, avec un peu de changement dans ſon ſtyle (16).

Le 3 de Novembre, nous étant engagés dans l'embouchure de cette Riviere, qui forme une eſpece de Lac rempli de joncs, nous trouvâmes, dans le milieu, un petit chenal, que nous ſuivîmes juſqu'à la nuit. Après l'avoir paſſée à dormir dans nos Canots, je demandai le matin à mes dix Outagamis ſi cette navigation parmi les joncs dureroit long-tems? ils me répondirent qu'ils n'avoient jamais été qu'en Canot à l'entrée de cette Riviere, mais que vingt lieues plus loin ſes bords n'étoient que des Bois & des Prairies. Il ne fallut pas aller ſi loin, car le jour ſuivant, à dix heures du matin, nous trouvâmes la Riviere aſſez étroite, & ſes rivages garnis de Bois de haute-futaie; & navigeant le reſte du jour, nous vîmes quelques Prairies d'eſpace en eſpace. Le même ſoir, nous cabanâmes ſur une pointe de terre, pour faire cuire nos viandes boucanées. Le 5, nous nous arrêtâmes à la premiere Ile qui ſe préſenta: elle n'avoit ni Hommes, ni Bêtes; & comme il étoit un peu tard pour avancer, nous y paſſâmes la nuit. Quelques Poiſſons, que je fis pêcher, ſentoient la vaſe. Le 6, à la faveur d'un petit vent frais, nous allâmes cabaner, douze lieues plus loin, dans une autre Ile. La navigation de cette journée fut fort prompte, malgré le grand calme de cette Riviere, que je crois la moins rapide qu'il y ait au monde. Le 7, nous fumes portés par le même vent dans une troiſieme Ile, à dix ou douze lieues de celle que nous avions quittée, & nos Sauvages y tuerent trente ou quarante Faiſans. Le 8, des côteaux, revêtus de Sapins, ne nous permettant plus de tirer avantage du vent, il fallut reprendre l'Aviron; & vers deux heures après midi, nous découvrîmes de grandes Prairies ſur la gauche, avec quelques cabanes, à un quart de lieue de la Riviere. Auſſi-tôt les Sauvages ſauterent à terre avec dix de mes Soldats. Ils allerent droit aux Cabanes, où ils trouverent environ ſoixante Chaſſeurs, qui, les aïant attendus, l'arc & la fleche en main, mirent bas les armes après avoir reconnu les cris des Outagamis. Ils firent préſent à mes Soldats de quelques Cerfs qu'ils avoient tués dans ce lieu, & les aiderent même à tranſporter cette viande aux Canots. C'étoient des Eokoros, avec leſquels les Outagamis étoient en paix depuis vingt ans, & qui avoient quitté leurs Villages pour leur chaſſe annuelle. Par politique, plus que par reconnoiſſance, je leur donnai du Tabac, des Couteaux & des Aiguilles, qu'ils ne ſe laſſoient point d'admirer. Ils ſe hâterent de retourner à leurs Villages; & le lendemain au ſoir, nous vîmes paroître, ſur le bord de la Riviere, plus de deux mille de ces Sauvages, qui ſe mirent à danſer. Nos Outagamis deſcendirent, & firent embarquer dans nos Canots quelques-uns des principaux, qui ramerent devant nous juſqu'au premier Village, où nous n'arrivâmes qu'à minuit. Je cabanai

(16) Voïages du Baron de la Hontan, Tome I. Lettre XVI édition de la Haie. 1709.

ſur

ſur une Pointe de terre, à un quart de lieue de là, près d'une petite Riviere. Quoique ces Sauvages nous preſſaſſent beaucoup de loger dans leurs Cabanes, je n'accordai la permiſſion d'y aller qu'aux Outagamis, & à quatre Outaouas qui m'avoient ſuivi; mais, le lendemain, je viſitai les Chefs de la Nation, en leur préſentant des Couteaux, des Cizeaux, des Aiguilles & du Tabac: ils me dirent qu'ils étoient ravis de me voir dans leur Païs, parcequ'ils avoient entendu parler avantageuſement des François, par d'autres Nations.

Le 12, je partis avec une eſcorte de cinq ou ſix cens Hommes, que je fus ſurpris de voir marcher par terre à côté de nos Canots, ſans leur avoir demandé ce ſervice. Après avoir laiſſé à droite un Village de la même Nation, je pris le parti d'en paſſer pluſieurs autres ſans m'arrêter, excepté le ſoir pour cabaner, ou pour faire quelques préſens aux Chefs. Ils me donnerent plus de blé d'Inde & de viandes boucanées, que je n'en deſirois. Enfin, je pouſſai juſqu'au dernier Village, où je m'étois propoſé de prendre Langue. A mon arrivée, le grand Chef, qui étoit un vénérable Vieillard, envoïa des Chaſſeurs en Campagne, pour nous faire bonne chere: Il me dit que ſoixante lieues plus loin, je trouverois la Nation des *Eſſanapes*, avec laquelle les Eokoros étoient en guerre; qu'il ne pouvoit par conſéquent m'offrir une eſcorte juſqu'à leur Païs, mais qu'il me livreroit ſix Eſclaves de cette Nation, dont je pourrois tirer quelque ſervice; & que je n'avois à craindre, en continuant de remonter la Riviere, que les ſurpriſes de nuit. Il ajouta que ſa propre Nation n'avoit plus que vingt mille Guerriers en douze Villages, & qu'elle avoit été beaucoup plus nombreuſe avant la guerre qu'elle avoit eue, tout-à-la-fois, avec les Nodoueſſis, les Panimohas & les Eſſanapes. Les Eokoros ſont des Peuples aſſez civils. Leurs Cabanes ſont longues & rondes par le haut, à-peu-près comme celles des Sauvages du Canada, mais compoſées de roſeaux & de joncs entrelaſſés, & plâtrées de terre graſſe: ils adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles. Les deux Sexes vont nus, à l'exception du milieu du corps. On remarque, dans leurs Villages, quelque ſorte d'ordre & de ſubordination; ils ſont fortifiés de branches d'arbres & de faſcines.

Nous partîmes du dernier, le 21, à la pointe du jour; & le ſoir, nous deſcendîmes dans une Ile couverte de pierres & de gravier, après en avoir paſſé une où je ne voulus pas m'arrêter, pour ne pas perdre l'occaſion d'un vent favorable. Il continua le lendemain; & ſur la foi des ſix Eſſanapés, qui m'aſſurerent que la Riviere n'avoit ni bancs ni ſable, nous fîmes voile, non-ſeulement tout le jour; mais pendant la nuit ſuivante. Le 23, nous deſcendîmes ſur la rive droite, qui étoit couverte de Bois, & nos Sauvages y entrerent pour chaſſer; mais ils n'y trouverent que de petits Oiſeaux. Le vent aïant ceſſé tout-d'un-coup, il fallut avoir recours aux avirons. Deux lieues plus haut, mes Eſſanapes m'avertirent que nous y trouverions quantité de Lievres. Ils ne me trompoient point; mais les Bois étoient d'une épaiſſeur, qui nous obligea d'y mettre le feu en pluſieurs endroits, pour forcer ces Animaux d'en ſortir. Après la chaſſe, mes Soldats firent un ſi bon feſtin de leur Gibier, qu'étant tombés dans un profond ſommeil, j'eus beaucoup de peine à les réveiller, ſur une fauſſe al-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

larme qui nous fut donnée par une trouppe de Loups. Le 24, nous étant embarqués à dix heures, nous ne pûmes faire plus de douze lieues en deux jours, parceque nos Sauvages voulurent marcher le long de la Riviere avec leurs fusils, pour tuer des Oies & des Canards. Nos Cabanes furent dressées le 26, sur la droite, à l'embouchure d'une petite Riviere, d'où les six Essanapés m'assurerent qu'il ne restoit que seize ou dix huit lieues jusqu'à leur premier Village. Je fis partir deux de ces Esclaves, pour y aller annoncer notre arrivée. Le 26, nous ramâmes de toutes nos forces, dans l'espérance d'y arriver le même jour : mais nous fûmes arrêtés par quantité de bois flottans, qui nous obligerent de coucher dans nos Canots. Enfin, le 27, nous nous approchâmes du Village, après avoir arboré le grand Calumet (*) de paix à la proue de nos Canots.

Aussi-tôt que nous parûmes, trois ou quatre cens Essanapés vinrent au-devant de nous ; & dansant sur le bord de la Riviere, ils nous inviterent à descendre. Lorsqu'ils nous virent proche de la rive, ils voulurent entrer dans nos Canots ; mais je leur fis dire, par les quatre Esclaves de leur Nation, qui étoient autour de moi, que cette liberté me déplaisoit, & sur-le-champ ils se retirerent. Ensuite je descendis, avec mes Outagamis & mes Outaouas, suivi de vingt Soldats, & je donnai ordre à mes Sergens d'établir des sentinelles, lorsque le reste de ma Trouppe seroit débarquée. A peine eus-je touché au rivage, que tous les Essanapés se prosternerent devant moi, les mains sur le front ; &, ce qui me surprit beaucoup plus, je me vis enlever, moi & tous ceux qui m'accompagnoient, par une multitude de ces Barbares, qui nous transporterent, en un instant, jusqu'à la porte de leur Village, avec des cris de joie qui m'étourdissoient. Ils nous remirent à terre dans ce lieu, pour attendre leur Chef, qui sortit bien-tôt avec cinq ou six cens hommes, armés d'arcs & de fleches. Nos Outagamis me dirent alors que ces Peuples étoient des insolens, de venir recevoir des Etrangers avec leurs armes, & leurs crierent de jetter leurs arcs & leurs fleches : mais les deux Essanapés, que j'avois envoïés le jour précédent, s'approcherent de moi, me firent entendre que c'étoit l'usage de leur Nation, & me prierent de n'en prendre aucune défiance. Cependant les Outagamis, obstinés, me pressoient déja de retourner aux Canots, lorsque le Chef & sa Trouppe se déterminerent à quitter leurs armes. Je ne fis plus de difficulté d'aller vers eux, & nous entrâmes dans le Village avec nos fusils, que ces Barbares ne se lassoient point d'admirer. Ils ne connoissoient ces terribles Instrumens, que par des récits fort imparfaits. Le Chef, qui étoit un homme de cinquante ans, nous conduisit dans une grande Cabane. Lorsque j'y fus entré avec mes vingt Soldats, on refusa d'y admettre les Outagamis, sous prétexte qu'aïant voulu susciter la guerre, en faisant naître une querelle entre les Essanapés & moi, ils ne méritoient pas d'entrer dans la Cabane de Paix. Je ne laissai pas de faire ouvrir la porte par mes Gens, en criant aux Outagamis de ne maltraiter personne : mais au lieu d'entrer, ils me presserent de retourner sur-le-champ à nos Canots, & je suivis leur conseil. Mais j'emmenai quatre des Essanapés, que j'avois reçus du Chef des Eokoros, pour me

(*) Voïez, ci-dessous, les Mœurs & Usages.

servir de Guides vers les autres Villages de sa Nation. Nous ne fûmes pas plutôt embarqués que les deux autres, parurent dans une Pirogue, avec cinquante hommes, & nous annoncerent, dans leurs termes, que leur Chef nous barroit sa Riviere; à quoi les Outagamis répondirent fierement qu'il falloit donc qu'il y transportât une Montagne. Je défendis que la dispute fût poussée plus loin; & quoiqu'il fût assez tard, nous nous avançâmes vers le second Village, dont nous n'étions qu'à trois lieues. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Pendant le Voïage, j'avois tiré, de mes six Esclaves, des informations sur leur Païs, & particulierement sur leur principal Village. Ils m'avoient appris que cette Capitale champêtre étoit située au bord d'une espece de Lac. Ainsi, sans m'arrêter à toutes les autres Habitations, où je n'avois fait que perdre mon tems & mon tabac, je résolus d'aller droit au Village principal, pour y faire mes plaintes au grand Chef. En effet, nous y arrivâmes le 3 de Novembre, & nous y fûmes reçus avec beaucoup d'humanité. Nos Outagamis se plaignirent de l'affront qu'ils avoient essuïé. Le grand Chef, déja informé de cette avanture, répondit qu'ils devoient avoir enlevé l'Auteur du desordre, & l'avoir amené avec eux. Dans l'espace de cinquante lieues, qu'on compte du premier Village au principal, nous avions été suivis d'une multitude d'Essanapes, qui nous avoient paru fort sociables. Mes gens aïant dressé leurs Cabanes à quelque distance du Village, je me rendis, avec douze Soldats, les Outagamis & les Outaouas, à la Cabane du grand Chef. Les quatre Esclaves, dont je me fis accompagner aussi, passerent une demie heure entiere à se prosterner devant lui. Je lui fis un present de tabac, de couteaux, d'aiguilles, de ciseaux, de deux batte-feux avec des pierres à fusil, d'hameçons, & d'un beau sabre. Il parut charmé de ces bagatelles, auxquelles il n'avoit jamais rien vu de semblable; & sa reconnoissance, beaucoup plus solide, éclata aussi-tôt par l'ordre qu'il donna de rassembler des pois, des feves, des Cerfs, des Chevreuils, des Oies & des Canards, qui furent portés en profusion dans mon Camp.

Il me dit que puisque j'étois résolu de pénétrer plus loin, il me donneroit deux ou trois cens hommes, pour m'escorter jusqu'au Païs des *Gnacsitares*; que ces Peuples étoient d'honnêtes gens, liés d'intérêt avec sa Nation contre celle des *Mozenleks*, qu'il reconnoissoit pour des Ennemis fort belliqueux, dont les moindres armées étoient de vingt mille hommes; que, pour se garantir de leurs insultes, les Gnacsitares & les Essanapés avoient fait une alliance qui duroit depuis vingt-six ans; & que la même raison avoit réduit les Gnacsitares à se réfugier dans des Iles, seule retraite qu'ils eussent trouvée contre des Voisins si terribles. J'acceptai son escorte; & je lui demandai quatre Pirogues, qu'il m'accorda de fort bonne grace. Il me laissa même le choix entre cinquante. Aussi-tôt je fis doler les Pirogues par mes Charpentiers, qui les rendirent de la moitié plus minces & plus legeres. Ces hommes simples ne pouvoient concevoir l'effet de la hache: ils s'écrioient d'admiration à chaque coup; & nous ne pouvions les arracher de ce spectacle, en tirant même des coups de pistolets, quoique l'un fût aussi nouveau pour eux que l'autre. Lorsque les Pirogues se trouverent prêtes, j'abandonnai mes Canots au grand Chef, en le priant de ne pas permettre qu'on y touchât: il me le promit, & sa pa-

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

tole fut obſervée fidellement. Plus je montois la Riviere, plus je trouvois de raiſon & de douceur aux Sauvages. Ce dernier Village ſurpaſſe tous les autres en grandeur. C'eſt la réſidence conſtante du grand Chef. Sa Cabane eſt bâtie vers la Côte du Lac, dans un quartier ſéparé, mais environnée de cinquante autres, où tous ſes Parens ſont raſſemblés. Lorſqu'il marche, on ſeme des feuilles d'arbres ſur ſon chemin. Il eſt ordinairement porté par ſix Eſclaves. Son habit roial n'eſt pas plus majeſtueux que celui du Chef des Eokoros; il eſt toujours nû, à l'exception des parties inférieures, qui ſont couvertes, devant & derriere, d'une grande écharpe de toile d'écorce d'arbre. Son Village mériteroit le nom de Ville, par ſa grandeur; mais les Maiſons n'en ſont pas différentes de celles des Eokotos. La veille de mon départ, étant à m'y promener, je vis courir, avec un extrême empreſſement, trente ou quarante Femmes. Ce ſpectacle m'aïant paru ſingulier, j'en demandai l'explication à mes quatre Eſclaves, qui étoient mes ſeuls interpretes dans cette Terre inconnue. Ils m'apprirent que c'étoient de jeunes Mariées, qui alloient recevoir l'ame d'un Vieillard expirant. J'en conclus que ces Peuples étoient Pythagoriciens; & je demandai pourquoi ils mangeoient des Animaux & des Oiſeaux, où leurs ames pouvoient être transférées? On me répondit que la Métempſycoſe étoit bornée à chaque eſpece, c'eſt-à-dire que l'ame d'un Homme n'entroit jamais dans le Corps d'une Bête. Je partis de ce Village le 4 de Décembre; & le grand Chef ne fit pas difficulté de me laiſſer mes quatre Eſclaves. Ici finit l'autorité du calumet de Paix. Les Gnacſitares ne connoiſſoient point ce ſymbole d'alliance & d'amitié.

Le premier jour, une grande quantité de joncs, qui couvre le Lac, nous permit, à peine, de faire ſix ou ſept lieues: mais nous en fîmes vingt, les deux jours ſuivans. Le quatrieme, un vent d'Oueſt-Nord-Oueſt nous ſurprit avec tant de violence, que nous aïant jettés ſur la rive, nous y paſſâmes deux jours ſur un fond ſablonneux, dont la ſtérilité nous expoſoit à mourir de faim & de froid. Il ne s'y trouvoit point un morceau de bois, pour faire cuire les viandes & pour nous chauffer. Tout le Païs d'alentour n'offroit que des Prairies à perte de vue, ou plutôt des marais de vaſe, couverts de roſeaux. Enfin nous nous remîmes en état de voguer, juſqu'au-deſſous d'une petite Ile, où nous pêchâmes quantité de Truites. Six jours de navigation nous firent arriver, le 1, à la pointe d'une autre Ile. Je n'avois pas voulu m'arrêter à pluſieurs Villages, devant leſquels nous avions paſſé pendant la derniere nuit; mais, le froid commençant à devenir fort vif, je détachai ici mes Eſſanapés, pour aller porter la nouvelle de notre arrivée au premier qui ſe trouveroit ſur la route. Ils revinrent, fort allarmés de la réponſe du Chef des Gnacſitares, qui, nous prenant pour des Eſpagnols, leur avoit fait un crime de nous avoir introduits dans le Païs. La prudence ne nous permettoit point d'avancer ſans précaution. Après avoir fait aſſurer le Chef qu'il ſe trompoit dans l'opinion qu'il avoit de nous, & lui avoir offert tous les éclairciſſemens qu'il pouvoit deſirer, je fis dreſſer les Cabanes dans une Ile voiſine de la ſienne, pour attendre ſes réſolutions. Nous n'y manquâmes de rien; mais j'eus le tems de m'y ennuier.

Les Gnacſitares, tremblans pour leur ſureté, envoïerent des Couriers à plus de ſoixante lieues, chez des Peuples méridionaux qui connoiſſoient les Eſpagnols du nouveau Mexique, & les firent prier de venir examiner nos habits, notre air & notre langage. La diſtance ne les rebuta point. Ils entreprirent gaiement un voïage, dont l'objet leur parut important. On me les amena. Après avoir conſideré nos habits, nos épées, nos fuſils, notre air, notre teint, & nous avoir entendus parler, ils reconnurent que nous n'étions pas Eſpagnols. D'autres explications que je leur donnai, du ſujet de mon voïage, de la guerre que nous faiſions aux Eſpagnols mêmes, & du Païs que nous habitions vers l'Orient, aïant achevé de les perſuader, les Gnacſitares me prierent alors d'aller camper dans leur Ile, & m'apporterent une proviſion de grains du Païs, qui reſſemblent fort à nos lentilles. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Je ne fis pas difficulté de paſſer dans leur Ile, avec ſix Soldats bien armés & mes Sauvages; mais comme il geloit fortement, depuis dix jours, il fallut couper les glaces en pluſieurs endroits. On me fit débarquer à deux lieues d'un Village, où je me rendis enſuite par terre. Ces Sauvages étoient les plus polis, que j'euſſe vus dans le Nouveau Monde; la figure de leur Chef ſuffiſoit pour le faire diſtinguer. Il regne ſur tous les Villages des Iles. La ſienne avoit de grands Parcs, remplis de Bœufs ſauvages, pour la nourriture des Habitans. Je paſſai deux heures avec ce grand Chef, & notre entretien roula preſqu'entierement ſur les Eſpagnols du Nouveau Mexique, qui n'étoient éloignés, me dit-il, de ſon Païs, que de quatre-vingt *tazous*. Chaque tazou fait trois lieues. Il me pria d'accepter une grande cabane, qu'il avoit fait préparer pour moi, & ſa premiere civilité fut de faire venir quantité de Filles, dont il m'offrit le choix. J'en fus peu tenté; & je lui fis dire, par mes Guides, que les Soldats de mon détachement m'attendoient à l'heure que je leur avois marquée. Nous nous ſéparâmes fort ſatisfaits l'un de l'autre. Cette avanture m'arriva le 7 de Janvier.

Deux jours après, je reçus la viſite du Chef; il étoit accompagné de quatre cens des ſiens, & de quatre Mozenleks, Priſonniers de guerre. J'avois vu ces Etrangers dans la grande Ile, & j'y avois fait peu d'attention; mais en les obſervant de près, je les pris, à mon tour, pour des Eſpagnols. Ils étoient vêtus: ils portoient une barbe touffue, & les cheveux juſqu'au deſſous de l'oreille; ils avoient le teint fort bazané; enfin leur abord civil & ſoumis, leur air poſé, & leurs manieres engageantes, me firent juger que ce ne pouvoit être des Sauvages. Je me trompois néanmoins. Voici ce que j'appris de leur Païs, par mes Guides, & par une deſcription géographique que les Gnacſitares me firent, en forme de carte, ſur une peau de Cerf.

Leurs Villages ſont ſitués ſur le bord d'une Riviere, qui tire ſa ſource d'une chaîne de Montagnes, où la Riviere longue ſe forme auſſi d'un grand nombre de Ruiſſeaux. Les Gnacſitares, qui ſe ſervent de Pirogues pour leurs chaſſes, ſuivent ordinairement leur route juſqu'à la jonction de deux Rivieres. Leurs Vallées ſont remplies de Bœufs pendant tout l'Eté, & cette chaſſe donne ſouvent naiſſance à de cruelles guerres. Pour peu

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

que les differentes Nations avancent ſur leur terrein mutuel, c'eſt un ſujet de carnage. Les Montagnes ont ſix lieues de largeur, & ſont ſi hautes qu'elles ne peuvent être traverſées que par de grands détours. Elles n'ont, pour Habitans, que des Ours & d'autres Bêtes féroces. La Nation des Mozenleks eſt nombreuſe & puiſſante. Les quatre Sauvages de ce nom ne ſe firent pas preſſer, pour nous donner quelque connoiſſance de leur Païs. Ils me dirent qu'à cent cinquante lieues, une grande Riviere, qui eſt la principale de cette Contrée, ſe déchargeoit dans un vaſte Lac d'eau ſalée, d'environ trois cens lieues de circuit, dont l'embouchure n'en a que deux au plus; qu'au bas de cette Riviere, on trouvoit ſix belles Villes, ceintes d'un mur de pierre, & que les Maiſons y étoient ſans toît, c'eſt-à-dire en maniere de plate-forme; qu'au tour du Lac, il y avoit plus de cent autres Villes, de différentes grandeurs, & qu'on navigeoit ſur cette eſpece de Mer avec des Bateaux d'une forme extraordinaire; que les Habitans du Païs faiſoient des étoffes, des haches de cuivre, & d'autres Ouvrages, dont mes Interpretes ne purent me donner une juſte idée; que le Gouvernement de ces Peuples étoit deſpotique, c'eſt-à-dire entre les mains d'un grand Chef ſous lequel tous ſes Sujets tremblent; qu'ils ſe nommoient les *Tahuglanks*,, & qu'ils étoient auſſi nombreux que les feuilles des arbres. Ils ajouterent que les Mozenleks conduiſoient ſouvent dans les Villes des Tahuglanks un grand nombre de petits Veaux, qu'ils prenoient dans les Montagnes, & dont les Tahuglanks faiſoient différens uſages; qu'ils en mangeoient la chair, qu'ils les dreſſoient au travail des terres, & que de leurs peaux ils faiſoient des vêtemens & des bottes. Ces quatre Mozenleks raconterent auſſi qu'ils avoient été faits Priſonniers par les Gnacſitares, dans une guerre qui duroit depuis dix ans; mais qu'ils eſpéroient d'en voir la fin, & de retourner dans leur Païs par des échanges. Ils vanterent beaucoup le caractere de leur Nation, ſurtout en comparaiſon des Gnacſitares, dont ils mépriſoient la groſſiereté. En effet, quoique je les aie repréſentés comme les plus civils des Sauvages de ma connoiſſance, ils n'approchoient point des quatre Mozenleks, à qui je trouvai tant de raiſon & de politeſſe, que je croïois voir des Européens. L'un d'eux avoit, au cou, une plaque de cuivre, tirant ſur le rouge, qu'il ne fit pas difficulté de me donner. Je la fis fondre, aux Illinois, par un François qui avoit quelque connoiſſance des métaux; mais la matiere en devint plus peſante & la couleur plus foncée. En me la donnant, le Mozenlek dit que les Tahuglanks, dont il tenoit cette eſpece de médaille, en étoient les Artiſans; que ces Peuples portoient la barbe longue de deux doigts; que leurs robbes deſcendoient juſqu'aux genoux; qu'ils étoient coeffés d'un bonnet pointu; qu'ils avoient ſans ceſſe un long bâton, à-peu-près ferré comme les nôtres; qu'ils étoient chauſſés d'une bottine qui leur montoit aux genoux; que leurs Femmes ne ſe montroient point; enfin que malgré leur humeur belliqueuſe, qui les tenoit continuellement en guerre avec des Nations puiſſantes, ſituées au-delà du Lac, ils n'inquiétoient point les Nations foibles, qu'ils rencontroient dans leurs courſes, ou qui vivoient autour d'eux.

Je ne pus tirer d'autres lumieres, & j'eus même aſſez de peine à me

procurer ces explications, avec de mauvais Interpretes, que j'entendois mal, & qui le plus ſouvent ne s'entendoient pas eux-mêmes. Un obſtacle, ſi difficile à ſurmonter, étouffa la curioſité qui me portoit à pénétrer plus loin. Je me contentai de faire, au quatre Mozenleks, des preſens dont ils furent ſatisfaits. Je m'efforçai inutilement de les engager, par de plus grandes offres, à me ſuivre en Canada.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Le retour du Baron de la Hontan n'a de curieux, ou d'utile, que la deſcription générale qu'il fait de la Riviere longue. Il partit des Gnacſitares le 26 de Janvier, à la faveur d'un dégel; & dès le cinq de Février, il ſe retrouva dans le Païs des Eſſanapés. » La Riviere longue, eſt dit-il, » d'un cours aſſez calme, excepté depuis le quatorzieme Village juſqu'au » quinzieme, où ſon Courant peut être nommé rapide; mais cet eſpace » n'eſt que d'environ trois lieues. Elle eſt ſi droite, que depuis ſon em- » bouchure juſqu'au Lac, elle ne ſerpente preſque point. Ses rivages ſont » affreux. Son eau même eſt dégoûtante. Mais on eſt dédommagé de ces » déſagrémens par ſon utilité, car elle eſt ſi navigable, qu'elle peut por- » ter fort loin juſqu'à des Barques de cinquante tonneaux. En partant de » l'Ile des Gnacſitares, je m'étois d'abord approché de la Terre-Ferme, » pour y faire planter un gros & long Poteau, ſur lequel j'avois mis une » plaque de plomb qui portoit les Armes de France. Je ne manquai point » d'en faire planter un autre, à l'endroit où la Riviere ceſſe d'être na- » vigable pour les grandes Barques; & mes Soldats le nommerent la *borne* » *de la Hontan*. J'arrivai, le 2 de Mars, au Fleuve de Miſſiſſipi.

Dans le regret que la Hontan rapporta, de n'avoir pû pouſſer plus loin ſes découvertes, il ſe crut obligé de publier du moins ſes réflexions, qu'il donne pour le fruit d'une longue expérience. » Il ſeroit très facile, » dit-il (17), de pénétrer juſqu'au fond des Païs occidentaux, en s'y pre- » nant bien. Premierement, au lieu de Canots, il faudroit emploïer des » Chaloupes d'une conſtruction particuliere, qui tiraſſent peu d'eau, qui » fuſſent legeres de bois, portatives, & qui, contenant douze ou treize » hommes, avec trente-cinq ou quarante quintaux de peſanteur, réſiſ- » taſſent aux vagues des grands Lacs. Le courage, la vigilance & la ſanté » ne ſuffiſent pas pour ces entrepriſes; il faut bien d'autres talens, qui ſe » trouvent rarement enſemble. La conduite de trois cens hommes, avec » leſquels on pourroit tenter quelque choſe, eſt fort épineuſe. L'induſ- » trie & la patience ſont également néceſſaires pour les contenir. Com- » bien ne s'éleve t'il point de ſéditions, de querelles & d'autres deſor- » dres, parmi des gens qui, dans l'éloignement où ils ſont des Villes, ſe » croient en droit de tout entreprendre? Il s'agit, pour le Commandant, » de diſſimuler, & de fermer quelquefois les yeux, de peur d'irriter le » mal. La voie de la douceur eſt la plus ſûre. S'il arrive quelque muti- » nerie, les Officiers ſubalternes doivent y remédier, en perſuadant aux » Séditieux qu'il ſeroit fâcheux que le Commandant en fût inſtruit. Celui- » ci doit toujours feindre d'ignorer ce qui ſe paſſe; à moins que le mal » n'éclate en ſa préſence: & s'il eſt obligé alors de les punir prompte-

Obſervations & conſeils de la Hontan, pour les Découvertes qui reſtent à faire en Amérique.

(17) Tome I, pages 180 & ſuiv.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

» ment, la prudence demande que ce ſoit à la ſourdine. On doit tolé-
» rer, dans les voïages, mille choſes qu'on ne ſouffriroit point ailleurs :
» c'eſt-à-dire qu'un Commandant doit ignorer le commerce des Soldats
» avec les Femmes Sauvages, les petites querelles qui peuvent naître en-
» tr'eux, leurs négligences à faire les gardes, & tout ce qui ne tend point
» à la déſobéiſſance ni à la révolte. Il doit avoir dans ſa Trouppe, un
» Eſpion bien récompenſé, qui l'informe adroitement de ce qui ſe paſſe,
» & trouver des remedes indirects, lorſqu'il ſe défie des autres voïes. Il
» ne peut emploïer, par exemple, trop de fineſſe & de ſecret pour décou-
» vir un Chef de Cabale; & lorſqu'il en eſt ſi bien éclairci, qu'il ne peut
» lui reſter aucun doute, il faut qu'il s'en défaſſe avec tant d'adreſſe,
» qu'on ne ſache ce qu'il eſt devenu.

» Au reſte il doit leur donner, de tems en tems, du tabac & de l'eau-
» de-vie, les conſulter dans certaines occaſions, les fatiguer le moins
» qu'il eſt poſſible, les exciter à ſe réjouir, à jouer, à danſer, & ſur-
» tout les exhorter à vivre en bonne intelligence. Les meilleurs freins,
» qu'il puiſſe leur impoſer, ſont la Religion & l'honneur du nom Fran-
» çois. C'eſt de ſa propre bouche que ces exhortations doivent partir. Il
» faut des hommes de trente à quarante ans; d'un tempéramment ſec
» & d'une humeur paiſible, actifs, courageux, accoutumés aux fatigues
» des voïages. Entre les trois cens Hommes, il doit ſe trouver des Char-
» pentiers de chaloupes, des Armuriers, des Scieurs de long, avec tous
» leurs Outils, des Chaſſeurs & des Pêcheurs. Il faut des Chirurgiens,
» avec des raſoirs, des lancettes, des drogues pour les bleſſures, de l'or-
» viétan & du ſenné. Tous les Particuliers de la Trouppe doivent être
» munis d'un capot, d'un buffle, & de bottines, pour réſiſter à la fleche.
» Ils doivent être armés d'un fuſil à deux coups, d'un piſtolet de même,
» & d'une épée de bonne longueur. Le Commandant fera proviſion d'une
» bonne quantité de peaux de Cerfs, d'Orignaux & de Bœufs, qu'il fera
» coudre les unes aux autres, pour faire l'enceinte de ſon camp, avec des
» picquets à quelque diſtance entr'eux. Un quarré de trente piés ſur cha-
» que face paroît ſuffiſant. Chaque peau aïant cinq piés de hauteur, &
» près de quatre de largeur, on peut faire deux bandes, de huit peaux
» chacune, qui ſont tendues & levées en un inſtant. Il faut porter des
» Canonieres de *Couti*, longues de huit piés ſur ſix de large; deux mou-
» lins à bras, pour le blé d'Inde; des clous de toute eſpece, des pics,
» des pioches, des bêches, des haches, des hameçons, du ſavon, & du
» coton propre à faire des chandelles. On ſera muni de bonne poudre,
» d'eau-de-vie, de tabac du Breſil, & des petites merceries qu'on eſt
» obligé de préſenter aux Sauvages. Le Commandant n'oubliera point
» de porter un Aſtrolabe, un demi cercle, pluſieurs bouſſoles, ſimples &
» à variation, une pierre d'Aiman, deux groſſes montres de trois pou-
» ces de diametre, des pinceaux, des couleurs, du papier à deſſein, &
» d'autres, pour ſes Journaux & ſes Cartes, pour deſſiner les Animaux,
» les arbres, les plantes, les grains, & tout ce qui mérite ſa curioſité.
» On ſeroit même d'avis qu'il eût des Trompettes & quelques Violons,
» autant pour réjouir ſa Trouppe, que pour cauſer de l'admiration aux
» Sauvages.

» Sauvages. « Avec cet équipage, on assure que tout homme d'esprit & de conduite peut aller, tête levée, dans toutes les parties orientales de l'Amérique.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Mais il est tems de reprendre le cours du Mississipi. Ce fut le 9, à deux heures & demie du soir, que le P. de Charlevoix entra dans ce fameux Fleuve, laissant à droite une grande Prairie, d'où sort une petite Riviere, dont les bords ont des Mines de cuivre. Cette Côte est d'une singuliere beauté; mais, à gauche, on ne découvre que de fort hautes Montagnes, semées de Rochers, entre lesquels il croît quelques cedres. Cependant elles ne forment qu'un rideau, qui a peu de profondeur, & qui couvre de fort belles Prairies. Après avoir fait cinq lieues sur le Mississipi, on rencontre l'embouchure du Missouri, qui est Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est. C'est le plus beau confluent du monde : les deux Rivieres sont à-peu-près de la même largeur, que l'Observateur juge d'une demie lieue; mais le Missouri est beaucoup plus rapide, & paroît entrer en Conquérant dans le Mississipi, au travers duquel il porte ses eaux blanches, sans les mêler, jusqu'à l'autre bord : ensuite il lui communique cette couleur, que l'autre ne perd plus, & l'entraîne, avec précipitation, jusqu'à la Mer.

VOYAGE DU P. DE CHARLEVOIX A LA LOUISIANE, PAR LE FLEUVE MISSISSIPI.

Divers Villages d'Indiens.

La nuit du 10, on s'arrêta dans un Village des Caoquias & des Tamarouas, deux races d'Illinois, qui s'étoient réunies sous la conduite de deux Prêtres du Séminaire de Quebec. Il est situé sur une petite Riviere, qui vient de l'Est. Le jour suivant, & cinq lieues pl[illegible]n, on passa devant la Riviere de Marameg, qu'on laisse à droite, & où quelques François étoient actuellement occupés à chercher des Mines d'argent. Dès l'année 1719, un Fondeur, nommé *Lochon*, chargé des ordres de la Compagnie d'Occident, avoit creusé dans un lieu qu'on lui avoit désigné. Il en avoit tiré une assez grande quantité de Minerai, dont une livre, qu'il avoit été quatre jours à fondre, avoit produit environ deux gros d'argent, qu'il fut même soupçonné d'y avoir mis. Cependant il y étoit retourné quelques mois après; mais renonçant à l'espoir d'une Mine d'argent, il avoit tiré, de deux ou trois milliers de Minerai, quatorze livres de fort mauvais plomb, qui lui revenoient à quatorze cens francs. Enfin, rebuté d'un travail si stérile, il étoit retourné en France. La Compagnie, qui n'en eut pas moins de confiance aux indications qu'elle avoit reçues, n'attribua ce mauvais succès qu'à l'incapacité du Fondeur, & chargea de la même Commission un Espagnol, nommé *Antonio*, qui se vantoit d'avoir travaillé aux Mines du Mexique. Il ne réussit pas mieux; mais encouragé par des appointemens considérables, il abandonna la Mine de plomb, pour ouvrir un Roc de huit ou dix piés de profondeur; il en fit sauter plusieurs morceaux, qu'il mit dans le creuset, & l'on publia qu'il en avoit tiré trois ou quatre gros d'argent. Alors une Brigade de Mineurs du Roi y fut envoïée sous le commandement d'un Officier, nommé *de la Renaudiere*, qui, aïant voulu commencer par la Mine de plomb, prit une peine inutile, parcequ'il n'entendoit point la construction des Fourneaux. On admire ici la facilité de la Compagnie à faire de grosses avances, & le peu de précaution qu'elle apportoit au choix de ses Ouvriers. La Renaudiere

Entreprise d'une Mine d'argent.

Ignorance des Mineurs.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

& tous ſes Mineurs n'aïant pas même été capables de faire du plomb, il ſe forma une Compagnie particuliere, pour les Mines de Marameg, & c'étoit un de ſes Directeurs (18), qui préſidoit au travail en 1721. Après les avoir viſitées ſoigneuſement, il avoit trouvé, une couche de plomb, à deux piés de profondeur, ſur toute une chaîne de Montagnes, qui s'étend aſſez loin. Il s'exerçoit actuellement dans ce lieu, avec l'eſpérance de trouver une Mine d'argent ſous le plomb : mais l'Obſervateur en augura mal, ſur le témoignage d'un autre François, qui étoit depuis quelques années dans le même Canton. En effet, on n'a point appris que cette entrepriſe ait eu plus de ſuccès que toutes les précédentes.

Miſſion des Kaſkaſquias.

On trouve, après la Riviere de Marameg, *les Kaſkaſquias*, Miſſion très floriſſante, que les Jéſuites ont diviſée, pour former deux Villages d'Indiens au lieu d'un. La plus nombreuſe eſt ſur le bord même du Miſſiſſipi. Une demie lieue plus bas, on arrive au Fort de Chartres, qui n'eſt qu'à cent pas du Fleuve. M. du Gué de Bois-Brillant, Gentilhomme Canadien, y commandoit alors pour la Compagnie, à laquelle cette Place appartient; & tout l'eſpace, juſqu'au Fleuve, commençoit à ſe peupler de François. Quatre lieues plus loin, mais à moins d'une lieue du Fleuve, on rencontre une groſſe Bourgade de François, preſque tous Canadiens, qui ont un Jéſuite pour Curé. Le ſecond Village Indien en eſt éloigné de deux lieues.

Bourgade Françoiſe & Fort de Chartres.

Les François de cette Colonie y menent une vie fort aiſée, depuis qu'un Flamand, qui eſt au ſervice des Jéſuites, leur a montré l'art de ſemer du froment, qui croît fort bien dans leurs terres. Ils ont des Bêtes à cornes & toute ſorte de Volaille. D'un autre côté, les Indiens, qui ſont Illinois, cultivent auſſi leurs champs à leur maniere, & nourriſſent de la Volaille, qu'ils vendent aux François. Les Femmes de ces Sauvages filent la laine des Bœufs du Païs, & la rendent auſſi fine que celle des Moutons d'Angleterre. Elles en fabriquent des étoffes, qu'elles teignent en noir, en jaune, & en rouge foncé; & le fil, qu'elles emploient pour coudre leurs robbes, eſt fait de nerfs de Chevreuil. Leur méthode eſt ſimple : après avoir bien décharné le nerf de Chevreuil, elles l'expoſent au Soleil pendant deux jours; elles le battent, lorſqu'il eſt ſec; & ſans peine elles en tirent un fil, auſſi blanc, auſſi fin que le Malines, & beaucoup plus fort. La Bourgade Françoiſe eſt bornée, au Nord, par une Riviere, dont les bords ſont ſi élevés, que malgré l'accroiſſement de ſes eaux, qui montent quelquefois juſqu'à vingt-cinq piés, elle ſort rarement de ſon lit. Tout ce Païs eſt découvert. Ce ſont de vaſtes Prairies, qui ne ſont ſéparées que par des boſquets du meilleur bois. On y voit ſurtout des Meuriers blancs. Ce Poſte, le plus ancien que les François aient dans cette Contrée, a deux avantages qui le diſtinguent encore plus; celui de ſa ſituation, qui l'approche du Canada, avec lequel il aura toujours une communication également utile aux deux Colonies; & celui de pouvoir être le Grenier de la Louiſiane, à laquelle il eſt en état de fournir des blés en abondance, quand elle ſeroit entierement peuplée juſqu'à la Mer. Non-ſeu-

Avantages de ce Poſte.

(18) M. Duval.

lement la terre y eſt propre à donner du Froment, mais elle ne refuſe rien de ce qui eſt néceſſaire à la ſubſiſtance des Hommes. Le climat y eſt fort doux, par les trente huit degrés trente-neuf minutes de Latitude Nord. Les Troupeaux s'y multiplieront aiſément, & l'on y pourra même apprivoiſer des Bœufs ſauvages, dont on ne tireroit pas moins d'utilité pour le commerce de la Laine & des Cuirs, que pour la nourriture des Habitans. L'air y eſt ſi bon, qu'on n'y connoît point d'autres maladies que celles qui peuvent venir du libertinage, ou de la miſere, ou des terres nouvellement remuées : mais les deux derniers de ces inconveniens ne dureront pas toujours. Enfin la confiance ne ſauroit manquer pour les Illinois, qui ſont preſque tous Chrétiens, d'un naturel doux, & de tout tems fort affectionnés aux François. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Les *Oſagis*, Nation aſſez nombreuſe, ſont établis ſur le bord d'une Riviere de leur nom, qui ſe jette dans celle de Miſſouri, à quarante lieues de ſa jonction avec le Fleuve. La Nation des *Miſſourites* eſt la premiere qu'on rencontre ſur le Miſſouri, à quatre-vingt lieues de l'embouchure de cette Riviere, dont les François lui ont donné le nom, parce-qu'ils ignoroient ſon nom propre. Plus haut, on trouve celle des *Canſés*; enſuite celle des *Octotatas*, nommés auſſi Mactotatas, & ſucceſſivement celles des *Ajoués* & des *Panis*, Peuples très nombreux, diviſés en pluſieurs Cantons, & ſous des noms différens. Une Femme de la Nation des Miſſourites aſſura l'Obſervateur (19) que le Miſſouri ſort d'une chaîne de Montagnes pelées & fort hautes, derriere leſquelles on trouve un grand Fleuve, qui doit en ſortir auſſi, & qui coule à l'Oueſt. Ce témoignage, dit-il, eſt de quelque poids; parceque de tous les Sauvages, on n'en connoît point qui voïagent plus loin que les Miſſourites. Diverſes Nations Indiennes.

Tous ces Peuples habitent le bord occidental du Miſſouri, à l'exception des *Ajoués*, qui ſont vers l'Eſt, alliés & voiſins des Sioux. Entre les Rivieres qui tombent dans le Miſſiſſipi, au-deſſus de celle des Illinois, les plus grandes ſont, 1°. la Riviere aux Bœufs, qui en eſt éloignée de vingt lieues, & qui vient de l'Oueſt : on a découvert, dans ſon voiſinage, une très belle ſaline, comme on en avoit trouvé d'autres ſur les bords du Marameg, & à vingt lieues de la Bourgade Françoiſe. 2°. Quarante lieues plus loin, on laiſſe l'*Aſſeneſipi*, ou *Riviere à la Roche*, ainſi nommée du voiſinage d'une Montagne ſituée dans le Fleuve même, où quelques Voïageurs aſſurent qu'il ſe trouve du Cryſtal de roche. 3°. Vingt-cinq lieues au-deſſus, on rencontre à droite l'*Ouiſcouſing*, par où le P. Marquette & Jolyet entrerent dans le Miſſiſſipi, lorſqu'ils en firent la découverte. Les Ajoués, qui ſont à cette hauteur, c'eſt-à-dire vers les quarante-trois degrés trente minutes, qui voïagent beaucoup, & qui font vingt-cinq à trente lieues par jour, lorſqu'ils n'ont pas leurs Familles avec eux, racontent qu'en partant de leurs Habitations, on arrive en trois jours chez des Peuples, nommés *Quans*, qui ont la peau blanche & les cheveux blonds, ſurtout les Femmes. Ils ajoutent que cette Nation eſt ſans ceſſe en guerre avec les Panis, & d'autres Sauvages plus Grandes Rivieres qui tombent dans le Miſſiſſipi.

(19) Il le ſavoit déja de la Nation des Sioux.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

éloignés vers l'Oueſt, & qu'on les entend parler d'un grand Lac, fort éloigné de chez eux, aux environs duquel il y a des Peuples qui reſſemblent aux François, qui ont des boutons à leurs habits, qui bâtiſſent des Villes, qui emploient, pour la chaſſe du Bœuf, des chevaux qu'ils couvrent de peaux de buffles, mais qui n'ont point d'autres armes que l'arc & les fleches. 4°. Sur la gauche, environ ſoixante lieues au-deſſus de la Riviere aux Bœufs, on voit ſortir du milieu d'une immenſe & belle Prairie, couverte de Bœufs & d'autres Bêtes, le *Moingona*, qui a peu d'eau & de largeur en ſe joignant au Miſſiſſipi, mais auquel on donne deux cens cinquante lieues de cours, en tournant du Nord à l'Oueſt. On ajoute qu'il prend ſa ſource dans un Lac, & qu'il en forme un ſecond à cinquante lieues du premier. De ce ſecond Lac, on prend à gauche, & l'on trouve la *Riviere bleue*; nom qu'elle tire de ſon fond, qui eſt une terre de cette couleur. Elle ſe décharge dans la Riviere de Saint Pierre. En remontant le Moingona, on remarque quantité de charbon de terre; & lorſqu'on l'a remontée cent cinquante lieues, on apperçoit un gros Cap, qui fait faire un détour à cette Riviere, dont les eaux ſont rouſſes & puantes dans le même endroit. On aſſure qu'on a recueilli, ſur ce Cap, diverſes pierres de Mines, & qu'on en a rapporté de l'antimoine à la Bourgade Françoiſe.

Prairie longue de 60 lieues.

Une lieue au-deſſus de l'embouchure du Moingona, le Miſſiſſipi a deux Rapides aſſez longs, qui obligent de traîner les Pirogues. Au-deſſus du ſecond, à vingt-une lieues du Moingona, on trouve, des deux côtés du Fleuve, des Mines de plomb, découvertes autrefois par M. Perrot, & qui portent ſon nom. Dix lieues au-deſſus de l'Ouiſcouſing, & du même côté, on voit commencer une Prairie de ſoixante lieues de long, bordée par des Montagnes, qui forment une perſpective charmante : il s'en préſente une autre du côté de l'Oueſt, mais moins longue. Vingt lieues plus haut que l'extrémité de la premiere, le Fleuve s'élargit; & cet endroit ſe nomme le Lac de Bonſecours. Il n'a qu'une lieue de large; mais il en a ſept de circuit, & de belles Prairies l'environnent. Perrot avoit bâti un Fort ſur la droite. En ſortant du Lac, on trouve l'Ile *Pelée*, ainſi nommée parcequ'elle n'a pas un ſeul arbre; mais elle forme une belle Prairie. Les François du Canada en ont ſouvent fait le centre de leur commerce, dans ces Contrées occidentales. Trois lieues au-deſſus, on laiſſe à droite la Riviere de Sainte Croix, qui vient du Lac ſupérieur; & quelques lieues plus loin on laiſſe, à gauche, celle de Saint Pierre, dont l'embouchure n'eſt pas éloignée du Saut Saint Antoine. On a déja remarqué que le Miſſiſſipi n'eſt gueres connu que juſqu'à cette grande Caſcade.

Difficulté de la Navigation dans le Miſſiſipi.

Il faut naviger ſagement ſur ce Fleuve. On ne ſe hazarde pas legerement à s'y embarquer ſur des Canots d'écorce, parcequ'entraînant toujours un grand nombre d'arbres, qui tombent de ſes bords, ou que les Rivieres qu'il reçoit lui amenent, & pluſieurs de ces corps étrangers étant arrêtés ſur des pointes ou ſur des battures, on eſt ſouvent menacé de heurter contre une branche, ou contre une racine cachée ſous l'eau, ce qui ſuffiroit pour crever ces frêles voitures; ſur-tout, lorſqu'on veut

aller de nuit, ou partir avant le jour. Aux Canots d'écorce, on substitue des Pirogues, c'est-à-dire des troncs d'arbres creusés, qui ont plus de résistance, mais qui étant plus lourds ne se manient pas si facilement. Les Conducteurs qu'on amene de la Nouvelle France, accoûtumés aux petites Pagaies qui servent pour les Canots, ne se font pas de même à la rame. D'ailleurs, si le vent devient un peu fort, comme il arrive souvent dans la saison avancée, on n'est point à couvert des flots dans la Pirogue. DISCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Le 10 de Septembre, l'Observateur rentra dans la Sienne, & ne fit que deux lieues le premier jour, pour retourner au Mississipi par la petite Riviere de Kaskasquias. Le lendemain, il n'en put faire que six sur le Fleuve. Dans un Païs où l'Hiver est ordinairement fort doux, on est surpris que les feuilles tombent plutôt qu'en France, & que les arbres n'en reprennent de nouvelles qu'à la fin de Mai : l'Observateur n'en donne point d'autre cause que l'épaisseur des Forêts, qui empêche que la terre ne s'échauffe assez tôt pour faire monter la seve. Le 12, après avoir fait deux lieues, il laissa le Cap Saint Antoine à gauche. On commence dans ce lieu à voir des Cannes, assez semblables à celles de l'Europe, mais plus hautes & plus fortes. Leurs racines, qui sont très longues, ont naturellement un fort beau vernis, & different peu de celles des Bambous du Japon, dont on fait ces belles Cannes que les Hollandois vendent sous le nom de *Rottangs*. Le 13 & le jour suivant, la Pirogue fut retardée par des vents contraires, dans un Canton dont il n'ignoroit pas les dangers. Il savoit que depuis peu les *Cheraquis* y avoient tué trente François, qui avoient à leur tête un Fils de M. *Ramzay*, Gouverneur de Montréal, & le jeune Baron de Longueuil, Fils du Lieutenant de Roi de la même Ville. Outre cette Nation, avec laquelle on n'étoit point encore réconcilié, les Outagamis, les Sious & les Chicachas donnoient d'autres inquiétudes à l'escorte, qui ne consistoit plus qu'en trois hommes. On fit quelques lieues dans cette crainte. Le 15, un vent du Nord apporta un froid excessif. Après avoir fait quatre lieues au Sud, on trouva que le Fleuve retournoit quatre autres lieues vers le Nord. C'est après ce grand détour, qu'on laisse à gauche la belle Riviere d'Ouabache, par laquelle on peut remonter jusqu'au Païs des Iroquois, & dont l'entrée, dans le Mississipi, n'a pas moins d'un quart de lieue de large. Toute la Louisiane, au jugement de l'Observateur, n'a point de Canton qui mérite mieux un établissement. Le Païs, arrosé par l'Ouabache, & par l'Ohio (*) qui s'y décharge, est d'une rare fertilité ; ce sont de vastes Prairies, où les Bœufs sauvages paissent par milliers : d'ailleurs la communication avec le Canada n'y est pas moins facile que par la Riviere des Illinois, & le chemin est beaucoup plus court. Un Fort, avec une bonne Garnison, y tiendroit les Sauvages en bride, surtout les Cheraquis, aujourd'hui la plus nombreuse Nation du Continent. Six lieues au-dessous de l'Ouabache, on passe devant une Côte fort élevée, d'une terre jaune, qu'on croit riche en Mines de fer.

Les feuilles tombent ici plutôt, & viennent plûtard qu'en France.

Trente François tués par les Cheraquis.

Riviere d'Ouabache, & sa communication au Canada.

Les jours suivans amenerent un froid si rigoureux, que le vin d'Espagne se trouva glacé dans la Pirogue, & l'eau-de-vie aussi épaisse que de

Froid étrange pour le climat.

(*) Sujet de la guerre présente avec l'Angleterre. Voïez l'Eclaircissement qui suit cet article.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

l'huile gelée. L'Obſervateur, admirant cette rigueur de l'air dans un climat dont il n'avoit pas moins connu la douceur, ne put l'attribuer qu'aux Vents du Nord & du Nord-Oueſt, qui continuoient de ſouffler, quoique réflechis diverſement par les terres, à meſure qu'on tournoit avec le Fleuve. Ces obſtacles retardoient beaucoup la navigation. Le 20, on apperçut, ſur la rive droite du Fleuve, un Poteau dreſſé, qui fut reconnu pour un Monument des Illinois, à l'occaſion d'une victoire qu'ils avoient remportée ſur les *Chicachas*. Il offroit deux figures d'Hommes ſans tête, & quelques-unes avec tous les Membres. L'Obſervateur apprit, de ſes Guides, que les premieres rendoient témoignage des Morts, les ſecondes des Captifs; & que lorſqu'il ſe trouve des François entre les uns & les autres, on leur appuie les bras ſur les hanches, pour les diſtinguer des Sauvages, qui les ont pendans (20). L'Hiſtorien Eſpagnol de la Floride place les Chicachas à-peu-près dans le Païs qu'ils occupent encore. Ils étoient anciennement plus nombreux; mais on n'y reconnoît point aujourd'hui les richeſſes que le même Ecrivain leur attribue. C'eſt l'alliance des François avec la Nation Illinoiſe qui les a mis en guerre avec eux; & les Anglois de la Caroline attiſent le feu.

Monument Illinois.

Enfin, le 2 de Décembre, l'Obſervateur arriva au premier Village des Akanſas, où l'on commence à reconnoître un peu mieux les poſſeſſions Françoiſes. Ce Village eſt bâti dans une petite Prairie, ſur la rive occidentale du Fleuve. On en rencontre trois autres, qui forment une même Nation ſous des noms particuliers, & dans un eſpace de ſept ou huit lieues. Les Habitans du premier ſe nomment les *Ouyapos*; & la Compagnie Françoiſe y avoit alors un Magaſin. On donne, à la Riviere des Akanſas, une ſource fort éloignée: elle vient, dit-on, des Paniſnoirs, que l'Obſervateur ne croit pas différens des *Paniſricaras*; il avoit à ſa ſuite un Eſclave de cette Nation. Cette Riviere eſt embarraſſée de Rapides, qui la rendent fort difficile à remonter. Elle ſe diviſe en deux branches, ſept lieues au-deſſus de ſes deux embouchures. Deux lieues au-deſſus de la premiere, elle reçoit une belle Riviere, qui vient du Païs des Oſagas, & que les François ont nommée la *Riviere Blanche*. Deux autres lieues plus haut, on trouve les Nations des *Torimas* & des *Topingas*, qui ne forment qu'un Village, à deux lieues duquel on trouve celle des *Sotouis*. Les Kappas, Nation nombreuſe au tems de la découverte, ſont un peu plus loin; & c'eſt vis-à-vis de leur Village qu'on voit encore les débris de la Conceſſion du fameux *Law*. C'étoit dans ce lieu qu'on devoit envoïer les neuf mille Allemands qui furent levés dans le Palatinat; & l'Obſervateur déplore les obſtacles qui les arrêterent. » Après « le Païs des Illinois, la Louiſiane, dit-il, n'a peut-être aucun Canton » plus capable de culture: mais il ajoute que Law fut très mal ſervi, » comme la plûpart des Conceſſionnaires; & qu'il y a peu d'apparence » qu'on faſſe jamais des levées d'hommes auſſi nombreuſes, parcequ'en » France, au lieu d'obſerver ce qui a fait manquer les entrepriſes, pour

Débris de la Conceſſion du fameux Law.

Reproche fait aux François.

(20) Cette diſtinction vient de ce que les Sauvages ont obſervé, parmi les François, l'uſage de ſe tenir ſouvent dans cette poſture.

» corriger les fautes paſſées, on ne ſe regle ordinairement que ſur le pre-
» mier ſuccès.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

En partant du Village des Ouyapas, l'Obſervateur alla camper, le 3 de Décembre, un peu au-deſſous de la premiere embouchure de la Riviere des Akanſas, qui n'a pas plus de cinq cens pas de large. Le lendemain, il paſſa la ſeconde, qui eſt beaucoup plus étroite; & le 5, il ſe trouva devant ce qu'on nomme la *Pointe coupée*: c'étoit autrefois une Pointe aſſez haute, qui avançoit dans le Fleuve du côté de l'Oueſt, & dont il a fait une Ile; mais, juſqu'à préſent, le nouveau Canal n'eſt pratiquable que dans les grandes eaux. D'ici à la principale branche de la Riviere des Akanſas, on compte vingt-deux lieues, quoiqu'il n'y en ait pas dix en droite ligne: mais le Fleuve ſerpente beaucoup pendant ſoixante-dix lieues, entre le Village des Ouyapas & la Riviere des *Yaſous*. L'Obſervateur entra le 9, dans cette Riviere, dont l'embouchure n'a pas plus d'un arpent de large, Nord-Oueſt & Sud-Eſt. Ses eaux ſont rouſſes & mal ſaines. M. *Bizart*, né en Canada d'un Pere Suiſſe, Major de Mont-réal, avoit bâti depuis peu un Fort ſur cette Riviere, à trois lieues du Fleuve: enſuite, reconnoiſſant qu'il auroit pû choiſir un lieu plus commode, il penſoit à transferer ſon établiſſement une lieue plus loin, dans une fort belle Prairie, lorſque ce deſſein fut interrompu par ſa mort. La Compagnie avoit alors, dans ce Poſte, un Magaſin, comme aux Akanſas; mais le Fort & le terrein appartenoient à des Aſſociés fort illuſtres (21). L'Obſervateur s'étonne qu'ils ſe fuſſent déterminés pour la Riviere des Yaſous: » ils pouvoient, dit-il, choiſir de meilleures terres, & de plus
» belles ſituations. A la vérité, il eſt important de s'aſſurer de cette Ri-
» viere, dont la ſource n'eſt pas éloignée de la Caroline; mais un Fort
» ſuffiſoit, avec une bonne garniſon, pour contenir les Yaſous, qui ſont
» alliés des Chicachas, & qui ont toujours eu des liaiſons avec les An-
» glois. En un mot, une Conceſſion n'eſt jamais ſolidement établie,
» près d'une Nation contre laquelle on eſt ſans ceſſe obligé de ſe tenir
» en garde.

Fort de Bizard, aux Yaſous.

Conceſſionnaires illuſtres.

Trois journées au-deſſous des Yaſous, on trouve, dans le Fleuve, à gauche, au pié d'un gros Cap où l'on aſſure qu'il y a de très bonnes pierres (22), un gouffre, dont on n'approche point ſans danger. Cinq jours après avoir quitté le Fort, l'Obſervateur arriva dans le Païs de Natchés. Il eſt à quarante lieues des Yaſous, du même côté. Ce Canton, célebre dans les Relations de la Louiſiane, en eſt le plus beau, le plus fertile & le mieux peuplé. On y débarqua, vis-à-vis d'une butte aſſez haute & fort eſcarpée, au pié de laquelle paſſe un Ruiſſeau qui ne peut recevoir que des Chaloupes & des Pirogues. De cette Butte, on monte ſur une Colline, d'une pente aſſez haute, dont le ſommet contient un Fort, ou plûtôt une Redoute, fermée d'une ſimple Paliſſade. Pluſieurs monticules s'é-

Gouffre du Miſſiſipi.

Fort des Natchés.

(21) Cette Société étoit compoſée de M. le Blanc, Secretaire d'Etat, de M. le Comte de Bellile, de M. le Marquis d'Aſfeld, depuis Maréchal de France, & de M. le Blond, Brigadier des Ingénieurs, qui étoit dans la Colonie, avec la qualité de Directeur Général de la Compagnie.

(22) C'eſt ce qui manque le plus dans la Colonie.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

levent au-dessus de la colline ; & lorsqu'on les a passés, on n'apperçoit plus, de toutes parts, que de grandes & belles Prairies, entrecoupées de Bosquets. Les arbres les plus communs, dans ces Bois, sont le Noyer & le Chêne ; & toutes les terres [illegible] excellentes. On a vû que d'Iberville, le premier qui entra dans [illegible] par son embouchure, monta jusqu'aux Natchés, & qu'admirant un si beau Païs, il jugea que la Capitale du nouvel Etablissement François ne pouvoit être plus avantageusement située : il en traça le Plan, sous le nom de *Rosalie*, qui étoit celui de la Comtesse de Pontchartrain. Mais ce projet est demeuré sans exécution, quoique les Cartes n'en aient pas moins placé une Ville de Rosalie aux Natchés. L'Observateur approuve ceux qui [illegible] avoir commencer l'Etablissement plus près de la Mer : cependant si la Louïsiane devenoit une Colonie florissante, il lui semble, comme à d'Iberville, que le Canton des Natchés seroit le plus convenable à sa Capitale. L'air y est pur, le Païs fort étendu, le terrein fertile & bien arrosé ; il n'est pas trop éloigné de la Mer, & rien n'empêche les Vaisseaux d'y monter. Enfin il est à portée de tous les lieux où l'on peut souhaiter de s'établir.

Dessein d'y placer la Capitale de la Louïsiane.

Etat de la Colonie Françoise aux Natchés en 1721.

La Compagnie s'y étoit fait un Magazin, gouverné par un principal Commis. Entre un grand nombre de Concessions particulieres, dont on recueilloit déja les fruits, il y en avoit deux de la premiere grandeur, c'est-à-dire de quatre lieues en quarré ; l'une, appartenant à une Société de Malouins ; l'autre, à la Compagnie, qui venoit d'y envoïer des Ouvriers de Clerac, pour y faire du Tabac. Les édifices de ces deux Plantations formoient un parfait triangle avec le Fort ; & la distance d'un Angle à l'autre étoit d'une lieue. Le grand Village des Natchés se trouvoit situé entre les deux Concessions.

Quoiqu'on ne puisse douter que sous un Gouvernement sage, la plûpart de ces Etablissemens n'aient fait de grands progrès, depuis près de quarante ans, on ne se dispensera point de suivre l'Observateur, qui fait profession de les avoir visités soigneusement. La Concession des Malouins lui parut fort bien placée. Il n'y manque, pour tirer parti d'un si beau terrein, que des Negres ou des Engagés. Celle de la Compagnie est encore mieux située. L'une & l'autre sont arrosées par une même Riviere, qui va se décharger dans le Fleuve à deux lieues de la premiere. Le Tabac y croît fort bien. J'ai vu, dit l'Observateur, dans le Jardin du premier Commis, de fort beau cotton sur l'arbre. Un peu plus bas, on voïoit de l'Indigo sauvage, dont on n'avoit pas encore fait l'épreuve : mais on se promettoit qu'il ne réussiroit pas moins que dans l'Ile de Saint Domingue ; d'autant plus qu'une terre, qui produit naturellement cette Plante, doit être fort propre à porter l'étrangere qu'on y veut semer.

Grand Village des Natchés.

Le grand Village des Natchés ne consiste [illegible] qu'en un petit nombre de Cabanes ; & la raison qu'on en donne, [illegible] que ces Sauvages, à qui leur grand Chef a droit d'enlever tout ce qu'ils possedent, ne résident pas volontiers près de lui : ils ont formé plusieurs autres Bourgades, à quelque distance. Les Sioux, leurs Alliés, en ont une aussi dans leur voisinage. On nous décrit leurs Cabanes : elles sont en forme de Pavillon quarré, fort basses & sans fenêtres, avec le faîte arrondi comme nos fours.

La

La plûpart ſont couvertes de feuilles & de paille de Maïz. Quelques-unes ſont conſtruites de torchis, revêtu, en dehors & en dedans, de nattes fort minces. Celle du grand Chef eſt plus grande & plus haute que les autres, fort proprement crépie, & placée ſur un terrein de quelque élevation, iſolé de toutes parts. Elle donne ſur une grande Place, qui n'a rien de régulier. L'Obſervateur y vit, pour tout meuble, une couche de planches, fort étroite, élevée de deux ou trois piés de terre, ſur laquelle il juge que le Chef étend une natte ou quelque peau, pour ſe coucher. Ces Cabanes ſont fort blanches, quoiqu'elles n'aient aucune ouverture pour la fumée. Le Temple eſt à côté de celle du grand Chef, à l'extrémité de la Place, & tourné vers l'Orient; il eſt compoſé des mêmes matériaux que les Cabanes, mais ſa forme eſt différente: c'eſt un quarré long, d'environ quarante piés dans ſa longueur, ſur vingt de large, avec un toît ſimple de la figure des nôtres, & deux aigles de bois aux deux extrémités. La Porte eſt au milieu de la longueur du Bâtiment, qui n'a point d'autre ouverture; & des deux côtés, il y a un banc de pierre. L'intérieur répond au-dehors: trois pieces de bois, placées en triangle, qui occupent preſqu'entierement le milieu du Temple, y brulent à l'honneur du Soleil, mais d'un feu lent, qu'un Sauvage, honoré du titre de Gardien du Temple, eſt obligé d'attiſer. Si le tems eſt froid, le Gardien peut avoir ſon feu à part; mais il n'eſt permis à perſonne de ſe chauffer au feu du Soleil. Les tiſons jettent une fumée, qui aveugle les Spectateurs. Pour ornemens, on ne voit, dans tout l'eſpace du Temple, que trois ou quatre caiſſes, qui contiennent des oſſemens ſecs; & par terre, quelques têtes de bois, un peu moins groſſierement travaillées que les Aigles du dehors. Vis-à-vis de la Porte, une Table de trois piés de haut, cinq de long & de quatre de large, ſert d'Autel. L'Obſervateur, n'aïant rien découvert de plus, rejette tout ce qu'on lit dans les premieres Relations; à moins, dit-il, que les Natchés, allarmés du voiſinage des François, n'aient dépouillé leur Temple de ce qu'il avoit de plus ſacré pour leur Nation. Il convient d'ailleurs que la plûpart des Indiens de la Louiſiane avoient autrefois leur Temple, comme les Natchés; qu'ils y entretenoient un feu perpétuel, & que les *Maubiliens* jouiſſoient même d'une ſorte de Primatie, qui obligeoit chaque Nation d'y venir rallumer le ſien, lorſque par négligence ou par malheur il s'étoit éteint. Mais, dit-il, le Temple des Natchés eſt aujourd'hui le ſeul qui ſubſiſte; & quoique nu, mal propre, en déſordre, il eſt en vénération parmi tous les Sauvages de ce Continent. Au reſte, la diminution de ces Peuples eſt auſſi conſidérable que celle des Nations du Canada. Elle a même été plus prompte, ſans qu'on en connoiſſe la vraie raiſon: des Nations entieres ont diſparu; & celles, qui ſubſiſtent encore, ne ſont plus que l'ombre de ce qu'elles étoient au tems de la Découverte.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Leur Temple, & ſon feu perpétuel.

C'eſt le ſeul du Païs.

Les François de l'Etabliſſement des Natchés arrêterent l'Obſervateur plus long-tems qu'il ne s'y étoit attendu. Rendons-lui le titre de Miſſionnaire & de Prêtre, dans les exercices qui l'occuperent. Il fait une peinture fort étrange de la Religion de cette Colonie. La roſée du Ciel, dit-il, n'eſt pas encore tombée ſur un Païs, qui peut ſe vanter plus qu'aucun autre

Mauvais état du Chriſtianiſme.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

d'avoir la graiſſe de la Terre en partage. M. d'Iberville y avoit deſtiné un Jéſuite (23), qui l'accompagnoit au ſecond voïage. Il ſe flattoit d'établir le Chriſtianiſme dans une Nation, dont il ne doutoit pas que la converſion n'entraînât celle de toutes les autres : mais ce Miſſionnaire crut trouver de plus favorables diſpoſitions dans le Village des Bayagoulas ; & lorſqu'il eut formé le deſſein de s'y fixer, il fut rappellé en France par d'autres ordres. Enſuite un Eccléſiaſtique du Canada (24) fut envoïé aux Natchés ; mais ſes travaux furent ſans ſuccès, quoique, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, il eût gagné les bonnes graces de la Femme du grand Chef. Il fut tué par des Sauvages, dans un Voïage qu'il fit à la Maubile. Un autre Prêtre (25) avoit eu le même ſort aux Akanſas. Depuis la mort de ces deux Miſſionnaires, toute la Louiſiane, au-deſſous des Illinois, eſt demeurée ſans Miniſtre Eccléſiaſtique, à l'exception des *Tonicas*, qui ont eu, pendant pluſieurs années, un troiſieme Prêtre (26), qui l'eſtimoient aſſez pour en avoir voulu faire leur Chef, mais qui n'en prirent pas plus de goût pour le Chriſtianiſme. Cet abandon ne regardoit pas ſeulement les Infideles : quoique le Canton des Natchés ſoit le plus peuplé de la Colonie Françoiſe, il y avoit cinq ans, au mois de Décembre 1721, qu'aucun François n'y avoit entendu la Meſſe, ni vu même un Prêtre. Ne changeons rien aux termes du pieux Voïageur : » Je m'apperçus bien, » à la vérité, que la privation des Sacremens avoit produit, dans la plû- » part, une indifférence pour les exercices de la Religion, qui en eſt le » plus ordinaire effet ; cependant pluſieurs marquerent de l'empreſſement » à profiter de mon paſſage, pour mettre ordre aux affaires de leur conſ- » cience. La premiere propoſition qu'on me fit, ce fut de marier en face » de l'Egliſe quantité d'Habitans, qui en vertu d'un Contrat civil, dreſſé » devant le Commandant & le Commis principal, habitoient enſemble » ſans aucun ſcrupule, alléguant, comme ceux qui avoient autoriſé ce » concubinage, la néceſſité de peupler le Païs, & la difficulté d'avoir » un Prêtre. Je leur repréſentai qu'il y en avoit aux Yaſous & à la Nou- » velle Orleans, & qu'un devoir de cette importance méritoit bien la » peine du Voïage : on me répondit que les Contractans n'étoient en état, » ni de s'éloigner, ni de fournir à la dépenſe néceſſaire. Enfin le mal étoit » fait ; il n'étoit plus queſtion que d'y remédier, & je le fis. Je confeſſai » enſuite tous ceux qui ſe preſenterent ; mais le nombre n'en fut pas auſſi » grand que je l'avois eſperé.

Les François ſans Prêtres aux Natchés.

Mariages ſans célébration.

Des Natchés, l'Obſervateur partit le 26 de Décembre, avec un Ingénieur du Roi qui viſitoit la Colonie pour juger des lieux où il convenoit de bâtir des Forts. Après quatre lieues, on rencontre une petite Riviere à la gauche du Fleuve. Il fait, en cet endroit, un circuit de quatorze lieues, pendant lequel on paſſe encore quantité d'Iles ; & dix

(23) Le P. Duru.
(24) M. de Saint Côme.
(25) M. Foucaut.
(26) M. d'Avion. Si l'on demande pourquoi les Jéſuites n'emploïoient point ici leur zele ? on trouve la réponſe dans l'Hiſtoire de la Nouvelle France : (Tom. II. p. 274.) L'Evêque de Quebec exigeoit d'eux des conditions qui ne leur convenoient pas. La Compagnie des Indes en demanda néanmoins en 1725.

lieues plus loin, on trouve une autre Riviere du même côté. Elle eſt ſi poiſſonneuſe, qu'on eſt réveillé la nuit par le bruit des Poiſſons, qui battent l'eau de leur queue. Deux lieues au-delà, on arrive à Calla des Tonicas, qui ne paroit d'abord qu'un Ruiſſeau, mais qui forme un Lac à une portée de fuſil de ſon embouchure. Elle prend ſa ſource dans le Païs des *Tchactas*, & ſon cours eſt fort embarraſſé de Rapides. Le Village eſt au-delà du Lac, ſur un terrein aſſez haut, ſans enceinte, & médiocrement peuplé. A peu de diſtance, on en trouve deux autres de la même Nation; & c'eſt tout ce qui reſte d'un Peuple autrefois nombreux. La demeure du Chef eſt ornée de figures en relief, que l'Obſervateur ne trouva point mépriſables dans une Cabane de Sauvage : mais il en fut moins ſurpris, lorſqu'il eut vu cet Indien, qui étoit vêtu à la Françoiſe, & qui ſe piquoit même d'une propreté recherchée, ſans aucun air d'embarras dans cette parure. Il s'étoit enrichi, par ſon Commerce avec les François, auxquels il fourniſſoit des Chevaux & de la Volaille.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Riviere des Tonicas.

Du fond de la Baie ou du Lac des Tonicas, on pourroit, avec des Canots d'écorce, faire un portage de deux lieues, qui en épargneroit dix ſur le Fleuve. Deux lieues & demie au-deſſous de la Riviere, on laiſſe à droite celle qui ſe nomme aujourd'hui la Riviere rouge, célebre parmi les Eſpagnols ſous le nom de *Rio Colorado* (27). Elle court pendant quelque tems Eſt & Oueſt; après quoi elle tourne au Sud : mais elle n'eſt navigable pour les Pirogues que pendant l'eſpace de quarante lieues, au-delà deſquelles on ne trouve plus que des Marais inacceſſibles. Son embouchure dans le Fleuve eſt large d'environ deux cens toiſes. Dix lieues au-deſſus, elle reçoit à droite la Riviere *Noire*, ou des *Ouatchitas*, qui vient du Nord, & qui eſt preſque ſans eau pendant plus de la moitié de l'année; ce qui n'a point empêché les François d'y placer quelques Habitations, dans l'eſpoir d'y profiter du voiſinage des Eſpagnols (28). Les *Natchitochés* ſont établis ſur la Riviere Rouge, où la Compagnie des Indes a conſtruit un Fort, pour arrêter ceux qui peuvent lui nuire. Un peu au-deſſous de la Riviere rouge, on trouve une fort belle Anſe; & cinq lieues plus loin on paſſe une Pointe coupée, qui épargne aux Voïageurs quatorze lieues de chemin. On a cette obligation à des Canadiens : à force de creuſer un petit Ruiſſeau, ſitué derriere la Pointe, ils y ont fait entrer les eaux du Fleuve, qui, s'étant répandues avec impétuoſité dans ce nouveau Canal, ont laiſſé l'ancien lit preſqu'à ſec. Immédiatement au-deſſous de la Pointe, on voïoit, en 1721, un Etabliſſement, nommé *Sainte Reine* (29), dans un terrein très fertile. Une lieue plus loin, on en rencontroit un autre (30), dont les édifices ne conſiſtoient encore qu'en quelques Hutes, couvertes de feuilles. L'Obſervateur augura mal de ces deux Conceſſions, parceque les hommes, dit-il, manquoient au travail, & l'amour du travail aux hommes. Il ne parle pas, avec plus d'éloge,

Rio Colorado.

Etabliſſement de Sainte Reine.

(27) Ferdinand de Soto, Conquérant de la Floride, termina ſes jours & ſes exploits à l'embouchure de cette Riviere.

(28) Appas funeſte, ſuivant l'Obſervateur, qui fait négliger la culture des terres.

(29) Il appartenoit à MM. de Coetlogon & Kolli.

(30) A Madame de Mezieres.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE,

d'un troiſieme Etabliſſement, nommé le *Bâton rouge*, à trois lieues du dernier (31).

Onze lieues au-delà, on trouve les *Bayagoulas*, dont le Village étoit anciennement fort peuplé. Il n'en reſte que les ruines, depuis que la petite verole aiant fait périr une partie de ſes Habitans, les autres ſe ſont éloignés ou diſperſés. On avoit formé, dans le beau terrein qu'ils occupoient, un Etabliſſement (32) où les Muriers blancs étoient plantés à la ligne. On y faiſoit déja de fort belle ſoie. Le Tabac & l'Indigo y étoient cultivés avec le même ſuccès. Enfin l'Obſervateur donne cette Conceſſion pour modele.

Oumas, & Conceſſions Françoiſes.

Il en partit le 3 de Janvier 1722; & vers dix heures du matin il arriva au petit Village des *Oumas*, qui eſt à la gauche du Fleuve, & qui contient quelques Maiſons Françoiſes: le grand Village de la même Nation eſt un quart de lieue plus loin dans les terres. Deux lieues au-deſſus du petit, le Fleuve s'eſt creuſé ſur la droite, où ſa pente le porte toujours, un Canal qu'on nomme la fourche des *Sitimachas*, & qui, avant que de porter ſes eaux à la Mer, forme un aſſez grand Lac: la Nation Indienne de ce nom eſt preſqu'entierement détruite. A ſix lieues des Oumas, les deux Voïageurs virent la Conceſſion du Marquis d'Ancenis, réduite, alors, preſqu'à rien, par un incendie & par d'autres accidens. Ils arriverent, le lendemain avant midi, au grand Village des *Colapiſſas*, le plus beau de la Louiſiane, quoiqu'il ne contint pas plus de deux cens Guerriers. Leurs Cabanes ont la figure d'un Pavillon, avec un double toît; l'un de feuilles de Lataniers, & l'autre de Nattes: celle du Chef a trente-ſix piés de diametre. Auſſi-tôt que les deux Voïageurs ſe trouverent à la vue de ce Village, ils furent ſurpris d'y entendre battre la caiſſe, & de ſe voir complimentés de la part du Chef; mais ils le furent encore plus de l'habillement du Tambour, qui étoit une longue robbe, moitié rouge & moitié blanche, avec la manche rouge du côté blanc, & blanche du côté rouge. Ils demanderent l'origine de cet uſage: on leur répondit qu'il n'étoit pas ancien; qu'un Gouverneur de la Louiſiane avoit fait préſent d'un Tambour aux Habitans, pour récompenſer leur fidélité, & que l'habit étoit de leur invention. Les Femmes Indiennes ſont ici mieux faites que dans la Nouvelle France, & leur habillement eſt plus propre.

Tambour, & livrée des Colapiſſas.

Cannes brû'ées, Habitation ſans Prêtres.

Cinq lieues plus loin, on arrive aux *Cannes brûlées*, Habitation Françoiſe (33), où l'on trouve une grande croix élevée ſur le bord du Fleuve; la premiere que l'Obſervateur eut apperçue depuis les Illinois. En débarquant, il ne fut pas moins édifié de voir quelques François qui chantoient Vêpres. Ils étoient ſans Prêtre, dit-il; mais ce n'étoit pas leur faute: on leur en avoit donné un qu'ils avoient congédié, après l'avoir reconnu pour un ivrogne. Entre les Colapiſſas & les Cannes brû-

(31) A M. Diron d'Artaguette, alors Inſpecteur général de la Louiſiane, & mort Lieutenant de Roi au Cap François de Saint Domingue.

(32) A MM. Paris.

(33) Au Comte d'Artagnan; elle eſt ſur la gauche. Deux Mouſquetaires, nommés MM. d'Artiguiere & de Benac étoient les Directeurs de cette Conceſſion, avec M. Chevalier, Neveu du Maître de Mathématiques des Pages du Roi.

lées, on laiſſe à droite l'ancien Canton des *Tanſas*, qui ont entierement diſparu : c'eſt le plus beau & le meilleur de toute la Louiſiane (34). Enfin, le 5 de Janvier, derniere journée de la route, les deux Voïageurs paſſerent devant un Etabliſſement nommé les *Chapitoulas*, à trois lieues de la Nouvelle Orléans, où ils arriverent à cinq heures du ſoir. Les Chapitoulas, & quelques Habitations voiſines, ſont dans un terrein fertile & bien cultivé.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

L'Obſervateur ne trouva rien de remarquable aux environs de la Nouvelle Orleans, & ne fut pas même ſatisfait de la ſituation de cette Ville. Ceux, qui en jugent autrement, ſe fondent, dit-il, ſur deux raiſons ſpécieuſes; la premiere, qu'à une lieue de la Ville, au Nord-Eſt, il ſe trouve une petite Riviere nommée le *Bayoul* de Saint Jean, qui ſe décharge à deux lieues delà dans le Lac de Pontchartrain, & que ce Lac communiquant à la Mer, il eſt aiſé, par cette voie, d'entretenir un Commerce ſûr entre cette Capitale, la Maubile, le Biloxi, & d'autres Poſtes que les François occupent vers la Mer : la ſeconde, qu'au-deſſous de la Nouvelle Orleans, le Fleuve fait un très grand détour, qu'on appelle le *Détour aux Anglois*, & qui peut cauſer à la Navigation un retardement avantageux contre les ſurpriſes. Mais comme ces raiſons ſuppoſent que l'entrée du Fleuve ne peut recevoir que de petits Bâtimens, dans cette ſuppoſition l'Obſervateur demande premierement ce qu'on peut craindre de la ſurpriſe, pour peu que la Ville ſoit fortifiée? D'ailleurs en quelque endroit qu'elle ſoit placée, l'embouchure du Fleuve ne doit-elle pas être défendue par de bonnes Batteries & par un Fort? En ſecond lieu, que ſert une communication, qu'on ne peut avoir que par des chaloupes, avec des Poſtes qu'on ne pourroit pas ſecourir s'ils étoient attaqués, dont on ne pourroit non-plus tirer qu'un foible ſecours, & qui ſont la plûpart ſans aucune utilité? Enfin, le Navire ami, qui veut remonter le Détour à l'Anglois, eſt obligé, comme l'Ennemi, de changer de vent d'un moment à l'autre; ce qui peut le retarder des ſemaines entieres, dans un paſſage de ſept ou huit lieues. On ajoute qu'un peu au-deſſous de la Ville, le terrein a peu de profondeur des deux côtés du Fleuve, & qu'il va toujours en diminuant juſqu'à la Mer. C'eſt une Pointe de terre, qui ne paroît pas fort ancienne; car il ne faut pas creuſer beaucoup, pour y trouver l'eau; & la quantité de battures & de petites Iles, qu'on a vues naître depuis vingt ans à toutes les embouchures du Fleuve, ne laiſſe aucun doute qu'elle ne ſe ſoit formée de même. Il paroît certain, par la comparaiſon des témoignages, qu'au tems de la Découverte, l'embouchure du Fleuve n'étoit pas telle qu'elle eſt aujourd'hui. Cette remarque ſe confirme, à meſure qu'on approche de la Mer : il n'y a preſque point d'eau à la Barre, dans la plûpart des petites iſſues que le Fleuve s'eſt ouvertes, & qui ne ſe ſont multipliées que par la ſucceſſion des arbres entraînés avec le courant, dont un ſeul, retenu par ſes branches, ou par ſes racines, dans un endroit peu profond, en arrête bientôt mille. Rien

Remarques ſur la ſituation de la Nouvelle Orléans.

Changement de l'embouchure du Miſſiſipi.

(34) On fait remarquer que M. du Breuil, & trois Freres Canadiens, nommés Chauvins, auxquels il appartenoit, l'avoient mis dans cet état, ſans autre ſecours que leur induſtrie.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

alors n'eſt capable de les détacher ; le limon du Fleuve leur ſert de ciment, les couvre à la longue ; & chaque inondation laiſſant une nouvelle couche, il ne faut que dix ans pour y voir croître des cannes & des arbriſſeaux. L'Obſervateur donne cette origine à la plûpart des Pointes & des Iles, qui ſont ſi ſouvent changer de cours au Miſſiſſipi.

Deſcription de la Nouvelle Orléans.

La Nouvelle Orléans (35), premiere Ville qu'un des plus grands Fleuves du Monde ait vu bâtir ſur ſes bords, n'étoit compoſée, en 1722, que d'une centaine de Baraques, placées ſans beaucoup d'ordre ; d'un grand Magazin, bâti de bois, & de deux ou trois Maiſons un peu plus apparentes. Qu'on ſe figure, dit l'Obſervateur, deux cens perſonnes, envoïées pour former une Ville, qui ſont campées au bord d'un grand Fleuve, où elles n'ont encore penſé qu'à ſe mettre à couvert des injures de l'air, en attendant qu'on leur dreſſe un Plan, & qu'on leur bâtiſſe des Maiſons. L'Ingénieur, qu'on vient de nommer remplît une partie de cette attente ; c'eſt-à-dire qu'il laiſſa aux Habitans un Plan fort beau & fort régulier : mais le P. de Charlevoix doura de l'exécution. Cependant on a publié, dans un Mercure de 1742, que la Nouvelle Orléans étoit diviſée en cinq Paroiſſes, où l'on comptoit juſqu'à huit cens belles Maiſons.

Entre la Ville & la Mer, il n'y a jamais eu de Conceſſions, parce-qu'elles auroient trop peu de profondeur ; mais on y trouve quelques petites Habitations particulieres, & des Entrepôts pour les grandes Conceſſions. Un Village de Chaounchas, qu'on y voïoit autrefois, & dont les ruines ſubſiſtent encore, eſt aujourd'hui de l'autre côté du Fleuve, une demie lieue plus bas ; & les Sauvages y ont tranſporté juſqu'aux oſſement de leurs Morts. La côte s'éleve au-deſſous : c'eſt là que l'Obſervateur juge qu'on auroit dû placer la Ville ; elle n'y ſeroit, dit-il, qu'à vingt lieues de la Mer : avec un vent médiocre, du Sud ou du Sud-Eſt, un Navire y monteroit en quinze heures.

Où l'on auroit dû placer cette Ville.

Après avoir paſſé plus de ſix mois à la Nouvelle Orléans, il partit le 21 de Juillet, pour ſe rendre au Biloxi, qui étoit encore le Quartier général de la Colonie Françoiſe. La nuit ſuivante, il deſcendit par un nouveau circuit du Fleuve, nommé le *Détour aux Plakimines*, & bientôt il ſe trouva au milieu de ce qu'on appelle les Paſſes du Miſſiſſipi. On ne ſauroit manœuvrer ici avec trop d'attention, pour les éviter ; & ſi l'on y étoit entraîné, il ſeroit preſqu'impoſſible d'en ſortir. La plûpart ne ſont que de petits Ruiſſeaux, dont quelques-uns même ne ſont ſéparés que par des hauts fonds preſqu'à fleur d'eau ; c'eſt la Barre du Miſſiſſipi qui a multiplié ces Paſſes, à meſure que les eaux du Fleuve, bridées par les nouvelles terres, qui ſe forment de jour en jour, cherchent à s'échapper par où elles trouvent le moins de réſiſtance ; & ſi l'on n'y prenoit garde, il ſeroit à craindre qu'avec le tems, aucune de ces iſſues ne fût praticable pour les Vaiſſeaux.

Paſſes de Miſſiſſipi.

Au-delà de la Barre, on trouve une petite Ile, nommée alors *la Baſe*, mais que le P. de Charlevoix, & l'Ingénieur dont il étoit toujours

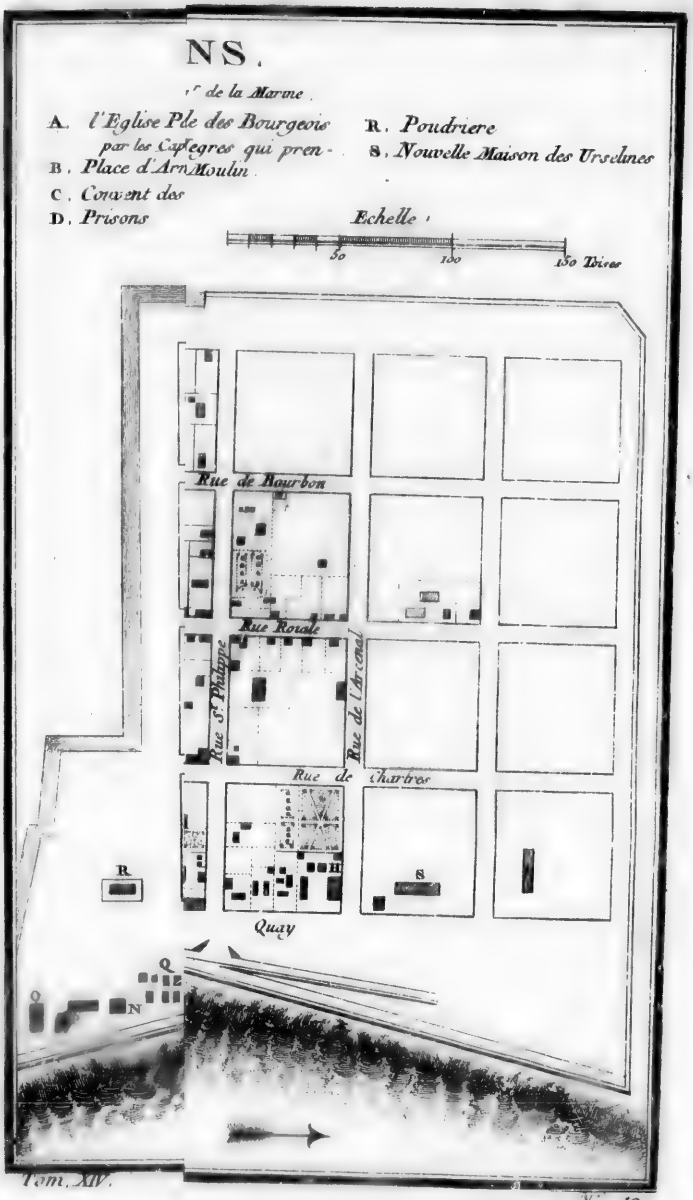
(35) L'uſage l'emporte pour ce nom, quoiqu'auſſi choquant que le ſeroit la *Nouvelle Paris*.

(36) Voïez, ci-deſſus, la Relation de l'Etabliſſement.

NS.

[illegible] de la Marine.

A. l'Eglise Pde des Bourgeois par les Capegres qui pren-
B. Place d'Armes Moulin.
C. Couvent des
D. Prisons
R. Poudriere
S. Nouvelle Maison des Ursulines



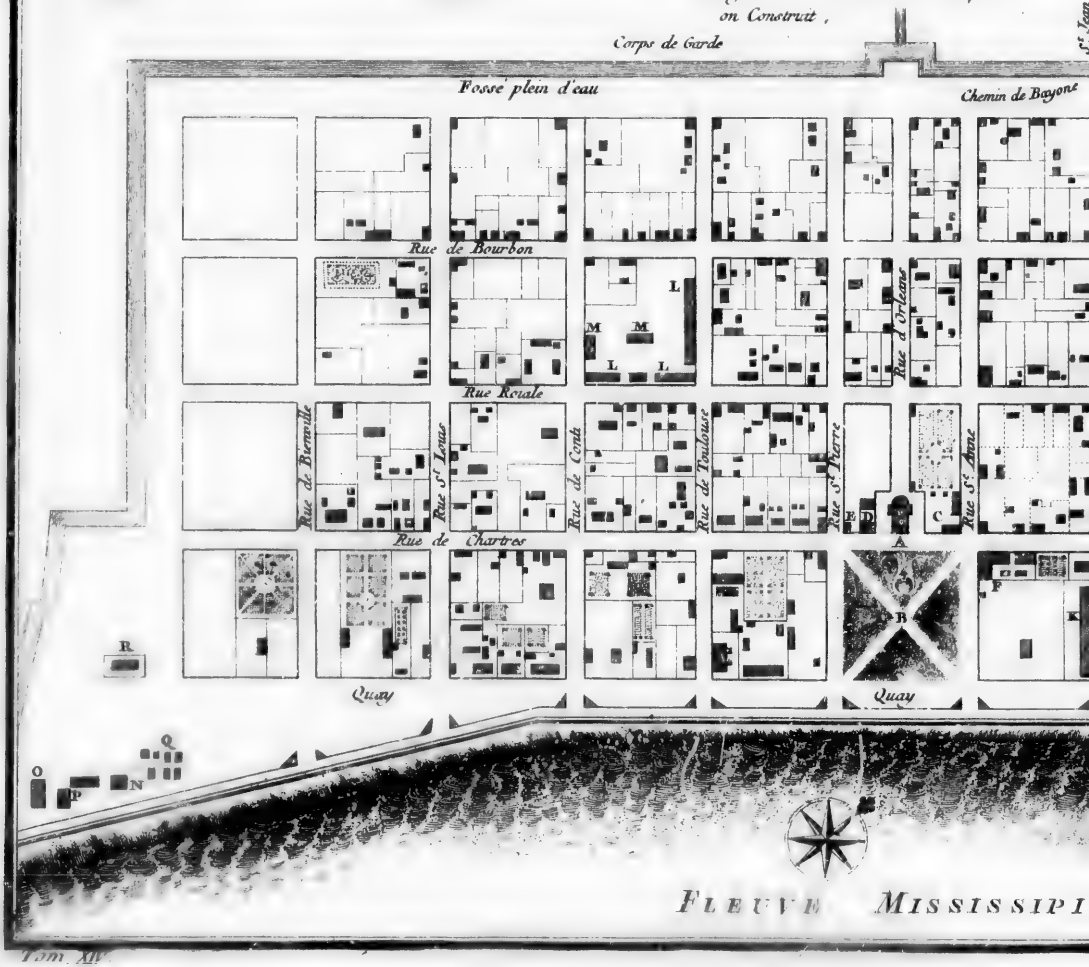
Tom. XIV.

V. 19.

PLAN DE LA NOUVELLE OR

Sur les Manuscrits du Depôt des Cartes de la Marine.

A. *l'Eglise Paroissiale desservie par les Capucins*
B. *Place d'Armes*
C. *Couvent des Capucins*
D. *Prisons*
E. *Corps de Garde*
F. *Gouvernement*
G. *Intendance*
H. *Hopital*
I. *Ursulines*
K. *Magasins du Roi*
L. *Cazernes*
M. *Forges du Roi*
N. *Moulin a vent et a Cheval*
O. *Hangard de la Marine sous lequel on Construit,*
P. *Cor*
Q. *Ca*
ne



FLEUVE MISSISSIPI

Tom. XIV.

OUVELLE ORLEANS.

s Cartes de la Marine. Par M. B. Ingr de la Marine.

Roi

oi

nt et a Cheval

la Marine sous lequel

t.

P. *Corps de Garde des Bourgeois*

Q. *Cabanes des Negres qui prennent soin du Moulin.*

R. *Poudriere*

S. *Nouvelle Maison des Ursulines*

Echelle

50 100 150 Toises

St. Jean

Chemin de Bayone

Rue de Bourbon

Rue d'Orleans

Rue Royale

Rue St. Pierre

Rue St. Anne

Rue du Maine

Rue St. Philippe

Rue de l'Arcenal

Rue de Chartres

Quay

Quay

Mississipi

accompagné, nommerent l'Ile de Toulouſe. Elle n'a gueres plus d'une demie lieue de circuit, en y comprenant même une autre Ile, qui n'en eſt ſéparée que par une Ravine. D'ailleurs elle eſt très baſſe, à l'exception d'un ſeul endroit, que la Marée ne couvre jamais, & où l'on pourroit conſtruire un Fort, avec des Magazins, pour y décharger les Vaiſſeaux, qui auroient peine à paſſer la Barre ſans être ſoulagés d'une partie de leur charge. L'Ingénieur, ayant ſondé cet endroit, trouva le fond aſſez dur & de terre glaiſe, quoiqu'il en ſorte cinq ou ſix petites ſources qui ne jettent pas beaucoup d'eau. Il remarqua que cette eau laiſſe, ſur la terre où elle coule, un très beau ſel. Quand le Fleuve eſt bas, c'eſt-à-dire pendant trois mois des plus grandes chaleurs de l'année, l'eau eſt ſalée autour de l'Ile de Toulouſe; mais dans le tems de l'inondation, elle eſt tout-à-fait douce, & le Fleuve conſerve ſa douceur une bonne lieue dans la Mer. Le reſte du tems, elle eſt un peu ſaumâtre au-delà de la Barre. Ceux qui ont écrit que pendant vingt lieues le Miſſiſipi ne mêle point ſes eaux avec celles de la Mer, n'ont publié qu'une Fable (37).

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

(37) Une partie du jour, emploïée à ſonder & à relever la ſeule embouchure du Fleuve qui ſoit navigable, fit faire aux deux Voiageurs des Obſervations dont tous les Navigateurs doivent ſentir l'importance. Elle court Nord-Oueſt & Sud-Eſt, l'eſpace de trois cens toiſes, en montant de la pleine Mer juſqu'à l'Ile de Toulouſe, vis-à-vis de laquelle il y a trois petites Iles, qui n'avoient point encore été ſondées, quoiqu'elles fuſſent aſſez hautes. Dans cet intervalle, ſa largeur eſt de deux cens cinquante toiſes, & ſa profondeur de dix-huit piés au milieu, fond de vaſe molle; mais il y faut naviger la ſonde à la main. Delà, en remontant, on fait encore le Nord-Oueſt, l'eſpace de quatre cens toiſes, après leſquelles on trouve encore quinze piés d'eau, même fond. Partout le mouillage eſt ſûr, & l'on y eſt à l'abri de tous les vents, à la réſerve de ceux du Sud & du Sud-Eſt, qui, lorſqu'ils ſont violens, peuvent faire chaſſer les Navires ſur leurs ancres, mais ſans danger, parcequ'ils iroient échouer ſur la Barre, qui eſt auſſi de vaſe molle. On fait enſuite le Nord-Oueſt, quart-de-Nord-Eſt, pendant cinq cens toiſes. C'eſt là proprement la Barre, qui a douze piés d'eau, moienne profondeur; encore y faut-il de l'attention, car on y rencontre des Bancs. cette Barre a deux cens cinquante toiſes de large, entre des terres couvertes de roſeaux.

Dans la Paſſe de l'Eſt, qui eſt immédiatement au-deſſus, on fait l'Oueſt en plein, pendant une lieue: elle a deux cens cinquante toiſes de largeur, & depuis 4 juſqu'à 5 piés de profondeur; puis, tout-à-coup, on ne trouve plus de fond. En reprenant la grande Paſſe, au ſortir de la Barre, on fait encore le Nord-Oueſt, l'eſpace de trois cens toiſes; & l'on n'y a jamais moins de quarante-cinq piés d'eau. On laiſſe, à droite, la *Paſſe à Sauvole*, par où les Chaloupes peuvent aller au Biloxi, en faiſant le Nord: cette Paſſe a pris ſon nom d'un Officier, qui a commandé dans la Colonie. Enſuite il faut retourner à l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt, pendant cinquante toiſes; & dans une eſpece d'Anſe, qu'on laiſſe à gauche au bout de cet eſpace, il y a trois paſſes, une au Sud-Sud-Eſt, une autre au Sud, & la troiſieme à l'Oueſt-Sud-Oueſt. Cette Anſe n'a que dix toiſes de profondeur, & vingt piés de diametre; mais les Paſſes ont peu d'eau. On continue de ſuivre le même rhumb de vent; & cinquante autres toiſes plus loin, on trouve, ſur la même main, une ſeconde Anſe, qui a vingt toiſes de diametre & cinquante de profondeur: elle contient deux petites Paſſes, d'où les Canots d'écorce auroient beaucoup de peine à ſe tirer. Delà on tire à l'Oueſt, pendant l'eſpace de 500 toiſes, & l'on ſe trouve vis-à-vis de la *Paſſe à la Loutre*, qui eſt à droite & tournée au Sud-Sud-Eſt: elle a cinq cens toiſes de large; mais elle ne peut recevoir que des Pirogues. Enſuite on tourne au Sud-Oueſt pendant vingt toiſes; on revient à l'Oueſt pendant trois cens; puis à l'Oueſt quart-de-Nord Oueſt, l'eſpace de cent; à l'Oueſt-Nord-Oueſt autant; au Nord-Oueſt huit cens: alors on trouve, à gauche, la *Paſſe du Sud*, qui a deux cens

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

En général, la force du Courant rendra toujours la navigation du Miſſiſſipi difficile en remontant, & demande même beaucoup d'attention en deſcendant, parcequ'il porte ſouvent ſur les Pointes avancées & ſur des Battures. Il n'y a de ſûreté qu'avec des Bâtimens à voiles & à rames. D'ailleurs, comme il n'eſt pas poſſible d'y voguer la nuit dans un tems obſcur, ces voïages ſeront toujours fort longs & d'une grande dépenſe, du moins juſqu'à ce que les bords du Fleuve ſoient peuplés, à de courtes diſtances, depuis les Illinois juſqu'à la Mer. Pourquoi feroit-on difficulté de ſe le promettre, d'un Païs dont le climat eſt ſi doux & le terroir ſi fertile; mais ſur-tout d'un Fleuve, dont l'embouchure eſt par Mer à douze ou quinze journées du Mexique, & plus proche encore de la Havane, des plus belles Iles de l'Amérique, & des Colonies Angloiſes?

Pronoſtic pour la proſpérité de la Colonie Françoiſe.

Conduiſons les deux Voïageurs juſqu'au Biloxi, dont on doit attendre auſſi la Deſcription, puiſqu'il a eu tant de part aux Relations de la découverte (38). De l'Ile de Touloufe, on y compte vingt-huit lieues. Toute cette Côte eſt extrêmement plate. Les Vaiſſeaux Marchands n'en peuvent approcher de plus près que de quatre lieues, & les moindres Brigantins de deux. Ceux-ci doivent même s'éloigner, lorſque le vent eſt du Nord ou du Nord-Oueſt, s'ils ne veulent demeurer entierement à ſec. La Rade du Biloxi eſt le long de l'*Ile des Vaiſſeaux*, qui s'étend une petite lieue de l'Eſt à l'Oueſt, mais qui a peu de largeur. A l'Eſt de cette Ile eſt l'Ile *Dauphine*, autrefois l'Ile *Maſſacre* (39); à l'Oueſt ſont de ſuite l'Ile *des Chats*, ou de *Bienville*, l'Ile *a Corne*, & les Iles de *la Chandeleur*.

Voïage au Biloxi.

Ce qu'on nomme proprement le *Biloxi*, eſt la Côte de la Terre-ferme qui eſt au Nord de la Rade: c'eſt le nom d'une Nation ſauvage, qui l'habitoit autrefois, & qui s'eſt retirée vers le Nord-Oueſt, ſur les bords d'une petite Riviere, nommée la *Riviere des Perles*, parcequ'on y en a pêché quelques-unes. L'Obſervateur condamne le choix qu'on avoit fait de ce lieu, pour y établir le quartier général de la Colonie. On ne pouvoit,

Ce que c'eſt que le Biloxi.

cinquante de large, neuf braſſes d'eau à ſon entrée du côté du Fleuve, & deux piés ſeulement à ſa ſortie dans la Mer. Deux cens cinquante toiſes plus loin eſt la *Paſſe du Sud-Oueſt*; même largeur à-peu-près, & jamais moins de ſept à huit piés d'eau. Par ce travers, le Païs commence à n'être plus ſi marécageux; mais il eſt noïé pendant quatre mois de l'année. A gauche, il eſt borné par une ſuite de petits Lacs, qui ſuivent celui des Chetimachas; à droite, par les *Iles de la Chandeleur*: on juge qu'entre ces Iles, il y a paſſage pour les plus grands Navires, & qu'il ſeroit aiſé d'y faire un bon Port. Les grandes Barques peuvent remonter de la Mer juſqu'au Lac des *Chetimachas*; & rien n'empêche d'y aller couper les plus beaux chênes du monde, dont cette Côte eſt couverte.

La largeur du Fleuve entre les Paſſes, c'eſt-à-dire pendant les quatre lieues qu'on compte de l'Ile de Touloufe à la Paſſe du Sud-Oueſt, n'eſt jamais de plus de cinquante toiſes: mais immédiatement au-deſſus de cette Paſſe, il reprend inſenſiblement ſa largeur ordinaire, qui n'a jamais moins d'un mille, & qui en a rarement plus de deux. Sa profondeur va toujours auſſi en augmentant, depuis la Barre; ce qui eſt le contraire de tous les autres Fleuves, qui ſont ordinairement plus profonds à meſure qu'ils approchent de la Mer. *Journal hiſtorique, pp. 443 & ſuiv.* Obſervez qu'on ne répond point des changemens qui peuvent être arrivés depuis. On ajoute que l'eau du Miſſiſipi eſt une des meilleures du monde, & qui ſe conſerve le plus long-tems ſaine.

(38) Voïez, ci deſſus, Etabliſſement des François, &c.

(39) Voïez ce qu'elle a long-tems été, *Ibidem.*

dit-il,

dit-il, en choisir un plus mauvais. Outre qu'il ne peut recevoir aucun secours des Vaisseaux, ni leur en donner, la Rade a le double défaut de n'offrir qu'un fort mauvais ancrage, & d'être remplie de vers. La seule utilité qu'on en peut tirer est d'y mettre les Vaisseaux à couvert d'un coup de vent, lorsqu'ils viennent reconnoître l'entrée du Mississipi, dont il seroit dangereux d'approcher au hazard dans un mauvais tems, parcequ'elle n'a que des terres basses. Celles du Biloxi ne sont que des sables, où il ne croît gueres que des Pins, des Cedres & de *la Cassine*, fameux arbrisseau qui se nomme aussi *Apalachine*, & dont les Espagnols de la Floride font infuser les feuilles, pour en prendre comme du Thé (40). On y trouve aussi cette espece de myrthe à large feuilles, dont la graine, jettée au Printems dans de l'eau bouillante, devient une cire verte, moins gluante & moins friable que celle des Abeilles, mais aussi bonne à brûler.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Ses propriétés, bonnes & mauvaises.

Myrthe à cire.

A treize ou quatorze lieues du Biloxi, en tirant à l'Est, on trouve la Riviere de la Maubile, qui court du Nord au Sud, & dont l'embouchure est vis-à-vis de l'Ile Dauphine. Elle prend sa source dans le Païs des Chicachas. Son cours est d'environ cent trente lieues, & son lit fort étroit. Elle serpente beaucoup, & n'en est pas moins rapide; mais dans le tems des eaux basses, elle ne peut être remontée que par de petites Pirogues. On a vu que les François ont eu long-tems, sur cette Riviere, un Fort qui étoit le principal poste de leur Colonie; non que les terres y fussent bonnes, mais on y étoit à portée de trafiquer avec les Espagnols. L'Observateur éprouva que dès le mois de Mars les chaleurs sont déja fort incommodes sur cette Côte, & conçut que lorsqu'elles ont embrasé le sable, elles doivent être excessives; mais la Brise, qui s'éleve assez régulierement tous les jours entre neuf & dix heures du matin, & qui ne tombe qu'avec le Soleil, rend le climat supportable. L'embouchure du Mississipi est par les vingt-neuf degrés de Latitude; & la Côte du Biloxi par les trente.

Riviere de la Maubile.

Le retour des deux Voïageurs à la Nouvelle Orleans se fit par une autre route. Après être revenus sur leurs traces jusqu'à l'Ile aux Perles, ils laisserent à droite la Riviere du même nom, qui a trois embouchures, dont la séparation se fait à quatre lieues de la Mer. Delà ils s'avancerent à l'entrée du Lac de Pontchartrain, pour le traverser. Cette traversée est de sept à huit lieues. On entre ensuite dans la Baie de Saint Jean, d'où le P. de Charlevoix prit son chemin par terre, & n'eut besoin que de quelques heures pour se rendre à la Ville.

Retour du Biloxi par le Lac de Pontchartrain.

On a rapporté, dans un autre article (41), la suite de son Voïage, & ses observations sur la Floride Espagnole. Celles qui regardent Saint Domingue, seront rappellées, avec la même distinction, dans l'article des Iles.

SUITE DE LA CÔTE DU CONTINENT, ILES, ET GRAND BANC DE TERRE-NEUVE.

Après avoir donné la description des Côtes du Continent jusqu'au Port de Canceaux dans l'Acadie, on ne peut se dispenser de les suivre jusqu'à l'embouchure du Fleuve Saint Laurent. Tout cet espace, qui forme une

(40) Voïez, au Tome suivant, l'Histoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale.
(41) Voïez, ci-dessus, ce qui regarde la Caroline.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

grande partie du Golfe, derriere l'Ile Roïale, eſt peu habité, & ſeroit à peine connu des Géographes, ſi *Denis*, qui y poſſedoit des terres conſidérables, ne s'étoit attaché à nous en laiſſer une fidelle peinture, ſur laquelle il paroît que la plûpart des Cartes ont été dreſſées.

Baie de Chedabouctou.

Le premier lieu qui mérite quelque attention, en ſortant de Canceaux, eſt une grande Baie nommée *Chedabouctou*, avant laquelle on trouve pluſieurs lieues de terre haute & de rochers, qui vont en deſcendant juſqu'à une petite Ile, nommé l'*Ile aux Renards*. Là les Terres ſont plattes, marécageuſes, & remplies de petits Etangs d'eau ſalée. Une lieue plus loin, on trouve une autre Baie, dont l'entrée eſt fort étroite, avec une barre de ſables, qui ne permet aux Chaloupes d'y entrer qu'en haute Mer. La Baie de Chedabouctou forme un très beau Havre, où des Navires de cent tonneaux peuvent entrer facilement, & demeurer conſtamment à flot. La terre y eſt bonne, quoique les deux côtés de la Riviere, du même nom, ſoient bordés de rochers couverts de beaux arbres. Denis y avoit une Pêche ſédentaire, & ſon Etabliſſement y étoit de ſix vingts hommes.

Enſuite toute la Côte eſt fort belle juſqu'à l'entrée du petit Paſſage, qui ſépare l'Ile Roïale, du Continent. On trouve à huit ou neuf lieues de Chedabouctou un grand Cap, dont le bas, qui eſt eſcarpé à pic, forme une Anſe commode. Les Vaiſſeaux qui vont dans le Golfe de Saint Laurent pour la Pêche, & qui arrivant à la Côte de trop bonne heure, ſont arrêtés au grand Paſſage par les glaces, viennent chercher celui-ci, qui ſe nomme *Fronſac* (42), & mouillent dans cette Anſe. » J'y ai vu, ajoute » Denis, juſqu'à huit ou dix Vaiſſeaux; & quoique le Courant ſoit d'une » force extrême dans le paſſage de Fronſac, un Navire y eſt garanti des » glaces par une Pointe qui s'avançant aſſez pour détourner la Marée qui » pourroit les apporter du Golfe, les rejette vers l'Ile Roïale; comme celles qui pourroient venir de l'autre côté ſont rejettées auſſi par le Cap. » A cette Pointe, qui eſt la plus étroite partie du Paſſage, il n'y a que la » portée du canon, de la terre ferme à l'Ile.

Paſſage de Fronſac.

En ſortant de l'Anſe, avant que d'en paſſer la Pointe, on rencontre des Etangs d'eau ſalée, où les Huitres & les Moules ſont en abondance. Après la Pointe, on trouve une petite Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer: une Ile ſe préſente dans l'intérieur; & l'on eſt ſurpris de reconnoître bien-tôt qu'elle ſépare en deux parties une grande Baie, où tombent deux Ruiſſeaux. Le Païs eſt agréable, & revêtu de beaux arbres, ſur-tout de Cedres & de Trembles. Quoique la Baie n'ait pas deux lieues de tour, elle eſt ſi platte en pluſieurs endroits, qu'elle ſe découvre en baſſe Mer. Ce ſont des ſables vaſeux, où l'on trouve une grande variété de coquillages, qui ſont, au Printems, la principale ſubſiſtance des Sauvages.

Baie d'Articougueche.

Deux lieues plus loin, en continuant de ſuivre la Côte, on trouve une autre Baie, qui ſe nomme *Articougueche*; & dans les terres quantité d'Etangs & de Prairies, bornées par de très beaux Bois. Six lieues au-delà, on rencontre une Riviere nommée *Mirligueche*, par où les Sauvages ap-

(42) Il eſt nommé Paſſage *du Glis*, dans la Carte de Lact.

portent, au Printems, des Pelleteries dans leurs Canots, dont la Baie, ou l'Anſe, qui porte le même nom, pénetre fort avant dans les terres. L'Automne y amene une prodigieuſe quantité d'Outardes, de Canards, de Sarcelles, & d'autres eſpeces de Gibier, qui s'y arrêtent juſqu'au commencement de Novembre. Les Huîtres y ſont excellentes. En montant la Riviere, on ne découvre ſur la gauche, pendant l'eſpace de deux lieues, que de petites Montagnes de plâtre; enſuite les terres, des deux côtés, paroiſſent aſſez bonnes pendant trois lieues, & ſont couvertes de fort grands arbres. On rencontre, à cette diſtance, deux autres Rivieres, qui tombent en fourche dans celle de Mirligueche, & qui viennent de pluſieurs Lacs, aſſez éloignés, où les Sauvages tuent quantité de Caſtors. Le Païs offre, des deux côtés, de grandes & belles Prairies.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Riviere de Mirligueche.

A trois lieues de l'Anſe & de la Riviere de Mirligueche, ſur la Côte, on trouve une autre Anſe, avec ſa petite Riviere, où l'on pêche des Bars, longs de deux ou trois piés, en ſi grande quantité, que dans l'eſpace d'une heure les Sauvages, qui les darde avec une eſpece de lance, d'environ ſept ou huit piés de long, en prennent juſqu'à deux cens. Delà, pendant quatre lieues, la Côte va toujours en montant juſqu'au pié d'un grand Cap, qui eſt couvert de beaux arbres, & qu'on découvre vingt lieues en Mer. On le nomme Saint Louis. Il eſt bordé de rochers, qui en rendent l'approche fort dangereuſe lorſque les vents portent à la Côte; mais entre leſquels il ſe trouve un petit Baſſin, où les Chaloupes peuvent entrer des deux côtés, & demeurer à l'abri, avec l'avantage d'y pouvoir pêcher quantité de Homars, qui fourniſſent une bonne ſubſiſtance. Les terres qui ſuivent le Cap Saint Louis ſont couvertes des mêmes Bois, pendant l'eſpace de dix lieues, après leſquelles on trouve une petite Riviere, dont l'entrée eſt quelquefois bouchée de ſable, mais laiſſe, dans d'autres tems, un paſſage pour les Chaloupes. Les terres y ſont aſſez belles, & ne ceſſent point d'être revêtues d'arbres.

Grand Cap, & bon aſyle.

Les douze lieues ſuivantes n'offrent qu'une Côte de Rochers, à la réſerve de quelques Anſes de différentes grandeurs. Les terres ſont baſſes, & couvertes de grands Chênes. On rencontre enſuite une grande Riviere, nommée *Pictou*, dont l'entrée, platte, & large d'environ trois lieues, eſt ſi ſablonneuſe, que dans la Marée même elle ne peut recevoir que des Barques de douze à quinze tonneaux. A gauche de l'embouchure, on voit ſortir une autre Riviere, qui n'en eſt ſéparée que par une Pointe de ſable, & qui, quoique fort étroite à l'entrée, s'élargit enſuite & forme pluſieurs Anſes, où le Gibier de toute eſpece eſt dans une abondance ſurprenante. Les terres y ſont très bonnes, le Païs fort agréable, & les arbres d'une beauté ſinguliere. La Côte ſuivante, pendant huit ou neuf lieues, eſt haute, bordée de rochers dangereux, à l'exception de quelques Anſes où la terre eſt baſſe, mais avec des Briſans qui ne laiſſent pas beaucoup d'abri pour les Chaloupes. On trouve, dans cet eſpace, une Riviere dont quantité de Roches défendent l'entrée, & vis-à-vis, à quelque diſtance en Mer, une petite Ile couverte de Bois, que les François ont nommée l'*Ormet*. L'embouchure de la Riviere forme une Baie de deux lieues de profondeur, ſur une de large, où la terre eſt baſſe en pluſieurs en-

Riviere de Pictou.

Ile de l'Ormet.

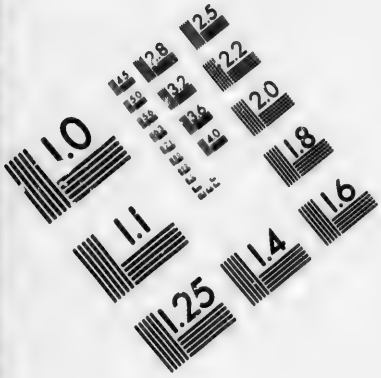
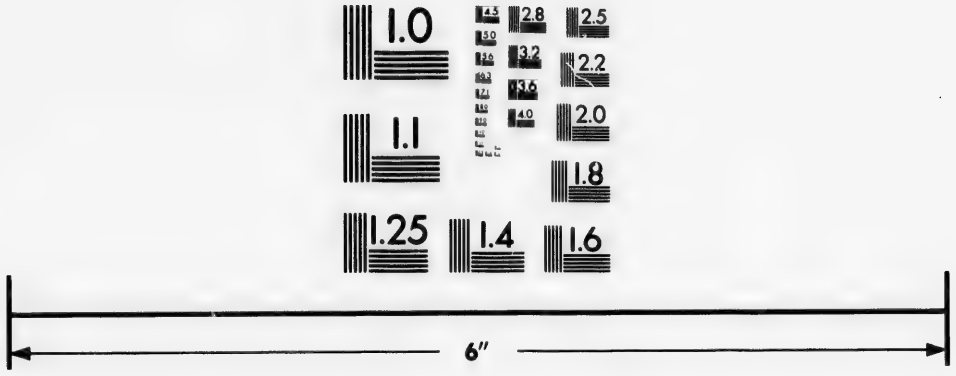
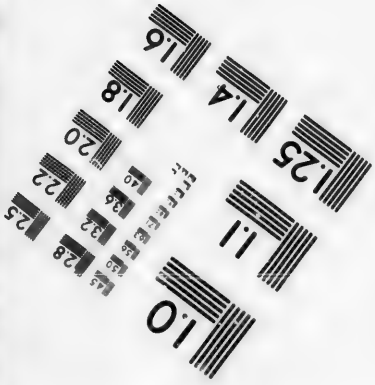
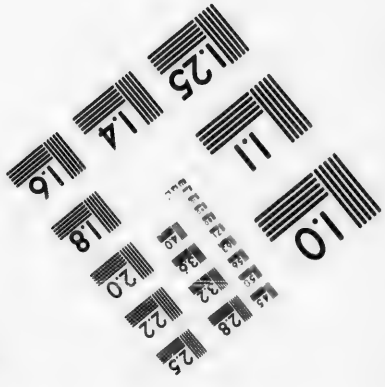


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

droits, & couverte de beaux arbres. Deux Pointes, qui s'approchent au fond de la Baie, forment un Canal qui eſt l'entrée de la Riviere. On y pêche beaucoup d'Huitres & de Coquillages. Le Païs eſt aſſez beau, & préſente, dans l'éloignement, quelques Montagnes d'une hauteur médiocre.

Cap Tourmentin.

Deux lieues plus loin, la Côte eſt ouverte par une autre Riviere, qui pénetre dans les terres entre deux rives fort montagneuſes. Celle de la Mer continue de l'être auſſi pendant environ douze lieues, & conduit au Cap *Tourmentin*. C'eſt une grande Pointe, qui s'avance en Mer, & qui n'eſt qu'à deux lieues & demie de l'Ile Saint Jean. Elle eſt entre deux grandes Baies, bordées de Montagnes ou de Roches; & de toutes parts on ne trouve ici que des Ecueils, les uns découverts, d'autres qui ne s'apperçoivent qu'en baſſe Mer. Après avoir doublé cette Pointe, la Côte change peu pendant dix lieues; mais on trouve enſuite une Riviere où les Barques entrent, avec la ſeule précaution de bien prendre le Canal, pour paſſer une petite Ile, après laquelle on eſt à couvert, & l'on ne manque point d'eau, vis-à-vis d'une grande Prairie, qui forme une Anſe de bonne grandeur. Denis nomme cette Riviere la *Riviere de Cocagne*, parceque le mauvais tems l'aïant forcé d'y paſſer huit jours, il y fit ſi bonne chere, que pour en faire prendre quelque idée, il eſt réduit à nommer le Gibier & le Poiſſon que ſes Gens refuſoient : c'étoient des Outardes, des Canards, des Sarcelles, des Pluviers, des Beccaſſes, des Beccaſſines, des Tourtres, des Lapins, des Perdrix, des Saumons, des Truites, des Maquereaux, des Eperlans & des Huitres. » Ses Chiens » mêmes, dégoûtés par l'abondance, ſe couchoient près de ces délicieux » alimens ſans y toucher «. La beauté du Païs répond à l'excellence de ſes productions : il eſt fort uni, & couvert des plus beaux arbres, avec de grandes Prairies, qui bordent la Riviere l'eſpace de cinq ou ſix lieues.

Riviere de Cocagne. Abondance de ſes vivres.

Riviere de Rechibouctou.

Après la Riviere de Cocagne, on trouve, à dix lieues, celle de *Rechibouctou*, dont l'entrée, quoique bordée de ſables pendant près d'une lieue, laiſſe paſſage à des Bâtimens de deux cens tonneaux. Elle forme enſuite un fort grand Baſſin, mais ſi plat, que les Navires ne peuvent pénétrer bien loin. Deux autres Rivieres tombent dans ce Baſſin, l'une fort petite; & l'autre aſſez grande, qui communique, à l'aide de deux Portages, avec la Riviere de Saint Jean. Les Sauvages n'emploient que deux jours à ce trajet. La petite Riviere communique auſſi, par un portage, avec la Riviere de Miramichi, où Denis avoit une Habitation. Il fait ici une peinture fort ſinguliere du Chef des Sauvages de Rechibouctou.

Etabliſſement & conduite ſinguliere d'un Sauvage.

» C'étoit, dit-il, un Sauvage des plus ſuffiſans que j'aie connus. Tous » les Indiens de cette partie du Golfe le redoutoient. Il avoit ſur le bord » du Baſſin de cette Riviere, un Fort, compoſé de pieux aſſez gros, & » de deux eſpeces de Baſtions, dans lequel il étoit logé avec une partie » de ſes gens. Une longue piece de bois, qu'il avoit fait attacher au ſom- » met d'un arbre, percée de chevilles qui en faiſoient une ſorte d'échel- » le, étoit la guérite d'où il faiſoit obſerver, par un Sauvage monté à » la pointe, ce qui ſe paſſoit ſur les Côtes. Si quelque Bâtiment paroiſ-

» soit, il faisoit prendre les armes à tout son monde ; & mettant des sen- » tinelles aux avenues, il attendoit tranquillement qu'on approchât de » son poste. On demandoit, de sa part, aux Etrangers, ce qu'ils desiroient » de lui ; & souvent, il faisoit attendre long-tems sa réponse. Il ne leur » permettoit d'entrer, qu'après avoir été salué, une ou deux fois, par » une décharge de leurs fusils. On le trouvoit toujours assis sur ses ta- » lons, comme un singe, la pipe à la bouche. Jamais il ne parloit le » premier ; mais après avoir écouté ce qu'on avoit à lui dire, il répon- » doit avec une ridicule affectation de gravité. S'il alloit à la Cabane de » quelque Sauvage, il faisoit tirer un coup de fusil, pour avertir tous » les autres de venir au-devant de lui avec leurs armes ; & lorsqu'il sor- » toit de sa Chaloupe, il vouloit être salué d'une décharge. Ensuite, se » faisant suivre jusqu'à la Cabane, il exigeoit une autre décharge à son » entrée. Ceux qui lui refusoient cet hommage ne demeuroient jamais » impunis ; mais il ne les maltraitoit point en public, dans la crainte » de trouver quelque résistance de la part des autres. La même politi- » que lui faisoit éviter les parties de débauche, qui sont communes en- » tre les Sauvages, & dans lesquelles tous les rangs sont confondus. Il se » cachoit même, lorsqu'il voïoit ses gens dans l'ivresse ; ou s'il ne pou- » voit prendre cette précaution, il étoit alors assez modeste pour ne pas » faire valoir sa grandeur «. Le Païs est fort beau ; & la chasse y étant très abondante, il n'est pas surprenant que les Sauvages y fussent si bien fournis d'armes à feu.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

En sortant de Rechibouctou, pour s'approcher de la Riviere de Miramichi, on trouve, à gauche, de grands bancs de Salle, qui avancent fort loin en Mer ; après quoi, l'on trouve une grande Baie, qui pénetre plus de deux lieues dans les terres, & qui a presqu'autant de largeur. Elle est traversée aussi de quantité de sables, qui se découvrent même en basse Marée ; & dans le mauvais tems la Mer y brise par-tout. Un petit Canal, fort tortu, qui conduit dans la Riviere, est le seul passage que Denis ait reconnu sûr ; mais, outre qu'il n'est pas facile à trouver, il ne reçoit que des Barques de douze à quinze tonneaux. Tous ces sables continuent jusqu'à la Riviere de Miramichi.

Riviere de Miramichi.

L'embouchure de cette Riviere est fort étroite, & comme fermée par une petite Ile, qui est sur la droite de l'entrée ; mais on n'a pas plutôt passé l'Ile, qu'on trouve un beau Bassin, large d'une portée de canon, & d'une bonne profondeur, dont les deux côtés sont des Rochers assez hauts, la plûpart couverts de beaux Bois. Il s'y trouve néanmoins quelques petites Anses, où l'on peut aborder & descendre avec des Chaloupes ou des Canots. Cette Riviere peut être remontée pendant six lieues, après lesquelles on en trouve deux autres qui s'y joignent ; & les Roches dont elles sont coupées, ferment l'entrée à tout autre Bâtiment que des Canots : l'une monte vers la Baie de Rechibouctou ; l'autre vers celle des Chaleurs, & conduit, avec le secours d'un Portage, à la Riviere de Nepigiguit, qui est au fond de cette derniere Baie. On vante la beauté du Païs, dans l'intérieur des terres. Les Fraises & les Framboises, qui y croissent en abondance, y attirent une quantité incroïable de Tourtres. Mais ce que Denis

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

raconte des Saumons, qui entrent dans la Riviere, eſt encore plus ſurprenant : » Ils ſont en ſi grand nombre, que pendant la nuit on eſt ré» veillé par le bruit qu'ils font en ſautant ſur l'eau ; ce qui vient du plaiſir » qu'ils reſſentent de pouvoir s'égaïer dans un Baſſin libre, après avoir eu » beaucoup de peine à paſſer ſur les ſables où l'eau leur manquoit. En» ſuite ils montent dans les Rivieres, & juſqu'aux Lacs d'où elles deſcen» dent. Les Caſtors ſont fort communs dans ces Lacs.

Iles de Miſcou.

La Côte, juſqu'aux Iles de Miſcou, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de dix ou douze lieues, eſt preſque toujours de ſable. Elle eſt coupée par des Ruiſſeaux & des Anſes de différentes grandeurs ; où la Chaſſe eſt abondante, & revêtue ſans ceſſe de grands Bois, dont la plûpart des arbres ſont des Cedres. Deux lieues avant les Iles de Miſcou, on rencontre une grande Anſe, qu'on nomme le paſſage de *Caraquet*, & qui aboutit à la Baie des Chaleurs. Elle a des Iles, qui ſeront décrites à leur tour : mais, en continuant de ſuivre la Côte, on trouve un autre paſſage, du moins pour les Barques, entre les deux Iles de Miſcou. L'entrée n'en eſt pas ſans danger, parceque des deux côtés pluſieurs pointes de ſables, où la Mer bat furieuſement, la rendent fort étroite : mais, après les avoir paſſées, on ſe trouve dans un Canal aſſez large, entre les deux Iles. Celle qu'on laiſſe à droite, & qui eſt la plus petite, n'a qu'environ quatre lieues de tour, dont une partie eſt compoſée de marécages bas & ſans arbres, où les Outardes ſe raſſemblent au Printems pour faire leurs Petits. Au-delà des Marécages, la terre eſt couverte de Sapins, mêlés de Bouleaux ; après quoi l'on rencontre une autre Pointe de ſable, qui forme une aſſez grande Anſe, où les Navires Pêcheurs mouillent en ſûreté, à la faveur des deux Iles. Il ne s'y trouve point de Riviere d'eau douce ; mais la nature y ſupplée par une ſource fort extraordinaire. A deux cens pas de la Côte, vis-à-vis des Bois de Sapin, & vers le milieu, on voit ſortir du ſein de la Mer un bouillon d'eau douce, de la groſſeur de deux poings, qui conſerve ſa douceur dans un circuit de vingt pas, ſans que le flux ou le reflux arrête ou trouble ſon cours ; de ſorte qu'il hauſſe & baiſſe avec la marée. Les Pêcheurs y vont faire de l'eau, dans leurs Chaloupes, & la puiſent avec des ſeaux, comme dans une Fontaine. L'endroit d'où elle ſort n'a pas moins d'une braſſe de fond, aux plus baſſes Marées, & l'eau d'alentour eſt auſſi ſalée qu'en pleine Mer.

Source d'eau fort étrange.

La grande Ile de Miſcou a ſept ou huit lieues de tour, & pluſieurs Anſes, bordées de Prairies & d'Etangs, où la chaſſe des Oiſeaux ne ceſſe jamais d'être fort abondante. Elle a quatre Ruiſſeaux, dont deux reçoivent des Canots. La plûpart des Bois y ſont de Sapins. La terre y eſt bonne, quoique ſablonneuſe, & toutes les eſpeces d'Herbages y croiſſent fort bien. Denis, qui s'y étoit fait une Habitation, y planta des noïaux de Pêche, de Pavis, de Preſſes, & d'autres Fruits à noïaux, qui vinrent parfaitement ; & la Vigne ne promettoit pas moins : mais il ſe plaint que deux ans après, un Conceſſionnaire de la Compagnie, nommé *Aunay*, vint le dépoſſeder ; & ce défaut de ſtabilité, dans les poſſeſſions, eſt un obſtacle, dit-il, qui empêchera toujours que le Païs ne ſe peuple. La ſortie, comme l'entrée, des Navires, eſt entre la grande Ile & la Pointe de la

petite. On range de près la grande, pour prendre le bon Canal, qui n'a jamais moins d'une braſſe & demie d'eau, & l'on ne ceſſe point de la cotoier pendant trois lieues. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Enſuite, on peut entrer dans la Baie des Chaleurs, par le petit paſſage qui vient de celle de Miramichy, & qui n'eſt propre que pour des Barques avec leſquelles on côtoie les Iles de *Touſquet*, ou plutôt quelques bancs de ſable qui portent ce nom. La plus grande de ces Iles a deux endroits où les Bâtimens Pêcheurs peuvent mouiller; mais ils ne peuvent s'y rendre que par l'entrée de la Baie des Chaleurs. Cette grande Ile de Touſquet n'a pas moins de quatre ou cinq lieues de tour. La Pêche, ſurtout celle du Hareng & du Maquereau, y eſt fort abondante. Denis donne quatre lieues d'étendue à la Baie des Chaleurs, qu'il nomme auſſi Touſquet, parcequ'elle contient les Iles de ce nom. Baie des Chaleurs.

En ſortant du Canal des Iles de Miſcou pour arriver à la grande entrée de la Baie des Chaleurs, on range, pendant dix lieues, une Côte fort eſcarpée, au pié de laquelle la Mer bat avec tant de force, qu'un Navire qui s'y perdroit n'auroit aucune reſſource. Enſuite on trouve une petite Riviere, qui ne peut recevoir que des Chaloupes. Trois lieues plus loin, on eſt à l'entrée d'une grande Anſe, dont il part une Pointe, qui, s'avançant vers la Mer, fait un côté du Baſſin de Népigiguit. La profondeur de cette Anſe eſt d'une lieue. On découvre ici de grandes & belles Prairies, qui s'étendent d'une demie lieue au-delà de l'entrée du Baſſin. Il a lui-même plus d'une lieue & demie de longueur, ſur une de large; mais il demeure preſque ſans eau, en baſſe marée, & l'on y voit alors une quantité incroïable d'Outardes, de Canards & de Cravans, qui ſe retirent à la Côte lorſque la Mer commence à remonter. De quatre Rivieres, qui ſe déchargent dans ce Baſſin, trois viennent des Mor[illegible]s qu'on découvre dans l'éloignement; l'autre, qui eſt la plus gr[illegible]d, quoiqu'elle ne reçoive que des Canots, eſt celle qui vient de Miramichi. Ces Rivieres ſont remplis de Saumons; & les Sables du Baſſin offrent une prodigieuſe abondance de toutes ſortes des coquillages. Ses bords ſont de belles Prairies, au-delà deſquelles la terre eſt couverte de grands arbres. Une ſeconde pointe de ſable qui répond à l'autre, & qui rend l'entrée du Baſſin aſſez étroite, forme une ſorte de Canal, où l'on pêche en abondance, au retour de la marée, des Maquereaux, des Saumons, & ſouvent des Eſturgeons d'une grandeur ſinguliere. Denis avoit une habitation ſur le bord du Baſſin de Népigiguit. Sa Maiſon y étoit flanquée de quatre petits Baſtions, avec une Paliſſade & ſix petites pieces de Canon en batterie. Quoique les Terres n'y ſoient pas des meilleures, il y avoit un grand Jardin, dont il tiroit toutes ſortes de légumes. Les pois & le blé, les pepins de Pommes & de Poires y croiſſoient fort bien; & de toutes parts on y voïoit des Framboiſes & des Fraiſes. Baſſin de Népigiguit. Habitation de Denis ſur le Baſſin de Nepigiguit.

En ſortant de Nepigiguit, on trouve, après avoir fait deux lieues, une petite Riviere, que les Canots peuvent remonter long-tems, & dans laquelle on prend de ſi grands Saumons, que Denis en avoit vu de la longueur de ſix piés. La chaſſe, les arbres, & la bonté du terroir, excitent auſſi l'admiration des Voïageurs. Trois lieues plus loin, la Côte Saumons longs de ſix piés.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

s'ouvre par une grande Baie, qui a quatre lieues de large & dix-huit à vingt lieues de profondeur. Les terres y ſont hautes, & bordées de rochers. Entre pluſieurs petites Rivieres, qui tombent dans cette Baie, on en diſtingue quelques-unes, par leſquelles on peut remonter, à l'aide de quelques Portages, juſqu'à des Lacs qui ſe déchargent dans le Fleuve de Saint Laurent. Les Sauvages n'emploient ordinairement que trois jours à faire cette route. La Baie, qui eſt d'ailleurs fort abondante en Gibier, & dont toutes les Côtes ſont couvertes de grands arbres, ſe nomme *Riſtigouche*. Au-delà, cinq ou ſix lieues de terres hautes n'offrent que des Rochers; après leſquels la Côte s'abbaiſſe, & forme une grande Anſe, environnée de Prairies, d'Etangs & de fort beaux arbres. Enſuite, on côtoie deux lieues d'une terre, qui s'avance aſſez pour former un Cap, nommé le petit *Paſpec-biac*, près duquel ſort une Riviere où les Chaloupes peuvent ſe mettre à l'abri, & d'où l'on a, juſqu'au grand Paſpec-biac, quatre lieues de Côtes bordées de rochers, qui ſont battues des flots en haute Marée. On trouve auſſi-tôt une grande Pointe de Cailloux, mêlés de ſable, que les Pêcheurs nomment *Grave*, & ſur leſquels ils font ſecher leur Poiſſon. La Pointe de cette Grave offre une entrée, pour des Chaloupes, dans une Riviere qui ne manque jamais de Plies, de Moules & de diverſes ſortes de Coquillages. La Grave fait d'ailleurs une Anſe où les Bâtimens Pêcheurs mouillent à quatre cables, & qui peut contenir deux Vaiſſeaux à l'aiſe.

Baie de Riſtigouche.

Ce que c'eſt que Grave.

On double enſuite une grande Pointe de ſable, après laquelle on trouve une autre Anſe, d'une lieue de profondeur. La Côte, qui ſuccede, eſt fort eſcarpée l'eſpace d'une autre lieue; mais s'abbaiſſant tout-d'un-coup, elle forme une troiſieme Anſe d'un mille de profondeur, au fond de laquelle ſort une petite Riviere. La terre y eſt bonne, & les Bois fort beaux. De cette Anſe, on compte, juſqu'au Port *Daniel*, quatre lieues, qui ne ſont encore que des Rochers eſcarpés, au pié deſquels la Mer bat furieuſement. L'entrée de ce Port a plus d'une demie lieue d'ouverture, dont les deux côtés ſont de hauts Rochers. On prend à droite, pour éviter des écueils qui s'avancent de l'autre côté. Un Navire ne peut pénétrer plus d'un quart de lieue, & mouille alors ſans danger; mais, vis-à-vis du mouillage, on découvre, à droite, une grande Anſe de ſable, où les Barques ſont en ſûreté. Plus loin, du même côté, on trouve une grande Roche de pierre à chaux; & de l'autre, des ſables, qui ſe découvrent en baſſe marée. Vis-à-vis de la Roche, une pointe de ſable forme un petit Détroit où les Barques peuvent paſſer, & qui eſt l'entrée d'un grand Baſſin, d'une lieue de profondeur, où tombent deux grands Ruiſſeaux & pluſieurs petits. Ce lieu, qui ſe découvre au départ de la marée, eſt peuplé alors de toutes ſortes de Gibier & de Coquillages. Il eſt bordé de Prairies. Les terres y ſont belles & couvertes de très beaux arbres. Enfin, Denis en vante beaucoup les agrémens.

Port Daniel.

Après le Port Daniel, on a deux lieues d'une Côte pierreuſe, terminée par un Cap, ou un Rocher fort haut, qu'on nomme la *Pointe aux Maquereaux*, parceque ce Poiſſon y eſt en abondance. La pêche des Morues n'y eſt pas moins heureuſe. Ce Cap eſt à douze lieues du *Cap d'Eſpoir*;

Pointe aux Maquereaux, & Pêche des Morues.

poir; & dans l'intervalle on trouve une grande Baie, d'environ quinze lieues de tour, où tombent trois Rivieres. La Morue donne beaucoup, dans cette Baie; mais elle n'a point d'autre abri, qu'entre deux Iles, éloignées de plus d'une lieue de la Pointe aux Maquereaux; & cette Rade ne reçoit point de Navire au-deſſus de quatre-vingt tonneaux. Trois lieues plus loin, en ſuivant la Côte de la Baie, on trouve une petite Riviere, dont l'entrée, quoiqu'étroite & tortueuſe, conduit dans un grand Baſſin, d'environ deux lieues de circuit, où dans la baſſe Marée, qui en découvre une partie, l'abondance du Gibier ne peut être comparée qu'à celle des Coquillages. Le Païs eſt agréable; la terre aſſez baſſe, mais très bonne. La plûpart des arbres, qui bordent le Baſſin, ſont des Cedres & des Pins: plus loin dans les terres, ce ſont des Erables, des Frênes, des Bouleaux, des Chênes, des *Mignogons*, & d'autres ſortes de bois. Cinq lieues au-delà, une autre Riviere, qui ne reçoit que des Barques, eſt moins large intérieurement que la précédente; mais elle a plus d'eau, & l'on y pénetre beaucoup plus loin. Le Païs eſt à-peu-près le même. Quatre lieues après, on en trouve une troiſieme, qu'on a nommée la grande Riviere, parcequ'elle a plus d'eau que les deux autres: mais une Barre de cailloux & de ſable, que la Mer y amene, en rend l'entrée plus difficile; ce qu'on attribue à ſa ſituation, qui étant au fond de la Baie, & vis-à-vis de l'entrée, l'expoſe à la violence du vent de Mer. Son embouchure demeure quelquefois fermée, juſqu'à ceque l'abondance de l'eau, que la Barre arrête, faſſe aſſez d'effort pour repouſſer cet obſtacle, & ſe faſſe une ouverture par l'endroit où les vagues ont pouſſé moins de cailloux. Ainſi l'entrée, qui eſt aujourd'hui d'un côté, eſt demain de l'autre. C'eſt dans ces Rivieres que les Barques Normandes du *Banc aux Orphelins* cherchoient un aſyle, lorſqu'elles étoient preſſées de la tempête, & que leurs Navires étant à l'Ile *Percée*, c'eſt-à-dire à dix-huit ou vingt lieues de ce Banc, elles ne pouvoient retourner à bord, ſi le vent ne les favoriſoit beaucoup. Mais Denis ajoute qu'on commençoit à voir moins de Normands dans cette Baie, parcequ'ils n'y cherchoient pas tant des Morues, que des Pelleteries, dont la Traite étoit fort diminuée.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

On trouve enſuite ſix lieues d'une Côte haute & revêtue de Sapins, dont le bout eſt éloigné de quatre lieues de l'Ile Percée, & d'une lieue du Cap *Enragé*. Tout ce Parage eſt fort dangereux, & ſouvent on y eſt combattu par deux vents contraires. L'Ile Percée eſt une grande Roche, qui n'a pas moins de ſoixante braſſes de hauteur, eſcarpée à pic des deux côtés. Sa longueur n'eſt aujourd'hui que d'environ quatre cens pas; mais elle alloit autrefois juſqu'à l'Ile de Bonne-Avanture, & Denis fut témoin de ſes révolutions. » La Mer, dit-il ne ceſſe point de la manger par le pié. » J'ai vu qu'elle n'avoit qu'un trou en forme d'arcade, par où les Cha- » loupes paſſoient à la voile, & c'eſt ce qui l'avoit fait nommer l'Ile » Percée: il s'en eſt fait deux autres, qui ne ſont pas ſi grands, mais » qui croiſſent tous les jours. Ces trous, qui affoibliſſent ſon fondement, » ſeront cauſe à la fin de ſa chûte. Les Navires qui vont y faire la Pêche » mouillent à quatre ou cinq cables de l'Ile, ou quelques autres Rochers » ſervent encore à rompre la Mer. J'y ai vû, tout-à-la-fois, onze Bâti-

Ile Percée, & trous qui lui font donner ce nom.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

» mens Pêcheurs ; & la Pêche y eſt ſi bonne, qu'ils s'en retournoient tous » chargés «. A deux portées de fuſil de la Côte, s'éleve une grande Montagne, platte & de forme quarrée, qui ſe nomme la Table de Roland, & qu'on découvre de dix-huit ou vingt lieues en Mer. Elle touche à d'autres Montagnes, qui vont toutes, en deſcendant, juſqu'au fond de la Baie des Morues.

Table de Roland.

Baie des Morues.

Cette Baie eſt à trois lieues de l'Ile Percée. La Chaſſe y eſt excellente dans la ſaiſon des Tourtres ; & les Pêcheurs s'accommodent ſi bien de ce ſéjour, qu'ils y font des Jardins, où ils cultivent des Choux, des Pois, des Fêves, & diverſes ſortes de Salades. Vis-à-vis, à la diſtance d'une lieue & demie de l'Ile Percée, on voit celle de Bonne-Avanture, qui n'eſt pas moins haute, mais qui a deux lieues de tour, & qui eſt toute couverte de Sapins. C'eſt delà qu'on entre dans la Baie des Morues, célebre pour la Pêche dont elle tire ſon nom. Sa profondeur eſt de quatre lieues, ſur trois de largeur. Une petite Riviere, qui ſort au fond, ne peut être remontée que par les Chaloupes, & ne conſerve même, en baſſe marée, qu'un petit paſſage pour les Canots. Alors la plus grande partie de la Baie ſe découvre auſſi, & ne laiſſe voir qu'une plage ſablonneuſe. Les terres voiſines n'en ſont pas moins agréables : elles produiſent de ſi beaux ſapins, qu'on n'y eſt jamais embarraſſé pour la Mâture. Les Vaiſſeaux Pêcheurs mouillent à quatre lieues de cette Baie, dans une Riviere nommée *Gaſpé* (*) ; & leurs Chaloupes viennent faire les préparatifs de la Pêche dans une petite Ile qui eſt à l'entrée de la Baie, devant la Pointe qu'on nomme le *Forillon*. Gaſpé offre une belle Grave, pour deux grands Vaiſſeaux. La terre des environs eſt fort haute, couverte d'herbe & de Bois. On avoit trouvé, ſur ces hauteurs, quelques apparences d'une Mine de plomb ; & la Compagnie Françoiſe ſe laiſſa perſuader d'y faire quelque dépenſe : mais Denis reconnut qu'elle conſiſtoit dans quelques petites veines, qui couroient ſur la roche, & que la force du Soleil avoit purifiées. » Toute la Mine, dit-il, n'eſt qu'Antimoine, & n'eſt pas aſſez » abondante pour mériter les frais du travail «. On n'apperçoit, ſur la Riviere de Gaſpé, que des Montagnes ſéparées les unes des autres, & toutes couvertes de Bois. En ſortant de cette Riviere, on paſſe un grand Cap ; & trois ou quatre lieues plus loin, on découvre le Cap des Roſiers, qui fait la Pointe Méridionale de l'entrée du Fleuve Saint Laurent.

Cap & Riviere de Gaſpé.

Cap des Roſiers.

Tout l'eſpace qu'on vient de parcourir, depuis le Cap de Camceaux dans l'Acadie, juſqu'au Cap des Roſiers, formoit le Domaine du Voïageur, à qui l'on en doit la deſcription. Si l'on y joint toutes les Iles de la même partie du Golfe, qui étoient compriſes auſſi dans ſa Conceſſion, c'étoit un Roïaume d'une fort vaſte étendue. Denis donne auſſi la deſcription des Iles.

Deſcription des Iles du Golfe Saint Laurent.

Il reprend à l'entrée du Golfe, entre le Cap *de Retz* (43), qui appartient à l'Ile de Terre-neuve, & le Cap de Nord, ou de Saint Laurent, dans l'Ile Roïale. La premiere Ile, qu'on trouve dans cet eſpace, eſt celle de *Saint Paul*, à cinq lieues du Cap Nord, & dix-huit du Cap de Retz. Vingt lieues plus loin dans le Golfe, on rencontre les *Iles aux Oiſeaux*, où l'on

Iles aux Oiſeaux, & autres.

(*) Delà le nom de *Gaſpeſie*, qu'on a donné à toute cette Contrée.

(43) Le P. de Charlevoix, & la plûpart des autres Voïageurs, l'ont nommé Cap de Razé.

trouve en effet tant d'Oiſeaux, qu'une Chaloupe, qu'on y détache en paſſant, revient auſſi-tôt chargée d'œufs & de Petits. Enſuite on découvre les Iles Ramées, qui ſont au nombre de ſept, toutes rangées le long de l'Ile Roïale, à ſept ou huit lieues au large. Elles ſont ſuivies d'une Ile beaucoup plus grande, nommée la *Magdeleine*, qui reçoit dans ſon Havre des Navires de quatre-vingt ou cent tonneaux, & de celle de *Brion*: mais ces deux Iles ne ſont qu'un amas de Rochers, revêtus pourtant de Sapins & de Bouleaux. Huit ou dix lieues plus loin, on rencontre l'Ile de *Saint Jean*, ſur la route de l'Ile Pereée; & Denis recommande aux Navigateurs de ne pas trop s'en approcher, parceque toute ſa Côte eſt environnée de ſables, qui ont des battures à plus d'une lieue au large. DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

Cette Ile, célebre, comme on l'a déja remarqué, par l'entrepriſe du Comte de Saint Pierre, a vingt-cinq ou trente lieues de long, & n'en a pas plus d'une de large au milieu, qui eſt ſa plus grande largeur; de ſorte que ſe courbant un peu, & ſe terminant en pointe par les deux bouts, elle repréſente fort bien la figure d'un Croiſſant. Le côté, qui fait face au Continent, eſt bordé de Rochers. Elle a deux Anſes, où deux Ruiſſeaux viennent tomber dans la Mer, & qui reçoivent de grandes Barques, avec l'avantage de pouvoir les mettre à couvert dans pluſieurs petits Havres. Du même côté, les Bois de l'Ile ſont fort beaux, & la terre y paroît bonne. La plûpart des arbres ſont des Sapins, des Hêtres & des Bouleaux. Le côté du Golfe offre auſſi deux Havres, d'où ſortent deux petits Ruiſſeaux; mais l'entrée en eſt platte, & l'accès fort dangereux. On regrete qu'il ne ſoit pas plus facile, parceque la Pêche eſt fort abondante à cette Côte, & qu'on y eſt d'ailleurs aſſez proche du Banc aux Orphelins, où le Poiſſon eſt auſſi beau que ſur le grand Banc. La Marée inonde pluſieurs parties de l'Ile, & forme quantité d'Etangs, environnés de Prairies dont on vante le pâturage. Les Oiſeaux y ſont en abondance. On y trouve des Grues, & ſurtout un grand nombre d'Oies griſes & blanches. Les autres Iles, juſqu'au Paſſage de Fronſac, ont été nommées, & ne méritent pas plus d'explication. Ile Saint Jean.

Mais ne laiſſons pas en arriere le grand Banc de Terre-neuve, qui comme une dépendance naturelle de la Colonie Françoiſe, par ſa ſituation. Ce qu'on nomme le Grand Banc, eſt proprement une Montagne cachée ſous les eaux, à près de ſix cens lieues de France, du côté de l'Occident. Denis lui donne cent cinquante lieues d'étendue, du Nord au Sud; mais ſuivant les Cartes marines les plus exactes, il commence au Sud par les quarante-un degrés de Latitude Nord, & ſon extrémité Septentrionale eſt par les quarante-neuf degrés vingt-cinq minutes. Le P. de Charlevoix obſerve que ſes deux extrémités ſe terminant en pointe, il eſt difficile de marquer exactement ſa largeur. La plus grande, d'Orient en Occident, eſt d'environ quatre-vingt-dix lieues marines de France & d'Angleterre, entre les quarante & les quarante-neuf degrés de Longitude. Quelques-uns de nos Matelots y ont mouillé à cinq braſſes, quoique juſqu'à Denis on n'y en eut jamais trouvé moins de vingt-cinq, & qu'en pluſieurs endroits il y en ait plus de ſoixante. Vers le milieu de ſa longueur, du côté de l'Europe, il forme une eſpece de Baie, qu'on nomme la Foſſe; ce qui fait que de deux Navires, qui ſont ſur la même ligne, & Deſcription du grand Banc de Terre-neuve.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE FRANCE.

près l'un de l'autre, l'un trouvera fond, tandis que l'autre ne le peut trouver.

Le Grand Banc eſt précédé, par le travers du milieu de ſa longueur, d'un moindre, qu'on nomme le *Banc Jaquet*. Quelques-uns en ajoutent même un troiſieme, auquel ils donnent la figure d'un Cône; mais la plûpart des Pilotes n'en font qu'un des trois, & prétendent que le grand a des cavités, dont la profondeur trompe ceux qui, ne filant point aſſez de cable, croient en diſtinguer trois. Quelle que ſoit la grandeur & la figure de cette Montagne, on y trouve une prodigieuſe quantité de Coquillages, & pluſieurs eſpeces de Poiſſons de toutes grandeurs. La plûpart ſervent de nourriture aux Morues, dont on croit pouvoir dire, ſans exagération, que le nombre égale celui des grains de ſable qui couvrent le Banc. Tous les ans, depuis près de trois ſiecles, on en charge deux ou trois cens Navires, ſans qu'on remarque preſqu'aucune diminution. Au reſte ce Parage a des incommodités, qui rendent la navigation fort déſagréable. Le Soleil ne s'y montre preſque jamais; & l'air y eſt ordinairement couvert d'une brume froide & épaiſſe, qui fait connoître le Banc à ſes approches: le P. de Charlevoix a donné ſes conjectures ſur ce Phenomene (44). Après avoir paſſé le grand Banc, on en rencontre pluſieurs petits, tous preſqu'également poiſſonneux.

ECLAIRCISSEMENT SUR LES DIFFERENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

INTRODUCTION.

QUOIQUE les diſcuſſions politiques conviennent peu au deſſein de cet Ouvrage, il conviendroit encore moins de paſſer, ſans quelques mots d'explication, ſur une guerre actuelle, dont les lieux que j'ai décrits ſont le théâtre & l'objet. En renvoïant, pour le fond du droit, aux Mémoires des deux Nations, je me borne à recueillir hiſtoriquement les faits qui ne peuvent être conteſtés d'aucune part. La France & l'Angleterre ſont aux mains, après avoir vécu long-tems dans une profonde paix: il eſt queſtion de diverſes parties de l'Amérique Septentrionale, ſur leſquelles ces

(44) Il établit d'abord qu'on ne peut l'attribuer au voiſinage des Terres, puiſque le Cap Raze, qui eſt la terre la plus proche, en eſt éloigné de trente cinq lieues, & que d'ailleurs l'Ile de Terre-neuve n'étant embrumée que du côté du Grand Banc, il paroît au contraire, que c'eſt du Grand Banc que viennent les Brouillards dont le Cap Raze eſt ordinairement enveloppé. Enſuite il obſerve un autre ſigne de l'approche du Grand Banc; c'eſt que ſur toutes ſes extrémités, qu'on nomme communément ſes *Ecorres*, la Mer eſt toujours glapiſſante, & les vents impétueux. Ne pourroit-on pas, dit-il, regarder cette agitation comme la cauſe des Brouillards qui y regnent, & penſer que l'eau, dont le fond eſt mêlé de ſable & de vaſe, épaiſſit l'air & l'engraiſſe, tandis que le Soleil n'en attire que des vapeurs groſſieres, qu'il ne peut tout-à-fait réſoudre? Si l'on demande, d'où vient cette agitation de la Mer ſur les Ecorres du Grand Banc, lorſque partout ailleurs, & ſur le Banc même, il regne un calme profond? le religieux Voïageur répond que dans ces parages on éprouve tous les jours des Courans, fort variés dans leur direction, & que la Mer, irrégulierement pouſſée, heurtant avec impétuoſité contre les bords du Banc, qui ſont preſque partout à pic, en eſt repouſſée avec la même violence. *Journal hiſtorique*, p. 50.

deux Puiſſances ont été long-tems d'accord. Voïons par quels malheureux degrés la diſcorde eſt venue répandre ſes plus noirs poiſons.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

Situons-nous d'abord entre le Traité d'Utrecht (45) & celui d'Aix-la-Chapelle (46), intervalle de trente-cinq ans, pendant lequel les Anglois ont occupé l'Acadie dans le ſens du premier de ces deux Traités, c'eſt-à-dire, comme nous l'avons rapporté dans un autre article, ſur le pié de ſes anciennes limites (47). Ils ne témoignoient, alors, ni deſir de faire valoir des prétentions plus étendues, ni mécontentement des bornes où ils ſe trouvoient reſſerrés. Les ruptures, qui ſurvenoient en Europe entre la France & la Grande Bretagne, produiſoient des hoſtilités réciproques en Amérique; mais c'étoient des effets communs de la guerre, & les nouvelles prétentions des Anglois n'y avoient aucune part. On ne parle encore ici, que de l'Acadie, & des ceſſions de la France en 1713; car les difficultés ſur le cours de l'Oyo ne furent pas propoſées, ni connues, ni ſoupçonnées, au Congrès d'Utrecht: c'eſt un objet ſi moderne, qu'il n'a pas même fait partie des Articles diſcutés entre les Commiſſaires des deux Nations.

Ce fut après la pacification d'Aix-la-Chapelle, que les Anglois, fiers de leurs forces maritimes, & formant le projet de pluſieurs nouveaux Etabliſſemens, entreprirent de donner, au Traité d'Utrecht, une interprétation favorable à leurs deſſeins. Sur les premieres difficultés, la Cour de France propoſa, dès 1749, la voie des Commiſſaires, pour regler les limites des Colonies reſpectives. Celle d'Angleterre accepta cette offre, avec deux déclarations fort remarquables; l'une, qu'elle avoit envoïé l'ordre de ne commettre aucun attentat, ſoit du côté de la Nouvelle Ecoſſe, ſoit du côté de la Baie d'Hudſon, contre les poſſeſſions ou le Commerce des François; la ſeconde, qu'elle n'en avoit donné aucun pour former des Etabliſſemens, dans cette partie de la Nouvelle Ecoſſe ſur laquelle la France avoit des prétentions. Malgré des engagemens ſi formels, les Anglois de l'Acadie ſe permirent, en 1750, des hoſtilités manifeſtes, non-ſeulement ſur les poſſeſſions Françoiſes dans le Continent, mais juſques ſur les Navires envoïés de Quebec pour porter des munitions & des ſubſiſtances aux Poſtes de la Frontiere du Canada. Le Commandant des Trouppes Angloiſes (48), en Acadie, avoit reçu d'Europe des Recrues, des Colons & de l'Artillerie; & dans ſon empreſſement pour établir les nouveaux Habitans Anglois, il commença par chaſſer les Familles Françoiſes qui tenoient des Terres dans la Preſqu'Ile. Bien-tôt il étendit l'invaſion juſques dans l'Iſthme de la Baie Françoiſe, où il conſtruiſit un Fort. Le même eſprit porta les Anglois à s'emparer de pluſieurs Bâtimens François, entr'autres du *London*, dans le Golfe Saint Laurent, & du *Saint*

(45) En 1713.

(46) En 1748.

(47) Il eſt démontré, dans le Mémoire des Commiſſaires François, à l'Extrait duquel on s'attache ici, que l'Acadie cedée aux Anglois occupe ſeulement la partie méridionale de la Peninſule; que Port Roïal, ou Annapolis, n'entre pas même dans le diſtrict de l'Acadie; qu'ainſi le Païs, au Nord de la Peninſule, eſt de la domination Françoiſe, & par conſéquent, à plus forte raiſon, l'Iſthme, ou Langue de terre, de cinq lieues de large, qui ſépare la Baie Françoiſe du Golfe Saint Laurent. Voïez la Carte, & reliſez (ci-deſſus,) l'Article du Traité d'Utrecht, qu'on a rapporté dans le tems de cette Ceſſion.

(48) M. Cornwallis.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

François à l'entrée de la Baie Françoiſe. Envain la Cour de France demanda ſatisfaction pour ces inſultes. Le Marquis de la Jonquiere, Gouverneur du Canada, ſe vit obligé d'uſer de repréſailles, en faiſant arrêter, dans l'Ile Roïale, trois ou quatre Bâtimens Anglois qui furent auſſi confiſqués. Il eſt donc certain que ſur Mer, comme dans le Continent, l'Anglois fut le premier Agreſſeur. A la vérité, il trouva dans les Commandans François plus de réſiſtance qu'il n'en devoit attendre, au ſein de la Paix, contre des violences imprévues. C'eſt cette continuelle fermeté, qui a préſervé la Nouvelle France d'un embraſement général, & temperé les triomphes de la Nation Britannique.

La bravoure Françoiſe ne s'eſt pas moins ſignalée, ſur les rives de l'Oyo, qu'aux confins de l'Acadie. On a vu que cette Riviere fait une des communications du Canada avec la Louiſiane. Les François, qui découvrirent cette route en 1676, la fréquentoient ſeuls, lorſque dans ces derniers tems il a paru honteux aux Anglois de n'avoir encore, le long de l'Oyo, ni Forts, ni Comptoirs. La Caroline, la Virginie, la Penſylvanie & une partie de la Nouvelle Angleterre, étoient bornées à l'Oueſt par les Apalaches, Montagnes qui ſemblent placées par la Providence pour ſéparer les deux Nations en Amérique (49), comme l'Océan les ſépare en Europe. Ce ne fut qu'en 1749, que des Traiteurs Anglois, autoriſés par le Gouverneur de Philadelphie, commencerent à franchir les Apalaches, & frequenterent l'Oyo, pour commercer avec les Sauvages du Païs (50). Enſuite le Gouverneur emploïa, pour détacher ces Barbares des intérêts de la France, deux Avanturiers, l'un Anglois (51), l'autre Deſerteur Canadien (52), qui portoient des préſens aux Nations des bords de l'Oyo, & qui s'efforçoient de les exciter à la deſtruction des François. C'eſt ce qui fut hautement vérifié par M. de la Jonquiere, dans un Interrogatoire qu'il fit ſubir à quatre Traiteurs ou Contrebandiers, pris par ſes ordres au Fort de Miamis, entre les Lacs Erié & Michigan. Bien-tôt les Anglois ne s'en tinrent plus aux pratiques ſecretes. Pendant toute l'année 1753, on n'entendit parler, au Canada, que des préparatifs de guerre qui ſe faiſoient dans leurs Colonies (53). Auſſi, dès les premiers mois de 1754, leurs Troupes paſſerent les Apalaches avec un train d'Artillerie, conſtruiſirent un Fort entre l'Oyo & la Riviere aux Bœufs, tracerent le Plan d'un autre, & s'établirent dans les Terres de la domination Françoiſe. Envain les François leur députerent un Officier, nommé M. de *Jumonville*, pour leur repréſenter la foi des Traités, & la paix qui regnoit entre les deux Souverains. Toute la Terre a ſu comment il fut traité. A peine eut-

(49) Conſultez ici la Carte. Les Anglois en ont ajuſté une à leurs prétentions, mais ſans fondement, puiſqu'avant les démêlés actuels, ils n'avoient formé aucun Etabliſſement ſur l'Oyo, qu'on nomme auſſi la *Belle-Riviere*.

(50) C'étoit une véritable contrebande, puiſque, ſuivant les Traités, chacune des deux Nations ne peut faire le commerce, avec les Sauvages, que ſur ſon propre territoire.

(51) Georges *Crocken*

(52) André *Mautour*.

(53) Ces préparatifs furent avoués ſi clairement de la Cour de Londres, qu'ils furent publiés dans toutes les Gazettes Angloiſes du tems, avec les Harangues mêmes des Gouverneurs de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre aux Sauvages, pour les déterminer à la guerre contre la France.

il commencé à faire connoître le ſujet de ſa Commiſſion, qu'on tira ſur lui & ſur ſon eſcorte. En un mot, il fut indignement aſſaſſiné, avec huit des ſiens, & les autres furent faits Priſonniers, à l'exception d'un ſeul, qui trouva le moïen de s'échapper. Sept d'entr'eux, aïant enſuite obtenu la liberté par de longues ſollicitations, rapporterent qu'ils avoient eſſuïé d'indignes traitemens.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

Cependant l'aſſaſſinat de M. de Jumonville cauſa de l'indignation aux Sauvages mêmes, & des Nations entieres abandonnerent l'alliance des Anglois. C'eſt ce qu'on lit dans le Journal du Major *Waſington*, Chef u Détachement qui ſe rendit coupable d'une ſi lâche violation du Droit des Gens. Il fit néanmoins beaucoup d'efforts pour les retenir (54). Les harangues, les promeſſes & les préſens furent multipliés; mais avec peu de ſuccès. Sur la premiere nouvelle de l'Aſſaſſinat, M. de Villiers, Frere du malheureux Jumonville, fut commandé pour aller prendre & détruire le Fort de *la Néceſſité*, conſtruit par les Anglois. Cette Expédition fut prompte; & l'Officier François ſe trouva maître de ſa vangeance: mais reſpectant le nom de la Paix, dont les droits ſubſiſtoient encore entre les deux Couronnes, il uſa de ſa victoire avec modération. Les Anglois furent renvoïés libres; & le Vainqueur ſe contenta de deux Otages. On eut ſoin de lui donner deux Eſpions fort habiles, qui pendant tout leur ſéjour au Fort du Quêne, principale Place des François ſur l'Oyo, entretinrent une Correſpondance conſtante avec les Généraux Anglois. Il eſt fort glorieux pour la France, qu'entre les Papiers qui furent enlevés après le fameux combat du 9 Juillet 1755, il ſe ſoit trouvé une Lettre d'un de ces Eſpions, nommé Robert *Strobo*, dans laquelle on voit clairement de quel côté étoient la bonne-foi & le deſir de la Paix. Strobo, écrivant au Major Waſington tout ce qui ſe paſſoit dans le Fort, s'étendoit particulierement ſur les négociations entre les François & les Sauvages. Il racontoit que dans un grand Conſeil de diverſes Nations, les François avoient déclaré » qu'ils ne venoient point dans le Païs pour faire la guer-» re, mais que les Anglois ne vouloient point les laiſſer tranquilles; qu'ils » eſpéroient que les Sauvages, leurs Enfans, ne ſouffriroient point qu'on » inſultât leur Pere; que cependant s'ils avoient envie de ſe joindre » aux Anglois, ils pouvoient ſuivre leur inclination; mais que s'ils vou-» loient mieux penſer, ils demeureroient en paix «. Dans la bouche d'un Eſpion & d'un Ennemi, jamais il n'y eut de preuve ſi forte en faveur de la franchiſe & de la modération.

Pendant ce tems-là, les Commiſſaires continuerent leurs conférences en Europe. On a remarqué qu'il avoit d'abord été queſtion des limites de l'Acadie. Enſuite on étoit paſſé aux prétentions des deux Puiſſances, ſur l'Ile de Sainte Lucie. Les difficultés, qui venoient de s'élever ſur l'Oyo, formerent une branche de négociation particuliere entre les deux Cours, par

(54) On remarque, dans le Journal de cet Officier, une politique fort ſinguliere: en traitant avec les Sauvages, il n'attribuoit à ſa Nation aucun droit ſur les Païs voiſins de l'Oyo, & ne donnoit l'Angleterre que pour Protectrice des Indiens maîtres de ces Contrées; tandis que dans tout autre lieu, hors de la preſence des Sauvages, les Anglois ſe donnent pour Souverains de l'Oyo & des Peuples qui habitent ſes rives.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

la voie des Ambaſſadeurs & d'autres Miniſtres. Il étoit de notoriété publique qu'avant ces derniers différends, la France faiſoit ſeule le Commerce de l'Oyo & de ſes environs. Que répondoit la Cour d'Angleterre ? trois choſes, dont la premiere ne ſignifie rien, dont la ſeconde contredit l'objet des Commiſſaires emploïés par les deux Cours, & dont la troiſieme ne peut ſe concilier avec les hoſtilités(55). Cependant la France porta ſi loin la droiture & la confiance, qu'elle ne laiſſa point de ſe rapprocher, autant qu'il lui fut poſſible, des articles qu'on lui propoſoit. Elle conſentit que tout fût remis, dans l'Amérique Méridionale, au même état où tout étoit ou devoit être, depuis le Traité d'Utrecht; que le territoire, ſitué entre la Riviere d'Oyo & les Montagnes, fut évacué proviſionnellement par les Sujets des deux Rois; que tous les Forts, conſtruits depuis le même Traité, dans toutes les parties de l'Amérique Septentrionale conteſtées entre les deux Nations, fuſſent démolis de part & d'autre; & qu'enfin, dans l'eſpace de deux ans, toutes les conteſtations fuſſent terminées par la voie des Commiſſaires. C'étoit faire tous les frais de l'acommodement. Mais l'Angleterre comptoit ſur les forces qu'elle avoit en Mer, & ne penſoit qu'à multiplier les difficultés, pour faire traîner l'affaire en longueur : elle changea ſes demandes. Il fut queſtion alors de démolir, non-ſeulement les Forts ſitués entre l'Oyo & les Montagnes, mais encore ceux de Niagara, celui de Frédéric, & tous ceux qui ſe trouvoient entre l'Oyo & l'Ouabache, ou la Riviere de Saint Jérôme; à quoi l'on ajoutoit que les Lacs Ontario, Erié & Champlain n'appartiendroient à perſonne, mais ſeroient indiſtinctement fréquentés par les Sujets des deux Rois. Du côté de l'Acadie, il ne ſuffiſoit plus de tout remettre ſur le pié du Traité d'Utrecht : on exigeoit que la partie contentieuſe de la Peninſule fut abandonnée définitivement aux Anglois; qu'ils entraſſent en poſſeſſion de vingt lieues de Païs, depuis la Riviere de Pentagoët juſqu'au Golfe Saint Laurent, & que toute la rive méridionale de ce Fleuve, demeurant inhabitée, fût déclarée n'appartenir à perſonne. Ces

(55) 1°. Le Roi d'Angleterre demandoit que *la poſſeſſion du Territoire, du côté de la Riviere d'Oyo, fut remiſe dans le même état où elle étoit au tems de la concluſion du Traité d'Utrecht, & ſelon les ſtipulations du même Traité, &c.* Mais quel pouvoit-être le but & l'avantage de cet article, puiſqu'il n'eſt mention, ni directement, ni indirectement, du Territoire de l'Oyo dans les ſtipulations du Traité d'Utrecht ? Alors la France ſeule fréquentoit cette Riviere, & la poſſeſſion des Païs circonvoiſins ne pouvoit être un ſujet de jalouſie pour l'Angleterre, qui n'y prétendoit rien. Pourquoi donc citer le Traité d'Utrecht ſur une matiere qui n'y eſt pas même nommée ? 2°. Sa M. B. propoſoit que *les autres poſſeſſions, dans l'Amérique Septentrionale, fuſſent reſtituées dans le même état où elles étoient au tems de la concluſion du Traité d'Utrecht, & ſelon les Ceſſions & Stipulations portées par ce Traité.* Mais c'étoit préciſément l'objet du travail des Commiſſaires. On les avoit nommés, pour fixer le ſens du Traité d'Utrecht à l'égard de ces Poſſeſſions. Propoſer, comme un Article préliminaire, que ces Poſſeſſions fuſſent remiſes ſur le pié des Ceſſions & des Stipulations d'Utrecht, c'étoit traiter dès ce moment le fond même de l'affaire, & rendre, par conſéquent, inutile l'opération des Commiſſaires. 3°. La Cour d'Angleterre déclaroit que *la défenſe de ſes Droits & Poſſeſſions, & la protection de ſes Sujets, avoient été les ſeuls motifs de l'Armement qu'elle avoit envoïé dans l'Amérique Septentrionale, & qu'il s'étoit fait ſans intention d'offenſer perſonne, ou de rien faire qui pût donner atteinte à la Paix générale.* Mais cette déclaration ſe faiſoit le 22 de Janvier, c'eſt-à-dire un mois après le départ de l'Armement; & la ſuite a fait voir que rien n'étoit moins ſincere.

propoſitions

propositions décidoient de la querelle. Le ministere des Négociateurs devenoit fort inutile ; & d'un trait de plume la France perdoit, non-seulement ses plus anciens droits, mais ce qu'il y avoit de plus nécessaire au Commerce de sa Colonie. On est étonné des prétentions mal conçues de la Cour Britannique. Aussi celle de France déclara-t'elle qu'elle ne pouvoit abandonner la rive Méridionale du Fleuve Saint Laurent, ni les Lacs dont les eaux se jettent dans ce Fleuve, ni les vingt lieues de Païs sur la Baie Françoise, ni le Territoire entre l'Oyo & l'Oumbache. D'ailleurs, c'étoit faire entendre qu'on n'étoit pas éloigné de se relâcher sur le reste, & donner une nouvelle marque de goût pour la paix : mais le Ministere de Londres n'en insista pas moins sur ses demandes. Il avoit pris des mesures, pour les grandes hostilités qu'il croïoit capables de le rendre supérieur à toutes les Conventions. Le Général Braddock étoit en Amérique : l'Amiral Kepper devoit le seconder dans ces Mers, avec son Escadre ; & l'Amiral Boscawen venoit de partir, avec ordre d'attaquer les Vaisseaux François dans quelque lieu qu'il pût les trouver.

Différends des François et des Anglois.

Braddock étoit arrivé en Virginie au mois de février 1755. Sur le champ il avoit pris des mesures pour rassembler de l'argent, des Trouppes, des vivres & des munitions de guerre ; pour faire préparer les chemins & voiturer l'artillerie ; pour gagner les Sauvages & leur inspirer de l'ardeur contre les François ; pour établir des rapports entre les divers corps d'armée, afin que l'effort fût général, & que la Nouvelle France, attaquée de toutes parts, ne pût éviter la révolution qu'on lui préparoit. Le Colonel Mockton eut ordre d'attaquer, sans délai, les Forts François du côté de l'Acadie. Le Colonel Johnson, à la tête de près de quatre mille hommes, devoit surprendre le Fort Frédéric, sur le Lac Champlain ; il étoit chargé aussi de traiter avec les Sauvages. Le Colonel Shirley, Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, avoit pour département le Lac Ontario & l'attaque du Fort de Niagara. Pendant ces dispositions, l'Amiral Boscawen, qui attendoit les Convois de France à l'entrée du Golfe Saint Laurent, commença ouvertement la guerre, le 8 de Juin, en attaquant deux Vaisseaux François (55), qui ne se défioient point encore de ses intentions. Malgré la plus vive résistance, il ne put manquer de les prendre, avec le double avantage de la surprise & de la supériorité du nombre (56). Une action si brusque fut comme le signal des opérations concertées, & sembla promettre aux Anglois tous les succès de la guerre.

En effet, rien n'auroit peut-être été capable de les arrêter, si la prudence ne leur avoit pas manqué comme la bonne-foi. Le Colonel Shirley, connu à Paris, où il avoit été emploïé pour la Négociation même, avec le titre de Commissaire, avoit plus d'habileté pour le Cabinet, que pour le commandement des armes. Son zele, échauffé par les circonstances, lui fit rompre toutes mesures, le 28 de Juin suivant, lorsque, dans le dépit de voir les Sauvages trop bien disposés en faveur de la France, il mit à prix (57) la tête de chaque Indien, pris ou tué par ses Gens. Cette

(55) L'Adelaïde & le Lys.
(56) Sa Flotte étoit d'onze Vaisseaux de guerre.
(57) A deux cens livres.

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

démarche, auſſi contraire aux Loix de la bonne Politique qu'à celles de la Juſtice, fit autant d'ennemis à l'Angleterre, qu'il y eut de Sauvages informés d'une ſi téméraire & ſi cruelle proclamation. Braddock en reſſentit les premiers effets. Il s'étoit réſervé l'opération la plus pénible, c'eſt-à-dire l'attaque du Fort du Quêne & toute la Campagne qu'on alloit ouvrir ſur l'Oyo : il fut le plus malheureux dans l'exécution, puiſque, le 9 de Juillet, il perdit une bataille & la vie.

On ne s'étendra point ici ſur des évenemens dont la mémoire eſt récente, & qui ſont encore le ſujet de toutes les Nouvelles publiques : mais ſi juſqu'alors il pouvoit reſter, aux Curieux indifférens, des doutes ſur la conduite & les vues de l'Angleterre, une découverte, qui fera l'étonnement des ſiecles futurs, y jetta tout-d'un-coup le plus grand jour. La défaite des Anglois, près du Fort du Quêne, livra aux Vainqueurs, avec la dépouille de leurs Ennemis, tous les Papiers de Braddock.

Entre ces Papiers, tréſor d'un Général qui avoit péri dans la mêlée, on trouva les Inſtructions qui lui avoient été données avant ſon départ de l'Europe, en datte du 25 Novembre 1754, c'eſt-à-dire dans la plus grande chaleur des Négociations pour l'accommodement; avec une Lettre, qui lui avoit été écrite le même jour par l'ordre du Duc de Cumberland. Ces Pieces ont été publiées dans le Mémoire des Commiſſaires François. On y voit que malgré toutes les apparences & les proteſtations contraires, l'invaſion générale de la Nouvelle France étoit réſolue à la Cour Britannique. Plans de Campagne, entrepriſes ſur les Forts de la domination Françoiſe, combinaiſons de ſecours entre les divers corps de Trouppes, levées de Gens de guerre, Subſides, précautions pour les vivres & pour l'artillerie &c, rien, en un mot, n'y eſt oublié pour hâter de grandes opérations militaires. Ainſi la Cour de Londres ne tenoit le langage de la paix, en Europe, que pour aſſurer les avantages qu'elle ſe promettoit en Amérique; & ce double perſonnage fut pouſſé ſi loin, que le 9 de Mai 1755 elle fit remettre encore à l'Ambaſſadeur de France un Mémoire, où elle déclara » que ſes diſpoſitions étoient toujours d'entrer, ſans retardement, dans » l'examen & dans la diſcuſſion amiable de tous les points conteſtés; » que dans toute la ſuite de la Négociation elle avoit procedé avec candeur » & confiance; & qu'elle avoit expoſé naturellement ſes intentions, &c.

On rend juſtice au mérite du Général Braddock. Il étoit actif, vigilant, entendu dans les détails, & capable de lier toutes les parties d'une entrepriſe fort compliquée. Ses Lettres aux Miniſtres d'Angleterre, qui firent auſſi partie de ſa dépouille, donnent de lui cette idée. Mais elles nous apprennent qu'il n'avoit pas trouvé, dans les Colonies Angloiſes, toute la facilité qu'il eſpéroit pour le ſuccès de ſon Expédition; qu'en particulier les Provinces de Penſylvanie, de Maryland & de Virginie, refuſoient d'y prendre part, ou ne promettoient que de très foibles ſecours, & » que la premiere fourniſſoit même aux François tous les approvi- » ſionnemens dont ils avoient beſoin «. Cequ'il eſt naturel d'en conclure, c'eſt que ces Provinces n'étoient pas bien perſuadées de la néceſſité d'une rupture avec les François, & que c'étoient, non les Colonies & les Anglois d'Amérique, mais uniquement le Gouvernement Britannique & la Cour

de Londres, qui vouloient la guerre. Braddock ſe plaint, dans ſes Lettres, du peu de concert & de zele qu'il remarquoit ſur ce point dans les Peuples des Colonies. Les Gouverneurs, dépendant de la Cour, ſe prêtoient aux deſirs du Général : mais le Corps de chaque Province, ſurtout des trois qu'on vient de nommer, ne ſe déterminoit pas volontiers à des armemens dangereux & d'une grande dépenſe, qu'il jugeoit peu néceſſaires. A l'égard des Nations Sauvages, Braddock avouoit, dans les mêmes Lettres, que la plûpart étoient attachées aux intérêts de la France ; & qu'il n'y avoit même aucun fond à faire ſur celles qui avoient embraſſé le parti de l'Angleterre, parcequ'on s'étoit conduit à leur égard avec *très peu de ménagement & beaucoup de mauvaiſe foi.*

DIFFÉRENDS DES FRANÇOIS ET DES ANGLOIS.

Au reſte, dans les Harangues qu'on leur faiſoit de ſa part, on remarque le même fond de politique, qu'on a déja fait obſerver dans celles du Major Waſington ; c'eſt-à-dire que pendant que les Anglois ſe donnoient ailleurs pour Maîtres & Souverains de ce Païs, ils répétoient ſans ceſſe, aux Indiens, que leur deſſein étoit de les remettre en poſſeſſion de leurs terres, uſurpées par les François (58).

Mais il paroît clairement que le vrai motif de la Cour de Londres étoit d'envahir la Nouvelle France ; & pour favoriſer cette entrepriſe, il falloit jouer quatre différens rôles : 1°. Faire entendre, aux Colonies Angloiſes, que la France vouloit les détruire ; 2°. Répéter continuellement aux Sauvages qu'on venoit vanger leurs torts, & les remettre en poſſeſſion de leur bien ; 3°. Aſſurer, en Angleterre & dans les Colonies, que le grand Païs de l'Oyo, & des Lacs Ontario & Erié, eſt du Domaine de la Couronne Britannique ; 4°. Affecter, avec la France, beaucoup de zele pour la paix ; & ſoutenir l'apparence d'une Négociation, qui devoit être ſans ſuccès. De ces artifices, le dernier eſt celui dont il paroît que la Cour de Londres a tiré le plus d'avantage, ou du moins, qu'elle a fait ſervir le plus long-tems à ſes vues. Malheureuſement pour elle, ſes propres témérités l'ont démaſquée ; & juſqu'à préſent (59) il ne paroît pas qu'elle ait eu ſujet de s'en applaudir.

[*Il ſe répand de nouvelles accuſations contre les Miſſionnaires de l'Amérique méridionale : mais, comme je n'ai rien écrit, en leur faveur, que ſur des témoignages certains, j'en attendrai d'auſſi peu ſuſpects & d'auſſi bien éclaircis, pour changer d'opinion & de langage.*]

(58) On lit, par exemple, dans une Lettre de Braddock au Comte d'Halifax, qu'on lui avoit préſenté un Contrat paſſé en 1701, par lequel ſix Nations voiſines de l'Oyo donnoient au Roi d'Angleterre tout leur Païs de Chaſſe, c'eſt-à-dire une étendue de ſoixante milles en profondeur, du côté des Lacs Ontario & Erié. Si ce don étoit réel, il eſt bien étrange que cinquante-quatre ans après, on diſe, aux mêmes Sauvages, que le but de la guerre eſt de les rétablir dans leurs poſſeſſions. Il ne l'eſt pas moins que la Nation Britannique ait toujours été réduite à traiter d'égale à égale avec chaque Nation Sauvage, & qu'au lieu d'exiger de ces Indiens le ſervice que tout Sujet doit à ſes Souverains, on ne fit que leur demander leur aſſiſtance. Tout eſt rempli, dans les mêmes Papiers, de ces inconſéquences ſur les Droits que l'Angleterre s'attribue.

(59) Au mois de Novembre 1757.

FIN DU TOME XIV.

De l'Imprimerie de DIDOT.

AVIS AUX RELIEURS,

POUR PLACER LES CARTES.

N.		Page
1	RIVIERE DE LA PLATA,	55
2	Plan de BUENOS-AIRES,	79
3	LE BRESIL,	222
4	Suite du BRESIL,	228
5	Plan de SAN SALVADOR,	232
6	Suite du BRESIL,	234

[*Les Cartes du reſte de la Côte ſont dans les Volumes précédens, & ſuivent l'ordre des découvertes*].

7	Carte de la GUIANE,	374
8	Carte de la VIRGINIE, &c.	484
9	NOUVELLE ANGLETERRE, &c.	527
10	Plan de BOSTON,	532
11	CAROLINE, GEORGIE,	564
12	FLORIDE, LOUISIANE,	570
13	ACADIE, ISLE ROIALE,	592
14	Baie de HUDSON	640
15	Cours du Fleuve SAINT LAURENT,	690
16	Plan de QUEBEC,	695
17	Suite du Fleuve SAINT LAURENT,	700
18	Carte des Lacs du CANADA,	706
19	Plan de la NOUVELLE ORLEANS.	742

POUR PLACER LES FIGURES.

No.		Page
I.	ZAK-ROT, ou Rat de Surinam; & Crapaud à pattes de Canard,	330
II.	Transformations des Grenouilles d'Amérique & d'Europe,	333
III.	Indien & Indienne de la Guiane,	388
IV.	Armes des Indiens Guianois,	*Ibid*
V.	Habits & Maiſons des Floridiens,	455
VI.	Atours des Indiens,	514
VII.	Suite des Atours des Indiens,	526
VIII.	Eſquimaux de la Baie d'Hudſon,	664
IX.	Cataracte de Niagara,	708